HK
1

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1927unse_0

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVIIe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME XXXVIII. — 1er MARS 1927.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVII^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE-HUITIÈME

SCOLASTICAT — SOC. DE MARIE

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1927

THE GETTY CENTER

LE BARRAGE

DERNIÈRE PARTIE (1)

I. — LE CURÉ DE VALLON

La conversation se prolonge en buvant du vin blanc qui, mûri sur les coteaux de Bellerive, est sec et pétillant, et jette dans son or de jolies bulles en travail. Gaspard Salut a donné quelques détails sur cette Syrie où il a vécu deux ans. Mais il n'est pas bavard, et les pays où l'on ne doit pas aller n'intéressent guère. Par ses camarades de la classe il a connu à son tour la chronique de Vallon sans l'avoir demandée. Pas toute cependant, car il n'a pas encore été question de Josette Bize. C'est un sujet qu'il n'ose pas aborder, mais pourquoi Étienne ou Pierre-Marie n'y font-ils pas allusion? Ils savent pourtant que Josette et Gaspard se sont accordés. L'inauguration du village-modèle, la réclamation pour le cimetière, la bénédiction sur le lac le jour de la Toussaint, voilà de grands événements à raconter.

— Comment aviez-vous pu oublier les morts? s'étonne le revenant encore une fois.

— Oh! la vie de tous les jours, ça suffit bien à occuper.

Puis c'est la recherche de Nicolas Hagard perdu dans la neige.

— Moi, dit Pierre-Marie Blanc, je crois qu'il est tombé là où se sont tués, l'an passé, Balthazar et Serge.

— Qui ça, Balthazar et Serge?

— Deux ouvriers du chantier de la Capucine qui ne connaissaient pas la montagne.

Copyright by Henry Bordeaux, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 janvier, 1er et 15 février.

— Ou qu'on a assassinés, déclare Étienne Ducroz pour piquer la curiosité.

Mais Gaspard Salut ne prend aucun souci de ces deux étrangers. Ses camarades se regardent l'un l'autre et hochent la tête. On en vient maintenant aux menus faits de tous les jours. Chevillard a vendu son chalet, et il n'y a pas que lui. Mélanie Hagard négocie la vente du sien pour un bon prix.

— Mais tu as ta part dessus, Gaspard.

Gaspard approuve et ne donne aucun détail. Puis, ce sont les jeunes filles qui s'engagent comme servantes à l'hôtel du Dôme d'Or, cet énorme bâtiment qu'on a construit pour les touristes, et les jeunes gens qui s'embauchent aux usines de Fontaine-Couverte ou même de Bellerive.

— Il n'y aura bientôt plus personne ici, constate Gaspard.

— Oh! c'est sûr et certain. On est trop haut et trop loin.

— Vous avez une grande route et un funiculaire.

— Justement, c'est commode pour s'en aller.

Et l'on rit et l'on boit. Et, parce que l'on boit et l'on rit, on passe à la chronique galante. Autrefois, elle se bornait à deux ou trois aventures. Encore s'agissait-il le plus souvent de bergères qui accouchaient un peu trop tôt après le mariage. Mais depuis que le village modèle est visité par les ouvriers du chantier et par les voyageurs, on ne compte plus les vierges folles. On compterait plutôt les vierges sages. Pierre-Marie Blanc et Étienne Ducroz font assaut de science devant cet ignorant. Bien que morte en couches, la Fine Servoz n'est pas épargnée. Et, pas davantage, Jeanne Chevillard, qui a disparu de la commune, ni Pauline Martinet, qui a mis au monde une fille née de père inconnu et qui, pour la nourrir, accepte les plus basses besognes. Cette jeunesse est sans pitié. Comme les chiens courants à la curée chaude, elle dévore les entrailles. Et, brusquement, l'un des deux, — est-ce Pierre-Marie, est-ce Étienne? — prend à partie Gaspard Salut, comme si c'était la suite naturelle d'un entretien si cordial et tout empreint de confiance réciproque :

— Et toi, Gaspard, tu ne vas pas rester à Vallon?

— Moi, pourquoi?

— Puisque tu vends la maison que tu possèdes avec Mélanie Hagard. Tu vas à la ville.

— Je reste ici.

— Où iras-tu? Puisque tu n'as plus de maison.

Va-t-il répondre : « Le chalet de Josette Bize est assez grand pour deux, et j'ai rapporté de là-bas de quoi orner notre demeure? » Il ne desserre pas les dents. Faut-il, décidément, lui ouvrir de force la bouche? C'est Pierre-Marie Blanc qui s'en charge en ricanant :

— Et, naturellement, tu ne vas pas épouser Josette.

Le coup est appliqué en pleine poitrine : il suffira d'élargir la plaie.

— Pourquoi? a demandé le revenant qui, sous son hâle, est devenu exsangue.

— Pourquoi? reprend l'autre camarade, l'autre bourreau, mais tout le monde ici te l'apprendra, si tu es seul à ne pas le savoir.

— Eh bien! dites-le, vous deux.

— Oh! ça n'est pas notre affaire!

— Vous avez commencé, vous finirez, ordonne Gaspard d'une voix changée et qui est singulièrement impérative pour venir d'un homme seul en face de deux compagnons.

Diable! il a pris de l'assurance depuis qu'il est parti du village. Quand il est parti, c'était un gars doux et timide, comme on les fait au séminaire où il avait passé quelque temps. Et, maintenant, ça commande! Pierre-Marie Blanc et Étienne Ducroz se concertent de l'œil. Autant vaut lui donner satisfaction. Après tout, c'est lui rendre service. N'est-on pas de la même classe?

— Ne te fâche pas, vieux frère. Tu es resté loin trop longtemps. Les absents ont toujours tort, c'est connu, et les femmes, ça n'a point de patience.

— Ne tournez donc pas autour du pot.

— Alors, il y en avait qui tournaient autour de Josette, surtout ces deux types qui s'appelaient l'un Serge et l'autre Balthazar. On n'a jamais bien su d'où ils venaient. De jolis museaux, par exemple, on ne peut pas leur ôter ça. Ils ont dansé toute la nuit avec ta promise le soir de l'inauguration du village.

— C'était permis. Après.

— Après? Eh bien! elle est devenue grosse.

— Vous mentez.

— Parce que son enfant est mort en naissant? Un mort-né, c'est un enfant tout de même. La sage-femme qui l'a reçu l'a bien vu. Et d'autres aussi l'ont vu.

Cette fois, c'est le coup de massue sur la tête. Ils ont eu le Syrien à eux deux. Mais celui-ci s'est levé. Il a empoigné par le goulot une bouteille à demi pleine encore et il la brandit en l'air comme une arme, tandis que le vin s'en échappe. Va-t-il la leur briser sur le crâne ? Pris de peur, les deux complices battent en retraite prudemment :

— Peut-être bien après tout, concède Pierre-Marie. Pas d'enfant, et Serge et Balthazar sont morts.

— On prétend, ajoute Étienne, que c'est Nicolas Hagard, ton parrain, qui les a tués.

— Assez ! assez !

— Eh bien quoi ! On ne peut plus maintenant plaisanter. Marie-toi et voilà tes deux garçons d'honneur.

— Canailles ! leur jette Gaspard.

Et il les plante là, tout ahuris d'être ainsi traités par un camarade de la même classe qui est tout seul quand ils sont deux. Autant vaut le laisser filer tout de même. Il n'est pas de tout repos, ce Gaspard Salut. Depuis la disparition, dans la perfide montagne du printemps, de ce terrible Nicolas Hagard dont on redoutait les poings et le prestige, le village a pu s'en donner à cœur joie sur la scandaleuse conduite de Josette. Le décès de Pierrette Bize sa mère, descendue à l'hôpital de Fontaine-Couverte pour une maladie mal déterminée et qui pourrait bien être le chagrin, n'avait même pas imposé le silence, ou tout au moins la discrétion. Et voilà maintenant que le revenant faisait le méchant ! C'était la première réaction. Dès le lendemain, il réfléchirait. Un tel mariage serait impossible. Ce serait un scandale encore plus grand, et comme une prime donnée au dévergondage. Ni le maire ni le curé ne le permettraient. Le curé ! il ne fallait pas s'y fier. N'avait-il pas beaucoup fréquenté la maison des Bize, ce qui n'était pas bien sa place, — et assisté Pierrette à ses derniers moments, abandonnant matin et soir sa paroisse ? Quant à Joachim Rebut, lui aussi tournait autour de Josette. Qu'avait-elle donc de plus que les autres pour attirer ainsi les hommes ? Il avait désiré dans les temps épouser la mère, et il se rabattait sur la fille depuis qu'elle avait fauté, s'imaginant qu'elle serait trop heureuse d'accepter un homme de son âge avec une belle position et du bien, un bon parti somme toute. Et les deux complices rient à gorge déployée des prétentions du maire :

— Après tout, conclut l'un des deux, la fille ne peut plus trouver qu'un vieux. Gaspard ne va tout de même pas marier cette traînée.

Cette traînée, eux aussi la ramasseraient volontiers, sans quoi ils ne s'acharneraient pas sur elle. Mais c'est là un sentiment qu'on ne s'avoue même pas à soi.

Gaspard s'en est allé dans la nuit. Il est retourné tout droit à la cure, non pour y chercher du secours, — il n'a pas cessé de croire en sa promise, — mais pour connaître le secret dont le prêtre est dépositaire. A son coup de sonnette la servante a mis du temps pour répondre :

— Encore vous ? M. le curé n'y est pas.

— Comment ? il n'est pas rentré à cette heure ?

— Il est rentré et ressorti. Ressorti sans casser une croûte. Reparti avec les sacrements pour ce mourant de la Maladière. Il se tuera, monsieur, il se tuera.

— Je reviendrai demain matin. Dites-lui que c'est Gaspard Salut, le filleul de Nicolas Hagard.

— Nicolas Hagard qui a péri dans la neige ? même que M. le curé s'en est fait tant de tracas.

Il est reparti sous les étoiles dont la clarté est comme diffuse dans un halo, car le temps va changer. Non, il ne doute pas de Josette. Ou bien alors il faudrait douter du bon Dieu. Ah ! s'il pouvait la voir dès ce soir ! Mais il ne sait pas où elle habite. Elle aurait peut-être peur en le voyant. Elle n'aurait pas longtemps peur. Les yeux couleur de châtaigne, et la bouche qu'il ne se rappelle pas très bien pour l'avoir vue de trop près le jour des adieux lui souriraient. A-t-elle souri à d'autres en son absence ? Ce n'est pas possible. Il ne pourrait pas frapper chez elle à cette heure, même s'il connaissait sa maison. Dans les villages, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, quand on s'imagine que tout le monde dort ou que tout le monde travaille aux champs, il y a encore des yeux qui épient, qui espionnent, qui percent les murs.

Mélanie a laissé la porte ouverte. Il gagne la chambre de son parrain, sa chambre et il s'étend pour dormir. La marche et le souci l'ont fatigué. Il ne se réveille qu'au grand jour.

— Ah ! se reproche-t-il, Josette m'attend.

Si la jeune fille connaît son arrivée, elle doit se languir de

lui, comme il se languit d'elle. Il court chez le curé qu'il doit voir le premier selon le vœu du mort. La servante lève les bras au ciel :

— Mais non, M. le curé n'y est pas. Quand y est-il, le pauvre homme ? Il a dit sa messe, il a pris une tasse de café noir, sans même y tremper les mouillettes de pain et de beurre que je lui avais préparées. Et il m'a dit comme ça : « Je suis pressé. »

— Ne vous a-t-il pas confié où il allait ?

— Il allait chez Josette Bize et ensuite chez Mélanie Hagard, justement pour vous y trouver. Gaspard Salut, c'est bien vous? Je vous remets, quand même je vous ai vu de nuit. Ça m'étonne que vous ne l'ayez pas rencontré.

— Où habite Josette Bize? demande résolument le jeune homme.

— Tenez, on voit son chalet d'ici. Au bout de la place, avec un jardinet et des géraniums aux fenêtres.

Gaspard y va tout droit. Assez d'atermoiements et de délais ! A quoi bon des intermédiaires? Cœur à cœur ils s'expliqueront mieux, s'il y a quelque chose à expliquer, cette histoire d'enfant mort-né que d'ignobles gredins ont sans doute inventée de toutes pièces. Il frappe et ne reçoit pas de réponse. Serait-elle sortie ? Ce n'est guère à croire. Le matin, à cette heure, il y a les soins du ménage, avant de s'occuper des champs ou de paître le bétail. Aux fenêtres des maisons voisines on l'observe et l'on guette ses faits et gestes. Mais personne ne le hèle pour l'informer. Il finit par ouvrir la porte et par entrer. Avec quel respect ! La cuisine est en ordre et la table a été desservie. Le pain n'a pas été entamé. La jeune fille a dû, comme le curé, boire son café au lait sans rien manger. Il pénètre à pas de loup, comme s'il avait honte d'être aussi indiscret, dans la chambre voisine qui est la chambre de sa promise. Le lit a été refait. A côté du lit, il y a une photographie, la sienne qu'il a envoyée de Syrie l'année précédente et, devant, dans un vase, les premières roses du jardin. Pour la première fois depuis son retour au pays natal, sa figure se détend dans un sourire. Il savait bien qu'elle ne l'avait pas trahi. Elle aussi a mis son amitié dans un tabernacle. Et comme elle a dû souffrir sans défense, après la disparition de Nicolas Hagard, après la mort de sa mère, seule et calomniée ! Elle l'a attendu, elle l'attend,

ses maux sont finis, le bonheur est là, mais où donc se cache-t-elle ? Il sort de la maison et avise une vieille femme qui semble d'ailleurs l'épier et qu'il reconnaît :

— Savez-vous, madame Molin, où est Josette Bize ?

— Ah ! c'est bien toi, Gaspard Salut.

Le vieux visage se fait aimable, mais se renfrogne aussitôt quand elle ajoute :

— Josette ? Elle s'est sauvée tout à l'heure, poursuivie par M. le curé. Ah ! je ne sais pas ce qui se passe.

— Sauvée ? De quel côté ?

— Du côté du lac, par ce chemin-là.

— Il y a combien de temps ?

— Je n'ai pas compté. Peut-être bien une demi-heure, peut-être moins, peut-être plus.

Il ne la remercie même pas quand elle voudrait engager une conversation et il se met à courir à toute allure dans la direction indiquée. De nouveau, il est torturé d'inquiétude. De nouveau, il croit toucher le malheur de sa main qu'il jette en avant. Pourquoi s'est-elle sauvée, et devant qui ? Serait-ce devant lui ? Il a beau faire, il rapproche cette fuite des affreux propos tenus sur elle. Mais sa foi les écarte, réussit à les écarter. Il ne veut plus rien que la voir. La voir, c'est la fin de tous leurs maux...

Le curé de Vallon est rentré tard dans la nuit au presbytère, parce qu'il a dû se battre longtemps avec ce mourant de la Maladière qui voulait bien se confesser d'un vol, mais se refusait obstinément à le réparer. L'aveu déjà si pénible ne suffisait-il donc pas et fallait-il encore rendre une somme qu'on avait eu tant de peine à prendre d'abord, et ensuite à cacher ? La bonté rayonnante du prêtre avait eu raison de l'avare, mais après une lutte prolongée et interrompue fréquemment par des accès de toux.

Le matin, sa messe dite, informé de la visite nocturne de Gaspard Salut, il veut prévenir Josette Bize qui vit en recluse et qui peut-être ignore le retour de son promis, la prévenir et surtout la raffermir, car il la sait très tourmentée au point de passer des nuits sans dormir et dans les larmes et de vouloir briser elle-même ses accordailles pour ne pas encourir le mépris de celui qui revient après si longtemps. Une coupable ne serait

pas plus désespérée. N'est-il pas son unique réconfort, maintenant que Pierrette sa mère et Nicolas le chasseur ne lui peuvent plus redresser la tête contre ces haines de village qui s'assouvissent sur les faibles et les désarmés? Il a été le confident de l'horrible tragédie, et le malheur aurait été plus grand encore, si la miséricorde de Dieu n'avait retiré dès avant la naissance le fruit de la violence et de l'iniquité. Il a promis aux deux morts qu'il préviendrait Gaspard et que la première entrevue aurait lieu en sa présence. Il verra Josette en passant, puis il ira chercher l'autre et l'informera. C'est là son plan de campagne. Il se hâte, bien que sa blessure à la jambe le fasse cruellement souffrir à cause du temps qui va changer et qui se charge d'une humidité pesante.

La première parole de Josette, quand il entre chez elle, est une parole de douleur :

— Gaspard est revenu. C'est lui qui vous envoie pour la rupture.

— Mais non, mais non, ma petite. Gaspard est arrivé hier soir et je ne l'ai pas rencontré encore.

— Hier soir? Et je ne l'ai pas su! Et je ne l'ai pas encore vu! Ah! c'est fini.

— Vous êtes absurde, Josette, et je vais vous gronder. Nicolas Hagard, avant de s'en aller pour toujours dans sa montagne, a prié d'avertir Gaspard afin qu'il vienne me voir avant vous. Gaspard est venu deux fois au presbytère, après le souper et jusque dans la nuit. Mais je n'y étais pas.

— Comment n'y étiez-vous pas, monsieur le curé?

— A cause d'un mourant.

La jeune fille se tait. Le prêtre, doucement, tâche de calmer cet état d'exaltation. Elle ne pensait qu'à ce retour dont l'effroi va, chez elle, grandissant. Depuis de longs mois elle n'a pas écrit à l'absent qui s'en est morfondu. Une certaine qualité d'amour ne permet pas de mentir à celui qu'on aime, dût-on le torturer. Elle ne sait pas qu'elle éprouve cet amour-là, mais, ne trouvant pas de mots pour écrire la vérité, elle s'est enveloppée de silence. Le mal qu'elle n'a pas fait est néanmoins en elle. Elle se sent diminuée, dégradée, souillée. Aucune eau lustrale ne peut la purifier. La confession relève un coupable. Mais la flétrissure d'une innocente, seule la divine pitié la peut effacer. Et la divine pitié, comment la demander à un homme, et à un

homme qui, dans l'amour, veut tout posséder? La seule idée de se retrouver devant Gaspard la fait trembler comme une feuille sous le vent.

L'abbé Berger, qui l'a devinée, lui a pris la main, afin qu'elle ait, même physiquement, l'impression d'être soutenue et gardée. Et quand, après de longues objurgations, il la croit enfin calmée, il se lève et veut qu'elle reste assise :

— Là, mon enfant, ne bougez plus, ne pensez plus, et priez. Le prie-Dieu de votre mère vous recevra, si vous n'êtes pas trop lasse.

— Ma mère, elle est morte de moi.

— Non, elle n'est pas morte de vous, Josette. Elle est morte du reproche qu'elle s'est adressé à elle-même pour ne pas être restée avec vous le soir de la fête. Elle n'a pas eu assez de confiance en Dieu pour son repentir, sauf à la fin, car elle est décédée comme une sainte. Elle veille sur vous de là-haut. Vous non plus, vous n'avez pas assez de confiance. Attendez-moi et soyez bien sage. Moi, je vais de ce pas chez Gaspard Salut. Il saura tout par moi. Lui aussi, il a sa part de faute : il aurait dû revenir un an plus tôt, au lieu de vouloir amasser de l'argent à cause de votre bien et de sa pauvreté. Les gens trop délicats prennent la vie de travers. Mais, s'il est ce que je crois, il m'accompagnera chez vous. Il vous parlera d'amitié, il est votre promis.

— Il ne l'est plus.

— Il l'est toujours. Il ne s'est pas délié. Il ne se déliera pas.

— Ah ! j'ai trop peur.

— Voyons, voyons, voulez-vous en savoir plus long que votre curé?

— J'essaierai. J'attendrai. Il y a si longtemps que je l'attends!

— Et s'il était revenu tout droit ici?

— Je me serais sauvée.

— Nous serons deux, Josette, à revenir tout à l'heure.

Le prêtre sort, à peu près rassuré et remonte la rue pour gagner en hâte la maison des Hagard qui est tout en haut, la dernière, assez éloignée. Il ne faut pas laisser la jeune fille se dévorer dans l'attente. Gaspard a le cœur généreux. Il n'adressera pas de reproches ni de plaintes. Il se taira : ce sera mieux ainsi. Le mariage se célébrera le plus tôt possible, et les mauvaises langues clabauderont en vain.

L'abbé Berger édifie tout en marchant ces projets favorables. Pourtant, n'est-ce pas un pressentiment qui le pousse à se retourner? Et, se retournant, il voit de loin s'ouvrir la porte de Josette Bize, et la jeune fille qui se met à courir. Ah! mon Dieu! elle prend le chemin du lac! Déjà une fois, avant ses couches maudites, elle a voulu *se périr*, et le prêtre ne l'ignore pas. Il faut la poursuivre, il faut la gagner de vitesse, il faut la ramener. Elle a déjà une belle avance. Et le voilà qui retrousse sa soutane et prend sa course derrière elle. De vieilles femmes qu'il a failli bousculer se signent à son passage :

— Jésus! Marie! notre curé est devenu fou!

La mère Molin qui a repéré les deux fuites allonge une moue de réprobation :

— C'est encore à cause de ces Bize. M. le curé devrait bien se surveiller!

M. le curé ne se surveille pas du tout. Sa blessure à la jambe le gêne et la douleur arrêterait un autre que lui, moins endurant et surtout moins charitable.

— Mon Dieu! mon Dieu! supplie-t-il en forçant l'allure. Faites que je supporte mon mal, comme vous l'avez supporté pour tous les hommes. Faites que j'arrive à temps. Cette jeune fille est à Vous. Elle n'a déjà que trop souffert et Vous l'avez frappée comme une élue. Vous lui devez une compensation. Prenez-moi pour elle, mais épargnez-la...

Il lance vers le ciel couvert ces objurgations presque impératives, et sa prière le porte. Il ne perd pas de terrain, malgré l'âge, et même, comme un lévrier sur la piste d'un lièvre, il en gagne un peu à chaque foulée. Devant lui, pourtant, Josette, se sentant poursuivie, accélère encore, prise d'épouvante et comme désireuse d'échapper à un danger. Elle a traversé la sapinière qui lui rappelle l'odieux attentat, et l'horreur la pousse, comme l'autre la prière. Déjà elle approche des eaux qui sont hautes à cause de la fonte des neiges et comme suspendues au-dessus du barrage. Elle s'y jette de tout son élan, comme dans le bain suprême, le seul qui la pourra laver, le seul qui la rendra morte mais pure à son promis. Elle s'y jette les mains en avant, marchant jusqu'à perdre pied, tandis qu'à trois ou quatre cents pas derrière elle le prêtre crie : « Josette! Josette! » comme pour lui rendre conscience de sa vie et de son âme.

A sa suite, sans hésiter, il se précipite, tout en sueur, dans

le lac où, déjà, elle a disparu. Il sait nager, il plonge, il s'est trop pressé et n'a pas trouvé l'endroit. Il recommence, et cette fois la découvre, la happe, l'étreint, la ramène, — ah! qu'une soutane et des souliers sont lourds dans l'eau! — et la dépose sur le bord. Il tombe, épuisé, à côté d'elle. Dieu l'a exaucé, mais peut-être sa prière a-t-elle été entendue dans toute sa teneur. Personne ne les secourra-t-il pour faire à la jeune fille, s'il est nécessaire, la traction de la langue? Il se soulève pour l'essayer, et il retombe.

Mais la berge s'est déjà peuplée. Des bergers qui paissaient leurs chèvres, des faucheurs qui faisaient les foins, des femmes qui les assemblaient en mottes avec leurs râteaux, ont suivi la poursuite et s'y sont même intéressés en riant, comme à une course de chevaux ou de bicyclettes, et puis tout à coup, à mesure que le premier coureur se rapprochait du lac, ils ont compris de quoi il retournait et ont abandonné leur travail. Bientôt les deux rescapés sont entourés et soignés. On porte Josette dans une cabane destinée aux instruments de pêche. Là, une commère la déshabille, la frotte, l'enveloppe dans une bonne couverture en attendant qu'on aille chercher du linge au village. Retirée très vite de l'eau, elle n'était qu'à demi asphyxiée et bientôt revient à elle, tandis que le prêtre s'est évanoui. Elle demande qui l'a retirée.

— C'est M. le curé, lui explique sa garde improvisée.

Alors elle pleure et ne s'arrête plus de pleurer. Mais ses pleurs même la réchauffent. Elle est sauvée.

Le prêtre, lui, quand il recouvre ses esprits, est la proie de ses paroissiens. Ils lui ont arraché sa soutane et ils ont trouvé dessous un pauvre linge déchiré et cent fois recousu et un cilice dont ils ont deviné l'usage. Ils en ont eu vergogne, car ils sont devenus riches, vergogne et pitié aussi, d'autant plus que le pauvre homme claque des dents et tremble de tout le corps, malgré les massages. Il est entré en sueur dans cette eau qu'alimentent les neiges et qui roule au printemps et jusqu'au cœur même de l'été des glaçons. Pourvu qu'il ne prenne pas du mal!

— Couvrez-moi, ordonne-t-il doucement. Il faut honorer le prêtre.

Et ils quittent leurs vestes pour le couvrir. Et ils fabriquent une civière avec des branches pour le porter au presbytère. Et

ils enlèvent leurs chapeaux afin de l'honorer. Et ceux qui ne servent pas à tenir les brancards se joignent au cortège ainsi qu'à une procession où l'on suit le Saint-Sacrement. Comme leurs sens exercés de paysans rapprochés de la terre les avertissent des signes qui annoncent le printemps, ils ont reçu dans leur cœur, fermé trop souvent à toute grâce, l'avertissement de la sainteté.

II. — LES PROMIS

Gaspard Salut, courant vers le lac, aperçoit ce cortège qui lentement remonte au village. Est-ce Josette trépassée qu'on lui rapporte sur des branches ? Étreint d'une angoisse sans nom, le cœur défaillant, il ralentit le pas, afin de mieux fouiller des yeux, à distance, la civière où le corps de quelqu'un est étendu. Il ne reconnaît pas l'abbé Berger qu'il n'a pas vu depuis si longtemps à cette figure resserrée et flétrie de pauvre vieux, à ces vêtements qui sont épars et ont remplacé la soutane, mais ce n'est pas le jeune visage de Josette. Et du coup sa poitrine est soulagée d'un lourd poids. Mais qui donc est cette victime ?

Le prêtre récite des prières que reprend en arrière le chœur des faucheurs et des femmes. Quand le jeune homme est à portée du convoi, il le reconnaît et de sa voix douce qui s'affaiblit il prie les porteurs de s'arrêter.

— Gaspard, appelle-t-il.

Gaspard n'a pas entendu, mais on lui fait signe d'approcher.

— Oh ! monsieur le curé, c'est vous ?

Car, cette fois, il a compris.

— Plus près, dit le prêtre à voix basse. Écoute, car je ne parlerai peut-être plus. Elle est vivante. Elle est innocente. Elle a été la victime de deux scélérats qui ont expié. Qu'elle soit ta femme. Soutiens-la. Porte-la. Aime-la. Adieu.

Sa mission achevée, il lève en l'air, pour bénir les promis, une main défaillante qui retombe.

— Monsieur le curé ! murmure Gaspard qui s'est agenouillé, j'ai toujours cru en elle.

— Heureux ceux qui croient ainsi, mon enfant, parce qu'ils aiment.

Et le cortège se remet en route, grossi d'instant en instant

par les gens du village où déjà court la nouvelle. Gaspard, qui s'est relevé, le regarde s'éloigner. Ce même village qu'il maudissait la veille pour son ignominie et sa lâcheté, il le voit soulevé d'enthousiasme et dévoré d'inquiétude parce que son pasteur a offert sa vie. Car il a deviné maintenant le drame de la poursuite. Josette a été sauvée par le prêtre. Mais où donc est-elle restée ? Il n'ose le demander à personne. Seul, il continue à descendre vers le lac. Ses rives sont vides. Il y a bien cette cabane de pêcheur. Si elle était là, blessée ou malade ? Mais l'y aurait-on abandonnée? Il ouvre la porte avec précaution, il entre. Elle est là.

Elle est là, couchée sur un lit de filets, roulée nue dans une couverture comme un enfant qui vient de naître, et gardée par une vieille femme qui tâche à la distraire comme on cajole un nouveau-né, tandis qu'on est allé lui chercher de quoi l'habiller. Elle est sans défense, elle ne peut faire aucun mouvement sans se découvrir. Tout de suite elle l'a vu sur le pas de la porte et voici qu'elle tend vers lui son visage terrifié où les cheveux mouillés collent encore aux tempes, et dont les joues sont humides, non plus de l'eau qui a été essuyée, mais des larmes qui coulent et qui donnent au regard le voile transparent de la douleur. Ne va-t-il pas la maudire ? Ah! pourquoi l'a-t-on retirée du lac ? Elle serait morte maintenant et n'aurait plus son jugement à redouter. Morte, c'est bien sûr qu'il lui accorderait son pardon.

Lui, cependant, s'est glissé à pas de loup, comme on marche sans bruit dans une chambre de malade, et pour la seconde fois il s'agenouille, afin que sa bouche soit tout près de la petite oreille que le soleil traversait comme une coquille le jour de leurs adieux.

— Josette, murmure-t-il, c'est toi qui ne sais pas.

Comme il a une douce voix! Mais que veut-il dire ?

— Quoi ? implore-t-elle naïvement.

— Tu sais bien.

Il rougit. Il hésite devant le mot qu'il n'a jamais prononcé, sauf intérieurement. Il se force à le dire :

— C'est toi, Josette, qui ne sais pas aimer.

Elle a encore du sang dans les veines, car la voilà plus rouge que lui.

— Oh! proteste-t-elle.

— Puisque tu as douté.

— De quoi?

— Mais de moi.

Elle se recueille, elle ne comprend pas tout de suite, elle met du temps à comprendre, et puis elle a compris.

— Il ne fallait pas? demande-t-elle dans un mince sourire de convalescent.

— Non, Josette, il ne fallait pas. Je n'ai cru personne. Je venais à toi ce matin pour toujours. Et tu n'étais pas là. Et tu voulais mourir.

— Oui, pour ne pas te revoir.

— Pour ne pas me revoir? Qu'est-ce que je serais devenu?

Comme un petit enfant, elle se lamente :

— J'avais peur.

Alors il s'approche davantage et lui prend la tête avec précaution. Elle ne peut pas bouger, parce qu'elle est nue sous la couverture, mais il la traite comme un petit enfant, en effet, et il lui met des baisers sur le visage, sur les yeux, sur les joues, en évitant la bouche parce que ce n'est pas le moment. Elle se laisse câliner sans résistance, et comment résisterait-elle? Comme un petit enfant, elle appartient à celui qui la soigne si maternellement. Alors, pourquoi recommence-t-elle de pleurer?

— Tu pleures, Josette?

— C'est de plaisir.

— Tu as été bien malheureuse.

— Oh! oui.

— Tu ne le seras plus jamais. Tu es ma femme.

Elle voudrait se cacher la figure dans le bonheur comme on désire la cacher dans la peine, mais elle n'a pas la disposition de ses mains. Et puis, des ombres continuent de passer.

— Gaspard, ce n'est pas possible.

— Et pourquoi donc?

— Parce que tu ne sais pas tout.

Cette fois, il ne lui parle plus comme à un bébé, il prend tout à coup de l'autorité comme si le prêtre lui avait au passage du convoi transmis la sienne :

— Si, Josette, je sais tout. Le curé m'a dit la vérité.

— Quand?

— Il n'y a qu'un instant, sur la civière. Mais ce n'était pas

la peine. Je n'avais pas douté, moi. Ça, jamais. Il n'en faut plus parler, Josette. Maintenant, c'est fini. Tu me jures. C'est fini.

Ah ! le cri qui jaillit de cet être en détresse ! Elle n'a pas pu le retenir, ni retenir l'élan de toute sa chair purifiée, de tout son cœur donné, de toute son âme libérée. Elle a ouvert ses bras qui ont rejeté la couverture et pris cette tête d'homme pour l'appuyer à la sienne dans un geste d'adoration, et puis elle s'est aperçue de sa nudité et s'est bien vite cachée en rougissant. Mais quoi ! elle lui appartient toute, elle est sa femme, et sa pudeur même, elle la lui offre. Sa virginité lui a été restituée par la charité du prêtre et l'amour de son promis.

Il a connu la fraîcheur et la plénitude de ses bras noués autour du cou, il a effleuré du regard, sans le vouloir et sans le chercher, l'épaule et la gorge blanches, dont la blancheur contraste avec le hâle du visage et des mains. Mais il s'est gardé intact pour elle jusque sous le chaud climat syrien, et de sa tendresse d'homme il a fait un culte. Il ne tente pas de la retenir contre lui ainsi dévêtue. Et même, quand elle s'est retirée, si brusquement, il la borde ainsi qu'un petit enfant. Le désir et le délice de la chair, déjà pressentis sur les lèvres de sa fiancée aux adieux du col de la Fourche, sur lui sont moins puissants que la compassion pour la petite créature douloureuse retirée de l'eau et de l'humiliation, et toute confiée et donnée à lui seul. L'attente ne sera plus longue, et leur amour sera béni.

— C'est lui, dit-il, qui nous mariera.

Elle baisse les yeux. Dans sa joie, elle avait oublié son sauveur.

— Va le rejoindre, lui ordonne-t-elle doucement.

— Déjà !

— Eh bien ! reste encore un peu. On va m'apporter mes vêtements.

Ils se taisent maintenant, l'un près de l'autre, si près, si bien ! Ils ont aboli le reste du monde et ne se sont pas aperçus que leur rencontre avait un témoin, cette vieille femme qui veillait la rescapée. Celle-ci n'est, en somme, ni pire ni meilleure que tant d'autres vieilles femmes. Elle a cru, tout comme les autres, à la faute de Josette et ne s'est pas gênée pour accabler la jeune fille dans le village. Elle a fait sa partie dans le chœur de lâcheté. Mais la voici vaincue par la force d'un

sentiment qu'elle n'a jamais éprouvé, qu'elle ne s'explique même pas très bien, qui est aussi incompréhensible à ses yeux que les mystères de la religion et qui impose à leur manière le respect et la ferveur. Elle s'est éloignée dans un coin, discrètement, quand elle ignore d'habitude la discrétion. Plus tard, elle commentera autrement le geste de la jeune fille rejetant la couverture, parce qu'elle aura repris tout son fardeau de petitesses accoutumées : sur le moment, elle est toute secouée par un fluide inconnu.

Les promis se regardent et se sourient, elle dans la paix de son âme qu'elle avait perdue et qu'elle a retrouvée, — et bientôt elle reprendra son rire en pures cascades, — et lui dans cet épanouissement de la pitié qui dépasse l'amour même et nous rapproche de la Divine Bonté.

La porte de la cabane où tant de choses se sont accomplies livre passage à la femme qui s'est chargée des habits de Josette.

— Il faut t'en aller, dit Josette à Gaspard.

— Je m'en vais.

Et ils ne s'embrassent pas avant de se séparer, parce qu'ils ne se sentent pas séparés. Elle le garde et il l'emporte.

III. — LE MIRACLE DES FLEURS

Le sixième jour de la congestion pulmonaire, la population qui se pressait aux abords du presbytère reprit espoir. L'abbé Berger avait fait appeler son plus proche voisin, le curé de la Croix-aux-Chèvres, et avait pu l'entretenir assez longuement, bien qu'il fût oppressé et étouffé.

— Que vous a-t-il dit? réclamaient les habitants quand le confesseur se retira.

— Qu'il vous aimait tous et vous recommandait de rester à la montagne.

Or la plupart se disposaient à vendre leurs chalets et à descendre dans la plaine à l'entrée de l'hiver.

— Et quoi encore?

— De vivre en paix les uns avec les autres.

Or l'envie et la calomnie continuaient de les diviser.

— Mais il vivra?

— Si Dieu le veut. Mes amis, votre curé est un saint.

— Nous le savons. Nous le savons.

Cependant le desservant de la Croix-aux-Chèvres s'informa de la maison de Josette Bize et de celle de Gaspard Salut pour qui le moribond lui avait confié une mission particulière, ce qui ne manqua pas d'exciter des jalousies. Après tout, cette Josette Bize était la cause de tout le mal. Pour la sauver, M. le curé s'était jeté dans l'eau glacée et avait contracté la maladie qui le pouvait emporter dans l'autre monde. Comme s'il n'eût pas mieux valu que la jeune fille fût la victime, s'il en fallait une! Et la vieille femme de la cabane finit par raconter la scène dont elle avait été l'unique témoin et qu'elle ne pouvait que déformer, ne la comprenant pas et n'en ayant plus le respect. Josette ne craignait pas de se montrer toute nue aux hommes, en sorte que reparurent les doutes sur son passé.

Quand on sut que décidément c'était la fin, le village se rassembla dans une douleur unanime qui était mêlée de colère et d'indignation. Chacun avait reçu du mourant des services inappréciables qu'il n'avait pas appréciés en effet et qu'il mesurait tardivement. Que de femmes lui devaient la patience et que d'hommes lui pouvaient attribuer quelque sourdine à leur brutalité! A lui tout seul il avait combattu les sept péchés capitaux qui ne cessent de rôder autour des habitations, que ce soit à la ville ou à la campagne, et dans les montagnes mêmes. Il avait servi de barrage à la désertion des devoirs et des postes, à l'invasion de toutes les cupidités terrestres, à la matière enfin. Car c'était bien la matière dont il arrêtait l'envahissement. La chétive petite lampe spirituelle qui brûlait à petit feu dans tous ces cœurs obscurs et avares, comme une mèche basse et qui charbonne, relevée seulement le dimanche par les paroles du prêtre et plus encore par l'auguste façon dont il disait sa messe et prononçait les paroles sacramentelles destinées à lier le ciel à la terre, n'allait-elle pas jeter ses dernières clartés, puis s'éteindre avec lui? Certes, il n'avait guère connu que l'indifférence de ses ouailles, et celles-ci brusquement se rendaient compte de la conscience qu'il maintenait en eux, et qui peut-être, somme toute, avait, sinon son utilité, du moins sa bienfaisance. Tous, maintenant, le voulaient garder parmi eux, l'estimaient indispensable, acceptaient de publier sa vertu, s'opposaient à son départ. Ils remplissaient leur église neuve sans offices de leurs lamentations, de leurs supplications et, quand on le sut condamné par le médecin, de leurs imprécations. Ils réclamaient un

miracle quand ils n'avaient jamais rien fait pour l'obtenir. Ce miracle, ils exigeaient que le condamné, puisqu'il était si rapproché de Dieu, l'accomplît sur lui-même. Que celui-ci demandât sa guérison : elle ne pouvait décemment lui être refusée.

Chacun voulait le voir encore, l'avoir à soi. Les femmes surtout désiraient le toucher vivant comme une relique. Joachim Rebut, le maire, dut se décider à organiser un service d'ordre aux abords du presbytère que surveillait le garde champêtre chargé de réprimer, ou tout au moins de calmer, les manifestations trop bruyantes.

— Encore un ennui! déclarait-il à qui voulait l'entendre ; — et reprenant le propos qu'il avait tenu lorsqu'il avait fallu battre la montagne pour retrouver Nicolas Hagard, le chasseur de chamois, il ajouta : — Ces choses-là n'arrivent qu'à moi!

Mais c'était le curé qui mourait.

Les manifestants se tournèrent contre le maire qui, dans sa mairie, fut assailli à coups de pierre et contre le médecin tenu pour un âne. Mais ils ne désarmèrent pas devant le mourant qui refusait de guérir par miracle. La servante, taillée heureusement à coups de serpe comme un homme des bois, tenait tête à la foule avec plus de vigueur et d'autorité que le garde champêtre qui, pour ne se brouiller avec personne, n'avait jamais empêché personne de voler des fruits, de rouler ivre dans le ruisseau ou de hurler dans la rue.

Dans l'intervalle de ses suffocations, le curé prononça distinctement ces mots :

— Laissez venir. Ouvrez la porte.

Appelait-il la délivrance de la mort ou ses paroissiens? Déférente et soumise, la servante, bien que bougonnant, cessa de défendre le presbytère. L'agonie fut publique. Le saint délirait-il? On l'entendit qui répétait :

— Le Décalogue! Le Décalogue!

Ce terme oublié parut incompréhensible et l'on opina pour le délire, quand sa recommandation suprême était l'observation des dix commandements qui contiennent la loi de Dieu et qui assurent à eux seuls, et seuls, la paix individuelle, la paix des maisons et la paix des sociétés. Puis les paroles qu'il prononçait encore devinrent indistinctes. Les suffocations se précipitèrent et il expira dans la nuit, abandonné, la foule s'étant retirée et sa fidèle servante, épuisée, s'étant éloignée elle-même pour cher-

cher à l'office un peu de pain et de fromage, afin de se restaurer.

Quand les habitants apprirent le lendemain son décès, une clameur gémissante parcourut le village, pareille au ululement des chouettes dans la saison des amours. Leur prêtre perdu, ils se découvraient réduits à eux-mêmes, et partant rapetissés et diminués. Puis ils se préparèrent à lui composer de belles funérailles, des funérailles dont on parlerait dans toutes les paroisses environnantes, et jusqu'au bourg de Fontaine-Couverte, et jusqu'au chef-lieu de l'arrondissement, Bellerive, et l'importance de cette préparation leur apporta une distraction absorbante. Ah! l'on verrait bien comment on enterre à Vallon-le-Jeune, quand on a la chance de mettre la main sur un saint pour le premier mort du cimetière! Car le nouveau cimetière continuait d'être vide. Les gens de Vallon s'en allaient mourir ailleurs, comme la veuve Blanc devenue folle, comme la Fine Servoz morte en couches, comme ce Chevillard qui avait vendu toutes ses terres, comme Pierrette Bize décédée à l'hôpital, ou bien ils disparaissaient dans la neige comme ce Nicolas Hagard dont on ne savait plus rien et dont le corps n'avait pas été retrouvé, malgré toutes les recherches et les battues. La véritable inauguration se célébrerait avec ces obsèques solennelles qui ne manqueraient pas d'être émouvantes et demeureraient dans le souvenir. Le défunt les méritait d'autant mieux qu'il avait déjà conjuré les sorts défavorables. Les morts oubliés dans l'ancien champ recouvert aujourd'hui par le lac avaient déjà commencé de sortir des tombes inondées pour venir tourmenter les vivants à domicile, quand le curé, le jour de la Toussaint, était monté sur une barque pour les bénir et leur offrir une réparation. Les eaux avaient été changées en jardins, tant on avait jeté sur elles de chrysanthèmes et de branches dorées. Ce n'était pas alors le temps des fleurs, tandis que maintenant toute la montagne fleurissait. Et l'on se donna le mot pour dépouiller la montagne.

Le mouvement populaire gagna la Croix-aux-Chèvres dont le desservant prononça à la messe du matin l'éloge funèbre de son confrère qu'il avait assisté, s'étendit au Châtelard et à Bellecombe, à Vallères et à Valloires, et du Plan-des-Vaches, qui est plus bas, descendit à Fontaine-Couverte. La réputation de l'abbé Berger, endiguée par sa modestie tant qu'il était debout, grossit avec sa mort comme un torrent débordé. Les prêtres du voisinage, et ceux qui étaient ses camarades de séminaire ou de

guerre, et ceux qui étaient venus le consulter ou se confesser à lui, à cause de son cœur charitable et tout possédé de l'amour de Dieu, au nombre de près de cinquante, résolurent d'assister à la cérémonie. Et tout à coup la nouvelle se répandit que Mgr Grand, évêque du diocèse, se proposait d'officier lui-même. Cet hommage épiscopal suscita l'enthousiasme et aussi la fierté. Vallon-le-Jeune, flatté dans son amour-propre, exulta. Les sociétés d'anciens combattants, évoquant la médaille militaire, les citations et les blessures du défunt, envoyèrent un mot d'ordre à tous leurs adhérents afin qu'ils vinssent en grand nombre, et l'on déploierait les bannières. Fontaine-Couverte offrit sa fanfare qui sonnerait aux champs.

Prévenue de ces préparatifs grandioses, la sous-préfecture de Bellerive manda en hâte Joachim Rebut. Que se passait-il donc dans sa commune? Était-elle subitement devenue cléricale?

— Je n'y comprends rien, ânonna Joachim. Ce bon abbé Berger n'avait rien d'étonnant. Et le voilà devenu fameux, aussi fameux que notre sénateur.

— Ne vous y trompez pas, monsieur le maire. Ces funérailles seront un événement que la réaction exploitera. Votre population est bien arriérée. Sans doute croit-elle aux miracles?

— Arriérée, monsieur le sous-préfet! Un village-modèle. Le dernier confort. L'eau et l'électricité. Un grand hôtel et des pensions de famille.

— Je parle au point de vue intellectuel.

— Une commune où il n'y a personne au cimetière et où l'on a toujours voté pour le gouvernement.

— Enfin cet abbé Berger?

— Un bien brave homme. Il a sauvé une jeune fille qui se noyait, et il a pris un chaud et froid dont il est décédé.

— Ah! monsieur le maire, il a sauvé une jeune fille qui se noyait et il est mort victime de son dévouement? Mais alors tout est pour le mieux. Je porterai moi-même à Vallon-le-Jeune la médaille de sauvetage pour l'épingler à sa soutane sur le cercueil.

— Il a déjà des tas de médailles.

— Et M. Mariton père ou M. Mariton fils accepteront sans aucun doute de prononcer quelques paroles pour célébrer son humanité.

Ainsi confisquerait-on la manifestation religieuse au profit d'un humanitarisme de bon aloi. Le sénateur et le député,

consultés par téléphone, se dérangèrent incontinent et approuvèrent le machiavélisme de la manœuvre. Lequel des deux se chargerait de l'oraison funèbre? Mariton fils fut écarté d'emblée, à cause de son rôle suspect dans la guerre auquel il ne fut fait, bien entendu, aucune allusion, mais les conspirateurs s'entendaient à demi-mot. Il fallait encore tenir compte des susceptibilités des combattants qui bientôt s'émousseraient et cesseraient de se montrer intransigeantes : M. Mariton père, qui s'était fait réformer deux fois en 1870, n'avait-il pas, avec de la patience, fini par être élu président de leurs prédécesseurs? Donc la tâche incomberait au sénateur, spécialement apte à ce genre d'éloquence et que sa triste figure osseuse, ses longs cheveux et sa silhouette de saule penché sous l'averse, prédisposaient à suivre les corbillards.

— C'est bien haut, objecta-t-il, car il avait pour sa santé les plus grands soins et redoutait la moindre fatigue.

— Le temps s'est remis au beau, monsieur le sénateur, et vous aurez, par les soins de la Compagnie des Alpes françaises, un compartiment spécial dans le funiculaire.

La Compagnie des Alpes françaises décida elle-même d'envoyer une délégation : elle ne pouvait, l'ayant construit, se désintéresser du village-modèle qui marquait une ère nouvelle dans les expropriations de plus en plus nécessitées par les applications de la science. Max Gal, de passage à Fontaine-Couverte où il inspectait son usine et vérifiait le travail des turbines et des accumulateurs, déclara qu'il la conduirait en personne. Le barrage de la Capucine était sans conteste un des chefs-d'œuvre de l'industrie française et il ne serait pas fâché de revoir, après les obsèques, le paysage qu'il avait transformé, le torrent qu'il avait enchaîné et changé en lac, toute cette nature alpestre qui portait l'empreinte humaine, son empreinte.

Joachim Rebut remonta le soir même dans sa commune pour annoncer le branle-bas des autorités et s'en attribuer le mérite. Mais il ne récolta ni louanges ni surprise. Eh bien quoi! Un saint n'avait-il pas droit à tous les égards? Vallon-le-Jeune avait la chance d'ensevelir un saint. Rien ne serait assez beau ni assez solennel pour le fêter. De cet échec le maire ressentit une profonde amertume. Par ses origines et ses tendances naturelles il était, comme toute la forte race paysanne, porté à respecter et écouter le passé et l'Église. Sa jeunesse s'en était

détournée pour suivre le courant de l'opinion. Les honneurs avaient achevé de l'émanciper. Et voilà que, par un retour inattendu des choses, il était distancé par ses administrés sur le chemin qu'il eût souhaité de suivre et n'avait jamais suivi. De la même incertitude s'était embarrassée toute sa vie privée. Pierrette Jacquamont avait épousé Étienne Bize, quand lui-même, qui ne l'avait pas demandée, la désirait cependant pour femme et ne pouvait se décider à lui parler pour une question de terres au sujet desquelles les deux familles avaient été en litige autrefois. Pierrette décédée, il s'était réjoui qu'une tare mît Josette à sa merci. Un maire est un maire : l'écharpe et les biens immobiliers compensent la différence d'âge. Il prenait, quand il rencontrait la jeune fille, un air protecteur qu'il croyait généreux en raison des mauvais bruits qui avaient couru. Celle-ci ne s'était même pas douté qu'elle fût l'objet de ses attentions. Et puis ce Gaspard Salut était revenu de la Syrie, et le fait-divers de la noyade, suivi de la mort du curé, avait mis en fuite ses espérances. Parfois les sarcasmes de Nicolas Hagard sur sa faiblesse congénitale lui revenaient désagréablement à la mémoire. Mécontent de lui-même, il l'était des autres et ne se sentait rassuré que par la présence des autorités dont il avait la crainte superstitieuse.

— Ah ! notre maire, ce sera beau comme une procession !

Ainsi fut-il averti de l'achèvement des préparatifs, la veille de l'enterrement. Une procession à laquelle il prendrait part, avec tout son Conseil municipal. Heureusement, il serait précédé du sénateur et du sous-préfet. Les choses, à l'accoutumée, se faisaient sans lui...

Max Gal ne s'attendait pas à ce spectacle. Personne ne s'y attendait. Un prince de l'Église, évêque, archevêque ou même cardinal n'eût pas été honoré avec plus d'éclat. Mais la pompe de la cérémonie fut imprévue et singulière. La nuit, la brève nuit de juin finissant prise entre le prolongement du crépuscule et la précipitation de l'aurore, avait été piétinée par les pèlerins qui, informés à la manière antique, au moyen de feux allumés de distance en distance, étaient accourus en cortèges innombrables, les uns à la clarté de la lune et des étoiles et les autres avec des lanternes à cause des mauvais chemins. Les montagnes étaient descendues et les plaines avaient monté.

Quand le jour vint, ils abordèrent de toutes parts Vallon-le-Jeune et l'investirent comme une armée.

Le moment n'étant pas encore venu, ils s'installèrent dans les prés avec leurs provisions, comme pour une fête nationale, tandis que les cloches, dans le clocher à jour, ne cessaient pas de sonner, des volontaires s'étant présentés pour prêter main-forte au sacristain en exercice. Tout ce monde ne put pénétrer dans l'église beaucoup trop petite et réservée aux prêtres, à la population, aux autorités. Et précisément il fallut organiser un service d'ordre pour laisser passer le sous-préfet en uniforme, le sénateur ceint de son écharpe, que suivaient la fanfare de Fontaine-Couverte dont les instruments de cuivre portaient des crêpes, et les délégations avec leurs couronnes.

— Quel magnifique auditoire ! songea Mariton père en évaluant cette foule. Nous n'en avons jamais rassemblé un pareil.

Et il repassa mentalement quelques phrases du discours qu'il improviserait tout à l'heure sur la tombe et qui célébrerait uniquement les vertus civiques et humaines du défunt et le feraient descendre à terre.

Certes, la foule accourue malgré les distances et les travaux de la campagne, qui sont exigeants dans cette saison, composait à elle seule un hommage aux puissances spirituelles vénérées en la personne d'un pauvre petit desservant de village. Mais une autre surprise était réservée aux assistants, qui dès le seuil de l'église les secoua pour ne les abandonner que sur la tombe. Aucun mariage, fût-il royal, aucun reposoir de Fête-Dieu, ne revêtit jamais pareil luxe. Les funérailles avaient été transformées par le sentiment populaire en cortège de noces, les noces d'un saint avec la Vie éternelle. Disparus les draps noirs avec des larmes d'argent. Du porche à l'autel ce n'étaient que guirlandes. Tout le parcours, de la place au cimetière, était jonché de branches de sapins, comme les voies de Jérusalem le furent de rameaux pour l'entrée de Jésus. Un arc triomphal avait été dressé à l'entrée du champ des morts et il fallait passer sous ce portique pour atteindre le dernier emplacement. Le char funèbre, attelé de quatre bœufs aux cornes ornées, était lui-même semblable à un parterre. La montagne dépouillée avait donné toutes ses fleurs qui font d'elle, au mois de juin, une immense tapisserie colorée et qui poussent avec toute l'exubérance d'un printemps tardif dans

les prairies, dans les pâturages gras ou maigres, dans les forêts, dans les mousses, et jusque sur les rochers, jusque dans les moraines et les éboulis, jusque dans le voisinage des glaciers et des neiges.

Rhododendrons qui sont les roses des Alpes et dont les fleurs pourpres jaillissent du flot clair des feuilles comme un chant de victoire, délicates églantines roses des halliers et des buissons, lianes des clématites au bleu calice, hélianthèmes d'or ou rayons de soleil emprisonnés, linaires violettes au palais jaune orange, campanules aux clochettes mauves ou lilas, épervières orangées cueillies dans les hauts alpages, arnicas recherchés pour leur bienfaisance, chardons rouges à longue tige poussés dans les pierriers, aconits bleus ou jaunes, soldanelles à la délicate corolle, audacieuses véroniques des rochers, pavots blancs des éboulis calcaires, orchidées roses ou pourpres qui se contentent d'un sol aride, astragales aux fleurs bariolées de blanc et de violet, fines armoises en épis aux feuilles recouvertes d'un poil soyeux, œillets nuancés des bois, bleuâtres anémones, fragiles et minuscules saxifrages blancs ou roses, enfin le roi et la reine de la flore alpestre, lis blanc, d'un blanc si pur, d'un blanc immaculé, rival de la neige même en y ajoutant la transparence de la vie végétale que dépasse elle-même, dans la hiérarchie de la nature, la transparence du sang humain sur les veines bleues d'une chair lumineuse, et ce modèle de grâce et d'élégance, l'ancolie dont le calice et la corolle sont colorés en bleu et qui se balance au bout de son style flexible : c'étaient par centaines que les avaient ramassées des couples de mains avides, répandues comme de petites moissonneuses dévastatrices sur les flancs du Colombier, aux abords du lac de la Capucine, et plus loin encore au-dessus de la Croix-aux-Chèvres et du Plan-des-Vaches, et plus haut encore, sur la chaîne qui fait face au Dôme d'Or et au Mont-Maudit. L'abondante cueillaison, faute de temps, n'avait pas été triée. Les innombrables fleurs, attachées par grappes comme des brochettes d'oiseaux, avaient été suspendues ou jetées pêle-mêle, dans un désordre qui mêlait fraternellement les couleurs et composait un prodigieux bouquet bigarré qui défiait l'art des jardins. Le cortège marcherait sur les fleurs, partout se heurterait aux fleurs, écraserait les fleurs.

Pendant la messe, il fallut tenir ouverte à deux battants la

porte de l'église, afin que le peuple demeuré dehors pût assister à l'office. Il y assista, tête nue sous le soleil, et les enfants distraits qui faisaient mine de s'amuser recevaient incontinent des tapes sévères et rapides qui leur restituaient le respect et l'attention. Après l'Évangile, Mgr Grand monta en chaire. Il y commenta tout d'abord l'épître de saint Paul aux Corinthiens : « Mes frères, voici un mystère que je m'en vais vous dire : Nous ressusciterons tous ; mais nous ne serons pas tous changés. En un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette (car la trompette sonnera), les morts ressusciteront en un état incorruptible : et alors nous serons changés. Car il faut que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité. Et quand ce corps mortel sera revêtu de l'immortalité, alors cette parole de l'Écriture sera accomplie : La mort a été absorbée par la victoire... »

Puis il fit le panégyrique de l'abbé Berger, qui dans la guerre avait sauvé les morts et dans la paix les vivants, et supplia la population de Vallon-le-Jeune, qui donnait un si bel exemple d'affection et de reconnaissance à son curé en le recouvrant de toute la moisson des Alpes fleuries, de ne jamais oublier sa recommandation suprême de concorde et de fidélité. Malgré la sainteté du lieu, malgré que ce fût une cérémonie funèbre, les applaudissements crépitèrent. Rien ne se passait dans la tristesse. Chacun, en se recueillant, rencontrait la sorte d'allégresse qui nous permet d'être soulevé au-dessus de nous-mêmes dans le bonheur, et le sentiment d'un perfectionnement inattendu. Chacun se découvrait léger et disposé à toutes les vertus, à tous les désintéressements. Les prêtres se promettaient plus de zèle, les paysans moins d'avarice. La mort était réellement absorbée par la victoire.

Mais, naturellement, les autorités s'inquiétaient.

— Serai-je applaudi au cimetière ? se demandait le sénateur, jaloux de l'éloquence épiscopale.

Et Joachim Rebut songeait qu'aux prochaines élections municipales il ne conserverait peut-être pas la mairie, s'il n'était porté sur la liste d'opposition. Eh bien ! il s'arrangerait pour y être porté. M. Larivier, le sous-préfet, comptait sur un comice agricole pour effacer, ou tout au moins amoindrir, la mémoire d'une fête de deuil aussi imposante.

Pendant la consécration, les clairons sonnèrent aux champs et les bannières pliées se rejoignirent au-dessus du catafalque.

Un frémissement parcourut l'assemblée qui, sans s'être concertée, attendait, une fois encore, la dernière, un miracle. Une sonnerie de trompette ne devait-elle pas annoncer la résurrection? « Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés », a prédit l'Apôtre. Pourquoi le défunt ne ressusciterait-il pas tel quel, dans sa vieille soutane rapiécée?

— Ah! murmura Josette à son promis qui était près d'elle, je donnerais ma vie.

— Pas la tienne, Josette, la nôtre.

Elle lui sourit, complice de son désir qui les réunissait. La femme de la cabane qui surprit ce sourire descendit un instant de la hauteur où la foule était montée pour se retrouver dans les marécages habituels aux âmes de sa qualité et pensa, tandis que ses yeux pointus enregistraient une image pour l'avenir : « Notre curé a sauvé cette fille et elle rit avec son homme pendant qu'on l'enterre. »

Le corbillard, déposé sur un lit de branches qui haussait le fond du char, et tout recouvert de fleurs, traversa au pas lent des bœufs enguirlandés le village dont toutes les maisons avaient les portes et les fenêtres closes, et l'on eût dit que la mort était dans le village.

C'était un de ces jours d'été incomparables où tout est lumière, force et jeunesse et qui ne sont dépassés que par ces heures brèves d'octobre ou de novembre où les feux des forêts et des buissons ardents répondent à ceux du soleil. L'azur revêtait ce bleu des ciels d'Italie, à la fois aérien et solide, qui par dégradations successives pâlit aux bords de l'horizon et semble s'unir dans un frémissement amoureux à la neige bleutée des montagnes.

Le cimetière n'était encore qu'un champ ou un pré comme un autre, puisqu'il n'était pas habité. Il allait recevoir de ces funérailles sa consécration. Quand le cercueil fut déposé dans le caveau qui lui était destiné et quand, selon le rite, une motte de terre eut été jetée par l'officiant, le sénateur voulut s'avancer pour prononcer sa harangue. Les cinquante prêtres qui étaient présents se regardèrent les uns les autres avec stupéfaction. Déjà Mariton père ouvrait la bouche, après avoir secoué sa longue chevelure mélancolique. Monseigneur s'avança vers lui avec une grande politesse et lui expliqua que ce n'était point l'usage. L'orateur dut se résigner et étouffer son discours. Décidément, la cérémonie ne serait qu'un triomphe

religieux et ne pourrait être confisquée pour un usage humanitaire. Joachim Rebut, ruminant cette défaite des autorités, se prépara sournoisement à gagner le camp adverse, à moins que les autorités ne reprissent l'avantage sur ce terrain électoral qu'elles connaissaient à merveille et qui leur permettait d'escompter des revanches.

Et le défilé commença par Monseigneur qui, le premier, prit le goupillon d'eau bénite pour en asperger la fosse et le passa au curé de la Croix-aux-Chèvres qui avait officié et qui le passa lui-même au suivant. Quand ce fut le tour du peuple, chaque assistant, après l'aspersion, jeta un bouquet dans le trou béant, et il y en eut tant à la longue qu'ils finirent par sortir de la fosse et par se répandre sur le sol, et comme le rouge des rhododendrons dominait, on eût dit une libation de vin ou le sang de quelque victime offerte en holocauste.

Au retour, Max Gal, intéressé, puis remué dans son for intérieur par la grandeur agreste et auguste de ces funérailles, entendit, sans la vouloir surprendre, la conversation de l'évêque et du curé de la Croix-aux-Chèvres.

— Il faut leur donner un prêtre, Monseigneur, insistait ce dernier. Il le faut. Voyez comme ces habitants de Vallon-le-Jeune sont édifiants.

— Édifiants, ils le sont aujourd'hui, mon cher curé, sous le coup de leur émotion. Le seront-ils demain? Des prêtres, mais je n'en ai pas. Je n'en ai plus. Il m'a fallu déjà supprimer la cure de Saint-Symphorien. La guerre nous a tué cinq mille clercs et pendant cinq ans elle a vidé nos séminaires. Trop souvent le prêtre qui meurt ne peut pas être remplacé.

— Ah! reprenait l'autre voix qui se faisait suppliante, peut-on se passer du prêtre? Notre saint curé d'Ars disait : « Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, on y adorera les bêtes... »

— Les campagnes, répliquait tristement l'évêque, ne sont-elles pas déjà trop portées à adorer le veau d'or? Depuis que nos paysans ont été récompensés de leurs peines en vendant mieux les fruits de la terre, ils se sont détournés des vocations. Ils savent que le prêtre est pauvre et joint péniblement les deux bouts de l'année. Ils ne donnent ni leur argent au denier du culte, ni leurs fils au recrutement sacerdotal.

— Une cérémonie comme celle-ci, Monseigneur, suscitera des enthousiasmes.

— Puissiez-vous dire vrai! La vie spirituelle diminue. Encore mon diocèse est-il parmi les favorisés. J'en sais qui n'ont souvent qu'un prêtre pour deux, trois, quatre et même cinq paroisses.

Le vieil évêque s'attristait et cependant la confiance de son compagnon lui était douce :

— Il vous faudra, mon ami, reprit-il en tempérant de beaucoup de bonté la rigueur de son ordre, assurer cet été et peut-être encore l'hiver prochain, ce qui sera pénible, le service paroissial de Vallon-le-Jeune.

— Monseigneur, j'obéirai. Mais l'abbé Berger ne se remplace pas. Son dernier mot a été : « Le Décalogue! Le Décalogue! » Il recommandait la loi de Dieu et l'on crut qu'il délirait.

— J'ai foi dans mon clergé...

Et comme il ralentissait le pas, afin de laisser passer devant lui le flot des prêtres qui étaient venus aux obsèques, Max Gal tomba, sans le chercher davantage, sur la conversation du sous-préfet et du sénateur. M. Larivier paraissait décontenancé par l'importance de cette solennité religieuse qu'il n'avait ni prévue ni même soupçonnée. Si l'administration des communes rurales lui était parfaitement indifférente, il connaissait la carte électorale de son arrondissement où il voyait grandir une double opposition, l'une traditionnelle et l'autre communiste. Mariton père le rassura :

— Ne voyez-vous pas, mon cher sous-préfet, que Vallon-le-Jeune se vide peu à peu dans la plaine? Vallon-le-Vieux comptait trente-cinq feux. Il n'y en a déjà plus ici que vingt-cinq. Et d'autres désertions s'annoncent. Je suis renseigné. C'est là une loi économique. L'industrie vide nos campagnes. Depuis qu'on a construit ce barrage pour assurer le débit des usines de forces motrices, ce village est condamné. Il n'aura bientôt plus cent électeurs. Dès lors, ses manifestations n'ont plus aucune signification.

— Un si beau pays! remarqua M. Larivier.

— Un pays de tourisme et de marchands où il n'y aura bientôt plus de population sédentaire, plus de familles établies. Les vieilles familles établies, voilà les îlots irréductibles. Elles ont dans le sang l'amour de la terre, de la maison, de l'église. Mais elles disparaissent.

Max Gal s'arrêta pour laisser les deux politiciens prendre

de l'avance. Immobile à l'entrée du cimetière, il vit couler devant lui le flot paysan et prit plaisir à prendre au passage l'empreinte de ces visages illuminés. Et il s'expliqua brusquement des phénomènes historiques dont la genèse lui échappait, le mouvement des Croisades, l'influence de Jeanne d'Arc, les foules de Lourdes. Mais la mobilisation du 1er août 1914 ne rentrait-elle pas dans ces phénomènes, quand sur tout le territoire, sans s'être concertés, les hommes de France, satisfaits de la paix, avaient entendu retentir comme un soufflet sur leur joue la provocation allemande et si résolument, pour la défense du vieux pays, avaient accepté le sacrifice? La plante humaine, qui produisait habituellement en abondance les envies, les convoitises, les ambitions, les passions et les vices, puisait-elle, quand ses racines n'étaient point coupées ou réduites, une force mystérieuse, susceptible de l'élever au-dessus de ses propres fruits, dans une nappe souterraine d'eau pure que nul bourbier ne pouvait contaminer?...

IV. — L'AUTRE BARRAGE

Avant de redescendre à l'usine de Fontaine-Couverte, Max Gal avait résolu de rendre visite à son ancien adversaire, Nicolas Hagard, dont il ignorait la disparition, n'étant pas revenu voir le barrage de la Capucine depuis l'arrière-automne précédent. Pour achever une conquête qu'il croyait en bonne voie depuis qu'ils s'étaient affrontés au lac des Marmottes, il lui apportait une arme, une excellente carabine Martini dans un fourreau de cuir qu'il avait déposée à l'auberge et qu'il s'en fut chercher.

Mélanie lui ouvrit la porte. Il trouva à l'intérieur, dans la grande pièce qui servait de salle à manger et de cuisine ensemble et qui était aménagée avec un soin particulier du confort, Gaspard et sa promise absorbés dans une discussion, et il salua familièrement celle-ci qu'il reconnut :

— Eh bien ! la petite, on a meilleure mine que l'an passé.

Mais comme Josette rougissait et ne répondait pas, il comprit, aidé par ses souvenirs qui se précisaient sur les lieux, qu'il s'était hasardé sur un terrain à crevasses, et il battit en retraite avec des compliments :

— Toujours jolie et plaisante. N'étiez-vous pas fiancée au filleul de Nicolas Hagard?

Elle montra le jeune homme qui observait l'ingénieur avec toute la méfiance de son parrain :

— Voilà !

— Ah ! ah ! mes compliments. Et Nicolas Hagard ? C'est à lui que je désire parler.

Il fallut que Mélanie lui racontât tout au long la chose, et il écouta ce récit comme on écoute une sonate au concert :

— Oui, conclut-il, la montagne l'a pris, comme la mer tant de marins, comme le ciel un Guynemer. Il y a des morts prédestinées. Il est resté dans la neige, près de ses chamois. Il a revu en mourant tout ce qu'il aimait.

Allait-il tomber, lui aussi, dans l'oraison funèbre ? Ne devait-il pas son horreur de l'éloquence à la rencontre de ces Mariton père ou fils qui la déshonorent ? Il montra le fourreau de cuir :

— C'était mon cadeau.

Et se tournant vers Gaspard :

— Ce sera pour vous. Car vous habiterez ici, je suppose, dans cette maison, avec votre femme.

Le jeune homme hésita avant d'engager la conversation avec cet inconnu qui prenait d'instinct le commandement et dont le moindre geste, la moindre parole désignait un chef. Les années qu'il avait passées hors de France l'avaient mûri. Sans le savoir, il connaissait mieux les hommes. Il se sentait attiré vers celui-ci, mais il tâta le terrain prudemment :

— Alors, vous connaissiez beaucoup mon parrain, monsieur ?

Max Gal le regarda bien en face :

— Écoutez-moi bien. J'ai rencontré dans ma vie des personnages considérables, de ceux qui conduisent les États et n'y entendent pas toujours grand chose, et de ceux qui conduisent de grandes entreprises et s'y entendent un peu mieux. Eh bien ! Nicolas Hagard qui ne ressemblait à aucun de ceux-là compte pour moi parmi les plus beaux exemplaires humains et les plus rares. Mais il ne m'aimait pas à cause du barrage.

— A cause du barrage ?

— Oui, il voulait garder sa montagne intacte. Il détestait les intrus, les étrangers.

— Il n'avait pas tort, répondit Gaspard, qui songeait au malheur de Josette.

— Peut-être n'avait-il pas tort. Mais on n'empêche pas la terre de tourner. C'est impossible.

Après un silence, l'ingénieur reprit, s'adressant directement au jeune homme sur ce ton d'autorité qui lui était naturel :

— Il vous faut prendre sa place ici, maintenir dans Vallon-le-Jeune ce qui reste de Vallon-le-Vieux, l'amour du sol et du foyer, et ne pas le laisser défigurer par les touristes et les mercantis. Trop de ses habitants s'en vont en bas, dans la plaine.

D'emblée il entrait dans la discussion, toute amoureuse, qui divisait Gaspard et sa promise, quand lui-même avait ouvert la porte du chalet :

— C'est que, voilà, monsieur, dit tristement Gaspard, je pensais moi aussi nous en aller.

— Vous, et pourquoi donc?

Le filleul de Nicolas Hagard fit attendre sa réponse. Se rangerait-il du côté de son parrain pour écarter l'étranger? Mais celui-ci ne rendait-il pas hommage au disparu, et ne l'approuvait-il pas secrètement? Le combat de tendresse qui se livrait entre Josette et lui devait être bien indécis pour qu'il consentît à recevoir du secours ou tout au moins à demander conseil.

— Le monde est méchant, monsieur, finit-il par avouer. Il n'est pas toujours comme ce matin à l'ensevelissement de notre curé. Alors, pendant que j'étais en Orient, j'ai rencontré à Antoura, qui est un couvent de Lazaristes au-dessus de Beyrouth, où l'on était bien reçu comme dans tous les couvents de là-bas, parce que les couvents de là-bas, ce n'est guère que là qu'on a l'impression d'être encore en France, donc j'ai rencontré un Père blanc qui venait de Tunisie et qui devait y retourner. Il paraît que dans ce pays-là on manque de gens de chez nous.

— On en manque partout, mon ami. La France n'a pas assez d'enfants pour ses colonies, et pas même assez pour son propre territoire.

— Il paraît qu'il y a beaucoup d'Italiens, reprit Gaspard. On peut encore y acquérir de belles concessions. Celui qui veut travailler a de l'espace et le climat est bon. Mélanie veut vendre cette maison-ci pour rejoindre son fils qui travaille dans un garage à Bellerive. Un hôtelier qui est venu à l'enterrement offre à Josette de lui acheter son chalet. Avec tout cet argent, on pourrait s'installer dans cette Tunisie. Il y a du soleil.

Le soleil d'Orient avait laissé quelque paillette au fond de ses yeux. Ainsi, de la vallée on était monté à Vallon pour assister à un spectacle émouvant, mais aussi pour faire des

affaires. L'avenir de la station alpestre s'affirmait, et il convenait de ne pas perdre les occasions.

Max Gal avait écouté sans approuver d'un signe, ni désapprouver ce projet de départ. Le vieux sénateur blasé et retors avait donc raison : le village se dépeuplait; chaque année s'éteignait l'un ou l'autre feu, et voici que ces jeunes gens parlaient, eux aussi, de s'expatrier. La figure de Josette lui avait toujours paru agréable à regarder. Trop civilisé pour subir un attrait paysan, il éprouvait pour elle une de ces sympathies sans désir comparables à celles que nous inspirent ces œuvres d'art dues au pinceau fervent et gauche des primitifs. Il lui était reconnaissant d'avoir, sans être belle, la peau dorée, des yeux câlins, une oreille transparente, une petite bouche rouge et un rire en cascades. Mais, au fait, pourquoi ne riait-elle plus comme il l'avait vue rire? Et il étendait cette sympathie à celui qu'elle avait élu, parce que celui-ci lui convenait à merveille et qu'à eux deux ils formaient un de ces couples si bien appareillés qu'on ressent du plaisir rien qu'à les rencontrer. Cependant sa mémoire lui restituait des images et des scènes : l'injurieuse image de Josette, le soir de la fête, en compagnie de ces deux ouvriers dont il connaissait la fâcheuse réputation, Serge et Balthazar, la scène du lac aux Marmottes où précisément Nicolas Hagard s'était informé des deux étrangers. Avec ces souvenirs et les bruits qui lui étaient parvenus sur la grossesse de la jeune fille, avec la mort tragique de ce Serge et de ce Balthazar égarés dans la montagne et précipités dans un ravin à pic, accident étrange auquel il mêlait malgré lui la vindicte ou la justice du chasseur de chamois, avec le suicide interrompu de Josette sauvée par l'abbé Berger, suicide coïncidant avec le retour de ce fiancé qu'elle aimait et dont sans doute elle avait eu peur, il reconstituait aisément tout le drame. Dès lors, il s'expliquait cette volonté subite d'émigration. Le calcul de Gaspard devenait clair à déchiffrer. Ce garçon n'entendait pas que personne au village revînt jamais sur le passé. Plutôt que de supporter quelque retour, toujours possible, à la calomnie, il préférait emmener sa femme au bout du monde. Ils seraient l'un à l'autre leur feu et leur patrie.

Parvenu au bout de ses déductions qui prolongeaient un silence peu à peu gênant, l'ingénieur se tourna vers la jeune fille et lui demanda :

— Mais vous, ma petite, quitteriez-vous ainsi Vallon?

— C'est lui qui décide, fit-elle gentiment.

Mais Gaspard protesta avec un bon sourire :

— Oh! nous déciderons ensemble. Elle, monsieur, voudrait rester à cause de l'abbé Berger.

— A cause de l'abbé Berger? mais il est mort.

— Il l'a retirée de l'eau. Alors elle désirerait veiller sur sa tombe. Il y a beaucoup de fleurs maintenant. Mais, plus tard, peut-être qu'il y en aura moins. Peut-être qu'il n'y en aura plus, s'il n'y a personne pour y veiller.

De nouveau Max Gal réfléchit. Puisqu'on le prenait pour arbitre, il importait qu'il pesât son conseil :

— Restez chez vous, mes amis, conclut-il. Puisque Mme Mélanie s'en va à la ville, vendez la maison de Josette et gardez celle-ci qui est plus vaste et mieux bâtie. Regardez ces boiseries, ces poutres de chêne. C'est du travail soigné. Nicolas Hagard avait taillé sa demeure à Vallon-le-Vieux dans les rustiques du monastère abandonné. On construisait bien en ce temps-là. J'avais voulu qu'il ne regrettât pas le changement. Et puis vous êtes en dehors du village, en dehors et au-dessus. Les bruits descendent; ils ne monteront pas. Vous serez tranquilles et respectés.

Puis il s'anima jusqu'à les tutoyer d'amitié :

— Toi, Gaspard, prends modèle sur ton parrain. C'était un homme. Va de temps en temps trouver l'*Autre*, comme il disait, sur la montagne, mais garde-toi et reviens. Toi, ma petite, entretiens la tombe du saint, fréquente son église et élève tes enfants à venir dans l'amour de la terre et du foyer.

Les deux jeunes gens l'écoutaient sans manifester leur sentiment. La voix de commandement ne répondait-elle pas à leur appel secret? Ils auraient voulu s'embrasser sans rien ajouter, mais ils ne le pouvaient pas à cause de la visite. Et voilà que Mélanie recula indéfiniment ce baiser d'accord en invitant l'ingénieur :

— Vous n'allez pas vous en aller comme ça, monsieur. Les auberges sont pleines et le bourg est loin. Vous mangerez bien un morceau avec nous. C'est du bœuf bouilli avec des carottes.

— Tout ce que j'aime, s'écria Max Gal que la chère des banquets officiels rebutait. Eh bien! j'accepte.

Pendant la conversation, Mélanie Hagard, comme la Marthe

de l'Évangile, n'avait pas cessé de cuisiner tout en écoutant.

Quand il dit adieu à son hôtesse et aux deux promis, l'ingénieur ajouta sur le seuil de la porte :

— Et puis nous élèverons un petit tombeau à Nicolas Hagard au cimetière.

— Non, non, refusa Gaspard. Sa tombe est là-haut.

Et il montra le Colombier dont la neige lumineuse se mêlait à l'azur.

— C'est juste, approuva Max Gal.

L'Autre dépassait les monuments des hommes et la lutte était superflue.

Pour gagner le barrage de la Capucine qu'il désirait revoir, il lui fallait traverser le village. Et déjà le village, depuis le matin, avait changé. Une si grandiose manifestation avait creusé un grand vide dans les estomacs, et on l'avait comblé avec une abondante nourriture et une boisson plus abondante encore. Dans le vin les vieilles rancunes et les vieilles convoitises reparaissaient. Il entendit en passant qu'on accusait un Dufrêne d'avoir exploité la Compagnie dans la vente du champ transformé en nouveau cimetière, et qu'on spéculait sur les terrains avoisinant l'hôtel récemment construit.

« Pourvu qu'il ne soit plus question de Josette! songea-t-il. Le petit, pour la défendre, commettrait un crime. Son parrain s'est bien débarrassé des deux bandits... »

Il descendit vers le barrage et monta sur le parapet. Là, il s'appuya à la balustrade et, comme le commandant d'un cuirassé admire la marche et la puissance de son bâtiment sur la mer, il mesura son œuvre d'un double coup d'œil : d'un côté le lac où le soleil allumait des étincelles et qui représentait la réserve du torrent capté, de l'autre la formidable muraille de béton qui portait le poids des eaux et qui s'ancrait dans les parois de la gorge devenues des tours protectrices. Le Colombier mirait sa neige dans la surface liquide. Au loin, le Dôme d'Or, le Mont-Maudit et l'assemblée de leurs sujets semblaient se prélasser dans le bleu du ciel. Si l'Autre, comme disait Nicolas Hagard, avait réussi la Création, l'homme n'était pas en retard qui asservissait la nature et transformait les génies inutiles de la montagne en porte-lumière et en attelages de vitesse.

Max Gal, sans orgueil, pouvait être fier de son travail. Déjà, sous ses ordres, naissaient d'autres entreprises dans les Pyré-

nées, dans les Alphes dauphinoises, en Algérie. Il était de cette race de conquérants qui fécondent le sol et le sous-sol et en tirent ces prodigieux résultats matériels dont l'ensemble a pris le nom de Progrès. Et voici que ce Progrès, précisément, à cette heure et dans ce lieu, témoin de sa grandeur, ne le satisfaisait pas. Sur ce même parapet où il méditait, lui qui méditait si peu, lui qui n'avait pas le temps des méditations, proches parentes du rêve, n'avait-il pas été condamné à mort pour assassinat, — condamné par Nicolas Hagard pour l'assassinat de tout un village? Le chasseur de chamois, l'ayant mis en joue, l'avait épargné, non par considération pour lui-même, mais par respect de l'Autre et de sa loi, — de sa loi que réclamait la voix mourante du saint curé de Vallon quand il appelait dans son délire le Décalogue. De quoi donc était-il accusé? d'avoir supprimé le passé en inondant les morts, et d'avoir inspiré le dégoût de la vie agricole en installant ses usines et ses chantiers. Or les événements tournaient contre lui, donnaient raison au disparu. Un village se crée petit à petit et non tout d'une pièce. Il est le résultat d'une collaboration entre le passé et l'avenir, entre les morts et les vivants sur le même emplacement, et le plus souvent dans les mêmes demeures agrandies, réparées, ornées. Ce Vallon-le-Jeune, tout artificiel et sans cimetière, ne retiendrait plus personne. Peu à peu il se viderait. Il n'était ni réchauffé ni gardé. Et lui-même n'avait-il pas dû prendre parti contre lui-même, quand il avait conseillé à Gaspard et à Josette, les deux promis, de rester sur place, de continuer l'œuvre des ancêtres, de ne pas céder aux sollicitations du départ et d'une vie plus libre et plus ensoleillée, celle que lui-même, exactement, avait choisie?

Le problème, en réalité, était plus ample. Le progrès scientifique, le progrès industriel, le progrès matériel ne se reliait aucunement au progrès humain. Au contraire, il déchaînait fatalement plus d'envies, plus de désirs, plus d'ambitions, une lutte plus âpre des appétits et des convoitises. Quelle force endiguerait ce flot montant, ce torrent prêt à déborder? Qui construirait le barrage?

Serait-ce la démocratie? Il eut un sourire de pitié en revoyant la théorie des hommes politiques qu'il avait dû enchaîner à ses victoires par toute sorte de moyens, fantoches de province comme ces Mariton père et fils multipliés

à l'infini pour la médiocrité des Parlements, ou rapaces de haut vol qui guettaient les ministères sans avoir une doctrine ni le sens de l'histoire, ou même belles intelligences et bonnes volontés vaincues d'avance par la faiblesse du caractère, l'impuissance de l'action à longue portée et l'impossibilité de créer une morale hors des dieux antiques, hors du Dieu éternel? Les seuls êtres qui fissent avancer l'humanité, les génies, les héros et les saints, la démocratie ne cherchait-elle pas à les étouffer dans son aveugle passion de nivellement, dans sa poursuite antinaturelle de l'égalité ouvertement professée par les instituteurs à la Pornichet?

Qui construirait le barrage? A Vallon-le-Jeune, un homme, à lui seul, avait servi de barrière, ce saint dont la dépouille s'en était allée sous les fleurs et qui, dans son délire, appelait le Décalogue. Or, un siècle plus tôt, dans un temps où les puissances de l'industrie commençaient à s'emparer de la domination du monde, un ingénieur intelligent et perspicace, un Max Gal d'autrefois, avait entrepris une série de voyages à travers les nations civilisées pour étudier les conditions des ouvriers et tirer de ses observations les éléments d'une science sociale. Il partait sans aucune idée préconçue et ne se fierait qu'aux réalités. Il s'appelait Frédéric Le Play, il avait rapporté de sa mission volontaire un grand ouvrage sur *les Ouvriers européens* et, renonçant à découvrir un code personnel, il avait conclu à la seule efficacité du Décalogue, comme l'abbé Berger à l'agonie. Et, de même, l'historien le plus versé dans la connaissance des sociétés disparues, Fustel de Coulanges, avait, dans *la Cité antique*, montré l'union étroite de la prospérité des familles et des peuples avec le respect des dieux lares et le sens de la divinité. Ce barrage rompu, le flot humain s'échappait et tout un monde, peu à peu, risquait de sombrer dans le désordre et l'anarchie.

Non, ces génies des campagnes, ces petits dieux des torrents et des monts, des forêts et des sources, des bocages et des jardins, n'étaient pas inutiles. Les Anciens les honoraient et le Catholicisme les avait recueillis dans ses oratoires aux carrefours des routes, sur les tertres ou dans les bois, comme les temples païens s'étaient épanouis en basiliques chrétiennes, tels à Rome le Panthéon, Saint-Côme et Saint-Damien, Sainte-Françoise-Romaine. Le paysan était lié au sol, non par les profits et

bénéfices auxquels il paraissait uniquement sensible, non par l'habitude professionnelle et le métier, mais par une sorte de sentiment mystique mal connu de lui-même et dont Nicolas Hagard avait apporté à l'ingénieur la révélation. Il tiendrait à la terre, comme à la mer le marin, tant qu'il en ressentirait la poésie obscure, le charme obsédant, intraduisible pour lui la plupart du temps, rendu pourtant visible par les vers d'un Virgile ou d'un Mistral, tant qu'il reconnaîtrait en elle ces puissances latentes dont il recomposait inconsciemment des superstitions, des légendes et des divinités secondaires. Les habitants de Vallon-le-Vieux en avaient eu l'intuition quand le chasseur de chamois avait défendu le vieux village menacé, quand eux-mêmes avaient conjuré les esprits des morts en jetant des chrysanthèmes et des branches dorées sur les eaux qui recouvraient l'emplacement funéraire, quand ils avaient dévalisé la flore alpestre pour transformer les funérailles du saint en une procession de fête.

Or, tout le prétendu progrès moderne allait à l'encontre de cette mystique de la terre. Les forces captées perdaient leur pouvoir d'enchantement. L'excès de lumière et de mouvement attirait vers les cités les hommes déracinés. L'école détournait les enfants au lieu de les rattacher et fixer en leur enseignant leurs origines et leurs racines. Vallon-le-Jeune ne remplacerait pas Vallon-le-Vieux, mais mourrait avec lui Une troupe nouvelle de marchands, de touristes, d'étrangers l'envahirait, tandis que ses habitants enchaînés s'en iraient grossir la clientèle des usines et des cafés. Avec le temps, la prédiction de Nicolas Hagard s'accomplirait à la lettre.

Et il apparut nettement à Max Gal, accoudé sur le parapet de son barrage, que la vie agricole tout entière était menacée. Cette mystique de la terre perdue, ce sentiment profond et secret, évaporé comme un parfum dont le flacon est brisé, rien ne retiendrait plus le paysan : il s'en irait et il considérerait la terre comme une industrie et non plus comme une compagne. Voici que, tardivement, le grand bâtisseur accoutumé à traduire en faits les idées s'expliquait sa propre condamnation et sa mise en joue au bord du lac des Marmottes. Le chasseur de chamois avait compris l'attentat commis contre un passé auquel on ne touche pas impunément. Mais quelle force l'avait donc arrêté ? Celui qu'il appelait l'Autre. L'Autre pouvait donc

contrebalancer les maléfices des hommes. Par des affinités profondes et des communications souterraines, l'Église protégeait cette vie agricole menacée. On ne l'atteindrait pas sans atteindre avec elle cette douceur obscure que l'homme éprouve à travailler la terre. L'esprit qui veillait sur les eaux, qui s'enfuyait au cœur des forêts, qui dansait avec l'aube sur la montagne éveillée, qui s'élevait des champs avec la buée du matin, menacé par toutes les coalitions du progrès, par le massacre des arbres, l'utilisation des torrents, le bruit des machines, la demi-science des écoliers, s'était réfugié humblement dans le dernier asile religieux. Il y avait fait sa soumission, et si le clocher s'écroulait, il demeurerait dans les décombres. Le laboureur ne saurait plus pourquoi il aurait cessé de chanter en tenant les mancherons de sa charrue ; mais, dégoûté de tracer toujours le même sillon, il s'en irait chercher une place à la ville. Car il ne connaîtrait plus la paix des champs. Des Max Gal, de plus basse qualité, l'auraient chassée.

— D'où me viennent donc ces rêveries ? se révolta l'ingénieur toujours immobile au-dessus de son lac.

Il accusa les écrivains prompts à prophétiser les catastrophes. Accoutumé à bâtir, il ne goûtait parmi eux que ceux qui ont aménagé des réservoirs ou construit des murs de soutien. Parvenu au bout de sa méditation, il eut un geste d'indifférence. Bah! chacun son métier. Le sien était d'asservir les puissances matérielles. A d'autres le soin de préserver les forces spirituelles! La marche de l'humanité, qu'elle fût aveugle ou clairvoyante, ne pouvait se suspendre. Et comme il revenait sur ses pas afin de gagner la petite gare du funiculaire, il aperçut dans l'enclos du nouveau cimetière de Vallon, maintenant habité, une tache pourpre, et se demanda si l'on avait répandu du vin ou du sang. Les rhododendrons entassés jetaient leur flamme qui, demain, serait éteinte.

— Ah! pensa-t-il, reconnaissant la tombe du saint, l'autre barrage...

Puis, se souvenant de l'expression employée par Nicolas Hagard, il rectifia de lui-même :

— Ou plutôt le barrage de l'Autre...

HENRY BORDEAUX.

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE

I

A Philippe Barrès, ces souvenirs que son père m'avait demandé d'écrire...

GYP

Est-ce que, vraiment, les souvenirs d'une petite fille peuvent avoir un quelconque intérêt pour d'autres que l'ancienne petite fille, qui se rappelle joyeusement les meilleures années de sa vie ?

Il me semble que non, alors surtout que cette vie s'est écoulée tout unie et, la plupart du temps en province, dans un milieu plutôt suranné.

Et puis, cette obligation de se raconter soi-même, — étant donné qu'il ne s'agit que des menus incidents auxquels un enfant est mêlé, — me trouble et me déplaît.

J'aurais voulu grouper ces pauvres petits souvenirs par ordre de dates, et cela m'est impossible, parce qu'ils revivent dans ma mémoire avec une incroyable netteté, mais sans ordre aucun. Une chose que je vois aujourd'hui me rappelle une chose vue dans mon enfance, et je m'étonne qu'il y ait si peu de différence entre les impressions que laissent les deux visions. Il me semble que la simplicité claire des impressions d'une petite fille que n'a pas encore déformée la vie, est très proche de la clairvoyance d'une vieille femme peu à peu détachée des conventions.

J'entends que, entre la façon de sentir d'une enfant et celle

Copyright by Gyp, 1927.

d'une femme de trente ans, l'écart est beaucoup plus grand. On me dira que c'est parce que l'abaissement des facultés rapproche les vieux des petits?... C'est probablement ça.

Je suis née en Bretagne le 15 août 1849. J'avais deux ans et demi ou trois ans quand on m'a emmenée en Lorraine où s'est passée mon enfance, et c'est la lande désolée et charmante, et la mer verte du Morbihan, qui sont restées plus que tout présentes à mes yeux.

Ce fut d'abord inconscient... Ce pays qui devait s'incruster pour toujours en moi, je ne savais même pas que je le voyais. J'étais un petit animal qui broute, qui grouille — oh! combien! — et s'endort. Je vivais dans une espèce de brouillard où ne se dessinait nettement aucun contour. Et puis, un soir, on m'a mise dans une grande boîte qui remuait et dans laquelle il m'a semblé que l'on restait très longtemps... Je ne voyais plus, comme à l'ordinaire, la figure toute plissée de la vieille Bretonne qui me soignait, penchée sur moi au milieu des tuyaux raides de sa coiffe. Quand je m'éveillais, j'apercevais des grosses moustaches blanches ébouriffées, et je regardais, tout près de moi, de jolies mains, blanches aussi, où des choses brillaient, et qui me tenaient doucement, sans me serrer, comme faisait la vieille Vincente.

Pendant un instant, on me posa quelque part dans la boîte... Alors, je sentis une grande plaque râpeuse et chaude qui m'enveloppait toute la figure, et j'entendis un froissement de choses qui craquaient, et puis un grand cri : « C'est Christine!.. Elle va lui dévorer la tête!... » C'est la première phrase entendue par moi que je puisse reconstituer entièrement; la première que j'aie comprise après un grand effort : Christine!... *magere*... (1)

Et c'était bien, en effet, la langue de Christine qui me balayait la figure avec ardeur. On emmenait avec moi une de mes nourrices, la vache.

Comment se faisait le voyage? Étions-nous en poste, ou bien le chemin de fer marchait-il déjà, vers 1852, de Vannes à Nancy?... Je l'ignore, je n'ai jamais pensé à le demander. Dans tous les cas, Christine, qui était moins encombrante qu'un chien

(1) Nourrice, en breton.

de Terre-neuve, pouvait se mettre n'importe où. Elle était noire, maigre et laide, avec une énorme tête. Elle est morte à Nancy, quand j'avais sept ans, dans la cuisine où elle passait la plus grande partie de son temps, sans avoir paru regretter jamais sa lande. Elle ouvrait le buffet avec son nez pour voler du chocolat, et repoussait soigneusement, avec ce même nez, le papier d'argent qui la faisait tousser. Elle était beaucoup plus intelligente et débrouillarde que son nourrisson.

Au vague du voyage, succède l'impression, très nette cette fois, du réveil dans une pièce dont les deux fenêtres donnent sur un grand parc sombre. Est-ce le changement, les secousses, l'appréhension de je ne sais quoi, mais, à partir de cet instant, mes yeux s'ouvrent .. Je vois, je comprends vaguement ce qui se passe autour de moi.

Sur les murs, une étoffe grise, claire et brillante, parsemée de bouquets de roses, et des gravures dans des cadres d'or. Éveillée depuis longtemps, je regarde et je cherche à définir ce que je vois... Un grand cheval blanc, dressé sur ses pieds de derrière, des enchevêtrements de gens et de chevaux... Qu'est-ce que c'est que tout ça?...

Tout ça, c'est dans des cadres Empire assez beaux, le *Napoléon franchissant le Saint-Bernard*, de David ; les *Batailles de Montmirail*, de *Friedland* et d'*Iéna*, d'Horace Vernet, et la *bataille d'Austerlitz*, de Gérard. C'est entre ce Napoléon et ces batailles que j'ai vécu jusqu'à seize ans.

Ce matin-là, comme je parais regarder, m'intéresser à quelque chose, la jeune femme fraiche, qui a des robes qui craquent et que j'appelle en moi-même « *an itroun* » (1) dit aux moustaches blanches, inclinées vers moi :

— Elle va peut-être parler!.. Est-ce que Bonne maman l'a déjà vue?

— Non! répond la dame aux belles mains. On va la lui conduire tout à l'heure... Venez, Jeannette, je vais vous apprendre à faire sa toilette.

Et comme je cache ma figure avec mon bras, la moustache blanche dit :

— Mon petit Minon, il faut obéir!

(1) « La dame » en breton.

Une charmante fille toute rose, qui a un petit bonnet blanc noué sous le menton, s'approche, souriante.

— Sibylle!... dit la dame aux belles mains, c'est Jeannette... ta bonne... Voyons! Dis-lui bonjour...

— Dis-lui bonjour, petit Minon, insiste la moustache blanche.

La jeune fille me prend très doucement dans ses bras et me dit, gentiment :

— Dites bonjour! Obéissez à grand père et à grand mère, ma chérie...

La dame dont la robe craque intervient et ordonne sèchement :

— Il ne faut pas dire « ma chérie ». Il faut dire Mademoiselle... toujours Mademoiselle.

La petite Lorraine rougit et serre affectueusement Mademoiselle contre elle. Il me semble qu'elle me dit, sans parler : « On s'aimera tout de même. »

Et, dès cet instant, moi qui, jusqu'alors, n'avais guère aimé que Christine, je me mets à aimer Jeannette beaucoup plus. Dès cet instant aussi je commence, non seulement à discerner, mais, si je puis dire, à analyser les choses. De mon réveil dans ma chambre de Nancy, — la chambre aux batailles, comme on l'appelait, — datent mes premières sensations précises, ma première compréhension de la vie, et je cherche à graver dans mon cerveau encore amorphe toutes ces choses nouvelles. Les jolies mains, c'est Grand mère; les grosses moustaches, c'est Grand père... C'est d'ailleurs lui que je connaissais déjà le mieux. J'ai conscience qu'il m'a très souvent appelée « petit minon! » C'est drôle!... j'avais jamais compris tout ça. Jeannette, qui est si gentille, c'est ma bonne. Qu'est-ce que c'est, une bonne?... « Bonne maman », c'est ça à quoi on va me conduire, il paraît... Et la dame qui craque, c'est quoi?...

Je l'apprends précisément tout de suite, car la dame dit :

— Je déjeune chez tante Eugénie. Vous n'avez pas besoin de moi?

— Pas du tout! répond grand mère.

Jeannette, qui s'apprête à m'asseoir dans un grand bain de pieds rempli d'eau froide, me tend vers la dame en disant :

— Embrassez vot' maman!

Mais la dame corrige encore :

— Mademoiselle ne doit pas dire maman... C'est petite mère qu'elle doit m'appeler.

— Bien, madame.

— Il faut toujours dire : madame la comtesse.

Et la dame, qui devient Petite mère, sort. Grand mère, qui me bouchonne avec vigueur, attend qu'elle soit partie, puis elle demande à Grand père, anxieusement :

— Aymar!... Est-ce que tu crois que Sibylle parlera jamais?... J'espérais que le voyage, le changement, allaient peut-être la surprendre, provoquer un mouvement quelconque... mais non... rien... C'est désolant!

— Ça viendra! dit mollement Grand père.

— Mon Dieu!... Mais est-on sûr qu'elle entende, seulement?

— Ah! pour ça, oui! affirme Grand père, avec conviction, cette fois; la preuve, c'est qu'elle fait tout ce qu'on lui dit... quand ça lui plaît!

Je regarde Grand père. C'est effrayant ce qui se passe dans ma tête depuis quelques instants; inouï ce que mon intelligence a fait de progrès. Brusquement, je viens de deviner que c'est Grand père qui me comprend le mieux, et que c'est avec lui qu'il va falloir compter.

Tout ce qu'il me faut de phrases correctes, — ou qui, du moins, s'efforcent de l'être, — pour résumer aujourd'hui cette conversation, qu'il me semble entendre encore après soixante-quatorze ans, se bousculait à ce moment-là en breton et en français mélangés, dans ma tête qui me faisait l'effet d'être en coton. J'étais affolée, mais sans que rien de cet affolement parût au dehors. Je me cramponnais pour ne pas parler... Car je le pouvais si je l'eusse voulu, et j'en avais une terrible envie. J'avais essayé souvent, tout bas, en me cachant la tête sous ma couverture, quand j'étais toute seule. Mais je comprenais vaguement qu'en parlant, j'entr'ouvrirais le rideau qui me séparait encore des autres et me permettait de m'isoler. Déjà, je n'étais pas du tout sociable.

Les grandes personnes semblent ignorer que les enfants, surtout ceux qui vivent seuls au milieu d'elles, réfléchissent continuellement. Il y a l'enfant questionneur, qui généralement n'écoute pas ce qu'on lui répond, et l'enfant silencieux, qui questionne rarement et se contente d'imaginer les choses à sa façon, se basant sur un mot entendu et qui, le plus souvent, n'a pas le moindre rapport avec l'objet. C'est

ainsi que j'ai cru, pendant des années, que les vaches avaient du lait et les bœufs du bouillon, parce que, quand le lait n'était pas bon, grand mère disait : « C'est une mauvaise vache ! » et que, quand le bouillon ne sentait rien, elle disait également : « C'est que le bœuf était mauvais!... »

Tandis que je commence à penser, et ça me donne bien de la peine! une vieille femme entre et sa venue éclaire joyeusement la chambre. Elle est assez grande, droite et fraîche comme une fleur. Ses yeux lumineux et malins ressemblent à des bluets. Son fin visage, qui a dû être ravissant, est enfoui dans un nuage de vieilles dentelles, que j'entendrai plus tard appeler avec respect : « les malines de Bonne maman ». Une sorte de housse de mousseline à fleurettes l'enveloppe sans dessiner aucune forme. Elle a des mains toutes petites et des mitaines de soie blanche. Elle marche vers le baquet où je me prélasse, heureuse de tripoter l'eau, se penche, me regarde avec un petit lorgnon d'or, et déclare à Grand père et à Grand mère, qui attendent, anxieux :

— Elle est bien laide!... — Et, après un petit silence, elle achève : — Mais bien drôle!... Allons!... Dis bonjour à Bonne maman, espèce de grenouille !

— Hélas!... Elle ne parle pas encore ! dit Grand mère désolée.

— Comment, elle ne parle pas?... A trois ans!... Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là!... Elle n'est pas muette, j'imagine.

Elle reprend son petit lorgnon, m'examine encore et déclare :

— Dites donc, mes bons amis, elle m'a tout l'air de se f.... de vous, votre petite fille !

— Oh!... dit Grand mère, d'un air scandalisé.

— Oh!... Il n'y a pas à dire mon cœur! C'est comme ça!... Comment?... Vous ne voyez pas qu'elle entend tout ce que nous disons?... Alors, si elle entend, elle peut parler. C'est de la paresse... ou de la méchanceté !

— Nous avons tout essayé, affirme Grand père.

— Tout?... Croyez-vous?... Je parie bien que je la fais parler, moi! et tout de suite encore!...

— Comment ça? demande Grand père, empressé.

— En lui donnant le fouet, mon bon Aymar, tout simplement.

— Le fouet! murmure Grand père, horrifié, le fouet, à trois ans!

— Votre femme l'a eu bien plus tôt que ça!... D'ailleurs, c'est excellent, le fouet! Si ça ne fait pas obéir, ça fait toujours circuler le sang.

Je me rappelle tout, j'entendais tout, mais cette fois, sans comprendre un seul mot. Le fouet... Qu'est-ce que c'est que le fouet qu'on veut me donner!... Un jouet probablement, comme ceux qui sont... Tiens!... Où sont-ils?

Un regard autour de la pièce correcte où rien ne traîne me rappelle brusquement une autre chambre encombrée, en désordre... Où donc est-elle, celle-là?... Et Vincente?... Où est Vincente?

Et tout à coup, je me sens profondément triste... Je suis perdue... perdue comme ce tout petit dont Vincente me racontait l'histoire... Comment donc déjà il s'appelait?

Je cherche, je cherche à me rappeler des choses. Mais j'ai la tête lourde, tout se brouille!... je ne peux pas!

— Sibylle! appelle la voix gaie de Bonne maman, Sibylle, il faut absolument parler, mon petit... Tu entends... Tu en meurs d'ailleurs d'envie.

Et comme je ferme les yeux pour ne pas laisser voir que je pourrais parler en effet, elle continue de son même ton aimable :

— Oh!... inutile de fermer tes petits pistolets d'yeux! Je connais les mioches, ma belle... J'en ai élevé dix. Je te promets que tu vas parler...

Brusquement, elle me saisit dans mon baquet, s'asseoit, me couche sur le ventre toute ruisselante, sans souci de ses mousselines et de ses jolis rubans, et me fouette avec un entrain vraiment merveilleux.

Les trois ou quatre premières claques me surprennent sans me faire précisément mal. Je suis terrifiée, anéantie, je n'ai même pas la force de réagir. Mais lorsque « je me rends compte, » lorsque, surtout, ça commence à « me cuire », alors je me révolte violemment, je rue, et, finalement, je hurle :

— Ma Doué!... Ma Doué!... Ma Doué!... (1)

(1) Mon Dieu! en breton.

— Quand je vous le disais! dit paisiblement Bonne maman, qui me repose dans mon baquet et essuie ses jolies mains au tablier de Jeannette. Vous le voyez bien qu'elle parle!

— Elle parle breton, crie douloureusement Petite mère qui a reparu, breton!... Quelle horreur!

— Comment, demande Grand mère, étonnée, tu n'es pas allée déjeuner chez ta tante?

— J'en viens! Je me suis trompée de jour... C'est demain...

Et elle se remet à sangloter et à crier très haut :

— Breton!... breton!... Quelle horreur!

— Pourvu qu'elle parle, déclare Grand père radieux. ça m'est bien égal!

Tandis que mes grands parents me regardent d'un air heureux, et Bonne maman d'un air narquois, et que Jeannette m'essuie doucement avec un grand drap qui sent l'iris, je fais l'inventaire de ma famille, que je vois en réalité pour la première fois.

Petite mère est très fraîche. Elle a de beaux cheveux châtain clair, qu'elle porte en bandeaux épais et soyeux; les épaules larges, la taille exagérément fine. Ses mains sont grandes, mais superbes, de vraies mains de statue. Son physique est plutôt commun, mais son air est distingué.

Elle est terriblement fagotée dans une robe à volants et à « dispositions ». C'est-à-dire que chaque volant est bordé d'ornements tissés dans l'étoffe. C'est la fin de la mode Louis-Philippe qui me heurte déjà l'œil, mais que je regretterai plus tard quand je connaîtrai celle du second Empire. Le corsage a une taille très longue; des manches, bêtement évasées en entonnoir, sortent d'autres manches bouffantes en broderie anglaise. Un col plat de même broderie, trop décolleté ou pas assez, entoure le cou, juste de la façon qu'il faut pour le rendre disgracieux.

Grand mère, qui a cinquante-trois ans, est grande. Elle a les cheveux bruns, presque noirs et les mêmes bandeaux que sa fille, mais elle a un bonnet; pas un bonnet nuageux et charmant comme celui de Bonne maman, mais au contraire un gros bonnet lourd, en dentelle noire avec des nœuds bleus, qui l'écrase et lui fait la tête énorme. Une abomination de bonnet! Elle a une belle figure, Grand mère, mais l'expression est infiniment dure quoiqu'elle-même soit pleine de bonté. Ses sourcils sont marqués, ses lèvres minces. Déjà je comprends

inconsciemment que, quand on vieillit, il faut, pour être harmonieux, blanchir. Si Grand mère avait les cheveux gris, elle serait belle tout à fait. Elle a, comme Petite mère, une robe à cinq volants, qui est affreuse.

Grand père me semble tout bonnement magnifique. Je ne vois que sa très haute taille, sa tournure élégante, ses yeux bleus, et sa distinction extrême. Je ne remarque pas que ses lèvres trop grosses déparent sa belle figure. Je le trouve admirable, je le dévore des yeux, et c'est lui qui, dès cet instant, domine et dominera toujours ma vie.

***

Après cet éveil étrange et brusque qui m'initie à des choses jusqu'alors indistinctes, c'est le trouble que cause un changement de vie complet. Aux journées monotones de Bretagne, durant lesquelles je me traînais dans la lande claire, tant que nous étions à Coëtsal où j'étais née, et, plus tard, couchée sur des filets au fond d'une barque, pendant les quelques mois passés à Kérantie chez ma tante de Gouvello, succèdent des jours agités, différents, qui me fatiguent et m'irritent. Un tas de visages nouveaux m'apparaissent en même temps. On m'embrasse, et j'ai ça en horreur!... On me chiffonne, on me bouscule, on pousse des cris autour de moi. On discute pour savoir si je suis laide ou jolie. On critique mon nom de Sibylle, on s'étonne que je ne parle pas... On m'apporte des bonbons, que Grand père m'enlève à l'instant, ce qui m'est bien égal, puisque je ne sais pas ce que c'est... C'est effrayant ce que j'ai de parents!... Un colosse qui a de grosses moustaches blanches et très grand air, me lance en l'air comme une balle en me disant : « Je suis ton grand oncle, espèce de crapaud! » tandis que Jeannette insiste pour que je lui dise bonjour et explique : « C'est votre oncle Alexis! »

Avec Jeannette, je commence à parler volontiers, et aussi avec un vieil homme qu'on appelle « le vieux Claude », et qui est l'ancien cocher. Il monte souvent me regarder. Il m'apporte des fleurs. Il dit :

— C'est pas vrai qu'elle est « peute » (1), cette petite-là! Et il joue avec moi.

(1) « Vilaine » en patois lorrain.

Quand l'oncle Alexis, après m'avoir reposée enfin à terre, s'en va d'un pas lourd qui fait tout trembler dans ma chambre, je demande à Jeannette :

— C'est quoi, c'gros-là?

Elle me répond :

— C'est vot' oncle Alexis!... vot' grand oncle, l'frère à vot' grand mère... L'a été superbe, y paraît...

Et le vieux Claude ajoute :

— L'était garde du corps du roi Louis XVIII...

— Où il est le roi Louis XVIII?... J'veux l'voir!

— Vous pouvez pas, vu qu'il est mort...

— C'est quoi, mort?

— C'est quand on ne remue plus.

— Est-ce que je peux être mort?

— Sûr que vous pouvez.

A l'idée de ne plus remuer, alors que le mouvement est ma seule joie, je me mets à pleurer de tout mon cœur. Le vieux Claude déclare :

— Si elle est pas peute, l'est rudement nice, toujours!

Je fais aussi la connaissance d'un de mes autres grands oncles, mon parrain celui-là : l'oncle Adolphe, le frère de l'oncle Alexis. Il arrive de Baden où il demeure une partie de l'année, et va passer deux mois à Nancy. C'est dans sa maison que Grand père, Grand mère et Petite mère habitent. Il a été ambassadeur sous Louis-Philippe, et il est aussi fin, aussi svelte, aussi élégant, que son frère est lourd. Je suis moins à mon aise avec lui qu'avec l'oncle Alexis qui m'a prise en affection et duquel je fais tout ce que je veux. Il s'agenouille péniblement en faisant gémir le parquet, pour disposer en carrés les soldats de plomb que Grand père m'a donnés et qui font ma joie. Il a une fille de vingt ans, Alice, qui n'est pas jolie et qu'il rudoie volontiers. Il habite avec elle et une vieille demoiselle qui l'a élevée et qu'on appelle « Bijou », dans la maison voisine de la nôtre. On me conduit très souvent chez lui. Il est gai, bruyant, colère et sympathique. Bijou, — qui s'appelle en réalité Mlle Bailly, — a cinquante ans environ, et ressemble au don Quichotte que je vois dans un gros livre abandonné dans l'armoire de mes jouets. Elle travaille tout le temps à d'admirables broderies de chenille et de soie, qui représentent des ruines ou des temples avec des bergers. Je lui demande ce que c'est, elle me répond :

— C'est un paysage d'Hubert Robert... Ne mets pas tes doigts dessus.

Tous les jours on me conduit dans le grand parc que je vois de mes fenêtres et qui s'appelle « la Pépinière ». Quelquefois, il y a de la musique et du monde, mais, le plus souvent, c'est presque désert. Ça me paraît très beau. L'énormité des arbres, — des tilleuls pour la plupart, — étonne mes yeux qui ne connaissaient encore que la végétation un peu rabougrie du Morbihan. Dans les grandes allées toutes droites, on me laisse courir sans me donner la main, et ça m'enchante. Grand mère ou Grand père et Jeannette sont avec moi. Les jours où il pleut, on me conduit sur la place de la Carrière où est l'entrée de la maison, et on me fait marcher sur des petits murs hauts d'un mètre environ, qui entourent la longue place plantée de tilleuls taillés en charmilles. J'adore cette place, claire et gaie, qui se termine par un joli château qu'on appelle le Palais. Il est habité p r le préfet, M. Lenglé, qui vient quelquefois parler à Grand p ère pendant cette promenade. Il me dit des tas de choses gentilles, mais je ne fais aucune attention à lui. Mes seuls amis sont ceux que j'appelle « les soldats du Général », c'est-à-dire un factionnaire qui ne répond pas à mes agaceries, et deux plantons qui jouent avec moi.

La maison de famille, que mon oncle de Bacourt a rachetée à la mort de son père, est l'ancien hôtel des pages de Stanislas, ou, plus exactement, la moitié de cet ancien hôtel. L'autre moitié appartient au Génie militaire, et c'est là que le général de brigade habite et a ses bureaux. Au-dessus de la grande voûte qui conduit dans la cour, on a fait jadis une clôture qui sépare les deux maisons. Le général occupe celle de droite, voisine de la Justice de paix et du Palais de justice. A l'entrée de la voûte, sur le trottoir, est la guérite du factionnaire, dans laquelle je m'obstine à vouloir toujours entrer quand il fait les cent pas. Les plantons, qui causent dans la cour quand ils ne sont pas occupés dans les bureaux, me donnent des images et me laissent toucher et essayer leurs képis.

Notre porte d'entrée est dans la cour. Celle du général, sous une seconde voûte, au-dessus de laquelle sont les bureaux qui donnent sur la Pépinière. Au bout de cette voûte est une ruelle qui sépare les maisons de la terrasse de la Pépinière, laquelle se trouve au niveau du premier étage des deux hôtels. Dans cette

ruelle, les maisons de la place Carrière ont leurs écuries, qui ne doivent pas dépasser le niveau de la terrasse.

Un jour, un des plantons me dit joyeusement, en me montrant des baraques que l'on construit place Carrière, sous la charmille formée par les deux rangées de tilleuls :

— V'là qu'c'est qu'on va s'amuser, Mamzelle Sibylle... Ça va êt' la foire...

Et, comme je ne comprends pas, Grand père explique :

— Oui... Il y aura des boutiques, des curiosités, un cirque... tu sais, avec des chevaux, des ménageries...

Je demande avec avidité :

— Est-ce que je le verrai, le cirque?

Après réflexion, Grand père répond :

— Peut-être...

Et je ne pense plus qu'à ça! Les chevaux, c'est, avec les chiens d'abord et tous les animaux ensuite, ma passion.

Heureusement, c'est Grand père qui surveille le plus souvent ma promenade; alors il veut bien passer, en revenant de la Pépinière, par le milieu de la place, pour voir si les travaux avancent. Grand mère, quand c'est elle, me répond : « Ça n'est pas intéressant pour toi! » et passe sur le trottoir qui longe les maisons. Un jour, Grand père questionne un des hommes qui sont en train de poser les toits des petites baraques :

— Vous allez avoir fini?

— On aurait fini demain, mais on ne travaillera pas, à cause du passage de l'Empereur sur la place...

— Ah oui, c'est vrai! dit Grand père.

Tout de suite, je demande :

— Il va venir ici, l'Empereur! Quel bonheur!

Grand père me regarde, ahuri :

— Qu'est-ce que ça peut te faire?... Tu ne le verras pas.

— Je veux le voir! Je veux!

Je sens que je suis rouge, et j'ai envie de pleurer. Grand père, étonné de cette agitation, dit seulement :

— D'abord une petite fille ne dit pas « je veux », ensuite, pourquoi veux-tu voir l'Empereur?

Un obscur instinct, qui me fait redouter les explications et les longues phrases, encore difficiles pour moi, me fait répondre :

— Pac' que c'est l'Empereur!

La vérité, c'est que l'Empereur est, pour moi, le cavalier du cheval blanc qui franchit des montagnes dans ma chambre ; le héros qui dirigeait, au milieu des balles, les quatre batailles que je me suis fait raconter déjà plusieurs fois par Grand père, et que j'ai un culte pour celui que j'appelle irrespectueusement en moi-même : « Ce bonhomme-là !... ».

La guerre me paraît, — grâce à la simplicité avec laquelle en parlent et la racontent Grand père et aussi les vieux camarades qui causent parfois avec lui à la Pépinière, — une chose normale et grandiose qui me soulève d'admiration. Quand, pendant que Grand père parle des campagnes avec ses amis, Jeannette veut s'écarter avec moi pour cueillir une pâquerette dans l'herbe, ou ramasser les fleurs tombées des tilleuls, je la retiens avec violence en disant :

— Reste donc tranquille ; moi, j'écoute !

Un jour, en rentrant d'une de ces promenades, j'avais demandé :

— Je la ferai aussi, moi, la guerre, n'est-ce pas, Grand père ?

Mais, à ma profonde désolation, Grand père avait répondu, avec regret me semblait-il :

— Non, mon petit Minon, les petites filles ne la font pas.

— Ah ! mon Dieu !... Quel malheur que je sois pas un petit garçon !

— Oui... C'est un malheur en effet ! avait dit Grand père, comme malgré lui, mais pas seulement pour ça !

— Ah ! pourquoi encore ?...

— Parce que, mon petit, il n'y aura plus de Mirabeau après ton père et tes oncles... Ce sera fini...

— Ben, et moi ?... J'entends souvent des gens, à la Pépinière, qui disent en passant, quand je suis avec Grand mère ou avec vous : ça, c'est la p'tite de Mirabeau !

— Oui... Mais tu te marieras et tu perdras ton nom.

— Ah !... — Et comme déjà, à quatre ans, le mariage ne m'apparaît pas comme un appât convoité, je propose : — Mais j'pourrais très bien pas m'marier ?...

— Ça reviendrait au même... Après toi, le nom disparaîtrait...

— Mais si j'avais des enfants ?

— On n'en a pas quand on n'est pas marié.

— Ah!... tant pis!

Puis, comme il craignait probablement de voir sortir quelque autre proposition saugrenue, Grand père avait bouclé en disant :

— Maintenant, taisons-nous!... Nous avons assez parlé pour aujourd'hui.

***

Le jour où Grand père avait causé avec les ouvriers des baraques, on m'amena « pour dire bonsoir » pendant que mes grands parents dînaient. Il y avait là un de nos cousins, Georges de Bretteville, élève à l'École d'application de Metz. Il disait au moment où j'entrais :

— Nous avons eu cette permission à cause du passage de l'Empereur...

— Il y aura demain une foule énorme, murmure Grand mère avec effroi. Et, se tournant vers Jeannette : Surtout, n'ayez pas l'idée de descendre sur la place, vous vous feriez écraser...

Et elle conclut, avec mépris, en s'adressant à Grand père et à Georges :

— Et pour voir Badinguet, ce n'est vraiment pas la peine.

Badinguet!... Je suis mécontente sans savoir pourquoi. Grand père corrige :

— C'est l'Empereur!... Et, quel qu'il soit, il vaudra toujours mieux que le gouvernement de Juillet!

— Aymar! s'écrie Grand mère effarée.

Grand père répond paisiblement :

— Adolphe n'est pas là! S'il y était, je ne dirais pas ce que je pense.

Et, comme Georges de Bretteville le regarde interrogativement, il explique :

— Mon beau-frère Bacourt est très dévoué aux princes d'Orléans. Il a été ambassadeur sous Louis-Philippe, et il était l'ami de M. de Talleyrand, qui lui a laissé la charge de publier ses Mémoires.

— Comme ils seront intéressants!... dit Georges qui ne prévoit pas que les malheureux Mémoires seront, avant de paraître, mutilés et réduits à zéro.

Moi je pense : « M. de Talleyrand, c'est le vieux monsieur

qui a des yeux frisés dont on voit le portrait dans tous les coins de la maison... »

En effet, dans le bureau et dans la bibliothèque de l'oncle Adolphe, dans sa chambre, dans celles de Grand mère et de Petite mère, il y a des portraits du prince de Talleyrand d'après Isabey, Gérard, etc., qui le représentent à tous les âges et dans les costumes les plus variés. Son visage m'est presque aussi familier que celui de mon Empereur, mais beaucoup moins agréable à regarder. Une sorte d'instinct m'indique probablement que je serai souvent « rasée » à propos de M. de Talleyrand.

Le lendemain, dans l'après-midi, on entend tout à coup sur la place Carrière un piétinement et un murmure inaccoutumés. Grand père ouvre la porte de ma chambre :

— Jeannette !... Si vous avez envie de voir passer l'Empereur, vous pouvez descendre au salon... Madame a fait ouvrir...

Je demande avec angoisse :

— Et moi ?

— Toi, mon petit Minon, je vais te prendre sur mon bras devant la fenêtre.

Et, tout en descendant au premier, Grand père me recommande :

— Tu ne vas pas remuer ni chercher à te pencher... Tu ne peux apercevoir la voiture qu'au moment où elle sortira de l'Arc de Triomphe... Après, les arbres et les baraques la cacheront...

Nous sommes devant une des fenêtres du salon. La place est grouillante de monde ; des soldats d'infanterie font le cordon, essayant vainement de maintenir la foule. Tout à coup, les tambours roulent, la voiture est sortie de la grande voûte sombre et s'avance sur le milieu de la place réservée d'habitude aux piétons. Moi, qui suis myope, sans que ma famille en ait le moindre soupçon, je ne distingue rien du tout. Jeannette est à côté de Grand père ; elle voit mon regard flottant et me dit :

— Dépêchez-vous vite de regarder ! Les arbres vont tout cacher...

Grand mère, qui fait ses « comptes du mois », n'a même pas eu l'idée de se déranger « pour voir ».

Grand père dit :

— Quelle foule !... Ce pauvre Buquet (notre cousin, le baron Buquet, est maire de Nancy) doit être désolé... L'Empereur lui avait dit qu'il tenait à venir incognito...

Je demande :

— C'est quoi, incognito?

Grand père répond :

— Ça veut dire : sans que personne le sache.

Maintenant, la calèche passe devant la maison, cachée par les tilleuls et les petites baraques dont les toits sont couverts de monde. On perçoit seulement le trot des chevaux de l'escorte de cuirassiers. Et tout à coup, un craquement terrible, suivi de hurlements épouvantables que je crois encore entendre. Sur une longueur de soixante mètres, les petites boutiques inachevées viennent de s'écrouler sous le poids des gens qu'elles ensevelissent dans leurs débris.

C'est alors une débandade générale. On se sauve, on se bouscule, la place se vide instantanément. Il ne reste que quelques curieux autour de l'endroit où a eu lieu l'accident, c'est-à-dire juste en face de la maison et des maisons voisines dans la direction du Palais.

Grand père a descendu l'escalier en courant, me tenant toujours sur son bras. A la porte, on sonne éperdument, et il ouvre lui-même à un soldat qui demande :

— Mon colonel, est-ce qu'on peut apporter des blessés?... C'en est plein déjà chez nous, et dans les autres maisons on n'en veut pas... Il commence à pleuvoir et on attend des brancards...

— Apportez tout ce que vous voudrez, dit Grand père. D'ailleurs, je vais moi-même voir ce que l'on peut faire...

Il ne pense plus du tout à moi et ne sait même pas que je suis assise confortablement sur son bras. Nous circulons à travers les décombres. Un gros monsieur à cheveux blancs demande :

— Vous permettez que nous abritions des blessés chez vous, mon colonel ?

— Bien entendu, monsieur le commissaire central.

Je regarde une jeune fille couchée sur le dos, les yeux grands ouverts. Un filet de sang coule le long de sa joue et s'étale sur son tablier à petits carreaux bleus et blancs. Le commissaire la désigne à Grand père et dit :

— Pour celle-là, c'est inutile, elle est morte !

Je regarde encore. La morte me semble bien plus à son aise que les vivants qui se tortillent et se plaignent.

Un monsieur arrive à grands pas, suivi d'un groupe d'hommes et d'officiers. Celui-là, je le connais bien, parce qu'il cause souvent avec Grand père, à la grille de son jardin, qui donne sur la Pépinière. C'est M. Lenglé, le préfet. Il dit à Grand père :

— L'Empereur a voulu venir lui-même voir les blessés...

— L'Empereur !... où donc l'Empereur ?

J'écarquille les yeux tant que je peux. Je ne vois qu'un petit monsieur en redingote, entouré d'officiers, qui se penche vers les blessés et leur parle amicalement, son chapeau à la main. Il pleut sur ses cheveux qui sont épais et ramenés en mèches sur les tempes au-dessus des oreilles. Il a une barbiche, des grosses moustaches et des yeux bleus à demi fermés. Grand père le regarde curieusement. Je lui demande :

— C'est pas ça l'Empereur, au moins ?

Il me répond :

— Vas-tu te taire !... et s'éloigne précipitamment.

Il vient seulement de s'apercevoir que je suis toujours sur son bras, et il s'engouffre sous la voûte pour me ramener à la maison. Un des plantons propose :

— Voulez-vous que je la rentre, mon colonel ?

— Oui, dit Grand père qui voit Jeannette à deux pas, donnez-la à sa bonne...

Il me pose à terre et retourne aux blessés. Le sergent me prend par la main et me donne à Jeannette qui vient au-devant de nous. Je suis profondément vexée d'être remisée ainsi.

Le vestibule est plein de blessés, de sergents de ville et de sœurs de Saint-Charles qui arrivent pour prendre ceux qui vont à l'hôpital. Grand mère s'affole ; elle a son bonnet de travers, je ne l'ai jamais vue comme ça ! Elle donne l'ordre à Jeannette de monter avec moi dans ma chambre et de n'en pas sortir jusqu'à ce qu'on le lui dise.

Une fois que nous ne sommes plus que « nous deux Jeannette », comme je dis, je deviens très bavarde. Je lui raconte que j'ai vu une femme morte qui avait l'air très content, et que j'ai vu aussi l'Empereur. Elle me répond :

— Ça, c'est une craque !

— Non, c'est pas une craque... C'est l'préfet qui a dit à grand père que c'était lui... y venait r'garder les malades par terre...

— Ah! dit Jeannette avec envie, Vous l'avez vu!... Comment qu'il est?

— L'est pas beau....

Je regarde mon Napoléon qui franchit le Saint-Bernard, et j'affirme avec regret :

— Y ressemble pas du tout à son portrait. Il a une moustache et une barbiche...

— Vous êtes bête! me dit Jeannette avec un vague mépris. C'est pas celui-là!... Ça, c'est le premier! Celui avec qui que vot' grand père faisait la guerre...

— Ah!... Et celui d'maintenant, c'est qui?...

— C'est son fils ou son neveu, j'sais pas au juste... Vous d'vez avoir ça dans vot' livre des rois qu'vous aimez tant!

Le livre d'images que j'affectionne après Don Quichotte, c'est celui qui donne les portraits de tous les grands généraux. Je prends ce livre et j'y cherche, mais vainement, le monsieur que je viens de voir.

Jeannette me dit :

— Quand vous saurez lire, vous apprendrez tout ça.

— Savoir lire! Mon rêve!... Il faudra absolument que je me décide à en parler à Grand père.

. . . . . .

Deux jours plus tard, l'Empereur traversait encore Nancy, mais sans s'y arrêter cette fois. Quand je vins dire bonsoir, on parla de son voyage. Il était allé à Bade pour une entrevue avec une princesse de la Cour, mais ça n'avait pas abouti...

— Tant mieux! dit Grand père, car on dit qu'elle n'est pas jolie.

Grand mère riposte :

— Qu'est-ce que ça fait, pourvu qu'elle soit bonne!

— Ça fait que, pour les Français, il faut absolument une jolie souveraine...

— Comment, demande Grand mère suffoquée, tu t'intéresses aux affaires de Badinguet!

— Oui, répond nettement Grand père, il est le neveu de son oncle, et il a l'air triste, intelligent et bon.

***

Un peu plus tôt ou un peu plus tard, je ne sais plus, j'avais cessé de voir la jolie Bonne maman aux dentelles, et tout le monde était habillé de noir dans la maison, chez mes grandes tantes, et chez l'oncle Alexis, où il n'y a plus qu'Alice et Bijou.

Un vieux monsieur, vêtu comme les bonshommes des gravures anciennes que je regarde au salon, a aussi disparu. Il habitait le rez-de-chaussée de chez nous. Ses culottes courtes et ses bas de soie noire faisaient ma joie. Il avait des cheveux blancs neigeux et l'air narquois. On l'appelait « l'ami Cognel ». Il était sec et droit. Un jour qu'il jouait au whist avec Bonne maman, Grand père et l'Oncle Alexis, il avait laisser tomber une carte. Je l'avais ramassée et pliée pour en faire un cornet. « C'est très mal ce que tu as fait là ! m'avait dit l'ami Cognel, moi, quand j'avais quinze ans et que j'étais aux petits pages, j'ai négligé un jour de rendre un jeton qu'on avait laissé tomber, et le Roi m'a donné un coup de pied dans le derrière... » J'avais demandé : « Quel roi ? » Et le vieux monsieur m'avait répondu : « Le roi Louis XV. »

A ce moment-là, ça me parut tout naturel. Ce ne fut que plus tard que je m'étonnai d'avoir connu quelqu'un qui avait reçu un coup de pied de Louis XV.

Un jour Jeannette me dit : « Le président Cognel est mort ! Il a laissé sa fortune à votre oncle Adolphe qui était son filleul... On va mettre les bibliothèques au rez-de-chaussée dans son appartement... »

L'oncle Adolphe arrive en effet de Bade qu'il habite la plus grande partie de l'année. Il est de plus en plus maigre, et fin, et élégant. Grand mère m'accable de recommandations :

— Ne remue jamais quand ton oncle est là !... Réponds-lui poliment... Ne parle pas du tout, ça vaudra encore mieux !... Sois bien gentille avec lui, c'est ton parrain... Prends bien garde de ne pas l'agacer...

Si bien que j'ai de l'oncle Adolphe une peur abominable. On ne le voit qu'à table. Le matin, il a un vêtement d'intérieur que je trouve ravissant. C'est une sorte de redingote de velours noir à corps droit, avec une petite jupe toute plissée. C'est fermé par des brandebourgs qui s'accrochent à des petites boules

de passementerie d'argent. Ça ressemble à la tunique du vieil officier polonais réfugié, qui sert, à l'hôpital Saint-Julien, une messe à laquelle nous allons souvent, parce qu'elle est à dix heures sans être la grand messe.

Devant l'oncle Adolphe, je suis médusée, et Grand mère est en extase. Elle adore ce frère qui a deux ans de moins qu'elle, et qu'elle considère comme un grand homme exilé dans une famille inférieure à lui.

Lui se laisse adorer sans y prendre garde. Il est nerveux et maladif, très bon et d'une délicatesse infinie. Il est multiple et disparate. Il y a en lui un singulier mélange de gaminerie et de solennité. Il reste le plus souvent sans parler, parce qu'il s'embête avec nous, ou, tout bonnement, parce qu'il souffre. Son visage est tendu et douloureux, et, tout à coup, il lance une boutade imprévue d'une drôlerie intense. Dans la famille, — pas à la maison, mais chez les autres grandes tantes et les cousins, — on s'entretient volontiers des succès et des « bonnes fortunes » d'Adolphe. On parle sans se gêner devant moi d'une liaison très connue, pour ne pas dire célèbre, qui remonte à 1832 et qui dure toujours. Je n'écoute pas à proprement parler, mais j'entends, je retiens sans comprendre, et le jour où je verrai « La Liaison », la lumière se fera en partie dans mon esprit.

On parle aussi avec respect de l'affection que M. de Talleyrand avait pour Adolphe, et des Mémoires qu'il est chargé de publier avec toute latitude à lui laissée d'en reculer, s'il le juge bon, la publication. Mon oncle à la mode de Bretagne, Aymar de Gonneville, l'homme lettré de la famille, et Grand père, très cultivé aussi, sont les seuls avec lesquels l'oncle Adolphe daigne vraiment causer.

Grand père, Aymar de Gonneville, et son frère Félix ont épousé les deux sœurs : Sophie, — Grand mère, — et Joséphine de Bacourt. Pendant onze ans, de 1836 à 1848, les deux ménages ont vécu ensemble dans un petit château, Cossesseville, situé entre Falaise et Caen. Ils avaient, les uns une fille, — ma mère, — les autres un fils, — Aymar, — qui ont été élevés comme frère et sœur. Depuis que, ayant vendu Cossesseville, mon oncle et grand père habitent Nancy, ils se voient tous les jours. L'oncle Félix est mort depuis quelque temps, et je ne me souviens pas de lui... Tous les jours, son fils, mon

oncle Aymar, — que j'appelle irrévérencieusement Aymar tout court, — vient vers cinq heures dire bonjour à Grand père. Presque toujours, je suis là. Aujourd'hui, l'oncle Adolphe, qui, dans la journée, ne sort jamais de son cabinet de travail que pour se promener, est venu faire une apparition. Il dit à Aymar :

— Veux-tu m'aider à déménager ma bibliothèque?

La figure de mon cousin s'illumine. Il a, je pense, quarante ans. Il est grand, gros, colossal, avec une belle tête régulière d'empereur romain. Mais, horriblement myope, il a des lunettes qui l'enlaidissent et le vieillissent beaucoup.

L'oncle Adolphe continue :

— Le père Cayon (ou Caillon), c'est le relieur que je vois venir souvent, nous aidera, et aussi Frédérik, naturellement...

Frédérik, c'est le valet de chambre de l'oncle Adolphe, un Hanovrien à son service depuis trente-cinq ans. Il a deux mètres trois centimètres, des favoris et l'air très distingué. « Quand nous sommes arrivés à Turin, raconte l'oncle Adolphe, c'est lui qu'on a pris pour l'ambassadeur... » Turin a été la dernière ambassade de l'Oncle, qui y était encore à la chute du gouvernement de Juillet.

Frédérik mange à la cuisine, mais un autre menu que les domestiques de Grand mère auxquels il n'adresse jamais la parole. Il empaille des oiseaux rares à ses moments perdus. Je suis la seule personne qui trouve grâce devant lui. Il m'appelle « Ma bédite piche » (1), et me donne des fleurs ou même, parfois, les oiseaux qu'il juge ratés. Quand il m'asseoit sur son épaule, je ferme les yeux parce que j'ai déjà le vertige.

L'oncle Adolphe, que les Nancéiens considèrent comme une de leurs gloires, est accablé de visites et d'invitations dès qu'on le sait arrivé. Il n'accepte pas les unes et ne reçoit pas les autres, mais il aimerait mieux passer inaperçu. Voir un monde auquel il est n'est pas accoutumé l'assomme et l'irrite. Il a néanmoins quelques amis dans la société orléaniste de Nancy ou des environs : le comte d'Haussonville, un délicieux vieux monsieur qui bégaie, et dont les cheveux, un peu longs, frisent dans le mauvais sens; M. de Foblanc, un grand maigre; M. de Metz; M. de Saint-Maurice, qui n'a qu'un tout petit soupçon de

(1) Ma petite Biche.

nez et un front énorme; M. Cournault, qui ressemble à un grand oiseau et a l'air prodigieusement spirituel et narquois.

Donc, dès que l'oncle Adolphe arrive, Grand mère accable les domestiques de recommandations : « Vous ne direz à personne que M. de Bacourt est arrivé... à personne, vous entendez? »

Les instructions ont été exactement suivies, et, malgré tout, dès le surlendemain, les cartes pleuvent à la maison : Grand mère est furieuse, et l'oncle Adolphe accuse tout le monde d'avoir manqué de discrétion. Il ne se doute pas que c'est lui-même qui a révélé sa présence à Nancy en envoyant son valet de chambre géant faire des courses.

*
* *

Il y a quelque chose de changé dans ma vie! Je sors toute seule avec Grand père. Il a déclaré qu'il n'avait plus besoin de Jeannette. Et il courbe son long corps solide pour me donner la main jusqu'à la Pépinière, où il me lâche puisque les voitures n'entrent pas dans le jardin. Et, de toutes mes oreilles, — sans être troublée par Jeannette à présent, — j'écoute les conversations des vieux officiers de la Grande armée. Il y a le colonel Massu, le commandant Janin, le colonel Massiet. Ils parlent de l'expédition de Crimée, qui dure depuis si longtemps; du choléra qui décime l'armée; des plans du maréchal Niel, et de la crânerie du général Saint-Arnaud, qui a pris la décision de bombarder Sébastopol. Canrobert a lui-même planté le drapeau sur la plage au débarquement. J'ai, depuis que j'entends raconter ça, l'idée fixe de voir Canrobert. Je rêve de lui, je me l'imagine aussi beau que mon Empereur sur son cheval blanc.

Pour mieux entendre ce qu'on dit, pour mieux suivre les mouvements des troupes que le colonel Massu indique sur le sable avec sa canne, je me fourre dans les jambes de Grand père et de ses vieux compagnons.

— Tu es insupportable! dit Grand père en me repoussant. Tu vas te faire marcher sur les pieds ou faire tomber quelqu'un.

Et il conclut :

— Occupe-toi de tes affaires.

Je lui réponds :

— Mes affaires, c'est la guerre!

Il hausse les épaules et explique, désolé :

— Cette petite a tous les goûts d'un garçon !... Elle ne joue qu'avec des soldats, n'aime que les choses violentes, la casse et le bruit...

— Pas le bruit, Grand père.

— Ah !... Tu veux une guerre sans bruit...

— Non... paç'que, à la guerre, tout est beau et permis. Mais, quand c'est pas la guerre, je l'déteste, le bruit!

Pour me donner une contenance, je fais un trou dans l'allée avec le bout de mon pied. Grand père m'attrape encore :

— Vas-tu rester tranquille! Tu abîmes tes bottines... Pourquoi fais-tu ce trou?

— Pour m'amuser... Et aussi pour corriger vot'plan... L'colonel Massu s'est trompé... la Courtine est à droite... — Et, prudemment, j'ajoute : — Du moins, c'est à droite qu'il l'avait mise hier!...

— C'est vrai! dit le petit vieux colonel qui rit. Elle a raison, la petite!... la Courtine est à droite...

La Courtine!... le petit Redan!... le Mamelon vert! Tous ces noms me sont familiers. Et aussi ceux des généraux et des colonels qui commandent. Il y a la division Mac Mahon, la division Dulac, la division La Motterouge...

A la maison, Grand père a une carte dans laquelle il plante des petits drapeaux ou des épingles à têtes de différentes couleurs. J'étudie ces épingles. J'essaye de faire, sur le parquet, avec mes soldats de plomb, les mouvements indiqués. Tous les jours, je demande à Grand père de nouvelles boîtes de soldats :

— Grand père, j'ai pas assez de zouaves... pas assez de tirailleurs non plus... ni de voltigeurs de la garde.

— Ce ne sont pas des jeux pour une petite fille... J'ai eu tort de te donner ces soldats... C'était bon quand tu étais toute petite.

— Oh! Grand père!... Je serai si sage, si vous voulez m'en donner!... Je désobéirai plus... Je ferai tout ce qu'on voudra. Donnez m'en pour finir la guerre... Après, je ne demanderai plus rien!

— Quand finira-t-elle! dit grand père attristé. C'est terriblement long!

— Ça va finir... Ça va finir, j'vous l'promets... Si vous me donnez les soldats.

Et le hasard veut que, peu après, la guerre finisse en effet. Les vieux de la Pépinière sont heureux. Ils ont les larmes aux yeux, ils se serrent les mains. Mais que de morts!... Les généraux Brunet, Mayran, la Boussinière!... le colonel Bouteville, le colonel Paulze d'Ivoy, des amis, paraît-il... Le général Bosquet a été blessé... Pélissier, Mac Mahon, Canrobert, ont été admirables. Nancy est dans la joie. Le soir, on illumine, et Grand père m'emmène sur son bras voir les beaux rubans de lumière sur la place Stanislas. Jamais jusque-là je n'étais sortie quand il faisait nuit. Je suis dans le ravissement.

*
* *

Pendant plusieurs jours, on ne s'occupe à la maison que de la victoire. Je quitte furtivement l'antichambre, où je joue souvent, pour me faufiler dans le salon et entendre « les visites parler de la guerre ». Grand mère, qui m'aperçoit, me chasse impitoyablement :

— Va jouer! Les enfants ne restent pas au salon.

Le cœur gros, je retourne dans mon antichambre.

Elle est bien jolie! C'est une grande pièce un peu allongée, qui a des boiseries Louis XV exquises, et qui n'est meublée que de quatre consoles Empire, avec des glaces entre les pieds. Dans ces quatre glaces, je m'aperçois de tous les côtés. Il me semble voir quatre petites filles. Je me connais de face, de profil, de trois quarts. Et je ne me trouve pas jolie!... J'ai un long nez, des cheveux châtains bouclés, et une grande bouche qui rit toujours. Je me fais des grimaces. Quelquefois même, je me parle!... Depuis quelque temps, j'ai cessé de me parler breton. Et, ce qui me paraît singulier, c'est que je ne pense plus en breton non plus... Au commencement, je ne pensais jamais en français. Je traduisais en parlant, c'était un véritable effort. Inconsciemment, je me reproche cet oubli de « ma » langue. Les enfants qui sont toujours seuls, ou, du moins, seuls parmi les grandes personnes, réfléchissent énormément. Je cherche à me rappeler cette Bretagne que j'adore sans m'en rendre compte. J'ai la terreur de l'oublier. Je ne l'ai vraiment connue qu'à distance. Quand nous étions à Coëtsal, j'en ignorais tout. C'est peu à peu, avec peine, que, par un volontaire et lent travail, j'ai revu, d'abord un ensemble vague et, ensuite, des coins précis. Je retrouve au fond de mes yeux le vieux puits

où les bonnes femmes du pays viennent en pèlerinage, les genêts jaunes de la lande, le petit village de Mériadec, où Vincente montrait avec fierté son nourrisson aux paysans. Et Christine qui nous suivait comme un gros chien!... Je ne l'oublie pas à présent, Christine!... Tous les matins, je vais embrasser son nez rose et tirer ses petites cornes. Quand il fait beau, elle est couchée dans la cour intérieure de la maison, sur une litière qu'on fait pour lui éviter les affreux pavés pointus. Quand il pleut ou quand il gèle, elle vient s'allonger dans la cuisine, de façon à sentir le feu sans gêner personne. Elle est discrète et intelligente, et sait se faire donner les choses qu'elle aime sans les demander. Elle mange de tout, sauf de la viande. Les domestiques l'aiment beaucoup. La cuisinière, qui lui passe tout, dit :

— A farfouille tout l'temps dans mon charbon, mais ça *s'vouet* pas, vu qu'all est *nouère*.

Ce jour-là, je retourne jouer entre mes quatre glaces. Je regrette le salon où j'aurais entendu parler de la victoire, mais je ne m'ennuie pas. Je ne m'ennuie jamais. Pour l'instant, je suis en admiration devant des graines que m'a données Paolo, le vieux garde corse de la Pépinière, qui a fait avec Grand père les deux guerres d'Espagne, et qui cause très souvent avec lui.

Je songe que je voudrais bien semer les graines de Paolo. Mais je n'ai personne à la maison pour m'aider à faire ce travail. Comment fait-on?... Et d'ailleurs, où planter quelque chose? Constant, le vieux domestique, est trop grognon. Il m'enverra promener sans phrases ; Jeannette me dira qu'elle n'a pas le temps. La cuisinière ne sort jamais de sa cuisine, et Frédérik ne connaît que ses oiseaux empaillés. J'écrase mon nez contre un carreau de la fenêtre qui donne sur la grande cour extérieure, et j'aperçois les plantons qui causent sur un banc. C'est un trait de lumière. Je vais demander au sergent Lançon, le plus gentil des deux, de me semer mes graines dans un coin de la cour. Je vais vite chercher Jeannette, qui me reçoit mal, parce qu'elle est « en train de repasser ».

— Conduis-moi dans la cour. Faut que j'parle à Lançon !

— Qu'est-ce que c'est encore qu'vous lui voulez, à m'sieur Lançon.

— Tu l'verras bien. Conduis-moi toujours.

Elle se décide, et je présente humblement ma requête au sergent qui retire poliment sa pipe de sa bouche, pour me répondre :

— Ça serait avec plaisir, mamzelle Sibylle, mais faudrait enlever au moins un pavé, et ça serait pas un' chose à faire... surtout pour engager à pousser des verdures, quand on nous fait gratter l'herbe qui vient toute seule entre les joints...

L'autre planton ajoute :

— Pis d'ailleurs, on n'aurait pas l'temps, vu que l'général arrive aujourd'hui.

— Quel général?

— Le nouveau.

— Y a un nouveau général. Ça va en faire deux, alors?

— Mais non!... C'est celui qui remplace l'ancien.

— Voilà! gronde Jeannette, qui me fait monter l'escalier en courant. C'était bien la peine de me mettre en retard pour mon repassage!

De l'antichambre, où j'ai repris ma toupie et mes soldats, j'entends la voix de Grand père qui s'élève dans le salon. Il n'a pas l'air content, Grand père!... La porte est entr'ouverte, et je le vois en face de moi. Il discute avec Aymar de Gonneville et il dit, mécontent :

— Je ne comprends pas que, intelligent comme tu l'es, tu te fasses l'écho de bruits pareils! Le prince Napoléon a eu le choléra, tout bonnement, et ça n'est pas rien, tu sais!... Quant à avoir eu peur, ça jamais!

Et Aymar, qui déteste la lutte, répond :

— C'est bien possible!

Moi, je pense au général remplacé!... Comment diable était-il? Je ne l'ai jamais vu, il me semble? Voyons... Je connais Lançon et Grandet, les plantons; le capitaine Lajaille, l'officier d'ordonnance du général. Mais le général lui-même? Est-ce qu'il ne s'appelait pas le général de Bourjolly? Ce que tout ça est vague! Je demanderai des éclaircissements à dîner.

Car, depuis quelques semaines, je dîne, en même temps que tout le monde, à une petite table où Jeannette me sert.

Le soir, on est à table. L'oncle Adolphe est là, et aussi Petite mère, qui est revenue de Paris où elle vient de passer quelque temps. Au milieu d'un silence, je dis :

— Y a un nouveau général!

Grand père se retourne, étonné, et me demande :

— Comment sais-tu ça?

— C'est Lançon qui m' l'a dit.

— Ah!... ça m'aurait étonné si tu n'avais pas trouvé le moyen d'aller causer avec les plantons, toi!

— C'est mes amis, Grand père!... et vous y causez bien aussi, vous!

— Ça n'est pas la même chose! déclare Grand père, qui continue, s'adressant à l'oncle Adolphe :

— Il y a, en effet, un nouveau général.

Grand mère, qui redoute toujours un voisinage désagréable, demande :

— Sait-on qui c'est?

— Oui... C'est Poillow de Saint-Mars.

— Ah! s'écrie ma mère. C'est le mari de la comtesse Dash!

— Parfaitement! confirme Grand père, le mari de la comtesse Dash!

Et l'oncle Adolphe dit :

— Je l'ai rencontré autrefois, le mari de la comtesse Dash.

J'écoute et je retiens que le nouveau général, c'est le mari de la comtesse Dash. Et la comtesse Dash, c'est la dame qui a fait les livres à dos rouges qui sont dans la bibliothèque de Petite mère. Je les ai encore vus hier. Car je sais lire à présent! J'ai appris très vite, paraît-il. C'est Grand père qui a été mon professeur. Quand je lui ai demandé d'apprendre, il m'a répondu d'abord :

— Tu es beaucoup trop petite... plus tard!

J'ai tellement supplié qu'il a fini par me dire, après avoir consulté l'oncle Adolphe :

— Eh bien, soit! Je vais te chercher un professeur.

— J'aimerais mieux vous, Grand père.

— Moi! mais, mon pauvre petit Minon, je ne sais pas m'y prendre pour enseigner les choses aux enfants.

— Ben, essayez toujours. Après, vous saurez.

Il a cédé et nous avons commencé. J'ai appris dans une vieille bible Louis XIV qui est très belle et où il y a des gravures qu'on dit qu'y sont pas convenables du tout. Elle est écrite en caractères énormes, et c'est pourquoi grand père l'avait choisie. Mais les *s* ressemblent à des *f*, et j'ai eu de la peine à

me faire à des caractères plus modernes. Maintenant, c'est fini. Je lis tout très facilement, et ça m'est une joie. J'ai appris à lire en cinq semaines et on trouve que c'est très bien. Grand père m'a donné les livres de Mme de Genlis, les *Contes* de Perrault, les *Fables* de La Fontaine. L'oncle Adolphe m'a donné l'histoire de France, l'histoire ancienne, l'histoire des Grecs et des Romains, et la mythologie. Grand mère, plus pratique, m'a donné une robe, et ma mère des boucles d'oreilles, en m'annonçant qu'on me percerait prochainement les oreilles.

J'ai protesté de toutes mes forces :

— Me percer les oreilles, quelle horreur!... Pour quoi faire?

Elle m'a répondu :

— Pour faire comme tout le monde!

Cette phrase, que je remarquais pour la première fois, m'horripila. Depuis, elle m'a horripilée bien souvent!

Et je vivais, depuis qu'elle m'avait été dite, dans l'anxiété. D'abord, ça me paraissait affreux en tant que mauvais traitement, mais encore au point de vue de mon physique. Grand mère, ma mère, mes grandes tantes, ma cousine Alice, avaient toutes des boucles d'oreilles qui en tiraillaient laidement les bouts gras ou maigres.

Le lendemain du dîner où on avait parlé du général, j'avais regardé, en montant sur une chaise, les volumes à dos rouges de la bibliothèque. Il y avait : *les Bals masqués*, *le Jeu de la Reine*, et *le Fruit défendu*, par la comtesse Dash.

A quatre heures, en sortant pour aller me promener, cette fois avec Jeannette, j'aperçois Lançon qui tient en laisse un grand chien de chasse orange et blanc. Naturellement, je me précipite pour caresser le chien qui me fait tomber mon chapeau avec ses grosses pattes.

Un grand monsieur qui sort de la subdivision, — c'est ainsi qu'on appelle la maison du général, — s'approche, accompagné d'un officier. Il est long, sec, et distingué, avec des petits favoris comme les maréchaux de Napoléon Ier. On le prendrait aussi bien pour un notaire que pour un général. Il demande à Lançon :

— Qu'est-ce que c'est que cette drôle de petite fille?

— Mon général, c'est la p'tite Sibylle de Mirabeau, la p'tite fille des voisins.

Le général ramasse mon chapeau et me le remet en disant :

— Bonjour, petite voisine !

Et comme je lui souris sans parler, il ajoute :

— Tu te demandes pourquoi ce vieux monsieur vient t'ennuyer ?... Tu ne sais même pas qui je suis ?

Je le regarde et je réponds, de l'air le plus aimable que je peux prendre :

— Oh ! mais si, je le sais !... Vous êtes le mari de la comtesse Dash.

Il se tourne vers l'officier qui l'accompagne, et lui dit en riant :

— Voilà ce que c'est que d'avoir une mauvaise réputation !

J'ai un vague pressentiment que je viens de gaffer, mais je me console en pensant qu'on ne le saura pas. Malheureusement, le général me dit en me donnant une poignée de main :

— Puisque tu es la petite fille de mon voisin, le colonel de Gonneville, tu lui diras que j'irai prochainement lui présenter mes hommages, parce que, sans le connaître encore personnellement, j'ai beaucoup d'admiration pour lui !

Maintenant, je vis dans les transes, en pensant que le général viendra à la maison, et qu'il racontera que j'ai dit ce que je suppose, à présent, qu'il ne fallait pas dire...

GYP.

(*A suivre.*)

LES PURITAINS DU DÉSERT

I

LA ROUTE DU MZAB

En juin 1853, de son rocher de Laghouat, Fromentin rêvait de tout l'inconnu par delà cette ligne du large qui bornait sa vision du désert. Derrière cet horizon, combien d'horizons mystérieux! Des lointains alors interdits à l'Européen, des pays légendaires, qu'on imaginait sur les étranges récits qu'en rapportaient les caravaniers. Et d'abord, « à cinq jours de marche, droit au plein sud, les *Beni-Mzab*, avec leur confédération de sept villes, dont trois sont, dit-on, aussi grandes qu'Alger, qui comptent leurs palmiers par cent mille, et nous apportent leurs dattes, les meilleures du monde ».

Ces cinq jours de marche, aujourd'hui, c'est un peu plus d'une journée d'auto, sur une piste meilleure que beaucoup de nos présentes routes de France. Mais, quand on y court à quarante kilomètres à l'heure, que reste-t-il de ces prestiges du désert, dont rêvait tant Fromentin? Les chameliers avec qui l'on partait, leurs grandes bêtes étranges, au pas de sommeil, survivantes, dirait-on, d'une faune antérieure, c'était le monde antique du Sahara, quelque chose d'invariable qui vous prenait, vous enveloppait. Au cheminement balancé des dromadaires, on ne voyait pas changer les lointains. L'immensité restait l'immensité. Toute une journée durant, on avançait imperceptiblement vers une *garra* que le premier rayon de l'aurore vous avait révélée, touchée de rose, à l'extrême horizon. On

était dans le paysage, soumis comme toute chose à la nature, communiant ainsi avec elle. On se sentait descendre au creux d'un oued, monter sur une dune ; on voyait les craquelures de la terre desséchée, les pierres, les blanches traînées de magnésie. On regardait passer, une à une, les touffes du *harmel*, du *r'tem* ou du *drinn*, et, parfois, la surprenante fleur du désert qui ressemble à une pâle jacinthe. Peu à peu, on découvrait la vie nombreuse et secrète qui peuple la solitude : çà et là, un grand lézard vert pâle, filant entre les cailloux, la fuite d'une gerboise sautillant sur ses hautes pattes, un subit galop de gazelles, que les yeux avaient le temps de suivre. Parfois, quelques tentes noires et basses de nomades vous arrêtaient, et l'on retrouvait encore une fois l'éternel tableau de l'Orient pastoral : chevrotantes chèvres, chiens jaunes qui aboient, femmes en voiles sombres, en colliers d'argent et de corail, qui pilent du grain, accrochent une outre au faisceau croisé de trois bâtons, ou bien nourrissent de broussailles une flamme jaillie entre quatre pierres. On croisait un convoi ; on échangeait les graves salutations islamiques. On arrivait à l'étape, et c'était le campement. On déchargeait les couffins, on dressait les abris de frêle toile ; les bêtes dessanglées s'agenouillaient ; une fumée montait, mince et droite, vers l'azur pâlissant que l'anneau rouge ou lilas du crépuscule commence d'envelopper. La nuit venait, et alors, après une journée si simple et spacieuse, quelle impression, sous les grands scintillements de l'abîme ! La terre évanouie dans l'obscurité, il n'y a plus qu'eux. Fourmillant brasier, palpitation sauvage et sans arrêt, d'où ne descend que du silence, — un céleste silence, tout autre que celui du jour... C'est par là que le Sahara nous prenait. Nulle part, même en mer, où son bateau l'enveloppe, où l'eau bruit et court, l'homme n'aperçoit mieux l'indifférence et l'immensité de l'univers où il vient passer.

Aujourd'hui, c'est plutôt un sentiment contraire qu'on éprouve à traverser si vite des régions de la planète jusqu'ici presque interdites. « Nouvelle victoire de l'homme sur la nature. » A tant la vaincre, on perd le sentiment de sa majesté. En Amérique, où la civilisation mécanique triomphe, voici longtemps déjà que l'Atlantique, où l'on passe à la musique des jazz-bands, en humant des cocktails, n'est plus que le *Herring Pond*. Sans doute, les pionniers de la locomotion nouvelle au Sahara ont connu le risque et l'aventure. Avec un service orga-

nisé, la grandeur disparaît, à laquelle s'attaqua leur effort. Simplement, nous sommes transportés. De même, en Suisse, un funiculaire nous hisse tout droit au sommet où l'on trouve un restaurant, un télescope, des Allemands avec des cigares. Cela est commode, et la machine est bienfaisante, qui permet à tous de connaître la cime. Mais une lente grimpée à travers bois, prés, torrents, neiges, glaciers, quel autre souvenir !

Du désert, l'auto laisse pourtant un grand trait : la monotonie. Fuite continuelle, régulière, aux premiers plans, de l'oblique rayure que composent en se mêlant, en filant si vite, les traînées de pierraille, les mottes d'herbe grise, les gerçures du terrain brûlé. La plaine, par delà, n'est qu'un fond jaunâtre, où rien de distinct n'apparaît. En cette absence de sensations, l'esprit s'engourdit, perd conscience du temps qui s'écoule. C'est comme en chemin de fer où, la nuit, le paysage disparaissant, un trajet s'abrège. Ce premier jour, quand j'arrivai à Ghardaïa, les six heures de la route ne semblaient pas avoir duré.

* * *

Sur la banquette d'un pauvre camion, chargé de sacs et de caisses, qu'un Arabe taciturne et sans hâte conduisait, j'ai refait ce voyage. Coupé d'arrêts, il dura toute une journée, et, cette fois, des moments divers m'y sont apparus.

Ce matin-là d'avril, au départ de Laghouat, le temps était insolite. Ciel chargé, obscur; aigre vent de nord-est. Dans l'oasis, la forêt des dattiers pliait, les grands panaches çà et là brassés, bouleversés comme lorsqu'une rafale, passant sur les moissons, y creuse, y disperse des tourbillons moirés.

Vers sept heures, à l'instant de monter en voiture, le jour, sous une vapeur de plomb, a encore baissé, et ce fut comme une menace, l'annonce d'un changement du monde. Étrange aspect, dans cet éclairage sinistre, des palmes harassées. Sous la subite noirceur, le métal de leurs fouettantes lanières s'est terni, tournant à des tons mauvais de vert de gris.

Hors de l'avenue, au tournant de la falaise du Chien, ce fut comme si nous prenions la mer. Tout d'un coup, devant nous, je n'ai plus vu que le plan vide, une immensité monochrome, développant au bas du ciel le demi-cercle qui dit la convexité du globe. Nous quittions les lieux où l'homme habite, pour entrer dans la pure étendue qu'il ne fait que traverser. Comme

on comprend alors ce qu'est, au bord du désert, une ville comme cette Laghouat, dont le clair et gris semis, entre les rochers, sous des rubans de collines, commençait, derrière nous, de reculer! Un port, un lieu de chargement et de déchargement pour les convois qui coupent droit à travers l'étendue. Un lieu de plaisir, et de bombance aussi, pour les équipages, après les dangers et les abstinences des longues traversées.

A huit heures, nous devions avoir fait cinq lieues. Le vent tombant, qui poussait la vapeur d'orage, le ciel s'est levé, immobile à présent, un haut voile gris perle, où le soleil diffusait en tache laiteuse... Ç'aurait pu être un ciel de la Manche. Il pleuvait, mais difficilement, à gouttes lentes, espacées. Pluie bien rare, on le voit à la nudité du sol, qui n'est ni du sable, ni du caillou, mais de la vraie terre, partout crevassée par le feu du soleil, ne portant avec les fouets de l'alfa qu'une herbe grise, en mottes rondes, des sortes d'éponges. Arrosée comme nos plaines de France, cette plaine, sans doute, serait une Beauce.

Le bleu saharien s'était mué en grisaille du Nord, mais, dans ce jour sans rayons, les montagnes, derrière nous, avaient gardé, assez mystérieusement, leurs intenses couleurs. Or clair, les plus proches, celles d'en bas, les minces vagues déferlantes de la chaîne Harrari. Brun rougeâtre, — le ton que le feu communique à la pierre, — le second rang qui se hausse par derrière, la longue lame du Milah, hérissant de biais, comme une scie, la ligne acérée de ses dents. Et bleu, bleu comme une flamme de soufre, le Lezrag, l'ultime, le plus haut dressé, dans l'extrême nord, de ces plis de l'Atlas. A présent, quand je regardais de ce côté, l'image qui m'était apparue de ce monde, à l'entrée dans la plaine, se renversait. La plaine était une plage, et c'est la montagne qui prenait figure de mer : mer en mouvement, mer soulevée, dont accourent, montent, l'une derrière l'autre, en tremblant et s'amincissant, les houles.

Au bout de la seconde heure, les trois crêtes successives s'étaient fondues en une seule, toujours plus vague, aérienne, azurée, à mesure que croissait la distance. Mais l'Atlas n'acheva de disparaître que lorsque son bord supérieur, à force de baisser, eût passé tout entier sous l'horizon. Alors, rien ne resta que la surface plane de la Terre. Derrière nous, dans la direction de la côte éclipsée, le ciel s'étant nettoyé, le grand cercle sombre coupait l'azur. Le premier moment de la traversée venait de finir.

Il ne pleuvait plus, mais le sol restait mouillé. Les pelotes végétales, couleur de lavande et de lichen sur la glaise humide, en ponctuaient toujours les premiers plans assombris. Plus loin, tout fondait en ce ton incertain, entre le jaune et le gris, qui est celui de la *hammada* jonchée d'herbes désertiques, lorsque les roses de l'aurore et du soir ne la transfigurent pas.

A dix lieues de Laghouat, des arbres, sur ces tristes fonds, avaient commencé d'apparaître, de très grands arbres, toujours pareils, aux noires et puissantes ramures. De tous côtés maintenant, jusqu'à perte de vue, on en découvrait. Les plus proches se montraient tous entourés d'un cercle d'arbustes ou de broussailles.

C'est la région des *dayas*, que j'avais déjà traversée : dépressions du sol, à peine perceptibles, où vient, souterrainement, se concentrer l'humidité des rares pluies. Ces arbres étaient les bétoums, ou térébinthes, qui trouvent à s'y nourrir, — la plupart très vieux, comme ceux que l'on voit, dans le Tell, autour des saintes *koubbas*, et dont mille chiffons, noués à leurs branches par la piété populaire, annoncent le caractère marabout. Bien étonnants, sur le plan circulaire, où il n'y a rien d'autre, ces géants éployés. Généralement solitaires, parfois par groupes de deux ou trois, ils se lèvent, à des intervalles d'un ou deux kilomètres. Mais la plaine est si vaste que, dans toutes les directions, le regard rencontre l'un ou l'autre de leurs noirs îlots. Tout au loin, vers l'horizon, on dirait qu'ils se multiplient.

Près d'un de ces patriarches, nous avons fait halte. Il y avait un cercle vert, un peu d'herbe autour des jujubiers qui enserrent le tronc vénérable. Une tente noire, de rude laine, était là, tapie contre l'herbe. Parut un maigre personnage, en long burnous, qui nous salua, et se mit à causer comme une vieille connaissance avec notre conducteur. Il me fut présenté : « Le garde-champêtre. »

Je me fis répéter ce titre. Au Sahara, il étonne, — mais l'administration française ne s'étonne de rien. Au Figuig, demi-barbare, où chaque jardin a encore sa tour de guet, où dix fonctionnaires composent toute la colonie européenne, j'avais bien trouvé un bureau de poste comme j'en souhaiterais à toutes nos villes de France, — avec lignes de guichets (vides,

il est vrai), textes officiels, avis au public en français administratif, annonces, images en couleurs d'une plage (dames en maillots, joueurs de tennis), — les bains de mer de Feddala, de l'autre côté du Rif indompté et de tout le Maroc.

Tout de même, un garde-champêtre... On rêve de luzerne, de taillis, d'un clocher portant un coq... — Mais je ne voyais que les *bétoums*, et la nappe infinie du steppe sous le ciel.

Ce personnage a d'ailleurs des fonctions très sahariennes, surveillant les transhumances, dressant des contraventions quand une tribu sort de son terrain de parcours, envoyant par la poste, quand elle passe, des avis à l'autorité. Il attendait un passage de Larbaa, des pasteurs en route pour les pâturages du Djebel Amour.

***

Longue halte à Tilmrent, atteinte au milieu de la journée, où l'on trouve un caravansérail. La *daya* est si grande qu'on y compte bien une centaine de vieux térébinthes. La majestueuse assemblée! Eux seuls, tous pareils, élargissant à la même hauteur leurs plafonds de feuillage. Sous leur ombre, vivent, par nappes, de jeunes orges, à ce moment, du vert le plus frais. Une oasis, mais singulière, dont les arbres ont la robuste majesté de nos grands chênes.

J'en découvris pourtant de plus petits, chacun caché dans son buisson de jujubiers. Entre tant de graines que le vent disperse, leur germe fut porté là, et, dans cette épineuse enceinte, l'arbre enfant peut vivre, protégé contre la dent de la chèvre et du chameau. Plus tard, quand il sera de force à supporter l'injure du bétail, l'ingrat séchera l'arbuste tutélaire, et règnera seul sur son terrain. Tondu par-dessous, toujours au même niveau (la hauteur que la lippe du dromadaire peut atteindre), il s'épanouira librement par en haut. Merveille de la vie qui tire parti de tout pour se défendre et s'accroître.

Ici, pourtant, on aperçoit un mécanisme. Simplement, le hasard opérant un tri, certains germes sont favorisés. Le grand mystère est ailleurs, et c'est toujours le même: profond travail de l'être vivant qui crée ou modifie ses formes pour répondre aux nécessités du milieu. Aux ténèbres abyssales, le poisson a muni son œil d'une source lumineuse et d'une lentille de projecteur. Des papillons se déguisent en feuilles pour éluder

l'oiseau. Au désert, c'est contre la sécheresse que la vie a porté son grand effort de défense. Comme toujours, on dirait qu'elle est consciente de ses fins, qu'elle cherche ses moyens, les combine. Quand l'homme a voulu naviguer sous la mer, et puis voler, sa pensée réfléchie n'a trouvé que ces formes du poisson, de la libellule, qu'une mystérieuse pensée diffuse avait élaborée au cours des âges. Le Saharien, qui, pour vivre, puise l'eau à soixante et quatre-vingts mètres sous la terre, et, par d'innombrables rigoles, recueille tout ce qui tombe d'une pluie aux flancs d'une vallée, n'a pas fait autrement que les végétaux. Par d'immenses racines, le térébinthe s'en va pomper la dernière humidité des profondeurs, et c'est assez d'une pluie tous les six mois pour qu'il prospère. Au désert, la plupart des herbes font de même; elles plongent ou rampent loin dans le sous-sol.

Quelquefois, le procédé est différent. J'en cueillais qui semblaient mortes, — des fleurs de *harmel*, dont l'activité peut rester suspendue pendant des mois. J'y jetais quelques gouttes d'eau, un semblant de rosée, et des aiguilles, des grains desséchés se dépliaient, peu à peu mués en feuilles, en corolles dentelées, d'un mouvement aussi visible que celui qui replie, quand on les effleure, les franges d'une sensitive.

A tous les degrés de la vie, au Sahara, on retrouve cette puissance d'invention, j'ose dire cette ingéniosité. Le dromadaire ne pratique pas tout à fait les abstinences que l'on croyait, mais il se tire d'affaire comme le térébinthe et le dattier. Quand il a bu, c'est pour longtemps : son intestin a développé d'énormes villosités, véritables outres, dernière ressource des chameliers qui l'éventrent quand le puits leur manque, ou que leurs peaux de boucs, sous des rayons brûlants, ont éclaté. Lorsque la famélique bête vient de faire son plein d'eau, on dit qu'on voit sa panse approcher de la terre. Est-ce par des moyens analogues que le Targui, en des régions dépourvues d'oasis, peut subsister? Sa physiologie paraît singulière. La tête enveloppée de son *litham*, il semble, sur sa haute monture, pouvoir, lui aussi, cheminer durant des jours sans rien absorber. Sans doute, il a fait comme tant de créatures sahariennes, tirant sa substance de réserves intérieures qu'il lui suffit de renouveler de loin en loin. D'où sa vocation de razzieur, pilleur de caravanes.

A Tilmrent, on est à trente lieues de ce bord septentrional de la plaine, qu'une frange de pluie, ce jour-là, avait mouillé.

Par delà le peuple des vieux bétoums, l'anneau du désert apparaissait, étrangement vide et lisse, d'un rose immatériel. Dans ce monde si nu, qui s'étend sur une des grandes régions intermédiaires du globe, on était un peu comme sur un autre astre, où quelque puissante forme végétale, toujours la même, nous proposerait l'énigme de la vie. Ce jour-là, dans la monotonie des heures, je n'en pouvais chasser la pensée. Probablement, sous le cercle polaire, devant les lichens et les animaux couleur de neige, on y rêverait de la même façon.

* * *

Au sud de Tilmrent, les térébinthes disparurent avec les rares taches vertes des dayas. Le semis d'herbes s'espaçait de plus en plus. Les seuls vivants, par là, sont les petits oiseaux. Ils passent, volant bas, par compagnies : ou bien on les voit qui courent parmi les pierres. Comme il y en a! En avril, la plupart sont de passage, venus des profondeurs de l'Afrique, et remontant vers l'Europe.

Le désert est alors le paradis des ornithologues. A Djelfa, à Laghouat, j'en avais rencontré, qui s'en allaient jusqu'à Ouargla, El Goléa, étudier les migrations. A Beni-Ounif du Figuig, un colonel en retraite de l'armée des Indes m'apprenait, presque chaque soir, le nom de l'espèce qui, ce jour-là, venait d'arriver dans les beaux jardins d'Oudaghir ou de Zenaga. Le matin, armé d'une sarbacane, il abattait deux des jolis voyageurs, et, l'après-midi, les empaillait. Il en avait dans ses caisses des centaines, chacun dans sa case, rigide en sa robe intacte, comme un petit Pharaon. Tous les ans, il s'en va étudier leurs routes, qui ne suivent pas simplement les méridiens, car chaque espèce a ses voies propres, très détournées parfois, — les cigognes d'Europe, par exemple, quand elles vont chercher le soleil austral, gagnant d'abord l'orient de la Méditerrannée, pour suivre le Nil jusqu'à ses sources, et de là, voler vers le Zambèze. Il nous disait ceux qui ne pondent, n'élèvent leurs petits que dans les blancheurs polaires, passent l'été en Europe, et puis s'en vont jusque dans l'Afrique du sud, comme guidés par une vision de planisphère, par une image intérieure du globe. Et cet autre et plus étonnant mystère : les passereaux de Grande-Bretagne qui traversent la Manche, non par le plus droit ou par le plus étroit, mais toujours par le grand promontoire

crayeux de Beachy Head, probablement parce que là fut la dernière soudure de la grande île et du continent. La mémoire organique de l'espèce les conduit, une habitude contractée dans un âge antérieur de la terre. A travers leurs générations, dans les milliards de germes toujours pareils, un trait d'une petitesse inconcevable n'a pas cessé de correspondre à ce qui fut un trait de la figure de la Terre en des temps si lointains.

Ces durées, ces grandeurs de l'ordre cosmique font aussi partie des sujets dont nous entretient le désert, surtout au sud de Tilmrent, où, les bétoums et puis les jonchées de pelotes grises disparaissant, la *hammada* commence à n'être plus vraiment que l'écorce nue de la planète.

*
* *

Vers quatre heures, au baisser du soleil, cette croûte était toute jaune : une splendeur désolée. Plus d'horizon ; l'immense ligne circulaire éclipsée derrière les saillies d'un sol qui, par là, devient chaotique. C'est le commencement de ce dédale d'oueds, de ravins, large et long de trente lieues, que les Sahariens appellent la *Chebka*, — « filet », — parce que ses replis s'entrecroisent en inextricable réseau. D'un bas-fond à l'autre, on chemine péniblement, grimpant par de longs circuits vers une arête, où, chaque fois, c'est la même déception de ne pas trouver la vue des lointains ; — et puis, par d'obliques détours, on descend vers la dépression suivante. Ici encore, nous étions comme en mer, mer démontée, cette fois, quand, au creux d'une grande vague, on ne voit plus rien du dehors, ou qu'emporté à sa cime, on n'aperçoit sur le ciel que d'autres grands dos prochains qui se gonflent et se hérissent. Çà et là, au long d'une crête, le crochet que lève obliquement une *garra* semble l'embrun naissant que le vent arrache d'une lame. Mais partout le silence, et cette fixité du désert, menaçante et vieille comme le monde.

C'est l'une des affreuses parties du Sahara ; — on a dit : le désert dans le désert. Un vaste plateau de calcaire, creusé, fouillé, déchiqueté par les eaux, à des époques où les oueds étaient des fleuves comme ceux du Soudan. Sur l'ossature ainsi dénudée de ce monde, les vents, chargés du sable de l'*erg*, — l'impalpable poussière dont le courant peut être si dense, — ont agi comme une lime promenée pendant des millénaires. De tous côtés, on ne voit que la roche, fauve et striée de noir, éclatée

comme sous l'action du feu, un chaos pétré. Çà et là, un fragment plus résistant de l'ancienne nappe calcaire a duré, sorte de chapeau protégeant ce qu'il couvre des feuillets inférieurs. Alentour, le travail d'usure n'a cessé de se poursuivre, abaissant les niveaux, et la *garra* se lève, solitaire, sur un socle étroit de strates que l'on peut compter une à une. De loin en loin, sur les longues levées, ces témoins des temps écoulés jalonnent le bas du ciel.

En ce moment, le petit ronron de notre voiture, c'est une sorte d'événement, quelque chose d'actuel qui vient passer en ce monde figé. Il faut en imaginer la solitude, quand rien n'y survient, et que le seul bruit est, de temps en temps, celui d'une pierre qui se détache et dégringole, continuant la ruine du plateau sous l'ardeur solaire, après le froid, le grand rayonnement nocturne vers les vides scintillants de l'espace...

C'est dans une telle nuit qu'il faudrait pouvoir s'arrêter, pour être seul, et contempler, écouter. Bien mieux qu'ailleurs, cette Terre qui nous porte, ici réduite au minéral, apparaîtrait comme un astre au milieu des astres. Profilées sur des fonds d'étoiles, les têtes obscures des *gour* nous parleraient de ses durées, — durées du même ordre que celles de ces mondes, d'un tout autre rythme que les nôtres, dont nos petits événements font le flux. Au sein de ce temps cosmique, immensément dilaté, on connaîtrait la sensation de l'éternel, comme, à la vue de l'abîme sidéral, le sentiment de l'infini nous accable.

A quatre heures de l'après-midi, dans une ferraillante voiture, sur la piste militaire aux caniveaux de pierre taillée, la vision est moins émouvante. Monotone tristesse de ce dédale. A ne quitter un ravin brûlé que pour un autre ravin brûlé, à voir courir toujours le brun et le fauve des cailloux, une sorte d'engourdissement vient; l'ennui tourne à la somnolence. C'est dans cette région de la Chebka, que je perdais la notion des heures...

Mais, soudain, la vive sensation qui vous réveille! Du vert! Une ligne de vert pur, allongée comme un trait d'aquarelle... A peine l'ai-je aperçue du haut d'une crête, qu'elle a disparu : il n'y a plus que les pentes écorchées, les éboulis. Ai-je rêvé? Mais, dix minutes plus tard, cela revient, plus proche. Non plus, cette fois, une simple ligne, mais une, deux coulées, d'un vert d'herbe anglaise, et qui divergent, chacune emplissant

jusqu'au bord un long repli. Rafraîchissement des yeux, de tout l'être! Tout de suite, on a deviné, reconnu des feuillages, des palmes, une oasis largement répandue, comme un fleuve à plusieurs branches.

Et, déjà, nous courons au long des clôtures. Les yeux plongent sur de profonds jardins, en contrebas. De la vraie terre, des mottes jaunes! Et des vergers, des fourrés tout frais, tout neufs, — un printemps comme celui d'Europe... Mais aussi les dattiers sahariens, les jeunes bouquets près de la terre, et les grandes tiges qui fusent, suspendent là-haut de sublimes aigrettes.

L'autre côté de la piste m'enchante moins. Un mur délabré, qui n'en finit plus; et, par derrière, un lieu vague, un champ, de pierres, de décombres, où l'on ne reconnaîtrait pas un cimetière si des *koubbas* ne s'y levaient, blanches comme toutes les *koubbas*, mais d'un type insolite, avec leurs quatre pattes qui s'écartent, et l'espèce de chapeau chinois qui les coiffe.

Des palmiers, des ruines, des tombeaux : l'abord familier d'un grand ksar. C'est Berrian, première, sur cette route, des villes mzabites, isolée, à quinze lieues de Ghardaïa, et bien plus récente que les six autres (elle n'a pas trois siècles), mais toute pareille, sous l'étrange minaret qui prolonge par en haut sa pointe, aux images qu'on me montrait, à Laghouat, des vieilles cités de l'Oued-Mzab.

De celle-ci, je n'aperçois que la triangulaire silhouette, et puis une ruelle, et la petite place, où la voiture s'est arrêtée. Autour de nous, un cercle de curieux se forme vite, tandis qu'on décharge des caisses. Un rang de fillettes retient surtout mes yeux, plaisantes à regarder comme les fraîches verdures, après tant de ruineux désert. Mais la gravité de leur costume! De lourds péplums, dont la noire et rouge laine s'avive de lignes rouges et noires : zigzags, triangles, losanges, — le géométrique décor, partout inventé par l'humanité primitive (on le retrouve, gravé sur des os de rennes par l'homme des cavernes). Une fibule, d'un style aussi grand, enferme chaque mince épaule entre deux plis de l'étoffe. Ajoutez un voile noir, terni de poussière, tombant de la tête jusqu'aux talons, et, dans cette pourpre et ce deuil, les frimousses les plus vives, des yeux de jeunes chats guettant tous nos gestes, des bouches entre l'éclat de rire et le cri d'effroi, des pieds cornés, poudreux, — sabots de

chèvres qui vont s'effarer et bondir, — et vous aurez le contraste de vie neuve et d'archaïque parure qui nous ravissait en ces enfants de Berrian.

Les blancs cubes des maisons, la ruelle, les visages n'étaient que musulmans. Mais les étranges *koubbas* demi-chinoises, à quatre jambes, le minaret tentaculaire, le vêtement même de ces petites m'étonnaient. J'entrevoyais un peuple à part, dont les œuvres portent la marque propre : une variante de la civilisation d'Islam.

* * *

La fin de la route, douze ou treize lieues, aux rayons du soir, et puis dans le crépuscule et la nuit... L'homme à côté de moi conduisait toujours sans mot dire. Les heures étaient plus légères. Le meilleur moment de la journée pour vraiment regarder, et se pénétrer d'un paysage...

Entre les ravins, les ondes pierreuses allaient encore s'amplifiant. Deux ou trois fois, du haut d'une levée de terrain, j'ai retrouvé l'horizon, le grand cercle déployé : des houles, des houles à l'infini, sans rien qui pût avoir un nom, sans rien de distinct que, çà et là, quelque tête solitaire de roche. L'une d'elles, large par en haut, semblait d'un sphinx, un sphinx, plus vieux, plus rongé que son frère d'Égypte, gardien comme lui des grands vides. A l'ouest, sur ce morceau nu du globe, le soleil, près de disparaître à nos yeux, continuait sa course vers l'Atlantique, répétant, d'horizon en horizon, de degré en degré, le même instant du soir. J'essayais de concevoir ces mornes espaces successifs, la plupart inaperçus de l'œil humain — mais on les verrait de la Lune, — tous les au-delà de pure, inerte matière, où la Terre a déjà pris son aspect de planète sans vie.

Cette rêverie me ramenait un jour où j'eus la sensation directe et paralysante de cette mort. Je revoyais le clair pays des grandes dunes, à l'entrée du Souf, que nous venions d'atteindre, un après-midi de novembre. De la charmante oasis où nous avions posé nos tentes, j'étais parti, seul, à la tombée du jour, pour une brève pointe, au sud-ouest, vers des espaces que personne jamais ne traverse. Les cris, les abois, toute la petite rumeur d'un campement s'étaient tus, à mesure que les molles, sinueuses crêtes se refermaient une à une

derrière moi, couvrant, comme les plis successifs d'un linceul qui retombe, la figure de l'oasis allongée dans un creux. Cherchant une vue libre du sud, penché sur le cou de ma bête, dont le pied enfonçait dans le sable, je finissais de gravir encore une pente, quand tout l'au-delà de ce côté se démasqua. Le soleil aussi apparut, un soleil comme on en voit souvent à cette heure-là, dans le nord, demi-crevé, saignant, dans la basse nébulosité où sa pourpre lentement s'infuse. Là-dessous, à perte de vue, rien qu'un moutonnement blême comme la mer, par mauvais temps, quand on la découvre d'une falaise. Les dunes derrière les dunes, un pays sans chemins, sans formes, où rien n'est qu'amoncellement fluide, sable, poussière que l'eau ne fertiliserait pas, dernier débris de la pierre, dont le vent tourne et retourne les vagues. Cela était si vaste, si pâle, et d'un silence tel, sous ce soleil éteint de novembre (au moment où les réverbères s'allument dans nos villes du nord sur les foules bruissantes), c'était si bien le domaine illimité de la mort que j'en éprouvai comme un frisson, et que, tournant le dos à ce monde interdit, je pressai ma bête pour vite revoir les fumées du campement.

Ce soir, nous sommes loin des molles dunes. La rocheuse *hammada* nous entoure, mais mouvementée, plissée elle aussi, de grandes vagues, — chaque saillie, du côté de l'astre qui baisse, s'accusant comme, la nuit, les bosselures d'une mauvaise route devant les phares d'une automobile. Aux premiers plans, dans les creux prochains, l'ombre s'amasse comme une eau bleue qui monte, mais là-bas, où l'infini serré des crêtes s'éclaire, quelles couleurs! Les tons les plus tendres et les plus vifs, des mauves, des roses, comme sur un névé des Alpes que le crépuscule illumine...

Nous descendions vers un ravin plus large et non moins pétré que tous les autres, lorsque mon compagnon, le taciturne conducteur, ouvrit la bouche. « L'oued Ourirlou »! Et comme je m'étonnais qu'un tel lieu eût un nom, j'appris que des nomades, il y a trois ans, ayant posé là leur tente, tous furent noyés. C'est la crue, qui, dans ces régions, peut rester des années sans revenir, et qui arrive tout d'un coup, parfois d'un élan tel que, sous le choc, rien ne tient. Ici, elle n'a pu que déchausser de nouvelles roches, bouleverser l'ancien lit de cailloux, mais,

à Laghouat, les cadavres de dattiers massacrés et mêlés à l'arène, à la pierraille de l'oued, parmi les tronçons de poutres, les débris de toute espèce, attestent la fureur de l'attaque. Formidable coup de rabot, emportant soudain la lisière de la palmeraie, — clôtures, arbres, jardins, maisons, — creusant, évidant tout ce bord du grand couloir. Aujourd'hui, on voit un estuaire mort devant la mer immobile du désert.

C'est une telle crue, déferlant soudain dans l'oued séché d'Aïn Sefra, qui, le 21 octobre 1904, surprit la pauvre Isabelle Eberhardt. Sa masure de toub fut emportée. Musulmane, elle croyait au *mektoub*. Mais ce destin écrit, l'avait-elle imaginé, et qu'au sein des pures aridités qu'elle était allée chercher là-bas, avec le silence et l'éternelle lumière du Sud, elle périrait par les eaux ?

Nous courons toujours, et il est un peu plus de six heures, quand le soleil se pose en palpitant à l'horizon. Lentement, sur le disque de feu bleuissant, on voit le bord du désert monter et l'occulter. Une ultime étincelle, et tout rayon a quitté la plaine. Mais les *gour*, à l'est, demeurent éclairés. Quatre têtes pareilles, montant d'un long talus, et qui semblent, comme des braises, brûler d'un sombre feu intérieur. Plus que jamais, en cette brève minute, elles apparaissent comme des témoins. Cette lueur qui les pénètre, on dirait leur vie d'autrefois qui leur revient. En silence, au-dessus des niveaux d'aujourd'hui, elles s'entretiennent des âges révolus.

A six heures et demie, je commence à chercher quelque signe de Ghardaïa. Elle devrait être tout près, et nous courons vers un horizon toujours vide. Mais il vaut mieux ne pas savoir, et laisser les choses se révéler : je ne demande rien au conducteur. C'est le bel instant, au Sahara, où le ciel, à l'est, et peu à peu de tous côtés, s'emplit de rouge jusqu'au zénith. Ce soir, cette pourpre est celle d'un vitrail, et, par-dessous, la sombre Chebka paraît plus maudite. L'inextricable « filet » nous a pris. Toujours la succession des ravins, les sinistres déchirures qui s'entrecroisent, les plus proches bâillant, montrant à nu la structure intérieure de ce monde, des feuillets de roches superposés, les entrailles mêmes du désert.

Minute à minute, le soir a fini par s'éteindre. Mais l'on dirait qu'en bas, sur la terre, la couleur abandonnée par le ciel s'est

rassemblée, épaissie. Maintenant, c'est l'étendue qui, peu à peu, dans les lointains, tourne au rouge, rouge obscur, le ton du sang séché, tranchant la claire profondeur.

Quelques étoiles sont déjà là, — parmi elles, à l'ouest, Vénus, merveilleuse, larme blanche qui tremble et va se détacher de la verdissante voûte. Dans un quart d'heure, ce sera la nuit. Pas de lune. Déjà, la piste, qui n'est que le terrain déblayé, ne se distingue plus guère. Et toujours rien en vue, rien qui annonce le terme du voyage.

Mais la nuit n'est pas encore venue, quand je sens le terrain baisser, se dérober devant nous. Et, presque tout de suite, encore un ravin qui s'ouvre, mais, celui-là, d'une grandeur surprenante. Une vallée, et combien profonde, abrupte! Un canyon, plutôt. Il doit bien y avoir un quart de lieue jusqu'aux pâles, vagues murailles qui, de l'autre côté, l'enferment.

Bien entendu, c'est l'oued Mzab... J'aurais dû me rappeler, c'est bien ainsi qu'il devait apparaître. Mais cela est survenu si brusquement! A cent mètres du bord, rien n'annonce ce grand vide.

Je me levais à demi pour essayer d'apercevoir le fond, quand l'Arabe, à côté de moi, a tendu la main vers un objet blanc, à droite, qui semblait surgir de l'immense fosse : « Ghardaïa! »

Et, comme nous dévalons, au premier détour d'un prodigieux colimaçon, cela monte vite. Une longue tour, qui va s'élargissant par en bas ; quelque chose qui tient, comme le minaret de Berrian, de la pyramide et de l'obélisque. Et bientôt, par-dessous, un hérissement de choses blêmes. La ville, évidemment, mais pourquoi donc si vague, d'aspect si peu solide? C'est vrai que j'ai vu la chaux de la vieille Fez prendre, à la fin du jour, ces apparences de fumée, de fantôme.

D'ailleurs, nulle autre ressemblance. Ce confus amas, posé tout seul au fond de la grande fosse, n'a pas l'air d'une cité d'humains.

GHARDAÏA

Voilà quarante-cinq ans que la France est au Mzab. On pourrait aussi bien croire qu'elle vient d'y arriver. Je retrouve ici l'impression que donnaient Marrakech, en 1913, Timadhit et Azrou, en 1917. Le pays est entre nos mains : il nous reste

étranger. Dans la saharienne Laghouat, je voyais la vie française enracinée aujourd'hui à côté de l'indigène. Au bord d'une avenue où courent des bicyclistes, devant une terrasse de café, peuplée, à onze heures, comme celles de Nîmes et d'Avignon, des gamins en coutil, blouse noire, les mollets nus, le carnier au dos, mettaient sous les arcades le signe évident de la pousse française. Au Mzab, comme à Obock ou Timimoun, la France n'a mis que le signe de sa prise : quelques écoles indigènes, un bureau de poste, un fort. Avec deux officiers, une douzaine de mokhaznis, quelques tirailleurs indigènes, ce fort, qui tient la Pentapole, c'est tout le militaire.

Mais quelle muette affirmation de puissance! Adossé à la paroi sud de l'oued, mortaisé, confondu à l'or de la roche, comme il s'oppose à la confuse, croulante Ghardaia! Là-bas, à cinq cents mètres, entre les lignes de dattiers, elle monte vers sa pointe. C'est un tas plâtreux, feuilleté, où s'ouvrent des trous noirs, — quelque chose comme une blême taupinière, criblée d'orifices de galeries, et qu'un coup de pied ruinerait. Ou, plutôt, cela tient du polypier. On pense à l'enveloppe, peu à peu exsudée, d'une vie collective qui dure à travers les générations de ses individus toujours pareils. Un produit naturel, spontanément apparu, il y a près de mille ans, dans ce repli du plateau saharien. Elle est si flétrie, la vieille enveloppe, si compliquée, exfoliée, à côté des dattiers toujours jeunes, sous les pentes où la roche éternelle suspend une luisante croûte!

En face de cette décrépitude, le fort déploie la rigueur de ses lignes, de ses arêtes, de ses faces. Ce que démontre cette figure avec l'absolu d'un théorème, c'est la force, l'inévitable domination du Roumi. Celui-ci peut demeurer invisible : une telle présence refoule le rêve de rébellion.

Là-haut, sur une plate-forme en retrait, le canon se cache, se défile, souverain devant le vétuste et plâtreux amas de la ville. — Pourtant un officier de passage me disait : « Deux mitrailleuses, qui fauchent, vaudraient mieux. C'est bien plus profitable. »

Ce bordj est aussi une kasba, hospitalière aux voyageurs. Larges cellules de chaux et de ciment sur un côté du quadrilatère où se suivent les bureaux de l'Annexe (1). Elles s'ouvrent

(1) L'Annexe est une subdivision du Territoire militaire.

sur la profonde enceinte. Par ma fenêtre, je voyais monter les clôtures que dominent d'autres parapets, créneaux, terrasses et bastions.

Tant de béton, taut d'immédiate et surplombante pierre opprimait un peu, mais le soir, quand on s'était dispersé tout le jour dans l'ardent paysage et les vieux labyrinthes mzabites, et qu'on revenait, les yeux fatigués de lumière, de pierraille et de chaux blanche, on aimait, dans ce lieu clos, à se retrouver. Inexpugnable intimité. C'est comme à l'escale, lorsque, tournant le dos à la terre, à tout ce qui vous a pris, étourdi dans un port exotique, on est revenu, la nuit, au silence, à l'ordre réglé du navire, et qu'alentour, dans l'obscurité, il n'y a plus que le chuchotement infini de la mer. Sécurité des heures où, le dehors exclu, on commence à se recueillir. Peu à peu, le flottant pêle-mêle que l'on rapporte en soi se dépose.

A sept heures, la poterne du bordj n'est pas encore fermée. Passons le pont-levis! Allons nous accouder au parapet de la terrasse extérieure! Respirons l'espace! Ghardaïa, dans le bleu poudroyant de la nuit, n'est qu'un laiteux fantôme. On devine encore, à sa pointe, l'étrange antenne, le haut signe de prière qu'elle dresse dans les étoiles. Par en bas, à son pied obscur, brillent deux points de lumière. Là s'est rassemblé tout ce qui remue, à cette heure-là, de sa vie. J'entends un frémissement de cordes, une percussion rythmique, à contre-temps, si lointaine, si faible, si sauvage!

A neuf heures, on ferme le guichet. Du monde extérieur, rien ne reste que les feux célestes, entre les écrans des murailles. Au ras d'un noir créneau, Vénus est un astre de prodige, d'un autre ordre que tous les autres, — un petit soleil dardant des rayons bleus. Ainsi, j'imagine, apparaitrait le nôtre, vu de Saturne ou d'Uranus. Peut-être parce qu'il n'y a plus qu'eux de visible, dans ce profond cloître où nous nous replions, ces feux prennent tout leur sens. Quelle vie! Quels frissons! Quels éclats! L'univers et l'immensité de son silence...

Mais la cour n'est pas déserte. Dans un angle des grandes murailles, des mokhaznis sont de garde, installés sous une tente comme en improvisent les Arabes : deux morceaux de *tellis* sur des piquets croisés. Alors, avant de se rouler dans leurs laines, il faut bien qu'ils musiquent un peu. C'est toujours la réponse

de l'homme indigène à la splendeur de la nuit, comme la continuelle stridulation des grillons, dans nos prairies, à la même heure, quand l'air est tiède sous un firmament qui scintille. Et c'est toujours le même grattement de cordes à travers les mêmes intervalles étranges, les mêmes rythmes que l'on entend, de Marrakech au Caire, tout au long de cette Afrique du Nord. L'imperceptible pulsation sonore d'une certaine espèce de l'insecte humain, à la surface nocturne de la Terre, sous l'étincelante pulsation des mondes...

Une espèce bien distincte, l'islamique; et le Mzabite en est une variété. L'étrange Berrian, si vite entrevue, me l'avait annoncé. Je l'appris mieux dans les cités de l'oued Mzab. En toutes, le même type extraordinaire de ruche se répète, imposé par l'instinct à la créature, et dont chaque individu porte en soi l'idée. Pendant plusieurs siècles, chaque fois qu'un essaim s'est détaché pour aller construire la sienne, il s'est répété. El-Ateuf, Bou-Noura, Ghardaïa, Melika, Beni-Sgen, qui s'espacent dans le grand ravin brûlé; Guerrera, Berrian, plus jeunes de cinq cents ans, qui s'isolent au loin dans le nord et l'ouest de la Chebka, — toujours l'agglutination de cellules collées à quelque piton ou falaise. Un pâle monceau qui ne semble fait que pour porter à son sommet, ériger dans le ciel le signe mzabite de la religion, la tour quadrangulaire de chaux grise, dont les arêtes qui convergent, les quatre extrêmes pointes grossières disent une influence soudanaise.

Un monde bien simple et réduit, et dont je connus vite la figure. Le lendemain de mon arrivée, le capitaine R., chef de l'Annexe, m'emmena courir entre les cinq villes. Je me rappelle bien cette première vision du Mzab. Du désert surtout : sable, semis de *drinn* et de *r'tem*, champs lapidés, entre les obsédantes murailles du canyon. Mais, çà et là, aussi, des puits, de la vraie terre, de verts carrés où filent des lignes d'eau. Parfois, dans un creux, une large digue barrant une mare croupissante. Et alors, des jardins; — à l'ouest, une grande palmeraie, celle de Ghardaïa, presque une forêt, merveille végétale que le lit chaotique de l'oued interrompt, allongeant un vide entre deux futaies...

A travers tout cela règnent d'immenses nécropoles...

LE GRAND SOUK

La première fois que j'entrai dans la sainte Ghardaïa, elle m'apparut bien vivante. C'était le jour du marché. Au bas de la butte que la vieille ville couvre de sa croûte, des nomades, venus de loin, se pressent alors aux abords du Grand Souk.

Par les longues rampes qui descendent du bordj français, on accède vite à ces quartiers profanes. De ce côté, la ville s'est un peu ouverte depuis que, par notre arrivée, le régime cénobitique est rompu. On a démantelé une partie du rempart, au sud-est, et, par la brèche, la ruche a poussé quelques nouveaux rayons : rues commerçantes, rues juives, et celles où vivent les Malékites agrégés, les anciens mercenaires. Et aussi, ce qu'on n'avait jamais vu, aux temps où la loi religieuse régnait seule : quelques logis d'Ouleds-Naïls, — ces indispensables amies de nos tirailleurs arabes. Oh ! pas beaucoup ! — quatre ou cinq, une discrète venelle, à côté de deux cafés où palpitent ces musiquettes que nous entendons du fort, à l'heure silencieuse où resplendit Vénus. Et tout cela si petit, finissant devant les terrains fauves, dans le sable d'où fusent quelques dattiers, tout près de la pierraille où commencent, par derrière, de longues jonchées de tombes...

Les maisons des Nayniats, les abattoirs, les *fondaks*, la rue neuve que fréquentent les étrangers et les bêtes, un hôtel roumi, abandonné, désert : autant d'offusquantes impuretés que la rigoriste ville a rejetées hors de son enceinte.

L'entrée est par la rue neuve : un populeux couloir, surtout ce vendredi matin, jour du marché, où la foule reflue entre deux rangs d'échoppes. Un peu désappointant, ce petit faubourg de Ghardaïa ; trop de bimbeloteries d'Europe, aux étalages. Depuis longtemps, le Mzab est ce que les économistes appellent « ouvert ». Quel pays lointain ne l'est pas aujourd'hui ? Ouvert, c'est-à-dire à peu près vidé de sa substance propre, ses arts, ses métiers originaux évincés par l'afflux de nos produits mécaniques. Çà et là, pourtant, parmi tant de seaux, de cafetières de fer blanc, un cuir gravé de Timimoun ou des régions touareg, vert et rouge, des coupes, des corbeilles de sparterie, roses, noires, comme on en voit encore chez la plupart des

Berbères, mettent l'accent de la vieille Afrique. Quantité de djellabas, de burnous, des blancs, des noirs, pendus aux devantures; lainages rudes, ou bien, pour les riches, tissus sans poids, presque transparents, lamés d'arachnéenne soie.

Une certaine carte postale illustrée revient à beaucoup d'étalages : l'image de Kemal Pacha, strict, impérieux, en veston, mais en fez. Pour la propagande en pays arriéré, il vaut mieux que ce nouveau héros de l'Islam n'apparaisse pas encore coiffé à l'européenne. Cette propagande semble active...

Une échoppe porte en caractères roumis le nom de son propriétaire : Mohamed-ben-Titi. Quelque ingénieux mercanti venu du Nord, où les petits colons, ou les Joyeux, l'auront baptisé de ce nom hybride, dont il ne saisit peut-être pas tout le symbole. Le métis de deux civilisations. Le pauvre « bicot » d'Algérie. Mais rêverait-il d'une autre condition? Que de portraits chez lui de ce Kemal, vengeur de l'Islam, et patron, décidément, de ce petit quartier excentrique!

Au coin du Grand Souk, un atelier de forgeron nous arrête, et nous voici bien loin des affaires d'aujourd'hui. Profondeur d'ombre, rousses fumées enveloppant des lueurs, — c'est un éclairage de Rembrandt. Dans cette espèce de caverne, l'homme est seul : un géant, demi nu, vêtu par en bas de pendantes peaux de bêtes. Sur un soufflet de forge, il ahanne, excitant une aigrette de feu vert et qui siffle, sous une rougissante barre. On voit se gonfler les muscles, les veines de ses bras, et la sueur luit sur sa poitrine velue. La face est noire sous une toison bouclée; dans ses yeux qui s'exorbitent, un reflet allume des escarboucles. A toute volée, avec un *han* bref et sourd, il frappe, et le métal sonne. Un bouquet d'étincelles fuse haut, illuminant soudain des instruments bizarres. Est-ce Mime? Est-ce Tubal-Caïn?

Deux pas plus loin, et nous voilà en plein marché, et, là aussi, dans les temps primitifs. Le lieu est vaste : c'est un long rectangle, entre quatre rangs d'arcades découpant de leur blancheur l'ombre d'une galerie sous des massifs presque aveugles de chaux. A première vue, l'enceinte apparaît close : on ne remarque pas tout de suite la mince brèche qu'ouvre, çà et là, l'orée d'une ruelle. Une rustique agora, comme on devait en voir, aux temps byzantins, dans les villes de Berbérie. Là-dedans, une pâle, mouvante confusion, un ondoiement épais de

laines, de linges, où, de l'homme, n'apparaissent que les arides visages sahariens, — quelques-uns, par groupes, haut juchés, silhouettés dans l'espace : méharistes dont les têtes s'isolent, en leurs pendantes mousselines, par-dessus les têtes balancées, — fronts osseux, longues lippes, — de leurs montures. Tout cela dans le nuage de poussière qui flotte avec l'universelle rumeur, avec les senteurs d'épices, de fauve humanité, et de suint, de crottin. Car les bêtes sont aussi nombreuses que les gens. Cercles de dromadaires, par terre, les genoux repliés, et grognant, le paquet d'herbe aux dents; phalanges de brebis qui se serrent, patientes, les têtes entremêlées, en carrés immobiles. Tout se confond : la laine des haillons, des burnous, à celle des troupeaux; la clameur berbère aux grognements affreux des meharis; l'exhalaison de la multitude humaine à celle des chameaux, chèvres, moutons, ânes, mulets...

Toujours un peu grisante, cette plongée dans l'épaisseur d'une foule d'Orient. Est-ce l'effluve de vie, d'étrange vie qui nous enveloppe? Est-ce l'ardente poussière, dont le flot traversé de soleil, jaunit par moments le ciel? Est-ce l'air si léger, excitant, du désert, ou bien le feu de l'astre, l'éblouissante pluie, qui, dès dix heures, semble rayer l'azur? Soudain, c'est comme si l'on était jeté hors de soi-même, absorbé dans l'être collectif de ce peuple, dispersé dans sa rumeur, avec les rousses, capiteuses fumées qui montent de son piétinement. Heureuses minutes qui vous mêlent, dans la lumière d'Afrique, à ce courant de simple énergie vivante!

De l'autre côté du fourmillement, par-dessus l'étage de chaux que porte un long portique, ce triangle pâle qui monte, c'est la ville, et, tout en haut, culminante, presque évanouie dans les voiles de poussière, la grande corne sauvage et religieuse. Quelque tour de Moloch, au faîte d'une primitive Carthage...

Et je vois aussi, à l'ouest, surgir un morceau de la roche dorée, rappelant que la solitude, l'immensité sans vie de la *hammada* s'étend, de tous côtés, au-dessus de cette foule, que ces quelques milliers d'humains sont là rassemblés dans un creux du désert, comme la foison des palmiers prochains, simplement parce qu'un peu d'eau souterraine a permis à la vie de germer et s'amasser dans ce ravin.

On se sent vraiment loin ici. Ce marché est un centre des

commerces du Sahara. J'y vois des figures comme je n'en ai pas rencontré à Laghouat ou à Figuig, des hommes du grand large, venus pour échanger leurs moutons, leurs dattes, leur sel gemme, contre les produits apportés du Nord, du pays inconnu où sont les Roumis. Il y a là des caravaniers, qui, du Sud, à travers l'*erg* ou le *reg*, ont cheminé durant des semaines pour atteindre le souk de Ghardaïa. Visages obscurs, ardents et graves, à la fois, et sillonnés, comme séchés au feu, dans l'ombre et les plis du voile poudreux qui leur tombe des tempes. D'autres, des barbes grises, en haillonneux manteaux qui s'évasent, la tête cerclée par-dessus le *chich* et le turban, d'épais cordons de laine, ont la lenteur d'allure, de gestes, qui sied à de vieilles majestés du désert. Harnachés, comme leurs bêtes, de sacoches, étuis, amulettes, ils portent des sortes de bottes, de guêtres, assemblages de peaux ou de chiffons que maintiennent des ficelles. Par-dessus la guenille de leurs sandales, apparaît le cuir de leurs pieds gercés, d'un gris de cendre.

Se trouvent-ils trop mal chaussés? J'en vois qui se penchent sur une singulière cordonnerie. Ce sont des semelles qu'un homme, par terre, découpe avec un poignard dans des pneumatiques, — oui, de vieux pneus d'auto qui viennent ainsi finir leur carrière sur les marchés du Sahara.

Ils se tiennent par cercles distincts, et, devant chaque groupe, mon guide me dit le nom de leur pays : Ouargla, El Goléa, Insalah, Timimoun, — comment les reconnaît-il? Il y a des gens dont le voile masque la bouche, — non pas des Touareg, mais des Chaamba, leurs ennemis nés, les longs courriers du désert. Des hommes fins, minces, qu'on dirait sans poids, quand ils se perchent en haut de leurs fabuleuses bêtes. C'est alors qu'il faut les voir, en bande, en ligne, tanguant tous ensemble dans le vide, derrière la haute et frêle croix de leur selle, un orteil accroché à la bosse médiane du grand cou qui baisse et remonte devant eux.

En ce moment, plusieurs, à cropetons devant leurs chameaux, les nourrissent d'une main maternelle, leur abandonnant, une à une, les dattes que les longues lippes poilues, les affreuses dents obliques viennent amicalement cueillir de leurs doigts jusque dans leur giron. Antique intimité de l'homme et de la bête...

A côté de ces vagabonds du désert, quels bourgeois que les

Mzabites! Courts et replets, la plupart, bien vêtus, drapés de haïks, de mousselines immaculées, ils ont des airs de sagesse rassise et confortable. Peu nombreux, ces prud'hommes. C'est du côté de l'ombre qu'ils se tiennent, assis, par groupes, au pied des arcades, regardant et se tenant à l'écart. En voici deux qui traversent le souk. Au milieu des poudreux nomades, des tristes Youdis, des Harratins à peau sombre, qui servent encore d'esclaves, de toute la tourbe des *mesquins*, ils sont particulièrement dignes. Rejeté sur l'épaule, le pli volumineux du haïk en fait des Romains en toges, — deux sénateurs dans un marché de Suburre, parmi la plèbe des Juifs, des Syriens, des affranchis. Et je sais que l'analogie n'est pas seulement des apparences. Ces bourgeois mzabites font partie du *populus* qui vote, administre, possède, à côté de la populace de serviteurs, clients, parasites affranchis, dénués d'existence officielle.

Mais que de richesses, quelle diversité d'étalages, au souk de Ghardaïa! Qui aurait cru que, du désert, peuvent sortir tant de choses désirables? D'abord, par terre, parmi les chameaux déchargés, les marchandises de poids : ballots de laine, couffins de grains, fagots de *r'tem*, qui sert de combustible, pains de sel vierge, venus de Ouargla. Mais surtout (par terre, toujours, sur la poudre du sol) mille humbles assortiments : des gousses rouges de piments, les cailloux résineux du benjoin, du henné en paquets d'herbe sèche, — et tous ces petits tas précieusement rangés, de brindilles, d'épluchures, dont mon compagnon mzabite me dit l'usage : du bois d'aloès pour le parfum, de l'écorce de noyer pour le tan, des coques de grenades pour la teinture. Et tant de roses pastèques, tant d'oranges! Et les sacs de sauterelles grillées, et le goudron dans des outres, et les pâles poteries, les peaux et cornes de gazelle, les plumes d'autruche, — un peu bien défraîchies, celles-ci, vestiges, peut-être, du temps où le général Margueritte, effréné chasseur, achevait du côté de Laghouat, l'extinction de ces bipèdes.

Mais le grand trafic est celui des dattes : il y en a partout, de ces couffins, bourrés, béants, exhibant d'affreux agglomérats, la pâte noire et brune qui semble bouger sous les mouches. On vend même les noyaux du précieux fruit, encore moins appétissants, mais la vie s'arrange de tout, et les ascétiques chameaux broient, digèrent très bien ces minces pierres grises. Quantité

de palmes sèches, frondes jaunies de dattiers. Car on utilise tout de l'arbre ami des hommes : son tronc pour les poutres, ses branches pour les lattes des plafonds, ses piquants qui servent d'aiguilles, ses fibres, qui rembourrent les selles et les bâts.

Bien entendu, les sorciers droguistes abondent. Chacun se tient accroupi devant ses pots d'onguents, ses cailloux, ammonites, talismans, ailes de hiboux et de faucons, lézards empaillés, tout un attirail de nécromancie. Et, sur des haillons de tapis, quels étalages de foire aux puces! Deux boutons de cuivre à côté d'un tarbouche; une théière de Birmingham avec un sac targui; un chapelet de coquillages, comme ceux qui servent de monnaie au Soudan, avec une giberne; une peau de panthère avec une boîte à biscuits.

Tout cela rappellerait assez l'étonnante place du Trépas, à Marrakech. Mais, ici, ni bateleur ni danseur; pas une musique de flûte; ces frivolités sont interdites. Chez les commerçants puritains du Mzab, le marché, sous la surveillance de la haute mosquée, n'est que pour les affaires. Et l'on a l'air d'en conclure beaucoup. Hors des burnous, je vois sortir de vieux étuis de cuir, et de maigres doigts bruns en extraient avec précaution des papiers bleus, mauves, qui portent les signes familiers de la Banque de France : nos billets de vingt et cent francs, nos pauvres billets d'aujourd'hui, les mêmes qu'une Parisienne tire de son réticule dans un magasin du boulevard, un paysan breton, de son porte-monnaie, dans une foire à bestiaux. Alors, maintenant, je me sens en France, au milieu de ces pasteurs venus du sud, de ces nomades si pareils aux aïeux gétules, qui connurent, au Sahara, les monnaies de Rome et de Carthage.

D'ailleurs, il me semble entrer un peu en communication avec ce monde étrange, depuis qu'une fillette, serrant dans une menotte le nickel que j'y ai mis, tient, de l'autre, un de mes doigts, et ne le lâche plus. Surprenant contact de cette mignonne patte, tiède, sèche comme la paume d'une guenon. Elle est charmante, cette compagne inattendue, toute petite, presque un bébé encore, mais si gravement, drôlement drapée, comme les enfants de Berrian, de la rude étoffe, noire et rouge, au décor archaïque.

Qu'est-ce qu'elle veut encore? Une autre piécette? Mais elle

ne demande rien, ne dit rien. Simplement, tête baissée, elle ne desserre pas sa prise. Amitié soudaine, inopinée sympathie comme celle que vous témoigne parfois un chat rencontré dans la rue, qui s'est mis à vous suivre. C'est très doux, cette petite main d'enfant, spontanément fermée sur la mienne. J'en sens la tiédeur entrer dans mon doigt, et j'ai l'illusion que ce faible effluve me rattache mieux à la vie du pays que la compagnie de l'important Mzabite qui me mène, — me suit, plutôt, — en cette promenade.

C'est bien un personnage. Devant son mokhazni, qui nous précède, la foule s'écarte; les mains se portent aux fronts. Il est d'une pâleur consumée, et que sa barbe de jais, si bien taillée, rehausse. La canne à la main, en fin burnous tourterelle, que borde une légère broderie, il va, les yeux mi-clos, d'un air de paix, de prudence réticente et composée. Le sourire qu'il prend parfois pour me répondre est un peu triste, mais si courtois! Où donc ai-je vu ce visage de prince musulman? Ah! je sais! A Londres, à la Galerie nationale. L'énigmatique Mahomet II, son profil exsangue et serré...

J'ai le sentiment qu'il doit nous mépriser. C'est, peut-être, simplement, qu'il m'apparaît d'une civilisation plus ancienne, plus stricte, plus insistante à plier la nature à ses formes et mesures; c'est-à-dire une civilisation morale plus achevée Oui, il doit nous tenir un peu pour des barbares, ce blême seigneur, de dignité si haute, qui laisse voir si rarement, d'un noir éclair, le velours de sa prunelle, et n'a qu'un geste quand il parle, le geste délicat et musulman de la main qui se lève un peu, sans se retourner, sur le mince poignet. Qu'est-ce qu'il peut penser de nos allées et venues sans raison à travers ce marché, de nos regards trop approchés des gens, de nos arrêts au milieu des *mesquins*, des guenilleux nomades, de nos longues stations devant les bestiaux, au milieu du crottin?

Les bêtes, elles me retiennent, dans les marchés arabes, autant que les humains : elles ont quelque chose de plus ancien et plus invariable encore. Et pourtant, elles y sont si naturellement mêlées! Elles font si bien partie de la foule! Comme on les sent chez eux, dans le bruissant va-et-vient de la multitude en burnous, les mulets, les ânes, les moutons, chèvres, dromadaires! Assis sur leurs jarrets poudreux, l'outre du ventre dans

la poudre du sol, ceux-ci lèvent de terre leurs cous de cygne, remuant leurs lippes, et, sans rien regarder, laissant se refléter, dans les globes sombres et bleutés de leurs yeux, la foule et tout le mouvement d'aujourd'hui. Ils ont l'air d'avoir vu les marches de tous les siècles mzabites. Ils viennent du fond du passé. Ils semblent d'un autre âge du monde, comme les *gour*, dont les têtes fauves bossellent, çà et là, le désert, comme ces oueds sahariens qui sont des lits de fleuves quaternaires.

Au milieu d'eux (j'en ai compté quarante, en un cercle), un bébé chamelon, tout neuf, en laine blonde et molle comme les ours-joujoux que l'on donne aux enfants, s'efforce, à coups de tête violents, de téter sa mère. Il est nu, sans même un de ces glands, cordons multicolores qui sont, au cou, au front des grandes bêtes, la marque antique des hommes du désert. Nu et libre, rien ne l'attachant au convoi que l'instinct qui, sur la route, le retient aux pas de sa mère. Dans quelques mois, les chameliers commenceront, suivant d'immémoriales méthodes, à le dresser au métier pour lequel il est né. Et, très vite, passant des gestes brusques de l'enfance au prélassement solennel de ses aînés, à leur aspect de créature sans âge, il sera le chameau, l'éternel marcheur de tous les siècles sahariens.

Les moutons paraissent savoir d'eux-mêmes comment se placer dans un souk pour attendre leur sort, et gêner le moins possible le mouvement des humains. Par rangs, en carrés, en rectangles, chaque file de tête enchevêtrée aux têtes qui lui font face. Ainsi mêlé, appuyé à la masse de tous ses frères, un pauvre porte-laine peut demeurer coi, tremblant seulement un peu sur ses jambes, les yeux clos sous les nuages de mouches, et ne respirant que l'effluve de sa propre espèce, tandis que les hommes, alentour, se le disputent à cris d'enchères. Les abattoirs ne sont pas loin où les nègres, les pieds dans le sang, égorgent, éventrent, écorchent. Et, tout près, — c'est presque un recoin de la grande place, — je viens de jeter un coup d'œil, un seul, me sauvant tout de suite, sur le souk aux bouchers. A la face intérieure du rempart, au-dessus d'un effroyable étal, — tripes, viscères, carcasses, — cent têtes ovines sont accrochées, tout à l'heure si douces, si patientes, à présent muées en obscènes choses rouges, les yeux comme des billes de gélatine bleue...

De chèvres, une seule troupe. La plupart ont leurs chevreaux,

plus enfants que nos enfants, sur leurs jambes mal assurées. L'une a perdu le sien, déjà vendu, parti sans doute, et elle l'appelle, d'un chevrotement à la fois impérieux et plaintif, qui insiste, recommence toujours. On dirait qu'elle ne voit rien, que rien n'existe pour elle, des gens et bêtes alentour. On dirait qu'elle est seule, appelant ce petit, disparu, dont l'image possède son esprit de chèvre, et vers qui sa voix de simple mère se tend comme un fil invisible.

Mais nous ne sommes pas dans l'Inde, où l'animal est un frère. Ici, les touchantes bêtes sont impures : à Beni-Sgen, la cité la plus sainte du Mzab, leur présence n'est pas tolérée. Pourtant, comment se passer de brebis, de chèvres, et du drinn, du sel, du bois, de tous les produits du nord et du sud qu'apportent les dromadaires ? Ce marché, au bas de Ghardaïa, qui sert aux échanges de toute la Pentapole avec le dehors, était inévitable. Mais une chose y rachète la souillure qu'il inflige à la ville : cette *msalla* pour la prière, sorte de cube blanc, où les semelles nues des croyants ne foulent pas un sol pollué. Et c'est très beau, sur ce haut piédestal, aux heures où plane le long cri du *mouedden*, ces pâles statues drapées qui s'érigent, et puis se courbent dans l'attitude commandée par le rite.

D'ailleurs, passées les minutes sacramentelles où chacun, au milieu des autres, est seul avec Dieu, la *msalla* reste peuplée. En ce moment, j'y vois des bourgeois qui doivent être très bien, là-haut, hors des remous de la foule, pour surveiller en causant tout le mouvement du grand souk. Et c'est encore une scène du monde antique. La blanche plate-forme, on dirait quelque rostre ou tribune, les hommes de Ghardaïa qui s'y pressent ont l'air de Quirites bien drapés, et, puisque c'est un marché, c'est bien un forum, cette place fourmillante entre quatre rangs d'arcades primitives. Probablement, des deux côtés de la Méditerranée, en Afrique numide comme dans l'Hellade, en Italie, les civilisations et les cités se ressemblaient. C'est le même monde qu'Ulysse, Énée retrouvaient un peu partout dans leurs périples. Ces petites sociétés berbères, peu transformées par l'Islam, en ont à peu près gardé la figure.

En voici un trait essentiel. Jusqu'à nos jours, c'est sur la place du Souk que le conseil des Anciens délibérait des affaires

municipales. Sur un côté de cette agora, où se pressent avec les Beni-Mzab, tant d'étrangers, affranchis et métèques, vingt-six grandes pierres juxtaposées figurent l'institution démocratique : un hémicycle de rudes sièges où s'assemblait l'aréopage librement élu par les citoyens de Ghardaïa. Des pierres brutes, comme celles qui servent de stèles aux tombes du Mzab, et couvrent un peu partout le fauve ravin de leurs jonchées. Et telle est bien leur origine. Chacune est venue d'un des cimetières où chaque tribu ghardaïenne, chaque fraction de tribu garde ses morts. Par l'effluve qu'ils ont communiqué à ces pierres, ces morts divins dirigeaient les pensées de la *djamaa*. Invisiblement, ils prenaient part au Conseil de la cité. Par l'intermédiaire de la mosquée, ils n'ont pas cessé d'y prendre part.

Blanc papillotement de burnous sur le marché; clameur, odeurs de foule et de bétail, âcres flots de poussière africaine sous le déjà brûlant Baal. Mille vivants sont là, parmi les fruits, les herbes, les grains : Mzabites, Juifs, Harratins nomades, et toutes les bêlantes, grognantes, chevrotantes bêtes. Un flot de vie qui, toujours, de semaine en semaine est revenu battre au pied de Ghardaïa, — flot toujours pareil de périssables créatures. Combien de fois se sont-elles renouvelées depuis qu'il a commencé de couler ici?

Mais la terrasse de prière, le cercle de rudes blocs nous signifient du permanent, les deux principes spirituels dont l'action, répétée sur chaque individu, a façonné toutes les générations de la Pentapole. Principe religieux, principe civique. Et le civique, ici, participe du religieux: le cercle de pierres nous parle aussi d'un culte, et plus vieux que tous les autres, — le culte des morts souterrains, antérieur à celui d'Allah et de tous les dieux célestes.

Voilà le grand intérêt pour nous de ces ruches mzabites. Si Masqueray y a retrouvé la structure sociale, les institutions singulières que Fustel de Coulanges avait décrites chez les peuples de l'antiquité classique, c'est que la cité, au Mzab, se fonde aussi sur la religion des Mânes.

André Chevrillon.

(*A suivre.*)

SUR LES BANCS DE FLANDRE

I

LE PREMIER SOUS-MARIN

LES BANCS DE FLANDRE

Si, pour quelque passage miraculeux, les eaux du Pas de Calais, comme autrefois celles de la mer Rouge, étaient soudain refoulées, laissant à sec le fond de l'abîme entre Calais et la frontière de Hollande, une nécropole apparaîtrait.

Cimetière accidenté. Étendue couverte de collines longues et basses qui sont les bancs de Flandre, mamelons de sable gris et de coquillages brisés que séparent des vallées de vase noire où dorment les vaisseaux morts. Antiques trois-ponts des anciennes batailles enlisés par les boues et patiemment ensevelis par les limons de Meuse et d'Escaut. Victimes de la guerre et victimes de la mer. Vaisseaux trahis par la brume ou drossés par les vents et les courants jusqu'à talonner sur les sommets de ces collines qui affleurent à basse-mer. Éventrés, ils ont glissé vers le fond des vallées, mâts hauts, vergues brassées, voiles établies. La mer a corrodé les ferrures, pourri les emplantures des mâts : le flot et le jusant ont arraché les toiles lambeau par lambeau, tandis que dans les cales et dans les entreponts pullulaient les tarets rongeurs.

Vaisseaux disparus, vaisseaux oubliés comme sont oubliés leurs équipages.

Il en est d'autres, encore visibles, dont il faut parler bien vite : morts de 1914-1918, dont seuls se souviennent encore ceux qui

Copyright by Paul Chack, 1927.

pleurent les gens de leur sang perdus sur les bancs de Flandre.

Quels passagers français, traversant la Manche entre Calais et Douvres, entre Boulogne et Folkestone, songent encore à saluer les morts de nos torpilleurs d'escadre *Brantebas*, *Étendard* et *Yatagan*, de nos torpilleurs de défense mobile *251*, *317* et *319*, de nos dragueurs de mines *Marie*, *Alose*, *Au Revoir*, *Blanc-Nez*, *Élisabeth* et *Jupiter*, de nos chalutiers *Saint-Pierre*, *Jésus-Maria*, *Saint-Corentin*, *Montaigne*, *Saint-Louis II*, *Saint-Louis III*, *Marie-Thérèse*, *Lorraine III*, *Alcyon* et *Printemps*, de notre patrouilleur *Estafette* et de nos deux chasseurs de sous-marins, et de nos trente barques de pêche?

Quels passagers anglais, traversant la Manche de Douvres à Calais ou de Folkestone à Boulogne, pensent encore aux hommes des destroyers *Ghurka*, *Maori*, *Flirt*, *Paragon*, et *North-Star*, du monitor *M. 21*, des chalutiers *Persistive*, *Clover-Bank*, *Protect*, *Red-Car*, *Spotless-Prince*, *Ajax*, *Gleaner-of-the-Sea*, *Datum*, et *Launch-Out* et des trente dragueurs de mines, toutes épaves qui vibrent encore dans le remous des paquebots indifférents?

Ces paquebots-là vivent encore grâce à ces morts qu'ils oublient et près desquels gisent, au fond des couloirs d'entre les bancs, plus de trente sous-marins ennemis dont les gouvernails bloqués « tout à montée » semblent des nageoires de squales crevés crispées dans un effort désespéré vers la vie. Ces paquebots-là transportent trop de gens qui ne connaissent plus que les chiffres. Eh bien, voici des chiffres.

Sur la côte de France, entre le Havre et Dunkerque, six millions d'hommes ont débarqué, venus des ports du Kent et du Sussex. Vers les ports du Sussex et du Kent sont partis de France un million de blessés et de malades. Sept millions d'hommes ont passé. Pas un seul n'a péri en mer.

Pourtant, une fois la Belgique occupée, les Allemands n'étaient pas à cent kilomètres du trafic : deux heures pour un torpilleur (1) à toute allure, cinq heures pour un sous-marin

(1) Les mots « torpilleur d'escadre » ou simplement « torpilleur », quand il sera question des Français ou des Allemands, et le mot « destroyer » quand il s'agira des Anglais, désigneront, dans ce récit, le type de bâtiments qu'on appelait autrefois chez nous « contre-torpilleur », ce qui traduisait exactement l'expression anglaise « *torpedo-boat destroyer* ». Le tonnage des torpilleurs et des destroyers varie, selon les modèles, entre 350 et 1 000 tonnes. Nous rencontrerons aussi, mais chez nous seulement, des petits bâtiments, de 80 à 100 tonnes, dits torpilleurs de défense mobile ou torpilleurs numérotés.

émergé. Or, à Ostende, à Zeebrugge, l'ennemi avait posté ses vingt meilleurs torpilleurs et autant de sous-marins.

25 000 transports ont quitté Folkestone pour Boulogne ou Douvres pour Calais. Douze seulement ont rejoint, au fond de la mer, les bâtiments de guerre morts pour les protéger.

Le double entonnoir du Pas de Calais a déversé dans la Manche ou dans la mer du Nord 50 000 navires marchands qui ont suivi la côte française et 150 000 qui ont longé la côte d'Angleterre. 200 000 en tout. L'ennemi en a coulé soixante. Pourtant plus de 2 000 mines allemandes entre Newhaven et Ramsgate, plus de 1 000 entre Dunkerque et Fécamp ont attendu, antennes braquées, le choc des carènes. Eh bien, jamais un port anglais, jamais un port français n'est resté bloqué plus de vingt-quatre heures. Les marins d'Angleterre et de France sont restés maîtres de la mer.

Les forces navales de Douvres (*Dover Patrol*) et celles de Dunkerque, travaillant ensemble, la main dans la main, ont bloqué la porte méridionale de la mer du Nord, comme la Grande Flotte britannique en a bloqué les sorties nord.

Les forces navales de Douvres et celles de Dunkerque ont empêché l'Allemagne de tourner le front par la mer. Le barrage marin a prolongé les tranchées. Nos armées avaient leur aile gauche sur l'eau.

Les forces navales de Douvres et de Dunkerque ont nourri de vastes desseins et livré de petits combats. Cinquante mois durant, leurs navires sont restés en alerte, leurs équipages le doigt sur la détente, en face de l'ennemi qui aurait pu frapper là des coups mortels et chavirer l'échiquier de guerre, si ses amiraux avaient compris que, pour acquérir la maîtrise des eaux, il faut oser risquer ses navires et savoir les perdre.

« Souvent, a écrit le vice-amiral Sir Reginald Bacon (1), commandant en chef la *Dover Patrol* et les forces anglo-françaises du Pas de Calais, souvent, en passant devant la statue de Jean Bart à Dunkerque, je me suis félicité que Tirpitz et non Jean Bart ait gouverné la marine allemande. »

Parlons maintenant des bancs de Flandre. Dans certains parages, le métier de marin devient un art. Sur les bancs de Flandre il faut être un virtuose de cet art-là.

(1) Admiral Sir Reginald Bacon, *The Dover Patrol*, tome I, p. 47; Londres, Hutchinson.

Jean Bart s'est amplement moqué des escadres d'Angleterre et de Hollande qui, dans la dernière décade du XVIIe siècle, prétendirent l'enfermer à Dunkerque. Une centaine d'années plus tard, le grand Nelson, tout chaud de ses victoires d'Aboukir et de Copenhague, s'est usé les dents à vouloir mordre dans la côte boulonnaise.

A vrai dire, la vapeur a tout simplifié. Nul capitaine ne considère comme un exploit le fait de se faufiler entre les hauts fonds et de suivre des couloirs aux parois invisibles. Les bateaux-feux et les bouées lumineuses sont les jalons des routes. On passe de l'un à l'autre quand le temps est clair et, si la fantaisie vous prend d'embouquer un des chenaux traversiers qui mènent à Dunkerque, à Nieuport, à Ostende, à Anvers ou à Rotterdam, vous appelez tout simplement un des pilotes français, belges ou hollandais qui croisent en mer par tous les temps.

Voilà pour la navigation courante. Mais le blocus est une autre affaire et, dans toute cette région, la lutte fut, chose inattendue à la mer, une question d'utilisation du terrain, d'un terrain varié et dangereux.

Dès octobre 1914, les Allemands occupent Ostende et Zeebrugge. Leurs torpilleurs et leurs sous-marins menacent Dunkerque, Calais, Boulogne, la Tamise, Douvres, et toute la Manche orientale et la rade anglaise des Dunes où les navires marchands mouillent par centaines pour la visite serrée de leur cargaison ou pour attendre que soient draguées les mines ennemies semées sur leurs routes. En un clin d'œil une escadrille vigoureusement menée pourrait faire de cette rade un brasier ou tomber sur la file continue des transports de troupes qui passent entre Douvres et Calais, entre Folkestone et Boulogne, entre Southampton et le Havre.

L'Allemand est libre de choisir l'heure et le lieu. Ses bateaux carénés, ses hommes reposés sont « fin prêts ». Par nuit sans lune ou par temps bouché, ses torpilleurs prennent la mer. Pour eux, toute ombre aperçue est ennemie et reçoit une rafale d'obus et de torpilles. Riposter? Pas moyen... Plus rien sur l'eau... On a rêvé... L'autre a fui dans l'ombre...

Vraiment il nous faut à toute force être encore plus fin prêts que les assaillants. Prêts à toutes les secondes de toutes les nuits contre les navires légers, prêts à toutes les secondes de tous les jours contre les sous-marins, et toujours prêts à sauter

sur les mines. Jamais de repos : nous n'avons pas assez de bateaux et il faut en mettre partout en même temps, car comment prévoir en quel point frappera l'ennemi?

On le harcèle, on lui barre le passage comme on peut, en bombardant du large et du ciel ses repaires, en semant des mines sur sa route, en tendant d'immenses barrages de filets à explosifs, en patrouillant sans arrêt, à toucher la côte belge, parmi les mille embûches des bancs de Flandre.

Nous allons d'abord accompagner une patrouille sur ces bancs au mois de décembre 1914.

LA PATROUILLE

En rade de Dunkerque quatre torpilleurs d'escadre sont mouillés. Mouillage forain, mouillage de perdition par gros temps d'ouest. Aujourd'hui le vent vient du nord-est, en tempête, s'il faut en croire le sémaphore, lequel a hissé les deux cônes, la pointe en haut. Les bancs Smal, Breedt et Hill abattent un peu la houle, permettant ainsi aux ancres de rester crochées dans le sable du fond.

Deux heures après midi. Aux drisses d'un des torpilleurs monte le signal d'appareillage. En route. Ligne de file, cap à l'est. L'*Obusier*, le *Tromblon*, l'*Étendard* et le *Carquois* partent pour la patrouille habituelle le long de la côte belge grise et basse, jusqu'à la frontière de Hollande qui marque l'extrémité du champ clos.

Dans la passe de Zuydcoote les bateaux commencent de mettre le nez dans la plume. Salutations courtoises d'abord, puis courbettes de grand respect, profondes et saccadées, mêlées de roulis d'ivrognes. Les premiers embruns claquent sur les tôles et tambourinent comme une averse de gravier contre les vitres des passerelles.

La passe franchie, voici le West-Diep, dit aussi rade de Nieuport, fosse comprise entre les bancs Smal et de Nieuport et le talus sous-marin de sable gris qui épaule la côte comme pour l'empêcher de glisser dans la mer.

Par tribord défilent les derniers clochers de France : Zuydcoote, Ghyvelde, Bray-Dunes. Les deux tours inégales de Furnes, flèches dominant encore le petit lambeau de terre resté libre dans la Belgique envahie, jaillissent d'une houle de collines

vertes où la dune du Frère fait une tache pelée et grisâtre. Tout près d'elle on aperçoit le petit sémaphore de La Panne.

Par babord s'étale la mer du Nord lugubre et verte.

Les tangages sont plus forts. A l'avant, sur leur petite plate-forme, les canonniers du 65 millimètres s'abritent comme ils peuvent derrière le blindage en tôle d'acier... Avec un bruit de tonnerre et une secousse à tout casser, une lame coiffe le gaillard, le balaie à mi-hauteur d'homme, rencontre et submerge l'affût, déferle contre le bas de la passerelle comme pour l'arracher, puis s'écoule en lourdes cascades tribord et babord. Impossible de tirer sur l'avant. Impossible d'armer le seul canon sérieux du bord. On n'a plus pour se battre que quatre 47 millimètres et les torpilles. Bah! S'il y a rencontre, on se débrouillera pour se servir tout de même de tous les canons... Par le travers babord, la mer furieusement déferle sur le banc de Nieuport traître et bossu. A cinq cents mètres dans l'ouest de Nieuport, un fossé débouche sur la mer : l'extrémité de la dernière tranchée du front. Plus loin, la côte est farcie de canons enterrés, blindés, camouflés. Attention! Les Allemands tirent de loin et leurs affûts, calés sur des plates-formes inébranlables, donnent à leurs obus toutes chances de faire mouche.

La mer du Nord, semée d'épaves, roule ses flots devant cette côte-là.

Les commandants des torpilleurs sont sur leurs passerelles. Ils y restent jour et nuit, parés à la manœuvre, aux signaux, aux évolutions, aux alertes, à l'imprévu de la mer et de la guerre. Sur une sangle ou sur un pliant, ils attrapent parfois une heure d'un sommeil si léger, qu'ils devinent les coups de barre au halètement saccadé du servo-moteur, les changements de vitesse à la vibration de la tôle sous leurs pieds, les embardées aux modifications dans le rythme du roulis et du tangage. Aussitôt les voilà debout. En trois secondes ils ont vu, compris, manœuvré, évité, souvent d'un cheveu, la collision.

Dans le jour qui déjà décline, le pays devient étrangement monotone. Où sont les champs, les arbres, les villes? On ne voit que des dunes. Des dunes basses dont le sable est par endroits plaqué d'herbe pauvre et d'ajoncs. Les villes, les arbres

et les champs doivent être cachés derrière. Ah! un créneau! Regardons vite. Durant quelques secondes se montre une tour à sommet plat. Que dit la carte? Lombartzyde.

Lombartzyde, Nieuport : noms qui sonnent la bataille. La Panne : dernier réduit de la résistance belge, où tient et tiendra jusqu'au bout Albert Ier, où tient et tiendra jusqu'au bout la reine Élisabeth au milieu de ses soldats blessés...

Au bord de la mer du Nord, sur quoi flottent les mines en dérive.

Elle se creuse de plus en plus, cette mer.

— Un peu de temps ce soir, dit philosophiquement le lieutenant de vaisseau Guy, commandant le *Tromblon*. Bah! En revenant nous aurons la houle dans le dos.

Parmi les rudes hommes qui commandent les torpilleurs français, Guy est le plus solide, le plus calme, le meilleur marin. Les chefs de Dunkerque en sont fiers et, quatre années de guerre durant, refuseront de le laisser partir. Après le *Tromblon*, on lui donnera une escadrille (1) qui se surpassera. Il est le chef d'avant-postes rêvé et le plus fin manœuvrier de la flottille (2).

L'escadrille continue sa route. Par babord viennent de disparaître, vers le large, des destroyers anglais appareillés en même temps que les nôtres et qui vont monter la garde.

Dans la mer du Nord d'où viennent les neutres sans foi.

Des dunes, toujours des dunes à tribord de l'*Obusier*, du *Carquois*, de l'*Étendard* et du *Tromblon*. Le coq du clocher de Mariakerke a l'air de sauter d'un sommet à l'autre comme pour surveiller la mer. Les monticules de sable poudroient, sous la brise, en nuages jaunes. On croirait côtoyer un désert sans soleil. Et voici que surgissent les dômes multicolores d'un palais

(1) C'est-à-dire un groupe de six torpilleurs d'escadre.

(2) En 1922, le capitaine de vaisseau Guy commandait le cuirassé *France* qui coula dans la nuit du 25 au 26 août, à l'entrée de Quiberon, crevé par une roche qu'aucune carte n'indiquait. Nous savions qu'il ne pouvait y avoir erreur ou négligence de la part d'un tel manœuvrier. Guy fut acquitté par le Conseil de guerre. Mais certains journaux osèrent juger d'une autre sorte et se moquer du mot « fatalité » qu'avait prononcé, à très bon escient au sujet de la catastrophe, M. Raiberti, ministre de la Marine. Et Guy prit sa retraite. En Angleterre on eût fait, du capitaine de vaisseau Guy, un amiral.

d'Orient. Sur sa droite un grand yali, pourpre comme ceux qu'habitaient, sur le Bosphore, les princes grecs vassaux du Grand Seigneur. D'autres palais encore, des blancs, des roses. Illusion sans doute que les rafales de nord-est vont dissiper...

Mais l'image de féerie persiste. C'est Ostende avec son kursaal, ses palais et ses palaces et, à l'arrière-plan, des cheminées d'usines qui semblent des minarets. Ostende ville de plaisir devenue ville de souffrance. Ostende dont la digue immense porte aujourd'hui des canons par vingtaines, et dont les dunes sont creusées d'alvéoles bétonnées, abris de mitrailleuses et de pièces à tir rapide.

Par tribord arrière, bientôt l'apparition se cache derrière la dune espagnole et la dune du Coq que dépasse la tour carrée de Wenduyne. L'escadrille vient sur la gauche, elle donne du tour aux bancs d'Ostende et de Middelkerke dont le brassiage change à chaque tempête d'hiver.

Elle appuie vers la mer du Nord recéleuse de sous-marins.

Des dunes et des dunes encore en chapelets. Par leurs vallées étroites l'œil accroche au passage les grandes croix des moulins à vent, immobiles sur la Belgique crucifiée.

Une brèche : voici Blankenberghe, joyau enchâssé dans les sables. Puis, projetée en mer comme le croissant d'une faucille, le grand môle de Zeebrugge.

Plus loin la Hollande. La Hollande neutre a gardé à leurs postes, sur les bancs de Meuse et d'Escaut, toutes les bouées lumineuses et tous les bateaux-feux. Autour de leurs lueurs se rencontrent d'étranges phalènes arrivant de la mer du Nord, mer de brumes et de traîtrises.

Un signal, et les torpilleurs virent de bord pour refaire la route en sens inverse. L'horizon s'atténue dans la nuit qui vient vite. Vers l'ouest, sur l'avant de l'escadrille, une ligne de plomb fondu frange encore, au bas du ciel, la place du couchant. Sur l'arrière la voûte est d'encre. Et voici que sur la gauche la côte s'éclaire des feux de la canonnade du front. Des éclatements illuminent la nuit. Des maisons qui brûlent éclairent les nuages bas. L'échange éternel d'obus massacre davantage à chaque minute les malheureuses bourgades côtières qu'on reverra, un peu plus démolies, à l'aurore de demain. Les projecteurs des batteries allemandes dardent vers le large leurs

faisceaux dont la lumière se brise en millions de diamants sur le clapotis, tandis que les pinceaux mâtés des feux chercheurs d'avions fouillent le ciel d'où descendent lentement, en vol bleuâtre, des fusées à parachutes lumineux. Parfois un jet éblouissant s'abat sur l'escadrille. Nul ne s'en soucie. Nos bateaux savent qu'ils sont trop loin pour être vus et, en tous cas, hors de portée d'une batterie de 20 centimètres de marine, tellement vicieuse qu'elle a tué d'un seul obus, sur le destroyer anglais *Falcon*, le commandant et 24 hommes d'équipage sur 50.

Trois heures de vent arrière, puis demi-tour et la promenade recommence.

Debout à la houle la bousculade s'aggrave. La brise dans toute sa force lutte maintenant contre le courant de flot. La mer est hachée, les bateaux sont balayés à chaque instant.

On veille dur quand même. Si cette nuit de cirage amène une rencontre, l'affaire se réglera en dix minutes. Dans l'ombre, qui cogne le premier gagne. Nos hommes savent que l'Allemand tapera dans le tas, sans signal de reconnaissance, sans sommation. Ils n'en sont que plus ardents. Ils sont sûrs d'être meilleurs que ceux d'en face. Que diable, on ne fabrique pas des marins en grande série, comme des soldats. Et quand les marins se mêlent d'être soldats, on voit la brigade Ronarc'h. A bord les Bretons, les Normands, les Boulonnais et les Dunkerquois, tous pêcheurs ou marins du commerce, ont le métier « dans la peau ». Ils sont fiers d'avoir 6 500 chevaux sous les pieds, bourrés dans une coque pas plus épaisse que du verre à vitres. Avec ça on a des jambes et du souffle. Foin des cuirassés qu'on ne sent ni remuer ni vivre. Ici le bateau vibre et répond à la barre et aux hélices comme répond un cheval de sang à la moindre pression du cavalier. Seuls sont rétifs les navires mal manœuvrés et, depuis qu'ils briquent les bancs de Flandre, nos commandants ont appris à prévoir et à mâter la moindre incartade de leurs bêtes d'acier.

Pas commode ce soir, la patrouille. Des grains qui passent vous collent l'horizon sur le nez et vous font subitement perdre les trois quarts de vos moyens, vous laissant comme un myope qui a égaré ses lunettes. Mangé par les tangages ou balayé par les embardées, le fanal-ratière à lumière discrète, qui seul indique la présence du matelot d'avant (1), disparaît sans cesse.

(1) Dans une ligne de file, le matelot d'avant est le bateau qui vous précède, le matelot d'arrière est celui qui vous suit.

Quand, par hasard, il consent à se montrer, c'est toujours à l'instant où ceux qui le cherchent sont forcés de ramasser leur tête à l'abri des toiles de passerelle pour éviter le coup de cravache aveuglant de l'embrun.

L'*Obusier*, chef de file, finit par réduire à six nœuds pour voir clair. Les autres l'imitent aussitôt. Maintenant ça va. On distingue les camarades et on a des chances de voir à temps l'ennemi.

Onze heures. — Ostende est par le travers. Toujours rien de suspect sur l'eau. Changement de quart : les tribordais gagnent leurs postes aux pièces, à la barre, aux transmissions, aux chaufferies et dans les machines. Les babordais se couchent tout habillés, prêts à bondir. Les hommes ont quelque peine à escalader les échelles. Tels les oignons prévoyants accumulant leurs peaux avant l'hiver, les matelots entassent tous leurs tricots sur tous leurs jerseys, les vareuses sur les tricots et le ciré pardessus l'ensemble. Avec cet accoutrement on coule à pic si, d'aventure, le bateau vous manque sous les pieds. Mais comme, cette nuit, on est sûr de se geler et pas sûr du tout de se battre, mieux vaut, n'est-ce pas, courir le risque du trou dans l'eau.

A minuit, enfin remplacé, l'enseigne de quart, exténué par quatre heures de veille nauséeuse, s'élance vers le repos, empoche deux paquets de mer sur le pont et s'enfourne dans le panneau qui mène au réduit baptisé carré et sur quoi donnent les portes des cabines d'officiers. Horreur! En bas tout est immondice et désolation. Dans l'office minuscule, le matelot maître d'hôtel, fraîchement extrait d'un cuirassé, gît sur le dos parmi les débris de vaisselle, trop comateux pour empêcher le pot de moutarde de se battre au roulis avec la théière, achevant d'écraser ce qui reste des tasses et des verres jaillis de leurs supports. Dans le carré, les chaises renversées font bélier, tribord et babord, contre les parois des cabines, cependant qu'un paquet de mer, descendu par l'échelle, suit le roulis en bondissant sur les obstacles. Des bottes, des livres, un encrier, une casquette galonnée jouent aux quatre coins avec le seau à charbon. Sur le divan exigu l'officier mécanicien fume impitoyablement sa pipe, épaississant encore l'atmosphère déjà opaque. Dans la cabine de l'officier qui vient de monter au quart, la porte d'un caisson s'ouvre et se ferme, suivant les secousses.

Fuyons cette atmosphère et regagnons la passerelle. Voici Zeebrugge, limite orientale de la patrouille. Nouveau retour vers Dunkerque.

De circuit en circuit la nuit s'achève. La fatigue s'est accrochée aux épaules transies. Avec l'aube vient la déception d'une nouvelle croisière achevée sans combat.

Déception et étonnement grandissent chaque jour... Qu'attendent donc les Allemands pour sortir de leurs trous? Ils ont, dans les ports belges, une trentaine de bateaux tout neufs, filant 33 nœuds, armés de pièces de 10 centimètres, devant lesquels notre mince patrouille ne pèserait pas lourd. Parmi tous les torpilleurs de Dunkerque et les destroyers de Douvres, on en trouve tout juste onze, sept anglais et quatre français, assez forts pour lutter contre ceux de l'ennemi. Onze contre trente... Cela risque de mal tourner et l'on devrait bien embouteiller Ostende et Zeebrugge, mais l'amirauté britannique ne veut rien entendre. Togo, dit-elle, Togo qui était un maître et n'avait affaire qu'à des Russes, a manqué son coup à Port-Arthur en 1904, donc n'y songeons pas.

Tout de même, si nos chefs étaient à la place des amiraux allemands, la poudre aurait déjà parlé. Ils iraient voir de tout près quelles sont les forces qui barrent le passage. Si un jour cette idée-là vient à l'ennemi, ce sera la sortie en masse, l'assaut à corps perdu contre notre rideau facile à crever.

Voici, pour la dernière fois, notre escadrille devant Zeebrugge : le ciel blêmit vers l'est et l'aurore glaciale rampe sur les eaux sans calmer leur furie. Vers l'ouest roule la ligne des torpilleurs gris, toiles de passerelles fripées, cheminées blanchies de sel. Le petit jour éclaire des faces terreuses dont les traits s'accusent en rides d'escarbilles et d'embrun séché.

Dunkerque est en vue. Sur l'avant de la ligne, en deux points de l'horizon, la mer brise plus furieusement qu'ailleurs. On jurerait qu'il y a là deux récifs, chacun balisé par une bouée grise qui danse une sarabande désordonnée et que surmonte une perche mince et titubant. Regardons mieux. Il n'y a ni récifs ni bouées mais seulement deux torpilleurs numérotés, deux torpilleurs de défense mobile, que la mer essaie d'engloutir. Et les perches sont leurs mâts grêles le long desquels montent, à l'adresse de l'escadrille, des signaux d'arraisonnement. Ces deux bateaux-là gardent l'entrée du port. Ils sont les

sentinelles avancées de Dunkerque, où nul ne peut entrer sans leur avoir donné le mot de passe.

De jour comme de nuit on en trouve deux là, comme devant Calais et devant Boulogne. Grâce à ces chiens de garde, les navires à l'ancre peuvent dormir d'un œil. Ils sont aussi les éternels corvéables de la patrouille, ils font presque le même métier que leurs frères les torpilleurs d'escadre, lesquels sont huit fois plus gros comme tonnage. Deux mètres de levée suffisent pour submerger les pauvres torpilleurs de 80 tonnes. Vent debout, la mer fauche leur pont tout entier et engloutit incontinent quiconque s'expose en haut sans être amarré. Vent de travers, ils font cuiller tribord et babord à chaque coup de roulis et on se demande souvent si la lame qui déferle ne va pas éteindre leurs feux en embarquant par les cheminées. Ces invisibles frisent chaque nuit la catastrophe. Songez que, seul officier à bord, le commandant s'appuie, sans relève et sans sommeil, vingt-quatre heures de quart sur vingt-quatre, cramponné aux mains courantes d'un kiosque que quelque ingénieur ironique a baptisé abri de navigation et qui n'est pas plus confortable qu'une roche de mi-marée. A ce poste de noyade, la tête de l'officier domine la mer de deux mètres à peine. Il est trop bas pour voir et son bateau est trop petit pour être vu. Il risque à chaque seconde de recevoir en plein travers l'étrave d'un ami ou d'un ennemi lancé à trente nœuds.

Malgré quoi, écoutez bien, sur vingt torpilleurs numérotés des Flandres, trois seulement, le *251*, le *317* et le *319* ont péri durant la guerre par mine ou par abordage. Il y a des miracles...

Les torpilleurs de défense sont à la mer un jour sur deux et n'en crèvent pas... Certains chauffeurs ont fait les quatre ans de guerre sur ces bateaux-là. Quelques-uns en ont rapporté une étoile de bronze sur une croix de guerre. Plus nombreux sont ceux qui en sont revenus les poumons perdus...

Tels sont les bateaux qui, durant toute la première année de la guerre, attendaient sur les bancs de Flandre la sortie des torpilleurs Allemands.

Les torpilleurs allemands ne sortaient pas...

SOUS-MARINS ALLEMANDS ET CHALUTIERS FRANÇAIS

Mais les sous-marins allemands sortaient.

Au début, nul n'y songeait. Les sous-marins? Une bonne plaisanterie. D'abord l'Allemagne n'en a pas, ou si peu... Tout juste 24, dont 7 seulement à moteurs Diesel. Les 17 autres ont des tourne-broches à pétrole, système Körting. Pendant le jour leur panache de fumée se voit à 15 milles et, la nuit, ils lancent autant de jets de flamme qu'ils ont de ratés d'allumage et le moteur Körting ne s'en prive guère. En outre, il fait autant de bruit qu'un canon de 47 débitant à vitesse de mitrailleuse.

Bref, camelote allemande, sans plus.

Pourtant, le 8 août 1914, vers six heures du soir, l'*Iron-Duke*, qui bat pavillon de l'amiral Jellicoe, aperçoit un périscope du côté des Shetlands et essaie de l'éperonner. Le même jour, le dreadnought *Monarch* évite de justesse une torpille. Et le lendemain au petit jour, le croiseur léger *Birmingham*, voyant l'*U 15* en surface, fonce dessus et le coupe en deux...

Conclusion : les sous-marins allemands existent et travaillent.

Certes. Et en ce même 8 août, il y en a 14 à la mer entre les Shetlands et Bergen. 12 seulement rentreront, car, outre l'*U 15*, l'*U 13* disparaîtra sans qu'on sache où ni comment.

24 août. — Encore un périscope près de l'*Iron-Duke*, non loin de Scapa-Flow, base de la Grande Flotte britannique. Décidément ils sont trop et l'amiral Jellicoe emmène ses bâtiments à Loch-Ewe, sur la côte ouest d'Écosse. C'est vraiment un peu loin de la flotte allemande. On organise un semblant de défense des passes de Scapa, où les Anglais reviennent le 17 septembre. Douze jours plus tôt, l'*U 21* avait torpillé le petit croiseur *Pathfinder*, lequel faisait route vers le Firth of Forth.

Le 22 septembre, c'est le coup de tonnerre. Le fameux Weddingen, avec son *U 9*, coule, coup sur coup, au large de la côte hollandaise, les croiseurs anglais *Cressy*, *Hogue* et *Aboukir*.

L'affaire devient sérieuse.

Pourtant, réflexion faite, rien d'inattendu dans tout cela. La guerre sous-marine, qu'il s'agisse de torpilles ou de mines, se déroule dans la mer du Nord, théâtre normal et prévu. Les sous-marins ont été créés pour attaquer les navires de guerre, lesquels n'ont qu'à se défendre comme ils peuvent. Et la menace

ne saurait s'étendre. Les sous-marins ont les jambes courtes et la Manche, en particulier, est trop loin des bases ennemies pour avoir à redouter quoi que ce soit. Songez-y : la venue en Manche représente quatre ou cinq cents milles, rien que pour l'aller. Cinq cents milles coupés de plongées incessantes pour échapper aux patrouilles. Aucun sous-marin d'aucune nation n'a fait de tels voyages en temps de paix. Voyez les submersibles anglais qui sont de fameux navires. Ils ont toutes les peines du monde à tenir le blocus de la côte allemande en se tenant tout près d'Héligoland. Le voyage Wilhelmshaven-Cherbourg serait autrement dur. Le passage dangereux du Pas de Calais et des terribles bancs de Flandre le rend tout à fait impossible.

Voire...

28 septembre 1914. — Un périscope dans l'ouest de Douvres!

Un périscope? Allons donc! Ce qu'on a pris pour un périscope doit être tout bonnement une mine surmontée par un faux périscope. Les Allemands sont assez malins pour faire semer de tels engins par des cargos neutres à leur solde. On reconnaît d'ailleurs ces pièges à ce que le bâton vertical suit les mouvements de la houle, alors qu'un vrai périscope reste bien droit.

Quand même, on éteint les phares de Barfleur et de La Hague.

12 octobre. — Notre torpilleur *Duranda* canonne une perche qui plonge aux premiers coups. C'était donc bien un sous-marin anglais ou français, puisque les autres ne sauraient venir... Ah! ils sont tenaces, ceux qui raisonnent sur la carte!

L'amiral Rouyer qui, lui, tient la mer, retire nos sous-marins de la circulation et ordonne à la deuxième escadre légère, dont il est commandant en chef, de se ravitailler désormais à Brest au lieu de Cherbourg. Pourtant on hésite encore. Chose étrange : personne n'a été torpillé...

En réalité l'*U 20*, l'*U 28* et l'*U 30* ne veulent pas attaquer avant de bien connaître le terrain et ses défenseurs. Ils s'ébattent tranquillement, en pleine Manche, examinant tout.

26 octobre. — L'*Amiral-Ganteaume*, vapeur français, portant de Calais au Havre 2 500 réfugiés belges, est torpillé et heureusement remorqué à Boulogne. Plus d'erreur possible : les sous-marins sont là. Terrible affaire pour les transports de troupes anglais.

Mais, voyons, ce sous-marin a dû se tromper et prendre le

Ganteaume pour un navire de guerre, ou alors... Pourtant c'est la deuxième « erreur » de ce genre. Dans la mer du Nord, le 20 octobre, l'*U 17* a coulé le petit cargo anglais *Glitra*.

On n'ose encore comprendre...

Mais on se rend compte qu'Ostende et Zeebrugge vont bientôt servir de points de départ à l'ennemi sous-marin. La descente vers la Manche comptera désormais 150 milles au lieu de 500. Alors, nerveusement, les Anglais bombardent Zeebrugge le 23 novembre. Les cuirassés *Exmouth* et *Russel*, accompagnés de destroyers, envoient 400 obus à toute vitesse et filent. Il est désormais malsain de s'éterniser par là... Cependant que l'*U 21* opère en surface, devant La Hève, au grand dam des navires marchands qui vont au Havre.

Puis 1914 s'achève sans autre dommage sur nos côtes. Du côté anglais de la Manche, Douvres reçoit quelques obus le 12 et le 13 décembre et, dans la nuit du jour de l'an 1915, l'*U 21* envoie par le fond le cuirassé anglais *Formidable*.

Jusqu'à présent les pertes se maintiennent dans des limites raisonnables. Vraiment, si les sous-marins n'apportent pas plus d'énergie dans leurs campagnes, on tiendra facilement le coup. D'autant mieux que, sur leurs 24 sous-marins, les Allemands en ont déjà perdu cinq.

Malgré quoi, le 1er janvier 1915, ils en possèdent bel et bien 30 en service... et 22 en construction.

Bientôt la guerre sauvage commence : massacre, sans avertissement, des navires de commerce désarmés.

Tous nos torpilleurs sont au travail. Que faire ?

Janvier 1915. — La campagne de pêche au hareng vient de finir. Les grands chalutiers de Boulogne et de Fécamp s'équipent pour Terre-Neuve. A la fin du mois tout sera paré.

Mais une rumeur étrange circule... Il serait question de mobiliser les bateaux pour faire la chasse aux sous-marins. Ah ! misère de Dieu ! Déjà tous les jeunes sont en escadre ou à la brigade Ronarc'h ! Si on a mis en sursis les plus vieux réservistes pour qu'ils aillent à la pêche, c'est que le pays a besoin de poisson. Alors quoi ?... Ils ne savent donc plus ce qu'ils veulent à Paris... Ce n'est pas une raison, parce que les Anglais ont armé en guerre leurs *trawlers* et leurs *drifters* de Grimsby et de Hull, pour que nous nous croyions forcés de faire comme eux. D'abord ils ont dix cargos à protéger là où nous en avons un

tout juste. La nouvelle absurde doit être un « bobard » comme il en circule tant...

Ce n'est pas un « bobard ». La marine de guerre a besoin, tout de suite, de 60 solides chalutiers. On en prendra 40 en Manche et le reste dans l'Océan.

Il y a donc des gens assez fous pour vouloir transformer les bateaux de Calais, de Boulogne et de Fécamp en navires de combat et les vieux pêcheurs têtus en marins de guerre, à qui, disent-ils, ils sauront bien inculquer le sens de la discipline et l'esprit militaire! Ils perdront leur temps. Regardez ces Boulonnais, assis dans les cabarets de la Beurière, avec leur pantalon de serge bleue, leur veste de toile brune qui descend au nombril, leur casquette à visière microscopique posée sur l'oreille droite et leurs sabots. Les voyez-vous avec le col bleu et le pompon rouge? Il paraît qu'on va mettre des canons à leur bord. Pour ça, passe encore, on saura toujours s'en servir. Mais on veut aussi les grouper en escadrilles, les mettre en rangs. Laissez-moi rire... On va même dégommer les patrons et faire commander les équipages de pêche par des intrus, par des gens qui n'ont jamais vu le poisson autrement que dans leurs assiettes ou au marché. Tout ça ne tient pas debout.

Et puis, sacrebleu, si on supprime la campagne de pêche, qui nourrira la femme et les enfants, les six ou huit enfants de chaque foyer? Une sacrée nouvelle vraiment, et l'officier que la marine a chargé de la réquisition peut s'attendre à être reçu chaudement.

L'officier en question arrive à Boulogne le 25 janvier. On a convoqué les patrons de chalutiers à l'Inscription maritime. Chemin faisant, les têtes s'échauffent. On va montrer au galonné qu'il a affaire à des gens qui savent ce qu'ils veulent et ce qu'ils ne veulent point. Tout de même les voix se font plus basses à mesure qu'on approche des bureaux. On se souvient d'avoir servi dans la flotte autrefois et que, même aujourd'hui, la grève n'y est pas admise... Une heure s'écoule et voilà les patrons qui sortent. Domptés ou résignés? Mais non : tout souriants.

Ce changement prodigieux est l'œuvre du capitaine de vaisseau Merveilleux du Vignaux. Et l'on entend :

— Avec lui, nom de nom, on ira où il voudra.

En 1920, étant membre du Conseil supérieur de la Marine, pour devenir un peu plus tard président du Comité technique, inspecteur général permanent de l'hydrographie, inspecteur

général des forces maritimes du Nord, le vice-amiral Merveilleux du Vignaux écrira : « Il est essentiel... que la satisfaction éprouvée par un chef, quand il se sent en liaison étroite avec ceux qui lui sont confiés, apparaisse à tous comme un article de foi. » De 1910 à 1912, le capitaine de frégate du Vignaux a commandé l'aviso *Ibis* et la station de la Manche et de la mer du Nord. Sur le Dogger-Bank comme au large de la Norvège, comme sur la côte atlantique de l'Irlande, il a suivi nos flottilles de pêche. De nos pêcheurs qu'il avait mission d'escorter, d'aider et de surveiller au besoin, il est devenu le conseiller le plus ardemment écouté et suivi. C'est que là comme partout et comme toujours, il pensait que la liaison avec eux était un article de foi. Pourtant, nul plus que lui ne déteste ce qui ressemble à la recherche de la popularité. L'aspect austère de ce Vendéen, sa barbe blanche, ses yeux sévères au regard direct forcent, dès l'abord, les plus rétifs à un respect quelque peu intimidé. Mais dès qu'il parle, il conquiert. Questions techniques, science pure, art militaire, études sociales, il a tout approfondi et l'on sent que, pour lui, le rôle de l'officier n'est pas seulement d'accomplir un devoir, mais d'exercer un apostolat. Toujours l'article de foi, d'une foi contagieuse, et je ne sais point de sujet traité par lui qui n'ait donné à ceux qui l'entendirent le désir de suivre la route qu'il traçait et le sentiment que seul il était capable d'ouvrir un sillon aussi profond, promesse de merveilleuses récoltes.

L'affection des pêcheurs du Nord est solide comme leurs muscles et comme leurs bateaux. Dès qu'en ce matin de janvier du Vignaux lance l'appel à ces braves dont, il connaît, un par un, les noms, les navires et les familles, tous répondent « présent ».

— Et sais-tu, demande le patron Ringot, de l'*Alose*, au patron Delpierre, du *Saint-Pierre*, sais-tu où il va mettre son sac, le commandant? Sur la *Sainte-Jehanne*, ni plus ni moins.

— Pas possible? Alors on va voir Mahéas?

— Oui, mon vieux, tout comme sur le grand banc.

C'était, avant la guerre, une joie pour les Terreneuvas d'apercevoir, à l'horizon gris du Grand Banc, la haute mâture, la cheminée grêle à croix rouge, l'étrave élancée et la coque toute blanche de la *Sainte-Jehanne*. C'était l'arrivée des lettres du pays. C'était pour les malades et les grands blessés la douceur des couchettes blanches. C'était aussi la silhouette à la fois rude

et souriante du lieutenant de vaisseau Mahéas, officier sorti du rang, lequel se prétendait né sur un tas de varech et avait quitté la marine de guerre pour commander le plus beau navire des Œuvres de mer (1). Il parlait la langue et connaissait, dans leur tréfonds, les us et les âmes de tous les pêcheurs du monde. Vraiment, pour défendre la Manche, bateaux, chefs et équipages, tout était bien choisi.

Sans attendre, les chalutiers appareillent pour Cherbourg, où ils recevront leurs canons de 47 millimètres et les maîtres de manœuvre (2) qui les commanderont et qui sont en réalité des lieutenants au long cours mobilisés.

Le temps presse. Le 4 février 1915, l'Allemagne a déclaré zone de guerre les eaux des îles britanniques. Les sous-marins ont l'ordre de couler tout bâtiment de commerce, allié ou neutre, rencontré dans ces eaux...

Le 16 février, les premiers parés parmi les chalutiers de du Vignaux sont à leurs postes de guerre. Le 1er mars on en trouve cinquante à la mer entre Boulogne et Antifer. A leur tête marchent la *Notre-Dame de la Mer*, le torpilleur *Vatagan* et la *Sainte-Jehanne* où flotte le guidon du commandant du Vignaux, chef de divison des chalutiers de la Manche. A la *Sainte-Jehanne* est réservé l'honneur de couler le premier sous-marin.

LA « SAINTE-JEHANNE »

Temps laiteux dans la Manche en cette fin de mars 1915. Exténués, semble-t-il, d'avoir travaillé très dur pendant les tempêtes de l'équinoxe, le vent et la mer sont au repos.

Depuis le matin du 30, la *Sainte-Jehanne*, maintenant peinte en gris de guerre, suit vers l'ouest la ligne Banc du Colbart-Cherbourg, limite nord de la zone patrouillée par les chalutiers français. Pas grand chose en vue avec cet horizon rétréci. Elle a échangé quelques messages avec les petits postes de T. S. F. des chefs d'escadrille.

Aucune nouvelle de guerre aujourd'hui. Elles commencent

(1) Mahéas est mort pour la France, dans la nuit du 30 octobre au 1er novembre 1917. L'*Atlas*, qu'il commandait, ayant été coupé en deux par un vapeur espagnol dans les parages des Pierres Noires, il resta sur sa passerelle jusqu'à la fin et fut englouti.

(2) Le grade de maître correspond à celui de sergent-major dans l'armée, le grade de premier-maître correspond à celui d'adjudant.

de se faire rares. Le temps n'est plus des premiers jours de la patrouille, de cette deuxième quinzaine de février, de cette première semaine de mars où, presque chaque jour, et souvent deux fois dans la même journée, le poste de sans-fil de la *Sainte-Jehanne* recevait le bref compte rendu d'un engagement ou d'un sauvetage. 18 février : « Cargo *Dinorah* torpillé 15 milles nord de Dieppe, chalutiers *Hiver* et *Ailly* le ramènent au port. » 23 février : « *Inès* canonne un sous-marin 8 milles ouest-sud-ouest d'Alprech, 3 coups au but, le sous-marin plonge laissant traînée d'huile. » 4 mars : « 4 chalutiers attaquent grand sous-marin, *Savoie* le canonne à 900 mètres, explosions à bord du sous-marin qui plonge. *Madeleine* le canonne dix minutes plus tard au moment où il fait surface. » 15 mars : « *Hiver* et *Bisson* sauvent cargo *Highford* de Glasgow poursuivi par sous-marin. » Je pourrais citer dix autres messages du même genre, parler des chalutiers *Saint-Jean, Afrique II, Suze-Marie, Notre-Dame de Lourdes,* et je n'aurais pas fini...

Aucune victoire encore. Mais, au vrai, peut-on jamais être absolument sûr d'avoir tué la mauvaise bête? Rien ne ressemble autant à l'explosion d'un obus sur sa coque que le bouillonnement des ballasts qu'elle remplit en hâte pour échapper aux pruneaux. Quant à la fameuse tache d'huile, elle est presque toujours crachée par l'Allemand pour dérouter les chasseurs et leur faire croire à sa mort. Et, bien sûr, pour lui trouer la carapace, il faudrait autre chose que les pauvres obus de 47, à moins de les tirer à 50 mètres. La nuit, ou dans la brume, ça peut arriver.

Tout de même l'ennemi, que visiblement gênent fort les patrouilleurs de du Vignaux, cesse de s'ébattre en surface avec l'insolence d'autrefois. Les sous-marins se méfient à présent. On les oblige à tenir la plongée, donc à vider leurs batteries d'accumulateurs. La nuit même ils ne sont pas tranquilles dans le temps qu'ils les rechargent en surface avec leurs Diesel. Et les bateaux neutres, lesquels, sachant les patrouilles anglaises plus étoffées que les nôtres, cinglaient volontiers vers nos côtes, ne peuvent plus naviguer pendant une heure sans tomber sur un de nos Boulonnais qui l'arraisonne incontinent. Ces résultats valent l'effort. Et bientôt on sera près de voir les submersibles abandonner la Manche orientale décidément trop malsaine. Il faudra, hélas, continuer de veiller dur quand même... pour ne

plus rien voir. Le perpétuel « rien de nouveau » des patrouilles de mer a, n'en doutez pas, grandement aidé à gagner la guerre.

Midi. — Le point place la *Sainte-Jehanne* à 44 milles dans le nord 8° est (1) de Fécamp et à 17 milles dans le sud 39° est de Beachy-Head. Informé par le commandant de la *Sainte-Jehanne*, le chef de division répond :

— Merci, Mahéas, mettez le cap sur Fécamp...

... Et accompagne cet ordre d'un bon sourire. Mahéas, toujours prêt à tous les sacrifices et à tous les dévouements, est pour le commandant du Vignaux, le coadjuteur idéal, je dirais le trait d'union, s'il était besoin d'un trait d'union entre le capitaine de vaisseau et ses hommes.

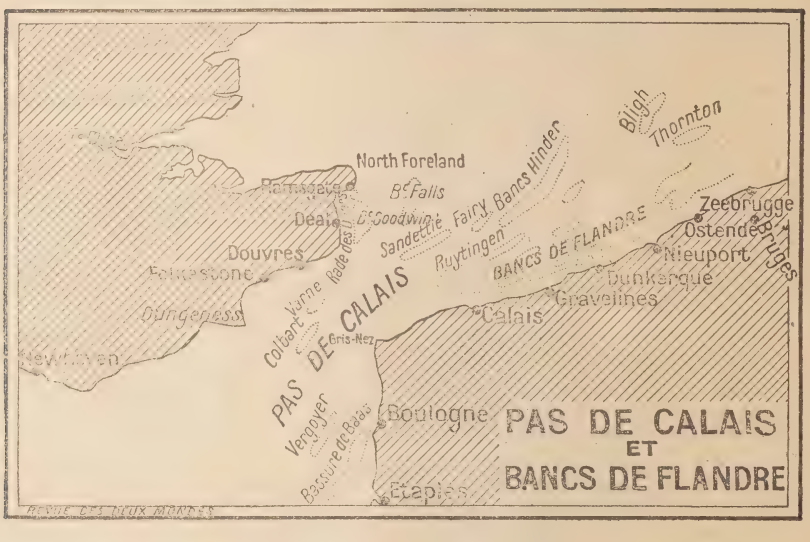
La *Sainte-Jehanne*, virant sur la gauche, s'engage dans la zone de surveillance Antifer-Saint-Valéry en Caux. Sur la mer polie et comme soyeuse, le reflet du ciel d'étain fatigue les yeux. Mais voici venir un banc de brume légère qui approche, roulant sur l'eau. Elle gagne furtivement l'horizon, tendant un voile blanc grisâtre comme le ventre d'un goéland sur la limite confuse entre le ciel et la mer. Un chalutier dont on apercevait depuis un moment la cheminée dégingandée et le tapecul triangulaire établi tout comme s'il faisait du vent, s'évanouit soudain, comme retourné au néant. Deux destroyers de coupe anglaise, sans doute en route sur Le Havre, émergent de ce néant et, aussitôt absorbés par la nuée basse, laissent sur l'eau une odeur de pétrole qui persiste longtemps après que leur sillage a disparu. Leur fumée, que nulle brise ne dissout, reste suspendue comme une écharpe noire parmi les voiles gris. De grosses gouttes d'eau tombent une par une en claquant.

A sept nœuds la *Sainte-Jehanne* navigue. Sa vigie ne cesse de héler, car elle traverse un champ d'épaves. Au rythme d'une houle d'ouest presque invisible, dernier souvenir des tempêtes récentes, les débris flottants montent et descendent et semblent les seules choses vivantes sous la lumière froide du soleil anémié. Elles vivent et parlent, ces épaves. Elles disent l'histoire lugubre des bateaux détruits. Ce matin, par le travers de la Bassure de Baas, on a vu de lourds mâts de charge qui flottaient, et qu'un gréement invisible retenait à quelque cargo

(1) Ce qui veut dire que si vous tracez, à partir de Fécamp, une ligne faisant avec la direction du nord un angle de 8° vers l'est, cette ligne passera à midi, le 30 mars 1915, par le point où se trouve la *Sainte-Jehanne*.

coulé. Tout autour surnageaient des panneaux de cales, des bouées de sauvetage sans inscription. On passait sur une tombe de marins inconnus.

Maintenant la mer est jonchée de caisses, dont quelques-unes, crevées, ont rejeté des oranges qui émaillent l'étendue grise de mouchetures merveilleuses. Et voici des espars. Doucement la machine, tâchons de voir à qui appartenait tout cela. Un gabier attrape dans un nœud coulant un aviron marqué *Brier-Rose-Liverpool*. Quel feu d'artifice de boules d'or a dû



LE CHAMP DES OPÉRATIONS

faire la torpille en explosant contre la coque de ce bateau venant d'Espagne et dont le nom évoquait les douces floraisons des bruyères d'automne!

Sur le journal de bord on note toutes ces rencontres. Et si, de ce navire, qui portait en ses cales tant de soleil, personne n'a survécu, du moins les bureaux de renseignements tiendront-ils un bout de fil conducteur, dont l'autre extrémité aboutira peut-être au sous-marin ennemi, pour la vengeance...

La *Sainte-Jehanne* a repris sa vitesse de croisière. Sur la passerelle, on entend :

— Non, Mahéas, je ne crois pas que les vapeurs neutres ravitaillent les sous-marins. En vivres frais peut-être. Et, encore,

l'opération risquerait-elle de mal tourner si un torpilleur survenait à toute vitesse. Mais en combustible, non. Les sous-marins sont trop près de leurs côtes pour en avoir besoin.

— Alors, répond Mahéas au commandant du Vignaux, que peuvent bien faire par ici tous ces rôdeurs d'allure suspecte?

— Ils peuvent très bien servir d'éclaireurs aux Allemands, leur dire comment sont disposées nos patrouilles et les avertir de l'arrivée des navires marchands bons à torpiller. Et je ne serais pas étonné d'apprendre, un jour, que les sous-marins prennent la ligne de file derrière les neutres, en plongée le jour ou en demi-plongée la nuit, pour franchir les passes difficiles des bancs de Flandre.

— Dans ce cas, commandant, je vais dire de votre part à tous les bateaux de veiller le périscope quand ils s'approcheront des neutres.

La conversation se poursuit. Le chef de division sans cesse cherche et trouve des parades aux ruses de l'ennemi. A chaque bout de la passerelle, un homme de veille scrute l'horizon. Sur le pont, les gens non de quart, un instant distraits par les épaves, ont repris qui leur travail, qui leur sieste. On a toujours quelque métal à fourbir ou à peindre ou bien des heures de sommeil à rattraper.

A deux heures moins cinq, comme un rideau subitement levé, la brume s'efface.

— Navire par tribord devant.

A ce cri d'un veilleur de passerelle, toutes les jumelles sont braquées. Distant d'environ 4000 mètres, le navire est long, mince, très bas sur l'eau. Il file vers l'est à quelque dix nœuds. Un torpilleur peut-être? Mais non : ni mât, ni cheminée...

— Alerte! Sous-marin en vue.

Puis, plus bas, du Vignaux ajoute :

— Gouvernez à deux quarts sur son avant pour lui couper la route.

— A gauche, quinze! commande Mahéas.

Et, sans quitter des yeux l'adversaire, il hurle de confiance :

— Eh bien! les tribordais, voulez-vous veiller dans vos secteurs? Ce qui se passe à babord ne vous regarde pas. Vous savez bien qu'ils sont souvent deux, ces sagouins-là. Pendant qu'on s'occupe du premier, le second vous seringue.

A dix nœuds, la *Sainte-Jehanne* s'élance, tandis que sa T.S.F.

envoie à tous le signal d'alerte avec la latitude, la longitude et l'heure. Ainsi, les commerçants prendront du tour pendant que les guerriers essaieront de se placer sur la route de l'Allemand.

Si ce sous-marin pouvait avoir l'heureuse idée de prendre la *Sainte-Jehanne* pour un paisible cargo, on pourrait peut-être l'avoir. Depuis six semaines qu'elle patrouille, les Allemands n'ont pas dû avoir le temps de la repérer. Les canonniers regardent Mahéas avec des yeux suppliants, mais tirer à présent serait tout gâcher. Dix minutes de patience et on sera dessus...

Une voix boulonnaise descend du nid de pie :

— Il plonge, ce « monsse » de boche.

Le monstre plonge, en effet, sans se presser. Dans les jumelles, on voit son commandant disparaître dans le panneau du kiosque, dont il rabat le couvercle. Très doucement, la mer monte le long de son bord, projetée en petits geysers d'écume et d'air au débouché des purges des ballasts. Sur son pont, maintenant au ras de l'eau, la houle brise durant quelques secondes. Soudain part de son arrière une grosse bouffée de vapeur, à l'instant où la mer noie le tuyau brûlant par où s'échappaient tout à l'heure les gaz de son moteur de surface. Du Vignaux explique et, pour l'équipage, Mahéas traduit :

— Regardez bien, mes fils, et tâchez de ne pas prendre tout ce qu'il crache pour des coups au but quand vous tirerez dessus.

Seul, le kiosque se voit encore, à demi submergé. On dirait un coffre d'amarrage qui ferait route... Il disparaît. Le périscope dépasse encore, masqué par les crêtes de la houle et démasqué par les creux, puis simple point noir qu'on distingue encore parce qu'on sait qu'il est là, puis, plus rien.

— Attention à la torpille! Les ceintures en place partout.

— Mon Dieu, s'il pouvait attaquer! pense le commandant du Vignaux.

La *Sainte-Jehanne*, en alerte, fait des ronds dans l'eau. Au hasard, car nul ne peut présumer la route qu'a prise l'Allemand une fois en plongée. Les deux bordées cherchent sur l'eau ces dix centimètres de tube vertical dont l'apparition fugitive précédera l'envoi des cent trente-six kilos d'explosif, qui arriveront à quarante nœuds et à deux mètres de profondeur.

Dix minutes... vingt minutes... rien.

— Remettez le cap sur Fécamp, ordonne le commandant du

Vignaux. La *Sainte-Jehanne* évolue, reprend sa route. Et cette route va la mener droit sur l'ennemi.

— Périscope à tribord devant, à 300 mètres.

— A toute vitesse, gouvernez dessus.

L'Allemand le montre carrément, son périscope. Un bon mètre de tuyau noir, 10 centimètres de calibre, qui soulève une gracieuse aigrette blanche en fendant l'eau.

— Hausse bloquée. Commencez le feu.

— Envoie dedans, Gouriou, traduit encore Mahéas.

Le quartier-maître canonnier, ainsi interpellé, envoie dedans tant qu'il peut. Deux de ses obus de 47 tombent à toucher le périscope. Le fusilier Bail, à la culasse, bat tous les records de vitesse pour charger la pièce.

La *Sainte-Jehanne* charge comme un taureau furieux.

Oh! mais c'est un fou qui le manœuvre, ce sous-marin-là. Le voilà qui fait surface, le nez en l'air comme un char d'assaut qui escalade un parapet. Tenez : son avant est à fleur d'eau. Et même il commence d'émerger. Voyez, à 20 mètres sur la droite du périscope, surgir le morceau d'étrave grise que surmonte la grande scie coupe-filets inclinée vers l'arrière. Regardez le périscope qui chavire sur la gauche comme le mât d'un bateau qui tanguerait dans la grosse mer... Mais non... Il y renonce... Il change d'idée, il pique vers le fond, le bout d'étrave disparaît, tandis que le périscope chavire en sens inverse et reste penché d'au moins 20 degrés... 20 degrés pointe bas, c'est la plongée « en catastrophe », pour sauver sa peau...

Trop tard, M. le lieutenant de vaisseau Wilcker, votre *U 37* va crever. Vous auriez bien dû rester chef d'état-major de la 1re flottille où, dit-on, vous fîtes merveille comme gratteur de papier. Mais vous avez voulu imiter les camarades, couler les navires marchands en tas. Combien en avez-vous envoyé au fond, depuis dix jours que vous avez quitté Héligoland? Quatre? Cinq? Nous ne saurons jamais. L'histoire allemande dit fièrement : « plusieurs torpillages réussis » et vous ne reviendrez pas pour nous dire le chiffre. Vous avez aujourd'hui attaqué un navire de trop, un rude navire. Regardez-le dans votre périscope. Dépêchez-vous, car c'est la dernière chose que vous verrez éclairée par la lumière du jour. Voyez sur sa passerelle, ces deux officiers très calmes et un peu pâles. On est pâle chez nous quand on sait qu'on va tuer. Et vous êtes assez près du pavillon

pour voir ses couleurs, encore qu'il soit tout noirci d'escarbilles. Elles sont propres quand même, les couleurs de France, elles n'ont jamais couvert le massacre des gens désarmés. Et voici que vous lui montrez les vôtres. Inutile, il est fixé.

La *Sainte-Jehanne* n'a plus que 60 mètres à courir à l'instant que le sous-marin crève la surface avec son arrière, montrant son gouvernail et le pavillon dans le blanc duquel on distingue, une seconde, la croix noire germanique, puis qui retombe comme une loque mouillée le long de la hampe de fer.

Toutes les eaux de la Manche et de l'Atlantique ne pourraient, M. Wilcker, laver la tache de sang de votre pavillon. Mais voyons, dites-nous vite comment vous avez été assez maladroit pour vous mettre ainsi sous l'éperon des Français. Vous savez bien qu'en piquant vers le fond, avec 20 degrés de pointe, votre arrière est forcé tout d'abord de remonter de la quantité exacte dont votre avant s'enfonce. Et justement le Français gouverne sur votre arrière... Vous croyiez avoir le temps de gagner l'immersion de sécurité? Vous manquez dangereusement de coup d'œil. Ou peut-être ce bateau d'allure pacifique, qui a soudain fait tête, vous a-t-il troublé les idées... Vous allez payer ce trouble-là en recevant sur les reins les 630 tonnes de la *Sainte-Jehanne*, 630 000 kilogs lancés à 6 mètres par seconde et poussant vers vous une étrave fort coupante. Paix à vos cendres! La croix noire d'Allemagne est sur votre tombeau.

La *Sainte-Jehanne* passe... L'arrière du sous-marin sous sa quille, le périscope, toujours visible, à moins de 10 mètres par son travers...

Pas un choc... Pas une secousse... A-t-on rêvé?

Pourtant, du panneau de la machine sort une face, noire de charbon et d'huile :

— Commandant, on a dû tosser quelque chose. La machine a presque stoppé pendant un moment.

Autour du bord, la mer prend soudain toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Des flots d'huile viennent en surface.

Cette huile qui ne prouve rien...

— La barre à droite toute. Machine le plus doucement possible. Restez sur la flaque et veillez bien autour du bord.

Mais rien ne surnage que la nappe visqueuse. Bientôt elle se déchire en chiffons irisés.

— Nous l'avons eu, commandant, affirme Mahéas.

— Je le crois, répond le capitaine de vaisseau, mais comment s'en assurer? Aucun débris ne flotte. Oh ! je sais bien que rien n'a flotté quand la malle de Boulogne a coulé le *Pluviôse* et quand le *Saint-Louis* a éperonné le *Vendémiaire*. Je sais que ni le paquebot, ni le cuirassé n'ont ressenti la moindre secousse. C'est égal, j'aurais aimé avoir à bord quelques bonnes grenades de 35 kilos. Alors nous serions sûrs.

— Mais, commandant, le bateau a besoin de passer au bassin. En cale sèche, nous verrons bien si notre coque est renfoncée.

— Mahéas, nous n'avons pas le temps d'entrer au bassin à présent. Nous avons mieux à faire. Patientons.

L'équipage, lui, triomphe, certain d'avoir tué la bête. L'équipage a raison. Lorsque, le 26 mai, la *Sainte-Jehanne* est mise à sec sur le dock de Boulogne, elle trouve le récit de l'abordage buriné dans l'acier de sa carène basse et sur sa quille coupante.

Malgré quoi, la citation décernée au capitaine de vaisseau du Vignaux dit seulement que la *Sainte-Jehanne* a abordé légèrement un sous-marin.

J'avoue ne pas comprendre...

Des marins à l'esprit porté vers la critique affirment qu'on a toujours tort de s'en tirer sans avaries...

On peut, simplement, affirmer que la marine française n'avoue pas facilement ses victoires. Mais, s'il est encore des sceptiques, je les renvoie à l'historique officiel allemand lequel écrit que l'*U 37*, parti le 20 mars 1915 d'Héligoland, a disparu, après avoir franchi le Pas de Calais, abordé par un vapeur et coulé dans l'est de la Manche.

Je sais, hélas, bien des commandants et bien des équipages de patrouilleurs obscurs qui jamais ne sauront s'ils ont vaincu. Car l'Allemagne n'a pas voulu poursuivre l'histoire de sa guerre sous-marine au delà de l'hiver 1915-1916. Trop d'horreurs à raconter peut-être, ou bien crainte de dévoiler des méthodes qui pourront resservir...

PAUL CHACK.

(A suivre.)

CHOPIN

OU LE POÈTE

III [1]

SOLITUDES ET DISSONANCES

« IF MUSIC BE THE FOOD OF LOVE, PLAY ON »

Nietzsche, dans un très sombre jour, écrivait à une amie : « N'est-ce pas une œuvre d'art : espérer ? » En débarquant à Marseille dans cet avant-printemps de 1839, Chopin et George Sand font œuvre d'artiste parce qu'ils espèrent, parce qu'ils sont remplis de cet enthousiasme inexplicable que donnent les choses les plus banales en certaines heures prédestinées. Il leur suffit de rien : une lettre attendue, un beau visage, l'ombre d'une église sur la rue, les paroles rassurantes d'un docteur, pour savoir que voici l'aube d'une convalescence qui va transmuer leur amour presque flétri en une paisible et durable amitié. Il ne faut parfois qu'un paysage de hasard pour changer tout le rythme des âmes.

A Majorque, on pouvait se demander si la chartreuse abandonnée n'était pas une sorte de Purgatoire, d'où Sand explorait les Enfers, tandis que le malade se sentait déjà monter vers le Ciel. « Ce Chopin est un ange, avait écrit George : il a fait à Majorque, étant malade à mourir, de la musique qui sentait le Paradis à plein nez ; mais je me suis tellement habituée

Copyright by Guy de Pourtalès, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 février.

à le voir dans le Ciel qu'il ne me semble pas que sa vie ou sa mort prouve quelque chose pour lui. Il ne sait pas lui-même dans quelle planète il existe. »

A Marseille, bonne ville d'épiciers, de parfumeurs, de marchands de savon, on reprend pied sur terre. Ils s'installent à l'hôtel de Beauvau, voient un médecin et décident d'attendre l'été dans le midi. Ce n'est pas sans un peu d'ennui qu'ils s'y résolvent, mais l'ennui lui-même contribue au repos, si nécessaire après les fatigues de leur voyage d'amour raté. De plus, il faut se barricader contre le mistral et les fâcheux qui s'introduisent par toutes les portes. Mais ils se font passer pour morts. Le docteur Cauvières ausculte Chopin régulièrement, lui fait porter des vésicatoires, le met au régime et le déclare en bonne voie de cicatrisation. Il peut recommencer à jouer, à marcher, à parler comme tout le monde, lui dont la voix, depuis des semaines, n'était déjà plus qu'un souffle. Il dort beaucoup. Il s'occupe de l'édition de ses œuvres, écrit à Fontana au sujet de leurs dédicaces et discute avec lui le prix de ses compositions nouvelles. Car il faut penser à l'avenir, à l'appartement parisien qu'il est décidé à reprendre : « Tu porteras à Schlesinger les 500 francs que tu recevras de Probst pour la *Ballade*... Schlesinger essaye de me duper, mais il gagne assez avec moi ; sois poli avec lui... Tu lui diras que je donne la *Ballade* pour la France et l'Angleterre pour 800 francs et les Polonaises pour l'Allemagne, l'Angleterre et la France moyennant 1500. » Il se fâche. Il tient tête aux éditeurs et ne veut rien céder. « Pour l'argent, tu dois faire un contrat clair et ne remettre les manuscrits que contre argent comptant... Je préférerais donner mes manuscrits comme autrefois, à bas prix, plutôt que de me courber devant ces... » Il revient à la charge en avril : « Garde tout jusqu'à mon retour puisqu'ils sont si juifs. J'ai vendu les *Préludes* à Pleyel et n'ai encore reçu que 500 francs. Il a le droit d'en faire ce qu'il lui plaît. Quant aux *Ballades* et aux *Polonaises*, ne les vends ni à Schlesinger ni à Probst... Reprends-les... Assez. Assez pour toi et pour moi. Ma santé s'améliore, mais je suis en colère. »

Au mois de mars, le fameux chanteur Nourrit mourut à Naples et l'on disait qu'il s'était suicidé. On ramena son corps à Marseille le mois suivant et un service funèbre fut organisé à Notre-Dame du Mont. Pour honorer la mémoire de cet ami

qu'il a si souvent rencontré chez Liszt, et même reçu chez lui, Chopin accepte de tenir l'orgue pendant l'élévation. Bien que l'instrument soit faux et criard, il en tire tout le parti possible. Il joue *les Astres*, de Schubert, que Nourrit avait chantés peu de temps auparavant à Marseille ; et, renonçant à tout effet, l'artiste interprète cette mélodie sur les registres les plus doux. George est dans la tribune de l'orgue avec quelques amis, et ses beaux yeux se remplissent de larmes. Le public ne reconnaît pas la romancière dans cette petite personne en robe noire.

Au mois de mai, Chopin est assez valide pour entreprendre avec sa maîtresse un court voyage à Gènes. C'est une belle éclaircie. Ils visitent les palais, les jardins en terrasses, les tableaux. Pense-t-elle au voyage d'il y a bientôt quatre ans, lorsqu'avec Musset ils abordèrent pour la première fois cette terre italienne? Gènes est peut-être la seule ville où leur amour n'ait pas été troublé. Elle a écrit que ce revoir fut un plaisir. Je ne sais s'il est sincère, mais le mot sonne bien mal. On voit pourtant comme une ride de fatigue dans cet aveu fait, au retour, à Mme Marliani : « Je n'aime plus les voyages, ou plutôt *je ne suis plus dans les conditions où je pouvais les aimer.* » On veut croire aussi que Chopin ignorait tout de ce premier séjour gênois, car, pour un cœur ombrageux, pareille vision eût été affreuse.

Le 22 mai, ils quittent Marseille et se mettent en route pour Nohant où ils comptent passer tout l'été. Après une semaine de cahots ils arrivent enfin dans ce Berry large et bien cultivé, semé de gros noyers ronds et coupé de chemins ombragés que George affectionne. Subitement, c'est le village modeste, l'église au toit de tuiles, et, tout en bordure de la place, le château. Un château paysan qui symbolise la double origine royale et plébéienne de cette femme de trente-cinq ans que l'Europe admire, et qui ramène au nid son *petit*, son nouveau petit, un jeune homme noble et diaphane qui semble tombé dans ces vieilles campagnes françaises comme un oiseau des mers.

Chère femme, faut-il t'admirer pour le temps de repos que tu accordes à cette belle âme exténuée? On sait bien que tu lui fus mauvaise, parfois, puisque tu étais saine, ardente, et curieuse malgré tout de cette pensée inviolable, de cet être

sans désirs. Mais on a vu aussi que tu savais ton rôle de soigneuse. « Qui soignerais-je? » t'écriais-tu quand ton autre malade t'eut quittée. Chère femme quand même! Il ne faut pas te juger aux communes mesures, toi qui eus le sang chaud et le cœur toujours si vite repu, à force de le sentir affamé. L'énorme labeur que tu as fourni n'a été que le dérivatif de tes énergies. On t'a chargée de travaux. On t'a fatiguée comme un homme. Tu ne trouvais jamais trop bêtes ces horribles tâches de l'esprit par où l'on prétendait t'arracher une morale élastique et libertaire, quand tu n'étais faite que pour l'amour et le vieil ordre humain. Tout cela est un peu risible, et triste comme la vérité. Mais il faut te savoir gré, cependant, d'avoir quelque peu achevé Musset et rompu ce blondin facile aux saines douleurs. Nous ne t'en voudrons pas, comme d'autres, d'avoir usé Chopin. Tu l'as disputé longtemps à la maladie. Si tu l'as brisé davantage, c'est que ton amitié même était coûteuse. Toutefois c'est ce que tu pouvais donner de mieux.

Et maintenant que nous t'avons vue entrer à Nohant avec cette proie neuve pour ta tendresse, disons comme Shakspeare : « *If music be the food of love, play on.* »

Chopin n'a jamais aimé la campagne. Il se plaît pourtant à Nohant. La maison est confortable. Après Majorque et Marseille, c'est un plaisir d'avoir une grande chambre, des draps fins, une table soignée, quelques meubles élégants. Bien que sans luxe, cette grosse maison a bon air. On s'y trouve à l'aise. On y est choyé, entouré. Un vieil ami de George, le docteur Papet, accourt tout de suite pour examiner le malade à fond. Il diagnostique une affection chronique du larynx, ordonne beaucoup de repos, un séjour prolongé à la campagne. Chopin se soumet à ce programme sans aucune difficulté et adopte une vie sage, parfaitement réglée. Tandis que George se remet à l'éducation de ses enfants et à sa tâche de romancier, il corrige une édition nouvelle des œuvres de Bach, termine sa *Sonate en mi bémol mineur*, le second *Nocturne* de l'opus 37 et trois *Mazurkas* (op. 41). On dîne en plein air, entre cinq et six heures. Puis viennent quelques amis voisins, les Fleury, les Duteil, Duvernet, Rollinat, avec qui l'on cause et l'on fume. Ils témoignent tous à Chopin, de prime abord, une sympathie respectueuse. Hippolyte Châtiron, le demi-frère de

George, qui habite avec sa femme les environs tout proches, sorte de gentillâtre bonhomme et quelque peu ivrogne, se prend pour lui d'une amitié passionnée. Lorsqu'ils sont tous partis, Chopin joue du piano entre chien et loup, après quoi il se met au lit et s'endort, comme un enfant, en même temps que Maurice et Solange. Quant à George, elle ouvre l'*Encyclopédie* et prépare sa leçon du lendemain. C'est une vraie vie de famille, telle, justement, que Chopin la comprend le mieux; telle aussi qu'il la lui faut en période de travail.

« Je compose ici une *Sonate* en si bémol mineur, écrit-il à Fontana, dans laquelle sera la *Marche funèbre* que tu as déjà. Il y a un *allegro*, puis un *scherzo* en mi bémol mineur, la *Marche* et un court *finale* de trois pages environ. Après la *Marche*, la main gauche babille *unisono* avec la main droite. J'ai un nouveau *Nocturne* en sol majeur qui accompagnera le *Nocturne* en sol mineur, si tu t'en souviens. Tu sais que j'ai quatre nouvelles mazurkas : une de Palma en mi mineur, trois d'ici en si majeur, la bémol majeur, et ut dièze mineur. Elles me paraissent jolies comme les plus jeunes enfants le semblent aux parents qui vieillissent. Autrement, je ne fais rien; je corrige moi-même une édition parisienne des œuvres de Bach; il y a non seulement des erreurs de gravure, mais, je crois, des erreurs harmoniques commises par ceux qui prétendent comprendre Bach. Je ne le fais pas avec la prétention de le comprendre mieux qu'eux, mais avec la conviction que je devine quelquefois comment cela doit être. »

Chaque soir, pendant cette heure de musique que Chopin dédie à George toute seule, elle écoute et se recueille. Car c'est une écouteuse de choix. Sans doute est-ce dans ces moments-là que ces deux âmes, si peu pénétrables l'une pour l'autre, se sont le mieux comprises. Elle sent bien qu'il est le type extrême de l'artiste; qu'il n'y aura jamais moyen de lui faire rien accepter de la réalité; que son rêve continuel est trop loin du monde, trop peu philosophique pour qu'elle puisse le suivre dans ces régions absentes d'humanité. Mais il est doux cependant d'être l'objet de la préférence d'un tel homme. Cruel aussi; car si Chopin tient compte avec usure de la moindre clarté qu'on lui apporte, il ne prend pas la peine de cacher ses déceptions à la première obscurité. Son humeur fantasque, ses abattements profonds, intéressent à la fois et inquiètent l'ama-

teur d'émotions qu'est George. Mais une sorte d'effroi s'empare de son cœur à la pensée d'un devoir nouveau à contracter si Frédéric s'installe définitivement auprès d'elle. Elle n'est plus abusée par la passion. Une peur la prend d'avoir à lutter un jour contre quelque autre amour qui pourrait survenir et serait meurtrier à cet être frêle qu'elle a enlevé à lui-même. Puis elle se raffermit. Un devoir de plus dans sa vie déjà si accablée, ne serait-ce point précisément une défense contre les tentations? une chance plus grande pour atteindre à cette austérité vers laquelle elle se sent attirée par le vieux fonds d'enthousiasme religieux dont elle ne s'est jamais défaite? Que décider? Elle prend le parti provisoire de s'en remettre aux événements.

Quant à Chopin, ce bonheur paisible est trop bien à la mesure de ses forces pour qu'il songe à autre chose. Il donne toute sa tendresse, il crée. C'est là le beau présent et le seul avenir. Pendant qu'il improvise, George ouvre un cahier et prend des notes : « Le génie de Chopin est le plus profond et le plus plein de sentiments et d'émotions qui ait existé. Il fait parler à un seul instrument la langue de l'infini. Il sait résumer en dix lignes, qu'un enfant pourrait jouer, des poèmes d'une élévation immense, des drames d'une énergie sans égale. Il n'a jamais besoin de grands moyens matériels... Il ne lui faut ni saxophones, ni ophicléides pour remplir l'âme de terreurs ; ni orgues d'église ni voix humaine pour la remplir de foi et d'enthousiasme. Il faut de grands progrès dans le goût et l'intelligence de l'art pour que ses œuvres deviennent populaires... Chopin sent sa puissance et sa faiblesse. Sa faiblesse est dans l'excès même de cette puissance qu'il ne peut régler. Sa musique est pleine de nuances et d'imprévu. Quelquefois, rarement, elle est bizarre, mystérieuse et tourmentée. Quoiqu'il ait horreur de ce que l'on ne comprend pas, des émotions excessives l'emportent à son insu dans des régions connues de lui seul. »

Vers la fin de l'été, ils décident de rentrer tous à Paris. Sand s'est convaincue qu'elle ne viendra pas toute seule à bout de l'éducation de ses enfants. Maurice a envie d'apprendre le dessin ; Solange est difficile, un peu sournoise, entêtée. George a besoin aussi de revoir son éditeur et ami Buloz, directeur de la *Revue*. Chopin voudrait retrouver ses élèves et reprendre

ses leçons, source majeure de ses revenus. On bombarde donc les amis de lettres pour qu'ils cherchent deux appartements pas trop éloignés l'un de l'autre. Grzymala, Arago et Fontana se mettent en chasse. De Nohant, les instructions pleuvent sur la tête des trois amis.

Chopin demande qu'on lui choisisse un papier *tourterelle*, brillant et lustré, pour ses chambres. Autre chose pour le vestibule, mais encore *respectable*. S'il y en a de plus beaux, de plus à la mode, qu'on n'hésite pas à les prendre. « Je préfère ce qui est simple, modeste, élégant, aux couleurs voyantes et communes des boutiquiers. C'est pourquoi la couleur gris-perle me plaît, car elle n'est ni éclatante ni vulgaire. Je te remercie pour la chambre de domestique, car elle est très nécessaire. »

Pour Sand, il est indispensable que le logement soit tranquille. Il devra y avoir trois chambres à coucher, deux l'une à côté de l'autre et une séparée par le salon. Près de la troisième, il faudra un cabinet de travail bien éclairé. Salon et salle à manger en rapport. Deux chambres pour les domestiques et une cave. Des planchers marquetés, en bon état si possible. Mais surtout de la tranquillité, « pas de forgeron dans le voisinage ». Un escalier convenable, des fenêtres exposées au midi. « Pas de demoiselle ! Pas de fumées ni de mauvaises odeurs ! » Chopin prend même la peine de dessiner le plan de l'appartement rêvé.

Bientôt de bonnes nouvelles arrivent. Chopin sera logé au n° 5 de la rue Tronchet, et quant à George, elle aura deux petits pavillons dans un jardin, au n° 16 de la rue Pigalle. Nohant est dans la joie et Frédéric, toujours si difficile en matière d'élégance, pense maintenant à son habillement. Il écrit à Fontana : « J'ai oublié de te demander de commander un chapeau pour moi chez Duport, rue de la Chaussée d'Antin. Il a ma mesure et sait ce que je veux. Montre-lui la forme du chapeau de cette année, pas trop exagérée, car je ne sais comment tu t'habilles maintenant. Enfin, passe chez Dautremont, mon tailleur, sur les boulevards, et dis-lui de me faire une paire de pantalons gris. Tu choisiras une nuance gris-sombre, pour pantalons d'hiver ; quelque chose de bien, pas rayé, mais uni et souple. Tu es un Anglais, aussi tu sais ce qu'il me faut. Dautremont sera content de savoir que je reviens. J'ai encore

besoin d'un gilet en velours noir, mais avec très peu de dessins et pas éclatants, un gilet simple mais élégant. S'il n'avait pas de très beau velours, qu'il fasse le gilet en beau drap, mais pas trop ouvert... » En récompense de tous ces soins : « Je changerai pour toi la seconde partie de la *Polonaise* jusqu'à la fin de ma vie. La version d'hier peut aussi ne pas te plaire, bien qu'elle m'ait mis le cerveau à la torture pendant quatre-vingts secondes. J'ai copié mes manuscrits en bon ordre. Il y en a six avec tes *Polonaises*, en ne comptant pas la septième, un impromptu, qui est peut-être sans valeur. Je n'en sais rien moi-même, parce qu'il est trop récent. Titus me conseille de composer un oratorio. Je lui ai répondu en lui demandant pourquoi il construit une sucrerie et non un couvent de Dominicains... Comme tu es un homme habile, tu peux faire en sorte que ni pensées noires ni toux suffocante ne me gênent dans mes nouvelles chambres. Fais que je devienne sage. Efface, si tu peux, beaucoup d'épisodes de mon passé. Il ne serait pas mauvais non plus que je m'assigne un travail de plusieurs années. Enfin, tu m'obligerais en te rajeunissant beaucoup ou en trouvant le moyen de faire que nous ne soyons pas encore nés. Ton vieux F. »

Frédéric et George s'installèrent tous deux à Paris en octobre de cette année 1839. Mais ils se convainquirent bientôt qu'il leur était difficile de vivre séparés après une année entière d'existence commune. Chopin avait encore besoin de sollicitudes, de précautions. Il céda son logement au docteur Matuszinski et se transporta avec son mobilier à l'étage inférieur d'un des deux pavillons de la rue Pigalle.

Ces années souhaitées de grand et parfait labeur se déroulèrent donc à peu près sur le rythme désiré. Pendant la matinée, les professeurs se succédaient auprès de Maurice et de Solange. Chez Chopin, c'était le défilé des élèves. L'après-midi était en général consacré au travail personnel des deux artistes. Le soir, on se réunissait chez George, on dînait ensemble, puis venait l'un ou l'autre des familiers de la maison. Le salon était de couleur café au lait, rempli de très beaux vases chinois toujours garnis de fleurs, à la mode chopinesque. Le mobilier était vert. On voyait un grand dressoir de chêne chargé de curiosités et, au mur, le portrait de l'hôtesse par Calamatta et plusieurs toiles de Delacroix. Le piano était nu, carré, en

palissandre. Chopin s'y tenait presque toujours. A côté, s'ouvrait la chambre à coucher de George où deux matelas posés par terre et recouverts d'un tapis de Perse formaient le lit.

Sand se levait tard, parce qu'elle veillait une grande partie de la nuit. Chopin polissait, remettait au net ses œuvres, dont les premières ébauches lui venaient en général pendant l'été. Sa création était toute spontanée. Elle jaillissait au hasard d'une promenade, d'une heure de méditation, ou bien se déroulait subite et complète tandis qu'il était assis devant son piano. Il se la jouait à lui-même, la chantait, la reprenait, en modulait les accents. Alors commençait cet immense labeur des recherches de la perfection, qui sera toujours, quoi qu'on dise, l'ordre essentiel de l'artiste. « Il s'enfermait dans sa chambre des journées entières, pleurant, marchant, brisant ses plumes, répétant ou changeant cent fois une mesure, l'écrivant et l'effaçant autant de fois, et recommençant le lendemain avec une persévérance minutieuse et désespérée. Il passait six semaines sur une page pour en revenir à l'écrire telle qu'il l'avait tracée du premier jet. » En notant ces choses, George s'en agaçait avec la surprise candide des créateurs féconds que ne tourmentent point les nostalgies du fini. Mais, tel Giotto, à qui l'on demandait pour le Pape un exemple parfait de son savoir, ne voulut envoyer qu'un cercle sans défaut, tout de même Chopin, ayant chargé une ligne de tous les ornements de sa pensée, en revenait à l'exquise nudité, signe dernier et suffisant de l'idée. Ainsi travaille le poète. Ainsi resserre-t-il dans le plus petit espace possible son univers, le rend-il lourd comme un cristal, mais irisé de mille feux. C'est ce qui faisait dire à cette grande noircisseuse de pages qu'était Sand, que Chopin pouvait résumer en quelques mesures « des poèmes d'une élévation immense, des drames d'une énergie sans égale ». Mozart seul, pensait-elle, lui était supérieur, parce qu'il a eu le calme de la santé, donc la plénitude de la vie. Mais c'est une question de savoir quels troubles heureux pour l'art apportent les maladies. Il est bien sûr que l'essoufflement, les nervosités de Chopin, ont donné à son inspiration virile ces ajoutures languissantes, ces sonorités fatiguées par où il nous atteint le mieux.

SUR QUELQUES AMITIÉS DE CHOPIN ET SUR SON ESTHÉTIQUE

Ce n'est pas seulement le mobilier et les habitudes que l'on mit en commun à la rue Pigalle, c'est aussi les amis. Le partage, telle est la grande doctrine de Pierre Leroux, nouveau directeur de conscience de George et « prédicateur de la vérité éternelle dans son progrès continu ». Selon ce typographe philosophe, elle passe de peuple en peuple d'après des lois mystérieuses, s'incarnant tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre, et venait justement de se fixer en Pologne. La mission des Polonais était donc toute d'égalité, de fraternité, d'amour. Chopin en souriait sans livrer sa pensée, mais invitait fort ses compatriotes qui se lièrent avec tous les amis de George : Leroux, Delacroix, Pauline Viardot, la grande cantatrice, et Henri Heine en tête. Frédéric amena les frères Grzymala, le prince Czartoryski, le violoncelliste Franchomme, Fontana, les poètes Slowacki et Krasinski, le dessinateur Kwiatkowsky, et surtout Mickiewicz, l'auteur des *Dziady* (ou Fête des Morts), qu'on donnait pour plus profond que Gœthe et Byron.

Ce Mickiewicz était un extatique, un visionnaire, en tout cas un inspiré, qui tombait parfois du « haut mal intellectuel », tout comme Socrate, saint Jean, ou Dante. Il devenait alors d'une éloquence qui transportait ses auditeurs et leur procurait de véritables transes. George Sand, si sensible aux commotions hautes et basses, se trouvait elle-même ravie en extase devant les abstractions sublimes de ce rêveur, ses chuchotements d'âme, par quoi elle accédait aux régions dangereuses où la raison et la folie voisinent. L'extase est contagieuse. Assurément, c'est une maladie chez les êtres simples ; mais chez les grands esprits, les Apollonius de Tyane, les Moïse, les Swedenborg, les Pierre Leroux, les Mickiewicz, et, qui sait ? les George Sand peut-être, n'est-ce pas un saint enthousiasme, une faculté divine de comprendre l'incompréhensible, « susceptible de produire les plus nobles effets dès qu'une grande cause métaphysique et morale les provoque » ? Telle est la question que George se pose dans son *Journal*. Au demeurant, ce Mickiewicz professe au Collège de France un cours tout de logique et de clarté. Il est plein de cœur, parfaitement maître de soi, et raisonne avec supériorité. Mais il est porté à l'exaltation par

la nature même de ses croyances, par la violence de ses instincts un peu sauvages, l'élan de sa foi poétique, et le sentiment si fécondant chez tous les exilés des malheurs de leur patrie.

Chopin, lui aussi, croit à l'auréole mystique de ce saint barde. Il ignore que celui-ci, ravi d'avoir su conquérir en George Sand une recrue si forte, pense que son amant est « son mauvais génie, son vampire moral, sa croix, qu'il la tourmente et finira peut-être par la tuer ». Quelle surprise qu'un tel jugement chez un être qui puise dans l'au-delà des communications secrètes! Heureusement que Sainte-Beuve passe par là, tend sa fine oreille vers Mickiewicz et déclare que s'il y a de l'éloquence, il faut noter aussi les empêchements. Quelque délicate que soit l'ouïe de Chopin, il ne les entend plus, parce que Mickiewicz, pour lui, c'est la grande cloche des douleurs polonaises. Qui pourrait être plus exaltant que cet apôtre prophétisant la résurrection de sa patrie? Le rédempteur était annoncé. Le Sauveur providentiel allait surgir, et il fallait accélérer sa venue par des actes de foi et de repentir.

Parfois, le soir, ce voyant vient à la rue Pigalle accompagné de plusieurs de ses compatriotes. Il s'installe dans un coin sombre du petit salon et lit sa *Comédie infernale*, ou l'une de ses Ballades, quelque nouveau poème tout plein des odeurs de ses forêts. Ou bien il improvise dans un délire sacré. Sur la face des émigrés se peint bientôt cette grande consternation slave, inactive et muette, qui se prolonge en un silence chargé de nostalgies. Puis Chopin se lève et s'assied au piano. On baisse encore la lampe. Il prélude par de légers arpèges, glissant sur les touches à sa manière habituelle, jusqu'à ce qu'il ait rencontré la *note bleue*, la tonalité qui lui semble correspondre le mieux à l'ambiance générale. Alors il attaque un de ses morceaux favoris, l'*Étude* en tierces du second cahier, par exemple (sol dièze mineur). Un de ses compatriotes l'appelle *la Sibérienne* parce qu'elle symbolise le voyage du déporté polonais. La neige tombe sur la plaine sans limites. (Une gamme montante et descendante à chaque main figure cet infini universel de manière saisissante.) On entend les clochettes de la troïka qui s'approche, passe et s'enfonce vers l'horizon. Et chacun a vu passer son frère ou son ami encadré par deux gendarmes russes qui l'emmènent pour jamais. Ou bien un *Scherzo* se dessine, se fixe : vieux refrain populaire

que Frédéric a entendu dans son enfance aux portes d'une auberge de village. Eux tous, le reconnaissant, le fredonnent en sourdine entre leurs lèvres serrées, tandis que leurs visages se couvrent de larmes. Et l'artiste le varie, le scande doucement, le jette et le reprend, néglige les coloris pour ne chercher que le dessin. Pour lui, le dessin c'est l'âme. Malgré des effets de sonorité d'une fluidité vaporeuse, c'est le dessin qu'il poursuit, la ligne pure de sa pensée.

L'un des amis qui l'écoute écrit : « Ses regards s'animaient d'un éclat fébrile, ses lèvres s'empourpraient d'un rouge sanglant, son souffle devenait plus court. Il sentait, nous sentions que quelque chose de sa vie s'écoulait avec les sons. » Tout à coup, une petite toux sèche, un rapide point d'orgue en pianissimo, et, dans l'ombre, Chopin dresse son fin visage blanc aux yeux cerclés de noir. Mais cela ne se termine pas toujours sur cette vision affligeante. Parfois, au contraire, jaillit de derrière le piano l'empereur d'Autriche, un vieillard impertinent, un Anglais flegmatique, une Anglaise sentimentale et ridicule, un vieux juif sordide. Et c'est encore Chopin, grand amateur de grimaces, qui, après avoir tiré des larmes de tous ces yeux, plisse les visages par le fou rire.

Parmi les vieux amis de George Sand, il est un petit homme frêle, pâle, nerveux, mais de volonté et de pensée si fort, qu'il se détache sur son temps comme une statue de bronze dans un olympe de plâtres. En son métier, c'est tout ensemble le plus violent, le plus régulier et le plus pur des créateurs. Or, comme en art tout est affaire d'âme, à ce qu'il dit, voici une opinion qui sous sa plume a quelque poids. « J'ai, écrit-il, des tête-à-tête à perte de vue avec Chopin, que j'aime beaucoup et qui est un homme de distinction rare : c'est le plus vrai artiste que j'aie rencontré. Il est de ceux, en petit nombre, qu'on peut admirer et estimer. »

Cet homme s'appelle Eugène Delacroix. Son très jeune ami Baudelaire disait de lui qu'il avait l'amour du grand, du national, de l'immense, de l'universel, lequel s'exprimait dans sa peinture dite décorative ou dans ses *grandes machines*. Quoi de plus contraire à toute l'esthétique de Chopin ? Mais ils ont tous les deux un certain goût du conventionnel, toutefois pour les arts qui ne sont pas le leur. Delacroix, ce novateur puissant, n'aime en littérature que le classique, en musique que Mozart.

Chopin, en peinture, préfère de beaucoup M. Ingres à Delacroix. Si opposés qu'ils soient de culture, de tendances, de goût, Chopin et Delacroix se comprennent pourtant profondément par le cœur. Grand amateur et connaisseur de musique, Delacroix donne bientôt à Chopin la meilleure place après Mozart. Quant à Chopin, qui chérit et respecte l'homme, il continue à détester sa peinture. C'est par le tempérament surtout qu'ils sont frères. « Mélange de scepticisme, de politesse, de dandysme, de volonté ardente, de ruse, de despotisme et, enfin, d'une espèce de bonté particulière et de *tendresse modérée* qui accompagne toujours le génie. » Voyons, de qui s'agit-il dans ce portrait si ressemblant à Chopin? C'est encore Baudelaire qui parle de Delacroix. Haïsseur de multitudes, sceptique poli, homme du monde toujours préoccupé de dissimuler les colères de son cœur, autant de traits qui conviennent à chacun. Deux violents, deux concentrés, deux pudiques, tels sont ces aristocrates nés dans le peuple. Delacroix emmenant sa vieille servante au Louvre pour lui expliquer la sculpture assyrienne, ou Chopin jouant du piano pour son domestique, voilà des images d'un meilleur enseignement critique que dix pages d'abstractions.

Ajoutons que ce sont tous deux de grands malades, des souffreteux, des tousseux, et que leur seule revanche à prendre sur la vie, c'est de vivre par l'esprit. Je voudrais dire : par l'esprit chargé de sensations. Juges exquis des nuances, la musique leur en fournit d'incomparables. Mozart est leur dieu, parce que sa science se trouve tout naturellement égale à son inspiration. Des œuvres de Beethoven ils disent : « Passages communs à côté de sublimes beautés. » Aux oreilles de Delacroix, il est parfois diffus, entortillé ; à celles de Chopin, trop athlétique, trop shakspearien, d'une passion qui frise toujours le cataclysme. Le peintre l'admire, cependant, parce qu'il le trouve moderne, bien de son temps. C'est la raison qui, précisément, le rend suspect à Chopin, auquel il faut avant tout un vin soigneusement décanté, une liqueur d'où se dégage le bouquet des souvenirs. Nietzsche dira plus tard : « Toute musique ne commence à avoir un effet *magique* qu'à partir du moment où nous entendons parler en elle le langage de notre passé. » Or, Chopin, cet exilé, n'entend jamais que les voix les plus anciennes de sa mémoire. C'est là sa poésie.

« Quand Beethoven est obscur, dit-il, et paraît manquer d'unité, ce n'est pas une prétendue originalité un peu sauvage, dont on lui fait honneur, qui en est cause; c'est qu'il tourne le dos à des principes éternels; Mozart, jamais. Chacune des parties a sa marche, qui, tout en s'accordant avec les autres, forme un chant et le suit parfaitement. C'est là le contrepoint, *punto contrapunto*. On a l'habitude d'apprendre les accords avant le contrepoint, c'est-à-dire la succession des notes qui mène aux accords. Berlioz plaque des accords et remplit les intervalles comme il peut. En musique, la logique pure, c'est la *fugue*. Être savant dans la fugue, c'est connaître l'élément de toute raison et de toute conséquence. »

Sand, un jour, s'en vient à l'atelier de Delacroix pour l'emmener dîner chez elle, où Chopin le réclame. Elle le trouve au travail, le cou enveloppé de foulards tout comme son « malade ordinaire », toussant comme lui, la voix brisée, et vociférant quand même contre Ingres et sa *Stratonice*. Ils rejoignent Chopin. Lui non plus n'aime pas la *Stratonice*, en trouve les personnages maniérés, mais « le fini » de la peinture lui plaît. En toutes choses, il est l'ami du précis, de l'achevé.

— Pour la couleur, dit-il, je n'y entends rien du tout.

On dîne. Au dessert, Maurice demande à son maître qu'il lui explique le mystère des reflets. Et Delacroix établit une comparaison entre les tons de la peinture et les sons de la musique. Étonnements de Chopin.

— L'harmonie de la musique, explique le peintre, n'est pas seulement la construction des accords, mais encore leurs relations, leur succession logique, leur entraînement, leurs reflets auditifs. Eh bien ! la peinture ne procède pas autrement. Le reflet du reflet...

Chopin s'agite :

— Laissez-moi respirer. Le reflet, c'est bien assez pour le moment. C'est ingénieux, nouveau, mais pour moi c'est de l'alchimie.

— Non, c'est de la chimie toute pure. Les tons se décomposent et se recomposent à toute heure et le reflet ne se sépare pas du relief...

Voici Delacroix bien en selle. Il explique les coloris, les contours, les teintes plates; que toute couleur est un échange de reflets, que ce qui manque à M. Ingres, c'est la moitié de la

peinture, la moitié de la vue, la moitié de la vie, qu'il est pour une moitié un homme de génie, pour l'autre moitié un imbécile.

Mais Chopin n'écoute plus. Il se lève et se met au piano. Il improvise un instant, s'arrête.

— Eh bien! s'écrie Delacroix, ça n'est pas fini.

— Ce n'est pas commencé. Rien ne me vient... Rien que des reflets, des ombres, des reliefs qui ne veulent pas se fixer. Je cherche la couleur et ne trouve même pas le dessin.

— Vous ne trouverez pas l'un sans l'autre, et vous allez les trouver tous deux.

— Mais si je ne trouve que le clair de lune?

— Vous aurez trouvé le reflet d'un reflet.

Chopin reprend sans avoir l'air de recommencer, tant son dessin est imprécis. Puis la note bleue résonne. Les voici transportés en plein ciel, errant avec les nuages par dessus les toits du square.

Nous avons remarqué plusieurs fois déjà cette *note bleue*. C'est qu'elle ne procédait pas seulement des tonalités chopiniennes : elle était le chant de son toucher, le timbre de sa main. Comme Liszt, Chopin possédait de chacun de ses doigts un état de conscience distinct. Il parvenait à dissocier leurs impressions, à leur faire transmettre au cerveau une harmonie de sensations manuelles infiniment variables. C'était toute une éducation de technique et d'observation qui enseignait à se connaître d'une façon nouvelle, à se penser d'une façon nouvelle. Pour lui, un bon mécanisme n'avait pas pour but de tout jouer avec une sonorité égale, mais d'acquérir une belle qualité de toucher afin de nuancer d'une manière parfaite. « Pendant longtemps, disait-il, les pianistes ont travaillé contre la nature en cherchant à donner une sonorité égale à chaque doigt. Au contraire, chaque doigt devrait avoir sa propre partie. Le pouce a la plus grande puissance parce qu'il est le plus gros et le plus indépendant des doigts. Vient ensuite le cinquième, à l'autre extrémité de la main ; puis l'index, son support principal. Enfin le troisième, qui est le plus faible des doigts. Quand à son frère siamois, certains pianistes essayent, en y mettant toute leur force, de le rendre indépendant. C'est chose impossible et vraisemblablement inutile. Il y a donc plusieurs espèces de sonorités, comme il y a plusieurs doigts.

Il s'agit d'utiliser ces différences. Et ceci est tout l'art du doigté. »

Chopin avait beaucoup travaillé ces questions de mécanique transcendantale. En prenant sa main, qui était petite, l'on restait surpris par ses résistances osseuses. L'un de ses amis a dit que c'était le squelette d'un soldat enveloppé par des muscles de femme. Pour un autre, au contraire, c'était une main désossée. Stephen Heller restait ébahi de lui voir couvrir un tiers du clavier et la comparait à une gueule de serpent s'ouvrant tout à coup pour engloutir un lapin d'une seule bouchée. Il avait inventé une méthode de doigté à lui. Son toucher était, grâce à ces soins, plus doux que n'importe lequel, hostile à tout *effet*, et d'une beauté qui ravissait dès les premières mesures. Pour donner à la main une position avantageuse, il la faisait jeter légèrement sur le clavier de sorte que les doigts s'y appuyassent sur le *mi*, le *fa dièze*, le *sol dièze*, le *la dièze* et le *si*. Telle était à son sens la position normale. Sans en changer, il faisait faire des exercices destinés à donner l'indépendance et l'égalité des doigts. Puis il mettait ses élèves au *staccato*, pour leur donner la légèreté, ensuite au *staccato-legato*, enfin au *legato* accentué. Il enseignait un système particulier pour conserver à la main sa forme unie et tranquille au moment de passer le pouce dans les gammes et dans les passages en arpèges. Cette tranquillité parfaite de la main lui apparaissait comme une vertu majeure, et comme le seul moyen d'atteindre à un jeu égal et posé, même lorsqu'il s'agissait de passer le pouce après le quatrième ou le cinquième doigt. Mais ces exercices expliquent aussi comment Chopin exécutait ses accompagnements si difficiles (inconnus avant lui), qui consistent à frapper des notes très éloignées les unes des autres. Et l'on comprend combien il choquait les pianistes de l'ancienne école par ses doigtés originaux, qui avaient toujours pour objet de conserver à la main sa même forme, dût-on passer le troisième ou le quatrième doigt par-dessus le cinquième. Parfois il la tenait complètement à plat et obtenait ainsi ces effets de velours et de finesse qui jetaient Berlioz et même Liszt en extase. Pour acquérir l'indépendance des doigts, il recommandait de les laisser tomber librement et légèrement, de tenir la main comme suspendue en l'air et sans nulle pesanteur. Il voulait qu'on ne prît pas trop tôt des mouvements

rapides et qu'on jouât tous les passages très *forte* et très *piano*. De cette manière, les qualités du son se font d'elles-mêmes et la main ne se fatigue jamais. C'est lui qui imagina, toujours pour acquérir l'indépendance des doigts à laquelle il tenait tellement, de faire faire des gammes en accentuant chaque troisième ou quatrième note. Il entrait dans de grandes colères lorsqu'on l'accusait d'en prendre trop à son aise avec la mesure. « Que votre main gauche soit votre maître de chapelle, disait-il, tandis que votre droite jouera *ad libitum*. »

Il ne faut pas se rebuter à la lecture de ces rapides indications techniques. Dans tout art, la technique et la matière sont de vives joies d'intelligence. Ce sont les beaux secrets du potier. Et Chopin n'a pas laissé de *méthode*. Il y avait songé. Mais tout cela est resté à l'état de projet. Le grand, le développé, le scolaire l'intimidaient. Il a toujours habité des régions réservées où il n'aimait pas trop qu'on le vînt rejoindre. Il ne s'est jamais senti la force de composer un opéra, bien que ses maîtres et ses amis l'en pressassent.

— Avec vos idées admirables, demandait M. de Perthuis, pourquoi ne nous faites-vous pas un opéra?

— Ah! monsieur le comte, répondit Chopin, laissez-moi ne faire que de la musique de piano; pour faire des opéras, je ne suis pas assez savant.

Il avait le goût de l'achevé et du rare plus que celui des grands applaudissements. C'est dans le détail qu'il excellait. Ses inventions harmoniques les plus fécondes sont faites de riens, mais de riens essentiels au caractère de son art. Le professeur Kleczynski, un de ses compatriotes, à qui j'emprunte plusieurs de ces détails, a écrit : « Étant donné la richesse de son talent, il nous a déçus un peu, nous aussi bien que Schumann. Mais, en revanche, mettant toute son âme en de petites choses, il les a finies et perfectionnées d'une manière admirable. » C'est en ces « petites choses », précisément, que Chopin était grand. Peut-être, pour lui, rien n'était-il petit. Et en effet, où finit le petit et où commence le grand? Sans doute mettait-il son âme dans toutes les choses dont il attendait un point de perfection. « Quand je suis mal disposé, disait-il, je joue sur un piano d'Erard et j'y trouve facilement un son *tout fait*; mais quand je me sens en verve et assez fort pour trouver mon *propre son à moi*, il me faut un piano de Pleyel. »

Un autre ami de Chopin, c'est Liszt. Ami de cœur et ami de métier. On essayait souvent de les opposer l'un à l'autre, de leur persuader à tous deux que le contraste de leurs méthodes, de leur jeu, comme celui de leur caractère, en faisait des rivaux. Mais tel ne fut pas le cas, et si Chopin paraît quelquefois un peu fuyant et même timide devant l'autre grand virtuose de son temps, c'est que les femmes s'en mêlèrent.

George Sand et Marie d'Agoult se connaissaient depuis longtemps. Avant le règne de Chopin, George était allée à Genève où elle avait séjourné une saison dans l'intimité de ce joli faux-ménage romantique. Puis Franz et Marie étaient venus passer un été à Nohant. De part et d'autre il y avait eu curiosité, admiration, mais aussi de secrètes jalousies. La comtesse se piquait d'écrire. Elle avait le style noble, la tête sceptique mais bien meublée, et, sauf en amour, de la mesure en tout. Chez George, le spontané l'emportait. Elle eut d'abord, pour cette belle grande dame qui jetait son bonnet par dessus les hôtels du faubourg, une sympathie de tempérament. C'était une éclatante mise en pratique de ses théories sur l'amour et la liberté. « Vous me semblez la seule chose belle, estimable et vraiment noble que j'aie vu briller dans la sphère patricienne, lui écrivait-elle. Vous êtes pour moi le véritable type de la princesse fantastique, artiste, aimante et noble de manières, de langage et d'ajustements, comme les filles des rois aux temps poétiques. » Mais cet engouement était tout littéraire. Chez Marie d'Agoult aussi, bien plus intéressée par la romancière presque illustre que par cette étrange descendante d'une lignée de rois et d'une fille de marchands d'oiseaux. Elle décida bientôt de soustraire Liszt à son influence, et c'est avec déplaisir qu'elle vit arriver ce Chopin, dont son amant prophétisait le doux et profond génie. On se refroidit donc. On se quitta. George envoya la comtesse à tous les diables.

Mais Liszt revit Chopin, car il l'aimait. Personne ne jouait les compositions du Polonais mieux que lui, parce que personne ne les connaissait plus, ne les avait davantage approfondies et exécutées dans ses concerts. « J'aime ma musique quand elle est jouée par Liszt », disait Chopin. Dans l'ouvrage que Liszt a consacré plus tard à son ami, il compare les *Études*, les *Préludes*, les *Nocturnes*, aux chefs-d'œuvre de La Fontaine. Je ne pense pas que l'on ait fait de comparaison plus juste. Deux

grands poètes qui ont cherché à faire tenir le très vaste dans le très petit et saupoudrèrent d'ironie leur cœur chaque jour blessé. C'est ici le lieu de noter le mot de Heine, qui appelait Chopin « le Raphaël du piano-forte ». Dans sa musique, chaque note est une syllabe, chaque mesure un mot et chaque phrase une pensée. Chopin inventa « ces admirables progressions harmoniques par lesquelles il dota d'un caractère sérieux même les pages qui, vu la légèreté de leur sujet, ne paraissaient pas devoir prétendre à cette importance ». C'est par le sentiment qu'elles débordent et, en les examinant de près, on y reconnaît, selon Liszt, ces transitions qui relient le sentiment et la pensée, ces dégradés de teintes dont parlait Delacroix. Des essais *classiques* de Chopin, Liszt admirait surtout l'adagio du *Deuxième Concerto*, pour lequel Chopin lui-même avait une prédilection marquée. « Les dessins accessoires appartiennent à la plus belle manière de l'auteur, la phrase principale en est d'une largeur admirable; elle alterne avec un récitatif qui pose le ton mineur et qui en est comme l'antistrophe. » Dans plusieurs des *Études* et des *Scherzos*, Liszt retrouve l'exaspération concentrée, le désespoir ironique et hautain de Fritz. Il y faut toutefois une oreille exercée, car Chopin ne laissait guère soupçonner les « secrètes convulsions » qui l'agitaient. Son caractère « se composait de mille nuances qui, en se croisant, se déguisaient les unes les autres d'une manière indéchiffrable ». Et Liszt, dont l'intelligence se signale toujours si vivement, écrit cette réflexion admirable sur les dernières œuvres de Chopin : « Il ne se servait plus de l'art que pour se donner à lui-même sa propre tragédie. » Après avoir chanté son sentiment, il se prit à le dépecer. Mais, même alors, l'émotion qui inspire ces pages reste d'une pure noblesse, leur expression demeure dans les « vraies limites du langage de l'art », sans vulgarités, sans cris outrés, sans contorsions. « Loin d'être diminuée, la qualité de l'étoffe harmonique n'en devient que plus intéressante par elle-même, plus curieuse à étudier. »

Il va de soi que Chopin se donnait pour romantique, et pourtant il se réclamait de deux maîtres, Bach et Mozart : de Bach qu'il admirait totalement, sans aucune réserve; de Mozart, chez qui il retrouvait « les principes de toutes les libertés dont il usait abondamment ». Et cependant il n'admettait pas « qu'on voulût écraser le fronton grec avec la tour gothique,

ni qu'on démolît les grâces pures et exquises de l'architecture italienne au profit de la luxuriante fantaisie des constructions mauresques... Il n'apportait pas la plus légère louange à ce qu'il ne jugeait point être une conquête effective pour l'art. Son désintéressement faisait sa force. » (Liszt.) On sait que Beethoven, Michel-Ange, Shakspeare l'effrayaient. Il paraît plus étrange qu'il n'ait pas trop goûté Schumann. Il trouvait Mendelssohn commun et n'écoutait pas volontiers certaines œuvres de Schubert « dont les contours étaient trop aigus pour son oreille, où le sentiment est comme dénudé. Toutes les rudesses sauvages lui inspiraient de l'éloignement. En musique, comme en littérature, comme dans l'habitude de la vie, tout ce qui se rapproche du mélodrame lui était un supplice. » A propos de Schubert, il dit un jour à Liszt :

— Le sublime est flétri, lorsque le commun ou le trivial lui succède.

Même dans Mozart il trouvait quelques taches. Il regrettait certains passages de *Don Juan*, cette œuvre qu'il adorait. « Il parvenait, dit toujours Liszt, à oublier ce qui lui répugnait; mais se réconcilier avec, lui était impossible. » Romantique donc, il ne s'engagea pourtant dans aucune des mêlées de l'époque, vécut à l'écart des luttes où Liszt et Berlioz se dépensèrent à fond, mais apportait cependant à leur groupe des convictions « absolues, tenaces et inflexibles ». Lorsque ses opinions eurent prévalu, en vrai grand seigneur et chef de parti, il se garda de *survaincre* et retourna à toutes ses habitudes d'art et d'esprit.

Combien souvent Liszt s'est penché sur le clavier à côté de Chopin pour suivre le toucher du sylphe! Il l'étudiait avec amour et minutie; aussi fut-il le seul qui réussit à l'imiter. « Il faisait toujours onduler la mélodie...; ou bien il la faisait mouvoir, indécise, comme une apparition aérienne. » C'est le fameux *rubato*. Mais le mot n'apprenait rien à qui savait, et rien à qui ne savait pas; aussi Chopin cessa-t-il d'ajouter cette explication à sa musique. Si l'on n'en avait l'intelligence, il était impossible de ne pas deviner cette règle d'irrégularité. Liszt l'expliquait ainsi à l'un de ses disciples : « Regardez ces arbres ; le vent joue dans leurs feuilles et réveille en eux la vie, mais ils ne bougent pas. » Ses compositions doivent être rendues avec cette sorte de balancement accentué et prosodié, cette *mor-*

bidezza dont il était difficile de saisir le secret quand on n'avait pas souvent entendu Chopin lui-même. « Il leur imprimait à toutes on ne sait quelle couleur sans nom, quelle apparence indéterminée, quelles pulsations tenant de la vibration, qui n'avaient presque plus rien de matériel et, comme les impondérables, semblaient agir sur l'être sans passer par les sens... Chopin se livrait aussi à des fantaisies burlesques; il évoquait volontiers parfois quelque scène à la Jacques Callot, pour faire rire, grimacer, gambader des figures fantastiques, spirituelles et narquoises, pleines de saillies musicales, pétillantes d'esprit et d'humour anglais comme un feu de fagots verts. *L'Étude 5* nous a conservé une de ces improvisations piquantes, où les touches noires du clavier sont exclusivement attaquées, comme l'enjouement de Chopin n'attaquait que les touches supérieures de l'esprit. »

C'est à ses compatriotes qu'il montrait le plus volontiers ces subtilités pianistiques, à quelques amis de choix. On dit que les élèves de ses élèves se font aujourd'hui encore une gloire de ces recettes précieusement transmises. Sans doute naîtra-t-il toujours par-ci par-là une âme chopinienne. Mais l'insaisissable se laisse-t-il enseigner? Liszt l'a dit : « Chopin a passé parmi nous comme un fantôme. »

MÉSINTELLIGENCES, SOLITUDES

Au mois d'octobre de 1839, le roi Louis-Philippe exprima le désir d'entendre jouer Chopin et il le fit inviter, avec le pianiste Moscheles, à Saint-Cloud. Le comte de Perthuis vint recevoir les deux artistes à la porte du château. On leur fit traverser une file de pièces pour aboutir au Salon Carré, où la famille royale se trouvait réunie en petit comité. Autour d'une table se tenaient la Reine, devant sa corbeille à ouvrage, Mme Adélaïde, la duchesse d'Orléans et les dames d'honneur. Tout auprès, le gros Roi remplissait son fauteuil. Chopin et Moscheles furent accueillis en vieilles connaissances. Ils se mirent successivement au piano. Chopin joua ses *Nocturnes* et ses *Études*, Moscheles ses *Études* à lui, puis ils exécutèrent à quatre mains une sonate de Mozart. A la fin de l'andante, s'élevèrent en fusées les « délicieux », les « divin » et il leur fut demandé de le recommencer. La fougue de Chopin électrisa l'auditoire, si bien

qu'il s'abandonna à un vrai délire musical. Enthousiasme de part et d'autre. Chopin reçut en souvenir une coupe de vermeil, Moscheles un nécessaire de voyage.

Une telle soirée était faite pour stimuler Chopin au travail. Les trois années de la rue Pigalle (1839-1842), qui s'ouvraient sous ces auspices royaux, furent bien telles qu'il les avait voulues : de grand et parfait labeur. Si l'année 1839 ne vit paraître que *Trois Valses brillantes*, elle reste surtout l'année des *Préludes*, le chef-d'œuvre peut-être le plus rare et le plus parfait de toute la littérature du piano; la fameuse *Sonate en si bémol mineur*, dont Schumann a dit assez étrangement : « Un certain génie impitoyable nous souffle au visage, terrasse de son poing pesant quiconque voudrait se cabrer contre lui et fait que nous écoutons jusqu'au bout, comme fascinés et sans gronder... mais aussi sans louer : car ce n'est pas là de la musique. La sonate se termine comme elle a commencé, en énigme, semblable à un sphinx moqueur. »

Chopin donne encore en 1840 et 1841 quatre *Nocturnes*, la deuxième et la troisième *Ballade*, *un Scherzo*, trois *Polonaises*, quatre *Mazurkas*, trois *Nouvelles Études*, une *Valse*, la *Fantaisie en fa mineur*, la *Tarentelle*, un *Allegro de concert*.

Il consent, au printemps de 1841, à rejouer en public chez Pleyel. Salle comble, naturellement ; car à présent c'est Chopin et Liszt qui font à Paris les plus fortes recettes. Or, c'est Liszt, précisément, ce cœur enthousiaste, qui réclame l'honneur de faire le compte rendu pour la *Gazette musicale*. Voici quelques variations et cadences de sa plume de pianiste.

« Lundi dernier, à huit heures du soir, les salons de M. Pleyel étaient splendidement éclairés : de nombreux équipages amenaient incessamment, au bas d'un escalier couvert de tapis et parfumé de fleurs, les femmes les plus élégantes, les jeunes gens les plus à la mode, les artistes les plus célèbres, les financiers les plus riches, les grands seigneurs les plus illustres, toute une élite de société, toute une aristocratie de naissance, de fortune, de talent et de beauté.

« Un grand piano à queue était ouvert sur une estrade ; on se pressait autour ; on ambitionnait les places les plus voisines ; à l'avance on prêtait l'oreille, on se recueillait, on se disait qu'il ne fallait pas perdre un accord, une note, une intention, une pensée de celui qui allait venir s'asseoir là.

Et l'on avait raison d'être ainsi avide, attentif, religieusement ému, car celui que l'on attendait, que l'on voulait voir, entendre, admirer, applaudir, ce n'était pas seulement un virtuose habile, un pianiste expert dans l'art de faire des notes; ce n'était pas seulement un artiste de grand renom, c'était tout cela et plus que tout cela, c'était Chopin.

« ... Ce ne fut que rarement, à de très distants intervalles, que Chopin se fit entendre en public; mais ce qui eût été pour tout autre une cause certaine d'oubli et d'obscurité, fut précisément ce qui lui assura une réputation supérieure aux caprices de la mode, et ce qui le mit à l'abri des rivalités, des jalousies et des injustices. Chopin, demeuré en dehors du mouvement excessif qui, depuis quelques années, pousse l'un sur l'autre, et l'un contre l'autre, les artistes exécutants de tous les points de l'univers, est resté constamment entouré d'adeptes fidèles, d'élèves enthousiastes, de chaleureux amis qui, tout en le garantissant des luttes fâcheuses et des froissements pénibles, n'ont cessé de répandre ses œuvres, et avec elles l'admiration pour son génie et le respect de son nom. Aussi, cette célébrité exquise, tout en haut lieu, excellemment aristocratique, est-elle restée pure de toute attaque. Un silence complet de la critique se fait déjà autour d'elle, comme si la postérité était venue; et dans l'auditoire brillant qui accourait auprès du poète trop longtemps muet, il n'y avait pas une réticence, pas une restriction; toutes les bouches n'avaient qu'une louange. »

Chopin fut content de son ami. Quelques semaines plus tard, il partait pour Nohant, plein d'idées, mais sans vrai plaisir. « Je ne suis pas créé pour la campagne, disait-il; cependant je jouis de l'air frais. » Ce n'était guère. De son côté, Sand écrivait : « Il voulait toujours Nohant et ne supportait jamais Nohant. » Ses désirs campagnards étaient vite assouvis. Il se promenait un peu, s'installait sous un arbre, ou cueillait quelques fleurs. Puis il retournait s'enfermer dans sa chambre. On lui reprochait d'aimer *la vie factice*. Ce qu'il aimait plutôt, c'était sa fièvre, son âme baissée en veilleuse, son état de *malade ordinaire* de Mme Sand. Il cultivait, sans s'en rendre compte, les vieux penchants de son enfance, ses irrésolutions, sa sensibilité la plus morbide, tous les raffinements de l'élégance et de l'esprit. Et ce qu'il n'aimait point, il se mit

sans y songer à le haïr : le côté plébéien de George, ses rêves humanitaires, ses amis démocrates d'opinion et de naissance, ce Pierre Leroux surtout, si malpropre, si mal peigné, le col saupoudré de pellicules et qui venait toujours mendier quelques subsides. Ah! qu'il faisait bon voir arriver Delacroix, ce pur dandy tiré à quatre épingles! Lui et Frédéric, ils avaient l'air de deux princes égarés en mauvaise compagnie à cette table où Leroux et les camarades d'atelier de Maurice exagéraient leur tenue débraillée. Les deux artistes se désolaient entre eux avec humeur que George tolérât tant de sans-gêne. Qu'eût dit Liszt, si difficile sur ce chapitre, et qui s'intitulait *professeur de bonnes manières*? Mais Mme Sand ne voulait pas qu'on s'en tînt aux apparences. Elle passait sur les éclats de rire grossiers, les vociférations, les disputes de ses invités, la familiarité de ses domestiques, les soûleries de son frère Hippolyte. Elle n'entendait que la *sincérité* des cœurs, n'écoutait que les doctrines, et ne voulait pas qu'on prît « les mouches pour des éléphants ». Elle taxait les agacements de Chopin de maladifs, incompréhensibles, n'y voulait voir que les caprices d'un enfant de génie malade. Il se retirait dans sa chambre, boudait. On ne le voyait plus qu'aux heures des repas, où il regardait tout le monde avec méfiance, avec dégoût.

Il y eut un incident assez pénible durant l'été de 1841, à cause de Mlle de Rozières, une élève de Chopin, qui était l'amie de George et la maîtresse d'Antoine Wodzinski. Chopin la trouvait intrigante, collante, et il lui déplaisait qu'elle eût su s'insinuer dans l'intimité de George. De plus, il la jugeait ostentatoire, pleine de fracas, grandiloquente dans l'expression de son amitié.

Mais ce qui déchaîna sa colère, c'est qu'Antoine, inspiré peut-être par Mlle de Rozières, eût envoyé à sa famille une réplique de son buste à lui, Chopin, par le sculpteur Dantan. Quelle équivoque intention ne prêterait-on pas à un geste semblable? Que penserait Marie, son ancienne fiancée? Frédéric en fut bouleversé et il se plaignit à Fontana, qui avait fait présent de ce plâtre à Antoine. « Je n'ai donné aucune commission à Antoine, lui écrit-il... Et aux parents, combien cela leur paraîtra étrange!... Ils ne croiront jamais que ce n'est pas moi qui le lui ai donné. Ce sont des choses très délicates auxquelles il ne faut pas toucher... Mlle de

Rozières est indiscrète, aime à faire montre de son intimité, se mêle volontiers des affaires d'autrui ; elle embellira, exagérera tout ceci et fera un bœuf d'une grenouille, ce qui ne lui arrivera pas pour la première fois. C'est (entre nous) un cochon insipide qui d'une manière étonnante sut se creuser un passage dans mon enclos, y remue la terre et y cherche des truffes parmi les roses. C'est une personne à laquelle il ne faut point toucher, car dès qu'on y touche il en résulte une indiscrétion inénarrable. Enfin, c'est une vieille fille ! Nous autres, vieux cavaliers, nous valons bien mieux ! »

De son côté, George signale à cette demoiselle l'irritation du grand homme. Elle s'épanche dans ce cœur ami. Car n'est-elle pas visée en dessous et percée à coups d'épingle chaque fois qu'elle prend parti contre les jugements et opinions de son ami ? « Si je n'étais témoin de ces engouements et de ces désengouements maladifs depuis trois ans, je n'y comprendrais rien, mais j'y suis malheureusement trop habituée, écrit-elle. J'ai essayé de lui remettre l'esprit en lui disant que W. ne viendrait pas, qu'il pourrait y compter. Il a sauté au plafond en disant que si j'en avais la certitude, apparemment c'est que je lui avais fait savoir la vérité. Là-dessus j'ai dit *oui*, j'ai cru qu'il deviendrait fou. Il voulait s'en aller, il disait que je le faisais passer pour fou, pour jaloux, pour ridicule, que je le brouillais avec ses meilleurs amis, que tout cela venait des *caquets* que nous avions faits ensemble, vous et moi, etc... Enfin, comme de coutume, il veut que personne ne souffre de sa jalousie, excepté moi. » Et plus loin : « Je n'ai jamais eu de repos et je n'en aurai jamais avec lui. — Avec cette organisation désespérante, on ne peut jamais rien savoir. Avant-hier, il a passé la journée entière sans dire une syllabe à qui que ce soit... Je ne veux pas qu'il se croie le maître. Il en serait d'autant plus ombrageux à l'avenir et, tout en gagnant cette victoire, il en serait désespéré, car il ne sait ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas. »

Certes, Chopin était jaloux. Mais il faut donner à ce mot un sens un peu différent de l'usuel. Ce n'étaient pas des jalousies d'amant. Sa jalousie s'étendait sur toutes les influences, les désirs, les curiosités, les amitiés de sa maîtresse. C'était le sauvage besoin d'une possession absolue. Il lui fallait savoir à toute heure que toutes les sources vitales de George prenaient

naissance dans son cœur à lui ; que s'il était l'enfant par les sens, il était le père par l'esprit. Il lui fallait sentir que son règne effaçait les règnes précédents, les abolissait, et qu'en l'adoptant, en l'aimant, George était née de nouveau. Il aurait voulu qu'elle ignorât l'existence même du mal, qu'elle ne s'en souvînt pas en lui parlant, que sans cesser d'être bonne, tendre, dévouée, voluptueuse, maternelle, elle fût encore la pâle, l'innocente, la sévère, la virginale épouse de son âme. « Il n'eût demandé que cela, ce pauvre amant de l'impossible... » notait Sand. Et lorsqu'il sentait lui échapper cette universelle propriété que devait lui donner son amour, il n'en voulait plus, il en repoussait les dérisoires succédanés. C'est par excès d'appétit qu'il refusait ces faibles nourritures. Gavé par ce qu'il recevait, il restait affamé de ce qu'on ne lui donnait pas.

Assurément il avait quelque raison d'être jaloux de tous. Il savait trop que *l'exercice des émotions* était chez elle la vraie loi de connaissance. Alors il trouvait de l'esprit pour la tourmenter, « il avait l'air de mordre tout doucement pour s'amuser, et la blessure qu'il faisait pénétrait jusqu'aux entrailles ». Puis il quittait la place sur une phrase absolument polie, mais glacée, et retournait s'enfermer chez lui.

Au cours de ses nuits laborieuses, George se servait à elle-même d'écorchée, épluchait l'âme fuyante de son amant et, en bonne femme de lettres qu'elle était, traçait leur double portrait dans sa *Lucrezia Floriani*. Était-ce inconscience, sadisme, obscure vengeance qui la poussait, les lendemains, à faire lire à Chopin ces reconstructions impitoyables ? Mais l'artiste ne s'apercevait de rien. Ou du moins, il faisait semblant. Il se penchait sur ces feuilles ; il admirait, complimentait. Mais, comme toujours, il ne livrait rien de sa vie intérieure, et si Lucrezia se délivrait en s'écrivant, le prince Karol retournait dans sa chambre où les sons légers du piano interprétaient toute cette misère refoulée. Lui aussi il tenait à sa peine, et même aux signes matériels de sa peine. « Prends bien soin de mes manuscrits, recommande-t-il à Fontana, ne les froisse pas, ne les salis pas, ne les déchire pas... J'aime tant *mon ennui écrit*, que je tremble toujours pour mes papiers. »

« L'*amitié* de Chopin... », écrivait George. Ou bien : « Notre histoire, à nous, n'avait rien d'un roman. » Et même : « Son piano était bien plus son tourment que sa joie. » Cela montre

à quel point les êtres qui ont mêlé leurs vies peuvent réserver leur âme. En voilà deux, bien pénétrants, bien avides, et qui pourtant ne s'épousèrent jamais.

Dans l'automne de 1842, George Sand et Chopin quittent la rue Pigalle pour aller s'installer dans les appartements n°s 5 et 9 du square d'Orléans. Entre eux, au n° 7, habite leur grande amie, Mme Marliani, femme d'un homme politique espagnol. Tout à côté logent Pauline Viardot et le sculpteur Dantan. On établit là une espèce de phalanstère qui les divertit et où la liberté est « garantie ». Chacun travaille et vit chez soi. Les repas sont pris à frais communs chez Mme Marliani. Sand a un billard, Chopin un grand salon pour ses pianos. L'ameublement est moderne, de style Louis-Philippe, avec une pendule et des flambeaux Empire sur la cheminée. Derrière l'un des pianos, un tableau de Frère représente une caravane dans le désert. Au-dessus de l'autre, un pastel de Coignet montre les pyramides d'Égypte. Pendant le jour on ne se voit guère, mais le soir ils courent les uns chez les autres comme bons voisins de province. Chopin cultive toujours la société élégante et reçoit chez lui ses élèves titrées et amoureuses. Mais il n'accueille qu'avec beaucoup de répugnance les innombrables pianistes ou curieux qui viennent maintenant lui faire visite et sollicitent son appui.

Un jour, son valet apporte à Chopin la carte d'un sieur W. de Lenz, virtuose et musicographe russe. Chopin ne le recevrait pas (cet ennemi de sa Pologne moins encore que quiconque), si la carte ne portait au crayon ces mots : *Laissez passer; Franz Liszt.* Il se décide donc à faire entrer ce monsieur légèrement importun et le prie de s'asseoir au piano. Lenz joue bien, on voit qu'il est élève de Liszt. Il se produit dans une ou deux mazurkas de Chopin, et, comme son maître, y ajoute quelques traits. Chopin s'en amuse et s'en agace un peu.

— Il faut qu'il touche à tout, ce bon Franz ! Mais une recommandation de lui mérite quelque chose. Vous êtes le premier élève qui vienne de sa part. Je vous donnerai deux leçons par semaine. Soyez ponctuel ; avec moi tout est à l'heure, ma maison est un pigeonnier...

Chopin l'invite à revenir en ami pour faire la connaissance de Mme Sand, parce que M. de Lenz en exprime le vif désir.

Donc, il arrive un soir et Chopin le présente à George, à Pauline Viardot, à Mme Marliani. Sand ne dit pas un mot, hostile, fermée, car elle déteste les Russes; mais Lenz s'assied exprès à côté d'elle. Il observe que Chopin voltige tout autour comme un petit oiseau effrayé dans sa cage. Pour rompre les chiens, Chopin demande à Lenz de jouer *l'Invitation à la Valse*, une élégante spécialité du Russe qui, quelques années auparavant, l'avait révélée à Liszt lui-même. Lenz s'exécute, un peu intimidé. Sur quoi George continue de garder le silence; Chopin lui tend la main aimablement, puis s'assied avec embarras derrière la table où brûle une lampe Carcel.

— Est-ce que vous ne viendrez pas une fois à Pétersbourg? demande l'étranger en s'adressant à George Sand.

— Je ne m'abaisserai jamais à un pays d'esclaves!

— Vous auriez raison de ne pas venir, vous pourriez trouver la porte fermée.

George, interloquée, ouvre ses grands yeux, que Lenz qualifie dans ses notes de « beaux grands yeux de génisse ». Chopin, pourtant, ne paraît pas mécontent, comme s'il approuvait qu'on tînt tête à sa maîtresse. Alors elle se lève, va devant la cheminée où flambe une bûche et allume un gros cigare *trabucco*.

— Frédéric, un *fidibus*, crie-t-elle.

Il se lève et apporte le tison enflammé.

— A Pétersbourg, reprend George en soufflant un nuage de fumée, je ne pourrais probablement pas même fumer un cigare dans un salon?

— Dans aucun salon, madame, je n'ai jamais vu fumer un cigare, riposte l'homme assez mal élevé qu'est Lenz en lorgnant les tableaux.

Il faut supposer toutefois que ces manières robustes ne déplurent pas entièrement, puisque le lendemain de cette visite, pendant que Chopin lui donnait sa leçon, il dit à Lenz :

— Mme Sand croit avoir été impolie envers vous. Elle peut être si aimable! Vous lui avez plu.

Entre George et Chopin, toute la complication vient de ce qu'il aime encore d'amour, alors qu'elle se cantonne depuis longtemps dans l'affection. Son « petit Chopin », elle l'aime, elle l'adore, mais comme elle aime Maurice et Solange. Dans les mois où ils vivent séparés, elle est toujours inquiète

de sa santé. Elle sait qu'il se gouverne mal. Elle écrit aux uns et aux autres pour leur recommander une surveillance discrète. N'oublie-t-il pas d'avaler son chocolat le matin, son bouillon à dix heures? Qu'on l'oblige à se soigner, à ne pas sortir sans foulard.

Mais lui, il a trouvé un moyen neuf pour exalter encore des sentiments dont le déséquilibre même est un actif stimulant de production artistique : il ne veut pas lui donner de soucis, il la laissera dans l'ignorance de son mal moral et physique, de ses angoisses, de ses crachements de sang. Qu'elle, du moins, ait le repos nécessaire à sa tâche. Dans tout sacrifice consenti à l'amour il y a des joies humbles et d'autant plus profondes qu'elles restent cachées. Mais c'est l'amour le plus enseveli qui nourrit le mieux.

George passe maintenant une partie de ses hivers à la campagne, tandis que Chopin se fatigue à Paris. Il s'agit de n'en rien laisser voir. Ses lettres sont gaies, confiantes. « La maladie est loin de moi, je n'ai que du bonheur devant moi. Jamais je n'ai eu plus d'espoir. » Ou bien : « Votre jardinet (du square d'Orléans) est tout en boules de neige, en sucre, en cygne, en hermine, en fromage à la crème, en mains de Solange et en dents de Maurice. Soignez-vous, ne vous fatiguez pas trop avec vos paquets. A demain une nouvelle lettre, si vous permettez. Votre toujours plus vieux que jamais, et beaucoup, extrêmement, incroyablement vieux, Ch... » Peut-être ne s'est-il jamais senti plus seul, le petit souffreteux, comme le nommait sa maternelle amie. Mais c'est un homme de solitude.

A quarante ans de là, j'en vois un autre qui lui ressemble et se nourrit lui aussi d'un *moi* terriblement dur, un moi qui, pas plus que celui de Chopin, ne peut se répandre sur les êtres, saigner sur eux, parce qu'il est trop haut, trop sauvage, trop pudique : c'est Nietzsche. Il n'est pas surprenant que Nietzsche aimât Chopin à l'égal d'un frère choisi. Leur amour à tous deux était trop grand pour leur cœur.

Lorsque j'entends jouer le *Nocturne en ut mineur* (op. 48), où, sous tant de souffrance réservée, éclate pourtant, mêlé au *malheur*, cet *idéal* qui ne se construit que sur les joies créatrices de l'esprit, je pense à une page écrite par Nietzsche dans une loggia qui domine la place Barberini à Rome, au mois de

mai 1883. C'est ce beau *Chant de la nuit*, où passent les visions noires et bleues de Chopin, son regard de fleur, ses yeux de jeune fille, et son cœur si « extrêmement, incroyablement vieux ». Quelques fragments de ces strophes me paraissent fournir au nocturne dont je parle, — et aux solitudes finales où le poète va maintenant entrer, — un commentaire digne d'eux.

Avant de les rapporter, je dirai encore qu'une tradition parmi les artistes polonais veut que ce morceau ait été composé un jour d'orage où Chopin s'était réfugié dans l'église de Saint-Germain des Prés. Il écouta l'office parmi les roulements du tonnerre, et, rentré chez lui, improvisa l'admirable choral qui forme le centre de cette solennelle élévation. Mais cela ne me retient nullement d'associer cette prière au chant païen de Nietzsche. Bien au contraire : l'une et l'autre ont cet élan, ce point d'enthousiasme qui fait s'écrier le philosophe : « Il y a en moi un désir d'amour qui parle lui-même le langage de l'amour. »

LE CHANT DE LA NUIT

« Il fait nuit : voici que s'élève plus haut la voix des fontaines jaillissantes. Et mon âme, elle aussi, est une fontaine jaillissante.

« Il fait nuit : voici que s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme, elle aussi, est un chant d'amoureux.

« Il y a en moi quelque chose d'inapaisé et d'inapaisable qui veut élever la voix. Il y a en moi un désir d'amour qui parle lui-même le langage de l'amour.

« Je suis lumière : ah ! si j'étais nuit ! Mais ceci est ma solitude, d'être enveloppé de lumière.

. . . . . .

« Ma pauvreté, c'est que ma main ne se repose jamais de donner ; ma jalousie, c'est de voir des yeux pleins d'attente et des nuits illuminées de désir.

« O misère de tous ceux qui donnent ! O obscurcissement de mon soleil ! O désir de désirer ! O faim dévorante dans la satiété ! »

. . . . . .

Ainsi chantait Zarathoustra.

CHAGRINS, HAINES

Il semble que ce soit vers 1842 que la vie, en Chopin, commence à baisser de ton. Même la volonté de guérir, pour qui l'eût-il cultivée, maintenant que l'amour n'est plus en avant, mais en arrière de lui? Les amants qui sentent tarir en eux le pouvoir de souffrir, s'abandonnent tout de suite aux doux appels de la mort. S'ils disparaissent, on les plaint d'avoir été faibles. S'ils survivent, on leur reproche d'être cyniques. Eux-mêmes ne se doutent pas qu'ils sont vidés de leur substance, comme ces arbres creux, feuillus encore, mais dont un coup de vent aura raison. Chopin mourant se croyait éternel.

Au printemps de 1842, son ami d'enfance Matuszinski succomba à la tuberculose. Au mois de mai 1844, son père s'éteignit à Varsovie. C'était la fin d'un juste. Il ferma les yeux en regardant les portraits et le buste de son fils bien-aimé et demanda qu'après sa mort l'on ouvrît son corps, parce qu'il craignait d'être enterré vivant.

Ces deux coups furent terribles pour l'artiste. Pourtant, il écrivait aux siens : « J'ai déjà survécu à tant de gens plus jeunes et plus forts que moi, qu'il me semble être éternel... Ne vous inquiétez jamais de moi : Dieu étend sur moi sa grâce. » Devant la persistance de sa dépression, George eut la pensée d'inviter à Nohant la sœur aînée de Frédéric et son mari : le ménage Iedrzeiewicz. Il fallut les prévenir des grands changements qu'ils allaient découvrir dans la santé de leur frère. George leur écrivit :

« Vous allez trouver mon cher enfant bien chétif et bien changé depuis le temps que vous ne l'avez vu, mais ne soyez pourtant pas trop effrayés de sa santé. Elle se maintient sans altération générale depuis plus de six ans que je le vois tous les jours. Une quinte de toux assez forte, tous les matins, deux ou trois crises plus considérables et durant chacune deux ou trois jours seulement, tous les hivers ; quelques souffrances névralgiques, de temps à autre, voilà son état régulier. Du reste, sa poitrine est saine et son organisation délicate n'offre aucune lésion. J'espère toujours qu'avec le temps elle se fortifiera, mais je suis sûre, du moins, qu'elle durera autant qu'une autre, avec une vie réglée et des soins. Le bonheur de vous

voir, quoique mêlé de profondes et douloureuses émotions qui le briseront peut-être un peu le premier jour, lui feront pourtant un grand bien et j'en suis si heureuse pour lui que je bénis la résolution que vous avez prise... Il y a longtemps qu'il ne s'occupe que du bonheur de ceux qu'il aime, à la place de celui qu'il ne peut partager avec eux. Pour ma part, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour lui adoucir cette cruelle absence, et, bien que je ne la lui aie pas fait oublier, j'ai, du moins, la consolation de lui avoir donné et inspiré autant d'affection que possible après vous autres. »

George écrivit même à Mme Nicolas Chopin pour lui assurer que, désormais, elle consacrerait à Frédéric sa vie et le regarderait comme son propre fils.

Louise et son mari vinrent donc en 1844 passer à Nohant une partie de l'été. Et la joie qu'en eut Chopin se transposa en un sentiment nouveau de gratitude pour son amie. L'amertume quitta un peu son âme, le rendit plus fort et plus courageux. La confiance même lui revint pour un temps. Et l'amitié qu'il vit naître entre George et Louise créa entre eux des liens différents, qui se prolongèrent désormais au delà de l'amour, vers son enfance et sa patrie. Le côté filial et familial de sa tendresse s'en trouva renforcé.

Après leur départ, Frédéric s'accroche davantage à ses « bien-aimés », à ces morceaux de lui-même. Il les revoit en songe. Il cherche leurs places sur le canapé, conserve comme une relique une pantoufle brodée oubliée par sa sœur, se sert du crayon de son portefeuille, comme autrefois Marie Wodzinska se servait du sien. Il leur donne des nouvelles de l'automne, du jardin. Il entre dans les plus petits détails, jusqu'à parler du petit ours qui monte et descend sur le baromètre. Comme on voit bien tout ce qui manque à cet amant manqué!

A la promenade, il suit les autres sur un petit âne, pour se fatiguer moins. Mais l'automne est froid, pluvieux, et Chopin passe plus de temps devant son piano que dehors. Puis il retourne à Paris et se réinstalle au square d'Orléans tout au début de novembre. George se préoccupe sérieusement cette fois de « son cher cadavre », le recommande aux amis pendant qu'elle reste à la campagne. Cette époque est marquée de part et d'autre par une flambée de sollicitude affectueuse. Chopin ne

veut pas qu'elle s'inquiète et continue de dissimuler les progrès de la maladie. A son insu, George s'informe de lui. « Il ne faudrait pas qu'il sache... Je ne puis me passer de ces préoccupations, qui font le bonheur de ma vie... Décidément, je ne pourrais pas vivre sans mon petit souffreteux. » Elle se rend compte que l'organisme de *Chip* est atteint de manière tout à fait grave. Il décline visiblement. Le mauvais hiver, les nerfs, l'irritation, la bronchite persistante en sont peut-être la cause. Toutefois, l'amour pouvait encore beaucoup. Mais l'amour s'est réfugié apparemment dans les seuls sentiments de famille. « Qu'il n'ait jamais d'inquiétude sur votre compte à tous, écrit George à Louise, car son cœur est toujours avec vous, et à toute heure il se tourmente et s'élance vers sa chère famille. »

Pendant l'hiver de 1845 et le printemps de 1846, il souffre de la grippe. Cependant, il ne forme pas d'autres plans que les usuels et il projette de passer l'été à Nohant. Avant de partir, il donne chez lui un petit dîner. « De la musique, des fleurs, des boustifailles. » Comme invités : le prince Czartoryski et sa femme, la princesse Sapieha, Delacroix, Louis Blanc, Pauline Viardot, enfin les vieux amis. Mais, en arrivant à Nohant, tout lui paraît étranger, comme dans une maison désertée par la vie. Il change son piano de place, dispose sa table autrement, ses volumes de poésie, sa musique. « J'ai toujours un pied chez vous, écrit-il à Louise et à son mari, l'autre, dans la chambre à côté, où travaille mon hôtesse, et pas du tout chez moi en ce moment, mais bien, comme d'ordinaire, *dans d'étranges espaces*. Ce sont, sans doute, des espaces imaginaires, mais je n'en rougis pas. » Son plaisir est de se faire chanter par Pauline Viardot des mélodies espagnoles qu'elle a notées elle-même. « J'aime beaucoup ces chansons ; elle m'a promis de vous les chanter quand elle passerait à Varsovie. Cette musique vous unira à moi ; je l'ai toujours écoutée avec un grand enthousiasme. »

Mais il faut regarder en-dessous de la surface, car dans les profondeurs de tous ces êtres qui vivent en commun, un drame se prépare. On peut dire qu'il couve depuis déjà plusieurs années. Et ce n'est ni George, ni Frédéric, qui seront les auteurs responsables de son explosion, mais les enfants.

Il y a d'abord Maurice, l'aîné, jeune homme de vingt-deux

ans adoré par sa mère et très gâté par elle, élevé à la diable, peintre à ses heures, littérateur à d'autres, collectionneur de lépidoptères et de minéraux, qui promet au total de devenir un type assez complet de raté intelligent. Il n'est pas sans talent, a de l'allure, de la gaîté, mais un petit ton âpre et cassant. Depuis le voyage de Majorque il avait eu le temps de s'habituer à Chopin, ayant vu pour ainsi dire chaque jour cet ami de sa mère. Mais s'il y eut d'abord entre eux une certaine sympathie, elle s'est vite relâchée, et voilà plusieurs années déjà qu'ils ne s'entendent pas. Sans doute cela est-il fort explicable. Maurice aime par-dessus tout sa mère et il voit bien que sa vie n'est pas facile, unie; il surprend des disputes, il s'agace des nervosités de l'homme prétendu grand et qu'il voit, lui, sous les traits d'un malade difficile, renfermé, et quelquefois mauvais. Peut-être même souffre-t-il des sourires équivoques qui soulignent le passage des deux amants célèbres. Et puis son père, ce médiocre Dudevant, doit lâcher parfois de grosses pointes outrageantes quand son fils va le voir. Il est froissé aussi par le caractère de Chopin, ses manières de grand seigneur, l'œil souvent dédaigneux de ce pique-assiette sévère et encombrant. Or les enfants ne pardonnent jamais à l'étranger qui se permet une critique, et d'autant moins qu'elle est fondée. Chopin en fait une, assez vive, à propos de Maurice et d'Augustine. Cette Augustine était une nièce de Mme Sand, fille de sa cousine Adèle Brault, laquelle appartenait à la lignée toute peuple de la famille et n'était rien d'autre qu'une dame galante. Par pitié pour la jeune fille, George l'avait prise chez elle, où Augustine, charmante et d'un cœur tendre, était devenue la favorite de la jeunesse, à l'exception d'une seule personne, Solange. Chopin n'aimait pas Augustine. Il prit le parti de Solange. Quant à Maurice, ennemi né de sa sœur, il fut à ce point *pour* Augustine qu'on le soupçonna d'être devenu son amant. George le nie avec force, avec autorité. Mais Chopin le croit volontiers, d'abord parce que son intuition le veut ainsi, ensuite parce que Solange cherche, par toutes sortes de moyens, à ancrer cette idée dans sa tête.

Une bizarre fille, cette Solange. Au physique, le portrait de sa bisaïeule Marie-Aurore de Saxe, c'est-à-dire blonde, fraîche, admirablement bien faite. Au moral, d'un esprit froid, bril-

lant et vif, passionnée, vaniteuse, très excitable, sournoise, peut-être fausse, en tout cas volontaire, nullement équilibrée. On traite toujours de cœur dur cette névrosée qui aurait pu se développer de façon bien intéressante. On la brime, on l'aigrit, on la rend impitoyable. Pauline Viardot prétend qu'elle fait le mal par amour de l'art. C'est qu'elle est née ardente et malheureuse. Une nature comme celle-là a besoin d'être aimée à fond, et ses duretés lui sont venues surtout par jalousie. Ce sont les offenses lentement enregistrées par son cœur qui l'ont faite solitaire et mauvaise. Sa mère elle-même disait : « Elle a dix-neuf ans, elle est belle, elle a une intelligence remarquable, elle a été élevée avec amour dans des conditions de bonheur, de développement, de moralité, qui auraient dû en faire une sainte ou une héroïne. Mais ce siècle est maudit et elle est l'enfant de ce siècle... Tout est passion chez elle, et passion *glacée*, ce qui est bien profond, bien inexplicable et bien effrayant. » A qui la faute? C'est dans les familles seulement qu'on trouve ces sortes de haines raffinées qui sont une des formes tristes de l'amour.

Il y a longtemps que le mystère de cette âme attire Chopin. Et d'abord Solange est coquette. Depuis sa puberté elle essaye sur lui le pouvoir de son âge trouble, et ce nerveux n'y paraît pas insensible. Ne retrouve-t-il pas en elle les séductions et même cette grâce animale et libre que devait avoir George à quinze ans? Un amant aime dans la fille de sa maîtresse les bonheurs qu'il n'a pas eus et le souvenir rajeuni de ses souffrances. Solange est moins franche que sa mère, assez perverse même. Elle tâte de quelques jeux pas très innocents; par goût d'abord, et aussi pour apaiser cette rancune amoureuse qu'elle voue aux siens. Il serait beau de venger son cœur méprisé en ôtant à celui de sa mère la tendresse de Chopin. Un autre attrait de celui-ci sur Solange c'est son élégance, sa distinction, ses hautes relations mondaines. Car elle est snob, et il fait délicieux se réfugier dans le salon du grand ami tout peuplé de comtesses, quand celui de sa mère résonne des rires de Maurice et de ses camarades, ou des « grandes pensées » de Pierre Leroux. On y trouve même en ces derniers temps une horde de poètes-artisans dont la romancière est entichée.

C'est donc tout un drame obscur, journellement avorté, mais journellement repris, semé de malentendus et compliqué

de gêne. Car Sand, bien des fois, voudrait s'en expliquer avec son amant, l'obliger à intervenir. Mais il se dérobe, ou bien prend ouvertement le parti de Solange. George s'essaye en vain à briser sa fille. Elle se briserait plutôt elle-même contre les aspérités de ce caractère, en tant de choses si semblable au sien.

De ces mésintelligences, c'est Chopin qui souffre le plus, puisque jamais il ne peut se délivrer par la parole, les vaines explications, puisque jamais il ne peut rien exprimer qu'en musique. Sa nervosité augmente. Il se laisse agacer jusqu'aux larmes par des histoires de domestiques. Il ne conçoit pas qu'on puisse renvoyer un vieux serviteur, et précisément Mme Sand, cette bonne *communiste*, fait maison neuve à tour de bras. C'est une calamité. Le valet de chambre polonais de Frédéric est congédié « parce qu'il ne plaît pas aux enfants ». — Lisez : à Maurice et à Augustine. C'est le vieux jardinier Pierre qu'on liquide, après quarante années de service. Vient ensuite le tour de Françoise, la femme de chambre, à qui George avait pourtant dédié une de ses œuvres. « Fasse le Ciel, écrit Frédéric à sa sœur, que les nouveaux plaisent davantage au jeune homme et à la cousine. » Il est fatigué. Et, quand il est fatigué, il n'est pas gai, cela déteint sur l'humeur de chacun. Il se sent vieux.

George aussi se sent vieille. Elle a quarante-deux ans. Et tout en rédigeant un passage de sa *Lucrezia Floriani*, elle songe si fort à elle-même, à son premier amant, qu'elle retourne pour la première fois depuis quinze années dans le petit bois qu'elle voit de sa fenêtre où elle donnait ses rendez-vous à Jules Sandeau. C'est dans ce *bois sacré* que sa fuite de la maison conjugale avait été décidée, en 1831. Elle y chercha, elle y retrouva un arbre sous lequel son amant avait coutume de l'attendre. Leurs initiales, gravées dans l'écorce, s'y voyaient encore faiblement. « Elle repasse dans sa mémoire les détails et l'ensemble de sa première passion et les compare à ceux de la dernière, non pour établir un parallèle entre deux hommes qu'elle ne songea pas à juger froidement, mais pour interroger son propre cœur sur ce qu'il pouvait encore ressentir de passion et supporter de souffrances... Suis-je encore capable d'aimer? Oui, plus que jamais, puisque c'est l'essence de ma vie et que je me sens vivre avec intensité par la douleur; si je

ne pouvais plus aimer, je ne pourrais plus souffrir. Je souffre, donc j'aime et j'existe. » Et pourtant elle sent qu'il faut renoncer à quelque chose. A quoi donc? A l'espérance du bonheur? « A un certain âge, finit-elle par penser, il n'y a plus de bonheur que celui qu'on donne. En chercher un autre est insensé... Alors la Floriani fut saisie d'une immense douleur en disant un éternel adieu à ses chères illusions. Elle se roula par terre, noyée de larmes. »

C'est un temps dur, un temps de crises que cette fin d'été de 1846. Le ciel lui-même est plein d'orages. Pourtant Chopin travaille. Il écrit aux chéris de Varsovie. Il leur raconte toutes les histoires dont il faut bourrer une lettre lorsqu'on veut masquer ses sentiments; la girafe du Jardin des Plantes est morte; les *Italiens* ont fait à Paris leur réouverture; M. Le Verrier a trouvé une nouvelle planète; M. Faber, de Londres, professeur de mathématiques, a construit un automate qui chante un air de Haydn et le *God save the Queen*. « Je joue un peu, j'écris un peu aussi. De ma sonate avec violoncelle je suis parfois content, parfois mécontent; je la jette dans un coin, puis je la reprends. J'ai trois *Mazurkas* nouvelles (en *si majeur*, *fa mineur*, et *do dièze mineur*, dédiées à la comtesse Czosnowska; ce sont ses dernières œuvres). Quand on les compose, il semble que ce soit bien; s'il en était autrement, on n'écrirait jamais. Plus tard vient la réflexion et on rejette, ou on accepte. Le temps est le meilleur juge et la patience le meilleur maître. J'espère recevoir bientôt une lettre de vous; cependant je suis tranquille, et je sais qu'avec votre nombreuse famille il est difficile que chacun m'écrive un mot, surtout qu'à nous la plume ne suffit pas; je ne sais pendant combien d'années nous devrions bavarder pour être au bout de notre latin, comme on dit ici. C'est pour cela que vous ne devez pas vous étonner ni vous attrister quand vous n'avez pas de lettre de moi, car il n'y a pas de cause réelle, pas plus que chez vous. Une certaine peine s'unit au plaisir de vous écrire; c'est la certitude qu'entre nous il n'y a pas de paroles, à peine des faits... L'hiver ne s'annonce pas mauvais, et en me soignant quelque peu il passera comme le précédent, et grâce à Dieu pas plus mal. Combien de personnes vont plus mal que moi! Il est vrai que beaucoup vont mieux, mais à celles-là je ne pense pas. »

A-t-on noté ce mot : « surtout qu'à nous la plume ne suffit

pas... »? Voilà la sourdine exquise des plaintes de Chopin. A George, la plume suffit. Autour de Frédéric, à défaut d'être heureux, on est bruyant. On joue la comédie. On organise des tableaux vivants, des charades. La pantomime, pour laquelle tout le monde se passionne bientôt, est de l'invention de Chopin. C'est lui qui tient le piano et improvise pendant que les jeunes gens dansent des ballets comiques, aidés de quelques invités : Arago, Louis Blanc. Mais personne ne se doute qu'entre George et Frédéric la rupture est consommée. Depuis longtemps les désirs sont morts. Et voici que la tendresse, l'affection, ne subsistent plus que d'un seul côté. En pleurant dans le *bois sacré* sur sa jeunesse achevée, George a donné ses dernières larmes.

Désormais, elle ne sera plus que mère, impitoyablement mère, et seulement de ses *deux* enfants. Elle s'occupe maintenant de marier Solange. Deux ou trois prétendants se succèdent à Nohant coup sur coup, Victor de Laprade, puis un jeune homme berrichon avec qui Solange flirte allègrement.

Un beau jour enfin, entre Maurice et Chopin une dispute éclate sur un propos futile. Une de ces disputes graves, irrémédiables. Ils se blessent avec acharnement. Un moment après ils s'embrassent, « mais le grain de sable est tombé dans le lac tranquille et peu à peu les cailloux y tombent un à un », écrit George. Cela recommence bientôt. Maurice parle de quitter la partie et la maison. Sa mère se range de son côté, naturellement. Alors Chopin baisse la tête. C'est lui qui s'en ira. Personne ne dit un mot pour le retenir.

Il se mit en route dans les premiers jours de novembre. Sept ans et demi auparavant, il était arrivé à Nohant pour la première fois, le corps déjà bien délabré. Mais ce n'est rien quand l'âme est solide. Or, en ce jour d'arrière-automne, elle aussi avait croulé.

On vit le malade, enveloppé de couvertures, monter dans sa calèche. De sa main pâle et sèche, il fit un signe d'adieu. Personne n'en comprit le sens. Pas même lui. Il allait entrer dans la mort.

GUY DE POURTALÈS.

(*A suivre.*)

L'EXPOSITION
DU SIÈCLE DE LOUIS XIV
A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

UNE FÊTE CHEZ MAZARIN

Les innombrables lecteurs de la trilogie des *Trois Mousquetaires*, de *Vingt ans après* et du *Vicomte de Bragelonne* ont vu souvent passer sous leurs yeux, en des évocations volontiers romantiques, le cardinal Mazarin, dans les alternatives de sa singulière destinée, tour à tour favorisé par une chance inouïe, combattu par les impitoyables rigueurs de la fortune adverse, entouré d'ennemis, obsédé de solliciteurs, bafoué, chansonné, proscrit, mais toujours confiant dans le succès final de ses entreprises, sachant que celui qui gagne au jeu dangereux de la politique, parmi les fluctuations d'une opinion capricieuse et changeante, c'est celui qui se rend maître des autres en restant maître de soi.

Si l'on est curieux de compléter ou de vérifier les esquisses hardies d'un fougueux romancier par les tableaux que révèlent aux historiens véridiques ou simplement aux amateurs d'histoire vraie les documents offerts à notre enquête par le témoignage direct des contemporains d'une société agitée par les plus dramatiques passions, secouée par des orages intérieurs, traversée par un terrible « vent de Fronde », et finalement assagie par les disciplines classiques, docile aux conseils de la raison, réconciliée avec elle-même, apaisée, équilibrée par la longue stabilité des institutions politiques et du personnel administratif d'un grand

règne, on ira voir, à la Bibliothèque nationale, l'Exposition du siècle de Louis XIV, inaugurée jeudi dernier et précisément installée dans la galerie Mazarine.

Cette galerie fut construite au temps de la Fronde par François Mansard, lorsque le cardinal Mazarin, se trouvant à l'étroit dans le palais naguère habité par le cardinal de Richelieu, et cherchant de l'espace pour sa collection de beaux livres et de magnifiques objets d'art, acquit de M. de Tubeuf, président en la Chambre des comptes, par des procédures encore plus compliquées que les négociations du traité des Pyrénées, les immeubles et les terrains compris entre la rue des Petits-Champs, la rue de Richelieu, la rue Vivienne et la rue qui porte aujourd'hui le nom de Colbert, — c'est-à-dire sur l'emplacement actuel de la Bibliothèque nationale. Si l'on regarde le pittoresque plan de Paris, dressé par « Jacques Gomboust, ingénieur du Roy, 1652 », gravé par Abraham Bosse, appartenant à la section des cartes et plans du département des imprimés de la Bibliothèque, et mis sous les yeux du public à l'Exposition du siècle de Louis XIV, l'on reconnaîtra, en « vues cavalières », parmi les palais, hôtels, églises et couvents de ce temps-là, près des jardins du Palais-Royal, le profil du palais Mazarin, avec sa galerie toute neuve (1). Pour décorer les murs et les plafonds de cette galerie dans un style accommodé à ses goûts, le cardinal fit venir de Rome Giovanni-Francesco Romanelli, peintre abondant et facile, qui lui avait été recommandé à Paris, par le cardinal Barberini, et qui improvisa, dès son arrivée, avec une prodigieuse habileté les scènes mythologiques qui ornent les voûtes de la galerie Mazarine.

Les fresques de Romanelli étaient dans tout l'éclat de leur vif coloris et dans toute la fraîcheur de leur nouveauté, lorsque Mazarin offrit au Roi, à la reine-mère Anne-d'Autriche, à la reine Henriette d'Angleterre, ainsi qu'à Mlle de Montpensier, une admirable fête qui fut, en quelque sorte, l'inauguration officielle de son fastueux logis. La Grande Mademoiselle, dans ses *Mémoires*, nous a laissé la relation détaillée de cette journée

(1) Voir *le Palais-Royal*, par MM. Victor Champier et G. Roger Sandoz, deux volumes publiés par la Société de propagation des œuvres d'art, Paris, 1900; — *Le Palais-Mazarin et les habitations de ville et de campagne au* XVIIe *siècle*, par le comte de Laborde, in-8, 1845. — Cf. *Les origines du Palais-Mazarin*, par M. Louis Batiffol, dans la *Gazette des Beaux-arts* (avril 1908), et la communication faite par M. Jean Vallery-Radot à la Société de l'histoire de l'art français, le 3 décembre 1926.

historique du mois de mars 1658. Son manuscrit autographe est sous nos yeux, dans une vitrine, ouvert à la page où se fixent complaisamment les principaux traits de cette description amusée. On y voit comment l'ingénieux ministre, renseigné mieux que personne sur l'état des finances de ses hôtes royaux et princiers, eut l'idée d'une loterie, que l'on tira dans sa galerie, et dont les heureux gagnants furent, comme par hasard, les plus puissants personnages de la cour. L'amazone apprivoisée rapporte que « cette galante libéralité fit beaucoup de bruit à la cour, par tout le royaume et aux pays étrangers ». On admira les fresques de Romanelli : *Apollon et Daphné*, le *Parnasse*, le *Jugement de Pâris*, l'*Enlèvement d'Hélène*... Ce peintre incomparable n'eut-il pas la prévenante attention de donner à ses déesses, à ses nymphes, à ses muses, à ses héroïnes les traits de quelques jolies femmes, encore animées d'un reste d'humeur frondeuse?... Il travaillait, lui aussi, sous les ordres d'un habile ministre, à l'apaisement des esprits, à l'oubli des discordes, à la réconciliation des partis pour le redressement d'une situation longtemps critique. Si la fête de la galerie Mazarine n'a pas révélé aux Parisiens, encore frémissants du souvenir des guerres civiles, un chef-d'œuvre de peinture italienne, du moins ce fut une de ces excellentes opérations politiques, où les séductions imaginées par la fantaisie des artistes assurent, sans avoir l'air d'y toucher, le succès du profond calcul des hommes d'État.

Les paysages peints à fresque sur les panneaux de la galerie Mazarine sont harmonieux et reposants. C'est l'œuvre de Giovanni-Francesco Grimaldi, peintre, graveur et architecte, né à Bologne en 1606, mort à Rome en 1680. Cet artiste, très apprécié, de son vivant, par l'élite des connaisseurs de France et d'Italie, fut comparé, par quelques-uns de ses admirateurs, aux Carraches et même à Titien. Le pape Innocent X le fit venir à Rome pour travailler au Vatican ainsi qu'à la galerie de Monte-Cavallo. Le prince Pamphili, neveu du Pape, lui confia la décoration de sa villa de Bel Respiro. C'étaient là des références suffisantes pour que le cardinal Mazarin prît à son service un paysagiste ainsi honoré d'une clientèle qui était une permanente recommandation. Appelé à Paris par les plus flatteuses propositions, Grimaldi justifia pleinement les espérances de son nouveau patron, répondit fidèlement à l'attente du ministre,

aux désirs du Roi, et n'eut que des amis dans la nouvelle résidence où l'avait précédé sa réputation. Ce peintre bolonais fit des paysages de France, qui semblent inspirés par l'air léger que l'on respire sur les bords de la Seine, où Dante fut étudiant, sur les rives de la Loire, où mourut Léonard de Vinci, où vécut le Tasse, parmi les peupliers et les saules. Le charme de l'Ile de France et du Valois, la poésie des jardins de Touraine, épanouis dans la sécurité recouvrée et dans la paix reconquise, forment un décor fait à souhait pour encadrer les souvenirs du ministre pacificateur.

Il est là, en effigie. Pour le montrer aux visiteurs de la Bibliothèque nationale, le conservateur du département des estampes n'eut que l'embarras du choix. L'iconographie de cet homme éminent, qui fut, au témoignage de tous ses contemporains, un fort bel homme, de mine agréable et de gracieuses façons, offre une variété d'autant plus abondante, qu'il aimait à se faire représenter de face, de profil ou de trois quarts, par les meilleurs peintres dessinateurs ou graveurs de son temps. Robert Nanteuil, pastelliste, dessinateur, graveur et poète, né à Reims vers 1623 ou 1625, mort à Paris, le 9 décembre 1678, a gravé quatorze fois le portrait du cardinal Mazarin. Cet excellent artiste devait bien cette attention particulière au ministre dont l'initiative a proposé à la signature du jeune roi Louis XIV, en 1660, l'édit de Saint-Jean-de-Luz, qui a définitivement classé la gravure parmi les arts libéraux, en accordant à ceux qui font profession de cet art toutes les franchises désirables. On a choisi notamment, dans l'œuvre de Robert Nanteuil, une gravure qu'il fit d'après un dessin de François Chauveau, inventeur de près de trois mille vignettes, frontispices, portraits, paysages, croquis ou scènes d'histoire, né à Paris le 10 mai 1613, en la paroisse de Saint-Paul, reçu académicien le 14 avril 1663, conseiller de l'Académie de peinture, mort à Paris, en la paroisse de Saint-Côme, le 3 février 1676, unanimement regretté de tous ses confrères et de ses nombreux amis. Le cardinal Mazarin est représenté dans son rôle de maître de maison, à l'entrée principale de sa galerie, prêt à recevoir ses invités pour leur faire les honneurs des trésors collectionnés par ses soins dans cette riche demeure où abondent les imprimés et les manuscrits, les belles reliures, les cartes et plans, les monnaies et médailles. On voit son effigie sur des jetons

d'argent de 1651 et de 1660. Mais le document le plus honorable pour sa mémoire est daté du 7 novembre 1659. C'est le fameux traité des Pyrénées, son chef-d'œuvre, signé, après de longues et laborieuses négociations, dans l'île des Faisans, sur la Bidassoa, — traité qui mit fin à une « guerre destructive » de vingt-quatre ans entre la France et l'Espagne en réconciliant ces deux puissances par le mariage du roi Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, fille du roi d'Espagne, Philippe IV, et de la princesse Élisabeth de France. La minute originale de cet instrument diplomatique, conservée aux Archives nationales, a été prêtée à la Bibliothèque pour l'Exposition du siècle de Louis XIV, où cette pièce de première importance devait, en effet, trouver place au bon endroit. On voit la signature du cardinal Mazarin et celle de don Luis Mendez de Haro, avec le sceau, sur cire rouge, des armes de l'un et l'autre de ces deux plénipotentiaires. Le négociateur français obtenait la cession du Roussillon, de la meilleure partie de l'Artois et la renonciation de l'Espagne à ses droits éventuels sur l'Alsace. En réglant le passé, entre les deux hautes parties contractantes, de la façon la plus avantageuse pour son souverain, le prévoyant ministre du roi de France réservait l'avenir. La conclusion que sa diplomatie avait enfin donnée à une longue période de guerre étrangère et de discordes civiles, marquait une étape, en indiquant de nouveaux points de départ.

On jugera de la satisfaction des Français, et notamment des Parisiens, à la nouvelle de la paix des Pyrénées, en regardant, aux vitrines de la galerie Mazarine, *l'Entrée triomphante de leurs Majestés Louis XIV et Marie-Thérèse d'Autriche dans la ville de Paris, au retour de la signature de la paix générale et de leur heureux mariage...* C'est un in-folio à grandes marges, imprimé par P. Le Petit en 1662, illustré par une élite de dessinateurs et de graveurs. Le frontispice, représentant le prévôt des marchands et les échevins de Paris, offrant ce livre au Roi, est de l'invention de François Chauveau. Le portrait du Roi, accompagnant l'épître dédicatoire, est de François de Poilly, dit l'Ancien, natif d'Abbeville où son père était orfèvre, et venu à Paris, après sept ans d'études à Rome, pour avoir l'honneur d'être nommé graveur ordinaire de Sa Majesté. Le détail de tout le cortège qui défila sous les yeux des Parisiens, grands amateurs d'entrées triomphales, a été noté au passage

par Le Pautre et par Jean Marot. Celui-ci, Parisien de Paris, où il naquit vers 1620, où il mourut en 1701, semble n'avoir jamais fait autre chose que de noter, pour son plaisir et pour notre profit, ce qui se passait, sous ses yeux attentifs, dans les rues et sur les places publiques de la capitale des Français. Celui-là, né, lui aussi, à Paris en 1617, mor en 1682, a commencé, dit-on, sa carrière artistique chez un maître charpentier, pour lequel il dessinait des projets d'ornementation architecturale. Il a gardé de cette première initiation, si modeste qu'elle fût, le goût des compositions décoratives. Son esthétique de graveur révèle l'influence de l'école italienne, notamment de Paolo Farinati de Vérone, dont la réputation, favorisée par une exceptionnelle longévité, s'était solidement établie chez nos aïeux. Mais on remarque, dans l'œuvre de Le Pautre, un accent personnel qui vient de son application à saisir sur le vif l'aspect des choses et la figure des gens qui passaient à portée de sa vue. Cet artiste, plus grand que célèbre, et dont nous connaissons à peine la biographie, tant sa modestie a dissimulé sa vie sous son œuvre, fut reçu à l'Académie de peinture en 1667. C'est un des maîtres de cette admirable école de gravure, qui fait tant d'honneur au XVIIe siècle français, et où doivent s'inscrire les noms d'un Jacques Callot, d'un Claude Mellan, d'un Abraham Bosse, d'un Jean Bérain, d'un Henri Mauperché, d'un Antoine Masson, d'un Israël Silvestre, d'un Sébastien Le Clerc, d'un Jean Mariette, des Drevet, des Pérelle, des Edelinck, des Audran, tous représentés par un choix de leurs chefs-d'œuvre, à l'Exposition du siècle de Louis XIV.

Grâce à Le Pautre et à Jean Marot, nous assistons aux réjouissances des Parisiens, à l'ébahissement volontiers narquois des badauds, en voyant le cortège de tous les dignitaires du royaume, à pied ou à cheval. La noblesse de robe, la noblesse d'épée défilent entre deux haies de curieux, dont les yeux, friands de spectacles, ne laissent échapper aucun trait de la scène et savent juger les acteurs avec cette sûreté d'appréciation que donnent l'habitude invétérée et le goût inné du théâtre. Si quelque président de la Grand Chambre s'empêtre dans sa robe rouge et dans ses fourrures et porte de travers son bonnet de velours noir, bordé de galons d'or, il y a certainement, dans la foule quelque ancêtre de Gavroche, tout prêt à s'en apercevoir joyeusement.

Précédé par les quatre premiers massiers des quatre nations, le recteur de l'Université s'avance, en robe violette et bonnet carré noir, avec le mantelet royal et l'escarcelle de velours violet, garnie de glands et galons d'or. Il est accompagné par le doyen de la Faculté de théologie. Suivent les docteurs régents de la Faculté des arts, en robe rouge, les docteurs régents de la Faculté de médecine, en chape rouge et fourrure, précédés de leur premier massier, vêtu d'une robe bleue, fourrée de blanc. Enfin, pour la circonstance, sont sortis en procession, afin rehausser cette pompe universitaire, les messagers de la confrérie de Saint-Charlemagne, avec leur syndic, précédés d'un clerc vêtu d'une robe de couleur de rose sèche, d'un hérault, paré d'une tunique où sont peintes les armes de l'Université, et portant un bâton royal, semé de fleurs de lys d'or... Mais voici les écuyers du Roi. On s'amuse des ruades des chevaux émus par le cri strident des trompettes. On s'égaye de tout ce qu'on voit. Mais on se réjouit de tout cœur, en voyant la jeunesse du Roi et de la Reine. On applaudit à l'espérance du nouveau règne. On a confiance dans l'avenir. On a lu, sur les médailles commémoratives de la « paix préparée par les armes », ces deux mots en exergue : *Dulcius vivimus*. Et les savants ont expliqué aux ignorants ce que cela veut dire.

LA BONNE VILLE DE PARIS

Le *Pont-Neuf*, de Jacques Callot, offre aux Parisiens d'aujourd'hui un spectacle dont certains détails, devenus familiers par l'accoutumance aux regards des Parisiens d'autrefois, n'ont pas changé d'aspect depuis trois cents ans. Jamais Paris, si l'on en croit un contemporain d'Henri IV, ne vit plus de « maçons en besogne » qu'au temps de ce roi bâtisseur. Le pont où s'élève encore sa statue équestre fut terminé sous son règne, en 1601. Jacques Androuet du Cerceau, l'un des architectes du Louvre, en avait dessiné les plans. Callot nous a laissé une image fidèle de ce décor monumental, où l'île de la Cité allonge une pointe qui ressemble à une proue de navire. Si l'on a la curiosité de compléter, en quelque sorte, l'œuvre de Callot par l'œuvre de Gabriel Pérelle, directeur des plans et cartes du cabinet du Roi, dessinateur charmant et sincère des *Délices de Paris*, on voit que la vie du fleuve, en cet endroit, était infini-

ment variée et pittoresque. Sous les arches du Pont-Neuf on voyait s'engager, dès l'aube, le va-et-vient d'une multitude d'embarcations diverses. Les gros chalands chargés de bois de construction ou de chauffage, chargés de foin pour l'alimentation des bêtes, chargés de légumes pour la nourriture des gens, allaient s'amarrer au port de Bercy ou à l'escale du pont Saint-Paul. La navigation fluviale était très active et occupait un très grand nombre de marins d'eau douce. Il y avait des voitures par eau, qui transportaient les gros ballots de Paris à Rouen. L'artiste s'est plu à regarder, du quai Conti, dans la perspective, aux premiers plans la tour de Nesle, les maisons d'angle de la place Dauphine, telles qu'elles sont encore aujourd'hui, aux arrière-plans les tours de Notre-Dame, la façade du Louvre, la tour Saint-Jacques.

On a choisi, parmi les gravures d'Abraham Bosse, conservées au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, un certain nombre de pièces particulièrement expressives de sa manière et spécialement appropriées à la satisfaction des curiosités ingénieuses qui engagent les amateurs à rechercher de préférence les œuvres d'art où se révèle la vie véritable d'un siècle volontiers transfiguré ou déformé par le grossissement pompeux d'une sorte d'optique excessivement théâtrale. Ce n'est pas qu'il ignore les drames des existences princières. La signature du contrat de mariage de Ladislas IV, roi de Pologne, et de Marie-Louise de Gonzague, le 25 septembre 1645, fut, sinon un événement historique de première importance, du moins une cérémonie émouvante si l'on songe au roman douloureux qu'était la vie de cette infortunée princesse, aimée par le frère du Roi, vite abandonnée par le volage Gaston, poursuivie par le ressentiment de la Reine-mère qui la fit emprisonner au donjon de Vincennes... Marie-Louise de Gonzague inspira ensuite au jeune marquis de Cinq-Mars une folle passion qui entraîna ce malheureux gentilhomme dans une conspiration fatale. Et voici qu'après un mariage par procuration, le palatin de Posnanie va conduire cette héroïne amoureuse au palais d'un vieil époux, veuf d'une princesse allemande, pour régner dans un pays lointain, sur un peuple dont elle ignore le langage, et dont cependant elle saura toucher le cœur chevaleresque par les tristesses de son mélancolique destin.

Peintre, dessinateur, graveur à l'eau-forte et au burin.

architecte, écrivain, Abraham Bosse, fils d'un tailleur de Tours, venu dans la capitale dès l'âge de quinze ans, pour y suivre sa vocation d'artiste, fut sans doute le plus amusé des badauds de Paris, si l'on s'en rapporte au témoignage de son confrère, le bon imagier Jean Mariette, qui a dit, en parlant de ses gravures, qu'« il y représentait ce qui se passe tous les jours dans la vie civile, et cela d'une façon naïve, si vraie que l'on ne peut guère rien désirer de plus intéressant ». Si cet observateur véridique, formé à l'école de Jacques Callot, a su représenter quelques-unes des grandes scènes historiques de son temps, toutefois ses prédilections coutumières vont à la petite histoire où se révèle en des attitudes pittoresques et spontanées la vie quotidienne des petites gens. Avec lui, chemin faisant, au hasard de la rencontre, à travers les rues de la grande ville qu'emplit une rumeur de voix innombrables, et qu'encombre un va-et-vient de passants de tout caractère et de toute condition, nous quittons les pompes et les fastes du grand siècle, pour entrer dans la connaissance familière d'une époque où l'humanité, quoi qu'on en dise, n'a pas pu vivre en un perpétuel état de représentation et de cérémonie, sur un piédestal artificiel. En dépit des airs évaporés des *Précieuses ridicules* et du mépris des *Femmes savantes* pour « le corps, cette guenille », les personnes simples partageaient le goût du bonhomme Chrysale pour « la bonne soupe ». Abraham Bosse n'a pas craint de voir ses contemporaines à table : cet académicien a montré une *Assemblée de dames, mangeant.* Cent ans avant Chardin, il nous fait voir une famille d'honnête bourgeoisie, au moment du *Benedicite.* Il s'est arrêté devant la *Boutique d'un pâtissier.* Les gens de modeste métier et d'humble négoce, qui travaillent dur, pour vivre tant bien que mal, sont ses modèles préférés. Ce professeur de perspective connaît les *Cris de la ville de Paris.* Un *Cordonnier, essayant une paire de souliers à une dame,* un *Barbier ajustant la moustache d'un cavalier,* une *Villageoise portant des fruits et des volailles,* un *Porteur de fagots,* ont tour à tour attiré ses regards et fixé son attention. Les images qu'il nous donne des *Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne,* de Gros-Guillaume et d'Isabelle, de Gautier-Garguille et de Turlupin, ne lui font pas oublier le *Théâtre de Tabarin,* où l'on entend les honnêtes bateleurs et les bons farceurs, sur leur tréteau, exhortant « un chacun à ne se laisser point mourir avant le

mardi gras » et à célébrer ce beau jour par « un bruit de verres et glou-glou de bouteilles ». *Deux soldats, fumant dans un cabaret*, l'intéressent autant qu'un *Procureur assis dans son étude* ou qu'un *Médecin pratiquant la saignée*. Ce Tourangeau, devenu Parisien par goût, par habitude et par profession, curieux de tous les spectacles de la rue comme de toutes les scènes d'intérieur, connaissait à merveille la ville de Paris, ayant habité successivement plusieurs quartiers de cette capitale, d'abord, en 1633, rue Vieille-du-Temple, « proche la fontaine, à l'image Notre Dame », ensuite, « en l'isle du Palais, au coin de la rue de Harlay, à la Rose rouge et sur le quay vis-à-vis celui de la Mégisserie ».

Il est probable qu'Abraham Bosse, dans ses déambulations dans les rues de Paris, a rencontré, çà et là, par la ville, les amis de M. Valentin Conrart, se rendant chez celui-ci, au coin de la rue Saint-Martin et de la rue des Vieilles-Etuves, en face de l'hôtel de Bruxelles, afin de s'entretenir, avec cet honnête homme, de tous les sujets qui pouvaient alors intéresser la République des lettres. On sait qu'« environ l'an 1629, quelques particuliers, logés en divers endroits de Paris, ne trouvant rien de plus incommode, dans cette grande ville, que d'aller fort souvent se chercher les uns les autres sans se trouver, résolurent de se voir un jour de la semaine chez l'un d'eux. Ils étaient tous gens de lettres, et d'un mérite fort au-dessus du commun : M. Godeau, qui n'était pas encore ecclésiastique; M. de Gombauld, M. Chapelain, M. Conrart, M. Giry, feu M. Habert, commissaire de l'artillerie, M. l'abbé de Cérisy, son frère, M. de Serizay et M. de Malleville. Ils s'assemblaient chez M. Conrart, qui s'était trouvé le plus commodément logé pour les recevoir, au cœur de la ville, d'où les autres étaient presque également éloignés (1) ». En effet, M. Chapelain demeurait rue des Cinq-Diamants, au quartier de la Maison-Blanche, non loin des Gobelins, et M. Habert de Serizy était logé à l'hôtel du chancelier Séguier, rue de Grenelle-Saint-Honoré.

Abraham Bosse aimait les livres et, par conséquent ceux qui en font. Sa *Boutique de libraire*, dans la galerie du Palais, pourrait nous faire voir « une belle librairesse » qui offre à un galant cavalier, en chapeau à plumes, manchettes de dentelle

(1) Pellisson et d'Olivet, *Histoire de l'Académie française*.

et collet brodé, la *Marianne* de Tristan. Elle a d'autres ouvrages nouveaux. Sur les auvents de sa boutique sont inscrits les noms et les titres des ouvrages recommandés à la prédilection des connaisseurs. C'est l'*Aminte* du Tasse, à côté de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, les *Contes* de Boccace, auprès de l'*Aspasie* de Desmarets de Saint-Sorlin.

Vous plairait-il de voir des pièces d'éloquence?

Les oraisons de Cicéron, traduites par Perrot d'Ablancourt, les traités de Sénèque, commentés par Jean Baudoin, sont à la portée de la main. C'est peut-être là que Chrysale, au temps de sa jeunesse, acheta un « gros Plutarque », qui lui sert principalement « à mettre ses rabats ». Mais les librairies parisiennes de Courbé, éditeur de la tragi-comédie du *Cid*, de Sommaville, éditeur de *Polyeucte*, de Quinet, éditeur du *Roman comique* de Scarron, attirent surtout la clientèle où Corneille a trouvé les personnages de sa charmante comédie de la *Galerie du Palais* :

Ici les cavaliers les plus aventureux,
En lisant les romans, s'animent à combattre,
Et de leurs passions les amants langoureux
Flattent les mouvements par des vers de théâtre.

On écrit, on lit beaucoup dans cette période d'effervescence héroïque et romanesque. On trouve au *Jardin de la noblesse française* les gentilshommes qui, dans le mémorable hiver de l'année 1636, — au moment où la France fut sauvée de l'invasion par la vaillance de ses défenseurs, — allaient applaudir, au théâtre du Marais, le *Cid*, c'est-à-dire un jeune Français, sous un costume espagnol :

Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage
Qui d'un homme d'honneur ne soit la haute image.

Les livres exposés dans les vitrines de la galerie Mazarine, à cause de leur perfection typographique ou de la richesse de leur reliure, évoquent parfois des renommées qui ne sont pas allées sans encombre à la postérité. Où sont les derniers lecteurs de la *Didon* du sieur de Scudéry, sinon chez les spécialistes dont l'érudition se plait aux curiosités rétrospectives? Cependant *Didon*, un instant, sembla marcher de pair avec *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*. Une des plus fringantes « précieuses » de l'hôtel de Rambouillet, la superbe Angélique Paulet,

surnommée la « Belle Lionne », à cause de son humeur altière et de la couleur de ses cheveux d'or roux, Mme Paulet, l'Élise du *Grand Cyrus*, l'amie de l'incomparable Arthénice, était flattée de recevoir *Didon* avec une dédicace autographe de l'auteur. Cet exemplaire appartient aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Arsenal, et fait partie de la collection Rondel, ainsi que *Mirame*, dont la première représentation fut un des plus importants événements d'une époque cependant fertile en beaux esprits, capables, semble-t-il, de juger les ouvrages dramatiques en connaissance de cause. Mais ni le goût n'était épuré ni la langue n'était fixée. On mettait volontiers Malherbe et Théophile au même rang, dans l'échelle des valeurs spirituelles. Il faudra beaucoup de temps, de réflexion, de succès de bon aloi, et l'avènement de Boileau-Despréaux, — ennemi personnel des « mauvais livres », — avant que l'on sache exactement pourquoi il était nécessaire que « Malherbe vînt... » Cependant quelques Parisiens recevaient du sieur Maire, imprimeur à Leyde, un petit in-quarto intitulé : *Discours de la méthode pour bien conduire la raison et chercher la vérité dans les sciences*. L'auteur était un gentilhomme français ancien officier, ayant servi dans les guerres d'Allemagne, M. René Descartes, frère d'un conseiller au parlement de Bretagne, homme singulier qui, de la ville d'Amsterdam où il s'était retiré pour penser plus à son aise, écrivait à M. de Balzac : « En cette grande ville où je suis, n'y ayant aucun homme, excepté moi, qui n'exerce la marchandise, chacun y est tellement attentif à son profit, que j'y pourrais demeurer toute ma vie sans être jamais vu de personne... Au reste, je vous dirai que je vous attends avec un petit recueil de rêveries qui ne vous seront peut-être pas désagréables... » Nous avons un « petit recueil » de « rêveries » de M. Descartes, dans le précieux exemplaire que la Bibliothèque de l'Arsenal vient de prêter à la Bibliothèque nationale, et qui appartenait au Père Mersenne, dont l'*ex-libris* est visible sur un des premiers feuillets. Le *Discours de la méthode* ne s'adresse qu'aux gens de science, mais les gens de lettres en feront leur profit, conformément au précepte du législateur du Parnasse

Aimez donc la raison, que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Il fallait débroussailler le Parnasse, ôter, dans les sentiers pierreux, les cailloux, qui obstruaient l'accès de la fontaine de Castalie, arracher les orties et les ronces du bois sacré des Muses. C'est à cette œuvre d'assainissement que l'Académie songea dès sa naissance. Les contemporains des premiers académiciens ont parlé de leurs entretiens, qui n'étaient pas encore des séances publiques, sur un ton qui fait comprendre à souhait la vocation de l'illustre Compagnie, au temps de ses débuts, en un moment où, sans prévoir encore tout à fait sa destinée, elle se vouait au culte des réalités idéales qui font le charme de la société polie : « Ils s'entretenaient familièrement, comme ils eussent fait en une visite ordinaire, et de toute sorte de choses, d'affaires, de nouvelles, de belles-lettres. Que si quelqu'un de la Compagnie avait fait un ouvrage, comme il arrivait souvent, il le communiquait volontiers à tous les autres, qui lui en disaient librement leur avis; et leurs conférences étaient suivies tantôt d'une promenade, tantôt d'une collation qu'ils faisaient ensemble. Ils continuèrent ainsi trois ou quatre ans et, comme j'ai ouï dire à plusieurs d'entre eux, c'était avec un plaisir extrême et un profit incroyable; de sorte que, quand ils parlent encore aujourd'hui de ce temps-là et de ce premier âge de l'Académie, ils en parlent comme d'un âge d'or, durant lequel, avec toute l'innocence et toute la liberté des premiers siècles, sans bruit et sans pompe, et sans autres lois que celles de l'amitié, ils goûtaient ensemble tout ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant (1). »

La « vie raisonnable », la « société des esprits », n'est-ce point là, sous la plume aimable de l'historiographe de la Compagnie, l'énoncé de ce que nous appellerions aujourd'hui, d'un style moins simple, un programme social, moral, intellectuel, toute une réforme entrevue par un ouvrier de la première heure, averti par le pressentiment de l'avenir d'une grande œuvre ? En tout cas, le génie clairvoyant d'un homme d'État ne s'y est pas trompé. Au bout de « trois ou quatre ans », le cardinal de Richelieu, premier ministre, informé des réunions de M. Conrart et de ses amis, résolut de faire d'une société d'honnêtes gens de lettres une « Compagnie

(1) Pellisson, *ibid.* — Cf. d'Alembert, *Histoire des membres de l'Académie.*

supérieure », toute proche des cours souveraines, occupant un rang élevé dans la hiérarchie officielle et dans les cérémonies publiques, en relation directe avec le souverain, et capable par son autorité, par sa durée, par ses traditions, de justifier, en toute rencontre, l'initiative hardie, qui donnait, tout à coup, à l'entreprise d'une élite de « particuliers » le caractère et la valeur d'une institution d'État. On a pu dire, avec raison, de cette création du cardinal de Richelieu, que, dans notre histoire politique, il n'y a pas un acte qui ait mieux contribué à « l'ennoblissement de l'esprit » (1).

Les successeurs de l'illustre fondateur de l'Académie se sont occupés, tour à tour, avec une rare continuité de dessein, des soins à donner aux progrès de l'œuvre commencée. Un des académiciens de cette époque, Charles Perrault, contrôleur des bâtiments du Roi, chancelier de la Compagnie pour le premier trimestre de l'année 1672, — Perrault, l'auteur de *Contes*, — rapporte dans ses *Mémoires*, que Colbert voulut procéder, en personne, à l'installation de l'Académie au palais du Louvre (dans les deux salles du rez-de-chaussée qui, faisant aujourd'hui partie du musée de sculpture moderne, portent les noms de Puget et de Coustou). En conséquence, « M. Dumetz, garde des meubles de la couronne, eut ordre de meubler cet appartement, ce qu'il fit avec une propreté et même une magnificence qui marquaient l'amour qu'il a pour les belles-lettres et ceux qui en font profession ». Ce n'est pas tout. Colbert, « voulant bien entrer dans les plus petits détails, fit donner un registre où le secrétaire écrivait toutes les délibérations de la Compagnie ». Les visiteurs de la Bibliothèque nationale peuvent voir ce registre dans une des vitrines de l'Exposition du siècle de Louis XIV, à côté d'un exemplaire de l'édition originale des *Histoires ou Contes du temps passé* de Charles Perrault. Ce registre, le plus ancien de ceux qui sont actuellement conservés dans les archives de l'Académie française, est relié en maroquin rouge, avec les armes de France sur les plats, et doré sur tranches. Il commence par le récit d'une audience royale qui eut lieu à Versailles, le 12 mars 1672. C'est Conrart qui tient la plume, pour dire que, « le Roy ayant bien voulu faire l'honneur à l'Académie française de s'en déclarer le Protecteur,

(1) Ernest Renan, *Essais de morale et de critique*, pages 333-351.

elle vint icy en corps, le 12 de ce mois, pour lui en faire ses très humbles remerciements. Le sieur de Saintot, maistre des cérémonies, l'introduisit dans la chambre du Roy, et l'archevêque de Paris, directeur de cette célèbre Compagnie, porta la parole avec la grâce et l'éloquence que l'on admire dans tous ses discours. Sa Majesté fit une response très favorable, et qui marquoit, en des termes dignes d'un si sage et si auguste Monarque, le désir qu'il a de faire fleurir de plus en plus les belles-lettres, en honorant la Compagnie de sa royale et singulière protection ».

L'auteur de ce fidèle rapport ajoute qu'« au sortir de là, M. le marquis de Dangeau, qui est l'un des quarante qui la composent, la convia à disner et la traita somptueusement dans son hostel ». Les procès-verbaux des séances de l'Académie commencent à la date du lundi 13 juin 1672 et vont, dans ce premier registre, jusqu'au mardi 1er juillet 1681. Il y a une lacune de deux années entre ce registre et le registre suivant, relié en basane violette, et qui commence le 31 juillet 1683. Le troisième registre, relié en veau marbré, s'étend du samedi 2 octobre 1745 au lundi 1er juillet 1793.

Depuis l'année 1637, où furent vérifiées au Parlement les lettres patentes de son établissement comme « chose ferme et stable à toujours », l'Académie a vu passer, au cours d'environ trois siècles, six rois, trois consuls, quatre ou cinq révolutions, dix présidents de la République, un nombre incalculable de ministres, sans que, parmi le tumulte des intérêts et des passions, dans les surprises des changements de régime, de domicile ou de costume, son statut organique ait été sensiblement modifié. Tel est l'enseignement des registres communiqués à la Bibliothèque nationale par le secrétaire perpétuel de la Compagnie, et qui méritaient, en effet, une place d'honneur dans l'Exposition du siècle de Louis XIV.

LE ROI DE FRANCE

Jean Le Pautre a gravé d'un burin soigneux, précis et véridique le décor où fut célébrée la cérémonie du sacre de Louis XIV, dans la cathédrale de Reims, le 7 juin 1654. La grande nef, édifiée au temps de Philippe-Auguste et de saint Louis par Jean d'Orbais et Philippe de Coucy, est tendue de

tapisseries dont les teintes sont en harmonie avec les reflets des vitraux, enluminés d'azur, de pourpre et d'or. Cette évocation linéaire est si lumineuse, que l'imagination du spectateur peut compléter aisément la vision de l'artiste, et que l'on aperçoit, entre les lignes noires, sur le papier blanc, les nuances, le mouvement et la vie de la réalité. L'air circule sous les croisées d'ogives. Les arcades étagées, les nervures rayonnantes forment au-dessus des chapiteaux ciselés et des fines colonnettes un décor de pierre qui domine la scène avec une étonnante légèreté. Un dais est suspendu à l'une des clefs de voûte. Les tribunes d'en haut sont occupées par des spectateurs, d'ailleurs peu nombreux. L'un d'eux, dans un coin, grimpe à un pilier et se penche, comme pour mieux voir et compter les gentilshommes et les magistrats qui ont accompagné fidèlement le roi de France en ce jour de solennelle consécration. Dans les stalles disposées pour la cérémonie, ou s'alignent en bel ordre et en triple rang les dignitaires du royaume, sont-ils tous là, les princes, les ducs et pairs, les gens de robe ou d'épée, tenant cour de Parlement ou commandant les armées du Roi et commandant ses places fortes ? Non. Un vent de Fronde en a dispersé, hélas! un grand nombre, loin de leur souverain et jusque dans les camps des armées étrangères.

Le Roi règne à Paris, malgré la mauvaise humeur persistante des chats-fourrés du Parlement. Mais la royauté française, six ans après la journée des Barricades, est encore obligée de se défendre contre une rébellion de grands seigneurs et de « petits-maîtres », de hautes et puissantes dames, qui continuent, ne pouvant plus troubler Paris, de fomenter la guerre civile en province. Le Roi songe que la ville de Bordeaux, devenue le chef-lieu d'un gouvernement insurrectionnel par les menées du prince de Conti, de sa sœur, la duchesse de Longueville, et de la dame de Calvimont, vient à peine d'ouvrir ses portes aux troupes royales, commandées par le duc de Vendôme et le duc de Candale... La Bibliothèque conserve en son département des manuscrits les papiers de Pierre Lenet, procureur général au parlement de Dijon, homme de confiance du prince de Condé, importante liasse de lettres autographes, d'où il résulte qu'au moment du sacre de Louis XIV le grand Condé, le vainqueur de Lens et de Rocroi, passé au service de Philippe IV, roi d'Espagne, s'occupe, dans les Pays-Bas, à pré-

parer, avec Charles IV, duc de Lorraine, avec Léopold-Guillaume, archiduc d'Autriche, avec le comte de Fuensaldagne et don Hernando de Garcies, l'invasion de la France (1). Turenne, Fabert, Castelnau, La Ferté, Navailles, Montpezat, Hocquincourt, défendent la frontière à Stenay, à Sainte-Menehould, à Sedan, à la Bassée, à Béthune, au Quesnoy, au Mont-Saint-Éloi. Les mousquetaires et les chevau-légers qui ont servi d'escorte au Roi très chrétien dans son voyage de Paris à Reims sont détachés des troupes combattantes. En sortant de la cathédrale, Louis XIV ira rejoindre aux armées, entre la Marne et l'Escaut, sur la Somme, entre Sambre-et-Meuse, aux passages où la France est toujours attaquée, ses lieutenants généraux en campagne. Les trompettes triomphales qui réveillent les échos des voûtes gothiques vont bientôt sonner le boute-selle pour un départ en fanfare. Les vedettes surveillent l'horizon. On se bat dans les Flandres, en Picardie, dans les Ardennes, en Artois, sur les côtes de Meuse et dans l'Argonne. Arras, « un des boulevards de la France », est menacé par l'ennemi. La ville de Valenciennes est occupée par l'armée d'Espagne, sous le commandement de don Juan d'Autriche et du marquis de Caracena. L'ennemi s'efforce, par ses agents à Londres, d'obtenir de Cromwell, le concours de la marine anglaise, pour le blocus de nos ports. Déchirée, à l'intérieur, par les luttes des partis contraires, la France est menacée de démembrement par l'ennemi de l'extérieur. La cérémonie du sacre est une éclatante réponse à ceux qui prétendent qu'il n'y a plus de roi en France. Il y en a un, et qui, selon les termes mémorables de son testament politique, saura « faire son métier ».

Lorsque, de ce point de départ, on suit les bons imagiers du XVIIe siècle dans les résidences royales de l'Ile-de-France, aux Tuileries, au Louvre, à Versailles, à Fontainebleau, à Marly, à Saint-Germain, à Compiègne, Israël Silvestre dans les *Plaisirs de l'île enchantée*, Le Pautre à la *Représentation d'Alceste dans la cour de marbre*, Pierre Drevet dans la *Manière de montrer les jardins de Versailles*, Sébastien Le Clerc dans la *Galerie des Glaces*, on mesure le chemin parcouru, l'œuvre accomplie, les dangers évités, le succès des grandes entreprises conçues après réflexion, conduites avec méthode, encouragées, dans les diffi-

(1) *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale, tome VI.

cultés d'un constant labeur, par un profond sentiment des intérêts du pays.

Au delà des fêtes élégantes et des divertissements ingénieux où brille, conformément aux goûts d'une nation instinctivement sociable, la façade de l'édifice reconstruit sur de fortes assises, on aperçoit l'effort permanent d'un prodigieux labeur. On s'arrête, parmi les magnificences monumentales de ce décor, devant des figures méditatives de grands savants, de grands poètes, de grands capitaines, de grands ministres. Il y a, entre tous ces personnages, isolés ou groupés par l'art sincère de Jean Morin, de Claude Mellan, de Charles Simonneau, de Gérard Edelinck, il y a une sorte d'égalité magnifique dans la grandeur. Si ces grands serviteurs de la France sont là, c'est qu'ils ont été choisis, nommés par un souverain capable de discerner leur mérite, de soutenir leur bonne volonté, de récompenser leur zèle. Cette réussite dans le choix des hommes est la principale vertu des chefs d'État. C'est la marque distinctive d'un grand roi.

Si l'on étudie en détail, et conformément aux premiers principes du *Discours de la Méthode*, en allant du connu à l'inconnu et des cas particuliers aux idées générales, l'Exposition du siècle de Louis XIV, on observe un redressement qui s'est produit presque aussitôt après les cruelles épreuves d'une longue guerre, un équilibre vite retrouvé après le risque des pires catastrophes, la stabilisation du cours de la livre, une péréquation satisfaisante dans le prix des denrées, notamment de 1670 à 1705, ainsi qu'on peut s'en assurer par l'examen du livre de comptes des fournisseurs chargés d'approvisionner la cour et la ville, — enfin un sérieux effort d'assainissement monétaire, attesté par la frappe des monnaies dont la Bibliothèque nationale expose dans ses médailliers une collection aussi admirée par les artistes qu'instructive pour les financiers.

On ne saurait terminer cette promenade à travers un grand siècle sans remercier M. l'administrateur général et MM. les conservateurs de la Bibliothèque pour l'extrême obligeance de leur accueil, et pour la courtoise complaisance avec laquelle leur érudition sait venir au secours des curiosités quelquefois déconcertées et tâtonnantes devant la prodigalité de leurs dons bénévoles et la profusion de leurs précieux trésors. Cette courtoisie est de tradition dans l'illustre maison de la rue de Riche-

lieu. Un de ceux qui l'ont administrée avec le plus de dévouement ingénieux et d'heureuse longévité, l'abbé Jean-Paul Bignon, l'un des Quarante de l'Académie française, recevait un jour la lettre suivante :

Monsieur,

Je vous supplie de vouloir bien avoir la bonté de me permettre d'emprunter à la Bibliothèque du Roi quelques livres anglais que je ne pourrais pas trouver ailleurs. J'en donnerai mon reçu, et je ne manquerai pas de vous les rapporter dans un mois. J'ose vous demander cette grâce, monsieur, d'autant plus librement que je sais que vous avez passé votre vie à en accorder aux gens de lettres. Votre réputation autorise la liberté que je prends. Je passerai dans quelques jours à la Bibliothèque et, si vous voulez bien, monsieur, m'y faire donner vos ordres, j'en profiterai avec la reconnaissance que vous doivent les hommes qui pensent.

Je suis avec bien du respect,

Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

Si ce célèbre et scrupuleux client de la Bibliothèque revenait au monde, il ne manquerait pas de retourner rue de Richelieu, pour avoir le plaisir de vérifier ses jugements sur le XVIIe siècle. Il disait, en parlant de Louis XIV à milord Hervey, garde des sceaux d'Angleterre : « Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple... Louis XIV songeait à tout... Non seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait... Souffrez donc, milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument... » C'est pourquoi le studieux correspondant de l'abbé Bignon a écrit *le Siècle de Louis XIV*.

GASTON DESCHAMPS.

PAGES DE GLOIRE AU MAROC

IV [1]

LA RÉDUCTION DE LA « TACHE DE TAZA »

La réduction de la *Grande Tache de Taza* restera célèbre dans nos fastes militaires du Maroc.

Les opérations de 1923 avaient réduit les dimensions de la *Tache de Taza* sans parvenir à l'effacer. Elles avaient isolé le massif du Tichchoukt de la Grande Tache, permettant ainsi d'aborder, dans l'avenir, les deux problèmes séparément. En 1926, le haut-commandement décida d'opérer la réduction du Tichchoukt, ce qui fut fait très rapidement le 26 juin par la division Vernois. Restait la Grande Tache.

Refoulés par les progrès de notre occupation, les Chleuhs qui y habitent, dressaient contre nous une opposition farouche. Expulsés de leurs douars par notre avance, certains d'entre eux, tels les Marmouchas, n'ont pas craint, pendant trois années, de vivre dans les ravins, dans les bois, supportant les froids glacials du Moyen-Atlas plutôt que de se rendre. Se ravitaillant par des *djouch* répétés, ces dissidents, qui comptaient jusqu'à 3000 fusils, nous obligeaient à maintenir, sur leur front, non seulement un effectif de 8 bataillons, mais un grand nombre de partisans armés. Pour la plupart, ces derniers n'avaient fait leur soumission que depuis peu de temps. Les laisser voisiner avec les dissidents n'était pas pour nous sans danger. Nous en fîmes l'expérience au cours de l'été 1925.

L'instruction personnelle et alors secrète (n° 10 du 28 juin

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai, 1er juillet et 15 septembre 1926.

1926) rédigée par le général Dufieux et complétant les directives du commandement supérieur confia la réduction de la Grande Tache à trois unités : la division du général Vernois (14 bataillons), la division du général Dosse (14 bataillons), le groupement du général Freydenberg (10 bataillons). Des détachements plus légers devaient, dans le même temps, compléter l'encerclement des dissidents, les empêcher de s'échapper de la nasse que nous leur tendions.

Dans ces hautes montagnes où la neige commence à tomber dès octobre et ne fond qu'en avril, la seule saison favorable aux opérations militaires est le début de l'été. Étant donné les opérations militaires contre le Riff, nous ne pûmes passer à la réduction de la Grande Tache que dans la première quinzaine de juillet. « Il faisait admirablement beau, dit un officier; cependant, du 7 au 10, de violents orages de grêle éclatèrent. Ces orages retardèrent le début des opérations. »

*
* *

Groupement Freydenberg. — Les forces du général Freydenberg se composaient de deux groupes. Le principal était placé sous les ordres du général lui-même, dont le poste de commandement se trouvait à Tilmirat. L'autre était dirigé par le lieutenant-colonel Cauvin et se trouvait dans la région d'Ahermoumou, terminus d'une voie de « soixante » et qui fut, au cours des opérations, un point de ravitaillement important. Le groupe du lieutenant-colonel Cauvin eut à sa charge le ravitaillement de la base d'Aouja, où le groupement Freydenberg et la disivion Dosse devaient se réunir.

La première difficulté pour le groupement Freydenberg fut d'assurer ses débouchés.

Quand on est à Tilmirat, on voit se dresser devant soi une chaîne puissante que coupe un canyon étroit et profond qui n'est pas à plus de quatre kilomètres. Des caroubiers aux grosses branches tordues, des lentisques aux dures petites feuilles toujours vertes habillent, par places, les pentes. Les euphorbes y dressent leurs pointes venimeuses. Pour les amateurs de pittoresque, la Grande Chaîne, la Grande Crête, ainsi que l'ont baptisée nos soldats, abonde en sites d'une beauté sauvage et grandiose.

Formant l'ossature du Moyen-Atlas dans son extrémité nord,

la Grande Chaîne est orientée du nord-est au sud-ouest. Elle sépare les eaux du bassin méditerranéen des eaux du bassin atlantique. Opposant les vallées les unes aux autres, elle offre des sommets dont l'altitude dépasse 3 000 mètres. Le plus élevé est le Moussa ou Salah. Il a sa légende que content les Chleuhs. Au temps du grand sultan, Moulay-Ismaïl, un roghi, Moussa ou Salah, était parvenu à entraîner des tribus à la révolte. Vaincu, capturé par les harkas chérifiennes, Moussa ou Salah fut condamné à mort. Quel sentiment de pitié anima soudain ceux qui allaient l'exécuter ? Ils lui demandèrent s'il ne désirait rien. Le roghi réfléchit et pria qu'on le laissât voir son cheval de combat. On le lui amena. C'était une bête à la robe noire avec une tache blanche sur le front. Le roghi s'approcha comme pour le baiser. Puis, d'un mouvement rapide, il sauta dessus, le pressa des talons. La bête prit son élan. En quelques bonds prodigieux, elle disparut et mit son cavalier hors d'atteinte. Elle l'avait porté jusqu'au sommet le plus haut du Moyen-Atlas qui, depuis, s'appelle le Moussa ou Salah.

La colonne Freydenberg quitte Tilmirat le 11 juillet. Dès le premier jour, se vérifient les prévisions des « vieux Marocains », les moins pessimistes. La campagne sera dure, plus dure qu'aucune de celles qui ont précédé. Le terrain est effroyable. Un terrain pour combats de géants; « un chaos », disent nos soldats. Point de chemins, à peine quelques pistes ou, plus exactement, des sentiers de chèvre. Partout des blocs rocheux, des blocs de couleur grise qui s'entassent, se superposent. Pour passer, il faut les contourner. Un homme à cheval met une heure pour faire deux kilomètres. Chaque marche est une ascension épuisante. Elle nécessite de nos soldats des efforts prodigieux. Pliés sous le « barda », ils cheminent sous un soleil de feu, au cours d'un été dont la chaleur excessive fut exceptionnelle. Leurs pieds sont meurtris par les rocs. Au bout de quatre jours, leurs souliers sont usés. L'altitude les déprime, diminue leurs forces. Par surcroît, l'adversaire auquel ils ont affaire, est acharné, renforcé de tout ce que le Maroc recèle encore d'aventuriers, de coupeurs de route, de déserteurs sachant qu'ils n'ont rien à attendre d'une soumission.

Point de science militaire, point de tactique dans la façon d'opérer des Chleuhs : ils se battent pour tuer « du chrétien » et faire du butin. Cachés derrière les rochers, tendant des embus-

cades auxquelles le pays se prête, ils sont de merveilleux tireurs. Les déserteurs qui se sont réfugiés dans leurs douars y ont formé, d'accord avec les caïds, des sociétés de tir. N'est réputé bon tireur que celui qui peut percer une feuille d'olivier à trente mètres. Ajoutons que des chefs comme un Si-Raho, un Belquacem excitent leur fanatisme.

Le 12 juillet, la colonne Freydenberg est à Koudia-si-

LIMITES DE LA TACHE DE TAZA

Mohand-ou-Lahsen, seule position, a-t-il semblé, où elle puisse avoir des vues, spécialement pour l'artillerie lourde, sur la cuvette des Beni-Alaham du Djebel. La montagne est fertile en surprises. Une fois parvenus au sommet de Koudia-si-Mohand-ou-Lahsen, les « Freydenberg » constatent que la vue y est limitée. Montant vers le ciel, d'autres crêtes forment

écran. Nécessité s'impose d'occuper les bords de la cuvette. L'occupation se fait le 12 juillet en deux points : l'Arbre d'El Mers et le Tizi Tamllatt (1). L'artillerie doit être mise en place pour le 13, au soir. Hisser des canons à travers le chaos des blocs monstrueux, dont la différence de niveau est en moyenne de 1,50 à 2 mètres, semble une entreprise impossible.

Ce mot-là n'est pas français. Les travaux d'une piste commencent immédiatement. On y travaille sans répit. On s'efforce d'y monter quatre canons de 155 : or, un canon de 155 court ne pèse pas moins de 3600 kilos. A chaque pièce, on attelle dix-huit chevaux. Sous les coups de fouet et les cris des conducteurs, les bêtes tirent jusqu'à l'épuisement toute une matinée. Plusieurs meurent dans les traits. Alors, on fait appel au courage, à la bonne volonté d'un bataillon de légionnaires. A ceux-ci, on le sait, aucun effort, même surhumain, n'a jamais été demandé en vain. Les hommes s'empressent d'obéir ; pourtant ce même jour, ils se sont levés à trois heures du matin, leurs membres sont rompus par l'escalade dans la montagne et les combats soutenus. N'importe. Les mains crispées aux cordes, les paumes arrachées par le frottement, exténués par la chaleur, tout l'après-midi, ils halent les pièces. Le soir va venir et le but est loin d'être atteint. Devant la nécessité, on tente d'utiliser les chars de combat. Semblables à des mastodontes, les tanks sont amenés. Par des prodiges d'une adresse qui tient du fantastique, leurs conducteurs parviennent à hisser les canons sur des pentes qui atteignent jusqu'à 60 pour 100 (2).

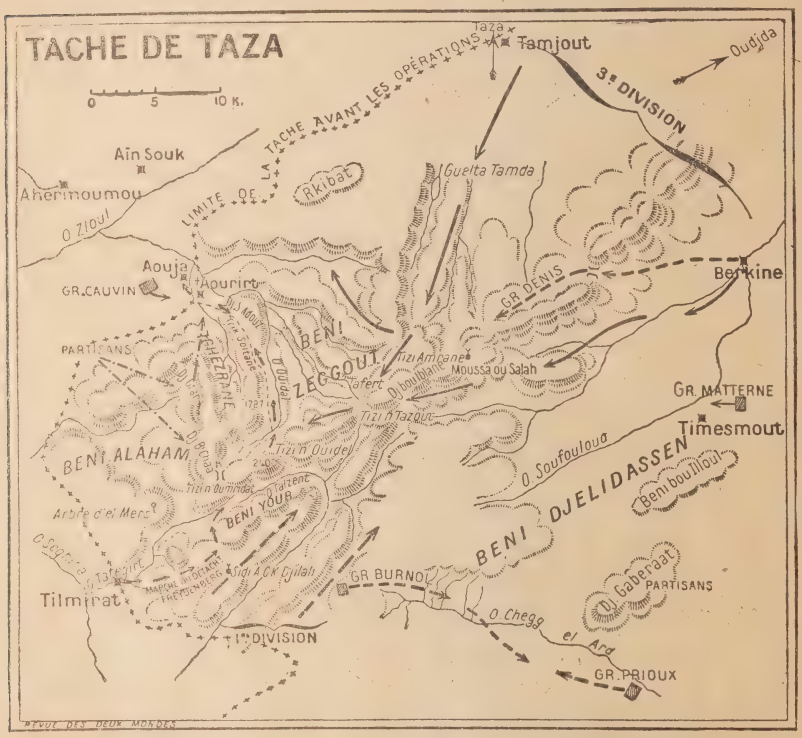
A la nuit tombée, deux pièces sont mises en batterie près du Tizi-Tzezedine.

La journée du lendemain, 14 juillet, est le jour choisi dans la pensée des chefs : le jour J. La mission du général Freydenberg est de gagner le Tizi N'Ouidel, puis, en fin de journée, d'assurer la liaison avec la 1re division marocaine, dans la vallée du Talzent vers les Aït-bou-Aïssa. Au début, tout marche admirablement. La colonne Lugand se porte en avant à quatre heures trente. Les pentes de la montagne sont couvertes de cèdres. Pas un souffle d'air sous l'ombre épaisse. Une chaleur de four couve sous le feuillage. Nos hommes avancent silencieusement et en peinant. La sueur ruisselle sur leur corps.

(1) Rappelons que *tizi* signifie col.
(2) C'est à la compagnie du capitaine Moyat que revient cet honneur.

A neuf heures trente, la crête de l'Ich N'tili est occupée; mais, bientôt, la résistance de l'ennemi devient sérieuse. Un combat acharné s'engage sur les pentes est du djebel Beni-Chaa où l'ennemi contre-attaque violemment nos divisions : « Nous ne recevions pas d'obus, mais j'ai vu, alors, la mort de plus près et cent fois que dans la guerre contre les Allemands », dira l'un des nôtres.

Selon l'habitude des Chleuhs, les femmes et les enfants par-



DIRECTION DES ATTAQUES

ticipent au combat. Tandis que les hommes font le coup de feu, les femmes les ravitaillent en munitions et les enfants, sur nos soldats, font rouler des blocs énormes. Les balles ricochent contre les rochers. Les blessés tombent dans des failles profondes d'où l'on ne parvient à les tirer qu'avec des efforts inouïs, parfois à l'aide de cordes. Trop éprouvé pour continuer d'avancer, le détachement s'arrête et se retranche sans cesser d'être en butte aux attaques des dissidents. Des deux côtés, les pertes

sont sérieuses. Celles de l'ennemi sont très lourdes, comme en témoignent les nombreux cadavres laissés sur le terrain.

Toutefois, dans son ensemble, la progression de nos divers détachements s'effectue normalement jusqu'à la hauteur du point où la piste qui monte du Tizi N'Ouidel se détache de la piste de la vallée. A ce moment, — il est dix heures du matin, — deux comptes rendus d'avion signalent que le Tizi N'Ouidel est occupé par nos troupes. Ce renseignement était faux. On le reconnut plus tard. Les aviateurs avaient été trompés par la brume si fréquente dans ces hautes altitudes.

Au moment où les nôtres arrivent sur la crête rocheuse, ils sont reçus à coups de fusil par quelques dissidents embusqués derrière les rochers. Le terrain est extraordinairement difficile. Le sol, littéralement, est hérissé d'aiguilles rocheuses, à tel point que, dans la soirée du 16, quand nos soldats camperont au col, ils préféreront rester debout toute la nuit plutôt que de s'étendre : « autant aurait valu se coucher sur une planche garnie de clous », dira l'un.

De part et d'autre, les pentes abruptes dessinent des sortes de peignes. Impossible à l'artillerie d'apporter une aide efficace à l'infanterie. Au prix de mille efforts, un canon de 75 sur mulet peut, cependant, être hissé à proximité de la ligne. L'infanterie supporte des assauts répétés : contre-attaques sur contre-attaques; contre-attaques furieuses à la grenade et au couteau. Par deux fois, la gauche de la ligne cède sous les coups de l'adversaire; par deux fois, elle reprend ses positions. Magnifique héroïsme où les légionnaires s'élancent à la baïonnette, entraînés par la sonnerie de la charge et leur légendaire refrain :

Tiens, voilà du boudin, voilà du boudin, voilà du boudin,
Pour les Alsaciens, les Suisses, les Lorrains... (1).

Cependant, la situation est critique. Un incident malheureux contribue à l'aggraver. Dans le bataillon de la Légion, un obus J. D. (2) éclate à la sortie du mortier. Tués ou blessés, tous les servants sont par terre : près de vingt hommes. Le chef de bataillon commandant le 15e tirailleurs algériens, qui

(1) Naguère, la plupart des Légionnaires étaient Alsaciens, Suisses et Lorrains.

(2) Du nom de l'inventeur Jouhandeaux-Deslandes. C'est l'obusier portatif des bataillons d'infanterie.

est à proximité, est atteint. Dans le même temps, le commandant Le Roch du 1er Étranger est tué d'une balle derrière l'oreille au moment où, debout, il inspectait le terrain avec ses jumelles. Les deux bataillons sont privés de leur chef.

Malgré la bravoure de ses officiers et de ses cadres qui sont presque tous mis hors de combat, le bataillon de gauche (4e, 15e tirailleurs) n'arrive pas à s'emparer de la crête qui domine le Tizi N'Ouidel. Les dissidents tirent sans arrêt. Ils sont nombreux. Refoulés par les divisions Vernois et Dosse, de partout ils refluent vers le Tizi-N'Ouidel qu'ils pensaient trouver libre, afin de gagner le Sud pour s'y réfugier. Ils se heurtent aux « Freydenberg », dont le groupement, beaucoup moins homogène que celui des deux autres divisions, s'est trouvé, ce jour-là, supporter la plus grande partie de l'effort.

Sous le feu de l'ennemi auquel, en raison de la configuration du terrain, les nôtres ne peuvent répondre, le bataillon de la Légion commence à se replier. A ce moment, vers midi, le caporal-clairon Hoffmann obéit à l'ordre qu'il reçoit d'un des officiers et sonne la charge. Grâce à l'impulsion donnée par le lieutenant Blaise qui se fait tuer, le bataillon reprend la position sur laquelle il parvient à se maintenir environ vingt minutes.

Une seconde fois, il se replie sous une contre-attaque, laissant complètement à découvert le bataillon qui est à sa droite et qui est, à ce moment, contre-attaqué lui-même. Le sergent Dillmann, voyant son chef de section blessé et se rendant compte de la gravité de la situation, électrise ses légionnaires aux cris de : « Vive la France! Vive la Légion! » Malgré les pertes, par deux fois il entraîne ses hommes à l'assaut de l'ennemi. Sur les positions reconquises, les nôtres parviennent encore à se maintenir pendant une demi-heure; mais entourés presque de partout et manquant de munitions, ils doivent se replier vers l'oued Talzent; descente abrupte, à pic, sous les balles qui pleuvent et au cours de laquelle le lieutenant Chavarot qui commandait la compagnie-mitrailleuse est blessé mortellement à l'artère fémorale.

Ce n'est qu'au fond de l'oued que l'ordre peut être rétabli, grâce à l'intervention personnelle du général Freydenberg et à l'initiative héroïque du médecin-major de 1re classe, Dartigolles. Son ambulance installée à proximité de la ligne de feu

assurait les soins aux blessés, lorsque le mouvement de flux et de reflux dont nous venons de parler se produisit dans les lignes des légionnaires.

Voyant son ambulance menacée, le docteur Dartigolles réunit ses infirmiers et, avec leur aide, rapidement, organisa, sur une petite crête située en avant, un point de résistance. Trois fois, il fait riposter aux dissidents qui, du haut des crêtes, tirent sur nos blessés. Il est partout à la fois. Il combat sur la murette du retranchement, il redescend pour hâter l'enlèvement des blessés, il fait charger le matériel, débâter les mulets tués, en rebâter d'autres. Les blessés évacués à bras, à cheval, sur des fusils, il entraîne encore ses infirmiers sous une pluie de balles qui fait des victimes et veille à ce que tout le matériel déployé soit ramené au bivouac. Le dernier de tous il s'apprête à quitter le terrain de combat; mais un mulet porteur de deux blessés tombe tué par une balle; le docteur Dartigolles rebâte et recharge lui-même un autre mulet, sans souci des balles qui l'assaillent et de l'ennemi qui avance... On peut dire, sans exagérer, qu'au combat du Tizi N'Ouidel, le docteur Dartigolles a contribué à rétablir une situation compromise (1).

Au cours de cette journée du 14 juillet, l'adversaire avait subi des pertes considérables et, dès le 16, une partie des tribus Ighezrane : les Beni-Alaham et les Beni-Youb, jusque-là indomptés, viennent faire leur soumission.

Le lendemain, 15, la progression est reprise sur la crête rocheuse de l'Ich N'tili, en direction du Tizi N'Ouidel. Aux difficultés d'un terrain atroce, s'ajoutent les ruses de l'ennemi. Les déserteurs qui combattent avec les Chleuhs ont revêtu leurs anciens uniformes et disposent sur le sol des panneaux carrés pour tromper l'aviation. A nos efforts pour avancer ils opposent une résistance farouche, mais vers la fin de la journée, le groupe Caillet réussit à occuper la corne rocheuse située à 1 500 mètres à l'ouest du Tizi N'Ouidel.

Nos soldats reprennent pied sur le terrain qu'ils avaient dû abandonner la veille. Les musettes, les cartouchières, les chéchias, les bidons demeurés sur le sol disent la furie du combat, ainsi, hélas, que les corps des morts gonflés par la chaleur. L'un d'eux est reconnu tout de suite : celui du lieutenant De

(1) Le médecin-major Dartigolles était déjà titulaire de onze citations.

Goutte. Auprès de lui, il a posé une de ses cartes de visite. Sur cette carte, avant de mourir, il a, d'un esprit calme, rédigé ses dernières volontés : legs à sa mère, à sa compagnie, à son ordonnance. Il a pensé à tous.

Le lendemain (16 juillet), le détachement Freydenberg entreprend la descente sur le revers nord de la Grande Chaîne. Descente périlleuse. Chaque glissade peut être mortelle. Les roches cyclopéennes qu'il faut contourner font penser, dans leur chaos, aux brise-lames entassés le long des jetées. « Soudain, vers dix heures, dira un officier d'ordonnance, dans un cadre grandiose de cèdres et de rochers, le général Freydenberg voit venir à lui Si-Raho en personne, Si-Raho, notre adversaire de la première heure, qu'aucun échec n'a découragé. Hier encore, irréconciliable, convaincu à présent de notre force. Une émotion étreint tous les assistants : le sacrifice de nos morts n'a pas été vain. »

Si-Raho-ben-Mimoune est une des grandes et, pour dire le vrai, une des nobles figures de l'insoumission. Jamais il n'a voulu pactiser avec nous. Depuis 1913, date où nous sommes arrivés devant Anosseur, son pays d'origine, celui où il a les tombeaux de sa famille, il n'a pas cessé de se retirer devant nos troupes. En cette matinée de 16 juillet, pour le voir, les officiers se pressent. Ce grand gaillard barbu, au poil étonnamment noir pour son âge, — il n'a pas moins de soixante ans, — au nez robuste, aux yeux fortement encavés et d'aspect crasseux, n'a rien d'un guerrier. Aussi bien, est-ce un marabout. Lui-même dira au général Freydenberg : « Je n'ai eu sur les miens qu'une influence religieuse. Aux croyants, j'ai rappelé les préceptes du Coran qui ordonnent la guerre contre les infidèles. Toutes les fois qu'il y a eu un coup contre vous, j'y étais, je le reconnais; mais je n'ai rien organisé; je n'ai jamais tenu un fusil... » De ce qu'il est marabout, ce serait une erreur de se le représenter comme un illuminé, un inspiré. Il a la *baraka*, mais c'est un bon vivant. D'humeur joviale, riant facilement et découvrant alors une denture intacte, étincelante. Lors de notre arrivée au Maroc, Si-Raho était riche. Il possédait cinq chevaux, soixante mulets, sept troupeaux de nombreux moutons. Sa fortune, il la mit au service de sa cause. Quand il fit sa soumission, il était ruiné. Une noble figure, je le répète.

La soumission de Si-Raho faite, le mouvement en avant de nos troupes continue. Pour descendre vers Aouja où s'ouvre la plaine, et qui est l'objectif final du groupement Freydenberg, un seul itinéraire s'offre : celui du Trik-Soltane.

Les Trik-Soltane sont des pistes de l'ancien Maghzen. Elles étaient alors très fréquentées. Afin d'y assurer la sécurité des voyageurs, le sultan les faisait garder par des tribus qui, en principe, étaient arabes et s'opposaient aux tentatives de pillage des Chleuhs. De distance en distance, les Trik-Soltane présentaient des sortes de caravansérails appelés *N'zalla*. Les N'zalla étaient, en général, concédés à des Chorfas qui en tiraient des revenus importants, car, la nuit venue, les voyageurs étaient bien obligés de s'y arrêter avec leur monture. Encaissé entre deux hautes falaises, tantôt à flanc de coteau, tantôt dominant d'effroyables ravins, le Trik-Soltane qui descend du Tizi N'Ouidel est si étroit, — à peine 50 centimètres, — que l'écoulement des troupes ne pourrait s'y faire qu'avec une extrême lenteur. On utilise des ravins rocheux qui le coupent. Par des combats acharnés et qui vont jusqu'au corps-à-corps, les Chleuhs essayent de nous barrer passage. La chaleur est accablante. L'eau fait défaut.

A ce moment, aidé par la division Dosse, le général Freydenberg peut pousser sa marche en avant. Le 18 juillet, à cinq heures du matin, la colonne entame le pays Ighezrane. L'écoulement des approvisionnements, des blessés se continue par le Trik-Soltane. On va à la queue leu-leu. Pendant trente-six heures, le long cheminement se déroule vers la plaine ; l'évacuation des blessés à elle seule dure deux heures. Quelle que soit la région de la Tache où nos troupes se sont battues, le transport des blessés a toujours constitué pour ceux-ci un dur calvaire. Les ambulances se trouvaient à dix-huit et vingt kilomètres du front. Selon leur état, les blessés étaient chargés sur une litière ou dans un cacolet. Un mulet les portait. Or, s'il était déjà difficile pour un homme de se glisser entre les blocs monstrueux dont les pentes montagneuses du Moyen-Atlas sont encombrées, qu'était-ce pour un mulet portant une charge de cent à cent cinquante kilos ! Il avançait, heurtant les cacolets aux parois rocheuses. Le choc arrachait un cri de douleur aux blessés. Pis encore. Trop souvent, le mulet, perdant pied, glissait dans le ravin. On a cité le cas du lieutenant Widerspach-

Thor, qui est tombé dix fois au cours de son évacuation. Ce cas n'est pas exceptionnel. Ces souffrances, il nous faut les connaître, afin que notre gratitude aille vers ceux qui les ont endurées pour la gloire du pays.

Le 19 juillet, le coup définitif est porté contre les Ighezrane. Dès l'aube, entre quatre heures quinze et quatre heures trente, le 66e Marocains, sous les ordres du lieutenant-colonel Le Brun, et le 61e Marocains, commandé par le colonel Lugand, gagnent les pentes d'un plateau qu'il leur a été ordonné d'occuper (cote 1782). « A cinq heures dix, le général Dufieux, stupéfait d'un telle rapidité, voit s'élever dans l'air les fusées indiquant que l'objectif est atteint.

« A peine arrivé sur le plateau, le 66e est aussitôt contre-attaqué. C'est la règle avec les Chleuhs. Ils attendent le moment où les troupes s'occupent de creuser les retranchements pour s'élancer sur elles; ils escomptent, en leur faveur, la fatigue qui pèse alors sur nos hommes, et la période de détente qui suit tout rude effort.

« Par trois fois, les tirailleurs marocains se dégagent à la baïonnette; un chef de bataillon, Croizet, est tué d'une balle en plein cœur. Le 66e tient bon. La contre-attaque est enrayée. ... Enfin, à midi, au col 1604 se trouvent réunis, dit un officier d'état-major, les éléments du détachement Freydenberg et de la division Dosse. Il se réalise là une des « jonctions » les plus émouvantes qui se soient effectuées au Maroc. Le général Dufieux, les généraux Dosse et Freydenberg se rencontrent en ce point désormais historique du Maroc central. »

* * *

La division Vernois. — Se gardant elle-même sur sa droite, et couverte à sa gauche par le détachement Freydenberg qui remontait la vallée du Tafegirt, la division du général Vernois eut pour mission principale de nettoyer toute la partie sud-est de la « tache » et d'atteindre le plateau du Mesquedal.

Étant donné les conditions de la guerre au Maroc et la situation qu'occupait la division Vernois à Immouzer, son point de départ, un piton, celui de l'Ich-Azour, offrait une position de batteries idéale d'où toute l'artillerie pouvait battre la région et appuyer au jour J, la progression des colonnes.

Le jour J étant fixé au 14 juillet, le général Vernois

décida de faire occuper par surprise, dans la nuit du 6 au 7, le point culminant de l'Ich-Azour et d'entreprendre aussitôt la construction d'une piste permettant à l'artillerie de tous calibres l'accès du piton. L'opération est menée sous les ordres du colonel Du Mesnil. On travaille à la pioche, on fait sauter des rochers; grossièrement, on aplanit la piste. Efforts de toutes les minutes sous le feu de l'ennemi. Ardeur remarquable de la troupe et de ses cadres. Énergie indomptable du colonel Du Mesnil. Une piste de 15 kilomètres est construite. Huit jours seulement ont suffi pour la faire. Durant les journées du 11 et du 12 juillet, nos 75, nos 155, nos chars de combat sont hissés ou roulent, côtoyant les abîmes, au milieu de gorges abruptes sur des pentes rocheuses dépassant 50 pour 100.

Entre temps, et d'après les informations données par le service des renseignements, il apparaissait que la plupart des tribus de la région, dont certaines comme celle des Aït Lahsen ou Drar avaient essayé de nous tromper en jouant, pendant deux jours, la comédie de la soumission, pour se soustraire aux bombardements de l'aviation et de l'artillerie, se préparaient à une résistance acharnée.

La colonne qui subit le choc le plus âpre fut celle du colonel Prioux qui était rattachée à la première division. Le 14 juillet, selon les ordres reçus, elle était arrivée au débouché du Chegg-el-Ard, dont la gorge profonde est murée sur la rive gauche par des falaises gigantesques que coupent des ravins infranchissables pour une troupe.

La colonne Prioux se place de façon à barrer le débouché de la gorge. Le bivouac est formé, on construit la murette autour du camp. A trois heures de l'après-midi, une rafale de balles tue net le lieutenant Perrault et plusieurs légionnaires. Riposte immédiate à coups de V. B. et de mitrailleuses. L'ennemi semble avoir été touché sérieusement. Une accalmie se produit. Quelques coups de fusil éclatent seulement le soir, quand on mène les animaux à l'abreuvoir. La nuit arrive. Le colonel Prioux s'occupe de faire sa liaison avec la colonne voisine venant à sa rencontre et que commande le commandant Burnol. Pour obtenir au moins une liaison à vue, il lui faut monter sur l'une des crêtes. Avec lui, il emmène une compagnie montée du 2e Étranger, un peloton du 23e spahis et un gros détachement de partisans.

Le départ a lieu au début de la nuit, à 22 heures. La chaleur est encore si forte qu'un des combattants conte familièrement qu'il avait enlevé sa veste et gardé seulement sa gandourah. Durant toute la nuit, durant toute la journée du lendemain, jusqu'à 17 heures, la colonne ne cesse d'escalader des à-pic, de contourner des blocs énormes. Hommes et bêtes glissent, tombent, se relèvent pour retomber cinquante mètres plus loin. Les bidons emportés ont vite été vidés; à la fatigue excessive d'une ascension de dix-neuf heures, s'ajoutent les souffrances de la soif et la déception, arrivés au sommet, de ne pouvoir prendre la liaison avec le commandant Burnol dont le détachement demeure invisible et pour cause. Pressé de tous côtés par les Chleuhs, le commandant Burnol qui n'avait avec lui qu'un petit groupe avait dû reculer : « Nous n'étions pas plus de 140; les Chleuhs étaient au nombre de 500; 250 étaient armés; les autres remplaçaient au fur et à mesure ceux qui tombaient. » Au cours de la lutte soutenue par les forces du commandant Burnol, une des mitrailleuses placée sur un piton s'enraye. Elle est défendue par le lieutenant de Crousnillon. C'est un jeune Saint-Cyrien. Il a vingt-deux ans, et un mois de colonne. Ce combat est son premier combat. Grâce à ses efforts, il dégage sa pièce, mais une mitrailleuse voisine va être prise par les Chleuhs. Il s'élance avec son revolver et tombe frappé d'une balle au cou.

Dans la journée du 16, le colonel Prioux s'efforce d'entrer en communication avec le commandant Burnol. Les hommes de la compagnie montée occupent toutes les crêtes qui dominent la vallée. Le commandant Burnol les voit, s'avance assez loin dans l'espoir d'opérer sa jonction avec le colonel Prioux, puis, devant les difficultés du terrain, estimant l'entreprise impossible, il regagne son bivouac du 15.

Le 17, journée calme. Le colonel Prioux prépare ses hommes pour le lendemain où doit avoir lieu le rassemblement de sa colonne avec le groupe Burnol descendant par la rive droite du Chegg-el-Ard, tandis qu'un troisième groupe, le groupe Blanc, descendra par la rive gauche de la même rivière. Le colonel Prioux prévient de ce mouvement le commandant Ninin qui occupe le bas-fond de l'oued. Faute de liaison optique, la liaison se faisait par *rekkas* ou courriers. Le colonel Prioux, qui avait des inquiétudes sur la solidité du flanc gauche du groupe

du commandant Ninin, informe celui-ci de préparer son action pour le 18, mais d'attendre, avant de passer à l'exécution, l'arrivée d'un deuxième avis que lui apportera un rekkas. Le 17, dans la nuit, afin d'être prêt à l'aube, le commandant Ninin envoie de petits groupes pour occuper les crêtes qui barrent la vallée. Au lever du jour, des coups de fusil commencent à partir sur la gauche des crêtes. Ceux qui tirent appartiennent à la tribu des Oulad-Ali. La veille, une fraction de cette tribu s'est soumise, a demandé l'aman. L'autre fraction demeurée en dissidence a interrogé ceux qui avaient pénétré dans notre camp : « Vous avez été chez les Roumis; sont-ils nombreux? » Bien renseignés, sûrs de ne trouver que de petites forces du côté de la colonne Prioux, les Oulad-Ali se portent en masse contre elle. En quelques rafales, une quinzaine de spahis sont par terre. Voyant les nôtres flancher, les Chleuhs se précipitent. Des troupes de secours envoyées par le capitaine Baudot ne peuvent arriver à temps. Elles subissent de grosses pertes. A six heures du matin, les Oulad-Ali sont maîtres des hauteurs, tandis que nos troupes obligées de se replier reviennent au bivouac du 14, vers le fond de l'oued.

Dans des conditions aussi défavorables, la défense du camp ne tarde pas à devenir extrêmement difficile et meurtrière. Un des nôtres se laisse-t-il apercevoir derrière la murette, il est abattu. A neuf heures, une même balle tue le capitaine de Mazerat et le capitaine Baudot. Ils s'étaient dressés l'espace d'une seconde pour se passer une cigarette. Il n'y a plus, dans le camp, qu'un seul officier : le lieutenant Plantin. Il est tué vers une heure. Privés de chefs, cernés de tous côtés par les Chleuhs, les nôtres se replient, emportant les blessés. A peine sont-ils hors de portée, les pillards se précipitent dans le camp et y font un abondant butin. Un tel acte demandait un châtiment; pour faire sentir aux Oulad-Ali le poids de notre force et obtenir la soumission des Beni-Hassane, leurs voisins, une affaire importante est montée. Son exécution est confiée à la colonne Jiouannetaud.

Le 19, nos troupes ont repris les crêtes dominant le Chegg-el-Ard. Les pertes des Chleuhs sont sévères. Vision des temps barbares, on les aperçoit qui se replient à flanc de coteau. Tout se pousse, les femmes, les enfants, les hommes à demi nus, les troupeaux, et, par-dessus les têtes, sur des brancards faits de

deux branches, passent les morts couverts de leur burnous ensanglanté.

Au cours des journées suivantes, la brigade Jiouannetaud descend sur le Chegg-el-Ard, tandis que l'artillerie de la colonne prend sous son feu tous les Ksour des Beni-Hassane et quelques-uns de ceux des Oulad-Ali.

Cette manœuvre est décisive. Les Oulad-Ali demandent l'aman. Leurs propositions sont apportées un soir (23 juillet). Deux femmes, deux de ces hideuses vieilles comme on n'en voit qu'en pays d'Islam, sont chargées de la mission. Par elles, les tribus espèrent obtenir de meilleures conditions.

Le lendemain, les notables des Oulad-Ali viennent de bonne heure. Outre la restitution du butin enlevé à la colonne Prioux, les Oulad-Ali devront livrer leurs armes et réoccuper leurs douars avec leurs troupeaux et toutes leurs richesses.

On amène un taureau. L'instant est toujours solennel. Un couteau tranche la gorge de la bête qui s'effondre. C'est l'acte de soumission : la *targuibah*. Les adversaires de la veille nous promettent fidélité et soumission.

***

La division Dosse. — Ayant eu affaire à des tribus moins compactes que celles du sud, la division Dosse put opérer sa progression d'une manière plus facile que ne l'avait fait le groupement Freydenberg.

Dès le 8 juillet et tandis que le gros de la division demeurait sous les ordres du général Dosse, la brigade Calais se portait par le couloir de Berkine dans la direction du Mesquedal où, à cause des pâturages assez abondants qui s'y trouvent, l'on pensait capturer, avec leurs troupeaux, les dissidents refoulés par la division Vernois, et faire sa liaison avec la même division. La brigade Calais remplit son objectif sans difficulté. Après avoir occupé le Mesquedal, elle réduit les tribus des environs. Dès le 12, elle reçoit la soumission du célèbre Sidi-Mohand-ou-Belquacem Azeroual.

Né vers 1875, Belquacem est un chérif drissite hassanien. Affilié à la Zaouïa des Derkaoua dont il fut d'ailleurs le chef ou *moqqadem*, il nous a toujours été profondément hostile. Habile à louvoyer, à nager entre deux eaux, à ménager ses intérêts et, en cela bien différent de Si-Raho, Belquacem n'a

pas cessé, pendant des années, d'essayer de nous donner le change sur ses véritables sentiments. Conserver son ascendant religieux sur les tribus qu'il entraînait au combat ; mais, en même temps, ne pas se brouiller avec le Maghzen, au cas où il serait acculé à la soumission : telle fut sa constante politique.

L'affaire de la brigade Calais fut simple. Il n'en alla pas tout à fait de même pour le gros de la division demeurée avec le général Dosse.

Dans la nuit du 7 au 8 juillet, celui-ci quitte sa base de Tamjout pour prendre pied sur un plateau d'où il pourra monter à l'Adrar-bou-Mellal. Comme son nom l'indique, ce sommet est couvert de neiges une partie de l'année : l'Adrar-bou-Mellal, en berbère, c'est le « Père Blanc ».

Ainsi que son voisin, le massif du Rkibat, l'Adrar-bou-Mellal était considéré comme le foyer de la dissidence des Oulad-el-Farah. Ce massif est une véritable muraille d'un jaune ocreux, coupée d'une grande brèche qui termine le bassin fermé de la Guelta Tamda, curieuse vallée où s'étend un chapelet de lacs étroits offrant plus de trois kilomètres de longueur. Quand vient l'été, ces lacs s'assèchent. Tout le fond de la vallée se couvre, en quelques mois, de verdoyantes cultures. Sur les parois abruptes qui l'encaissent, les Chleuhs ont établi quelques-uns de leurs douars ; les forêts de cèdres les abritent des froids hivernaux ; sur leurs étroites terrasses bien irriguées, ils parviennent à faire croître l'orge, le figuier et même un peu de vigne. Ces rudes montagnards sont de bons travailleurs. « Espérer monter au sommet de l'Adrar-bou-Mellal, sans casse, écrit un officier, il n'y fallait pas songer. » Le général Dosse décida que la tentative aurait lieu la nuit. Le 11, vers une heure du matin, nos colonnes s'ébranlent. Les Chleuhs, d'habitude si exactement et si vite renseignés sans que nous puissions savoir comment, — télégraphie du bled, disent les officiers, en plaisantant, — cette fois, ne soupçonnent rien de notre mouvement.

A sept heures du matin, nos bataillons occupent, non seulement le sommet de l'Adrar-bou-Mellal, mais les pentes sud de la montagne où ils arrivent à temps pour empêcher les dissidents de refouler nos partisans, violemment contre-attaqués. De l'Adrar-bou-Mellal, la vue s'étend, merveilleuse. Qui tient le capuchon du « Père Blanc » domine la région. Aucun

mouvement ne peut lui échapper. Le 11, dans la soirée, nos officiers, postés sur le Bou-Mellal, aperçoivent, sur un des plateaux en vis-à-vis, un alignement, un rassemblement comme de troupeaux. Ils prennent leurs jumelles. Ce qu'on croyait être des moutons sont des hommes, des dissidents qui se groupent, puis s'enfoncent dans la nuit. Plus tard, leurs chefs diront aux nôtres : « Nous ne pensions pas que vous parviendriez jamais à l'Adrar-bou-Mellal. Quand nous vous y avons vu, nous avons eu la sensation d'un coup de bâton derrière la tête; nous sommes partis vers le sud. »

L'Adrar-bou-Mellal occupé, le général Dosse décide de continuer sa marche en avant, de passer sur le plateau même d'un vaste compartiment voisin : le Tankrarant. Pour y parvenir, il faut franchir l'oued Berd, qui gronde et écume sur les rochers dans une faille d'une profondeur impressionnante. Point de sentier. Du Tizi-Oulmou, d'où partent nos troupes, la descente apparaît comme quelque chose de fantastique : 800 mètres, sur une paroi encombrée d'éboulis, de blocs.

La colonne s'ébranle, général en tête. Tous vont à pied. Les chevaux sont tenus en main; malgré cette précaution, plusieurs tombent; huit se tuent. Deux cents mulets roulent vers l'abîme avec leur chargement. Quarante-deux s'écrasent dans le fond de l'oued. Avec une peine infinie, les autres sont remis sur pied. Du chargement on sauve ce qu'on peut. Les vivres, les tonnelets d'eau sont perdus. Pendant trente-six heures, le ventre vide, les hommes continuent d'avancer, de se battre.

Arrivé sur le plateau du Tankrarant avec deux bataillons du 4e Étranger, le général décide d'arrêter la marche du reste de la colonne. Sous les ordres du général de Reyniès, il dirige celle-ci sur le Bab-Delal par le seuil de Zamtroucht. Cependant, le détachement Lahure s'empare, sur le plateau de Tankrarant, du village portant le même nom, tandis que les partisans du commandant Denis franchissent la Grande Chaîne et, le 14 juillet, parvenus au sommet du Moussa ou Salah, point culminant du Bou-Iblâne (1), font, à plus de 3 000 mètres, flotter glorieusement nos couleurs.

(1) Le massif du Bou-Iblâne a des neiges la plus grande partie de l'année. L'origine du nom est curieux. Les Chleuhs appellent *ibläne* un mets composé de farine ou de couscouss, abondamment arrosé de lait, ce qui fait, dans le récipient, une montagne toute blanche.

Le même jour, le général de Reyniès enlève brillamment le Bab-Delal après un vif combat. Sa colonne est rejointe bientôt sur sa position par celle du général Dosse. Tout le massif de la dissidence est tourné !

A ce moment, le général Dosse est averti de l'effort que doit faire le groupement Freydenberg pour tenir tête aux tribus refluant vers lui. Le général Dosse reçoit l'ordre de lui porter aide. Le départ a lieu le 15, au matin, à sept heures, avec 4 bataillons et 2 batteries, l'une de 75, l'autre de 65.

La colonne se dirige vers la forêt de Tafert, devenue un lieu de campement important pour les Beni-Zeggout. Adversaires irréductibles, ces derniers, au cours de l'hiver 1925-1926, avaient continuellement attaqué nos convois dans la région de Tazarine. Plusieurs de nos officiers et de nos convoyeurs avaient été assassinés par eux. Soudain, dans la lumière bleue, les « Dosse » voient apparaître la sombre lisière de la forêt. Ancrés fortement dans le sol, les cèdres déploient, sur une vaste étendue, leur masse imposante, leur feuillage compact bizarrement découpé. Deux jours sont nécessaires pour purger la forêt de ceux qui s'y sont réfugiés. Le 17, la colonne Dosse reprend sa marche vers l'ouest ; le 18, la liaison est faite avec les « Freydenberg ».

Cette liaison clôt les opérations de la Tache de Taza. La dissidence est vaincue. Dans une région où, jusqu'alors, nulle troupe armée n'avait pu pénétrer, les nôtres sont apparus. Là, où un homme à pied n'avance qu'avec des difficultés inouïes, ils ont hissé leurs canons, poussé leurs convois. Par leurs souffrances, par leurs fatigues, par leur sang, ils ont conquis l'âpre contrée qui passait pour irréductible. Dix jours leur ont suffi. Dix jours seulement pour une tâche qui semblait requérir de longs et durs mois.

Le 19 juillet, toutes les crêtes de la Grande Chaîne sont en notre pouvoir. La nuit venue, chaque bivouac y allume ses feux. Spectacle incomparable. On dirait une prodigieuse, une féerique illumination pour célébrer notre victoire.

HENRIETTE CELARIÉ.

LE
SOUVENIR D'HENRY COCHIN

Henry Cochin vient de mourir, noble figure.

Elle s'en va peu à peu, cette génération qui a vécu de l'une à l'autre guerre, comme pour garder les vertus de la race et les voir refleurir. Je dis que quand elle aura disparu, disparaîtra un type humain qui n'aura plus son égal dans le monde. D'où ces Français-là tenaient-ils tant d'urbanité, tant de courtoisie, et le secret de leur accueil charmant, et leur fin sourire? « Ce que je préfère dans votre pays, me disait un jour une Américaine, ce sont les Français âgés. » Elle avait le sentiment de rencontrer en eux une culture plus délicate, un goût plus désintéressé des choses de l'esprit, une plus aimable sagesse. Nous avons aujourd'hui dans notre caractère quelque chose de brusque et de heurté; nous ressemblons, tant que nous sommes, à des gens qui ont la fièvre; même quand nous nous reposons, nous attendons la reprise de je ne sais quel combat. Henry Cochin et ses pareils offraient spontanément l'amitié et la paix; gentilshommes de l'intelligence et de l'âme, ils nous transportaient du coup dans le domaine des valeurs spirituelles; on lisait dans leurs yeux une vertu d'humanité.

Quand je l'ai vu pour la première fois, c'était dans une de ces demeures seigneuriales qui ont l'air de croître d'elles-mêmes le long de nos fleuves harmonieux, plantes de notre sol, fruits de nos doux climats. C'était au Mousseau; une allée séculaire reçoit le visiteur et le guide; les pelouses glissent

doucement jusqu'à la Seine, où se mire un ciel tendre et léger. Il m'attendait dans sa bibliothèque, et je venais à lui pour m'informer de Pétrarque. Il n'y avait pas d'homme en France qui connût plus intimement Pétrarque, Boccace ou Dante, et, d'une façon générale, la Renaissance italienne : les éditions, les traductions qu'il a données de ses auteurs favoris n'étaient que des pierres d'attente, destinées à élever, à côté de celui de Burkhardt, un monument aussi solide, moins lourd et plus nouveau. Il n'y avait pas d'homme en France qui connût plus intimement Giotto, Masaccio, ou ce Beato Angelico auquel il a consacré un livre admirable, parce qu'une affinité élective l'unissait à lui. Les Italiens eux-mêmes, qui sont quelquefois jaloux de leurs gloires, et non sans raison, les défendent contre les incapables ou les aventuriers, tenaient Henry Cochin pour un des leurs. Bien loin de ressembler à ces érudits, qui considèrent la science comme leur propriété privée et l'entourent de piquants, ou à ces connaisseurs égoïstes qui vous font grand honneur en vous montrant le dos de leurs livres, il était toujours prêt à se donner tout entier. Je m'imagine le voir encore, s'avançant vers moi la main tendue, souriant, heureux, prenant mille peines délicates pour mettre à l'aise ma timidité de novice ; j'entends encore sa voix. Le passé revivait, à l'appel de son charme ; et l'ombre de Pétrarque accourait près de nous.

Porter dans la vie politique ce même caractère d'humanité, c'est un miracle : il l'accomplit cependant. Ses fortes convictions ne l'empêchaient pas de rechercher ce qui unit les Français, non point ce qui les divise : aussi fut-il entouré, à la Chambre, d'une amitié unanime. Député de Bergues, il voulut se placer sous le signe de Lamartine, son prédécesseur. Dans une étude sur *Lamartine et la Flandre* qui restera parmi les meilleures du genre, non seulement parce qu'elle est remplie de détails inédits et savoureux, mais parce qu'elle a restitué au poète son véritable caractère d'homme d'action, énergique et souple, il décrivait « un Lamartine charmant, magnifique et simple, vainqueur et joyeux, le front haut mais le rire aux lèvres et la main tendue, un grand homme et un bon enfant, un philosophe et un poète, mais en même temps un gentilhomme campagnard de la vieille gaie France » : et qui, voyant le portrait, ne songe qu'il révèle la physionomie du

peintre lui-même? Ce Parisien de race s'était fait gentilhomme campagnard, et Flamand. Bergues, endormie au pied de son beffroi, n'a pas oublié le jour où elle s'est réveillée au bruit des carillons de fête ; pour faire honneur à Lamartine, Henry Cochin avait convoqué les Lamartiniens : arrivaient Paul Deschanel, et Auguste Dorchain, et Pierre de Nolhac, et Novati, et Carton de Wiart, et tant d'autres; et rien ne manqua, ni les discours, ni les poésies, ni la plaque commémorative, ni l'inauguration d'un buste lamartinien, ni la fête populaire : cortège où parurent les Géants des Flandres, et banquet. L'amitié des Flamands n'est pas chose légère ; elle est précédée de quelque méfiance ; elle ne se donne qu'après mûre réflexion. Si elle éclatait, ce jour-là, avec tant de joie confiante, c'est qu'elle célébrait un double triomphe : celui de Lamartine, et celui d'Henry Cochin.

L'Institut, où il fut heureux d'entrer, était pour lui comme un grand salon, où gens de bonne compagnie se plaisent à échanger des idées solides et des aperçus nouveaux. Il était à son aise au milieu de ces savants, car il savait tout, avec bonne grâce : pour éditer la correspondance de son père Augustin Cochin, il lui avait fallu faire le tour du XIXe siècle, œuvres politiques et sociales, littérature et beaux arts, la France et l'étranger, les grands courants de pensée et les individus. Il aimait converser, fidèle ici encore au génie traditionnel de notre race. Il y a des causeurs brillants : vous les quittez éblouis, un peu las du feu d'artifice. Il en est de spirituels et d'incisifs, qui vous amusent et qui vous font peur. Et vous en connaissez, dans votre vie, qui vous ont rendus meilleurs, parce qu'ils n'essayaient pas de s'imposer à vous par le dehors, mais pénétraient au plus profond de votre âme pour y éveiller les idées incertaines et les sentiments assoupis, pour exciter et pour provoquer à l'action les velléités paresseuses. Tel était Henry Cochin : qui l'entendait, avait honte de ne pas lui ressembler. Aussi son action personnelle sur beaucoup d'âmes a-t-elle été profonde. Il découvrait des vocations, étant, par une rare union, à la fois clairvoyant et charitable ; il révélait aux inquiets le sens de la vie, en montrant comment il faut s'attacher à ce qui dure, et aimer ce qui est beau.

Lorsqu'on a fait le tour des hommes et des choses, et qu'arrivant à la maturité de la vie, on cherche une certitude et une

sécurité, c'est à toi que l'on revient, Bonté, valeur suprême. Sans toi, les plus belles œuvres de l'esprit demeurent inefficaces ; sans toi, les plus fortes volontés sont inhumaines. Parce que tous les sentiments et tous les actes d'Henry Cochin ont été imprégnés de bonté, son œuvre se prolonge en vibrations lointaines. Ce ne sont pas les mots qui en portent témoignage, mais les tours, les vitraux, et les fresques de nos églises restaurées, mais l'art chrétien dont il se fit l'apôtre, mais les enfants infirmes qu'il secourut, mais les œuvres sociales qu'il soutint, mais les savants, et les hommes de lettres et les artistes qu'il inspira. D'où tant d'amitiés reconnaissantes, qui ressemblent à un culte. Lorsqu'au pied de son lit de mort, M. Maurice Denis voulut fixer le souvenir de ses traits et se mit à l'œuvre, il dessinait et pleurait à la fois.

Notre époque a vu s'accomplir une des lois les plus cruelles de la guerre, suivant laquelle les fils ont précédé les pères dans le tombeau. Henry Cochin est allé rejoindre Claude Cochin, son fils, mort quelques jours après l'armistice. Aussi bien croyait-il le sentir encore auprès de lui, dans l'ombre; il le voyait apparaître au milieu de ses rêves; il lui parlait; il lui écrivait quelquefois. Maintenant, le voile qui était tombé entre ces deux affections profondes s'est déchiré; ils se sont retrouvés; rien ne les sépare plus. Sur notre terre de France, où tant de places demeurent vides, la grande tâche qu'ils avaient comprise et menée de même sorte est interrompue. Interrompue, mais non pas abolie : pour maintenir le nom, reste un petit enfant.

PAUL HAZARD.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UN NOUVEAU ROMAN DE M. PIRANDELLO

Nous l'attendions depuis dix ans, ce livre dont le titre faisait déjà rêver : *Quelqu'un, personne, cent mille hommes!* (1). Il annonçait une de ces fantasmagories, un de ces lucides délires auxquels M. Pirandello nous a accoutumés. « Ce sera, me disait-il, la clef de toute mon œuvre. » Quand on lui en demandait des nouvelles : « J'écris et je récris », répondait-il. La grande difficulté était d'unir, dans un récit, l'exposé d'un système avec l'intérêt d'un roman. Personne n'use moins de grands mots que M. Pirandello. Il rirait si on lui parlait de sa philosophie. Mettons que, depuis longtemps, certaines questions le préoccupent ; il en a retourné diverses faces dans ses contes et ses comédies. Nous voici, cette fois, au centre des avenues : nous mettons l'œil au trou du kaléidoscope.

Que l'on cause avec M. Pirandello, qu'on lise ses livres ou son théâtre, une idée revient dans ses discours ou ceux de ses personnages : c'est l'idée que tout nous échappe, que nous ne pouvons saisir le fond de quoi que ce soit. Nous sommes prisonniers des mots et des images : nous ne connaissons du monde que les fantômes de notre esprit. Une femme vit enfermée et refuse de voir personne. « Elle est folle », dit son

(1) Luigi Pirandello, *Uno, nessuno e centomila*, 1 vol. in-16 ; Florence, Bemporad édit., 1926. *Quaderni di Serafino Gubbio operatore*, *ibid.*, 1925.

mari. « Il la séquestre», dit la mère. Choisissez. — Un personnage se figure qu'il est l'empereur Henri IV. Est-ce un fou? Est-ce un calculateur qui s'est donné un alibi et poursuit une vengeance à l'abri d'une fiction? — A la fin des *Six personnages*, un coup de feu éclate : a-t-il tué un enfant ou seulement une marionnette? Est-ce un vrai coup de revolver ou une détonation pour rire? Est-ce une comédie? Est-ce un drame? On ne sait plus. Décidez : chacun sa vérité.

M. Pirandello est un petit homme rose et blanc, frais, souriant, pareil à une fraise tombée dans de la crème. Et pourtant il a déposé sous nos certitudes plus de pétards qu'Ibsen et Bernard Shaw, en se jouant, sans phrases, sans se départir du ton de l'ironie : il lui suffit de montrer que nous sommes incapables de sortir de nous-mêmes.

Aujourd'hui, après avoir poursuivi la critique de la connaissance, le terrible humouriste en vient au bastion central, au donjon de la résistance : il s'en prend à la notion de la personnalité. Il nous traque dans ce dernier réduit, nous coupe la retraite et se met en devoir de tout faire sauter. Quand je dis aujourd'hui, je me trompe : il y a plus de vingt ans que cette affaire l'occupe et qu'il a entrepris ce siège mémorable.

Vous vous rappelez l'histoire de feu Mathias Pascal? Pour fuir une femme acariâtre, il simule un suicide, déloge, fait le mort. Un jour, il en vient à regretter sa défroque de malheur, et c'est ici que son cas devient tout à fait curieux. Il rentre dans sa ville natale et dit : « C'est moi ! » mais on le prend pour un imposteur. Mathias Pascal est mort, le revenant a beau faire, le défunt a pris sa place : voici les faits, le tombeau, l'épitaphe et les nécrologies. La fable s'est imposée, la fiction a pris racine : la vérité elle-même ne pourra l'extirper. Que le Mathias vivant aille au diable! L'autre est enterré, sa veuve refuse d'en démordre, la ville prend fait et cause contre le trouble-fête. Tant pis pour lui : il ne peut plus rien contre la légende qu'il a créée. Il serait cent fois Mathias Pascal, il se heurte à une réalité plus compacte et plus solide que lui, au bloc de ses concitoyens persuadés de sa mort. Cette mort est un dogme, une nécessité publique : on ne ressuscite pas, à moins d'être fou. Et le malheureux comprend qu'il n'a qu'à disparaître.

C'est ici une des idées maîtresses de l'auteur : chacun de nous est soi d'abord, et puis un autre, un être extérieur, social,

presque indépendant du premier, image ou reflet de lui-même qui se substitue à lui et qui porte son nom dans la pensée d'autrui. Il y a le Mathias que je suis, et puis le Mathias qui est fait de ce que vous pensez de lui. Ces deux êtres n'ont pas plus de rapports qu'il n'y en a entre un mot quelconque et l'objet qu'il désigne. Et cependant le second n'est pas moins réel que le premier. Mettez-les en conflit, vous verrez que c'est le fantôme qui a la vie la plus dure et que, dans ce duel entre l'homme et son double, ce n'est pas le vivant qui a le dernier mot.

D'accord, dites-vous, c'est l'histoire du colonel Chabert. Pardon ! riposte M. Pirandello, vous n'y prenez pas garde, mais c'est ce qui se passe tous les jours. C'est une loi de la vie. Nous sommes sans le savoir les personnages d'un roman auquel collaborent nos parents, nos maîtres, nos camarades, notre femme, nos amis et nos ennemis; chacun de nous est un être à demi légendaire, une fable à laquelle nous acquiesçons plus ou moins, et à quoi nous finissons par ressembler de bonne foi, sans que cette figure de convention ait le moindre rapport avec notre personne intime, laquelle peut nous demeurer à jamais inconnue.

C'est ce dont s'aperçut, dans la bonne ville de Richieri, ce pauvre diable de Moscarda, oui, Vitangelo Moscarda, dont le nouveau roman de M. Pirandello nous conte la singulière histoire. Ce pauvre homme (c'était le richard du pays, mais enfin je m'entends), ce pauvre homme est le type du bourgeois ordinaire, la créature de pâte quelconque, ni bon ni méchant, ni beau ni laid, le bipède sans plumes que M. Pirandello aime à prendre pour victime de ses expériences : entre deux âges, plutôt jeune, les yeux entre jaune et vert, le poil carotte, taille : un mètre soixante-sept, bref, ce que les signalements appellent par tout pays l'individu moyen. Il est marié et cela fait un ménage de tourtereaux; Moscarda est « le petit Gengè à sa Dida ». Le père est mort en laissant des rentes ou plutôt une banque dont le revenu dispense le garçon de travailler; les deux associés, Firbo et Quantorzo, s'occupent des affaires et ne laissent au patron que le soin de donner de loin en loin une signature. Pour tout dire, c'est monsieur qui sort le caniche de madame. En un mot, pas d'existence plus terne, plus atone, plus unie, plus heureuse, étant sans histoire. C'est cet individu amorphe que M. Pirandello choisit pour théâtre d'une

catastrophe et pour le jouet d'un dieu cruel : il déchaîne en lui la tragédie de l'analyse.

Cela commence *piano, piano*, par un incident de rien du tout. Un matin, cette jeune oie de Dida dit tout à coup à son mari :

— Tu sais, Gengè, une drôle de chose... Tu as le nez de travers.

— Moi ? Allons donc !

— Mais si, je t'assure, regarde-toi : il penche un peu à droite.

Cette simple remarque, rien de plus, fut l'origine de la crise. Il n'en fallut pas davantage pour causer la ruine d'une si belle vie.

Moscarda commence par vérifier le fait dans son miroir. Mais les personnages de M. Pirandello ne s'arrêtent pas en si beau chemin : tous sont sans le savoir de prodigieux sophistes, doués d'une vigueur de dialectique suffisante pour défrayer un congrès de philosophes, et qui n'attendait qu'un déclic pour se mettre à fonctionner. Une fois leur Sorbonne en branle, la machine tourne, tourne, lamine, broie, déchiquette avec une frénésie raisonnante, et n'a plus de repos qu'elle n'ait mis tout en pièces, tout détruit et tout dévoré.

Ayant ainsi connu qu'il n'est pas pour autrui le même qu'il est pour soi, mais qu'il y a en lui un second personnage, visible pour ses voisins, il entreprend de faire connaissance avec ce particulier. Il veut voir l'Autre. Il tente de se voir du dehors, mais il comprend bientôt la vanité de cette entreprise : la glace ne lui montre que des grimaces, et encore des grimaces figées. Alors il conçoit une expérience inverse : se présenter devant le miroir sans aucune expression, et peut-être, sous cette surface, verra-t-il affleurer le véritable moi. Il se prépare minutieusement à cette nouvelle épreuve. Et que voit-il ? Dans mon enfance, j'avais une vieille bonne qui me disait toujours : « Ne te regarde pas dans la glace, tu y verrais le diable. » J'avoue que je ne vis jamais rien. Ma bonne avait pourtant raison, car il arrive à Moscarda une chose diabolique : c'est de perdre le sentiment de son existence. « Qui cherche son âme, la perdra. »

Au premier sourire de l'image avait succédé une apathie stupide. Je réussis à voir mon corps projeté là, devant moi, dans le miroir, détaché et indépendant de l'empire de mon âme.

Enfin! le voilà : c'était lui.

— Et qui était-ce?

— Mais rien. Néant. Personne. Un pauvre corps sans âme, une loque qui attendait quelqu'un.

— *Moscarda!* lui soufflai-je doucement, après un long silence.

Il ne bougea pas, il continuait de me regarder avec étonnement.

Après tout, il pouvait aussi s'appeler autrement.

Il avait l'air d'un chien perdu, sans maître, sans nom, qui pouvait s'appeler Flik, Flok, à volonté. Il ne connaissait rien et ne se connaissait pas: il vivait et n'en savait rien; le cœur lui battait, il respirait et il ne le savait pas; il remuait les paupières et ne s'en apercevait pas.

Je contemplais fixement ce poil roux, ce front pâle et dur, ces sourcils en accent circonflexe, ces yeux verdâtres, persillés de petites taches jaunes, étonnés, sans regard. Soit! c'était lui, on l'avait fait ainsi, on lui avait donné ce pelage; il ne dépendait pas de lui d'être autrement, de changer de stature, d'être plus grand ou plus petit.

Mais qui était-ce? Moi? Ce pouvait être tout aussi bien un autre. Ce pouvait être n'importe qui... Pourquoi, par quelle raison fallait-il que ce fût moi?

Je vivais, je n'avais aucune représentation de moi-même. Pourquoi devais-je me voir affublé de cette figure-là, comme d'une image nécessaire?

Elle était là devant moi, cette image suspendue dans le miroir, comme une chose inexistante, comme une apparition de songe. Et je pouvais très bien ne pas me connaître ainsi. Par exemple, si je ne m'étais jamais vu dans un miroir, n'aurais-je pas continué, dans cette tête à moi inconnue, d'avoir les mêmes pensées?... J'aurais pu avoir les yeux bleus, le nez droit ou camus. J'aurais pu même nourrir une vive antipathie pour ce corps que je voyais là devant moi, et le fait est que je l'éprouvais.

Tout à coup, il arriva une chose qui me remplit d'épouvante plutôt que de stupeur.

Devant moi, sans que j'y fusse pour rien, je vis la face apathique qui se décomposait d'une façon pitoyable, plissait le nez, clignait des yeux, contractait les sourcils, pinçait les lèvres et faisait une abominable grimace comme pour pleurer : elle resta ainsi deux secondes en détresse et — pschh! pschh! — deux secousses brusques, et les deux plongeons coup sur coup d'un double éternuement.

Le chatouillement d'un courant d'air venu on ne sait d'où avait provoqué cette explosion, sans m'en rien dire, en dehors de ma volonté.

— Dieu te bénisse! lui dis-je.

Et le miroir me renvoya mon premier rire de fou.

Voilà le vertige pirandellien : c'est bien cette impression d'absurde, cette sensation de cloche pneumatique, cette situation où rien n'a plus de contenu réel, où l'on se tâte, où l'on ne sait plus si on est le maître de ses membres, une de ces opérations de vidage où votre corps vous apparaît soudain comme une guenille, comme une chose en l'air, flottante, dérisoire. Vous n'êtes plus chez vous, vous n'êtes plus propriétaire de votre individu. L'auteur se frotte les mains et rit de votre gêne. C'est son triomphe. Il a mis la brouille dans le ménage, dissous sournoisement cette union foncière, cet accord avec votre machine qui est le fondement de votre sécurité. Il fait passer en vous le frisson de la petite mort.

Tout le mal, nous dit M. Pirandello, vient de ce que l'homme est, par essence, un animal constructeur. Il construit, il construit tout le temps : sa maison, ses outils, ses systèmes et ses dieux. Il est arrivé à installer au milieu de la nature une création artificielle, un univers à son usage, un monde de cités, de pierres, de rues, de ponts, de façades rectilignes, de machines et d'automates, de rouages et de moteurs. Il fait plus : il prête au monde réel les formes de son esprit... J'abrège à regret le développement. Le lecteur l'aura reconnu de lui-même : cette distinction entre le rigide et le vivant est une des pensées familières à M. Henri Bergson. Or, ajoute M. Pirandello, ce procédé de notre esprit s'applique à tout ce qui nous entoure : toutes nos connaissances sont des « constructions ». Nous ne voyons le monde qu'à travers nos systèmes. Nous nous faisons une idée des gens qui n'est pas eux, et comment le serait-elle ? puisque cette idée, c'est encore nous, et que nous ne voyons des autres que les gestes, la surface la plus extérieure. Nous nous créons ainsi, à la place des gens, un peuple de mannequins, d'idoles ou d'épouvantails : et ces images, ces rêves de dormeurs éveillés deviennent une réalité, un monde qui nous cache l'autre et que nous prenons pour lui. Ce travail de notre intelligence, cette terrible faculté mythique est continuellement à l'œuvre et ne s'arrête pas de substituer ses créations à celles de la vie; nous croyons connaître les hommes et nous vivons en somnambules, dans le préau d'une prison, au milieu de nos songes.

Cette petite Dida elle-même, toute sotte qu'elle est, est une mythomane enragée : avec sa gentillesse, son petit cœur et Dieu

sait quoi, elle s'est créé « son Gengè ». Depuis son mariage, elle s'était fait une coiffure qui lui allait atrocement mal. Un jour, elle s'arrange les cheveux comme lorsqu'elle était jeune fille. « Je sais bien que je suis mieux ainsi, mais qu'est-ce que cela fait? Une femme ne se coiffe pas pour soi, mais pour son petit mari. » A qui voulait-elle faire plaisir? Pas à moi, songe Moscarda, car je la trouve affreuse ainsi ; mais elle s'imagine que cela plaît à « son Gengè ». Ce Gengè, qui n'est donc pas moi, est pourtant quelqu'un de bien réel, puisqu'elle lui sacrifie jusqu'à sa coquetterie. Ce diminutif amoureux que je prenais pour moi, il désigne en réalité une personne toute différente, qui n'a ni mes goûts ni mes idées... Et il arrive à Moscarda, en tenant sa femme dans ses bras, d'être jaloux de ce Gengè qu'elle portait dans son cœur, et qui n'était pas lui.

Et de même, pour l'associé Quantorzo, il est « ce cher Vitangelo », un bon vivant qui se la coule douce, ne veut pas d'histoires et laisse faire sans demander de comptes. Il finit par se découvrir autant de personnes différentes qu'il peut avoir de relations ou d'interlocuteurs : observation assez vraie, car on n'est pas tout à fait le même avec tout le monde, et c'est un des plaisirs de la conversation et le secret de l'art de la correspondance. Bonaparte faisait trembler l'Autriche et le Directoire et rire Joséphine; pour l'ennemi, il était l'Ogre, pour le soldat, le « petit tondu », ou « le petit caporal », et pour sa femme, le « Chat botté ». Enfin nous différons suivant le rapport où nous sommes avec les gens, et comme, d'après le compte de M. Pirandello, chacun de ces rapports forme une personne nouvelle et une sorte d'entité distincte, on arrive bientôt à des complications assez coquettes; c'est ainsi qu'une scène à trois, Moscarda — Quantorzo — Dida, se passe en réalité entre neuf personnes. Calculez :

1° Dida, telle qu'elle se voit;
2° La même, telle qu'elle est pour son mari;
3° La même encore, telle qu'elle est pour Quantorzo;
4° Quantorzo, tel qu'il est pour lui;
5° Quantorzo, tel qu'il est pour Dida;
6° Quantorzo, tel que je le vois;
7° Le Gengè à Dida;
8° Le cher Vitangelo.

Le n° 9 devrait être Moscarda, vu par lui-même : mais ne

sachant plus ce qu'il est, il a la modestie de se compter pour rien.

Joli sujet, n'est-ce pas ? pour un tableau cubiste : chaque personnage, comme éclairé par deux foyers distincts, projette sur le mur deux ombres divergentes, ou plutôt se décompose comme une figure peinte sur des lames d'éventail...

Mais cette multiplication ne va pas si loin que le prétend M. Pirandello. En réalité, c'est beaucoup plus simple, et cette foule de Moscarda se réduit, pour le gros public de Richieri, à un Moscarda très clair. Il faut savoir que son banquier de père était un de ces chrétiens qui prêtent à des trente et quarante pour cent, au denier vingt, comme disait Molière : le bonhomme avait trouvé ce moyen de faire fructifier les écus, beaucoup plus sûr que le *multiplicamini* de M. Pirandello. C'était ce qu'on appelle un juif. Et comme la maison prospérait, Moscarda fils avait hérité de la réputation de Moscarda père. Il ne s'en était jamais soucié. J'ai dit qu'il s'occupait à peine des affaires. Jamais il ne s'était inquiété de la réprobation publique, d'ailleurs bien tempérée par la considération qui s'attache à l'argent. Tout son rôle se bornait à jouir des bénéfices et à approuver de loin en loin les comptes. Cela pouvait durer jusqu'à la fin du monde, si notre héros, un beau matin, par la remarque de sa femme, n'avait commencé à s'examiner et à devenir la proie d'un mal sacré, le mal de douter et de comprendre. De ce jour, il fut perdu. Il s'avise soudain qu'il avait le nez de travers et était Moscarda l'usurier. Dès lors il n'a plus qu'une idée : briser, détruire, piétiner cette image de lui- même, prouver qu'il est quelqu'un en démolissant à plaisir « ce cher Vitangelo » et le « Gengè à Dida » et la banque et toute la boutique.

Il serait un peu long de raconter comment il s'y prend, et au fond ce récit ne serait pas très intéressant. Il semble que l'auteur a entrevu ici un second sujet, qu'il s'est malheureusement borné à indiquer. Toujours par l'effet de cette maladie de construire, nous sommes portés, nous dit-il, à simplifier les caractères ; nous ne voyons pas l'homme comme il est, inégal, différent de lui-même, méchant, vertueux, équitable, injuste, humain et cruel. Nous mettons en lui, par goût de l'art, une unité qui n'y est pas. Nous le fixons dans une attitude. Un César, si grand capitaine, homme de guerre et politique, est

encore bien autre chose : à côté du demi-dieu, modèle de grandeur et d'énergie, il y avait l'homme de plaisir, le roué et le dissolu, un Don Juan et même une fille, comme le montre son aventure chez Nicomède, roi de Bithynie. Rien de plus juste. Tous les moralistes un peu déliés, de Montaigne à Saint-Évremond, se complaisent au spectacle de ces contradictions, à ce défilé de personnages, à cette armée de passions et de sentiments divers qui se succèdent dans notre âme. Nous ne sommes pas tout d'une pièce. Nous ne sommes même pas capables d'une longue attention ; un mouvement s'épuise de lui-même et nous rejette à l'opposé, par une série d'exaltations et de dépressions semblables au flux et au reflux de la mer sous Astarté.

Cette vision de l'âme comme une matière mobile, un flot changeant de phénomènes, comme une chose fuyante, fluide, éparse, en état d'infini *devenir*, cette idée d'une conscience liquide, ondoyante, sans bords fixes, n'ayant même pas de courant certain ni de lit défini, cette notion est l'antipode de l'idée classique du caractère : dans l'art classique, tout se tient ; dans l'art d'un Joyce, d'un Proust, comme chez Dostoïevsky, il n'y a plus de portraits, plus de lignes arrêtées et de contours solides. La matière humaine paraît élastique et indéfinie ; le même individu a des hauts et des bas, d'incroyables sautes d'humeur et de température, des écarts subits de tension nerveuse : le même homme, le même jour, peut être un mystique, une canaille, une crapule et un assassin. Il est une foule, un monde de sensations diverses, une machine incohérente, une débandade de rêves ; il porte en lui-même une prodigieuse humanité, des siècles d'atavismes, un cloaque de miasmes et de pourritures ancestrales ; son âme est un cimetière de haines et de désirs, d'où sortent dans les ténèbres d'épouvantables revenants. Et en ce sens, par tout ce qui s'agite en nous de noirs génies, depuis le limon primitif, il est vrai que nous sommes un peuple, une multitude d'êtres qui se combattent, et qu'il y a en nous plus de cent mille Moscarda.

A la bonne heure ! reprend M. Pirandello, qu'est-ce que je vous disais ? Cela revient à dire que nous ne savons ce que nous sommes, que nous ignorons ce qu'est le *moi*, et que nous ne pouvons nous en faire une idée que par celle qu'en ont les autres. Le moi est un pays que nous ne connaissons que par ouï-dire. Et il est vrai que l'individu à l'état pur n'existe pas ; l'homme

est un animal sociable, et si sociable qu'il ne se conçoit pas, ne se connaît même pas en dehors de son groupe et de l'opinion de son groupe. Il est très vrai que ce que nous sommes, nous le sommes un peu par persuasion ; on fait un brave d'un poltron en lui répétant qu'il est brave. Nous sommes tous le Sganarelle du *Médecin malgré lui* : « Puisque cela fait plaisir à tout le monde, ma foi ! soyons médecin ! »

Cela se voit surtout chez les natures faibles, en particulier chez l'enfant : l'enfant se croit aisément ce qu'on lui dit qu'il est, et les maîtres adroits se gardent de reproches qui découragent. Évidemment. Tout cela est bel et bon. Et la littérature moderne est pleine de gens qui ont perdu leur moi, comme le héros de Chamisso avait perdu son ombre et comme tant de dames perdent leurs perles dans les taxis. Je sais que c'est le fin du fin, le dernier mot de la nouveauté et de la psychologie. Mais s'ils pouvaient savoir combien ces gens-là nous excèdent, comme ils nous semblent inexistants, et combien cette nouvelle forme de « vague à l'âme » nous paraît déjà ennuyeuse !

Après cela, il est bien inutile que je vous conte le tour qu'invente Moscarda pour donner le démenti au monde et envoyer, si je puis dire, un coup de pied dans la glace; comment, le même jour, ce mollusque fait un double acte d'autorité en expulsant un pauvre diable dont il est le propriétaire, et en lui faisant aussitôt cadeau d'une maison. Ce coup de théâtre produit un effet immédiat : personne n'y comprend rien, toute la ville dit qu'il est fou, et nous disons : « Quel imbécile! » Plus il se montre inconséquent, plus il pense s'affirmer lui-même. Comment M. Pirandello ne s'est-il pas avisé que l'histoire de ce polichinelle nous est parfaitement indifférente? Pas un instant on n'a l'illusion qu'il s'agit de quelqu'un : le héros n'est qu'un pantin dont l'auteur tire les ficelles. Et alors, à quoi bon? Si ce bonhomme n'est personne, qu'est-ce que ça peut nous faire, tout ce qui lui arrive?

Que sa femme le quitte et retourne chez son père, que Moscarda liquide sa banque et donne sa fortune pour une fondation charitable, tous ces événements me laissent froid ; l'auteur leur ôte tout intérêt et toute humanité en protestant qu'il ne s'agit pas d'un cas de conscience. Cette espèce de colletage abstrait, le spectacle de ce monsieur en révolte contre son image, ne parvient pas à m'émouvoir. Nous apprenons chemin faisant

que Dida avait une bonne amie, dont elle était un peu jalouse, et que cette personne, Anne-Rose, vient s'entremettre pour replâtrer le ménage. Moscarda lui fait ses confidences et, de fil en aiguille, tente d'en faire sa maîtresse. Tout finit par des coups de revolver et par la Cour d'assises. Et l'on devine qu'il y a là les éléments d'un roman, la carcasse ou le squelette d'une de ces aventures du cœur, dans le genre de la *Double méprise*, où l'on voit un homme conduit à l'aveuglette, à travers mille malentendus, par des sentiments et des motifs insoupçonnés de lui-même. C'était là le vrai drame humain, mais M. Pirandello a dédaigné de le raconter.

Et c'est d'autant plus irritant, qu'il a beau se contraindre, il n'a pas réussi à s'empêcher de laisser percer les traces de son admirable talent d'artiste. Il y a telle page trop rare, comme le portrait de l'évêque ou celui du chanoine Sclepis, où l'on retrouve le merveilleux conteur d'*Une année de nouvelles*.

C'était un ecclésiastique long, maigre, presque diaphane, comme si l'habitude de vivre dans l'atmosphère des hauteurs l'avait raréfié, avec des mains comme transparentes, et des paupières plus minces qu'une pelure d'oignon.

Et la force comique du petit discours que cette momie adresse au nouveau converti :

« Bien, très bien, mon enfant. Une grande douleur, n'est-ce pas ? Allons, tant mieux. Il faut en remercier le ciel. La douleur, mon enfant, vois-tu, c'est le salut. Tous ces fous qui ne veulent pas souffrir, il n'y a pas à les ménager. Toi, mon fils, Dieu t'a fait la grâce de te donner beaucoup, beaucoup à expier, à cause de ton malheureux père... n'est-ce pas ? il a fait bien du mal, le cher homme ! Que ce soit ton cilice, mon enfant, ton cilice. Quant à tes ennemis, laisse-nous faire... Je m'en charge. »

Et un tel peintre refuse de peindre ! Il néglige le plus beau de ses dons, pour s'amuser à raisonner...

A la fin du livre, le héros disparaît définitivement, il abdique, il s'évade, il se plonge dans l'anonymat ; il n'est plus qu'un des numéros, une des épaves qu'on recueille dans l'hospice qu'il a fondé, une vague créature indifférente et sans mémoire, sans passé et sans avenir ; la journée est pour lui tout l'horizon de la vie, il meurt chaque soir avec le jour et

renaît à l'aurore. Il s'écoule sans pensées dans la béatitude d'un éternel présent. C'est le *nirvâna*, le détachement, la seule issue que le malheureux ait trouvée au problème de l'existence...

La morale de cette histoire, est-ce le dépouillement, l'abandon, l'oubli de soi ? Est-ce ici la guérison du mal de vivre, la démission totale, le renoncement qui nous délivre du pire ennemi que nous ayons, c'est-à-dire de nous-mêmes ? Déjà, dans d'autres écrits, M. Pirandello s'était épris de ces vagabonds, de ces êtres obscurs, de ce gibier d'asile de nuit, comme son Simone Paù, en qui il affectait de voir le véritable sage. Et l'histoire qui nous raconterait ce suicide, cette décomposition d'un homme, cette métamorphose qui peu à peu le désagrège et le force à descendre dans l'abîme des bas-fonds, pourrait être assurément une histoire magnifique : une espèce de « vie de saint », aussi émouvante que la légende de Barlaam ou de saint Alexis. Quel dommage que M. Pirandello se soit plu à se jouer d'un si beau thème, et à en remplacer les éléments humains par des feux d'artifice et par des exercices d'acrobatie intellectuelle ! A force de dextérité, il substitue la jonglerie à la réalité ; il troque la vérité pour la prestidigitation. Comme c'est souvent le malheur des maîtres de son pays, sa virtuosité l'égare. Il vient de nous donner une variation étourdissante sur le vieux thème de l'*Homo duplex*. On aurait envie, en fermant le livre, de souffler à l'auteur : *Sancta simplicitas!*

LOUIS GILLET.

SPECTACLES

Théatre Marigny. — 1927. *Revue* en deux actes et quarante tableaux de MM. Albert Willemetz, Saint-Granier et Jean Le Seyeux.

Elle est charmante la Revue de Marigny... elle est gaie, elle est diverse, pleine, tour à tour, de farce et d'esprit, de grâce et de folie, de satire et de fantaisie. Et soit dit en passant, quel « genre » divertissant que celui qui doit présider à la composition d'une Revue! Genre bien parisien entre tous. Tout saisir mais au vol, papillon aux ailes de « gazettes » à la fois diapré et imprimé en signes bien fins de « faits du jour »; tout effleurer, se moquer, tout comprendre, savoir l'art de dégager d'une mode, ou d'une aventure légère le sens social, comique ou profond, voilà l'art du « revuiste » bien plus sérieux, bien plus difficile qu'il n'en a l'air, car il réclame à la fois de la réflexion et de l'agilité, le don rare du vrai comique. Aussi se met-on à plusieurs pour la mieux réussir et l'on a raison, une des forces d'attraction de la Revue étant le changement, le bariolage, la diversité; il faut beaucoup de grelots, aussi bien à la Folie, qu'à la Sagesse et des pensées de toutes les couleurs ainsi que des chansons de tous les tons.

Donc MM. Willemetz et Saint-Granier, musique à part, se sont une fois de plus unis à M. Jean le Seyeux. Ils n'ont pas la prétention d'imiter les trois Grâces, mais ils sont trois quand même et trois bien assortis. M. Willemetz met sa patte à toutes les Revues qui réussissent et Saint-Granier, à la fois acteur, auteur et chanteur, est un artiste aussi hardi qu'adroit, et doué de ce sens très français de la farce satirique, dont la sévérité disparaît à demi sous la gaieté. N'oublions pas qu'il est l'auteur

d'un roman fort amusant, *la République des Muets* : il tourne le couplet avec une facilité extrême, le chante à ravir avec une voix délicieuse et vous campe un sketch, en s'amusant deux fois s'il l'interprète après l'avoir écrit. M. Jean Le Seyeux est un des plus remarquables costumiers, qui nous fasse admirer leur imagination jamais lasse, toujours drôle ou délicate, leurs ravissantes inventions de formes et de couleurs. Déjà, il y a quelques semaines, nous admirions au Casino de Paris et on pourra, étant donné le succès de *Paris*, les admirer longtemps encore, ces tableaux féeriques qui ne ressemblent à rien de ce que nous avions l'habitude de contempler au music-hall. Je pense à ce Récif de corail, où dans le décor de Georges Rolle les êtres de rêve, habillés ou déshabillés par Jean Le Seyeux dans tous les tons magiques du rose, sous des gazes qui imitent étonnamment la fluidité de l'eau, font les gestes d'une aventure où Simbad le marin joue un rôle et ravit, malgré les sorciers vêtus d'algues vertes, la princesse la plus coralline de toutes ces belles poules de mer. A la Revue de Marigny ce n'est plus le corail, c'est le muguet; ce n'est plus le rose, c'est le blanc et le vert... mais j'anticipe.

Qu'importe, après tout? Mais cela me mène à vous dire un des autres charmes de cette Revue. A côté des événements « du boulevard », — mais cela s'appelle-t-il encore ainsi, ce cœur frivole de la ville sans rivale? — des farces politiques, théâtrales, financières et autres, MM. Willemetz et Saint-Granier n'ont pas oublié qu'il y avait le Paris immortel, celui qui ne change pas avec les modes, les ministres et les vedettes, mais qui demeure, pour la joie des Parisiens vrais. Aux portes de cette ville affairée, bruyante, éclatante le soir des feux croisés de toutes ses réclames électriques, trépidante du bruit des claksons, du roulement des autos et aussi du piétinement de tous ces vivants qui s'agitent sans trêve, il y a les bois qui vont reverdir, les muguets qui vont refleurir, le printemps qui va reparaître... Tout cela c'est la mode de la nature ; elle n'en change que pour y revenir... Et jadis les humbles chanteurs des rues lançant leurs notes « roucoulardes » à travers les cris d'hirondelles et le roulement des voitures « à chevaux », nous avertissaient, nous, citadins oublieux, qu'il fallait songer au *Temps des Cerises*, aller cueillir des *Lilas et des roses* et ne pas oublier le *Rêve aux ailes d'or*... Ce charmant côté romance des rues de Paris, il faut

être poète pour le comprendre. Nos auteurs ne l'ont pas oublié. Seulement, comme dans les rêves, notre humble chanteur des rues est devenu chez eux un enchanteur tout vêtu de velours vert et qui a la voix d'André Baugé, voix belle et persuasive à l'appel de laquelle le printemps ne sait résister. Et dans un décor charmant (de Georges Rolle) tous les muguets habillés par Jean Le Seyeux apparaissent, poussent, grandissent, et nous voyons que ce sont les gigantesques coiffures de femmes charmantes, les panaches en clochetons de personnages forestiers, qui viennent danser avec les elfes et les jeunes filles. On ne saurait croire combien cette petite féerie est gracieuse et comme il est habile de glisser ces tableaux poétiques entre deux drôleries; ces contrastes reposent et raniment le spectateur et le tiennent en satisfaction sans lassitude.

A la même note appartient le tableau de la maison de Mimi Pinson. Il paraît qu'on va la démolir cette maisonnette montmartroise, cette chaumière en forme de cœur (au figuré) qui abrita les songes d'une jeunesse passée... Une suprême fois le décor de Bertin nous la montre, ou nous la révèle ou nous l'invente. En tout cas, elle pouvait très bien être ainsi, cette petite demeure toute basse et simplette et donnant sur une de ces admirables petites places de la Butte (chère à Francis Carco) où l'on pouvait encore s'asseoir provincialement sous un bel arbre en contemplant, dans la brume violette, les toits, les toits, les toits sans fin de ce Paris immense, et au-dessus du bourdonnement de sa voix unanime, se sentir encore bien seuls Lui et Elle « à tu et à toits » plus qu'ailleurs.

Et voici l'amoureux de la vie de Bohême; c'est Baugé vêtu de violet pour s'assortir à la brume crépusculaire; et, entendant son couplet, c'est Edmée Favart en Mimi Pinson qui, vêtue d'un mauve de printemps fantômatique, vient répondre d'exquise façon à la romance et amorcer le duo. A leur voix, apparaissent les jeunes amants d'autrefois, les garçons en vert comme les feuilles nouvelles, les grisettes en jaune pur citron comme les cytises. Puis tout ce rêve d'amours disparues s'estompe et s'efface... s'en va pour jamais. Les mœurs ont bien changé! comme nous le montrait un petit prologue, où une jeune personne repousse le gigolo sans dollars pour suivre des amis aux poches pleines qui lui paieront un champagne hors de prix.

***

Mais, à présent voulez-vous rire? Contemplez, écoutez « le petit épicier de Montrouge » se désolant au seuil de la boutique où hier encore il vendait aux enchères petits beurres et pruneaux, et où personne ne vient plus lui rien acheter. Or le petit épicier de Montrouge c'est Pauley, l'énorme, le désopilant, le ballonné Pauley, dont la petite voix flûtée et si drôlement nuancée s'échappe si comiquement des grosses joues et de la poitrine dilatée. Ah! ce Pauley! ne vient-il pas déjà d'imiter Mayol avec une verve et une ironie si réussies que, pour un peu, on aurait cru voir et entendre Mayol lui-même? Mayol et ses gestes courts, ses saluts ronds et rebondissants. N'allons-nous pas le revoir, irrésistible, dans un sketch intitulé, en réplique au titre de Tristan Bernard (le Sexe fort ou la Volonté de l'Homme), le Sexe faible ou la Volonté de la Femme... Mais ce petit sketch est une caricature si amusante des mœurs du jour, qu'il vaut à lui seul toute une comédie. Le rideau tiré, on voit dans un salon bien bourgeois le gros Pauley barbu, ventru, grisonnant, mais néanmoins vêtu d'un smoking d'intérieur en velours bleu de roi noué négligemment de côté par une large ceinture de soie retombant, gris perle, sur un pantalon de même couleur. Pantalons! derniers vestiges en ce temps futur, de la mode masculine française (car les Orientales depuis beau temps sont en culottes et leurs époux en robes). Son fils, sage comme une ancienne demoiselle à marier de l'époque d'Augier ou de Scribe, en pantalons de satin bleu pâle et collerettes et manchettes de dentelles ; en cheveux presque longs, mèche noire jusqu'aux yeux, c'est Saint-Granier, Saint-Granier, d'une grâce gauche et pudique ; il brode, et son papa fait du crochet ou du tricot. Ils échangent des conseils et des recettes sur leurs travaux, lorsque madame rentre! Madame est chauve; madame porte un monocle, un veston ouvert sur un gilet d'élégant, havane, une jupe sèche plus nette qu'aucune culotte, à damiers jaunes et marrons.

Et notre gros barbu, avec mille minauderies, affèteries, grincheries, éclate en gentils reproches : madame ne s'occupe pas de lui, madame ne le mène jamais au théâtre, ne le sort pas, le laisse toujours à la maison ! Il s'ennuie ! il pleure. Madame le plaint d'avoir ses nerfs, est indulgente, puis agacée : n'est-elle

pas accablée sous mille besognes, abrutie par les soucis, les travaux, les combinaisons de tout genre qui assurent le luxe du gros barbu et du jeune homme à marier? Enfin les reproches s'apaisent, grâce à une belle bague que madame tire de la poche de son gilet, et passe au doigt de son tendre éléphant. Tout cela est irrésistible, joué à miracle; mais le plus beau sera la demande en mariage. Une jeune fille, avocate de grand avenir, a reçu le coup de foudre pour Saint-Granier... Pour ce petit Pierrot au cœur innocent, pour ce tendron, frère des oies blanches d'antan. Elle arrive; œillet à la boutonnière, petits cheveux blonds tout courts et tout frisés. Elle expose ses titres, énumère ses mérites aux parents ou plutôt à la mère qui dit oui. On fait revenir le cher petit, qui attendait dans sa chambre que son avenir se décide; il accepte avec flamme; et la jeune fille lui donne un premier baiser dont il est complètement abasourdi, effarouché... Mais rien ne donne une idée juste de la drôlerie de ces quatre personnages. Saint-Granier est inouï de pudeur godiche, Thérèse Dorny est, en mère nouveau jeu, importante et déféminisée à souhait, et Mlle Diana, la prétendante à la main d'Ernest, d'un toupet aussi désinvolte qu'il le faudra. C'est impayable.

J'ai nommé Thérèse Dorny. Elle est drôle certes, mais de plus elle a beaucoup de talent, et le prouve de diverses façons. D'abord, dans *la Courtière*. Elle ne gagne pas lourd, la pauvre courtière, juste de quoi ne pas joindre deux petits bouts! Et, alors, la pauvre, elle se demande, avec un bon sens irréfutable: « *comment qu'ils font?* » tous ces gens qui mangent du foie gras, boivent du champagne, se paient tous les spectacles et tous les agréments de la vie. Non point ceux-là que l'on sait riches, mais tous ceux et toutes celles qui ne semblent pas devoir gagner beaucoup plus qu'elle, la pauvre courtière. Ah! oui! comment font-ils? Et elle agite son maigre boa, serpent bien amoindri depuis Ève, la pauvre courtière et fait se dandiner sur son crâne son vieux canotier, bien démodé, bien humble, image de l'instable perplexité. Elle est fort bonne aussi, et c'est flatteur, dans la *Reine des Gourdes* où elle m'a rappelé dans son grand manteau de cour qui l'empètre, la Réjane de Mme Sans-Gêne.

***

Eh bien! pensez-vous, voilà de quoi passer une bonne, une plaisante soirée. Certes; mais il y a encore bien d'autres choses : il faut voir Raimu en Caroline Otero : qui n'a pas vu Raimu en Caroline Otero s'éveillant dans un grand lit, et recevant, en mille dentelles, les deux petits reporters de *Comœdia* qui viennent lui réclamer ses Mémoires, n'a rien vu, ni rien entendu : Raimu chantant cet air, — où triomphait Yvonne Printemps dans *l'Amour masqué*, — « Dieu que c'est bête un homme ». Raimu énumérant ses charmes, se levant, passant une jupe envolantée, se drapant dans un châle de Manille et exécutant un pas espagnol. Raimu est admirable! Et voilà de l'excellente satire.

Non moins bonne celle de toutes les revues de l'année et de quelques pièces, — et surtout, surtout, celle de la manie à la dernière mode qui consiste à n'apprécier que les auteurs dramatiques, poètes ou romanciers, de plus en plus jeunes, de plus en plus adolescents, de plus en plus enfants. Saint-Granier, recroquevillé dans une voiturette de bébé conduite par une nurse, est ineffablement comique sous sa capote à nœud rose et bêtifiant tout en présentant sa dernière comédie (ou sa première?) à un puissant directeur. Il va sans dire que cette œuvre, *la Cocotte à papa*, est acceptée sans tarder et que nous assistons à sa représentation qui est une charmante farce en même temps qu'une joie pour les yeux, car tous les personnages de cette « sotie » sont habillés de façon fort drôle, en couleurs vives et gaies, de jouets mal articulés, et évoluent dans les plus amusants décors. *La Cocotte à papa* représentée aux Ballets russes y aurait eu un succès fou. Il est vrai qu'elle en obtient un pareil à Marigny.

Et n'oublions pas le départ du dernier étranger. Le dernier étranger c'est Saint-Granier, ricaneur et sentimental, à la voix chaude comme les contrées où le dernier étranger retourne. Il s'en va et il nous quitte..., car le franc monte... Le chœur des hôteliers, portiers, maîtres d'hôtel, etc. l'accompagne et se détache sur la quille du grand paquebot qui va emporter le dernier étranger. La scène est gaie et vivement menée; le dernier coup de chapeau de Saint-Granier vaut seul un long poème. Mais, et nous le savions, l'étranger seul est parti,

Saint-Granier est resté : et nous le retrouvons dans le chœur des chauffeurs de la Volga, transformé, russifié en Saint-Granief comme Raimusky, Pauleykef et Roquoof qui n'est autre que le compère de la *Revue*, l'élégant Émile Roques. — Et ce chœur et ces danses, imitant avec cocasserie les chants russes et les danses cosaques dont on nous a en effet un peu trop saturés, sont un des clous de la soirée, exécutés au sortir des taxis rouges se détachant sur un ciel diabolique.

Et c'est la fin ! le finale éblouissant avec ses blancs panaches, ses robes admirables, ses costumes d'un goût exquis et somptueux où dominent le vert et le blanc, le finale — où repassent toutes et tous : les seize Marigny girls aux belles jambes qui nous plurent tant dans le si gentil tableau du Pays des Poules et Doriane et Diana et Bregis et Robert Darthez et Monel et Rauzena et Kerly, Jean Deiss et Bonin, Dorny, Pauley, Baugé, Saint-Granier, Raimu, Edmée Favart, la troupe qui compte autant de vedettes que d'artistes excellents, une de ces troupes enfin, qui sont la gloire du music-hall.

Une seule réserve, oui, une ; et si je n'en faisais pas, ne me trouverait-on pas d'une effroyable partialité ? Certes j'ai applaudi des chansons nouvelles et fort jolies de MM. Pokrass, Verdun, Gourdon et Letombe, mais pas assez nombreuses : cette revue compte un peu trop d'airs déjà connus. Voilà. Et qu'ai-je besoin de signaler quelques longueurs? N'en compte-t-on pas dans toutes les revues? Mais quels jolis effets de lumière et puis, comme il se chante à la fin « ça, c'est bien français ! » et bien parisien, et voilà pourquoi j'ai voulu en composer mon premier « *Spectacle* ». Pas de jazz et pas de nègres (sauf dans les parodies de revues) : or, j'aime bien les nègres, mais pas trop n'en faut et nos spectacles à la mode des modes, nous en ont un peu rassasiés. Donc, l'esprit clair, plein d'images drôles ou belles, on quitte Marigny sans maux de tête et sans idées noires. — C'est un compliment.

GÉRARD D'HOUVILLE.

RÉCEPTION
DE M. LE DUC DE LA FORCE
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

M. le duc de La Force a paru le 10 février à l'Académie comme un très joli portrait : mince, l'habit à col droit coupé en habit de cour, le front dégagé, les cheveux en petits bandeaux avec un soupçon de coup de vent, la bouche ronde, les yeux bleus, le nez à la française, la voix nette, à peine cuivrée.

Le maréchal Foch et M. Marcel Prévost encadrent le récipiendaire comme deux supports immobiles. Plus bas, au premier rang, les académiciens témoins, ceux qui viennent en costume, figurent au nombre de trois. Me Henri Robert, de profil, regarde fixement l'accusé; M. Georges Lecomte, au contraire, lui tourne le dos et hoche la tête aux bons endroits; entre les deux, s'aperçoit le front bossué de M. Camille Jullian. En dehors d'eux et du bureau, je ne vois que trois académiciens, alignés en brochette : M. Henry Bordeaux, grave et de belle mine; M. Goyau, ascétique et douloureux; au bout du gradin, M. de Régnier penche comme un saule. Une assistance, qu'on devine très particulièrement aristocratique, emplit à les faire craquer centre et tribunes, occupe les passages, assiège les gradins, déferle jusqu'à la loggia qui surplombe le bureau.

Il n'y a rien à reprendre au remerciement de M. le duc de la Force. Il en a emprunté le début « par droit de naissance » à un autre duc de La Force, qui fut reçu à l'Académie en 1715, et qui écrivait fort bien. Et pour le reste, il a fait un portrait et une biographie du comte d'Haussonville, à qui il succédait. Cette biographie est un excellent morceau, égayé d'anecdotes familières sur une France officielle. Il prend son héros à l'âge de quatre ans, le jour qu'on le mena pour la

première fois au château des Tuileries. C'était alors un petit garçon joufflu et bouclé, qui disait : « Comme ce serait drôle, si ce soir le Roi tombait de son trône ! » On était au carnaval de 1848. Le Roi ne tomba que quelques jours plus tard, mais pour tout de bon.

Ces mots heureux ne sont pas rares. M. Donnay, dans sa réponse, en a cité un autre, de la duchesse de Maillé. Elle disait à son fils, lequel avait neuf ans et désirait voir le sacre de Charles X : « Tu auras bien le temps de voir des sacres. » Il y a encore un mot, cette fois dans le discours du duc de La Force, et il est d'un cuisinier. Le comte d'Haussonville, non pas celui dont l'éloge était prononcé, mais son père, s'était retiré à Bruxelles sous l'Empire. Il y rédigeait un pamphlet royaliste, le *Bulletin français*, que les mécaniciens républicains de la Compagnie du nord introduisaient en France dans des sacs à charbon. « Parfois la comtesse d'Haussonville, venue avec son fils rendre visite à son époux, en emportait à Paris une pleine malle, et il lui arriva un jour de se faire arrêter par les douaniers français. Sa table, dans le bel hôtel qu'elle habitait au faubourg Saint-Germain, retentissait du bruit des discussions politiques. Les convives y prêtaient plus d'attention qu'à l'excellence des mets, et le vieux cuisinier de famille, un artiste qui se jugeait méconnu, murmurait devant son fourneau : Ce sont de braves gens, mais la politique les a gâtés. »

Revenons au portrait du comte d'Haussonville. Le duc de La Force l'a tracé avec tant de soin, et d'une main si noblement appliquée, en phrases d'une si parfaite convenance, qu'il lui a donné cette qualité suprême que recherchent tous les peintres, le calme. Voici le jeune Othenin d'Haussonville durant ses études : « Son nom figure avec honneur au palmarès de Louis-le-Grand... Dès la classe de troisième, il était pour le concours général l'espoir de Louis-le-Grand... Il s'est peint lui-même studieux élève de seconde, captivé par les leçons de son professeur, M. Fallex... Le brillant M. Merlet fut son professeur de rhétorique ; il apprit à son élève l'art de la composition... »

Voici maintenant le jeune avocat : « M. d'Haussonville passait de longues matinées à étudier les dossiers des clients... Bientôt M. d'Haussonville ne reçoit plus les clients d'un patron, mais les siens propres. » — Voici le député à l'Assemblée nationale : « On peut le voir, chaque jour de séance, se hâtant, sur les quais de la gare Saint-Lazare, vers les trains... » — Et voici l'ami des Princes. « L'amitié qui unissait le comte de Paris et M. d'Haussonville devint plus intime encore. Le comte de Paris est heureux de le voir s'adonner

à l'étude des grandes questions sociales... Sous la plume alerte de votre confrère, ces graves sujets ne sont jamais ennuyeux... M. d'Haussonville ne craint pas de promener son lecteur à travers les maisons mal famées de la rue Maître-Albert et de la rue Zacharie... Le comte de Paris se laissait prendre au charme de ces peintures... Cependant neuf heures sonnent. M. d'Haussonville entre dans le cabinet de travail... Plusieurs discours de M. d'Haussonville sont restés célèbres... M. d'Haussonville ne reculait devant aucune fatigue pour accourir à l'appel de son prince... »

Évidemment tout cela, qui est excellent et de la forme la plus académique, est un peu officiel. Par intervalles seulement, M. le duc de La Force laisse entrevoir un personnage plus pittoresque, qui est encore M. d'Haussonville. C'est le jeune avocat qui, après avoir trié des dossiers chez un notaire, s'en va courre le cerf avec passion, en déclarant que c'est le plus enivrant de tous les plaisirs de la vie. C'est, plus tard, l'homme passionné de charité et de devoir social qui poursuit ses enquêtes dans le Paris des misérables. « Un jour, il avait obtenu la faveur de monter dans la voiture cellulaire, qui s'arrête à chaque poste de police pour recueillir les hôtes du violon et les déposer à la Préfecture. Tandis que la voiture roulait avec ce voyageur inattendu vers le poste de la rue Drouot, les membres du Jockey Club flânant sur les boulevards eussent été bien étonnés si on leur eût dit que, dans la guimbarde tanguant près d'eux sur la chaussée avec un bruit de ferraille, il y avait M. d'Haussonville essayant le panier à salade. »

Enfin, au milieu du discours, une belle page d'histoire : le grand refus du comte de Chambord, le 27 octobre 1873 ; — une charmante description de Coppet, de la chambre rouge de Mme de Staël, de la chambre verte de Mme Récamier : — quelques lignes émues et applaudies sur la guerre ; — et, pour finir, un petit couplet assez féodal.

M. Donnay a répondu et son discours a été la grâce même. De tous les compliments qu'il n'a pas faits à son nouveau confrère, le plus délicat est le plaisir évident qu'il a pris à le lire. Il a été enchanté des origines de la maison de Caumont, et il les a rapportées : le premier de cette famille a été un compagnon d'Hercule débarqué en Espagne avec ce demi-dieu cinquante ans avant la prise de Troie, et qui, ayant passé les Pyrénées, fonda la ville de Caumont-sur-Garonne. M. Donnay ne s'est pas moins réjoui d'apprendre que le duc de La Force, j'entends le nouvel académicien, avait donné du fil à retordre aux institutrices et de l'inquiétude aux parents. « Le cas est-il déses-

péré ? » demanda le père au nouveau précepteur, l'abbé Auclert. Ce sont des traits qu'il est toujours agréable de rappeler à un récipiendaire. On entrevoit, à travers le discours, cet abbé Auclert, dont les conseils paraissent avoir été fort sages. Quand le duc de La Force eut composé un ouvrage sur l'archi-chancelier Lebrun, son ancien précepteur l'engage vivement à en écrire un sur Lauzun, qui était aussi des aïeux de l'auteur. « Dix Lebrun tuent, écrivait l'abbé, un Lauzun anime et ressuscite. »

De ce livre sévère sur Lebrun, M. Donnay a pourtant tiré un trait charmant. C'est un mot de Napoléon à son frère Louis, roi de Hollande : « Quand on dit d'un roi que c'est un bon homme, c'est un règne manqué. » Quant à l'étonnante carrière de Lauzun, né sous deux étoiles, et qui a connu tour à tour faveur et prison, elle a de quoi intéresser un dramaturge. L'auteur d'*Amants* eût même voulu que le duc de La Force prît plus d'intérêt à la péripétie principale, et nous fît savoir son jugement sur Louis XIV, qui autorisa le mariage du cadet de Gascogne avec la Grande Mademoiselle et retira l'autorisation trois jours plus tard. M. Donnay admet qu'aux bons moments l'historien intervienne, et il cite l'exemple, d'ailleurs excessif, du Père Talon, lequel, écrivant l'*Histoire sainte* et parvenu à l'histoire de Mme Putiphar, ne craint pas de prodiguer ses encouragements à Joséph. « Courage, Joseph, c'est une femme qui vous attaque et vous sollicite ; elle est légère, soyez constant... »

C'est ainsi qu'à travers l'histoire un esprit qui ne s'étonne point glane des anecdotes et rencontre des originaux. M. Donnay a lu les ouvrages de M. le duc de La Force avec le plus aimable esprit de musardise. C'est ainsi qu'il a trouvé dans *le Grand Conti*, deux lignes sur Charlotte-Rose de Caumont La Force. L'historien ne lui avait pas accordé davantage, l'ayant trouvée un peu légère. M. Donnay, dont elle n'est pas la grand tante, n'a pas eu tant de scrupules, et nous a conté son aimable histoire. Séparée de son amant, elle vint le rejoindre, déguisée en ours, au milieu d'une troupe d'ours, dansant légèrement et menée par un Savoyard...

Et ces deux discours convenaient merveilleusement à une séance qui restera chère aux fidèles de l'Académie, pour sa belle tenue et sa grande allure, et parce qu'on y respirait un noble parfum de vieille France.

HENRY BIDOU.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le roi George V a ouvert le 8 février la session du Parlement. Le discours du trône reflète les très vives préoccupations que les événements de Chine provoquent dans l'opinion britannique. Il annonce l'envoi de troupes en Extrême-Orient. « Je désire vivement, ajoute-t-il, un règlement pacifique des difficultés qui se sont produites et mon gouvernement a fait présenter aux autorités chinoises des propositions qui devraient convaincre l'opinion publique, en Chine et dans le monde entier, que le vœu du peuple britannique est de faire disparaître tous les griefs réels, de renouveler nos traités sur une base équitable et d'établir nos rapports futurs avec le peuple chinois sur un pied d'amitié et de bienveillance. » Depuis les mauvais jours de la Grande guerre, l'opinion publique, en Angleterre, n'avait pas manifesté pareille émotion. Le volume des affaires, entre l'Angleterre et la Chine, est si considérable que toutes les branches de l'activité britannique se trouvent menacées. Depuis longtemps, le nationalisme économique s'est manifesté en Chine par la création d'usines, notamment de tissages, qui, avec le concours d'un personnel européen, fabriquent sur place les articles qui constituaient naguère l'exportation des manufactures britanniques. Le nationalisme politique est venu ensuite et a déchaîné le boycottage des produits anglais. Quelle que soit l'issue des luttes entre les divers partis qui se disputent la Chine, les pertes du commerce britannique ne peuvent manquer d'être très fortes; elles deviendraient désastreuses si le grand « emporium » de la Chine centrale, Changhaï, devenait la proie du nationalisme bolchévisant. A mesure que se précise cette menace, le désarroi s'accroît à Londres dans les milieux gouver-

nementaux et l'opposition a beau jeu pour se plaindre des contradictions et des hésitations du cabinet.

De fait, le gouvernement, d'abord, chercha une entente avec les gens du Sud, fût-ce au prix de larges concessions, et ce fut l'objet du mémorandum du 18 décembre dont nous avons montré ici les dangers. Son vice le plus grave était d'abord de n'avoir pas été précédé de négociations aboutissant à un accord avec les autres grandes puissances qui ont des intérêts en Chine. Par une brusque volte-face, les Anglais s'étaient flattés de gagner tout seuls la partie. Le chargé d'affaires de la légation d'Angleterre à Pékin, M. O'Malley, poursuit à Ou-tchang, où réside le gouvernement sudiste, des pourparlers avec M. Eugène Chen. Sur le statut particulier de la concession de Hankeou, un accord assez satisfaisant a été réalisé, mais le problème général n'a pas fait un pas. Visiblement les Cantonais, sous l'inspiration des bolchévistes russes, n'ont d'autre dessein que d'arracher à la diplomatie britannique concessions sur concessions, d'exploiter ses dispositions conciliantes en les présentant comme un signe de faiblesse, et de lanterner M. O'Malley jusqu'à l'entrée des armées sudistes à Changhaï.

Les Chambres de commerce de l'empire britannique, les grandes maison de banque et de commerce qui ont, à Changhaï et dans tout le bassin du Yang-tse, d'énormes intérêts et de nombreux agents, ont insisté pour que la sécurité des personnes et des établissements fût protégée par l'envoi de troupes à Changhaï. Des ordres ont été donnés pour acheminer par bateaux, d'Angleterre et des Indes, environ 25000 hommes de troupes solides ; une partie sont déjà en mesure de défendre la concession internationale ; d'autres sont concentrées dans l'île anglaise de Hong-kong que pouvait menacer un coup de main des Cantonais ; d'autres enfin sont en route. Mais aussitôt cette manifestation de force a provoqué les protestations non seulement de M. Chen et du gouvernement sudiste, mais de Chang-tso-lin lui-même et du fantôme de gouvernement qui siège à Pékin. En Angleterre, les éléments communistes du Labour party ont élevé la voix. Le gouvernement n'a pas eu de peine à justifier son attitude : l'envoi des troupes n'est destiné qu'à protéger la vie et les biens des sujets britanniques. Il est impossible de laisser une grande ville comme Changhaï, où vivent plus de 50000 étrangers, exposée aux violences et aux attentats d'une soldatesque enivrée par sa victoire, avide de pillage et dirigée par un état-major de communistes russes. Mais les mesures militaires, comme les interventions diplomatiques,

gagneraient en efficacité et en autorité si elles émanaient d'une entente concertée entre les puissances intéressées aux événements de Chine.

Sur Changhaï, la menace prend, depuis quelques jours, un caractère plus grave et plus urgent. Les troupes de Sun-chuan-fang, gouverneur du Tche-kiang, ont subi un échec assez grave à environ 130 kilomètres au sud-ouest de Changhaï; les grandes villes de Hang-tcheou et de Ning-po, cette dernière très proche de la mer, sont tombées au pouvoir des Cantonais. Ils marchent sur Changhaï, et la presse européenne se hâte de prédire qu'ils y entreront sous peu de jours. Peut-être; mais, en Chine, il est rare que les choses se précipitent et la logique est souvent démentie. D'abord Sun-chuan-fang rallie ses troupes pour couvrir Changhaï et peut-être obtiendra-t-il qu'elles se battent un peu plus sérieusement; il fait appel à ses alliés, les *toukiouns* du nord. Au nord-ouest de Changhaï, le gouverneur du Chantoung occupe avec son armée la vieille « capitale du sud », Nankin; quelques étapes le mettraient à même de menacer sur le flanc gauche la marche des Sudistes. Chang-tso-lin paraît prendre des mesures pour descendre vers le Yang-tse ; il dispose de 300 000 hommes, c'est-à-dire beaucoup plus que l'armée cantonaise tout entière, mais il hésite à engager loin de sa base d'opérations et de ravitaillement, c'est-à-dire la Mandchourie et le Tche-li. Il négocie avec Ou-pei-fou, dont les forces sont très amoindries, avec lequel il est réconcilié, mais qui reste son vieil ennemi et dont il peut craindre quelque coup de Jarnac; il lui demande de laisser passer ses troupes à travers la province de Ho-nan, et il semble avoir essuyé un refus. Ou-pei-fou aurait fait désarmer un bataillon de soldats de Chang-tso-lin. Il est probable que, dans ces conditions, les chefs du nord préféreront attendre l'attaque des Sudistes qui, de leur côté, s'affaibliraient en s'éloignant du Yang-tse.

Mais, à défaut de secours venant du Nord, Changhaï peut-il se défendre et repousser les Cantonais? Les forces européennes qui occupent la concession internationale dépassent 8 000 hommes; 1 500 soldats défendent la concession française. Une nombreuse flotte croise au large et pourrait débarquer d'importants détachements; on signale six croiseurs britanniques, cinq américains, cinq japonais, quatre français, un italien, un hollandais. Du Japon, des Philippines, de Singapour, d'Indo-Chine, des renforts importants peuvent arriver. Les concessions sont munies de solides retranchements. Mais il est toujours difficile de défendre une grande ville où

grouille une population compacte. La grève générale a éclaté parmi les ouvriers; cent mille grévistes sont prêts à accueillir l'armée sudiste. Il s'en faut que tous les Européens et tous leurs intérêts soient concentrés sur les concessions. Si les Sudistes s'approchent, il faudra ou les arrêter aux abords de la ville, ou négocier avec eux une convention qui les laisserait pénétrer dans une partie de la ville à l'exclusion des concessions. Il est évident que les forces imposantes qui occupent les concessions et les canons des croiseurs donneront à réfléchir aux Cantonais; si les chefs de l'armée du Sud étaient tous des Chinois, une transaction serait négociée et conclue, car les Chinois se plaisent mieux aux solutions diplomatiques qu'aux jeux dangereux du canon et de la mitrailleuse.

Mais le camarade Borodine, juif de Lettonie, et environ 350 officiers de l'armée rouge, encadrent fortement les troupes et le gouvernement des Cantonais. Ce qui se passe devant Changhaï nous montre à quel point l'emprise russe tient à la gorge les Chinois. Voilà l'élément nouveau qui, dans la Chine d'aujourd'hui, fausse le jeu traditionnel et déplace les valeurs. Le maréchal Chang-tso-lin disait dernièrement qu'il était d'accord avec l'aile modérée des nationalistes du sud. En effet, l'opinion nationaliste, passionnée d'indépendance, résolue à écarter le plus possible les influences étrangères, est générale aujourd'hui parmi les hommes éclairés et influents de la Chine; mais tous ont conscience aussi, — notamment les industriels, les commerçants, — qu'ils ne sont pas encore en état de se passer du concours des Européens pour le fonctionnement normal de leurs usines et la bonne gestion de leurs affaires; ils ne mêlent pas à leur nationalisme légitime une xénophobie absurde et injuste. Ces hommes raisonnables l'emporteront-ils sur les aventuriers qui espèrent trouver la fortune dans un bouleversement général selon la méthode bolchéviste? Le Chinois, si défiant à l'égard des Européens, se laisse facilement enjôler par le Russe, surtout par le Sibérien, qui est un asiatique, issu pour une part du sang mongol, et qui, par ses défauts comme par ses qualités, sait comprendre le paysan chinois et gagner sa confiance. Plusieurs fois déjà, dans l'histoire, la Chine s'est réveillée sur le point de subir le protectorat de la Russie; celle-ci constitue la seule menace qui puisse être dangereuse pour l'indépendance chinoise, car ce n'est pas en partant de la mer qu'une armée pourra jamais conquérir l'ancien empire du Fils du Ciel.

La grande masse des nationalistes chinois, laissée à sa libre déter-

mination, s'accommoderait certainement d'un accord avec l'Europe. L'Angleterre, par les notes quelle a fait remettre à Pékin et à Outchang, le 28 janvier, consent d'importantes concessions à l'esprit national ; elle propose de renoncer à l'exterritorialité pour ses nationaux lorsque sera entrée en vigueur « une loi raisonnable » sur la nationalité chinoise, d'appliquer dans les tribunaux britanniques en Chine les codes chinois, d'accepter les impôts chinois, de négocier un régime nouveau pour les *settlements* britanniques. Ces propositions témoignent de l'embarras de la politique de Londres. Mais n'auraient-elles pas plus de chances de conduire à un accord si elles représentaient non seulement le point de vue anglais, mais celui de tous les étrangers? Les commerçants chinois savent que les administrations qui sont organisées et dirigées par des Européens, les douanes, la gabelle, ont fourni aux gouvernements chinois, quels qu'ils soient, les seules ressources liquides avec lesquelles ils ont pu vivre et emprunter; si donc certains nationalistes exagérés demandent que ces administrations soient remises à des mains uniquement chinoises, ils n'ignorent pas que la conséquence immédiate serait, s'ils recevaient satisfaction, le pillage et la concussion. Le nationalisme chinois souffre difficilement la présence des concessions étrangères; il oublie que, si ces concessions ont été octroyées par les Empereurs d'autrefois, c'est précisément en vue de localiser les points où les étrangers pourraient s'établir, acheter et vendre, posséder des banques et des magasins; les concessions sont la conséquence et la marque des défiances que les étrangers ont toujours éveillées en Chine et il serait injuste de leur reprocher comme un empiètement leur présence sur ces étroits territoires.

Les Russes ont toujours eu, depuis le traité de Nertchinsk qui date de 1689, l'art de s'insinuer en Chine. Les Japonais ont longtemps pratiqué avec succès le même jeu ; malgré la guerre de 1894 qui a éveillé les défiances des Chinois, leur habileté, leur souplesse triomphent de tous les obstacles; ils montrent rarement la force, mais le moindre commis voyageur japonais sait qu'il a derrière lui les armées et les flottes du Soleil levant. L'envoi de troupes anglaises en Extrême-Orient a provoqué, à titre de représailles, la révocation, par le gouvernement de Pékin, de sir Francis Aglen, le directeur anglais des douanes; une protestation du corps diplomatique a obtenu qu'il soit réintégré dans son poste, puis mis en congé et remplacé par un autre Anglais; mais, du coup, un Japonais est devenu secrétaire général, et voilà les Japonais qui s'approchent de ce poste envié qu'ils réclament

depuis que leur commerce avec la Chine a dépassé celui de la Grande-Bretagne. Les Japonais, en Extrême-Orient, ne redoutent qu'une concurrence, celle des Russes qui, eux aussi, sont asiatiques, et qui, eux aussi, ont « la manière ». Les Européens ne sont pas de force; et pourtant, eux seuls ne peuvent pas devenir, pour les Chinois, un danger. Les Américains, remuants, brouillons, importants, toujours prêts à ourdir une intrigue pour prendre la place des autres, inquiètent le pays par leurs innombrables prédicants de toute secte qui compromettent la cause et les progrès du christianisme européen; ils n'arrivent à quelques résultats qu'à force de dollars. Mettra-t-on d'accord tous ces intérêts opposés, toutes ces intrigues adverses, en face du commun péril?

L'Italie, avec un empressement significatif, s'est rangée à la politique définie pas le mémorandum britannique du 18 décembre et a offert son concours à Londres. N'ayant pas eu l'occasion de servir effectivement, dans le Proche-Orient, comme soldat continental de l'Angleterre, aspire-t-elle à jouer ce rôle en Extrême-Orient? En tout cas elle ne prêtera pas son concours sans y trouver son bénéfice. Visiblement, le souvenir de Cavour envoyant La Marmora et 15000 hommes en Crimée, hante M. Mussolini. Ainsi s'affirment dans la mer Rouge, dans la Méditerranée, en Albanie, à Tanger et jusqu'en Chine une entente et une collaboration anglo-italienne qui sont dans les traditions diplomatiques des deux pays, et n'ont sans doute pas, actuellement, de pointe dirigée contre nous, mais dont les Italiens espèrent sans doute un jour ou l'autre tirer quelque profit substantiel. Pour le moment, il est douteux que leur concours apporte aux Anglais la solution des difficultés inextricables dans lesquelles les Japonais, leurs alliés délaissés, ne les regardent pas sans quelque secrète satisfaction s'empêtrer.

Mais, dans cette lutte contre l'offensive du bolchévisme, l'Angleterre, malgré les fautes qu'elle a pu commettre, défend les intérêts et les droits de toute l'Europe; pas plus que nous, elle ne souhaite d'être obligée de sauvegarder par la force la sécurité et les droits de ses nationaux. Les chances d'une issue amiable seraient multipliées si toutes les puissances intéressées se présentaient en Chine animées des mêmes intentions conciliatrices, mais aussi unanimement résolues à protéger leurs nationaux et leurs intérêts. C'est l'avantage des Chinois eux-mêmes, qui n'ont jamais couru plus grand danger de perdre, du fait des Russes, l'intégrité de leur caractère national et de leur civilisation trente fois séculaire.

En Chine, l'Angleterre a besoin des Américains. Ne serait-ce pas l'une des raisons qui ont déterminé M. Calvin Coolidge et le secrétaire d'État Kellog à envoyer aux puissances signataires des accords de Washington (de février 1922), le mémorandum du 10 février, et la proposition inattendue d'une nouvelle limitation des armements navals ? Il s'agirait d'étendre aux petites unités, celles qui sont inférieures à 10 000 tonnes, les proportions fixées à Washington pour les vaisseaux de ligne, à savoir : 5 pour l'Angleterre et les États-Unis, 3 pour le Japon, 1,75 pour la France et l'Italie ; c'est-à-dire que, si l'Angleterre ou les États-Unis peuvent avoir 500 000 tonnes de *capital ships*, la France n'a droit, comme l'Italie, qu'à 175 000. Sans doute, M. Coolidge admet que, si l'on se trouve d'accord pour étendre ces limitations aux petites unités, croiseurs, contre-torpilleurs, sous-marins, les proportions pourraient être modifiées en faveur des puissances qui invoqueraient de valables raisons. La proposition, au moment où les événements de Chine illustrent, pour les États qui ont des intérêts commerciaux sur toutes les mers du globe, la nécessité de disposer d'un nombre important de croiseurs, paraît assez intempestive ; elle a, pour cette raison et pour d'autres encore, surpris désagréablement l'Europe. Essayons de nous en expliquer les origines.

Il y a d'abord les raisons officielles, celles que M. Coolidge a exprimées dans un message au Congrès : assurer la paix par la limitation des armements, empêcher « la course aux armements qui constitue l'une des causes les plus dangereuses de la suspicion et des malentendus entre les nations ». Il s'agit de compléter l'œuvre commencée à Washington en 1921. On travaille à Genève, depuis plus de six mois, à une limitation générale des armements, mais on n'aboutit pas parce que « un certain nombre de nations estiment que les armements terrestres, navals et aériens dépendent les uns des autres, et qu'il serait difficile, sinon impossible, de se mettre d'accord sur la limitation d'une catégorie d'armements sans limiter en même temps les autres catégories » ; en conséquence, M. Coolidge craint que l'on ne se fourvoie dans une impasse, et propose que l'on traite à part les armements navals.

Nous ne doutons pas de la sincérité des sentiments pacifiques de M. Coolidge, mais s'il estime que le travail de Genève n'avance pas à son gré, les portes lui sont ouvertes pour entrer dans la Société des nations, afin d'y faire prévaloir ses vues. Il est trop facile de s'affranchir de toutes les obligations que les traités d'après-guerre imposent

aux États signataires et de se réserver cependant la faculté de faire prédominer ses conceptions. L'opinion du Sénat, la plate-forme électorale sur laquelle les républicains ont combattu les démocrates, empêcheraient M. Coolidge, même s'il en était tenté, d'intervenir autrement que comme créancier dans les affaires de l'Europe. Cette abstention a eu, pour les Européens, de graves inconvénients : que les Américains veuillent bien au moins nous en laisser les avantages. Nous les tenons pour radicalement incompétents en matière de sécurité européenne. M. Coolidge nous affirme que « les forces terrestres et aériennes américaines ne constituent une menace pour personne. » Nous voulons bien le croire, et la doctrine de Monroe nous interdit d'y aller voir ; mais il n'est pas démontré que le Nicaragua, le Mexique, la Colombie et d'autres États de l'Amérique espagnole soient du même avis. La manière dont les États-Unis respectent l'indépendance intérieure des républiques de l'Amérique centrale, aussi bien que leur interprétation de la doctrine de Monroe ne sont pas exemptes de quelque soupçon d'impérialisme. La vérité est que le parti républicain est foncièrement impérialiste, qu'il poursuit la domination économique et financière du monde et que ses chefs, en l'espèce M. Coolidge, ont quelque peine à le retenir sur cette pente. Les hommes politiques font parade, à l'usage des fermiers du Middle-West et des pasteurs de toutes les confessions, d'un pacifisme de façade, mais la réalité politique est expansionniste. Les États européens ne sont pas résignés à faire les frais des campagnes électorales américaines.

Il est possible que M. Coolidge désire imposer une limite contractuelle aux armements navals que les chauvins de son parti lui demandent ; mais il est vraisemblable aussi que le département de la marine s'alarme de l'usage techniquement remarquable que les Japonais ont fait de la licence accordée par la convention de Washington pour les bâtiments n'excédant pas 10 000 tonnes et ne portant pas d'artillerie supérieure au calibre de 200 millimètres. Depuis quelques mois, sous l'impulsion d'un ministre actif, méthodique et clairvoyant, M. Georges Leygues, les arsenaux français ont doté notre marine de plusieurs croiseurs de 10 000 tonnes et de grands destroyers qui font l'admiration des connaisseurs ; des sous-marins de haute mer ont été lancés. Une croisière dans la Baltique, une autre dans l'Atlantique, une troisième prochainement dans le Levant, montrent le pavillon français hissé sur de belles unités toutes neuves : matériellement et moralement, la marine française renaît.

Peut-être n'en faut-il pas davantage, tant sont vivaces les traditions, pour troubler la quiétude de l'Amirauté britannique. Nous ne croyons guère, en effet, que l'initiative du président Coolidge se soit produite sans qu'un préalable échange de vues ait eu lieu entre les départements intéressés de Londres et de Washington. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la phrase que nous citions tout à l'heure. La thèse française que le problème des armements est un, sur terre, sur mer et dans l'air, et que l'évaluation des forces qu'un État est capable d'utiliser, en vue de la guerre, doit tenir le plus grand compte non seulement des hommes et des armements effectifs, mais de tout ce que nos techniciens ont appelé le potentiel de guerre, car, dans les grandes luttes d'aujourd'hui, c'est l'énergie totale d'une nation qui entre en action, n'est approuvée ni à Londres, ni à Washington; on lui reproche d'être compliquée et de retarder la solution. La réalité toute nue est que les Américains comme les Anglais seraient bien aises de soustraire les armements navals à la compétence de la Société des nations et des petits États qui y siègent pour la régler à leur seule volonté et consolider au moindre prix la suprématie navale des Anglo-saxons.

Ce n'est pas d'ailleurs sans un frémissement que l'Amirauté britannique a dû accepter, par raison d'économie, de partager provisoirement la royauté des mers avec l'Amérique. L'entente navale anglo-saxonne est une conséquence de l'entente monétaire, car l'Angleterre dépend des États-Unis pour le maintien de la livre au pair de l'or. Mais à quoi bon ces sacrifices si plusieurs États de second rang pouvaient faire figure de puissances navales avec des escadres importantes de petites unités rapides et des sous-marins? On voit ici réapparaître la phobie un peu ridicule, que nos sous-marins inspirent à l'Amirauté; elle poursuit sans trêve sa campagne pour l'abolition de cette arme traîtresse qui peut sans respect envoyer par le fond un majestueux cuirassé. Ainsi jadis, dans la plaine de Castillon, Mylord Talbot, qui chevauchait devant ses troupes, casque en tête, droit sur son destrier, fut tué net par un boulet des frères Bureau! Mais nous avons d'autres souvenirs plus frais, ceux de la Grande guerre, qui excluent l'hypothèse d'un conflit où nos sous-marins torpilleraient les cuirassés anglais. Le gouvernement de Tokio a fait aux propositions de Washington une réponse favorable; il demande seulement que les négociations ne s'ouvrent pas à Genève avant le 1er juin. Il est significatif de voir, en l'occurrence, le Japon se ranger du côté des grandes puissances maritimes; toujours les thalassocraties, si jalouses qu'elles soient les unes des autres, ont tendance à

s'accorder pour brimer les États continentaux et les tenir dans une position subordonnée.

Le président Coolidge, en reprenant l'œuvre commencée en 1921-1922 par son prédécesseur M. Harding, a peut-être oublié que la conférence de Washington n'a laissé de bons souvenirs ni à M. Briand, ni à la France. Nos représentants s'étaient embarqués avec la conviction qu'ils auraient, à Washington, à assumer une tâche de conciliation et d'arbitrage entre Américains et Anglais; et voilà qu'ils trouvèrent que les deux cousins anglo-saxons s'étaient mis d'accord sur notre dos et avaient arrangé, aux dépens du Japon et de la France, tout le dispositif des limitations d'effectifs navals. Ce fut, pour les Français, une désagréable surprise mais une utile leçon d'histoire et de politique; ils se rendirent compte que les intérêts dominants de la Grande-Bretagne ne sont pas sur le continent européen, mais sur les mers et pour l'Empire. La contre-partie des ententes anglo-saxonnes de Washington, c'est la hâte, d'ailleurs maladroite et qui va à l'encontre de son but, avec laquelle les Anglais pressent la liquidation du problème allemand. Tant la politique d'hégémonie mondiale se meut selon d'autres lois que la politique de conservation nationale.

Le 15 février, le quai d'Orsay a remis à M. Myron T. Herrick, l'ambassadeur très distingué des États-Unis, la réponse du gouvernement de la République. Il rend hommage aux intentions du président Coolidge et de ses collaborateurs, mais il a toujours défendu, devant la commission compétente de la Société des nations, l'opinion que la réduction des armements est un tout dont il n'est pas possible, sans compromettre le résultat général, de distraire les armements maritimes. Les Américains, qui ont refusé d'entrer dans la Société des nations, où leur place reste toujours vacante, auraient mauvaise grâce à prendre l'attitude de concurrents jaloux. Sous l'égide de la Société des nations et « avec le concours actif des représentants du gouvernement américain », a été entreprise une œuvre de longue haleine dont les études préliminaires sont en bonne voie, et qui doit aboutir à une réduction générale des armements en tenant compte de la situation de chaque État, des dangers spéciaux qu'il peut courir, et du potentiel de guerre que lui-même ou ses adversaires éventuels peuvent mettre en œuvre. Substituer à cette entreprise réfléchie une improvisation analogue à celle de 1922 à Washington, serait affaiblir l'autorité de la Société des nations, et discréditer par avance son œuvre. Demander à la France d'adhérer à la proposition de M. Coolidge

serait exiger d'elle qu'elle se déjugeât publiquement. Le gouvernement de la République est d'avis que la réduction des forces navales ne peut résulter « que de l'attribution à chaque puissance d'un tonnage global qu'elle demeure libre de répartir au mieux de ses nécessités ».

L'argumentation de M. Briand apparaît particulièrement forte quand il expose que la limitation des vaisseaux de ligne réalisée à Washington n'intéressait effectivement qu'un nombre restreint de puissances. Le *capital ship* est, en effet, un luxe que même des États qui possèdent un empire colonial et de longues lignes de navigation, comme la Hollande, hésitent à se donner. Mais quand il s'agit des petites unités, sous-marins et torpilleurs pour la défense des côtes, croiseurs légers et sous-marins de haute mer pour la protection des lignes de communication, toutes les puissances qui ont fenêtre sur la mer y sont intéressées. Un accord relatif à cette catégorie de navires ne pourrait donc être conclu qu'avec le concours et le consentement d'États tels que la Pologne, la Finlande, les pays baltiques, la Turquie, la Roumanie, les Républiques américaines, etc. M. Briand conclut donc que c'est à Genève, par la commission préparatoire « à laquelle nous avons été si heureux de voir participer les délégués des États-Unis, que peut être efficacement étudiée la proposition américaine ».

Pratiquement la solution française et la proposition américaine sont moins éloignées qu'elles n'en ont l'air au premier abord, puisque l'une et l'autre admettent une conférence à Genève. La commission préparatoire est réputée ne pas être un organe de la Société des nations et c'est ce qui permet aux Américains d'y siéger. Mais la France s'oppose à ce que les puissances de la mer dressent une sorte de Société des nations maritimes en face de la Société des nations tout court; elle défend, comme c'est la tradition de son histoire et la règle de sa politique à Genève, les petites puissances contre les abus de pouvoir des plus grandes. Le pacte de Genève est fondé sur l'égalité de tous les États, non en puissance ou en facultés, mais en droits et en dignité.

L'Italie a fait, le 20 février, aux propositions de M. Coolidge, une réponse qui s'inspire des mêmes principes que celle de la France. Ses intérêts sont en effet analogues, encore que l'accord de Washington l'ait favorisée en lui accordant le même tonnage qu'à la France qui a façade sur deux mers et dont les possessions sont disséminées sur tous les Océans. La réponse italienne souligne « l'interdépendance entre

tous les genres d'armements de chaque puissance » et ne croit pas possible d'adopter des mesures partielles « entre cinq grandes puissances navales seulement ». On regrettera toutefois que le gouvernement de M. Mussolini ait cru devoir faire, à la fin de sa note, une allusion bien exagérée aux « autres nations qui sont établies sur la Méditerranée... et qui élaborent actuellement des programmes navals de grande envergure ».

Aux dernières nouvelles, on parlait d'un accord limité aux trois grandes puissances navales : Angleterre, États-Unis, Japon. Personne assurément ne trouvera mauvais qu'elles prennent les unes envers les autres des engagements spéciaux. Comment cependant ne pas remarquer que cette trinité maritime, si elle se met à l'écart des autres puissances par des arrangements particuliers, amoindrit par là même l'autorité d'une Société des nations où déjà manquent la Russie et les États-Unis? L'avenir appartiendra-t-il à des groupements spéciaux, fondés sur quelque communauté d'intérêts, de situation géographique ou économique, ou sur des affinités intellectuelles, religieuses, morales, des groupements permanents ou provisoires selon l'occurrence, souples et malléables? Ou bien les peuples civilisés finiront-ils par s'inscrire tous au bercail de Genève où ils trouvent un idéal d'unité et d'égalité dans la dignité? Les règles de Genève n'excluent pas les groupements particuliers, et il se pourrait que la formule que dégagera l'avenir fût un compromis entre les aspirations d'une idéologie trop simpliste et l'expérience d'une pratique trop terre à terre.

Quant à la réduction des armements, navals, terrestres ou aériens, il apparaîtra à tout esprit positif qu'elle doit être extrêmement mesurée et prudente en face d'une Russie qui a fait de la révolution communiste un instrument de domination et d'expansion, d'une Chine en ébullition, d'un Islam travaillé par les passions nationalistes. Ce qu'il y a de particulièrement décevant quand il s'agit de désarmement, c'est que les peuples sincères et bien intentionnés sont fatalement dupes des autres, s'il en est. Au risque de rabâcher, il faut répéter une fois de plus que les deux plus fortes garanties de paix et d'ordre qui existent sur le globe sont l'armée française et la flotte anglaise, s'épaulant l'une l'autre.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

IL NE FAUT PAS DIRE : FONTAINE...

PROVERBE

EN DEUX ACTES ET QUATRE TABLEAUX

PERSONNAGES

MONSIEUR ARNAULD.
MADAME ARNAULD.
ARNAULD D'ANDILLY, leur fils, 21 ans.
MADAME LE MAÎTRE, leur fille aînée, mariée.
LA MÈRE ANGÉLIQUE, leur fille, 17 ans.
LA SŒUR AGNÈS, — 15 ans.
ANNE, — 14 ans.
MARIE-CLAIRE, — 9 ans.
MADELEINE, — 4 ou 5 ans (peut-être moins).
LE PETIT LE MAÎTRE, 1 an et demi.
BABETTE, SA BONNE.
VIEILLES ET JEUNES RELIGIEUSES.

...J'ai suivi pas à pas le Port-Royal *de Sainte-Beuve et mis dans la bouche de la mère Angélique et de quelques personnages des paroles qu'ils ont vraiment prononcées ou écrites. Et puis j'ai tiré parti à ma guise de cette admirable histoire ; la scène entre le père et la fille au parloir est sortie de cette simple phrase de Sainte-Beuve : « ce qui se passa exactement entre eux et leurs paroles mêmes, on ne le sait qu'à peu près ». Là l'imagination a repris ses droits, soutenue par les faits...*

ACTE I

PREMIER TABLEAU

SCÈNE I

MADAME ARNAULD, LA PETITE MADELEINE

Une chambre dans la riche maison des Arnauld à Paris. Neuf ou dix heures du matin, septembre 1609; un beau soleil entre par une fenêtre ouverte avec les cris familiers de la rue. Mme Arnauld, grande et belle encore, finit sa toilette; la petite Madeleine, aussi petite qu'une petite fille peut l'être en parlant beaucoup, tourne autour d'elle; elle est habillée absolument comme une dame.

MADELEINE.

Maman, je voudrais aller avec vous à Port-Royal.

MADAME ARNAULD.

Non, ma belle; pas aujourd'hui.

MADELEINE.

Quand? (Elle monte sur une chaise et regarde un almanach. Elle marque une date de son petit doigt.) On est le 25 septembre 1609. (Elle dit tout cela en ânonnant.) Vendredi... Irons-nous à la Saint-Michel?

MADAME ARNAULD, distraite.

Nous verrons.

MADELEINE, tenace.

Mais aujourd'hui vous y allez... monsieur mon papa a commandé le carrosse.

MADAME ARNAULD, riant.

Vous êtes une vraie petite commère! Vous savez tout ce qui se fait, tout ce qui se prépare...

MADELEINE.

On sera tiré par les gros chevaux couleur de nuages.

MADAME ARNAULD.

Les chevaux gris pommelés? très bien; je ne le savais pas.

MADELEINE.

Vous me prendrez avec vous, ma bonne mère, et mon neveu aussi.

MADAME ARNAULD, riant.

Voyez-moi cette personne! grosse comme deux liards de beurre! elle a un neveu! et c'est vrai, ma parole, et elle médite de se diriger vers Port-Royal des Champs!...

MADELEINE, très importante.

Pour voir ma sœur l'Abbesse. (Elle fait une révérence.)

MADAME ARNAULD.

Ah! l'on voit bien que vous êtes gâtée par monsieur votre papa. Vous avez une sœur abbesse, un neveu et quoi encore?

MADELEINE.

Une sœur coadjutrice (elle dit « cadjutice »), Agnès; une petite Marie-Claire... tout ça à Port-Royal des Champs. (Elle prononce enfantinement tous ces grands mots.)

MADAME ARNAULD, sévère.

« Tout ça! »

MADELEINE.

M'emmènerez-vous, Mme Arnauld?

MADAME ARNAULD.

Non, Mlle Arnauld; la carrossée est pleine. Vous resterez avec votre neveu, car votre sœur Le Maître sera du carrosse.

MADELEINE.

Je bouderai donc.

MADAME ARNAULD.

Et qu'est-ce qui vous amuserait tant à Port-Royal?

MADELEINE.

D'abord, les côtes.

MADAME ARNAULD.

???

MADELEINE.

Oui ; on descend ; les chevaux soufflent, tirent; et on marche près d'eux en les regardant pondre de grosses châtaignes jaunes.

MADAME ARNAULD, riant.

Fi ! mademoiselle !

MADELEINE.

Et puis on cueille des fleurs ! L'autre fois, dans les bois, j'ai découvert, sous un gros arbre, tout un couvent de violettes...

MADAME ARNAULD.

Ce n'est pas encore la saison des violettes.

MADELEINE.

Même pas d'une petite ?

MADAME ARNAULD.

On vous emmènera un autre jour.

MADELEINE, vexée.

C'est bien ; et pendant ce temps-là je mettrai un voile et je jouerai à l'abbesse.

MADAME ARNAULD.

C'est cela.

MADELEINE.

Je suis la plus petite tante de mon petit neveu ?

MADAME ARNAULD, distraite.

Oui, oui.

MADELEINE.

Trouvez-vous que mon frère Simon soit un assez petit oncle ?

MADAME ARNAULD.

Oui... non... pourquoi ?

MADELEINE.

Vous devriez faire encore un petit oncle.

MADAME ARNAULD.

!!!

MADELEINE, butée, comptant sur ses doigts.

Deux petites tantes : moi et Marie-Claire; donc il faut au petit Le Maître deux petits oncles; il en manque un; les autres sont vieux...

MADAME ARNAULD, riant sous cape.

Vous parlez trop, mademoiselle, allons! allons! un peu de sagesse.

MADELEINE, à la fenêtre.

Ah! voilà ma vieille sœur...

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME LE MAÎTRE

Mme Le Maître, jeune et belle, entre, suivie d'une servante qui porte le petit Antoine Le Maître.

MADAME LE MAÎTRE.

Bonjour, chère mère. Quel beau temps! quel doux soleil! on se croirait encore en été... Antoine! dites bonjour à bonne maman, soyez gentil...

MADAME ARNAULD, plaisantant.

Vous êtes bien beau, M. Le Maître! Est-ce que vous avez comme votre petite tante la prétention de venir à Port-Royal?

LE PETIT LE MAÎTRE, sautant dans les bras de sa bonne.

Oui! oui! à Pô Oyal!

MADAME ARNAULD, attendrie.

Comme il parle bien pour son âge!

MADAME LE MAÎTRE, plaisantant.

C'est qu'il se destine à l'éloquence... Quelle heure est-il et quand partons-nous?

MADAME ARNAULD.

Mais, tout de suite, je pense. Votre frère d'Andilly vient avec nous et votre papa; et n'oublions pas votre sœur Anne.

MADELEINE, obstinée.

Pourquoi Anne et pas moi?

MADAME ARNAULD.

Parce que vous êtes trop petite et aussi trop obstinée. A Port-Royal on n'admet que l'obéissance.

MADELEINE.

Mais, si vous vouliez bien m'emmener, j'obéirais...

MADAME LE MAÎTRE.

Ne sois pas têtue et va jouer avec Antoine; tu lui apprendras ton nouveau cantique. (Tout bas.) Et puis cherche un peu dans les poches de Babette, tu y trouveras des sucres d'orge.

MADELEINE, dans une révérence.

Voilà qui est parler. Viens, mon neveu; on va jouer au couvent. Je ferai le diable et toi l'ermite.

Elle sort en gambadant et tirant par ses poches Babette portant toujours l'enfant.

SCÈNE III

MADAME ARNAULD, MADAME LE MAÎTRE

MADAME ARNAULD, soucieuse.

Dieu sait ce que nous réserve notre fille et sœur, la mère Angélique!

MADAME LE MAÎTRE.

Vous vous inquiétez toujours de ses excès de dévotion? et vous n'avez pas tort, je le crains. Elle est décidée à de grandes réformes et à de très dures décisions. Sa dernière lettre ne vous en parlait-elle point? Et cette visite aujourd'hui est-elle annoncée à notre abbesse?

MADAME ARNAULD, préoccupée.

Oui, je l'avoue; elle m'a écrit là-dessus des choses assez singulières ; mais je l'avoue aussi, j'ai à peine osé en avertir M. Arnauld. Dès que je touche à ce sujet, il traite tout cela de billevesées. Il ne croit pas aux volontés d'une jeune fille de dix-sept ans. Pour moi, je ne comprends pas très bien le caractère d'Angélique. Je me souviens de son visage plein de regrets il y a deux années à peine, de sa maladie, de son goût de la société et de la vie aimable qu'elle témoignait pendant sa convalescence, ici ou à la campagne, avec nous. J'avais quelquefois le cœur serré, en voyant s'attrister ses yeux à l'approche du retour à Port-Royal. Depuis, elle semble raffermie et prend une très haute autorité. Mais, j'en suis sûre, son sort austère a pendant longtemps pesé à ses pauvres petites épaules.

MADAME LE MAÎTRE.

Avez-vous eu raison de la faire entrer, si petite, en religion ?

MADAME ARNAULD.

Oh ! ma fille ! ce doute m'a souvent tourmentée ! J'ai songé que c'était folie de l'avoir ainsi, tout enfant, fait pourvoir d'une abbaye ! Mais mon père, M. Marion, tenait fortement à conclure l'affaire avant de mourir, afin de profiter du grand crédit dont il jouissait près du roi Henri IV. Il fit ainsi avantager ses deux petites filles, Angélique et Agnès. Quant à votre père, M. Arnauld, vous le connaissez comme moi ! Ce qu'il décide, il faut s'y soumettre. C'est un terrible homme ! et plus vivant et foudroyant que n'importe lequel d'entre nous.

MADAME LE MAÎTRE, songeuse.

Lui qui aime tant la vie ! Comment se put-il résoudre à éloigner ainsi de cette vie deux de ses filles ? Il les aimait, les chérit toujours ! Néanmoins, il est fier et enchanté d'avoir casé Angélique à Port-Royal des Champs, Agnès à Saint-Cyr.

MADAME ARNAULD.

C'était, n'est-ce pas, une manière de les nantir avec une sorte d'éclat. Si M. Arnauld, voulant profiter des bonnes occa-

sions qui s'offraient en faveur d'Angélique et d'Agnès, a décidé, sans les pouvoir, à leur âge, consulter, de les faire entrer en religion, ce n'est certes point par excès de piété, c'est bien plutôt par un goût ambitieux des beaux établissements. Mais je ne veux pas le juger... Il a fait ce qu'il croyait le mieux. Et notre famille, dès maintenant, n'est-elle pas toute parée par cette si jeune abbesse? M. Arnauld...

MADAME LE MAÎTRE, l'interrompant.

Le voici.

SCÈNE IV

LES MÊMES, M. ARNAULD, M. D'ANDILLY, ANNE, PUIS MADELEINE

ARNAULD, pesant et gai.

Je me suis fait superbe afin d'honorer Dieu. Bonjour, Catherine; comment trouves-tu mon habit?

MADAME LE MAÎTRE.

A ravir. Ce ton carmélite est du dernier bon goût et vous sied au visage.

D'ANDILLY, pétillant, sautillant.

Et que dites-vous, ma sœur, de mon gilet puce? On me l'a affirmé à la mode des modes, ainsi que ces nœuds et que ces manchettes.

MADAME LE MAÎTRE.

Je vous trouve parfait.

D'ANDILLY.

Nous avons l'air d'une forêt d'automne en marche. Les bruns, les orangés, les feuille-morte, voisinent excellemment en nos habits; je m'aperçois tout à coup que l'on devrait toujours se vêtir aux teintes des saisons; je vous donne rendez-vous au printemps : dégagés de nos austérités, nous nous parerons de tous les verts et de toutes les premières couleurs.

ANNE.

Cher frère, que vous êtes frivole!

D'ANDILLY.

Et, sans cela, qui le serait dans la famille ? Ma sœur Anne, du haut de votre tour de jeunesse, ce n'est pourtant pas vous qui verriez venir en dansant la frivolité sur la route qui poudroie, ni la gaîté, ni même la jeunesse. Pour la plupart, nous donnons prématurément dans le sérieux.

ANNE.

Pas vous.

D'ANDILLY.

Et nous sommes vieux avant l'âge.

MADAME LE MAÎTRE, riant.

Si vieux? Vous êtes l'aîné et vous avez vingt et un ans.

D'ANDILLY.

C'est bien ce que je dis. Pour moi, je l'avoue, l'on me pourvut de jeunesse comme d'une bonne abbaye ou d'un bon brevet; il n'en reste plus pour personne... Vous, Catherine, mère de famille plus sérieuse qu'un pape...

MADAME LE MAÎTRE.

Mais le Pape n'est jamais mère de famille.

D'ANDILLY.

Soit! Mauvaise comparaison... Angélique abbesse à l'âge où elle devrait être amoureuse ; Agnès religieuse; Henri qui veut être abbé; Marie-Claire élevée au couvent dans l'espoir qu'elle y restera; la petite Madeleine raisonneuse comme une duègne; Anne, timide comme un temps gris, réservée comme une chapelle; le petit Simon ne jouant qu'à la guerre, non en garnement, mais avec un imperturbable sérieux; ma mère, encore si belle et si fraîche, néanmoins toujours à l'église, au prêche, au sermon... Enfin, vous, mon père, heureusement, vous avez un nez de bon buveur, une lèvre gourmande, et vous nous rattachez à la terre par la solidité de vos mollets...

ARNAULD, flatté mais un peu scandalisé.

Grand fou! un peu de respect! Et, sache-le, il faut de tout dans les familles : une lignée de nonnes vaut mieux qu'une race de garces. La famille Arnauld est une rude souche, vois-tu; et le bois d'automne auquel tu nous compares fait une flamme plus brûlante que le bois vert et printanier.

D'ANDILLY, plaisantant toujours.

Oui. Lignée sérieuse, mais passionnée.

MADELEINE, se glissant dans la pièce.

Emmenez-moi, monsieur mon papa ! j'ai une envie de couvent...

ARNAULD, s'agitant.

Non ! non ! voyons ! un autre jour, plus tard. Adieu ma belle... Nous n'arriverons jamais ! Je voudrais être à Port-Royal à l'heure du réfectoire pour ne point déranger les prières et les oraisons. Allons ! allons ! Le carrosse est dans la cour ! Les chevaux tapent du sabot avec impatience, et hennissent. Quel beau jour pour aller voir ses petites filles, n'est-ce pas, Mme Arnauld ? Passez, passez, belles dames... Même en famille... Votre serviteur.

Ils sortent ; la petite Madeleine se précipite à la fenêtre et monte sur un fauteuil pour mieux voir.

MADELEINE.

Ils auraient très bien pu me prendre avec eux... sur les genoux de monsieur mon papa... j'aurais empêché son gros ventre de sauter quand le carrosse passe sur les cailloux.

BABETTE.

Venez ! allons ! petite entêtée. Vous êtes toute belle, quand même, et j'espère bien que M. Arnauld ne fera pas de vous une petite nonne.

MADELEINE, pleurnichant.

Je veux rester là ; pour les voir revenir...

BABETTE, la consolant.

Tout à l'heure... Allons ! ne pleurez point ! Qu'est-ce qui vous dit que ce sera si amusant, cette promenade ? Ils reviendront peut-être sans avoir pu seulement y entrer, dans ce Port-Royal !

MADELEINE, quittant sa chaise et gambadant.

Oh ! que ce serait bien fait ! Que j'en serais donc aise ! (Et elle sort avec Babette, suivies du petit Le Maître qui bégaie :) A Pô Oyal, à Pô Oyal...

DEUXIÈME TABLEAU

La cour de Port-Royal des Champs. Tous les détails doivent être vérifiés sur les estampes de l'époque. Je pense qu'il faut, à droite, la grille d'un jardin et une petite porte basse ; en face, une porte lourde et close. Au milieu de cette porte à peu près, un guichet. Puis un banc de pierre sous un grand arbre ; à gauche, une entrée libre. Au lever du rideau on voit, par la grille, des silhouettes fuyantes de religieuses en blanc, mais portant encore le scapulaire noir qu'elles ne changeront pour le pourpré qu'en 1647. Une voix très jeune éclate dans le silence, celle de la mère Angélique.

SCÈNE I

LA MÈRE ANGÉLIQUE; PUIS D'ANDILLY, ARNAULD, Mme ARNAULD, Mme LEMAÎTRE

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Que tout soit clos, mes sœurs ; nul, désormais, ne doit plus franchir la clôture. Que les tourières me remettent leurs clefs...

Puis des chuchotements, des frémissements de robes, des tintements de chapelets. Un grand silence. Un oiseau chante, des feuilles jaunies tombent. Tout à coup un gros roulement de carrosse ébranle la tranquillité et l'on entend des voix, des pas. Puis, par la gauche, entrent M. et Mme Arnauld, Anne, Mme Le Maître, M. d'Andilly.

D'ANDILLY.

Quel silence ! quelle paix ! quel désert ! Si les fleurs y poussaient, on les entendrait fleurir et prier.

ARNAULD, tapant le sol de sa canne.

Sans nul doute, notre fille et les sœurs sont au réfectoire. Asseyons-nous sur ce banc : le soleil est bon ; et les chemins l'étaient moins. Quelles secousses !

MADAME ARNAULD.

Dire que vous devez attendre que le Parlement soit en vacances pour que vous preniez le loisir de venir voir Angélique !

ARNAULD, faisant des dessins sur le sable du bout de sa canne.

Je ne m'en sens que plus heureux. Chère Angélique! dix-sept ans et déjà tant de vertus, une autorité si rare... et qu'elle tient des Arnauld qui sont de rudes gens... (Il rit.)

MADAME ARNAULD, timidement.

A-t-elle reçu votre message? Sait-elle que nous devions venir ce matin ?

ARNAULD.

Mais oui. Mais oui.

MADAME LE MAÎTRE, timide.

Mais, qui sait, mon père, si elle consentira à nous recevoir? Vous savez bien qu'à la vêture d'une sœur qui prit l'habit après Pâques, l'assemblée fut laissée en dehors.

ARNAULD, vivement.

La famille doit-elle être traitée comme le monde? Consentir à me recevoir? Moi, son père? Oui, je sais bien qu'elle a écrit à Mme Arnauld, ou à vous, ma fille, pour confier ses projets de grandes réformes... Mais les réformes ne me concernent point. Je suis son père. C'est moi qui l'ai placée ici, qui l'ai faite abbesse, et puis n'est-elle pas, avant tout, ma fille? On ne nous a point entendus... ou point annoncés; le cocher s'est occupé trop vite à dételer les chevaux. Je vais heurter, et l'on va nous ouvrir. (Il saisit le marteau et le laisse violemment retomber sur la porte de clôture; après ce fracas, un grand silence et, très doucement, le guichet s'ouvre. Derrière cette ouverture, on aperçoit le fantôme d'un visage.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ANGÉLIQUE

ARNAULD, reculant d'un pas.

Angélique!

Un silence.

ARNAULD, respectueux, malgré tout.

Angélique, m'expliquerez-vous ce désert? ce silence? et pourquoi la porte ne s'ouvre pas devant votre père?

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Cher père, je vous respecte, je vous aime, je suis votre fille obéissante et reconnaissante, vous le savez. Donc, si je vous prie de ne pas entrer par cette porte de clôture, mais de passer par la petite entrée pour venir m'entretenir dans le petit parloir...

ARNAULD, maîtrisant sa colère, mais violemment.

Moi, votre père! ne vous voir que derrière une grille! Être obligé de me soumettre comme un étranger! Ne pouvoir entrer comme je le veux dans le couvent où ma fille est abbesse! Me prenez-vous pour un autre, ma fille?

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Je vous supplie de respecter mes résolutions. N'ajoutez pas au chagrin où je suis le déplaisir de vous voir en courroux. Dieu m'a ordonné de grandes réformes. Je ne puis faire une exception pour vous et les miens... et plus ma jeunesse est grande, plus j'ai besoin de me soutenir par une règle absolue. J'obéis à Dieu.

ARNAULD, furieux.

Dieu ordonne avant tout de respecter son père et sa mère. Ouvrez, ma fille, ouvrez! (Il heurte de nouveau et à grand bruit.) Aurez-vous donc le cœur de mettre à la porte de votre abbaye celui grâce auquel vous y commandez? (Il s'essuie le front.)

MADAME ARNAULD, très mécontente.

O ma fille! ma fille! êtes-vous donc une ingrate! Quel orgueil nouveau vous a saisie? Quel démon de domination vous souffle ces réformes, ces ordres, ces nouveautés? Tout n'était-il pas bien comme c'était et ne peut-on honorer le Seigneur en honorant aussi sa famille?

Mmes Le Maître et Anne se tiennent enlacées et pleurent.

ANNE, timidement.

Comprenez combien Angélique doit souffrir! Ne l'accablez pas! Si elle vous résiste, c'est qu'elle le doit faire, c'est...

D'ANDILLY.

En voilà bien d'une autre! Pour moi, je me sens aussi stupéfait que si je me voyais changé en arbre.

MADAME ARNAULD.

Voyons! voyons!... reviens à toi, ma chère Angélique. Ferme ce guichet et ouvre-nous la porte ou, tout au moins, ouvre à ton père... Nous, nous nous retirerons s'il le faut.

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Je ne puis recevoir mon père que dans le petit parloir où je lui ai déjà offert d'entrer.

ARNAULD, indigné.

Oui, comme celui-ci ou comme celui-là... Eh bien! je m'y refuse. Ma fille me met à la porte; c'est fort bien, je m'en vais. Holà! attelez mes chevaux; ils sont fourbus, tant pis! je m'en retourne, qu'ils crèvent... Mais, auparavant, que madame l'abbesse veuille bien consentir à me rendre mes filles Agnès et Marie-Claire. Je les emmène; et je ne les renverrai jamais dans ce couvent.

MADAME ARNAULD.

En vérité, je ne remettrai jamais les pieds ici.

D'ANDILLY.

Je n'y reviendrai pas plus pour ma part qu'un petit margotin ne rejoint une branche verte.

MADAME LE MAÎTRE, repoussant Anne implorante.

Et moi de même, car l'obstination a ses limites au respect.

UNE VOIX DE RELIGIEUSE éperdue à la cantonade :

C'est une honte, c'est une honte de ne pas ouvrir à M. Arnauld!

ARNAULD, haussant les épaules.

Tiens! ma fille a sous ses ordres une femme de bon sens.

SCÈNE III

LES MÊMES, SŒUR AGNÈS, MARIE-CLAIRE

La grille de droite s'entr'ouvre doucement, si doucement, et se referme si vite que personne ne voit rien et, furtives et toutes petites, Agnès, quinze ans, Marie-Claire, neuf ans, habillées en nonnes, arrivent avec dignité et se tiennent droites devant la famille.

MADAME ARNAULD, émue.

Venez! venez! si vous restiez ici, votre abbesse fanatique vous troublerait le cœur et l'esprit... Revenez, mes enfants chéries, venez dans mes bras.

La petite Marie-Claire vient faire révérence à sa mère; mais très digne, parle sœur Agnès.

SŒUR AGNÈS.

Ma sœur l'abbesse ne fait que ce qu'elle doit et ce qui lui est prescrit par le concile de Trente.

ARNAULD.

Les bras m'en tombent! Voyez-la, grave et raide avec ses airs d'infante, ne baissant même pas les yeux devant son père. Et d'abord, par où avez-vous passé, votre sœur et vous? J'espérais, par cette porte ouverte, pénétrer à l'intérieur...

D'ANDILLY, allant, venant, s'agitant.

Le concile de Trente, le concile de Trente! Oh! pour le coup nous en tenons, vraiment! en voilà une encore qui se mêle de nous alléguer les conciles et les canons. Mais tout cela est monstrueux! l'abbesse agit en parricide! Voyez l'état où est mon père! Mesdames, mes sœurs... nous ne vous voyons pas, mais vous nous entendez! Souffrirez-vous qu'une famille comme la nôtre reçoive un pareil affront... qu'un homme, comme mon père... Voyons, du courage, les clefs! les clefs! Plus tard l'abbesse vous saura gré de l'avoir délivrée de ses serments insensés.

VOIX ET MURMURES des femmes de journée qui passent dans le jardin de droite.

Son père! son père! refuser d'ouvrir à son père. Est-ce possible? Mais pourquoi? Fille ingrate peut-elle être bonne religieuse? Son père...

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Mon père! je vous supplie de m'entendre. Renoncez à franchir cette porte de clôture que, moi vivante, on ne vous ouvrira point...

ARNAULD.

Folle! folle! elle est folle...

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Entrez ici, par cette petite porte dans le parloir. Je vous recevrai comme je le dois, derrière la grille : nous nous entretiendrons sans témoins; vous m'entendrez, vous me comprendrez, vous m'approuverez... Mes religieuses ne me désobéiront pas; elles sont là, tremblantes, en prière, car tout ce bruit s'entend jusqu'au réfectoire... et d'autres, qui voudraient pouvoir vous ouvrir, ne le feront point par obéissance vis-à-vis de moi, comme je ne le fais point par obéissance vis-à-vis de Dieu.

ARNAULD, furieux.

Adieu, je pars; vous me tendriez vos clefs, que je vous les jetterais à la tête. Adieu : ni moi, ni ma femme, ni aucun de mes enfants, filles et fils, ne remettrons les pieds dans ce monastère de démentes.

LA MÈRE ANGÉLIQUE, pleurant.

Oh! père, père! ne partez pas ainsi! Ne comprenez-vous point mon tourment, mon angoisse, ma peine de vous déplaire, mon désespoir de susciter votre colère? Entrez dans le petit parloir, ne fût-ce qu'un instant.

Un silence.

M. Arnauld réfléchit, la tête dans ses mains, assis sur le banc. Anne et Mme Le Maître se mouchent et s'essuient les yeux; Agnès est droite comme une statue; Marie-Claire, effarée, se tient dans les jupes de Mme Arnauld; un oiseau chante.

D'ANDILLY, à Anne, bas.

Et il brille sur cette scène un soleil léger, et des feuilles couleur d'or tombent, et ce petit rouge-gorge s'égosille comme si nous ne subissions point un affront sans égal, un affront dont on ne croira point le récit.

ANNE.

Ce jour sera peut-être une date fameuse.

D'ANDILLY, souriant.

Vraiment? vraiment? dans les annales de Port-Royal? ou dans les nôtres? Pas dans les miennes, en tout cas...

ANNE, tout bas.

On ne sait jamais...

ARNAULD, se levant.

Eh bien, soit! Je cède; pour l'instant. Angélique, je ne veux point partir sans avoir essayé moi-même de vous convaincre. J'entrerai dans le parloir des étrangers. (A sa famille.) Vous, restez ici... Je veux l'entretenir sans témoins.

LA MÈRE ANGÉLIQUE, avec joie.

Dieu vous a éclairé, mon père.

Pendant qu'elle referme le guichet, la toile tombe.

TROISIÈME TABLEAU

Une pièce froide et nue. La scène est séparée en deux, par une grille et un grand rideau. D'un côté de cette grille M. Arnauld; de l'autre, la mère Angélique. La mère Angélique tire, d'un grand coup, ce rideau, afin de pouvoir voir et être vue à travers les barreaux de la grille.

SCÈNE I

ARNAULD, LA MÈRE ANGÉLIQUE

ARNAULD, dès que le rideau s'ouvre.

Ma fille! vous pleurez.

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Oui! mon père, je vous vois si défait, si pâle, si ému, alors que tout à l'heure vous étiez empourpré d'ardeur et de colère! Je mesure la peine que je vous fais, que je ne puis ne pas vous faire et je pleure...

ARNAULD, calmé et très ému.

O Angélique! vous aussi, que vous êtes pâle! Bien que je vous juge un être irréductible et plus inhumaine que ne le fut jamais une jeune fille de dix-sept ans, je veux vous adresser encore une requête; modérez vos austérités, songez que votre

santé est débile, ne la compromettez point par des jeûnes trop répétés, de trop rudes pratiques et pénitences...

Sa voix faiblit.

LA MÈRE ANGÉLIQUE, s'animant peu à peu.

Me voudriez-vous sentir plus tiède et moins ardente? Ne comprenez-vous point que lorsqu'on est donnée à Dieu rien n'est trop dur, rien n'est trop sévère, rien n'est trop brûlant pour tenter de le joindre, de l'entrevoir, de le posséder?... Quoi! vous m'avez vouée au cloître et vous vous étonnez que, en ce cloître, je veuille atteindre ma seule consolation, ma seule raison d'exister, c'est-à-dire la grâce et la foi parfaites?... Ne me chicanez point sur les moyens que j'emploie...

ARNAULD, étonné.

Ma petite fille, tu m'effraies; calme-toi. Songez, mon enfant, que je vous ai tant aimée; que je vous prenais sur mes genoux, vous caressais, vous contais des histoires; vous étiez ma chère petite... N'ai-je point le droit de vous conseiller, de vous guider encore?

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Je ne le pense pas. Car j'étais votre petite enfant; mais, à l'âge où je ne pouvais dire ni oui ni non, vous avez décidé que j'entrerais au couvent, que je serais abbesse; vous m'avez livrée à Dieu. Je suis à Dieu seul.

ARNAULD.

Angélique! Angélique! Je vous aime pourtant et vous ai chérie comme un père prévoyant et tendre! Ne me désespérez pas au plus profond de mes entrailles paternelles!

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Vous êtes-vous jamais inquiété, en m'envoyant au couvent, de tout ce que vous étouffiez en moi de maternité?

ARNAULD.

Vous m'effrayez, ma fille. Auriez-vous à vous plaindre de ma sollicitude? Quand vous avez été malade, ne vous ai-je point fait sortir du couvent? N'êtes-vous point venue vous reposer sous les ombrages d'Andilly? Ne vous ai-je point gardée, surveillée et soignée?

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Ombrages de la maison familiale! Douceurs de la vie humaine... que je vous ai convoitées, désirées, regrettées! Oui! je peux vous l'avouer à présent où j'ai trouvé dans la grâce toute la flamme du plus immense Amour, avant d'avoir subi cette grâce, j'ai pleuré les amours de la terre; j'ai tendu mes bras printaniers vers toutes les lumières qui font éclore les fleurs. J'avais horreur de ces murs clos, de ces voiles, de cette règle, de cette austérité, de cette ombre! J'étais faite pour vivre, ô père qui m'avez donné la vie, pour goûter cette vie en ses miels et ses amertumes, pour savourer ses joies et pleurer sur sa cendre, pour tout connaître et tout aimer!

ARNAULD, se reculant peu à peu.

Que m'apprenez-vous, ma fille? Taisez-vous! taisez-vous! Je ne vous le demande pas... Ne me dites rien... N'ouvrez pas devant moi votre cœur de femme; peut-être n'en suis-je pas digne.

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Si! si! Vous saurez mon âme! mes luttes! mes douleurs! Vous vouliez forcer la clôture, monsieur Arnauld : eh bien! me voici... Connaissez votre fille, rouvrez ses blessures passées, entrez dans ses désespoirs, et voyez ainsi jusqu'à son cœur!

ARNAULD.

Ma fille? est-ce que je reconnais ma fille?

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Dites que vous ne la connaissiez point. Toujours prête à vous obéir, courbée sous vos ordres, tendres mais irrévocables, qu'avez-vous su de moi? M'avez-vous étudiée, scrutée, interrogée, consultée enfin, au moment décisif de mon existence?

ARNAULD.

Certes, je vous ai voulue puissante et honorée; je vous ai obtenu, par des moyens plus difficiles que vous ne le croyez, cette abbaye, ce titre d'abbesse, cette jeune gloire... M'avez-vous jamais dit qu'elle vous faisait horreur? Vous auriez même pu vous faire relever de vos vœux...

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Oui; quand j'étais enfant, cela me paraissait tout simple d'être abbesse; je disais ponctuellemement l'office, et pour moi la religion c'était une poupée divine. On me laissait lire des romans ou l'histoire romaine, jouer et sauter dans les jardins... Tristes jardins! J'étais aussi contente qu'une petite fille élevée au couvent, et qui a un plus beau titre que ses compagnes. Les douze religieuses d'alors, — maintenant nous sommes seize, — étaient bonnes et complaisantes pour ma petitesse. La prieure, Mme du Pont, m'aimait... Tout m'intéressait, chaque petit événement. Je me souviens que, un jour, Henri IV, chassant sur nos terres, — vous étiez à l'abbaye, mon père, — entra pour nous saluer. Je le reçus avec toutes mes religieuses, croix en tête, et, pour me grandir, je me chaussai de très hauts patins...

ARNAULD, souriant.

C'est vrai, je me souviens! Que vous étiez gentille!

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Le Roi promit de venir dîner le lendemain; et puis il ne vint pas, se fit excuser et, galopant tout contre les murs, poursuivant sa chasse, il cria bien fort, bien haut : « Le Roi baise les mains à Mme l'Abbesse... » Vous souriez, mon père? Oui, j'étais très fière... j'étais une enfant.

ARNAULD.

Chère enfant!

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Mais j'eus quinze ans et je pensai à la vie; dans mon couvent ne régnait pas une très haute piété; tout était ponctuel, convenable, facile, mais aucune grande lumière n'éblouissait assez l'esprit et les sens pour y oublier les choses du monde. Autour de mes rêves de jeune fille, la Jeunesse passait souvent au galop, comme jadis autour des murs, le Roi, et me criait : « L'amour baise les mains à Mme l'Abbesse. »

ARNAULD, choqué.

Angélique!

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Je ne vous disais rien, car je ne l'osais pas et même, au fond de moi, tout au fond, malgré les sollicitations de mon âge, une autre voix, plus secrète encore, me disait que je ne pouvais m'en dédire, que Dieu m'avait fait trop d'honneur de me prendre pour lui.

M. Arnauld joint les mains avec soulagement et lève les yeux au ciel.

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Mais, malgré cet avertissement secret, je vivais d'une façon aussi profane que je le pouvais convenablement. Ma mère, qui me trouve aujourd'hui trop austère, vint pleurer près de moi pour me prêcher alors plus d'austérité. Quinze ans! j'avais quinze ans! Au lieu de prier, je me mis à lire des livres de toutes sortes; heureusement, parmi eux, se trouvèrent les *Vies* de Plutarque, et avant la religion et l'humilité ce qui m'aida à supporter mon anxieux tourment ce fut le faste de l'héroïsme.

ARNAULD.

Mais vous n'étiez point si malheureuse! Tenez, votre sœur Agnès, alors à Saint-Cyr, venait souvent à Port-Royal, vous tenir compagnie, et elle, elle aimait son état...

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Oui : elle me fut d'un grand secours; mais sa vocation parla plus tôt que la mienne; elle était, elle est toujours mystique, exaltée et son exaltation déjà lui tenait lieu de bonheur. Aujourd'hui encore je suis obligée de modérer ses pénitences, ses jeûnes; je l'enlève du chœur toute pleurante, car elle s'y évanouirait à force de prier.

ARNAULD, concentré.

Je voulais l'emmener; je vous la laisse...

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Revenez avec moi à mes quinze ans troublés. Malgré les tristes marais, les champs mal cultivés, le printemps riait. Oh! ce printemps, qui sentait si fort et ces rossignols qui, bien que vêtus de bure, ne chantent point des psaumes, mais des

appels à tous les bonheurs! Je délibérai en moi-même de quitter Port-Royal et de m'en retourner au monde sans en avertir ni ma mère ni vous, pour me marier quelque part...

ARNAULD, abasourdi.

Qui me l'eût dit? et l'aurais-je cru?

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Je comptais même partir pour la Rochelle et me confier à la protection de mes tantes huguenotes.

ARNAULD, effaré.

Les parents seraient bien stupéfaits s'ils pouvaient seulement imaginer ce qui se trame à leur insu dans les esprits qu'ils ont créés!

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

C'est alors que je fus préservée de ces folies par cette grande fièvre qui me terrassa en juillet 1607.

ARNAULD.

Que vous fûtes malade! vous manquâtes mourir! Je vous fis transporter chez moi en litière; nos médecins vous sauvèrent et nos soins perpétuels...

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Oui, cher père. Mais, c'est peu après cette convalescence où j'avais été de nouveau charmée par les libertés du monde, par les visites, les beaux habits, les douceurs, les propos joyeux, c'est bientôt après que vous m'avez présenté ce papier pour que je le signe...

ARNAULD, fort embarrassé.

Je vous voyais vous éloigner de votre condition religieuse; vos vœux ayant été prononcés dans votre enfance, vous auriez pu vous en faire relever facilement et...

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Et vous avez, une deuxième fois, refermé sur moi ces lourdes portes que vous vouliez abattre aujourd'hui devant votre autorité. Oui, j'ai signé ce papier; je l'ai signé en crevant tout bas

de dépit; et je ne l'ai lu tout entier que lorsque je l'eus signé. C'était une sorte de ratification, de renouvellement de mes vœux...

ARNAULD, un peu gêné.

Vous étiez libre de ne le point signer.

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Vraiment? je ne le crois point... J'étais trop timide en face de vous et trop obéissante, soumise, persuadée.. Comme le petit Isaac, je me serais couchée sans mot dire, sur un autel que je vous aurais su prêt à rougir de mon sang.

ARNAULD.

Je croyais bien faire.

LA MÈRE ANGÉLIQUE, exaltée.

Et vous faisiez bien! vous le verrez! Je revins à mon monastère; débile, triste, j'attendais cependant obscurément ce que je sentais devoir être mon jour. Un capucin de passage vint prêcher. La nuit tombait déjà et pourtant nous consentîmes à écouter son sermon. Il prêcha et je ne sais plus ce qu'il a dit. Mes sœurs ne jugèrent point ses paroles plus belles que d'autres, mais tout d'un coup, pendant ce sermon, je me trouvai plus heureuse d'être religieuse que je ne m'étais estimée malheureuse de l'être et je ne sais ce que je n'aurais pas voulu faire pour Dieu! Cette heure fut comme le point du jour, qui a toujours été croissant jusqu'au midi!

ARNAULD, soulagé d'un grand poids.

Vous voyez bien!

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Et mes luttes commencèrent.

ARNAULD, découragé.

Mais vous étiez au port!

LA MÈRE ANGÉLIQUE, sans l'écouter.

Tourments, désirs, scrupules, angoisses! Cette grâce qui

m'avait entr'ouvert le seuil du Seigneur, voulait encore de moi des actions difficiles, afin de me permettre d'aller jusqu'à Lui. J'aurais voulu ne plus être abbesse, et, humble servante, pauvre religieuse, fuir dans les déserts, me cacher à tous les yeux, même aux vôtres, surtout aux vôtres, serrant contre mon cœur cette honte ineffable, ce trop d'amour qui me brûlait comme une faute sacrée; et ne plus vous voir, ne plus vous voir, mon père; car entre les enfants et les parents monte, muraille plus infranchissable que toutes, cette pudeur étrange de l'amour, et même, je l'ai compris, de l'amour divin.

Elle s'exalte, se transfigure, elle étend les bras avec passion; M. Arnauld suffoqué, recule, les yeux agrandis d'étonnement.

ARNAULD.

Angélique! ma fille! je ne vous comprends plus; je ne peux vous suivre. Vous me rendez justice; vous me remerciez d'avoir pressenti mieux que vous le secret de votre ardente vocation qui, après quelques luttes, éclate enfin et vous illumine... Je me sens de nouveau heureux, confiant, absous de mes témérités... Et voilà que vous me parlez à présent d'amour, de brûlures, de déserts...

LA MÈRE ANGÉLIQUE, sans l'écouter.

A Dieu! je voulais être à Dieu seul; et si, par un nouveau et prodigieux miracle, il avait pu n'être qu'à moi, je serais morte de félicité.

ARNAULD, épouvanté de cet accent.

Retrouvez votre raison! votre raison!

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Il n'y a point de raison dans l'amour; et l'amour dont on brûle pour Dieu doit être une folie sans limites.

MONSIEUR ARNAULD.

Vous ne semblez plus savoir ce que vous exprimez! Vous êtes malade, ma fille, et, ainsi, toute la scène de ce jour s'explique et s'excuse.

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Ma tête est claire comme l'eau, bien que mon cœur soit de flamme; et si vous ne comprenez point mon langage, je devrais renoncer à m'expliquer plus avant... Comprenez, mon père, comprenez : les ordres de Dieu, je les suivrai, même si je dois passer sur votre corps dont je viens. Je m'enfermerai, moi et mon ordre, dans toutes les plus hautes rigueurs; nous nous consumerons en prières ; nous ne dormirons point pour aimer plus longtemps; nous flamberons comme des cires, nous nous efforcerons à une charité sans frein, jusqu'à nous ôter le pain de la bouche. Nous coucherons sur la dure, nous relevant à toute heure; vêtues de drap grossier, nous mortifierons nos chairs. Tout sera bon pour notre ardeur, le grossier comme le pur.

ARNAULD.

Vos religieuses ne vous suivront point dans ces traverses...

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Si! oh, si! Déjà, quand je leur ai proposé de tout mettre en commun, elles l'ont fait. Chacune m'a porté pour s'en dépouiller le peu qu'elle possédait. Seule, une pauvre vieille religieuse voulut bien tout donner, sauf la clef de son petit jardin, qu'elle aimait et cultivait jalousement. Un jour, la grâce l'éclaira et elle m'envoya, dans une lettre, la clef de son petit jardin. Ce jour-là, je fus guérie de ma fièvre quarte.

ARNAULD.

Dieu en soit loué!

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

J'ai donc obtenu la communauté. Il me restait à établir la clôture; une clôture absolue à l'égard de tous, sans vous excepter ni vous, ni les miens. Ce que Dieu exigeait de moi je l'ai fait, je le maintiendrai tant que je serai vivante. Avez-vous compris, mon père? avez-vous accepté?

ARNAULD, de nouveau vexé, montant la voix de phrase en phrase.

Je vous ai écoutée sans toujours vous comprendre; et en quoi ces réformes vous rendent-elles plus contentes, et plus

agréables à Dieu? Ne peut-on prier sans tant d'angoisses? être abbesse comme toutes les autres, gouverner sagement son bon couvent sans tourmenter tout son monde d'exagérations pareilles? Ne peut-on s'accommoder de sa religion sans mettre son père à la porte? Ne peut-on...

LA MÈRE ANGÉLIQUE, de nouveau exaltée.

On ne peut être à Dieu en ménageant la famille et le monde. Dieu est amour, et cet amour veut tout comme le feu qui dévore. La grâce m'a inondée de sa consolation; j'ai connu, dans ma détresse et mon aridité, un bonheur tourmenté mais immense et que je n'avais jamais osé entrevoir. Pour conserver cette grâce, pour mériter ce Dieu, il n'est rien qui me coûte ni me semble vain. L'Amour me veut toute. Je ne suis plus votre fille. Si vous vouliez me garder, vous ne deviez point me jeter à Dieu. Que penseriez-vous d'un père qui jetterait sa fille dans les bras d'un homme et lui crierait en même temps : « Surtout gardez-la bien et rendez-la-moi intacte! » Et vous vous trouvez sage quand il s'agit de Dieu!

ARNAULD, offensé, emporté.

Je ne sais si je suis sage ou pas sage. Mais je suis, ma fille, un grand honnête homme.

LA MÈRE ANGÉLIQUE, les yeux perdus dans son rêve.

Que veut dire « honnête homme », honnêteté? alors que le Christ vient comme un voleur? Dieu est plus rapace, sachez-le, que tout ce qui est humain. Il s'empare des créatures et les transforme selon lui jusqu'au plus infime de leur substance... Il m'a, par votre intervention, retirée des passions humaines, parce que Lui, qui sait tout, savait que je ne suis qu'ardeur, que feu, véhémence, exaltation, immodération, folie... Il n'aurait pas voulu que je me consumasse pour les choses de la terre... Père! père! ne me regrettez point! Pour vous, j'étais toujours perdue. Car la vie vous tient et le monde; et toutes les modérations dans les avidités, vous les acceptez. Vous êtes tout aux convenances, aux usages... Je ne connais point tout cela et tout cela je l'aurais quitté pour ce qui est passion. Dieu m'a préservée; Dieu ne connaît point les tièdes. Dieu m'a prise et je suis

à Dieu. Son amour me soutient et m'illumine, m'enlève, m'emporte à grands coups tumultueux loin de tout ce qui n'est pas Lui...

ARNAULD, les yeux fous, secouant les barreaux de la grille.

Quelle est cette femme que je ne connais pas? Ma fille! Ma fille! Rendez-moi ma fille! Je veux ma fille! On m'a pris ma fille!

La mère Angélique s'évanouit. Les religieuses accourent d'un côté et la soutiennent; de l'autre côté, toute la famille Arnauld s'empresse auprès de M. Arnauld désespéré.

SCÈNE II

LES MÊMES, D'ANDILLY, Mme LEMAÎTRE, Mme ARNAULD

D'ANDILLY.

Partons! partons! et que ce soit sans retour! Pour ma part, à jamais dégoûté de cet endroit sinistre, je ne veux point même penser que je pourrais revoir un jour un lieu hanté d'un pareil souvenir... Ma sœur! ma sœur qui nous chasse et qui nous renie!

MADAME LE MAÎTRE.

Oui, c'en est trop; il y a là quelque chose d'effrayant qui passe mon entendement; il faut savoir *Qui* a pris un pareil empire sur l'âme d'Angélique.

MADAME ARNAULD.

Partons! partons! et pour ne plus revenir.

LA MÈRE ANGÉLIQUE, ouvrant les yeux, toute faible.

Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? Mon père, pour toute grâce, ne partez pas encore aujourd'hui!

M. Arnauld pleure près de la grille; tous les autres s'en vont en tumulte.

ACTE II

QUATRIÈME TABLEAU

Les jardins de Port-Royal. Le mercredi 13 mai 1648, trois heures après-midi, soleil, chaleur. Les jardins sont transformés ; de déserts et marécageux, ils sont devenus beaux, fleuris, ombragés ; espaliers pleins de promesses, cerisiers couverts de cerises, chants d'oiseaux, jeunes verdures, air d'allégresse. Les personnages déjà vus, sont plus vieux de *trente-neuf années*, mais le jardin est d'une verte jeunesse.

Cette fois-ci les personnages sont : La mère Angélique. — La mère Agnès. — La sœur Madeleine Sainte-Christine. — La sœur Anne-Eugénie. — La sœur Catherine de Saint-Jean (ou Mme Le Maître). — M. d'Andilly, solitaire de Port-Royal. — Antoine Arnauld (né en 1612, trois ans après la Journée du guichet, dernier de la lignée, et nommé par la suite le grand Arnauld). — M. Le Maître, leur neveu, fils de Mme Le Maître, ermite. — M. de Séricourt, son frère, ermite. — M. de Sacy, son frère, solitaire. — La mère Angélique de Saint-Jean (fille de M. d'Andilly), et ses cinq sœurs. — M. de Luzancy, solitaire (fils de M. d'Andilly) et son jeune frère.

Divers solitaires, ermites, « messieurs », dont les visages doivent être singuliers ou étonnants, bien que beaucoup d'entre eux soient encore jeunes. Il y a là MM. Singlin, Pallu, Boully, Lancelot, de la Rivière, de la Petitière, Fontaine, M. de Bascle, dit le troisième ermite, etc., etc.

SCÈNE I

D'ANDILLY, LE MAÎTRE, DE SÉRICOURT, DE SACY, ANTOINE ARNAULD

On entend sonner les cloches. M. d'Andilly entre en scène, tenant avec amour un panier de fraises et de cerises ; il est suivi par M. Le Maître, Antoine Arnauld, Séricourt, Sacy, etc.

D'ANDILLY.

Quel beau jour ! Revoir en ces lieux, où elle a passé les plus dures années de sa jeunesse, notre chère mère Angélique, ma sœur, est une émotion sans seconde... Le 13 mai 1648 comptera dans les fastes de Port-Royal des Champs. Enfin, l'archevêque a permis que, quittant Port-Royal de Paris avec quelques-unes de ses religieuses, la mère Angélique revienne en ce lieu qui lui appartient, dont elle a créé l'esprit...

LE MAÎTRE.

Elles sont encore dans la chapelle. Que leur entrée fut majestueuse ! Les enfants de nos petites écoles effeuillaient des roses sous leurs pas. Avez-vous vu tous ces pauvres gens qui l'attendaient dans la cour du monastère, et qui se sont jetés à la rencontre de la mère Angélique ? cette vieille qui l'avait vue quand elle était une abbesse enfantine, et qui l'embrassa avec transport ?...

SÉRICOURT.

C'est que cette vieille savait bien, ainsi que tous les malheureux, que là où règne la mère Angélique, les entrailles des pauvres se réjouissent.

D'ANDILLY, posant son panier sur le banc.

Que dites-vous de ces splendeurs ? ce sont les fruits de mes soins..., et mes pêches et mes poires s'annoncent des plus pompeuses... Mais la mère Angélique et ses sœurs n'en voudront point goûter, car leurs austérités se refusent tout. J'enverrai ces rougeurs à MM. de Liancourt et de Chavigny.

LE MAÎTRE.

Pour les consoler de n'être pas encore des nôtres.

D'ANDILLY.

Bah ! ils viendront et nous les accueillerons à présent, car nous devrons construire. L'arrivée de nos sœurs nous prive de quelques-uns de nos logements. Moi qui suis pourtant un des derniers venus, on me laisse mon petit logis ; mais vous, messieurs, vous vous en allez aux Granges ou à Paris... Mais qu'importe ? bientôt nous aurons de nouveaux ermitages bâtis autour du monastère, et d'autres solitaires nous aideront ainsi à élever la jeunesse, les enfants qui arrivent à nous de plus en plus, pour s'instruire, et nous aideront aussi à soigner avec les fruits de l'âme ceux de la terre, à planter, à faire fleurir, à récolter... Quels lieux fertiles et charmants ! Que le temps passe ici en de graves délices ! (Il mange une fraise.)

LE MAÎTRE, souriant.

Certes, ce n'est point vous qui nous méritez notre réputation terrible ! Vous n'êtes point cause de ce que l'on nous trouve

menaçants! Depuis le jour déjà lointain où mes frères et moi, nous vous précédâmes à Port-Royal, — je m'en souviens, ce fut le jour de la fête de saint Paul, le premier ermite, — nul plus doux solitaire n'est venu aux Champs faire pénitence. Aussi, grâce à vous, nous nous rattachons un peu au monde, ce qui parfois est bien utile au respect de notre tranquillité. Car la calomnie...

D'ANDILLY, sans écouter.

Deux ans seulement! Je ne suis solitaire que depuis deux années, et grâce aux soins dont tous vous aviez déjà comblé les vergers et les forêts, je n'ai vu que des récoltes admirables. On dirait que le soleil intérieur qui illumine les âmes, s'en vient quelquefois renforcer un peu les rayons de l'astre plus humble qui brille pour les fruits et pour les feuillages, et que, grâce à ce renfort, la poire ici mûrit plus superbe qu'ailleurs. (Il mange une cerise.)

LE MAÎTRE.

Cela fait un vers fort aimable et digne de figurer dans vos poèmes, mon oncle. Car, si vous donnez aux vergers une part de votre temps, vous n'oubliez point les travaux de l'érudition, de la traduction, de la poésie.

D'ANDILLY.

Mes Pères du Désert vaudront-ils ta Bible, Sacy?

SACY.

Ce que valent nos travaux? Qu'importe? Ils ne sont qu'un hommage à la Vérité éternelle.

D'ANDILLY, rêveur.

J'avais juré jadis que je ne reviendrais jamais à ce couvent, à cette solitude... Ce fut lors de cette fameuse journée qui inaugura l'ère des réformes et que nous appelâmes par la suite la Journée du guichet. Aucun de vous n'était encore né... même pas Antoine Arnauld... Mais si, toi, Le Maître, avant ton petit oncle, mais si petit tu étais encore que tu n'accompagnais pas ta mère ce jour-là. Ce jour là! jour où ma sœur Angélique refusa l'entrée à sa famille! Angélique se doutait-elle alors, que tous ou presque tous ceux de sa famille présente et future l'entoureraient aujourd'hui?

LUZANCY.

Que le destin est rigoureux et fait des événements une chaîne bien renouée !

D'ANDILLY.

Oui, quel destin singulier que celui de la lignée des Arnauld ! Ils se dispersent, s'en vont, se marient, fondent des familles, font haute figure dans le monde ou l'État... et puis toujours quelque signe secret les avertit, quelque force les tire à Dieu et quelque voix leur murmure au cœur : « Quitte tout et viens vivre avec ceux qui ont tous la même âme. »

LE MAÎTRE.

J'avais vingt-neuf ans lorsque cette voix pour moi retentit, et ce fut lorsque M. de Saint-Cyran, au chevet de votre femme mourante, prononça les paroles des agonisants. Quand tout fut fini, je m'en allai dans le jardin et je verrai toujours au fond de moi cette grande allée, dans ce grand clair de lune. Ce vide étincelant déjà gagnait mon cœur. Mes succès, mes réussites, mes ivresses de jeunesse et de carrière, tout disparaissait ; le sentiment de tout ce qui faisait ma vie, mes orgueils, mes pouvoirs, s'abolissait dans une large lumière... Pourtant j'avais déjà songé à me marier et confié ces projets à ma tante, la mère Agnès. Mais, plus sûre de moi que moi-même, elle avait répondu à mes confidences : « Vous voulez épouser la chasteté. »

SÉRICOURT.

Pour moi, je me souviens que je m'évadai d'une prison d'Allemagne. Peu après, je sentis que cette évasion n'était rien que le prélude d'une autre aventure. Dieu, qui l'avait favorisée, cette évasion, m'en imposait une autre ; il me fallait quitter les plaisirs humains qui me tenaient prisonnier. « Évade-toi ! clamait la voix étrange ; tu te crois libre, tu es encore captif ! Évade-toi, Séricourt ! Évade-toi ! »

SACY.

Pour moi, dès vingt-deux ans je me confiai à M. de Saint-Cyran qui me fit prendre la soutane ; et cet exemple du plus jeune vous attira fortement, vous, mes aînés.

D'ANDILLY.

Quand je vis tous mes neveux abbés, ermites, solitaires,

mon fils aîné abbé et jusqu'à mon jeune fils Luzancy et mon petit dernier et mes cinq autres filles suivre l'exemple de mon aînée, mère Angélique de Saint-Jean, je songeai à venir les rejoindre. Je laissai au monde, en échantillon des Arnauld, mon brillant Pomponne, et attiré, subjugué à mon tour, je vins aux Champs. Et puis ces anciens déserts, déjà vous les aviez embellis. Je fis dessécher les mauvais marécages, établir des terrasses, défricher de beaux terrains, planter encore, semer, bouturer, marcotter, greffer, émonder, tailler; les fleurs poussaient, les fruits se gonflaient, les potagers débordaient, les arbres grandissaient... Les dryades et les Pomones elles aussi venaient à Dieu ; cela m'encouragea et, tel un humble sylvain, je me glissai parmi vous. (Il mange une fraise.)

ANTOINE ARNAULD.

Quelle heure cette date serait pour notre sainte mère! Nous voit-elle du haut de son repos éternel et bénit-elle Port-Royal des Champs qui réunit aujourd'hui ses enfants et ses petits-enfants?

LE MAÎTRE.

Sa fille qui est ma mère et votre sœur la remplace. Sœur Catherine de Saint-Jean tient la place de Sainte-Catherine de Félicité. Mais notre sœur Marie-Claire nous manque aussi, qui de si près suivit jusqu'à Dieu notre mère.

ANTOINE ARNAULD.

Le souvenir de la mort de ma mère est un souvenir d'allégresse pour mon cœur. Vous le savez, dès la mort de notre père, M. Arnauld, notre mère, retirée à Port-Royal de Paris, fut touchée de la grâce et, prosternée aux pieds de sa fille, la mère Angélique, la supplia de la faire entrer au noviciat. Douze ans elle eut encore à vivre religieuse, et à l'heure de sa mort, elle se réjouissait d'avoir vu en religion tous ses enfants, sauf Simon, mort à la guerre. Je n'étais pas encore prêtre et docteur, mais elle savait le vœu de mon âme et ce fut sa dernière consolation. Je vins de la Sorbonne coucher à Port-Royal de Paris. J'aurais voulu assister ma mère à ses derniers moments, mais M. Singlin me dit que ce serait trop donner à la nature. J'obéis. Ah! pour les miracles, je n'en recherche point d'aussi grands que ceux que je ressentais dans mon cœur...

SACY.

Ce fut donc moi qui entrai près de mon aïeule et elle me pria de vous dire, mon oncle, de ne vous relâcher jamais dans la défense de la Vérité.

D'ANDILLY.

Et dire que ce fameux jour du guichet, quand nous quittâmes le monastère, elle disait, la sainte femme, toute outragée et désolée de ce qu'elle prenait alors pour les folies de la mère Angélique : « Je ne remettrai jamais les pieds ici... » Et il est juste d'ajouter qu'elle revint voir sa fille peu de mois après,... et que M. Arnauld notre père revint aussi et bien souvent pour s'occuper du temporel,... mais toujours désormais il respecta la clôture.

SÉRICOURT.

Oui ! Que n'est-elle ici, notre sainte aïeule ? Mais aussi M. de Saint-Cyran, auquel nous devons tout, notre Saint-Cyran, que le cardinal jugeait plus dangereux que six armées, notre Saint-Cyran qui disait : « Il faut aller où Dieu mène, et ne rien faire lâchement. » Mais voici venir les religieuses. Voici la mère Angélique.

D'ANDILLY, mangeant une fraise.

La terrible Angélique ! celle dont ma pauvre femme disait : « Elle est comme les bons anges, qui effraient d'abord et consolent ensuite. »

SACY.

Voyez ! voyez quel spectacle admirable ! Parmi ces rosiers, ces buis, ces arceaux, cette procession de saintes femmes vêtues de blanc et marquées de cette croix pourprée.

En effet, les religieuses s'avancent parmi les roses de mai, sous les jeunes arbres, et sont blanches et rouges comme fruits et fleurs.

D'ANDILLY, frivole.

Qu'elles ont bien fait d'abandonner le voile noir pour les insignes du Saint Sacrement ! D'ailleurs, ma fille de Saint-Jean avait fait à ce propos un rêve prophétique : elle voyait ce que nous voyons aujourd'hui de nos yeux, toutes nos sœurs tenant des branches de rosiers ; elle disait la beauté de « ces habits blancs, de ce vert et de cet incarnat de roses ».

SCÈNE II

LES MÊMES, LA MÈRE ANGÉLIQUE ET LES RELIGIEUSES, LE PETIT RACINE

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Que mon âme est heureuse et transportée! La clôture ne sera rétablie que dans trois jours; d'ici là, sans entraves, nous pourrons être ensemble. Mes frères, mes neveux, que je me réjouis, avec mes sœurs et nièces, de nous voir ainsi réunis, pressés, retrouvés! (Elle tend, d'un geste pour tous, ses mains; et ses larges manches volent.)

SŒUR MADELEINE.

Je songe à un souvenir de ma petite enfance. Un jour de mars, on me conduisit à Port-Royal, on me laissa jouer dans les bois avec Babette... et là, je découvris tout un petit champ de violettes, qui, serrées les unes contre les autres, semblaient tout un couvent encapuchonné.

SŒUR ANNE.

Ainsi sommes-nous! Et en souvenir de votre souvenir, nous cultiverons, ma sœur, tout un parterre de violettes, toute une famille en prière, élevant le plus pur de son âme vers le ciel. N'oubliez pas cela M. d'Andilly.

LA MÈRE AGNÈS.

Ce jour m'est doux, malgré la nécessité où je suis de retourner demain à Port-Royal de Paris. Ah! que nos sœurs qui y sont restées pleurent le départ de la mère Angélique!

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

De même, celles de mes filles qui me suivent ici pleurent de se séparer de la mère Agnès. Mais je *devais* revenir ici, ce fut le dernier vœu de M. de Saint-Cyran; il disait que, aux Champs, le diable court un peu moins qu'à la ville. Je le lui promis. Et je vins plusieurs fois visiter et m'affermir dans la résolution de lui obéir dès que je le pourrais.

LA MÈRE AGNÈS.

Voilà votre promesse réalisée et l'ombre de M. de Saint-Cyran sera sans doute ici à vos côtés partageant votre vie.

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Nous avons peiné, nous avons souffert! Que de changements, de douleurs, de révoltes, de fièvres, de tentations, de soumissions et d'espoirs, de résignations et d'ardeurs! Ne nous croyons point au bout de nos peines! Ce jour heureux n'est qu'une halte aimable au cours du chemin austère, un repos entre les fatigues, les devoirs, les maux...

LA MÈRE AGNÈS.

Oui! de Manbuisson à Port-Royal de Paris, à la maison du Saint Sacrement, de Port-Royal de Paris à Port-Royal des Champs, que de péripéties! Que de fatigues! Mais notre Saint-Cyran fut plus atteint que nous, et si longtemps captif! On avait si peur de lui...

SŒUR ANNE, à la mère Agnès.

Vous souvenez-vous? le jour où enfin il fut délivré et sortit de la prison de Vincennes, la nouvelle vous en parvint pendant l'heure où nous devions observer le silence. Mais vous ne pouviez contenir la joie de cette délivrance et, brusquement, à deux mains, vous rompîtes votre ceinture sans mot dire... et avec un tel regard et une telle joie sur votre visage que toutes, nous comprîmes que Saint-Cyran avait rompu ses fers.

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Évoquons, évoquons son âme et celle de ma sœur Marie-Claire et de notre mère bien aimée.

D'ANDILLY.

Mère de nous tous, aïeule de la pieuse tribu, vois-tu tous tes enfants? et que, à tout un couvent tu donnas, arbre vénéré, le feuillage de tant d'âmes?

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Combien sommes-nous ici sortis de vos flancs, ô mère choisie entre tant de mères pour peupler le cloître et y faire fleurir l'amour de Dieu? Sœur Catherine de Saint-Jean... (Mme Le Maître s'avance. A l'appel de chaque nom, tous les enfants Arnauld se présentent chacun à leur tour comme des soldats.) Mère Agnès... Sœur Anne... Sœur Madeleine... M. d'Andilly... M. Antoine Arnauld... Et les petites-filles et petit-fils. Le Maître, Séricourt, Sacy,

Angélique de Saint-Jean et ses cinq sœurs, Luzancy, son frère; nous sommes tous réunis, ma mère, à ce Port-Royal des Champs où ma jeunesse ardente flamba, quand je n'avais pas encore rencontré l'âme qui devait faire obéir mon âme. Nous sommes tous revenus et, à moi, d'abord, toutes et tous vous êtes venus. Oui, mère de nos corps, moi qui dans les regrets passionnés de mon âge nubile, un instant regrettai mes maternités renoncées, je suis mère de tous vos esprits! Par ma persuasion et mon exemple, je vous ai recréés toutes et tous! Et jusqu'à vous, ma mère, vous êtes mes enfants devant Dieu!

Un respectueux et extatique silence.

SŒUR MADELEINE, à Antoine Arnauld, familièrement, gaiement.

Elle dit vrai! Répondez, illustre « petit oncle », vous que je réclamais tant à ma pauvre maman quand j'étais toute petite, non comme frère, mais, parce que « petite tante » de M. Le Maître, je ne trouvais pas qu'il eût assez d'un tout petit oncle, qui était alors mon frère Simon (triste), lequel mourut à la guerre, le seul de nous qui ne vint pas à Dieu.

D'ANDILLY.

Puisque notre frère Henri n'étant pas avec nous est, quand même, évêque.

SINGLIN.

Sublime famille! ailes de nouveau réunies autour du nid le plus près du ciel!

LE MAÎTRE, cependant qu'accourt un jeune enfant aux bras chargés de fleurs.

Ma mère, bénissez ce petit ami qui sera plus tard mon petit écolier. Il vit à Port-Royal avec ses vieilles parentes, car il est orphelin : il est fort gentil et déjà fait très bien les vers.

LA MÈRE ANGÉLIQUE, prenant les roses.

Et comment vous nommez-vous, mon petit enfant?

L'ENFANT, balbutiant.

Ma mère, je suis Jean Racine.

Il se réfugie près de Le Maître.

LA MÈRE AGNÈS, allant, venant, s'extasiant.

Il ne se peut voir de plus belle solitude !

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

C'est ce que je pensais à chacune de mes visites avant aujourd'hui ; et je pensais aussi que c'était une merveille de voir le silence, la modestie et la dévotion de tous, en ces lieux, même des valets qui les préparaient pour nous avec une aussi grande affection que si nous étions des anges qu'ils attendaient.

SŒUR ANNE.

Ici c'est un certain mouvement de dévotion, qui ne se ressent point ailleurs.

LA MÈRE AGNÈS, à la mère Angélique.

Cette maison, si cachée et si enfoncée, sera bien propre pour vous faire oublier tout ce qui s'est passé en la première et pour vous faire croire que vous entrez de nouveau en religion : on y sent vraiment Dieu d'une façon particulière. Si nos sœurs de Paris l'avaient éprouvé, je crois qu'elles demanderaient à Dieu des ailes de colombes pour y voler et pour s'y reposer. (Elle s'assied sur le banc près des fruits et dit au petit Racine :) Prends ces fruits, mon enfant...

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Vous avez donc beaucoup de petits écoliers, messieurs les solitaires et messieurs les ermites?

SÉRICOURT.

Mais oui, ma mère... Nous ne sommes pas seulement pénitents, ermites, solitaires, mais bien maîtres de nos petites écoles dont M. de Saint-Cyran fut l'admirable fondateur. Et parmi nous aussi, confesseurs, directeurs, prédicateurs, vous trouvez des médecins, des vignerons, menuisiers, jardiniers, poètes et savants et même un garde-bois. Je ne vous présenterai que deux exemples de nos singularités : voici M. de La Rivière, qui garde les bois de l'abbaye et vit dans une affreuse retraite, étudiant et priant, car il a l'esprit naturellement très beau ; et aussi M. de La Petitière, qui se tient à l'écart entre M. Singlin

et M. Lancelot, et timide, malgré son aspect effrayant, ne demande qu'à tomber à vos pieds et à devenir votre cordonnier.

LA MÈRE ANGÉLIQUE.

Ah ! messieurs, mon seul regret, c'est de forcer plusieurs d'entre vous de vous éloigner pour un temps... mais l'on bâtira et vous reviendrez.

LE MAÎTRE.

Rien n'est regrettable de ce qui vous est bon. Port-Royal, avant d'être aux ermites et aux solitaires, était et doit être le paradis des vierges et des veuves et, toutes, vous êtes nos Dames, nos Maîtresses et nos Reines. (Il plie le genou.)

D'ANDILLY.

Quant à moi, je ne m'en vais point et je reste, avec votre permission, le surintendant des jardins. J'aime mieux cela que d'être nommé de l'Académie, ainsi qu'on me l'a offert pour de bon...

LA MÈRE ANGÉLIQUE, souriant.

Restez donc, mon frère, je ne vous renverrai pas cette fois-ci... Restez en ce lieu que, jadis, il y a trente-neuf ans, vous avez quitté, si j'ai bonne mémoire, en jurant que vous n'y reviendriez jamais.

D'ANDILLY, mangeant une fraise.

Cela prouve, une fois de plus, qu'il ne faut pas dire : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau... »

LA MÈRE AGNÈS, vivement.

Surtout, mon frère, lorsqu'il s'agit de la fontaine de la Grâce.

Les religieuses et les solitaires s'en vont, devisant, le long des buis et des fleurs, pendant que le rideau tombe, le Proverbe étant terminé.

GÉRARD D'HOUVILLE.

LA MAITRISE DE L'AIR

I

LES CONDITIONS D'EXISTENCE ET DE PUISSANCE DE L'AÉRONAUTIQUE

La deuxième moitié du XIXe siècle et les années qui se sont écoulées depuis le début du XXe, resteront caractérisées dans l'histoire par le développement rapide simultané de l'industrie et de la science, celle-ci au service de celle-là. Toutes deux ne cessent de réaliser côte à côte des progrès qui ont transformé profondément les conditions d'existence des nations civilisées, à la fois au point de vue économique et au point de vue social, et réagi non moins fortement sur les divers contacts et conflits entre nations, dans le domaine militaire comme dans le domaine politique.

Parmi les réalisations les plus émouvantes de la science et de l'industrie, il en est une dont les progrès ont été, — on peut le dire sans exagération, — stupéfiants de rapidité et de puissance. L'aviation n'a pas vingt ans d'existence pratique. Elle a pourtant joué, encore dans l'enfance, un rôle impressionnant au cours de la guerre mondiale, et, au lendemain de celle-ci, elle permet déjà un essor des relations internationales susceptible de bouleverser bien des branches de l'activité humaine. Elle constitue un facteur de guerre et de paix d'une importance capitale. Il est par suite indispensable de bien préciser pour l'opinion publique, pour les chefs militaires, et pour les hommes de gouvernement ses conditions d'existence et de puissance. On lui demandera alors tout ce qu'elle peut, et par suite doit donner, mais pas davantage. Sinon on risquerait des mécomptes dont les contre-coups moraux et matériels seraient certainement graves.

FACTEURS GÉNÉRAUX INFLUANT SUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'AVIATION

Premier point à examiner. Faut-il faire une différence profonde entre l'aviation militaire (1) et l'aviation civile?

Malgré leurs conditions différentes d'emploi, elles ont tant de points communs qu'il est impossible de les séparer complètement. Tous les progrès matériels qui profitent à l'une, profitent à l'autre, qu'il s'agisse d'aérodynamique, de construction de la cellule, de perfectionnement du moteur, d'amélioration des matériaux ou d'instruments de bord. Quant au personnel, il est pratiquement le même dans tous les pays. Nos pilotes de ligne et les chefs pilotes de nos maisons de construction proviennent à peu près exclusivement de nos pilotes de la guerre; ceux qui sont trop jeunes pour l'avoir faite ont du moins tous passé par les rangs de notre aviation militaire. Il en est de même à l'étranger (2).

La pénétration des deux aviations et les échanges de personnel entre elles ne seraient pas moins importants en temps de guerre qu'en temps de paix.

On ne supprimera pas en effet en temps de guerre les lignes commerciales de navigation aérienne, surtout avec les pays neutres, car elles deviendront alors bien plus utiles encore. Certains pilotes civils seront appelés par leurs goûts ou leurs aptitudes connues dans les rangs de l'aviation militaire, mais ils seront remplacés, et au delà, par des pilotes tirés de la réserve, et peut-être même puisés dans l'armée active. L'aviation militaire sera en outre sans doute appelée à fournir aux lignes commerciales des appareils rapides et armés, susceptibles de distancer les croiseurs aériens ennemis et de se défendre contre eux.

(1) Par aviation militaire, nous entendons aussi bien celle de la marine que celle de l'armée de terre.

(2) L'Allemagne, privée cependant d'aviation militaire par le traité de Versailles et la Convention aéronautique du 7 mai 1926, procède à la fois au réentrainement de ses anciens pilotes de guerre et à la formation de nouveaux pilotes dans un nombre hors de proportion avec les besoins réels de son aviation civile, même en admettant un invraisemblable développement de celle-ci. Or la formation des pilotes coûte très cher et ne peut se réaliser qu'avec l'aide de l'État : nous laissons à nos lecteurs le soin de conclure à quoi elle est destinée.

Au reste, la mentalité du personnel navigant, l'esprit sportif, les qualités de maîtrise physique et intellectuelle à exiger de lui, qu'il soit civil ou militaire, sont les mêmes. Nous voyons dans tous les pays bon nombre, pour ne pas dire la plupart, des beaux voyages d'aviation civile accomplis par des officiers en activité de service ou de réserve.

Quant au matériel, les différences ne sont pas grandes, bien qu'il soit logique de prévoir des appareils différents pour des services différents. Jusqu'à présent les avions construits pour l'armée se sont prêtés, au prix de modifications d'ordre secondaire, aux besoins de l'aviation commerciale, et dans certains pays les avions commerciaux doivent obligatoirement pouvoir se transformer en avions de guerre (1). La vitesse est nécessaire à l'une comme à l'autre, quoiqu'à un degré différent quand il s'agit de la vitesse maxima. Le rayon d'action n'est pas moins utile à la reconnaissance stratégique qu'aux lointaines liaisons postales et commerciales. La faculté d'enlever un grand poids, combinée avec le rayon d'action, se prête aussi bien aux besoins du bombardement et du lancement des torpilles qu'au transport de nombreux passagers. Quant à tous les progrès dans les instruments destinés à rendre sûre la navigation aérienne, leur intérêt est évident pour les vols militaires comme pour les voyages commerciaux.

S'il n'y a pas confusion entre aviation civile et aviation militaire, il y a juxtaposition étroite de l'une et de l'autre dans tous les domaines. C'est un sujet sur lequel nous reviendrons ultérieurement, mais nous avons voulu tout de suite montrer la connexité des problèmes intéressant l'aviation tout entière, quelle que soit sa destination.

***

Ce serait en revanche une erreur de croire que les questions afférentes à l'aviation peuvent recevoir dans tous les pays des solutions identiques. Trop de facteurs variés et de tous ordres réagissent sur elle. La situation de l'industrie, la richesse

(1) C'est le cas en Italie, où les contrats avec les compagnies civiles de navigation aérienne contiennent une clause relative à cette obligation.

Les prospectus de plusieurs maisons allemandes de construction spécifient que des avions ou hydravions à passagers sont susceptibles de se transformer en appareils de grande reconnaissance, bombardiers ou torpilleurs, que le moteur de faible puissance peut se remplacer par un moteur plus puissant, etc...

publique et privée, les considérations politiques, l'état social, la tournure d'esprit et les aptitudes de la population, la position géographique, la nature du pays, le climat, ont tous une part d'influence et se combinent pour déterminer les possibilités d'un pays en aviation et l'orientation à y donner à celle-ci.

La construction d'aviation exige des ingénieurs compétents. Un pays n'en possédera que si les études scientifiques et techniques y sont suffisamment développées, et parmi elles celles qui intéressent directement l'aéronautique. L'État ne se montre nulle part indifférent à l'organisation de ces études, qu'il donne lui-même l'enseignement ou qu'il le laisse donner par des institutions privées.

Mais ce n'est pas le seul facteur industriel. Dans la fabrication aéronautique entrent des matériaux très variés, bois, métaux, tissus divers, caoutchouc, peintures, vernis, etc... Toutes les industries coopérant à la préparation de ces matières premières ou demi-ouvrées exercent une influence directe sur l'aéronautique. En particulier l'aviation n'est devenue possible, et une partie de ses progrès futurs les plus immédiatement attendus ne le seront, que par l'emploi et le perfectionnement des alliages légers : c'est un domaine dont l'exploitation est à peine entamée. La technique de ces alliages laisse entrevoir le moment où l'on sera libéré de l'emploi du bois. Dès maintenant, certains pays, l'Allemagne par exemple, ont dans ce domaine une incontestable avance que nous sommes en train de rattraper. D'autres, en général ceux de l'est de l'Europe, Pologne, Roumanie, États baltiques, Russie, où l'industrie des métaux est beaucoup moins développée que celle du bois, sont encore forcés d'utiliser de préférence les constructions en bois.

Il ne suffit pas du reste de tenir compte des ressources d'un pays en matières premières, en outillage et en expérience industrielle, pour y arrêter une politique de construction. Si l'on veut fournir des avions à l'étranger, — et la France en a la volonté légitime, — il faut que l'industrie soit prête à livrer le genre d'avions désiré par les clients éventuels. Même après avoir décidé pour nous l'emploi exclusif des avions métalliques, nous devrions tenir compte des désirs de la clientèle des pays qui, faute d'industrie métallurgique suffisante, veulent jusqu'à nouvel ordre s'en tenir à la construction en bois ou mixte. Au reste, même chez nous, même si notre industrie aéronautique était

tout entière prête à passer à la construction métallique, nous serions forcés longtemps encore de compter avec les modifications apportées au travail de revision et de réparations dans nos parcs régimentaires et nos établissements de ravitaillement par la construction métallique : il nous faudra des années pour y disposer d'un personnel complètement préparé à ce genre de travail. D'autre part, plus l'industrie métallurgique est développée, plus il est facile de trouver pour l'industrie aéronautique, en particulier pour la branche moteurs, les ajusteurs et mécaniciens de valeur dont elle a besoin, et nous en dirons autant de ceux nécessaires dans les formations militaires.

La richesse publique et privée exerce une grande influence sur le développement de l'aviation. Chacun des progrès de celle-ci, liés en général à une puissance plus grande du moteur, la rend plus onéreuse encore. On ne peut se lancer dans la construction d'aviation qu'avec des capitaux abondants. L'établissement des prototypes coûte très cher et risque de ne rien rapporter; l'établissement des machines et des gabarits qui permettront la construction en série des matériels adoptés, est lui aussi très coûteux. Il faut des mois, parfois des années, avant de livrer les matériels commandés en grande série, et pendant ce temps on attend les recettes. Cela est vrai pour les moteurs comme pour les avions.

Il faut donc des sociétés ayant une caisse bien garnie, et pour cela un public ayant des fonds disponibles, le goût de les faire fructifier dans l'industrie, et confiance dans l'avenir de l'aviation.

Mais jusqu'à nouvel ordre, dans tous les pays, le grand client de l'industrie aéronautique, c'est l'aviation militaire et navale. Il faut que l'État soit riche lui aussi pour doter celle-ci du nécessaire. Quant à l'aviation commerciale, elle ne pourra vivre d'ici longtemps que subventionnée par l'État sous une forme ou sous une autre. La richesse publique n'est donc pas moins nécessaire que la richesse privée au développement de l'industrie aéronautique et de l'aviation.

Les considérations politiques exercent, elles aussi, une influence de premier ordre sur le développement de l'aviation, et par là nous n'entendons pas dire seulement les considérations d'ordre militaire.

Un Empire mondial, tel que l'Angleterre, éprouve un besoin

intense de resserrer les liens qui unissent ses diverses parties. L'aéronautique en offre un moyen nouveau et particulièrement puissant et rapide. Aussi voyons-nous l'Angleterre envisager la création de grandes lignes de navigation aériennes la reliant aux Indes, à l'Extrême Orient, aux Dominions du Pacifique. Le contribuable britannique sent déjà d'une manière aiguë le besoin de défense aérienne du Royaume Uni, et consent à payer pour le développement de son aviation militaire; le désir de voir assurer par la voie des airs les liaisons impériales justifiera à ses yeux un nouveau grossissement du budget de l'aéronautique.

L'Allemagne, privée jusqu'à nouvel ordre d'aviation militaire par le traité de Versailles, s'est préoccupée, dès le lendemain de celui-ci, de ne pas être cependant dépourvue d'aviation. Son gouvernement a commencé par doter généreusement les laboratoires spéciaux, afin que les études techniques ne fussent pas ralenties. Il a encouragé l'organisation des lignes commerciales sur son territoire, et dans les pays voisins (en particulier pays scandinaves et baltiques, Pologne et Russie), et dans le proche Orient, en les subventionnant largement. Tout récemment il vient de les grouper toutes en un consortium unique, la *Lufthansa* où le Reich a la haute main et dont il est le principal actionnaire. D'autre part, celui-ci dépense largement, et en même temps que lui les États et les villes, pour l'installation d'une solide infrastructure de terrains, d'écoles, de police aérienne, qui lui fourniront, le moment venu, les bases et le personnel. En même temps, le transfert hors d'Allemagne de certaines usines d'aviation allemandes a permis, à l'abri de neutralités sympathiques ou intéressées, le développement d'une industrie capable de fabriquer ouvertement des avions de guerre. La question prend ici une variété d'aspects toute particulière.

L'Italie, en raison de son grand développement de côtes, de la possession de la Tripolitaine, de sa volonté de jouer un rôle de premier plan dans la Méditerranée, devait forcément donner à son aviation un développement marqué. La forte personnalité du *duce* Mussolini est en train d'accentuer ce mouvement d'une manière saisissante.

Le vaste territoire des États-Unis appelait logiquement un développement important de l'aviation civile, en particulier

pour assurer des services postaux rapides. Une première ligne postale a été établie pour relier New-York à San Francisco, et son service fonctionne, en partie de nuit, avec une remarquable régularité. Cette heureuse expérience a fait décider en 1926, la création d'une douzaine d'autres lignes postales. Mais ces préoccupations n'ont pas fait perdre de vue l'aviation militaire et navale. Le besoin de défendre Panama, les îles Hawaï, les Philippines, a poussé, malgré toutes les protestations pacifiques, à un effort tout particulièrement intense en faveur de l'hydraviation qui a obtenu aux États-Unis des résultats déjà remarquables, et aucun pays n'a poussé aussi loin les prévisions destinées à permettre une étroite collaboration de l'aviation navale et de celle de l'armée.

Le Japon, malgré sa situation insulaire et l'absence de tout voisin dangereux, se préoccupe de développer son aviation tant militaire que commerciale, et un important mouvement d'opinion publique s'y produit en ce sens.

En France, en dépit des difficultés financières de l'heure présente, nous sentons vivement à la fois le besoin de ne pas laisser déchoir notre aviation militaire qui serait, en cas de complicacations graves, le premier bouclier de notre sécurité, et celui de développer largement l'aviation commerciale. Celle-ci assure déjà d'une manière normale la liaison avec le Maroc et l'Afrique occidentale. Elle cherchera de plus en plus à unir la mère-patrie d'abord avec notre Algérie-Tunisie à travers la Méditerranée, puis avec notre Afrique centrale et équatoriale à travers le Sahara. Il faut envisager dès maintenant les liaisons avec le Proche-Orient, l'Amérique du Sud et nos possessions d'Extrême-Orient. En fait de liaisons internationales, nos lignes aériennes desservent déjà Londres, Amsterdam, la Tchécoslovaquie, la Pologne, la Roumanie, la Turquie d'Europe, et il faut espérer que nous ne nous arrêterons pas là.

L'état social et la constitution de la famille, la tournure d'esprit et les aptitudes de la population jouent également leur rôle. Le recrutement du personnel navigant et non navigant s'en ressent de la manière la plus directe. Dans un pays à fils uniques, les parents hésiteront singulièrement, plus que dans ceux à forte natalité, à diriger leurs enfants vers l'aviation, même si celle-ci constitue une carrière avantageuse. Ce personnel navigant a besoin de se sentir entouré de la sympathie

publique. Il lui faut une tournure d'esprit à la fois sportive et s'intéressant aux questions mécaniques. Si ces goûts ne sont pas répandus dans de larges couches de la population, on atteindra très vite, malgré les avantages pécuniaires et de carrière consentis, le plafond du personnel navigant recrutable. Quant au personnel non navigant, la facilité de son recrutement dépend avant tout du degré plus ou moins grand de développement des industries mécaniques et des salaires accordés. Mais la sympathie publique pour l'aviation joue, elle aussi, son rôle, moindre toutefois que pour le personnel navigant.

Un dernier groupe de facteurs est constitué par la position géographique, la nature du pays et son climat.

Certains États, situés à des carrefours importants, sont destinés à jouer un rôle inévitable dans le fonctionnement de l'aviation commerciale, soit par eux-mêmes, soit associés avec les pays dont les lignes aériennes sont obligées d'utiliser leur territoire. Il en résultera des rapprochements et des accords spéciaux dont la portée politique, comme toutes les associations d'intérêt, peut être considérable. La situation géographique de la France lui permet de négocier pour obtenir, en échange des autorisations de survol qu'elle accordera, des complaisances analogues.

Les mers étroites ne gênent pas, ou très peu, l'aviation. Dans les océans, des îles, jadis sans valeur, peuvent du jour au lendemain acquérir une importance capitale sur les grandes lignes transocéaniques de navigation aérienne.

La nature du pays exerce une influence très directe sur les conditions d'emploi de l'aviation, et même sur le choix des types du matériel. Les plaines se prêtent, partout où le terrain n'est pas marécageux ou boisé, à l'établissement facile d'aéroports. Les forêts étendues constituent une gêne grave. Les marais ne se prêtent en général qu'à l'hydraviation, à condition toutefois qu'ils offrent des plans d'eau suffisants, ou soient traversés par de grands fleuves. Plus les eaux tiennent de place, plus l'emploi des hydravions ou des amphibies (1) devient intéressant. La montagne, surtout rocheuse, est un obstacle sérieux et exige le vol à grande altitude au-dessus de ses sommets.

(1) On appelle ainsi des hydravions munis de roues éclipsables pour ne pas gêner l'amerrissage et ne pas offrir de résistance au vol, et qu'on peut redescendre pour former un train d'atterrissage qui permettra de se poser à terre.

Plus un pays est vaste et peu doté de moyens de communications rapides, plus les liaisons aériennes y sont susceptibles d'un très large emploi.

Le climat, enfin, et la météorologie exercent une influence qui ne peut être négligée. Les brumes fréquentes rendent la navigation aérienne très dangereuse et, à certains moments, absolument impossible. Les grosses chutes de pluie, et surtout de neige, peuvent aussi l'arrêter momentanément. L'importance de la couche de neige et sa durée peuvent obliger à employer des trains d'atterrissage sur skis. Les grandes gelées rendent l'hydravion inutilisable, parfois pendant des mois. Les orages fréquents sont susceptibles d'empêcher un service régulier en le rendant très dangereux. Les vents atteignant une certaine violence favorisent ou gênent le vol selon qu'ils soufflent dans le même sens ou en sens contraire, et sont susceptibles de rendre impossibles des trajets normalement faciles à réaliser.

Les considérations générales qui précèdent ont mis en valeur la variété et la complexité des problèmes soulevés par l'aviation. Mais elles ne suffisent pas à éclairer la question. Il est nécessaire de préciser maints détails. Nous allons donc étudier plus longuement :

La nécessité d'une infrastructure soignée comme fondement de toute aviation ;

Les conditions spéciales de l'industrie aéronautique ;

Les types de matériel et les programmes suivant lesquels ils doivent être établis et renouvelés ;

Les possibilités de recrutement et de formation du personnel.

L'organisation générale de l'aéronautique ;

Enfin, après avoir rappelé que l'aviation ne doit pas faire oublier son aînée, l'aérostation, nous ferons ressortir la valeur du rôle de l'aviation en temps de guerre.

L'INFRASTRUCTURE

On a trop tendance à oublier que si l'avion est fait pour voler, il n'est pas moins nécessaire qu'il se pose, et qu'on puisse, quand il est posé, l'abriter, l'entretenir, le réparer. Il

faut donc des terrains d'aviation et, autour de ceux-ci, des constructions et aménagements de tout genre.

Mais ce n'est pas le seul besoin de l'aviation à terre. Des laboratoires doivent être mis à la disposition des services techniques de l'aéronautique chargés des études desquelles sortiront les progrès incessants qui se réalisent chaque jour. Des commissions d'essais pratiques et d'expériences en vol doivent constater le bien-fondé des conceptions des techniciens.

Enfin, sans des écoles bien dirigées, l'aéronautique ne saurait être pourvue d'ingénieurs, de pilotes, de spécialistes de tout genre, vraiment instruits et capables.

Nous allons dire quelques mots de ces différents organes, indispensables non seulement au développement, mais à la vie même de l'aéronautique, et qui constituent son infractructure.

Aménagement des terrains. — Les terrains, pour recevoir avec sécurité les avions actuels, doivent avoir 1 000 mètres de côté, et des abords dégagés. Ces conditions ne se rencontrent pas partout, et l'achat d'un terrain de cette dimension est très onéreux dans toutes les régions de culture ou d'industrie.

Mais la dimension n'est pas tout. Le terrain doit être plan, ferme, sec, perméable, garni d'herbe. Très souvent il est nécessaire de le drainer et d'y semer des plantes convenables pour fixer le sol, l'aider à supporter le roulement des avions et empêcher la poussière. Ces aménagements viennent s'ajouter au prix d'achat. Peut-être, du reste, verrons-nous, avec l'accroissement de poids des avions qui suit celui de la puissance en chevaux des moteurs, la nécessité de créer pour l'envol et l'atterrissage de vastes surfaces bétonnées capables de résister aux pressions des grands multimoteurs qui dès maintenant ne peuvent pas sortir de leurs hangars dès que le sol est détrempé par la pluie.

Autour de ces vastes terrains, il faut des hangars pour recevoir les avions. Les dimensions de ceux-ci croissant sans cesse, il est prudent de construire ces hangars très vastes; on les munira de portes roulantes ou articulées sur une de leurs faces, et parfois même sur deux, pour faciliter les mouvements de matériel. Le sol de ces hangars sera cimenté ou dallé pour éviter les poussières, et il est bon, pour des raisons de pro-

preté, qu'ils soient précédés d'une aire bétonnée d'une trentaine de mètres de largeur.

Il ne suffit pas de construire des hangars ; il faut les aménager pour y réduire l'emploi de la main-d'œuvre, diminuer les risques d'incendie et faciliter l'entretien des avions. Et ce sont : des canalisations d'eau et d'essence, des machines pour la manœuvre des portes, de petits tracteurs pour celle des avions, un système de chauffage destiné à assurer une température suffisante pour qu'en hiver l'eau des radiateurs ne gèle pas, si on veut en éviter la vidange quotidienne.

Mais ce n'est pas encore tout. A côté des hangars il faut de vastes ateliers, des magasins ; il faut aussi sur les terrains militaires des casernements, sur tous les terrains des logements pour une partie au moins du personnel technique. Les terrains d'aviation ne sont jamais en effet situés dans les villes, et rarement à leur périphérie immédiate. Qu'il s'agisse de terrains militaires ou civils, la question des transports du personnel est une nouvelle source de dépenses permanentes. Même quand, sur un terrain militaire, le casernement se trouve à proximité, une partie du personnel de carrière et du personnel civil qualifié dont on ne peut se passer, reste en général obligé de loger en ville. Il faut donc assurer son transport deux et même quatre fois par jour en automobile, s'il n'y a pas de tramway ou de chemin de fer desservant le terrain.

Le transport du matériel n'est pas moins important à assurer. Si les aéroports civils ne reçoivent qu'un matériel assez limité, il n'en est pas de même des terrains militaires, où le travail quotidien de nombreux avions exige un ravitaillement important. Tous les terrains d'aviation devraient être reliés par un embranchement à la voie ferrée pour éviter l'arrivée sur automobile de matériels lourds et encombrants. Des moyens de levage puissants sont nécessaires pour restreindre la main-d'œuvre et les risques d'accident.

Des routes empierrées accessibles aux automobiles et remorques doivent border le terrain, relier les ateliers aux bâtiments des divers services et aux hangars, et se rattacher au réseau routier. Il est même très souhaitable que ces routes soient doublées en partie par des voies de 0,60, en particulier entre les ateliers et les hangars.

Un détail d'aménagement très important consiste dans

l'établissement de citernes à essence diminuant les possibilités d'incendie et assurant une conservation et une distribution plus faciles.

Par ce qui précède, et nous n'avons pas tout dit, on peut se figurer quelles dépenses représentent l'achat et l'aménagement des terrains.

Entrepôts et magasins. — L'aviation civile emploie des appareils peu nombreux et dont le type peut changer d'un jour à l'autre sans inconvénients. Elle se ravitaille donc directement chez les constructeurs.

Le cas de l'aviation militaire est tout autre. Les avions de celle-ci se chiffrent par centaines. Pour assurer un service constant, il faut pouvoir remplacer ou réparer sans retard ceux qui sont endommagés. De là découle la nécessité de posséder de vastes établissements contenant de nombreux avions et moteurs prêts à être mis en service, ainsi que les innombrables pièces de rechange nécessaires à leur réparation. Il ne faut pas oublier que les moteurs s'usent plus vite que les cellules et ont besoin de revisions fréquentes.

Les entrepôts spéciaux et les magasins généraux de l'aviation ont besoin d'une installation industrielle très complète, si on veut y économiser la main-d'œuvre. Ils constituent une importante et indispensable partie de l'infrastructure de l'aviation militaire.

Laboratoires et établissements techniques. — Il n'est pas besoin d'insister pour faire admettre la nécessité des études techniques en matière d'aviation. Mais ce qu'il faut dire et bien faire comprendre, c'est que ces études ne peuvent être abandonnées tout entières à l'iniative des ingénieurs et des constructeurs.

Ceux-ci, en effet, quand ils ont établi leurs calculs, ne peuvent se passer de vérifications pratiques. Or, ces vérifications exigent des installations si vastes et si coûteuses, que des particuliers ne peuvent en assumer les frais. Une des plus typiques est le tunnel dans lequel on fait agir une soufflerie destinée à produire un courant d'air d'une puissance analogue à la résistance rencontrée par les avions en mouvement. A titre d'exemple, le plus grand de ceux qui existent en France, et qui

se trouve dans les locaux de notre service technique, a trois mètres de diamètre. Une machine de 1000 chevaux y produit un courant d'air de 80 mètres à la seconde.

La construction des avions et des moteurs nécessite des matériaux légers travaillant très près de leur limite de résistance. Les propriétés de beaucoup d'entre eux sont à peine connues, et il s'en ajoute sans cesse de nouveaux. Les études relatives au contrôle de ces matériaux exigent des laboratoires physiques et chimiques multiples, munis d'un outillage de précision. Métaux, alliages légers, bois, toiles, jusqu'aux colles et aux vernis, tout doit être vérifié de près, car il y va de la vie des aviateurs.

Certes, les industriels intéressés ont des bureaux d'études disposant d'un personnel de grande valeur, et ils prennent à leur compte dans leurs laboratoires de nombreux essais. Mais aucun d'eux ne peut faire face à tous les besoins, et au reste un contrôle est nécessaire. L'expérience vient prouver le bien fondé de notre allégation. Dans aucun pays, même dans ceux, comme l'Allemagne, l'Angleterre ou les États-Unis, où les grandes associations industrielles représentent des puissances, des richesses et des ressources immenses, on n'a cru pouvoir se passer de laboratoires d'État pour l'étude et le contrôle des questions touchant à l'aéronautique.

Il est, du reste, certaines recherches d'un haut intérêt, mais dont les résultats sont trop aléatoires ou exigent des années de travail sans profit immédiat, qui ne peuvent être assurées que par un organe scientifique pourvu de tous les moyens matériels et financiers nécessaires.

L'avion doit supporter pendant son vol des pressions très considérables. Avant de lui permettre de prendre l'air, il faut s'assurer qu'il en est capable. Le service technique soumet donc les prototypes à des épreuves statiques de résistance avant de leur laisser prendre l'air.

Contrôle en vol. — Toutes ces études, tous ces contrôles préliminaires ne sont pourtant pas encore suffisants. Il faut continuer en l'air ces études et ces contrôles, vérifier tout ce qui a trait à la mesure des performances et à l'emploi en vol des appareils de bord de tout genre. Pour l'aviation militaire et navale, il faut en outre, s'assurer si les prototypes proposés sont bien aptes au service de guerre, en particulier s'ils se prê-

tent à une judicieuse installation et à une bonne utilisation de l'armement. C'est l'affaire de commissions d'essais pratiques et d'expériences, les unes techniques, les autres interministérielles, d'autres enfin appartenant à l'armée et à la marine.

Les écoles. — Enfin, les écoles ne sont pas la partie la moins importante de l'infrastructure de l'aviation. Elles aussi coûtent cher, mais c'est de l'argent bien placé. La qualité, tant technique que sportive, du personnel est d'importance aussi grande que celle du matériel : la médiocrité n'est pas de mise en aéronautique.

Ces écoles sont de divers ordres, et dans ce domaine encore, s'il y a quelques différences entre les solutions adoptées dans les divers pays, il n'y a pas de divergences fondamentales.

Un premier trait commun, c'est que dans aucun pays l'État ne se désintéresse des écoles destinées à la formation du personnel de l'aéronautique, soit qu'il en assume complètement la direction, soit qu'il confie cette formation à des établissements contrôlés et subventionnés par lui.

En général, la formation des futurs ingénieurs d'aéronautique, bien que l'aérodynamique, l'étude des moteurs et l'électricité y occupent une place dominante, ne les enferme pas dans une spécialité étroite. On cherche à faire d'eux des ingénieurs préparés à aborder des travaux de tout genre. Il ne saurait en être autrement, étant donné la variété des services qu'ils auront à assurer.

Les installations nécessaires aux écoles militaires de l'aéronautique (formation des officiers, enseignement du pilotage, de l'observation, du tir et du bombardement, d'une part; formation des mécaniciens, électriciens, radiotélégraphistes, photographes, magasiniers, d'autre part) entraînent elles aussi de grandes dépenses, tant pour les bâtiments que pour l'abondant matériel de démonstration et de manipulation nécessaire.

Le personnel de professeurs, instructeurs et moniteurs doit présenter toutes les garanties de capacités désirables. Il faudrait donc le payer en conséquence, si on veut le recruter et le conserver.

Dépenses nécessaires. — De ce qui précède, il ressort à l'évidence qu'en dehors des dépenses relatives au matériel volant

et au personnel navigant et non navigant qui l'utilisera et l'entretiendra, il faut faire face à des dépenses d'infrastructure considérables.

Bien que le seul budget de la guerre ait dépensé depuis 1919 plus de 300 millions de francs pour les terrains, établissements, hangars, locaux techniques et casernements, nous sommes encore bien loin de disposer de tous les aménagements et organisations que nous venons d'énumérer. Des dépenses énormes, de l'ordre du milliard de francs, seraient nécessaires pour que les terrains actuellement existants fussent vraiment dotés d'une manière convenable.

Et cependant ces terrains déjà existants sont loin d'être en nombre suffisant. Nous avons le devoir d'établir un programme méthodique et complet de terrains capables de satisfaire à la fois aux besoins futurs de l'aviation commerciale à mesure que celle-ci se développera, et à ceux de l'armée et de la marine. Celles-ci, en effet, ne peuvent se contenter des installations de leurs garnisons, même pour le temps de paix. Il faut pour les champs de tir spéciaux de l'aviation des terrains très vastes et bien organisés. Il en faut aussi répartis sur tout le territoire, pour permettre le travail en liaison avec les autres armes. Pour le temps de guerre, si l'on veut faire face avec certitude aux diverses combinaisons stratégiques, il faut disposer de plusieurs lignes de terrains parallèles aux frontières. La défense aérienne des côtes exige tout le long de celles-ci une combinaison de terrains pour avions terrestres et marins, et de bases pour hydravions, permettant le travail en liaison avec la marine, surtout lorsque, comme c'est notre cas, on doit suppléer dans la mesure du possible à l'insuffisance numérique de celle-ci. On ne pourra faire face aux dépenses qui en résulteront, que par une entente entre les départements intéressés dont la collaboration doit être étroite.

En tout cas, il faut être bien persuadé que si on ne veut ou ne peut consacrer à l'infrastructure de l'aéronautique l'argent nécessaire, ce serait un leurre d'espérer avoir une aviation de bonne qualité. Il vaudrait mieux diminuer le nombre des avions en service et l'effectif du personnel destiné à les conduire que de lésiner sur l'infrastructure, — terrains, établissements et écoles, — et de ne pas les doter du nombre de mécaniciens compétents nécessaire pour les entretenir.

L'INDUSTRIE ET L'AIDE A LUI DONNER

Comme toutes les industries, l'industrie aéronautique, quels que soient le patriotisme des constructeurs et leur dévouement à la chose publique, a comme premier but de gagner de l'argent pour rémunérer les capitaux mis dans l'affaire.

Or, l'aviation commerciale a elle aussi le même but primordial. Elle cherche donc à travailler avec la quantité strictement minima d'avions et de moteurs. Il convient au reste de remarquer que nulle part jusqu'à présent elle n'a fait ses frais; elle n'a pu subsister, que grâce aux subventions ou aux garanties d'intérêt de l'État, données sous diverses formes. Il en résulte que, quel que soit le développement de l'aviation commerciale, celle-ci ne passe que peu de commandes aux fabricants, et il est prudent de prévoir qu'il en sera encore de même pendant pas mal d'années. Même si l'État prenait à son compte un service postal aérien, celui-ci devrait être géré commercialement, rapporter à l'État un bénéfice et non lui coûter.

La conséquence naturelle de cette situation, c'est que l'aviation militaire et navale est le bon client qui seul peut faire vivre une importante industrie de construction aéronautique.

C'est ce qui explique que, malgré toutes les objurgations, les constructeurs persistent à établir de préférence des prototypes d'avions et hydravions destinés à l'armée et à la marine. Si en effet un de ceux-ci est reconnu supérieur aux autres par la série des organes de contrôle, l'État est moralement engagé à en commander un certain nombre : petite série d'abord, grande série ensuite si l'expérience confirme les promesses du prototype. Au contraire, un prototype, même reconnu excellent par les organes de contrôle d'État, n'a aucune garantie que les entreprises commerciales de navigation aérienne en achèteront au constructeur. En tout cas, la commande sera forcément très limitée pour les raisons indiquées tout à l'heure.

Les débouchés offerts aux constructeurs par l'aviation militaire et navale, tout en étant plus considérables, sont également limités par les nécessités budgétaires. D'ailleurs, les constructeurs qui présentent des prototypes, ne sont pas sûrs de réussir. Si le hasard fait que beaucoup de prototypes se montrent simultanément très bons, l'État ne peut pas, et ne

doit pas, répartir entre eux ses commandes : il obtiendrait en agissant ainsi une flotte d'échantillons sans homogénéité, dont l'entretien et le ravitaillement en campagne seraient impossibles. Il faut réduire au minimum le nombre de types d'avions et de moteurs en service.

L'État ne peut donc pas plus donner de véritables monopoles à un petit nombre de maisons, qui fatalement s'endormiraient par suite de l'absence de concurrence, qu'éparpiller ses commandes. Il faut pourtant qu'il trouve le moyen de soutenir les maisons de construction de moteurs et d'avions : pour trouver en temps de paix un nombre suffisant de fournisseurs à l'émulation éveillée, en temps de guerre des usines assez nombreuses et capables de faire face rapidement à des besoins bien supérieurs à ceux du temps de paix.

Comment et à qui accorder ce soutien? Comment préparer à bon marché la mobilisation de l'industrie de construction aéronautique?

Rappelons d'abord qu'il est équitable d'aider les constructeurs pour les dédommager des frais considérables que leur causent les études préliminaires, les difficultés d'exploitation résultant de l'irrégularité avec laquelle leur arrivent les commandes (ce qui augmente leurs frais généraux), et des aléas auxquels ils sont exposés dans l'établissement des prototypes, même réussis.

Plusieurs principes doivent guider l'État dans sa politique de soutien, qu'il s'agisse de la construction des avions ou de celle des moteurs.

Il faut des maisons puissantes, bien outillées, riches, capables de supporter des retards de réussite de leurs prototypes. Ces maisons sont forcément en nombre restreint, aussi bien pour des raisons financières, que parce que le nombre des techniciens de talent est limité, et limite lui-même le nombre des maisons.

Il est également capital de ne pas laisser ces usines, si nécessaires à la défense nationale et très vulnérables aux attaques aériennes, s'accumuler dans une zone trop resserrée et à portée des frontières attaquables, surtout si cette zone contient par surcroît d'autre points sensibles au bombardement. Il convient donc d'encourager la répartition des usines d'aviation et de moteurs sur tout le territoire, et de préférence loin des fron-

tières menacées et des régions facilement atteignables par le bombardement aérien ennemi.

Or, naguère encore en France, toute notre industrie de l'avion et du moteur était étroitement concentrée dans la région parisienne qui constitue l'objectif le plus tentant à tous égards (centre du gouvernement, grands établissements militaires et industriels, point central de nos voies ferrées). La décentralisation a commencé, mais les résultats acquis sont encore bien peu de chose à côté de ceux qu'il faudrait obtenir. Les résistances à ce mouvement de décentralisation sont toutes naturelles de la part de constructeurs déjà installés, qui trouvent dans la région parisienne une abondante main d'œuvre de choix, et ne se soucient pas d'assumer les frais et les risques de l'installation en province d'usines nouvelles. Ils demandent à l'État pour le faire, d'importantes subventions pécuniaires que celui-ci ne peut dans la situation actuelle de nos finances leur accorder.

Mais une autre voie nous est offerte. Quelques usines, en particulier de constructions navales, situées, par conséquent, à proximité des côtes et loin de Paris, ont commencé à s'orienter vers la construction des avions et des hydravions. D'autres avionneurs, très peu nombreux encore, ont créé des maisons en province, par exemple, Latécoère et Dewoitine à Toulouse, ou s'y sont transportés, comme Potez près d'Albert. Mais aucune maison de construction de moteurs n'a encore suivi cet exemple qu'il faut encourager.

Un moyen de développer ce mouvement, sans dépenses très onéreuses pour l'État, est de faciliter et de provoquer la création d'usines de réparation d'avions et de moteurs à proximité de tous les centres d'aviation militaire et navale, comme l'Italie en a donné l'exemple. Cette industrie, relativement facile à créer, permettrait d'alléger considérablement le service des parcs des régiments et des écoles d'aviation, obligés actuellement de faire un appel de plus en plus large à la main d'œuvre civile qualifiée, qu'ils ne trouvent pas toujours sur place. Certains d'entre eux étaient toujours débordés par des réparations trop nombreuses, par exemple l'école de pilotage d'Istres où, forcément, on casse beaucoup.

L'État n'a pas intérêt à se charger de travaux qu'il peut faire exécuter par l'industrie, parce que, dans notre situation poli-

tique et sociale, il existe une tendance excessive à stabiliser et à titulariser le personnel civil entretenu par lui. Un établissement d'État est obligé parfois de s'ingénier à trouver de l'occupation à son personnel civil en dehors du travail normal faisant accidentellement défaut ; au contraire, une usine privée peut en ce cas débaucher momentanément une partie de son personnel et ne garder que ses ouvriers particulièrement qualifiés. Une tendance a commencé à se faire jour en ce sens. Les chantiers de Provence (de Port-de-Bouc) reparent des avions et des moteurs pour l'école de pilotage d'Istres ; la maison Dyle et Bacalan, de Bordeaux, répare des avions pour le centre d'expériences et d'études de Cazaux. Cela a permis aux parcs de ces deux établissements, qui n'arrivaient pas, autrefois, à assurer leurs réparations, d'être dégagés. Mises en train par ces réparations, ces maisons commencent à présenter des prototypes.

Si cette manière de faire se généralisait, nous verrions éclore, répartis sur tout le territoire (1), des ateliers de réparation, amorces possibles de futurs ateliers de construction, ou tout au moins de montage, pour le temps de guerre. Voisins des points d'utilisation, ils réduiraient considérablement les frais de transport des matériels à réparer puis remis en état. Il y a également une amorce de ce procédé. La Société provençale de constructions navales de la Ciotat, qui avait commencé à s'occuper de l'établissement de prototypes, a obtenu un marché de montage d'avions d'un modèle déjà en service.

La politique de soutien ainsi comprise n'entraîne pas l'État à des dépenses supplémentaires considérables. Même si les prix de revient des marchés ainsi passés semblent dépasser légèrement ceux obtenus dans les parcs d'aviation militaires, il ne faut pas oublier que bien des facteurs échappent dans le calcul des frais généraux de ceux-ci, sur quelque base qu'ils soient calculés (2). En outre, la prédominance d'un personnel civil dans les parcs d'aviation expose ceux-ci à tous les inconvénients résultant du risque de grèves qui ne se sont pas encore

(1) Cette éclosion serait au moins aussi utile en Afrique du Nord, où nous entretenons un nombre assez élevé d'escadrilles.

(2) Frais d'éducation et d'instruction du personnel; soins médicaux; entretiens (casernement, habillement; nourriture); retraites; gêne et diminution de rendement résultant des besoins du service de garde et de l'instruction militaire, des permissions, etc.

produites, mais peuvent se produire à la suite d'excitations politiques plus encore que pour des questions de salaires.

Nous disions tout à l'heure qu'un des avantages de l'appel à l'industrie civile pour les réparations était la possibilité pour celle-ci de diminuer ses frais généraux en licenciant du personnel quand elle n'a pas de travail à donner à celui-ci. Il faut bien s'entendre sur ce point.

Il y a tout intérêt à assurer à ces marchés de réparations le plus de régularité possible en quantité et en temps. Cela permet en effet aux usines intéressées de calculer de loin leurs conditions de fonctionnement, de conserver un personnel à peu près permanent et qualifié, et de diminuer leurs frais généraux et par suite les prix demandés à l'État. Rien n'est plus facile, car on sait à très peu de chose près combien chaque parc a d'avions et de moteurs à réparer par an, combien on veut lui en laisser à faire, et combien par suite on peut en donner à l'usine civile de réparation. Il suffit alors de passer des marchés en temps utile pour qu'il n'y ait pas arrêts ni même à-coups de fonctionnement.

Il convient au reste de ne pas aller trop loin en ce sens. Il est capital de conserver des parcs militaires pour parer aux aléas, avoir une base de comparaison même imparfaite, et préparer des officiers et chefs d'ateliers aux services qui leur incomberont en temps de guerre.

Actuellement, la politique de soutien se produit en général sous les formes suivantes :

Paiement de prototypes commandés et commandes d'échantillons peu nombreux de ceux-ci à titre d'encouragement ;

Avances sur les commandes données aux usines ;

Commandes importantes assurant un fonctionnement de longue durée ;

Commandes données à une maison uniquement dans le but de la soutenir ;

Commandes de fabrication, de réparation ou de montage, par certains établissements, de types d'avions ou de moteurs d'autres constructeurs.

Il convient d'examiner en détail ces divers procédés.

Le paiement des prototypes commandés est un simple remboursement, qui est de toute équité. Même si les prix en sont largement calculés, ils sont loin de dédommager le constructeur

de ses frais d'études. La commande d'échantillons peu nombreux d'un prototype, même non accepté définitivement, se justifie parfaitement si celui-ci présente des particularités de construction (simplicité, standardisation des pièces, facilités de montage ou de réparation, etc.) qui offrent de l'intérêt et méritent une étude approfondie sur des avions en service.

Le système des avances sur les commandes faites a suscité des discussions très vives, et il faut reconnaître qu'il n'est pas sans inconvénients ni même sans danger. Il est parfaitement logique et juste de faciliter à une usine, qui vient de faire de gros frais d'étude et de construction pour l'établissement d'un prototype reconnu avantageux et, par suite, objet d'une commande, la mise en route de sa fabrication en série, d'autant plus que, souvent, elle vient de passer par une période de manque à gagner.

Ce procédé offre l'inconvénient budgétaire de constituer en général une véritable majoration des prix constituée par l'intérêt de l'argent avancé par l'État et perdu par celui-ci. Un autre inconvénient est d'éviter au constructeur la recherche d'un crédit qu'il aurait peut-être pu obtenir en dehors de l'État. Si on ne passait à une grosse commande qu'après mise en service sufisamment longue d'une petite série, il n'y aurait pas en somme d'inconvénients graves au système des avances : l'État aurait tout de même, si son contrôle fonctionne bien, la garantie de la valeur de l'outillage établi et des matières premières, demi-ouvrées, ou ouvrées, approvisionnées. Mais si l'on n'a pas eu ce soin, et l'expérience montre que cela est déjà arrivé, l'État court le danger, quand il fait des avances considérables, d'avoir déjà payé entièrement un matériel qui se trouve à l'usage inutilisable pour le service auquel il était destiné, et même parfois dangereux ou totalement inutilisable. L'État est alors pratiquement sans recours contre le constructeur, car il n'a pas intérêt à le ruiner et à faire ainsi disparaître une usine dont il aurait besoin en cas de guerre.

Le passage de commandes importantes, c'est-à-dire dépassant de 15 à 20 avions, ou 100 moteurs, n'est admissible que pour des avions ou des moteurs donnant complète satisfaction. Mais des commandes même importantes n'assurent qu'un fonctionnement de durée limitée, puisque le nombre des avions l'est lui-même par la nécessité de ne pas trop engager l'avenir et

de permettre de passer ultérieurement en temps voulu à un autre matériel présentant des qualités supérieures.

Avec les commandes de l'État français se combinent, pour les modèles les plus appréciés, des commandes passées par des gouvernements étrangers. Il y a là un côté très délicat de la question : il faut donner satisfaction aux clients étrangers qui désirent être servis rapidement ; il ne faut pourtant pas que la France soit servie après tout le monde. Les commandes de l'étranger sont d'autant plus intéressantes que, tout en soutenant l'industrie de construction aéronautique, elles améliorent notre balance commerciale.

L'attribution d'une commande à une maison uniquement pour la soutenir est absolument inadmissible si l'avion ou le moteur fournis ne sont pas complètement aptes au service prévu : non seulement le succès militaire à obtenir en temps de guerre est en jeu, ainsi que l'instruction en vue de la guerre dès le temps de paix ; mais il y va aussi parfois de la sécurité du personnel et par suite de sa confiance dans le matériel. La pratique de telles commandes est absolument condamnable.

Elle n'est du reste nullement indispensable, et l'État a le moyen de soutenir les usines de construction par des commandes d'un autre ordre. Il est en effet toujours possible de faire construire par une usine importante des avions ou des moteurs dont le brevet appartient à une autre maison. C'est le système des licences. Le créateur du modèle considéré touche tant, soit une fois pour toutes, soit le plus souvent par appareil construit. Si le prix convenu a été bien calculé, tout en assurant un avantage au créateur du modèle, il en laisse un à la maison qui en exécute la construction. Surtout ce procédé permet à des maisons intéressantes de maintenir leurs ateliers ouverts et de conserver le noyau de personnel nécessaire. Nous construisons par licence en France certains moteurs étrangers. Nos constructeurs d'avions ont vendu à l'étranger de nombreuses licences, et c'est là pour certains d'entre eux une importante ressource. Il faut du reste user avec prudence du système des licences, s'assurer que le sous-traitant est vraiment outillé pour la construction envisagée et capable de livrer dans les délais voulus. Il est toujours fâcheux de recourir à un matériel d'origine étrangère et dont la construction chez nous fait sortir de l'argent de France. Enfin, il peut ne pas être sans inconvé-

nients graves ni même sans danger de céder à des maisons étrangères la licence d'appareils marquant un sérieux progrès, car nous risquons de les revoir éventuellement employés contre nous. Quoi qu'il en soit, le jeu des licences est un des moyens les plus souples pour l'État de soutenir des maisons existantes ou de faciliter, — qu'il s'agisse de la construction complète ou seulement du montage d'appareils connus, — la création d'ateliers nouveaux.

La solidité de tous les matériaux employés dans la construction aéronautique a une telle importance pour la sécurité du personnel, qu'il est nécessaire qu'un contrôle constant soit exercé pendant toute la durée de construction des avions et des moteurs. Ce contrôle est exercé naturellement en premier lieu par le constructeur lui-même qui a intérêt à fournir bon, pour s'assurer les commandes futures. Mais il l'est aussi par un représentant de l'État, officier ou sous-officier, contrôleur du matériel, qui voit toutes les pièces une à une à tous leurs stades d'usinage et de montage.

L'aviation militaire est obligée d'entretenir une quantité considérable de pièces de rechange pour ses avions et ses moteurs. Quand on passe à de nouveaux modèles, tout ce matériel risque d'être bon à mettre au rebut. Il est donc nécessaire, avant la suppression d'un modèle, d'avoir utilisé ces pièces de rechange à la construction du plus grand nombre possible d'appareils. L'économie réalisée par l'État peut s'élever à des sommes considérables; elle exige l'emploi des marchés de construction et de montage dont nous avons déjà parlé.

On a discuté assez ardemment la question de l'opportunité de créer des ateliers d'État d'aviation, soit dans l'espoir d'arriver à une construction plus économique, soit pour permettre par comparaison un calcul des prix de revient permettant de discuter plus serré avec les fournisseurs.

Le système est très admissible pour le matériel d'artillerie, ou pour la marine, sous réserve que l'État sache résister aux pressions politiques dont les auteurs font passer leur intérêt électoral ou de parti avant celui de l'État. Il ne l'est pas pour l'aviation, où les progrès incessants exigent des constructeurs un esprit toujours en éveil et à la recherche du progrès, et stimulé à obtenir celui-ci par l'intérêt personnel d'une construction économique permettant de baisser les prix. Il suffit à l'État

de bureaux d'études travaillant sur des bases saines, grâce aux renseignements fournis par les parcs et autres établissements militaires, pour contrôler les calculs de prix de revient des fournisseurs.

Ces prix dépendent au reste largement de l'aménagement d'usine et de l'outillage. Un industriel améliorera ces facteurs parce que c'est son intérêt; l'État, lié par ses budgets votés irrégulièrement, souvent très tard dans l'armée, ne pourra que très difficilement réaliser des progrès analogues. Au reste, comme nous l'avons déjà indiqué, une quantité de facteurs impossibles à calculer, parce qu'ils sont le résultat de causes lointaines et multiples, faussent, pour les établissements d'État, les calculs du prix de la main-d'œuvre et d'amortissement du matériel, et ceux de tous les frais généraux.

Nous avons indiqué qu'il était souhaitable d'alléger d'une notable partie de leur personnel ouvrier nos parcs, en rendant à l'industrie les travaux de réparation et de montage qu'elle peut assurer. C'est dire combien peu nous souhaitons voir créer de toutes pièces une industrie d'État de l'aviation : c'est une conception à écarter de la manière la plus absolue.

Général A. Niessel.

(A suivre.)

LES MASQUES ET LES VISAGES

LE VERTUEUX CONDOTTIÈRE

MONTEFELTRO, DUC D'URBINO

1422-1482

IV[1]

LA COUR D'URBINO

Federigo de Montefeltro, comte d'Urbino, successivement capitaine général du roi de Naples, du duc de Milan, du Pape, ou de ligues formées entre les principales puissances italiennes, avait quarante-trois ans; il combattait depuis vingt-sept environ et régnait depuis vingt et un, lorsqu'il résolut, ayant reçu le prix de ses services, d'étendre sur la colline d'Urbino ce manteau de pierre qu'on voit encore : le *Palais ducal*. Il y avait là une maison forte : il voulut un palais à la manière « moderne » d'alors, tout de pierres, de briques, de marbre, sans bois aux plafonds, sans fer aux jointures, ne craignant rien, sinon que le sol ne s'entr'ouvre, s'épanouissant de toutes parts à la lumière de l'Ombrie et à l'air des Apennins, « une habitation belle et digne, telle qu'il convient à la condition et à la gloire honorable de nos ancêtres et aussi à la nôtre », dit-il dans la commission qu'il donna un peu plus tard à son maître de l'œuvre.

Déjà, dès les premières années de son règne, en 1447, il avait ajouté quelque chose à l'ancien logis familial. A quelque distance de celui-ci, en tirant vers le midi, il avait bâti un

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1923 et 15 janvier 1924.

nouveau palais d'un seul étage qui s'étendait du nord au midi avec sa principale façade au levant, laquelle subsiste encore, tout encastrée qu'elle est dans les ailes qu'il y ajouta. On la reconnaît à ses fenêtres composées de deux arceaux accouplés, unis par une colonnette médiane, — dites « fenêtres bifores à redents polylobés », — ce qui leur donne un aspect un peu gothique et vaguement mauresque. Mais c'était loin de suffire à ses besoins et à sa grandeur.

Il lui fallait une autre façade, monumentale celle-ci, qui dominât les routes par où l'on monte de Castel Durante ou de Pesaro à Urbino, et une troisième façade qui ouvrît de larges portes d'accès aux visiteurs venant du Montefeltro, puis des cours intérieures à l'abri des regards, un vaste *cortile* largement éclairé, des galeries et des portiques où se promener, une salle du trône, des salons où l'on pût donner à danser, un corps de logis suffisamment indépendant pour la comtesse et ses filles et pour l'héritier espéré, un jardin suspendu propice à leurs ébats, un jeu de paume situé à l'autre bout du palais pour les jeunes gens, une bibliothèque capable de contenir sa collection de manuscrits qui s'accroissait tous les jours, des salles de bains vêtues de marbre, des salles des gardes, des salles de conférences pour les docteurs qui professaient le grec, les mathématiques ou l'astrologie, des chapelles, une pharmacie, des resserres pour le blé et le vin, des cuisines, des pétrins, des fours assez vastes pour nourrir tout le monde, des ateliers de réparation ou de fabrication pour les tapissiers, menuisiers, intarsiateurs, forgerons, armuriers, et autres corps de métier employés au palais, des écuries à loger trois cents chevaux : tout ce qu'il fallait, à cette époque, pour vivre en souverain, en soldat, en chef d'école militaire, en lettré, en père d'une nombreuse famille, en hôte magnifique et libéral, « moins un palais qu'une ville en forme de palais », a dit Balthazar Castiglione qui y habita, bref un microcosme de la civilisation.

Ce n'était pas très facile. Urbino (*Urbs bina*) est bâti sur les pentes d'une double colline en fer à cheval séparées seulement par la profondeur d'un ravin qui finit en cul-de-sac. Le vieux château des Montefeltro et aussi le palais neuf esquissé par Federigo vers 1447 étaient posés sur la moins haute de ces collines, et au bord du ravin : le vieux, jouxtant ce qui est aujourd'hui le Dôme, et le neuf, à la suite du vieux, mais à

quelque distance au midi et pas tout à fait à l'alignement. Pour utiliser les restes de celui-ci et la totalité de celui-là, il fallait côtoyer le ravin, mais, pour s'étendre suffisamment en largeur il fallait y descendre, donc se servir à la fois du plat bord où était la façade déjà construite au levant, et dresser l'autre façade celle du couchant à pic comme on jette une sonde au fond d'un précipice, avec des différences de niveau telles qu'en entrant de plain-pied au rez-de-chaussée d'un côté, on débouchait au troisième étage de l'autre. Site pittoresque, s'il en fut, mais épineux à bâtir.

Or le comte voulait à la fois quelque chose d'imposant et quelque chose de commode. Il était économe aussi et tenait à ne rien perdre de ce qui pouvait être conservé. Il décida donc d'enrober les bâtisses déjà construites dans une longue masse horizontale, en profitant du défaut d'alignement entre les deux pour ménager dans l'angle rentrant une façade nouvelle, celle du nord. Puis, pour doubler l'épaisseur de l'ensemble, il alla prendre appui au fond même du ravin, du côté du couchant, et y édifia une falaise de murs de soutènement et d'étages d'appartements, quelque chose de vertical et d'altier qui annoncerait de loin, aux gens venant de l'Ombrie, la grandeur des Montefeltro. Entre les trois façades, devait s'emboîter tout un échiquier de cortiles, de jardins suspendus, de cours intérieures, et tout en bas, dans le sifflet formé par la pente, on mettrait les étables, les cuisines et les salles de bains. Enfin, des escaliers en spirale, enroulés dans les longs fûts de deux tourelles comme dans des étuis gigantesques, relieraient et dégageraient à la fois tous ces paliers et étages différents.

C'était beaucoup d'ouvrage pour un seul homme, si traversé par la guerre, si talonné par le temps. Mais Federigo se sentait encore plein de vie et de feu, étant à cet âge qu'on pourrait appeler le printemps de l'automne, où l'on ne gaspille plus les heures parce qu'on les sait précieuses, où l'on n'en éprouve pas encore l'amertume parce qu'on les croit longues et toutes chargées. Et puis, selon ses propres expressions, il bâtissait aussi bien en l'honneur de ses ancêtres et pour l'usage de ses descendants que pour lui-même.

Il tenta donc l'aventure. Il chercha un peu partout et notamment en Toscane, « où se trouve principalement, dit-il, la fontaine des architectes », l'homme de science et de goût, artiste

et ingénieur à la fois, qu'il lui fallait pour fonder, bâtir, orner. Il finit par le trouver à la cour de Mantoue. C'était un certain Lutiano Dellaurana, Dalmate d'origine, qui avait déjà travaillé pour le roi de Naples et se trouvait présentement à la solde des Gonzague. Après l'avoir bien tâté et mis à l'épreuve, il le chargea de la maîtrise absolue de l'œuvre, avec la haute main non seulement sur les bâtiments, mais sur la décoration, les boiseries, les sculptures, enjoignant à tous, artisans et artistes, de lui obéir comme à lui-même. C'était en 1465. Il avait eu la main heureuse. Ce que cet Esclavon apportait dans la petite cité où Bramante atteignait à peine sa vingt et unième année, c'était l'ordre, la pureté, le charme de la Renaissance. Seul, Brunelleschi en avait déjà donné des modèles. Ce que Dellaurana le Dalmate allait donc dicter aux tailleurs de pierre dans ce chantier en rumeur où l'on déchargeait sans cesse les blocs blancs de la pierre du Cesano, les travertins du proche Monte Nerone et les briques, c'était les types des portes, des fenêtres, du cortile, du chapiteau composite, de l'entablement complet qu'adopterait peu après toute l'Italie.

On commença par enfoncer profondément les fondations, comme des pilotis de pierre, pour ainsi parler, dans le tuf même au fond du ravin, afin d'arrêter la colline prête à s'ébouler. On fit ainsi au palais des contreforts gigantesques dont le départ, bien loin de sa base apparente, vint caler à la fois les deux côtés du ravin. Pour mener à bien cette œuvre souterraine, il fallut extraire une masse de terre qu'on ne savait où mettre. Ce fut l'un des grands soucis du comte. Il en parlait, semble-t-il, à tout venant, ne voulant point paraître plus habile qu'il n'était, — ce qui lui attira d'un de ses courtisans, un prêtre d'Urbino, ce conseil : « Seigneur, j'ai eu une idée magistrale : faites creuser une immense tranchée dans laquelle vous ferez mettre cette terre, sans vous en soucier davantage. — Ah! répondit le duc, et où mettrons-nous la terre extraite de la tranchée même? — Faites-la faire assez grande pour contenir les deux, » répliqua l'abbé, qu'on ne put jamais dissuader de sa découverte, — histoire dont on s'amusa longtemps à Urbino et, par le truchement du *Cortegiano*, dans toutes les cours de l'Europe. De fait, nous ne savons comment on résolut le problème tout d'abord, mais la terre ainsi extraite a fini par revenir, en partie tout au moins, combler le fond du ravin et, sou-

tenue par des arches puissantes, former entre les deux collines cette sorte de viaduc, dit le *Mercatale*, ou le Marché, qu'on voit encore unissant les deux collines. Et rien ne bougea plus jamais.

La base étant ainsi assurée, on put dresser les murs, les voûtes et les tours, avec leurs curieux escaliers en colimaçon, et résoudre peu à peu les problèmes posés par l'étrange inégalité du sol, tourner la façade principale en dehors de l'alignement, articuler tous les corps de bâtiments, où rien n'est d'équerre, de telle sorte qu'à l'intérieur du moins tout parût régulier. La difficulté s'aggravait des exigences du comte touchant le confort. Celui-ci devait s'étendre jusqu'aux bêtes. Il voulait, pour ses trois cents chevaux, un immense grenier à foin avec des trappes carrées pour y jeter le fourrage, suivi de salles pour ferrer, pour monter à cheval, tout armé, et en descendre, une fontaine avec deux auges et une conduite passant sous les mangeoires avec des robinets pour lâcher l'arrosage sur un sol en pente, — en double pente incliné vers le centre. Près de la fontaine, la provision d'avoine. Au-dessus du magasin, le logis du chef des palefreniers ayant vue sur l'écurie tout entière, et en plus la chambre d'un valet pour les médicaments, la sellerie, les réparations. Enfin, une haute tour avec un escalier en colimaçon dont le maître seul avait la clé et d'où se sentait surveillé, dans ses moindres faits et gestes, le menu peuple des lads.

Nul ne s'étonne, après cela, des dimensions et contenances du palais : deux cent cinquante pièces éclairées par six cents fenêtres. On devait y travailler dix-huit ans et, à la mort du duc, en 1482, il n'était pas fini, ni ne devait l'être. Un corps entier, dont on a retrouvé les fondations, manquait au midi, avec un petit temple rond, dont le modèle était déjà fait. Le jeu de paume, ou *sferisterio*, n'a pas non plus été achevé. Quant aux revêtements de pierre, que devait recevoir la façade du levant, ils restèrent et ils restent encore incomplets. Tel qu'il était cependant, le palais d'Urbino offrait un modèle de ce qu'on rêvait alors pour loger une cour princière. A mesure qu'il s'élevait et s'étendait sur la colline, on venait de toutes parts le voir et s'en inspirer. Laurent le Magnifique en faisait prendre des relevés par Baccio Pontelli, Federigo Gonzague envoyait Matteo da Volterra le dessiner. Les humanistes, Porcellio dei Pandoni, Giovanni Campano, Verulano, le célébraient de confiance,

d'après les premières réalisations entrevues. Et de nos jours encore, il reste fort curieux à considérer.

*
* *

De plain-pied au levant, en précipice au couchant, épaulé au nord par la cathédrale, démasqué au midi par une dégringolade d'arbres et de maisons sur les pentes, tout en chaîne horizontale, plié et replié comme un paravent, le palais ducal d'Urbino est pourtant annoncé au loin par quelque chose d'altier : le jet de ses deux tourelles effilées, encadrant la façade principale, le corps de bâtiment qui se projette le plus en avant. C'est un géant qui écrase tout : colline, ville, si toutefois il en est une, car on ne la voit guère, et un géant qui a pris son gîte chez des nains. Mais à l'approche, ce tyran s'humanise. Sa face de briques est rose au soleil, d'un rose qui tourne à l'orangé, au soleil couchant. Les tours sont très hautes, mais fines, fluettes, percées de trous, évasées par le pied et terminées en pointe, tout à fait semblables à de gigantesques clarinettes. C'est seulement après un mûr examen qu'on distingue l'escarpement de leurs fûts bruts et nus, coiffés de parapets débordants en machicoulis, et au-dessus des parapets, leurs échauguettes à huit pans, et au-dessus des échauguettes leurs pyramides, chacune terminée par une boule dans le ciel. En même temps, on aperçoit les baies accueillantes et le détail délicat de trois étages de loggias creusées entre ces tourelles et les larges fenêtres Renaissance qui aèrent cette forteresse gothique. On dirait l'interpolation d'un sonnet de Ronsard dans un chant de Dante. On subit le rayonnement de cette immense pièce de céramique, éclatante et décrépite, cuite et recuite par les étés, dont les plus anciens morceaux ayant flambé au soleil, pendant quatre cent cinquante ans, ont fini par prendre des couleurs de grand feu.

A mesure qu'on approche, on prend mieux confiance en l'accueil et quand, du fond du ravin, on voit se gonfler et se dorer au même soleil le dôme de la cathédrale, là-haut, à la tête du palais, et les meules de foin sur les pentes à sa base, on éprouve le double caractère de ce seigneur formidable et villageois. Décidément, non, ce n'est pas un château fort, encore moins une forteresse ; ce n'est même pas un « château », selon l'idée qu'on s'en fait au xve siècle. Pas de fossés, pas de pont-levis, pas de poternes, pas d'avant-corps, ni de cours exté-

rieures, pas de donjon. Les tours ne sont que des étuis à escalier de dégagement, les machicoulis que des collerettes de pierre ornementales, comme la fraise au cou des grands d'Espagne. Les loggias et les fenêtres bayent le plus largement possible au soleil et à l'escalade. C'est une « maison de ville » adossée au rude Montefeltro, berceau de ses maîtres et instrument de leur grandeur, mais tout orientée vers la douce Ombrie. Lorsqu'on vient des Romagnes ou du Montefeltro et qu'on a gravi ou évoqué ces citadelles inexpugnables par l'art de l'ingénieur, comme la *Rocca Malatestiana*, ou naturellement inaccessibles comme San Leo, San Majuolo, Gradara, Verrucchio, Saint-Marin et vingt autres vertigineux repaires, — tels qu'à peine, en France, Le Puy, Rocamadour ou Crussol peuvent en donner une idée, — Urbino paraît d'un abord facile. Le mot « de peu de défense, » prononcé par César Borgia, se comprend. C'est la demeure ouverte et magnifique d'un seigneur qui n'a pas peur d'être assailli ou qui compte, s'il l'est, plus sur sa bonne épée que sur ses murs.

L'aborde-t-on, au contraire, par le haut de la ville, on ne croit plus entrer dans le même édifice. C'est une manière de palais Pitti, étendu tout à plat, sans rien d'élancé qui en rompe l'horizontalité monotone. C'est la façade Renaissance : elle est presque sinistre, tandis que l'autre façade, celle des tours moyen-âgeuses, est amène et plaisante. Il est vrai que ni l'une ni l'autre ne va jusqu'au bout de son style. C'est là-bas que sont interpolées les trois loggias Renaissance : c'est ici que sont restées encastrées les cinq vieilles fenêtres gothiques. Elles ne déparent nullement ce mur. Elles en sont même le seul sourire. Elles recourbent gracieusement leur double sourcil de pierre sur la frêle colonnette cannelée qui les partage en deux. Plus bas, un bandeau de marbre précieusement sculpté double l'angle du palais et s'avance un peu sous les fenêtres, mais il s'arrête subitement, on ne sait pourquoi.

Le reste, une falaise de briques criblée de trous noirs, est morne, poussiéreux, et tombe à pic sur une moraine de pavés où rien ne pousse, où rien ne passe, où, de quelque côté qu'on se tourne, on se heurte à de froides pierres : palais, églises, perrons, pyramides, porches, balustres, piédestaux, statues de papes ou d'évêques gigantesques avec de grands gestes bénisseurs ou comminatoires dans le désert. Il semble qu'un génie fantasque soit venu un jour dans cette solitude rurale,

plus perdue dans les vallons de l'Apennin que le moindre de nos villages peut l'être au fond du Limousin ou du Périgord, afin d'y bâtir une capitale. Il a commencé par faire un palais pour le roi, une cathédrale et un palais pour l'archevêque, des églises, des monastères, tout ce qu'il fallait aux frères de saint François et saint Dominique, tout ce qu'il faut à une grande ville pour l'orner et lui faire honneur, — et puis il s'en est allé, oubliant de construire la ville et d'y amener des habitants...

Toutefois, en poursuivant son chemin, on découvre, dans l'angle rentrant de cette triste façade, un autre aspect moins lugubre. Trois grandes portes s'ouvrent sans rechigner et offrent au visiteur un cadre richement sculpté et qui est une bienvenue. Des pilastres aux chapiteaux corinthiens croissent le long des portes, tout un entablement à oves et à palmettes les surmonte avec une corniche qui achève de leur donner un air monumental. Par-dessus, court une frise de marbre, où la dure acanthe finement déchiquetée, la palmette en éventail, le cratère antique évasé se succèdent et se rejoignent en une suite de courbes contrastées qui annoncent le règne nouveau de la stylisation et de l'ordre. Les fenêtres, aussi hautes que les portes et construites comme elles, en manière de portiques, semblent attendre des escaliers géants qui permettront d'entrer droit au premier étage. Ce palais, d'ailleurs, dans sa conception première, ne devait pas en avoir d'autre. Ah! nous sommes loin des châteaux ou des palais qu'on voyait en Italie à la même époque! Loin de ces lucarnes ornées, mais haut perchées, de ces volets armés, de ces « judas », de ces vantaux hérissés comme des herses, de ces entrées en embrasures, calculées pour que l'arrivant se trouvât en face de six ou huit hommes de front. Rien ne dit plus la défense, ni la guerre. Nous sommes en plein humanisme. C'est bien la Renaissance, — et la Renaissance fleur de coin, encore nette et fine, sans ostentation, sans boursouflure, sans lourdeur, et qui sourit d'être née.

On entre : c'est l'intimité de la maison antique. C'est le *cortile*, dont les arcades et les fenêtres se regardent, en encadrant là-haut un carré de ciel, ici près un carré de gazon ou des dalles. On peut déambuler, rêver, deviser par tous les temps sous ces galeries ouvertes au rez-de-chaussée, fermées par des baies vitrées au premier étage. Les arceaux décrivent gracieusement leurs courbes pareilles, s'élèvent d'un même mouvement rythmé

et viennent retomber, sans avoir l'air d'y toucher, sur les chapiteaux composites couronnant les fines colonnettes de travertins où l'acanthe monte et se recoquille en volutes roulées à l'ionique. Au-dessus, c'est-à-dire gravée dans les entablements plats, court l'inscription naïvement insolente et presque vraie :

FEDERICUS URBINI DUX MONTISFERETRI AC DURANTIS COMES SANCTÆ RO ECCLESIÆ GONFALONIERUS ATQUE ITALICÆ CONFŒDERATIONIS IMPERATOR HANC DOMUM A FUNDAMENTIS ERECTAM GLORIÆ AC POSTERITATI SUÆ EXÆDIFICAVIT QUI BELLO PLURIES DEPUGNAVIT SEXIES SIGNA CONTULIT OCTIES HOSTEM PROFLIGAVIT OMNIUMQUE PRÆLIORUM VICTOR DITIONEM AUXIT EJUSDEM JUSTITIA CLEMENTIA LIBERALITAS ET RELIGIO PACE VICTORIAS ÆQUARUNT ORNARUNTQUE (1).

* * *

A l'intérieur, un grand escalier en pente douce comme un tapis de pierre déroulé, aux renflements insensibles, nous invite à monter. Il faut le faire. On le pourrait à cheval. C'est le paradis de l'art ornemental qui nous attend là-haut. Les portes sont si belles qu'on ne se décide pas à les franchir, les cheminées si finement ornées qu'on devait oublier d'y faire du feu. Elles ne sont pourtant point surchargées ni fouillées, ces hottes, comme aux châteaux de la Loire, mais simples, plates et nues. Elles n'ont point la somptuosité lourde de la Renaissance française : seulement une mince frise de bas-reliefs s'allonge sur la corniche, un écusson est plaqué en cible sur le manteau, des consoles se recourbent aux deux coins. Mais rien de vif et d'animé comme ce qui court sur les linteaux, ce qui croît sur les chambranles. Ce qui est orné l'est très finement, avec une précision minutieuse de ciselure : ce qui est brut l'est franchement, avec une sobriété de cellule monacale. Cette alternance, voulue peut-être ou bien plutôt fortuite, de grands vides et de pleins précieux donne au décor urbinate une saveur qui ne se goûte pas ailleurs.

(1) Federigo d'Urbino, comte de Montefeltro et de Castel Durante, gonfalonier de la sainte Église romaine et généralissime de la Confédération italienne, a bâti cette maison depuis les fondations pour sa gloire et pour sa postérité, lequel maintes fois en guerre combattit, six fois en bataille rangée, huit fois défit l'ennemi et vainqueur en toute rencontre accrut son domaine. Dans la paix, sa justice, sa clémence, sa libéralité et sa religion égalèrent et ornèrent ses victoires.

Et quelle fantaisie! Le moyen-âge, dans ses jours les plus libres, n'en a pas connu davantage. De loin, on ne s'en doute guère. Tout est cadres plats, rigides, géométriques; c'est déjà la discipline de la Renaissance et par ces « fuites de chambres », très à la mode à cette époque, on n'aperçoit que portiques s'encadrant l'un l'autre. De près, on s'aperçoit qu'au dedans de cette géométrie règne la liberté la plus complète. Regardons, par exemple, dans les appartements privés du duc, la cheminée dite *degli Angeli*. Sur les chambranles, des angelots esquissent un pas de ballet avec d'énormes pots d'œillets ou de roses en équilibre sur leurs têtes. Sur la frise courent de petits Amours, des *putti*. Aux sons que trois d'entre eux s'évertuent à tirer d'un flageolet, d'un tambourin et d'une cornemuse, ils dansent, se poursuivent, se trémoussent de mille manières pour dégourdir leurs gros petits membres empâtés. D'autres soulèvent des guirlandes de fruits plus grosses qu'eux, aggravées encore du poids de grandes bêtes emplumées, des oies, semble-t-il, qui s'y sont perchées et les picorent. D'autres chevauchent des porcelets, des marcassins ou des dauphins pour rompre une lance, au risque d'être désarçonnés par cette insolite cavalerie. Des figurines alignées en espalier, comme sur les vases antiques, parodient un triomphe de Bacchus, et jusqu'au bout des pieds on les devine parcourues par la joie de se sentir libres, légères, jeunes. Motifs plus ou moins heureux, selon le ciseau qui les a ciselés, — car c'est de la ciselure de marbre, — mais toujours vivants et divertissants, si bien que le rêveur, accroupi là, en hiver, devait parfois en oublier les caprices mêmes de la flamme et s'attarder à la féerie du manteau plus qu'à celle du foyer.

Sur les portes, même fantaisie. A des coquilles Saint-Jacques ont poussé des ailes d'aigle pour encadrer des figures de femmes, aux paupières closes. Armes et armures se suspendent dans un décrochez-moi ça de pacotille guerrière. De petits carlins prêts à aboyer se campent devant des profils d'hommes barbus et cornus, fort intrigués de voir ces personnages vénérables se continuer par des nageoires et des queues de poisson qui gigotent en l'air comme dans poêle à frire. Et les vantaux de bois marquetés, encore moins faciles à déchiffrer, entraînent l'imagination plus loin encore. Que veut cet *Apollon* mélancolique, vêtu d'une exomide serrée à la taille, qui joue du violon avec une attention soutenue, sans prendre garde aux

serpents enroulés à ses jambières de pâtre? Nous le reverrons, ce joueur de violon, ayant perdu sa tunique, plus virtuose mais bien moins touchant, au Vatican, dans le *Parnasse*... Et cette grande *Minerve* de bal paré, habillée chez Botticelli, les yeux au ciel, les cheveux dénoués et flottants, la taille coupée par un gros pli bouffant, la jupe au vent, qui fiche en terre une lance de tournoi et s'appuie sur un bouclier de cotillon, prête à mille folies? Celle-là n'est pas touchante du tout, mais la joie de vivre est en elle et la soulève. Et, partout, des perspectives fuyantes de palais neufs, vides, aux angles coupés en biseau, avec la sèche précision d'un traité d'architecture, proclament l'orgueil et la science de bâtir.

Là où l'enfant n'a pas été appelé à jouer, la plante, la feuille, la fleur et leur hôte, l'oiseau, le remplacent avec une même exubérance de vie, une même grâce insouciante et légère. Nous sommes à une minute exquise et qui ne reviendra plus. L'art n'imite plus timidement et pour le plaisir d'imiter comme le gothique : il ne stylise pas encore comme le classique. Il ordonne ses grandes lignes selon un rythme voulu, quoique encore inspiré des lignes végétales, mais il laisse aux détails toute la souplesse, la diversité, l'imprévu de la nature. Entrons dans la salle dite « de la Sculpture », c'est-à-dire la première chambre de l'aile baptisée *del Magnifico*, en souvenir du Médicis qui l'habita et regardons ce qui se passe sur le bandeau de la cheminée.

Une vigne touffue sortie, on ne sait comment, d'un pied d'acanthe, s'enroule et se déroule en rinceaux redoublés. Des grives, ivres de plaisir et battant des ailes, picorent les graines rondes et dures. La dernière, ne trouvant rien de mieux, s'est mise à becqueter l'oreille d'un faune dont la barbe, par un prodige nouveau découpée en acanthe, referme le cycle de ce transformisme ingénu. Des volubilis ondulent autour des branches sans oser y toucher. Des épis, — qu'on dirait déjà de maïs, — jaillissent en fers de lance. La dure acanthe recoquillée en volutes et déchiquetée en franges devient, sans qu'on aperçoive la supercherie, une souple graminée et ses longues feuilles rubanées flottent éparses, tandis que sa tige, se nouant et se dénouant tour à tour, boucle sa boucle végétale en une suite d'anneaux où des merles s'insinuent le bec ouvert pour profiter de cette aubaine miraculeuse. D'où vient que celui-ci

s'effare? C'est que l'aigle des Montefeltro l'a vu ; un aigle agressif et criard, perché sur ses hautes pattes comme sur des échasses, les ailes toutes grandes, prêt à fondre sur les maraudeurs. Il nous rappelle, — seule chose revêche parmi tant de gracieuses, — que toute cette richesse et ces jeux rustiques n'existeraient pas un instant de plus s'ils n'étaient protégés par le labeur du soldat.

Quels sont les enchanteurs de ces enchantements? Hélas! nous ne le savons guère plus que cette grive qui joue à la balançoire dans un cerceau de pampres ou cette vigne qui darde sa vrille comme un dernier sursaut de sa sève après l'épanouissement de ses raisins. Ambrogio da Milano, Diotallevi d'Urbino, Baccio Pontelli et Domenico Rosselli de Florence, Girolamo de Venise? Peut-être... Les érudits avancent des noms, puis aussitôt ils les retirent, ils trouvent des textes, mais on ne sait qui ces textes désignent. On découvre qu'en telle année un artiste a acheté un lopin de terre, à Urbino. On se hâte : il n'est plus là, il n'est plus employé au palais, il est parti sans laisser d'adresse. Et puis, qu'a-t-il fait au juste? Est-ce un ingénieur militaire? Est-ce un constructeur de bastions ou de cathédrales? A-t-il fondu des bombardes ou modelé des Amours? Doit-on voir en lui un entrepreneur de décoration ou un praticien qui, lui-même, entaillait la pierre ou le bois? A-t-il fait des dessins ou exécuté d'après les dessins d'un autre, — ou dessiné et exécuté tout ensemble?

A cette époque où l'artiste faisait un peu de tout et ne croyait pas se grandir en s'amputant de tous ses talents moins un, il n'est pas facile de limiter la part de chacun dans l'œuvre commune. Les érudits, avec leurs coups de sonde, ne font que troubler le mystère : ils ne font pas luire une certitude. Les légendes dont a vécu longtemps l'histoire de l'art avec Vasari sont semblables à ces eaux dormantes de Versailles noires et opaques, mais qui reflètent tout de même un bout de ciel, une cime d'arbre, une aile qui passe, un buste qui se penche. On ne voit rien de ce qui est au fond, — on voit ce qu'il y a de brillant au-dessus d'elles. Vient un cygne qui plonge à la recherche de sa proie : un nuage de vase bouillonne : il ne trouve rien qui vaille et le reflet est perdu. Regardons, si nous le pouvons, ces merveilles d'art pour elles-mêmes, pour nous, sans souci de les baptiser : — comme les regardait, il y a quatre cent trente ans, cet enfant que son père promenait

ici même et haussait peut-être dans ses bras pour qu'il pût mieux en jouir et y cueillir cette semence de beauté dont le monde reste encore ébloui.

On y voyait encore bien d'autres choses, que nous ne voyons plus. Des trésors d'argenterie, des tapisseries, des majoliques, des armes précieuses, des statues, des tableaux amassés par le duc garnissaient toutes ces pièces aujourd'hui vides (1). Il ne reste d'alors que ce que les pillards de tous les temps n'ont pu emporter : les portes et les fenêtres. Mais elles suffisent à mettre de la gaieté sur ces murs. Discrètement peintes autrefois, retenant çà et là, encore, quelques traces de couleur : l'or des ailes d'anges blancs sur fond bleu, le noir de l'aigle sur fond or et blanc, l'or des coquilles recourbées sur fond bleu, — sans parler des tons naturels qu'ont les vieux bois marquetés, parcourus de fines veines, et parfois de lueurs sombres, comme un Rembrandt, — ces portes suggèrent un idéal de joie naïve. C'est vraiment un décor pour la *Casa Zoiosa* où le duc, dans son enfance, avait goûté aux fruits du *gay scavoir*. Regarde-t-on par les fenêtres, on plonge sur le jardin suspendu et secret, où ses enfants, les six petites princesses, prenaient leurs ébats. On ne pouvait les voir du dehors, mais elles pouvaient voir la ville, à leurs pieds, par les larges fenêtres ouvertes dans le mur de soutènement sur le côté à pic. Une *loggetta* suspendue à l'avant-corps, comme un moucharabieh, permettait aussi au duc de surveiller cette aile, sans être aperçu.

Enfin, dans un étroit goulot, en face d'un minuscule oratoire de marbre, une cachette de bois : c'est le *studiolo*, l'intimité moderne, le goût des petites pièces calfeutrées, lambrissées, la place mesurée avec la parcimonie d'une cabine de yacht, la décoration bourrée de symboles, comme un buffet de Gallé. Pas de fenêtres : la lumière ne vient que de très haut, oblique, et coule par un étroit chenal. Il semble qu'on soit entré dans un vieux violon de Crémone, marqueté merveilleusement et d'un ton riche et chaud. Cela sent un peu le renfermé. En tâtonnant, on soupçonne dans la boiserie une porte ; on pousse : on est en plein ciel, la dunette d'un navire, entre deux mâts de pierre gigantesques qui montent de l'abîme et s'effilent

(1) Depuis l'affectation du palais ducal d'Urbino en un « musée national des Marches », il contient un certain nombre d'œuvres d'art du plus haut intérêt, mais très peu de celles qui l'ornaient au temps de Federigo.

là-haut dans l'azur, pris dans une ronde sans fin d'hirondelles bruissantes, sous la chevauchée des nuages. Une grande bouffée d'air du large balaie les fantômes de l'Art et du Passé.

C'est la *loggia*. On croyait être au niveau d'une rue, on surplombe un ravin tapissé de moissons, de vignes, de vergers. Tout en bas, dans la profondeur du précipice, des meules de paille se dessinent en galettes plates, et çà et là quelques toits de tuiles se joignent en une mosaïque diversement colorée. Sur un plateau de pierre comblant le précipice, des paysans jouent aux boules; en face, sur les pentes, ils moissonnent et leurs faucilles jettent de brefs éclairs. Çà et là, quelques fumées dressent dans la lumière leurs tiges tremblantes. C'est un bain de soleil et de nature, l'ambiance et l'odeur des campagnes prochaines et l'apparition des monts lointains couleur de turquoise ou d'améthyste. Par delà les blés roux, les genêts d'or, les trèfles violets, l'enchevêtrement des innombrables collines roses, sous le bleu des bois, cette campagne est toute bossuée de taupinières géantes et pointillée d'arbres noirs, — comme l'arrière-plan du petit panneau de Piero della Francesca : le *Triomphe de la duchesse d'Urbino*. Et comme chez le peintre, aussi, on la voit parcourue par les rubans blancs des routes déroulées ou enroulées par une main experte à les faire valoir et à les glisser sous les arches des ponts et les portes des villes, aussi loin que la vue peut s'étendre, et lorsqu'elle ne distingue plus aucun détail, un cristal bleui découpé en arêtes au bord du ciel : l'Apennin. A gauche, couronné par le couvent de Sant'Albertino, ce mont Catria où virent poindre les premiers rayons du jour, les hôtes de la duchesse d'Urbino, Elisabetta Gonzague, après la nuit célèbre du *Cortegiano*, — célèbre parce que tout le monde y avait perdu la notion de l'heure en écoutant Pietro Bembo parler de l'amour divin. Puis, le Monte Cavallo, avec ses pâturages nourriciers d'une race fameuse de chevaux, puis le Monte Nerone, visible de la *loggia* elle-même, pseudo-volcan éteint, qui tire son nom d'un prétendu séjour du tyran et qui a fourni les marbres employés ici aux colonnes du Cortile, enfin à l'horizon extrême, le Sassi di Simone, aux confins de la Toscane, et si l'on pouvait tourner plus au nord, on apercevrait jusqu'aux rochers de la Carpegna : — tout le royaume des Montefeltro.

* * *

Ce n'est plus aujourd'hui que le royaume du soleil, du silence et de la solitude. Mais au temps de Federigo bourdonnait ici une ruche humaine toujours en mouvement, et ce cadre n'était pas trop vaste pour la contenir. La Cour d'Urbino comprenait cinq cents personnes, environ, à compter tout ensemble les quarante-cinq comtes du Duché et d'autres lieux, s'ils se trouvaient présents et les sept ambassadeurs ou leurs secrétaires s'ils n'étaient point à leurs postes de Naples, Rome, Florence, Milan et Sienne, les dix-sept gentilshommes et les cinq chevaliers de l'Éperon d'or, les juges et conseillers, les secrétaires d'État, les hôtes de passage, les jeunes princes ou gentilshommes confiés par leurs familles au duc d'Urbino, puis quatorze clercs employés dans les bureaux, quatre professeurs de grammaire, de logique et de philosophie, parmi lesquels l'astrologue Maestro Paolo et Gian Maria Filelfe, les architectes, ingénieurs ou sculpteurs Lutiano Dellauranna, Francesco di Giorgio Martini, Pipo le Florentin, Corradini dit Fra Carnevale, et Sirro de Castel Durante ; — gens qu'on mettait à toute sauce, aujourd'hui à bâtir un palais, demain à tracer une canalisation d'eaux, ou à peindre un retable, ou à perfectionner une bombarde. Le service de la chapelle était assuré par trois choristes et cinq petits chanteurs, frères de ceux qui gonflent leurs joues dans les bas-reliefs de Luca della Robbia, et par deux organistes. Outre les artistes de passage employés aux stucs, aux marbres, à l'intarsiat, il y avait à demeure cinq ouvriers en tapisserie, venus des Flandres pour élaborer de lentes et minutieuses merveilles. Le service des lettres occupait quatre copistes de manuscrits, sans compter une trentaine d'autres répandus dans toutes les villes d'Italie où l'on pouvait gratter le vélin. Pour lire à haute voix, à table, et sans doute pour vaquer le reste de la journée à quelque autre besogne, cinq lecteurs attitrés ; pour servir les seigneurs, vingt-deux pages, et deux maîtres de danse qui montraient leur art à ces pages seulement, deux autres étant affectés au reste de la noble compagnie.

Deux chapelains présidaient aux offices, un pharmacopole aux drogues, un maître des clefs aux portes, armoires, coffres ou crédences, cinq maîtres-queux aux cuisines, cinq écuyers aux écuries, remplies de trois cents chevaux, servies par

cinquante palefreniers, enfin une nuée de valets, dont quatre pour les bouteilles, dix-neuf pour servir à table, trois pour trancher et dresser, et bien d'autres voués à des offices très divers : tels les piqueurs des chiens courants et « le gardien du guépard ». La maison de la comtesse Battista (le titre de duc ne vint à Federigo qu'après la mort de sa femme) et de ses filles, Elisabetta, Giovanna, Agnesina, Costanza, Chiara et Violante, se composait de sept dames d'honneur, présidées après sa mort par la gouvernante des princesses, Madonna Pantalisea, de la famille des Baglioni de Pérouse, de six gentilshommes, de sept valets plus tard pour le service du petit prince Guidobaldo et d'un grand nombre de caméristes pour celui des six petites princesses. Enfin, la maison militaire comportait quatre capitaines, trois colonels, six trompettes, deux tambours, trois maîtres armuriers et environ cent cinquante gardes. Si l'on songe aux besoins et aux mœurs d'une cour à cette époque, on sent que, pour beaucoup de ces offices, le personnel était réduit au plus juste et qu'une économie sévère y tempérait le goût de la grandeur.

*
* *

A l'énoncé des nombreuses personnes ainsi affectées au service de la comtesse d'Urbino, voici qu'on s'avise un peu tardivement de son existence. Presque rien ne la rappelle ici et quand on fouille l'histoire de son temps ou même la chronique des fêtes, on ne la rencontre guère. C'est seulement sa mort et ses obsèques qui ont fait du bruit dans le monde Au vide qu'elle laissa, on connut la place qu'elle avait occupée. Or cette place était considérable. Dans le domaine où règne la femme, elle égalait son grand homme de mari, comme le dit l'inscription placée derrière son portrait par Piero della Francesca que connaissent bien tous les visiteurs des *Uffizi*.

Regardons, puisque nous n'avons pas de meilleur témoignage, la scène que Piero della Francesca imagina pour célébrer cette souveraine. Sur un plateau de pierres, un chariot, portecorps non suspendu, tel qu'on en voyait dans nos campagnes les plus reculées, il y a un demi-siècle, traîné par deux mulets tels qu'on n'en a jamais vu, car leur front est armé d'une longue corne entre les deux oreilles, qui pointe en avant. Sur ce chariot des femmes assises, les jambes pendantes dans le

vide, ou debout. Ce sont, pense-t-on, des paysannes qui vont au marché. L'une porte quelque volaille, une oie, semble-t-il, une autre peut-être des œufs dans une petite corbeille à pied. Une troisième, qui a l'air bien las, vêtue celle-là comme une dame a été juchée sur une manière de chaise ou d'escabeau, et surveillée par une matrone frileusement pliée dans sa mante. Il ne doit point faire froid, pourtant, car un petit polisson, qui a voulu absolument faire le cocher et qu'on a laissé monter sur le timon et tenir les rênes s'est mis tout nu. Où s'en va tout ce monde?

Il s'en va vers la gloire et vers l'immortalité. Il ne faut pas s'y tromper : c'est un triomphe : le *Triomphe de Battista Sforza duchesse d'Urbino*. C'est elle que voici affaissée sur sa chaise. Les femmes qui l'accompagnent sont les *Vertus* avec leurs attributs et il faut prendre garde que cette volaille est un Pélican et qu'elle ne cherche point quelque grain dans la main de sa porteuse, mais à se déchirer les entrailles. Cette petite corbeille est un calice surmonté de son hostie, ce petit garçon tout nu est l'Amour et ces deux mulets cornus sont des licornes, symboles de chasteté, comme chacun sait. C'est nigaud et charmant, inexplicable et d'ailleurs assez naturel, car si l'on consent que ces figures fassent tout autre chose que ce qu'elles sont censées faire et qu'elles ne pensent à rien, on admire la juste aisance de leur maintien et l'ordre tranquille de leurs plis.

En regardant ce panneau, face et revers, la scène allégorique d'un côté et le portrait en profil de l'autre, on devine ce que pouvait être cette Battista Sforza fille du seigneur de Pesaro, que le grand Condottière avait épousée en secondes noces. C'était une toute petite personne haute comme une botte, savante comme un puits, pleine de tête et la tête pleine, capable de discourir en latin devant le Pape, prudente, active, décidée. Elle avait treize ans quand il l'épousa : il en avait trente-huit. Ce fut un ménage excellent. A quatorze ans, elle était mère, mais d'une fille. C'était un fils qu'il voulait, bien qu'il se fût précautionné de quatre enfants naturels et qu'il sût, par sa propre expérience, que ce n'étaient point les plus manchots pour conserver, ou même gagner un duché. Elle lui donna sept filles successivement. Il était fort obstiné et persistait à vouloir un héritier de la main droite. La pauvre petite femme pria Dieu et saint Ubaldo, vit en songe un phénix qui s'envolait dans les flammes

du soleil, comprit ce que cela voulait dire, — car dans ce temps-là on comprenait des choses que nous ne comprenons plus, — offrit sa vie en échange d'un fils, l'eut et mourut. Le ciel avait accepté le troc. Elle avait vingt-cinq ans.

Voit-on tout cela dans son portrait? Non, sans doute, mais je ne crois pas qu'on puisse en trouver un seul, dans tous les *Uffizi*, qui s'ajuste aussi bien à cette destinée étroite, calme, rectiligne. Cette image est sage, à la façon d'une petite fille qui sent qu'elle a de grands devoirs à remplir, une de ces enfants prodiges qui font dire au peuple : « Comme les filles sont plus avancées que les garçons! » De la grâce, du charme, de l'enjouement, de l'esprit, si elle en eut, nous n'en savons rien et son peintre en a bien gardé le secret, mais de la gravité, de la pondération, de la mesure, qui en aura, sinon le modèle de ce portrait? A moins que ce soit le peintre qui les lui ait donnés et nous savons qu'il ne les donnait pas toujours. Elle est curieusement attiffée, le front nu et rasé, les sourcils rasés, les tresses roulées en « colimaçon » sur la tempe, le cou pris dans un esclavage de perles, mais ne paraît pas en jouir. Son pauvre petit profil semble se dissoudre dans le ciel bleu, rongé par la lumière, sa chevelure blonde fondre dans l'air embrasé par le soleil qui réchauffe les campagnes à l'horizon. Derrière elle, son petit duché fait de montagnes, de bois, de fleuves, de forteresses. Une chaîne de murailles crénelées, ponctuées de tours, semble suspendue à son cou, comme un collier trop large. On croirait une sainte Barbe dont le nimbe se serait affaissé et retombé sur les épaules en une pluie de bijoux.

C'est bien une sainte à sa manière : c'est la patronne des êtres effacés et nécessaires, héroïne sans gloire et qui, sans le trait d'un grand artiste, nous serait inconnue. Elle est d'une lignée où toutes les femmes sont savantes, admirées et malheureuses. Le phénomène se reproduit dans six générations de suite. Son arrière-grand mère, Battista de Montefeltro, théologienne et poète, célébrée par les lettrés de son temps, épouse d'un Malatesta détesté, seigneur de Pesaro, avait été chassée de ses États par son peuple, abandonnée par son mari et avait fini ses jours dans un couvent de Clarisses à Foligno. Entre temps, sa fille Elisabetta, brillante et lettrée autant qu'on pouvait l'être alors, mariée à Varana, seigneur de Camerino, avait vu son mari assassiné par son beau-frère et était entrée au couvent de

Santa Chiara, à Pesaro. A la troisième génération, la propre mère de notre Battista, qui s'appelait Costanza Varana, pareillement imbue de philosophie et de littérature, mariée à Alessandro Sforza, était morte à la fleur de l'âge, sans avoir pu goûter aux joies de la vie. Notre Battista, orpheline de mère, avait été élevée à Milan, à la cour de son oncle, le grand condottière Francesco Sforza. Sa vie à elle ne fut point malheureuse, mais courte et attristée par l'absence de son mari, par l'absence d'un héritier et peut-être aussi par l'idée que son père et son mari combattaient souvent l'un contre l'autre dans ces guerres qui ne finissaient jamais.

Une de ses filles, Elisabetta, plus tard épouse de Roberto Malatesta, devait, à peine âgée de vingt ans, perdre le même jour son père et son mari et entrer à Santa Chiara d'Urbino pour y vivre jusqu'à sa mort, dans le deuil. Une autre de ses filles, Agnesina, allait épouser un Colonna et donner le jour à cette Vittoria, fameuse et mal mariée, que sa beauté, ses sonnets et l'amitié de Michel-Ange avaient déjà désignée à l'admiration universelle, avant que Véronèse l'eût donnée pour voisine de table à Charles-Quint dans ses *Noces de Cana*. Ainsi, notre duchesse d'Urbino, arrière-petite-fille et grand mère de deux femmes prodiges célébrées par l'Histoire, est comme un anneau obscur dans une chaîne terminée aux deux bouts par un joyau brillant. On le remarque peu, mais sans lui, le reste ne se joindrait pas.

* * *

Tels étaient, maîtres ou serviteurs, les cinq cents personnes auxquelles le palais d'Urbino devait jadis sa vie. A ces hôtes à demeure s'ajoutaient les visiteurs. D'après un règlement minutieusement établi, nul étranger ne franchissait les portes de la ville sans être signalé secrètement par l'intendant du palais au duc, lequel tenait à l'héberger lui-même en graduant l'accueil selon le rang et les mérites. Les princes ou les personnages tout à fait éminents étaient priés au palais même, les autres gens de qualité dans un bâtiment séparé, mais servis par le personnel du palais, le fretin dans quelque auberge aux frais du duc, selon un barème fixé d'avance, — et tous honorés d'une cordiale bienvenue qui les mettait à leur aise, avec quelques mots aimables du maître « magnifique en

toute chose, mais supérieur en hospitalité », au dire de son chroniqueur Sanzi.

Et ce n'était pas une sinécure. Les routes qui, de toutes parts, montent en tournoyant vers Urbino, étaient en grand honneur à cette époque et piétinées par toute sorte de pèlerins, de tout pays, en tout équipage. On y voyait passer de pauvres joueurs de luth, venus du fond de la Germanie, leur boîte à musique sur le dos, ou bien, des mouleurs ou des fondeurs de bombardes, des astrologues, des sculpteurs, des dénicheurs de manuscrits, des architectes, la tête pleine de coupoles, de portiques, de campaniles, des intarsiateurs habiles dans l'art d'assembler des bois à la ressemblance des plus suaves figures de Botticelli ou des plus délicats mécanismes d'horlogerie. Passaient encore des fauconniers ou des valets qui menaient les chiens envoyés au duc par le roi de France, des moines, des prédicateurs, des ouvriers en tapisserie capables de tisser les gestes d'Achille ou d'Hector dans la laine, l'or ou la soie, des jeunes gens de familles princières attendus à la cour d'Urbino pour y être formés aux belles manières, au bel art de s'exprimer et de se battre, des docteurs venus de la lointaine Zélande ou de la nostalgique Trébizonde, des peintres flamands qui savaient les secrets des couleurs à l'huile et, surtout, comment on allume les reflets des figures ou des choses dans les miroirs ou les cuirasses, puis des Grecs réfugiés, chassés de leur patrie par la chute de Constantinople, apportant à ce nid d'aigle des Apennins, le miel butiné aux jardins et aux bibliothèques d'Orient : — petites gens à gros savoir, peu prisés des grands, rudoyés des rustres, parlant une langue deux fois inintelligible à la foule, riches seulement de trésors dédaignés et qui espéraient trouver là-haut une oreille accessible à leurs sons mélodieux, un œil attentif à la justesse de leurs mesures, une bouche courtoise, une main largement ouverte et tendue.

Enfin, de loin en loin, annoncé par un nuage de poussière et un fracas de trompettes, pointait un de ces cortèges étincelants et bizarres, que Benozzo Gozzoli ou Gentile da Fabriano ont déroulés à l'arrière-plan de leurs *Nativités*, sous couleur d'amener à l'Enfant-Jésus les Rois Mages. C'était l'ambassadeur du shah de Perse, Azanbech Kan, qu'on appelait aussi Hussum Cassan, un certain Caterino Zeno, Vénitien déguisé en Persan, lequel, avec sa barbe en éventail, ses grands yeux noirs fendus,

sa manière de turban, sa robe de brocart feuillagé d'or, évoquait assez bien les prestiges de l'Orient. Ou bien, le marquis de Ferrare, Borso d'Este, en route pour Rome, où il allait chercher son titre de duc, venait relayer, à Urbino, flanqué de cent cavaliers, cinq cents fantassins et cent cinquante mules chargées de trésors, et la foule saluait joyeusement son profil rond et hilare. Ou bien un cardinal sur ses fins, partait pour la France, où il allait représenter le Saint-Siège : le fameux Bessarion. Lui aussi, originaire de Trébizonde, il apportait sur ce rude sommet guerrier, un parfum d'hellénisme et de philosophie. Jusqu'à l'ambassadeur du héros de la Hongrie, Mathias Corvin, allant à Naples, où il pensait trouver à son roi une fiancée, enfin le cardinal Giuliano della Rovere, le futur Jules II, préludant par une légation en France à son retentissant pontificat.

Qu'allaient-ils donc chercher, ces bergers et ces mages, dans ce village des Apennins, si loin des centres, si à l'écart de tous ces chenaux creusés par la nature, où glissent les fleuves humains, depuis le commencement des temps historiques? On pouvait et l'on peut encore parcourir, toute sa vie, l'Italie, sans même en soupçonner l'existence. A qui voit, pour la première fois, ses tours et ses clochers monter en sombre pyramide au fond du ciel, s'il vient de la mer Adriatique, ou bien, au contraire, se déployer horizontalement sa façade plate et rose, s'il vient de l'Ombrie, Urbino semble suspendue au bord d'une autre planète et n'être d'aucun secours à la nôtre. Mais une pensée y veillait, qui guidait les pèlerins. Les uns allaient chercher un chef, un conseil pour conduire les armées; d'autres, un pacificateur, un diplomate, un appui pour résoudre un problème politique; d'autres, le modèle de la maison « moderne », pourvue de tous les conforts rêvés; d'autres, un seigneur magnifique, un protecteur des arts, un esprit enclin aux suggestions de la science; d'autres, enfin, une bibliothèque déjà fameuse, une des rares où l'on trouvât des livres grecs et, des plus rares encore, où l'on trouvât des livres hébreux. La plupart de ces choses n'étaient pas propres à Urbino. C'était, là, choses de la Renaissance. Il y avait d'autres mécènes, il y avait d'autres lettrés, il y avait de plus puissants princes et dans de bien plus puissantes cités. Ce qui faisait le prestige d'Urbino et le lui conserve encore, après cinq cents ans écoulés, c'est l'homme même qu'on y allait voir.

***

L'età sua non a havuto il simile, a dit de lui son contemporain Vespasiano da Bisticci et Philippe de Commines l'appelle « grant saige homme » et non pas seulement « bon cappitayne ». Pour Mahomet II, il était « le grand chrétien ». Or, l'Italie tout entière connaissait le soldat, mais là, seulement, on pouvait voir à l'œuvre l'éducateur sous qui tout le monde vivait dans une exacte discipline, selon une règle quasi monastique. C'était pour l'étranger un spectacle à le plonger dans un étonnement profond. Les sports, les exercices violents, les armes, la musique, la danse étaient bien en honneur à la cour d'Urbino, mais non le libertinage. Point de farces à table, ni de propos licencieux, nul excès, pas même de jeux de hasard, rien qui sentît le corps de garde parmi cette jeunesse formée aux armes avant toute chose, et y réussissant autant que nulle autre. Si bien que, de toutes parts, de Milan, de Parme, de Gênes, d'autres cités de l'Italie encore, elle venait se mettre à l'école du « vertueux condottière ». On voyait là, Giovanni della Rovere, qui devait être un jour « préfet de Rome », Giulio et Francesco Orsini, Girolamo et Pier Antonio Colonna, Ranuccio et Angelo Farnèse, puis, dans les dernières années, André Doria, le plus grand amiral de son temps et le restaurateur de Gênes, et Gian Giacomo Trivulce, le futur maréchal de France.

Le duc d'Urbino, presque toujours en guerre, les avait mis sous la direction d'un aimable et savant mentor, le Lombard Odasio, mais c'est son esprit qui, durant ses longues absences, continuait de les animer et son exemple de les soutenir. L'excellence de sa méthode était démontrée par les victoires, dont les courriers apportaient sans cesse les nouvelles à cette jeunesse enthousiaste et auxquelles collaboraient déjà quelques-uns de ses aînés : prise d'Albi, prise d'Aquila, prise de Castelluccio, poursuite et défaite de Malatesta au Cesano, siège et prise de Fano, le Colleone repoussé à la Molinella, les armées pontificales et vénitiennes en déroute devant Rimini, prise de Volterra, prise du camp florentin à Poggio impériale, prise de Monte-Sansavino, vingt autres actions militaires qui justifient l'inscription en hautes lettres latines autour du cortile exaltant le maître du lieu.

Et quand il était là, c'était bien autre chose. C'était l'exemple

vivant et l'animateur en action perpétuelle. Debout dès l'aube en été, et à cheval, il parcourait les environs, suivi d'une demi-douzaine de gens de son entourage et d'un serviteur et de deux hommes de pied, sans armes, et au retour, son pas sonnait sur les dalles, comme son peuple s'ébrouait seulement pour le réveil. La messe suivait, qu'il entendait chaque jour, à genoux, avec quelques intimes choisis, par exemple, Ottaviano Ubaldini et son fils et Odasio, puis l'audience qu'il donnait dans un jardin, à tout venant, jusqu'au repas.

A table, pas de bavardage : la lecture à haute voix de quelque texte latin, d'un historien, surtout de Tite-Live, par un des lecteurs appointés pour cet office : sauf en carême où l'histoire était remplacée par une homélie de saint Léon. La lecture coupée seulement par des réflexions et discussions avec les lettrés présents sur quelque point abordé par l'auteur. Sur la table, abondance de victuailles, mais point de friandises ni de vin, — une attaque de goutte dès sa jeunesse ayant décidé le duc à s'en abstenir et à le remplacer par du jus de grenades pressées, ou de pommes ou de cerises. Ce régime sévère l'était bien plus aux vigiles de fêtes ou en Carême : alors, c'était le jeûne dans toute sa rigueur. A la fin de sa vie Ubaldini, ayant obtenu pour lui une dispense papale relative au maigre, la lui présenta comme il était à table. « Merci », lui dit le duc en souriant, mais il ajouta : « Pourquoi ne pas me laisser faire maigre puisque je le puis? Quel exemple donnerai-je à mes gens? » Et tout alla comme devant.

Après le repas, le chêne de saint Louis : un juge, revêtu de la robe talaire, évoquait en latin les causes portées en appel et le duc statuait, en latin également, avec des considérants dignes, disent les contemporains, de Bartolo, — ce Bartolo qu'il a fait peindre par Juste de Gand, dans sa galerie des maîtres de la pensée, avec cette inscription : *Acutissimo legum interpreti æquissimoque*. Les condamnés, s'il s'agissait de causes criminelles, n'avaient pas à se repentir de leur appel : le Duc tempérait presque toujours la peine, impitoyable seulement pour deux crimes : le blasphème contre Dieu ou la Madone et le meurtre sournois, l'assassinat. Si les causes manquaient, il se retirait dans ses appartements privés. Là, il se faisait encore lire quelque auteur favori, ou bien, installé dans sa haute chaire, il écoutait quelque conférence d'un professeur en toque et en robe,

parlant debout à son pupitre comme nous le voyons dans son portrait qui est à Windsor, ou il vaquait à ses affaires particulières. Une correspondance étendue, le soin de sa bibliothèque, le recrutement de son personnel, les ordres à donner à ses bâtiments, la méditation remplissaient ces heures secrètes. Puis, le soleil commençant à décliner, il sortait par la ville pour tâter le pouls à son peuple et lui administrer le tonique de sa présence et de sa belle humeur. Son cortège était sans faste, mais ses victoires, ses bienfaits, ses blessures, jusqu'à la mutilation très visible de sa face, lui prêtaient cette espèce d'*aura* qui flotte toujours autour d'un héros.

Chaque semaine, par les beaux jours d'été, il s'en allait au couvent de San Francesco, et là, dans une prairie de moines, une sorte de Pré-aux-Clercs, il présidait aux jeux et aux joutes des jeunes gentilshommes dont il avait la charge, ne ménageant ni l'éloge, ni le blâme, en connaisseur et en rude jouteur qu'il était lui-même. Puis il pénétrait dans le couvent et, réunissant les Frères, il se plongeait avec eux dans de longs entretiens sur Zabarello, Thomas d'Aquin, Duns Scot et le vieux Donat. Un autre jour, c'était avec une abbesse qu'il s'en allait conférer. Il y avait, à Urbino, une soixantaine de religieuses cloîtrées, auxquelles il avait fait construire un monastère « pour les encourager, dit un vieux chroniqueur, dans leur louable dessein. Une fois par semaine il allait à ce couvent, entrait seul dans l'église, ne permettant pas que d'autres y entrassent avec lui et allait s'asseoir à une grille qui était là. Et, là, aussi, venait seule la religieuse la plus âgée et la plus élevée en autorité. Il parlait avec elle et tenait à s'enquérir si elles ne manquaient de rien. Il pourvoyait à tous leurs besoins comme à ceux de tous les frères mendiants de l'Observance. Et quand il était resté quelque temps dans ce monastère, il s'en retournait chez lui. »

Les questions religieuses l'occupaient fort et quoiqu'il fût très attentif à ne laisser prendre aux pouvoirs ecclésiastiques aucune part dans le gouvernement de son petit État, il ne pouvait s'empêcher de s'ingérer un peu dans le leur. Mais avec sa prudence accoutumée. C'est ainsi qu'il s'était mis un jour en tête de rétablir chez les chanoines la vie en commun des anciens chapitres. Il voulait commencer par ceux de Gubbio. Mais le chanoine régulier, sur lequel il avait jeté les yeux pour opérer cette réforme, un certain Matteo Basso, lui en ayant démontré

l'épineux embarras, il sut se replier en bon ordre. Les jours de fête, on le voyait passer en procession avec sa cour, la jeunesse confiée à ses soins, et les notables de la ville, et faire la tournée de toutes les églises, et au retour, il retenait quelque temps les bourgeois, causant avec eux familièrement et les gratifiant de quelques-unes des dernières nouvelles apportées par ses courriers, afin que chacun rentrant chez soi eût le plaisir de devenir le centre des curiosités urbinates.

A ces visites régulières, s'ajoutaient celles que les circonstances lui suggéraient, notamment à ses vétérans et à ses troupiers lorsqu'ils étaient malades. Il accourait les voir, les réconfortait de sa présence et de ses subsides, les appelait « frères » et ne les perdait pas de vue tant qu'ils avaient besoin de lui. Aussi était-il bien rare qu'un d'eux quittât son service pour suivre un autre chef.

* * *

Le bien de son peuple étant le but essentiel de sa vie et autant que le désir de la gloire, la raison même de ses *condotte*, il ne se produisait pas un sinistre, ni une misère qu'il ne s'ingéniât aussitôt à y parer. Une année que la récolte avait été mauvaise et qu'on risquait fort de manquer de pain, il sut que quelques-uns de ses sujets avaient resserré du grain, chez eux, le plus secrètement possible, pour profiter de la hausse. Il les manda devant lui et leur tint ce langage : « Vous savez que la disette est grande et que si l'on ne prend pas des mesures, elle va s'accroître de jour en jour. Or c'est mon devoir de veiller aux besoins de la population. Si donc quelqu'un d'entre vous a fait des provisions de grain et qu'il le déclare, il en sera pris note et, peu à peu, ce stock sera porté au marché pour être vendu. Si cela ne suffit pas, je ferai venir de la Pouille ce qui manquera, afin que tout le monde ait le nécessaire. »

Les accapareurs demeurèrent sots. Les uns répondirent qu'ils avaient en effet quelque peu de blé en réserve, les autres qu'ils avaient juste de quoi suffire à leur consommation, d'autres crurent habiles de geindre et de déclarer qu'ils n'avaient même pas leur suffisance. Mais le duc les prit au mot. Il les obligea à dire la quantité qui leur manquait et la nota soigneusement. Là-dessus le grain de la Pouille arriva et en assez grande abondance pour satisfaire à toutes les

demandes. Dès lors, il interdit toute vente particulière et obligea les gens qui s'étaient déclarés en déficit à prendre la quantité manquante et à la payer à beaux deniers comptants. « Car il ne serait pas juste, leur dit-il, que j'aie fait cette dépense, sur votre plainte, et que vous vous refusiez d'y participer. » De toute l'affaire les spéculateurs se trouvèrent donc les mauvais marchands, d'autant que le grain importé suffisant aux besoins publics, même s'ils parvenaient à vendre le leur en cachette, ils ne purent en tirer un haut prix. Ainsi, sans inquisition domiciliaire, ni violence d'aucune sorte, le duc était venu à ses fins.

Le jour de la distribution de ce grain de la Pouille, les Urbinates défilaient au Palais dans une loggia, où les répartiteurs avaient installé leurs tables et leurs registres, devant un des secrétaires du duc, un certain Comandino. Le blé leur était délivré contre deniers, ou, s'ils n'avaient pas l'argent, sous bonne caution. Vint un pauvre hère, qui n'avait ni l'un ni l'autre. « Dans ce cas, dirent les répartiteurs, nous n'avons pas le droit de délivrer du grain. » Alors du haut d'une lucarne pratiquée en face de la loggia, tomba une voix qui disait : « Comandino, donne-lui tout de même, je me porte caution pour lui. » C'était le duc qui épiait son monde.

Ainsi, veillait-il le plus possible en personne aux besoins de son peuple et s'il ne le pouvait, par des agents secrets, des *revisori*, qui parcouraient tout le duché en quête de misères à soulager. C'était les yeux du duc. Les uns, « hommes d'âge et d'une réputation au-dessus de tout soupçon », étaient à l'affût des jeunes filles de famille honnête qui « par pauvreté se trouvaient en péril de l'honneur », dit un vieux biographe du XVIe siècle. D'autres visitaient les couvents et les monastères, afin qu'aux servantes et aux serviteurs de Dieu rien ne manquât de nécessaire. D'autres dépistaient les pauvres honteux. Les mêmes recherchaient encore s'il y avait des marchands ou des boutiquiers accablés de familles nombreuses, de dettes ou d'autres disgrâces. Et pour ne pas risquer de différer de les secourir, ordre était donné que ces charitables espions auraient à toute heure accès auprès du maître. L'un d'eux, qui ne payait peut-être pas beaucoup de mine, ayant été repoussé et rudoyé par un *staffiere* du Palais, ce dernier fut fouetté publiquement, le duc voulant, jusque dans les plus petites choses, être obéi. Tout cela se racontait sous le manteau et entretenait, dans

tout le pays, la dévotion des petites gens envers le Borgne aux cent yeux. Plus d'un siècle après sa mort, on en parlait encore dans le peuple d'Urbino, — au dire de son historien Baldi qui écrivait à la fin du XVIe siècle, — et avant lui, c'est de la bouche même des vieillards dépositaires de récits entendus dans leur jeunesse que le chroniqueur Muzio l'a recueilli.

Il y avait alors, et il y a toujours, parmi les vignes et les arbres en pleine campagne, à San Bernardino, à deux kilomètres environ à l'est d'Urbino, un couvent occupé par des Franciscains réformés, appelés depuis *zoccolanti*. On y va encore aujourd'hui voir l'église attribuée à Bramante et qui serait ainsi son premier ouvrage, et les tombeaux du duc Federigo et de son fils Guidobaldo. Au XVe siècle, ces bonnes gens ne vivaient que des aumônes quotidiennes récoltées aux environs, et ne prenaient pas plus soin d'amasser que les oiseaux du ciel. Or, un jour d'hiver, une neige épaisse étant tombée qui comblait tous les chemins et en effaçait jusqu'à la trace, ils se trouvèrent fort empêchés de renouveler leur subsistance. La faim pressait. Que faire? Ils se pendirent aux cloches et les sonnèrent à toute volée, pour appeler à l'aide. Au début, les Urbinates n'y prirent pas garde, pensant qu'on fêtait là quelqu'un de ces nouveaux saints dont le comput alors n'était pas chiche, et que les moines goûtaient de célestes délices. Mais comme on n'arrêtait pas de carillonner, ils finirent par soupçonner que c'était l'alarme. Le duc réunit ses gens et à leur tête, la pelle en main, se mit à déblayer le chemin jusqu'au monastère, apportant, à la fin, aux pieux affamés, le réconfort de sa présence et, mieux, de ses panetiers.

Une autre fois, comme il chassait à courre dans le parc de Fossombrone, un homme s'approcha et lui remit un placet. Au moment qu'il le prenait, un daim passa, suivi de toute la meute au lancé : le duc piqua des deux pour suivre et dans le hourvari laissa tomber le placet. Le solliciteur, prenant ce geste pour une nasarde, s'en fut tout fâché. C'était un certain Niccolo, de Cagli, vétéran de l'armée feltrienne, dont les services n'avaient jusque-là guère reçu de récompense. Il avait perdu un procès touchant sa maison, avait résolu d'en appeler à son souverain, était venu de Cagli à Fossombrone, pour lui parler en personne et, là, apprenant qu'il était à la chasse, avait pensé le relancer jusque sur le terrain. A quelque temps de

là, le duc, apprenant que ce Niccolo se répandait en récriminations contre lui, manda à son commissaire de Cagli de le lui envoyer. Le plaideur, un peu honteux de ses intempérances de langage, n'avait guère envie d'y aller. Pourtant, confiant dans ses services passés et dans la mansuétude bien connue du vieux chef, il vint et le trouva en train de dîner dans la grande salle des audiences. C'était la coutume des gens qui avaient leurs entrées au palais de se ranger sur les côtés, afin de laisser libre le passage de la porte à la table servie. Le duc aperçut donc, dès son arrivée, le maugréant plaideur, ne dit mot, et continua son repas. Mais ayant fini et lavé ses mains dans le bassin, il l'appela : « J'apprends que tu vas partout disant du mal de moi et comme je ne me souviens pas t'avoir jamais fait d'offense, je voudrais savoir ce que tu as dit et de quoi tu te plains. »

L'autre commença par s'excuser, de façon assez obscure, mais pressé de s'éclaircir, il finit par raconter la scène du placet, et déclara qu'en raison de ses bons et loyaux services, de son zèle et de ses blessures, il lui avait paru que c'était un outrage que de courir après un gibier, au lieu de lui faire justice, d'autant plus que, par cette circonstance, les délais d'appel étant passés, un procès qui avait pour lui une grosse importance, se trouvait perdu sans retour : — de là, sa colère qui s'était exprimée en termes peut être excessifs... Là-dessus, le Duc se tournant vers les assistants : « Voyez quelles obligations sont les miennes envers mes sujets! Non seulement ils exposent leur vie pour mon service, mais ils m'enseignent à gouverner mon État ! » Et s'adressant au plaignant : « Niccolo, mon ami, tu as tout à fait raison et puisque tu as souffert par ma faute, c'est à moi de réparer le mal. » Il donna ordre au commissaire de Cagli de rembourser au vétéran la valeur de sa maison et toutes les dépenses de son voyage, quoiqu'il eût certainement le tort d'avoir laissé passer les délais d'appel.

*
* *

On voit, par là, que tout en mettant en œuvre les grands moyens, le bon duc ne négligeait pas les petits. C'est une des servitudes du chef, que de ne pouvoir faire le bien ou rendre la justice pour son plaisir intime : il faut qu'il marque le précepte par l'exemple et l'exemple par une mise en scène appro-

priée. Ainsi faisait l'élève de Vittorino da Feltre. Un fournisseur de la Cour n'arrivait pas à se faire payer par les clients qu'il y avait, ni par la maison du duc lui-même. Il finit par aller s'en plaindre à Federigo. « Eh bien ! fais-moi assigner devant le juge », dit celui-ci. Et comme l'autre s'en retournait sans répondre en « pliant les épaules » comme devant une fin de non-recevoir : « Et moi, je te répète qu'il faut me traduire en justice, reprit-il; il n'en adviendra que du bien non seulement pour toi, mais pour tout le monde. » Le créancier objectant qu'il ne se trouverait jamais homme de loi pour se charger de l'intimation, le Duc donna ordre aux recors de suivre l'affaire. Ainsi fut-il.

Un jour qu'il sortait du palais, en grand appareil, entouré de toute sa cour, on vit un sergent du tribunal, ce qu'on appelait alors un *piazzaro*, s'approcher de son souverain et à la stupéfaction générale, l'assigner à comparoir le jour suivant devant le Podestat pour répondre de sa dette. Sur quoi, le Duc s'arrêtant la mine contrite et interloquée et promenant son œil unique à la ronde, avisa le majordome du Palais et : « Entends-tu ce que dit celui-ci ? Or donc, dorénavant, fais en sorte que je ne risque pas d'être chaque jour traîné en justice tantôt devant tel tribunal, tantôt devant tel autre ! » Tout ce qu'il y avait là de débiteurs comprit l'apologue et se mit en devoir de payer ses créanciers, au lieu de les étrangler comme l'instinct l'y portait. Le Duc n'avait-il pas dit lui-même, jadis, dans sa jeunesse, « qu'il fallait qu'un créancier tînt bien peu à la vie pour oser réclamer de l'argent à un condottière » ?

Une autre fois, il eut vent que les rixes sanglantes se multipliaient dans la ville, aggravées par l'habitude où étaient les gens de porter des armes. Il fit donc dire au Podestat de prendre un arrêté très sévère pour ceux qui s'en allaient par les rues, armés sans nécessité. Puis il prit ses mesures pour être dehors avec toute sa cour et de passer sur la place du Marché, le *Mercatale*, au moment où le crieur public, après la préliminaire sonnerie de trompette, commençait à lire l'édit. Il s'arrêta, écouta fort attentivement, puis la lecture achevée se tourna vers son monde et dit : « Notre Podestat doit avoir quelque bonne raison pour prendre cet arrêté et puisque c'est son office, il convient qu'il soit obéi. » Sur ce, détachant lui-même l'épée qui pendait à son côté, il la donna à l'un de ses suivants avec

l'ordre de la porter au palais. Il lançait ainsi une mode nouvelle que les plus huppés se firent honneur de suivre aussitôt.

Les jours de marché, il s'arrêtait sur la place là où les paysans venaient traiter leurs affaires, jouer à *l'aïta*, ou gloser des nouvelles du jour. Il se mêlait à eux, questionnait l'un, gourmandait l'autre, plaisantant avec tous, salué de tous, saluant chacun, si attentif à ne manquer à personne que le dicton s'en fit : *Plus occupé que le bonnet de Federigo !* disait-on de quelqu'un d'affairé. Il faisait le tour du marché, tâchait de faire avouer leurs gains aux vendeurs, ouvrait l'œil si le blé était trop cher. « Ah ! ah ! disait-il aux commères, après leur avoir marchandé quelque chose, comme je suis le Seigneur, je n'ai pas d'argent sur moi et bien sûr vous ne me feriez pas crédit, vous auriez bien trop peur que je ne vous paie pas ! » Puis il continuait sa ronde, levait le nez devant les maisons en construction, interpellait le bâtisseur, le poussait à la dépense, parfois y contribuait et même s'entremettait auprès des voisins pour arrondir le terrain et faire une maison plus belle. « Ainsi peu à peu, dit un vieil historien urbinate, la ville, quoique en terrain fort difficile à bâtir, devint fort belle. »

Rencontrait-il un père pourvu de nombreuses filles, il lui demandait où en était leur établissement et sur sa réponse, que le défaut de dot y était le grand obstacle, il lui donnait quelque argent ou un emploi au Palais. Quand c'était une brouille entre les familles ou leur morgue qui contrariait un mariage, il faisait comparaître les parents, tâchait de les persuader de la supériorité du mérite personnel sur la naissance. S'il n'y arrivait pas, il prenait un parti radical : il déclarait que les vertus de la future l'ennoblissaient tant à ses yeux qu'il avait résolu de l'adopter. « Eh ! eh ! on la trouverait d'assez bonne famille, comme cela ! » Puis il commandait lui-même le dîner de fiançailles et mariait son monde, incontinent.

Apprenait-il qu'un marchand était mal dans ses affaires, il poussait la porte de sa boutique, s'asseyait à son comptoir, tâchait de lui faire avouer son cas, et quand ce cas était tel qu'on pût y porter remède, après avoir mûrement réfléchi et pris toutes ses informations, il lui faisait une avance qui le remettait à flot. Assureur, prêteur, importateur de grains, philanthrope, « urbaniste », résumant par l'action directe, et dans cet orbite restreint que la vue d'un homme peut parcou-

rir et sa main atteindre, tout ce que les grands organismes anonymes et automatiques modernes tâchent de réaliser, le « vertueux Condottière » donnait le plus parfait exemple de ce que Le Play a appelé de nos jours une « autorité sociale ». « Aussi, dit un témoin, c'était chose incroyable à voir que son règne. Tous ses sujets étaient à leur aise : il les faisait riches en les employant à tous les bâtiments qu'il a construits. Dans cette ville, c'est-à-dire dans toutes les villes de son pays, *on ne voyait pas un miséreux ni un mendiant.* »

Toutes les villes de son pays, ce n'était pas peu dire. A la fin de son règne, le duché, tel que ses conquêtes ou reprises l'avaient fait, s'était agrandi à peu près au triple du patrimoine primitif. On pourrait le comparer un peu à notre ancien Limousin. Il s'étendait depuis la République de Saint-Marin au nord, qui n'en faisait pas partie, mais lui était étroitement alliée, jusqu'à Gubbio, en Ombrie, au sud, et depuis les Alpes de la Lune à l'ouest, jusqu'au delà de Fossombrone, à l'est, c'est-à-dire tout le Montefeltro proprement dit, avec sa capitale stylite San Leo, puis la ville et le territoire de Castel Durante. Ce bourg, ainsi nommé d'un certain Guillaume Durand, de Narbonne, évêque en son vivant et aujourd'hui titulaire d'un tombeau fameux de *la Minerve* à Rome, puis rebaptisé plus tard *Urbania*, du nom du pape Barberini, était l'orgueil des comtes d'Urbino. Gubbio, où l'un de leurs ancêtres avait remplacé les descendants du « loup » converti par saint François d'Assise, figurait aussi parmi les joyaux de leur bonnet ducal. Enfin, le duché comprenait à cette époque les territoires de Fossombrone, de Sant'Angelo in Vado, de Cagli et de Pergola : en tout sept villes épiscopales, et de trois à quatre cents villages fortifiés ou *castelli*, avec une population d'environ cent cinquante mille habitants.

Sans cesse par monts et par vaux, soit pour aller courre le cerf le long du Métaure dans ses deux grands parcs à gibier clos de murs, l'un contigu à Castel Durante, l'autre non loin de Fossombrone, soit pour surveiller les palais qu'il faisait bâtir à Gubbio, à Cagli, à Fossombrone, ou terminer à Castel Durante, ou les forteresses qu'il élevait ou réparait, à Sant'Agata, à Pietragutola, à Montecerignone, à Pietrarobbia, à la Serra, à Sant'Abondio, à Sant'Ippolito, à Montalto, à la Pergola, les embellissements qu'il apportait à Cantiano, à Costacciaro, à la Carda, à Mercatello, à Sassocorbaro, le duc maintenait le

contact avec tout son peuple qui saluait au passage sa bonne grosse figure crochue. Lui-même, il saluait quiconque il croisait en chemin d'un mot gracieux et le plus possible approprié : « Comment va ton vieux père ? Où est ton frère ? Et les affaires marchent-elles bien ? As-tu de nouveau pris femme ? » A l'un, il « touchait la main », à l'autre il mettait familièrement la sienne sur l'épaule, à tous il répondait la barrette au poing, spécialement plein de révérence pour les gens d'église, tant séculiers que réguliers, auxquels il accordait force honneurs, quelque argent, et aucun pouvoir. Un jour qu'il s'en revenait de Fossombrone à Urbino, il rencontra sur la route une fiancée que, selon l'usage à cette époque, quatre citoyens « respectables » conduisaient à son futur mari. « Qu'est cela, dit-il ? une noce ? j'en suis ! » Et sautant de son cheval, il se joignit au cortège et ne le quitta pas qu'il n'eût festoyé et pris sa part de toutes les réjouissances comme un simple citoyen. Ce grand condottière avait des façons de roi d'Yvetot.

Le monde au xve siècle, le monde latin veux-je dire, en a connu trois de ces souverains fastueux et débonnaires, et précisément dans le même temps, presque exactement contemporains, assez pour qu'au besoin ils eussent pu dîner ensemble ou se battre : le duc Borso d'Este, le roi René et le duc d'Urbino. Tous trois furent maîtres de petits États et de grands artistes et ont laissé dans la mémoire des peuples quelques traits du type que le chansonnier devait célébrer un jour comme l'idéal du prince. Ils étaient, d'ailleurs, assez différents. Des trois, le roi René était le seul artiste, le duc d'Urbino le seul homme de guerre, et le duc Borso, tout au rebours des deux autres, n'était aucunement lettré. Mais, sur un point, ils se ressemblaient ou, du moins, nous voyons se ressembler leurs images légendaires. C'est le point qui importe le plus aux peuples. Tous les trois passent pour avoir voulu rendre heureux leurs sujets et engendré la bonne humeur. Mais le seul qui l'ait fait vraiment et dont l'histoire certifie entièrement la légende, c'est le soldat de métier, c'est le duc d'Urbino.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

(A suivre.)

SUR LES BANCS DE FLANDRE

II (1)

AU CONTACT

« L'ORIFLAMME » ET LE « BRANLEBAS »

Rallions les bancs de Flandre où nos torpilleurs d'escadre et de défense mobile continuent leur énervante faction.

L'été de 1915 est venu. Après une année de réflexion, les torpilleurs ennemis se risquent enfin dehors. Deux d'entre eux, des plus neufs et des plus vigoureux, foncent, le 9 août, sur le *341* et le *342* lesquels, avec un toupet infernal, croisaient devant Ostende et s'échappent, bien que les chasseurs les aient poursuivis jusqu'en vue de Nieuport. Une semaine plus tard, nous en envoyons deux autres, comme appât, narguer de tout près trois gros Allemands tout neufs. Rien à faire. Pudiquement les ennemis se replient et rentrent au port.

Six jours encore et nous voici au 22 août.

Nuit calme, baignée de la splendide clarté des mers du nord aux rares périodes de ciel net. L'atmosphère est pure comme eau de torrent.

Les torpilleurs de service, l'*Oriflamme* et le *Branlebas*, cinglent vers les extrêmes avant-postes, vers le banc Ruytingen.

L'*Oriflamme*, commandée par le lieutenant de vaisseau Le Gall, marche en tête. Petit, mince, barbu, la figure finement

Copyright by Paul Chack, 1927.
(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

burinée, Le Gall est un calme et un silencieux. Son regard rêveur prend soudain une acuité d'épée lorsqu'il faut sauter de la pensée à l'action. Son *Oriflamme* fait partie de la série de 54 torpilleurs de 350 à 400 tonnes construits chez nous vers 1900 et parfaitement démodés en 1914. Elle porte une pièce de 65 millimètres, quatre de 47 millimètres et deux tubes lance-torpilles. Le *Branlebas* est pareil. Si le combat était simplement une affaire de tonnage, de chevaux-vapeur et de poids d'obus, ce serait folie d'envoyer ces deux-là où ils vont ce soir.

Mais l'action de nuit est surtout question d'hommes et d'entente entre les chefs. Les six bateaux de l'escadrille, dont l'*Oriflamme* et le *Branlebas* forment une section, ont travaillé ensemble tout l'hiver sur les bancs de Flandre et souvent beaucoup plus loin. Tant et si bien que vous pouvez les prendre deux par deux ou six par six, vous aurez toujours affaire à un bloc bien forgé, sans paille.

Neuf heures. — La lune, en son premier quartier, est plaquée au sud-ouest sur le ciel de velours piqueté de diamants. En route à l'est, précédés de leur ombre, l'*Oriflamme* et le *Branlebas* s'avancent à pas de loup, dix nœuds tout juste. Leurs étraves discrètes fendent, sans bruit, la mer vaguement phosphorescente, l'écartant en petites lames dont on perçoit à peine le reflet bleu d'acier. La brise est tombée, laissant vivre une légère houle de sud-ouest, régulière et apaisante comme la respiration d'un dormeur sans rêves. Aucun jaillissement d'écume, aucun choc de vagues contre le bordé, tout est silence. Parfois, un goéland, brusquement réveillé par les lames de sillage, troue la nuit de son cri pointu et s'envole, chiffon blanc tout de suite absorbé par l'ombre.

Dix heures. — Un feu sur l'eau, à bâbord, très loin. Toutes les jumelles dessus. Éclats réguliers, toutes les quatre secondes. Bon. C'est la bouée à occultations qui jalonne l'extrémité ouest du banc de Middelkerke. L'*Oriflamme* appuie sur la gauche pour s'en rapprocher. Sans signal, le *Branlebas* suit, collé dans le sillage de son chef de file. Une seule volonté semble guider les deux torpilleurs.

Wackernie, lieutenant de vaisseau, qui commande le *Branlebas*, est un Flamand blond de haute stature et de robustes épaules. De cet homme, solide dans le jugement comme dans l'action, se dégagent une assurance et un calme contagieux. Sur

sa passerelle, qui paraît trop frêle pour le porter, sa présence silencieuse donne confiance à tous. Assis sur un pliant, il fixe la masse noire de son matelot d'avant. Sous ses pieds la tôle frémit à peine aux 100 tours par minute des machines. A son côté, l'enseigne de quart interroge la nuit. Dans le nord, de vagues nuées bizarres traînent sur l'eau.

Onze heures. — Le banc Breedt occidental est droit derrière, le banc d'Ostende droit devant. Le beau temps et la mer voisine de son plein permettent de s'engager dessus et de dédaigner les chenaux d'eau profonde, souvent minés par l'ennemi.

— Les tribordais à l'appel !

C'est l'heure de la relève. Dès que les gens de tribord auront gagné leurs postes, les bâbordais iront se coucher. Ostende est à 8 milles à peine. Si l'ennemi entre ou sort, on le verra. Peut-être est-il là, quelque part devant nous. Ce qui est sûr, c'est que la lune, elle, est sur notre arrière et que nos bateaux, placés entre l'assaillant probable et la clarté laiteuse, ont toutes chances d'être vus sans voir... ou de voir trop tard. Il y a du reste gros à parier que l'ennemi ne sortira pas plus ce soir que d'habitude. Il n'ose pas même mettre le nez dehors par les nuits d'encre. Donc ce soir...

...Ce soir, Le Gall, immobilisé, jumelles aux yeux, fixe un point de l'horizon sur l'avant et légèrement par bâbord. Et, dans un murmure, il commande :

— Les bâbordais ne se coucheront pas.

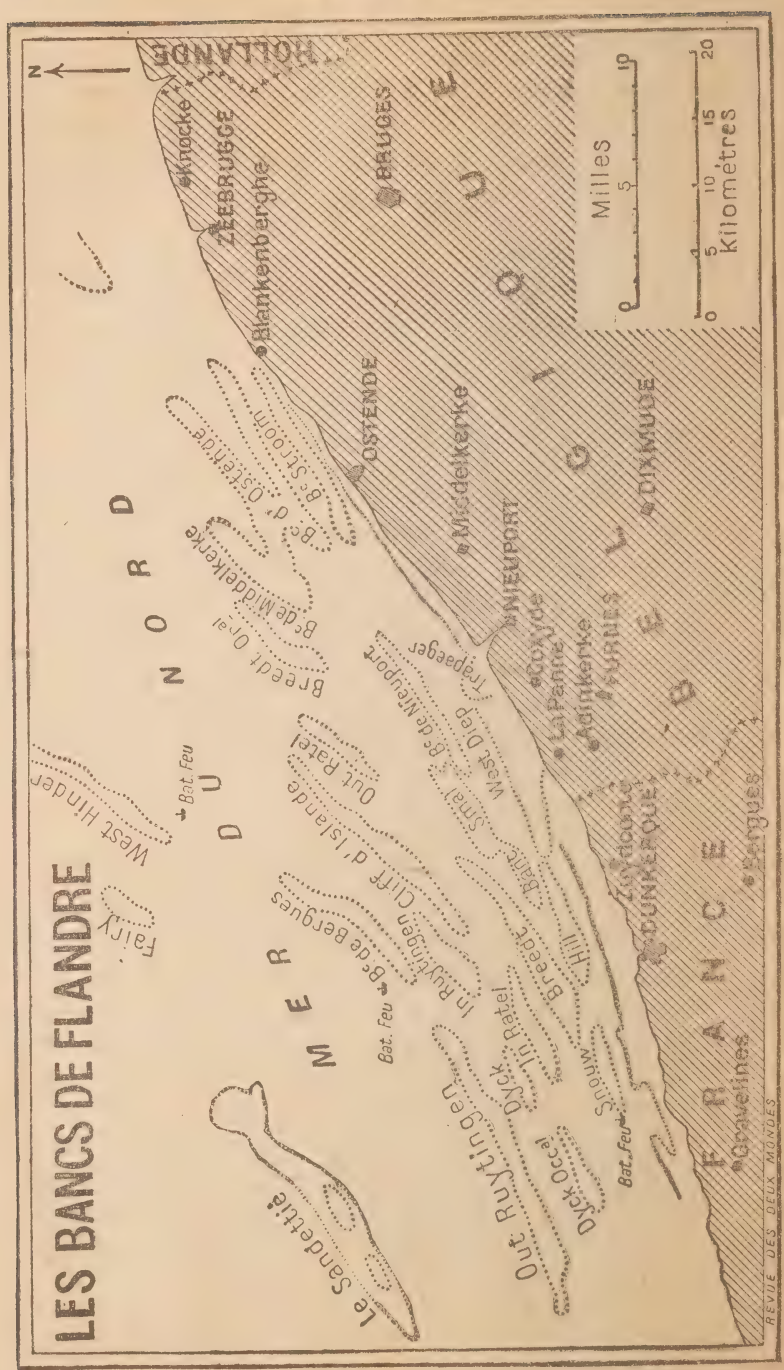
Il veut garder tout son monde sous la main.

Et voyez : sur le *Branlebas*, Wackernie, sa pipe éternellement sous pression soudain lancée dans la boîte à cartes, braque ses jumelles sur l'avant et un peu à gauche. Et il garde, lui aussi, tous ses hommes en haut.

Sur la passerelle de l'*Oriflamme*, sur la passerelle du *Branlebas*, on chuchote.

— Il y a quelque chose sur l'eau.

Il y a quelque chose... Un morceau de nuit semble prendre vie là-bas. Oh ! ce n'est guère visible. Ne gardez pas les yeux rivés dessus ; sinon, vous ne verrez plus rien. Regardez plutôt légèrement à droite ou à gauche de l'endroit en question et puis ramenez doucement vos jumelles en fauchant l'horizon. Tenez, ici, à 10 degrés par bâbord. Une ombre sur de l'ombre. On la devine... on la voit. Profil allongé de petit croiseur ou



LE DÉDALE DES BANCS

de grand torpilleur. Il fait route Nord-Est comme nous, et comme nous, sans se presser.

— Signalez au *Branlebas* : « Alerte, soyez prêt à combattre. »

« Blanc-Vert-Rouge », clignote la ratière de l'*Oriflamme*. Au fanal discret, le *Branlebas* répond : « Paré ». Wackernie n'aime pas les mots inutiles. Il a repris sa pipe dont le tirage activé marque seul la jubilation formidable du fumeur.

A quelle distance est-elle, cette chose sur l'eau? Impossible de s'en rendre compte. On mesurera tout à l'heure, à coups de canon. 3000 mètres peut-être, ou 2000? N'importe. A 24 nœuds on sera dessus dans 4 minutes, si elle est à 3000 mètres et dans 3 minutes si elle est à 2000. Et, ma foi, dans un temps moitié moindre, si elle veut bien nous épargner la moitié du chemin en fonçant sur nous... La nuit, à la mer, les événements vont bien plus vite que je ne puis dire.

Mais, si ce bateau-là fuyait vers son gîte tout proche...

Ça, jamais par exemple! Pour une fois qu'on en tient un, il faut lui couper la retraite tout de suite. Mais d'abord, est-il seul? Il faut y songer, et je vous jure que Le Gall a depuis longtemps prévu et étudié tous les cas de rencontre nocturne.

Il calcule ses chances : « Voyons. Pour assurer le coup, il faut nous placer entre l'ennemi et Ostende. Me lancer à 24 nœuds? Mauvaise manœuvre. D'abord, rien ne presse, il faut donner à mes tribordais, qui viennent de monter, le temps de s'accoutumer à l'obscurité. Et puis, à 24 nœuds, avec notre sale charbon en roches, les cheminées vomiraient un panache de flammes visibles jusqu'au feu de Dieu... L'autre nous repérerait aussitôt. Il ne nous a pas encore vus, puisqu'il n'a changé ni sa route ni sa vitesse. Pourtant la lune est contre nous. Alors? Alors ou bien ces gens-là veillent rudement mal, ou bien ils nous prennent pour un des leurs et se disent qu'à toucher Ostende jamais des Français n'oseraient... Raison de plus pour continuer à petite vitesse et les laisser mijoter dans leur erreur. Plus nous nous démasquerons tard et de près, mieux nous aurons sa peau. Avec notre 65 et nos 47 il faut cogner à bout portant, sans quoi, c'est lui qui nous aura avec ses canons plus gros. Voyons le compas de relèvement. Ça va. Nous gagnons sur lui, même à 10 nœuds. »

Toutes ces réflexions n'ont pas demandé 30 secondes. La section française glisse dans l'ombre doucement, doucement...

Le Gall continue : « Je n'y comprends rien. Il nous voit à présent, ce sacré bateau. On n'en est même plus à 2000 mètres. Et ça ne peut pas être un Anglais. Je reconnais sa dégaine comme en plein jour... Mais si, quand même, c'était un Anglais. Tant pis, nous allons bien voir.

— Allumez le signal de reconnaissance.

Aux premières lueurs du signal, fait à 11 heures 12, l'Allemand, visiblement surpris, tire un coup de canon isolé, dont l'obus tombe entre l'*Oriflamme* et le *Branlebas* et à 400 mètres à droite de leur sillage.

— A toute vitesse les machines. Allumez le projecteur. Commencez le feu !

L'*Oriflamme* à la voix de son chef et, dans l'instant, le *Branlebas* s'embrasent de l'éclair de toutes leurs pièces. Et les voilà lancés. Ils sont magnifiques. Leurs canons débitent à vitesse folle. Le projecteur de Le Gall a saisi la grande forme grise qui se sauve. Un coup de roulis envoie le pinceau lumineux sur le pavillon de la marine impériale allemande qui flotte au mât arrière. Nos hommes hurlent de joie. Les explosions rougeâtres de notre mélinite jaillissent en étincelles, comme une pluie de silex frappant l'acier de la coque ennemie.

Le *G-137*, — ainsi s'appelle l'Allemand, — le *G-137* est en fuite.

Que voulez-vous ? C'est l'ordre... Si ce torpilleur avait la consigne de tenir tête, soyez certains que son commandant foncerait. Mais ses chefs lui ont dit que mieux valait ramener son bateau intact que de couler un adversaire. S'il attaquait au lieu de fuir, il détruirait sûrement l'un des nôtres, peut-être les deux. Il n'a pas osé dès les premières secondes et maintenant il est trop tard. Dominé tout de suite par notre feu, il n'arrive même pas à allumer son projecteur, lequel ne montre qu'un disque rougeâtre et vacillant. De ses cheminées sortent des nuages de fumée dense, écran derrière quoi il essaie de se cacher.

Regardez les nôtres appuyer la chasse furieuse.

La succion de leurs hélices, lancées à 500 tours, creuse dans la mer une dépression où s'enfoncent leurs étambots suivis par une intumescence d'écume qui domine l'arrière et semble à chaque instant devoir s'écrouler à bord. Sous l'effort des 7000 chevaux-vapeur, les coques légères vibrent comme

diapasons, les étraves sortent tout entières de l'eau. On dirait que l'*Oriflamme* et le *Branlebas* vont s'envoler.

Combien donnent-ils? On ne sait. Les chauffeurs en mettent tant qu'ils peuvent. *La Marseillaise*, qu'ils chantent, arrive sur le pont par les manches à vent... Le charbon saute littéralement des soutes dans les foyers. Hardi, les gars d'en bas ! La victoire repose sur votre souffle et sur vos muscles. Les chefs ont fait leur travail et les canonniers mettent leurs coups au but.

Oui, mais pour que les coups restent au but, il faut sans cesse allonger le tir... Autrement dit, nous perdons du terrain.

Rien à faire. Les bateaux du type G filent 3 nœuds de plus que les nôtres.

Pourtant l'ennemi encaisse. Son pont avant brûle. Il galope quand même. On n'aura jamais le temps de l'achever avant qu'il arrive chez lui. Dépêchons-nous, on approche de terre...

L'ennemi a fini par allumer son projecteur dont le pinceau croise celui de l'*Oriflamme*. La lumière éblouissante change les volutes d'étrave en énormes plumes d'autruche blanches, frisées et frangées d'un vert opalin.

11 heures 20. — La côte est tout près... On se bat depuis huit minutes à peine, et l'Allemand va passer à l'avant de notre ligne, s'ouvrir la route du salut. Ils riront demain, à Ostende...

A cet instant entre en scène Marhic, second-maître torpilleur de l'*Oriflamme :* vingt ans de service, onze ans de grade, modeste, solide, blanchi sous l'embrun.

Depuis vingt ans il écoute ronfler des dynamos, il raboute des câbles électriques, il règle des projecteurs, il manipule des mines et des torpilles. Il a même lancé bon nombre de torpilles en temps de paix, pour exercice, mais un officier était toujours là pour calculer le triangle de visée.

C'est le travail de l'enseigne Huré, second du bord, un « chic officier », s'il en fut jamais. Il a dû quitter le tube pour courir à l'avant où les canonniers l'appellent. Marhic voudrait bien voir revenir son officier. Pour la vingtième fois, il vérifie son tube et la petite gargousse de poudre juste assez forte pour projeter la torpille à la mer. Autour de lui les hommes s'énervent. Va-t-on laisser aux canonniers tout le travail ? Ce n'est pas la peine alors de s'esquinter tous les jours à régler, à un cheveu près, les mille organes de la torpille

pour la laisser au tube quand le Boche est là. Sûr et certain, l'enseigne a oublié.

Exaspéré, Marhic éclate :

— Bouclez vos clapets, têtes de mules. Si le lieutenant n'est pas là, c'est qu'il a autre chose à faire qu'à regarder vos figures. On a bien le temps de lancer. Et d'abord, ce sacré maudit fumiere st trop loin. En tirant dessus maintenant, on le raterait.

— La torpille peut bien faire 2000 mètres, grommelle un quartier-maître.

— Tu ne m'apprends rien, répond Marhic. Elle peut faire 2000 mètres. Et tu auras l'air fin quand elle aura passé devant ou derrière au lieu de taper dedans. Qu'est-ce qu'on t'a appris sur le *Marceau* (1) si on ne t'a pas dit que pour mettre dans le mille, il faut lancer à 400 mètres. Tu peux te tromper de cinq nœuds sur la vitesse du Boche et de deux quarts sur son cap, tu le crèves quand même, si tu attends d'être dessus pour lâcher le poisson.

Marhic a raison. Les erreurs du triangle de visée ont d'autant moins d'influence qu'on est plus près du but.

— D'accord, fait l'autre, mais pendant qu'on attend, il finira par bousiller le tube et nous avec.

— Bousiller le tube ? Avec quoi ? Tu ne vois pas qu'il tire comme une femme saoule ?

Marhic a encore raison, les obus allemands arrivent, serrés, mais tombent dans l'eau. Seules quelques balles de mitrailleuses, mieux ajustées, sifflent sur la passerelle et autour des canons arrière.

Quand même, il est temps d'agir. Le tube est pointé en chasse extrême, jusqu'à buter contre la cheminée. Toujours pas d'enseigne. L'officier organise le passage des munitions des soutes de réserve. Tous les coups en parc ont été tirés. Et les pièces ont faim. Les minutes fuient. L'ennemi est encore à 1000 mètres, mais il va passer sur notre avant et sortir du champ de tir des tubes. Occasion manquée...

Non. Marhic n'attend plus. Couché sur le tube, il manie les réglettes de pointage et grommelle :

— Voyons : 27 nœuds à vue de nez pour le fumier et

(1) Le vieux cuirassé *Marceau* était, avant la guerre, l'école des torpilleurs.

20 degrés pour la route qu'il fait, à un poil près. 36 nœuds pour la torpille, ça, c'est connu. Paré. Oh! tonnerre!

Le triangle construit, la ligne des deux pointes qui donne la visée passe déjà en plein sur l'Allemand.

— Feu! hurle Marhic.

Claquement du percuteur. Eternuement ridicule de la petite gargousse. Floc! La torpille est à l'eau.

Cinq secondes plus tard et c'était trop tard...

Dans l'avenue lumineuse que tracent les projecteurs sur la mer, court le sillage de la torpille, tout blanc, tout droit. En ce moment, il a l'air de vouloir passer loin sur l'avant du but. Mais le second-maître a bien calculé son affaire. Il écoute... En vain. La canonnade fracasse les oreilles et, dans l'intervalle des coups, les ventilateurs de chauffe rugissent à vous rendre fou...

— Mouche, bon Dieu!

A tribord de l'ennemi, bien éclairée par le projecteur de l'*Oriflamme*, une gerbe d'eau et de fumée s'élance.

Le vieux second-maître a porté le coup mortel.

La marine française compte des milliers de gradés simples, obscurs et usés par le travail. On les trouve, le jour de la bataille, soudain rajeunis. Cette élite s'appelle *la maistrance*, elle est la clef de voûte de notre édifice naval. Pour elle, la marine emploie la formule « zèle, honneur et fidélité » qu'elle inscrit, comme adieu, sur le livret des gradés lorsqu'après vingt-cinq ans de service, elle les renvoie chez eux avec une retraite de misère toujours, et la médaille militaire, quelquefois.

Le projecteur allemand s'éteint, tandis que, du *G-137*, s'élèvent des fusées, blanches et rouges. Il appelle à son aide les batteries de côte et la mer soudain s'illumine. Une salve d'obus éclairants, tirés par les canons d'Ostende, vient d'éclater.

— A gauche toute, commande Le Gall.

Il s'agit de mettre le torpilleur agonisant entre nous et les batteries. Nos bateaux cessent le feu. Le combat a duré treize minutes.

L'arrière de l'Allemand s'enfonce, son avant est pointé à 45 degrés vers le ciel. Autour de lui la houle, souillée d'une épaisse couche d'huile sortie par les blessures, semble une moire qu'irisent les projectiles lumineux. Dans les plis de cette moire, des ombres se débattent qu'on ne pourra secourir, car la côte entière s'embrase; les batteries allemandes canonnent nos

torpilleurs. Barrage vers la terre, barrage vers le large. L'*Oriflamme* et le *Branlebas* sont enfermés. Tous calibres allemands sont à l'ouvrage. La mer envoie vers les étoiles des gerbes de toutes hauteurs. Les obus rugissent, les éclats hurlent, tout proches. Un seul, frappant en plein, arrêterait net un bateau. Et ce serait la mort, ou la geôle allemande... Par bonheur, souvent les éclats filent verticaux et retombent sans force. Parfois un coup frappe si près de l'avant qu'on traverse sa gerbe énorme dans l'instant qu'elle retombe. Déluge et puanteur âcre de l'explosion... Aux places où les geysers ont jailli, la mer reste maculée comme si on venait d'y vider une tonne d'escarbilles.

Par miracle nos bateaux passent. Victorieux, intacts, pas une avarie, pas un blessé. Le *G-137*, lui, gît au fond de la fosse creusée entre le banc Stroom et le banc de Middelkerke.

Minuit. — Sur leur route de patrouille habituelle, l'*Oriflamme* et le *Branlebas*, canons ravitaillés et torpilles prêtes, attendent un nouvel ennemi.

CANONS ANGLAIS

23 août, 3 heures du matin. — L'aube approche. L'*Oriflamme* et le *Branlebas* sont dans le West-Diep. Derrière eux, plus un bruit. Les éclairs d'un projecteur paresseux balaient un instant la mer, derniers clignements d'yeux des défenseurs que le sommeil gagne. Ils s'éteignent bientôt. La côte est endormie. La lune aussi se couche, la petite houle s'apaise, la brume légère qui précède la venue du jour commence de traîner sur la terre et sur l'eau.

Gagnons le large. Regardez entre le West-Hinder et le banc de Bergues. Sur la mer grouille une étrange cohue. Trois grosses ombres, précédées et entourées de fantômes minuscules, se traînent vers l'est. Autour de cette armada silencieuse et sans feux, des silhouettes effilées vont, reviennent, zigzaguent comme des chiens fous. Il y a là plus de cent navires, toute une flotte serrée, qui rampe à toute petite vitesse dans l'obscurité. Sans signal, parfois tous appuient ensemble sur la droite ou sur la gauche. Une escadre bien entraînée est seule capable de si belles évolutions. Mais les escadres anglaises sont à Scapa-Flow, dans les Orcades, et les Allemands ne sortent jamais. Les

voyez-vous se traînant à cinq nœuds entre la côte d'Angleterre et la Belgique? Le cortège gagne vers la côte belge. Le clapotis léger des courants de marée raclant les bancs de Flandre commence de se confondre avec les mille ondulations entrecroisées du sillage des arrivants.

Le ciel pâlit. Une bande pourpre embrase l'horizon de l'est. Elle gagne en hauteur et la côte commence de se profiler en découpures nettes sur le fond lumineux. Ostende est sur la droite de la flotte bizarre et, droit sur son avant, les cheminées d'usines de Zeebrugge, coiffées d'un nuage qu'aucune brise ne dissipe ce matin. Au large, l'horizon reste brumeux. La fumée des cent navires s'ajoute aux vapeurs de l'aube. Approchons-nous pour les reconnaître.

Les plus imposants d'abord. Ce sont trois monitors, énormes et étranges. A partir de la flottaison, leurs murailles s'épanouissent dans l'eau, tribord et bâbord, en deux énormes boursouflures que les Anglais ont baptisées *bulges*, ce qui veut dire « ventres », et ces ventres-là, les monitors les portent sur leurs flancs. On dirait que la partie immergée de leur carène souffre d'une double fluxion. Sur leur pont est posée une grosse tourelle qui projette, par son embrasure, deux canons jumeaux de trente centimètres.

Ils déplacent 6 000 tonnes et calent tout juste trois mètres d'eau, ce pour quoi ils se moquent des mines, mouillées trop profondément pour les effleurer. Ils n'ont davantage cure des torpilles, lesquelles ne sauraient éclater que contre la paroi des *bulges*, laissant intacte la vraie coque, la coque intérieure qui enferme chaudières, machines et tout le tremblement. Ces monitors prétendent filer huit nœuds, mais ne leur en demandez pas plus de six.

Le *Lord-Clive*, le *Sir-John-Moore* et le *Prince-Rupert*, tels sont leurs noms, vont bombarder Zeebrugge.

Voyons, c'est fou... Voilà des bateaux qui vont défiler à 6 nœuds devant un nid de submersibles! Ils n'ont pas une heure à vivre. L'attaque sous-marine peut et doit venir.

Mais non. Regardez le quadrille extraordinaire que dansent les cent navires autour des trois monitors. On dirait l'émoi d'une fourmilière soudain bouleversée. Des dragueurs de mines ratissent le fond, des destroyers tournoient, et 80 chalutiers mettent à l'eau chacun 600 mètres de filets. Tant et si bien qu'au

bout de vingt minutes le *Lord-Clive* et ses deux compagnons sont entourés par une barrière invisible de mailles d'acier que les chalutiers remorquent. Filets farcis de mines et filets indicateurs, tous mortels pour les sous-marins.

Au milieu de cette enceinte les monitors vont tirer comme à l'exercice. De leurs canons qui semblent d'immenses télescopes visant les étoiles, jaillissent les premiers éclairs rouges et les nuages noirs de la cordite. Ils tirent sur les écluses, les ateliers, les bateaux mouillés dans les canaux. De tout cela ils ne peuvent rien voir, le grand môle en faucille de Zeebrugge masque tout. Mais quels sont ces signaux lumineux qui semblent partir de terre ? L'amiral Bacon a simplement installé, à toucher la côte, deux îlots factices, microscopiques et surpeuplés, deux plates-formes de quatre mètres carrés portant deux officiers, deux hommes et tout ce qu'il faut pour signaler les écarts des coups et rectifier le tir. Le tout est perché au sommet de trépieds en rails de chemin de fer, si bien agencés qu'à pleine mer, — en ce moment la mer est pleine, — l'ensemble émerge d'un mètre tout juste.

Ce matin, à l'instant que la côte s'est endormie, deux cargos sont allés tranquillement mettre en place ces trépieds.

Les batteries ennemies ripostent en vain. Les monitors sont trop loin. Et les Allemands ne voient pas les plates-formes d'observation trop petites. Et aucun sous-marin ne se risque. Ils aiment mieux s'adresser aux paisibles navires marchands.

Sept quarts d'heure s'écoulent ainsi. Tir terminé. Demi-tour. Un signal et, dans un ordre parfait, chacun passe du poste d'attaque au poste de navigation. On rembarque les trépieds sous le feu nerveux des Allemands qui ont fini par les voir. Puis l'armada met le cap sur l'Angleterre. A Zeebrugge, des bateaux et des dragues sont au fond, des écluses ont souffert, des usines sont démolies. Les Allemands commencent d'enterrer leurs morts.

Ce bombardement, d'aspect si facile, est un admirable travail. Voici pourquoi.

Vous venez de voir 80 chalutiers naviguer, évoluer, tenir leurs postes comme des navires d'escadre. Eh bien, jusqu'à l'arrivée de Bacon à Douvres, ces bateaux-là, échelonnés avec leurs filets à la traîne, entre les bancs de Flandre et la côte anglaise, se contentaient de se laisser dériver avec les courants

de marée, attendant tranquillement que quelque Allemand maladroit se prenne dans leurs mailles.

Un beau jour, l'amiral Bacon s'est mis en tête que les vieux patrons pêcheurs commandant les chalutiers pourraient faire, et feraient des manœuvres en ordre serré. Ce fut un beau bouleversement. Il fallut faire la classe aux vieux mangeurs d'écoutes. Campé devant un tableau noir, un officier de la Marine royale, rasé, correct et élégant, a dévoilé les mystères des lignes de front, de file et de relèvement, de l'ordre en colonnes, des mouvements tous à la fois ou par la contre-marche à toutes les faces tannées et hirsutes, aux oreilles ornées d'anneaux d'or, à tous ces barbus qui, boudinés pour l'occasion dans leur uniforme, avaient presque tous l'air de bouledogues sanglés dans des paletots de chiens pékinois... Mais quels yeux dans ces rudes figures! Des yeux qui flambaient de lucidité heureuse. Pas besoin de longues démonstrations. Le moins expérimenté de ces gens avait vingt ans de navigation dans la mer du Nord. En deux mois, le tour de force était accompli.

Accompli grâce à l'amiral Bacon. Ténacité, imagination, audace : trois mots qui définissent l'amiral. Quelle audace ne faut-il pas, en effet, pour lancer à 6 nœuds cette flotte vers la côte belge! Imaginez une force allemande pareille venant se promener deux heures durant devant Douvres ou devant Dunkerque. Hélas! jamais l'ennemi n'offrira pareil objectif à nos canons... Supposez seulement six torpilleurs allemands bien commandés surprenant le cortège anglais lourd et lent, pendant sa descente vers le sud... Bacon y songeait. Il savait quel désastre eût été pour lui une telle rencontre, mais cette idée ne l'arrêtait point, car, à sa ténacité, à son imagination et à son audace, l'amiral ajoutait un mépris profond et raisonné pour l'adversaire, mépris justifié par les résultats.

Il faut maintenant attaquer Ostende, l'autre tanière. Zeebrugge n'est que l'orée du canal qui mène à Bruges. Ostende est un vrai port et le port est en pleine ville: maisons à droite, maisons à gauche, serrées à toucher les quais, maisons qu'habitent des Belges souffrant assez du contact de la bête pour qu'on leur épargne les projectiles perdus. Comment faire? Les Allemands ont mouillé leurs bateaux de guerre au beau milieu du port. L'amiral Bacon aimerait mieux laisser

les sous-marins et les torpilleurs ennemis vivre et proliférer à Ostende que de tuer les sujets du roi Albert.

Plus encore qu'à Zeebrugge, il faut un tir absolument précis. Et les Anglais ont en mains beaucoup moins d'atouts. Plus d'espoir en la surprise, c'est fini depuis le 23 août. Maintenant les aviatiks et les albatros montent la garde au-dessus des bancs de Flandre... Et les défenses côtières sont formidables. On n'en connaît que la batterie Hindenburg, quatre pièces de 32 centimètres qui tirent à 16 kilomètres. Il y en a sûrement d'autres.

Fin août les Anglais sont prêts. Après quelques faux départs, l'amiral Bacon appareille le 6 septembre au soir.

7 septembre. — Le jour se lève. Sur l'horizon rose se dessinent les blocs cubiques des grands hôtels et les dômes du kursaal d'Ostende. Des clochers pointent dans le ciel.

L'escadre est au complet. Leur balayage terminé, les dragueurs de mines se dispersent. Les chalutiers prennent du champ pour tendre leur rideau protecteur autour des quatre monitors : *Lord-Clive* qui porte l'amiral Bacon, *General-Craufurd*, *Sir-John-Moore* et *Prince-Rupert*. Les pièces sont à l'angle, la première salve va s'envoler...

La brume...

De la mer soudain monte une vapeur argentée. Elle voile d'abord le ruban jaune de la plage, puis submerge, comme une marée rapide, le grand mur incliné reliant la digue interminable aux sables du rivage. Elle gagne encore et noie le pied des maisons. Elle monte, les toits s'effacent. Bientôt n'émergent plus que les tours de Saint-Pierre et de Saint-Joseph, la tour pointue de l'Hazegros et la tour de Slykens, balises perdues sur l'océan cotonneux. Et ce brouillard, qu'on dirait complice de l'ennemi, n'enveloppe que la côte. Au large, tout est clair. « Mouillez tous à la fois », signale le *Lord-Clive*. La fuite de cent chaînes d'ancres à travers cent écubiers roule comme un tonnerre étouffé. On attend... Les destroyers commencent une ronde silencieuse et protectrice autour des bateaux immobiles et tout proches de l'ennemi qui n'a rien vu, rien entendu... Deux heures perdues. Toujours le linceul blanc. Bacon décide d'aller chercher la clarté vers l'ouest. Les monitors appareillent avec la foule. Seuls demeurent, isolés devant le grand mur opaque, les trépieds d'observation. Leurs hommes trouvent l'attente longue et la plaisanterie amère...

Une heure. — La brume s'effiloche en haillons blancs qui [illegible]sent hésiter un instant comme s'ils voulaient se recueillir, puis se dissolvent dans une transparence miraculeuse. [illegible] kilomètres d'Ostende, on pourrait compter les fenêtres. [illegible] bien sûr, les Allemands dénombrent sans peine les [illegible]aux de l'amiral Bacon. Pour les mieux voir encore, voici [illegible] un ballon captif monte sans se presser dans l'est de la [illegible]. Une autre saucisse monte sur [illegible] dos jaune derrière [illegible] dunes entre Ostende et Blankenberghe, puis s'enlève et [illegible] en plein ciel, s'a laisse raidie. Puis trois autres suivent. [illegible] *Lord-Clive* ouvre sa première salve et, suivi de ses trois compagnons, appuie vers la terre jusqu'à 18 000 mètres. C'est [illegible] près, beaucoup trop. Dans l'est et dans l'ouest d'Ostende, [illegible]ormes nuages noirs roulent soudain en volutes lourdes [illegible]dessus des dunes, les batteries allemandes entrent en [illegible]. Autour du *General-Crawford* la mer, comme [illegible] une surpression intérieure formidable, crache vers le ciel [illegible] colonnes d'eau qui dépassent les mâts. Le monitor n'est [illegible] encore touché, mais les salves l'encadrent. Diable! on dirait [illegible]tant que la batterie Hindenburg, la plus puissante, ne [illegible]rait qu'à 16 000 mètres...

Pas de risques inutiles. Le *Lord-Clive* signale de s'éloigner [illegible] à 20 000 mètres et donne l'exemple. Les Allemands ont [illegible] distinguer son pavillon d'amiral, car c'est de lui qu'ils s'occupent avec une insistance gênante, tandis qu'il prend du [illegible] à son allure de tortue. Dix minutes pour faire 2 000 mètres! La canonnade ennemie est méthodique et bien ajustée. La première salve, 3 h. 50, déracine un canon de 47 millimètres du *Lord-Clive* et le lance sur son spardeck. Au passage la pièce fauche des hommes. Le bulge tribord, joints [illegible], commence de suinter. Un bloc de poulies de signaux, [illegible]roché du mât, assomme aux trois quarts le capitaine de [illegible]aste Norman Carter, commandant du *Lord-Clive*, tandis que [illegible] drisses prennent au lasso et manquent d'étrangler le capitaine de vaisseau Bowring, chef d'état-major de l'amiral Bacon. La séance se poursuit. Toutes les deux minutes éclate dans [illegible] un concert de sifflements effrayants, parfois mêlé du [illegible]lement bizarre et discordant d'un obus qui a ricoché et [illegible]que sa route claviré sur sa trajectoire. Cinq salves [illegible] en dix minutes. Cette batterie tire trop vite et trop bien.

L'amiral Bacon hisse le ralliement général et bat en retraite.

Alors commence la fuite des quatre monitors paralytiques poursuivis par les projectiles allemands. Ils se sentent tout nus, chétifs, désarmés et s'en tirent par miracle. La batterie Tirpitz, qui vient de se révéler et qui les a escortés de ses obus jusqu'à 20 000 mètres, pourrait tirer à 13 000 mètres plus loin. Pourquoi a-t-elle cessé le feu plus tôt? Mystère...

A présent, l'ennemi s'intéresse aux chalutiers anglais et leur fait l'honneur des gros calibres. Les avions s'en mêlent, et ça grêle dur... Allons, les gars, l'amiral vous rappelle, sauvez-vous vite. L'amiral Bacon peut signaler ce qu'il voudra. On ne se sauvera pas avant que le dernier filet soit rentré. C'est un point d'honneur pour ces braves. Lentement les treuils, crachotant la vapeur par tous leurs joints surmenés, halent à bord les grands réseaux de mailles en fil d'acier. Par bonheur, personne n'encaisse. Le halage fini, les chalutiers se reforment en ligne correcte, beaupré sur poupe, comme on le leur a appris.

En ce 7 septembre 1915, la terre a été la plus forte. Ainsi les bombardements se succèdent avec des fortunes diverses.

J'en pourrais conter des dizaines, car l'amiral attaquera désormais chaque fois qu'il fera beau, ce qui représente en vérité bien des semaines d'attente devant un baromètre obstinément bas et bien des appareillages inutiles. Je pourrais vous dire comment, le 24 septembre 1915, un obus allemand coula le yacht armé *Sanda*, tuant net son commandant, le capitaine de corvette anglais Gartside Tipping, lequel avait repris du service à 70 ans... Je pourrais vous montrer les progrès extraordinaires de l'attaque et de la défense, les monitors toujours plus gros, armés de pièces toujours plus fortes, les avions et les ballons captifs remorqués remplaçant les trépieds d'observation, l'emploi des écrans de fumée par les deux adversaires.

Sachez pourtant que, dès la fin de 1916, l'amiral Bacon renonce à sa barrière mobile de filets. Les sous-marins ennemis ne sont pas dignes de ce luxe de précautions, ils n'osent pas attaquer les navires de combat.

LA MORT DU « SAINT-PIERRE »

Depuis le 27 août 1915, les beaux jours du premier blocus sous-marin sont finis. L'opinion américaine commence de perdre

patience et le Kaiser, passant outre aux avis hystériques des amiraux Bachmann et Tirpitz, a dû ordonner que désormais cesse le massacre des non-combattants sur mer. Les sous-marins n'ont plus affaire qu'aux navires de combat.

25 septembre. — Un sous-marin joujou, un *UB* du type des Flandres (1), va rentrer bredouille au port, combustible épuisé. Le dos tourné à l'Angleterre, l'*UB*, en marche au Diesel, file vers le sud-est en roulant doucement. Une petite houle traversière caresse son dos qui émerge à peine. Sur la plate-forme du kiosque le commandant est assis, une carte maculée à la main. A une douzaine de mètres derrière lui, un tourbillon marque la place de l'hélice invisible, puis s'éloigne et se dilue dans le sillage. En bas les hommes se reposent, le nasillement atténué d'un phonographe monte par le panneau. Au crépuscule, on arrivera sur les bancs de Flandre ; l'officier allemand espère trouver quelque proie par là.

A toute vue apparaît bientôt le bateau-feu Ruytingen, sentinelle immobile. Sur sa droite l'azur est ponctué d'une légère fumée. L'Allemand met le cap dessus.

Six heures. — La nuit vient. La fraîcheur vespérale s'abat sur la mer. La lune déjà haute va bientôt donner toute sa clarté. Si la fumée aperçue vaut une torpille, on tentera le coup entre chien et loup.

— A toute vitesse, ordonne le commandant dans le porte-voix de la machine.

La distance diminue vite. Le bateau aperçu fait route vers le sous-marin, comme pour lui épargner la moitié du chemin. C'est un chalutier. Celui-là paiera pour les autres, pour toute cette bande de traîneurs de filets qu'on rencontre partout et qui rendent la vie impossible. Pas de gêneurs en vue. Il y a bien quatre fumées dans le sud, mais elles sont à plus de 10 000 mètres. On aura ce bateau-là comme on voudra.

(1) En cet automne de 1915, les Allemands ont trois types principaux de sous-marins. Les plus grands sont les *U*, bateaux de longue croisière, de modèles variés et jaugeant, en moyenne, 800 tonnes en surface. Viennent ensuite des modèles plus réduits : les *UB* de petite croisière (260 tonnes) et les *UC* de 426 tonnes portant à la fois canon, mines et torpilles. Enfin, tout au bas de l'échelle des tonnages, les *UB* des Flandres, de 100 tonnes comme celui dont il s'agit ici et les *UC* des Flandres de 180 tonnes, uniquement mouilleurs de mines et dont je montrerai plus loin un exemplaire au travail. Du début de la guerre au mois de septembre 1915, 15 *U*, 15 *UB* et 15 *UC* sont venus s'ajouter aux sous-marins allemands d'avant guerre. Durant la même période, les Alliés ont coulé 16 *U*, 2 *UB* et un *UC*.

— En marche électrique. Immersion 7 mètres. Remplissez partout, ordonne le commandant.

Le calme intérieur du sous-marin fait place à une activité de ruche. Le susurrement très doux du moteur électrique remplace le halètement du Diesel. Le bouillonnement de l'eau remplissant les ballasts, les sifflements brefs des purges, le grincement des barres marquent la manœuvre habituelle de plongée. Doucement le pont du sous-marin s'immerge, la mer clapote un instant contre la base du kiosque et, l'instant d'après, lèche ses hublots. Le commandant est au périscope.

— Demi-vitesse. Postes de combat.

Vers le couchant, le chalutier se détache sur le ciel incendié. On dirait qu'il navigue sur une mer de sang. Pas encore...

— Petite vitesse.

Le sous-marin approche. Immobiles et silencieux, les hommes attendent. L'officier, l'œil rivé à l'oculaire du périscope, tourne et tourne sur place, fauchant l'horizon pour s'assurer que personne ne lui arrivera dans le dos pendant l'attaque. Attentifs aux oscillations des aiguilles des manomètres, les quartiers-maîtres des gouvernails de profondeur tiennent la plongée au centimètre près et l'assiette (1) au quart de degré.

— Qu'on soit paré aux deux tubes.

Un sifflement qui s'achève en marteau d'eau léger indique que les tubes sont pleins d'eau, que les torpilles sont prêtes.

Par brèves émersions du périscope, le commandant allemand surveille les mouvements du chalutier. Le sous-marin a déboîté pour défiler à 400 mètres du but. Au dernier moment il mettra le cap dessus pour présenter les tubes. Le coup est sûr. Le chalutier marche tout doucement. Il n'a rien vu...

Coup de périscope. Dans deux minutes on y sera.

— Attention pour le tube numéro 1.

Les matelots allemands retiennent leur souffle. Ils attendent le déclic qui libérera la torpille. Le commandant soulève, pour l'ultime visée, le périscope orienté à l'angle de tir calculé... Il saisit le levier de mise de feu... Son œil est à l'oculaire...

(1) L'assiette est l'équilibre longitudinal du sous-marin. On dit qu'elle est nulle quand le bateau est horizontal, positive quand l'avant se relève et négative quand il s'abaisse. Au moment du lancement de la torpille il faut que le sous-marin soit bien horizontal. Il importe aussi de tenir très exactement la plongée, sinon on risque de noyer l'objectif du périscope au moment même où le commandant exécute sa visée.

— Fils de porc! 20 mètres! Plongée rapide! 15 degrés pointe bas! Paré aux plombs de sûreté! Paré aux soupapes de chasse! Gare au choc! La brute nous arrive dessus...

Ayant ainsi commandé, l'officier se cramponne, tandis que son bateau donne, vers le fond, le grand coup de tangage de 15 degrés ordonné.

A bord du Français, nul ne soupçonne l'abordage imminent...

Rrrrâàh... Le raclement s'est produit entre le kiosque du sous-marin et son hélice, sur le dessus de la coque. Malheureusement, le chalutier d'aujourd'hui marche très doucement. L'Allemand en est quitte pour un renfoncement dans la tôle de carène, quelques lampes brisées et un coup de roulis à faire croire qu'il chavire.

Mais le bateau est intact. Le moteur tourne rond, les barres de plongée fonctionnent. Inutile de remonter trop vite, car le chalutier abordeur doit attendre là-haut, prêt à éperonner de nouveau. Mieux vaut examiner tranquillement la situation.

— Dressez le bateau. Stoppez le moteur. 200 litres à la caisse d'appoint.

Aussitôt les gouvernails de plongée remettent horizontal le sous-marin. Les 200 litres vont l'alourdir suffisamment pour assurer une descente douce dès que, moteur stoppé, il aura perdu sa vitesse. Regardez les manomètres de profondeur. Les aiguilles tournent doucement : 20 mètres... 25... 30... un mètre environ toutes les cinq secondes. A 36 mètres elles tremblotent un instant, puis s'immobilisent. Le bateau s'est assis sur le sable docilement, sans choc.

. . . . . .

— Ho, Loisel!

— Qu'est-ce que tu veux, Delpierre?

— Vous avez senti la blinde?

— Mon fils, j'ai cru que nous nous crevions sur un caillou. Va-t-en voir s'il n'y a pas d'eau dans la cale.

Tel est l'ordre donné par le premier-maître Loisel, capitaine du chalutier *Saint-Pierre*, au second-maître Delpierre, patron du dit chalutier aux temps bénis d'avant la guerre et maintenant second du bord. Delpierre remonte des fonds.

— Il n'y a pas d'eau. Mais, pour moi, ce n'est pas un choc ordinaire.

— C'est une épave, ou bien une bouée en dérive, ou tout

bonnement le fond, répond Loisel. Je vais stopper et donner un coup de sonde. On verra bien.

— Pas besoin de stopper et pas besoin de sonder, objecte Delpierre, qui, depuis sa prime jeunesse, a briqué les bancs de Flandre. D'abord le fond ne cogne pas pareil à ce coup-là et puis, tels que nous voilà, à 3 milles Nord-Nord-Ouest du balancier (1) du Dyck et avec la montée de l'eau, nous avons de quinze à vingt brasses d'eau sous la quille. Voulez-vous parier un paquet de gris?

Loisel, sûr de perdre, ne parie rien du tout. Au bout de la passerelle un matelot file la ligne de sonde, et chante :

— Fond! 36, tribord, 36.

36 mètres, qui font 18 brasses. Delpierre ne daigne triompher; il s'accoude au bastingage et, soudain soucieux, examine l'horizon en grommelant : « Tosser, bien sûr ça m'est arrivé plus de quatre fois contre des bouées ou des épaves et aussi contre le fond avec ces sacrés maudits bancs où le brassiage change à tous les coups de vent. Et des plus vieux que moi ont tutoyé le sable et la vase. Mais, cette chose qu'on a touchée, elle a résonné drôlement. Et ça pourrait bien être quelque sous-marin boche. Seulement va te faire fiche! Si on l'a coulé, on n'en saura jamais rien. Du reste on marchait trop doucement pour lui crever la panse. Bon, mais, à supposer qu'on l'ait raté et qu'à cette heure il nous cherche... » Et Delpierre ajoute tout haut :

— Et ce soir, tonnerre de chien, on est tout seul...

D'habitude, le *Saint-Pierre* est amateloté avec *l'Alose*. A eux deux ils manœuvrent la drague anglaise (2). Ce soir *l'Alose* est restée à Boulogne, pour nettoyer sa chaudière.

Le *Saint-Pierre* a viré de bord et se traîne à 2 nœuds vers le sud-ouest pour serrer un peu sur les camarades *Saint-André*, *Friedland*, *Ambroise-Paré* et *Montaigne*, qui font des ronds dans l'eau du côté du Dyck occidental.

Dans la petite chambre de veille de la passerelle, le maître Loisel, sur le journal de bord, écrit : « 19 h. 40. Choc violent vers le milieu du navire, paraissant provenir... »

La nuit est sournoisement venue. La teinte sanglante du crépuscule a viré au violet sombre, puis tout d'un coup la

(1) Nom que les pêcheurs de Boulogne donnent aux bateaux-feux.

(2) On trouvera plus loin tous renseignements sur les dragages de mines.

clarté lunaire a tout envahi, une clarté laiteuse, tamisée par la brumasse de septembre. Le *Saint-Pierre* n'est plus qu'une ombre massive trouée par la lueur violente d'une lampe à acétylène que Loisel a allumée pour écrire son rapport.

. . . . . .

A bord du sous-marin, tous appareils stoppés, un silence de cercueil règne. On écoute... Floc... Floc... Floc...

C'est la cadence lente de l'hélice du chalutier. Le bruit s'éloigne... s'éteint.

— Chassez 500 litres à la caisse d'appoint.

Sitôt allégé des 500 litres, l'*UB* décolle. Les aiguilles des manomètres partent dans le sens de la montée.

— Moteur en marche, demi-vitesse. Gouvernez à l'ouest. Chassez partout. Surface.

Tour d'horizon rapide à la jumelle. Par bâbord arrière, le bateau-feu du Dyck cligne son œil rouge. Une torpille en ferait justice aisément, mais sur les bancs de Flandre le balisage est chose inviolée, même par les Allemands. Le danger d'échouage est le même pour tous, n'est-ce pas? Par tribord devant, un feu blanc brille sur la mer. C'est visiblement le feu d'un bateau dont la coque est mangée par la brume légère.

Quelle sinistre bête de nuit va-t-elle attirer, la lampe du maître Loisel?

Moteurs à tout casser, six nœuds et demi, le sous-marin fonce sur la lueur. Son étrave laboure la petite houle qui jaillit en embruns ténus. L'Allemand s'immerge.

8 heures 30. Feu!

. . . . . .

8 heures 32. Écoutez. On parle sur la mer :

— Ho! C'est vous, capitaine?

Ainsi hèle le matelot Hémon, du *Saint-Pierre*, tout en tirant sa coupe méthodiquement, et le maître Loisel répond :

— C'est moi, avec Rouvillois, tous les deux sur le mât. C'est tout ce qu'on a retrouvé du bateau.

— J'ai trouvé ça, moi, capitaine.

Et Hémon montre deux couronnes en liège à bandes rouges et blanches, avec *Saint-Pierre-Boulogne*, en lettres noires. Fameuse trouvaille, car Loisel, qui nage tout habillé, commence de se sentir lourd. Le matelot l'aide à capeler une des couronnes.

Bientôt les trois hommes chevauchent le mât. Équilibre instable. Parfois la houle les désarçonne : plongeon, rétablissement et reprise du colloque. Quand on barbote, il importe de ne point laisser choir la conversation ; sinon, le froid pénètre et les idées noircissent. Loisel raconte :

— C'est un sous-marin, mes petits gars, Delpierre a vu sa torpille arriver tout droit, elle a explosé juste sous lui.

— Il est tué, alors, dit Rouvillois.

— Tué ? Mon fils, tu sauras que le Boche qui voudra tuer Delpierre fera bien de se lever avant le branlebas. Non, il n'est pas tué. Il est descendu avec moi de la passerelle en passant par le treuil. Un sacré jet de vapeur, qui vous rôtissait à deux mètres, barrait l'échelle. Après ça, Delpierre a filé sur l'avant.

— Je l'ai vu à ce moment-là, interrompt Hémon. Le panneau de la soute à charbon avait sauté en l'air, et Delpierre est tombé dedans, tête première. Le temps de courir lui donner la main et il était déjà dehors. Après, il a essayé, avec Hennevaux et moi, de pousser le canot en dehors. Mais va te faire lanlaire ; à ce moment-là, le *Saint-Pierre* a chaviré sur tribord, collant le canot dans les haubans et nous autres dans la tasse. Pour moi, on n'a pas mis deux minutes à couler après la torpille. Pour lors... Mais, écoutez, il y en a un qui appelle...

— *Saint-Pierre ! Saint-Pierre !*

— Par ici, répond Loisel, amène-toi, nous tenons le mât.

— Je ne peux pas. Je ne sais pas nager.

— C'est Hennevaux, dit Hémon, je vais le chercher.

Le matelot Hennevaux était cramponné à des débris d'avirons. Hémon le ramène.

Les voilà quatre. Quatre hommes sur dix-sept ! Loisel de temps en temps clame dans l'ombre :

— Par ici les gens du *Saint-Pierre*.

Les gens du *Saint-Pierre* ne répondent pas...

— Pour en revenir à Delpierre, reprend Hémon, je ne sais pas ce qu'il est devenu après.

Delpierre (Pierre-François), — les prénoms ici importent, car sur dix Boulonnais vous trouvez au moins un Delpierre, — Delpierre (Pierre-François) est un personnage notable parmi l'équipage du chalutier. Avant la guerre, comme patron du bateau, il a navigué pendant des années et des années avec

Hémon, avec Rouvillois, avec Hennevaux, avec dix hommes sur les treize qui manquent. Tous ces pêcheurs sont Boulonnais et parents plus ou moins proches. J'ajoute que Delpierre, gros père à face rasée, au regard plein de bonhomie malicieuse, patron que s'arrachent tous les armateurs de pêche, est célèbre à terre autant qu'à bord, à la Beurrière et au Portel comme sur les bancs de Flandre.

Or, il faut avoir fait mille et mille fois ses preuves pour être célèbre parmi les pêcheurs du Nord. Tous sont marins comme les cordes, vivant de la mer depuis des générations, fils et petits-fils de matelots ou de patrons des anciens chalutiers à voiles. Ils vous disent carrément qu'à présent, avec la vapeur, la navigation est pure plaisanterie. « L'batiauw march'tout seul, rapport equ'c'est l'carbon qui l'pousse; c'est l'mécanique qu'all'fait l'ouvrage. » Ils vous disent qu'autrefois les patrons de pêche ne savaient ni lire, ni écrire et considéraient la carte marine comme un grimoire hermétique, ce qui ne les empêchait pas d'atterrir mathématiquement sur le cap Gris-Nez, par temps bouché à l'émeri et après huit jours de navigation sous la côte anglaise. Et c'est pure vérité. Ces vieux-là, avec un plomb au bout d'une ligne, se dirigeaient dans la Manche et dans la mer du Nord comme font, dans les rues encombrées, certains aveugles extraordinaires. En trois ou quatre coups de sonde le point était fait (1). On eût pu croire qu'ils avaient à leur disposition un œil supplémentaire sous la quille.

Delpierre, qui sait lire, écrire et même manœuvrer le « tire-bottes », le vieil octant qui sert à faire le point par le soleil quand on pêche en mer du Nord, est de cette race de pêcheurs qui « voient le fond ». Mais écoutez Loisel :

— J'ai retrouvé Delpierre dans l'eau. Il m'a élongé à contrebord et m'a dit : « Loisel, vous courez la mauvaise bordée. Mettez le cap sur le balancier du Dyck et, avant minuit, le courant vous amènera dessus. » Je lui ai répondu : « Je n'ai

(1) Le plomb de sonde est évidé à sa partie inférieure en une sorte de coupelle qu'on remplit de suif. On récolte ainsi, à chaque coup de sonde, un échantillon du fond. Sable mêlé ou non de coquillages brisés en morceaux plus ou moins gros, gravier, vase qui peut être blanche, noire, rouge, grise, bleue, verte, brune ou jaune, herbes, roches, etc..., la nature du fond, combinée avec la profondeur et mille autres indices tels que la couleur de l'eau, la variation de hauteur ou de direction de la houle, les remous des courants, la présence de certains oiseaux de mer, renseignent admirablement les gens qui ont le métier dans le sang.

pas de ceinture, j'aime mieux aller au mât. » Alors il est parti de son côté. Et maintenant, nous n'avons plus qu'à attendre. Demain il fera jour. Quand on verra que le *Saint-Pierre* manque, on enverra les copains dare-dare dans notre secteur.

— Et dire, soupire Rouvillois, qu'on n'a même pas tiré une fusée ni envoyé un T. S. F. !

— Rouvillois, mon ami, au lieu de nous casser les oreilles, occupe-toi donc à veiller tout autour du bord, le temps te durera moins.

— Justement, capitaine, je vois quelque chose. Tenez, là-bas à trente brasses peut-être.

— J'y vais, dit Hémon.

Hémon est un petit Boulonnais, silencieux et effacé, mais qui, remarquez-le, « y va » toujours. Écoutez-le :

— C'est le prisme de drague. On y est comme sur un lit.

Il exagère un peu. Un prisme de drague se présente comme un paravent à deux feuilles perpendiculaires faites de deux longues, épaisses et solides planches de bois.

— J'irais bien, moi, dit Hennevaux, fatigué de l'équitation sur le mât que la houle fait cabrer à tout instant.

— Ça va, vieux, je vais te chercher.

Et Hémon « y va » encore, ramène Hennevaux accroché à son épaule, puis hèle :

— Vous venez, capitaine?

— Ma foi non, dit Loisel, je suis trop gelé pour nager jusque-là. Vas-y si tu veux, Rouvillois.

Rouvillois rejoint le prisme. Ses deux camarades y sont bien coincés. Pas moyen de chavirer. Bien sûr, l'endroit est humide, mais qu'y faire? Le poids du nouvel arrivant submerge aux trois quarts l'appareil.

— Demi-plongée, gouaille Hémon qui est un ancien sous-marinier...

— Ah! non, fait Rouvillois, vous êtes assez de deux là-dessus, je suis trop lourd.

— Y a pas de soin (1), mon vieux, quand il y en a pour deux...

— Non, je te dis, je retourne avec le capitaine...

Minuit. Le prisme et le mât dérivent de conserve au gré

(1) « Y a pas de soin » est une expression boulonnaise qui correspond exactement à « T'en fais pas ».

des courants. Le jusant les porte vers les patrouilles françaises, vers le salut peut-être. Le froid attaque les naufragés et menace de les faire sombrer dans la torpeur atroce, d'où l'on n'émerge pas. De toutes leurs forces, ils luttent contre ce sommeil.

La lune est basse. Dans une heure, elle aura disparu. Si un patrouilleur passe, le verra-t-on? Déjà des dents claquent comme des castagnettes... Allons, du courage, on tiendra.

Et pour combattre l'engourdissement, les hommes causent sans arrêt, du prisme au mât.

Une heure du matin. La conversation languit. Des monosyllabes s'échangent, simplement pour montrer qu'on est encore vivant, qu'on veut vivre jusqu'au matin. La lune est couchée. Et c'est curieux, il y a un quart d'heure à peine, Hémon voyait nettement Loisel et Rouvillois sur leur mât; maintenant, c'est à peine s'il devine leurs ombres. Et puis il faut crier pour être entendu des copains. Entraîné sans doute par un contre-courant, le mât s'éloigne, le voilà parti vers l'est...

Deux heures :

— Loisel! Loisel! crie Hémon, debout sur le prisme.

Pas de réponse. Le mât est hors de vue...

Trois heures. Sur le mât, Loisel et Rouvillois sont maintenant serrés l'un contre l'autre pour mettre en commun le reste de chaleur dont l'approche glacée de l'aube les dépouille. Leurs jambes sont mortes et tellement rigides que la houle n'arrive plus à les désarçonner. Le courant les mène vers le bateau feu du Dyck, dont les éclats semblent tout proches.

— Je vais le héler, murmure Rouvillois.

Loisel ne répond pas. La lueur du feu flottant éclaire en plein sa face aux yeux exorbités où la dernière flamme de vie vient de s'éteindre, et sa tête qui dodeline au rythme de la houle. Le maître Loisel est mort. Et Rouvillois n'est plus qu'un spectre... Un spectre qui essaie d'appeler dans la nuit. « A moi! Au secours! » Il lui semble que son cri, à peine un râle, a dû réveiller tout le monde sur ce bateau qui est là, tout près, avec son feu couleur de sang. Tenez, dans l'éclat rouge des ombres s'agite toute une armée d'ombres. Il ne faut pas tant de monde pour mettre un youyou à la mer. Comme il est long à venir, ce youyou!... Allons, on va lui épargner la moitié de la route en pagayant avec les mains. Bon

Dieu! Ce feu rouge perce la cervelle... Comme on sera bien, tout à l'heure, au chaud, avec un coup de rhum. Dépêchons-nous... Rouvillois se penche pour pagayer. Un peu plus, encore un peu plus... Le cadavre de Loisel chavire. Rouvillois perd l'équilibre...

Il n'y a plus personne sur le mât...

Et Delpierre? A deux milles environ dans le nord du Dyck, Delpierre s'est maintenu à flot. Sans peine d'abord, puis ses jambes ont refusé le service. Et comme la lune venait de se coucher, Delpierre en a conclu qu'il était une heure du matin et qu'il fallait que ses bras tiennent pendant six heures encore. Il nage, très calme, ménageant son effort, profitant du moindre courant traversier pour se maintenir, presque sans rien voir et grâce à son infaillible instinct, entre Dunkerque et Gravelines et à cinq milles de terre à peu près. Là il est sûr de rencontrer du monde, dès qu'il fera jour. Mais l'aube se fait attendre.

Le 24 septembre au matin. — La houle de sud-ouest est tombée. Des risées d'est commencent d'égratigner la mer. Vers la bouée 3 du Ruytingen, quatre chalutiers français sont en surveillance. *Saint-André* et *Friedland*, dans le nord, *Montaigne* et *Ambroise-Paré* dans le sud. Pour tous ceux-là, la nuit a été calme, sans incident, sans T. S. F. A présent, sur chaque bateau, les hommes de quart interrogent des yeux la grande plaine de moire verte. Et voici que la mer répond à huit heures et demie. Écoutez la vigie du *Saint-André* :

— Du côté de la bouée 5, il y a deux bonshommes qui font des signaux.

Le capitaine, premier maître Le Jan, saute sur sa jumelle. Voici la bouée 5 et, dans sa direction, un vague point noir...

La vigie, elle, a vu et bien vu. L'acuité visuelle des pêcheurs du nord est prodigieuse. Avec leurs mains mises en abat-jour sur le front ils y voient, malgré averses et bruines, plus nettement que les marins de Méditerranée dans toute leur lumière glorieuse. Depuis l'enfance, leurs yeux sont faits aux échanges diffus entre la mer glauque et le ciel de plomb. Le moindre objet flottant leur saute à la rétine et les commandants allemands ramassent plus soigneusement leur périscope pour un seul chalutier que pour toute une escadrille de torpil-

leurs. Soyez donc sûrs que tous les survivants du *Saint-Pierre* seront sauvés ce matin.

— J'en vois un autre, crie le canonnier du gaillard d'avant.

Tandis que le *Saint-André* se précipite vers le prisme sur quoi Hémon et Hennevaux ont tenu jusqu'au bout, les youyoutiers du patrouilleur souquent à pleins bras vers l'autre naufragé. C'est le quartier-maître Poure. Ses yeux cillent encore. Il râle. Les hommes n'arrivent pas à faire franchir la fargue du youyou à son corps raidi comme barre de fer. On jurerait un cadavre... C'est un cadavre. A présent les yeux sont vitreux, le râle a cessé.

Poure au moins dormira dans la terre boulonnaise, côte à côte avec le matelot Beauvois, dont le *Friedland* vient de trouver le corps.

Alertés par sans-fil, la foule des petits torpilleurs de défense grouille sur les bancs de Flandre, couvrant vingt fois les mêmes pistes. Ils trouvent un canot et un doris, vides...

— La mer est grande et c'est rudement petit, un homme qui nage dessus...

Telle est la conclusion du récit que fait, dans la soirée, Delpierre lui-même au lieutenant de vaisseau Dukers qui commande les dragueurs du Pas de Calais. Déjà les jambes du prodigieux revenant commencent de reprendre leur souplesse, malgré seize heures de séjour dans l'eau. Car c'est à midi seulement qu'un pêcheur de Gravelines a ramassé Delpierre.

Ainsi, sur dix-sept hommes, on en a trouvé cinq, dont deux cadavres. Les Bancs de Flandre ont gardé les autres.

PAUL CHACK.

(A suivre.)

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE

II [1]

— Mon petit Minon, propose un matin Grand père, maintenant que tu sais lire, il va falloir apprendre à écrire...

Je ne réponds pas. Car, si je me promettais des joies de la lecture, j'imaginais que l'écriture me serait une source d'embêtements. Je ne me trompais pas !...

A ma demande :

— Alors, vous allez m'apprendre à écrire ?

Grand père répond :

— Non, mon petit Minon... Moi, j'ai une grosse vieille écriture d'autrefois, et, d'ailleurs, je ne saurais pas te montrer comme il faut... Tu vas avoir un professeur.

Un professeur !... Ce mot me paraît sinistre ! Je demande, inquiète :

— Qu'est-ce qu'il est, le professeur ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'vous demande si c'est un homme, une femme, ou un abbé ?

Mon cousin Henry, le fils d'une des sœurs de Grand mère, « la tante Eugénie », qui habite dans la maison de ma cousine Alice à côté de nous, a été élevé par un abbé que j'adore, l'abbé Duplessis. Maintenant qu'Henry, — qui a dix-neuf ans, et qui prépare à la fois l'École polytechnique et l'École forestière, — lui laisse des loisirs, l'Abbé joue avec moi, comme si ça l'amusait. Il me raconte des histoires ; lance, du bout de son pied, un ballon à des hauteurs folles, ce que je

Copyright by Gyp, 1927.

(1) Voyez la *Revue*, du 1er mars.

trouve admirable, et m'apprend des tours de cartes. C'est un gros bonhomme de cinquante ans, rose et réjoui, spirituel et extraordinairement instruit. Il a des petits yeux malins, perdus dans une figure à fossettes, et un caractère vraiment angélique. La tante *Ugénie*, comme on dit volontiers dans la famille, est vive comme la poudre, et explose continuellement. Elle est très dix-huitième siècle ; ignorante, mais pétillante d'esprit. Mariée tard, très vieille pour être la mère de ce fils qu'elle idolâtre, elle n'a jamais voulu se séparer de lui. L'abbé Duplessis est entré chez elle tout de suite après la mort de son mari, quand Henry avait six ans. Elle l'aime de tout son cœur, mais elle le traite parfois comme un sous-pied, dans des termes pittoresques et pleins de saveur, mais qui ne sont déjà plus de mise en 1855, et qui terrifient la famille plutôt correcte. L'Abbé reçoit l'averse d'un front serein, sans jamais répondre un seul mot, ce qui n'empêche pas la tante Eugénie de clore généralement son algarade, où pleuvent les gros mots, par cette phrase prononcée d'un ton plein de dignité :

— Monsieur l'Abbé, je vous prie de vous taire !

La pensée que j'allais peut-être avoir, pour m'apprendre à écrire, un abbé comme l'abbé Duplessis, me réjouissait, mais je fus très défrisée quand Grand père me répondit :

— Ton maître d'écriture est un homme... Il s'appelle M. Faye, et il viendra tous les jours à partir de demain... Écoute bien ce qu'il te dira, et surtout, tâche de ne pas remuer comme tu le fais, de ne pas lui donner de coups de pied comme tu m'en donnais, quand je t'apprenais à lire.

— J'faisais pourtant bien attention, à cause de vot'jambe !

Grand père a eu, au cours de la campagne d'Italie, une blessure au côté extérieur de la jambe droite. Est-il resté quelque chose dans les chairs ? Y a-t-il eu un déchirement mal soigné ?... On a consulté tous les chirurgiens sans rien découvrir. Sous la cicatrice, il s'était formé une grosseur, osseuse en apparence, mais tellement douloureuse que le plus léger choc fait presque toujours perdre connaissance à Grand père. Un jour, un enfant l'avait attrapé avec une balle, à la Pépinière, et je l'avais vu tomber comme une masse. Depuis cet accident, je vivais dans l'appréhension continuelle qu'il ne reçût un nouveau coup. Tout ce qui touchait Grand père me passionnait.

Le lendemain, M. Faye parut. C'était un homme déjà vieux,

je pense, en habit et en cravate blanche; un type de professeur depuis longtemps oublié. Je vis tout de suite que sa bonté et sa douceur étaient sans limites, et que l'on pourrait « s'entendre tous les deux ». Et quand Grand père, après nous avoir mis en présence, s'en fut dans la pièce voisine pour lire des journaux, je demandai à M. Faye, après avoir fait une demi-page de bâtons :

— C'est bien ennuyeux! Si vous m'appreniez aut'chose? J'aimerais mieux faire des lettres tout de suite...

Il affirma :

— Je ne demanderais pas mieux, mais vous ne pourrez pas.

— Essayez toujours pour voir...

Deux mois plus tard, j'écrivais!... Mal, mais très vite et facilement. M. Faye, qui était l'honnêteté même, prévint Grand père que ses leçons devenaient inutiles.

— Elle n'écrira pas mieux. Ça ne sera jamais bien soigné. Elle ne veut pas entendre parler des pleins et des déliés... Elle écrit à peu près lisiblement... C'est, je crois, tout ce que l'on peut obtenir...

Alors, Grand père me dit :

— Tu vas maintenant apprendre le français, l'histoire, la géographie et l'arithmétique... Ta maîtresse viendra trois fois par semaine. Elle s'appelle Mlle Benoît.

Avec Mlle Benoît, ça n'alla pas comme avec le bon M. Faye. Elle était sentencieuse et dogmatique; elle me racontait des boniments qui me paraissaient ridicules et confus.

C'était certainement une Juive d'origine. Elle avait des bandeaux noirs et de très grands yeux; un nez qui semblait becqueter sa bouche et pas du tout de menton. Tout de suite, je déclarai :

— Elle a la même tête que les gens du Quartier Saint-Jean...

A côté du Quartier de cavalerie, place Saint-Jean, était le quartier juif que Grand père m'avait montré plusieurs fois lorsque, au lieu d'aller à la Pépinière, nous faisions des courses pour la maison. Ma réflexion parut le frapper, mais il répondit :

— Tais-toi!... Tu ne sais pas ce que tu dis!...

Tout ce que Mlle Benoît m'apprenait m'ennuyait prodigieusement. Mais j'avais la passion de la lecture, passion qu'on encourageait très fort, parce que, pendant que je lisais, je restais tranquille. A tous les livres donnés « parce que j'avais

appris vite à lire », succédaient peu à peu, sans ordre, tous les livres de la maison.

Grand mère avait d'abord protesté, me défendant de toucher à la bibliothèque, mais Grand père lui avait répondu, sans savoir que j'entendais :

— Laisse donc !... Ça n'a aucune importance ! Les romans nouveaux ne sont pas là, et elle peut lire sans inconvénient ce qu'elle ne comprendra pas... Si elle avait douze ans au lieu de six, ça ne serait pas la même chose...

Je dévorais aussi le *Journal des Débats* où je lisais les nouvelles de la guerre finissante et du Congrès de Paris. J'aimais ceux des romans de Walter Scott qui parlent de la Palestine, des Croisés et des Templiers... Le résultat pratique de ces lectures, trop copieuses, fut de m'apprendre à la fois l'orthographe et le français. Sans savoir un mot de grammaire, je ne faisais presque pas de fautes, et ma famille était fière de moi.

Heureusement, j'avais des livres, car la vie était plutôt sévère dans la grande maison de Nancy. Je n'avais pas de petits amis, sauf mes cousins de Gonneville, trois garçons et trois filles ! que je ne voyais pas souvent. Les enfants étrangers qui venaient faire des visites avec leurs parents, me semblaient très ennuyeux, surtout ceux desquels on me disait avec admiration :

— Tu vois comme ils sont sages et tranquilles, et bien élevés !

Je n'étais d'ailleurs pas de cet avis. Autant j'avais conscience de bien me tenir quand, par hasard, Grand père ou Grand mère m'emmenaient dans la famille avec eux, autant je me sentais, chez les autres, mal à l'aise et discrète, autant les enfants qui venaient à la maison me paraissaient gourmands et sans gêne, dès que leurs parents avaient le dos tourné. Ils se précipitaient sur les gâteaux et me faussaient mes soldats de plomb. Ils embêtaient mon chien « Prinz », un petit havanais que la princesse Mathilde avait donné à ma mère pour moi.

Et je me plaisais à être seule parce que, alors, je ne m'ennuyais jamais.

***

Une chose empoisonnait ma vie ! Mes boucles !... Dans ce temps-là, tous les enfants étaient coiffés, les garçons aux

« Enfants d'Édouard », et les filles avec des grosses boucles qui pendaient tout autour de la tête, et que l'on conservait habituellement jusqu'à l'époque de la première communion.

Pour les rares enfants dont les cheveux frisaient naturellement, il n'y avait aucun tourment à subir. Aux autres, même à ceux dont les cheveux frisaient du bout, ce qui était mon cas, on mettait des papillotes. On roulait en anneau la mèche de cheveux que l'on entortillait ensuite dans un papier très léger, assorti à la couleur des cheveux, et qui s'appelait du papier brouillard. Grand mère et les grandes tantes prononçaient *papilliotes* et *brouilliard*.

Chaque soir, après le dîner, — je dînais à la grande table à présent, — Grand mère, pendant que Jeannette dînait à son tour, m'asseyait devant elle sur une petite chaise basse et me mettait mes « papilliotes ». Ça durait une grande demi-heure. Après quoi, ressemblant à un porc épic, j'allais me coucher sans avoir eu le temps de lire ou de jouer. Beaucoup de femmes étaient encore, vers 1856, coiffées avec des « anglaises », c'est-à-dire des touffes de boucles qui descendaient le long des joues, et presque toutes savaient mettre les cheveux en papillotes. Les jours où on dînait chez la tante « Ugénie », c'était toujours elle qui s'offrait pour la corvée de mes « papilliotes ». Elle me les mettait admirablement bien, très vite et sans jamais me tirer les cheveux, comme cela arrivait souvent à Grand mère.

Henry avait été reçu à la fois à l'École polytechnique et à l'École forestière qu'il avait choisie, et où il était entré avec le numéro 2. Mais il venait dîner presque tous les soirs chez sa mère, où était encore l'abbé Duplessis, qui attendait une cure à son gré.

Un soir, après le dîner, on dînait à cinq heures alors, tante Eugénie me mit mes « papilliotes » ; puis, je dis bonsoir, et je m'en fus chercher Jeannette qui m'attendait à la cuisine pour me ramener à la maison. En route, je rencontrai Henry qui sortait de sa chambre. C'était celui de mes cousins que j'aimais le mieux. Il était drôle et amusant, et, avec lui, il y avait toujours, comme disait l'Abbé, de l'imprévu. Il m'apostropha :

— C'est toi, saie même ! T'en as une binette avec tes cornes !... Elles doivent bien t'embêter, d'ailleurs, c'est pas pour dire !

Je m'épanchai :

— Si elles m'embêtent !... Ça m'gêne ! Ça m'tire ! ça m'pèse !

Il faisait, depuis un mois, une chaleur atroce. J'expliquai :

— C'est pas quand j'ai mes papillotes que ça m'pèse. C'est quand c'est les boucles. Ça m'ballotte autour de la tête, c'est d'un chaud !

Henry riait. Il demanda :

— Alors, ça te ferait plaisir de ne plus les avoir, vilaine petite fille ?

— Ah ! oui ! Mais comment veux-tu ? Tout le monde y tient beaucoup, à mes boucles !

— Possible !... Mais elles ne tiennent pas beaucoup à toi. Viens avec moi ! Tu vas voir !

Il me fit entrer dans sa chambre, et me montrant une chaise, il commanda :

— Asseois-toi là !

Puis il prit des ciseaux sur son bureau et s'approcha de moi. Vaguement inquiète, je demandai :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais te débarrasser de tout ça, mon rat. Tu as combien ? six ans ? Ça aura le temps de repousser pour quand tu seras d'âge à avoir besoin de cheveux... A douze ans, tu pourras faire la pige à Absalon.

Je dis, impressionnée malgré moi par l'énormité de cette décision :

— Oh !... Henry !... Tu as pas peur qu'on nous gronde ?

— On ne peut gronder que moi... qui s'en bat l'œil... Voyons ?... Veux-tu ou veux-tu pas ?

J'hésitai un instant. Mais je pensai à la chaleur, aux grosses boucles lourdes qui me battaient le cou et les joues, et qui me retombaient devant la figure comme un rideau quand je baissais la tête. Alors, je dis résolument :

— Je veux ! — et je fermai les yeux.

Je sentis contre ma tête la fraîcheur des ciseaux. J'entendis un petit crissement, et une papillote tomba sur mes genoux. Je la regardai avec un respect craintif ; puis une autre vint, puis une quantité, qui voltigeaient autour de moi comme des feuilles mortes. Je me sentais la tête légère, je n'avais plus peur, je m'amusais énormément.

— Voilà ! déclara Henry satisfait. Maintenant, tu as une bonne bille de crapaud heureux...

Il regarda autour de lui, avisa une assiette posée sur la commode, et se mit à genoux pour ramasser les papillotes qui s'élevèrent en pyramides. Il me semblait voir ma tête posée sur l'assiette, et je me mis à rire.

— C'est pas tout de rigoler, conclut Henry. Faut à présent aller saluer la famille !

Et comme je me raidissais pour ne pas le suivre, il m'entraîna, en expliquant avec cet air tranquille qui ne le quittait jamais :

— Faut toujours être correct !

Il me tira derrière lui comme un paquet, le long du corridor jusqu'à l'antichambre, et ouvrit la porte du salon où il entra, l'assiette posée sur sa main levée au-dessus de sa tête, à la façon des garçons de café. Il me poussa devant lui, et annonça :

— Samson et Dalila !

Et, se désignant d'un air modeste, il acheva :

— C'est moi Dalila !

Grand père, tante Eugénie et l'abbé Duplessis faisaient un whist avec un mort. Grand mère et Bijou brodaient. Ma cousine Alice jouait du piano. Grand mère, qui me croyait partie depuis longtemps, puisque j'avais dit « bonsoir bien gentiment », selon qu'on m'y invitait chaque jour, était assise en face de la porte. En m'apercevant, elle se dressa toute droite en jetant un cri étranglé, auquel une sorte de glapissement répondit, poussé par la tante Eugénie qui venait de m'apercevoir à son tour. Grand père était médusé. L'Abbé, qui avait envie de rire, et de ma tête et de celle des autres, dit, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre sévère :

— Oh ! Henry !. . Quand donc seras-tu sérieux ?

Car, lui, devinait tout de suite ce qui venait de se passer. Depuis longtemps, Henry lui parlait de ma grosse chevelure et de la fatigue que, sous prétexte de m'embellir, on m'imposait. Il avait insisté pour que l'Abbé en parlât à Grand père, et l'Abbé l'avait envoyé promener.

Lançant ses cartes en l'air, tante Eugénie avait marché sur Henry, et comme les formules adoucies n'étaient pas son affaire, elle balbutiait en fureur :

— Est-il possible que tu aies fait ça, canaille ?

Mais, sans se troubler, Henry explique :

— J'ai voulu faire plaisir à la petite que cette toison gênait et affaiblissait, et aussi éviter une contravention à l'oncle Aymar et à la tante Sophie... Oui, parfaitement!... Il y a un arrêté du préfet qui est affiché partout, et qui défend de faire porter aux enfants des charges excessives... Et celle-là était excessive... pas, Biby?

De mon nom, que tout le monde, en général, détestait, on avait fait d'abord Bibylle, puis, plus simplement, Biby.

Grand mère dit d'une voix blanche :

— Heureusement, sa mère est en Normandie!

Tante Eugénie corrigea :

— Oui, mais elle revient dans six semaines, et dans six mois, Biby sera encore comme aujourd'hui... ou à peu près...

Elle passait sa main sur ma tête qui avait l'air d'être en velours. Et soudain, elle dit, avec orgueil :

— Mes « papilliotes » étaient tellement bien mises que cet animal n'a pas pu lui faire des échelles...

— C'est vrai, affirma Henry, pour une jolie coupe, c'est une jolie coupe!

L'abbé Duplessis lui dit :

— Je te conseille d'être fier!... Tu as fait du joli! Allons! va-t-en à ta boîte!... C'est ce que tu as de mieux à faire pour l'instant...

— Envoie Jeannette! cria Grand mère, tandis qu'Henry sortait.

Tous étaient consternés. Ma cousine Alice se grattait le bout du nez avec fureur. Grand mère était pâle, tante Eugénie rouge, et Bijou tremblante. Seul, Grand père était au fond enchanté, mais il se gardait de le laisser voir, pour ne pas déchaîner l'orage. Souvent il m'avait dit, quand il me voyait énervée par mes boucles :

— Si tu étais à moi tout seul, ce que je te couperais tout ça!

Je le voyais dans la grande glace qui était en face de lui, et je le devinais satisfait. Tout à coup, en le regardant, je m'aperçus avec ma nouvelle tête que je ne connaissais pas encore, et, d'abord interdite, je me mis à rire éperdument.

— Cette petite est stupide! gémit tante Eugénie, qui cherchait sur la table ses cartes qui étaient dessous.

Grand père dit :

— Au lieu de rire bêtement de ce qui n'est pas drôle, tu

ferais mieux de ramasser les cartes de ta tante qui sont à terre... As-tu déjà oublié ce que t'a dit l'ami Cognel il y a un mois?

Tandis que je pensais à l'ami Cognel qui avait tenu une place dans ma vie, Jeannette, ma bonne, était entrée. En m'apercevant, elle aussi poussa une sorte de hurlement d'horreur. Et comme je m'élançais en lui demandant :

— On dirait qu'tu m'trouves pas jolie?

Elle se mit à pleurer doucement, en essuyant ses yeux de son tablier. Puis elle dit :

— Chaque fois qu'elle est avec M. Henry, y font des bêtises!

— C'est vrai, affirma Grand mère, on ne les laissera plus ensemble.

Je bondis. Ne plus nous laisser ensemble! Et Henry qui était justement en train de m'apprendre le javanais!

Pendant quelques jours, on exerça une surveillance relative. On m'envoya moins souvent chez tante Eugénie, et jamais aux heures où Henry pouvait y venir. Je ne sortis plus qu'avec Grand père.

***

Les promenades à la Pépinière, depuis que la guerre était finie, avaient perdu pour moi une partie de leur charme. Je regrettais les discussions, les plans de bataille, les nouvelles que chacun lisait dans son journal à son tour. Pourtant, je fus particulièrement intéressée un matin où le colonel Massu déclara :

— L'Empereur a décidé que la France allait être divisée en gouvernements militaires, et nous allons avoir Canrobert à Nancy.

Canrobert!... Un des héros de la Crimée!... Cette idée m'enthousiasma!... Alors, je pourrais le voir!... Et peut-être même y toucher!... Car toucher ce qu'ils admirent est pour les enfants un besoin.

— Est-ce bien vrai, cette nouvelle? demanda le colonel Massiet, qui trouvait ça trop beau.

— Oui, dit Grand père, c'est absolument sûr. Le préfet m'a dit tout à l'heure que le Palais doit être abandonné au Maréchal. On va faire une nouvelle préfecture dans un hôtel de la rue d'Alliance. Les travaux sont déjà commencés... Dans un mois, Canrobert sera ici!

Alors, je me mis à vivre dans l'attente du Maréchal. Je me le représentais magnifique : grand comme Grand père, avec des grands yeux, un grand nez, des grandes moustaches, et un uniforme ruisselant d'or, caracolant sur un beau cheval, comme le Murat d'une gravure que je connaissais.

Depuis que ma tête était allégée, je devenais plus vive et plus remuante encore. Il me semblait être au comble du bonheur. Mais, un matin, ce bonheur se changea en épouvante. Au moment où l'on s'asseyait à table pour déjeuner, ma mère annonça à Grand mère :

— Il ne faut pas tarder davantage à percer les oreilles de Sibylle.

Je restai d'abord horrifiée sans pouvoir parler. Enfin, je dis, d'une voix que la peur enrouait :

— Me percer les oreilles! Jamais!... Pourquoi faire?

Ma mère déclara, — et rien ne pouvait m'exaspérer davantage que cette formule :

— Pour faire comme tout le monde!... Tout le monde a les oreilles percées!... Regarde ta grand mère, moi, tes cousines... toutes les petites filles de ton âge.

— Ça m'est bien égal toutes vos oreilles!... Mais les miennes, j'veux pas qu'on y touche...

— On t'a donné déjà deux paires de boucles d'oreilles, reprit ma mère, inflexible. Il faut que tu les mettes... Après le déjeuner, tu vas venir chez Royal avec moi...

Royal était un vieux bijoutier en chambre qui travaillait pour la maison. C'était notre horloger. J'allais souvent chez lui avec Grand père. Je demandai :

— Pourquoi, chez Royal?

— Pour qu'il te perce les oreilles!

Cette fois, ma terreur ne connut plus de bornes!... Jusque-là, j'avais cru que c'était par le docteur de Schacken notre médecin, un vieil Alsacien parent de mon cousin de Gonneville, qu'on voulait me faire percer les oreilles, et déjà ça me semblait effrayant. Mais à la pensée que le vieil homme en tablier de cuir, qui regardait si drôlement en renversant la tête, pour voir en-dessous des lunettes posées sur son nez pointu, pouvait seulement me toucher le bout du doigt, je fus prise d'une angoisse qui m'étranglait. Puis je déclarai froidement, en me cramponnant d'avance à la table :

— Je n'irai pas!

Ma mère, se levant, me prit brusquement par le poignet.

J'hésitai un instant sur la défense à choisir, puis, après réflexion, je me jetai à terre d'un mouvement si brutal et si imprévu, que j'entraînai ma mère avec moi. Elle tomba assez lourdement, gênée par son corset et par ses jupes étalées sur nous, et la lutte commença.

Grand père, qui ne m'avait jamais vue dans un tel état de révolte, était devenu tout pâle. Il se leva de table et dit :

— Je t'en prie, Marie, lâche-la... et laisse-moi la conduire chez Royal... Je te promets que ses oreilles seront percées aujourd'hui. Tu peux t'en rapporter à moi.

Ma mère s'était relevée. Elle répondit :

— Faites comme vous voudrez, pourvu que ce soit fait.

Et elle sortit en tapant violemment la porte.

J'étais restée asssise à terre, anéantie, car je sentais que c'était fini! Je ne résisterais pas à Grand père, mes pauvres oreilles seraient percées. Et je me mis à les aimer, à les caresser et à les plaindre en moi-même.

Grand père me dit doucement :

— Mon petit Minon, il faut prendre bravement ton parti... Ta Petite mère et ta Grand mère ont décidé de te mettre des boucles d'oreilles...

— Mais c'est vilain, c'est affreux, les boucles d'oreilles!

— Là n'est pas la question, on veut que...

— Mais c'est à moi, mes oreilles! J'ai le droit de pas les laisser démolir!

— Tu n'as aucun droit, mon petit... Il faut obéir... Quand Jeannette aura déjeuné, elle t'habillera et nous irons chez Royal tous les deux, comme deux bons amis...

Je ne pleurais pas, je tremblais de rage. Grand père me regardait et je devinais que c'était lui qui avait envie de pleurer. Pour couper un silence gênant, il s'adressa au domestique :

— Constant... Vous direz à Jeannette d'habiller Mademoiselle tout de suite après votre déjeuner...

J'étais sortie de la salle à manger pour aller jouer dans l'antichambre. Par la porte entr'ouverte, j'apercevais Grand père et Grand mère restés seuls dans la salle à manger. Grand mère avait pris à terre la serviette de ma mère et la mienne, — aban-

données dans la bagarre, que le vieux Constant n'avait eu garde de ramasser, — et les pliait silencieusement. Grand père dit, mécontent :

— C'est absurde de lui percer les oreilles malgré elle, à cette enfant !... Quand elle sera grande, elle ferait ce qu'elle voudrait...

— C'est sa mère qui tient à ce que ses oreilles soient percées, répond Grand mère ; à moi, ça m'est bien égal... et même, ça me contrarierait plutôt, parce que ça va lui faire mal.

— Le mal ne doit pas être bien grand... mais si elle n'aime pas les boucles d'oreilles... et elle a bien raison !... il est ennuyeux de lui faire percer des trous qui ne se refermeront jamais.

Dans mon coin, je frémissais de colère. Alors, non seulement on allait me faire des trous, malgré moi, dans mes oreilles à moi, mais encore ces trous ne se refermeraient jamais !... Et ça, parce que j'étais toute petite ! que je ne pouvais pas me défendre ! Ça me paraissait révoltant, abominable. Je serrais mes poings. Je me sentais élastique et forte. Je pensais : « Tout de même, je vais me défendre, me débattre... Le vieux Royal ne pourra pas faire les trous ! » Mais tout de suite, je réfléchis : « Non !... avec Grand père, je ne peux pas me débattre, à cause de sa jambe !... Pour cette fois-ci, y a rien à faire, mais plus tard, quand on voudra me faire des choses comme ça, je me défendrai... Je veux devenir forte... très forte... Il paraît que je le suis déjà ! »

J'avais entendu Grand père et l'oncle Adolphe s'étonner un jour de ma force. Et aussi les domestiques, qui s'étaient amusés à me faire soulever des poids. Le vieux Claude, l'ancien cocher, et le vieux Constant, me regardaient avec fierté. Je m'apercevais en ce moment, assise à terre, dans les quatre glaces des consoles Empire, et je me trouvais l'air solide avec ma tête tondue, ronde comme une bille, mes épaules larges, et mes jambes trop musclées. Une dernière fois, je me fis cette promesse de tenir tout le monde en respect quand je serais grande. Et, forte de cette assurance, abandonnant l'antichambre, je m'élançai vers le grenier.

Là étaient installées des cordes, un trapèze, des barres, un portique. Grand père m'y faisait chaque jour faire de la gymnastique. Et quoique je fusse l'enfant le plus remuant du monde,

que mon plus grand plaisir fût de courir, de sauter, de grimper, de faire quelque violent exercice, j'avais la gymnastique en horreur. Elle m'ennuyait prodigieusement. Grand père, qui tenait à m'en faire faire pour satisfaire ce besoin de remuer que j'avais, s'ingéniait à me distraire pendant cette corvée qu'il m'imposait. Comme j'adorais les vers, il m'en récitait pendant tout le temps que je passais pendue au trapèze, ou accrochée à la corde à nœuds. Je savais par cœur une partie de *Phèdre* et presque tout *Mithridate*, que je récitais à mon tour. Quand, lasse d'avoir répété plusieurs fois, en me balançant aux cordes, le récit de Théramène, je suppliais Grand père de me laisser m'en aller, il cédait, en me disant : « Va-t'en si tu veux... Mais tu ne seras jamais forte si tu ne fais pas de gymnastique ! » Aujourd'hui, je voulais avant tout être forte, et la gymnastique détestée m'attirait. Quand Jeannette, qui m'appelait dans toute la maison me découvrit au grenier, elle fut stupéfaite, et Grand père encore plus qu'elle.

— Qu'est-ce qui t'a pris? me demandait-il, tandis que nous suivions la rue des Dominicains où demeurait Royal, toi qui ne veux même pas faire la demi-heure d'exercices qu'on te prescrit ?

Je ne répondais même pas. J'étais consternée. Nous étions entrés dans la maison qu'habitait le vieux bijoutier, et nous montions l'escalier noir en colimaçon que je trouvais hideux. Il me semblait qu'on me menait à la mort.

Royal était assis près d'une petite fenêtre entourée de fleurs : de belles grosses capucines bien rouges, de larges liserons épanouis et de jolis pois de senteur veloutés qui embaumaient. Il se leva et dit :

— Ah ! voilà la petite demoiselle ! Faut pas avoir peur, ma jolie ! le père Royal a l'habitude... Vous n'allez rien sentir.

Mais je suppliai :

— J'vous en prie, monsieur Royal !... ne m'les percez pas, mes oreilles !... Dites que vous avez pas pu... Dites c'que vous voudrez...

— Allons ! commanda Grand père, qui aurait bien voulu être ailleurs, ne fais pas la bête !... et dépêchons-nous.

Il avait sorti de la poche de son gilet une minuscule boîte qu'il tendit au bijoutier :

— Voilà les boucles d'oreilles, monsieur Royal.

Cette fois, la mesure était comble. Les boucles d'oreilles, je

ne les avais pas vues ! On me les avait données, elles étaient à moi et on ne me les avait même pas montrées... Mais je me contentai de demander d'un ton pointu :

— Est-ce que je peux les voir ?

Grand père commençait à défaire gauchement le petit papier. Je le lui enlevai et j'en sortis deux choses amorphes en émail noir, avec une petite perle au milieu de l'émail. C'était purement affreux ! L'idée que j'allais traîner avec moi ces petites horreurs me fut insupportable, et m'enleva le peu de force de résistance qui me restait. Brusquement, je me sentis résignée à tout. Le vieux bijoutier me fit asseoir sur un haut tabouret, et tandis qu'il farfouillait dans un tiroir où il prit un bouchon et un poinçon, je pensais à une phrase que j'avais entendue à la maison : « Ce pauvre Royal perd la vue ! C'est bien triste ! » Ainsi, il perdait la vue, et il allait me percer les oreilles !... C'était complet !

Je m'attendais à souffrir, et je ne sentis presque rien de l'opération elle-même. Mais le passage des boucles d'oreilles fut horrible. Il y avait des fermoirs à charnière qui me déchiraient la peau. Quand ce fut fini, l'homme me présenta une glace en disant :

— Regardez comme vous êtes belle !

Je me trouvai hideuse, avec ma tête de garçon et ces deux affreuses petites choses qui me pendaient de chaque côté de la figure, et je déclarai, non sans amertume :

— Je suis tout bonnement grotesque... C'est pas mon affaire, les bijoux !

Je regardai plus attentivement, et j'ajoutai, moqueuse :

— Les trous ne sont pas à la même hauteur.

C'était vrai ! le trou de l'oreille gauche était beaucoup trop bas.

Je rentrai à la maison sans dire un mot à Grand père. Pour la première fois depuis que j'existais, je me sentais pleine de rancune contre ceux qui sont les plus forts.

Grand père me fit goûter en route chez Lebègue, le pâtissier de la rue des Dominicains, le meilleur pâtissier de Nancy. Mme Lebègue, une vieille dame en deuil qui avait des boucles blanches et qui était toujours assise à la caisse, me proposa des éclairs succulents et des choux glacés à la crème, mais je ne voulus rien qu'un chou sec pour le manger dans la rue. J'avais hâte de sortir de la boutique, parce que je m'étais aperçue que

Mme Lebègue avait des boucles d'oreilles pareilles aux miennes, et que ça achevait de me les faire prendre en haine.

Le soir, on vit que j'avais la fièvre. J'étais rouge et je n'avais pas dîné. Tout de suite, on envoya chercher le docteur de Schacken. C'était un gros homme spirituel et original, bourru et mal élevé. Il y avait très longtemps qu'il ne m'avait vue. En apercevant ma tête sans cheveux, il commença par féliciter ma famille :

— A la bonne heure! Vous vous êtes décidés à lui enlever cette crinière qui la fatiguait! Mais c'est un peu court tout de même!... Vous n'y avez pas été de main morte!

On lui raconta ce qui s'était passé. Il affirma :

— Eh bien! petit, ton cousin t'a rendu un fier service! Tu peux le remercier, va!... Grâce à lui, tu vas maintenant pousser comme un champignon!... Tes cheveux te dévoraient, mon pauv' crapaud!

Tout à coup, avisant les boucles d'oreilles, il se met en colère :

— Qu'est-ce que c'est ces ordures-là que vous lui avez accrochées?... ça lui déforme les oreilles!... ça la défigure!... Depuis quand avez-vous fait ça... C'est sauvage?

— On lui a percé les oreilles précisément aujourd'hui, dit Grand père. Je crois que c'est ce qui l'a rendue malade.

— Parbleu!... Ah! c'est une riche idée qu'on a eue là! Comment, mon bon colonel, vous avez permis ça!

— Sa mère l'a voulu, dit Grand père; moi, j'étais opposé à la chose...

— Tout le monde a les oreilles percées, expliqua ma mère; alors, naturellement, j'ai tenu à...

— A faire la même bêtise que le voisin!... C'est bien ça, les femmes!

J'étais ravie. J'allais déjà mieux. Quand le docteur fut parti, je dis :

— Je l'aime, moi, le docteur de Schacken!

Mais ma mère déclara :

— C'est une brute!

***

— Maintenant que tu es une grande fille, m'annonce un jour Grand père, nous n'irons plus seulement à la Pépinière ou faire des commissions. Je t'emmènerai avec moi voir de vieux

amis... des amis intimes, bien entendu. Mais promets-moi d'être bien sage, de ne toucher à rien, de ne pas gigoter tout le temps.

— Grand père, j'aimerais mieux me promener seulement avec vous comme avant...

— Nous nous promènerons encore. Mais, à présent, je voudrais reprendre un peu mes vieilles habitudes. Je ne peux pas faire des visites, et te promener, et assister à tes nombreuses leçons.

Le fait est qu'elles sont nombreuses, mes leçons! Car j'ai oublié de dire qu'à la suite d'une conversation avec le docteur de Schacken, on m'a supprimé la gymnastique que je détestais si fort, et on l'a remplacée par l'escrime et la danse. J'ai un maître d'armes de régiment, M. Voinot, qui vient trois fois par semaine, et une maîtresse de danse, Mlle Gilbert, qui vient les jours où ne vient pas M. Voinot. Les armes m'amusent médiocrement, surtout le quart d'heure de la main gauche, parce que, pour ne pas me faire grossir d'un côté plus que de l'autre, on me fait faire, pendant la demi-heure, un quart d'heure de chaque main. Quant à la danse, qui dure une heure, c'est, pendant la dernière demi-heure, une vraie joie. Le docteur de Schacken, en conseillant pour moi la danse, a bien précisé, tandis que je l'écoutais de toutes mes oreilles :

— Comprenez-moi bien?... La danse, que j'ordonne comme exercice pour ce crapaud, doit remplacer la gymnastique qui l'assomme, et qui, d'ailleurs, la développerait trop en largeur... Alors, c'est pas des quadrilles et des polkas que je vous dis de lui faire apprendre... pour ça, elle a le temps!... Il faut qu'elle fasse de la vraie danse, la danse des ballets...

Cette idée ne souriait pas du tout à Grand mère, qui ouvrait des yeux ronds, et qui avait enfin trouvé cette objection :

— Il n'y a personne à Nancy qui puisse lui apprendre ces choses-là!

— Si, ma bonne Mme de Gonneville, il y a quelqu'un, sans ça je ne vous en aurais pas parlé... une cliente à moi, une enfant de la ville, qui a été danseuse à l'Opéra... Une entorse mal soignée lui a déformé la jambe... Elle a été obligée de renoncer à son métier. Elle est revenue habiter Nancy avec ce qui lui reste de famille : une sœur et deux nièces qui sont couturières et avec lesquelles elle travaille.

— Biby ne peut pas prendre des leçons avec une danseuse de l'Opéra...

— Parce que?... Je ne sais pas si Mlle Gilbert pourrait être rosière, mais je sais bien qu'elle est plus vertueuse que mesdames X, Y et Z... que vous recevez à bras ouverts et chez lesquelles vous vous précipitez le bec en cœur...

Et il avait lancé, de sa grosse voix sonore, le nom de trois dames « considérables » que je voyais venir à la maison, tandis que Grand mère regardait craintivement autour d'elle pour s'assurer qu'aucun domestique n'avait entendu. Moi, j'étais incertaine et inquiète : les choses inconnues, auxquelles on veut les mêler, inspirent presque toujours une crainte irraisonnée aux enfants. L'Opéra?... Qu'est-ce que ça pouvait bien être, l'Opéra où cette demoiselle avait été danseuse?... Grand père, qui était très bon musicien, et qui avait eu une voix délicieuse, me jouait souvent sur son violon des airs de *la Favorite*, de *la Dame blanche*, de *Joconde* et bien d'autres encore, et je savais que c'était des airs d'opéras. Mais ça n'était pas des airs de danse.

Grand père était allé s'entendre avec Mlle Gilbert. C'était dans le grenier, le seul endroit de la maison où il y eût un plancher, que je prendrais mes leçons. Sur le parquet, ce serait trop glissant. C'était là aussi qu'on avait installé la planche sur laquelle je faisais des armes. Mlle Gilbert se chargeait de procurer de petits chaussons de danse. Pour commencer, je serais en chemise et en culotte. Plus tard, on verrait. La discussion à propos de mon costume avait fait brusquement surgir une vision devant mes yeux. Comme Grand mère disait : « Les danseuses de l'Opéra ont ceci, ou n'ont pas cela », j'avais pensé tout à coup à une gravure aperçue chez Wiener, le papetier de la rue des Dominicains. On y voyait des femmes bondissantes, agenouillées ou accroupies, sortant de robes très courtes, qui semblaient faites de nuages. Et Grand père m'avait expliqué : « C'est un ballet de l'Opéra. »

Enfin, Mlle Gilbert était venue, apportant les chaussons demandés. Ils étaient d'un rose pâle et je les trouvais charmants. Quant au petit maillot demandé aussi, il fallait attendre encore deux ou trois ans pour en trouver un à ma taille.

L'ancienne danseuse était une petite femme, souple et vive, de quarante ans, à peu près. Elle avait de ravissants cheveux blonds, le nez en l'air et des yeux malins. Tout de suite, elle me plut. On avait demandé Burdot, notre menuisier, auquel

elle fit placer dans le grenier une longue barre ronde, que l'on enveloppa ensuite de chiffons recouverts de velours grenat. Cette barre représenta pour moi le côté ennuyeux de la leçon. Je m'y appuyais pour faire des battements, ou bien j'y enroulais mes jambes. Mais bientôt, je fus tout à fait à point. J'envoyais mes jambes à des hauteurs fabuleuses, et Mlle Gilbert disait avec conviction :

— J'en ai bien vu dans la petite classe, mais jamais une si souple que ça... Il n'y a que ses mains! Quelles mains!

Le fait est que, tenant à ce corps si souple, mes mains avaient absolument l'air d'être en bois. Mes phalanges étaient pour ainsi dire *impliables*. Quand Mlle Gilbert voulait me faire faire des guirlandes avec mes bras qu'elle tortillait aussi facilement que des baguettes d'osier, mes mains restaient avec des doigts raides, écartés en étoile et vraiment affreuses à voir. Avec ça, si mes pieds étaient tout petits, mes mains étaient énormes, et absolument en disproportion avec le reste de ma personne. Moi-même, j'en étais étonnée. Je me moquais de mes mains. Elles avaient frappé aussi M. Voinot qui disait, désolé : « C'est curieux, ces mains de bois!... Et elle a de si bons poignets souples! » Ces mains extraordinaires désolaient ma mère et Grand mère qui avaient, dans des genres différents, de très belles mains.

Au bout de six mois, Mlle Gilbert que j'adorais, et qui avait fait la conquête de tout le monde, même de Grand mère, déclara que c'était bien fâcheux que j'eusse de quoi vivre, parce que j'aurais été un « sujet » remarquable. Les pointes étaient et seraient toujours faibles, mais j'avais « du ballon » et « du parcours » à un point surprenant. Et elle demanda à Grand père, qui depuis quelque temps jouait du violon pendant ma leçon pour me faire danser, de se procurer la musique du ballet de *Gisèle*. « Dans cet immense grenier, disait-elle, et avec les qualités de la petite, ça donnera quelque chose de très intéressant... Ce sont, à vrai dire, des qualités d'acrobate plutôt que de danseuse, mais c'est à ça justement qu'elle doit d'avoir fait en six mois ce que d'autres font en trois ans.. »

Jamais je ne me suis autant amusée, je crois, que dans le vieux grenier de Nancy, entre Grand Père et son violon et Mlle Gilbert et la longue canne qui lui servait à m'indiquer les mouvements.

*
* *

J'ai un chagrin ! Le maréchal Canrobert est arrivé, et je n'ai pas vu son entrée au Palais. J'étais avec Grand père au manège du Quartier où, très souvent à présent, on me fait monter les chevaux du major Chevals et aussi d'autres chevaux. Même M. de Saint-Ange, le beau-père du major, un ami de Grand père, qui a fait des livres sur les chevaux, m'a promis que si je continue à bien monter, on me mettra bientôt sur le sauteur entre les piquets, comme les soldats. J'ai commencé à monter à cinq ans, toujours sur des grands chevaux et en selle d'homme. Grand père ne veut pas que je monte en femme, parce qu'il dit que ça peut faire dévier la taille et sortir une hanche. Au commencement, je montais en filet et sans étriers. Maintenant, on me donne des étriers et une bride. Je tombe assez souvent, mais il paraît que je sais tomber. Monter à cheval, c'est tout ce que j'aime le mieux. C'est la récompense qu'on me donne pour les autres leçons quand je travaille bien. Je crois que, sans ça, je ne travaillerais pas du tout. Pour monter, je suis habillée en petit Breton. On a fait venir un costume et je suis bien heureuse dedans, presque autant que dans mon costume de danse. L'autre jour, on m'a donné un sale canard qui se défendait, et il y a un général qui était venu parler à M. Chevals dans le manège, qui a dit : « Il tient comme une tique à la peau d'un chien, ce p'tit là ! » J'étais contente, surtout qu'il m'ait prise pour un garçon.

J'ai demandé à Grand père :

— Quand est-ce que je vais le voir à présent, le maréchal ?

Il m'a répondu :

— Je n'en sais rien !... Je ne vais pas t'emmener lui faire une visite, tu penses !

— Est-ce que vous allez lui en faire une, de visite ?

— Quand il sera sorti de la bouscale de l'arrivée, j'irai certainement le voir... Je l'avais aperçu au début de sa carrière, et je suis heureux qu'il soit devenu ce qu'il est...

— Il est beau, dites, Grand père ?

— Non, mon petit Minon... à moins qu'il n'ait beaucoup changé depuis vingt-cinq ans, il n'est pas beau.

— Ah !... tant pis !

Grand mère dit :

— Qu'est-ce que ça fait, pourvu qu'il soit bon !

Je la regarde de travers. Je déteste ce genre de sentences que je ne comprends pas du tout. Pourquoi comparer des choses qui n'ont aucun rapport.

Alors j'insiste : « Moi, j'aime qu'on soit beau !... » Et c'est bien vrai !.., Je suis horriblement sensible à la laideur. J'aime ce qui est élégant et harmonieux. Tout ce qui est chétif ou mesquin me répugne vaguement. J'ai passé presque tout l'après-midi du dernier premier janvier tapie sous un des canapés du salon, pour ne pas être vue d'un vieux magistrat affreux, qui est le cousin de ma cousine Alice, et qui m'embrasse toujours le premier janvier, le seul jour où il vienne voir Grand mère.

. . . . . .

La tournée des visites a commencé. Grand père m'a emmenée chez une vieille dame, la veuve d'un de ses meilleurs amis, le colonel Hurleaux. Elle demeure rue Sainte-Catherine, à moitié chemin entre la place Stanislas et la caserne d'infanterie. Elle a un bonnet avec des grands tuyaux d'orgue de tulle, qui lui enveloppe exactement la figure, comme une religieuse. On ne voit ni cheveux, ni oreilles, ni rien qu'un visage maigre et des beaux yeux. Elle doit être très vieille. Sa robe de soie marron est couverte d'un tablier de soie noire garni de dentelle. Son appartement m'a donné froid. Il est rigoureusement propre et bien rangé. Mais le parquet est « mis en couleur », et les sièges alignés au mur, avec, devant chacun, un petit tapis carré. Je me sentais au supplice. Je n'osais ni lever les yeux, ni parler, ni bouger. Il me semblait, au milieu de cette symétrie féroce, que, si je remuais, le moindre de mes mouvements allait « marquer ». La seule idée de passer une heure dans un lieu semblable me terrifiait. Et en songeant que la vie de la vieille dame s'écoulait « dans ça », des larmes de peur me montèrent aux yeux. Alors, pour oublier, je me mis à rêver bien vite des désordres magnifiques, des amoncellements de tentures. Je vis des pièces immenses, avec des fenêtres gigantesques, ouvertes sur des pelouses de velours vert où brillaient les taches claires des corbeilles de fleurs. Jamais mon imagination n'a construit d'aussi beaux palais d'une architecture tumultueuse, avec, tout autour, des jardins désordonnés, que dans le logis bien sage et propret de la vieille amie de Grand père.

Jamais non plus je n'avais rêvé d'aussi succulents repas, faits de fruits monstrueux, d'œufs fantastiques et parfumés, de beaux vins couleur de rubis (de tout ce que j'aimais, enfin !). Jamais je n'avais imaginé plus superbement toutes ces bonnes choses, qu'en refusant, d'une voix enrouée par un silence prolongé, les tristes biscuits desséchés que m'offrait la vieille servante. Je frissonnais à la vue de cette demeure et de cette vie où tout paraissait être tiré au cordeau, et je pensais que tout, même « l'orgie », était préférable à cela.

L'orgie !... Ce mot que je ne comprenais pas bien, me remplissait à la fois d'admiration et de terreur. Je l'avais entendu prononcer devant moi pour qualifier des choses que je devinais répréhensibles, mais que je supposais quand même baignées d'une lumière éclatante et empreintes d'une réelle beauté.

— C'est bien... Tu es restée très tranquille !... me dit Grand père en sortant.

. . . . . .

Le lendemain, alors que j'espérais aller à la Pépinière, Grand père me dit, en descendant l'escalier :

— Nous allons à Malzéville, voir les Milanollo et Mme d'Aulnoy.

En même temps, Grand mère ouvrait précipitamment la porte de l'antichambre, et me criait du haut de l'escalier :

— Sibylle !... tu empêcheras ton grand père de prendre l'omnibus de Malzeville !... C'est très dangereux pour sa jambe... Il ne faut pas qu'il aille en omnibus à cause des coups qu'on peut lui donner.

Je dis à Grand père qui descendait lentement :

— Vous avez entendu, Grand père ?

Il ne me répondit rien, mais je vis qu'il cherchait dans sa poche pour voir s'il n'avait pas oublié son porte-monnaie, et je pensai : « Il va le prendre, l'omnibus ! Comment est-ce que je peux l'en empêcher, moi !... Grand mère n'est vraiment pas sérieuse ! »

Grand père ouvrit la lourde porte d'entrée, et se trouva en face d'un officier qui sonnait. C'était un bonhomme qui me parut petit et trapu. Il avait des moustaches touffues aux pointes tortillées et cirées selon la mode d'alors, des petits yeux bleus et un gros nez. Mais ce qui me frappa tout de suite, c'est que ses cheveux, beaucoup trop longs, sortaient de son képi trop petit, se redressaient sur la nuque en frisant dans le mauvais

sens, en queue de canard, et s'étalaient sur son col. Au moment où je pensais : « C'qu'il est mal fichu !... », Grand père s'écria, en enlevant vivement son chapeau :

— Comment !... Monsieur le Maréchal !... Vous avez pris la peine de venir !

— C'est trop naturel, dit le gros petit officier. J'ai appris que vous habitiez Nancy... Dès que j'ai eu soufflé, j'ai tenu à venir chez vous... Ça me fait plaisir de vous voir, mon bon Colonel !

Grand père s'effaçait pour le faire entrer ; mais il refusa.

— Non... Vous sortiez... Je vous ferai ma visite dehors... Il faut que je marche... Et je sais, par cette charmante Mme Lenglé, que vous promenez tous les jours votre petite fille... D'ailleurs, de ma fenêtre, je vous ai déjà vus passer et j'ai remarqué que vous avez l'air de bien vous entendre, tous les deux... Elle est gentille, votre petite fille... Comment t'appelles-tu ?

J'étais abrutie devant cette réalité qui ressemblait si peu à mon rêve. Je répondis d'une voix que j'entendis sonner faux :

— Sibylle.

— Sibylle ? Quel fichu nom !... Et puis après?

— Sibylle de Mirabeau.

— Ah !... ça, c'est mieux ! Eh bien ! Sibylle, tu vas venir en te promenant cueillir des fleurs dans le parc du Gouvernement.

Il s'engouffra sous la voûte avec Grand père. Je les suivais comme un petit chien. Mais j'avais reçu un coup !... C'était ça le vainqueur de Crimée !... Le guerrier que je me représentais si grand et si beau !... Je le regardais trottiner sur ses petites jambes courtes, à côté de Grand père auquel il arrivait à l'épaule. Son ceinturon était plus haut d'un côté que de l'autre, et sa tunique faisait un gros pli dans le dos. Il avait l'air intelligent et bon, c'est vrai !... Et il était gentil comme tout de m'emmener cueillir des fleurs dans son parc et de me tutoyer... Et, pour me consoler de l'écroulement de mes illusions, je me disais que, peut-être, s'il était grand et beau, il ne me tutoierait pas ni ne me donnerait des fleurs...

Dans l'hémicycle, à la porte de la Pépinière, il y avait un homme qui vendait des souris blanches.

— En veux-tu une? me demanda brusquement le maréchal.

Et, comme intimidée par l'œil angoissé de Grand père qui apercevait déjà l'accueil que nous recevrions en rentrant avec une souris, je n'osais pas accepter, il reprit, bourru et sympathique :

— Allons!... voyons!... Décide-toi. Oui... C'est oui, n'est-ce pas?

Et se tournant vers le marchand, il commanda :

— Vite... Donnez un de vos insectes!

— C'est-il un mâle ou une femelle que vous voulez, m'sieur le Maréchal...

— Un mâle... un mâle, n'est-ce pas, Colonel?... Il faut compter sur l'imprévu... Avec une femelle, vous pourriez avoir toute une famille chez vous dans quelques jours... et je ne veux pas que Mme de Gonneville me prenne en horreur avant même de m'avoir vu...

Le marchand me mettait une minuscule souris dans les mains. Le maréchal dit :

— Pas comme ça... Faut une cage...

Je demandai :

— Qu'est-ce qu'il mange?

L'homme expliqua :

— Tout c'que vous voudrez, ma p'tite demoiselle!... du blé, du seigle, tous les grains, du pain, des gâteaux, du sucre...

J'étais ravie. Le maréchal me dit :

— Comment vas-tu l'appeler?

— Baptisez-le, voulez-vous?

— Je veux bien... Tu l'appelleras Pompon... Ça te va-t-il?

— Oui... C'est un nom très joli.

— Tant mieux, s'il te plaît. Les fleurs, ça sera pour une autre fois. C'est ton Grand père qui serait obligé de les porter... Mme de Gonneville a-t-elle un jour?

— Oui, dit Grand père, le dimanche.

— Eh bien! dimanche, j'irai lui présenter mes hommages... Vous savez, elle me botte, votre petite fille... J'adore les enfants... Mais vous avez raison... avec un nom comme ça, dommage que ça ne soit pas plutôt un garçon!

Je compris que, en route, Grand père et lui avaient parlé de ce que je n'étais pas un garçon! C'est un reproche qu'on me fait souvent de n'être pas un garçon! Et personne, bien sûr, ne le regrette autant que moi!

GYP.

(*A suivre.*)

LES PURITAINS DU DÉSERT

II [1]

AUTOUR DE GHARDAÏA

LA MOSQUÉE

Nous étions restés tard au marché du vendredi ; mais, ce premier matin, comment se décider à rentrer sans être allé jusqu'à la culminante mosquée dont on voit de partout l'extraordinaire pointe ?

Il est près de midi quand nous commençons à monter vers le haut de la ville. Peu à peu, le bruit du grand souk s'affaiblit derrière nous. On le perçoit bien encore, continuel, comme celui d'un torrent lointain, mais ce que j'entends surtout maintenant, au premier plan, pour ainsi dire, c'est du silence. A travers cette blanche paix des venelles, nous arrive le sourd frémissement d'en bas. Solitude croissante aussi. A cent mètres de la foule, dont le reflux remplit l'orée d'un premier couloir, je ne vois plus que de rares figures, la plupart repliées à terre, pelotonnées en des linges, — chacune, à quelque distance, comme un petit tas de chaux sous la chaux des maisons, dans le ruban d'ombre qui borde, à droite, le trop vif ruban de lumière.

Plus haut, tout se resserre encore, et le soleil n'atteint que le haut du mur. Au-dessous, une sorte de vapeur obscure flotte, où baignent, bleuissent les choses. De rares passants, des femmes la plupart, chacune solitaire, et pesamment, tristement empaquetée. Nulle part, en Islam, pas même dans l'espèce de couvent qu'était l'ancienne Fez, la vêture, qui veut tout celer de la femme, ne m'est apparue si rigoureuse. Ces pâles formes

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

oblongues, comme surgies d'un sépulcre, ces fantômes que je voyais, dans la capitale sarrazine, cheminer en des sapes demi-souterraines, présentent, pourtant, un vivant détail. A la hauteur des yeux, dans l'espèce de suaire qui les couvre, une étroite fente laisse couler deux noires lueurs. Mais celles-ci, dans le grand linge du haïk, n'entr'ouvrent, d'une main cachée, qu'un petit trou, en haut, à droite, ne se guidant que d'une seule prunelle. Et, même, ce serait trop de nous laisser deviner cet unique regard. Aussitôt que, de loin, l'une a vu venir l'étranger, la voici qui se détourne, et, pliée sous le fardeau qu'elle tient d'une main par-dessus l'épaule, appuyée du front au mur de la ruelle, elle reste là jusqu'à ce que nous ayons passé. Est-ce une créature néfaste, interdite, qui craint de porter malheur? Dans l'Inde, on voit ce geste à des veuves dont la rencontre passe pour sinistre, et qui vont solitaires, rasant les murs, enfermées en des voiles aux tons de poussière et de cendre.

Étrange condition de ces femmes. Leurs hommes, presque toujours, sont au loin, mêlés à la vie moderne des villes de la côte. A elles, gardiennes de la tradition (comme, en tous pays, les femmes jusqu'à nos jours), de maintenir incarnée toute l'idée mzabite. Au fond du grand canyon, dont elles n'ont jamais dépassé les falaises, recluses, et, plus lourdement voilées que des nonnes, tous leurs gestes sont soumis à la règle de retenue, de secret. Une abbesse, d'ailleurs, est là pour les y plier, une certaine Mama Sliman. Aidée de robustes surveillantes, elle peut emprisonner dans un cachot de la mosquée les pécheresses, les frivoles qui s'aviseraient de chanter ou qu'on entendrait rire, parler haut dans la rue, les coquettes qui porteraient, comme les Juives, des cercles d'or, ou rougiraient leurs mains de henné, — celles-là mêmes qui s'enfermeraient insuffisamment dans les plis volumineux de laine.

Ces détails, que des officiers m'ont donnés, j'essaie, comme nous venons de nous arrêter près d'un puits, de les vérifier en questionnant un peu, discrètement, le pâle caïd, qui m'accompagne encore. Il répond à mots brefs, lentement articulés, retenus, et qu'un silence précède... « Ou...i, ...ou...i... Cela est ainsi... » Et comme, osant trop, je fais une vague allusion au miracle bien connu qui récompense parfois tant de vertu rigoureuse en accordant à un mari, après deux ans d'absence, de se trouver, au retour, père d'un nouveau-né, — père authen-

tique, s'il a pris soin, en partant, de laisser sa *djellab'* accrochée au lit conjugal, — la réponse se réduit au geste des paupières, qui s'abaissent avec une lente, réticente dignité.

Plus personne dans ce haut quartier, — celui des tolba, paraît-il. Cela ne semble plus habité, et quelle impression de pauvreté primitive! On dirait que ces ruelles qui montent nous ont fait remonter dans un monde plus ancien. Tout, ici, doit être comme aux jours lointains où Ghardaïa, nid de guêpes à la pointe d'un rocher, ne coiffait que le haut de sa butte. Quels raidillons de chèvres! Maintenant le calcaire fait partout saillie, et le pied a du mal à s'y accrocher...

Le puits où nous faisons halte est au milieu d'une petite place. Le premier souk, me dit mon grave compagnon, à l'époque où la ville ne descendait que jusque-là... Une seule échoppe y subsiste, toute petite, pleine d'ombre fumeuse. Mais, sous l'auvent, le soleil en illumine le bord : citrons, oranges, piments rouges, verte menthe, — la splendide bariolure! Par derrière, en des bols, des écuelles et des sacs, l'habituel assortiment d'herbes sèches, de graines et d'écorces. Et aussi, l'affreux magma des dattes, à tous les degrés de dessiccation ou de pourriture, la brune pâte sous de bougeants paquets de mouches. Les simples choses qu'on a toujours vendues dans les souks du Sahara. Mais nul chaland ni marchand. Cela semble avoir été laissé là par les hommes d'autrefois.

Ce que je regarde le plus, dans cette place, c'est le puits, qui semble très vieux. Il doit dater, lui aussi, des premiers temps de Ghardaïa. Et déjà, avec ses montants obliques, il a ce curieux aspect cornu que présentent la plupart des monuments mzabites. Peut-on parler ici d'un style? Cette civilisation est bien simple, bien dénuée; il me semble pourtant qu'elle met sa marque propre sur les choses. Cette marque, comme ce serait intéressant de la voir apparaître dès l'origine! En Égypte, en Chine, les plus anciennes œuvres qu'aient révélées les fouilles portent déjà le plein caractère égyptien, chinois. De même, pour une espèce animale : si haut qu'on remonte, chacune se présente avec tous ses traits singuliers. Le crâne de l'homme néolithique est le même que le nôtre. Mystérieux parti pris de la vie, qui, si vite, choisit une forme et s'y tient!

Naturellement, nous allons nous pencher sur ce puits, mais il se perd dans du noir : nul miroitement lointain, dans cette nuit;

l'eau doit être bien plus bas que le pied de la colline. Probablement, la nappe souterraine est celle que, dans la vallée, on trouve à cinquante mètres de profondeur. On comprend que sur le plateau environnant, dans l'affreuse Chebka, les puisatiers indigènes n'aient jamais pu l'atteindre.

Soleil ardent sur la petite place. Les yeux se ferment à demi pour tamiser un peu, entre les cils, la blancheur réverbérante. Éblouissement, torpeur, solitude. De l'autre côté du puits, dont je fais le tour, dans la brève noirceur que projette à terre son muret, un vieux nègre somnole. Son crâne, rasé, apparaît sous un étonnant réseau de chiffons, de ficelles. Ce crâne, si obscur, comme il est bosselé ! On pense aux circonvolutions qu'il recouvre, à la tendre et mystérieuse matière sentante où s'est enregistrée toute la vie d'un vieil esclave du Mzab...

* * *

Quelques mètres encore à grimper, et nous voilà en haut du piton. Au-dessus de nous, il n'y a plus que le mur énorme de la mosquée, — la souveraine mosquée dont Ghardaïa n'est que le socle. Pourtant, ici, nulle impression musulmane de triomphe. Vétusté, délabrement plutôt. Dans la ruelle qui tourne, on longe cette falaise de stuc. Des contreforts la soutiennent, d'humbles béquilles, où l'antique armature de bois se montre dans l'effritement de la croûte blanche. Cela fait une théorie d'arceaux plus longs d'une jambe que de l'autre, comme, souvent, au chevet de nos cathédrales, — mais combien grossiers, ceux-ci ! — on voit de tels étais, enveloppés de chaux, dans les caves. Et, quand on arrive au trou noir de la porte, et que l'on commence, dans l'obscurité, à gravir des marches à demi fondues, c'est vraiment comme si l'on montait dans une cave.

Mais, peu à peu, tandis que nous grimpons, nous arrive je ne sais quelle mystérieuse, chromatique résonance. C'est comme un lointain murmure d'église, une sombre polyphonie de vêpres. Cela court d'un flux égal, continuel, où je distingue, à présent, les hauts et les bas, et puis le frémissement articulé de voix graves à l'unisson.

L'âme religieuse du lieu nous a pris et commence à nous envelopper.

On traverse un couloir dont la voûte un instant s'éclaire; on voit ce misérable plafond : plâtras, tiges de vieilles palmes

comme dans les masures du désert. Alors un bref intervalle de plein air, une douche de soleil, et puis, de nouveau, le plongeon dans la pénombre de crypte, le vague demi-jour épanché par les parois de boue blanche.

Je me rappelle une chambre où pénétrait, par un soupirail, une ligne bleue de soleil. Poussière là-dedans, poussière lentement, insensiblement tombante, et qui s'accumule au cours des siècles, couvrant la terre où l'on devine encore les saillies du roc primitif. Dans cette espèce de crypte, s'estompait la silhouette d'une cuve. Quelque salle antique d'ablutions...

Et tous ces lieux ont le même air de cachot, de basse fosse. Comment croire qu'on soit maintenant au-dessus de la colline de Ghardaïa, que derrière cette muraille il n'y ait plus que l'espace, l'azur enflammé où tournoient les faucons?

La rumeur ecclésiastique grandit. C'est un sombre bourdonnement de plain-chant, comme celui que j'entendais, jadis, dans un monastère de capucins, en Syrie, aux heures où les Pères, en cagoule, les mains cachées dans leurs manches, s'assemblent pour une récitation de psaumes. Sonorité tombale, incessante, comme d'un interminable *De profundis*. Ils doivent être tout près, maintenant, derrière un mur, ou à l'orée de ce corridor.

Et comme nous débouchons dans une cour, une sorte de rustique *fondak*, dont le milieu seul s'éclaire, les voix dirigeant mon regard, les mystérieux officiants m'apparaissent, — un pâle groupe, demi fondu dans l'ombre latérale. Ils sont là, par terre, les moines, oscillant en cadence, et clamant tous ensemble, dans l'angle d'une double, caverneuse arcade, — un enfoncement dont le portique extérieur découpe la noirceur de ses rudes cintres blancs.

Avec leurs draperies, si vagues dans cette demi-nuit, leurs maigres visages peu à peu révélés sous les capuchons, c'est une assemblée de fantômes. Mais les voix sont énergiques. Répercutées par les voûtes, par les profondes cavités des galeries, comme elles vibrent, se prolongent en flottantes résonances dans le grand puits rectangulaire! C'est comme une ardente vapeur musicale, un fervent esprit qui, du fond de cette cuve, s'exhale incessamment vers le carré plus étroit de ciel bleu. Un confus et nombreux concert où je finis par distinguer des lignes distinctes qui se croisent, entrent, sans qu'on saisisse comment, les unes dans les autres. Un thème enfin m'apparaît,

et il ne cesse plus de revenir. Indéfiniment, la même phrase, complexe, si rapide, que scandent les mots articulés, l'explosion des fortes gutturales arabes. Et, sans arrêt dans le recoin d'ombre, le balancement rythmique des silhouettes fantômes. En ce temps de rhamadan, c'est tout le Koran, paraît-il, qui se dévide là, inlassablement repris, recommencé, nuit et jour, tant que dure le carême.

Un personnage de mine creuse se tenait, les genoux au menton, au pied d'un pilier. Intéressé, je crois, par notre attention, il s'est levé, et, d'un mouvement de tête, semble vouloir confirmer ce renseignement que me donne le caïd. Alors, c'est lui, maintenant, que j'interroge, et il veut bien m'apprendre que les récitants sont des tolba. Je m'en doutais. « Des jeunes, n'est-ce pas? Des étudiants? — Oui. — Et les grands tolba? Où sont-ils donc? Est-ce qu'ils ne paraîtront pas? »

Je sais bien qu'ils ne se montrent pas à l'Européen, mais je voudrais au moins entendre ici, prononcés par un homme de la mosquée, ces beaux noms de la mystérieuse hiérarchie cléricale, — *Imsourden*, *Irouan*, *Azzaben*, — que j'ai lus souvent, ces jours-ci, et dont j'aime les sonorités berbères. Mais il ne répond plus et se détourne.

Ce religieux, borgne, et dont la barbe grisonne, doit avoir fait vœu de pauvreté. Sa *djellab'* est tout usée, jaunie par le temps. Il est sorti avec deux outres qu'il est allé décrocher du mur, et, plié sous le faix, voici qu'il les rapporte, ruisselantes. Maintenant, il s'occupe à en verser l'eau en des jarres. Et puis, à terre, il étend d'assez misérables nattes.

Tout parle ici d'un monde archaïque, presque dénué encore des recettes d'art et de métier qui font ailleurs la civilisation matérielle de l'Islam. A quelle distance sommes-nous donc du Maghreb, de ces mosquées arabes, dont la plus simple a ses fières, rectilignes symétries, ses nappes de lisses dalles, ses colonnades, sa vasque de marbre, son auvent en nid d'abeilles, son infini musical décor d'arabesques et de *zellij?* Le sol, dans cette cour, n'est qu'une espèce de ciment, en couches diverses; la muraille, dénudée par endroits de sa chaux, laisse voir la terre grenue de ses briques. Les trois portiques semblent des constructions de troglodytes, et, en face, à l'orée noire de la salle de prière, reviennent voltiger deux ombres de chauves-souris.

Le mobilier est à l'avenant. Vieilles sparteries, écuelles par terre, avec des pots de goudron, des outres velues; — l'une est encore pleine : un pauvre corps de chèvre, tout gonflé, dont s'écartent lamentablement les quatre moignons de pattes. Sous les arceaux, des chevilles de bois brut sont plantées, — et, çà et là, une petite lampe s'y accroche, du type gréco-romain, encrassée d'huile et de fumée. Ou bien c'est un morceau de cuir, un bout de corde qui pend au pilier : j'ai même vu un crâne de cheval qui devait être là comme porte-bonheur. Dans le mur de l'est, où s'ouvre la salle de prière, les niches à babouches, si jolies dans les mosquées de l'Islam civilisé, ne sont que des trous laissés par des briques manquantes. Des moineaux s'en échappent et vont courir à terre.

En haut, à l'étage, qu'y a-t-il ? J'essayais, en reculant un peu sous le portique, de l'entrevoir, mais, jusqu'au bas de la galerie supérieure, les cintres sont masqués d'étranges rideaux : nattes, burnous, tapis dépenaillés, toute une friperie suspendue.

Étais-je de l'autre côté du Sahara, au commencement de ce Soudan nègre, dont les minarets mzabites semblent issus?

Mais, plutôt, c'est dans le temps que je me sentais bien loin, chez les premiers Beni-Mzab, les pères anciens qui bâtirent la mosquée, et dont toutes les pauvres choses, autour de nous, semblaient contemporaines. Sûrement, l'orientale, la médiévale mélopée que j'entendais vibrer sous ces voûtes a sonné déjà pour eux, et chaque génération de la secte l'a répétée avant de s'évanouir à son tour. Toujours cette même phrase qui revient émerger de l'inextricable lacis chromatique, comme la radiante figure où se nouent, à intervalles réguliers, les lignes d'une arabesque savante. Rapide, ardente, chargée de volonté islamique, et comme fondue dans sa propre résonance, elle aussi nous enveloppait de ce passé qui s'éternise en elle...

On serait resté là longtemps, s'abandonnant à la monotonie de l'étrange plain-chant musulman, oubliant l'heure et le présent, dans ce lieu où le temps semble s'être arrêté depuis des siècles...

*
* *

Je suis revenu souvent à la rude mosquée de Ghardaïa. L'après-midi, son ombre est bonne aux yeux : on était bien, dans un recoin du pauvre cloître, à s'engourdir un peu à la

psalmodie mineure des moines. Rien ne changeait jamais. Les récitants fantômes semblaient toujours les mêmes. Combien de fois, dans les quarante jours du carême, dévident-ils, à l'invariable cadence rituelle, toutes les sourates du Koran? On eût dit que le sempiternel concert ne pouvait pas s'arrêter, flux musical, faisant partie du lieu, comme le ruissellement sans fin d'une eau souterraine. Les deux chauves-souris revenaient silencieusement tourner au trou ténébreux de la salle de prière...

Un jour, comme nous allions céder à l'influence de l'endormante kyrielle, le vieux borgne, laissant là ses vaisselles, nous a fait signe, et nous l'avons suivi dans l'escalier qui mène au toit de la forteresse sainte.

Tout de suite, la sombre polyphonie recule, mais quand nous débouchons dans l'éblouissant azur, elle nous parvient encore, du fond du puits par où s'éclaire la cour intérieure. Sous l'aveuglant couvercle que nos semelles croient sentir vibrer de sa pulsation, elle semble plus mystérieuse. Sourd murmure, comme celui qu'épanche continuellement la paroi d'un rucher. Frémissement de la vie fervente qui s'est enfermée là, fixée à l'absolu d'une idée religieuse.

Les yeux, d'abord blessés, commençaient à regarder. A travers les cils et la pluie de feu solaire, je voyais descendre, et, par en bas, s'éployer la blanche Ghardaïa. Pas une femme, pas un chat, pas une fumée sur ces centaines de terrasses juxtaposées. Dans l'éblouissement de l'heure, c'était comme un champ oblique de tombes, un vaste cimetière, écaillant de ses dalles les flancs d'une colline. Nous étions en rhamadan, et toute la ville devait dormir. Nul bruit que la sourde rumeur liturgique sous nos pieds, à cette pointe exhaussée de l'acropole qu'est la terrasse du temple. La vieille Ghardaïa s'écrasait dans la lumière et le silence.

Peu à peu, dans toute cette chaux, quelques détails apparaissaient. Le plus visible, c'était, tout en bas, un rang d'obscures alvéoles : le long portique bordant le souk, au sud. Les ruelles transversales, celles qui tournent autour du piton, n'apparaissaient pas. Mais, du sommet, on voyait s'irradier et descendre de noires fissures, des couloirs divergents, très nombreux par en bas, dans la région vivante, — plus rares,

à mesure que le regard remontait vers la zone ecclésiastique. Au pied du lieu saint, deux raidillons seulement aboutissent, sortes d'échelles, comme si la mosquée avait voulu s'isoler pour plus de secret et de recueillement.

Le ton général était celui du vieux plâtre, mais dans cette pâleur, une certaine diversité de teintes se laissait distinguer. Par en bas, cela tirait un peu sur le jaune, ailleurs sur le bleu, ce bleu de glacier, si léger, presque imperceptible, qui signale, dans les villes du Maghreb, le quartier juif.

Le religieux montrait du doigt quelques points. Au sud-est, un petit dôme bien humble, à peine distinct : « la djamaa des Youdis » — la synagogue. Plus haut, deux toits pareils à tous les autres : « Les deux djamaat des Arabes », me disait-il. Sans doute, les Arabes agrégés, qui sont tous Malékites.

L'imposant mokhazni-chef, qui, ce jour-là, m'accompagnait, ajouta l'explication suivante :

— Autrefois, la loi défendait aux Arabes d'avoir à eux des lieux de prière. Les Mzabites savent bien que nous ne pouvons pas prier avec eux. Mais ils disaient : « Si vous voulez prier, venez à notre mosquée, ou bien dites vos prières dans vos maisons. » Mais voilà : les Français sont venus, et la loi est changée. Les Arabes ont obtenu ce qu'ils avaient toujours désiré.

Mais point de minaret. On n'en voit qu'un dans chaque ville des Beni-Mzab, celui vers lequel tout entière elle monte, et qui semble attester son principe et sa loi.

Sur la haute terrasse, nous étions au pied de cette grande tour de Ghardaïa. Elle se levait juste au-dessus de nous, on eût dit un peu penchée, pas tout à fait d'aplomb, la longue, étroite pyramide. Je pouvais toucher sa surface inégale : un enduit grossier où son arête s'enrobe, lourde pâte, çà et là bosselée, écaillée, dont le gris se teinte vaguement de lilas, comme si tous les ardents crépuscules qu'elle a reflétés avaient fini par y laisser un peu de leur couleur. De plus en plus mince, fuyant dans l'abîme de lumière, elle dressait à soixante pieds au-dessus de nous ses quatre extrêmes pointes, petites cornes comme celles qu'érige le cou déroulé d'un limaçon.

Ce minaret n'a pas le grand âge de la mosquée, mais, à son pied, s'en élève un autre, du même type soudanais, celui des premiers siècles, tout petit, celui-là, un avorton, à la mesure de

la ville primitive. Il ne sert plus qu'à loger le veilleur, qui, la nuit, aux heures du rite, est chargé d'appeler le *mouedden*, au cas où celui-ci, solitaire sur la haute plate-forme, aurait cédé au sommeil.

Aux mêmes heures, la même clameur jaillit à la pointe des autres cités de la Pentapole : de Melika voisine, de Beni-Sgen, de Bou-Noura, dont le chanteur doit voir, dans les nuits de lune, s'espacer les fantômes ; d'El-Ateuf, aussi, cachée, à deux lieues de distance, par les replis de la vallée. Alors, tout au long de l'oued, par-dessus les champs de sable et de cailloux, par-dessus les grands cimetières, par-dessus les vergers, les palmeraies endormies, se prolongent, s'entrecroisent les mordants appels, minces rayons sonores, traversant le silence lunaire Voix de l'âme au sein du désert, de l'âme religieuse qui, pour séjour, a choisi ce bas-fond, et persiste là, à travers les naissances et les morts des individus successifs, attestant invariablement l'Éternel. Elles se tendent, elles frémissent, les longues notes d'appel et d'adoration ; mais autour de leur ferveur, il n'y a que les grands vides, les houles immobiles de l'étendue sans vie, les incertains reflets de la pierre dans la clarté nocturne.

Quelle sensation si, la nuit, sans rien connaître du lieu, arrivant des lointains du désert, on entendait les voix vibrant par en bas dans la longue fosse !

En ce moment, dans la lumière méridienne, les falaises de l'ouest paraissent toutes proches. Je les vois, des deux côtés, qui s'affrontent, s'allongent, couleur de désert et de soleil, enserrant ce petit monde mzabite de leur morne, splendide nudité. Par en haut, la croûte rocheuse, toute lisse, arrondie comme un bouclier, suspend sur la ruine des basses pentes la masse énorme de sa tranche. C'est comme une pâte qui se serait figée en coulant avant d'atteindre le fond de l'oued. Simplicité, éternité du minéral : rien n'en donne le sentiment comme cette espèce de jaune, luisante lave.

Du plateau, rien n'apparaît. Sur cette terrasse de la mosquée, nous restons dominés par les parois du canyon. Pour découvrir un peu les horizons de la Chebka, il faudrait faire l'ascension du minaret : il atteint sans la dépasser la hauteur des falaises. On a pris soin que, du dehors, il ne pût être distingué, reconnu, que rien ne trahît la présence, par en bas, d'un peuple et de ses richesses. Pour qui regarderait de la

plaine, sa pointe, affleurant juste, se confondrait aux roches, *gour*, strates, saillies de toutes sortes qui hérissent cette région ruinée du Sahara.

Il n'est pas vu, mais il peut voir. Une caravane, une troupe remuant sur le plateau n'échapperait pas, là-haut, à des yeux vigilants. L'homme n'est jamais sûr d'être à l'abri de l'homme. C'est pourquoi la mosquée s'assure à d'épaisses murailles. Elle fait aussi fonction de citadelle, et le minaret unique à la cime de chaque cité du Mzab, est d'abord une tour de guet.

AU MELLAH

Au sortir du rude château de défense et de prière, de son jour de soupirail, des muettes, monastiques ruelles qui l'entourent, nous revenions souvent par le quartier juif. Autres aspects de la rue, autres figures et gestes des humains. Les odeurs mêmes sont autres : fades relents de graillon, de lessive, d'égout, de fosse, disant le contraire de la solitude, une humanité trop dense, étouffée par sa propre exhalaison.

Je passais devant la synagogue, et, de là aussi, j'entendais toujours sortir comme une grave, chantante rumeur de litanie. C'est un trait fréquent en Orient, et le plus intéressant peut-être, cette juxtaposition de peuples différents, chacun affirmant son principe, d'espèce religieuse toujours, idée qui commande les vies, les mœurs, les physionomies, et, créant le groupe, en décide le caractère. En Syrie, surtout, où les religions font les « nations », l'action de la souveraine idée sur tout l'homme, sa puissance à façonner le type, sont évidentes.

Les rues, bien entendu, sont les mêmes boyaux étroits que dans la ville mzabite. On y retrouve, aux linteaux des portes, le décor de mains de Fatma, croissants, étoiles, soleils, peints ou découpés dans le plâtre. La magie, antérieure aux religions, ne change pas : les ruines de l'Afrique romaine sont souvent marquées de ces vieux signes. C'est l'âme, ici, qui est autre. Ni méfiance ni secret. Que la vie, dans ces rues, paraît sociable, fraternelle, — et que son flot est ardent ! Rangs de causeurs, adossés par terre, aux murs des maisons. La plupart ont l'air de discuter ; mais quand nous approchons, toutes les faces se lèvent, et, à la vue de l'Européen, du mokhazni qui l'accompagne, les voici tout de suite dressés, les pieds joints, la main

au front pour le salut qu'ils ont appris de nos officiers. J'entends le murmure d'accueil ou de commentaire. Visages mobiles, expressifs, en ce moment tout animés de curiosité. Les yeux, quelques-uns clignotants, et comme limés au bord, veulent nous parler. Comme ils disent l'intérêt excité par notre visite, l'envie d'entrer en communication avec nous !

Ils ont l'air d'avoir poussé à l'ombre. Le teint est blafard, parfois, chez les jeunes, d'un blanc singulier, avec un peu de rose maladif aux pommettes, plus marqué, plus inquiétant chez les enfants, les fillettes surtout, qui semblent atteintes de chlorose. La plupart des hommes sont tête nue, avec des papillottes qui pendent sur les oreilles.

Il y a d'étonnants vieillards, comme on en trouve dans toutes les juiveries du monde. A Jérusalem, à Safed, à Salonique, j'ai vu ces traits creusés, ravinés, ces longues barbes, où les maigres doigts viennent gratter fiévreusement. Affaissés, des deux côtés de la rue, ceux-ci font pourtant le difficile effort de se mettre debout comme les autres, de porter à leur calotte une main que l'âge fait trembler. Ils ont tout le sérieux juif, cette mine triste, nerveuse et tourmentée qu'ont souvent encore les vieux hommes de leur race, et que Rembrandt a regardée si profondément dans le ghetto d'Amsterdam. Mais la grandeur manque. Leurs physionomies traduisent bien un mouvement de l'esprit, mais appliqué à quels pauvres, monotones objets ! Leur misère n'est que misérable. Il y a si longtemps que ce tout petit essaim d'Israël est isolé, perdu là, parasite d'une vieille ruche musulmane dans un repli du grand désert.

C'est égal : je me sens, dans ce mellah, revenu à mi-chemin de l'Europe. Quel contraste avec le silence, les visages fermés que nous opposent les musulmans, avec leur refus d'entrer en société avec nous ! Déjà plusieurs nous entourent, nous accompagnent, offrant de nous mener à la synagogue. Ils parlent tous à la fois, et quelques-uns nous jettent des mots français. Le plus ardent, qui peut avoir trente ans, a des cheveux et des sourcils tout blancs.

Alors je leur demande si nous pourrions visiter une maison ; et dix voix nous répondent. Comment donc ? Chacun voudrait nous montrer la sienne. Nous n'avons qu'à entrer dans la première venue, celle-ci par exemple, dont la porte est ouverte, et dont l'intérieur, — une sorte de patio, mais visible de la rue, —

présente un attirant tableau : un beau groupe de figures, sur le fond que dessinent les arceaux d'un portique. Des femmes, — et déjà la plus âgée, dont les rides disent bien cinquante ans, s'approche, nous accueillant d'un sourire de ses lèvres fanées, de ses beaux yeux qui parlent. De libres visages féminins : nous voilà bien loin de l'Islam. Doux visages, dont la morbidesse, la chaude, sensible gravité, le pur ovale, font songer à l'Italie. L'Italie, celle du sud, on y pense tout le temps ici. Ces femmes, cette vie populeuse, entre voisins, dans la rue, ces odeurs, ces lessives en famille, tout cela rappelle certains bas quartiers de Naples.

Mais le décor, les parures sont de l'Orient, — un Orient qui tient de l'Asie par sa couleur, plutôt que de la poudreuse, monochrome Ifrykia. La couleur, elle éclate partout dans cette maison quelconque de la juiverie de Ghardaïa. Jaune ardent, le lion stylisé, quasi chaldéen (de profil, mais la figure est de face entre de terribles moustaches) qui marche sur un mur de la cour. Pourpre, vert et bleu, le grand texte hébraïque qui enlumine l'autre paroi. Et tricolore aussi la triple torsade qui s'enroule, en papier de mirliton, aux colonnettes du portique...

Mais plus somptueux que tout, les costumes des femmes — leurs costumes de tous les jours. Un turban rouge orangé leur fleurit la tête; et c'est le même rouge, celui du henné, qui luit à leurs mains, à leurs poignets, à leurs bras, à travers des éclats de bracelets. La simple cotonnade qui les magnifie de ses plis jette le feu du coquelicot. Leur parure est un lourd et tintant harnachement d'or, — d'or saharien, qui doit puer le cuivre. Anneaux d'or aux oreilles (j'en ai compté cinq, tombant jusqu'au bas du cou); fibules d'or, qui ferment le péplum aux épaules; chaînes, gourmettes d'or, les unes bridant le menton, les autres pendant sur la gorge; colliers d'or, cuirasses d'or, que font aux poignets, aux chevilles, dix anneaux superposés. Et toute cette bijouterie a la masse et la gravité des ornements primitifs.

Ainsi chargées de métal barbare, ces ménagères, de mine si douce et civilisée, s'affairent à leurs humbles travaux. L'une portait un seau quand nous sommes entrés, une autre tend une ficelle à travers le portique pour y poser du linge. Et que de pauvres choses dans cette cour trop décorée! Au pied de la muraille, décrépite par en bas, sous le fabuleux lion à mous-

taches, traînent deux outres dont la toison est toute mangée. Deux tapis du pays, accrochés à côté de la lessive, s'effilochent par en bas. Une chèvre, sous l'arcade, vit en famille avec les humains. Vague odeur de latrines. Est-ce pour la filtrer que deux de ces femmes portent dans une narine un lambeau d'écorce d'orange? — ou bien n'est-il là que pour sa couleur, comme une fleur qu'une élégante a choisie, parce qu'elle répète un ton de sa parure?

Mais, par moments, les fétides bouffées sont telles que la première explication s'impose. Et comme nous n'avons pas d'écorce d'orange à nous mettre dans le nez, nous partons sans avoir pu communiquer avec les humbles et fastueuses lavandières autrement que par des sourires. D'ailleurs, notre suite improvisée est impatiente. Gestes et paroles nous entraînent : *Djamaa, Djamaa!* C'est le nom arabe d'une mosquée : mais il s'agit de leur synagogue.

***

Rien d'une mosquée dans ce lieu saint, qui est à deux pas. Nulle fierté de colonnes orientées, disciplinées comme des rangs de croyants à la prière. Nulle hautaine, immaculée blancheur. Nous sommes entrés là comme dans un moulin, et même on me fait signe de garder mon chapeau. Une salle quelconque, avec une estrade au milieu, comme pour un meeting.

Seulement, au milieu d'un mur, pend un riche rideau, tout illustré, — or et pourpre, — de mystérieux caractères carrés. Là, j'imagine, est le saint des saints. Mais l'impression de mystère ne dure pas. Tout de suite, le *khodja* albinos a levé ce *zaïmph*, et, du placard qu'il cachait, tiré deux longs paquets qu'il offre à nos mains. — « La Thora, » me dit-il! — La loi d'Israël, dont cette plâtreuse armoire est l'arche sainte. Et de prestes doigts ont vite fait d'enlever les rubans, les enveloppes de soie qui emmaillotent les volumes.

Ce sont bien des volumes, *volumina*, comme dans l'antiquité, des rouleaux de parchemin, de peau blanche et très fine, couverts d'une admirable et cabalistique calligraphie. En voici un très ancien, « venu », m'affirme l'albinos, « de Iérouschalem, avant le bombardement de Titouch ». — Titus? La destruction de Jérusalem? Mon visage doit trahir un doute, car toutes les têtes, autour de moi, font le geste de l'affirmation

énergique. Et en voici un autre, tout récent, une copie de l'histoire d'Esther, exécutée à Ghardaïa. Il paraît qu'il a fallu des années d'efforts, de tâtonnements, pour fabriquer cette peau délicate. Et quelle application, pour écrire, inciser, dirait-on, de façon si pure, si élégante, ce long texte serré sur une matière où nulle retouche n'est possible! D'ailleurs, on nous présente les artistes : le tanneur, le corroyeur, qui s'épanouit sous les éloges, et puis le maître du calame : — c'est justement notre khodja, que nous félicitons d'avoir retrouvé un art perdu, paraît-il, depuis si longtemps. Ils me font remarquer la qualité de l'encre : à son noir si dense, ils se montrent sensibles. Et le droguiste qui en a découvert le secret est là, lui aussi. On dirait que tous les corps de métiers de la juiverie sont présents.

Mais on n'a pas fini de nous exhiber tous les mystères de l'armoire. Il y a d'étonnants bijoux. Des phylactères d'argent que le rabbin, pour lire au peuple la loi, s'ajuste sur le front. Et puis deux petites couronnes, — *tapouhims*, dit-il, — ornées de clochettes dont on coiffe, aux heures du culte, les deux bouts des saints rouleaux. Et, enfin, un grand diadème que l'on garde en souvenir, me dit-on, des rois d'Israël.

Israël, qu'est-ce qu'ils savent de son passé, de leur propre histoire, des migrations qui les ont amenés là? J'ai lu que les juifs sont arrivés dans les oasis dès les premiers siècles de notre ère, comme si le succès du christianisme, dans les villes romaines du Tell, les avait chassés dans les ardentes solitudes. J'interroge ceux-ci, et la réponse est décevante. Tout simplement, ils se disent venus, jadis, des mellahs du Maghreb, — un dernier essaim serait arrivé, il n'y a que huit ou neuf ans, du Figuig. Avant le Maroc, l'Espagne fut la demeure de leurs pères, réfugiés là, après que le « bombardement de Titouch », — décidément le souvenir en est resté, — les eut chassés de la ville sainte.

De ces propos sur les pérégrinations d'Israël, soudain jaillit une question inattendue, souvent discutée, paraît-il, dans la synagogue. C'est un ancien, à mine profonde et sillonnée de rabbin, qui me la pose.

On dit qu'il y a des juifs en Amérique, comme à Ghardaïa, comme à Fez, au Figuig, qu'ils y ont leurs *djamaat*! Eh bien, comment y sont-ils venus? On comprend bien le passage de

Judée en Espagne, en Ifrikya après la prise de Iérouschalem, — mais en Amérique ? On dit que c'est si loin....

Cependant l'albinos, qui, décidément, tient à vider pour nous le saint des saints, nous déroule un troisième volume, un *Zohar* ou *Sefer Zohar* : un livre occulte, celui-là, si savant que seuls de très, très grands rabbins pourraient le comprendre, — et ce n'est pas sûr. Peut-être, pourtant, le plus grand de tous : le rabbin de Babil, — l'un d'eux prononce Babel.

La ville de la célèbre tour ? Babylone ? Il semble bien, car on m'explique que c'est la plus vieille et la plus grande colonie israélite, que, bien avant le fameux bombardement, les juifs y étaient déjà.

Babylone, Titus, l'Espagne, si brouillés, si confus, que soient ces souvenirs de tous les siècles d'Israël, on est surpris de trouver qu'ils ont duré, qu'ils n'ont pas cessé de se transmettre des pères aux fils, qu'ils vivent encore dans un petit mellah, séparé, au cœur du désert, de toutes les juiveries du monde.

C'est qu'une culture proprement juive, est, malgré tout, demeurée active dans ce ghetto, prenant dès l'enfance chaque génération, la modelant suivant l'idée ancestrale, assurant la perpétuité des traditions, et, par là même, du type. Ils sont là, tout près de moi, maintenant, les petits garçons mzabites d'Israël, tout à l'heure affairés à leurs leçons dans un coin de la synagogue. Je vois les grands yeux lustrés, les précoces, les sensibles, un peu féminins visages. Amenés par leur maître, ils nous entourent avec les hommes, avides comme eux de la conversation, attentifs à toutes les questions, à toutes les réponses. Un instant, notre visite a interrompu l'école talmudique ; mais, quand nous sommes entrés, quel bruit de volière elle menait ! De temps en temps, les jeunes voix s'accordaient dans une sorte de récitation, — de récitatif plutôt, nombreux, rythmé, comme celui des tolba dans la mosquée. Sans doute le bourdonnement qu'on entend quand on passe, vers midi, devant la synagogue.

J'avais cru qu'ils apprenaient par cœur le livre des juifs, comme les petits musulmans, à l'école coranique, apprennent le livre des musulmans, — et leur éducation est achevée. Mais, comme je pose une question sur ce point, et laisse percer cette idée, les protestations éclatent. Ah ! mais non ! Ah ! pas du tout ! Chez les Youdis, on n'apprend pas la loi par cœur : on l'explique,

on étudie les commentaires, le Talmud ; on discute, on dispute de tous les sens possibles. Il semble qu'il s'agisse, pour eux, d'un point essentiel, qu'ils repoussent bien loin, ces juifs méprisés, l'un des principes de la civilisation d'Islam, celui qui commande l'immobilité des esprits en les fixant à des formes, à des formules, invariablement répétées. Orgueilleusement, une supériorité s'affirme : chez eux les cervelles travaillent. Sans doute, c'est toujours aux mêmes objets : leurs négoces, leurs familles, leurs histoires du mellah, la petite politique locale, les discussions de la synagogue. Isolés dans le Sahara, ils végètent. Mais que leur horizon s'élargisse, que nos champs d'activité et de pensée leur soient ouverts, et quelle poussée, quel rapide envahissement !

De là, j'imagine, l'élan avec lequel ces pauvres juifs africains nous accueillent toujours. Je le sentais dans le ghetto de Fez, en un temps où bien peu d'Européens y étaient entrés. Ils semblaient nous attendre, nous reconnaître. Et nous aussi, nous les reconnaissions. A Fez, comme à Ghardaïa, les visages le disaient : malgré leurs origines et toute l'ambiance orientale, par ce mouvement de l'esprit, ils sont de notre espèce, — des parents de l'humanité de l'Europe.

DANS LES JARDINS

Au petit pas d'un cheval, j'errais tous les jours d'un côté ou de l'autre du profond fossé mzabite. Sous le soleil ardent, à la fin d'avril, à travers les sables et les champs de pierres, où, souvent, les pistes manquent, nulle façon de se promener qui laisse plus de liberté à l'esprit et aux yeux. Ils ont le temps de comprendre ce paysage, ce qu'il doit à l'homme, et comment, par une industrie patiente comme celle des castors, il a pu l'adapter aux besoins de sa vie.

Et puis, sur cette naturelle et silencieuse monture, on a le sentiment de ne déranger personne. L'autre jour, une énorme voiture mécanique est venue. Au bas de Ghardaïa, à l'orée d'une ruelle où se tient un petit marché d'herbes, elle a surgi, ronflante et toute rouge. L'effet fut d'un tremblement de terre. Sursaut, effarement général de femmes, tout de suite enfuies, cachées, — l'une, entre autres, que j'admirais pour la gravité hiératique de son allure, de son costume : rude laine rouge et

noire sous une tiare de noirs cheveux. Tumulte de bêtes, aussi : chameaux tirant sur leurs cordes à se casser la jambe, chèvres que leurs maîtres retiennent par la patte, gigotantes, renversées par terre. Voilà l'irruption de l'Europe dans un vieux monde immobile que rien n'avait touché.

Je suivais, à trente pas, un charmant mokhazni, plus charmant de ne point parler, et seulement, avec la belle courtoisie arabe, de me sourire quand il se retournait pour m'attendre. Sourire des yeux surtout, des yeux radieux de paix et de contentement, disant l'enfance, la grave enfance dont rien n'a jamais dérangé l'équilibre. Ils semblent, ces cavaliers musulmans, si bien d'accord avec leur virile religion disciplinaire, avec leur métier de soldat, avec la place qu'ils occupent dans une hiérarchie précise et qu'ils comprennent! J'aime leur allure à la fois de dignité et d'instinctif dévouement à la consigne et au chef. Ils peuvent passer des heures accroupis par terre, en groupe, devant sa porte. Mais s'il paraît, il faut les voir, dans leurs draperies bleues, dont l'ampleur fait leur geste plus simple et plus grand, se lever tout droits devant l'officier, qu'ils tutoient et regardent dans les yeux, saluer et répondre à son ordre, du grave monosyllabe arabe qui veut dire : c'est bien! La fière allure d'obéissance! Relation orientale du chef et du serviteur qui est à lui, et participe de son rayonnement. A l'humble peuple d'un souk, l'homme en haut turban, bleu burnous qu'illustrent des médailles, apparaît comme l'impassible, l'impartiale autorité. Dans la ville, quand celui-ci, à pied, marche devant le capitaine, son allure est d'importance. On se range. Nous sommes dans l'éternel Orient; on voit cela dans l'Inde. On le voyait dans l'antique Égypte.

Par les sables, les champs de pierres, à travers le lit chaotique de l'oued, au long des champs d'orge, des talus de terre où s'enferment les palmeraies, le beau cavalier nous précède. Je regarde flotter le manteau d'azur, danser le fusil accroché à son épaule. Petite figure en mouvement; quelle valeur elle prend dans un paysage où les vides sont vastes!

Il me précède, mais c'est lui qui règle son pas sur le mien, sachant toujours, sans se retourner, si je pousse ou retiens ma bête. A chaque passage un peu difficile, — le pavé ou la roche en dos d'âne, qui sépare deux niveaux de l'oued; le talus de maçonnerie qui porte la rigole d'une *seghia*, — il ne manque

pas de sauter à terre pour prendre mon cheval par le mors, et le décider, par les *arrah! arrah!* qui encouragent, à franchir le mauvais pas.

Surtout, il a l'œil aux mulets qu'il déclare « très méchants, beaucoup fâchés pour li chevals ». S'il en découvre un que son maître, à notre vue, ne détourne pas assez vite, quelle subite envolée, au galop, burnous au vent! Et alors, tandis que l'homme se pend à sa bête qu'il traîne, la subite transformation de notre paisible ami : explosion de colère volubile, reproches, menaces à voix aiguë, précipitée. A ces moments-là, on dirait qu'il grandit dans son long manteau. C'est alors que ce serviteur apparaît comme un maître. Ainsi du chien de berger, qui, pour le berger, n'a que des yeux d'amitié et, soudain, lancé aux brebis vagabondes, n'est plus qu'aboyante fureur.

La première fois, sautant à terre, il a tiré d'un graisseux étui de cuir un papier, où il s'est mis impitoyablement à écrire le nom du coupable. Quelle histoire! Celui-ci suppliait, se déclarait ruiné... Je sus, le lendemain, qu'il avait été parfaitement dénoncé au caïd, — lequel dispense la justice dans sa *benika*, sur la place du Marché. Je réussis enfin à obtenir la grâce du pauvre homme.

*
* *

Nous partons généralement à l'heure apaisée, quand, au soleil qui penche, les flancs d'or du ravin commencent à resplendir. Peu à peu, on descend la rampe qui, du bordj, s'en va tomber au niveau de l'oued. Il faut, sur la selle, se rejeter très en arrière : le fer des chevaux dérape sur cette pente de pierre.

A mesure que le chemin baisse, je vois monter, à gauche, de l'autre côté du canyon, le terne monceau de Ghardaïa, la grande fourmilière semée d'obscurs trous, d'où l'on ne s'étonnerait pas de voir affluer un flot noir de vie tâtonnante. En même temps, un peu à droite, Melika, appuyée à la falaise qui s'oppose à la nôtre, grandit derrière la ligne blanche de son barrage. Plus à l'est, et de notre côté, Beni-Sgen, en pente sur le flanc vermeil du canyon, hérisse une grise et maigre silhouette, bornant de ce côté la perspective. C'est l'étroit profil d'un glacier qui pend sur sa moraine. Dans cette direction, le creux de

l'oued s'élargit jusqu'à former une sorte de plaine, où la lointaine Bou-Noura se révèle, sa pâleur mêlée par en bas à celle des puissantes roches, assises de calcaire où son pied s'incruste.

On peut aller plus ou moins loin, mais c'est toujours en aval ou en amont. Les jardins nous attirent. Les pêchers, les pruniers n'y sont plus en fleur, mais, fini le rose et blanc miracle, ils tiennent encore du paradis. Foisons de clairs feuillages, innombrable murmure de colombes. Nous allons, à l'est, vers les vergers de Beni-Sgen, ou bien, dans la direction opposée, vers la grande palmeraie qui s'allonge, à trois kilomètres de Ghardaïa. Entre les falaises de pierre fauve, c'est une eau bleue dans une cuve de cuivre.

Pour aller de ce côté, il faut, bien entendu, passer au pied de la ville. Les abords n'en sont jamais déserts. Piétons, longs troupeaux de brebis qui rallient sa muraille ; parfois, la veille du marché, chameliers cheminant à côté de leurs bêtes. Faisant route alors dans le même sens, j'aime, en accompagnant quelque temps les fabuleuses créatures, à me pénétrer un peu de l'étrange vie qui se traduit à leur pas sans hâte et feutré, au balancement endormi de leurs têtes, à la léthargie de leurs yeux : des yeux d'eau trouble et sombre, en saillie sous deux creux du front, et qui semblent ne rien voir. Somnambulique allure. On dirait qu'une fois en marche, ils marcheraient indéfiniment, comme ces chenilles processionnaires que Fabre a vues tourner sur la corniche d'un pot de fleurs, sans arrêt, pendant des jours, jusqu'à extinction de force vitale. De fait, il paraît qu'au milieu du désert, si par malheur il a fallu doubler l'étape parce que l'eau manquait dans un puits, on voit parfois l'un d'eux tranquillement s'agenouiller et rendre le dernier soupir, et cela sans s'être un instant départi de sa somnolente indifférence, sans avoir seulement changé le rythme de son pas, ni donné le moindre signe du mauvais tour qu'il allait jouer à son maître. Belle attitude d'une âme offensée par le sort, et qui donne avec décence sa démission de la vie.

On peut traverser le bas de la ville d'un côté du rempart à l'autre, en sortant par les abattoirs, et puis les sables. J'aime mieux contourner la muraille à l'est, parmi le beau groupe de dattiers. Très vite, on change de niveau, franchissant des murets, des talus, descendant sur les galets de l'oued. Et puis on côtoie un antique interminable cimetière, et l'on s'en va pas-

ser à côté d'une de ces longues murailles qui retiennent longtemps une crue. Combien d'années, par exemple, y a-t-il qu'est tombée l'eau verdâtre que je vois croupir derrière la digue de Beni-Sgen, au-dessus de la profonde oasis et des mille palmes bleutées qu'elle abreuve encore en filtrant insensiblement dans la terre? Derrière le barrage qui touche Ghardaïa, toute trace d'eau a fini de s'évaporer.

Que l'on aille aux jardins de Beni-Sgen, ou à la palmeraie de Ghardaïa, ce sont toujours à peu près les mêmes images qui reviennent. Tout est si simple ici! Les mêmes conditions ont répété partout le même thème fondamental et les mêmes variations du paysage.

Il y a les traînées d'or des sables. Au sortir des terrains lapidés, qu'il est bon d'y courir un peu! On n'entend que les sourdes, rythmiques foulées et le petit bruit du vent qui vous file aux oreilles. Mais, trop tôt, les tristes jonchées de cailloux recommencent.

Il y a, derrière les murets de toub, les jeunes orges, toutes claires quand le soleil est de l'autre côté, et que leurs barbes, accrochant ses rayons, se muent en brumeuse nappe de lumière. Vertes herbes, déjà longues, et fluides, répandues là comme une eau : au moindre souffle, on y voit passer, se propager des ondes et des moires. Parfois, de beaux groupes y baignent jusqu'aux genoux, des femmes, le plus souvent, en robes rouges, aux bras de bronze, la tête entourée de voiles sombres. Splendeur de cette pourpre, sculpturale gravité de ces figures, surgissant, dans cette lumière, des orges profondes. On voit cela dans le nord de l'Inde, du côté d'Agra, où les humains, en février, parmi des cultures aussi fraîches, semblent de riches pavots dans les nouvèaux blés.

Avec la jeune verdure, la vieille industrie des hommes nous enveloppe ici de son mouvement, de ses rumeurs. De tous côtés sifflent, grincent les cordes des *khottaras*, sous l'effort des bêtes; et, des plus proches de ces puits, jaillit périodiquement le bruit liquide des outres qui s'épanchent. A tous moments aussi, j'entends longuement sangloter un petit âne dans le soir. Il est là, qui tend la tête, bouche ouverte, exhalant le spasmodique sanglot d'on ne sait quel désir ou quelle nostalgie de son cœur.

Vie antique, jamais interrompue depuis les premiers temps

du Mzab, et dont je perçois la petite pulsation présente. Ces pistes, ces clôtures, là-bas ces pylônes, ces cornes blanches qui signalent les puits, ces canaux de maçonnerie où l'eau vitale court, se distribue à chaque sillon d'un champ, à chaque rigole autour d'un palmier, — ces réseaux serrés de gouttières, qui, çà et là, strient le pied de la falaise, afin que rien n'échappe au bienfait des pluies, tout cela, c'est cette vie réalisée, le résultat visible et fixé de son activité millénaire, quelque chose comme la charpente ou l'enveloppe résistante qu'un système durable d'éphémères cellules s'est construite, où viennent se répéter toujours les mêmes formes et mouvements.

Et l'on finit par atteindre les jardins. Jardins de Ghardaïa, qui bordent, à moins d'une lieue de la ville, le lit pétré de l'oued; forêt plutôt, étoilant le ciel de souverains panaches; longues futaies où les riches citadins ont leurs secrètes villas, viennent, aux jours brûlants de l'été, goûter la rumeur de l'eau vive, et le frais demi-jour du sous-bois.

J'errais dans ce lieu béni. En avril, les maîtres ne sont pas encore là. Reçu par les Harratins, qu'ils appellent encore leurs esclaves, nous allions d'un domaine à l'autre, regardant le travail diligent des hommes et des bêtes, qui, sans répit, hissent l'eau des profondeurs, entretiennent la circulation qui est la vie de l'oasis. Ces jardins, maintenus à si grand peine, ces maisons de campagne, voilà le grand luxe de ces bourgeois de Ghardaïa, enrichis dans le Tell, dont les maisons de ville sont demeurées si pauvres.

***

Un jour, on me conduisit plus loin dans l'est, par delà les derniers dattiers de la grande palmeraie, derrière laquelle, en regardant du haut de la mosquée, j'avais cru qu'il n'y avait plus rien entre les falaises couleur de désert.

En effet, quand, un matin, vers dix heures, nous dépassâmes la longue futaie où les villas sont enfouies, je crus vraiment sortir du pays mzabite et remonter dans l'étendue morte. Plus une tache blanche de puits ou de *msalla*, plus une rigole au flanc du ravin pour amener l'eau si rare d'une pluie à quelque ruban d'orges, à quelque gerbe isolée de palmiers. Tout signe de l'homme, toute vie, toute trace de terre véritable avait disparu. Autour de nous, je ne voyais que la roche radieuse, et, par en

bas, les pierres et puis le sable, en lits épais de poudre d'or, où l'auto faillit s'enliser (l'auto toute neuve, d'un seigneur caïd, ami du progrès, qui fit fortune dans les bains maures des grandes villes de la côte, et dont nous étions, ce jour-là, les hôtes).

Mais, soudain, la vallée faisant un coude, du vert a surgi, une pure plaque d'émeraude, sans une tache, sans une lacune, fermant, bouchant, semblait-il, le jaune corridor.

Et, bientôt, la voiture quittée, la fraîche plongée dans le fouillis d'herbes et de feuillages neufs, où des rayons, des reflets glissent, s'éteignent dans l'ombre végétale, filtrés par les franges des palmes suspendues! Alentour, le *rrou-ou...rrou-ou...* sans arrêt des amoureuses tourterelles étendait une flottante nappe de bonheur et de sommeil. C'était comme la lente, secrète respiration de l'oasis.

Ce caïd nous fit goûter les délices que les musulmans vont chercher dans les jardins, les mêmes que j'avais connues, autrefois, dans les saulées de l'oued-Fez, et, il y a plus longtemps, sous les abricotiers qui bordent, à l'entrée de Damas, ce Barada dont l'eau violente ravit le voyageur au sortir du désert. Il est vrai, les musiques de flûte manquaient, mais une table avait été dressée sous une tenture de vignes dont les feuilles nouvelles couraient à contre-jour sur des cordes. Levant la tête, je m'enchantais de leur tendre tissu veiné, presque jaune, à force d'être jeune, et que traversait du soleil.

Deux serviteurs à peau sombre étendirent un large tapis mzabite dont le rouge s'exaltait, plus riche et plus chaud, dans le demi-jour du sous-bois. Ils y posèrent des plateaux, avec une théière bourrée de verte *nana*, une grande urne fumante, dont l'eau fut versée sur cette herbe aromatique. Nous bûmes le thé à la menthe, à petits traits brûlants qui éteignent si bien le feu de la gorge et de la langue, et, merveilleusement, vous raniment. Cette menthe venait d'être cueillie. J'en avais vu des profusions sous de jeunes palmes, en des carrés de terre humide. Autour de nous, des figuiers tendaient leurs frondes, raides de lait printanier, leurs vertes mains, pénétrées de lumière. J'en respirais la froide, essentielle senteur. Déjà leurs fruits se gonflaient, quelques-uns presque grands. Près de nous, l'eau, continuellement versée du puits voisin, coulait à plein bord dans une seghia, délice de l'oreille, fraîcheur confondue à celle qu'appor-

taient aux yeux les feuillages. Dans les allées, sur la rouge terre, çà et là illuminée, des ombres d'oiseaux glissaient.

Nous visitâmes les citronniers, dont les fruits se mêlent aux étoiles de cires, les rouges roses enroulées aux troncs des cyprès noirs, ou suspendues par légions aux treilles, et les grenadiers encore constellés d'ardentes fleurs, et les oliviers, et les rames serrées des jeunes pois, et les fèves aux lourdes cosses. Le caïd, important, volumineux en ses laines blanches, marchait à pas mesurés, avec une dignité épanouie de propriétaire qui sait ce qu'il vous montre, s'arrêtant parfois pour cueillir une fleur, une feuille, une gousse, et fermant un peu les yeux pour la mieux respirer. De la richesse des fèves, surtout, il semblait satisfait. Il parlait peu, répondant seulement aux questions. Oui, dans quelques semaines, il viendrait habiter la villa dont nous n'avions fait qu'entrevoir la blancheur derrière les figuiers. Le séjour en est agréable. Toujours abreuvés d'eau vive, même au cœur de l'été, les jardins restent verts, riches en fruits, fleurs, parfums. (Il faut imaginer cette corbeille de l'oasis, en juillet, sous les stérilités enflammées du plateau, entre les réverbérantes parois de roche : un paradis dans le brasier de l'enfer.)

— Non, disait-il encore, les puits ne tarissent pas à la daya de Ben-Daoua. C'est un lieu béni. On y est en amont de toute la Pentapole, et l'eau souterraine y abonde. C'est même pour cela qu'il est interdit d'étendre les cultures. De nouveaux puits risqueraient de faire tort à tout le pays d'aval. Déjà la dernière ville, de ce côté-là, dépérit, la crue y arrivant à peine. Pourtant elle est venue, l'an dernier, et la palmeraie d'El-Ateuf a miraculeusement reverdi. On la croyait morte : pendant quatorze ans, rien, là-bas, n'avait coulé dans l'oued.

Heureusement, le bienfait d'une crue se fait longtemps sentir. Pour deux ans, elle fertilise et ranime les dattiers. Remplissant les *chotts* des barrages, elle alimente aussi les puits.

On prie, à la mosquée, pour la faveur d'une crue. En amont, on peut en espérer une à peu près tous les ans. Elle vient tout d'un coup, avec un bruit de cavalerie au galop. De loin, on voit d'abord un remuement confus du lit de pierres, et puis une ligne écumante se lève. Tout de suite, l'eau monte à un et deux pieds. Deux jours après le torrentiel afflux, pas un filet n'en reste dans l'oued.

Nous étions revenus près du grand puits, cœur actif de toute la vie du jardin. Un instant, sa pulsation s'était arrêtée. Le Harratih, entre les deux cornes de maçonnerie qui surgissent de la margelle, s'affairait à changer une outre arrivée au treuil. Sous le treillis de vignes, le mulet et le haut dromadaire se reposaient du monotone va-et-vient qui, de la profondeur noire, amène à la lumière deux ruisselantes peaux de chèvres, les bascule et les laisse retomber vides. Là, dans l'ombre verte et criblée de rayons, levant leurs têtes différentes et fraternelles, ou bien, les naseaux dans l'eau claire et sombre de la cuve, et cueillant les herbes flottantes, ils étaient heureux.

Bientôt, sur le chemin en pente que l'attelage n'a qu'à descendre pour tirer et dérouler derrière lui les deux cordes du treuil, ils reprirent leur lente marche. L'homme s'était placé entre les deux bêtes ; il allait et revenait avec elles, les attelant et les détachant du bât, alternativement, à chaque bout du trajet. Le mulet, et l'homme, et le dromadaire haut dressé, aux longs jarrets élastiques et si maigres, — chacun à son pas, mais tous les trois ensemble, vides également de toute pensée, également patients à la sempiternelle tâche qui, sur un chemin de vingt mètres, d'un mouvement invariable comme l'oscillation d'un pendule, leur impose un parcours quotidien de huit lieues.

André Chevrillon.

(*A suivre.*)

CHOPIN

OU LE POÈTE

IV[1]

L'AME DE LA MUSIQUE A PASSÉ SUR LE MONDE

HISTOIRE D'UNE RUPTURE

A Paris, il y avait beaucoup de malades. Grzymala venait de passer dix-sept jours sans dormir ; Delacroix, plus souffrant que jamais, se traînait quand même au Luxembourg. Chopin, lui aussi, cherche à donner le change comme il l'a fait durant toutes ces dernières années. Mais, à la longue, il est bien forcé d'avouer qu'il n'a pas le courage de quitter un instant sa cheminée. Arrive le jour de l'an de 1847. Il envoie à George les bonbons d'usage, ses vœux, et, tout emmitoufflé de manteaux, se fait conduire à l'hôtel Lambert, chez ses amis Czartoryski.

A Nohant, on fait semblant d'être heureux. La pantomime sévit. On brosse des décors ; on coud des costumes. Cette famille si *unie* jouait aussi sa comédie. Mais tout à coup l'on plie bagage pour rentrer à Paris au début de janvier, laissant en plan M. des Préaulx, le fiancé de Solange. Et à peine est-on installé depuis un mois au square d'Orléans que tout change de face par l'entrée en scène d'un nouvel acteur : le sculpteur Clésinger. C'était un homme de trente-trois ans, violent, san-

Copyright by Guy de Pourtalès, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 février et 1er mars.

guin, enthousiaste, qui venait seulement de se faire connaître dans les expositions et gagnait du premier coup la gloire. Il avait demandé à faire le buste de Mme Sand, vint chez elle, vit Solange et s'en éprit à l'instant. Elle s'enflamma presque aussi vite. Le mariage projeté avec M. des Préaulx fut remis aux calendes, malgré les perplexités de George, qui avait recueilli sur le sculpteur des renseignements assez fâcheux. « Un monsieur bruyant et désordonné, un ci-devant cuirassier devenu un grand sculpteur, se conduisant partout comme au café du régiment et à l'atelier », disait Arsène Houssaye. Toute décision fut prorogée. La romancière remmena sa fille à Nohant dès après les premiers jours de la semaine sainte, au commencement d'avril.

Chopin eut tout de suite sur ces événements un sentiment arrêté. D'abord, le regret de voir manquer l'union berrichonne, qui lui paraissait convenable et douce. Ensuite, une répugnance instinctive le rendit hostile au « tailleur de pierre », comme il appelait Clésinger. Il écrivit aux siens : « Sol ne se marie pas encore, et quand ils sont tous arrivés à Paris pour faire le contrat, elle n'en a plus voulu. Je le regrette et je plains le jeune homme, qui est très honnête et très épris; mais il vaut mieux que cela soit arrivé avant le mariage qu'après. Soi disant, c'est remis à plus tard, mais je sais ce qui en est. » George, de son côté, confie son inquiétude à un ami : « En six semaines, elle a rompu un amour qu'elle éprouvait à peine, elle en a accepté un autre qu'elle subit ardemment. Elle se mariait avec celui-ci, elle le chasse et épouse celui-là. C'est bizarre, c'est hardi surtout, mais enfin c'est son droit et le destin lui sourit. A un mariage modeste et doux elle substitue un mariage brillant et brûlant. Elle domine tout et m'emmène à Paris à la fin d'avril... Le travail et l'émotion prennent tous mes jours et toutes mes nuits... Il faut que ce mariage se fasse impétueusement, comme par surprise. Aussi est-ce un secret *grave* que je vous confie et que Maurice lui-même ne sait pas (il est en Hollande). »

Chopin surtout ne devait rien savoir, Chopin à qui l'on refuse maintenant toute participation trop intime aux affaires de famille. George se sent vraiment commandée, cette fois, par ce Clésinger farouche qui prétend parvenir coûte que coûte à ses fins. Il apparaît brusquement à La Châtre, il a des rendez-

vous avec Solange dans les bois, il exige une réponse catégorique. Naturellement, elle dit oui, puisqu'elle aime. George est obligée de céder malgré ses appréhensions, son effroi. Le 16 avril, elle appelle son fils à la rescousse, car elle a peur, elle a besoin d'être rassurée. Elle ajoute en fin de lettre : « Pas un mot de tout cela à Chopin, cela ne le regarde pas et quand le Rubicon est passé, les *si* et les *mais* ne font que du mal. »

Quand le Rubicon est passé... Une fois de plus! Combien de fois l'a-t-elle passé dans sa vie, cette vieille habituée des ruptures? Et pourtant elle fait semblant de ne pas voir que c'est le point critique de sa longue liaison. Le mariage de Solange, ce fait en somme tout extérieur à sa vie amoureuse, le voilà devenu la planche où s'accroche encore la main du pianiste et qu'elle repousse d'un coup de son talon.

Chopin entend parler en secret de ces choses, mais il ne dit rien, il n'interroge personne. Il attend que la confiance renaisse. S'il s'étonne de tout ce mystère, s'il devine même le côté délibéré et puéril de cette rupture notifiée aujourd'hui à son amitié, il n'en laisse rien paraître. Comme toujours, c'est sa santé qui paye ses douleurs muselées. Il tombe gravement malade. Mais ce n'est plus George qui le soigne; c'est la princesse Marceline Czartoryska. Un bulletin de santé est envoyé par celle-ci à Nohant. « Encore ce chagrin-là à ajouter à tout le reste, riposte George le 7 mai. Est-il vraiment sérieusement malade? Écrivez-moi, je compte sur vous pour me dire la vérité et pour le soigner. » A cette même date, exactement, elle écrit pourtant dans son *Journal*, d'une plume bien calme : « Me voilà donc arrivée à 43 ans avec une santé de fer, traversée par des indispositions douloureuses, mais qui ne me donnent *que quelques heures de spleen dissipées le lendemain... Mon âme se porte bien aujourd'hui et mon corps aussi.* » Est-ce ce jour-là qu'elle est sincère, ou le lendemain, 8 mai, lorsqu'elle dit à Mlle de Rozières : « Je suis malade d'inquiétude et en vous écrivant j'ai un vertige. Je ne puis quitter ma famille dans un pareil moment, lorsque je n'ai même pas Maurice pour sauver les convenances et garder sa sœur de toute supposition malhonnête. Je souffre bien, je vous assure. Écrivez-moi, je vous en supplie. Dites à Chopin ce que vous jugerez à propos sur moi. Je n'ose pourtant pas lui écrire, je crains de l'émouvoir, je crains que le mariage de Solange ne lui déplaise

beaucoup et que chaque fois que je lui en parle il n'ait une secousse désagréable. Pourtant je n'ai pas pu lui en faire mystère et j'ai dû agir comme je l'ai fait. Je ne peux pas faire de Chopin un chef et un conseil de famille, mes enfants ne l'accepteraient pas et la dignité de ma vie serait perdue. »

S'il s'agit de sa dignité, elle eût mieux fait d'y penser plus tôt. S'il s'agit de ménager la santé de Chopin, c'était trop tard aussi. Et les contradictions mêmes de sa lettre, elle ne les aperçoit pas. Le pauvre grand artiste reste ferme dans sa volonté de silence, et fier éperdument.

Cependant George vient de publier sa *Lucrezia Floriani*, qui est déjà la musique funèbre de son amour. Mais Chopin continue de n'y voir que « de beaux caractères de femmes et d'hommes, beaucoup de naturel et de poésie ». Cela va la contraindre de se confesser autrement, de s'expliquer davantage. Car il y a toujours en elle cet impétueux besoin de justification qui la pousse, aux moments décisifs d'un commencement ou d'une fin d'amour, à faire confidence des forces qui la conduisent. Huit ans auparavant, elle avait écrit au comte Grzymala pour lui faire voir de quoi elle était capable, et qu'un cœur comme le sien pouvait entrer successivement dans les phases les plus diverses de la passion. Si tout l'horizon de l'amour a été parcouru, il paraissait juste, et même utile, de faire le point au seuil de la nuit commençante. Elle prit donc une feuille de papier et écrivit au même confident, — celui de la première et de la dernière heure, — les lignes que voici :

12 mai 1847.

« Merci, mon cher ami, pour tes bonnes lettres. Je savais d'une manière incertaine et vague qu'il était malade, vingt-quatre heures avant la lettre de la bonne princesse. Remercie aussi pour moi cet ange. Ce que j'ai souffert durant ces vingt-quatre heures est impossible à te dire et, quelque chose qu'il arrivât, j'étais dans des circonstances à ne pouvoir bouger.

« Enfin, pour cette fois encore, il est sauvé, mais que l'avenir est sombre pour moi de ce côté !

« Je ne sais pas encore si ma fille se marie ici dans huit jours ou à Paris dans quinze. Dans tous les cas, je serai à Paris pour quelques jours à la fin du mois, et si Chopin est transportable, je le ramènerai ici. Mon ami, je suis aussi contente

que possible du mariage de ma fille, puisqu'elle est transportée d'amour et de joie et que Clésinger paraît le mériter, l'aimer passionnément et lui créer l'existence qu'elle désire. Mais c'est égal, on souffre bien en prenant une pareille décision.

« Je crois que Chopin a dû souffrir aussi dans son coin de ne pas savoir, de ne pas connaître et de ne pouvoir rien conseiller. Mais son conseil dans les affaires réelles de la vie est impossible à prendre en considération. Il n'a jamais vu juste les faits, ni compris la nature humaine sur aucun point ; son âme est toute poésie et toute musique et il ne peut souffrir ce qui est autrement que lui. D'ailleurs son influence dans les choses de ma famille serait pour moi la perte de toute dignité et de tout amour vis-à-vis et de la part de mes enfants.

« Cause avec lui et tâche de lui faire comprendre d'une manière générale qu'il doit s'abstenir de se préoccuper d'eux. Si je lui dis que Clésinger (qu'il n'aime pas) mérite notre affection, il ne le haïra que davantage et se fera haïr de Solange. Tout cela est difficile et délicat et je ne sais aucun moyen de calmer et de ramener une âme malade qui s'irrite des efforts qu'on fait pour la guérir. Le mal qui ronge ce pauvre être au moral et au physique me tue depuis longtemps, et je le vois s'en aller sans avoir amais pu lui faire du bien, puisque c'est l'affection inquiète, jalouse et ombrageuse qu'il me porte, qui est la cause principale de sa tristesse. Il y a sept ans que je vis comme une vierge avec lui et avec les autres, je me suis vieillie avant l'âge et même sans effort ni sacrifice, tant j'étais lasse de passions et désillusionnée, et sans remède. Si une femme sur la terre devait lui inspirer la confiance la plus absolue, c'était moi et il ne l'a jamais compris; et je sais que bien des gens m'accusent, les uns de l'avoir épuisé par la violence de mes sens, les autres de l'avoir désespéré par mes incartades. Je crois que tu sais ce qui en est. Lui, il se plaint à moi de ce que je l'ai tué par la privation, tandis que j'avais la certitude de le tuer si j'agissais autrement. Vois quelle situation est la mienne dans cette amitié funeste, où je me suis faite son esclave, dans toutes les circonstances où je le pouvais sans lui montrer une préférence impossible et coupable sur mes enfants où le respect que je devais inspirer à mes enfants et à mes amis a été si délicat et si sérieux à conserver. J'ai fait, de ce côté-là, des prodiges de patience dont

je ne me croyais pas capable, moi qui n'avais pas une nature de sainte comme la princesse. Je suis arrivée au martyre; mais le ciel est inexorable contre moi, comme si j'avais de grands crimes à expier, car au milieu de tous ces efforts et de ces sacrifices, celui que j'aime d'un amour absolument chaste et maternel se meurt victime de l'attachement insensé qu'il me porte.

« Dieu veuille, dans sa bonté, que, du moins, mes enfants soient heureux, c'est-à-dire bons, généreux, et en paix avec la conscience; car, pour le bonheur, je n'y crois pas en ce monde, et la loi d'en haut est si rigide à cet égard que c'est presque une révolte impie que de songer à ne pas souffrir de toutes les choses extérieures. La seule force où nous puissions nous réfugier, c'est dans la volonté d'accomplir notre devoir.

« Parle-moi de notre Anna et dis-lui le fond de mon cœur, et puis brûle ma lettre. Je t'en envoie une pour ce brave Gutmann, dont je ne sais pas l'adresse. Ne la lui remets pas en présence de Chopin, qui ne sait pas encore qu'on m'a appris sa maladie et qui veut que je l'ignore. Ce digne et généreux cœur a toujours mille délicatesses exquises à côté des cruelles aberrations qui le tuent. Ah! si un jour Anna pouvait lui parler et creuser dans son cœur pour le guérir! Mais il se ferme hermétiquement à ses meilleurs amis. Adieu, cher, je t'aime. Compte que j'aurai toujours du courage et de la persévérance et du dévouement malgré mes souffrances, et que je ne me plaindrai pas. Solange t'embrasse.

« George. »

Que de contradictions encore, et comme, cette fois, chaque phrase sonne faux! Les seules vérités qui transparaissent ici malgré l'auteur, ce sont les tiraillements de sa volonté dans l'affaire de sa fille, et sa décision d'en finir avec Chopin. Elle est, une nouvelle fois, en mal de libération, et une femme en proie à ce mal-là passe sur tout. C'est malgré elle aussi, — et peut-être parce qu'il y a dans les choses de l'amour comme dans celles de l'art une sorte de symétrie, un équilibre secret, — que cette dernière *association* s'est ouverte il y a presque neuf ans et aujourd'hui se clôt sur une lettre au même homme. Ces presque neuf années tiennent complètement entre ces deux missives, dont l'une exprimait l'initial désir d'unir deux âmes contraires en forçant la nature; la dernière, de lâcher le parte-

naire mal assorti, « tout poésie, tout musique », pour qui la pratique de l'existence et les réalités de la chair demeurent le vrai pays de l'illusion. Il est vain, au surplus, de chercher à commenter un conflit si parfaitement lisible. Je prétends être juste en ne donnant tort ni raison à aucune des deux parties. Ils avaient apporté chacun leur dot en ménage, et, comme il arrive, celui qui eût mangé la sienne le premier s'en prit à l'autre de ce qu'il était plus riche. George devait rester la plus forte, puisqu'elle n'avait plus rien à dépenser. Chopin devait s'effondrer, puisque sa richesse même l'avait ruiné.

Le 20 mai, Solange fut mariée en hâte, et comme en cachette, à Nohant. M. Dudevant assista à ces noces bizarres, où sa fille ne signa même pas de son nom le registre de l'état civil, mais du pseudonyme de sa mère. Et, celle-ci s'étant foulé un muscle, il fallut la porter à l'église. « Jamais mariage ne fut moins gai », dit-elle. Il y avait dans l'air de mauvais pressentiments. Et d'autres fiançailles encore, celles d'Augustine, l'amie de Maurice, que le jeune homme voulait marier à son camarade Théodore Rousseau, le peintre. Il se passa alors des incidents étranges. Les fiançailles d'Augustine furent brusquement rompues sous un prétexte futile. En réalité, c'était une vengeance de Solange. Par haine de sa cousine et rancune contre son frère, elle mit Rousseau au courant des relations qu'elle leur prêtait. Il rompit. George en fut outrée, se plaignit avec amertume. Alors le ménage Clésinger, marié depuis un mois, revint à Nohant, leva le masque, et ce fut entre George et son fils d'une part, le sculpteur et sa femme de l'autre, des scènes d'une violence inouïe.

« On a failli s'égorger ici, écrit la malheureuse Sand à Mlle de Rozières. Mon gendre a levé un marteau sur Maurice et l'aurait tué peut-être, si je ne m'étais mise entre eux, frappant mon gendre à la figure et recevant de lui un coup de poing dans la poitrine. Si le curé, qui se trouvait là, des amis et un domestique n'étaient intervenus par la force des bras, Maurice, armé d'un pistolet, le tuait sur place. Solange, attisant le feu avec une froideur féroce et ayant fait naître ces déplorables fureurs par des ragots, des mensonges, des noirceurs inimaginables, sans qu'il y ait eu ici de la part de Maurice et de qui que ce soit l'ombre d'une taquinerie, l'apparence d'un tort. Ce couple diabolique est parti hier soir, criblé de dettes,

triomphant dans l'impudence et laissant dans le pays un scandale dont ils ne pourront jamais se relever. Enfin, pendant trois jours, j'ai été dans ma maison sous le coup d'un meurtre. Je ne veux jamais les revoir, jamais ils ne remettront les pieds chez moi. Ils ont comblé la mesure. Mon Dieu, je n'avais rien fait pour mériter d'avoir une telle fille.

« Il a bien fallu que j'écrive une partie de cela à Chopin ; je craignais qu'il n'arrivât au milieu d'une catastrophe et qu'il n'en mourût de douleur et de saisissement. Ne lui dites pas jusqu'où ont été les choses, on les lui cachera, s'il est possible. Ne lui dites pas que je vous écris, et si M. et Mme Clésinger ne se vantent pas de leur conduite, gardez m'en le secret...

« J'ai un service à vous demander, mon enfant. C'est de prendre très positivement les clefs de mon appartement, dès que Chopin en sera sorti (s'il ne l'est déjà), et de ne pas laisser Clésinger ou sa femme, ou qui ce soit de leur part y mettre les pieds. Ils sont dévaliseurs, par excellence, et, avec un aplomb mirobolant, ils me laisseraient sans un lit. Ils ont emporté d'ici jusqu'aux courtepointes et aux flambeaux... »

Il est très important de remarquer deux choses. Dans cette première lettre à Mlle de Rozières, Sand suppose que Chopin a déjà quitté le square d'Orléans ou qu'il est sur le point de le faire. On verra tout à l'heure pourquoi. Dans la seconde, que je vais transcrire ci-dessous, il faut noter la date : *25 juillet*. Ces indices vont servir à éclairer d'une certaine lumière une situation au premier abord confuse, mais que l'on débrouille assez bien si l'on ne perd pas de vue ces deux points de repère.

Nohant, 25 juillet.

« Mon amie, je suis inquiète, effrayée, je ne reçois pas de nouvelles de Chopin depuis plusieurs jours, je ne sais pas combien de jours, car dans le chagrin qui m'accable, je ne me rends pas compte du temps. Mais il y a trop longtemps à ce qu'il me semble. Il allait partir et tout à coup il ne vient pas, il n'écrit pas. S'est-il mis en route ? Est-il arrêté, malade quelque part ? S'il était sérieusement malade, ne me l'écririez-vous pas en voyant son état de souffrance se prolonger ? Je serais déjà partie sans la crainte de me croiser avec lui et sans l'horreur que j'ai d'aller à Paris m'exposer à la haine de celle que vous jugez si bonne, si tendre pour moi...

« Par moments je pense, pour me rassurer, que Chopin l'aime beaucoup plus que moi, me boude et prend parti pour elle.

« J'aimerais cela cent fois plus que de la savoir malade. Dites-moi tout franchement ce qui en est, et si les affreuses méchancetés, si les incroyables mensonges de Solange le gouvernent, soit! Tout me devient indifférent, pourvu qu'il guérisse. »

Chopin avait trop souffert, trop renoncé déjà pour revenir en arrière et se laisser reprendre aux cris de cette mère dépouillée, de cette maîtresse durcie. Il ne voulait pas de sa pitié. Il ne lui donna même pas la sienne. Solange vint chez lui. Elle eut peu de peine à le convaincre qu'elle avait raison, tant sa méfiance et ses soupçons s'étaient solidifiés. Toute cette obscurité qu'on cherchait à maintenir autour de lui, ne cachait-elle pas d'autres trahisons encore, d'autres libérations? Sa longue docilité se tourna tout à coup en un amer dégoût. « Les cyprès aussi ont leurs caprices », dit-il. Ce fut sa seule plainte. Il écrivit à George, mais ni sa lettre, ni celle qu'il reçut en réponse n'ont été conservées. Les amants qui se sont donné huit années de leur vie, ne consentent pas à préserver dans leurs archives le bulletin de la suprême défaite. En revanche, si nous ne connaissons pas les termes dans lesquels ils rédigèrent l'acte de dissociation, nous en avons l'écho.

Chopin montra au seul Delacroix la lettre d'adieu qu'il avait reçue. « Il faut convenir qu'elle est atroce, note celui-ci dans son *Journal* en date du *20 juillet*; les cruelles passions, l'impatience longtemps comprimée s'y font jour; et, par un contraste qui serait plaisant, s'il ne s'agissait d'un si triste sujet, l'auteur prend de temps en temps la place de la femme et se répand en tirades qui semblent empruntées à un roman ou à une homélie philosophique. » Si j'ai souligné plus haut la date du 25 juillet où George se plaint d'être abandonnée, c'est pour faire mieux ressortir que cinq jours avant déjà, le 20, Delacroix consignait dans son agenda l'existence de la lettre de rupture, qu'il qualifie d'*atroce*. On peut donc s'étonner des étonnements de George Sand. Notons plutôt son double jeu. Et sans doute en prévoyait-elle trop bien l'effet pour supposer un instant qu'il accourrait à Nohant. Elle comptait plutôt sur son déménagement. Cependant elle tenait encore à donner le

change, à se poser en victime. Décidée à rompre, elle redoutait la gloire et les amis de Chopin qui, plus tard, pouvaient rechercher la vérité au nom de l'Histoire. Dans une troisième lettre à Mlle de Rozières, elle écrivit donc ceci :

(Sans date.)

«... Malade à mourir, j'allais voir pourquoi l'on ne m'écrivait pas. Enfin, j'ai reçu par le courrier du matin une lettre de Chopin. Je vois que, comme à l'ordinaire, j'ai été dupe de mon cœur stupide, et que pendant que je passais six nuits blanches à me tourmenter de sa santé, il était occupé à dire et à penser du mal de moi avec les Clésinger. C'est fort bien. Sa lettre est d'une dignité risible, et les sermons de ce bon père de famille me serviront en effet de leçon. Un homme averti en vaut deux, je me tiendrai désormais fort tranquille à cet égard.

« Il y a là-dessous beaucoup de choses que je devine, et je sais de quoi ma fille est capable en fait de calomnie, je sais de quoi la pauvre cervelle de Chopin est capable en fait de prévention et de crédulité... Mais j'ai vu clair enfin ! et je me conduirai en conséquence ; je ne donnerai plus ma chair et mon sang en pâture à l'ingratitude et à la perversité. Me voici désormais paisible et retranchée à Nohant, loin des ennemis acharnés après moi. Je saurai garder la porte de ma forteresse contre les méchants et les fous. Je sais que pendant ce temps ils vont me tailler en pièces. C'est bien ! Quand leur haine sera assouvie de ce côté, ils se dévoreront les uns les autres.

«... Je trouve Chopin *magnifique* de voir, fréquenter et approuver Clésinger qui m'a *frappée*, parce que je lui arrachais des mains un marteau levé sur Maurice. Chopin, que tout le monde me disait être mon plus fidèle et plus dévoué ami ! C'est admirable ! Mon enfant, la vie est une ironie amère, et ceux qui ont la niaiserie d'aimer et de croire doivent clore leur carrière par un rire lugubre et un sanglot désespéré, comme j'espère que cela m'arrivera bientôt. Je crois à Dieu et à l'immortalité de mon âme. Plus je souffre en ce monde, plus j'y crois. J'abandonnerai cette vie passagère avec un profond dégoût, pour rentrer dans la vie éternelle avec une grande confiance... »

Elle reprit sa plume une quatrième fois, le 14 août :

« Je suis plus gravement malade qu'on ne pense ! Dieu merci ! car j'ai assez de la vie, et je fais mon paquet avec

beaucoup de plaisir. Je ne vous demande pas de nouvelles de Solange, j'en ai indirectement. Quant à Chopin, je n'en entends plus parler du tout, et je vous prie de me dire *au vrai* comment il se porte : rien de plus. Le reste ne m'intéresse nullement, et je n'ai pas lieu de regretter son affection. »

Il y a dans plusieurs passages de ces documents une forte dose de ce *mélo* que Chopin trouvait si haïssable, et le désir évident d'en tirer tout le pathétique possible. Mais sans doute s'y trouve-t-il aussi des accents authentiques. Il est probable qu'elle-même ne s'y reconnaissait pas trop bien. George Sand a souffert de cette rupture dont elle était la cause, l'agent et la victime. Si l'on n'entend plus ici les mêmes cris qu'au temps de Venise, c'est que treize années avaient passé depuis l'expérience Musset. Mais peut-être lui fais-je la part trop facile. Car qu'est-ce que les années pour les cœurs passionnés? Non, le vieillissement est une mauvaise raison. La seule véritable, c'est que cette femme n'arrache plus de son âme rien de vivant. Si elle n'est pas encore parvenue au temps des grands froids, dont nous avons déjà parlé, au moins arrive-t-elle à celui des premières sérénités. Époque favorable pour sa littérature. Elle le pressent si bien qu'elle la choisit précisément pour entamer *l'Histoire de ma vie*, le meilleur de ses livres.

Quant à Chopin, se plaindre n'était guère dans sa nature. Même en ces semaines mortelles, sa peine fut d'une admirable discrétion. Comme autrefois, comme toujours, elle se fit et se défit en dedans. Nul blâme ne passa sa bouche. A Louis Viardot (le mari de la cantatrice) qui l'interrogeait, il répondit simplement : « Le mariage de Solange est un grand malheur pour elle, pour sa famille, pour ses amis. La fille et la mère ont été trompées, et l'erreur a été reconnue trop tard. Mais cette erreur partagée par toutes deux, pourquoi n'en accuser qu'une seule? La fille a voulu, a exigé un mariage mal assorti ; mais la mère, en consentant, n'a-t-elle pas une part de la faute? Avec son grand esprit et sa grande expérience, ne devait-elle pas éclairer une jeune fille que poussait le dépit plus encore que l'amour? Si elle s'est fait illusion, il ne faut pas être impitoyable pour une erreur qu'on a partagée. Et moi, les plaignant toutes les deux du fond de mon âme, j'essaye de porter quelque consolation à la seule d'entre elles qu'il me soit permis de voir. »

Il voulut informer sa sœur de ces événements, mais n'y parvint pas du premier coup. Écrire certains mots est parfois pour soi-même d'une cruauté si grande! Enfin, après avoir brûlé plusieurs feuilles de papier, il réussit à exprimer l'essentiel dans sa lettre de Noël.

25 décembre 1847.

« Mes enfants bien-aimés,

« Je ne vous ai pas répondu immédiatement parce que je suis horriblement occupé... Je vous expédie, par la voie ordinaire, des gravures de nouvel an... J'ai passé la vigile d'avant-hier de la manière la plus prosaïque, mais j'ai pensé à vous tous. A vous mes meilleurs souhaits, comme chaque année...

« Sol est chez son père, en Gascogne. Elle a vu sa mère en passant. Elle a été à Nohant avec les Duvernet, mais sa mère l'a froidement reçue et lui a dit que si elle se séparait de son mari, elle pourrait revenir à Nohant. Sol a vu sa chambre nuptiale transformée en théâtre, son boudoir en garde-robe d'acteurs, et elle m'écrit que sa mère ne lui a parlé que d'affaires pécuniaires. Son frère s'amusait avec son chien, et tout ce qu'il a trouvé à lui dire, c'est : « Veux-tu manger quelque chose? » Maintenant la mère paraît plus fâchée contre son gendre que contre sa fille, quoique dans sa fameuse lettre elle m'ait écrit que son gendre n'est pas méchant, que c'est sa fille qui le rend ainsi. On pourrait croire qu'elle a voulu se débarrasser en une fois de sa fille et de moi, parce que nous étions incommodes. Elle sera en correspondance avec sa fille : ainsi son cœur maternel, qui ne peut complètement se passer des nouvelles de son enfant, sera pour un moment apaisé et sa conscience endormie. Elle pensera être juste et me proclamera son ennemi, parce que j'aurai pris le parti de son gendre qu'elle ne tolère pas, uniquement parce qu'il a épousé sa fille, tandis que je me suis opposé à ce mariage tant que j'ai pu. Singulière créature, avec toute son intelligence! Une frénésie la prend, et elle brouille sa vie, elle brouille l'existence de sa fille aussi : cela finira mal, je le prédis et je l'affirme. Elle voudrait pour son excuse trouver des torts à ceux qui lui veulent du bien, qui croient en elle, qui ne lui ont jamais fait de grossièretés, et qu'elle ne peut souffrir auprès d'elle parce qu'ils sont le miroir de sa conscience. C'est pourquoi elle ne m'a plus écrit un seul mot; c'est pourquoi elle ne viendra pas cet

hiver à Paris; c'est pour cela aussi qu'elle n'a pas dit un seul mot à sa fille. Je ne regrette pas de l'avoir aidée à supporter les huit années les plus délicates de sa vie, celles où sa fille grandissait, celles où elle élevait son fils; je ne regrette pas tout ce que j'ai souffert, mais je regrette que sa fille, cette plante si parfaitement soignée, abritée contre tant d'orages, ait été brisée dans les mains maternelles par une imprudence et une légèreté que l'on pourrait passer à une femme de vingt ans, mais non à une femme de quarante.

« Ce qui a été et n'est plus ne s'inscrit pas dans les annales. Quand, plus tard, elle plongera dans son passé, Mme S. ne pourra retrouver dans son âme qu'un bon souvenir de moi. Pour le moment elle est dans le plus étrange paroxysme de maternité, jouant le rôle d'une mère plus juste et plus parfaite qu'elle ne l'est réellement, et c'est une fièvre contre laquelle il n'y a pas de remède, surtout quand elle s'empare d'une tête exaltée qui se laisse aller sur un sol mouvant...

« ... Dans les *Débats* paraît un nouveau roman de Mme S. dans le genre des nouvelles berrichonnes, comme *la Mare au Diable*, qui commence admirablement. Il s'appelle : *François le Champi*... On parle aussi de ses *Mémoires :* mais, dans une lettre à Mme Marliani, Mme S. écrivait que ce seraient plutôt les pensées qu'elle a eues jusqu'à présent sur l'art, la littérature, etc... et non ce qu'on entend généralement par Mémoires. En effet, il est trop tôt pour cela, car la chère Mme S. aura encore beaucoup d'aventures dans sa vie avant de vieillir, il lui arrivera encore beaucoup de belles choses, et de vilaines aussi... »

L'ironie n'est guère méchante, et l' « ennemi », qui devait la « tailler en pièces », bien doux. Vraiment il faut admirer comme l'artiste tient sa volonté en main. Ce même jour aussi, il écrit à Solange :

« ... Combien le récit de vos deux visites à Nohant m'a attristé! Cependant, le premier pas est fait. Vous avez montré du cœur et il s'en est suivi un certain rapprochement, puisqu'on vous a priée d'écrire. Le temps fera le reste. Vous savez qu'il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'on dit. Si l'on ne veut plus connaître *un étranger comme moi*, par exemple, telle chose ne peut arriver à votre mari, puisqu'il appartient à la famille... J'ai des étouffements, des maux de tête, et vous prie d'excuser mes ratures et mon français... »

Voici janvier de 1848. Février. Bientôt dix mois que George et Frédéric sont séparés. Mais Chopin ne guérit pas, tout au contraire. Sa tendresse brisée a non seulement tué son cœur, elle a tari la source unique de ses consolations, la musique. Depuis 1847, *l'année mauvaise*, comme il l'a dénommée, Chopin n'a plus rien composé.

« Elle ne m'a plus écrit un seul mot, ni moi à elle, confie-t-il encore à sa sœur, le 10 février. Elle a ordonné au propriétaire de louer son appartement de Paris... Elle joue la comédie à la campagne, dans la chambre nuptiale de sa fille; elle s'oublie, s'étourdit comme elle peut, et ne s'éveillera que quand le cœur lui fera trop mal, le cœur en ce moment accablé par la tête. J'ai fait une croix là-dessus. Que Dieu la protège, si elle ne sait pas discerner le véritable attachement de la flatterie. Du reste, c'est peut-être à moi seul que les autres paraissent des flatteurs, tandis que son bonheur est en effet là où je ne l'aperçois pas. Ses amis et ses voisins n'ont rien compris pendant longtemps à ce qui s'est passé là-bas en ces derniers temps, mais ils s'y sont probablement déjà habitués. Enfin personne ne pourra jamais suivre les caprices d'une telle âme. Huit années d'une vie à demi rangée, c'était trop. Dieu a permis que ce fussent les années où les enfants grandissaient, et si ce n'eût été moi, je ne sais depuis combien de temps ils seraient avec leur père et non plus avec elle. Et Maurice, à la première bonne occasion, s'enfuira chez son père. Mais peut-être sont-ce là les conditions de son existence, de son talent d'écrivain, de son bonheur? Que cela ne te tourmente pas, c'est si loin déjà! Le temps est un grand médecin. Jusqu'à présent je n'en suis pas encore remis; c'est pourquoi je ne vous écris pas; tout ce que je commence, je le brûle dans l'instant qui suit. Et j'aurais tant à vous écrire! Mieux vaut ne rien écrire du tout. »

Ils se revirent une dernière fois, le 4 mars 1848, tout à fait par hasard. Chopin sortait de chez Mme Marliani comme Mme Sand y entrait. Elle serra sa main tremblante et glacée. Chopin lui demanda si elle avait eu récemment des nouvelles de sa fille.

— Il y a une semaine, répondit-elle.

— Vous n'en aviez pas hier, avant-hier?

— Non.

— Alors, je vous apprends que vous êtes grand mère. Solange a une fillette et je suis bien aise de pouvoir vous donner cette nouvelle le premier.

Puis il salua et descendit l'escalier. Arrivé en bas, il eut un regret et voulut remonter. Il avait oublié d'ajouter que Solange et l'enfant se portaient bien. Il pria un ami, qui était avec lui, de donner à Mme Sand ce surcroît d'information, car la montée d'un escalier lui était devenue chose affreusement pénible. George revint aussitôt. Elle eût voulu parler davantage et lui demanda de ses nouvelles. Il répondit qu'il allait bien et s'échappa. « Il y avait de mauvais cœurs entre nous », dit-elle plus tard dans *l'Histoire de ma vie*, en racontant, dans les termes mêmes où nous la rapportons, cette suprême minute.

Quant à Chopin, il rendit compte à Mme Clésinger de cette rencontre fortuite avec sa mère, et ajouta : « Sa santé m'a paru bonne. Je suis certain que le triomphe de l'idée républicaine la rend heureuse... »

Depuis huit jours, en effet, la Révolution avait éclaté. Elle devait singulièrement déplaire au prince Karol. Il écrivit encore à Solange : « La naissance de votre enfant m'a fait plus de plaisir, vous le pensez bien, que la naissance de la République. »

LE CHANT DU CYGNE

Depuis vingt ans, Chopin jouait à cache-cache avec les révolutions. Il avait quitté Varsovie quelques semaines avant celle de 1830. Son projet de voyage en Italie, au printemps de 1831, avait été remis à cause des insurrections de Bologne, de Milan, d'Ancône, de Rome. Il était arrivé à Paris un an après les *Trois Glorieuses*, mais il avait encore assisté, du haut de son balcon du boulevard Poissonnière, aux derniers grains de l'orage. Louis-Philippe était alors roi de France. Il venait d'abdiquer après un peu plus de dix-sept ans de règne, tout juste la durée du séjour de Chopin à Paris. 1848 s'annonçait mal pour les artistes. Très mal pour Chopin, avec cette plaie béante dans son cœur, et la phtisie contre laquelle il ne luttait même plus. Il décida de quitter la France pour un certain temps et d'entreprendre une tournée en Grande-Bre

tagne, que proposait d'organiser miss Stirling, une dame écossaise qu'il aimait beaucoup. Elle était son élève depuis quatre ans. Mais ses amis lui conseillèrent de donner un dernier concert à Paris avant de partir. Il se laissa convaincre. C'était au début de février.

En huit jours, tous les billets furent retenus : trois cents places à vingt francs dans les salons Pleyel. « J'aurai tout le beau monde parisien, écrit-il à ses parents. Le Roi, la Reine, le Duc d'Orléans, le Duc de Montpensier, ont fait prendre chacun dix places, quoiqu'ils soient en deuil et qu'aucun d'eux ne puisse venir. On s'inscrit pour un second concert, que probablement je ne donnerai pas, car le premier m'ennuie déjà. » Et il ajoute, le lendemain : « Mes amis m'ont dit que je n'aurais à me tourmenter de rien, seulement m'asseoir et jouer... De Brest, de Nantes, on a écrit à mon éditeur pour qu'il retienne des places. Un tel empressement m'étonne et je dois, aujourd'hui, me mettre à jouer, ne fût-ce que par acquit de conscience, car je joue moins bien qu'autrefois. (Avant ses concerts, Chopin s'exerçait toujours en répétant du Bach.) Je jouerai, comme curiosité, le trio de Mozart avec Franchomme et Allard. Il n'y aura ni programmes, ni billets gratis. Le salon sera confortablement arrangé et peut contenir trois cents personnes. Pleyel plaisante toujours de ma sottise et, pour m'encourager à ce concert, il fera orner de fleurs les escaliers. Je serai comme chez moi et mes yeux ne rencontreront, pour ainsi dire, que des visages connus... Je donne beaucoup de leçons. Je suis accablé d'ouvrage de tous côtés et, avec cela, je ne fais rien... Si vous partez, je me remuerai aussi, car je doute que je puisse digérer un nouvel été à Paris comme celui de cette année. Si Dieu nous donne la santé, nous nous reverrons, et nous causerons, et nous nous embrasserons. »

Ce n'est pas la lassitude seulement que respire cette lettre; n'y lit-on pas, sous je ne sais quel sourire usé, la certitude d'une fin prochaine? Cette réunion d'amis, cette atmosphère de fleurs et de couronnes a quelque chose de symboliquement funèbre. On devine, jusque dans l'empressement de cette élite de mondains et d'artistes, une inquiétude, et comme le pressentiment du crépuscule de toute une époque paisible et élégante. Poète et roi déclinent. On se hâte pour attraper les

derniers parfums des vieux lys de France et du jeune rosier polonais. Voici venir le triomphe de George Sand, des philosophes à pellicules et de Barbès.

Le suprême concert de Frédéric Chopin eut lieu le mercredi, 16 février 1848, une semaine avant l'abdication de Louis-Philippe. Tout y fut exceptionnel. La salle était garnie de fleurs et de tapis. La liste des auditeurs élus avait été revue par Chopin lui-même. Les lettres du programme, d'écriture anglaise, étaient gravées au burin et imprimées en taille-douce sur beau papier. On y lisait :

PREMIÈRE PARTIE

Trio de Mozart, pour piano, violon et violoncelle, par MM. Chopin, Allard et Franchomme.

Airs chantés par Mlle Antonia Molina di Mondi.

Nocturne, *Barcarolle*, composés et joués par M. Chopin.

Air chanté par Mlle Antonia Molina di Mondi.

Étude, *Berceuse*, composées et jouées par M. Chopin.

SECONDE PARTIE

Scherzo, *adagio* et *finale* de la *Sonate en sol mineur* pour piano et violoncelle, composée par M. Chopin, et jouée par l'auteur et M. Franchomme.

Air nouveau de *Robert le Diable*, de Meyerbeer, chanté par M. Roger.

Préludes, *Mazurkas*, *Valses*, composés et joués par M. Chopin.

Accompagnateurs : MM. Aulary et de Garaudé.

La *Barcarolle* est de 1846 (op. 60). La *Berceuse* (op. 57) date de 1845. Quant au *Nocturne* et à l'*Étude* annoncés, on ne peut faire que des conjectures. La *Sonate* pour piano, violon et violoncelle est la dernière œuvre qu'il publia. Pour les *Préludes* et les *Mazurkas*, nous sommes aussi dans le vague. Mais on sait que la valse choisie fut celle dite « Valse du petit chien » (op. 64, n° 1).

Chopin parut. Il était extrêmement faible, mais droit. Son visage, bien que pâle, ne semblait pas changé. Son jeu non plus ne trahit aucun épuisement, et l'on était assez habitué aux douceurs et à l'imprévu de son toucher pour ne pas s'étonner qu'il jouât pianissimo les deux *forte* de la fin de sa *Barcarolle*.

On aime à savoir qu'il choisit pour ce soir-là cette belle plainte, le récit d'une rencontre d'amants dans un paysage d'Italie. Tierces et sixtes, jamais confondues, font de ce dialogue à deux voix, à deux âmes, un commentaire bien lisible de sa propre histoire. « On songe à une mystérieuse apothéose », a dit Maurice Ravel de ce morceau. Peut-être, en effet, est-il le dénouement intérieur, la glorification de sa tendresse inexprimée.

L'effort fut si grand que Chopin s'évanouit à demi dans le foyer après l'exécution. Quant à l'ardeur du public, il est à peine besoin de l'indiquer. « Le sylphe a tenu sa parole, imprimait *la Gazette musicale* quelques jours plus tard, et avec quel succès, quel enthousiasme ! Il est plus facile de vous dire l'accueil qu'il a reçu, les transports qu'il a excités, que de décrire, d'analyser, de divulguer les mystères d'une exécution qui n'a pas d'analogue dans notre région terrestre. Quand nous aurions en notre pouvoir la plume qui a tracé les délicates merveilles de la reine Mab, pas plus grosse que l'agate qui brille au doigt d'un alderman... c'est tout au plus si nous arriverions à vous donner l'idée d'un talent purement idéal, et dans lequel la matière n'entre à peu près pour rien. Pour faire comprendre Chopin, nous ne connaissions que Chopin lui-même : tous ceux qui assistaient à la séance de mercredi en sont convaincus autant que nous. »

Chopin arriva à Londres le 20 avril 1848 et s'installa dans une chambre confortable, à Dover street, avec ses trois pianos : un Pleyel, un Erard et un Broadwood. Il n'y arrivait pas seul : l'Angleterre était envahie par une nuée d'artistes fuyant le continent, où de toutes parts éclataient les révolutions. Mais miss Stirling et sa sœur, Mme Erskine, avaient pensé à tout, et déjà l'on parlait, dans le monde et les journaux, du séjour de Chopin.

Le changement d'air et de vie semblent d'abord favorables à sa santé. Il respire plus librement et peut faire quelques visites. Il va au théâtre, entend chanter Jenny Lind et jouer la Philarmonie, mais « leur orchestre est comme leur roastbeef ou leur potage-tortue : énergique, sérieux, mais rien de plus ». Son inconvénient majeur est l'absence de toute répétition, et Chopin, avant de donner un concert, exige toujours des répétitions minutieuses. Il ne se décide donc pas à paraître en public. Au surplus, son moral est bas, à cause des mauvaises

nouvelles politiques arrivées de Pologne. De plus, il apprend avec chagrin la complète mésintelligence du couple Clésinger, une séparation possible, et il pense tout de suite à George. Pourvu que cette malheureuse mère n'ait pas à verser de nouvelles larmes!

Bientôt la fatigue l'accable de nouveau. Il lui faut sortir chaque soir fort tard, donner ses leçons dès le matin pour payer son logement très onéreux, son domestique et son équipage. Ses crachements de sang recommencent. Pourtant il est reçu avec beaucoup de prévenances chez quelques grands seigneurs et grandes dames : le duc de Westminster, les duchesses de Sommerset et Sutherland, lord Falmouth, lady Gainsborough. Miss Stirling et sa sœur, qui l'adorent, voudraient le traîner chez toutes leurs connaissances. Enfin il joue dans deux ou trois salons moyennant un cachet de vingt guinées, cachet que Mme de Rothschild lui conseille de réduire un peu, « parce qu'en cette saison (juin) il est nécessaire de faire des prix plus modérés ». Une première soirée a lieu chez la duchesse de Sutherland, où viennent la reine, le prince Albert, le prince de Prusse, et plus de quatre-vingts personnes de l'aristocratie, parmi lesquelles le vieux duc de Wellington. Stafford House, l'antique demeure des Sutherland, frappe l'artiste d'admiration. Il en fait une description émerveillée : « Tous les palais royaux et les anciens castels sont splendides, mais non ornés avec tant de goût et d'élégance que Stafford House. Les escaliers sont célèbres par leur splendeur. Aussi fallait-il voir la reine sur ces escaliers, dans une lumière éblouissante, entourée de tous ces diamants, ces rubans, ces *jarretières*, descendant avec la plus parfaite élégance, conversant, s'arrêtant sur les différents paliers. En vérité, il est regrettable qu'un Paul Véronèse n'ait pu voir spectacle semblable pour laisser un chef-d'œuvre de plus. »

Cher Chopin, il ne se doutait guère que regardant un tel tableau nous n'eussions cherché que son pauvre visage éreinté. Que signifient pour nous ces éphémères étincelants et toutes ces grandeurs chamarrées, auprès de sa petite personne minée mais si proche de notre cœur! La magnificence de ce gala ne nous apparaît plus qu'en lui, acteur obscur d'une fête où rien ne nous semble exceptionnel, sauf son regard fiévreux.

« Je souffre d'une nostalgie bête, écrit-il, et, malgré ma

parfaite résignation, je me préoccupe, Dieu sait pourquoi, de ce qu'il adviendra de moi. » Il joue chez le marquis de Douglas, chez lady Gainsborough, chez lord Falmouth, au milieu d'une affluence de personnages titrés. « Vous savez qu'ils vivent de grandeurs... Pourquoi vous citer encore tous ces vains noms ? » Cependant il en cite beaucoup. Parmi les célébrités, il est présenté à Carlyle, à lord Bulwer, à Dickens, à Hogarth, ami de Walter Scott, qui écrit sur lui un très bel article dans les *Daily News*. Parmi les « curiosités », lady Byron. « Nous parlons ensemble sans presque nous entendre, elle en anglais, moi en français. Je comprends qu'elle ait ennuyé Byron. » M. Broadwood, le facteur de pianos, est parmi les plus bienveillants de ses amis bourgeois. Parfois il reçoit sa visite, le matin. Chopin lui raconte un jour qu'il a mal dormi. En rentrant, ce soir-là, il trouve dans son lit un matelas neuf à ressorts et des coussins que ce protecteur attentionné a fait installer chez lui à son insu.

Ces divers récitals rapportent à Chopin environ cinq mille francs. Peu de chose, en somme. Mais qu'importe l'argent ! Qu'en ferait-il ? Jamais il n'a été plus triste. Il y a bien longtemps qu'il n'a éprouvé une véritable joie, confie-t-il à Grzymala. « Au fond, je ne sens vraiment plus rien ; je végète, simplement, et j'attends patiemment ma fin. »

Le 9 août, il quitte Londres pour l'Écosse, où il se rend chez ses amies Stirling et leur beau-frère, lord Torphichen. Dans le train, l'excellent Broadwood a retenu deux places afin qu'il ait plus de commodité, et il lui donne un M. Wood, marchand de musique, pour compagnon de route. Il arrive à Édimbourg, où son appartement est réservé dans le meilleur hôtel, et il s'y repose un jour et demi. Visite de la ville. Station chez un marchand de musique, où il entend jouer l'une de ses mazurkas par un pianiste aveugle. Nouveau départ dans une voiture attelée à l'anglaise, avec un postillon, pour Calder House, à douze milles d'Édimbourg. C'est là que le reçoit lord Torphichen, dans un vieux manoir entouré d'un parc immense. On ne voit que pelouses, arbres, montagne et ciel. « Les murs du château ont huit pieds d'épaisseur. Il y a des galeries de tous les côtés et des corridors sombres ornés d'un nombre incalculable de portraits d'ancêtres, de toutes couleurs, de tous costumes, les uns écossais, les autres en armures ou encore en paniers. Rien

n'y manque pour satisfaire l'imagination. Il y a même un petit chaperon rouge qui fait des apparitions, mais je ne l'ai pas encore vu. » Quant à ses hôtes, ils se montrent parfaits, discrets et généreux. « Quelles excellentes personnes que mes Écossaises ! s'écrie Chopin. Je ne peux rien désirer que je ne le reçoive immédiatement ; on m'apporte même chaque jour les journaux parisiens. Je suis bien. J'ai le calme et le repos, mais dans huit jours il me faudra partir. »

Cette famille Stirling of Keir était fort ancienne. Elle remontait au XIVe siècle et s'était enrichie aux Indes. Jane et sa sœur aînée, Mme Erskine, avaient connu Chopin à Paris. Deux nobles femmes, plus âgées que Frédéric, mais la cadette encore fort belle. Ary Scheffer l'a peinte plusieurs fois, parce qu'elle représentait à ses yeux le type idéal de sa beauté. On prétend qu'elle eut le désir d'épouser Chopin. A ceux qui lui en parlaient : « autant la marier avec la mort, » disait-il.

Au manoir de Calder House, la vie est agréable : matinées paisibles, promenades en voiture l'après-midi, et, le soir, musique. Chopin harmonise pour le vieux lord des airs écossais que celui-ci chantonne. Spectacle qui ne manque pas de piquant. Mais le pauvre cygne s'ennuie. Il pense toujours à George, dont il vient de recevoir quelques nouvelles par Solange. Elles sont mauvaises. Comme on lui attribue les proclamations qui ont allumé la guerre civile jusqu'en province, elle a été très mal reçue dans sa terre de Nohant. Réfugiée à Tours, « elle s'est enfoncée dans toutes les boues, mande Frédéric à sa sœur, et en a entraîné beaucoup d'autres avec elle ». Un vilain libelle circule sur son compte, rédigé par le père de cette Augustine que Chopin déteste. Cet homme se plaint « qu'elle lui a démoralisé sa fille, dont elle a fait la maîtresse de Maurice et qu'elle a mariée ensuite au premier venu... Le père cite les propres lettres de Mme Sand. En un mot, l'aventure la plus sale, dont tout Paris s'entretient aujourd'hui. C'est une indignité de la part du père, *mais c'est la vérité*. Le voilà donc, cet acte de bienfaisance qu'elle pensait accomplir, et contre lequel j'ai combattu de toutes mes forces quand la jeune fille est entrée dans la maison ! Il fallait la laisser à ses parents, ne pas lui mettre dans la tête le jeune homme, qui ne fera jamais qu'un mariage d'argent... Mais il a voulu avoir une jolie cousine à la maison. Elle était habillée comme Sol et mieux

soignée, parce que Maurice l'exigeait... Solange voyait tout, donc elle les gênait... De là des mensonges, de la honte, de la gêne, et le reste. »

On sent remonter à la surface toutes les rancœurs, toutes les rancunes. Et d'immenses regrets. « Les Anglais sont si différents des Français auxquels je me suis attaché comme aux miens propres, écrit-il encore dans cette même lettre à sa famille. Ils pèsent tout à la livre sterling, et n'aiment l'art que parce que c'est du *luxe*. Ce sont d'excellentes gens, mais si originaux que je comprends que l'on puisse devenir soi-même raide ici : on se change en machine. »

Il fallut quitter Calder House pour donner plusieurs concerts : à Manchester, fin août; à Glasgow, fin septembre; à Édimbourg, au début d'octobre. Et s'il recueille partout le même succès, la même surprise admirative, une sorte d'enthousiasme tempéré, la plupart des critiques notent pourtant que son jeu n'est plus qu'une espèce de murmure. « Chopin paraît environ trente ans, dit le *Manchester Guardian*. (Il en avait 38.) Il est très frêle de structure et il y a un air presque pénible de faiblesse dans son apparence et dans sa démarche. Cette impression s'évanouit quand il s'assied au piano, dans lequel il paraît complètement s'absorber. La musique de Chopin et le style de son jeu participent des mêmes caractères dominants ; il a plus de raffinement que de vigueur; il élabore subtilement la composition plutôt qu'il ne la saisit simplement; son toucher est élégant et rapide, sans qu'il empoigne l'instrument avec une fermeté joyeuse. Sa musique et son jeu sont la perfection de la musique de chambre... mais il leur faudrait plus de souffle, de franchise de dessin et de puissance dans l'exécution pour être ressentie dans une grande salle. »

Ce sont les mêmes reproches discrets qu'on lui faisait à Vienne, en 1829. Mais ses amis seuls savent combien il est souffrant et qu'il faut maintenant le porter dans les escaliers. Il reste coquet, cependant, raffiné dans ses ajustements comme une femme, occupé de son linge, de ses chaussures, qu'il voulait impeccables. Son domestique le frise tous les matins au fer. Le côté impérieux de sa nature s'accuse. Tout lui pèse : les attentions, l'affection même deviennent lourdes à ses épaules, tout comme sa pelisse ou même son châle de cachemire. Ce sont des agacements de grand malade : « Les gens

m'assomment avec leur sollicitude inutile. Je me sens seul, seul, seul, bien qu'entouré... Je m'affaiblis toujours davantage; je ne puis plus rien composer, non que l'envie m'en manque, mais plutôt les forces physiques... Mes Écossaises ne me laissent pas en repos; elles m'étouffent de politesses, et par politesse je ne le leur reprocherai pas. » Voilà ses plaintes à Grzymala. On le transporte à Stirling, à Keir, d'un château dans un autre, d'un lord chez un duc. Il trouve partout une hospitalité somptueuse, des pianos excellents, de beaux tableaux, des bibliothèques bien composées, des chasses, des chevaux, des chiens; mais où qu'il soit, il rend l'âme à force de toux et d'ennui. Que faire après dîner, quand les messieurs s'installent dans la salle à manger autour de leur whisky, et que, ne sachant pas leur langue, il est obligé de les « regarder parler et de les entendre boire »? Nouveaux accès de mal du pays, de mal de Nohant. Tandis qu'ils commentent leurs arbres généalogiques et, « comme dans l'Évangile, citent des noms et des noms qui les font remonter jusqu'au Seigneur Jésus », Chopin brouillonne des lettres à ses amis. « Si Solange s'établit en Russie, écrit-il à Mlle de Rozières, avec qui parlera-t-elle de la France? Avec qui pourra-t-elle bavarder en patois berrichon? Cela vous paraît-il sans importance?... Eh bien! c'est pourtant une grande consolation d'avoir en pays étranger quelqu'un autour de soi qui, dès que nous le voyons, nous replonge en pensée dans notre patrie. »

Il rentre enfin à Londres, au début d'octobre, pour se mettre tout de suite au lit. Essoufflement, maux de tête, rhume, bronchite, tous les symptômes habituels. Ses Écossaises le suivent, le soignent, ainsi que la princesse Czartoryska qui s'institue sa garde-malade. Dès lors il ne songe plus qu'à revenir en France. Comme autrefois, à son retour de Majorque, il charge Grzymala de lui chercher un logement aux environs des boulevards, entre la rue de la Paix et la Madeleine. Il faudrait aussi une chambre pour son valet. « Pourquoi je te donne toute cette peine, je n'en sais rien, puisque rien ne m'apporte de plaisir. Mais il faut bien que je pense à moi. » Et tout à coup la vieille douleur éclate, sans rime ni raison apparentes, au beau milieu de ces soins domestiques : « Je n'ai jamais maudit personne, mais en ce moment tout m'est à ce point insupportable que je me soulagerais, il me semble, si je pouvais maudire

Lucrezia!... » Suivent trois lignes qu'il efface aussitôt, qu'il rend indéchiffrables. Puis, revenu à lui-même, ou ayant ravalé une fois de plus ce qu'il ne consent jamais à exprimer, il ajoute : « Mais là-bas aussi ils souffrent d'autant plus qu'ils vieillissent dans la colère. Pour Solange, ce me sera une éternelle pitié. »

Ainsi le mystère de cette âme subsiste. On ne saura jamais bien distinguer les limites où se touchaient en elle l'amour, le mépris et la haine. Le seul fait certain, c'est qu'à partir de sa rupture avec George, la vie du corps et celle de l'esprit ont fini en Chopin. Il était déjà condamné, dira-t-on. Pas plus qu'au retour de Majorque. Et son père ne succomba au même mal qu'à soixante-quinze ans. Chopin a sciemment abandonné une lutte où il n'y avait plus de raison pour vouloir vaincre. Aussi bien, il le dit : « Et pourquoi reviendrai-je? Pourquoi Dieu ne fait-il pas en sorte de me tuer d'un coup, au lieu de me laisser mourir lentement d'une fièvre d'irrésolution? Et mes Écossaises me tourmentent par-dessus le marché. Mme Erskine, qui est très bonne protestante, voudrait peut-être faire de moi un protestant, car elle m'apporte toujours la Bible, me parle de l'âme et me marque des Psaumes à lire. Elle est religieuse et bonne, mais elle est très préoccupée par mon âme. Elle me *scie* tout le temps en me disant que l'autre monde est meilleur que celui-ci, et je sais cela par cœur. Je lui réponds par des citations des saintes Écritures et lui déclare que tout cela m'est connu. »

Ce mourant se traîne encore de Londres à Édimbourg, dans un château du duc de Hamilton, revient à Londres, donne un concert au profit des Polonais, écrit son testament. Gutmann, son ami et son élève, l'informe qu'à Paris le bruit de son mariage circule. Ces malheureuses Écossaises, sans doute! « L'amitié reste l'amitié, répond Chopin. Et même si je pouvais m'éprendre d'un être qui m'aimerait comme je désirerais d'être aimé, je ne me marierais quand même pas, parce que je n'aurais pas de quoi manger et ne saurais où me loger. Une richarde cherche un riche, et si elle aime un pauvre, au moins ne doit-il pas être infirme... Non, je ne pense pas à une épouse; bien plutôt à la maison paternelle, à ma mère, à mes sœurs... Et mon art, où a-t-il passé? Et mon cœur, où l'ai-je galvaudé? C'est à peine si je puis me souvenir encore comment l'on chante chez nous. — Le monde s'évanouit autour de moi de manière

tout à fait étrange : je me perds, je n'ai plus aucune force. — Je ne me plains pas à toi, mais tu m'as questionné et je t'explique : je suis plus proche du cercueil que du lit nuptial. Mon âme est en paix. Je suis résigné. »

Il part enfin au début de l'année 1849 pour retourner au square d'Orléans, et il envoie à Grzymala ses dernières recommandations. Qu'on achète des pommes de pin pour son feu. Que rideaux et tapis soient en place. Un piano de Pleyel aussi. Un bouquet de violettes au salon, afin que la pièce embaume. « Je veux trouver encore un peu de poésie à mon retour, lorsque je passerai du salon à ma chambre, où sans doute je me coucherai pour longtemps. »

Avec quelle joie il revoit son petit appartement! Malheureusement, le docteur Molin, qui seul possédait le secret de le remettre sur pied, est mort depuis peu. Il consulte le Dr Roth, le Dr Louis, le Dr Simon, un homéopathe. Tous prescrivent les vieux remèdes inefficaces : l'eau de gomme, le repos, les précautions. Chopin hausse les épaules. Il voit partout la mort : Kalkbrenner est mort; le Dr Molin est mort; le fils du peintre Delaroche est mort; une servante de Franchomme est morte; la cantatrice Catalani (qui lui avait donné sa première montre à l'âge de dix ans) vient de mourir aussi.

— En revanche, Noailles est mieux, dit l'une de ses Écossaises.

— Oui, mais le roi d'Espagne est mort à Lisbonne, riposte Chopin.

Tous ses amis lui font visite : le prince Czartoryski et sa femme, Delphine Potoçka, Mme de Rothschild, Legouvé, Jenny Lind, Delacroix, Franchomme, Gutmann.

Avec ça, pas un sou en caisse. Chopin, distrait et négligent, ne sait jamais très bien l'état de ses finances. Présentement, elles sont à zéro, parce qu'il ne peut plus donner une seule leçon. Franchomme lui sert de comptable, mais il faut s'ingénier, inventer des fables pour expliquer l'origine des fonds que l'un ou l'autre de ses amis avance. S'il se doutait de cet état de choses, Chopin refuserait net. L'idée de ces charités lui serait insupportable. Il se produit même à ce propos une curieuse aventure. Les dames Stirling, voulant lui ôter ce souci, imaginèrent de faire remettre à sa concierge, sous pli cacheté et anonyme, une somme de vingt-cinq mille francs. Mme Étienne

reçut l'enveloppe, la glissa derrière le globe de sa pendule et l'oublia. Lorsqu'elle s'aperçut que Chopin n'avait pas reçu cet argent, Mme Erskine fit à l'artiste sa confession. Il jeta les hauts cris. « J'ai dû lui dire beaucoup de vérités, raconte-t-il à Grzymala, comme par exemple celle-ci : qu'il faudrait être la reine d'Angleterre pour me faire accepter des cadeaux aussi princiers. » En attendant, et comme on ne retrouvait pas l'argent, le commissionnaire qui l'avait remis à la concierge interrogea un somnambule. Celui-ci demanda une mèche des cheveux de Mme Étienne, pour pouvoir consulter utilement ses oracles. Chopin l'obtint par un subterfuge. Sur quoi l'homme extra-lucide déclara que le pli se trouvait toujours sous le globe de la pendule. Et en effet on l'y découvrit intact. « Hein! Que dis-tu de cette affaire-là? Comment trouves-tu ce somnambule? Ma tête s'en va à force de stupeur. »

Comme chez les grands nerveux, la santé de Chopin est capricieuse. Il y a des hauts et des bas. Avec le retour du printemps il peut sortir un peu, se promène en voiture, mais il n'en descend pas. Son éditeur Schlesinger vient traiter d'affaires avec lui au bord du trottoir. Delacroix l'accompagne souvent. Il a consigné dans son *Journal* des notes qui nous demeurent précieuses.

29 janvier. « Le soir, été voir Chopin; je suis resté avec lui jusqu'à dix heures. Cher homme! Nous avons parlé de Mme Sand, de cette bizarre destinée, de ce composé de qualités et de vices. C'était à propos de ses *Mémoires.* Il me disait qu'il lui serait impossible de les écrire. Elle a oublié tout cela; elle a des éclairs de sensibilité et oublie vite... Je lui disais que je lui voyais à l'avance une vieillesse malheureuse. Il ne le pense pas... Sa conscience ne lui reproche rien de ce que lui reprochent ses amis. Elle a une bonne santé qui peut se soutenir; une seule chose l'affecterait profondément : la perte de Maurice ou qu'il tournât mal.

« Quant à Chopin, la souffrance l'empêche de s'intéresser à rien et à plus forte raison au travail. Je lui ai dit que l'âge et les agitations du jour ne tarderaient pas à me refroidir aussi. Il m'a dit qu'il m'estimait de force à résister. « Vous jouissez, a-t-il dit, de votre talent dans une sorte de sécurité qui est un privilège rare, et qui vaut la recherche fiévreuse de la réputation. »

30 mars. « Vu le soir, chez Chopin, l'enchanteresse Mme Potoçka. Je l'avais entendue deux fois; je n'ai guère rencontré quelque chose de plus complet... Vu Mme Kalerji. Elle a joué, mais peu sympathiquement; en revanche, elle est vraiment fort belle quand elle lève les yeux en jouant, à la manière des Madeleines du Guide ou de Rubens. »

14 avril. « Le soir, chez Chopin; je l'ai trouvé très affaissé, ne respirant pas. Ma présence, au bout de quelque temps, l'a remis. Il me disait que l'ennui était son tourment le plus cruel. Je lui ai demandé s'il ne connaissait pas auparavant le vide insupportable que je ressens quelquefois. Il m'a dit qu'il savait toujours s'occuper de quelque chose; si peu importante qu'elle soit, une occupation remplit les moments et écarte ces vapeurs. Autre chose sont les chagrins. »

22 avril. « Après dîner, chez Chopin, homme exquis par le cœur, et, je n'ai pas besoin de dire, pour l'esprit. Il m'a parlé des personnes que j'ai connues avec lui... Il s'était traîné à la première représentation du *Prophète*. Son horreur pour cette rhapsodie. »

Au mois de mai, il brûla ses manuscrits. Il essaya de rédiger une méthode de piano, y renonça, la brûla avec le reste. Évidemment, l'idée de l'imparfait, de l'inachevé, était insupportable à son esprit.

Les médecins lui ayant recommandé un air plus pur, un quartier plus tranquille, ses amis louèrent un appartement dans la rue de Chaillot, au deuxième étage d'une maison neuve, et l'y transportèrent. On y avait une belle vue sur Paris. Il restait là, immobile derrière sa fenêtre, parlant très peu. Vers la fin de juin, il voulut brusquement et coûte que coûte revoir les siens. Il leur envoya une lettre d'appel, qu'il mit deux jours à écrire.

LES CYPRÈS ONT LEURS CAPRICES

A Mme Louise Iedrzeïewicz

Paris, lundi 25 juin 1849.

« Mes chers aimés,

« Si vous le pouvez, arrivez. Je suis malade, et aucun médecin ne m'aidera comme vous. Si l'argent vous manque, emprun-

tez-en; quand j'irai mieux, j'en gagnerai facilement et rendrai à celui qui vous aura prêté, mais maintenant je suis trop à sec pour pouvoir vous envoyer quelque chose. Mon appartement de Chaillot est assez grand pour vous recevoir, même avec deux enfants. La petite Louisette profiterait sous tous les rapports. Le *père* Calasante (1) courrait toute la journée; nous avons ici près l'exposition des produits agricoles; en un mot, il aurait beaucoup plus de temps libre pour lui qu'autrefois, parce que je suis plus faible et que je resterai davantage à la maison avec Louise. Mes amis et toutes les personnes qui me veulent du bien trouvent que le meilleur remède pour moi serait l'arrivée de Louise, comme elle l'apprendra sûrement par la lettre de Mme Obreskow. Procurez-vous donc votre passeport. Des personnes que Louise ne connaît pas me disaient aujourd'hui, l'une du Nord, l'autre du Midi, que ce ne serait pas seulement profitable pour ma santé, mais aussi pour celle de ma sœur.

« Donc, mère Louise et fille Louise, apportez votre dé et vos aiguilles, je vous donnerai des mouchoirs à marquer, des bas à tricoter, et vous passerez pendant quelques mois votre temps à l'air frais avec votre vieux frère et oncle. Le voyage est maintenant plus facile, il ne faut pas non plus de nombreux bagages. Nous tâcherons ici de nous contenter de peu. Vous trouverez le gîte et la nourriture. Si même parfois Calasante trouve que c'est loin des Champs-Élysées à la ville, il pourra se loger dans mon appartement du square d'Orléans. Les omnibus partent du square même pour s'arrêter à ma porte. Je ne sais pas moi-même pourquoi je veux tant avoir Louise, c'est comme une envie de femme enceinte. Je vous jure que pour elle ce sera bien aussi. J'espère que le conseil de famille me l'enverra : qui sait si je ne la ramènerai pas quand je serai guéri? C'est alors que nous nous réjouirions tous et que nous nous embrasserions, comme je vous l'ai déjà écrit, mais sans perruque et avec nos propres dents. La femme doit toujours obéissance à son mari : c'est donc au mari que je demande d'amener sa femme; je l'en prie de tout mon cœur et s'il pèse bien la chose, il verra qu'il ne peut, ni à elle, ni à moi, faire un plus grand plaisir, ni rendre un plus grand service, même aux enfants, si on amène l'un d'eux

(1) Son beau-frère.

(pour la petite fille, je n'en doute pas). On dépensera de l'argent, c'est vrai, mais on ne peut mieux l'employer, ni voyager à meilleur compte. Une fois sur place, le toit se trouvera. Écrivez-moi un petit mot. Mme Obreskow, qui a eu l'amabilité de vouloir écrire (je lui ai donné l'adresse de Louise), la persuadera peut-être mieux. Mlle de Rozières aussi ajoutera un mot, et Cochet, s'il était ici, parlerait pour moi, car sans doute il ne me trouverait pas mieux. Son Esculape ne s'est pas montré depuis dix jours, parce qu'il s'est aperçu enfin qu'il y avait dans ma maladie quelque chose qui dépassait sa science. Malgré cela, vantez-le beaucoup à votre locataire et à tous ceux qui le connaissent, et dites qu'il m'a fait le plus grand bien; mais j'ai la tête ainsi faite : quand je vais un peu mieux, cela me suffit.

« Dites aussi que tout le monde trouve qu'il a guéri quantité de personnes du choléra. Le choléra diminue beaucoup, il a presque disparu. Il fait un temps superbe; je suis assis au salon, d'où j'admire le panorama de tout Paris : les tours, les Tuileries, les Chambres, Saint-Germain l'Auxerrois, Saint-Étienne du Mont, Notre-Dame, le Panthéon, Saint-Sulpice, le Val de Grâce, les cinq fenêtres des Invalides, et, entre ces édifices et moi, rien que des jardins. Vous verrez tout cela quand vous viendrez. Maintenant occupez-vous un peu du passeport et de l'argent, mais faites vite. Écrivez-moi tout de suite un mot. Vous savez que les cyprès ont leurs caprices : mon caprice aujourd'hui, c'est de vous voir chez moi. Peut-être Dieu permettra-t-il que tout aille bien; mais si Dieu ne le veut pas, agissez du moins comme s'il le permettait. J'ai bon espoir, car je ne demande jamais grand chose, et je me serais abstenu *de cela* aussi, si je n'y avais été poussé par tous ceux qui me veulent du bien. « Remue-toi, M. Calasante, je te donnerai en revanche de *grands* et excellents cigares; je connais quelqu'un qui en fume de fameux; notez bien : au jardin. J'espère que ma lettre écrite pour la fête de maman est arrivée, et que je n'ai pas trop manqué à la fête. Je ne veux pas penser à tout cela, car j'en gagne la fièvre, et grâce à Dieu, je n'ai pas de fièvre, ce qui déroute et fâche tous les médecins ordinaires.

« Votre frère attaché, mais bien faible.

« CH. »

MORT DE CHOPIN (1)

« Mère Louise » et « fille Louise » accoururent aussitôt. Calasante les accompagna. Chopin aurait bien voulu voir encore auprès de lui l'ami de sa jeunesse, Titus, qui venait d'arriver à Ostende. Mais, étant sujet Russe, des difficultés de passeport l'empêchèrent d'entrer en France. « Les médecins ne me permettent pas de voyager, lui écrit le malade, qui espérait pouvoir aller à sa rencontre. Je bois de l'eau des Pyrénées dans ma chambre. Mais ta présence me serait plus bienfaisante que toutes les médecines. A toi jusque dans la mort, ton Frédéric. » Six semaines environ s'écoulèrent sans aucun mieux. Chopin ne parlait presque plus et se faisait entendre par signes. Une consultation eut lieu entre les docteurs Cruveillé, Louis et Blache. Ils conclurent que tout déplacement dans le Midi était désormais inutile, mais qu'il serait préférable de transporter le mourant dans un logement chauffable, plus commode et bien exposé.

Après de longues recherches, on trouva ce qui convenait au n° 12 de la place Vendôme. Chopin y fut mené. Une dernière fois il prit sa plume pour écrire à Franchomme. « Je te verrai l'hiver prochain, étant enfin installé de manière confortable. Ma sœur restera avec moi, si on ne la rappelle pas d'urgence. Je t'aime, c'est tout ce que je puis te dire pour le moment, car je suis brisé de fatigue et de faiblesse. »

Charles Gavard, le jeune frère d'une de ses élèves, venait le voir souvent et lui faisait la lecture. Chopin lui indiquait ses préférences. Il revenait le plus volontiers au *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, dont il appréciait surtout la forme,

(1) Ce récit, — si important, — de la mort de Chopin, est emprunté en bonne partie à l'historique qu'en a donné Maurice Karasowski, le premier en date des biographes du compositeur. Souvent suspect, parfois tout à fait fantaisiste, Karasowski a pourtant été intimement lié avec la famille Chopin et il est probable que le récit de cette agonie est authentique. L'abbé Jelowiçki a laissé des notes que nous avons utilisées aussi, toutefois, avec quelque prudence. Son désir de faire mourir Chopin en bon chrétien, l'a peut-être poussé à grandir un peu cette conversion *in extremis*. Il semble néanmoins qu'il soit mort selon l'Eglise. Et puisque l'occasion nous est donnée ici de fournir une brève indication sur les sources de notre travail, disons que pour tout ce qui concerne l'enfance et l'adolescence polonaises de Chopin, ses amours avec Constance et Marie, nous avons suivi du plus près possible les renseignements apportés par le comte Wodzinski dans son ouvrage intitulé : *Les trois romans de Fréd. Chopin*. Souvent erronés dans

la concision et la sûreté de goût. C'est précisément le chapitre intitulé : « Des différents goûts des peuples », que Gavard lui lut l'une des dernières fois.

Son état empirait rapidement ; cependant il se plaignait peu. L'idée de sa fin ne semblait pas l'affecter beaucoup. Dans les premiers jours d'octobre, il n'eut plus assez de force pour se tenir assis. Les accès d'étouffement augmentèrent. Gutmann, qui était très grand et robuste, savait s'y prendre avec adresse pour le soutenir, le caler dans ses oreillers. La princesse Marceline Czartoryska reprit son service de garde-malade, passant à la place Vendôme la majeure partie de ses journées. Franchomme revint de la campagne. Autour de l'agonisant, les parents et les amis se rassemblaient, prêts à se rendre utiles. Ils se tenaient tous dans la pièce voisine de celle où Chopin vivait ses derniers jours.

Un de ses amis d'enfance, l'abbé Alexandre Jelowiçki, avec lequel il avait été en froid, voulut le revoir lorsqu'il apprit la gravité de sa maladie. Trois fois de suite on refusa de le recevoir ; mais l'abbé réussit à informer Chopin de sa présence et il fut admis aussitôt. Dès lors, il revint tous les jours. Chopin eut de la joie à retrouver ce camarade d'autrefois. « Je ne voudrais pas mourir, dit-il, sans avoir reçu les sacrements, afin de ne pas peiner ma mère, mais je ne les comprends pas comme tu le désires. Je ne puis voir dans la confession que le soulagement d'un cœur oppressé dans le cœur d'un ami. » L'abbé a raconté que le 13 octobre, au matin, il trouva Chopin un peu mieux.

— Mon ami, lui dit-il, c'est aujourd'hui la fête de feu mon pauvre frère. Il faut que tu me donnes quelque chose pour ce jour-ci.

la suite, ces renseignements et certains détails de pittoresque ont cependant, pour les premières années de notre héros, un caractère d'authenticité certain. L'ouvrage fondamental de *Niecks* (1888), le consciencieux et important travail de *M. E. Ganche*, le monumental *Chopin* en 3 vol. de *M. F. Hoesick* (Varsovie), la mine d'inédits précieux donnés par *Mme W. Karénine* dans son *George Sand*, nous ont aidé à dresser ce portrait. Enfin, pour les indications techniques et le développement musical du génie de Chopin, *M. Henry Bidou* dans son tout récent livre (Alcan, 1926), nous a été, après Liszt, un guide d'une sûreté de goût et d'une information parfaites. Ajoutons en dernier lieu que, fidèle au principe qui nous a dirigé dès les premières pages de notre entreprise, nous avons toujours laissé parler nos personnages ou leurs amis partout où cela nous a été possible. Il nous a semblé que c'était là le moyen le meilleur de reconstituer ces images de quelques âmes, en courant le moins de risques de nous tromper.

— Que puis-je te donner ?

— Ton âme.

— Ah ! je comprends, s'écria Frédéric. La voici, prends-la.

Jelowiçki tomba à genoux et présenta le crucifix à Chopin qui se mit à pleurer. Il se confessa aussitôt, communia, et reçut l'extrême-onction. Il dit ensuite, en embrassant son ami de ses deux bras, à la polonaise : « Merci, mon cher, grâce à toi je ne crèverai pas comme un cochon. » Cette journée fut plus calme. Mais les crises de suffocation recommencèrent bientôt. Comme Gutmann le tenait dans ses bras durant l'un de ces accès épuisants, Chopin dit, après un long silence essoufflé :

— Maintenant, j'entre en agonie.

Le médecin tâta son pouls et chercha quelque parole rassurante, mais Chopin reprit avec autorité :

— C'est une rare faveur que Dieu fait à l'homme en lui dévoilant l'instant où commence son agonie ; cette grâce, il me l'a faite. Ne me troublez pas.

C'est ce soir-là aussi que Franchomme l'entendit murmurer : « Elle m'avait dit pourtant que je ne mourrais que dans ses bras. »

Le dimanche 15 octobre, son amie Delphine Potocka arriva de Nice, d'où une dépêche l'avait rappelée. Quand Chopin sut qu'elle se trouvait dans son salon, il dit :

— C'est donc cela que Dieu tardait tant à m'appeler à lui : il a encore voulu me laisser le plaisir de la voir.

A peine se fut-elle approchée de son lit, que le moribond exprima le désir d'entendre chanter la voix qu'il avait aimée. On roula le piano sur le seuil de la chambre. Étouffant ses sanglots, la comtesse chanta. A cause de l'émotion générale, personne ne put se souvenir plus tard avec certitude quels furent les morceaux de son choix. Cependant, à la demande de Chopin, elle chanta deux fois.

On entendit subitement le râle du mourant. Le piano fut repoussé et ils se mirent tous à genoux. Toutefois, ce n'était pas la fin, et il passa encore cette nuit. Le 16, sa voix s'éteignit et il perdit connaissance pendant plusieurs heures. Mais il revint à lui, fit signe qu'il voulait écrire, et mit sur une feuille de papier sa dernière volonté :

« *Comme cette terre m'étouffera, je vous conjure de faire ouvrir mon corps pour je sois pas enterré vif.* »

Plus tard il recouvra de nouveau l'usage de la parole. Alors il dit :

— On trouvera beaucoup de compositions plus ou moins esquissées; je demande, au nom de l'attachement qu'on me porte, que toutes soient brûlées, le commencement d'une *méthode* excepté, que je lègue à Alkan et à Reber pour qu'ils en tirent quelque utilité. Le reste, sans aucune exception, doit être consumé par le feu, car j'ai un grand respect pour le public et mes essais sont achevés autant qu'il a été en mon pouvoir de le faire. Je ne veux pas que, sous la responsabilité de mon nom, il se répande des œuvres indignes du public.

Il fit ses adieux à chacun. Appelant la princesse Marceline et Mlle Gavard, il leur dit :

— Vous ferez de la musique ensemble, vous penserez à moi et je vous écouterai.

S'adressant ensuite à Franchomme :

— Vous jouerez du Mozart en mémoire de moi.

Pendant toute cette nuit, l'abbé Jelowicki récita les prières des agonisants, qu'ils redisaient tous ensemble. Chopin seul restait muet; la vie ne se décelait plus que par des spasmes nerveux. Gutmann tenait sa main entre les siennes, et de temps à autre il lui donnait à boire. « Cher ami », murmura Chopin une fois. Le visage devint noir et rigide. Le docteur Cruveillé se pencha vers lui et demanda s'il souffrait. « Plus », répondit Chopin. Ce fut le dernier mot. On s'aperçut quelques instants après qu'il avait cessé de vivre.

C'était le 17 octobre 1849, à deux heures du matin.

Ils sortirent tous pour pleurer.

Dès le commencement de la matinée, on apporta en masse les fleurs préférées de Chopin. Clésinger vint mouler le visage du mort. Kwiatkowski en fit plusieurs dessins. Il dit à Jane Stirling, parce qu'il comprenait combien celle-ci l'avait aimé : « Il était pur comme une larme. »

ÉPITAPHE POUR UN POÈTE

La mort d'un artiste est le moment de sa transfiguration. Il en est beaucoup qu'on croyait grands, dont l'œuvre pourtant retourne tout de suite à la poussière. Pour d'autres, au contraire, l'état glorieux ne commence qu'avec la mort. C'est

peut-être, comme disait Delacroix, qu'en art tout est affaire d'âme. On ne parvient pas encore à se mettre d'accord sur le sens et la valeur de ce petit mot. Mais s'il en fallait donner une idée sensible, rien ne la fournirait mieux que la musique. « Un cri manifesté, » la dénommait Wagner. Cela signifie sans doute : l'expression la plus spontanée de soi. L'artiste est celui qui a besoin de donner forme à son cri.

Chacun ne s'y prend pas de la même manière. A une vie somptueusement dépensée, comme celle de Liszt, s'oppose celle de Chopin, toute réservée, qu'aucune main n'a su cueillir, mais d'autant plus chargée en parfums. Tout ce qu'il n'a pas livré, son amour que personne n'a pris, ses pudeurs et ses timidités, cette continuelle fièvre de perfection, ses élégances, ses nostalgies d'exilé, et jusqu'à ses moments de communication avec l'inconnaissable, tout cela est resté en puissance dans son œuvre. Tel est encore aujourd'hui le secret de sa force. La musique reçut ce que femmes et hommes dédaignèrent. C'est pour elle qu'il se refusa. Comme on comprend la désolation de Schumann lorsqu'il apprit la mort du cygne, et cette belle image jaillie spontanément sous sa plume : « L'âme de la musique a passé sur le monde. »

C'est bien là ce que devaient obscurément sentir les foules qui se pressaient au temple de la Madeleine le 30 octobre 1849. Il avait fallu quinze jours pour préparer ces funérailles qu'on voulut aussi solennelles que la vie du mort le fut peu. Il n'était pourtant même pas chevalier de la Légion d'honneur, ce M. Frédéric Chopin! N'importe. « La nature avait un air de fête », rapportent les journaux. Beaucoup de belles toilettes. (Il en aurait été flatté.) Toutes les sommités du monde musical et littéraire, Meyerbeer en tête, Berlioz, Gautier, Janin. Il ne manquait que George Sand. M. Daguerry, le curé de la Madeleine, mit deux semaines à obtenir la permission de faire chanter des dames dans son église. C'est aux obsèques de Chopin qu'on doit cette tolérance. Il eût été impossible sans cela de donner le *Requiem* de Mozart. L'orchestre du Conservatoire l'exécuta, dirigé par Girard. Les solistes étaient dissimulés par une draperie noire, derrière l'autel : Pauline Viardot et Mme Castellan, Lablache et Alexis Dupont. Lefébure-Wély tenait l'orgue. A l'offertoire, il joua deux *Préludes*, celui en mi mineur (n° 4), et le 6e, en si mineur, composé à Majorque

en ce crépuscule où Chopin avait *vu* la mort, tandis que la pluie tombait en rafales sur la Chartreuse de Valdemosa.

Le cercueil fut descendu ensuite au milieu de la multitude pendant que retentissait pour la première fois la *Marche funèbre* fameuse, orchestrée par Reber. Les cordons du poêle étaient tenus par le prince Czartoryski, Franchomme, Delacroix et Gutmann. Meyerbeer marchait derrière le corbillard. On se mit en route par les boulevards pour le cimetière du Père-Lachaise. C'est là que le corps de Chopin fut enterré, son cœur excepté, qu'on envoya à Varsovie où il est resté depuis, dans l'église de la Sainte-Croix. Beau symbole, qui convient à ce cœur fidèle.

Aucun discours ne fut prononcé. Dans les minutes de recueillement qui suivirent la descente de la bière, on vit une main amie jeter sur le cercueil cette terre polonaise qui avait été remise à Chopin le jour où il quitta sa patrie. Il y avait exactement dix-neuf ans de cela. Pendant toutes ces années, la poussière natale était restée dans la coupe d'argent, attendant ce suprême emploi. Or, maintenant il n'existait plus de Pologne. Plus que cette fine poignée de terre, — et l'œuvre de Chopin : quelques cahiers, quelques vingtaines de pages où allait brûler, pendant trois quarts de siècle, la mystique d'une nation.

Le 17 octobre suivant, en 1850, miss Stirling alla dès le matin chez le fleuriste Michon, fournisseur de Chopin, et acheta tout ce qu'elle put trouver de violettes. Puis elle se rendit au Père-Lachaise et les déposa sur la tombe, ainsi qu'une couronne au nom de la famille du mort. A midi, la messe fut célébrée dans la chapelle du cimetière. Les assistants retournèrent ensuite sur la tombe, où le monument de Clésinger fut dévoilé. C'est une médiocre allégorie, faite par un homme qui haïssait Chopin. Comment une telle chose aurait-elle pu être belle ? Le médaillon seul a un peu de vie. Ces mots sont gravés sur le socle : *A Frédéric Chopin, ses amis.* Le député Wolowski voulut prononcer un discours, mais sa gorge se serra et l'on n'entendit rien. Tous ceux qui se trouvaient réunis là, avaient été les amis du mort. Ils écoutaient encore sa voix, son piano, sa toux de poitrinaire. L'un d'eux se souvint de l'une de ses paroles : « Nul ne peut m'ôter ce qui m'appartient. »

Aujourd'hui, ces restes battus de la pluie, cette pietre Muse penchée sur sa lyre aux cordes brisées, se marient assez bien aux arbres du mont Saint-Louis. Il y a des promeneurs dans ce parc des morts. Ils s'arrêtent devant le buste de Musset, l'amant joli garçon qui mettait de si charmantes rimes à ses douleurs. Ils font un petit pèlerinage au mausolée d'Héloïse et d'Abélard, où une abbesse dévotieuse a fait graver ces mots : « L'amour qui avait uni leurs esprits pendant leur vie, et qui se conserva pendant leur absence par les lettres les plus tendres et les plus spirituelles, a réuni leurs corps dans ce tombeau. » Cela rassure les amants silencieux qui viennent à la dérobée jeter une fleur aux pieds de ces deux symboles de pierre, couchés parallèlement. Mais on ne voit personne dans l'étroite allée qui conduit de l'avenue centrale vers la tombe de Chopin. C'est qu'il n'a pas fourni une grande carrière d'amoureux, ce musicien des âmes. Il ne s'en est montré aucune accordée à la sienne. Elle n'a jamais trouvé son luthier.

Ce mot me fait souvenir d'une lettre qu'il écrivit à Fontana quatorze mois avant de mourir, et dans laquelle il jette quelque lumière sur ses profondeurs : « Le seul malheur, dit-il, consiste en ceci : que nous sortons de l'atelier d'un maître célèbre, quelque Stradivarius *sui generis*, qui n'est plus là pour nous raccommoder. Des mains inhabiles ne savent pas tirer de nous des sons nouveaux, et nous refoulons au fond de nous-mêmes ce que personne n'en sait tirer, faute d'un luthier. »

Voilà une belle épitaphe pour un poète : mort faute d'un luthier. Mais où est-il, le luthier de notre vie?

GUY DE POURTALÈS.

LE CANAL DU NICARAGUA

ET

LA STRATÉGIE AMÉRICAINE

Il n'est assurément pas nouveau de constater qu'un lien serré joint souvent des événements, des incidents qui semblent tout d'abord, quand on n'y prête qu'une attention superficielle, parfaitement indépendants les uns des autres

Il y a quelques semaines, l'Europe était brusquement informée qu'un conflit entre « libéraux » et « conservateurs » du Nicaragua venait de provoquer une intervention du gouvernement de Washington. Les fusiliers-marins, que l'on voit toujours apparaître, — quelle que soit la forme de leur col ou la couleur de leur béret, — au début de toutes les complications américaines et asiatiques, avaient débarqué à Blue-fields, port de la petite république du Centre-Amérique, « pour défendre les intérêts des citoyens des États-Unis » dans ce pays troublé.

En fait, ce n'était pas seulement d'intérêts privés qu'il s'agissait. Des publicistes « avertis » qui se souvenaient de certains précédents, comme l'occupation du Panama, en 1904, ou encore, qui savaient depuis longtemps que le gouvernement de Managua avait accordé aux États-Unis la concession d'un éventuel canal interocéanique traversant son territoire, ne tardèrent pas à découvrir que « les libéraux » de M. Sacasa étaient plutôt hostiles à la réalisation de ce projet.

Les « conservateurs » de M. Diaz (1), celui-ci fort ami, en

(1) On apprend, à la date du 25 février, que ce président de la République du Nicaragua prend l'initiative de placer son pays *sous le protectorat* des États-Unis; il est impossible de ne pas employer ce mot à l'égard des résultats d'une conven-

tout cas protégé des Américains du Nord, tenaient au contraire pour l'exécution de la nouvelle voie qui devait doubler, au profit de l'Union, de plus en plus inquiète des événements du Pacifique, celle que nous n'avions pas su ou pas pu achever, à la fin du siècle dernier, au travers de l'isthme de Panama.

Tout s'expliquait de la sorte, à la condition, cependant, qu'on pût saisir les motifs immédiats du souci nouveau que manifestait la Maison blanche de sauvegarder des droits dont elle avait paru se désintéresser pendant une quarantaine d'années. C'est que, nous venons de le dire, l'horizon s'assombrissait du côté de la Chine et du Japon, et que d'ailleurs on reconnaissait, à Washington, que l'axe de la politique américaine allait bientôt passer de l'Atlantique dans l'immense océan qui occupe, à lui seul, les deux cinquièmes de la superficie du globe.

Mais c'est aussi que le canal de Panama, — de récentes grandes manœuvres l'avaient bien montré, — apparaissait insuffisant pour le rapide « débit » d'une flotte engagée dans cet étroit passage; insuffisant et peut-être dangereux, car la « Culebra » continuait à glisser dans la tranchée, lors des grandes pluies; et que, par surcroît, notre pauvre écorce terrestre paraissant depuis quelque temps fort instable, cette singulière montagne, trop empressée à réaliser une prophétie bien connue de l'Évangile, ne tarderait pas à combler l'artificielle vallée que les hommes avaient témérairement creusée à ses pieds.

Il était donc de sage politique américaine de prendre toutes mesures propres à satisfaire aux exigences de la stratégie navale en assurant, par la création d'une seconde voie maritime, un plus prompt et plus sûr débouché, dans l'un ou dans l'autre océan, aux forces navales constituées des États-Unis.

Mais on sait bien que la création qui nous occupe est une affaire de longue haleine. Quelque favorables que puissent être les conditions de l'établissement du canal du Nicaragua, — et nous allons en dire quelques mots, — les dirigeants de la grande république ne pouvaient guère compter sur la pleine disposition du deuxième débouché dans le Pacifique avant une dizaine d'années, pendant lesquelles il faudrait bien se contenter de celui de Panama, malgré ses graves inconvénients particu-

tion dont certaines clauses sont manifestement dictées par le cabinet de Washington avec l'arrière-pensée de faire de tout le territoire nicaragueen la « zone exclusivement réservée » du nouveau canal américain.

liers, malgré, surtout, le désavantage fondamental que présente toujours, en présence d'un adversaire actif, l'étroit et *unique* goulot qui ne peut « débiter » lentement, puisque l'éclusage est indispensable, qu'une ou deux unités à la fois.

TRACÉ DE CANAL PROJETÉ

Il va de soi que toutes précautions de l'ordre militaire étaient prises, dans la vaste et magnifique baie de Panama (1), pour atténuer le danger de cette situation. Sans dépasser les limites d'une discrétion qui s'impose, on peut dire que, grâce

(1) Cette baie est certainement une des plus belles choses du monde. Le décor varié d'une côte harmonieusement découpée et d'îles qui présentent, chacune, un bouquet différent de verdures et de fleurs, y encadre les splendeurs du ciel profond et d'une mer étincelante le jour, illuminée la nuit, par les phosphorescences.

aux îles favorablement placées de Taboga, d'Otoque, de San Miguel (archipel des Perles) et à la pointe Chamé, les abords immédiats de la sortie du canal peuvent être battus par de puissantes batteries, à l'abri desquelles se formerait peu à peu l'escadre américaine, sans que la force navale ennemie, — les unités lourdes, du moins, — fût en état d'intervenir autrement que par de trop lointaines tireries.

Les *unités lourdes*, oui ; mais les *bâtiments légers*, les très rapides destroyers et les sous-marins, invisibles presque toujours ; les uns et les autres à peu près invulnérables par conséquent pour les canons de côte, à des titres divers?...

C'était là une sérieuse difficulté pour la défense d'une escadre dans la phase précaire d'une formation lente, d'une sorte *d'égrénement*, d'écoulement au compte-gouttes.

Or, justement, les accords de Washington de 1921-1922 (1) avaient eu, ne réglant que le « contingentement » des unités lourdes (2), pour effet inattendu des protagonistes du désarmement, de multiplier le nombre des unités légères, chez toutes les puissances maritimes; et de plus, et surtout, de faire porter au plus haut degré les facultés stratégiques de ces petits bâtiments (vitesse, endurance, rayon d'action).

C'est ainsi que, pour ne parler que des *sensuiteï* (sous-marins) japonais, le nombre de ces navires de plongée a dû s'augmenter, de 1921 à 1927, de plus de soixante unités, dont 8 atteignent le déplacement, en plongée, de 2000 tonnes, la vitesse de 20 nœuds en surface (10 nœuds en plongée) et le rayon d'action 11 000 milles marins (à 1 852 mètres, le mille).

11 000 milles marins! Ce serait la double traversée du Pacifique assurée; et l'on comprend que de tels chiffres aient donné à penser aux chefs de l'*U. S. Navy*. Remarquons, d'ailleurs, que les sous-marins nippons, moins favorisés sous le rapport de l'endurance, auraient toujours la ressource de faire tout ou partie de la traversée à la remorque des grands bâtiments, et qu'au besoin ils se feraient ravitailler aux Mariannes (Guam) ou aux Marshall (île Chatham), en inclinant un peu au sud leur route vers le Centre-Amérique. Et enfin, dans le cas

(1) Les discussions ont eu lieu surtout en novembre et décembre 1921. L'accord a été signé le 6 février 1922.

(2) 526 000 t. de cuirassés d'escadre et de croiseurs de combat pour l'Amérique et l'Angleterre; 315 000 pour le Japon; 175 000 pour l'Italie et la France.

du conflit depuis si longtemps prédit et qui, on doit toujours l'espérer, n'éclatera peut-être jamais, une relâche à la pointe de la péninsule californienne les aiderait à vaincre l'obstacle « distance », leur épargnant au moins 1 600 milles de navigation sans escale. Il est, en effet, difficile de douter que la bienveillance des Mexicains serait toute acquise aux Japonais; et probablement un peu plus que la bienveillance. Mais ne nous engageons pas de ce côté-là...

On voit mieux sans doute, par ce simple aperçu des « possibilités », que les chefs d'armées ou de flottes ont moins que jamais aujourd'hui, où tant de merveilles se réalisent avec une surprenante promptitude, le droit de négliger, on voit, disons-nous, l'une des raisons essentielles qui ont conduit le président Coolidge à déclarer la guerre aux « bâtiments légers »; et, une fois de plus, on constate que tout s'enchaîne : le conflit nicaraguéen à « l'option » américaine relative à un nouveau canal; l'affaire de cette nouvelle voie à la constatation de l'insuffisance et de la précarité de l'ancienne, celle du Panama; enfin la constatation de cette insuffisance, à laquelle il faut se résigner pendant ces dangereuses dix années, à la proposition Coolidge de désarmement pour les petites unités de surface ou de plongée, *celles-là mêmes qui feraient courir le plus de risques aux superbes dreadnoughts de l'U. S. Navy.*

Et qu'au demeurant, il y ait d'autres motifs, aussi bien de la proposition elle-même que du choix du moment où le président l'a décidément lancée, nul doute. La complexité des raisons de nos déterminations, n'est-ce pas un fait bien connu en psychologie? Dans le cas actuel, nous ne pouvons oublier, nous Français, qu'en décembre 1921, nos sous-marins subirent l'assaut des représentants de l'Amérique et de l'Angleterre à la première conférence de désarmement. La calomnieuse âpreté du discours de M. Balfour contre les officiers de marine français, « qui se proposaient, disait-il, dans une lutte contre l'Angleterre, de s'inspirer des exemples des *pirates* allemands », ne sortira pas de sitôt de nos mémoires, pas plus que l'insertion dans les accords, — mais en dehors du texte même du traité, — d'une déclaration, œuvre personnelle d'un membre du Sénat américain, où, condamnant sans appel tout usage de l'arme sous-marine, les puissances signataires s'engageaient à supprimer les navires de plongée; ce qui n'a, d'ail-

leurs, empêché aucune d'elles de continuer à en construire (1).

Nous étions visés nettement, il y a six ans. Nous le sommes encore. Heureusement, le gouvernement français a, dans les trois jours, exposé au cabinet de Washington les raisons qui l'obligeaient à décliner sa proposition : réponse courtoise, très amicale même de ton, mais ferme, encore qu'elle n'allât pas jusqu'au fond des choses, — ce qui est toujours un peu difficile, en diplomatie.

D'autre part, si M. Coolidge avait certainement en vue de prendre une revanche sur nos sous-marins, il n'oubliait pas davantage les intérêts de son parti, ni les siens propres, dans la grande élection de 1928. Les républicains ont pour principale plate-forme, — côté idéalisme mystique, si l'on peut dire, — le désarmement général, la paix universelle, la fraternité des peuples, étant bien entendu qu'avec ou sans l'aveu de l'Angleterre et de la Société des nations, les États-Unis exerceront sur le monde une bienfaisante domination morale.

Et que d'autres intérêts encore, particuliers, ceux-là, mais bien forts sur le terrain des élections politiques! De puissantes « firmes » métallurgiques, sachant bien que ce qui ne serait pas dépensé pour les bâtiments légers le serait pour les grandes unités, où le profit, — à cause des gros blindages, — est plus sensible pour les constructeurs, ont fait, de l'autre côté de l'Atlantique, une propagande fort active en faveur de la limitation étroite du nombre des navires légers; et cela d'autant plus opportunément que c'est justement en 1927, que les signataires des accords de Washington peuvent, sous certaines conditions, reprendre la construction des dreadnoughts (2).

Mais laissons tout cela. Partons du fait positif que pendant longtemps encore ces dreadnoughts, anciens ou nouveaux, auront à côté d'eux, — et contre eux, en même temps, — petits

(1) Sur l'invitation même du gouvernement, nos Chambres se sont abstenues de ratifier la déclaration en question, annexée au traité. On ne sait d'ailleurs pas au juste si les Américains prétendaient attribuer la même force exécutoire à cet annexe qu'au traité même. Aucune mesure positive n'était prise à l'égard des sous-marins en service, en construction, en projet même; aucun « contingentement » n'était fixé (voir à ce sujet l'article de l'auteur sur les accords de Washington dans la *Revue* du 1er juin 1922).

(2) Notre situation financière ne nous permet pas de bénéficier de cette disposition en faveur d'unités qui coûteraient près d'un milliard de francs. Peut-être faudrait-il songer à créer un type tout à fait nouveau. Des projets existent déjà à cet égard.

croiseurs, *destroyers*, sous-marins, sans parler des appareils aériens aux bombes redoutables; et, reconnaissant que les Américains ont raison, — du seul point de vue militaire, — de mesurer les conséquences de cette constatation dans l'organisation de leur débouché sur le Pacifique, venons-en au futur canal nicaraguéen et précisons le genre de services que cette seconde voie maritime est appelée à rendre à la force navale des États-Unis.

*
* *

Lorsque, après le succès du percement de l'isthme de Suez, on commença, dans les milieux scientifiques et industriels, à se tourner du côté de la longue arête recourbée qui relie les deux continents américains, trois projets de tracé de canal furent présentés : celui de l'isthme de Darien, celui de l'isthme de Panama, celui du Nicaragua.

Le premier utilisait un étranglement sensible de l'isthme de Panama, compris entre le golfe de Darien, dépendance colombienne de la mer des Antilles et le golfe, beaucoup plus petit, mais profond et aboutissant à l'estuaire du Rio Boyano, qui porte le même nom, San Miguel, que la plus étendue des îles des Perles, dont il sera question tout à l'heure, à propos de la défense des abords de la rade de Panama.

Ce tracé, recommandé d'abord par les lieutenants de vaisseau Bonaparte Wyse et Reclus, de la marine française (1), qui avaient exploré tout l'isthme et particulièrement cette région du Darien, fut abandonné presque tout de suite. M. Reclus lui-même fit les premières études du canal actuel de Panama, dont, pour ne pas alourdir cet exposé, nous ne dirons rien, demandant au lecteur de se reporter à l'étude succincte, mais très claire et pleine de vues profondes, qu'en a faite, ici même, le très regretté général Mangin, dans son *Autour du continent latin* (2).

Venons en donc au troisième tracé, œuvre, surtout, des

(1) On ne connaît pas assez le rôle qu'a joué la marine française au début de la vaste entreprise du percement de l'isthme américain. En 1879, notamment, les officiers du croiseur *Dupetit-Thouars* (capit. de vaisseau Lefèvre, capit. de frégate Turquet de Beauregard, lieut. de vaisseau Wyse et Bonnet et aspirant de 1re classe de Pommereau) avaient fait, du côté Pacifique, de très importants travaux préparatoires.

(2) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1922.

ingénieurs américains : celui du futur canal de Nicaragua.

Très différent, et d'ailleurs assez éloigné des deux précédents, le tracé en question coupe obliquement une région de l'Amérique centrale voisine de l'isthme, mais déjà beaucoup plus large et qui, en quadrilatère irrégulier, forme l'État de Nicaragua (1). Disons dès maintenant, pour bien faire apprécier un des côtés de la différence que nous signalons, qu'au lieu de la coupure uniforme, longue de 81 kilomètres, du canal de Panama, il s'agit d'une voie d'eau *de caractère complexe*, on va le voir, qui s'étend sur 273 kilomètres 5 entre les deux océans.

Mais, aux yeux des Américains, et encore qu'ils ne soupçonnassent pas, à l'époque où ils établisssaient leur projet, la gravité des difficultés qu'on rencontrerait du côté du tracé panaméen, l'inconvénient d'une plus grande longueur de trajet était bien compensé par ce remarquable avantage qu'au Nicaragua, *dans un parcours de 195 kilomètres sur les 273 du total, la navigation serait libre*, d'abord, grâce au vaste lac qui s'étend au sud-ouest de l'État (96 kilomètres de largeur, 160 kilomètres de longueur), ensuite, grâce au large et profond déversoir de cette petite mer intérieure dans l'Atlantique, le Rio San Juan, navigable pour les grands bâtiments pendant 103 kilomètres de son cours : un Saint-Laurent au petit pied, en définitive.

Il n'y avait donc, — compte tenu de six écluses (nombre très faible et de beaucoup dépassé au Panama) longues, au total, de 1 km. 5, — que 44 km. 5 de canal en tranchée à prévoir, 25 km. 6 du côté Atlantique, 18 km. 9 du côté Pacifique. Les 34 kilomètres restant seraient parcourus dans les bassins formés, au moyen de barrages, par trois petites rivières, le Deseado et le San Francisco, affluents du San Juan et, sur le rapide versant du Pacifique, le Tola (2).

La profondeur de la voie d'eau était réglée, dans les anciens projets américains, à 9 mètres. Il est probable qu'on poussera jusqu'à 10 mètres, les derniers dreadnoughts des États-Unis (type *Colorado* 1921) calant 9 m. 30 en pleine charge, et, d'ail-

(1) Le Nicaragua a été découvert dans le quatrième voyage (1503) de Christophe Colomb et exploré 25 ans plus tard (découverte du grand lac et de son déversoir, le San Juan, dans l'Atlantique).

(2) Très rapide, en effet, ce versant, car, du bord occidental du grand lac à la côte du Pacifique, il n'y a que 20 kilomètres à vol d'oiseau. Cet ourlet est constitué par des collines de faible hauteur (de 150 à 370 mètres). Toute cette région est, paraît-il, splendide, en même temps que très fertile.

leurs, un peu plus en eau douce. On admettait autrefois que des unités de cette force s'allégeraient d'une bonne part de leur charbon en se présentant à l'entrée d'un canal, quitte à faire leur plein à la sortie. Mais, aujourd'hui, l'intérêt de déboucher rapidement l'emporte sur tout.

A ce propos, disons qu'on évaluait, vers 1880, à vingt-huit heures, la durée de la traversée du canal de Nicaragua, de Greytown (Atlantique) à Brito (Pacifique). Le tracé définitif fera gagner, peut-être, une heure ou deux. L'augmentation de la vitesse moyenne dans les secteurs de « navigation libre » procurera aussi quelque bénéfice. On restera, cependant, en raison de la différence considérable des totaux respectifs des plans d'eau, bien au-dessus de la durée du trajet dans le canal de Panama, comprise entre huit et dix heures.

Quelques remarques encore.

Le lac de Nicaragua fournit, à lui seul, dix fois plus d'eau qu'il n'est nécessaire pour le service régulier du canal. Et l'on a, de plus, les bassins artificiels des petites rivières que nous citions tout à l'heure.

La question de la salubrité de la région traversée ne se pose pas ici, comme elle le faisait à Panama, avant que les ingénieurs américains eussent victorieusement lutté contre le paludisme, contre la fièvre jaune, surtout : « La science venait d'établir, dit le général Mangin, que ces maladies se propagent par les moustiques, et cette donnée permettait l'assainissement du pays par de simples mesures de précaution contre les insectes et par une hygiène générale bien comprise... » Quoi qu'il en soit, le climat du Nicaragua, moins chaud, du reste, en moyenne, que celui de l'isthme, est remarquablement sain. La saison sèche, de novembre à mai, est très réconfortante, la température s'abaissant, la nuit, jusqu'à 14°.

Un point intéressant à signaler, en terminant cette brève description, est que le débouché de Brito, sur le Pacifique, a lieu par la coupure pratiquée dans une côte *en ligne droite*. Les conditions de l'organisation défensive et de la sécurité de la force navale pendant son écoulement et pendant son déploiement, sont donc tout à fait différentes de celles qui se rencontrent dans la baie de Panama, à l'abri, — sensible mais non pas absolu, — des îles dont nous avons parlé plus haut.

Les Américains seront donc conduits à créer, en avant du

débouché de Brito, une grande rade-abri, autant que possible à deux ou trois issues, de manière à favoriser une rapide formation, à l'extérieur, de leurs cuirassés en ordre de bataille.

***

Nous voici arrivés au côté purement militaire de la question.

Supposons les États-Unis et le Japon entrés en conflit. On nous le permettra sans doute, puisque cette hypothèse est du domaine de la discussion depuis tant d'années, et comme nous ne voulons pas, même au seul titre de supposition, donner un avantage particulier aux Nippons, admettons, malgré de fortes apparences, que, dans cette lutte, ceux-ci n'auront pas les Mexicains pour alliés.

En revanche, nous admettrons aussi qu'au moment où la guerre éclatera, inopinément peut-être, une forte partie de la flotte américaine se trouve du côté de l'Atlantique, comme il arrive presque toujours (1) dans le temps présent.

Il s'agit de faire passer cette force navale dans le Pacifique avant que la flotte japonaise soit en état de s'y opposer. Évidemment, les 1800 milles que les Américains auront à parcourir, de Norfolk, par exemple, à Colon, ne représentent guère que le tiers de la distance que devront couvrir les Japonais ; de sorte que, si les choses se passaient normalement, le problème qui nous occupe se trouverait *ipso facto* résolu, *même avec le seul débouché que fournit le canal actuel.* Il ne resterait que la préoccupation de ce qui pourrait arriver à une force américaine quelconque si, battue en haute mer par les Japonais et cherchant à se dérober, elle était suivie de près, jusque dans la baie de Panama, par l'adversaire vainqueur. Il est clair qu'en un tel cas on se trouverait en présence, dans de très fâcheuses conditions, de l'inconvénient inverse de celui du « débouché au compte-gouttes ».

Mais ne compliquons pas notre exposé. Disons plutôt que si le Japon prenait l'initiative des hostilités, — ce qui, assuré-

(1) Outre que les principaux arsenaux, les chantiers de construction et de réparations, la plupart des docks flottants ou bassins de radoub, enfin presque toutes les grandes firmes métallurgiques se trouvent du côté Atlantique, il faut tenir compte du fait que les Etats-Unis ont toujours de grands intérêts dans cet océan. On retrouve d'ailleurs, là, l'obsédante question du Mexique et des champs pétrolifères au sud du Rio grande del Norte, objet de tant de querelles, bientôt, peut-être, de conflits.

ment, est possible, — il aurait eu le soin de faire franchir discrètement à sa flotte une bonne étendue du Pacifique avant de lancer sa déclaration de guerre et aussi celui de disposer à l'avance ses relais de ravitaillement en combustibles en des points bien choisis. Le secret absolu sur des mouvements et des mesures de ce genre est beaucoup plus facile aux « jaunes » qu'aux « blancs », surtout aux impénétrables petits *japs* qu'aux exubérants *yankees* à la presse innombrable et affamée d'indiscrétions.

On peut être assuré, au demeurant, que des tentatives de sabotage du canal unique auraient été, à l'avance, savamment organisées par l'état-major de Tokio. Que ne peut-on obtenir, dans ce genre d'opérations, de sujets intelligents, avisés, d'un sang-froid inaltérable, dévoués jusqu'à la mort, et dont le patriotisme est, au fond, la religion essentielle?

En définitive, et pour revenir à notre hypothèse première, il n'est pas téméraire d'admettre qu'Américains et Japonais pourraient fort bien s'affronter à Panama, les premiers se pressant aux dernières écluses du canal, les seconds s'efforçant de rompre la barrière des défenses extérieures de ce même canal, afin de détruire les premiers cuirassés passés et d'enfermer pour longtemps les autres dans ce couloir étroit.

On peut tracer de la manière suivante le schéma de ces opérations :

Tandis que les dreadnoughts japonais engagent la lutte d'artillerie avec les batteries soit des îles, soit de la pointe Chamé (1), les unités légères de surface se glissant le long de la côte est et nord du golfe pour échapper aux vues des canonniers de la défense, fort empêchés de les distinguer sur le fond sombre des terres, se hâtent, à la vitesse maxima, vers l'embouchure du canal; et dans le même temps, les sous-marins qui, bénéficiant de la plongée, peuvent passer entre les îles ou près de la pointe et, donc, faire route plus directe sur Panama, tâcheront d'arriver au but à peu près en même temps que les destroyers et petits croiseurs. Une parfaite concordance des deux efforts serait difficile à obtenir, mais la simultanéité absolue des attaques n'est pas indispensable, surtout en présence d'adversaires divisés, par d'inexorables circonstances de temps et de lieu.

(1) Cette pointe termine, à l'ouest de la baie, une sorte de promontoire épais, qui fait figure du bastion pour la défense.

Cette simultanéité d'efforts peut se produire du moins, soit pour les destroyers, soit pour les sous-marins, avec les appareils aériens lancés par la flotte assaillante, qui, n'ayant aucun obstacle matériel à prévoir, hors celui de l'inévitable lutte, tôt ou tard, contre les avions de la défense, choisiront le moment le plus favorable pour leur entrée en action. Il est probable que l'avantage du nombre appartiendra à leurs adversaires, la capacité de transport des flottes actuelles, en ce qui touche les appareils en question, étant encore assez limitée. Mais la supériorité du nombre, particulièrement dans les immenses et libres espaces de l'air, ne donne pas la certitude du succès. Il serait, par exemple, difficile aux avions de la défense, à moins qu'ils n'eussent aussi une supériorité de vitesse marquée, d'empêcher les avions de l'attaque de venir s'en prendre, — grâce à un mouvement tournant commencé de bonne heure, au large, — aux grandes unités américaines engagées dans le canal.

Ces dreadnoughts ne pouvant, ni modifier brusquement leur vitesse, d'ailleurs forcément faible, ni évoluer latéralement, comme le feraient, en pareil cas, les bâtiments attaqués en pleine mer, se trouveront dans la situation la plus compromettante à l'égard des bombes aériennes. Et il n'est pas inutile d'observer que celles de ces torpilles qui manqueront les bâtiments visés, ou bien exploseront dans l'eau, à côté d'eux, et rompront leur flanc, à la manière d'une mine sous-marine, ou bien détruiront les berges du canal (1), au grand risque d'obstruer cette voie : d'où, embouteillage d'un certain nombre de bâtiments...

N'insistons d'ailleurs pas sur cette anticipation. Si bien réglées d'avance qu'elles puissent être de part et d'autre, des opérations aussi délicates garderont toujours un caractère marqué d'imprévu, au gré des circonstances et de ce que nous appelons « le caprice de la Fortune », faute de connaître les lois qui régissent la succession des événements.

Passons au deuxième cas, celui où les Américains disposeront du canal du Nicaragua en même temps que de celui du Panama.

(1) On voudra bien remarquer que tout ceci peut s'appliquer au canal de Suez et, qu'à y bien réfléchir, il apparait que l'Angleterre se flatte beaucoup, si elle croit pouvoir user de « la route impériale » en temps de guerre, particulièrement si elle se trouvait en conflit avec une puissance méditerranéenne.

Ici le schéma des opérations doit s'inspirer d'abord de considérations de l'ordre stratégique, puisque, — nous l'avons déjà observé, — c'est une des règles de la stratégie qu'une armée, de terre ou de mer, peu importe, ne saurait se contenter d'un seul débouché en face d'un adversaire qui peut l'assaillir avant qu'elle soit en mesure de se déployer et qui, par surcroît, même si cette armée a réussi à se ranger en avant du défilé qu'elle vient de franchir, conserve l'avantage de l'écraser, s'il vient à la rompre, car *l'écoulement* en retraite, dans le désordre du combat, est encore plus dangereux que l'égrénement du début (1).

Mais, pour revenir au cas concret qui nous occupe, encore faut-il que l'on use avec discernement de la faculté d'utiliser deux débouchés au lieu d'un et aussi, à titre de corollaire, que les positions géographiques respectives de ces deux défilés remplissent certaines conditions de distance.

Il est clair, par exemple, que si la flotte américaine se partageait, pour pénétrer dans le Pacifique, en deux escadres égales, la japonaise aurait beau jeu à négliger l'une des issues et à se porter tout entière à l'autre pour engager la lutte avec l'avantage du nombre. Elle se retournerait ensuite contre la deuxième escadre américaine (celle-ci bien dégagée et bien rangée, toutefois, *ayant eu le temps de déboucher*) et il est probable qu'elle l'emporterait encore, présentant dix dreadnoughts, victorieux déjà, à huit bâtiments de la même classe, pas plus forts, individuellement, que les siens (2).

Seulement, observons bien, ici, l'importance de la condition *distance* entre les deux débouchés. Pour que les Japonais

(1) Rappelons, à terre, les batailles de Friedland (14 juin 1807) et de Vittoria (juin 1813), ainsi que le désastreux franchissement de l'Elster, le 19 octobre 1813, après la bataille de Leipzig. A la mer, on peut citer ce fait que pendant des années la flotte de Ganteaume fut bloquée dans Brest par la flotte anglaise parce qu'elle ne disposait de débouché commode que celui de l'Iroise, où nos adversaires, très forts, donc très audacieux, restaient les maîtres. Ganteaume était toujours préoccupé de la pensée que, s'il s'engageait sérieusement avec eux au delà de l'Iroise ou dans l'Iroise même, il aurait de la peine, en cas de revers, à faire rentrer tous ses vaisseaux dans le goulet de la rade de Brest.

(2) Quelques unités japonaises ont même une certaine supériorité sur les plus forts dreadnoughts américains : tels le *Mutsu* et le *Nagato*, qui l'emportent sur le type *Colorado* par le tonnage (33 800 tonnes au lieu de 32 000), par la vitesse (23 nœuds au lieu de 21), par le calibre de l'artillerie moyenne et par le nombre des tubes lance-torpilles. L'épaisseur de la cuirasse de flanc des deux Japonais est toutefois un peu plus faible que celle de l'Américain (330 millimètres, au lieu de 356). Mais 330 millimètres constituent une protection suffisante.

puissent jouer ainsi le jeu classique et presque toujours fructueux *de la manœuvre sur la ligne intérieure*, il est nécessaire qu'il s'écoule plusieurs heures entre le premier combat et l'apparition de la deuxième fraction de la force navale américaine, quelque rapide que soit celle-ci.

Ce serait précisément et largement le cas avec le nouveau canal nicaraguéen. Entre Brito et Panama, il y a 600 milles marins (1 112 km.) environ ; et il ne faut pas moins de 30 heures, à 20 nœuds, — belle vitesse de route pour une réunion de bâtiments! — pour « couvrir » cette distance.

De ce côté-là, par conséquent, le choix qu'ont fait les États-Unis de la solution Nicaragua peut paraître fâcheux, du point de vue stratégique. Mais le choix de la solution Darien eût présenté des inconvénients plus sensibles encore : il n'y a, en effet, que 75 milles marins (138 km.) de Panama au golfe de San Miguel. C'est dire que les deux fractions de la flotte américaine eussent été bloquées à la fois, ou, si l'on veut, que, grâce toujours à la difficulté tactique de l'*égrénement* des navires à la sortie des deux canaux, la force navale japonaise même partagée, elle aussi, en deux divisions égales, se fût trouvée, en fait, supérieure des deux côtés à la force *agissante* américaine.

A tout ce qui précède on objectera sans doute que les Américains se garderaient bien de ce partage de leur flotte en fractions égales. A couvert derrière le rideau plus ou moins épais de l'isthme et du territoire du Nicaragua, ils répartiraient à leur volonté dans les deux canaux, suivant les circonstances, non seulement leurs unités lourdes, mais aussi les unités légères. Il n'est pas douteux que le débouché Panama serait mieux indiqué pour ces dernières que pour les dreadnoughts, pour le double motif que l'attaque de ceux-ci par les destroyers et sous-marins japonais serait favorisée, nous l'avons vu, par la configuration du golfe et par ses îles ; et qu'en définitive les unités légères américaines pourraient combattre, avec plus d'efficacité que les lourdes, ces destroyers et submersibles venus de l'autre côté du Pacifique.

Mais, — il y a encore un mais! — observons aussi que *le rideau des terres*, dont nous venons de parler, n'a plus, aujourd'hui, grande valeur, en raison de l'introduction dans les armées navales de l'admirable instrument de découverte qu'est l'appareil aérien. La très faible altitude moyenne de l'arête

dorsale de l'isthme, 300 mètres environ, serait une circonstance favorable pour une reconnaissance des aviateurs nippons aux abords de Colon-Aspinwall et dans le proche Atlantique. Le commandant en chef de la flotte assaillante ne se priverait certainement pas de ce précieux moyen d'investigation et ses explorateurs aériens sauraient lui dire en temps utile, par la T. S. F., quelle est la composition de la force navale qui se dirige vers l'un ou vers l'autre des deux canaux, ou bien qui y est engagée déjà : indications de la première importance...

Quel changement, depuis une vingtaine d'années, dans le tracé des plans d'opérations navales! Quelles complications, quelles difficultés, — qu'il faudra pourtant bien résoudre, — naîtront, dans l'exécution, de la mise en jeu d'engins qui, à peine nés et se développant si vite, s'imposent désormais avec une force irrésistible à tous les concepts du haut commandement! Et, une fois de plus, combien prophétique était la voix qui, à la fin de 1913, dominant en Angleterre même des clameurs d'indignation, annonçait que les sous-marins et les avions chasseraient des mers les énormes dreadnoughts!... Ils ne les ont pas encore chassés, mais ils ont singulièrement réduit leur *efficiency* propre dans toutes les circonstances de la guerre navale, en attendant qu'ils aillent les bombarder dans leurs ports au début même des hostilités.

Amiral Degouy.

REVUE MUSICALE

Théatre de l'Opéra : *Le Chevalier à la rose*, comédie musicale en trois actes; livret de M. Hugo von Hofmannsthal, (traduction française de M. Jean Chantavoine), musique de M. Richard Strauss. — Théatre de l'Opéra-Comique : *Le Poirier de Misère*, mystère en trois actes; livret de MM. Limozin et de la Tourrasse, musique de M. Marcel Delannoy. — *Sophie Arnould*, comédie musicale en un acte; livret de M. Gabriel Nigond, musique de M. Gabriel Pierné. — Théatre Bériza : *Angélique*, farce en un acte; livret de Nino, musique de M. Jacques Ibert.

Livret de M. Hugo von Hofmannsthal, musique de M. Richard Strauss. Assurément cette soirée-là ne fut pas nationale, pour nous. Que voulez-vous? Le musicien bavarois s'est bien gardé de signer naguère le manifeste dit des « intellectuels allemands ». M. Richard Strauss est intelligent. Il s'est réservé l'avenir. Si l'Opéra nous donne *le Chevalier à la rose* après nous avoir rendu *Salomé*, telle en est sans doute la raison. Quelques-uns, dont nous sommes, ne la trouvent pas suffisante.

Voici l'argument de la comédie. Elle se passe à Vienne, au dix-huitième siècle. Le jeune, tout jeune comte Octave Rofrano, dit familièrement « Quinquin », est l'amant de la belle, encore belle maréchale-princesse Werdenberg. Un cousin de celle-ci, le baron Ochs, (en français : bœuf), grossier, ridicule, et tirant sur le grison, vient annoncer à sa cousine son prochain mariage avec une fillette de quinze ans. Il la prie en même temps de lui désigner un garçon de bonne famille et de bonne mine, digne en tout d'aller selon l'usage offrir à la future, comme gage et présent de fiançailles, une rose d'argent. Quinquin est aussitôt chargé de la mission. Mais celle-ci tourne mal, au moins pour la maréchale imprudente et le sot baron. Le missionnaire et la rosière s'éprennent l'un de l'autre à première vue. Après mainte péripétie, travestissements et quiproquos assez

déplaisants, le baron et barbon se voit obligé de quitter la place, et la maréchale, non sans mélancolie, mais avec indulgence, pardonne aux petits amoureux et les marie.

Rien de plus court à raconter. A voir et à entendre c'est autre chose. Mais on n'ignore pas que le plus grand mérite de M. Richard Strauss ne fut jamais la brièveté.

Il existe de Berlioz, de Berlioz critique, un livre intitulé *les Soirées de l'orchestre*. Depuis longtemps nous ne connaissons plus guère d'autres soirées que celles-là. C'est de l'orchestre surtout, seulement, que M. Strauss est un maître, un virtuose insigne. Personne aujourd'hui ne possède à ce degré le talent de choisir comme de grouper les timbres et les sonorités. Un tel orchestre unit ensemble des qualités diverses et même contraires. Tour à tour il nous réduit par la force et nous séduit par la douceur, la transparence et la fluidité. Mais tout de même trop est trop. A la longue, cet art-là dégénère en artifice. Et puis et surtout, sous le luxe des dehors, des atours et des parures, le dedans, la substance apparaît pauvre. Quand la pensée musicale est aussi faible, il ne faut pas que l'univers sonore s'arme pour l'écraser.

La forme préférée de cette pensée-là dans *le Chevalier à la rose*, la plus mélodique et chantante, la plus aimable aussi, n'est autre que la valse. A notre époque de danses nègres, elle est la bienvenue. Puisse un jour, même dans les salons, sa grâce redevenir la plus forte ! En un sujet viennois, elle avait de droit ses entrées. Il faut reconnaître qu'elle en abuse. On croirait feuilleter le répertoire d'un autre Strauss, et même de plusieurs autres, qui ne s'appelaient pas Richard. Mais encore une fois on y prend un plaisir assez vif. Dans une œuvre tendue à l'excès, un peu de musique facile et bon enfant nous récrée et nous délasse. Il y en a, parmi ces valses, de rapides et légères, d'autres lentes, alanguies. L'une d'elles, avec ses brusques élans soudain retenus, a je ne sais quoi de libre et de lâche, ou de lâché, qui sied bien au grossier personnage (le vieux baron) qu'elle accompagne et qu'elle figure. Et puis dans celle-là même l'art ingénieux de M. Strauss excelle à glisser au passage un détail piquant ou savoureux de rythme, d'harmonie et de sonorité.

Le Chevalier à la rose, « comédie musicale ». J'ai peur que le titre nous abuse et que l'œuvre n'en tienne pas la promesse. La fin ici ne justifie pas les moyens : moyens énormes, pour une fin toute petite. On ne dira pas de M. Richard Strauss qu'il a « disposé tout avec nombre et mesure ». Son œuvre est de celles dont il faudrait, devant

un Conseil d'État musical, « appeler comme d'abus ». Avec cela, si longue et parfois si lourde qu'elle paraisse, elle n'est guère composée que de menus éléments, de parcelles sonores, que jamais ne rassemble un grand parti pris, un large courant, un finale comme ceux des *Noces de Figaro*, du *Barbier de Séville*, de *Falstaff*, qui nous entraîne en un flot, en un torrent de joie.

Elle manque ici, dans un sujet qui l'exigerait, « *la gioia, la gioia-bella* » chère à Mozart. L'esprit même, l'esprit de finesse y est rare. Pas une fois cette musique, travaillée et fouillée, ne fait rire ou seulement sourire. Elle ignore le divin naturel. Jamais bouffonne, elle est comique à peine et non sans peine. Et puis elle ne veut ou ne sait guère chanter; parler, pas davantage. Elle accorde malaisément les notes et les paroles. C'est à croire que les mots, ayant rencontré les sons par hasard, se tirent comme ils peuvent de cette rencontre.

Mais aurait-on pu s'attendre à trouver chez le frénétique, enragé musicien de *Salomé*, quelques signes d'une sensibilité délicate et même profonde? Ils y apparaissent pourtant. A la fin du premier acte, c'est avec mélancolie, avec une rêveuse et tendre inquiétude, que la maréchale voit partir, envoyé par elle auprès d'une autre, plus jeune qu'elle, le gentil messager d'hymen. Heureux instant, où la musique enfin s'allège, où l'orchestre garde parfois le silence pour écouter parler, chanter la voix et le cœur. Autant cet épisode a de grâce, autant la belle scène finale a de puissance, trop de puissance peut-être, et wagnérienne, pour de si petits personnages, et pour célébrer leurs gentilles, mais pas plus que gentilles, amours.

Après *Tristan*, *Lohengrin*. Au début du second acte, on peut trouver quelque ressemblance entre l'apparition du chevalier qui porte une rose d'argent et celle du héros amené, de plus loin, de plus haut, par un cygne couleur de neige. Mais, inspirée ou non de Wagner, cette scène est superbe d'éclat, d'abondance et de plénitude. Baignée de lumière, de poésie et de musique, elle se développe, se déploie avec magnificence. Les yeux, les oreilles, l'imagination, tout est conquis. L'âme elle-même s'émeut. Il y a là quelques-unes de ces minutes que Maurice Barrès appelait « de hauts moments sonores ».

Difficile entre toutes, l'œuvre de M. Richard Strauss fut bien interprétée à l'Opéra. Le cadre sans doute parut trop grand et l'orchestre joua constamment trop fort. Mais la troupe chantante se distingua. Premier prix de chant et même de comédie, (la prononciation exceptée), à Mme Germaine Lubin, charmante et charmant tour à tour en chevalier et en soubrette. La voix de Mlle Jane Laval (la petite fiancée),

a bien de la finesse et de la pureté. Compliments à Mme la maréchale Campredon. Enfin, M. Huberty, qui sait non seulement chanter, — et d'une belle voix, — mais parler en chantant, a donné l'ampleur voulue au personnage ridicule et plus que vulgaire du vieux baron concupiscent.

Avant de quitter l'Opéra, nous conseillons à ceux qui ne rougissent pas, — comme ils ont raison ! — d'aimer encore *la Traviata*, d'aller l'entendre chanter par Mme Fanny Heldy. L'œuvre, ainsi que sa brillante et touchante interprète, nous a fait un plaisir extrême.

« Aux pauvres gens tout est peine et misère. »

De « pauvres gens », de vieux musiciens arriérés, que les jeunes, les « avancés », trouvent sans doute plus vieux encore, craignaient d'avance que tout leur fût misère en effet dans le poirier de ce nom, dont les auteurs n'ont guère plus de soixante-cinq ans à eux trois. Ces gens-là n'avaient pas tout à fait tort. L'œuvre en effet leur fut pénible à peu près tout entière.

« Misère », nom commun, trop commun, hélas! est ici un nom propre, celui d'une vieille pauvresse. Elle n'a pour tout bien qu'un poirier. Mais quel poirier! Plus grand, plus beau que nature, un poirier de rêve, ou de légende, ou de « mystère ». On dirait un énorme platane, ou le mancenillier, (qui du reste n'est qu'un arbuste ailleurs,) au dernier tableau de l'*Africaine*. « *Ombra mai fù di vegetabile* », comme chante Hændel, d'un arbre aussi, mais tout autrement que le musicien du *Poirier*.

Chaque année, au temps de la récolte, les gamins du pays grimpaient dans l'arbre et le dépouillaient de ses fruits. Un jour, contre les maraudeurs, Misère implora le secours du bon « monsieur saint Denis », que sous les traits d'un mendiant, elle avait secouru. Et voici comme il vint à son aide. L'arbre, enchanté par lui, reçut l'ordre et le pouvoir d'abaisser et de refermer ses branches sur tout visiteur indiscret et de le retenir entre elles à jamais prisonnier. Or il arriva que la Mort vint chercher la vieille, dont les jours étaient révolus. Plus vieille encore elle-même, et plus lasse, la Mort ne refusa point d'aller là-haut manger une poire, afin de se rafraîchir. Aussitôt le miracle s'accomplit. Par un juste retour, un pommier nous ayant jadis asservis à la mort, un poirier nous délivra d'elle. Dans tout le pays on ne mourut donc plus, et la joie en fut grande. Mais, hélas ! on ne cessa pas de vieillir, de souffrir, et plus grande

encore en fut la tristesse et la fatigue et même à la longue, l'horreur. Au bout de quatre ou cinq cents ans, la Vie, rassasiée de vivre, obtint de Misère la libération de la Mort. Et l'on recommença de mourir. L'Innocence et l'Amour furent épargnés, pour un temps. Misère seule obtint la faveur de durer jusqu'à la fin du monde. Tous, tant que nous sommes, nous en savons quelque chose. Tel est ce livret, où l'originalité, la poésie et la philosophie même ne manquent point.

Et la musique?

Antoine Rubinstein nous disait jadis, après une de ses admirables séances : « Avec toutes mes fausses notes de ce soir, je pourrais donner un second concert. » Dans le *Poirier de Misère*, il y en a plus qu'assez pour faire un autre opéra. Sur la première page de la partition qu'il a bien voulu nous offrir, le jeune musicien a écrit : « Pour se faire pardonner quelques fausses (?) notes. » « Quelques » est trop peu dire. Et le point d'interrogation est justement le point délicat et discutable. Mais par quels arguments, sinon de sensibilité personnelle, et par conséquent variable? Qui démontrera la fausseté de certaines notes, de certains accords, ou leur justesse? Leur beauté suivant les uns, ou, pour d'autres, le contraire. On ne saurait trop déplorer le malheur de la musique : tout y est permis, ou du moins possible. Elle n'a pas, comme l'architecture, la chance d'être protégée, défendue contre elle-même, contre ses propres excès, par des lois qu'on ne viole pas impunément, entre autres celles de la pesanteur et de la chute des corps. Si mal ordonnés ou combinés que soient les corps sonores, ils ne tombent jamais. Ainsi qu'on dit familièrement, « cela tient » toujours, ou du moins a l'air de tenir. Mais au prix de quelle peine! (Je ne parle que de la nôtre.) Nous avons constamment le sentiment que cette musique n'est pas celle qu'il faudrait, et que même elle en est tout juste le contraire. Ah! « les notes qui s'aiment », et que Mozart enfant cherchait, dit-on, sur le clavier. Il semble aujourd'hui qu'on les évite, qu'on les craigne. Si par impossible elles se présentaient ensemble à l'esprit de nos jeunes musiciens, ils seraient capables de leur apprendre à se haïr. Les lois, disait à peu près Montesquieu, sont les « rapports nécessaires qui résultent de la nature des choses ». Entre les divers éléments de la musique telle qu'on nous l'a faite, entre cette musique et les paroles, pas un rapport, de succession ou de société, qui nous paraisse naturel, encore moins nécessaire, et juste, et facile, et surtout agréable. Partout règne la dissonance, avec sa rudesse et sa dureté, quand ce n'est pas son horreur. Est-ce gaucherie, maladresse, ignorance du métier, du style

et de l'écriture? Tout cela serait excusable chez un musicien de vingt-cinq ans. Mais s'il le fait exprès, sciemment, oh! alors il commet le péché de malice, le péché contre l'esprit.

Celui-là même cependant, et pour une première fois, lui sera pardonné. Il y a dans cette œuvre juvénile mieux qu'une mèche encore fumante : une flamme qui brille par moments. Plutôt que de l'éteindre, attisons-la, pour qu'un jour elle se dégage. La musique du *Poirier de Misère* possède le don du mouvement, de l'action extérieure et scénique. Elle sait, comme on dit, partir à temps. Et même dans le rôle et dans l'âme de la vieille Misère, à de certains éclats sombres les puissances de sentiment se font parfois reconnaître.

Mais surtout au pied de l'arbre où la Mort est captive, la Vie prend une joyeuse et furieuse revanche. Elle exulte, elle déborde en une longue et puissante symphonie de l'orchestre et des chœurs, de chœurs à la vérité plus criants que chantants. La valeur de cette page, de cette suite de pages, consiste dans l'énergie du thème, dans l'emportement du rythme, mais dans l'ordonnance aussi, dans la composition et le progrès de la ronde sonore. Voilà des gages donnés à ce que les Grecs appelaient le génie dionysiaque. L'heure sonnera peut-être où viendront régner dans une œuvre suivante du jeune musicien l'harmonie et la mesure, le divin naturel et la beauté heureuse, tout ce que les Grecs encore appelaient l'esprit apollinien.

Le *Poirier de Misère* comporte trois principaux rôles : Misère elle-même, (Mlle Raveau), les chœurs et l'orchestre. Tous les trois sont tenus le mieux du monde.

Par la poésie et la musique, par l'esprit et le sentiment, c'est une chose exquise que la *Sophie Arnould* de MM. Gabriel Nigond et Gabriel Pierné. Après l'allemand, « *troup* allemand » *Chevalier à la rose* », nous voici ramenés chez nous.

L'histoire, ou l'anecdote, a pour sujet le revoir, après quinze ans et pendant une heure, de Sophie et de son ami, de son ami d'autrefois, de la première fois, le comte de Lauraguais. La monarchie n'est plus. La Révolution est finie à son tour. Par elle épargnée, l'artiste célèbre naguère, la presque jeune encore et toujours jolie femme, mène, en sa retraite du Prieuré de Luzarche, une vie solitaire et modeste. C'est le jour, et bientôt le soir de sa fête, que personne aujourd'hui, sauf Babet sa fidèle servante, ne viendra lui souhaiter et fleurir. Elle écrit à son fils, hussard de vingt ans à l'armée du

Rhin. Puis elle dînera seule avec Babet. Tandis qu'elle apprête elle-même la table, quelqu'un frappe doucement à la porte et, sans qu'elle l'entende, entre de même. Elle se retourne et reconnaît, à peine plus changé qu'elle, son premier, son plus cher amour.

Tendre reconnaissance, doux souvenirs échangés entre des baisers, sur un ton à demi rieur et mélancolique à demi. Assis à table, l'un près de l'autre, tout leur passé remonte à leur cœur, et chante sur leurs lèvres.

Pour l'ami retrouvé l'amie un moment va reprendre sa voix et sa robe de théâtre. Mais un billet tombe de son corsage, et voici l'amoureux redevenu le jaloux aussi. Elle lui tend la lettre, celle que tout à l'heure elle commençait d'écrire. Il la lit, et, légèrement ému : « Votre fils!. Mais... votre fils, Sophie, c'est le mien. — Dame! » réplique-t-elle tout simplement, et j'aime le naturel et la gentillesse de cette brève repartie.

Vous devinez la suite, et tout ce qu'il demande et tout ce qu'elle répond, et comme ils s'émeuvent ensemble, de quelle émotion nouvelle. Mais peut-être n'attendez-vous pas la fin. La nuit est tout à fait venue, une nuit d'automne. Le feu s'éteint. Une cloche au loin sonne. Sophie s'est assise aux pieds du comte, la tête sur ses genoux. Ils se taisent longtemps. Enfin elle murmure : « A demain... Et toi, Babet, conduis M. le comte jusqu'à sa chambre. » Mais Babet, la fine mouche, par malice ou par habitude ancienne, n'a pas préparé d'autre chambre que celle de sa maîtresse. Alors, n'ayant effleuré d'un baiser que la main à lui tendue, le comte, précédé de Babet qui l'éclaire, monte l'escalier et disparaît. Sophie s'essuie les yeux, appuie ses lèvres sur le portrait de son fils, de leur fils, et s'asseyant à sa table achève la lettre commencée. Mais lui, où s'en est-il allé? Peut-être dans la chambre voisine. Peut-être au dehors, au loin, et pour toujours. Fausse sortie, ou sortie véritable? Nous ne savons pas. Et c'est une idée délicate et charmante de ne pas nous l'avoir fait savoir.

Charme et délicatesse, distinction et discrétion, voilà tout ce dont est fait ici l'art de M. Pierné. Ah! l'intelligente et sensible musique! Tour à tour spirituelle et tendre, sans cesse harmonieuse et limpide, de scène en scène, de parole en parole, elle court, elle chante et se joue. Il lui suffit de peu de notes, une seule parfois, d'une harmonie, d'une modulation, d'une sonorité, pour nous égayer ou nous émouvoir. Après l'orchestre précédent, — celui de M. Delannoy, — quelle douceur et quelle lumière cet orchestre-là

répand en nous! Agile, subtil même, il se prête comme la voix, avec elle, aux moindres inflexions de la pensée et de la parole. Ils en suivent tous deux les détours et les caprices.

Ailleurs, au lieu de s'éparpiller, la musique se rassemble. Ainsi le tableau que fait Sophie de son existence champêtre, plus loin la tendre invocation du comte à « la robe verte et rose, belle robe des amours », l'une et l'autre page s'encadrent, sans se contraindre, en une forme libre et souple, mais définie, arrêtée, et qui n'est pourtant pas celle d'un air, d'une strophe ou d'un couplet. Voulez-vous de l'esprit en musique, ou par la musique ? Elle en prête même à cette robe d'Opéra, dont une arabesque instrumentale, la chute d'un trait de clarinette, imite avec bien de l'élégance les plis soyeux et tombants. Préférez-vous la poésie? Toujours grâce à la musique, les choses mêmes en ont, fût-ce les moindres : un souffle de vent qui passe au dehors, la lumière d'un candélabre que lève une main de femme, l'heure qui sonne, et jusqu'à des silences que de place en place a ménagés le musicien. Enfin, si la sensibilité vous plaît mieux encore, vous aimerez surtout ce petit ouvrage pour la tendre mélancolie dont il est enveloppé. Il semble que toute cette musique nous arrive de loin, à travers le voile transparent du passé. Autant que de gaieté légère, son charme est fait de je ne sais quelle tristesse attirante. Et comme elle a compris, exprimé le caractère, un peu vague à dessein, du dénouement ! Pensive, incertaine, et se taisant par intervalles, elle hésite, elle doute comme nous. Elle regrette hier et ne croit pas à demain. Ce M. Pierné a bien de l'esprit. Et bien du cœur.

Dans les rôles de Sophie et du Comte, Mlle Luart et M. Bourdin, l'une comédienne et chanteuse, l'autre chanteur et comédien, ont été tous les deux, ou tous les quatre, délicieux.

Boniface, marchand de porcelaines, est le mari débonnaire, querellé et battu, d'Angélique, une furie. Pour se débarrasser de sa « calamiteuse » et sur le conseil d'un voisin et ami, le pauvre homme se résout à la mettre en vente. Une enseigne nouvelle : « *Femme à vendre* », propose le nouvel article aux passants. Achetée par un Italien, par un Anglais et par un nègre l'un après l'autre, l'indomptable porcelainière est vite ramenée et rendue par chacun des trois acheteurs, qu'elle a rossés tour à tour. Boniface n'a plus qu'à l'envoyer au diable. Mais le diable lui-même n'ayant pu venir à bout de la virago, la restitue à son époux. Désespéré, Boniface va se pendre. Il

en fait le geste, qui suffit pour corriger, attendrir l'Euménide, et tout finit par des chansons.

Paroles et musique, cette « farce » est excellente, pleine de mouvement, de vie et de joie. Spirituelle, la musique de M. Ibert l'est de plus d'une manière. Elle l'est premièrement par la qualité de la mélodie, par l'invention, plaisante en soi, de thèmes finement comiques ou bouffons avec-ampleur. Et, dans le développement ingénieux de ces idées légères, il y a bien de l'agrément aussi. Autre forme de l'esprit en musique, (souvenez-vous d'Offenbach) : l'imitation ou la parodie. Ainsi M. Ibert a fait chanter son Italien et son nègre à la façon, ou contrefaçon, des musiciens, et non des moindres, de leur pays. Pays, pour le nègre, vaguement et drôlement oriental, d'où lui vient une amusante réminiscence du délicieux Marouf et de sa caravane. L'harmonie et l'orchestration, voilà deux éléments encore, ou deux sources, d'où jaillit, et d'un jet perpétuel, la *vis comica*. Dissonances et discordances, rapports baroques, burlesques au besoin, entre les notes et les timbres ; s'il le faut, un vacarme, un charivari véritable, mais tout de même ordonné, composé dans une certaine mesure ; tout cela, qui, dans le style sérieux, fait souvent notre supplice, ici, dans le genre contraire, est à sa place, et nous remplit d'allégresse. Enfin, après qu'une pièce, ou sévère ou plaisante, est terminée, il nous plaît que la musique dure encore ; musique libérée du drame, ou de la comédie, et de la parole ; musique pour le plaisir du musicien, pour le nôtre, et qui s'en donne et nous en donne à cœur joie. Ainsi finissent *Don Juan* (version originale), et *Fidelio*, et *Falstaff*, et *Pénélope*, et *Marouf*. Distance et révérence gardée, *Angélique* s'achève de même, par un concert d'instruments et de voix.

CAMILLE BELLAIGUE.

P.-S. — Si nous ne parlons pas de *l'Impératrice aux rochers*, qu'a jouée l'Opéra, c'est qu'on ne nous invita point à l'entendre.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Genève et la Société des nations exercent toujours, sur les ministres des Affaires étrangères, une irrésistible attraction; ils prennent l'habitude de s'y rencontrer à chaque session du Conseil; et ces entretiens, jusqu'ici, ont été rarement favorables aux intérêts français. Sauf en certains cas exceptionnels, c'est une dangereuse pratique que la négociation directe entre personnages qualifiés pour prendre des décisions; la Société des nations n'est pas un Congrès et, dans l'intérêt même de son autorité et de son avenir, il serait dangereux qu'elle le devînt. Pour M. Briand en particulier, en raison même des triomphes oratoires qu'il y a remportés, l'atmosphère de Genève est pernicieuse; des encens subtils y flottent, s'insinuent dans les plus fermes esprits, mêlés à une idéologie qui, pour se plier à des formes juridiques, n'en est pas moins éloignée des réalités pratiques. Cette fois, il est vrai, il était difficile que M. Briand s'abstînt de se rendre à Genève, puisque sir Austen Chamberlain y venait et que M. Stresemann devait présider les séances du Conseil. Espérons que cette session ne sera pas, comme celle de décembre, l'occasion d'un renouveau de polémiques acerbes et, de la part des Allemands, de prétentions inadmissibles suivies de déceptions pénibles.

C'est à propos de la Sarre que pourraient surgir quelques difficultés et quelques désaccords. Le gouvernement de la Sarre qui, on le sait, fonctionne sous la haute autorité de la Société des nations, était présidé, depuis le départ de M. Rault, par un Canadien anglo-saxon, M. Stephens; il vient, brusquement, de donner sa démission pour raisons de santé. Mais, naturellement, ces « raisons de santé » trouvent des incrédules; une partie de la presse sarroise et de la presse allemande saisit l'occasion pour attaquer le traité de Versailles et se plaindre des droits qu'il confère à la France sur le territoire de la Sarre et sur ses mines. « On n'empêchera pas qu'ici,

écrit la *Gazette de Cologne*, la décision de M. Stephens soit considérée comme un geste de découragement et une preuve des difficultés faites par la France à celui qui tenta le premier de suivre en Sarre une politique vraiment digne de la Société des nations. » Le Conseil de Genève a la charge de pourvoir au remplacement de M. Stephens comme président et comme membre de la Commission de gouvernement. Les Allemands cherchent à pousser à la présidence le membre sarrois de la Commission, M. Kossmann, ami personnel et politique du chancelier Marx. Le Conseil aura aussi à statuer sur l'organisation, au lieu et place des troupes françaises d'occupation, d'une force armée pour la garde des voies de communication à travers le territoire sarrois. Les Allemands cherchent à obtenir la réduction de l'effectif proposé qui est de 800 hommes. Ce ne sont pas là des difficultés graves, mais ce sont des sources de dissentiments qu'une partie de la presse allemande s'empresse d'envenimer. Nous espérons que M. Briand, d'accord avec nos amis et alliés, saura se montrer ferme tout en restant juste.

Il serait d'autant plus déplorable de retomber dans la série des faiblesses et des renoncements gratuits que, depuis trois mois, on peut constater un redressement de la politique française et une détente dans l'ensemble des relations internationales en Europe. Essayons d'en indiquer quelques signes et d'en chercher les raisons.

D'abord, les relations entre l'Allemagne et la France se sont assainies. L'opinion allemande et la presse, — qui, dans les deux pays, est responsable de tant de malentendus, — ont compris que le ton hautain qu'avaient pris les revendications allemandes après Locarno, Genève et Thoiry était déplacé et maladroit, et que tout ce que le Reich réclamait comme un droit il se privait peut-être de l'obtenir comme un gage d'apaisement. La presse est, en général, plus mesurée, moins arrogante; journalistes et hommes politiques parlent encore de l'évacuation très prochaine de la Rhénanie, mais on sent qu'ils ont cessé d'y croire et d'en faire la condition préalable d'une détente dans les relations franco-allemandes; ils se rendent compte qu'une concession d'une telle importance ne pourrait être que le résultat d'un ensemble de conditions qui sont loin d'être remplies et de circonstances qui ne sont pas encore réalisées. M. Vandervelde, dans l'important discours qu'il a prononcé le 15 février, en réponse à une interpellation très ferme et très documentée de M. H. Carton de Wiart, a indiqué quelles seraient, à son point de vue, ces conditions et ces circonstances.

Grâce à la bonne entente de la Conférence des ambassadeurs et du Comité militaire interallié, à la fermeté de leurs présidents respectifs, M. Jules Cambon et le maréchal Foch, à leur collaboration avec le ministère des Affaires étrangères, la question délicate des ouvrages fortifiés élevés ou renforcés par les Allemands en Prusse a été résolue sans fracas par un accord qui aboutit en fait à l'établissement, tout autour des frontières orientales et méridionales de l'Allemagne, depuis le Rhin jusqu'au Niémen, d'une zone, plus ou moins large, pratiquement démilitarisée. Il faut pourtant retenir que, durant plusieurs années, de tels travaux avaient pu être effectués secrètement, et que les collusions suspectes de la Reichswehr avec le gouvernement de Moscou ont été publiquement avouées ; ces faits révèlent un état d'esprit, des arrière-pensées, de nature à dissiper toute confiance imprudente ou aveugle.

L'entrée des nationaux-allemands dans le gouvernement, si regrettable qu'elle puisse paraître à certains égards, a eu l'avantage d'éclaircir la situation. Il est avéré que ce parti, qui représente la tradition conservatrice, nationaliste et monarchiste de la vieille Prusse, n'a abandonné ni ses traditions, ni ses convictions ; c'est son droit, c'est même son honneur ; mais il n'a non plus renoncé à aucune des revendications allemandes, ni à l'est, ni à l'ouest, ni au nord, — le comte Westarp a éprouvé le besoin de faire de nouvelles et explicites déclarations à ce sujet, — et il est difficile de concilier cette fidélité avec sa participation actuelle au gouvernement. En réponse à des déclarations très optimistes, mais toujours un peu nuageuses, de M. Briand au *Petit Parisien* du 26 février, l'organe officieux de M. Stresemann déclare, lui aussi, que l'Allemagne n'a renoncé à rien, si ce n'est à reprendre par la violence ce qu'elle regarde comme son bien. Tout compte fait, c'est déjà quelque chose ; et c'est à nous et à nos amis de veiller à ne pas offrir à l'Allemagne la tentation de renoncer à son ferme propos de ne pas recourir à la force. Le chancelier Marx irait volontiers plus loin, si l'on s'en rapporte aux déclarations qu'il a faites au correspondant du *Soir*. Pour lui, l'idée maîtresse de la politique extérieure allemande est « de faire de la France et de l'Allemagne unies, le centre d'une grande action de pacification européenne... Nos deux pays réconciliés sauveront la civilisation occidentale des catastrophes qui la menacent. »

Le signe que ces bonnes intentions ne sont pas purement verbales et ne cachent pas une simple manœuvre de politique générale devrait être une détente dans les relations entre l'Allemagne et la Pologne.

Or, entre ces deux pays, les négociations pour un traité de commerce ont été rompues brutalement le 10 février, sous le prétexte que le gouvernement polonais refusait de conclure une convention d'établissement pour les ressortissants allemands qui voudraient séjourner en Pologne. M. Marx a qualifié cette rupture « d'interruption provisoire » et il compte que les entretiens que M. Stresemann et M. Zaleski peuvent avoir à Genève permettront une prochaine reprise des pourparlers. L'Allemagne s'est aperçue, — il est significatif de le remarquer, — que cette rupture économique avec la Pologne et les commentaires qui l'ont accompagnée ont produit sur l'opinion européenne, particulièrement en Angleterre, un effet défavorable au gouvernement du Reich. Le chancelier a cherché à rassurer l'Europe sur ses intentions à l'égard de la nation polonaise. Dans une série d'articles, la *Germania*, organe officiel du Centre, fait entendre un son de cloche tout nouveau; elle impute à la Pologne la plus forte part des responsabilités dans la rupture, mais elle ajoute (17 février) : « Nous regrettons la rupture des négociations commerciales. Nous considérons comme absolument nécessaire que ces négociations soient reprises le plus tôt possible. Nous ne pouvons pas non plus dissimuler que les autorités allemandes officielles n'ont pas toujours eu la main heureuse... La façon dont la presse s'est emparée du conflit aurait pu également être plus adroite. Mais peut-on se répandre en reproches quand le chef du parti le plus important de la coalition [le comte Westarp] indiquait, il y a quelques jours, dans un discours officiel, l'isolement de la Pologne comme étant le but de la politique extérieure de l'Allemagne?... Au nouveau gouvernement du Reich s'offre la première occasion pratique de montrer que les fameuses directions du Centre, auxquelles les nationalistes ont souscrit, ne sont pas de vaines formules. La politique de Locarno du nouveau ministère est mise à l'épreuve. N'espérons-nous pas la prompte évacuation des pays rhénans? Il faudrait vraiment être naïf pour croire que notre attitude à l'égard de la Pologne n'aura pas sa répercussion sur l'état d'esprit des Français et sur leur acquiescement à des pourparlers relatifs à l'évacuation. »

Le 20, le même journal écrit avec plus de force : « Pour notre politique polonaise, il n'y a qu'une voie à suivre, celle de l'entente, ou tout au moins d'un essai d'entente. Engageons-nous honnêtement dans cette voie, persévérons-y, et si néanmoins elle ne nous mène pas au but, notre position sera au moins claire aux yeux de l'étranger... La question polonaise ne doit pas être réservée aux Allemands

qui vivent à l'est de l'Elbe : elle n'est pas non plus un champ de manœuvres pour de mesquins débats juridiques ou politiques ; elle est une des questions les plus graves, sinon la plus grave et la plus actuelle, de la politique étrangère allemande, voire de la politique européenne. »

La *Gazette de Francfort*, le grand organe libéral, et la presse socialiste, font écho à ce langage. Et c'est là, dans l'Allemagne d'après guerre, un phénomène nouveau. Même en faisant la part, aussi large que l'on voudra, du calcul politique, il reste un effort insolite et méritoire d'objectivité, un langage d'hommes conscients de leurs responsabilités, des vues politiques conformes sans doute aux intérêts bien entendus du Reich, mais aussi à l'intérêt général de l'Europe et de la paix. Il est caractéristique de souligner que c'est dans un grand journal catholique que, pour la première fois, ce langage apparaît avec un tel accent et une telle vigueur. « La Pologne, dit encore la *Germania*, est, de tous les nouveaux États nés de la guerre, celui qui a le plus de droits à vivre d'une vie nationale indépendante. Par sa religion, par son sentiment patriotique, par sa civilisation, elle appartient à la grande famille des nations occidentales, au même titre que les autres peuples de cette famille. » La Pologne, État catholique, est entourée, excepté du côté de la Silésie, par les masses profondes des Prussiens et des Poméraniens luthériens avec lesquels elle a toujours été en lutte ; mais la religion crée entre elle et la minorité catholique allemande, certaines affinités qu'il serait naturel que la diplomatie du Saint-Siège prît soin de cultiver. En adoptant, à l'égard de la Pologne, une attitude si nouvelle, le Centre prend position à l'encontre d'une partie de la coalition ministérielle actuelle ; il s'affirme, dans cette même coalition, comme la fraction dirigeante, qui ne le cède à aucune autre en patriotisme allemand, mais qui a, sur l'avenir de l'Allemagne et de l'Europe, ses vues particulières qui ne cadrent pas exactement avec la tradition de M. de Bismarck. Si le Centre parviendra à diriger selon ses conceptions particulières la politique du Reich, c'est une question de politique intérieure allemande. Quelles conséquences cette attitude, si elle s'imposait, aurait pour la politique générale de toutes les puissances, c'est une question européenne. Il suffit, au moment où elle apparaît sur l'horizon, de la signaler comme un fait nouveau et d'en indiquer la portée.

Le sens historique profond de la grande guerre et des traités qui la terminent est sans doute le retour de l'Alsace et de la Lorraine

à la France, mais il est aussi et surtout la résurrection ou le renforcement des peuples slaves refoulés, absorbés, dénationalisés pendant dix siècles par la poussée germanique. Nos yeux contemplent le reflux de cette puissante marée qui, si longtemps, entraîna vers l'est la conquête allemande. Quiconque ne voit pas cette vérité, quiconque ne comprend pas cette haute leçon d'histoire, ne voit pas, ne comprend pas l'Europe nouvelle. Il est nécessaire, — nécessaire parce que juste, — que l'Allemagne s'accommode de cet état de choses nouveau qui lui est évidemment préjudiciable. Voilà pourquoi le langage actuel de certains journaux allemands à l'égard de la Pologne, même s'il n'est qu'à demi sincère, est un fait européen d'une capitale importance.

Les premiers symptômes, en Allemagne, d'un nouvel état d'esprit ne peuvent être isolés des tendances actuelles de la politique britannique à l'égard de la Pologne. En 1920, M. Lloyd George aurait sans regrets sacrifié la Pologne à peine ressuscitée au relèvement industriel et financier de la Russie et de l'Allemagne; en 1927, sir Austen Chamberlain considère la Pologne comme l'une des colonnes de l'ordre européen et de la paix. Ces dispositions favorables, la Pologne les doit à elle-même d'abord, au puissant effort de son peuple vers l'ordre, le progrès, le travail; elle les doit à l'amitié fidèle de la France et à la solidarité qui s'est établie entre elle et les puissances de la Petite Entente; elle les doit enfin à l'expérience décevante que l'Angleterre et l'Allemagne ont faite des possibilités économiques que peut offrir la Russie des Soviets. La Pologne, au contraire, a rétabli ses finances avec les conseils d'un expert américain, organisé sa production, préparé sa prospérité prochaine; elle apparaît solide sur ses bases, stable dans ses frontières. Les parlementaires polonais, qui visitent en ce moment la France et rendent aux parlementaires français la visite reçue l'année dernière, nous dépeignent leur pays, d'accord en cela avec tous les observateurs, comme calme et laborieux sous un gouvernement ferme et aussi résolument pacifique que décidé à faire respecter ses droits.

L'Angleterre a senti grandir chez elle des sympathies pour la Pologne à mesure que s'éloignait son espoir de voir la Russie reprendre sa place politiquement et économiquement parmi les puissances européennes. Elle avait mené, après la guerre, dans la Baltique, une politique de désunion ; elle ne décourageait pas l'inimitié persistante entre la Pologne et la Lithuanie, et les tentatives d'entente entre les États baltiques n'avaient pas l'appui de sa diplomatie.

Il en va tout autrement aujourd'hui. Il n'est pas exact, comme le prétendent les journaux de Moscou, que les Anglais travaillent à encercler l'U. R. S. S. ; il l'est encore moins que les États baltiques et la Pologne se prêtent à ce jeu dangereux et vain ; mais il est certain que les dispositions de l'Angleterre à l'égard de la Pologne se sont amendées. Aucun accord, aucune convention ne sont intervenus ; il n'est question ni d'une coopération, ni encore moins d'une ligue ; les pourparlers entre Moscou et Varsovie continuent en vue d'un pacte de non-agression ; M. Zaleski est fondé à déclarer, comme il l'a fait en passant à Vienne, que « aucun fait ne s'est produit qui ait la moindre ressemblance avec un rapprochement anglo-polonais pour un but d'hostilité contre quiconque ». Moscou n'a donc aucune raison de se plaindre. Ce qui s'est modifié, ce sont des nuances à peine perceptibles, ce sont des impondérables, c'est l'ambiance. Tous les amis de la paix et de l'ordre peuvent s'en féliciter. Une cause importante de malaise et d'inquiétude disparaîtrait de l'Europe le jour où l'apaisement, prélude d'un accord, se ferait entre la Pologne et la Lithuanie ; il ne devrait pas être impossible d'y parvenir, si les diplomaties anglaise et française y travaillaient de concert sans être contrariées à Kaunas (Kovno) par des intrigues allemandes.

La note adressée le 23 février par le cabinet de Londres au gouvernement de l'U. R. S. S. est indépendante des affaires européennes ; ce sont les événements de Chine qui l'ont inspirée. Ce document, le sixième de même nature, remarque ironiquement le *Daily Mail*, depuis que M. Lloyd George a cru faire un coup de maître en reconnaissant le gouvernement communiste en Russie, rassemble et résume les griefs de l'Empire britannique contre le gouvernement de Moscou. M. MacDonald lui-même avait fait entendre pareille protestation. Dès l'origine, le gouvernement de Londres avait été averti, notamment par M. Georges Leygues à la conférence du 3 décembre 1920, des déceptions et des dangers qui résulteraient, pour l'Empire britannique, de la reprise des relations diplomatiques. Partout, en Chine, aux Indes, en Perse, en Angleterre même, le gouvernement britannique se heurte à la propagande, aux subsides, aux agents de la IIIe Internationale. Promesses et engagements n'y changeraient rien. Comment, d'ailleurs, les dirigeants de Moscou renonceraient-ils à une politique qui est leur raison d'être et leur espoir de durer ? L'Angleterre est fondée à se plaindre, car elle est la première et la plus directement visée, et tout se passe en pra-

tique comme si le duel historique de l'éléphant et de la baleine se continuait avec des armes et des moyens nouveaux beaucoup plus dangereux que ne l'étaient les armes du tsar. Il semble que le Foreign Office ne se soit pas fait illusion sur les effets qu'aurait la note adressée à Moscou, si fermes qu'en aient pu être les termes; sir Austen Chamberlain parait avoir cherché surtout à donner satisfaction aux *die-hards* de la nuance de M. Churchill et de M. Joynson Hicks et à l'opinion conservatrice, mais sans aller jusqu'à un ultimatum suivi d'une rupture diplomatique et économique. Un boycottage commercial de la Russie soviétique deviendrait, pour le peuple russe, la source de nouvelles souffrances, sans le délivrer de ses oppresseurs; il permettrait au contraire aux bolchévistes de rallier à leur cause l'opinion nationale en se présentant comme les défenseurs de l'indépendance russe. L'Angleterre aggraverait ses difficultés intérieures et fermerait à ses exportations le marché russe, dont l'importance est actuellement faible, mais peut s'accroître un jour ou l'autre. Voilà pourquoi, jusqu'à présent, la note anglaise qui, le premier jour, avait retenti comme un coup de clairon, parait n'être qu'un coup d'épée dans l'eau, une satisfaction platonique à l'honneur britannique blessé par les événements de Chine.

La réponse du gouvernement de Moscou ne s'est pas fait attendre; elle a été, comme toujours, insolente, provocatrice; elle relève les critiques des journaux et de certains personnages politiques anglais, comme si le langage des hommes et des gazettes dans un pays de complète liberté était comparable aux attaques calculées et ordonnées des *Izvestia* ou des commissaires du peuple qui n'impriment ou ne disent rien que par ordre ou au moins avec le plein agrément du gouvernement. Le cabinet britannique n'a pas relevé la provocation et, à moins que l'opinion publique ne soit soulevée par quelque affront nouveau, il est vraisemblable que la note du 23 février n'aura pas de suites directes. Mais elle a des conséquences indirectes qu'il est intéressant de signaler.

D'abord elle a provoqué, en Allemagne, de vives alarmes. Entre l'Angleterre, qui a été, depuis le traité de paix, le point d'appui de sa politique, et la Russie soviétique avec qui elle est liée par le traité de Rapallo, l'Allemagne appréhende de choisir. « Il ne saurait être question, dit la *Gazette du Rhin et de Westphalie*, de modifier la politique pratiquée jusqu'à présent, qui tend à un accord avec les puissances occidentales, et spécialement avec la France, mais qui, d'autre part, et ne fût-ce que pour des raisons économiques, est soucieuse

d'entretenir de bons rapports avec la Russie des Soviets. » L'Allemagne a toujours pratiqué le système des contre-assurances du côté de la Russie; elle voit sans regret l'inimitié anglo-russe, pourvu qu'elle ne dégénère pas en un conflit déclaré : tant que la situation, dans l'Europe orientale, reste incertaine et troublée, elle espère toujours faire valoir son concours ou profiter de quelque événement pour tirer pied ou aile à son avantage.

Il ne paraît pas que, pour le moment, l'Angleterre soit décidée à aller jusqu'à la rupture, ni non plus l'U. R. S. S. Mais il est évident que la diplomatie anglaise travaille, comme c'est son droit, à consolider les États qui séparent la Russie de l'Europe; et c'est pour contrecarrer son action que Moscou vient de lancer au gouvernement socialiste de Riga une note menaçante pour l'obliger à signer avec l'U. R. S. S. un pacte de neutralité dont l'objet réel est d'entraîner la Lettonie à des obligations contraires à ses devoirs comme membre de la Société des nations. Les bolchévistes se plaignent sans cesse que l'Angleterre et la Société des nations, l'une inspirant l'autre, travaillent à ameuter le monde contre la République soviétique. La réalité est que l'état-major de la IIIe internationale mène contre l'Empire britannique une guerre implacable et d'autant plus dangereuse qu'elle est insaisissable et qu'elle pénètre jusqu'au cœur de l'Angleterre : c'est la guerre de classes, qui aboutit à la subversion de tous les États et à la guerre universelle. Ce n'est point par des notes diplomatiques qu'on réussira à en arrêter l'extension et à en éteindre le foyer.

Ce sont les agents bolchévistes, — nous le montrions il y a quinze jours, — qui dramatisent la vieille comédie de la guerre civile chinoise et qui en font un épisode de la grande lutte entre la révolution mondiale et les forces d'ordre. La situation s'est modifiée. Deux personnages dont le rôle, entre les Cantonais et les généraux du nord, restait équivoque, Ou-pei-fou entre le Yang-tse et le Hoang-ho, Sun-chuan-fang dans le Tche-kiang, autour de Changhaï, sont éliminés. C'est maintenant l'armée de Chang-chun-chang, gouverneur du Chantoung, qui est venue s'interposer entre Changhaï et les forces nationalistes. Mais le danger le plus sérieux est à l'intérieur même de Changhaï où s'agitent des masses de coolies parmi lesquels la propagande bolchéviste gagne des adeptes. Il est possible que l'armée de Chang-kaï-sek cherche à s'emparer de Changhaï, mais il est plus probable que nous entrons dans l'ère des négociations ; nordistes et sudistes ne tiennent pas à engager leurs forces dans un combat meurtrier; ils chercheront bien plutôt à se débaucher des régiments ou des divisions qu'à les

jeter dans la mitraille. C'est par des désertions que l'armée de Sun-chuan-fang a été désorganisée.

Les forces cantonaises sont d'ailleurs beaucoup moins nombreuses qu'on ne l'imagine : elles ne seraient, d'après les précisions que donne le *Bulletin de la Société d'études et d'informations économiques*, que de trois divisions d'infanterie à deux brigades de neuf bataillons de mille hommes ; mais l'organisation et la discipline sont supérieures à ce que l'on voit parmi les troupes du nord. Les chefs du sud sont d'ailleurs loin d'être en parfait accord avec le groupe qui subit l'influence de Borodine et des officiers « rouges ». Eugène Chen, qui remplit les fonctions de ministre des Affaires étrangères, est un métis, fils d'un Chinois et d'une Mauritienne, et, comme tel, suspect. Il se pourrait que l'épisode actuel se terminât par une entente des généraux du sud avec ceux du nord ; ils représentent en réalité le même courant national et, s'ils éliminaient les influences russes, ils se trouveraient avoir obtenu gain de cause sur toute la ligne, du moins en ce qui concerne l'Angleterre, car la note britannique du 18 décembre et la convention signée pour Hankeou par M. O'Malley, consacrent une véritable abdication de la puissance britannique et l'abandon presque sans réserve de ses droits contractuels.

Si une entente intervient entre les Cantonais et les *toukiouns* du nord, les Russes en seront sans doute les mauvais marchands, mais certainement les Japonais en bénéficieront ; ils jouent en ce moment une partie très serrée, difficile à suivre parce qu'elle est occulte. Très influents en Mandchourie, où ils contrôlent le chemin de fer, ils ont aussi des intérêts dans toute la Chine ; ils redoutent la concurrence des Russes et la propagande bolchéviste qui a pénétré jusque dans leurs usines et leur armée ; ils n'ont rien abandonné de leurs droits et privilèges, tout en laissant entendre qu'ils sont prêts à des concessions et en faisant la part belle au nationalisme dans la mesure où il ne prétend éliminer que les étrangers blancs ; les jaunes ne sont-ils pas des Asiatiques ? Le 20 février, un membre du Comité exécutif nationaliste de Canton est venu à Osaka et à Tokio et s'est efforcé de démontrer aux industriels et commerçants nippons que le triomphe des nationalistes du sud ne serait nullement un succès pour le communisme, encore moins pour les Russes. Sur le terrain des intérêts, par l'entremise des chambres de commerce, un accord est toujours possible entre Chinois des diverses provinces et aussi entre Chinois et Japonais. La lutte se poursuit autour de Changhaï ; les troupes de Chang-tso-lin descendent vers Hankeou, bousculant

les forces de Ou-pei-fou : raison de plus pour qu'on négocie et qu'on « cause ». Beaucoup d'eau coulera encore dans le Yang-tse avant qu'une bataille, une vraie bataille, décide au profit de quel parti et de quels hommes se refera l'unité politique de la Chine.

La lutte que l'Angleterre mène à l'intérieur et à l'extérieur, pour arrêter l'effort destructeur du communisme, est l'un des facteurs qui exercent sur l'orientation générale de sa politique une influence directrice. Elle sent plus que jamais le besoin d'assurer la sécurité de ses communications avec ses Dominions et ses colonies : aussi sa réponse à la proposition de M. Coolidge contient-elle, en même temps qu'une acceptation de principe, de si fortes et si justes réserves de fait que, d'ores et déjà, tout essai d'un accord pour une limitation du nombre des petites unités navales apparaît voué à l'échec. Il suffit d'ailleurs de considérer de combien les Américains sont en retard sur les autres puissances navales pour la construction des bâtiments légers, pour que l'initiative du gouvernement des États-Unis apparaisse moins désintéressée. L'Angleterre a 54 croiseurs, le Japon 25, les États-Unis 13, l'Italie 11, la France 9. L'Angleterre a sur le chantier 6 croiseurs de 10 000 tonnes, le Japon 4, la France 3, les États-Unis 2, l'Italie 1. L'origine de la proposition américaine ne serait-elle pas tout simplement dans ces chiffres ?

Enfin, il est agréable de constater, par ce qui se voit et se dit, comme aussi par ce qui doit se taire, que, depuis longtemps, la politique anglaise n'avait pas été aussi étroitement d'accord avec la nôtre. Les négociations délicates qui se poursuivent au quai d'Orsay avec les représentants de l'Espagne, au sujet du statut de Tanger, s'en trouveront facilitées. D'autre part, le ton de la presse italienne à l'égard de la France est devenu plus mesuré. Ce n'est sans doute pas par hasard qu'un journal conservateur anglais, le *Referee*, a publié une étude documentée, quoique trop poussée au noir, sur les armements et les préparatifs de l'Italie sur sa frontière du nord-ouest. L'Angleterre se considère comme la gardienne de la paix méditerranéenne. Enfin, il est assez significatif que M. Wickham Steed publie, dans la *Review of Reviews*, dont il est le directeur, un article où il démontre la nécessité d'un renouveau de l'Entente cordiale pour la défense « de la liberté et de la loi ».

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

O SOLEILS DISPARUS...

PREMIÈRE PARTIE

I

Ce fut presque en tremblant que Raymond Valtier noua sa cravate; presque en tremblant qu'il donna un dernier coup de brosse à cette chevelure rebelle, qui bouclait trop et comblait presque aussitôt le chenal creusé par le peigne. Jamais il ne s'était regardé ainsi dans une glace, et plus il s'examinait, plus il se jugeait déplaisant. Il y avait en lui quelque chose de déshérité; cette gaucherie, ce long corps maladroit, ces épaules étroites, ce visage osseux, trop vieux pour son âge, déjà ridé, oui, comme tout cela sentait son pédant de village! Il en devenait injuste pour ses yeux, pourtant assez beaux, et dont la tristesse était émouvante.

Le Temps remua dans sa cage de bronze, comme il le fait avant de pousser son grand éclat de rire narquois de l'heure qui sonne. Raymond se tourna vers le cadran : dix minutes encore d'attente. Il agonisait de timidité. Chaque seconde augmentait les battements de son cœur : des terreurs ridicules l'assaillaient; il avait peur de s'évanouir, au moment de la présentation, ou d'éternuer ou d'être pris de douleurs d'entrailles. « Pourquoi ai-je accepté? » se répétait-il avec angoisse. Des gouttes de sueur lui perçaient le front; il les sentait passer à travers sa peau comme des courants d'air glacés. Il se bassina le visage avec de l'eau de Cologne, puis, craignant d'être trop parfumé, il se

Copyright by Edmond Jaloux, 1927.

lava à l'eau froide et se frotta tellement l'épiderme qu'il en devint cramoisi.

— Ah! je suis joli, pensa-t-il, au comble de la honte, j'ai l'air astiqué et luisant d'un cuivre hollandais!

On frappa à la porte de sa chambre; il fut si effrayé qu'il ne répondit qu'au second coup : c'était un valet de chambre, qui, très ému, lui dit dans un mauvais français :

— C'est la voiture de la cour qui vient prendre monsieur le *professor*.

Raymond se leva et se dirigea vers le seuil; ses jambes flageolaient.

— Je vais sûrement m'évanouir quand j'arriverai devant elle.

Il ne vit pas le valet de pied qui refermait sur lui une portière; sa détresse augmentait, il fouilla dans toutes ses poches pour y trouver un mouchoir. Il avait oublié d'en prendre un! Qu'arriverait-il, s'il éternuait? Il n'osa pas demander à l'imposant cocher à perruque blanche de retourner à l'hôtel.

— Tant pis, pensait Raymond, ou tant mieux! J'éternuerai, je sens que j'éternuerai, je serai sans mouchoir, mon nez coulera, je serai ridicule, complètement ridicule, et demain je rentrerai à Paris, abandonnant ces pénibles fonctions à quelqu'un de plus dégourdi que moi. Mais pourquoi diable ai-je accepté?

La voiture s'arrêtait devant le palais royal : vaste construction baroque de trois étages, couronnée par un balustre : au centre, une porte monumentale, sous un fronton à trois arches, l'arche centrale étant deux fois haute comme les autres et surmontée de la couronne et des armes illyriennes. Au-dessus, un dôme papelonné d'écailles vertes. Aux deux extrémités de la façade, séparées de la porte principale par la longueur de dix fenêtres, des colonnades de marbre à quadruple fût encadraient de larges baies à petits carreaux. Dans l'axe de chaque colonne, s'élevait une statue pensive. Le tout était d'un gris à peine rosé; les croisées avaient encore leurs vitres du dix-huitième siècle, verdâtres et légèrement gondolées.

Raymond pénétra dans le palais par une des portes latérales qui s'ouvraient sous les deux colonnades. Des huissiers à livrée framboise et or et à bas blancs se levaient à son passage. Chacun le menait à un autre à travers des escaliers, tantôt larges et tantôt étroits, de longs corridors, des antichambres glaciales à meubles dorés; aucun bruit; une caméristé, de loin en loin,

ouvrait sournoisement une porte, disparaissait; il croisa une vieille dame à l'air courroucé, couverte de falbalas à fleurs et qui lui jeta un regard méchant. Des gardes, raidis sous leurs plumes d'autruche, surveillaient des portières.

Comme il arrive toujours en pareil cas, l'action engagée refrénant la timidité, Raymond n'avait plus peur de s'évanouir, ni d'éternuer. Cependant, il traversait des parties du palais à demi polaires, bien qu'on fût à peine aux premiers jours d'octobre et qu'au dehors le jour coulât comme du miel, transformant en abeilles les passants agités. On le laissa enfin dans un salon de style officiel, laid comme une préfecture de province; des vases de Chine, convertis en lampes, précipitaient leurs dragons bleus sur une cheminée sans caractère. Une portière se souleva. Un valet de chambre en habit noir dit à voix basse à Valtier :

— Sa Majesté vous attend.

Il s'enfonça dans un nouveau corridor, tout en marbre si clair qu'il s'avançait sur un miroir; une ombre incertaine le suivait dans la transparence du mur; le silence augmentait comme si l'on entrait dans un autre monde. Il semblait à Raymond que la chute d'un dé à coudre eût suffi à faire évanouir l'énorme construction enchantée. Il n'en finissait pas de marcher; il avait l'impression que des heures s'étaient écoulées depuis son départ de l'hôtel Métropole. Quelque chose de solennel s'était emparé de lui; il n'était déjà plus ce ridicule Valtier qui, naguère encore, s'épongeait le front et tremblait d'avoir oublié son mouchoir. Comme dans un rêve, il avait des ailes aux talons.

— Hermès, se surprit-il à murmurer, et je suis un messager!

Une porte à deux battants s'ouvrit enfin devant lui.

II

Une femme de grande taille, vêtue de blanc, se tenait debout au milieu d'un salon de proportions démesurées; elle était seule, l'air tranquille et mélancolique, et plus belle que sur ses portraits. Elle frappait par un mélange de grandeur et d'ingénuité, par un visage parfait où la gravité du Nord tempérait l'éclat du Sud (sa mère était une infante d'Espagne). Ses paupières largement ouvertes et baignées d'ombre

découvraient des yeux d'or, dont le regard était presque insoutenable à force d'intensité et où chaque émotion, même la plus faible, amenait une onde mystérieuse, tantôt déchirante et tantôt enjouée, mais singulièrement pure. Les mains d'un sculpteur divin semblaient avoir longuement caressé l'ovale des joues et du menton. Sa peau mate avait un rayonnement chaud. Des cheveux bruns, presque massifs, où traînaient des courants plus clairs, et de-ci, de-là, presque fauves, s'appuyaient sur un front bombé, dont un heureux dessin soulignait le double hémisphère.

Raymond Valtier la vit; et une sorte de trouble intérieur s'empara de lui, dispersant et bouleversant ses émotions; l'enthousiasme, la souffrance, le désir, l'admiration, l'effroi s'échappaient par éclairs de son âme. Il était conquis au premier regard, comme Tolstoï raconte que le prince André fut conquis par Alexandre Ier : une de ces passions religieuses et chevaleresques qui font soudain table rase de tous les sentiments anciens et inaugurent un ordre moral nouveau, l'envahissait. Tout homme a besoin pour vivre d'une divinité. Heureux qui la rencontrent dès cette terre! Les grognards de Napoléon furent aussi comblés que les saints.

Raymond était soudain heureux et fier qu'un tel être existât; un peu de sa magnificence retombait sur lui. Cela légitimait la création de l'homme. Il pardonnait au monde la mort prématurée de Mozart, l'assassinat de la princesse de Lamballe. L'univers n'était pas inutile. Raymond distinguait un équilibre général. Les optimistes avaient raison; il y avait eu Racine, Gœthe, Baudelaire; il y avait la reine d'Illyrie. Les ténèbres donnaient leurs roses. Ces émotions trop fortes le brisaient; elles s'accompagnaient d'une douleur confuse. La distance qui le séparait de Sa Majesté était telle qu'il ne pourrait jamais lui dire qu'il mourrait pour elle avec joie. Il enviait ce M. de Miomandre qui, afin de défendre Marie-Antoinette, se fit clouer d'un coup d'épée à une porte de Versailles par un apôtre du progrès. Mais il s'étonnait d'avoir acquis, en si peu de secondes, des sentiments aussi conventionnels; il ne savait pas que les circonstances extérieures limitent chez l'homme le pouvoir de se différencier. Les émotions que suscite l'ascension du Cervin sont les mêmes chez les intellectuels et chez les guides. C'est quand il est seul dans sa chambre, totalement inoccupé et méditant sur soi-même, que l'homme est le plus original; de là

vient qu'il y a si peu d'hommes originaux. Tout être sensible et qui ne fût pas né envieux aurait éprouvé devant la reine d'Illyrie des sentiments analogues à ceux de Raymond Valtier, mais leur qualité poétique était plus ou moins intense, selon la table de résonnance de celui qui l'approchait.

La Reine avait incliné très légèrement la tête :

— Vous êtes, monsieur, d'après ce que m'a dit M. le marquis de Puyricard, le meilleur des jeunes hellénistes français.

— M. l'ambassadeur est trop bon ; je ne suis qu'un élève qui serait heureux un jour d'égaler des maîtres admirables.

— On m'a assuré que vous prépariez une thèse sur les origines de la tragédie. Peut-être vous a-t-on parlé aussi de mon culte pour les tragiques grecs, surtout pour Sophocle, le plus tendre à mon gré. Je voudrais les lire dans le texte, ou du moins, avoir un professeur qui me fît goûter les beautés de ce texte, dont les traductions me séparent par trop : j'ai bien essayé déjà d'apprendre le grec, mais je pense, avec un mauvais professeur, puisque je ne sais rien. Vous aurez le pénible devoir, acheva la Reine en riant, de me faire connaître si je suis vraiment une détestable élève.

Elle avait une voix de contralto, pleine, riche, étoffée, souvent sourde, et puis soudain, riante et claire ou contractée par une ironie presque sarcastique.

— Je suis sûr que Votre Majesté apprendra bien vite, dit Valtier, qui s'enhardissait devant la simplicité et le naturel de son interlocutrice ; on n'apprend les choses que lorsqu'on les aime.

— D'ailleurs, si vous le voulez bien, je vous demanderai aussi de me faire des lectures. Vous savez, n'est-ce pas, l'anglais, l'italien et l'allemand. Si cela vous convient, vous habiterez au palais même, où un appartement vous sera réservé ; tous les matins, une personne de mon service vous indiquera les heures où j'aurai besoin de vous. Le reste du temps, vous serez libre. Je ne vous demande d'ailleurs aucun engagement ; je suis capricieuse et puis rapidement me décourager ; d'autre part, peut-être cette vie presque claustrale vous lassera-t-elle vite et désirerez-vous rentrer à Paris.

Elle se tenait toujours debout au milieu du salon, puis elle fit quelques pas et Raymond la suivit, regardant alternativement cette femme étrange et la pièce où elle glissait d'un pas presque

insaisissable, en personne habituée à n'avancer que sur le parquet lisse et miroitant des cours.

Une lumière à la fois grise et couleur d'ambre inondait la pièce. Aux murs, dans les tapisseries blondes, à peine soutenues par des bleus des arbres, des personnages de jeu de cartes combattaient pour des royaumes chimériques ou en discutaient la possession dans des prairies pâlissantes, sous un ciel plus sombre qu'elles. Les miroirs étaient innombrables ; à chaque geste de la Reine, cent gestes répondaient, soulevant avec lenteur une buée de glace. Des meubles de laque noire, de laque d'or, de laque rouge, de laque verte, de laque couleur cuir, agrémentés de bronzes européens ou fermés par des serrures chinoises en forme de cible, créaient tout un monde divin et puéril, qui avait ses monstres, ses montagnes, ses astres, ses fleuves, ses femmes imparfaites, ses cerfs-volants, ses magnolias en fleurs, ses ponts sur des nénuphars. Et les plus belles serres de l'Illyrie contribuaient à entretenir autour de leur souveraine ces chrysanthèmes, ces bruyères roses, et malgré la saison, ces hortensias et ces azalées, partout prodigués. L'atmosphère était si lourde que Valtier avait l'impression de déplacer en marchant des nuages.

— Est-il vrai, monsieur, dit soudain la Reine, que l'on n'ait conservé aucun fragment d'Épigène, ni de Thespis ?

Le jeune homme la regarda avec une telle surprise qu'il faillit s'écrier : « Aucun, madame. » Il se ravisa, bafouilla légèrement et finit par répondre :

— Cela est malheureusement vrai, et nous n'avons rien non plus de Chœrilos. Si Votre Majesté le désire, je lui ferai connaître les rares fragments que nous possédions de Pratinas, de Phlionte et de Phrynicos, qui semble avoir été déjà un grand poète. Et c'est tout jusqu'à Eschyle.

— Je pense souvent, continua-t-elle, en errant toujours dans le salon, comme dans un jardin, de son pas élastique, et surtout la nuit, quand je ne dors pas, à ces tragédies perdues. Je connais le titre de quelques-unes, vous m'apprendrez les autres ; je m'efforce de reconstruire leur sujet, d'imaginer des épisodes analogues à ceux que les poètes auraient pu inventer, d'en voir surgir les grands mythes. Dites, monsieur Valtier, que pouvaient être, d'après vous, *la Pesée des Ames*, ou *Hypsipyle*, ou *les Nourrices de Dionysos* ? Je connais leurs titres par les ouvrages

de Welcker et de Spirmann, mais je n'en sais pas davantage.

— Hélas! Majesté, nous non plus! A l'École normale, un de mes amis et moi, nous nous sommes amusés à écrire le plan de quelques-unes de ces tragédies, selon qu'elles eussent été conçues par Eschyle, par Sophocle ou par Euripide. Mais ce n'est là qu'un jeu stérile de pédant dont j'ai honte de parler à Votre Majesté.

Le visage de la Reine s'anima soudain et une sorte de gaieté parut dans ses yeux pathétiques :

— Mais vous me montrerez cela. Je serai ravie de connaître vos hypothèses et d'en discuter avec vous. Ah! monsieur, j'étais bien sûre que je m'entendrais avec vous! Je remercierai M. le marquis de Puyricard de vous avoir désigné. Allons, monsieur, conclut-elle, en lui donnant congé, je vous souhaite de ne pas être trop malheureux dans votre cage.

Elle inclina de nouveau la tête. La porte s'ouvrit à deux battants. Le même valet en habit noir reparut et la même promenade commença de corridor en corridor et d'huissier en huissier, à travers le même silence.

Quand il fut sorti du palais royal, Raymond Valtier s'arrêta au bord du trottoir, regardant avec stupeur la grande place d'Adelsgratz. Il s'étonnait de voir des maisons, des voitures, des automobiles, des soldats, des passants ; il lui semblait avoir franchi un seuil d'où l'on ne revient pas vers ces choses. Des nuages, en forme d'outres grises, se traînaient au-dessus des toits ; les timbres des tramways perçaient avec fracas les touffes de silence au milieu desquelles se glissait encore Raymond, dont l'être spirituel restait imprégné d'une atmosphère d'outre-vie. Il s'était senti un moment plus près de l'Athènes du ve siècle que de l'Europe du xxe. Mais jamais non plus, il ne lui avait paru se rapprocher à ce point de soi-même. Les obscures puissances poétiques qui le tourmentaient depuis l'adolescence, ces pressentiments d'une grande destinée, cette quête inconsciente d'une source perdue, tout cela soudain prenait corps et s'animait. Il y avait donc ainsi de merveilleuses retraites où des esprits, frères du sien, se consacraient à ces ivresses qu'il soupçonnait jusqu'ici sans les connaître ? Évoquer l'invisible! Entrer en communication intime, à travers l'espace et le temps, avec ces figures devenues idéales qui ont pétri un monde presque impérissable à côté du nôtre! Trouver en soi la clef de tous les

paradis cachés, de toutes les cavernes interdites! Donner toute licence à son imagination et lui laisser vous offrir un empire! Petit bourgeois pauvre et timide, il s'était interdit de s'écarter du réel : brusquement, il allait prendre du champ.

Mais quoi! s'est-il passé là-haut quelque chose de si extraordinaire? Dans un palais assez quelconque, une femme, il est vrai, fort belle, lui a parlé du problème qui le passionne le plus au monde : les origines de la tragédie grecque. Y a-t-il lieu de voir là-dedans un tel miracle?

Vaines critiques de l'esprit de négation! Raymond Valtier sait bien que l'acte essentiel de sa vie vient de se jouer et que ces obscures puissances qu'il a devinées autrefois et qui sont réelles et terribles ne le lâcheront plus maintenant que, nouveau Thésée, il a osé les affronter jusque dans leur labyrinthe de roses.

III

Le lendemain, une voiture de la cour vint chercher Raymond et son modeste équipage et le conduire au palais royal. On le mena à son appartement qui se trouvait au second étage, dans la même aile que la Reine. Il se composait d'une grande chambre, d'un cabinet de toilette et d'une très petite salle à manger. La chambre était basse, tendue de pourpre, meublée d'un canapé et de fauteuils dorés, en velours de Gênes à grosses fleurs saillantes et découpées; quatre colonnes torses, également dorées, soutenaient un baldaquin au-dessus d'un lit recouvert d'un vieux damas; une commode du XVIIIe siècle avait ses bronzes intacts, brillants dans sa marqueterie blonde et brune, des bronzes élégants et contournés comme des chimères. Tout cela formait un ensemble à la fois vieillot et prétentieux qui charma Raymond, peu dressé à discerner les nuances du luxe et d'ailleurs indifférent à ces détails.

Les deux fenêtres ouvraient sur la grande place; le bruit des voitures et des tramways s'élevait jusqu'à elles. En bas, un soldat montait la garde. Deux ou trois agents en civils, aussi reconnaissables que le serait Polichinelle, s'il mettait un veston pour se promener dans la foule, surveillaient le coin d'une rue. Des paysans en costume national, debout sur le trottoir, regardaient le palais.

Raymond éprouvait une singulière sensation de repos et de sécurité, comme s'il aboutissait ici après de longues fatigues.

Un homme, harcelé par ses ennemis, pourchassé à travers champs et qui a réussi à les dépister en se cachant dans une grotte introuvable, n'est pas autrement ému. N'avait-il donc vécu qu'au milieu de gens hostiles, de choses hostiles?

— C'est le bonheur même de l'évasion, pensait-il, mais de quoi me suis-je évadé? Étais-je malheureux là-bas? Si je n'avais pas été désigné comme lecteur et professeur de la reine d'Illyrie, aurais-je jamais pris conscience de cette secrète nostalgie? J'ai fui quelque chose, c'est bien certain, mais si je retournais à Paris, la cause de ma fuite m'apparaîtrait-elle?

On frappa; un huissier apporta de la part de Sa Majesté un rosier en fleurs, tout pavoisé de ses guipures blanches, qui sentaient à la fois la pluie, le thé et le citron; il dit aussi que la Reine priait M. Valtier de se tenir à sa disposition à partir de deux heures.

Raymond tomba en contemplation devant le rosier; il recevait des fleurs pour la première fois de sa vie et c'était la souveraine la plus belle et la plus intelligente du monde qui les lui envoyait! Il avait envie de rire, de pleurer, de danser, il passait une main sur ses yeux et se répétait :

— Ce n'est pas vrai! Ce n'est sûrement pas vrai...

Il mit en ordre ses livres et ses vêtements et attendit l'heure de rejoindre la Reine.

Il se plaisait à ramener à la surface de sa mémoire les moindres détails de l'entrevue au cours de laquelle le directeur de l'École normale, M. Gerbert, lui avait transmis les propositions de la cour d'Illyrie.

— Quand le ministère des Affaires étrangères a spécifié qu'il s'agissait d'un helléniste, j'ai tout de suite pensé à vous. Non seulement parce que vous excellez dans cette branche et que vous ferez honneur là-bas à nos méthodes françaises, mais aussi parce que vous aurez ainsi le droit en quelque sorte et la possibilité de préparer tranquillement votre thèse. De plus, mon cher Raymond, je vous trouve mauvaise mine depuis cette bronchite, vous êtes pâle, vous toussez. Le changement d'air vous fera du bien. Ayant, somme toute, peu d'occupations, il vous restera un certain temps pour vous reposer.

M. Gerbert était le meilleur ami de M. Valtier, actuellement proviseur d'un lycée de Caen. Le jeune homme devait déjà beaucoup à son affection vigilante. Cependant il hésitait encore.

Une reine, une cour, tout cela l'effrayait. Il serait sûrement au-dessous de sa tâche. D'autre part, l'idée d'approcher Erica de Œrtling, reine d'Illyrie, avait à ses yeux un attrait invinciblement romanesque.

Cette personne était alors célèbre dans l'Europe entière par sa beauté, sa culture, non moins que par certaines originalités auxquelles elle se complaisait. De plus, les malheurs s'étaient groupés autour d'elle, comme si une Erinnye eût veillé sur son destin. Son père, Léopold V, roi de Styrie, avait été assassiné par un dément, au moment où il sortait de son palais. Toute jeune encore, elle s'était fiancée au grand-duc Fédor, futur empereur de Livonie, qu'elle aimait, et le monde s'était attendri devant le spectacle de ces fiançailles princières, dues à un véritable sentiment et non pas à des combinaisons diplomatiques. Mais huit jours avant la cérémonie, au cours d'une chasse au sanglier, le grand-duc, chargé par un solitaire furieux et s'étant pris le pied dans une racine fourchue, avait été éventré. Quelques années après, et toujours inconsolable, disait-on, Erica de Œrtling avait dû épouser Charles-Albert d'Illyrie. Le Roi était brutal et débauché; il trompait sa femme sans ménagement; elle avait perdu son fils, l'archiduc Paul, alors qu'il était âgé de dix ans; sa fille était simple d'esprit; de ses deux sœurs, l'une, mariée au prince de Gaëte, avait dû partager sa mauvaise fortune et traînait dans l'exil une vie incomplète; l'autre, duchesse de Blois, agonisait dans un sanatorium de Leysin. Ainsi, autour de cette reine, il n'y avait que ruines et que deuil.

Les journaux racontaient aussi qu'elle n'aimait que la solitude et la mer et qu'elle vivait entourée d'animaux extraordinaires. N'y avait-il pas dans tout cela de quoi séduire un petit étudiant, élevé en province, dans une famille sévère et quinteuse, surtout, si, dès l'adolescence, il a voué un culte à ces esprits qui donnent leur plein sens aux destinées humaines et qui, du morne engrenage de la vie de chaque jour, dégagent le rythme éternel, le symbole, le mythe?

— Mais je n'ai guère d'argent pour partir, pour renouveler ma garde-robe, objectait cependant Raymond.

— Tout cela a été prévu; une somme vous sera versée à l'avance pour parer à ces premières difficultés... Allons, acceptez, mon enfant, je suis bien sûr que vous ne le regretterez pas...

Le sage, le prudent M. Gerbert lui-même poussait Raymond

à cette entreprise folle! Comment résister? D'ailleurs, l'autre perspective proposée n'avait rien de très engageant; s'il renonçait à l'Illyrie, il serait envoyé comme professeur en province, dans un coin quelconque, où il ne trouverait même pas les éléments de travail nécessaires à sa thèse. Du moins, à Adelsgratz, il aurait à sa disposition une bibliothèque célèbre.

Le valet de chambre, placé au service de Raymond, vint annoncer que M. le professeur était servi; il passa dans la salle à manger. Ce repas fut un supplice; il mangeait pour la première fois en présence d'un domestique. L'abondance des cuillers et des fourchettes de taille différente le gênait. Il avait été fort bien élevé par une mère attentive, mais très simplement. Et comme toutes les personnes qui ont reçu une éducation raffinée, le fait de commettre une erreur de savoir-vivre, même sous l'œil glacé d'un larbin, lui paraissait une catastrophe. Il mangea à peine, du bout des dents, et but quelques gouttes d'un Hochheimer, pourtant vénérable, mais dont il ne sut guère apprécier le bouquet, ni le corps. Le valet de chambre lui présenta une boîte de cigares; il refusa et passa dans sa chambre où il essaya de lire en attendant l'heure. Sa timidité et son angoisse le reprenaient; ses doutes sur sa valeur, sur ses manières, sur sa présence d'esprit le tourmentèrent de nouveau. Il aurait voulu être à Paris, à la rue d'Ulm, ou à Caen, dans sa famille, mais pas ici, dans cette cage, comme avait dit la Reine, où son existence serait à la fois si solitaire et si anxieuse.

Cependant les roses lui envoyaient généreusement des messages auxquels il ne prêtait aucune attention. Un pigeon au col améthyste roucoula sur sa fenêtre. Il se leva et vint jusqu'à elle. Il vit le ciel rouler au-dessus de la place comme un globe d'argent; le soleil diffus voyageait incognito, sous la cagoule d'un pénitent blanc; des transparences laiteuses se posaient sur les maisons, sur les enseignes des magasins, sur les trottoirs propres comme le parquet d'un salon. C'était un de ces jours d'automne, éclatants et voilés, où chaque chose a encore son duvet de pêche, où les promesses du printemps se tournent en regrets, plus doux qu'elles, où la mélancolie est plus riche que la joie, où vivre devient une partie d'échecs engagée avec le destin.

Un huissier parut et prononça la phrase désormais sacramentelle :

— Sa Majesté attend M. le professeur.

IV

Chaque jour, la Reine faisait une longue promenade dans un parc situé à cinq kilomètres de la ville; aucun visiteur n'y était admis. Il y avait ailleurs un autre jardin royal, celui-ci officiel, où les souverains donnaient des réceptions et qui était ouvert aux curieux un après-midi par semaine. Mais le château de Lauriena demeurait clos comme un fruit.

C'était une suite de terrasses, scandées par de grands escaliers blancs; en haut, un petit palais rococo, rose et jaune, tordait ses volutes de coquillage terrestre, au fond duquel, en écoutant bien, on eût entendu peut-être aussi une mystérieuse lamentation; en bas, un étang, écaillé de feuilles de nénuphar, accueillait les ombres d'un bosquet, où des hêtres pourpres paraissaient aussi démodés, au milieu des arbres d'automne qui les entouraient, que des prophètes au sein des catastrophes qu'ils ont annoncées. De place en place, on rencontrait une fontaine; ou bien, hors des cèdres, pointait la cime d'une pagode de porcelaine qui surgissait comme la pointe d'un télescope. Partout poussaient des statues chargées de sens mythologiques.

Si Raymond Valtier avait eu une éducation artistique moins rudimentaire, il les eût jugées d'une exécution théâtrale et médiocre, mais, les musées lui étant moins familiers que les bibliothèques, il se laissait naïvement éblouir par leur emphatique présence. L'aventure qui lui arrivait eût troublé d'ailleurs de moins novices que lui. Le sort, comme un fabuleux oiseau Roc, l'emportait si loin du champ ordinaire de ses expériences que son sens critique, même s'il avait eu l'habitude de l'appliquer à autre chose que des textes, en eût été oblitéré; nous ne comprenons bien que ce qui nous est déjà familier; il faut une certaine usure de la surprise pour pénétrer la vraie nature d'un phénomène quelconque. L'intelligence ne prend possession d'un domaine que lorsque les fourriers des sens l'ont habité pendant longtemps. Livré aux plus magiques influences, le jeune professeur se laissait porter d'enchantement en enchantement. Lauriena n'était rien cependant si on le comparait à Versailles, mais dans le coin le moins beau de Versailles, on ne se promène pas avec une reine au visage d'Athéna pathétique, de qui la grâce nous est connue depuis l'adolescence et

qui nous entraîne avec elle dans une solitude presque miraculeuse. Valtier était de ceux à qui la foule gâte toute chose et qui ont la pudeur de leurs enthousiasmes. Il goûtait ici la surprise de trouver satisfaites ses plus obscures préférences et souvent avant d'avoir eu le temps de les formuler.

— Monsieur le professeur, dit la Reine, n'avez-vous jamais réfléchi que, de toutes nos existences, la plus visible soit justement la moins vraie? La destinée qui se déroule au-dedans de moi, personne ne la soupçonne; j'ai des pensées, des émotions, des rêves qui se suivent et qui forment une longue série d'événements intimes. En quoi sont-ils moins réels que ces circonstances extérieures, où l'on croit me voir agir et où je ne suis entraînée par aucun de mes penchants véritables? Cette vie-là m'a pourtant consolée de toutes les autres. Peut-être cette vérité est-elle plus sensible pour nous autres, souverains, à qui le protocole forge une existence si uniforme et si peu personnelle, mais je crois la chose exacte pour tous les êtres humains.

— Il peut arriver cependant, Majesté, que la vie de tous les jours réalise plus complètement nos songes secrets que notre imagination n'aurait osé le faire. Votre Majesté me permettra-t-elle de lui dire que c'est ce qui m'arrive aujourd'hui?

— Pauvre enfant! Ainsi, cette horrible vie de captive que je mène, vous paraît à vous un conte de fées quand vous vous associez à elle. Tout est relatif, en effet. Mais, alors, monsieur le professeur, mon imagination est plus belle que la vôtre, car tout ceci me paraît une amère dérision, si je le compare à ce que mon esprit me représente.

— Je ne suis pas un poète, mais un helléniste modeste, et qui, si la Providence ne lui fût venue en aide, serait aujourd'hui professeur dans un lycée de province, sans souvenir et sans espérance.

La Reine se retourna et regarda son lecteur; elle n'ignorait pas que les destinées les plus humbles, les plus tristes, étaient le lot habituel des hommes, mais elle croyait obscurément, sans y arrêter son esprit, que ceux qui ont en partage une certaine imagination poétique, de la culture et de la sensibilité, échappent à cet enfer bourgeois. Elle voyait qu'il n'en était rien, et cela lui donnait un profond sentiment de commisération à l'égard du faible jeune homme qui la suivait au bord de l'eau.

— Je vous demande pardon, dit-elle, nous autres, nous

connaissons si mal la vie! Nous ne savons rien de ce qui se passe vraiment en dehors de nos cours, et les êtres que nous fréquentons se font si pareils à nous pour nous plaire, que nous avons l'impression de marcher dans un monde de miroirs où nous ne verrions que notre image... du moins, l'image extérieure qu'ils se font de nous, car aucun ne s'avise de ressembler à ce que je suis... Et comment quelqu'un le pourrait-il, ajouta-t-elle avec un éclat de rire strident, puisqu'il ne me connaît pas et ne me me connaîtra jamais? Et vous-même, monsieur, ne vous imaginez pas, parce que j'ai l'air de vous parler avec une certaine liberté, que vous en saurez plus que les autres. Non, il y a tout de même quelque chose sur la terre qui m'appartient en propre, à moi qui n'ai rien, et ce quelque chose, c'est cette destinée invisible !

— Comment Votre Majesté peut-elle dire qu'elle ne possède rien ?

— Rien, rien! répéta la Reine avec colère. Pas même le droit d'être seule, ce droit que possède le plus humble ouvrier! Il m'arrive, quand je traverse un jardin public, dans une voiture, entre mes gardes, d'envier telle pauvre servante qui erre sous les arbres. L'être humain n'a pas seulement faim de viande ou de pain; il a faim et soif de liberté, de solitude, de silence. Tout cela m'est défendu, ou presque. Mais songez donc, monsieur, que mes heures les plus solitaires sont celles où je suis avec vous! Je ne dis pas cela pour m'en plaindre : vous êtes, à ma connaissance, le seul être avec qui je puisse parler des choses qui sont devenues toute ma vie et sur lesquelles je me tais toujours. Alors, j'ai dû m'organiser une vie secrète au sein de cet ordre infernal qui règle mes heures. Mais celle-là est bien défendue. Que de fois il m'arrive, dans un bal de la cour, de m'isoler avec mes dames d'honneur : je me tais quelques minutes, on croit que c'est de fatigue, non ; je me dis ces terribles paroles, par lesquelles Clytemnestre salue le retour d'Agamemnon.

Et la reine récita :

εὐθὺς γενέσθω πορφυρόστρωτος πόρος,
ἐς δῶμ.' ἄελπτον ὡς ἂν ἡγῆται Δίκη.

Puis elle reprit avec une soudaine exaltation :

— Que sur ses pas naisse un chemin de pourpre, par où la Justice le mène en un lieu qui passera son attente!

« Ou bien, reprit-elle, après un silence, je songe à la pauvre vie de votre Villon ou de votre Baudelaire. Je me dis souvent qu'il y a peut-être, ici-même, à Adelsgratz, quelque grand poète qui se débat contre la misère et l'injustice. Et si je le savais, je pourrais le sauver. Et je ne le sais pas, et personne ne le sait. Il faut la collaboration du temps pour former un grand poète; les contemporains se trompent presque toujours, soit dans leur enthousiasme, soit dans leur dénigrement.

— Gœthe, cependant...

— Oui, il y a eu Gœthe. Mais ses contemporains ont-ils vu sa vraie grandeur? Je crois que l'art suprême de Gœthe a été de se poser lui-même dans l'attitude où il voulait être contemplé; il a joué au chambellan de génie et on l'a cru, parce que si le génie était seulement deviné, le chambellan, lui, du moins, était présent. Aujourd'hui encore, Gœthe est à peine compris : pouvez-vous admettre que ses contemporains aient été plus intelligents que nous? Non, non, allez, on ne voit la grandeur des êtres que lorsqu'ils s'éloignent. La mort est la première personne qui prenne notre mesure véritable; tout le reste est désordre et caprice. Et nous qui, par notre fonction, devrions vivre au-dessus du désordre et du caprice, nous les subissons plus que n'importe qui, puisque la vérité nous est toujours cachée. Savez-vous que mon cousin, l'empereur d'Esthonie, lit un *Figaro* apocryphe, qu'une imprimerie secrète, organisée par la police, lui fabrique chaque nuit, et où les nouvelles sont rédigées par des employés du ministère de l'Intérieur? Ce pauvre Constantin n'a jamais eu entre les mains un *Figaro* authentique!

Ils marchaient entre des arbres qui changeaient de couleur d'heure en heure; de petites coquilles de tous les ors s'en échappaient, malgré l'immobilité de l'air, et jouaient à transformer en grèves les pelouses et les allées. Il se passait dans un groupe d'érables je ne sais quel drame sanglant qui se cachait derrière une panoplie d'éventails. Le long d'un épais bassin, des cyprès chauves laissaient pleuvoir des aiguilles rousses, qui, tirant un fil invisible, attachaient fortement les branches à leurs reflets. De temps en temps, on croisait un jet d'eau, dont la colonne flexible jetait en l'air une grosse bulle irisée, toujours la même. Il faisait déjà froid. On sentait une odeur générale de fumée suspendue, de fruitier et de putréfaction

végétale. Au-dessus, le ciel bleu était parsemé de petits nuages nacrés, arrondis, eux aussi, en forme de coquilles.

— J'aime plus que tout les jets d'eau et les feux d'artifices, dit la Reine en riant. Au fond, j'ai des goûts d'enfant; et plus ou moins, dans nos familles, nous sommes tous pareils. Nous vieillissons sans mûrir ; on mûrit par les épreuves et les expériences, et nous n'avons ni expériences, ni épreuves, mais seulement de grandes douleurs inertes. J'aime les jets d'eau, reprit-elle avec vivacité, parce qu'ils semblent toujours poursuivre quelque chose qu'ils n'atteignent jamais. Quelque effort qu'ils fassent, il leur est défendu de dépasser une certaine hauteur ; ils le savent et cependant rien ne les décourage, ils s'épuisent dans un élan sans fin. C'est notre image.

Tandis que la Reine parlait, Raymond Valtier se disait que sans doute il y avait eu, à une certaine époque, beaucoup d'esprits pareils au sien, se complaisant dans les mêmes considérations et les mêmes états de conscience ; puis une nouvelle race était venue qui apportait d'autres préoccupations et un sens différent de la vie. Par quel mystère lui-même appartenait-il à la famille spirituelle de cette souveraine au lieu de ressembler à tous ceux qu'il avait connus ? Mais étaient-ils tous deux en retard ou en avance sur leur époque ? Le temps est une éternelle redite, et l'on est toujours à la fois un retardataire et un précurseur.

Les paroles d'Erica de Œrtling lui apportaient un secret soulagement, comme la subtile délivrance d'un mal profond. Il avait pensé ce qu'elle pensait et senti ce qu'elle sentait, sans avoir osé jusqu'ici en prendre conscience. Différent des autres, il s'était efforcé de leur ressembler, d'avoir leurs goûts, leurs opinions et leurs plaisirs, ne comprenant pas que le malaise persistant dont il souffrait avait pour cause cette contrainte. Dans la société de la Reine, il se délivrait peu à peu ; et cette présence, qui oppressait et étouffait ceux qui approchaient d'elle, contenait pour lui un élément libérateur.

Il le lui dit.

Elle se mit à rire et répondit qu'il était la première personne qui lui fît une semblable déclaration ; elle ajouta aussitôt qu'elle avait toujours soupçonné les Français d'être les plus hardis et les plus intelligents des hommes.

Un goûter était préparé dans la pagode ; c'était une petite

pièce circulaire entièrement revêtue de panneaux de porcelaine de Chine ; sur ces parois lisses et brillantes, des personnages verts et roses se livraient à des occupations familières, dans un encadrement général de branches de pêcher. Les tables étaient de porcelaine, et les fauteuils, de ce marbre chinois qui reproduit les dessins d'un paysage. L'endroit était glacial. On servait des pâtisseries innombrables, dont la Reine ne prenait jamais, des jattes de fruits, du thé, du vin et de l'eau glacée qu'elle préférait à tout.

— Mes dames d'honneur sont gourmandes et n'aiment rien tant que les sucreries. Il faut bien penser à elles. Pour moi, je préfère les pêches ou le vin du Rhin, parce que j'y trouve la même joie qu'à me rapprocher de la nature. Il n'y a rien de plus mystérieux que le travail de la terre, que cette concentration de sucs qui aboutit au vin ou au fruit. Mais l'eau est plus pure encore. Votre Pascal a dit que tous nos malheurs venaient de ce que nous ne savions pas rester dans notre chambre : c'est quand même une parole française. Je dirais plutôt que tous nos malheurs ont pour cause qu'une forêt ne nous suffit pas. A moi elle suffirait, à condition d'y vivre sans dames d'honneur, bien entendu...

Ils quittèrent la pagode et se dirigèrent à pas lents vers la grille d'entrée. Le soir venait ; il se faisait un doux effacement des choses ; on entrait dans l'intimité de tout ; un courant chaud comme le sang s'établissait entre les arbres et les eaux, les lumières et les ombres ; rien ne vivait plus dans la division et l'orgueilleux morcellement de midi, mais dans une communion pieuse, dans un mutuel retour aux origines.

A l'horizon, arrivait un groupe d'énormes nuages fait de plusieurs étages d'écume diversement battue, ici, crémeuse et gonflée, toute légère ; là, aplatie et feuilletée ou montée en volutes. Ils étaient couleur d'aurore ; jamais Raymond n'avait vu l'orange et le rose vif se mêler et se combattre sur une aussi vaste étendue. Cela était solennel comme une entrée triomphale des esprits de l'air. La masse entière se mouvait assez vite, mais se dirigeait vers un point du ciel déjà lourd et plombé.

La Reine pressa le pas :

— Allons-nous-en tout de suite, dit-elle. Je ne veux pas assister à la défaite de ces nuages. Dans dix minutes, ils seront éteints, noircis, morfondus. Voyez-vous, monsieur le professeur,

dès qu'une chose est belle, il faut se hâter de fuir, avant que la décadence ne commence.

Valtier suivait la reine Erica, le cœur serré d'une intolérable angoisse.

V

Les mois suivants augmentèrent l'intimité de Raymond Valtier et de la reine d'Illyrie. L'hiver arriva; si mauvais que fût le temps, chaque jour, elle se promenait une heure ou deux dans son domaine de Lauriena; ni la pluie, ni la neige, ni les furieuses bourrasques d'un vent tourbillonnant et glacé n'obtenaient qu'elle renonçât à son plaisir favori. Le malheureux professeur, dont la santé n'était pas vigoureuse, crut d'abord qu'il ne résisterait pas à ce traitement; mais, bien au contraire, il s'aguerrit et souffrit moins du froid et de l'humidité. Pendant ces promenades, la Reine montrait l'humeur la plus capricieuse ; souvent elle s'abandonnait à une sorte de confiance exaltée dans laquelle elle laissait s'épanouir les sentiments si longtemps contenus en elle ; sentiments d'une merveilleuse jeunesse et qu'aucune expérience ne semblait avoir déflorés. La foi dans un monde plus beau et surtout doué de plus de signification que celui-ci, un monde de symboles et de visions, parfaitement cohérent, mais dont la logique était moins cruellement autoritaire que dans le nôtre, apparaissait à travers toutes ses paroles et avait sur l'esprit docile de Raymond une influence d'autant plus grande que tout son caractère était prédestiné à recevoir cet enseignement. Tandis qu'il entendait Erica de Œrtling, il lui semblait que les bandelettes qui avaient jusque-là enserré son âme, se défaisaient l'une après l'autre ; il découvrait en lui, dans sa propre imagination, un trésor jusqu'ici insoupçonné. Oui, il y avait déjà un immense bonheur pour l'homme, dans le fait de pouvoir s'abandonner à ses émotions pures et surtout aux images qui envahissent l'esprit, quand on ne leur oppose pas une digue défensive. Mais la Reine elle-même payait chèrement ses heures de liberté lyrique ; elle devenait froide, hautaine, méprisante, ou tombait dans des états violents de dépression où elle marchait longtemps en silence, sans pouvoir prononcer un mot, l'œil rivé au sol. Il lui arrivait aussi de tourner à la misanthropie, de se

croire entourée de l'hostilité de tous. Elle fit même sans raison, un jour, une scène assez vive à son lecteur :

— J'ai eu la faiblesse de me laisser aller, lui dit-elle, à vous parler assez ouvertement ; je le regrette. Que sais-je de vous ? N'êtes-vous pas un espion que le Roi, qui me hait, a placé auprès de moi pour me faire surveiller ? N'êtes-vous pas mon ennemi le plus intime ?

Raymond Valtier répondit en tremblant :

— Votre Majesté me permettra, dès ce soir, de reprendre ma liberté et de rentrer à Paris.

En même temps, des larmes coulèrent sur ses joues, si vives, que la Reine lui prit tout à coup la main et s'écria :

— Je vous demande pardon, monsieur Valtier, oubliez mes paroles. Je ne vous ai jamais personnellement soupçonné, mais il y a des heures où je souffre tant que je ne peux m'empêcher de voir mon ennemi le plus acharné chez chacun de ceux qui m'entourent, même les plus dévoués. D'ailleurs, ajouta-t-elle, le Roi ne me déteste pas plus que vous ne m'espionnez ; du moins, ajouta-t-elle, je ne le suppose pas.

Une heure par jour, il donnait à la Reine une leçon de grec ; elle faisait des progrès assez rapides et battait des mains de plaisir, comme une enfant, quand elle avait résolu un problème difficile. Souvent aussi, le soir, Erica de Œrtling, qui dormait fort mal, envoyait chercher Valtier et il lui faisait la lecture. Certains écrivains étaient ses favoris ; et il y avait des parties de *Comme il vous plaira*, ou de *Roméo et Juliette*, des pages de Pascal et des *Reisebilder*, des pièces des *Fleurs du mal* qu'elle ne se lassait jamais d'entendre.

— Le bonheur, disait-elle alors, je crois que c'est d'avoir le génie de parler au nom de tous. L'humanité sera éternellement tributaire de ces noms-là et de quelques autres, — à la vérité de beaucoup, car le nombre des belles choses écrites ou peintes par les hommes est presque infini. Que sont nos royautés de métal doré à côté de celles-là ?

Raymond révéla à la Reine les jeunes écrivains français dont elle ne savait rien ; elle écoutait cette lecture avec plaisir.

— Rien ne s'arrête, disait-elle. Il y a certainement autour de nous des hommes aussi grands que ceux qui nous ont précédés. Mais n'êtes-vous pas frappé de constater que vos écri-

vains soient aussi voisins des nôtres, — je veux dire de ceux d'autrefois? On dirait qu'il y a divers génies qui traversent l'humanité, ils disparaissent, puis réapparaissent. Le souffle de Sophocle a ressuscité chez Racine: la fantaisie de Novalis et de Jean-Paul prend en ce moment chez vous des lettres de naturalisation. Quel mystère!

Au printemps, la Reine apprit à son lecteur qu'elle allait faire avec son beau-frère et sa belle-sœur, l'archiduc Joachim et l'archiduchesse Incarnacioñ, une croisière d'un mois et demi sur son yacht, en Méditerranée. Elle lui demanda s'il préférait l'attendre à Adelsgratz ou retourner passer ces quelques semaines à Paris.

Il choisit cette seconde solution : il voulait profiter de cette période de liberté pour travailler à sa thèse. La Bibliothèque nationale était indispensable à certaines de ses recherches. Il en profiterait pour demander quelques conseils à ses maîtres.

Il se sépara de la Reine avec un déchirement secret. Au moment de la quitter, il réalisait soudain la place qu'elle avait prise dans sa vie. Le sentiment qu'il éprouvait pour elle était si vaste et si complexe qu'il n'avait pas de nom possible; ou plutôt, il en avait un; mais celui-là, Raymond Valtier ne pouvait pas le lui donner. Et comme une eau, détournée de son courant, se répand mystérieusement dans les terres et les divise en les imbibant, cette force secrète, isolée de sa destination, se mêlait à tous ses sentiments, augmentait à la fois leur intensité et leur mystère et leur créait ces zones d'émotion lyrique dans lesquelles il retrouvait avec joie l'écho des paroles de la reine Erica.

VI

Raymond arriva à la fin du jour chez Mme Balmette.

C'était la veuve d'un professeur qui tenait rue de Tournon une pension de famille. L'appui de M. Valtier, de M. Gerbert, qui avaient été les condisciples de son mari, et de plusieurs autres universitaires, l'avait aidée à réussir. Elle leur en témoignait beaucoup de reconnaissance. Aussi se réjouissait-elle particulièrement que le fils d'un de ses protecteurs, pour la première fois, passât un mois chez elle.

Elle vint à sa rencontre, sous la voûte de la porte qui conduisait à une sorte de préau où poussaient deux ou trois arbres

grêles comme des araignées. La pension occupait deux corps de logis; l'un situé sur la rue de Tournon, l'autre, au fond du jardin où se trouvaient la salle à manger commune et une pièce, plus petite, dans laquelle on servait à part les habitués quand ils traitaient leurs parents ou des amis.

Mme Balmette tint à mener elle-même Raymond à sa chambre, au second étage du bâtiment principal. La maison était encore éclairée au gaz; un papillon aux bords tremblants fusait dans une tulipe de verre dépoli, au-dessus d'une table étroite. Le lit d'acajou, la toilette, l'armoire à glace, les rideaux de reps vert, le mauvais tapis rouge et semé de grosses fleurs, tout offrait le même caractère de misère décente et triste. Chacun des meubles disait : « Nous aussi, nous avons eu des malheurs, mais notre distinction est telle que cela se voit à peine! » Dans le tissu des fausses guipures qui tombaient devant les vitres, on voyait même un chevalier!

Une grosse domestique, couleur de brique, et un garçon, qui tenait à la fois du clerc d'huissier et du cambrioleur voué à l'honnêteté par suite d'une santé trop mauvaise, aidèrent Raymond à installer sa malle et sa valise, puis s'éclipsèrent. Le gaz sifflait. Il s'assit dans un fauteuil de velours rouge, et tout à coup, un grand frisson le pénétra jusqu'aux moelles. Il lui sembla qu'il avait quitté pour toujours la reine d'Illyrie et le palais d'Adelsgratz et que sa vie serait désormais une longue série de jours aveugles dans ce réduit.

Il sortait des murs, de l'escalier, cette odeur fade qui monte des tuyaux de baignoires encrassés de savon. Sur la cheminée, entre deux coupes funéraires, une pendule de marbre noir, dernier reste des grandeurs passées de Mme Balmette, déplaçait hâtivement son balancier; son tic-tac sonnait joyeusement comme si elle était fière de moudre avec bruit cette fine farine de souvenirs qui s'accumule au fond des mémoires. Raymond avait l'impression d'être tombé dans une grande toile d'araignée dont il ne s'échapperait plus.

Une cloche sonna; c'était le dîner.

Raymond se leva, changea de vêtement et descendit en hâte. Un brouhaha venait de la salle à manger. « Le voilà! » s'écria Mme Balmette, quand il parut.

Il comprit qu'elle l'avait représenté à ses hôtes comme un personnage d'importance. Sa simplicité s'en offusqua.

— Venez, mon cher enfant, que je vous présente.

On le regardait avec curiosité.

Il s'inclina devant une vieille dame maigre, qui avait des yeux candides d'enfant dans un visage osseux et menu aux pommettes saillantes; devant une femme d'une quarantaine d'années, blafarde et laide, d'une prétention extravagante, et devant une jeune fille, assez masculine d'aspect, trop fardée et trop parfumée, très brune, mais assez belle. Les hommes étaient un prêtre corse, jovial et mal rasé; un jeune homme d'une taille minuscule, mais au front gigantesque, et le mari de la dame affectée : un grand gaillard blond et timide, haut en couleurs, avec une barbe en éventail, si démodé de visage et d'allure qu'il semblait émerger d'un film rétrospectif.

Quand il se fut mis à table, Raymond s'aperçut que Mme Balmette avait oublié, — ou négligé, — de le présenter à une personne effacée, de tournure jeune, mais de visage extrêmement fané, mise simplement, et qui avait pris place au bout de la table. Personne d'ailleurs ne lui adressait la parole. Deux ou trois fois, il la regarda, et chaque fois, elle rougit de ce regard et baissa ses paupières sur des yeux dont il ne put distinguer la couleur.

Comme presque toujours en France, la conversation était politique. Raymond comprit que le jeune homme au front génial, Robert Igier, était secrétaire d'un député méridional, qui passait alors pour devoir être prochainement ministre.

— Nous sommes à un moment critique de notre histoire, disait le jeune homme. Se renouveler ou mourir, tout est là. La France demeure un pays à demi féodal, ayant les usages, les principes, les préjugés des temps féodaux. Les plus avancés des radicaux chez nous passeraient partout ailleurs pour des réactionnaires. Quant aux réactionnaires, l'Allemagne elle-même ne possède pas de pareils fossiles. Quand Touques sera au pouvoir...

Il fit une description idyllique de ce que ferait un pays assez heureux pour avoir un Touques président du Conseil : impôts décuplés, obligation pour tout testateur de léguer à l'État la moitié de sa fortune, liberté de la presse limitée à Touques et à son parti, surveillance des capitalistes par une police spéciale, ayant le droit de vérifier les comptes en banque, etc. Les projets mirifiques sortaient, comme des fleurs, de ses lèvres rasées.

— Permettez, permettez, disait de loin en loin la vieille

dame aux yeux pers, qui s'appelait la comtesse de Giroux.

Mais M. Igier ne permettait rien et surtout pas d'être interrompu. Il étendait vers la pauvre femme une main noueuse et s'écriait :

— Non, non, madame, vous développerez vos contre-projets quand j'aurai fini de parler.

Mais il ne finissait pas. Il en venait maintenant aux idées philosophiques de M. Touques, c'est-à-dire à un vaste plan d'éducation destiné à en finir avec les abus des cléricaux.

— Je peux dire tout cela devant vous, monsieur l'abbé, déclarait M. Igier en se tournant vers l'abbé Garampazzi, parce que vous êtes un des rares prêtres intelligents que je connaisse, — si intelligent que je me demande souvent si vous croyez encore en Dieu.

— C'est abominable, s'écria Mme de Giroux, qui pensa étouffer de colère.

L'abbé Garampazzi, qui était très fin, répondit avec un fort accent corse qui donnait l'impression, quand on l'écoutait sans le voir, qu'on entendait parler un agent de police de café-concert :

— Comment douterais-je de lui quand vous parlez ? Qui donc, sinon lui, aurait intérêt à créer des hommes de l'espèce de ce bon M. Touques, — et de la vôtre, — pour mieux établir son triomphe sur ses ennemis ?

M. Igier se tut, embarrassé. L'abbé Garampazzi était la seule personne qui le désarçonnât. Mais son désir de pérorer était tel et si ingénue sa vanité, qu'il oubliait vite ses échecs passés et qu'au repas suivant il s'abandonnait de nouveau aux délices si répandues de l'éloquence sans portée.

Mme Cuisance, en tordant avec affectation une bouche déjà sinueuse, s'adressa directement à Valtier.

— Il paraît, monsieur, que vous êtes le secrétaire de la reine d'Illyrie. Je l'ai aperçue une fois sur le bateau, à Genève ; elle m'a parue très jolie, bien qu'un peu fagotée. Est-elle aussi excentrique qu'on le raconte ?

Raymond Valtier rougit ; il eut le sentiment d'une profanation, l'horreur qu'on éprouverait si quelqu'un lisait devant vous, en s'en moquant, une lettre d'amour particulièrement triste et tendre qui vous eût été adressée. Il eût voulu qu'aucune des personnes présentes ne connût le nom d'Erica d'Illyrie,

n'eût regardé son portrait. Il souffrait qu'elle existât pour d'autres que pour lui. Qui donc au monde était capable de comprendre, de respecter et d'adorer autant que lui ce trésor de souffrance, de poésie et de pureté qu'était la souveraine? Pour la première fois, il se rendit compte de l'influence qu'elle avait prise sur lui et de la façon dont elle avait modifié son caractère, et il eut peur de l'avenir. Que deviendrait-il, quand, tôt ou tard, il serait privé d'elle?

— Je ne pense pas, madame, dit-il d'une voix vibrante d'indignation, que Sa Majesté ait jamais commis la moindre excentricité.

— Ah!... Les journaux disaient qu'elle s'amusait à dresser des panthères, des chats sauvages, que sais-je moi?

— Elle a en effet un guépard apprivoisé qui est doux et obéissant comme un chien. Est-ce plus extraordinaire que d'avoir un chat?

— C'est déjà assez absurde d'avoir un chat. Quel plaisir y a-t-il à garder chez soi ces vilains animaux qui salissent partout, qui sont traîtres et qui vous donnent des coups de griffe au moment où vous vous y attendez le moins?

La conversation dévia; il ne fut plus question que d'animaux familiers; chacun raconta les plus absurdes histoires. Raymond put de nouveau s'enfoncer dans sa coquille et se faire oublier. Il se demandait avec angoisse où il prendrait la force, chaque jour, d'entendre ces propos et mille autres qu'il entrevoyait. Le silence est un des luxes les plus beaux, mais les plus chers qui soient donnés à l'homme. Raymond s'apercevait qu'il n'avait pas les moyens de se l'offrir.

Cependant, les jours suivants, il s'accommoda assez bien de sa nouvelle existence; ses voisins de table, pour ennuyeux qu'ils fussent, n'étaient pas de méchantes gens. Il finit même par entrer en société avec Mme de Giroux, vieille dame de province, qui avait fréquenté des cercles mondains curieux et disparus, et qui les peignait non sans malice. Les boutades de l'abbé Garampazzi l'amusaient; il apprit que ce vieil original était un astronome de mérite qui collaborait à de nombreux journaux. Il est vrai que, en revanche, les propos des autres convives étaient assez cruels à entendre.

Un jour où il revint de la Nationale plus tôt que de coutume, Raymond ouït jouer du piano dans le salon de la pension. Il

reconnut un des *Moments musicaux*, de Schubert, mais si parfaitement interprété qu'il ne put croire que l'exécutant lui fût déjà connu. Il ouvrit doucement la porte et reconnut dans la pianiste cette jeune fille au visage fané à laquelle personne ne prêtait attention. Elle ne l'avait pas entendu entrer ; le plaisir de la solitude et l'amour de la musique la transfiguraient ; moins pâle, elle était presque jolie. Raymond fut frappé de la délicatesse de ses traits, de la forme pure de sa bouche. Au repos, un certain air maladif effaçait tout cela, ne mettait en évidence que la disgrâce d'une jeunesse étiolée.

Raymond s'assit et écouta ; son plaisir était d'autant plus vif que la reine Erica lui avait dit un jour que Schubert était un de ses musiciens préférés ; il se sentait moins éloigné d'elle. Ce choix d'un tel maître rendait la jeune fille déjà plus sympathique à Raymond. Il s'en voulait de lui avoir, imitant, sans y réfléchir, le ton général, montré tant de dédaigneuse indifférence.

Quand elle eut fini, elle tourna sur son tabouret, vit qu'elle avait un auditeur et poussa un léger cri.

Valtier se leva et s'excusa ; il espérait n'avoir pas été indiscret en écoutant ; la surprise de cette musique avait été un si grand bonheur pour lui dans sa vie studieuse et maussade !

Et il ajouta naïvement :

— Et puis, Sa Majesté a un tel culte pour Schubert !

Pour la première fois, il sentait qu'il pouvait parler librement à quelqu'un d'Erica d'Illyrie. Cette jeune fille était digne de l'entendre.

La pianiste leva son regard sur Valtier, non sans un certain amusement ironique qu'il ne remarqua pas. Mais il n'avait jamais vu ses yeux jusqu'ici ; il fut ému de leur douceur, de leur tendresse : ils étaient d'un brun qui tournait au vert, dans des paupières trop bistrées.

Il s'intéressa à la jeune fille ; elle s'appelait Valentine Guerrée ; elle avait eu le premier prix du Conservatoire et donnait des leçons de piano ; petite cousine de Mme Balmette, elle payait chez elle une pension extrêmement modique à condition de l'aider dans son entreprise hôtelière. D'où le vague dédain que chacun lui témoignait.

La présence de Mlle Guerrée apporta un grand réconfort à l'esprit tourmenté de Raymond. Il lui demandait souvent de

jouer du piano pour lui et cela contribuait à lui rendre l'atmosphère qu'il goûtait auprès de la Reine, comme si elle-même eût conservé dans l'esprit un écho des grands musiciens qu'elle avait tant aimés. Certaines phrases de Mozart, de Beethoven, de Schumann rappelaient à Raymond des pensées qu'elle avait exprimées devant lui et qui leur devaient peut-être une partie de leur contenu psychologique. Aussi, quand Valentine Guerrée quittait le piano, lui faisait-il mille récits sur la cour d'Illyrie, persuadé qu'il n'y avait pas un trait du caractère de la Reine qui ne méritât de passionner l'univers. La jeune fille l'écoutait avec patience, sans doute flattée qu'il l'eût jugée digne de l'entendre.

Au bout de deux mois, arriva de la Cour la lettre qui rappelait Raymond Valtier à son poste. Ces huit semaines lui avaient donné l'impression d'un exil interminable dans un pays hostile à tout ce qu'il aimait. Il refit ses valises avec une véritable frénésie de bonheur. Quand il prit congé de ses voisins, il ne vit que des sourires pincés. Mme de Giroux et l'abbé Garampazzi seuls lui souhaitèrent de revenir.

Il rencontra Mlle Guerrée dans l'escalier; il eut l'impression qu'elle avait voulu être seule avec lui pour lui dire adieu. Elle était émue ; Raymond remarqua à peine son trouble.

— Je vous remercie, lui dit-elle, de m'avoir témoigné tant de bonté.

— Vous voulez plaisanter, mademoiselle?

— Non, non, je sais ce que je dis. Ne m'oubliez pas tout à fait quand vous serez de nouveau dans les grandeurs. Moi...

Elle n'osa pas achever sa phrase et il ne lui demanda pas de le faire. Il pensait bien à elle ! Cependant il vit briller dans ses yeux verts une lumière si douce qu'il en fut remué.

— Je vous écrirai, déclara-t-il. Si vous m'y autorisez, toutefois...

Elle joignit les mains.

— Cela me rendrait si heureuse ! Mais vous oublierez de le faire, une fois arrivé à Adelsgratz...

— Je vous jure bien que non !

Son taxi était devant la porte ; il y courut. Il jeta un dernier geste d'adieu à Mlle Guerrée. Bien entendu, le lendemain même, il ne pensait plus à elle ; elle ne reçut jamais le moindre mot de lui.

VII

— Eh bien ! qu'avez-vous à me dire du monde des humains ?

La reine Erica reçut Valtier par ces mots ; comme au jour de leur première rencontre, elle était debout au milieu du grand salon plein de fleurs. Le soleil et la Méditerranée avaient assombri et doré sa peau ; il y avait dans ses yeux moins de réticences et plus d'éclat. Habituée au silence parmi les hommes, elle avait fait ses confidences à la nature, aux monuments : ces confidences l'avaient soulagée. Elle avait pris Pœstum pour son confessionnal, le labyrinthe de Crète pour un laboratoire de psychanalyse : pas un cyprès qui ne l'eût délivrée d'un secret ; pas un olivier, d'un remords. Elle revenait jeune de sa croisière.

— Rien que Votre Majesté ne sache, dit Valtier.

La Reine riait :

— Vous avez vu ces dupeurs, qui donneraient leur honneur pour une feuille de papier multicolore, laquelle ne vaudra rien dans six mois ; ces hypocrites, qui se croient courageux parce qu'ils imitent les façons de voir des gens dont ils ont peur ; ces avares, qui entassent des choses qu'ils ne regardent jamais ; ces voluptueux, qui ont peur d'une femme ; ces ambitieux, que l'on apaise en leur donnant un emploi de plus : ces envieux, qui ne sauraient pas se servir des biens qu'ils convoitent et pour lesquels ils périssent de désir ; ces victimes, qui se réjouissent de leur martyre ; ces vaniteux, qui ont toujours honte d'eux-mêmes ; ces sceptiques, qui portent des mains de Fatma contre le mauvais œil ; ces pessimistes, qui se croiraient perdus s'ils laissaient chaque soir un peu de travail inachevé ; toutes les espèces enfin de ces incohérents qui nous entourent. Cela vous a-t-il rendu plus sage ? Mais j'ai l'air de vous railler, monsieur. Ai-je vu autre chose sur l'*Antigone* ? Si j'étais le Roi, je m'amuserais un jour à jeter en tas dans un marais toutes les décorations, tous les titres, toutes les fonctions officielles dont je dispose, et je dirais à mes courtisans que chacun aura droit à tout ce qu'il pêchera dans la vase. Ce serait une belle curée, plus fantasque encore qu'un bal masqué.

— Il me semble que Votre Majesté rapporte un peu d'amertume de son voyage.

— Non, je suis gaie, je ris. Mais le contraste est si violent,

quand on rentre, entre la paix des choses et la misère humaine, que j'en subis le contre-coup. J'ai vu de trop belles œuvres.

— Votre Majesté me permettra-t-elle de lui dire que ces œuvres, des hommes les ont créées, aussi ridicules sans doute que ceux auxquels elle pense en ce moment?

— Je le sais, monsieur Valtier. C'est pourquoi, si je raille l'humanité en général, je ne me moque jamais d'un homme en particulier : je ne sais pas s'il n'a pas en lui une grandeur secrète. Je respecte même certaines de mes dames d'honneur dont j'ai tout lieu cependant de croire qu'elles ne nourrissent pas une exceptionnelle ferveur pour la sainteté, ni pour le désintéressement. N'êtes-vous pas triste d'être rentré dans votre cage, monsieur Valtier? Ne regrettez-vous rien? N'avez-vous pas laissé là-bas quelqu'un dont l'éloignement vous sera pénible?

— Je n'ai rencontré à Paris personne dont je puisse me souvenir.

Si Mlle Guerrée avait entendu Raymond Valtier, en ce moment, la petite lumière verte qui tremblait dans ses yeux eût vacillé davantage, mais il y avait bien des kilomètres de l'Illyrie à la rue de Tournon!

— Quand je vois de nouveau Votre Majesté, il ne me semble pas croyable que je puisse avoir un passé fait d'un temps où je n'avais pas l'honneur de la servir ou connaître loin d'elle une existence qui ait la moindre réalité. Quand je quitte Votre Majesté, plus rien ne me semble authentique, hormis les créations de ces poètes grecs qui m'ont permis de venir jusqu'à elle.

La reine Erica ne répondit pas tout de suite; selon son habitude, elle marcha à pas lents, sur les grands tapis, entre les vases de Chine et les armoires de laque. Jamais Raymond ne lui avait parlé avec une telle liberté; il tremblait déjà de lui avoir déplu et se voyait avec épouvante congédié par elle.

— Prenez garde à l'avenir, monsieur Valtier, dit-elle enfin avec douceur. Ne vous attachez pas trop à moi, ni à vos chaînes. L'atmosphère des cours endort ceux qui ne sont pas créés pour la chasse aux honneurs. Vous aurez un jour à faire votre vie loin d'ici. Ne vous hasardez pas trop sur nos parquets glissants. Tout y est soumis à l'incertitude et au caprice. Rappelez-vous le conte de *la Petite sirène*, morte d'avoir voulu sortir de son élément. J'ai parfois des remords de vous avoir arraché à l'existence studieuse et combative : ne les augmentez pas.

— Votre Majesté voudra bien me pardonner mes paroles imprudentes.

— Je ne vous en veux de rien, mon ami ; votre dévouement, bien au contraire, me touche beaucoup. Mais il y a duperie à le donner justement à ceux qui ne peuvent vous rien rendre en échange. Je crains que vous ne perdiez ici le vrai sens de votre destinée... Allons, à tout à l'heure, monsieur le professeur. Je vous ferai dire avant le dîner si j'ai besoin de vous, ce soir.

Elle lui tendit sa main à baiser, ce qu'elle ne faisait presque jamais. Il se dirigea vers son appartement ; il était rouge de bonheur, ses oreilles bourdonnaient. La rencontre inopinée, mais heureuse, d'un chambellan, l'empêcha d'exécuter un entrechat dans un des couloirs miroitants et glacés.

VIII

Raymond Valtier reprit donc avec bonheur son existence auprès de la Reine. Comme elle se levait de grand matin, il lui donnait sa leçon quotidienne de grec entre dix et onze heures ; après quoi, il travaillait à sa thèse ou se promenait dans Adelsgratz. L'après-midi, il faisait avec elle une grande promenade à Lauriena ou dans le parc royal, les jours où les jardins étaient fermés à la foule. Le soir, quand il n'y avait pas réception à la cour, elle le faisait appeler vers onze heures ; il lui lisait alors des écrivains français et anglais fort avant dans la nuit. C'était peut-être l'heure préférée de sa journée ; la Reine le recevait couchée. A côté du lit, une des dames d'honneur, la princesse Della Porta ou la comtesse Vadamich, écoutait en silence. Une petite lampe rose éclairait le beau visage pâle et las d'Erica d'Illyrie, appuyé sur de nombreux petits coussins, entassés autour de sa tête ; ses magnifiques cheveux, arrangés pour la nuit, laissaient serpenter de longues nattes à éclairs d'or. Ses bras, à demi nus, sortaient d'un ample déshabillé de dentelles, qui enfermaient ses épaules dans ces dessins réguliers que le givre, avec des fleurs et des cristaux, grave sur les vitres. L'heure sonnait à une vieille pendule de Saxe, faite de volutes et de chèvres. Un grand silence enveloppait le palais.

Alors, les imaginations des poètes entraient sur la pointe du pied dans la chambre vaste et secrète ; chacune apportait ses

tourments, ses rêves de bonheur, ses paysages, les échos de ses joies imaginaires, de ses chagrins réels. Raymond oubliait sa personnalité propre; il incarnait tour à tour ceux dont la Reine aimait entendre les accents, et il lui semblait que, par sa voix, ils venaient dire leur adoration à celle qui était pour lui le sel de la terre. L'un avouait les regrets de sa jeunesse perdue, songeait à sa mère, raillait ses débiteurs et ses ennemis, — et l'on voyait, à travers l'ombre légère de ses vers trop humains, le balancement régulier des pendus au gibet de Montfaucon; l'autre évoquait les paysages de Paris, les soirs de nostalgie sur les tristes balcons des capitales, les insomnies, la sueur d'angoisse, et tant de souvenirs enchantés qui se levaient d'une escale ancienne, faite dans un port tropical. Il y avait ce géant, qui déplaçait les avalanches et qui, tour à tour, moqueur ou inspiré, montrait des hommes, vivant ou mourant des fantômes qu'ils inventaient; il y avait ce philosophe qui avait cru éperdument dans la sainteté humaine et avait vu dans chaque individu, si minime fût-il, un écho de Shakspeare, un héros et un saint; il y avait cet esprit sauvage qu'aucune formule n'avait pu enfermer, aucune vie assoupir, et qui, poète, explorateur, marchand, attiré à la fois par le paradis et par l'enfer, avait laissé en sautant dans l'abîme quelques sanglots d'archange foudroyé. Une plainte venait d'un jardin de Chelsea, plein de paons et de kanguroos; une autre, de la *puzta*; celle-ci avait pris naissance dans la plus modeste chambre d'une humble lingerie de Londres; celle-là, dans un appartement de la rue d'Amsterdam, à Paris, où la paralysie scellait vivant dans sa pierre morte un invité de la reine Mab. Et puis, on en revenait toujours aux grandes allégories : Prométhée souffrait pour la Justice; Antigone revendiquait l'honneur de mourir pour son frère; la Pia s'élevait en gémissant des marécages de la Maremme; Ophélie préférait l'eau bruyante à un insaisissable amant; une étoile dansait au-dessus du berceau de Béatrice; Faust disait à l'instant qui passe : « Demeure! tu es si beau! »

A ces mots, Valtier s'arrêtait lui-même et regardait la Reine; sa voix avait tremblé soudain.

— Avez-vous jamais dit cette parole-là, M. Valtier? demandait-elle.

— Oui, Majesté.

Elle ne lui demandait pas à quelle époque ; elle était trop fine pour ne pas l'avoir compris

— Je vous envie; moi, je ne l'ai jamais prononcée, jamais, à aucun des moments de ma vie.

Et elle dit cela, avec une voix si âpre que la princesse Della Porta, qui l'adorait, en eut les larmes aux yeux et se pencha sur sa maîtresse pour lui baiser la main.

— Allons, M. Valtier, laissons-là *Faust* et retirez-vous. Votre voix tremble; vous mourez de sommeil. Et quant à ma pauvre Sophie, — c'était la princesse Della Porta, — elle a les yeux rouges d'insomnie. D'ailleurs, je me sens fatiguée, ce soir. Ne vous plaignez pas, M. le professeur. Quand un instant a été si beau qu'on l'a supplié de demeurer, soyez tranquille, il ne s'en va plus. Oui, j'entends bien; les circonstances l'emportent comme elles l'ont apporté, mais son souvenir est indestructible : où que l'on se trouve et si pénibles que soient alors les événements qui nous assaillent, on peut toujours l'évoquer au fond de soi-même; oh! comme il revient alors agiter dans notre âme ses guirlandes de fleurs et nous étourdir du bruit de ses tambourins! La vie redevient légère, le soleil danse avec les vagues, les palais de cristal reparaissent à l'horizon avec les demi-déesses qui les ont habités autrefois et qui ne les ont jamais quittés pour vous. Vous emporterez cela jusqu'à la mort, M. Valtier : moi, je n'emporte rien. Bonsoir, Sophie.

La princesse Della Porta et Valtier se retirèrent. Une femme de chambre entra pour enlever les fleurs, ouvrir les fenêtres sur la grande nuit d'acier de l'hiver et éteindre les lampes.

Mais quand Raymond rentrait ensuite dans son appartement, toutes les émotions de sa journée lui revenaient par bouffées : c'était telle parole significative de la Reine; ou tel geste, ou tel moment de silence où son regard avait brusquement changé d'expression : ces images passaient et reparaissaient devant son esprit, inachevées comme des rêves, mais, comme des rêves, elles abondaient en suggestions de toute sorte. État singulier où ses idées devenaient des émotions, où une impression de bonheur diffus s'insinuait dans chacun de ses états de conscience et s'y développait au point de lui donner une couleur extraordinaire. Comme s'il fût devenu la victime d'une opération magique, il voyait les meubles de sa chambre s'animer et jouer dans sa vie un rôle de protecteurs; ils se réunissaient les

uns aux autres pour forger une épaisse cloison entre Raymond et le monde extérieur. Alors entraient en scène les médiateurs qu'il avait tout à l'heure invoqués; les esprits spéciaux qui avaient animé tel ou tel écrivain, mort depuis longtemps, répandaient dans l'air leur action stimulante : une poussière de songes se posait sur tout, qui peu à peu s'échauffait et reprenait vie. Des aventures imaginaires emportaient Raymond, non point amoureuses, mais à demi féeriques; sans repos, il errait à travers le monde, cherchant dans chaque paysage, dans chaque rencontre, quelqu'un qu'il disait ne pas connaitre. Ce quelqu'un, c'était en réalité la reine d'Illyrie; mais il ne la nommait jamais, même au plus secret de sa conscience. Et ni la cité impériale de Pékin, ni Agra, ni Memphis, ni les grottes d'Ellora, ni le palais de la Reine des Neiges, situé au pôle, comme l'on sait, ne voulaient révéler le chemin par lequel venait de fuir cette Erica qui n'était pas Erica...

Une corde bleue pendait soudain à la fenêtre, comme pour donner à la nuit désespérée de sa fin prochaine le désir de s'y pendre. On entendait les premiers balayeurs marcher sur les trottoirs, devant le palais. Raymond ouvrait au hasard un dernier livre. Épuisé de fatigue et d'insomnie, il voulait jouir jusqu'à la courbature de cette merveilleuse lucidité nocturne qui transforme l'impossible en présent et décuple les facultés de l'attention à soi-même. Le bruit mou d'un pétale de rose consommant sa ruine le faisait tressaillir. Comme l'aube allait être pure, et fraîche, et forte, belle fille des champs, qui attelle les chevaux du jour! Soudain, un vers au hasard le frappait au cœur : « *Je m'appelle aussi : Ce qui aurait pu être... Trop tard... Jamais plus...* »

Un grand éclat de rire montait de la place. Des bottes de soldats sonnaient. Vaincu, Raymond s'abandonnait au sommeil.

EDMOND JALOUX.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

NOS GRANDES ÉCOLES

X[1]

L'ÉCOLE CENTRALE

L'École centrale, par son organisation militaire spéciale, a constitué une véritable pépinière d'officiers d'artillerie de complément, dont la science et l'héroïsme au cours de la grande guerre ont grandement contribué à assurer la victoire.

Ne croirait-on pas que cette citation (2) s'adresse à une École militaire et non à une École où l'on apprend à construire ?

Du premier point de vue, il peut paraître paradoxal qu'un tel établissement consacré à la vie dans la paix ait tellement contribué à défendre la vie dans la guerre, cependant que la réflexion trouve de profondes raisons à ce qui semble une antinomie.

Deux systèmes d'instruction, et, si j'ose dire, d'éducation, viennent se heurter sans cesse, l'un d'inspiration latine, l'autre d'empreinte germanique, au sujet desquels bien des controverses ont été soulevées de toutes parts, car il s'agit d'une grave question dans la vie des peuples, concernant non seulement la formation d'hommes aptes à en conduire d'autres, mais capables de dompter la nature. Il faut développer les qualités intellectuelles, cultiver les qualités morales, et en même temps préparer les cerveaux à la prompte utilisation pratique et rationnelle

(1 Voyez la *Revue*, 1er février 1926 — 15 janvier 1927.

(2) Citation à l'ordre de l'armée. *Journal officiel*, 21 juillet 1925.

des connaissances acquises. Dans le domaine de la science appliquée, il est évident que, pour former de telles individualités, on ne peut pas se borner à quelques théories particulières, à des recettes spéciales, mais qu'il faut imbiber les esprits de connaissances générales; cela demande des intelligences particulièrement ouvertes et fort bien préparées. Toutefois, la limite est délicate à établir entre le domaine des connaissances générales et celui des connaissances spéciales, et c'est dans l'estimation de cette limite que réside la différence essentielle des deux systèmes dont nous parlons. En hommes pratiques pour lesquels *time is money*, la culture générale chez les peuples d'éducation germanique ou anglo-saxonne s'arrête aussitôt terminées les études qui correspondent à peu près à notre enseignement secondaire. C'est alors que commence pour les étudiants la spécialisation qui, dans l'enseignement technique, est poussée, estimons-nous, à l'exagération, la culture générale étant singulièrement sacrifiée.

Sans limitation tous les étudiants munis de leur certificat de maturité peuvent alors suivre les cours des Universités qui, dans ces pays, ont concentré toute l'instruction technique. Il est certain qu'il en sort des élèves rendant des services immédiats, susceptibles d'être utilisés dès leur entrée à l'usine; mais le domaine de leur emploi est rigoureusement borné à leur spécialité, en dehors de laquelle ils restent paralysés. C'est ainsi qu'un électricien ignorera complètement ce qui concerne la chimie dont le moindre problème constituera pour lui un obstacle insurmontable. Ainsi limité dans ses connaissances générales, il est rare que l'homme moyen puisse développer ses facultés de logique et de jugement dans une grande affaire. Sa spécialisation, sans compter la restriction qu'elle apporte dans l'étendue des connaissances, donne à l'esprit une tournure générale qui l'entraîne à attribuer aux détails une importance exagérée au détriment de l'idée principale.

On saisit par là combien en principe le système germanique est éloigné du système latin. S'il est ainsi difficile de former des hommes capables de grandes idées, il est un écueil d'ordre pratique qui mérite d'être signalé : la spécialisation technique exagérée par les universités verse dans la société un nombre d'ingénieurs qui ne correspond pas aux besoins économiques; il y a une surproduction qui n'est pas sans inconvénients

sérieux, et dont la conséquence est l'abaissement des salaires de l'ingénieur, comme c'est le cas en Angleterre et en Allemagne; mais ceci est plus grave : les jeunes gens ainsi spécialisés, ne trouvant pas de situation, ne peuvent devenir que des déclassés, car leur instruction générale est trop faible pour leur permettre d'aborder une branche industrielle autre que celle sur laquelle ils ont concentré leurs études.

Les deux grands reproches qu'on peut faire au système germanique sont donc importants : cerveaux insuffisamment préparés, surproduction ayant pour résultats l'avilissement de la profession.

Tout autre est le système latin qui évite ces deux inconvénients. Tout d'abord une instruction générale très solide donnée dans nos établissements d'instruction secondaire, puis une sévère sélection limitant à un petit nombre ceux des étudiants qui peuvent aborder l'étude des applications de la science à l'industrie, cela par l'emploi du concours caractéristique de nos grandes écoles techniques. On peut ainsi par des mesures propices adapter la production des ingénieurs aux besoins du pays, éviter une pléthore, un avilissement des prix et de la profession. Le niveau intellectuel et moral peut ainsi être porté à un point élevé, et la sélection groupe les meilleurs éléments, capables par conséquent d'atteindre un degré d'instruction et d'éducation nettement supérieur. C'est, on peut le dire, une sorte de nivellement par le haut, tandis que la méthode précédente peut être plutôt considérée comme un nivellement par le bas. C'est certainement un excellent mode de recrutement et qui a donné ses fruits dans notre pays, depuis que, sous l'impulsion de la révolution, il a été institué : la France peut à juste titre s'enorgueillir de ses grandes Écoles. Mais une telle sélection ne suffirait pas si, dès le début de leurs études, les futurs ingénieurs étaient renfermés dans la zone étroite d'un enseignement spécialisé. On perdrait le bénéfice d'avoir choisi une élite intellectuelle capable d'autre chose que d'emmagasiner une série de règles et de recettes; aussi les idées générales, qui sont la base de notre enseignement secondaire, sont-elles le fondement de l'instruction technique, et tout particulièrement dans notre École.

Le grand savant J.-B. Dumas, qui fut un profond pédagogue, a, dès la création de l'École centrale, indiqué la base solide sur

laquelle devait reposer l'enseignement : « La science de l'ingénieur est une, » a-t-il dit, et il entendait par là qu'un véritable ingénieur devait avoir une idée d'ensemble sur sa profession, lui permettant non pas des vues particulières sur chaque question qui peut se présenter à un professionnel, mais tout au moins les connaissances essentielles lui permettant une assimilation rapide et une adaptation pour ainsi dire immédiate à de nouvelles conditions.

C'est d'ailleurs là que se trouve la différence qui sépare le domaine de l'ingénieur proprement dit de celui du chef d'atelier et du contremaître. Cependant, il ne faudrait pas trop exagérer la généralisation dans les études, car on tomberait bien vite dans le défaut du vague, de l'inconsistant, du superficiel ; aussi l'organisation d'un tel enseignement est bien plus difficile que celui d'une spécialité. Il faut tout d'abord déterminer, suivant l'évolution de l'industrie, l'ensemble des connaissances qui doivent former le cadre de l'enseignement. Puis, dans chacune des branches, il faut savoir doser la quantité, ce qui est fort difficile, car on a toujours tendance à gonfler les programmes, à augmenter le nombre des questions traitées. Les cours doivent être d'ordre général, mais ne peuvent être traités que par des spécialistes; ceux-ci, malgré tout, par un sentiment d'ailleurs très humain, considèrent toujours leur spécialité comme la plus importante de toutes. Il y a là une question d'équilibre extrêmement délicate qui, l'expérience de nombreuses années l'a montré, a été spécialement étudiée et est constamment mise au point dans notre École centrale des Arts et Manufactures.

De même que, dans l'enseignement secondaire, les exercices et problèmes viennent donner de la précision et rendre concrètes les idées abstraites, de même dans l'enseignement technique, les travaux pratiques, les épures, les dessins, les projets, les manipulations matérialisent les connaissances générales enseignées dans les cours, leur donnent la vie, habituent les élèves à l'application des théories et au contrôle et leur montrent le vaste champ des techniques particulières prenant chaque jour plus d'importance. Ces travaux leur montrent aussi, quel enchaînement prodigieux lie toutes les connaissances techniques et combien il est nécessaire, pour bien saisir une question et en analyser les détails, de posséder une base scientifique extrêmement étendue. Ils comprennent alors combien la culture générale

doit dépasser les limites des métiers qu'ils exerceront plus tard.

Ce système d'instruction et d'éducation latine imposé à nos élèves a souvent fait l'objet de reproches parfois amers, de critiques souvent acerbes. Un jeune homme ainsi formé, a-t-on dit, rend peu de services à sa sortie de l'École, et ne peut rien produire immédiatement; nous, industriels, nous cherchons des collaborateurs qui, suivant la formule américaine, « payent immédiatement ». Ce sont là bien courtes vues, inspirées le plus souvent par une méconnaissance de la capacité et de la valeur de l'individu.

C'est surtout de l'étranger que sont venues les critiques, et à notre système, on a toujours opposé celui dont l'exemple le plus précis est donné par l'organisation des pays de langue allemande, et cependant dans le corps enseignant de ces pays, un revirement s'est déjà produit qui a pris naissance après la grande guerre lorsque l'on a vu, avec le plus prodigieux étonnement, la France, presque sans artillerie, sans fabrications de guerre, s'adapter avec une stupéfiante rapidité à cette industrie de la guerre, apanage jusqu'alors et orgueil de l'Allemagne. C'est que nos ingénieurs, et en particulier ceux sortis de notre École, étaient par leur culture générale admirablement préparés à s'adapter à toute besogne revêtant un caractère industriel. En 1918, plus des deux tiers des batteries actives du front étaient commandées par des centraux, devenus des ingénieurs militaires de premier ordre. Les Allemands l'ont bien vu, l'ont retenu et médité et se demandent actuellement si leur système est vraiment d'une incomparable supériorité. Il en résulte que les pays de langue germanique commencent à trouver qu'ils sont allés trop loin dans la spécialisation et que la culture générale, s'adressât-elle à la science appliquée, a tout de même du bon. C'est ce qu'indique clairement le discours du professeur Wysling, recteur du Polytechnicum de Zurich, prononcé le 9 octobre 1922 et confirmé par celui de son successeur, le professeur Rohn, le 22 décembre 1923 à la rentrée des cours. La culture générale y est chaudement recommandée, et « si celle-ci doit surtout s'acquérir dans l'enseignement secondaire, de sérieuses raisons militent en faveur d'une continuation et d'un approfondissement pour les matières qui sont en rapport avec les connaissances spécialisées. C'est le meilleur moyen d'éviter la déformation professionnelle et de s'intéresser aux questions qui, plus

tard, permettront aux ingénieurs de diriger et de guider ».

De telles paroles montrent avec une surprenante netteté la justesse de vue des fondateurs de l'École centrale, et la supériorité d'une instruction générale. N'ont-ils pas écrit dès 1829 :

« Le but spécial de l'École est de former des directeurs d'usines, des chefs de manufactures, des ingénieurs civils, des constructeurs, et en outre de donner à tous ceux qui voudraient prendre part aux spéculations industrielles, l'instruction qui leur est nécessaire, soit pour en apprécier la valeur, soit pour en surveiller la marche. »

LE PASSÉ DE L'ÉCOLE

La ligne de conduite que s'étaient tracée les quatre illustres fondateurs de l'École centrale, Lavallée, J.-B. Dumas, Peclet, Olivier, n'a jamais varié depuis l'origine, et c'est toujours ce principe : « la Science de l'Ingénieur est une », qui accompagna son évolution.

Bientôt centenaire, l'École a derrière elle un long passé de travail dans la paix. Ses anciens élèves se sont peu à peu répandus dans les branches les plus diverses de l'industrie, et j'ajouterai des connaissances humaines, car son organisation se prête merveilleusement au développement des qualités natives des individus.

Créée par l'initiative privée, peu après la chute du premier Empire, elle offrit à l'industrie sa première promotion en 1832. Ce fut un succès et à la fois une révélation. Des lacunes, des imperfections se constatèrent, aussitôt comblées. Mais la mise au point d'une telle entreprise, livrée à ses propres moyens, est une chose si difficile, lorsqu'aucun exemple ne peut servir de guide, lorsqu'on est livré à soi-même sans expérience avec le jugement et la seule raison pour armes, « qu'il a fallu trente ans, a dit Lavallée, pour arriver à fonder l'École », paroles prononcées lorsqu'en 1857, il en fit présent à son pays.

Lavallée, avec son grand bon sens, ressentait certaines craintes lorsque, lui disparu, l'École n'aurait plus son initiateur, son premier guide. Il craignait peut-être que le sort de l'École centrale des Travaux publics, depuis École polytechnique, ne lui fût réservé ; car cette École, créée par la Révolution pour former des ingénieurs destinés aussi bien au service de l'État

qu'à celui de l'industrie civile, fut promptement militarisée et réservée exclusivement aux besoins de l'État. Rester en contact permanent et intime avec l'industrie privée, constituait pour lui un dogme. Aussi, en offrant l'École à l'État, eut-il le soin de stipuler qu'elle resterait autonome.

Cependant la personnalité civile n'a été accordée à l'École qu'en 1916. Installée, à sa fondation en 1829, dans l'ancien hôtel de Juigné, rue de Thorigny, au Marais, elle fut bientôt à l'étroit, et sa transformation devint une des préoccupations de Lavallée. Si actif et entreprenant que fût l'éminent fondateur de l'École, il trouvait sans doute la charge trop lourde, n'étant plus d'âge à se lancer dans une telle entreprise. La guerre de 1870-1871 vint retarder singulièrement la réalisation du programme d'installation d'une nouvelle École. Cependant le Gouvernement et la Ville de Paris s'intéressaient à la question. Celle-ci vendit à l'État le terrain, sur lequel était situé le marché Saint-Martin, ancien jardin des moines de l'Abbaye, en consentant un rabais de plus d'un million sur le prix estimatif, étant entendu que ce terrain serait absolument réservé et destiné à la construction de la nouvelle École, et que celle-ci garderait son autonomie financière. C'était en somme un cadeau de plus d'un million que la Ville faisait à l'École. De son côté, l'École qui avait, par une sage administration, constitué une importante réserve, prit une large part dans les frais de construction.

Bâtie, sur les plans de Demimuid et Denfert, l'École occupe un vaste rectangle limité par les rues Montgolfier, Conté, Vaucanson et Berthoud près du Conservatoire national des Arts et Métiers. De vastes bâtiments abritent tous les services, chaque étage correspondant à une année d'études. Inaugurée en 1884, la nouvelle École y a pris son entier développement. Après avoir traversé la grande guerre dont elle est sortie avec gloire, mais aussi avec tant de deuils, puisque 541 noms sont gravés sur le marbre du souvenir, elle a repris sa vie toute de labeur, prête comme toujours à fournir des cerveaux à l'industrie et aussi des soldats au pays.

LES TENDANCES ACTUELLES

L'École fonctionne ainsi qu'une industrie privée, comme une grande usine, ayant un véritable conseil d'administration

qui a nom « Conseil de l'École ». La seule différence avec un conseil d'administration, c'est que ses décisions concernant l'engagement de dépenses, les nominations dans le personnel et autres questions importantes sont soumises à l'approbation du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Grâce à son autonomie, l'évolution de l'École a suivi une marche régulière et, si les élèves y séjournent toujours trois années, les programmes et matières d'enseignement ont bien changé. La vie de l'École s'est elle-même peu à peu modifiée.

La quantité de travail que doivent fournir les élèves est considérable. Outre les cours et les travaux pratiques, ils ont à subir de nombreux examens, un par semaine, et à rédiger les mémoires techniques qui accompagnent leurs projets. A un tel enseignement doit correspondre une organisation spéciale, qui est d'autant plus délicate que le nombre des matières enseignées est lui-même plus considérable. Le plan d'enseignement présente une grande souplesse lui permettant de s'adapter d'une manière continue à l'évolution de l'industrie. Pendant longtemps en France, il y a eu un fossé entre les sciences pures et leurs applications, car c'est dans ces deux catégories que se classaient autrefois les connaissances scientifiques. Aujourd'hui, cette démarcation n'existe plus ; l'interpénétration de toutes les connaissances est telle qu'il n'est plus possible de faire cette distinction. Il en est résulté une répercussion profonde sur l'enseignement technique ; on n'assiste plus maintenant à ce douloureux spectacle de voir les savants de science pure dédaigner et parfois même mépriser l'application pratique. On n'est plus étonné de constater d'autre part la disparition du sourire sceptique avec lequel les industriels accueillaient les recherches purement scientifiques. Cette alliance des sciences pures et de leurs applications, prévue par les fondateurs de l'École polytechnique et de l'École centrale, est aujourd'hui en voie de réalisation : la guerre a précipité la solution, et c'est avec orgueil que nous constatons la justesse de vue des parrains de l'École, Dumas, Peclet, Olivier, Brongniart, Chaptal, Arago, Payen, Poisson, Laffitte, Thénard, Casimir Périer, qui ont guidé ses premiers pas, soit comme professeurs, soit comme membres du conseil de perfectionnement. Cette ligne toujours suivie, cette manière de voir pratiquée d'une façon constante, ont conduit l'École à son organisation technique actuelle.

Le régime de l'École n'a jamais changé depuis sa fondation : c'est l'externat, et cela malgré l'orientation toute récente qui doit faciliter la vie matérielle des élèves-ingénieurs. Les fondateurs ont essentiellement tenu à ne pas éloigner les jeunes gens de la vie civile et, tout au contraire, à leur permettre de se familiariser avec elle au cours de leurs études. C'est là une question de grande importance. Lancés dans la vie, la plupart du temps éloignés et isolés les uns des autres, ils doivent trouver en eux la confiance qu'ils ne pourraient conserver, s'ils se sentaient dépaysés dans les milieux où ils sont amenés à vivre. Quelque bon résultat que puisse donner le régime d'internat, lorsqu'il s'agit de former des militaires et même des fonctionnaires, il serait à craindre qu'en isolant l'élève du contact extérieur on amoindrisse son esprit d'initiative, qu'on affaiblisse ses qualités de lutteur qui seront plus tard ses meilleures armes industrielles : il faut éviter dans la vie de l'École toute atmosphère artificielle dans laquelle, trop souvent, les cerveaux ont tendance à se cristalliser, ce qui peut provoquer une sorte de déformation professionnelle.

La vie à l'École est nettement divisée en deux parties : les cours et conférences qui ont lieu dans la matinée, l'après-midi les travaux pratiques qui comprennent l'exécution de dessins, d'épures, l'étude des projets et les travaux de laboratoire.

L'enseignement *ex cathedra* peut être divisé en trois catégories de cours et conférences :

1° L'enseignement théorique, forte prolongation des classes de mathématiques spéciales, orienté vers les applications, ouvrant déjà des horizons sur la technique ; ce sont notamment : les cours d'analyse mathématique, de mécanique générale, de cinématique et géométrie descriptive, de physique générale, de thermodynamique et mécanique des fluides, de chimie générale, de géologie et minéralogie ;

2° L'enseignement de technique générale, que doivent posséder tous les ingénieurs à bonne culture ; il comprend spécialement les cours de résistance des matériaux, machines thermiques, physique industrielle, construction de machines, électricité industrielle, constructions civiles, constructions métalliques et béton armé, les leçons sur l'industrie automobile, les essais des matériaux, les usines électriques, les levées de plans, etc. ;

3° L'enseignement de technique spécialisée, dont la plus grande partie (environ 80 p. 100) est professée à tous les élèves ingénieurs et l'autre par spécialité. Ici, se trouvent notamment les cours de métallurgie, de mines, les cours des applications de la chimie, les cours de chemins de fer et de tramways; les leçons relatives à l'hydraulique, aux constructions navales, aux industries textiles, à l'industrie du papier, etc.

A ces chaires s'ajoutent quelques enseignements généraux dont certains, de création très récente, envisagent plus spécialement le côté économique et administratif des affaires : législation industrielle, économie politique, organisation des usines, comptabilité, salubrité et hygiène, etc.

Depuis quelques années, les travaux pratiques ont pris un grand développement : ils absorbent plus de la moitié des heures de travail et se rapportent à tous les cours professés à l'École.

Les laboratoires présentent actuellement l'une des plus belles et plus vastes organisations qui soient au monde. Les plus anciens sont ceux de chimie qui permettent à plus de deux cents élèves de travailler à la fois. Puis, viennent les laboratoires de géologie et de minéralogie, de mesures électriques, de physique industrielle (chaleur et froid), l'atelier des traitements thermiques, le laboratoire de physicochimie des alliages métalliques, le laboratoire d'essais des matériaux, l'atelier d'hydraulique, celui de machines thermiques, les laboratoires de chimie industrielle. Il faut citer tout particulièrement la vaste salle souterraine inaugurée le 23 mai 1925 par M. le Président de la République, qui comprend l'atelier de machines-outils et de machines à mouler, ainsi que le laboratoire d'électrotechnique avec station de transformation de courant. Cette salle a une longueur de 50 mètres sur 35 mètres de large et une hauteur de 7 m. 50.

Tous ces laboratoires ont pu être installés et richement dotés grâce à la souscription ouverte dans toute l'industrie.

Mais, à peine terminés, ils se trouvent à l'étroit dans les bâtiments actuels de l'École et de nouveaux besoins se font sentir. Grâce à la générosité de la fille d'un ancien élève dont l'École est légataire, un grand terrain se trouve disponible près de la gare de Lyon où s'élèvent déjà de nouvelles et importantes constructions. Les laboratoires de machines ther-

miques et hydrauliques y seront transférés et trouveront une place répondant à leur importance, tout en laissant une large réserve pour de futurs développements : laboratoire des huiles, hall de métallurgie, etc.

Les études et travaux des élèves sont sévèrement contrôlés par des examens hebdomadaires et des examens généraux. Tous les travaux concourent à l'établissement de la note finale qui donne droit au diplôme d'ingénieur des arts et manufactures ou au certificat d'études.

Ce programme, on le constate, est considérable, et laisse bien peu de loisir. Dès huit heures et quart, les élèves sont à l'amphithéâtre : toute la matinée est consacrée aux cours, à peine interrompus par quelques minutes de repos, afin d'éviter une trop grande tension d'esprit. A midi l'École ouvre ses portes et les élèves sont libres. Les uns vont prendre leur repas à l'extérieur; d'autres, très nombreux, préfèrent déjeuner à l'École même.

Les après-midi sont employés aux travaux pratiques. En dehors de l'École, et pendant les vacances, les élèves font des stages dans l'industrie pour prendre l'ambiance de l'usine et saisir le côté pratique de l'enseignement reçu à l'École. Tel est le point de vue intellectuel.

Mais il y a aussi le côté moral et par conséquent social. La sélection rigoureuse résultant des examens d'admission, la régularité dans le travail à l'École, les rapports permanents et intimes avec le corps enseignant, la camaraderie qui peu à peu prend naissance du contact des élèves entre eux, cette sorte d'auto-surveillance qu'ils exercent mutuellement et une discipline librement consentie constituent des facteurs fondamentaux. L'esprit de camaraderie, à l'exclusion de son sens péjoratif, se développe de plus en plus, et les institutions de solidarité prennent une grande importance sous une impulsion hautement morale.

La caisse de prêts des élèves en est la première et la plus intime manifestation. Elle vient en aide d'une manière délicate et discrète aux élèves peu fortunés qui ont besoin de soutien, en leur consentant des prêts d'honneur. Elle est pour eux une constante préoccupation. Aucune occasion n'est perdue pour l'enrichir, et tout sujet de rire ou de s'amuser constitue une source intéressante. Rire ? il le faut bien chez des jeunes gens

et qui sont Français. Fronder, plaisanter les maîtres, quel plaisir pour cette jeunesse lorsque, dans la revue annuelle, elle met sur la scène tous ses professeurs qu'elle respecte d'ailleurs profondément. La revue jouée sur une scène, dans un vrai théâtre qui constituera un des chapitres de l'histoire humoristique de l'École, est toujours un succès, je ne voudrais pas dire de littérature, mais d'humour, de gaieté et d'argent pour cette précieuse caisse de prêts. Il n'est pas jusqu'aux croquis d'amphis où s'exerce souvent la verve de quelques-uns d'entre eux, qui ne viennent contribuer à l'œuvre, croquis que plus tard retrouvent les anciens, avec combien de joie! La direction elle-même a toujours à cœur de favoriser un semblable état d'esprit, et elle prête généreusement son aide en organisant chaque année une kermesse ouverte à tous.

D'autre part, il y a très longtemps que, sur les indications de Lavallée, les centraux ont fondé l'Association amicale des anciens élèves destinée à aider et à rapprocher les membres de la grande famille centralienne. Depuis la guerre, la vie de notre association est devenue plus intense encore et d'autres organes ont été créés.

Par ce temps de cherté de vie, la direction s'est montrée très désireuse de faciliter aux élèves repas et logement. Pour ce qui concerne les repas, une organisation bien étudiée parvient à des résultats surprenants de bon marché et, pour ce qui est du logement, l'École même abrite actuellement soixante-dix élèves dans d'excellentes conditions, en attendant que soit terminée la construction de la maison des élèves qui s'élève boulevard Diderot.

L'École se fait ainsi aimer de ses élèves, et c'est toujours avec entrain qu'ils se dévouent pour elle.

A-t-elle besoin de laboratoires ? La Société des Amis de l'École se fonde, et la direction de l'École obtient de l'industrie les millions nécessaires pour édifier de nouveaux et magnifiques laboratoires.

S'agit-il de la vie des élèves, si difficile dans les conditions économiques actuelles, deux millions et demi de francs nécessaires seront rapidement trouvés pour construire la maison où ils pourront se loger dans d'heureuses conditions.

La vie morale aussi a ses besoins matériels, et il est indispensable pour maintenir un bon équilibre mental d'exercer

aussi bien le corps que l'esprit. Dans une école comme la nôtre où le travail intellectuel est intense, où la fatigue cérébrale est à craindre, les plus heureuses dispositions ont été prises pour y faire diversion.

Le club des sports, sous la haute et bienveillante direction d'un de nos plus jeunes et actifs professeurs, a su attirer l'attention par les succès obtenus dans les concours les plus divers, tir, natation, etc. En plus des sports qui peuvent rebuter certains élèves, la culture physique a été organisée à l'École : elle est obligatoire pour tous sans exception et graduée suivant leur aptitude physique. C'est non seulement un délassement pour eux, mais encore un véritable exercice de discipline et une occasion de réunir les élèves entre eux, de les rapprocher et de consolider cette camaraderie qui constituera plus tard un lien social et une force.

Et ce n'est pas là seulement, dans leur monde privé, que les centraux montrent leurs qualités morales et sociales. Ils ont su, il y a longtemps déjà, créer de toutes pièces la Société des ingénieurs civils de France, corps dont on connaît l'importance et l'influence dans notre pays. C'est à eux aussi qu'on doit la fondation du journal technique, *le Génie civil*, organe portant au loin la pensée française.

La diversité des professions exercées par les anciens élèves est le miroir de la culture générale qu'ils ont reçue. Dans toutes les branches de l'activité industrielle ainsi que dans toutes les parties du monde, on rencontre des centraux. L'on peut affirmer que, dans le passé, l'École a bien rempli sa fonction et répondu au but que s'étaient donné les fondateurs. Il serait fastidieux d'énumérer tous les services rendus par les centraux, et citer des noms, ce serait commettre forcément des oublis.

L'École a montré sa vitalité dans toutes les branches; elle a fourni un grand nombre d'ingénieurs de premier ordre ainsi que de très nombreux chefs d'industrie et, pour ne citer que quelques morts, nous rappellerons :

— Dans les chemins de fer, Mathias et Petiet, qui comptent au nombre des créateurs du réseau du Nord; Coffinet et Hallopeau, qui ont laissé des noms connus au P.-L.-M.

— Dans la métallurgie et les mines, Osmond, l'illustre créateur de cette science moderne, si fertile en applications, la physicochimie métallurgique; de Wendel et Jordan, auxquels

l'industrie métallurgique doit tant de progrès ; Wurgler et Couriot, dont les travaux dans les mines sont si connus.

— Dans l'industrie mécanique, Canet, l'un des fondateurs de l'artillerie moderne ; Sautter, dont les phares éclairent nos côtes ; Cail, l'un de ceux qui ont le plus fait pour l'industrie sucrière ; les Japy, les Farcot, les Kœchlin ; Mallet, dont le nom est lié au plus grand progrès de la locomotion.

— Dans l'industrie de la construction métallique, Polonceau, qui tout jeune s'est illustré par la hardiesse de ses nouveautés ; de Dion, Eiffel, dont la tour, les ponts et bien d'autres œuvres ont porté le nom dans toutes les parties du monde ; Contamin, qui a construit la Galerie des machines ; Moisant, Bodin, le créateur du viaduc de Viaur.

— Dans l'industrie de la chaleur, Thomas et Laurens, les premiers, établissent les bases de la construction des chaudières et sont suivis par Smet de Nayer, l'inventeur des chaudières à tubes, par Richemond, par Weyher. Les noms de Ser, Michel Perret, Grouvelle, s'attachent à l'industrie du chauffage.

— Dans l'industrie chimique, les grandes fabriques de papier ont été entre les mains des Montgolfier à Annonay, des Darblay à Essonnes, des Laroche-Joubert à Angoulême ; Lebon et Ellissen, qui ont joué un si grand rôle dans l'industrie du gaz ; Vogt, qui a été le directeur de la manufacture de Sèvres ; Poitevin, qui est l'inventeur du procédé de photographie à la gélatine.

— En électricité, Leclanché, le créateur de la pile universellement connue ; Monnier et Hospitalier, les initiateurs de la technique électrique.

— En architecture, Bourdais, qui construisit le Trocadéro ; Muller qui, notamment par ses études sur les produits réfractaires, concourut singulièrement à la création du procédé sidérurgique Thomas ; Demimuid et Denfert, à qui l'on doit la construction de l'École centrale.

— Dans la finance, Bischoffheim, le généreux donateur de l'observatoire de Nice.

— Dans la direction des grandes affaires : les Pereire, Honoré.

— Des professeurs tels que Comberousse, Callon, Gaudard, fondateur de l'École d'ingénieurs de Lausanne.

— Des victimes de la science comme Crocé Spinelli.

— Des publicistes comme Max de Nansouty.

*
* *

L'École centrale a aussi apporté son contingent dans d'autres branches des connaissances humaines, tels dans les sciences pures l'astronome Yvon Villarceau et Hautefeuille, initiateur de la reconstitution des gemmes, tous deux membres de l'Institut; dans les arts, Gruyer et de Geymuller, membres de l'Institut; en agriculture, Chevandier de Valdrôme et Marès, dont les travaux en viticulture font encore autorité.

Nous ne voudrions pas ne point citer deux de nos anciens, membres de l'Académie française : Maurice Donnay et François de Curel. Enfin si, comme l'a dit un illustre prédicateur, un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène souvent, il ne faut marquer nul étonnement en trouvant parmi les centraux des prêtres et même des évêques : le Supérieur actuel de la Chartreuse de Tarragone est un central. La carrière politique aussi, dans les opinions les plus diverses, a compté des centraux. Hier encore, l'un d'eux, que la mort nous a enlevé prématurément, était ministre de l'Intérieur.

Dans toutes ces fonctions, les centraux ont su montrer ce que vaut la culture générale et quelle base solide elle constitue, quelle que soit la carrière embrassée.

L'AVENIR

Ainsi cette culture générale a fait des hommes qui ont largement contribué à la gloire et à la richesse de notre pays.

Dès sa fondation, J.-B. Dumas en prévoyait l'évolution lorsqu'il disait : « *En harmonie avec l'esprit de nos institutions, on en sentira de plus en plus l'importance, à mesure que l'industrie française prendra de nouveaux développements et que son influence politique (économique) sera mieux exercée.* »

Ce qui était vrai, il y a près d'un siècle, l'est encore aujourd'hui. L'École doit tenir compte de toutes les nouveautés, de tous les plus récents progrès des fabrications, et s'adapter aux besoins. Elle est donc en voie d'évolution constante et c'est un sujet d'étonnement pour les anciens de ne pas retrouver, lorsqu'ils reviennent à l'École, l'organisation qu'ils y avaient laissée, car, dans l'intervalle, elle s'est modifiée. S'il n'en était pas ainsi, il serait impossible de comprendre la rapidité

avec laquelle les centraux sont devenus pendant la guerre, les uns fabricants de moyens puissants de destruction que d'autres centraux ont merveilleusement utilisés. La facilité d'adaptation rapide à des connaissances spéciales constitue la plus remarquable faculté résultant des procédés d'instruction de l'École.

Chaque jour la direction soutenue par son Conseil recruté non seulement dans le corps enseignant et parmi les anciens élèves, mais encore dans les grands corps de l'État et dans l'industrie privée, exacte représentation du monde industriel, veille au développement et apporte sans cesse des améliorations et des perfectionnements.

C'est ainsi que bientôt, comme nous l'avons déjà dit, de nouveaux laboratoires vont fonctionner boulevard Diderot, que la bibliothèque agrandie, modernisée, servira de centre de documentation pour les anciens élèves.

Des bourses de voyage permettront aux élèves, sortis de l'École, d'aller à l'étranger étudier ce qui s'y passe et y porter l'esprit français. Il y a là une question de la plus haute importance pour notre pays, et cette seule fonction d'échanges intellectuels suffirait à assurer la pérennité de l'École centrale.

Par suite du développement de plus en plus intense de la science de l'ingénieur, des demandes de plus en plus exigeantes de l'industrie, des cours post-scolaires, se rapportant à des questions spéciales, vont être créés. L'École poursuivra donc son enseignement bien au delà de la durée des études, et les anciens élèves trouveront à leur disposition un complément d'instruction, des laboratoires, une bibliothèque, une documentation. Les anciens élèves auront ainsi la possibilité, à certains moments, de se retremper dans le milieu qui les a formés, et d'y puiser de nouveaux et modernes enseignements.

D'ailleurs, nos laboratoires sont ouverts à tous les savants, à tous les industriels, quelle que soit leur origine, estimant que l'enseignement technique n'est pas limité par le mur de l'École et que le contact le plus intime doit être maintenu avec tous ceux qui le cultivent, le font progresser, en préparent l'évolution.

Ce souci d'adaptation aux tâches industrielles, le besoin d'hommes formés aux disciplines des méthodes pratiques, soustraits aux pensées abstraites sans portée ni utilisation immédiate, sont les guides sûrs de l'instruction à l'École.

Aussi le recrutement ne subit-il que d'insignifiantes fluc-

tuations, et le nombre des candidats au concours d'admission est toujours en légère, mais continuelle progression. Le rendement se tient aujourd'hui autour de 25 pour 100, c'est-à-dire que, sur quatre candidats, un seul voit s'ouvrir les portes de l'École.

Tous les milieux sociaux contribuent à la peupler, et ce serait une erreur de croire que cet établissement soit réservé aux privilégiés de la fortune. Certes, bien des élèves sont fils d'industriels, preuve manifeste des bénéfices que l'industrie retire de cette institution, mais bien plus nombreux ceux dont les pères sont de modestes fonctionnaires, des instituteurs, des ouvriers.

De grandes facilités sont, en effet, données aux jeunes gens pour rendre l'École accessible à tous : un tiers des élèves présents participent aux bourses et prêts d'honneur. L'une des plus grandes préoccupations de la direction actuelle est d'attirer l'élite capable d'utiliser l'enseignement donné, de manière à le monnayer plus tard au plus grand profit de notre pays. Elle s'inquiète aussi de faire rayonner l'esprit de l'École à l'étranger et, comme, par suite du niveau élevé des études, 5 pour 100 seulement des élèves sont de nationalité étrangère, elle a depuis peu facilité l'accès en acceptant des auditeurs libres.

En quel sens s'orientera l'École dans l'avenir, il est bien difficile de le dire; mais ce qui est certain, c'est qu'avec sa souplesse d'adaptation, elle se modèlera toujours sur l'économie de l'industrie, sur ses besoins, ses progrès, n'envisageant qu'un but, celui de former l'homme pratique armé d'une très forte culture générale.

Ainsi l'École, tout en conservant son caractère fondamental, évolue continuellement, cherchant à participer de la façon la plus intime à la vie économique du pays, continuant à concourir de toutes ses forces au développement scientifique et industriel de la France.

LÉON GUILLET.

L'INQUIÉTUDE DE L'ORIENT

X [1]

DEUX EXPÉRIENCES : L'IRAK ET LA SYRIE

AUTOUR DU GOLFE PERSIQUE

Pour descendre de Chiraz à la mer, j'ai suivi la piste de caravane qui court à travers les fameux *Kotals*, et que Gobineau et Loti ont décrite tour à tour. Un peu meilleure sans doute qu'elle n'était de leur temps, elle reste encore assez effrayante; mais quels admirables spectacles elle offre au voyageur! Amoncellements de rocs, qu'on dirait avoir été transportés par des géants; vastes plateaux étendant leur nudité entre deux énormes gradins de montagnes; rivières précipitant en cascade leurs eaux bleues dans des gorges profondes. Seul accident fâcheux : la rencontre d'une caravane. Car l'espace est si étroit entre le mur de roc et le précipice, qu'il faut toute l'adresse des caravaniers et leur longue habitude, pour livrer passage à la voiture, tout en évitant à leurs bêtes une chute mortelle. Les pauvres carcasses de chevaux et d'ânes qui jalonnent la route, et que les vautours ont nettoyées, démontrent que cette adresse même ne suffit pas toujours.

Lorsque les passes difficiles sont à proximité des villages, on trouve des équipes de paysans toutes prêtes à vous venir en aide. Dans le cas contraire, le chauffeur vous invite, d'abord à descendre, puis à pousser la voiture. Moyennant un peu de

Copyright by Maurice Pernot, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin — 1er octobre 1926 et des 15 janvier-15 février 1927.

patience et de bonne volonté, on parvient ainsi, avec une auto légère et suffisamment élastique, à effectuer le trajet en deux jours : là-dessus, il faut compter huit heures pour franchir les *Kotals*. Au sortir de chaque passe, on trouve le réconfort d'un verre de thé brûlant, aromatisé d'un citron si vert, que le souvenir seul m'en fait grincer les dents. Lorsqu'on arrive au sommet du dernier *Kotal*, on aperçoit, barrant la plaine, la longue et magnifique palmeraie de Daliki. Il n'est plus alors, pour arriver à Bouchir, que de traverser un vaste marécage sulfureux, infernal, dont les émanations provoquent tout ensemble la soif et la nausée.

On arrive à Bouchir la tête et les yeux remplis des images émouvantes et des magnifiques évocations du passé. Dès qu'on s'engage dans la ville, avant même de déboucher sur le port, on se trouve brutalement ramené à l'histoire la plus moderne. Les Anglais règnent ici en maîtres, politiquement et commercialement. Les rues sont pleines de Cipayes. Les magasins de la Douane regorgent de marchandises non britanniques, qui n'en sortiront que lorsque les stocks anglais seront épuisés. Le Consul-Résident, qui représente Sa Majesté le roi d'Angleterre et empereur des Indes, fait à peu près, dans le Golfe Persique, figure de vice-roi. C'est lui qui concentre tous les renseignements relatifs au monde arabe, car le va-et-vient est constant entre la rive persane et la rive arabique.

Cependant Bouchir est un mauvais port ; par temps calme, paquebots et cargos s'arrêtent à sept milles de la côte. Mais c'est de là que partent les caravanes pour remonter dans l'intérieur de la Perse. Lorsqu'on a vu, le long de la route, tant de caisses défoncées et de sacs en lambeaux, on hésite un peu à envoyer des marrons glacés aux amis qu'on a laissés en Perse, et l'on comprend que les Persans veuillent à tout prix établir entre le nord et le sud de leur pays une voie commerciale plus commode et plus sûre.

Un bateau anglais de la *British India S. N. Company* assure une fois par semaine le service postal entre Bombay, Bouchir et Bassorah. Le paysage qui se déroule au long des rives du Golfe et du Chat-el-Arab, fait apparaître d'une manière saisissante l'effort accompli dans cette région par les Anglais pendant et depuis la grande guerre. Mer grise et houleuse sous la mousson, qui bientôt se change en un immense

fleuve jaune et vert, tout cela, c'est la route de l'Inde, ce sont des eaux britanniques. Comme les fonds sont bas, on navigue à la sonde, et chaque deux minutes retentit à l'avant du bateau le cri rauque de l'Indien annonçant en anglais le nombre de pieds que la corde révèle...

Voici Abadan, le port de l'*Anglo-Persian Oil Co.* Il y a quelques années, c'était à peine un village : c'est une grande ville aujourd'hui. Pour y aborder, il faut passer au travers de toute une flotte de cargos, de dragueurs et de bateaux-citernes. De larges appontements supportent les réservoirs, auxquels aboutit directement la *pipe-line*, et d'où le pétrole invisible se déverse dans les bateaux. Des centaines de *tanks* peints en gris allongent leurs files régulières jusqu'aux limites de l'horizon. On peut leur préférer la merveilleuse palmeraie, qui naguère bordait ce rivage et qu'il a fallu détruire; pourtant ce paysage industriel ne manque ni de grandeur ni de puissance. Les autres bâtiments qu'on aperçoit sont des cités ouvrières, des écoles, des hôpitaux. La Compagnie a multiplié à Abadan les institutions philanthropiques, comme pour faire excuser les gains fabuleux qu'elle réalise, en laissant au bord du fleuve quelques bribes des richesses qu'elle arrache, un peu plus haut, à la terre persane.

Et voici Mohamarrah : c'est, pour les Anglais, la menace, et pour les Persans la grande espérance. Le port, ouvert sur un vaste canal, est d'un abord facile et se prête à tous les travaux. Le jour où la voie ferrée le reliera directement à Ispahan, à Téhéran et à la Caspienne, Bassorah et Bagdad ne seront plus, pour le transit entre l'Europe et la Perse, les relais inévitables. En attendant, c'est le grand calme. Le bateau anglais s'arrête au milieu du fleuve ; une petite chaloupe persane vient cueillir les passagers, les sacs de la poste et quelques ballots de marchandise. Le bâtiment qui nous croise est le premier sur lequel je n'aie pas vu flotter l'*Union Jack :* c'est un cargo de la compagnie allemande *Hansa Line*, qui vient de créer un service mensuel entre Brême et Bassorah ; d'ici quelques mois, cette ligne sera ouverte aux voyageurs, et les paquebots allemands, avant d'arriver au Golfe, feront escale à Anvers, à Malte et à Port-Saïd. Quant à nous, bien qu'une maison française ait encore de gros intérêts dans les pêcheries de perles de Bahrein, il semble que nous ayons abandonné complètement cette

région. Désormais le Golfe Persique, — avec son prolongement, le Chat-el-Arab, — est devenu, en fait, un golfe britannique. Toutes les îles du golfe sont aux mains des Anglais ou de leurs créatures. Le sultan de Bahrein, qui montrait quelque velléité de résistance, a été déporté aux Indes et remplacé par le plus imbécile et le plus docile de ses fils. Je songe avec un peu de mélancolie aux temps, qui ne sont pas si lointains, où des bateaux français parcouraient le golfe et remontaient le fleuve, promenant nos couleurs de la côte arabique à la côte persane, et jusqu'aux rivages indiens...

Enfin voici Bassorah, que j'ai peine à reconnaître. Un port outillé comme celui de Karachi : des quais interminables, d'immenses magasins, que desservent plusieurs voies ferrées. Mais tout cela est aussi mort qu'Abadan est vivant. On avait équipé Bassorah pour les besoins de l'armée en campagne. La guerre terminée en Mésopotamie, cette place connut encore quelques années d'activité : elle traverse aujourd'hui une crise assez grave, et qui risque fort de se prolonger. Je quitte le bord et monte en auto pour essayer de retrouver la ville d'autrefois. D'excellentes routes bitumées courent entre deux files de bâtiments militaires. « Tout ce que vous voyez ici date de la guerre, me dit mon guide. Ces routes ont coûté jusqu'à 17 000 livres sterling le mille. Pour aménager ces deux vastes cimetières, où dorment séparément des Anglais et des Indiens, on a acheté nos terrains, arraché nos dattiers. On a fait venir d'Europe le marbre de ces tombes. Pendant cinq ans, l'argent a coulé à flots sur ce coin de terre. Aujourd'hui il n'en reste plus. »

Bassorah a des magasins et des casernes à foison, mais n'a pas de gare. Quelques wagons indiens de vieux modèle stationnent au milieu du rail, en face d'une cabane de bois où un employé arabe distribue les billets. On roule à travers le désert, très lentement, pendant vingt-deux heures. Il advient qu'une tempête de sable retarde encore le convoi. Et l'on arrive à Bagdad aux premières heures du matin.

LES ANGLAIS A BAGDAD

Je n'avais pas revu Bagdad depuis 1912. Quel changement! J'avais laissé une ville arabe, je retrouve une ville anglo-indienne, ou peu s'en faut. Ce n'est plus Bagdad, mais « Baigh-

daid », comme prononcent les nouveaux occupants. La vieille cité des Califes a perdu son caractère singulier pour prendre une figure internationale. Les grands propriétaires, les gros marchands ne vous invitent plus à descendre le Tigre, un peu avant le lever du soleil, pour aller s'asseoir dans leurs beaux jardins de palmes, devant une petite tasse de café ou un sorbet à la neige. On ne croise plus le soir, sur le fleuve, ces *bélems* élégants chargés de musiciens et de dames, dont les *abas* multicolores mêlaient dans l'eau leurs reflets à ceux du soleil couchant. Aujourd'hui, le fleuve est sillonné matin et soir par des bateaux à moteur, dont les claxons déchirent l'air. Évanouie pour jamais, la belle silhouette de Bagdad silencieuse, s'endormant dans les voiles roses et verts d'un crépuscule sans fumée. Les usines, la lumière électrique et les flonflons des *dancings* ont détruit l'inoubliable féerie. Il reste un beau ciel, un beau fleuve, quelques jardins; mais Bagdad n'est plus la ville des Mille et Une Nuits.

En revanche, on circule plus aisément qu'autrefois dans des rues plus larges et moins encombrées d'immondices. La grande voie parallèle au fleuve, dont il n'existait que des tronçons, a été percée de bout en bout. Un nouveau pont, le *Maude Bridge*, a remplacé l'ancien, que les Turcs ont détruit. Çà et là, les traces de la guerre apparaissent encore, édifices écroulés, murailles noircies par l'incendie. Après quelques détours, j'arrive au Grand Sérail. Je reconnais la cour entourée d'arcades, où j'avais vu jadis Djemal Bey, le futur complice d'Enver et de Talaat, recevoir en grande pompe l'hommage problématique des chefs du désert. Il y a foule dans la cour et sous les portiques : le Sérail abrite aujourd'hui plusieurs ministères. Y trouverai-je celui de l'Instruction publique, où j'ai rendez-vous? C'est ce que je demande en anglais au premier passant. Et le premier passant me répond en français que les bureaux de l'Instruction sont assez loin d'ici, mais qu'il m'y conduira dans sa voiture. J'exprime mes remerciements et mon désir de connaître le nom d'un homme si obligeant. « Yassim Pacha, dit-il en me tendant la main. — J'ai donc l'honneur de parler au Premier ministre de l'Irak? — Non, je l'étais tout à l'heure, je ne le suis plus. Car je reviens du Palais, où j'ai prié Sa Majesté d'accepter ma démission. »

Ainsi j'arrivais à Bagdad en pleine crise ministérielle. Ce

n'était pas la première depuis que les Anglais y ont installé le souverain de leur choix, Faïçal, fils de Hussein, ancien Chérif de la Mecque et ancien roi du Hedjaz. On sait que le choix de Londres s'était porté d'abord sur un autre fils de Hussein, l'émir Abdallah, Faïçal étant appelé à gouverner le royaume syrien de Damas (mars 1920). La trahison de Faïçal obligeait bientôt les Français à occuper Damas et Alep, et à chasser le souverain (juin 1920). Sir Percy Cox, chargé d'organiser l'Irak, eut pour premier soin d'inviter le Nakib de Bagdad à former un Conseil d'État provisoire; il s'occupa ensuite de préparer la rentrée de Faïçal, que l'Angleterre ne voulait pas abandonner. Le *referendum* ouvert par sir Percy et habilement conduit par les agents britanniques ne pouvait manquer d'être favorable au candidat de Londres. C'est ainsi que l'ex-roi de Syrie devint roi d'Irak. Le 23 août 1921, à Bagdad, l'émir Faïçal ceignait solennellement sa nouvelle couronne.

Les débuts de son règne devaient être difficiles. Au nord du royaume, les irréguliers turcs multipliaient les attaques autour de Suleïmanié : à l'est, le sultan du Nedj, Ibn Séoud, menaçait une frontière mal définie et plus mal défendue. Une intrigue de palais, dirigée contre la domination anglaise, obligea le Roi à renvoyer cinq de ses ministres (mars 1922). Lorsque sir Percy Cox vit les chefs religieux sunnites, sur lesquels il s'appuyait, aller rejoindre les chefs chiites à Kerbela, et préparer d'accord avec eux la révolte des tribus, il n'hésita point à déclarer le Roi malade et à prendre lui-même le pouvoir. Jusqu'à la fin de septembre 1922, le commissaire anglais gouverna sans ministres. Après quoi, le Nakib de Bagdad fut invité encore une fois à former un cabinet. C'est avec lui que, le 10 octobre suivant, sir Percy Cox signa le traité d'alliance entre la Grande-Bretagne et l'Irak. Il fallait que cet acte fût ratifié par un Parlement. On fit des élections (décembre 1923 à février 1924). Le 26 mars 1924, Djafar Pacha, nommé premier ministre, apposa le sceau royal au bas d'un traité d'alliance un peu modifié et augmenté de quelques annexes. Le lendemain, le Roi ouvrit l'Assemblée. Le texte des accords, envoyé à Genève, y fut approuvé sans délai. Le 10 novembre 1924, il était ratifié par le Parlement de Londres; et, le 12 décembre suivant, par celui de Bagdad.

Dans l'intervalle, on avait rendu ses pouvoirs au roi Faïçal

et remplacé sir Percy Cox par sir Henry Dobbs (mai 1923). Des négociations plus ou moins heureuses étaient engagées avec les Turcs, avec les Kurdes, avec Ibn Séoud, avec les roitelets du Golfe Persique. A chaque instant des révoltes, des incidents de frontière arrêtaient ces pourparlers. A l'intérieur, la comédie parlementaire ne couvrait qu'à demi les mesures arbitraires, parfois violentes, auxquelles le gouvernement était obligé de recourir.

Dès que la grande révolte kurde du printemps de 1925 eut un peu diminué la pression turque sur la frontière du nord, les Anglais s'empressèrent de mettre un peu d'ordre dans les affaires intérieures de l'Irak, et dans les leurs. La Constitution, ou loi organique, fut approuvée par l'Assemblée et proclamée (mars 1925). Un accord fut conclu entre le gouvernement de l'*Anglo-Persian Oil Co.*, en vue d'assurer le dragage régulier des sables qui barrent le Chat-el-Arab et de permettre aux bateaux de remonter jusqu'à Abadan et Bassorah. Une convention de bon voisinage fut passée avec la Syrie. Enfin la société chargée d'exploiter les pétroles de Mossoul, la *Turkish Petroleum*, se fit accorder par l'Irak une garantie de concession.

Dans toutes ces négociations, Yassim Pacha, qui avait pris le pouvoir au début de 1925, s'était montré, sinon l'instrument docile du gouvernement anglais, du moins son collaborateur loyal et conciliant. Il venait de présider à des élections nouvelles, lorsqu'un différend éclata entre lui et ses collègues, au sujet du budget de l'armée. Le Roi et la Résidence s'employèrent vainement à retenir un homme dont les services leur avaient été précieux. Le hasard me le fit rencontrer au Grand Sérail, une heure après sa démission. Trois jours après, l'ancien ministre de l'Intérieur, Abdul Mouchir Bey, formait un nouveau cabinet.

MISS GERTRUDE BELL, OU LA FIN D'UN RÊVE

Pour exercer le mandat que lui avait confié la Société des nations, le gouvernement britannique recourait à un système imprévu : le système de l'alliance. Le traité qui l'avait consacré réservait à la Grande-Bretagne et à ses représentants, avec un droit de contrôle permanent et général, un certain nombre de prérogatives, mais laissait à l'Irak et à son gouvernement l'ini-

tiative et la responsabilité. Chaque ministre est assisté d'un conseiller anglais, ou *adviser*, dont il lui est assez difficile de ne pas suivre les suggestions. Le Haut-Commissaire britannique est muni d'un droit de *veto*, qu'il peut exercer, soit contre le choix d'un ministre, soit contre l'adoption d'un projet de loi. En fait, il exerce ce droit préventivement, et d'une manière assez discrète pour que l'amour-propre du peuple allié et de son gouvernement n'ait pas trop à souffrir. Les élections de mai-juin 1925 ont amené au Parlement une majorité favorable au régime établi : le contraire eût été plus surprenant.

Depuis le début de l'occupation, le nombre des fonctionnaires anglais est allé diminuant d'année en année. Mais celui des fonctionnaires proprement iraquiens n'a pas augmenté d'autant. En faisant la tournée des ministères et des administrations, je m'étonnai d'y rencontrer une aussi forte proportion d'Arabes d'Égypte et surtout de Syrie. Les Anglais m'expliquèrent que c'était la faute du gouvernement turc, qui, ayant trop longtemps négligé d'ouvrir des écoles en Mésopotamie, et surtout d'y faire enseigner l'arabe, avait laissé ce pays dans un état d'ignorance invraisemblable. Faute d'Iraquiens suffisamment instruits, on employait des Syriens et des Égyptiens. On avait eu aussi recours aux Indiens; mais les Arabes, qui les méprisent, leur rendirent la vie si dure, qu'il fallut bientôt renoncer à leurs services.

Un royaume d'Irak, un gouvernement de Bagdad, un traité d'alliance, était-ce bien cela qu'avaient voulu les politiciens de l'*India Office* et du *Colonial Office*, ceux dont l'influence avait suggéré ou imposé aux Alliés le démembrement de l'Empire ottoman et le partage fort inégal de ses provinces entre les vainqueurs ? N'avaient-ils pas fait un rêve plus grandiose et plus ambitieux, ces pionniers de l'idée anglaise qui, pendant de longues années, parcourant les pays arabes, vivant de la vie des tribus, suscitant, entre les grands maîtres du désert, tantôt l'accord désirable, tantôt la querelle opportune, se flattaient d'offrir bientôt à la couronne britannique un nouvel empire : l'empire arabe, en face de l'empire des Indes ? Les Arabes remplaceraient les Turcs, deviendraient la nation prépondérante dans le monde de l'Islam ; au calife ottoman de Stamboul succéderait le calife hachimite de la Mecque. Le grand chérif Hussein, acquis à la cause britannique, retiendrait, avec le

suprême pouvoir spirituel, la couronne du Hedjaz ; les autres régions de l'empire seraient divisées entre ses trois fils ; et l'Angleterre, maîtresse de plus d'une moitié de l'ancienne Asie turque, régnerait sans conteste sur les deux bords de la mer Rouge, comme sur les deux rives du golfe Persique.

Les auteurs de ce plan magnifique essuyèrent un premier échec à la Conférence de la Paix. Pour le colonel Lawrence, la déception fut si amère, qu'on le vit quitter brusquement l'hôtel de l'avenue du Bois, où il s'était installé aux côtés de Faïçal, son candidat, et rentrer en Angleterre, où il ne voulut plus être que l'historien désabusé de son rêve évanoui (1). Sa fidèle collaboratrice, miss Gertrude Bell, devait montrer plus de constance. Elle offrit ses services à sir Percy Cox, qui, dès son arrivée à Bagdad, lui attribua les fonctions de « secrétaire oriental ». Avec sir Henry Dobbs, sans exercer la même influence souveraine, elle occupait le même poste. Sur le champ de manœuvre, à la revue du nouveau corps des Cadets iraquiens, que passait le roi Faïçal, j'avais reconnu sa haute silhouette et son visage énergique, sous la petite ombrelle kaki. Le lendemain matin, j'allais frapper à la porte de son bureau.

La pièce était encombrée de paperasses, de fragments d'inscriptions et de débris d'architecture : car la secrétaire orientale du Haut-Commissaire était en même temps directeur du Musée arabe. Miss Bell était assise à sa table, entre un grand verre de lait et une boîte de cigarettes. Elle m'accueillit avec un empressement courtois. Nous parlâmes d'abord du passé et de quelques amis communs ; puis des événements de Syrie et des communes difficultés que rencontraient l'Angleterre et la France dans l'exercice du mandat. Un long silence, qu'elle rompt tout à coup en s'écriant :

— Au fond, les Arabes avaient raison. Nous leur avions promis l'indépendance. Vous faites semblant de la donner aux Syriens, pour la leur reprendre bientôt après... Laissez-moi dire. C'est de Syrie qu'est parti le mouvement de révolte. Sir Percy Cox était alors en Perse. Il a fallu réprimer durement. Cependant cette révolution de 1920 n'a pas été tout à fait inutile. D'abord, les grands chefs religieux, surtout les chiites, ont perdu la confiance du peuple et une bonne part de leur

(1) Cf. l'ouvrage publié à Londres, en novembre 1926, par Lawrence : *les Sept Piliers de Sagesse*.

prestige ; puis l'Irak a obtenu une autonomie que nous ne lui aurions peut-être accordée que plus tard.

« Mais quelles fautes nous avons commises, nous et vous ! Faire de la surenchère, presque de la démagogie, dans ces pays d'Orient ; agir en concurrents, en adversaires, au lieu de nous mettre d'accord et de concerter nos actions ! Lors de mon passage à Beyrouth, en 1922, j'ai longuement causé avec vos fonctionnaires. Leurs embarras sont à peu près les nôtres ; mais nous avons adopté, pour en venir à bout, des méthodes différentes. Nous avons marché vite en Irak, peut-être trop vite. Quand un système semble réussir, on est tenté d'en rendre l'application plus large et plus rapide. Vous observerez même quelques progrès. Avant la guerre, l'Irak me paraissait en retard de cent ans sur la Syrie. Aujourd'hui, la distance est déjà moindre. Nous avons multiplié les établissements d'instruction, ouvert des écoles de filles. La polygamie devient plus rare dans les classes aisées ; la femme jouit d'une condition meilleure et d'une plus grande influence sur l'éducation des enfants.

— Et la politique ?

— Vous devinez, répondit miss Bell, ce que peut être la politique chez un peuple comme celui-ci. Nulle préparation, pas de programme, pas de partis. Des noms, oui : nous avons le parti de l'Indépendance, le parti du Peuple, le parti de l'Événement. Mais cela ne veut rien dire. Lors des élections, le gouvernement choisit les candidats, après avoir consulté les *moutessarifs* (préfets). Ces candidats sont presque toujours élus, et ne représentent pas leur pays plus mal que d'autres. A la rigueur, on pourrait diviser l'Assemblée en deux fractions : les *modérés* soutiennent le régime actuel et approuvent le traité avec l'Angleterre, les *intransigeants* combattent l'un et rejettent l'autre.

— Les divisions religieuses, demandai-je, vous ont-elles causé beaucoup d'embarras ?

— Oui et non, répondit miss Gertrude. Vous savez qu'en Irak, Sunnites et Chiites sont à peu près égaux par le nombre. Les premiers ont la majorité dans le vilayet de Mossoul, les seconds sont prépondérants dans ceux de Bagdad et de Bassorah. Mais les Chiites qui, sous le régime turc, n'avaient pas d'écoles à eux et refusaient d'envoyer leurs enfants aux écoles sunnites,

manquent généralement d'instruction. Force a bien été pour le gouvernement de ne leur attribuer qu'une faible part des fonctions publiques. Ils ont protesté contre l'inégalité de traitement, ont suscité quelques désordres lors des dernières élections, puis se sont calmés.

— Le choix que vous avez fait de la maison d'Hussein n'était-il pas de nature à soulever certains mécontentements ?

— Je sais ce que vous voulez dire, répliqua l'Anglaise. Assurément, la personne d'Hussein n'était pas sympathique. Mais l'espoir de restaurer, grâce à lui, le Califat arabe avait suscité un véritable enthousiasme. Là-dessus les Turcs ont supprimé le Calife, personne n'y a plus pensé. C'est fini, ce qui est fait est fait.

Quelques jours après cet entretien, miss Bell m'invitait à dîner dans sa petite maison arabe; elle avait aussi convié un haut fonctionnaire britannique, Mr C..., et le commandant en chef de l'armée, Nouri Pacha. On parla Irak et Syrie; l'Anglais énumérait sans indulgence les fautes que nous avions commises et se taisait sur celles qu'il eût été facile de reprocher à son gouvernement. Après dîner, l'ayant pris à part, je me permis de lui en rappeler quelques-unes, celles du moins qui me semblaient communes à nos deux pays.

— Avant tout, interrompit sèchement Mr C., il faut voir le but. Or, étant donné le but, nous n'avions guère le choix des moyens. Si nous n'avions pas accepté le mandat sur l'Irak, ce qui est, j'en conviens, un pis-aller, il nous eût fallu occuper ce pays, y maintenir une armée formidable. Nous ne le pouvions pas. L'Irak nous coûte cher ; mais, puisqu'il faut que nous l'ayons! La méthode choisie n'est peut-être pas la meilleure, mais c'est encore la moins coûteuse.

Lorsque j'allai prendre congé de miss Bell, je compris que cette conversation lui avait été rapportée et l'avait un peu émue. Elle m'expliqua longuement qu'il ne fallait juger de l'opinion iraquienne, ni par celle de Bagdad, où il y avait un parti violemment anti-anglais, ni par celle de Mossoul, où dominait encore l'influence turque ; et qu'en somme la majorité éclairée du pays était favorable au régime actuel, qui d'ailleurs, à son avis, deviendrait de plus en plus libéral. La population aspirait surtout à la paix ; les Anglais étaient en mesure de la lui garantir. Elle trouvait un encouragement et

comme une récompense à ses efforts, dans la confiance que lui témoignaient un certain nombre de familles iraquiennes.

Et voici quels furent ses derniers mots : « Voyez-vous, cher monsieur, l'attitude que j'ai prise dans la question arabe m'a été inspirée, non par un sentiment, mais par un raisonnement. J'ai cru, je crois encore qu'il n'y avait pas d'autre moyen de donner à ce pays l'ordre et la paix, que celui-ci : un contrôle britannique qui tiendrait compte très largement des aspirations nationales arabes. » En était-elle vraiment persuadée? essayait-elle, en gardant son illusion, de garder sa foi? Quelques mois plus tard, miss Gertrude mourait à la tâche, dans sa petite maison de Bagdad. Elle avait vécu assez longtemps pour voir détrôner l'un après l'autre le roi Hussein et son fils Ali : la famille hachimite, principal instrument de l'influence anglaise, pivot du grand système que Lawrence et elle avaient patiemment élaboré, était bannie du Hedjaz; et sur le vaste horizon arabique se profilait l'ombre puissante d'un nouvel acteur, dont les deux Anglais, dans leurs calculs, n'avaient tenu que peu de compte : Ibn Séoud, sultan du Nedj, roi du Hedjaz et protecteur des Lieux saints de l'Islam.

L'AUDIENCE DU ROI FAÏÇAL

Deux fils d'Hussein règnent encore en pays arabe, sous le contrôle britannique : Abdallah, en Transjordanie, Faïçal en Irak. On sait comment ce dernier, tout en acceptant les subsides du gouvernement français, avait, sournoisement d'abord, puis avec un cynisme insolent, séparé sa cause de la nôtre. Depuis qu'il s'était installé au palais de Bagdad, il s'efforçait de rentrer dans les bonnes grâces de la France, qui ne mettait nul empressement à le reconnaître. Invité à m'entretenir avec lui, j'eus bientôt fait de comprendre qu'il était aussi résolu que moi à éviter certains sujets de conversation, mais en même temps fort désireux de donner à un Français quelques marques de bonne grâce et d'intérêt. Les multiples ressources d'une grande séduction naturelle, d'une admirable souplesse d'esprit et d'une culture étendue lui rendaient la tâche assez facile.

Nous parlâmes longuement de la question du Califat. Le roi Faïçal inclinait vers une solution qui ne séparât point, dans le

Calife, l'autorité spirituelle du pouvoir politique : comme le roi Fouad, il était partisan du calife-monarque, et apparemment pour les mêmes raisons.

— Un calife, me dit-il, n'est pas un Pape. Il y a dans ce pays, depuis des siècles, un représentant du pontife romain : c'est le délégué apostolique. Son rôle, tout spirituel, consiste à maintenir l'union entre les communautés chrétiennes et le Saint-Siège. Tout le monde l'aide, nul ne le soupçonne de mauvais calcul ou d'arrière-pensée. Croyez-vous que le représentant du calife auprès de telle nation musulmane inspirerait une confiance égale? Ne serait-il point tenté d'user de son pouvoir et de son influence pour exercer une action politique, peut-être même pour favoriser les desseins de quelque puissance étrangère? Si prudent qu'il fût, il n'échapperait pas aux soupçons.

A son tour, le Roi m'interrogea sur les musulmans de l'Inde et en particulier sur Mohammed Ali, qu'il avait rencontré naguère en Italie, puis à Londres.

— Mohammed Ali nous a reproché très amèrement, à mon père et à moi-même, de nous être rangés du côté des Anglais. Je lui ai répondu : et vous? N'est-ce pas avec des musulmans indiens que les Anglais ont conquis la Mésopotamie et la Syrie? Encore avions-nous une excuse que vous n'aviez point : il s'agissait pour nous de secouer le joug ottoman, supporté depuis des siècles, et de reconquérir notre indépendance. Au lieu de recueillir des fonds pour la restauration du Califat, les musulmans indiens feraient beaucoup mieux d'ouvrir des écoles et d'assurer à leurs enfants l'instruction, sans laquelle ils ne peuvent tenir aucune place dans la vie publique de leur pays.

« La religion, chez nous, doit être à la base de tout enseignement. C'est pourquoi j'ai commencé par réorganiser à Bagdad la faculté de théologie. Mais nous voulons une religion éclairée, large, tolérante, conforme à l'esprit moderne, comme d'ailleurs à la tradition arabe. L'intransigeance et le fanatisme religieux sont en Irak des importations persanes, qui ont perverti nos Chiites. Je lutte de mon mieux contre cette influence : je veux que Kazmein, Kerbela, Nedjef (1) cessent d'être des centres de fanatisme, pour devenir des foyers de culture et de piété. Je sais que vous avez longuement visité nos

(1) Les villes saintes des Chiites en Irak.

écoles, causé avec nos professeurs et avec nos cheiks. Vous avez pu constater vous-mêmes certains progrès. Vous en trouverez de nouveaux à votre prochain voyage..., pour peu que quelques voisins trop remuants, au nord et à l'est, nous laissent la liberté de les accomplir.

L'IRAK ET LA PERSE

La menace turque, l'hostilité persane, c'était, pour le roi Faïçal et pour ses protecteurs anglais, un double sujet d'inquiétude. Le gouvernement de Londres tenait alors la Turquie en respect, d'une part, grâce à des séditions kurdes qui éclataient périodiquement avec une opportunité merveilleuse, de l'autre par la vague menace d'un débarquement italien sur la côte d'Adalia. Mais la Perse !...

Le jour où l'Angleterre a mis la main sur la Mésopotamie, un nouveau sujet de querelle a surgi entre l'Orient et l'Occident : la question des Lieux Saints chiites. Nedjef et Kerbela représentent pour les sectateurs d'Ali à peu près ce que sont pour les musulmans sunnites Médine et la Mecque. Chaque année, des milliers de Persans se rendaient en pèlerinage aux tombeaux d'Ali et d'Hussein; les plus riches d'entre eux transportaient à grands frais jusqu'à ces lieux sacrés les ossements de leurs morts, qu'ils enterraient tout près des Imans. La caravane funèbre traversait Bagdad au petit jour : longues files de chameaux, que guidaient des hommes vêtus de blanc, et au flanc desquels ballottaient les cadavres, ficelés dans des tapis. On ne voyait plus aujourd'hui ces processions dans Bagdad.

Dès que fut constitué le royaume d'Irak, sous mandat britannique et au profit d'une famille vendue à l'infidèle, le gouvernement persan s'était empressé d'interdire le passage de la frontière aux pèlerins et à leurs morts. Premier acte d'un boycottage qui devait bientôt s'étendre à d'autres articles plus commerciaux. Dans le même temps, les moullahs chiites de Mésopotamie prêchaient la guerre sainte contre l'Angleterre et son suppôt le roi Faïçal. Il fallut expulser les plus turbulents qui, bien entendu, allèrent chercher refuge en Perse, où on les accueillit avec les plus grands honneurs et d'où ils continuèrent leur propagande.

Peu à peu, ce mouvement s'apaisa : les moullahs séditieux

rentrèrent en Irak et la frontière s'entr'ouvrit aux pèlerins (mai-juin 1924). Mais entre les deux pays, les relations sont demeurées fort tendues. On peut dire qu'avant la grande guerre, la Mésopotamie vivait en grande partie de la Perse. La principale ressource de cette vaste contrée, ce n'était, ni les céréales de Mossoul, ni les dattes de Bassorah, mais le transit des marchandises qui allaient vers la Perse ou en provenaient. C'est ce transit qui faisait de Bagdad une des villes les plus riches de l'empire ottoman, et l'une des grandes places commerciales de l'Orient.

Or, les Persans ont résolu de supprimer cet intermédiaire parasite. Déjà, dans la mesure où ils le peuvent, ils acheminent leurs marchandises vers Bouchir, et l'activité de Bassorah s'en trouve diminuée d'autant. Mais Bouchir est mal outillé, et d'accès difficile. Mohamarrah, sur la rive persane du Chat-el-Arab, offre à la navigation et au commerce des conditions plus favorables. A demi abandonnée depuis la décadence de Chuster et de Dizfoul, cette petite ville est en train de renaître : elle sera demain le point terminus d'une grande voie ferrée.

En attendant, le boycottage de l'Irak profite surtout au commerce russe. La Russie bénéficiait déjà, pour l'importation des sucres, d'une situation privilégiée. Alors que les autres puissances ont accepté, à la suite de l'Angleterre, le tarif douanier de 1920, l'Union soviétique continue à jouir du tarif de 1903, dont les agents russes, au temps de leur toute-puissance, dictèrent les conditions. La différence entre les deux tarifs est à peu près d'un *kran* par *batman* (1). Lorsque le gouvernement persan voulut établir de nouveaux impôts sur le sucre et le thé, il rencontra de la part de Moscou une vive résistance. Les impôts furent votés; mais les Russes n'avaient pas attendu leur entrée en vigueur pour introduire la marchandise, et les magasins d'Enzeli et de Recht continuèrent d'approvisionner la Perse à des prix défiant toute concurrence. L'importation des sucres français et belges qui atteignait en moyenne 50 000 sacs par mois, fut brusquement interrompue. Les commerçants de Bagdad, qui servaient d'intermédiaires, subirent le contre-coup de ce changement.

Le sort de Bagdad et de Bassorah est, pour une grande part,

(1) Le *kran* vaut de 7 a 8 pence; le *batman* équivaut à 3 kilogrammes environ.

entre les mains de la Perse. Il en a toujours été, il en sera toujours ainsi. D'où l'effort des Anglais pour mettre fin à une guerre économique dont l'Irak fait les frais, et pour obtenir du gouvernement persan qu'il reconnaisse officiellement l'existence du nouveau royaume et la souveraineté de Faïçal.

LES CONDITIONS ACTUELLES DE L'IRAK

Contrairement à ce qu'elle a fait en Égypte, l'administration britannique, en Irak, a consacré tous ses soins et une grande partie de ses ressources à l'instruction publique et à l'armée. Les sommes inscrites officiellement au budget de la guerre représentent 50 pour 100 du total des recettes : il semble qu'en fait cette proportion ait été souvent dépassée. Il a fallu défendre l'État iraquien contre les incursions turques, protéger du côté de la Perse une frontière étendue et difficile à défendre, surveiller le désert, réprimer un peu partout de furieuses révoltes. Les opérations de police se sont parfois développées en véritables expéditions militaires, et les avions de bombardement ont laissé, dans le nord du pays, des traces si sanglantes et des souvenirs si terribles, qu'un siècle ne suffira point à les effacer. Mais le pays, dans son ensemble, connaît aujourd'hui un ordre et une sécurité dont jamais il n'avait joui.

Le progrès est encore plus sensible en ce qui concerne l'instruction. Les statistiques de l'empire ottoman révèlent l'abandon dans lequel les Turcs avaient, à ce point de vue, laissé la Mésopotamie : le vilayet de Bassorah était plus pauvre en écoles que les vilayets orientaux de Van et de Bitlis; celui de Bagdad n'était guère mieux doté. D'autre part, les institutions étrangères étaient bien moins nombreuses en Irak qu'en Syrie. Le nouveau gouvernement a commencé par ouvrir des écoles primaires : en quatre ans, la population scolaire a plus que doublé. On m'a montré quelques collèges secondaires et une bonne école d'arts et métiers. L'Université, lors de mon passage à Bagdad, ne comprenait encore qu'une Faculté de théologie, une école d'ingénieurs et une école de droit médiocre. L'école de médecine a été inaugurée à la fin de 1926. Les sujets les plus brillants sont envoyés, soit au Collège américain de Beyrouth, soit dans les universités d'Europe et d'Amérique, pour y achever leurs études. Bref, l'Angleterre a fait un grand

effort pour améliorer l'état intellectuel et moral des populations confiées à ses soins.

On n'en saurait dire autant des conditions matérielles. Elles m'ont paru, un peu partout, et surtout dans les villes, très inférieures à celles que j'avais observées il y a quinze ans. J'ai déjà dit dans quel état de désarroi j'avais trouvé Bassorah. A Bagdad, c'était le calme plat, sinon le marasme. Il suffit de rappeler que 85 pour 100 des marchandises qui passaient par cette place étaient destinées à la Perse ou en provenaient. Ces marchandises prenaient désormais une autre voie : aussi voyait-on se multiplier les faillites et les ruines. A Mossoul, deux années de sécheresse avaient durement éprouvé la population agricole : le vilayet, qui d'ordinaire exportait des céréales, avait dû, pour nourrir ses habitants, acheter du blé aux Indes. L'incertitude de la situation politique arrêtait toute transaction. Partout on maudissait la Perse, quelquefois la Turquie, plus souvent l'Angleterre.

A ces causes visibles de malaise s'en ajoutaient d'autres, moins apparentes, qui me furent révélées par un grand commerçant de Bagdad.

— Avant l'arrivée des Anglais, m'expliqua M. C., la spéculation était ici totalement ignorée. Elle ne s'exerçait pas sur les marchandises, puisque nous n'avons pas de Bourse de commerce; encore moins sur les valeurs. Au début de l'occupation, les variations des changes nous ont fait spéculer, pour ainsi dire, à notre insu. Après quoi, le goût est venu : on a joué ici sur le mark, puis sur la roupie et sur la livre, enfin sur le franc français. Les banques se sont largement prêtées à ce jeu dangereux. Avant la guerre, il n'y avait ici que la Banque ottomane : nous avons vu s'ouvrir des succursales de la Banque impériale de Perse, de l'*Eastern Bank*, et voici qu'on annonce l'ouverture d'un quatrième établissement. Nous aurons quatre banques, et nous n'aurons plus d'affaires.

« Un monopole de fait, sinon de droit, est établi sur toutes les entreprises, au profit des Anglais. Or de quoi veut-on que nous vivions? Puisque le commerce ne va plus, il faut que nous cherchions d'autres moyens de vivre : on nous les enlève. L'introduction de la roupie indienne avait déjà bouleversé notre marché; la stabilisation de cette monnaie à 1 sh. 6 va le mettre

complètement à la merci des importateurs britanniques. Cependant nous avons plus que jamais besoin de capitaux étrangers. Comment viendraient-ils s'employer dans un pays dont la monnaie est soumise à tous les hasards de la spéculation, à toutes les fluctuations de la politique ? Les Anglais ont permis à l'Égypte de créer une monnaie autonome, la livre égyptienne : pourquoi ne le permettent-ils pas à l'Irak ? Officiellement, on nous a imposé la roupie, le papier indien ; en fait, dans le pays, les trois quarts des petites transactions se font sur la base de l'or, en livres turques. Pour éliminer le papier turc, qui était ici en abondance, le Haut-Commissaire a dû confier à la Banque ottomane le soin de le recueillir, en lui permettant de l'échanger, pour ses clients, contre des valeurs d'arbitrage cotées à Londres et à Paris.

« Une monnaie étrangère et instable, une circulation insuffisante, un marché en désarroi, des entreprises monopolisées : voilà les conditions dans lesquelles nous travaillons aujourd'hui. Avouez qu'elles nous sont nettement défavorables.

Les entreprises auxquelles avait fait allusion le marchand de Bagdad ne me semblèrent point très nombreuses : exploitation des pétroles, plantations de coton, irrigation, et quelques travaux publics. Au moment de quitter Bagdad, j'y vis débarquer M. de Bock et ses ingénieurs, chargés par la *Turkish Petroleum* de reconnaître le terrain. On évaluait alors à trois ans la durée des travaux préparatoires ; dans la région de Mossoul, il fallait attendre, pour commencer la prospection, que la frontière eût été définitivement tracée. La culture du coton avait à peu près pour limites celles de la *Concession Asfar*, dont le barrage de la Dyiala assurait l'arrosage. La concession est exploitée par une société anglo-iraquienne, dont les actions, peu recherchées à Londres en 1925, m'ont paru l'être moins encore à Bagdad. Quant aux irrigations, j'eus la surprise, en parcourant le pays, de trouver complètement suspendus les travaux entrepris jadis par sir William Wilcox pour le compte du gouvernement turc, et qu'en 1912, j'avais vus fort avancés. Quand je demandai les raisons de cet abandon, on me répondit que le pays n'était ni assez peuplé, ni assez riche pour tirer de l'opération un parti suffisant. On remettait donc à des temps meilleurs la poursuite d'une entreprise qui, dans la pensée de son créateur, devait bientôt rendre à la Mésopotamie sa fertilité et sa richesse d'autrefois.

Peut-être faut-il chercher à la réserve des Anglais une cause plus profonde. Selon le plan gigantesque conçu par lord Curzon, la Grande-Bretagne devait s'assurer les sources du Tigre et de l'Euphrate, comme celles du Nil et de l'Indus. En lançant les armées de Constantin à la conquête de l'Anatolie, les Anglais n'eurent-ils pas pour but principal la réalisation de ce dessein? L'entreprise échoua : la politique anglaise des « grands fleuves » s'en trouva compromise. Il fallut se rabattre sur les « grands affluents », formule plus modeste, et pourtant incertaine : car précisément cette partie de la vallée du Tigre, où le Grand Zab et le Petit Zab viennent grossir les eaux du fleuve, était comprise dans la zone contestée du vilayet de Mossoul. Avant que ne fût réglé le litige entre l'Irak et la Turquie, il ne pouvait pas plus être question d'un vaste plan d'irrigation que d'un aménagement des régions pétrolières aux fins d'exploitation.

L'accord d'Angora (5 juin 1926) a résolu le problème de Mossoul conformément aux vœux britanniques : la zone du pétrole et le carrefour des routes de Perse sont compris dans les limites de l'Irak. Le territoire de Mossoul, abandonné sans raison par les Français, cédé par les Turcs sous la double menace d'un débarquement italien et d'un boycottage financier, est tombé aux mains des Anglais. Cependant les sources des deux grands fleuves leur échappent encore, et c'est pourquoi, sans doute, ils n'envisagent point, pour le moment, en Mésopotamie, un système de travaux hydrauliques comparable à celui qu'ils ont établi en Égypte. Installés à Bagdad, les Anglais ont déclaré qu'ils ne pouvaient y rester sans occuper Mossoul; nantis de Mossoul, ils jugeront peut-être que Diarbékir leur est indispensable. Les verrons-nous remonter ainsi le cours du Tigre jusqu'au point que lord Curzon voulait atteindre? L'avenir nous l'apprendra, mais le présent est assez édifiant pour faire éclater aux yeux les moins avertis l'erreur des hommes politiques français qui, ayant résolu de planter notre drapeau en Syrie, ont laissé Mossoul leur échapper, sans voir qu'aujourd'hui comme aux temps anciens, la possession ou la libre disposition de la côte syrienne tire en grande partie sa valeur de la route millénaire, de la grande transversale qui réunit les plateaux d'Iran à la Méditerranée.

La Route Royale, construite par Darius le Grand entre Sardes

et Suse, passait le Tigre à Ninive, c'est-à-dire à Mossoul; et c'est encore à Ninive qu'aboutissait la grande voie gréco-romaine qui, partant d'Éphèse et descendant sur la Cilicie par le défilé du Taurus, desservait Édesse (Ourfa) et Nisibine. La route commerciale décrite par Ptolémée, dite route de la Soie, débouchant des plateaux de l'Asie centrale sur Bactres, traversait le nord de la Perse, et franchissait le Tigre à la hauteur de Mossoul pour aboutir à Antioche. Voilà ce qui fit de tous temps la fortune de la Syrie. Avec quel soin les Romains avaient garanti la continuité de cette route précieuse, les ruines grandioses des forteresses qui protégeaient les ponts de Hassan-Kef et de Pir-i-Bafit sont encore là pour l'attester. Possesseurs de Mossoul et de Bagdad, les Anglais exploiteront la route du sud et empêcheront celle du nord de se rouvrir. Or la route du nord, passant par Alep, arriverait à Alexandrette, à Tripoli, à Beyrouth; celle du sud aboutit presque nécessairement à Caïffa. C'est vers ce port, dont l'équipement va grand train, qu'afflueront demain, avec les marchandises destinées à l'Asie moyenne ou en provenant, les pétroles du nord de la Perse et de la Mésopotamie. Dans tout cela, il est, à la vérité, beaucoup moins question de la prospérité de l'Irak et de ses progrès, que des convenances politiques, militaires et économiques de la puissance qui l'occupe...

DE BAGDAD A BEYROUTH

Déjà à Bouchir, puis à Bagdad, les Anglais m'avaient répété sur tous les tons : « Vous ne pourrez pas atteindre Beyrouth par la route du désert : les révoltes de Syrie l'ont rendue impraticable et dangereuse. » Je ne m'embarquai pas moins, le 5 octobre 1925, dans une des confortables limousines qui assurent aujourd'hui le service des voyageurs entre les deux capitales. A peine sortie de Bagdad, la piste s'engage franchement dans le désert. On roule à bonne allure sur le sable durci, et j'ai tout juste le temps de reconnaître au passage les étapes où, il y a quinze ans, voyageant à cheval, j'avais passé des nuits peu confortables, mais qui, dans mon souvenir, restent délicieuses. Aussitôt passé l'Euphrate, je retrouve le pauvre caravansérail de Feloudja, puis les murs blancs de Rhamadi, et bientôt les beaux jardins de Hit, offusqués par les fumées

épaisses qui s'échappent des fours à bitume. Les voitures ne s'arrêtent que plus loin, à Koubeïça, pour la nuit.

Le lendemain matin, à quatre heures, on repart. Aurore maussade, qui rougit à peine un ciel bas et chargé de nuages. Courte halte à la frontière, au sud-ouest d'Abou-kemal, devant le dernier poste iraquien. Des Bédouins maigres et affamés s'approchent des voitures et recueillent avidement les reliefs de notre déjeuner. Une femme entr'ouvre son manteau noir, et nous montre en souriant tristement son bébé mort, un squelette! Vers midi, notre convoi croise celui qui vient de Beyrouth. Chauffeurs et passagers s'interrogent : rien à signaler; leur traversée fut aussi calme que la nôtre. Cependant, par précaution, les deux auto-mitrailleuses qui ont escorté les voitures parties de Beyrouth, accompagneront les nôtres, ce soir jusqu'à Palmyre, et demain jusqu'à l'entrée de Damas.

Je songe avec amertume à ma petite caravane d'autrefois, traversant tranquillement ce désert sous la protection très aléatoire de deux *zaptiés* turcs, dont le moindre souci était de veiller sur elle. En vingt-quatre jours de route, nous avions eu deux alertes, impressionnantes, mais inoffensives. Un jour, des cavaliers bédouins, arrivant au grand galop comme pour nous couper la route, avaient réclamé un modeste droit de passage; un autre jour, à la traversée d'un campement de nomades, on nous avait confisqué une caisse de sucre, destinée, paraît-il, à la femme d'un cheikh, gravement malade. Et c'est tout. En revanche, quel accueil sous les tentes bédouines, à côté desquelles nous installions bonnement la nôtre, surmontée d'un pavillon français! France, Napoléon, ces deux mots, plus ou moins écorchés, revenaient à chaque instant sur les lèvres de nos hôtes. Récits interminables autour des feux allumés pour la nuit, chansons et danses guerrières; au départ, échange de cadeaux, promesses d'éternelle amitié; et pour nous faire honneur, quelques cavaliers nous accompagnaient jusqu'aux limites du territoire de leur tribu.

Fini, tout cela! Aujourd'hui on roulait entre deux autos-mitrailleuses, sur une piste dont le Bédouin n'approchait plus qu'avec de mauvais desseins. De temps en temps, nous croisions une patrouille de spahis. A la première halte, le jeune capitaine qui commandait notre convoi, — un beau soldat français, — me raconte tristement l'assassinat d'un camarade, survenu, il y

a quelques jours, au lieu même où nous étions arrêtés. Entre la frontière iraquienne et Palmyre, entre Palmyre et Damas, une surveillance rigoureuse de la route était devenue nécessaire; et, si bien qu'on l'assurât, elle ne suffisait pas toujours à prévenir le pillage et le meurtre. Est-ce que les tribus avaient faim, la sécheresse ayant décimé leurs troupeaux? Ou se vengeaient-elles sur ceux qui, bousculant des habitudes éternelles, osaient leur disputer l'empire du désert?

On approche de Damas, l'escorte fait demi-tour. Nous entrons dans la ville au moment où le soleil disparaît derrière la montagne de Salyhié. Damas est morte, ses rues sont muettes, ses grands cafés déserts. Le temps de dîner et nous repartons. Il n'y a pas de lune; nous parcourons dans la nuit, à grande allure, la belle route de montagne qui joint Damas à Beyrouth. Les innombrables villages accrochés aux pentes du Liban se révèlent par mille lumières scintillantes. Un léger accident nous arrête à Choumra, villégiature assez réputée. L'hôtelier se plaint : les étrangers ont eu peur, ils ont abandonné le Liban. Même refrain à Aïn Sofar, d'où s'aperçoivent déjà les feux de la ville et du port. Après deux jours et demi de voyage, nous arrivons sans encombre à Beyrouth.

LA SYRIE ET LA FRANCE

Faut-il rappeler ici des événements qui sont encore dans la mémoire de tous les Français? Au mois d'octobre 1918, les Anglais occupaient provisoirement la Syrie et installaient l'émir Faïçal à Damas et à Alep. En dépit de l'accord Sykes-Picot, on poursuivait encore à Londres l'idée d'un empire arabe. Les comités syriens d'Égypte et d'Amérique protestèrent avec véhémence, dénonçant l'injustice et le danger d'une équivoque qui, malheureusement, devait être longue à dissiper : les Syriens n'étaient pas des Arabes; s'ils parlaient la langue de ceux qui jadis les avaient soumis, si même une partie d'entre eux avaient adopté la religion des conquérants, ils ne s'étaient jamais confondus avec eux, et ne voulaient pas voir aujourd'hui la Syrie devenir une province de quelque grande Arabie (1). Ému

(1) « Les Syriens sont les descendants des anciens Araméens. Les peuples des conquérants de la Syrie se sont fusionnés avec la population indigène, mais ne l'ont point absorbée : ainsi les Macédoniens les Séleucides, les Romains, et en

de ces clameurs, le président Wilson envoie une commission d'enquête qui poursuit ses travaux, plutôt mal que bien, sous l'œil des autorités d'occupation. Enfin, au mois de novembre 1919, Paris obtient de Londres que les troupes britanniques évacuent la région qui doit ressortir à notre mandat.

Le 22 novembre, le général Gouraud arrive à Beyrouth, en qualité de Haut-Commissaire. Le 7 mars suivant, Faïçal, à Damas, se fait proclamer roi de Syrie. Nos troupes occupent la côte et le Liban : de l'autre côté de la montagne, de la Békaa jusqu'à Alep, tout le pays est au pouvoir du souverain arabe que protègent les Anglais. Des incidents surgissent, on négocie; Faïçal prend des engagements, les renie. Enfin, le 14 juillet, le général Gouraud envoie un *ultimatum* au roi de Damas; Faïçal résiste, les troupes françaises bousculent son armée, entrent à Damas, d'où elles remontent, sans rencontrer grande résistance, jusqu'à Alep (juillet 1920).

A la formule britannique de l'unité syrienne, — ou plus exactement de l'unité syro-arabe, — la France crut devoir opposer un système plus conforme aux vœux des diverses populations. Les Libanais chrétiens ne voulaient à aucun prix être englobés dans un État musulman; les Alaouites et les Druses, invoquant leur autonomie religieuse et leurs traditions particulières, réclamaient pour leurs territoires un régime spécial. On donna satisfaction à tout le monde en créant quatre États. Beyrouth devint la capitale de l'État du Grand-Liban; les Alaouites formèrent une province autonome; le reste de la Syrie fut réparti entre l'État d'Alep et celui de Damas. Le morcellement, sans doute, n'était pas arbitraire, il répondait aux exigences de certains particularismes religieux ou féodaux, mais il allait à l'encontre d'une aspiration plus raisonnable et plus féconde : l'aspiration du peuple syrien à l'unité. Démesurément amplifié, le Grand-Liban coupait de la mer les États de l'inté-

dernier lieu les Arabes et les Turcs. On sait qu'une partie de la population indigène, pour des motifs qu'il n'est guère besoin d'indiquer, a embrassé la religion du peuple conquérant. Mais la diversité de religion n'implique pas la diversité de race, et la physionomie des Syriens, à quelque religion qu'ils appartiennent, indique *certainement* l'identité de leur race. » *Documents d'Orient*, février 1926, p. 7. — Ces lignes ont été écrites par un grand savant et un grand ami de la France, Sa Béatitude Ignace Ephrem II Rahmani, patriarche syrien-catholique d'Antioche. Que ne les a-t-on fait apprendre par cœur à tous les fonctionnaires français destinés à la Syrie !

rieur, où se trouvent les principaux centres du commerce et de la production. Bientôt après, le Grand-Liban devait être isolé lui-même, par la création d'une *Fédération Syrienne* qui, unissant les trois autres États, laissait le quatrième en dehors de la combinaison (28 juin 1922).

Les Syriens eurent des parlements, des ministères, des administrations locales et fédérales, autant et plus qu'ils en voulurent. Ils se lancèrent à corps perdu dans la politique, dont ils ont le goût, sans en avoir ni l'aptitude, ni l'usage. Les premières élections aux conseils représentatifs eurent lieu dans le Liban en mai 1922 dans les États d'Alep et de Damas, et au pays alaouite en novembre 1923. Dans l'intervalle, le général Weygand avait succédé au général Gouraud (avril 1923). Le nouveau Haut-Commissaire ne tarda guère à mettre à l'étude un projet d'union entre les deux États de Damas et d'Alep, dont il entendait former l'État de Syrie : c'était un progrès vers l'unité. Le programme qu'il avait élaboré tendait tout ensemble à la simplification administrative et à l'organisation économique. On ne devait pas lui laisser le temps de le réaliser. A la fin de 1924, le général Weygand était rappelé, et cédait la place au général Sarrail.

Nouveau changement de méthode : on annonce à grand fracas que la puissance mandataire allait désormais s'appuyer sur les musulmans. C'était un singulier moyen de maintenir l'ordre et l'union dans un pays où vivent côte à côte des communautés religieuses nombreuses et diverses. Des troubles éclatèrent. Puis ce fut la révolte druse, qui devait entraîner de si cruels désastres. Bientôt après, les Bédouins se soulevaient à leur tour et coupaient les routes du désert. Lorsque j'arrivai à Beyrouth, le 8 octobre, venant de Damas bombardé, le désordre était complet en Syrie; sur plusieurs points du territoire, l'insurrection triomphait, comme un peu partout le brigandage. Et la capitale avait, pour toute défense, un bataillon d'infanterie.

SIMPLES RÉFLEXIONS D'UN FRANÇAIS

Je n'ai passé que douze jours en Syrie, et dans des circonstances si troublées, si douloureuses, que je serais mal venu à fonder un jugement sur des impressions trop vives et sur des

témoignages trop passionnés. Aussi m'abstiendrai-je de juger. J'aurais même volontiers renoncé à toute démarche tendant à me renseigner sur les événements récents et sur la situation lamentable qu'ils avaient créée. Mais j'avais séjourné trop longuement en Syrie, quelques années avant la guerre, pour n'être pas exposé à recevoir plus de confidences et surtout plus de doléances que je n'eusse souhaité. Des entretiens, que je n'avais point recherchés, m'ont fait mieux comprendre les raisons de certains mécomptes et le caractère de certaines catastrophes. Les observations faites sur place, et au jour le jour, par des Syriens raisonnables, compétents, et depuis longtemps favorables aux idées et à l'influence françaises, m'ont confirmé, sur plus d'un point, dans les opinions que je m'étais formées touchant le rôle de la France en Syrie, m'ont induit, sur quelques autres, à les modifier. Laissant résolument de côté les querelles de partis et les questions de personnes, je me bornerai donc à marquer ici les résultats de cette confrontation, ou, si l'on veut, de cette sorte d'examen critique.

Le peuple syrien, dans son ensemble, a un goût fâcheux pour la politique et des dispositions exceptionnellement heureuses pour l'activité économique, sous toutes ses formes. La politique, il est porté à la concevoir sous la forme d'une concurrence et d'une lutte acharnée entre les religions, entre les clientèles et leurs chefs. Autrefois, quand cette concurrence et cette lutte se traduisaient par des troubles et des violences, le gendarme turc ne s'embarrassait point de démêler les raisons des uns ou les torts des autres : il faisait justice sommaire, prompte et cruelle ; et, pour quelque temps, tout rentrait dans l'ordre. Si brutale qu'elle fût, cette répression immédiate avait un avantage : en coupant court aux velléités de révolte, elle épargnait à la population les désastres que la révolte ouverte eût entraînés.

Nous ne sommes pas venus en Syrie pour succéder au gendarme turc, mais pour aider les Syriens à s'organiser et à vivre en peuple libre. Un des meilleurs services que nous puissions leur rendre, c'est de les détourner d'un penchant qui leur fut toujours funeste et de fournir aussi peu d'aliment que possible aux divisions et aux querelles. Plus on multipliera les manifestations et les organes de la vie politique en Syrie, — plébiscites, élections, conseils, assemblées, etc., — plus on s'éloignera du

but à atteindre. Un gouvernement central fort, cohérent et bienveillant, contrôlé, dans une mesure de plus en plus large, par une représentation nationale restreinte et élue pour une longue période, voilà, sommairement, la formule que suggère une étude attentive des conditions du pays et du caractère des habitants.

On fera toujours trop de politique en Syrie; on n'y fera jamais assez d'économie. Le Syrien a, depuis toujours, le goût et le génie des affaires : l'industrie et le négoce n'ont pas de secret pour lui. J'en appelle à l'expérience de ces grands Lyonnais qui, au cours du siècle dernier, en dépit des obstacles semés sur leur chemin par une administration turque assez malveillante, peuplèrent la Syrie de fabriques prospères et de comptoirs florissants. Les maîtres successifs de cette contrée ont tantôt compris et tantôt méconnu le rôle que sa position géographique et le caractère de son peuple la prédestinaient à jouer dans le monde. Les Romains firent la Syrie heureuse et riche ; les Arabes et les Turcs la ruinèrent ou ne lui permirent qu'à regret de se relever. Reste à savoir ce qu'en feront les Français.

L'administration doit avoir pour principal objet en Syrie, d'abord de ne pas mettre obstacle à l'activité économique de la population, puis, après étude, de la favoriser par tous les moyens possibles. Vous voulez que les Syriens soient tranquilles : laissez-les gagner de l'argent, puis faites-leur gagner plus d'argent encore. Cela vaudra beaucoup mieux que de leur donner des parlements et des ministres, et de les faire voter : ils vous en seront plus reconnaissants. Donnez-leur des routes et des chemins de fer, des canaux d'irrigation et des installations hydro-électriques, des ateliers modèles et des écoles professionnelles. Faites moins d'avocats, plus d'ingénieurs ; et puis contentez-vous de ne point gêner les commerçants : ils n'en demandent pas davantage.

Or on avouera que ni les perpétuels changements de méthode, ni les troubles politiques qu'ils engendrent ne sont particulièrement favorables au développement des affaires. On conviendra d'autre part que l'introduction arbitraire en Syrie d'une nouvelle monnaie, inutilement liée au franc français par un rapport constant, ne pouvait être considérée comme un bienfait par des gens qui, de ce seul fait, ont vu leurs avoirs réduits parfois des sept huitièmes. On reconnaîtra enfin que, pour les

Syriens qui naguère pouvaient circuler eux-mêmes et faire circuler leurs marchandises, sans changement de monnaie, sans passeport et sans douane, de Constantinople à Bagdad et de Caïffa à Diarbékir, la division de l'ancien Empire en un grand nombre d'États souverains, ayant chacun ses lois, sa devise, ses tarifs et ses mesures de protection, ne pouvait pas être accueillie avec une joie sans mélange.

Lorsqu'ils sont arrivés en Syrie, nos administrateurs se sont trouvés en face d'exigences et de tendances contradictoires. Les Anglais, qui venaient d'évacuer, s'étaient faits les champions de l'unité. L'unité économique et politique était souhaitée par une élite raisonnable, tandis que les politiciens et les agitateurs enflaient démesurément l'importance des aspirations particularistes, sur lesquelles ils appuyaient leur fortune. Les Français divisèrent la Syrie en plusieurs États, un peu pour opposer au système anglais de l'unification une formule absolument différente, beaucoup pour « se conformer aux vœux des populations ».

Se conformer aux vœux des populations en pareille matière, et en Orient, c'est une entreprise désespérée. Ce n'est pas quatre États, c'est une bonne douzaine d'États qu'il eût fallu créer, pour donner satisfaction à tous les particularismes religieux, régionaux ou paroissiaux qui existent en Syrie : encore eût-on été obligé de prévoir, dans chacun de ces États, des « minorités » dont le régime commun n'eût point fait l'affaire. Ajoutez que chaque État, incapable de vivre par lui-même, eût cherché aide et protection, non pas chez les fédérés voisins, mais par delà les frontières de Syrie. Les habitants de ces vieux pays ont contracté certaines habitudes d'esprit qu'il faut combattre, mais dont on ne peut pas faire abstraction. Pendant de longs siècles, c'est hors de chez eux qu'ils ont trouvé des protecteurs. Avant la guerre, allant à cheval de Damas à Beyrouth à travers la montagne, je fis halte dans un petit village du Liban. Le propriétaire chez qui je logeais me fit un long exposé de la querelle qu'il avait avec un de ses voisins; il conclut textuellement par ces mots : « J'ai la France pour moi, mais l'Angleterre est pour lui. Enfin nous verrons bien ce qu'on en pensera en Europe! » Il était question de deux douzaines d'arbres et d'un mur.

L'unification dont les Anglais poursuivaient le dessein devait se faire du *dehors*, c'est-à-dire par l'introduction d'un élément

étranger à la Syrie. C'était bien moins l'unité syrienne, que l'incorporation du pays syrien à un grand État arabe. Une contrée profondément distincte, une population où, malgré les différences de religion, domine l'unité de race, eussent été arbitrairement rattachées à l'empire arabique et soumises au pouvoir d'une famille de Bédouins. J'ai toujours pensé, et je crois encore aujourd'hui, que le meilleur moyen d'opposer au système anglais, que l'événement a condamné, un système français raisonnable et bienfaisant, ce n'est pas de morceler la Syrie, mais de l'unifier, cette fois-ci, *par le dedans*. Le général Weygand disait un jour à quelques notables syriens : « Vous avez toujours les yeux fixés hors de chez vous, comme si le salut pouvait venir d'ailleurs que d'ici. C'est chez vous qu'il faut regarder. » Le conseil est excellent.

Tant que vous n'aurez pas unifié la Syrie, réuni étroitement en un seul tout des populations et des territoires qui, au point de vue économique, ont absolument besoin les uns des autres, vous n'empêcherez pas les gens d'Alexandrette et d'Antioche de regarder vers la Turquie, ceux d'Alep de tourner les yeux vers Mossoul, ceux de Damas vers la Palestine ou la Transjordanie. Il existe une Syrie, que les Romains ont respectée, que les musulmans ont méconnue, sans pouvoir l'anéantir. A la France de la refaire.

J'entends bien que la question n'est plus entière. Privée de la Cilicie, amputée de Mossoul, maladroitement coupée au sud de territoires qui devraient lui appartenir, la Syrie n'offre plus aujourd'hui le magnifique ensemble de ressources et de possibilités sur lequel elle croyait pouvoir compter. Le deuxième accord d'Angora (février 1926) a encore raccourci de deux kilomètres la distance, déjà très faible, qui sépare de la frontière turque le port d'Alexandrette; il n'a libéré qu'en partie la grande place commerciale d'Alep des servitudes qui l'entravent; il a compliqué le régime des chemins de fer du nord et du nord-est sans le rendre plus avantageux, ni pour nous, ni pour nos administrés. Un vigoureux effort a commencé de rétablir les communications entre la Syrie et la Perse et de rendre ainsi aux ports syriens leur fonction naturelle et leur importance historique. Malheureusement, les routes passent, l'une par Mossoul, l'autre par Bagdad; la première peut être coupée, la seconde passe trop près du Golfe Persique pour n'être pas

exposée à perdre une partie de son trafic. En un mot, la configuration et les limites de la Syrie se ressentent d'avoir été tracées par des concurrents un peu avides et très prévoyants.

Néanmoins, tel qu'il est, ce vieux pays a encore un beau rôle à jouer et une grande carrière à remplir. Ouvrons la carrière avec prudence et décision, prenons conscience du rôle, et guidons sans défaillance les Syriens vers leur fortune. Déjà l'on aperçoit un peu partout en Syrie l'ébauche d'une œuvre importante. Le port de Beyrouth s'est notablement agrandi et amélioré; de bonnes routes, bien entretenues, traversent la montagne et s'enfoncent dans le pays au delà des monts; un reboisement méthodique a déjà donné quelques résultats; l'irrigation en a procuré d'autres. A la culture du coton, qui devient rémunératrice, on ajoute aujourd'hui celle du lin, qui promet de l'être. Je ne parle pas de ce qui existait avant notre arrivée en Syrie : culture des céréales, du tabac, de la vigne et des arbres fruitiers; filatures de soie du Liban, huileries et savonneries d'Antioche, tissages de Damas, etc... Qu'une administration énergique et bienveillante assure à ce pays quelques années d'ordre et de tranquillité : les Syriens feront le reste.

Un homme politique qui m'interrogeait à mon retour de Syrie, et à qui je n'avais pas cru devoir cacher les ombres du tableau, pensa résumer et conclure l'entretien par ces mots : « Alors il faut abandonner la Syrie. — C'est précisément, répondis-je, le seul parti qu'il nous soit interdit même d'envisager : car il est aussi contraire à nos intérêts qu'à notre devoir. » Depuis au moins trois siècles, les Syriens ont ressenti notre influence, adopté en partie notre esprit, fondé sur notre amitié des espoirs fervents et continus. Si, dans ces quatre dernières années, leurs espoirs ont été déçus, la faute en est, pour une part, à leur impatience et à leur manque de discipline, pour une autre, que je ferais très large, à notre imprévoyance et à une certaine générosité maladroite, qui, si elle est plus sympathique, peut être aussi désastreuse que l'autorité arbitraire. La leçon des événements fut cruelle, mais elle doit être profitable aux Syriens comme à nous. Il n'est qu'une bonne politique : reconnaître les erreurs commises, et les corriger. Nous trahirions tout ensemble la cause syrienne et la nôtre si, pour n'avoir pas du premier coup rencontré le succès, nous renoncions à une

entreprise où sont engagés à la fois la fortune de la Syrie, le prestige et l'autorité même de la France. Une France qui aurait abandonné la Syrie ne garderait plus bien longtemps ni l'Afrique du Nord ni les possessions d'Extrême-Orient. Pour résoudre la question syrienne, on ne doit pas la poser isolément, mais la replacer dans le cadre général de l'action politique, économique, morale, que la nation française exerce dans le monde.

Il faut avoir le courage, ou simplement l'honnêteté de le reconnaître : les deux expériences instituées récemment par la Grande-Bretagne en Irak et par la France en Syrie n'ont pas été, du moins jusqu'à présent, tout à fait de nature à justifier la confiance de l'Europe et les espoirs légitimes de l'Asie. Il serait assez vain de comparer entre elles des méthodes très différentes. Une méthode est avant tout l'expression d'un tempérament, d'un génie, d'une tradition nationale. Il y a plusieurs manières d'atteindre le même résultat : ce qui seul importe, c'est de l'atteindre. Et la tradition et le génie français sont assez riches et assez souples pour s'appliquer, avec honneur et profit, à la nouvelle tâche que nous propose, après tant d'autres heureusement accomplies, la confiance du monde civilisé.

MAURICE PERNOT.

(A suivre.)

LES MASQUES ET LES VISAGES

LE VERTUEUX CONDOTTIÈRE

MONTEFELTRO, DUC D'URBINO

1422-1482

V[1]

LE MÉCÈNE

Un beau matin d'été, le duc d'Urbino accompagnait le Pape se rendant de Rome à Tivoli pour y passer la canicule ; la route n'était pas sûre, à cette époque, pour le Souverain Pontife, dès qu'il lui fallait s'écarter quelque peu de sa capitale. L'escorte qu'il avait tenu à commander en personne, ne comptait pas moins de dix escadres. Le soleil incendiait les armures. Pie II, ébloui par le spectacle de ce long serpent d'acier qui déroulait ses écailles métalliques à travers la campagne romaine, poussait des cris d'admiration. Aussitôt le duc profita de ce qu'il avait, là, en la personne du Pontife, un antiquaire fort érudit, pour éclaircir ce problème : les armes qui défilaient sous leurs yeux avaient-elles été toutes connues des Anciens, ou avait-on fait de grands progrès dans l'art militaire ? Peut-être pensait-il à cette collection figurée des engins de guerre anciens et modernes qu'il devait faire exécuter dans son palais d'Urbino en soixante-douze bas-reliefs de marbre et qu'on peut y voir encore aujourd'hui.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1923, 15 janvier 1924 et 15 mars 1927.

« Mais oui, répondit Pie II, on trouve dans Homère et dans Virgile la description de toutes les armes en usage, aujourd'hui, sans compter beaucoup d'autres désormais surannées, car quoi qu'il puisse bien arriver aux poètes d'inventer, leur habitude est de décrire assez exactement les choses de leur époque. » Et il développa ce thème. Comme il rappelait le siège de Troie, Montefeltro avoua au Souverain Pontife qu'il avait des doutes sur l'importance de cette action militaire. Il se demandait parfois si elle n'avait pas été fort exagérée par les poètes. Mais, de plus belle, Sylvius-Æneas prit feu pour les Anciens et soutint, avec force citations à l'appui, qu'Agamemnon, Achille et Hector n'avaient nullement usurpé leur réputation. Tout en chevauchant, ils approfondirent si avant la matière qu'ils étaient déjà au Ponte Lucano, où l'escorte devait quitter le Pape et faire demi-tour, leur savant devis durait encore. Et une fois installé à Tivoli, où il avait une bibliothèque, Pie II, tout ému par les objections de son condottière, se plongea dans Ptolémée, Strabon, Pline, Quinte-Curce, Solin, Méla et autres auteurs de l'antiquité, afin de vérifier certains points touchant l'Asie mineure et les frontières qui pouvaient y avoir été indiquées.

C'est que le duc d'Urbino ne se payait pas de mots, non plus en arts ou en sciences, qu'en armes ou en philosophie. Il lui fallait des choses. Aux lettrés sous ses ordres, il demandait de chercher dans la langue vulgaire italienne, des équivalents exacts aux termes d'architecture qu'on trouve dans les nomenclatures grecques et latines. On ne saurait, disait-il, apporter trop de précision dans les termes des sciences et des arts. Et en toute matière, il s'entourait des autorités, des techniciens, des praticiens. Un mouleur ou un fondeur de bombardes, comme un docteur en théologie, un géomètre et un mathématicien, un tapissier comme un helléniste, un architecte ou un portraitiste, qu'il vînt de Trébizonde ou de l'Esclavonie, de la Zélande ou des Flandres, étaient accueillis avec joie, logés à ses frais, mis à contribution, vidés de tout leur savoir, comblés de cadeaux et munis de recommandations à leur départ pour les autres cours ou républiques d'Italie.

De cette curiosité universelle est née la collection fameuse de livres, assemblée par ses soins pièce à pièce, d'abord inspirée par celle du vieux Cosme de Médicis, dite « de San Marco » et qui finit par les éclipser toutes. On y trouvait tout ce qu'à

cette époque, en Occident, il était possible d'avoir. Ce n'était nullement une parure de plus dans son palais : c'était une arme de plus dans son arsenal et il voyait autant d'utilité aux apostilles de Nicolas de Lyre qu'à son guépard. De là, aussi, la composition de cette docte assemblée. La poésie, la Fable, la mythologie, l'éloquence y avaient leur place comme toute expression de l'esprit humain, mais on y trouvait surtout ce qui peut servir à la vie active ou morale : l'histoire qui explique les hommes, la science qui explique les choses, la théologie qui explique Dieu, — le duc étant respectueux de la dernière, curieux de la seconde, mais attaché surtout à la première, c'est-à-dire à la connaissance des âmes et au maniement des volontés. Il ne se lassait pas d'y revenir, comme à l'aliment essentiel du politique et du soldat. Puis l'architecture ou l'art d'assembler les pierres, qui est presque toujours la passion des grands assembleurs d'hommes, enfin la jurisprudence, les rapports des hommes entre eux, avaient sa préférence.

Il y avait là, outre quatre Pères de l'Église : saint Grégoire, saint Jérôme, saint Ambroise et saint Augustin, tous les théologiens anciens et modernes depuis Tertullien et saint Denys l'Aréopagite jusqu'à Duns Scot et Albert le Grand et les vies des saints, jusqu'à celles des saints d'Égypte et de Barlaam et Josaphat. Tous les commentateurs de la Bible, y compris Nicolas de Lyre, celui-là même que Raphaël a mis dans sa *Dispute du Saint Sacrement*, et un psautier en trois langues : hébreu, grec et latin. Dans les sciences profanes, tous les ouvrages de médecine qu'on avait pu lui signaler en quelque langue que ce fût et non pas seulement Hippocrate, Galien, Avicenne, Averroës et Pietro d'Abano, ces maîtres de l'art. Des traités de géométrie, d'arithmétique, d'architecture, de tactique militaire, parmi lesquels un volume d'images reproduisant toutes les machines de guerre anciennes et modernes. Tous les philosophes grecs, tous les traités de jurisprudence connus, tous les historiens, notamment Xénophon, Plutarque, Tite-Live. Jusqu'à des traités d'astrologie, — à laquelle tout naturellement croyait le duc, étant un esprit scientifique, les esprits scientifiques à cette époque étant aristotéliciens et les aristotéliciens étant presque inévitablement conduits à l'astrologie par le système du Stagyrite. Enfin les auteurs frivoles, les poètes latins avec leurs meilleurs commentateurs, les orateurs grecs et latins comme

Cicéron et les grammairiens latins, et en toutes les langues arrivées à leur perfection : le grec, le latin, l'hébreu, l'arabe. Il ne dédaignait même pas la langue vulgaire, ni la littérature moderne : Dante, Pétrarque, Boccace, maint autre plus futile encore venaient se ranger près du *Speculum innocentiæ*. On y voyait jusqu'aux dernières nouveautés : les œuvres de *Sylvius Æneas*, par exemple, c'est-à-dire du Pape Pie II.

Pour cela, sans arrêt pendant quarante-quatre ans, trente copistes à Florence, à Urbino même, et dans les principales villes d'Italie grattèrent le vélin, reproduisant les meilleurs textes grecs, latins, hébreux qu'on avait pu découvrir et aussi minutieusement que possible, de façon à ne faire aucune faute. La distribution du travail était si bien réglée qu'aucun copiste ne perdait son temps à transcrire un texte déjà copié ou sans valeur, et que tous avaient pour objet un ouvrage unique et nécessaire. De plus, quand il apprenait qu'il y avait, quelque part dans le vaste monde, un bon livre à vendre, le duc donnait un ordre d'achat sans regarder au prix. Son pourvoyeur était surtout Vespasiano da Bisticci, qui devait être plus tard son bibliothécaire et enfin son biographe. Au bout de son règne, la collection ainsi formée contenait près de huit cents ouvrages, tous choisis avec un ordre si exact qu'il n'y avait ni double, ni manque. Comparée aux autres bibliothèques d'Italie et même à celle d'Oxford, dont le duc possédait les catalogues, c'était la plus complète. Depuis plus de mille ans, dans la Chrétienté du moins et en Occident, on n'avait pas vu sa pareille. Et toute de manuscrits, cela va sans dire. Le duc aurait rougi de laisser pénétrer dans ce trésor de paroles figurées, où chaque trait avait été conduit sur un beau vélin par une main adroite au service d'un cerveau docte, une seule de ces contrefaçons grossières que des barbares commençaient à machiner au fond des forêts de la Germanie, et même çà et là en Italie, hélas, *absque calami ulla exaratione!*

Sans être positivement un bibliophile, il avait la coquetterie de sa collection et dans un temps où l'on ornait tout, y compris les outils de mort, il ne dédaignait pas quelques agréments à ses livres, fussent-ils pour lui des armes, comme on grave d'une nielle une épée. Beaucoup contenaient des miniatures, la plupart des lettres ornées, relevées d'or ou d'argent, tous étaient reliés de velours cramoisi avec fermoirs d'argent. Il y avait même

des raretés : une Bible énorme, en deux volumes, richement illustrée en dedans, vêtue au dehors de brocart d'or et ceinturée d'argent. C'était, disait-on, sa part de prise dans le sac de Volterra et peut-être n'est-ce pas là tout à fait une calomnie. Le Condottière avait souvent dédaigné les rançons, le collectionneur n'avait pu se tenir de butiner une pièce rare. L'ensemble valait 30 000 ducats d'or, somme impossible à évaluer exactement aujourd'hui, mais comparable à 258 000 francs du XIXe siècle ou, en puissance d'achat, au XXe siècle, à un million et demi. Les amateurs restaient, là, bouche bée. La renommée s'en répandit loin et longtemps, puisqu'encore au temps de Montaigne, celui-ci, passant par Urbino, voulut en voir « la bele librairie ». Malheureusement, dit-il, « la clef ne se treuva pas ».

Elle se fût trouvée du temps de Federigo et aussi le bibliothécaire à son poste et tout le monde sur le pont pour faire honneur au docte étranger. Le règlement de la bibliothèque, en usage chez son fils Guidobaldo, mais certainement établi par lui-même, le dit expressément : « Le bibliothécaire doit être un homme de bonne mine, de bonnes manières et de bonne humeur, s'exprimant avec correction et facilité. Il doit tenir un répertoire des livres et les conserver en ordre et faciles à trouver, qu'il s'agisse de livres latins, grecs ou hébreux, ou d'autres, et tenir aussi les salles en bon état. Il doit garder les livres de l'humidité et des vers, aussi bien que des gens ignorants, malpropres ou frivoles ou sans goût. Aux personnes de science et de poids, il doit, lui-même, les montrer, sans difficulté aucune, leur en expliquer la beauté et les particularités remarquables tant du manuscrit que des miniatures, mais en prenant bien garde que ces personnages n'en soustraient des feuillets. Lorsqu'un ignorant ou un simple curieux désire les voir, un coup d'œil suffit ; à moins qu'il s'agisse d'un visiteur de grande considération. Lorsqu'il est besoin de quelque fermoir ou autre objet utile, le bibliothécaire doit faire en sorte de se le procurer rapidement. Il ne doit laisser sortir aucun livre sans un ordre du Duc et, s'il en prête, ce doit être contre reçu écrit et en veillant à ce qu'il soit rendu. Lorsque les visiteurs viennent en nombre, il doit spécialement veiller à ce que rien ne soit dérobé. Toutes conditions que remplit parfaitement notre Agapit. »

Cette précieuse collection aujourd'hui à la Vaticane, fonds Urbinate, était installée au rez-de-chaussée près de la porte

d'entrée, c'est-à-dire très accessible aux visiteurs, dans une grande salle aménagée pour elle, pourvue de hautes fenêtres exposées au nord, jouissant d'un air tempéré en hiver, frais en été. Au centre de la salle des manuscrits, s'élevait un magnifique aigle de bronze doré servant de lectrin. Tout autour, gravés sur les corniches, des vers célébraient les trésors du palais et, après les avoir énumérés, ajoutaient :

Sed Bibliotheca *parata est,*
Jussa loqui, facunda nimis, vel jussa tacere,
Et prodesse potens, et delectare legentem.
Tempora lapsa docet, venturaque plurima pandit,
Explicat et cunctos cœli terræque labores (1).

Une autre salle contiguë et toute semblable recevait le surplus des livres nouveau venus et contenait aussi les sept allégories peintes par Melozzo da Forli ou par Juste de Gand en l'honneur des sept arts libéraux, qu'on voit maintenant à la *National Gallery* de Londres et au musée de Berlin.

* * *

Il nous est très difficile, à nous pour qui tout progrès est dans l'avenir, de nous figurer ce que représentait l'Antiquité à ces hommes pour qui toute vérité, toute perfection, matérielle, morale, sociale, politique, militaire, avait été atteinte dans le passé. Le coup d'œil que Renan aurait voulu jeter dans un simple manuel primaire cent ans après lui, les gens du xve siècle eussent tout donné pour en fouiller les bibliothèques alexandrine ou de Ptolémée, non pas du tout comme nous par curiosité de dilettantes, mais dans des vues tout utilitaires, pour y retrouver les secrets des machines, des méthodes, des formules qu'avaient connues les anciens, — secrets de force, secrets de luxe, secrets de vie, secrets de grandeur. Même dans les petits métiers et les arts mineurs, on attribuait aux anciens maint prestige dont le secret avait été perdu.

Pour les besoins de l'âme et de l'intelligence combien plus encore ! C'est dans le passé que résidait toute vérité révélée, toute connaissance des lois et des phénomènes de la nature, toute

(1) La Bibliothèque obéit à l'ordre de parler ou, trop prolixe, de se taire. Capable également d'être utile au lecteur ou de le charmer, elle raconte les temps écoulés, dévoile nombre de choses futures et explique les phénomènes de la terre et du ciel.

explication des origines du monde. Plus donc on s'enfonçait dans le passé, plus on se rapprochait des sources mêmes du savoir, puisqu'on retournait vers l'originelle lumière. L'observation directe des faits, l'expérimentation sur l'homme, sur l'animal, sur les minéraux, sur la plante, comptaient fort peu et, loin d'avoir gagné du terrain depuis le moyen-âge, en avait plutôt perdu. Mieux l'humaniste réussissait à déchiffrer les auteurs anciens, plus il s'attachait aux textes et plus il s'éloignait de la nature. Les gens de la Renaissance lisaient le dos à la fenêtre. Aristote, Hipparque, Ptolémée, Euclide, Archimède, voire quelques modernes comme Alpetragius et Averroës, tels sont les oracles qu'il fallait consulter sans cesse. Les livres où ceux-ci avaient déposé leur acquit étaient donc des manuels de vie pratique ou pouvaient le devenir, si on les entendait bien.

Mais il fallait les bien entendre et aussi, comme ils étaient contradictoires, les concilier. De là, l'extrême faveur accordée par le duc aux déchiffreurs, aux hellénistes, par exemple à ce Demetrio et à cet Angelo, réfugiés de Byzance, professeurs à Urbino, capables de tirer des manuscrits grecs les secrets des sciences d'autrefois et de commenter Aristote. Encore au-dessus d'eux, mettait-il les praticiens qui appliquaient ces leçons à l'ouvrage présent. « De tels hommes, nous jugeons devoir être honorés et recommandés, lesquels se trouvent être ornés de génie et de vertu et principalement de ces vertus qui ont toujours été en honneur auprès des anciens et des modernes, comme est la vertu de l'architecture, fondée sur l'arithmétique et la géométrie, qui sont parmi les sept arts libéraux et parmi les principaux, *parce qu'ils sont au premier degré de la certitude* », dit le duc d'Urbino en donnant à son architecte Dellaurana commission de bâtir.

Même pensée a dicté le choix qu'il a fait des patrons de sa bibliothèque, dont les images étaient autrefois suspendues au-dessus des livres. Ce sont les sept Arts libéraux du moyen-âge, le trivium : grammaire, rhétorique et dialectique; et le quadrivium : arithmétique, géométrie, astronomie, musique. De la peinture, naturellement pas question. Les princes de la Renaissance employaient la peinture, mais ne l'estimaient nullement à l'égard des arts véritables, c'est-à-dire utiles, et même parmi les superflus ils lui préféraient grandement la musique.

Heureux s'ils ne la mettaient pas au-dessous de la vénerie (1). Elle servait seulement à glorifier les saints, les héros ou autres arts et nous en voyons ici le plus bel exemple.

Certes, l'idée de figurer les Sciences par des femmes accompagnées de leurs représentants les plus célèbres, c'est-à-dire par des hommes, n'était pas tout à fait neuve. On l'avait vue réalisée au Cloître vert, dans la Chapelle des Espagnols, jouxtant l'église Santa Maria Novella. L'apothéose du savoir y est déployée sur une immense échelle. Mais, à Florence, c'est un peu hiératique. Les savants tournent le dos à leurs idéales maîtresses qui se souviennent un peu trop qu'elles sont des Sciences et en restent toutes guindées. Ici, ils ne leur tournent pas le dos, ils leur font la cour agenouillés devant elles et elles l'acceptent, avenantes et gracieuses, tout comme si elles n'avaient jamais rien appris que la beauté ! Et savants adorateurs et ignorantes adorées sont des portraits et presque tous de très jeunes figures.

De qui ? Des six filles du duc ? Peut-être. On penche pour que ce soit là, en effet, ses filles révérées par leurs maris respectifs ou par leurs frères, ou même au besoin par leur père, ou quelque autre quidam qu'on aura recruté pour faire nombre. La *Grammaire*, aujourd'hui perdue, aurait représenté, dit-on, sa dernière fille, Chiara, celle qui se fit religieuse, et le jeune homme agenouillé devant elle, son jeune frère Guidobaldo. La *Rhétorique*, aujourd'hui à la *National Gallery*, serait sa quatrième fille, Costanza, avec son demi-frère, Antonio de Montefeltro, celui qui ne se couvrit pas de gloire à Fornoue ; la *Dialectique*, au musée de Berlin, serait sa troisième fille, Agnesina, avec son père, le duc lui-même, à genoux devant elle ; la *Géométrie*, aujourd'hui perdue, serait Elisabetta, c'est-à-dire sa fille aînée, avec son mari Roberto Malatesta ; l'*Arithmétique*, également perdue, Giovanna, sa seconde fille, avec son mari Giovanni della Rovere ; la *Musique*, aujourd'hui à la *National Gallery*, et qui est bien le chef-d'œuvre de cette série, serait sa cinquième fille, Violante, avec son mari, lequel était déjà son oncle, Costanzo Sforza. Et comme il restait une septième science, l'*Astronomie*, non encore pourvue d'une ressemblance humaine et d'un adorateur, on lui aurait donné celle de la gouvernante des princesses,

(1) Sur la façon dont Isabelle d'Este traitait ses peintres, les plus grands maîtres de son temps, voyez la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre 1911 ou *les Masques et les visages à Florence et au Louvre* ; Paris, 1913.

Pantalisea Baglioni, de Pérouse, et pour vis-à-vis le mentor du jeune Guidobaldo, c'est-à-dire Ottaviano Ubaldini.

Ces Sciences sont des reines aux diadèmes emperlés, aux cheveux répandus sur les épaules en belles ondes caressantes, aux longues robes de brocart éclatant froissé en plis harmonieux, assises sur des trônes. Leur couleur a des somptuosités de vitrail. Leur geste est discret, leur maintien est modeste et, tout en se penchant vers leurs adorateurs, elles ont soin de ne pas déranger l'économie de leurs atours, — point très différentes, au total, des madones ou des saintes qu'on voit en des conversations sacrées avec des donateurs. Mais ici c'est elles qui font des dons. Elles tiennent des livres qu'elles vont remettre en récompense aux hommes agenouillés devant elles. On dirait une distribution de prix. Elles leur donnent aussi des jouets. L'index de la *Musique* plonge vers les tuyaux d'un petit orgue portatif déposé à ses pieds. Il faut croire qu'elle en fera cadeau (de même que du volume qu'elle tient haut levé, dominant un profil nigaud de jouvenceau) à son époux transi et en récompense de sa sagesse. Derrière sa jolie tête ronde, se recourbe le dossier de son trône, orné d'une inscription mystérieuse en caractères coufiques, et tout en haut le long du mur s'aligne en hautes lettres, un des titres de son père : *Ieclesie Gonfalonierus.*

Ici, comme dans tous les thèmes idéologiques imposés par l'Église ou par les princes à des artistes, nous voyons la grâce des figures et l'harmonie des gestes, — qui sont de l'artiste même, — trahir tout ensemble et sauver la conception, — qui est de ses patrons. Cela ne va pas sans quelque gaucherie. On sent l'embarras de l'interprète devant une pensée que sa langue ne peut rendre, et aussi son triomphe quand il y a renoncé et n'en fait plus qu'à sa tête. Il devient alors inintelligible et charmant. Il rend la vie à une conception abstraite. Si, aujourd'hui, après cinq siècles, nous nous arrêtons à la *National Gallery* devant la *Musique* de Melozzo da Forli, ce n'est assurément point en l'honneur du *Quadrivium*, ni pour y trouver la pensée du duc d'Urbino. Et nous l'y trouvons tout de même.

Pour la connaître mieux encore, revenons au palais ducal. Montons au premier étage, et pénétrons dans le *studiolo*. C'est une des dernières pièces que le duc ait terminées, et c'est la seule peut-être demeurée tout à fait intacte. Ayant jeté dans

l'espace les lignes maîtresses de la salle du trône, longue de trente-cinq mètres, suspendu le cortile sur vingt-quatre arceaux, courbé une voûte à sept mètres au-dessus d'une bibliothèque de treize mètres de long, enroulé deux escaliers dans l'étui effilé des tourelles, ménagé quarante ou cinquante vastes pièces, deux cent cinquante plus petites, avec six cents fenêtres, pour loger grandement sa femme, ses enfants, les six princesses et le jeune prince, ses pages, ses hôtes, le bon Condottière songea, en dernier lieu, à se ménager à lui-même, au-dessus de tout cela, une retraite pour faire oraison.

Alors, comme il avait dispensé l'espace, la matière et le jour qui lui étaient départis, il s'est creusé, tout en haut, et presque au bord de la falaise formée par la façade occidentale, entre les deux fûts des tourelles, une alvéole, haute, étroite, percée de deux niches carrées plus basses prises dans l'épaisseur du mur et sans fenêtres, éclairée seulement par une coulée de lumière oblique, laquelle est captée, non pas même en pleine source céleste, mais dans le demi-jour d'une loggia. C'est la plus petite pièce du palais, la plus sombre, la plus secrète et masquée de telle sorte qu'on pourrait habiter toute sa vie le palais et la côtoyer tous les jours sans la découvrir. On dirait une cachette. C'est le *studiolo*.

Dans cette maison immense où presque toutes les pièces d'une même aile se commandent, en enfilade, seul il possède trois échappatoires différents, dont l'une au moins permet de gagner un des escaliers de dégagement dans la tourelle. C'est aussi la pièce la plus ornée. On croit entrer dans un coffret de corail ou d'amarante, dont le couvercle serait plafonné à l'intérieur de cabochons taillés et fait pour contenir des bijoux, des fleurs en poussière ou une dentelle tissée par des libellules. Tapissée de marqueterie, jusqu'à plus de deux mètres en hauteur, cette boîte, où il n'y a pas de percées véritables, offre partout des perspectives en trompe-l'œil : des armoires et une porte, des quadrillages feints, des stalles tantôt relevées, tantôt abaissées, des vantaux s'ouvrant sur des livres entassés pêle-mêle et des objets hétéroclites : une clepsydre, un bougeoir, un clavier, un orgue avec la signature de l'intarsiateur *Juhani Castelano*, des flûtes, des figures de géométrie, des épées, des engins d'astronomie, une autruche empêtrée de grands phylactères, une hermine tout allongée

sur le sol, l'ordre de la Jarretière, une cage avec deux perroquets, un mécanisme d'horlogerie reproduit avec une minutie diabolique, un lutrin, des partitions musicales, des pièces d'orfèvrerie, un estoc, une armure avec toutes ses pièces comme posées là par le chevalier qui vient de les quitter, — le tout empilé, pressé, jointoyé, sans un atome de vide, dans le désordre d'un bric à brac, la boutique d'un revendeur d'antiquités, et coloré de tons chauds à la façon d'un vieux violon de Crémone, ponctué çà et là d'accents gris ou noirs.

Dans des niches coquillées, quelques figures féminines font des gestes imprécis et nobles. L'une d'elles est étrange : elle porte dans ses bras un avorton fort laid, et de la main droite tient en l'air une sorte de cœur débordant de flammes : c'est la *Charité*. Si on la poussait, le panneau céderait et l'on se trouverait en plein ciel sur la loggia : c'est donc une porte, tandis qu'en face, un panneau à figure de portique ouvert est un mur plein; dans la lunette de ce portique, une belle perspective de paysage urbinate, arbres et rochers, et sur le devant, sur les dalles luisantes un tas de grenades entr'ouvertes et un écureuil à cropetons, la queue en point d'interrogation, grignote quelque chose. Ainsi, jusqu'aux moindres recoins et cavités, tout est plein de tableaux marquetés par l'intarsiateur subtil.

Restait le plafond... On y a suspendu des caissons en nids d'abeilles hexagones; dans ces hexagones, on voyait encore des vides : voici des couronnes de lauriers; dans ces couronnes, des trous, vite des devises et des emblèmes : FE.DUX, ou l'hermine de Naples, ou la devise *Non mai*, ou une cigogne qui tient dans son bec un fer à cheval, ou une ventouse, peut-être une bombe renversée, qui éclate, ou encore trois flammes torses. Et comme les pans des hexagones ainsi juxtaposés laissaient entre eux des vides quadrangulaires, on en a profité pour y accrocher des stalactites dûment fouillées et sculptées. La joie du trompe-l'œil, l'ivresse de la perspective, la débauche du décor riche éclatent, ici, en même temps que le culte des idées figurées et l'appel aux vertus, aux sciences, aux talents.

Enfin, lorsqu'on a épuisé les allégories de ces vertus, on se met à figurer les hommes supérieurs, ceux qui depuis les temps les plus reculés ont tiré l'humanité hors de la barbarie et l'âme hors des terreurs paniques, ou qui ont cherché à entrer en communication avec le ciel. Justement, il y a encore

un peu de place. Au-dessus des boiseries farcies de marquetage et sous le plafond gaufré de caissons, règne tout autour du cabinet un vide mesurant plus de deux mètres de hauteur. Voilà où assembler ce Concile idéal. On fera venir quelque peintre habile à mélanger les couleurs à l'huile, plus habile que les Italiens, et s'il le faut, du fond des Flandres, de la gilde d'Anvers ou de Gand et on lui dictera les portraits des hommes qui ont honoré l'humanité. Qui donc? Des conquérants, des chefs d'armée? Pas un, non plus que des politiques, des souverains, des rois. Pas de saints non plus qui ne seraient que saints. Ils sont dans les églises, qu'ils y restent!

Ce que le grand Condottière mettra dans ce Panthéon secret, ce seront les maîtres de sa pensée, les éducateurs de sa jeunesse, les conseillers de son âge mûr : les docteurs, les savants, les sages. Il les voudra voir dans l'action d'enseigner, en train de lire leur leçon ou de montrer leur théorème, ou d'argumenter en se pinçant du pouce et de l'index droits, celui des doigts de la main gauche qui numérote le point du débat, ou bien encore, toquant du doigt le livre fermé où toute vérité est enclose, ou enfin désignant l'appareil de physique imaginé pour expliquer le système du monde : — Aristote, Ptolémée, Platon, Boèce, Cicéron, Sénèque, Homère, Virgile, Dante, Pétrarque, Euclide, saint Grégoire, saint Ambroise, saint Augustin, saint Thomas, Duns Scot, Albert le Grand et les amis personnels du duc : Vittorino da Feltre, Bessarion, Pie II, Sixte IV, — c'est-à-dire quatre pères de l'Église et quatre philosophes de l'antiquité, quatre poètes et quatre législateurs, trois théologiens et trois hommes de lettres, d'autres encore. Cette foule dense et loquace se retrouvera un jour mais répartie en groupes harmonieux et animée par le génie d'un artiste qui l'aura vue ici, dans ce cabinet obscur, qui en aura même copié quelques têtes et qui la déploiera dans le palais le plus célèbre du monde. Et cela s'appellera l'*École d'Athènes* et la *Dispute du Saint-Sacrement*.

Ils sont nombreux à honorer et il ne faut faire tort à personne. On peut en mettre vingt-huit en les serrant bien et en les étageant sur deux rangs. Après quoi, le cabinet sera comble. A peine si dans un angle, le plus obscur, on trouvera encore la place de découper, en filets de bois, la silhouette du duc lui-même. Le voici : il entre, le bâton de commandement à la

main, et vêtu de la longue robe talaire. Devant lui un rideau est soulevé par des mains invisibles. Ou bien il s'en va, laissant son studio vide, plein seulement de sa pensée...

*
* *

Nous l'y retrouvons, aujourd'hui, cette pensée, et non pas flottante ou émoussée par les siècles, mais durement et solidement fixée sur ces parois par l'art de l'intarsiateur, l'art qui tranche, découpe, insère et joint, frère du syllogisme, de la division sévère et du remplissage exact, lequel ne laisse pas la moindre fente par où la contradiction puisse passer. De l'esprit qui l'a voulu, qui l'a bâti à sa taille, coupé à sa mesure, il conserve, après cinq cents ans, la forme et l'empreinte comme l'argile ou le schiste préhistoriques gardent, jusque dans leurs plus délicates dentelles, les membranes du coléoptère disparu.

D'abord, l'idée même de ce réduit. Elle est très personnelle. Les autres studiolos célèbres d'Italie, celui d'Isabelle d'Este par exemple, sont venus après et plus ou moins sortis de celui-ci. C'est la partie la plus inexpugnable de la forteresse intime, le « réduit », fait pour soi tout seul, où rien ne pénètre du dehors, pas même directement la lumière, où l'on tente de réaliser la plus difficile de toutes les possessions, la possession de soi-même. Elle répond à ce brusque appétit de solitude, qui saisit tout Italien à certaines heures et qui fait du peuple le plus policé du monde, celui où l'individualisme est le plus farouche. Pour se reposer des grandes salles ouvertes d'apparat et de réception, la niche close. On l'a crue une nécessité : c'est un goût. Il l'a hérité des Romains qui faisaient deux parts dans leur vie : l'heure agoréenne et l'heure claustrale. Le palais, il le bâtit pour tout le monde, même pour les morts, « digne des ancêtres », dit-il, et pour ses hôtes ; mais pour lui-même, c'est une cellule qu'il veut et qu'il fait.

Ensuite, le goût de la décoration intégrale qu'on ne peut rassasier pleinement dans les grandes pièces, et qui, en fait, n'a pu l'être dans aucun des vastes appartements de ce palais, sinon dans la salle *degli Angeli*, conjugué avec ce besoin propre aux peuples méridionaux de donner des formes sensibles à leurs pensées. L'imagination du Latin, étant légère et fugace, a besoin de se fixer sur des objets ou sur des images les plus matériels possible. Figuration de la divinité et de ses inter-

prètes, anthropomorphisme des éléments et des puissances de la nature, personnification des vertus et des vices, souvenir des êtres aimés, apparitions de jadis, fantômes de la jeunesse, ou bien, au contraire, idéal de vie ascétique : — à tout ce qu'il conçoit il souhaite une forme plastique, définie, jamais assez matérialisée à son gré. Si l'artiste lui a toujours été précieux, c'est qu'il l'aide à se mettre en présence de son rêve fait chair. Il le débarrasse de ce qui est une souffrance pour lui : le vague et l'indéfini dans la pensée. Il n'est en repos que lorsqu'il la voit arrêtée et fixée, le Français par le « mot », l'Italien par « l'image ». L'image le libère de la pensée.

Enfin, la manie du trompe-l'œil. Le Latin est si familier avec le Beau comme avec sa religion, si à son aise avec l'Art, qu'il ne croit pas lui manquer de respect en le ravalant à des supercheries esthétiques. Ici, tout n'est que supercherie et trompe-l'œil. Ce clavecin n'est pas véritable : les touches sont marquetées à plat dans la boiserie. Vous poussez ce vantail : il résiste, il n'était pas ouvert; vous voulez relever cette miséricorde : elle n'était pas baissée; atteindre ce livre : il n'existe pas. Les vrais livres de la bibliothèque sont, ou plutôt étaient, ailleurs, au-dessous, au rez-de-chaussée, près de la porte d'entrée, à la disposition du passant, de celui, du moins, qui en était digne. Ici, ce sont leurs simulacres que le condottière a voulu avoir. Et au-dessus d'eux, ce sont les simulacres des hommes qui ont fait ces livres. Il sait bien que ce ne sont pas leurs traits : l'artiste qu'il emploie, — Juste de Gand ou tout autre, car ce n'est pas la même main qui a peint ces vingt-huit portraits, — n'a nullement tenté de faire œuvre de restitution historique.

Quand ce sont des vivants, Pie II, Bessarion, Sixte IV, il a pu les apercevoir passant sur leur *sedia*, ou dans leur litière. Quand ce sont des contemporains, comme Vittorino da Feltre, il a pu consulter quelque médaille de Pisanello et alors il y a une ombre de ressemblance. Mais quand ce sont des anciens, il les a tout bonnement tirés d'un quidam qui passait. On dit, par exemple, sans que ce soit bien évident, que le *Moïse* est le portrait de Caterino Zeno, l'ambassadeur du shah de Perse. Ce Virgile, qui s'en va ayant terminé sa conférence, son livre sous le bras, aujourd'hui au Louvre, c'est sûrement un Toscan ou un Ombrien du xve siècle. On trouve seulement, çà et là, quelque intention signalétique. Ainsi les poètes et

les philosophes grecs sont pourvus d'un abondant système pileux, tandis que les latins sont glabres. On voit aussi aux grecs un déguisement oriental : tel, au Louvre, ce Ptolémée qualifié « d'Alexandrie » (1).

Quant aux gestes, aux expressions, aux accessoires, il est rare qu'ils s'ajustent à ce qu'on sait des personnages. Il n'y a même aucun rapport entre eux et le texte des *elogia* inscrits au-dessous. On dirait que l'artiste a peint, d'abord, ces figures, puis qu'il a secoué leurs noms dans un sac et tiré au sort. Cicéron, vêtu d'un camail, est en train de lire, les lèvres cousues, *acqua in bocca*, dans une cellule close : c'est l'image du silence. Sénèque est encapuchonné comme un moine et le visage empreint d'une profonde tristesse, tandis que l'*elogium* rédigé pour lui, le loue d'avoir « libéré l'esprit humain de ses angoisses ». Platon, mélancolique, accablé, paraît déplorer la perte d'un feuillet du livre qu'il tend à ses auditeurs et Ptolémée bénir la sphère armillaire qu'il tient comme un ciboire avant de donner la communion. Boèce cueille une pincée de tabac d'une tabatière absente. Aristote arrête de la main une objection prête à naître. Homère, les paupières closes, joue du piano sur un gros volume, à moins qu'il ne tâte l'espace à la façon des aveugles avant de s'aventurer.

A peine si, dans ce dernier geste, on soupçonne un désir d'identifier. Tous les autres sont inopérants. Or le détail de cette figuration appartient manifestement à l'artiste. Comme à l'auteur des sept arts libéraux, on lui a dicté un thème. Il tâche d'abord de

(1) Au Louvre, dans la *Galerie de sept mètres*, sur la paroi de gauche en entrant, au second rang, *Ptolémée* faisant pendant à *Vittorino da Feltre*, le premier avec l'inscription ou *elogium : Cl. Ptolemæo Alex(andrino) ob certam astrorum dimensionem inductasque orbi Terrarum lineas vigiliis laborique æterno Fed(ericus) dedit*, le second avec l'inscription : *Vitorino Feltren(si) ob humanitatem literis exemploque traditam Fed(ericus) Præceptori sanctiss(imo) pos(uit)*, puis un peu plus loin *Dante* faisant pendant à *saint Augustin*. En revenant sur ses pas et en sortant de la galerie de sept mètres, en face de la porte, sur la paroi de la galerie du Bord de l'Eau, au second rang, on trouve *saint Thomas d'Aquin* et *Virgile*, ce dernier avec l'inscription *P. Verg(ilio) Maroni Mantuano ob illustrata numeris heroicis Rom. incunabula imperiique poeseos divinitate Fed(ericus) dedit furori sublimi.*

Les quatre premiers sont bien mis en lumière et on les voit mieux sans doute qu'on ne ferait à Urbino, dans le studiolo. Mais rien, ni pour l'historien, ni pour l'historien d'Art, ne justifie leur présence ici parmi des scènes de piété et en pleine école ombrienne ou toscane, d'autant qu'on les attribue, officiellement, à Juste de Gand. Sujets, conception, dessin, style, couleur, facture, avec ce qui les

le suivre, puis ce thème l'ennuie : il l'oublie, et fait ce qui lui chante. A ce moment-là, il fait bien. La figuration qu'il imagine n'est pas très adéquate, mais elle est vivante et cela suffit. Nous ne savons pas si elle fut très goûtée du Condottière. Nous ignorons même s'il l'a connue tout entière, c'est-à-dire si elle était achevée quand il est mort. Elle nous révèle seulement sa conception philosophique du monde.

* * *

C'était la plus éclectique possible, tous les systèmes en vrac, pêle-mêle, les plus divers et les plus contradictoires : Ptolémée avec son épicycle auprès d'Aristote, — honorés il est vrai pour deux branches différentes de la connaissance : Aristote pour sa logique et la philosophie en général et Ptolémée pour son explication du mouvement des astres. On devine, à voir ce concile où Pietro d'Albano voisine avec Homère, un esprit respectueux de toutes les autorités, curieux de toutes les théories, affamé de toutes les nourritures. On comprend qu'il se fît lire en dînant et qu'il entretînt des astrologues. Aussi, les pourvoyeurs ne chômaient pas : Pontano lui dédiait ses traductions et commentaires des cent sentences de Ptolémée, Alamanno Rinuccini ses traductions d'Aristote, Pirro Perotti sa *Cornucopia*, Cristoforo Landino son livre *Delle disputazioni Camaldolesi*, et Prendilacqua sa vie de Vittorino da Feltre. Il protégeait aussi les poètes, notamment le napolitain Porcellio, Cantalicio et Cornazzano de Plaisance, quoique, à vrai dire, il ne les mît pas à un aussi haut rang que les savants.

entoure, le contraste est complet. Les gestes sont inexplicables. La certaine parenté, qu'on remarque entre eux et qui tient au thème imposé à l'artiste et au fond peint derrière les figures, ne sert de rien pour les comprendre. Ils ne peuvent intéresser le visiteur du Louvre qu'au point de vue purement esthétique.

A ce point de vue et aussi pour les amateurs d'identification et les dénicheurs de signatures, leur examen révèle combien les attributions sont faites à la légère. Il est manifeste que ces six portraits ne sont pas du même artiste et que le nom de Juste de Gand est une raison sociale. Si l'on regarde, par exemple, les mains des deux portraits de la galerie du Bord de l'Eau, chez *saint Thomas d'Aquin* et *Virgile*, on voit que leurs pouces renversés sont les mêmes que tous les pouces de la *Communion des Apôtres*, d'Urbino, y compris celui du duc d'Urbino, seule œuvre tout à fait authentique de Van Vassenhove, ou Juste de Gand. Cela conduit à croire que c'est bien, en effet, Juste de Gand qui les a dessinés. Mais ce trait signalétique de l'artiste ne se retrouve pas dans les quatre autres et nous ne savons à qui les attribuer. Au point de vue esthétique, le seul portrait tout à fait supérieur et qui nous mette réellement en présence d'un être vivant est celui de Vittorino da Feltre, exécuté d'après la médaille de Pisanello.

Son éclectisme en art n'est pas moindre. Pour la décoration de son palais, avec l'architecte en chef le dalmate Dellaurana, il va chercher à Venise Ambrogio da Milano, architecte lui-même et « lapicide », chef d'atelier, auquel on doit, sans doute, les *mirabil fogliami* de ses cheminées. Il prend à Urbino même un certain Diotallevi, qui est peut-être le ciseleur véritable des marbres que l'autre a ordonnés. De Venise, encore, il fait venir un Girolamo, *tagliapietre*, puis, de Florence, Baccio Pontelli, *lignaiolo* de son métier, pour marqueter ses portes et ses lambris, et aussi Domenico Rosselli, auteur, croit-on, des cheminées de la salle du Trône, de la cheminée *degli Angeli* et des deux portes cintrées à coquilles qu'on voit au coin de la même salle. En passant sous leur arche, il semble, en effet, qu'on va déboucher sur l'Arno.

On devine ainsi, tout le long des salles du palais, comme le passage de deux troupes d'enchanteurs égaux en sortilèges, troupes invisibles aujourd'hui, mais agissantes sur nous dans leurs œuvres : la troupe florentine de Domenico Rosselli, qui fait mouvoir les enfants, les déesses et les dieux, — et la troupe d'Ambrogio da Milano, plus habile encore, qui fait vivre les plantes et les oiseaux. Après cela, le duc fait appel à des gens de Sienne, Francesco di Giorgio Martini et Roberto Valturio, pour dicter à Ambrogio da Milano les sujets des soixante-douze bas-reliefs de marbre, représentant les machines de guerre anciennes et modernes. Nous retrouvons ainsi dans le mécène, l'archéologue et le soldat. Là-bas, à Rimini, Malatesta faisait ceindre sa cathédrale tout entière d'un long bandeau portant le chiffre sans cesse répété de sa maîtresse, Isotta. Ici, la ceinture de marbre, imaginée par Montefeltro pour son palais de briques, rappelle non sa maîtresse, mais la guerre, qui fut bien sa plus grande passion (1).

Pareillement, pour faire son propre portrait il appelle des artistes bien différents et ne s'en tient pas aux Italiens ; il s'est fait peindre au moins trois fois par un Flamand, peut-être plus souvent encore. Ses deux portraits par Piero della Francesca sont célèbres. Le premier, celui que tout le monde a vu aux *Uffizi* : un profil brun et crochu, sous un mortier rouge, découpé sur un horizon de taupinières noires et d'eaux claires ; le second, que

(1) Aujourd'hui, ces curieux bas-reliefs ne sont plus à l'extérieur du palais, mais à l'intérieur et au premier étage, rangés le long des galeries vitrées.

beaucoup ont vu à la Brera : le chevalier nu-tête couvert de fer, à genoux devant la Vierge, entouré de saints, — offrent les plus parfaits exemples de la peinture toscane du xve siècle. Ils en ont la sécheresse, la finesse, la définition, la poésie intime et peu à peu pénétrante à la façon d'une lame froide et aiguë.

Les autres portraits d'une peinture plus épaisse et chaude sont moins connus. Trois sont dus à Juste de Gand. Ils furent peints après ceux de Piero della Francesca. Le premier un peu par hasard. Ce Juste de Gand, qui ne s'appelait pas Juste et n'était pas de Gand, mais d'Anvers et pour les siens se nommait Joos van Wassenhove, se trouvait à Urbino pour tout autre chose. Il était venu en Italie l'année d'avant, c'est-à-dire en 1469, attiré par le soleil, par les chefs-d'œuvre des maîtres toscans, par le mirage des cours italiennes et, qui sait? peut-être aussi par la vanité de montrer à ces seigneurs de la peinture en détrempe ou à l'œuf comment les *Barbares* du nord savaient peindre à l'huile. Il n'était pas le premier : un de ses compatriotes, affublé par les Italiens du nom de *Rogierus Gallicus*, et que nous appelons Roger van der Weyden, y était venu aussi. Et avant Roger van der Weyden, Jean van Eyck y était déjà connu, sinon en personne, du moins par ses œuvres.

A Brugia fu fra gli altri piu lodati
El gran Iannes el discepul Rugiero

disait alors, dans sa chronique rimée, le bon peintre et poète, Giovanni Santi, le père de Raphaël.

C'était donc plein d'espoir que Juste de Gand avait entrepris son voyage d'Italie. Mais, après avoir touché barre à Rome, n'y trouvant peut-être rien à faire, il était venu échouer à Urbino. Il faut croire qu'il s'y trouva bien, ou qu'il craignait d'être plus mal ailleurs, car il y resta plus de dix ans. On le mit à toutes sauces. Il avait été mandé par le duc pour faire les portraits des vingt-huit philosophes, mais il ne les fit pas, tout d'abord. Il lui fallut peindre auparavant un grand tableau de piété, une composition édifiante comportant une vingtaine de personnages. Le sujet était la *Communion des Apôtres*. C'était pour le maître autel de la Confrérie du *Corpus Domini* et cela pressait, paraît-il, car il y avait longtemps que les fidèles attendaient. On avait l'argent recueilli par souscription chez les fidèles, on avait le panneau, on avait ce qu'il fallait pour le

peindre, mais on n'avait pas le peintre. Tour à tour, deux fournisseurs habituels de la cour d'Urbino, le vieux Paolo Uccello et Piero della Francesca, avaient été déclarés forfaits. Un sort semblait peser sur cette entreprise.

Le duc voulut bien prêter aux frères du *Corpus Domini* sa nouvelle recrue, mais à condition que le tableau servirait à deux fins, l'une pie, l'autre profane. On était en train de fêter, à Urbino, une ambassade du shah de Perse. Cet exotique souverain, voulant partir en guerre contre le grand Turc, avait envoyé une mission en Italie afin de lui recruter des alliances. C'était là un événement trop rare pour qu'on ne cherchât pas à le commémorer. Mais comment? En figurant l'ambassadeur là où l'on figurait à cette époque tous les étrangers de marque, orientaux, levantins, turcs, nègres, chameaux, lions ou guépards, rois, bêtes et gens, c'est-à-dire près du Bon Dieu, dans quelque tableau de piété, comme déjà Giotto avait figuré des ambassadeurs chinois ou tartares dans une Nativité. C'est à quoi d'ailleurs servaient souvent les *Adorations des Mages*.

Mais c'est une *Communion des Apôtres* qu'on est en train de peindre... Qu'à cela ne tienne! On ne mettra pas le Persan au premier plan, comme s'il offrait une cassette ou une monstrance à l'Enfant Jésus, on le poussera un peu derrière, mais en bonne place, bien visible et, afin d'expliquer sa présence, on le fera converser avec le duc lui-même suivi de deux de ses conseillers. Voilà pourquoi, sur le vaste panneau de Juste de Gand, recueilli aujourd'hui au palais ducal, tandis que le Christ fait à grandes enjambées le tour de ses apôtres, agenouillés sur les dalles d'une église, pour poser sur les lèvres de chacun d'eux l'hostie sainte, qui reconnaissons-nous dans un coin? Federigo, de profil, en mortier et en manteau rouges, par-dessus un costume de brocart magnifique, en train de discuter avec un somptueux personnage amplement barbu, vêtu de brocart ramagé, lequel joue à merveille son rôle de Persan.

On n'est pas trop surpris de rencontrer ces deux contemporains dans une scène de l'Évangile, car l'entourage, — le chœur de l'église latine plantée de colonnettes aux chapiteaux composites, la table dressée, la nappe mise, les deux anges qui flottent au-dessus grâce à leurs ailes d'hirondelles et dans ce bouillonnement de plis que les Flamands aiment à savonner au bout des tuniques, et un troisième ange, sans ailes, et à

pied, saint Jean, paraît-il, qui saisit la carafe pleine de vin pour remplir le calice, — tout est fantaisiste à plaisir et pittoresque à souhait. Pour comble d'invraisemblance, la duchesse qui est morte l'an passé, tenant dans ses bras son fils qu'elle n'a quasi pas connu, apparaît rencognée dans le cadre d'une fausse fenêtre, triste, pensive, et coiffée du voile des veuves. D'un bout à l'autre, ce panneau est plein d'intentions, dont la moindre, à coup sûr, est l'intention religieuse.

Si c'est vraiment le même Juste de Gand qui a peint le duc agenouillé devant la *Dialectique*, aujourd'hui au musée de Berlin et longtemps attribué à Melozzo da Forli, sa manière a bien changé. A Berlin, le duc n'a plus ni le même nez, ni la même bouche, ni le même menton, ni les mêmes cheveux, ni les mêmes mains et la facture est toute différente. Ces contingences n'embarrassent, d'ailleurs, nullement les historiens d'Art. Ils déclarent que le Flamand s'était, à force d'habiter Urbino, « italianisé », phénomène de mimétisme qui serait intéressant à constater en effet, mais qui ne peut se préjuger (1).

En toute hypothèse, l'intention du modèle ainsi représenté est la même et elle est claire. Dans aucun des cinq grands portraits en pied qui sont venus jusqu'à nous, il ne s'est mis en posture de combat, ni de règne, rien qui rappelle Hawkwood, Gattamelata ou le Colleone, ni qui préfigure le Francesco Maria della Rovere, de Titien. En lui, le condottière apparaît bien parfois avec ses attributs ou son armure, mais que fait-il ? Il prie, il lit, il écrit, il parle. Il est aux pieds de la Madone ou de la *Dialectique*, les mains jointes ou bien studieusement refermées sur un livre. Il est assis lisant dans un énorme missel, évangéliaire ou psautier. Il suit la leçon d'un professeur. Il endoctrine un ambassadeur.

Sans doute, c'est assez l'habitude, à cette époque, de s'agenouiller devant la Madone pour se faire peindre, mais non de s'installer dans un fauteuil pour lire ou pour écouter une

(1) Il serait très curieux, en effet, qu'un maître artiste, en pleine possession de ses moyens, peignant la même figure, du même côté, sensiblement au même âge, l'ait trois fois dessinée de la même façon et puis, une quatrième fois, en ait modifié le contour jusqu'à tracer un angle obtus là où il en avait fait un aigu, ramener un menton quasi fuyant là où il avait projeté un menton en galoche, creuser une ligne concave là où il en avait fait une convexe et ne plus mettre la même distance entre les différents traits, notamment entre la narine et la lèvre supérieure. Ce serait la première fois qu'un tel phénomène serait constaté.

conférence. On voit encore assez souvent, au plat des miniatures, un prince sur son trône ou dans le nonchaloir des coussins, qui daigne accepter un livre des mains de l'auteur agenouillé devant lui. Ce qu'on voit moins, c'est ce prince s'agenouiller lui-même pour recevoir ce livre des mains d'une Science, eût-elle pris la forme d'une jolie femme. Et il est plus rare encore de le voir revêtir son armure et tous ses ordres et mettre son épée au côté et son casque à terre pour déchiffrer un psautier.

Or, le duc le déchiffre réellement, ou tout autre livre d'église, dans le portrait qu'il a commandé à Juste de Gand pour le mettre, ici-même, dans son *studiolo*, et qui est maintenant à Rome, à la galerie Barberini. On pourrait l'appeler « le liseur ». C'est l'image d'un acte aussi bien que d'un être. Si appliqué qu'ait pu être l'artiste à fourbir les aciers et à tisser les brocarts, à étaler le camail d'hermine qui couvre la cuirasse et la chaîne d'or qui couvre le camail, à polir l'armure de plates qui luit par endroits et filtre à travers le vaste manteau de brocart cramoisi, filigrané d'or et rebroussé pour laisser voir le bras de fer et la cubitière pointue et la genouillère articulée en queue d'écrevisse et la jarretière pendante avec la devise *honni soit qui...*, ce n'est pas là que va le regard. Ni ces affiquets somptueux et ostentatoires, ni d'autres plus précieux encore : la lentille qui brille dans le disque d'acier aux bords talutés, la poignée de la grande épée à garde simple, en croix, aux quillons à rubans plats, qui pend au côté du condottière, ni le bonnet ducal en pain de sucre, tout liséré de perles, qu'on a juché au-dessus du lectrin, à joues ajourées en rosaces gothiques, ni les reflets soigneusement allumés sur l'acier poli du casque, rien ne peut distraire notre attention de ce qui est le morceau capital : le Duc.

Ce profil buriné, raviné, couturé de rides, le globe du crâne miroitant sous le jour, l'arc des sourcils haut levés, la capote de la paupière baissée sur le livre, les rudes cheveux brossant l'oreille, l'épaisse ganache bien rasée d'un poil dur et dru, les lèvres allongées en une moue attentive et satisfaite valent toute une physiologie. Il y a, ici, une intention manifeste : le chef de guerre puise au livre monumental, tenu dans ses griffes puissantes, les préceptes ou les exemples dont il croit avoir besoin pour manier la grande épée que voilà pendue à son côté, ou le petit sceptre que voici, droit comme un cierge, dans la

menotte d'un enfant debout à son genou et qui sera le pâle et infortuné Guidobaldo.

La facture et la technique échappaient naturellement à ses prises. Elles valent ce que vaut le peintre et le patron n'y est pour rien. Pourtant, il y a un détail qui est peut-être dû à son insistance : les reflets sur le miroir poli du casque. Nous l'avons déjà vu, très appuyé aussi, dans son portrait de la Brera, et le portrait de la Brera est d'un tout autre artiste : Piero della Francesca. Ce n'est donc pas dû à l'artiste ; c'est dû au modèle. Et quand même, comme on le suppose quelquefois, l'artiste qui a peint ce détail dans les deux tableaux serait le même, quand ce serait Juste de Gand qui serait intervenu dans le tableau de Piero della Francesca pour en fourbir le casque, qu'est-ce que cela prouverait? Combien le modèle tenait à cette imitation, puisqu'il a fallu à son peintre principal un coadjuteur pour la lui assurer, d'autres indices le confirment. Il y avait, au palais d'Urbino, un tableau de Van Eyck représentant une scène de bain et ce que le duc faisait admirer à ses visiteurs, c'était le reflet d'un miroir où l'on voyait le dos des gens qui se baignaient, tandis qu'ils se présentaient de face au regardant.

Ainsi son idéal en art était celui de tous les grands mécènes de son temps : le fini minutieux dans la facture, et que la tapisserie ressemblât le plus possible à de la peinture. Ce n'est pas arrivé, heureusement, mais ce n'est pas leur faute. Avec cela, il leur fallait le plus de luxe possible dans la décoration et de surcharge dans les ornements. Là où il y a un vide, c'est qu'ils n'ont pas eu le temps ou l'argent, ou la main d'œuvre suffisante pour le remplir. Rien ne prouve que le duc ait obligé à quelque hérésie esthétique les artistes qu'il employait, — et l'on ne saurait demander plus à un protecteur des Arts, — mais rien ne prouve qu'entre deux partis ou deux artistes il ait choisi le meilleur.

Le seul goût très perceptible en lui, c'est le goût de la grandeur. Ce sage aime le faste. Sa posture est modeste, mais son vestiaire est somptueux. Pour adorer la Vierge ou la Science, il se met en grande tenue. Étant respectueux des pouvoirs établis et des usages plus puissants que les pouvoirs, il ne fait pas profession de mépriser les honneurs. L'Hermine de Naples et la Jarretière d'Angleterre, le bâton de lieutenant général de la Ligue et le *Baldacchino* de l'Église, la rose d'or, enfin au bout

de sa carrière le bonnet ducal, dès qu'il en est revêtu, il les porte, il se hâte de les dicter dans ses portraits ou dans les retouches apportées aux tympans de ses fenêtres, aux écussons de ses plafonds, aux bandeaux de ses portes ou de ses cheminées. Son palais est criblé d'insignes honorifiques. On ne les remarque pas toujours, parce qu'ils sont si adroitement mêlés aux motifs purement décoratifs, qu'on peut les croire le plus souvent nés d'une fantaisie de l'artiste. C'est ainsi que l'aigle des Montefeltro, sur la cheminée de la salle *del Magnifico*, semble un gardien des épis prêt à fondre sur les oiseaux pillards, et que la Jarretière d'Angleterre marquetée dans les parois du *studiolo* paraît un bibelot de plus suspendu dans un décrochez-moi ça de revendeur.

Il les revêt même, ces insignes, pour ouïr une leçon ou plus précisément une « lecture » que fait dans une grande pièce froide et nue, plantée de colonnes et faiblement éclairée par un lanterneau, un professeur triste et longuement barbu, tout semblable à un rabbin. C'est, dit-on, un prêtre zélandais, Paul de Middelbourg, mathématicien et auteur d'un projet pour réformer le calendrier. Il est attaché à la cour d'Urbino. Il donne des leçons au petit Guidobaldo; il en deviendra le médecin, plus tard et sera enfin évêque de Fossombrone. Le petit garçon est là, lui aussi, tout de perles coiffé, debout, raidi par le respect qu'on doit à ce qu'on ne saurait comprendre. Et là aussi, le duc a voulu voir figurer ses principaux conseillers : les Ubaldini père et fils et Odasio. Leurs longues figures apparaissent derrière leurs lectrins respectifs, le dos au mur, faisant tapisserie, avec cet air neutre et résigné qui décèle les auditeurs d'une conférence.

Bien qu'effacé, décoloré, réduit à l'état de fantôme, ce panneau de Juste de Gand, aujourd'hui à Windsor, est une scène tellement révélatrice d'un caractère que nul texte ne la vaudrait. D'ordinaire, le geste d'un portrait ne révèle pas grand chose, étant posé par l'artiste ou imposé par l'usage. Les mains jointes des donateurs au xve siècle ou tenant des roses au xviiie, ne nous disent rien de l'individu. Mais quand, à plusieurs reprises, des artistes différents voient le même modèle dans une action inhabituelle aux portraits de leur temps, on peut dire : ce trait n'est pas de l'artiste, mais du modèle. Il y a, là, un indice signalétique. Nous voyons alors nécessairement ce que fut l'homme

représenté, ou du moins ce qu'il voulut être. Or il est évident que le grand Condottière a voulu laisser le souvenir d'un lettré, d'un étudiant, d'un dévot. Ses effigies, aujourd'hui dispersées dans toute l'Europe, font pressentir aux visiteurs des musées de Londres, de Windsor, de Berlin, de Rome, de Florence, de Milan, ce qu'on éprouve intensément en son palais ducal, quand on pénètre dans son *studiola :* le culte de la vie pensive et recueillie. On se le figure planant sur son peuple du haut de sa loggia, interpellant les moissonneurs sur les pentes de la colline, fouillant de son œil unique l'horizon, jusqu'aux confins éthérés de son petit royaume, puis, après avoir aspiré largement l'air de l'Adriatique et des Apennins, réintégrant sa niche studieuse, et au long des heures de silence et de paix, cherchant à entrer en communication avec les ombres immortelles qu'il y a lui-même appelées.

* * *

Mais cela ne fut jamais ou ne fut qu'à de rares minutes. Son palais était à peine achevé quand la mort l'arrêta. Certaines parties ne l'étaient pas. Certaines ne l'ont jamais été. Pas davantage, la cathédrale qui s'élevait, là, tout contre, ni le cortile qu'il faisait construire là-bas à son palais de Gubbio, en imitation de celui, tout battant neuf, d'Urbino, ni les palais de Cagli, de Castel Durante, de Fossombrone. C'est le sort commun à toutes ces entreprises de la Renaissance. Ce que nous voyons de complet, d'achevé, de plein, est l'œuvre de plusieurs générations, le plus souvent abandonnée, reprise, bouleversée, selon des humeurs diverses et parfois contradictoires. Les fondateurs ne l'ont jamais vu. Les palais ou les églises que nous ne connaissons qu'en ruines ne leur sont apparus qu'en ébauche et souvent même ce que nous prenons pour des ruines n'est que de l'inachevé.

Hommes de peu de réflexion, ils se jetaient dans la bâtisse, dans la guerre, dans la vengeance, dans l'amour, sans mesurer le temps, l'espace, les chances, le péril. Ils construisaient sans se demander : aurai-je le temps de finir? Ils détruisaient sans se dire : puis-je remplacer? Ils mettaient à la voile pour des pays supposés, munis de cartes imaginaires, imprévoyants du retour. Les papes ceignant la tiare, vieillards, précipitaient leurs proches dans des entreprises gigantesques, comme s'ils

avaient l'Éternité devant eux. Les parvenus obligés de défendre la couronne à peine posée sur leur tête, jetaient les fondations d'un royaume, alors qu'il eût fallu s'assurer un bastion. Ils appelaient les peintres, les statuaires, les stuqueurs, les ornemanistes pour décorer ce que les maçons n'avaient pas fini de bâtir. Dix ans après, l'oncle Pape était mort, la dynastie renversée, la prébende tarie, le palais désert, l'église à mi-hauteur; il pleuvait dans la basilique. Peu importe! « L'à quoi bon? » leur était inconnu. Les exemples innombrables de catastrophes, d'échecs, d'avortements ne les arrêtaient pas. Ils ne voyaient ni la veille ni le lendemain. Mais ils vidaient la minute présente de tout son contenu, pressés de se marier, pressés de marier leurs enfants, pressés d'élever leurs tombeaux, pressés de tirer vengeance, pressés de tirer race.

Les vieilles églises de Toscane ou d'Ombrie ruineuses et inachevées : telles sont les destinées de ces hommes, — celles du moins qu'on n'a pas rafistolées au XIXe siècle, — avec leurs façades dépourvues de revêtements, ou leurs anciens revêtements déchirés, leurs moignons de pierre tendus pour soutenir l'aile qui ne viendra jamais, leurs marbres jaunis et ébréchés, leurs bronzes patinés par les mains, leurs tombes usées par les pieds, et malgré tout rayonnantes d'une beauté qui transperce les cœurs. Elles ont été conçues avec un tel sens de la grandeur que leurs lignes interrompues en fait, mais prolongées par notre imagination, atteignent l'infini. L'Italie est une enfant prodigue, géniale et téméraire qui, sans s'assurer le nécessaire, a ébloui le monde de son superflu.

Si nous voulons évoquer ses grands mécènes, ne les imaginons donc pas jouissant de leurs œuvres, satisfaits, à l'abri, oisifs. Ce sont leurs successeurs, les seigneurs secondaires et parfois dégénérés qui firent cela. Eux, ils vécurent dans des espèces de chantiers ouverts à tous les vents, parmi des échafaudages et des charretiers, des décombres, des entrepôts de travertin ou de Carrare, *opera del duomo* ou *del palazzo*, mis au pillage, toutes les fois qu'on avait besoin de matériaux pour un travail plus urgent, et « publiques rapines ». Ils sont morts en plein rêve inachevé. Le duc d'Urbino, bâtisseur ou mécène, c'est Alphand, c'est Garnier, c'est Haussmann, debout sur le bord des éboulis, pilonnant des fondations, dictant des mesures, résolvant des problèmes, le rouleau de plans à la main, comme son bâton

de capitaine général. De certaines parties de cette œuvre il a bien pu jouir, en leur première et fraîche nouveauté, mais le palais ducal, tel qu'il l'aurait voulu avec ses dépendances, ses murs couverts de marbres, ses décorations complètes, ses tableaux mis en place, sa cathédrale, il ne l'a jamais vu.

Et nous, non plus, nous ne le voyons pas. Il est vidé de tous ses trésors. Sa bibliothèque est au Vatican, ses portraits par Piero della Francesca sont à Florence et à Milan, ceux par Juste de Gand à Rome et à Windsor, ses Allégories des sept arts libéraux par Melozzo da Forli sont à Berlin et à Londres, les portraits des philosophes par Juste de Gand ou ses aides sont à Paris et à Rome, ses médaillons ou ses bas-reliefs, ses bustes sont un peu partout, notamment au *Bargello* de Florence, au *Carmine* de Venise et à l'*Ateneo* de Pesaro. Les médaillons, qui remplissaient les pendentifs du *Cortile*, ont disparu. Seule, la *Communion des Apôtres*, de Juste de Gand, la *Flagellation* et une *Madone* de Piero della Francesca sont restés à Urbino, avec deux ou trois médaillons ou bas-reliefs de pierre et avec les portes et les cheminées monumentales que les Barbares n'ont pu ravir (1).

Qu'est-il donc arrivé? Oh! rien que de banal. Un jour, le légat du pape Urbain VIII passe à Urbino : il rafle les vingt-huit portraits de philosophes et celui du « Liseur » et les voilà à la galerie Barberini à Rome. Plus tard, un partage de succession en distrait la moitié, qui s'en va dans la famille Sciarrá Colonna. Là, un collectionneur voit ces quatorze têtes, les achète et on les revend au Louvre, pêle-mêle, par-dessus le marché avec presque toute la galerie Campana. Une autre fois, Napoléon, ou son sous-ordre, veut enrichir la capitale de la Lombardie : il faut que le tableau des *Zoccolanti* parte pour Milan. En 1815, la France rend une partie de ses prises, mais Milan garde la sienne, qui est maintenant à la Brera, salle XXIII, faisant cortège au *Sposalizio*. Longtemps après, un amateur trouve, chez un paysan de Florence, une table à manger qui lui paraît avoir été un panneau peint et contenir des figures. On nettoie, on frotte, on voit sortir un seigneur en robe qui a été rouge, dans un palais, en face d'un docteur. On restaure, on

(1) Les autres œuvres d'art qu'on voit maintenant au palais ducal d'Urbino, transformé, depuis 1912, en « Musée national des Marches » sont très intéressantes, mais postérieures ou étrangères à la vie du duc d'Urbino.

vernit, on vend le tout à la reine Victoria et le duc auditeur est exilé à Windsor Castle, dans la *Zuccarelli Room*.

Chacun déplore de ne pas voir en place ce qu'a pris le voisin, mais nul ne songe à restituer ce qu'il a pris lui-même. Que faudrait-il pourtant, si l'on voulait rendre la vie à ce grand palais désert ? Y remettre les œuvres qui l'ont animé. Il y aurait un double intérêt : pittoresque et d'enseignement. Il serait beau de voir ce que Raphaël a vu avant de peindre, dans le cadre que Bramante a parcouru avant de bâtir. Ce n'est pas cela qui a fait Raphaël, ce n'est pas ceci qui a fait Bramante. Les grands artistes se font tout seuls et rien ne saurait les produire, ni les empêcher. Ce n'est pas à ces rencontres fortuites de Juste de Gand, de Piero della Francesca, de Melozzo da Forli que Raphaël dut son génie, mais c'est à elles peut-être qu'il dut sa précocité. Et nous qui ne sommes ni Raphaël, ni Bramante, qui ne portons pas un monde nouveau en nous, mais qui pouvons étendre les bornes du nôtre jusqu'au leur et prolonger ainsi, en deçà d'elle-même, notre existence éphémère, c'est à ces rencontres naturelles et vivantes que nous le devons, — et non aux réunions artificielles et froides des musées.

Que nous disent, à Windsor, ces graves personnages anonymes qui n'ont joué aucun rôle dans l'histoire des trois royaumes, ni dans son Art? A Berlin et à la *National Gallery*, ces muses dépaysées devant leurs amants inconnus? A la *Brera*, ces anges et ces saints formant le cercle autour d'un condottière ? A *Barberini*, ce portrait d'un prince des Apennins peint par un maître de la gilde d'Anvers, qui n'ouvrent, ni l'un ni l'autre, de vue sur Rome ou sur les Barberini? Au Louvre, enfin, ces effigies de philosophes? A peine si l'on s'informe d'eux... Et si l'on s'en est informé, que nous disent-ils ? Ensemble, ils composaient une symphonie ; séparés, le son qu'ils rendent est inintelligible et monotone. Veut-on en juger ? Qu'on lise l'inscription qui court au-dessus des sept Arts libéraux, à la *National Gallery* et à Berlin. On a lu à Londres : *dux urbini montis feritri ac* ; il faut aller à Berlin pour lire la suite : *durantis comes ser* ; puis retourner à Londres pour poursuivre : *ieclesie gonfalonierus* ; enfin revenir à Berlin pour trouver la date : MCCCCLXXVI. Ce n'est pas seulement là une anomalie matérielle, c'est le signe d'une chose grave : la dispersion des âmes que l'art avait unies.

Pourquoi ne pas les réunir? Ce n'est pas impossible à faire

puisqu'on l'a déjà fait : les tapisseries qui étaient à Vienne, l'aigle lutrin qui était parti sont revenus. Rome et Florence sont assez riches et elles contiendront toujours assez de trésors pour nous attirer. Que ne remet-on à Urbino les deux portraits célèbres du duc Federigo et de la duchesse Battista Sforza par Piero della Francesca? Les Uffizi y perdraient sans doute, mais l'Italie y gagnerait. Quant au Louvre, s'il rendait ses portraits de philosophes, qui donc s'en apercevrait?

Ces trusts gigantesques et de plus en plus avides que sont les musées, combles, débordants et quémandeurs de crédits nouveaux pour y loger encore plus d'infécondes richesses, desquelles on ne jouit plus parce qu'on en est accablé, perdraient-ils de leur prestige en s'allégeant de tout ce bagage inutile? Et si les figures, dont le cadre tient encore quelque part et s'ouvre sur le vide, s'en retournaient le remplir? Il restera toujours assez de tableaux de chevalet, ou de morceaux de sculpture, sans rôle défini, ni mission déterminée, sans lien avec aucun pays, ni aucun être, ou dont le lien est perdu, œuvres vivantes encore, mais dépaysées, frappées d'amnésie, comme ces blessés qui, après une grande secousse psychique, ne se souviennent plus de leur nom, ni du lieu où ils sont nés... C'est pour celles-là que sont faits ces maisons de retraite ou ces hospices : les Musées. Pour les autres, ne peut-on les voir réunies et ressuscitées en ce monde sans attendre « le jour où la Terre et les Eaux rendront leurs morts »?

ROBERT DE LA SIZERANNE.

(A suivre.)

SUR LES BANCS DE FLANDRE

III [1]

MINES ALLEMANDES

LA FIN DU « BRANLEBAS »

Les hachures d'une pluie tenace unissent le ciel encrassé à la mer obscure que gonfle la houle de sud-est. Tout horizon est aboli. Dans la nuit du 28 au 29 septembre 1915, la région des bancs de Flandre est plus sinistre encore que de coutume.

Sur la passerelle du *Branlebas* peuplée d'ombres immobiles, la lampe discrète du compas, seule lumière permise, projette son cercle pâle sur les traits du gabier Carrel, de quart à la barre, attentif à tenir le bateau en route. L'homme du *chadburn* (2) sommeille à moitié. Seuls résonnent le crépitement de la pluie et le gémissement de la brise dont les risées apportent le grondement des canons du front.

Minuit moins cinq : c'est l'heure du changement de quart.

— Me voici, lieutenant, je prends la suite, fait le premier-maître pilote qui se profile, enveloppé dans son ciré, en haut de l'échelle d'accès.

— Je vous la transmets volontiers, maître pilote, répond l'enseigne Lehagre. Voici la situation. Ligne de file derrière l'*Obusier* que vous apercevriez à 200 mètres sur l'avant, si le temps était moins poisseux, mais qui veut bien, heureusement,

Copyright by Paul Chack, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars.

(2) Le *chadburn* est un appareil à cadrans, aiguilles et sonneries, qui sert à transmettre les ordres aux machines. Sur les torpilleurs, il est doublé d'un tube acoustique.

nous montrer sa ratière. Depuis vingt minutes, il nous emmène au sud-ouest et nous arrivons presque à la bouée de Nieuport, limite sud de notre circuit.

— Lieutenant, l'*Obusier* signale « blanc-vert », interrompt le quartier-maître timonier Tanguy.

— Bien, fait l'enseigne, nous allons virer de bord. La barre à droite quinze.

Pendant que, docilement, le *Branlebas* obéit à son gouvernail pour exécuter le signal « blanc-vert », lequel veut dire que le navire de tête vient sur la droite, l'enseigne continue :

— Nous voici, comme vous voyez, à un mille dans l'est de la bouée en question. Nous allons faire du nord-est pendant une demi-heure environ, puis de nouveau du sud-ouest jusqu'à la bouée et ainsi de suite, aller et retour, tant que l'*Obusier* voudra. Mais nous voici en route. Dressez la barre. Gouvernez sur la ratière de l'*Obusier*.

— Quelle allure, lieutenant? interroge le maître pilote.

— Cent tours qui devraient faire dix nœuds et qui n'en font que huit, car nous avons deux nœuds de courant sur le nez en ce moment. Les babordais sont aux postes de combat. Le projecteur est paré à allumer. Le point et la route sont portés sur la carte. La T. S. F. a signalé vers neuf heures un champ de mines quelque part dans le nord-ouest du banc Ruytingen, donc en zone anglaise. Le flot est établi, la mer sera pleine vers deux heures et demie du matin.

— Deux heures trente-sept, interrompt le commandant Wackernie, qui semble endormi sur son pliant, mais garde comme toujours en alerte ses yeux, ses oreilles et son cerveau.

Ayant ainsi terminé la remise rituelle du service, Lehagre s'accroche aux rambardes pour étaler les coups de roulis et gagne l'arrière le long du pont obscur, glissant et hérissé d'obstacles qui semblent, à bord des torpilleurs encombrés, se multiplier la nuit comme par miracle. Un coup d'œil en passant aux gens de quart à l'arrière. Au canon de 47 millimètres tribord, le vieux quartier-maître fusilier réserviste Lamer murmure un « bonsoir lieutenant » respectueux. A bâbord, près de la pièce symétrique, le canonnier Corbin, adossé à la cheminée, sifflote entre ses dents.

Un champ de mines trouvé aujourd'hui au Ruytingen, un

autre signalé hier à la Bassure de Baas et deux avant-hier au Vergoyer et près du West-Hinder. Vraiment, sur les bancs de Flandre, le repos qui suit le quart est tout à fait analogue à celui que l'on goûte sur le front dans les secteurs où sévit la guerre de sapes. A chaque minute, le bain glacé menace et la saison d'été vient de finir durant laquelle il aurait pu offrir quelque agrément avant la noyade finale. Bah ! On est fait à ce danger-là comme aux autres. Si nombreuses que soient les mines, l'eau libre occupe infiniment plus de place que ces machines infernales lesquelles sont mouillées à 50 mètres d'intervalle au moins, sinon l'explosion de l'une d'elles entraînerait, « par influence », l'éclatement de tout le champ. Combien de fois a-t-on navigué en long, en large et en travers en des lieux que, deux ou trois heures plus tard, les dragueurs déclaraient contaminés! Et puis, à Dieu vat! D'ailleurs, cette nuit, nos torpilleurs ont briqué la même route depuis le coucher du soleil. Cinq fois ils sont revenus mettre le nez sur la bouée de Nieuport. Sûr et certain l'eau est propre par là.

Pour qui arrive de la passerelle, tout ruisselant de pluie, le minuscule carré, sur quoi s'ouvrent les cabines des officiers, paraît un enclos très confortable quand le bateau n'est pas trop secoué. Lehagre ne s'y attarde guère. Deux pas à faire et le voilà dans son home étroit qu'une mince cloison d'acier sépare de la chaufferie arrière (1) où ronronne un ventilateur, accompagnant en mineur une mélopée bretonne qui semble venir de très loin. Dans une cabine voisine dort l'enseigne Le Franc, qui doit prendre le quart à quatre heures du matin. Aucune vibration d'hélices. On jurerait que tout le navire s'est assoupi.

Dans quelques instants, les deux torpilleurs vont virer de bord pour redescendre vers la bouée de Nieuport.

Droit devant eux, entre deux eaux, une mine allemande est immobile, gros cylindre à couvercle en calotte sphérique d'où sortent quatre antennes... Elle est là depuis la veille... Elle attend... On la croirait là pour marquer le point où les deux bateaux doivent tourner... Cinq fois déjà, cette nuit, ils l'ont presque frôlée, sans savoir... Comment sauraient-ils ? A

(1) Les torpilleurs du type *Branlebas* ont deux chaufferies placées l'une à l'avant, l'autre à l'arrière du compartiment des machines, ils ont donc deux chaudières, et, partant, deux cheminées.

cette heure de la marée, 3 mètres d'eau la couvrent. L'*Obusier* et le *Branlebas* calent 3 m. 15 !

Minuit 28. — Pour la sixième fois, ils approchent. La mine n'est plus qu'à trois cents mètres sur leur avant et un peu sur leur droite. Ils sont sauvés s'ils l'évitent encore cette fois, car, dans une heure, quand ils reviendront, la mer sera assez haute pour que les antennes défilent sous leurs quilles sans les toucher (1).

Voici l'*Obusier*... Il laisse l'engin à une soixantaine de mètres par tribord... Le *Branlebas* suit. Passera-t-il? La mer est grande, la mine est petite et le *Branlebas* n'encombre que six mètres en largeur.

Oui, mais il est long de 60 mètres...

Qu'importe sa longueur, direz-vous? Il ne marche pas en travers comme un crabe... Ma foi, presque. N'oubliez pas le courant. En cet instant, il porte en travers à 3 nœuds. Chaque fois qu'à 10 nœuds le *Branlebas* fait 10 mètres en avant, il est, en même temps, dépalé de 3 mètres sur tribord. Les deux forces combinées, hélices et courant, ont une résultante qui entraîne le bateau obliquement sur la mine. Et, reliée par un orin en fil d'acier à son lourd « crapaud » posé sur le fond, la mine se moque des courants et ne bouge pas plus qu'un navire à l'ancre.

Est-ce la vie? Est-ce la mort? Le *Branlebas* va arriver au point dangereux... Il y est... Son étrave défile à quelque 20 mètres de la marmite cornue, que la lame de sillage fait osciller doucement. Bon Dieu ! comme il dérive vite, ce bateau ! Son centre pare quand même la mine, à dix mètres à peine...

La chaufferie arrière, le carré des officiers, le carré du commandant ont évité les antennes. Et voici les hélices... Prise dans leur remous, la mine tourne sur elle-même comme une toupie... Le gouvernail la double, terriblement près... sans toucher.

Du poste des maîtres, à l'extrême arrière du navire, sortent de paisibles ronflements. Recrus de fatigue, ils dorment, ces

(1) Le plus léger frôlement suffit. Les antennes de la mine sont en plomb et contiennent un tube de verre plein de bichromate de potasse. Le moindre choc déforme le plomb et casse le tube. Le liquide tombe alors dans un vase placé dessous et qui contient deux électrodes, zinc et charbon. L'arrivée du bichromate transforme l'ensemble en une pile, laquelle envoie son courant dans une amorce électrique au fulminate noyée dans les 140 kilos de tolite que forment la charge explosive. Et tout saute, sans raté possible.

braves gens... côte à côte, bien au chaud, dans leurs hamacs qui les délivrent des roulis et des tangages.

La mine est à leur aplomb... Passe ou manque?

Coup de tonnerre. Trombe d'eau. Pluie de mitraille.

L'arrière soulevé par l'explosion, le *Branlebas*, reins cassés, demeure courbé en deux. Au niveau de la chaufferie arrière, le pont est plié comme une feuille de plomb.

Du panneau des officiers sortent les deux enseignes. Le Franc, la face sanglante, rassemble ses hommes dans la nuit. Sa voix couvre le bruit de la vapeur qui sort de la chaufferie en hurlant. A travers une ferraille indescriptible, l'officier entraîne son monde :

— Au poste des maîtres, vivement!

Les tôles déchirées coupent les habits et les chairs. Vite! Vite! « Oh! attention, lieutenant, il y a un trou... » Ce trou est tout ce qui reste du tube de lancement. Le réservoir d'air comprimé de la torpille qu'il contenait a éclaté, émiettant tout. Maintenant l'enseigne regarde une crevasse large comme la main, d'où sort une lueur bizarre. Là fut le panneau de descente au poste des maîtres. L'explosion de la mine l'a étranglé, ne laissant que cette fissure sinistre sur quoi l'enseigne est penché. Il appelle. Pas de réponse... Rien que le gargouillement de l'eau qui entre par une brèche invisible. Et sur cette eau flambe du phosphure de calcium, projeté hors de l'armoire du maître torpilleur, éclairant d'une lumière funèbre la crypte de tôle froissée où sont couchés le premier maître Luguern, les seconds-maîtres Fleury, Guingamp, Elhard et Kervella, tous morts...

Aux vivants à présent. Le Franc va mettre à l'eau la baleinière pour porter une remorque à l'*Obusier*. Pas besoin d'une aussière bien longue, écoutez :

— Wackernie, je vais vous envoyer un bout pour vous déhaler jusqu'au banc Smal. Là, on se débrouillera à basse mer. Pas de projecteur, n'est-ce pas, nous serions poivrés tout de suite par les batteries.

Ainsi parle le capitaine de frégate Yvon, commandant l'*Obusier*. Il a amené son navire tout près des camarades en péril, là où une mine vient de sauter, où d'autres mines, sûrement, dressent leurs antennes... N'importe. Seul compte le devoir sacré, le sauvetage. Yvon ne périra que huit

ans plus tard, en novembre 1923, sur le dirigeable *Dixmude*.

La passerelle du *Branlebas :* Wackernie est là, il dirige la lutte. Il a stoppé les machines, afin de garder la vapeur pour les turbines d'épuisement. Une ombre se présente, dégageant une âcre odeur de toile brûlée, c'est le second-maître mécanicien Guyomard qui sort de l'enfer qu'est la chaufferie arrière.

— Commandant, il n'y a plus personne en bas. J'ai forcé le quartier-maître Le Run à remonter. La chaufferie est noyée.

— Bien mon ami, répond Wackernie de sa voix lente et grave. Et toi, Bourdillon, quelles nouvelles de la chaufferie avant ?

Elle doit être intacte, pense Wackernie, l'explosion s'est produite à plus de 40 mètres d'elle...

— Pas fameuses, commandant, répond le mécanicien, la secousse a bousillé les grilles de la chaudière. Les feux ont dégringolé dans les cendriers. La pression tombe...

C'est la fin, sans sursis. Wackernie reste calme :

— Lehagre, dit-il à l'enseigne, faites embarquer les blessés dans la baleinière de l'*Obusier* et faites mettre des flotteurs sur les grenades.

A l'arrière, les sifflements de la vapeur ont brusquement cessé, la chaudière est vide.

— Y a-t-il des blessés par ici, demande l'enseigne?

— Moi, lieutenant, répond le quartier-maître Lamer, mais ne vous en faites pas, je partirai avec les autres.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Le bras cassé, je crois. J'ai été lancé en l'air par la secousse et je suis mal retombé.

Une voix descend du youyou qui, suspendu à ses bossoirs, domine la scène de trois mètres :

— Tu aurais dû tomber comme j'ai fait, Lamer...

— C'est toi, Corbin, dit Lehagre, étonné de voir le canonnier du 47 ainsi perché. Qui t'a dit de monter là-haut?

— Personne, lieutenant, j'y suis bien arrivé tout seul et ma foi, comme on ne tardera pas à avoir besoin du youyou, j'ai fait parer les garants et je l'ai vidé.

La gerbe de l'explosion a, en effet, lancé Corbin vers le ciel et est retombée en même temps que lui dans l'embarcation.

— Lieutenant, reprend Lamer, je crois bien qu'il y a quelqu'un dans le cagibi de la T. S. F. Pas moyen d'ouvrir la porte, elle est coincée.

Des coups de poing dans la porte :

— Ho ! Qui est là-dedans ?

— C'est moi, quartier-maître T. S. F. Boulou. Je ne peux pas sortir.

— On va t'ouvrir. Tu n'as pas de mal?

— Pas trop. J'ai reçu seulement le condensateur sur le genou, le reste du fourbi électrique sur la figure et le linge du second dans les reins.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Eh bien ! oui. Quand tout a sauté, mon plancher est dégringolé en bas et, par le trou, tout ce qu'il y avait dans l'armoire de M. Le Franc est monté chez moi.

On délivre le quartier-maître, et tout l'arrière déjà submergé est évacué. Maintenant, il faut forcer les hommes à descendre dans les embarcations de l'*Obusier* qui dansent sur la houle le long du *Branlebas* agonisant. Tous ces gars magnifiques ne craignent qu'une chose : quitter leur navire trop tôt, sans être sûrs qu'il va couler...

Et lorsque, précédé de ses deux enseignes, le commandant Wackernie quitte son bord le dernier, à l'instant où la moitié du *Branlebas* qui émerge encore, se couche sur tribord pour descendre au cimetière des bancs de Flandre, le quartier-maître timonier Tanguy et le gabier Carrel partent dans le même youyou que leur chef, en disant fièrement :

— Nous étions de quart sur la passerelle, nous avons le droit de débarquer après tous les autres, avec le commandant.

LA MAISON CATULLE

1915. — Bruges est la grande base navale allemande de Belgique. Le vice-amiral von Schroeder, gouverneur et commandant en chef de la marine des Flandres, réside au palais du gouvernement, sur la grande place de la Venise du nord.

La Venise du nord ! Ah ! les Allemands en ont fait quelque chose de joli ! Ils l'ont déshonorée avec les abris blindés bâtis pour leurs sous-marins, lesquels ont dû fuir Ostende et Zeebrugge intenables sous les obus anglais. Figurez-vous huit colonnades portant autant de toits en béton armé épais de trois mètres. Sous-marins et équipages peuvent dormir à l'aise là-dessous.

Les officiers, eux, habitent la maison Catulle, à toucher les

docks. Dans les trois belles caves voûtées, ils ont installé un « refuge des travailleurs fatigués ». Nul n'y pénètre sans montrer patte sanglante de sous-marinier. On y boit chaque nuit et jusqu'à l'aurore, pour noyer le souvenir de certains canots trouvés à la dérive, avec des cadavres de femmes et d'enfants. Des amateurs ont peint sur les parois des obus et des torpilles ressemblant vaguement aux hommes d'État de l'Entente et aussi, sans doute pour que nul n'ignore l'emploi du souterrain, des singes buvant du champagne. Çà et là éclatent, en grosses lettres, des devises pas très neuves : « La vie est courte et la mort dure très longtemps... »; « Bois tant que tu es de ce monde, car demain tu peux mourir »... et d'autres encore.

Lorsqu'à l'aube les ordonnances des officiers ramassent, parmi le verre brisé, les corps des ivrognes, l'atmosphère de ce trou sans aération rappelle celle d'un sous-marin en plongée depuis vingt heures avec un équipage en proie au mal de mer et à toutes ses conséquences.

Des fresques du plus haut goût montrent, dansant avec des mines, les commandants disparus. Cinq déjà pour les sous-marins des Flandres. Et, s'il existe à Wilhelmshaven, base des sous-marins de la mer du Nord, un Panthéon du même genre, ses murs devraient porter, en ce 1er octobre 1915, l'image de quinze commandants qui ne reviendront plus (1)... Qu'importe! Buvons quand même. Dieu punira l'Angleterre.

L'intervention divine se fait attendre. Le blocus des côtes anglaises et de la Manche entière, fièrement proclamé le 4 février dernier, a fait fiasco.

La soirée commence par les toasts rituels. Au Kaiser. Au fameux Schwieger, commandant l'*U 20* qui coula la *Lusitania*. Aux mânes du célèbre Weddigen, lequel ayant, avec l'*U 9*, fait coup triple sur le *Cressy*, le *Hogue* et l'*Aboukir*, fut, à bord de l'*U 29*, proprement envoyé au fond par un coup d'éperon du *Dreadnought*.

(1) Pohle, de l'*U 15*, éperonné par le *Birmingham;* von Schwemitz, de l'*U 13*, disparu ; Stoff, de l'*U 8*, et Hennig, de l'*U 18*, capturés; Hansen, de l'*U 41*, et Wegener, de l'*U 27*, tous deux coulés par le bateau-piège *Baralong;* Lepsius, de l'*U 6*, Furbringer, de l'*U 40*, et Schulthess, de l'*U 22*, tous trois torpillés par des sous-marins anglais; von Berckheim, de l'*U 23*, disparu; Hammerle, de l'*U 14*, coupé en deux par le chalutier *Hawk*; Graeff, de l'*U 36*, coulé par un bateau-piège; Kratzsch, de l'*U 18*, tué par un obus; Wilcker, de l'*U 37*, coulé par la *Sainte-Jehanne;* Weddigen, de l'*U 29*, éperonné par le *Dreadnought*.

La pression monte vite, bien que les sous-marins traversent une période fâcheuse. Ils ont reçu, le 20 septembre, il y a juste dix jours, l'ordre de cesser d'attaquer le commerce anglais dans la mer du Nord et devant les Flandres. Simplement parce que, un mois plus tôt, le torpillage de l'*Arabic*, dans la mer d'Irlande, a noyé trois citoyens américains. Du coup, les *UB*, lanceurs de torpilles et d'obus, sont au rancart. Seuls les *UC* mouilleurs de mines prennent la mer, et sont sur les dents.

— Cinq tournées, oui, cinq dans le seul septembre, hurle le commandant de l'*UC 6*. On exagère et ces messieurs des *UB* finiront par user, de leurs échines, les coussins du sieur Catulle, tandis que nous trimons pour eux.

— Fichez-nous la paix, les mineurs, intervient Steinecker, commandant d'un *UB*, vous faites vraiment trop de remous avec vos expéditions à la papa. Une seule de nos croisières en vaut dix des vôtres. Nous autres, les *UB*, nous nous battons pour de bon, en montrant nos périscopes. Nous risquons l'abordage, l'obus et la grenade. J'appelle ça la guerre et j'appelle promenade hygiénique l'affaire qui consiste à semer tranquillement des mines quand il n'y a personne dans les environs, et à se défiler après. Tel est le travail des glorieux *UC*. Et j'offre une bouteille de Liebfraumilch à qui prouvera le contraire.

— Mon cher camarade, riposte le commandant de l'*UC 6*, les portraits qui ornent ce boudoir vous répondront mieux que moi. Deux *UC* perdus pour un seul *UB* donnent, plus exactement que vos affirmations, la proportion des risques.

De fait, au mur sont dessinées les effigies des lieutenants de vaisseau Mey, de l'*UC 2*, disparu dès sa première croisière, et Werner, de l'*UC 1*, dont on est sans nouvelles depuis quatre mois. Seul Gross, de l'*UB 4*, représente les sous-marins rivaux.

— Parfait, raille Steinecker, avec des statistiques fondées sur d'aussi nombreux exemples, nous conclurons que les grands *U* n'en font pas plus que vous, puisque je ne vois ici que les traits de Lemmer dont l'*U 5* sauta, comme vous le savez, sur une mine, et de Suchodoletz dont les Anglais ont, devant Douvres, coupé en deux l'*U 11*.

— Assez! A la porte! braillent des convives qui aimeraient mieux parler d'événements plus réjouissants.

La discussion tourne court, d'autant mieux qu'une voix, dominant le tumulte, glapit :

— Messieurs, prenez vos tablettes et écrivez. Je veux vous donner l'adresse d'une jeune personne aimable.

— Bravo! Un hoch pour Schmettger!

— Voici, messieurs. C'est une Anglaise assez corpulente, qui porte crinoline d'acier. Elle se tient nuit et jour à la disposition de tous, à main gauche en sortant de la rue qui passe entre le Fairy Bank et le Sandettié. Très exactement par 51 degrés 20 minutes nord et 2 degrés 7 minutes est. N'hésitez pas à lui demander le chemin du Pas de Calais; les Anglais l'ont placée là tout exprès pour qu'elle vous l'indique. Je propose l'envoi d'une adresse de remerciements à l'amiral Bacon qui a mouillé la grosse 250! pour nous guider.

Rires énormes. Décidément, ces Anglais sont impayables. Les voilà qui ont mouillé une belle bouée en treillage d'acier juste à l'orée d'une passe difficile. Du coup, les rivalités entre sous-marins sont oubliées. Chacun en raconte une bien bonne à propos du fameux barrage de filets du Pas de Calais tellement gênant pour tout le monde que les Anglais ont dû le jalonner de bouées lumineuses qui servent surtout aux Allemands.

— Messieurs, reprend Schmettger rentré le jour même, les bouées sont encore là, mais les sales temps d'équinoxe ont balayé un bon tiers des filets. Dans un mois il n'en restera plus rien. J'ai pris hier le croquis. Qui veut le voir?

— Donne-le-moi tout de suite, demande le lieutenant de vaisseau von Pustow, j'appareille cette nuit à deux heures pour aller miner la passe du Ruytingen dans le sud du Dyck occidental. Je connais l'endroit, on y a les Français sur le dos jour et nuit.

— As-tu reçu le plan de la dernière ponte anglaise? demande Schmettger.

— Oui, mais les mines anglaises ne m'inquiètent pas. Les nôtres sont plus gênantes, surtout celles que les chalutiers de Nieuport ont collé n'importe où dans le West-Diep. Bon travail, à tout prendre, puisque notre agent de Dunkerque a écrit que le *Branlebas*, un des Français qui ont coulé le *G 137* il y a six semaines, vient de sauter sur une des lessiveuses de Nieuport. Quant aux marmites anglaises, je m'en moque. Elles cassent leurs orins et filent en dérive dès qu'il y a pour dix pfennigs de mauvais temps. As-tu vu celle qu'on a démontée à l'atelier?

Comme mécanisme, c'est à se tordre. Et, tu sais, quand elles sont en surface, elle ne peuvent plus exploser.

— Convention de La Haye, mon cher.

— Parfaitement. Ces messieurs de l'amirauté britannique en sont encore là.

Ils rient, ces officiers, à l'idée qu'une nation loyale respecte les accords internationaux. D'ailleurs, les diplomates n'ont rien à dire. Les mines allemandes possèdent, elles aussi, un mécanisme qui les rend inoffensives en surface. Seulement, les mouilleurs de mines enlèvent ce mécanisme-là avant d'appareiller et les mines en dérive sautent comme les autres. Aucun inconvénient, puisque le pavillon allemand est rayé de la surface des mers. D'ailleurs, la convention de La Haye fixe aussi les limites au delà desquelles les belligérants n'ont pas le droit de miner. Ainsi la navigation neutre est-elle protégée. Pour les gens de Berlin, ce paragraphe est lettre morte et l'on trouve des mines allemandes partout...

Je n'ai jamais compris pourquoi l'explosion d'indignation soulevée par le massacre des navires marchands de toutes nations s'est limitée aux agissements des sous-marins. Je n'ai jamais ouï dire qu'une mine ait fait la différence entre un paquebot et un cuirassé ou ait avisé quiconque d'avoir à évacuer son bâtiment avant de sauter en l'air.

Le lieutenant de vaisseau von Pustow pourrait, sans grande exagération, ajouter que les engins anglais sont aussi peu dangereux en immersion qu'en surface. Ils sont complètement ratés. En fait, l'amirauté britannique n'avait pas préparé sérieusement la guerre de mines. Elle souhaitait voir l'ennemi sortir des ports pour livrer bataille et ne tenait pas à l'enfermer derrière des barrières explosives. La guerre a prouvé qu'elle eût mieux fait de ne pas attendre 1917 pour copier les mines allemandes. C'étaient de sérieux engins. On en a ramassé quelques-unes, coulées depuis trois ans, vrais blocs informes d'algues et de coquillages, lesquelles ont bel et bien sauté à la figure des malheureux qui les maniaient sans précaution, les croyant mortes.

Deux heures du matin. — Dans la cave-aux-ivrognes, la séance continue, morne à présent et coupée de hoquets... Elle durera jusqu'au lever du jour.

COMMENT VIENNENT LES MINES

A la même heure, dans le canal Bruges-Zeebrugge, l'*UC* de von Pustow se glisse. Il faut être en mer avant l'aurore à cause des avions. Assis sur le rebord du kiosque, ses bottes de mer appuyées aux échelons de la descente qui mène au poste central de manœuvre, le lieutenant de vaisseau cause avec le pilote du canal. L'air frais a remis d'aplomb l'officier. Autour de lui, la plaine est si basse que le sous-marin a l'air de naviguer dessus. La faucille déjà haute de la lune en son dernier quartier argente les façades des maisons belges peintes au lait de chaux. Le ciel est presque dégagé. La visibilité sera bonne sur les bancs de Flandre. Trop bonne même, les sous-marins préfèrent un éclairage plus discret.

Voici la grande écluse de la sortie. Le sous-marin la franchit sans bruit, comme si les deux portes, que surmontent des toits à l'épreuve des bombes, s'ouvraient d'elles-mêmes à sa vue. On sent là, comme partout, la main de fer qui étreint le pays, et que les éclusiers flamands pittoresques, égrillards et jamais pressés, ont cédé la place à des gens du Reich. A l'orée du canal, on distingue sur chaque rive les gros canons pointés vers la mer. L'un d'eux, culbuté par le dernier bombardement anglais, gît sur le sol comme une bête morte. Vers l'est comme vers l'ouest serpente le long du rivage une ligne d'un noir profond. C'est la tranchée qui court de Nieuport à la Hollande, protégée par les réseaux barbelés et creusée là pour arrêter le débarquement allié dont la menace hante les jours et les nuits des chefs allemands.

L'*UC* sort du canal. Droit devant lui, le gigantesque môle courbe de Zeebrugge barre la moitié de l'horizon. Un nuage passant sur la lune efface tous les détails de la muraille cyclopéenne qui semble déserte et nue. Pourtant un millier d'hommes sont là... Sous des abris bétonnés des veilleurs guettent, la main sur les commutateurs des projecteurs braqués sur la mer. La gare des voyageurs est devenue base d'hydravions. Le mur surélevé, qui surplombe la chaussée du môle et la protège contre l'assaut des grandes lames, cache des casernes et des poudrières. A l'abri de l'énorme jetée sont accostés des torpilleurs sous pression et des dragueurs de mines.

L'*UC* vient sur tribord, évite les barrages flottants ou immergés, et le voici à toucher le phare qui marque l'extrémité nord-est du môle, à toucher la batterie de canons de 15 centimètres toujours chargés, à toucher les tubes lance-torpilles cachés dans des niches de la maçonnerie... Et comme à chacun de ses passages, von Pustow a un sourire de fierté en songeant à la force allemande. Il se prend à souhaiter qu'un jour quelque ennemi, navire de surface ou sous-marin, essaie de forcer l'entrée de Zeebrugge. Ah ! les bateaux des Flandres peuvent dormir tranquilles.

Le voilà au large, en route en surface, au Diesel. Les vents, ce soir, sont au conseil. Hésitante, la brise oscille entre le nord-est et le sud-est, rabotant la mer de ses risées. Le baromètre baisse; gare au changement de marée : le mauvais temps est dans l'air...

Voyons la carte : 40 milles en ligne droite pour arriver sur les lieux de ponte, donc, à peu près six heures et demie de route en surface. Mais, sur les bancs de Flandre, la ligne droite vous mène directement au sec... Et puis il y a les courants. Avec leur vitesse de paralytique (1), les sous-marins doivent louvoyer dans la marée comme un voilier qui remonte le vent.

Pour l'instant, tout va bien. Le courant pousse l'*UC* et l'aube du 1er octobre le trouve dans les environs du bateau-feu West-Hinder, qui marque une des entrées dans les chenaux des bancs de Flandre. La brise est tombée, mais on sent comme une menace qui plane sur le calme huileux. Von Pustow, jumelle aux yeux, fouille l'horizon sur son avant. Aucun navire en vue. Mais là-bas, très loin, la danse a commencé. Des rideaux noirs, sous lesquels la mer blanchit, marquent le passage des grains. Et voici qu'une brise presque tiède caresse la mer et la face de l'officier. Les nuages bas remontent cette brise-là, tandis que les plus élevés, annonciateurs échevelés du gros temps, chassent en sens contraire comme si l'air était pris dans un tourbillon d'axe horizontal.

Mais voici des avions, points noirs dans le ciel. En 20 secondes, l'*UC* plonge. Quand il fait surface une heure plus tard, l'arrivée de la bourrasque a chassé les patrouilleurs aériens. Les nuées basses et les plus hautes sont maintenant confondues en une seule voûte de plomb. De petites vagues

(1) Les *UC* filent pratiquement 5 nœuds en surface et 3 nœuds en plongée. Et la vitesse des courants des bancs de Flandre dépasse parfois 3 nœuds

feuillettent la mer, brisant et se poursuivant, tandis qu'autour du sous-marin les rouleaux blancs d'écume se bousculent et se battent, comme si chacun d'eux voulait être le premier à sauter sur la coque. Les embruns giflent le commandant allemand à demi sorti de son kiosque. Quelques instants plus tard, le bateau commence de piquer du nez dans les lames courtes et frisées que soulève le suroît fraîchissant. Il faut refermer le panneau. Dans combien de temps pourra-t-on respirer?

L'*UC* incline sa route vers l'ouest, mais bientôt les tangages deviennent durs. Les 80 chevaux du Diesel s'essoufflent, sans que le bateau gagne grand terrain. Le courant de flot est dans toute sa force. Inutile de brûler du combustible pour rien. L'heure est venue de s'asseoir sur le fond pour attendre une embellie ou la venue du jusant. Tout doucement, l'*UC* se pose sur le sable gris. Le séjour au fond est détente précieuse, on s'y sent très loin de la guerre... tant qu'on n'entend pas quelque chaîne de dragueur vous racler les côtes.

Les parois intérieures du sous-marin transpirent. Sur leur émail blanc éblouissant, la condensation des haleines se dépose en gouttelettes qui coulent ou tombent en pluie sur la tôle huileuse du plancher creusé de stries pour éviter les chutes. Le bateau roule doucement sous l'action de la houle de fond. A 20 mètres plus haut, les grandes lames font un bruit pareil à celui du ressac sur une plage de galets. Leur passage fait osciller les aiguilles des manomètres de profondeur. A l'extrême avant, un homme veille les bruits d'hélices, les autres matelots lisent ou dorment. La consigne est d'éviter les gestes et les mots inutiles, pour économiser l'oxygène que brûleraient très vite les travaux et les discours. Un ventilateur bourdonne en brassant l'air, afin empêcher l'acide carbonique de rester stagnant autour des têtes. Dans le poste central, l'enseigne Weitzsch, second du bord, ronfle, étendu sur trois pliants juxtaposés. Muni de la carte, des *Instructions nautiques*, et de l'*Annuaire des marées*, le commandant travaille avec le pilote.

Il veut pouvoir, en rentrant au port, marquer avec précision sur la carte les régions qu'il aura contaminées. Ainsi les camarades ne risqueront point de se faire sauter sur les mines destinées aux Français ou aux Anglais. Pour être sûr de sa position, le mieux sera d'opérer en surface, donc pendant la nuit et, si on peut, à l'instant où le courant s'annule.

Toutes les manœuvres sont délicates sur les bancs de Flandre où les fonds terriblement tourmentés sont sillonnés par les courants les plus vicieux qui soient. Figurez-vous que les courants de la mer du Nord sont, à tout instant, opposés à ceux de la Manche et que la bande d'eau qui marque leur rencontre erre sans répit entre la ligne North-Foreland-Dunkerque et la ligne Dungeness-Étaples. Le rythme de cette promenade est lié à celui des marées. Il faut être rudement habitué à ces parages pour s'y reconnaître. Les pêcheurs boulonnais, eux, déclarent que rien n'est plus commode que ce caprice du flot. Quand ils sont pris par la brume quelque part en mer du Nord, ils piquent tranquillement vers l'ouest, certains que leur route finira par couper la zone de rencontre des courants. Ils la reconnaissent aux poissons morts et aux bois flottés de la région, lesquels forcément finissent par y aboutir. Les pêcheurs suivent alors cette rangée de débris et savent aussitôt, selon l'heure de la marée, s'ils arriveront à Calais, à Gravelines, à Gris-Nez, à Boulogne ou au Touquet. La sonde fait le reste. Ces gens-là savent où ils sont, même lorsque le brouillard empêche les gens de la passerelle de voir ceux du gaillard. L'*UC*, lui, voudrait bien mouiller ses mines au moment où la ligne des poissons morts passe devant Gravelines.

L'heure du jusant est venue. Le courant porte à l'ouest. Les ballasts vidés, l'*UC* fait surface.

C'est la tourmente. Il vente grand frais du sud-ouest, brise contraire au courant. Quand la brise se bat avec le courant, la mer entre en furieuse dans la bataille. Von Pustow a gravi l'échelle du kiosque. Sortant de la grande clarté électrique d'en bas, il lui semble que la nuit s'est faite. Des nuages d'encre se ruent vers le nord-est, si bas qu'on jurerait que leur noire chevauchée va se mêler à la houle qui assaille le sous-marin. Chargée de sable et de vase arrachés du fond, la mer est couleur de boue. Comme un sanglier trouant une haie, l'*UC* passe à travers les vagues qui chargent à vitesse de train rapide, essayant d'arracher tout ce qui fait saillie sur la coque. En bas les hommes, secoués comme dés dans un cornet, se cramponnent comme ils peuvent. Les roulis désordonnés chavirent l'acide des accumulateurs. Impossible de continuer en surface contre cette mer-là.

Avant de replonger, le commandant essaie en vain d'aper-

cevoir quelque repère pour rectifier son point. Mais lorsque, entre les déferlements de deux lames, le vent furieux sèche les hublots du kiosque, les vitres restent couvertes d'une croûte de vase jaune impénétrable. Et le temps est à tel point bouché que le diamètre de l'horizon n'atteint pas deux milles.

Du bas de l'échelle, monte un hurlement :

— Alerte ! Abordage !...

C'est la voix du pilote. Il était au périscope et pouvait mieux voir que son chef.

— 18 mètres. Assiette quinze. Moteur à toute vitesse. Qu'est-que c'est, Müller ?

— Un mât et une cheminée, commandant, droit sur nous, à nous toucher. La houle m'a caché le reste.

La houle n'a pas besoin d'être bien grosse pour cacher dans ses creux le *Dieu-Patrie*, l'*Annonciation* et le *Jésus-Maria*. Je vous assure que, comme patrouilleurs, on ne peut trouver plus petit. Pourtant les voilà, en sentinelle triple, dans le vestibule du Pas de Calais, au point le plus dangereux des bancs de Flandre. Péril de mer et péril de guerre y sont à leur plus haut point. Car ces bateaux-là gardent l'entrée des passes que prennent les sous-marins qui vont vers la Manche : passe d'entre Out-Ratel et Cliff d'Islande et passe d'entre Cliff d'Islande et West-Hinder que voudrait embouquer von Pustow.

La forme de ces trois enfants perdus rappelle celle des chalutiers, mais, avec leurs 20 mètres de long, ils sont à peine plus gros que des chaloupes de cuirassés. On les appelle « cordiers » parce que leur métier du temps de paix est de pêcher en traînant, à tribord et à bâbord, une corde de 500 mètres, le long de laquelle sont branchées, par centaines, de petites lignes munies d'hameçons. Ils ont naturellement des équipages boulonnais. Leur chef de division est le commandant du Vignaux et leur chef de groupe, « l'amiral des cordiers », est l'enseigne de vaisseau Pruneyre, lieutenant au long cours mobilisé, brave et dur à la peine autant que ses hommes.

Je vous garantis que les cordiers laissent passer peu de sous-marins sans les forcer à plonger en catastrophe, même les jours où, comme aujourd'hui, le patron est amarré à sa passerelle, l'homme de barre à son compas et le canonnier à sa pièce...

Ils ont vu les grandes lames briser sur la coque de l'*UC* comme sur un récif. Ils chargent pour éperonner, machines

à toute vitesse. Mais, vous savez, la « toute vitesse » d'un cordier, ce n'est pas grand chose...

Von Pustow les cherche avec son périscope. Mais comment voulez-vous voir quoi que ce soit avec ce roulis du diable? Accroché aux manettes, car ses pieds glissent sur la tôle, l'officier tourne en tous sens le gros cylindre de vision. Renvoyée par les prismes jusqu'à l'oculaire, la lumière que reçoit l'objectif dessine sur son orbite un monocle de lueur blême. Rien en vue sur l'avant... Rien à tribord... Rien à bâbord...

— Commandant, les ballasts sont pleins.

— Eh bien! plongez, bande de ralentis, qu'attendez-vous?

Ah! les voici : par tribord devant... On voit leurs mâts et leurs fumées que le vent rabat devant eux, les masquant aux trois quarts d'un voile gris. Quelle route font-ils? Difficile de se rendre compte. Pourtant ils sont très près... trop près!

— Commandant, le bateau ne veut pas plonger.

Oh! sacrebleu! La houle synchrone (1)! Von Pustow, d'un coup de reins brutal, renvoie le périscope dans son puits et crie :

— Sur l'avant tout le monde!

Les deux hommes des barres de plongée restent dans le poste central près du commandant. Tous les autres se ruent le long de la coursive. Talonnés par le pilote et par l'enseigne Weitzsch, ils se poussent, s'entassent, s'écrasent à l'extrême avant. Une tonne de lest humain est ainsi déplacée.

Tel le fléau d'une balance dont on chargerait l'un des plateaux, le sous-marin s'incline vers le fond. Apiquage si brutal qu'il a l'air de vouloir se mâter verticalement en laissant l'arrière accroché dans la houle... 20 degrés... 25... 28... Il s'arrête. Va-t-il enfin plonger?

Livide, von Pustow tend la face vers le manomètre central de profondeur. Regardez. L'aiguille tremblote en instant, puis démarre doucement d'abord et comme à regret. Soudain,

(1) Par gros temps, la plongée est parfois difficile à prendre. A chaque type de sous-marin correspond une houle, que les sous-mariniers français appellent ironiquement « la houle sympathique », et dont la longueur, la période et le creux sont tels qu'elle agit de manière à tenir le sous-marin collé à la surface, même quand il a annulé sa flottabilité en remplissant tous ses ballasts. Pour décoller, il faut venir en travers à la lame si on en a le temps, ou bien s'alourdir en introduisant dans les ballasts beaucoup plus d'eau qu'il n'en faut pour faire couler le bateau en eau calme, ou bien encore charger l'avant seulement comme va faire von Pustow.

l'inertie du navire vaincue, elle s'emballe et saute en cinq secondes au chiffre 15 mètres. A la seconde suivante elle passe 18. Le sous-marin coule comme un caillou. Attention, Dieu de Spandau! il n'y a pas 25 mètres d'eau par ici...

— Demi-vitesse le moteur. Chassez le ballast avant. Dressez le bateau.

Les barres sont mises à contre. L'enseigne Weitzsch a déjà ramené les hommes à leurs postes. D'un coup de reins brusque, l'*UC* se remet horizontal, mais trop tard... Il descend toujours... L'aiguille dépasse 20 mètres. Et von Pustow n'ose vider tous les ballasts, car il remonterait comme un bouchon, sous le nez des cordiers, lesquels ne peuvent être loin; moins de vingt secondes ont fui depuis que le pilote allemand les a aperçus.

— Stoppez le moteur. Tenez-vous bien...

L'aiguille marque 24 mètres, s'arrête...

... Choc effrayant... L'*UC* rebondit aussitôt, tandis que son avant se cabre comme un cheval fou... Coup de roulis sur bâbord et nuit noire. La secousse a ouvert tous les circuits... Les lampes, tout de suite rallumées, montrent l'aiguille épileptique qui bondit de 20 à 22 mètres et retombe au moment où l'arrière cogne à son tour contre le fond... Cette fois le bateau se couche sur tribord comme s'il allait faire le tour... Enfin troisième choc suivi d'une longue glissade. Immobilité. Stupeur!

Tac, tac, tac, tac, fait, dans le silence, l'enregistreur d'immersion dont la plume a dessiné la chute terrible et les montagnes russes de l'arrivée et trace à présent, sur le cylindre quadrillé, une ligne apaisée qui monte en pente très douce à mesure que baisse la marée et sur laquelle le passage des crêtes et des creux de la houle s'inscrit en légers festons.

Les hommes sont essoufflés comme après une course éperdue et leurs torses nus ruissellent. Leurs efforts durant les derniers instants ont vicié l'air autant qu'un séjour de douze heures en plongée ordinaire. Sûrement, une allumette refuserait de brûler dans cette atmosphère-là.

— En avant le barbotage (1) et repos pour tout le monde sauf pour le second.

(1) On régénère l'atmosphère en faisant barboter l'air, qui passe dans les ventilateurs, dans une dissolution de potasse ou de soude qui absorbe l'acide carbonique. Un autre barbotage dans une dissolution de permanganate de potasse ou d'azotate d'argent débarrasse l'air de l'hydrogène arsénié qui se forme lors de la décharge des accumulateurs.

Il faut bien que quelqu'un aille voir si rien n'est cassé.

Là-haut, la tempête hurle. Le *Jésus-Maria*, seul cordier muni de la T. S. F., essaie de dire à tous que la section de garde a forcé de plonger un Boche de petite espèce qui faisait route à l'ouest.

Dix-huit heures durant, l'*UC* reste au fond, caché. Et voici le matin du 3 octobre qu'un jour gris sale éclaire. La mer, jaunie par la tempête de la veille, est marbrée çà et là de rayures vertes d'eau propre apportées par le courant. Le ciel noir qu'une bande argentée borde au levant semble une draperie mortuaire. La brise a molli, le temps est maniable, l'horizon dégagé et désert. Sur l'eau la silhouette allongée de l'*UC* roule doucement. Il fait route en surface et ventile à outrance. Bientôt le West-Hinder est doublé et le bateau-feu Ruytingen, but à atteindre, est en vue au loin, environné de patrouilleurs dont les fumées courent vite. Il faut plonger, mais peu importe, l'*UC* est maintenant sûr d'arriver à temps pour mouiller ses mines la nuit prochaine. Le voici dans le nord du banc de Bergues, où l'on trouve partout une trentaine de mètres d'eau pour s'ébattre à l'aise dans le plan vertical.

Et ce sont, de nouveau, les heures interminables de la marche en immersion et en aveugles, car l'*UC* navigue trop bas pour avoir la vue. Toute circulation défendue, les matelots s'assoupissent, bercés par le ronflement du moteur de l'hélice qui entraîne paresseusement le bateau. Par des mouvements délicats de leurs grands volants de bronze, les hommes des gouvernails horizontaux tiennent la profondeur sous le regard de l'officier de quart. A la barre de direction, le timonier, l'œil au compas, corrige les embardées dues au remous. Hors du poste central et tout le long du fuseau violemment éclairé, règne un calme de tombe.

Frrr... Frrr... Frrr... Un bruit d'hélice ? Non, c'est quelque chose qui gratte la coque à l'extérieur. Une caresse bizarre, intermittente, peu appuyée... qui a quand même réveillé tout le monde. Les hommes sont debout, mains en conques aux oreilles tendues... Le frôlement est à tribord. Frrr... Frrr... Frrr...

— Demi-vitesse, ordonne von Pustow.

Le moteur n'a plus qu'un murmure très doux. Le long du bord, la chose à présent grince sans arrêt. Un fil d'acier

tendu racle la coque... Ce fil est un orin qu'une mine raidit comme un ballon captif tirant sur son câble. Et cette mine défile au-dessus des gens qui écoutent. Le grincement approche du centre, la mine est tout près du kiosque... Va-t-elle passer dessus ou cogner dedans et sauter?

— 25 mètres, dit à mi-voix le commandant, comme s'il risquait, en parlant trop haut, de faire exploser l'engin.

A 25 mètres on ne risque rien. On passera franchement sous le champ de mines, anglais sûrement. Les orins peuvent gratter tant qu'ils voudront. Mais on parle à l'avant. Qu'y a-t-il encore?

— Des chocs à tribord, commandant.

— Stoppez le moteur. Barres à zéro partout.

Bang! Bang! Bang! Trois coups très nets métal contre métal. Comme un ballon de fer qui heurterait, rebondirait, heurterait encore. Cette fois, c'est la mine elle-même et non l'orin; à vingt-cinq mètres comme à vingt mètres, la mort frappe à la porte... Bang! Elle cogne maintenant par le travers du milieu et vers le plafond. Par bonheur les mines anglaises ne sautent pas toujours... Que va faire celle-ci? Bang! Dieu, qu'elle est longue à gagner l'arrière! Ce choc a été moins fort. Attendons... Plus rien. On est paré.

— En avant, le plus doucement possible. Immersion, 30 mètres. Gouvernez 10 degrés plus à droite.

Finira-t-on par sortir de ces eaux empoisonnées? Pas tout de suite. Encore des chocs... Et pas moyen de remonter pour passer au-dessus du champ. On entend les hélices de patrouilleurs. Ils sont là-haut toute une bande qu'on a sûrement envoyés en barrage pour forcer les sous-marins à plonger en plein dans les marmites. Le champ est arrangé selon toutes les règles. Les mines sont trop basses pour gêner les bateaux de surface, mais à partir de 10 mètres de fond, elles sont à la fois étagées et semées en quinconce. On est obligé de taper dedans. Mais cette fois encore, les mines anglaises ratent...

L'*UC* s'en tire et lorsque, tous bruits d'hélices éteints, il risque un coup de périscope, dans le sud pointe vers le ciel la jolie flèche de Petit-Fort-Philippe et, plus à gauche, ce sont les clochers carrés des Huttes et de Saint-Georges. Et voici le bateau-feu Ruytingen tout près. Le sous-marin n'a plus qu'à se poser sur le fond pour attendre l'obscurité.

La nuit est tombée sur le Pas de Calais. Jusqu'à une heure

du matin, des torpilleurs français ont exploré la passe de Gravelines, puis ont filé du côté des avant-postes, vers le Fairy Bank et le West-Hinder, dans l'est du Cliff d'Islande et des bancs de Nieuport. Seuls les bateaux-feux sont à présent visibles au large de Gravelines.

Une heure et demie. Pas un souffle sur l'eau. Très haut dans le ciel, une petite brise d'est entraîne lentement des nuages qui masquent et démasquent la lune. Si le gardien du bateau-feu Ruytingen fait bonne veille, il doit apercevoir, dans le sud à lui, tantôt silhouette noire, tantôt sillage de diamants. Car le sous-marin en demi-plongée brasse, avec son pont au ras de l'eau, les gemmes d'une phosphorescence extraordinaire qui flamboie sur la moire sombre de la mer aux instants où la lune se cache.

Sur la passerelle, von Pustow surveille lui-même la route. Le moment d'agir est venu. L'*UC* est dans la passe. Sur son arrière, le Ruytingen, deux fois par minute, poignarde la nuit d'un éclair rouge sang. L'entrée du port de Gravelines est à cinq milles à peine. Son phare, en ligne avec le feu flottant du Dyck, donne l'alignement du chenal, à droite et à gauche duquel le sous-marin va zigzaguer, cependant que, de son ventre gris, une par une les mines tomberont.

3 h. 14. Von Pustow se penche sur le porte-voix :

— Dans une minute, Weitzsch.

— Paré, commandant.

A 3 h. 15 la première mine est au fond, à 3 h. 25 la neuvième. Un coup de levier donné toutes les quatre-vingts secondes a libéré chacune d'elles (1). Maintenant l'*UC* double le bateau-feu du Dyck et met le cap à l'est. Plein d'astuce, von Pustow va poser ses trois derniers engins dans le chenal qui mène à Dunkerque, voie encombrée par le trafic côtier et par les cargos anglais portant le ravitaillement de l'armée britannique.

Avec un champ de mines ainsi dispersé, les dragueurs auront du travail.

(1) Les 12 mines de l'*UC* sont réparties dans 6 puits en tôle épaisse. Chaque puits contient 2 mines superposées et séparées par des butoirs de retenue qu'on manœuvre de l'intérieur du bâtiment en les rabattant l'un après l'autre, à la cadence fixée par le commandant suivant la distance qu'il veut laisser entre les mines. Les *UC* postérieurs à l'*UC 15*, dits *UC* améliorés, portaient 18 mines en 6 puits de 3. Plus tard les Allemands ont construit des grands submersibles mouilleurs de mines, emportant sur des étagères 36 mines qu'on pouvait mouiller à l'aide de tubes placés à l'arrière.

A 4 heures, la douzième mine est au fond. Mais un des chiens de garde de Dunkerque, le torpilleur *320* a aperçu, trop tard pour l'éperonner, la forme noire qui plongeait, travail terminé.

LES DRAGUEURS CHERCHENT

« Torpilleur 320 à T. S. F. Dunkerque, tous écoutez : Allo Allo Allo 5103 0210 0410 0430. »

« Allo » veut dire « sous-marin vu » ; les chiffres donnent la latitude, la longitude, la date et l'heure.

Dans l'instant, les grands postes côtiers répètent le signal à toute puissance. Alerte à Dunkerque, à Calais, à Boulogne. Alerte sur la côte et alerte à la mer. Alerte à Douvres, à Harwich et à Londres. Embargo sur les navires marchands. La mer est malsaine de Gris-Nez à Nieuport...

L'Allemand a-t-il semé des mines? Veut-il lancer des torpilles? On ne sait. On va lui faire la vie dure. Plus de gibier! Mais des chasseurs pour lui et des dragueurs pour ses mines. Quatre dragueurs, on est pauvre en 1915... Quatre : *Europe*, *Alexandrine*, *Maris-Stella*, *Blanc-Nez*.

Ce sont navires de du Vignaux. Ils calent 4m,50. Juste 1m,50 de trop, car les mines se tiennent à 3 mètres sous la basse mer. Donc, sous peine de mort, ils ne draguent que trois heures avant le plein de l'eau et trois heures après. Le reste du temps, ils patrouillent comme les autres. Pour eux, le dragage est un supplément, une diversion à la faction éternelle qu'ils montent ce matin devant le Rideu de Calais (1), *Europe* et *Alexandrine*, près de la bouée rouge, *Maris-Stella* et *Blanc-Nez* devant la bouée noire.

Europe! Europe! Europe! La T. S. F. de Dunkerque vous appelle. Venez vite. Le trafic est arrêté. Les navires sont bloqués par dizaines. Quels? Ceux de Londres, de Folkestone, des Dunes, de bien d'autres ports gorgés d'obus pour l'armée anglaise. Pour un convoi manquant, dix batteries du front vont rester muselées. Et à Dunkerque, dans le bassin Freycinet et sur la rade extérieure, un tas de cargos vides veulent repartir

(1) Le Riden de Calais est un amas de sable et de coquilles brisées situé à 3 milles au large de Calais. La mer y déferle terriblement et les têtes dangereuses se déplacent à chaque grand coup de vent.

pour l'Angleterre. Tous attendent que soit nettoyé le chenal ouest où le sous-marin a passé cette nuit. Allons, au travail, *Europe*, *Alexandrine*, *Maris-Stella* et *Blanc-Nez !*

Deux torpilleurs de défense sont déjà au large. Ils accompagneront les dragueurs pour fusiller les mines qui viendront en surface, orin coupé.

L'*Europe* rassemble son troupeau. Dukers est sur sa passerelle, il a reçu le sans-fil d'alerte. Dukers, chef des douze chalutiers du Nord-Est, commandant l'*Europe* et les dragueurs, est un lieutenant de vaisseau que rien n'émeut. Il étonne ses gars de Boulogne, parce qu'il voit toujours avant eux les mines qui font surface. On dirait qu'il aime jouer avec les grosses boules cornues. Durant les quatre années de guerre il poursuivra ce jeu-là. Il draguera en Méditerranée, il draguera dans le golfe de Gascogne où l'*Anjou* sautera sous ses pieds en 1917 devant Saint-Jean-de-Luz, puis on le reverra sur les bancs de Flandre avec *Europe*, *Alexandrine*, *Maris-Stella* et *Blanc-Nez*.

Ces quatre-là voient du métier, dirait Kipling. Certains jours on les rencontre s'acheminant vers Gravelines sur la pointe des pieds avec le pavillon jaune de quarantaine lequel dit aux voisins : « Écartez-vous, j'ai la peste à bord... » La peste ou pis encore. Ces jours-là, les cisailles ont refusé le service, ou bien les Allemands ont mis des orins plus durs que de coutume. Alors, chacun des chalutiers remorque, coincées dans les brins de drague (1), un paquet de mines qu'il va échouer sur les petits fonds pour les faire exploser à marée basse. L'*Europe* en a, un jour, ramené d'un seul coup une grappe de huit... L'*Europe* ne craint rien... l'*Alexandrine*, la *Maris-Stella* et le *Blanc-Nez* pas davantage.

(1) Il est temps d'expliquer le principe du dragage. D'un treuil placé à l'arrière de chaque dragueur part un câble d'acier appelé remorque lequel, à une cinquantaine de mètres du bord, se divise en deux « brins de drague » divergents longs de 200 mètres. L'ensemble dessine un Y couché. Chacun des brins porte, de distance en distance, 8 cisailles chargées de couper les orins des mines. La difficulté du problème consistait à faire naviguer les brins de drague bien écartés l'un de l'autre et, en même temps, à une immersion invariable durant l'opération et aussi proche que possible de la hauteur du fond dans la région à nettoyer. Ceci, afin de ne laisser échapper aucune mine dans la zone où passe le dragueur. On obtient ces résultats en amarrant, au point de divergence des brins, un plateau de plongée en tôle pesant 125 kilogs, lequel, tenu obliquement, fait sorte de charrue dans l'eau et force l'ensemble à plonger à la profondeur voulue. Or

Douze milles à courir pour rallier l'endroit suspect. La mer sera pleine à 8 h. 20 ce matin et à 9 heures ce soir du 4 octobre. On arrivera à temps pour travailler pendant six heures ce matin, mais la soirée sera perdue, car il fera nuit au moment propice. Rien à faire dans l'obscurité, car on ne peut voir les mines qui font surface. Mais voici encore la T. S. F. : « *Europe! Europe! Europe!* l'*Obusier* a trouvé une mine dans le West-Diep. » Très bien. Il s'agit donc de nettoyer deux régions en même temps. *Europe* et *Alexandrine* devant Nieuport, *Maris-Stella* et *Blanc-Nez* au Dyck.

L'*Europe* est rouillée comme vieille ferraille. La peinture est rare et plus rare encore le temps pour peindre. Sur le gaillard d'avant le veilleur, en suroît, ciré et sabots-bottes, piétine des glènes de filin pas très bien lovées et s'abrite des embruns derrière un vieux bout de toile amarré au bossoir de l'ancre. A toucher le gaillard le canon de 47 millimètres est perché sur une plate-forme en bois à qui ses rambardes en filin tenues par des madriers donnent un faux air de ring trop petit, où le pointeur et le chargeur en suroît, ciré et sabots-bottes eux aussi, représenteraient les boxeurs. Le grand panneau franchi de ce qui fut la calé à poisson, voici la passerelle où sabots-bottes, cirés et suroîts chaussent, enveloppent et coiffent le commandant, le patron et l'homme de barre. Enfin, c'est la cheminée et, sur l'arrière, passé l'écoutille de la machine, d'autres hommes pareillement accoutrés s'affairent parmi les câbles, les cisailles et les prismes de la drague,

amarre en outre, à l'extrémité libre de chaque brin, un prisme de divergence en bois pesant 180 kilos, lequel de par son angle d'ouverture (90°), de par son inclinaison (qui dépend du point d'attache du brin), et grâce à un petit gouvernail fixe qu'il porte, tend à s'écarter de la route suivie par le dragueur, tend à s'enfoncer et maintient bien raides le brin de drague et la remorque. Chaque prisme est accroché à un filin que porte un « cochon », gros flotteur en forme de torpille. Du chalutier, on ne voit que la remorque qui s'enfonce dans l'eau et, à 250 mètres environ sur l'arrière, les deux cochons qui suivent à tribord et à bâbord du sillage du bâtiment. L'écartement des brins de drague est tel que les cochons naviguent à 200 mètres l'un de l'autre, ces 200 mètres représentant la largeur nettoyée à chaque circuit du dragueur. Quand l'orin d'une mine rencontre l'un des brins de drague, il glisse le long de ce brin jusqu'à venir s'engager dans la mâchoire ouverte de la plus proche cisaille. Celle-ci se ferme automatiquement et coupe l'orin. La mine libérée bondit alors en surface où les torpilleurs d'escorte la coulent à coups de fusil ou à coups de canon. La réalisation de ce train de plongée en angle rigide, qui a fait l'admiration des Anglais, est due à l'amiral Ronarc'h, le plus marin de tous les marins de France.

pagaye grisâtre où éclatent, violemment peints au minium, les deux flotteurs de drague, autrement dit les « cochons » qui ont l'air de deux grosses torpilles rouges. Les trois autres dragueurs sont pareils. Qui a vu l'*Europe* connaît l'*Alexandrine*, la *Maris-Stella* et le *Blanc-Nez*.

5 h. 30 du matin. — L'aube se glisse sur la passe ouest de Dunkerque, gorge étroite qu'enserrent les parois invisibles du banc Snouw et les hauts fonds qui bordent la côte devant Mardyck, vallée dans laquelle ont dû germer les étranges graines semées par l'ennemi. En ce moment sans doute le courant de flot incline vers l'est les orins, tiges filiformes qui portent les gros bulbes mortels, comme la brise courbe les hautes graminées des dunes de Flandre. Mais voici venir les moissonneurs *Europe*, *Alexandrine*, *Maris-Stella* et *Blanc-Nez*.

Les deux premiers continuent vers l'est, vers le West-Diep. Et, tandis que *Maris-Stella* commence de balayer le chenal où le *320* a vu l'Allemand deux heures plus tôt, *Blanc-Nez* se met en devoir de draguer la passe du Ruytingen. Le soleil frais levé perce les nuages gris d'une flèche presque horizontale. La brise d'est achève de réveiller la mer qui s'ébroue en vagues que la lumière crête de rose. Les chalutiers sont en plein travail. Ceintures de sauvetage capelées, les hommes veillent dur. Que verra-t-on d'abord? Sera-ce le coup de couteau rapide d'un périscope qui crève la surface et disparaît? Sera-ce, après qu'une cisaille aura coupé son invisible orin, une grosse mine verte qui sautera lourdement hors de l'eau et retombera dans un éclaboussement pataud? Tendue et vibrante, la remorque de drague plonge à 10 mètres du couronnement, tandis qu'à 200 mètres plus loin, les deux cochons rouges que traîne le chalutier, par des câbles invisibles, ont l'air de le poursuivre tenacement sans gagner un pouce sur lui.

Recherche vaine. Les veilleurs de passerelle, les veilleurs de l'arrière regardent quand même ardemment, sans se lasser. Les heures sont lentes et vides. Patiemment, les chalutiers ratissent dans l'axe, puis à droite, puis à gauche, les chenaux qu'on croit contaminés. Dix fois ils suivent et coupent et recoupent les routes que l'Allemand a sillonnées cette nuit. La mer n'avoue pas... Décidément le sous-marin qu'a vu le *320* n'était pas mouilleur de mines... Pourtant je vous l'ai montré

à l'ouvrage cette nuit. Il a bien laissé tomber neuf marmites dans la passe du Ruytingen que le *Blanc-Nez* vient de racler jusqu'à l'os, et trois dans la passe ouest de Dunkerque où, cinq heures durant, la *Maris-Stella* vient de traîner sa drague. Alors ?

Alors, honnêtement, on peut proclamer saines ces régions-là. L'embargo est levé. Les commerçants mouillés en grande rade de Dunkerque appareillent et défilent à l'aplomb des trois mines du chenal ouest. Puis, le feu flottant du Dyck doublé, quelques navires poursuivent leur route le long de la côte française, tandis que les autres, ceux d'Angleterre, embouquent la passe aux neuf mines, la passe du Ruytingen.

Cependant que, dans le West-Diep, du banc Smal au banc Trapaeger, du Trapaeger au Breedt oriental, Dukers drague et redrague en vain sous la voûte sifflante et parmi les gerbes des obus allemands tirés par les batteries de côte.

Midi. — La mer a baissé, on rentre les dragues. La *Maris-Stella* rallie Boulogne. Le *Blanc-Nez* demeure en faction, bientôt rejoint par l'*Alose*, ex-*Titania* d'Aberdeen, 172 tonnes, 34 mètres de long, 6 mètres de large, 3 m. 35 de pied dans l'eau, laquelle a pour capitaine le maître de manœuvre Édouard Loisel et, pour second, le patron Ringot mobilisé comme second maître manœuvrier.

Alose... Loisel... deux noms déjà entendus. Rappelez-vous : l'*Alose* était amatelotée avec le *Saint-Pierre* dont le capitaine était aussi un Loisel. Tous deux remorquaient une drague anglaise prêtée par l'Amirauté. Depuis que le *Saint-Pierre* est coulé, l'*Alose* ne drague plus et des pêcheurs superstitieux prétendent que cet amatelotage rompu par la mort ne vaut rien pour les vivants...

Toute la journée du 4 octobre, le *Blanc-Nez* et l'*Alose* font leur patrouille monotone. Pas un incident. Pas même un périscope sur quoi on aimerait tant charger. A la marée du soir des convois marchands passent, toujours indemnes.

Pourtant les mines sont là...

PAUL CHACK.

(A suivre.)

LES PURITAINS DU DÉSERT

III[1]

TERRA PATRIA

LES SIÈCLES MZABITES

Presque chaque matin, pour mieux me pénétrer d'essence mzabite, je retournais à la mosquée, l'antique mosquée, que l'azur enveloppe toute, et qu'emplit une pénombre de caverne. Dans ce demi-jour, entre ces murs grossiers, l'âme d'un peuple s'entretient.

On m'avait dit dans un bureau d'Alger :

— Surtout voyez les tolba : tâchez de savoir ce qu'ils font, ce qu'ils pensent. Leur action reste occulte, nous avons besoin de les connaître.

Qu'est-ce que j'aurais pu découvrir? Dans l'angle obscur, derrière le double rang de piliers, je voyais le pâle groupe de clercs, tapis sur le sol, oscillant tous ensemble à l'hypnotisante cadence de l'antienne, qui, en carême, ne cesse ni le jour ni la nuit. Chaque fois, je retrouvais là l'homme à mine creuse qui, le premier jour, nous avait dit quelques mots. Généralement accroupi sous son pilier, il ne le quittait que pour des besognes de ménage, balayant le sol avec un fagot de brindilles, ou bien remplissant des écuelles d'eau ou de dattes pour le repas des récitants, — que d'autres, surgis de je ne sais quel trou d'ombre, allaient aussitôt remplacer. Mais, discrètement, nous partions au moment de cette *nouba*.

C'est le seul habitant de la mosquée qui ait jamais paru

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars.

s'apercevoir de notre présence. D'autres passaient à nous frôler, sans détourner les yeux. Celui-ci avait pour nous un hochement de tête, mais je n'en pus rien tirer de plus que le premier jour. Il avait l'air assez rustique. Était-ce un taleb? Plutôt, j'imaginais quelque frère mineur, comme ceux qui, dans nos couvents, font office de portiers, de sonneurs. Mais on ne peut dire. Chez ces religieux, la règle de pauvreté ne laisse guère distinguer les derniers des premiers. Ceux-là même qui sont des douze, membres du conseil secret, seigneurs spirituels de la cité, s'acquittent aussi de fonctions subalternes, — moueddens, laveurs des morts, veillant à l'entretien des nattes, à la préparation des repas. Chacun ne possède rien qu'un paillasson, un plateau de bois, une galette d'orge pour la journée. Comme les moines de saint François, comme les Bikkhous bouddhistes, ils peuvent passer vraiment pour des pauvres.

C'est surtout par les brochures, études, notes, traductions écrites, accumulées depuis quarante ans par nos officiers, nos interprètes, que j'ai pu savoir quelque chose de ces tolba. A Laghouat, à Djelfa, au Figuig même, où l'un de nos administrateurs a servi au Mzab, on m'avait obligeamment communiqué maint document, la plupart simplement dactylographiés, écrits surtout pour l'instruction de nos agents par leurs prédécesseurs. J'avais aussi commencé de m'initier aux enquêtes de Motilynski et de Masqueray, qui approchèrent les clercs majeurs en un temps où il importait moins à ceux-ci de nous cacher leur rôle et leur pouvoir.

Au bordj de Ghardaïa, où beaucoup de ces ouvrages furent conçus, écrits, et par des hommes pareils au jeune chef dont j'étais l'hôte, il me fut permis de continuer mes lectures. Elles s'animaient là d'une vie singulière; la réalité s'y prolongeait, que, chaque soir, je venais de quitter pour revenir au fort. Les faibles images qu'éveille une monographie se coloraient au souvenir des visions de la journée. Et puis, la secrète suggestion qu'exerce toujours le lieu présent... Par ma fenêtre, je ne voyais que les hautes clôtures, le carré de ciel frémissant d'étoiles. Mais l'étrange pays mzabite dont parlait la page écrite ou imprimée était là, derrière ces murs. Je n'avais qu'à traverser la cour, aller jusqu'à la poterne, pour voir Ghardaïa, Melika, Beni-Sgen, se lever comme des fumées pâles, dans le bleu constellé de la nuit.

Le lendemain, quand je revenais aux ruelles, aux jardins,

à la haute mosquée ténébreuse, tout s'approfondissait du sentiment laissé par ces lectures. Sans elles, ce que mes yeux voyaient, — figures, gestes, décors, — n'eût été que de la minute présente. Par elles, tout émergeait d'un passé dont commençaient à m'apparaître les profondes, brumeuses perspectives.

C'est ce passé qui a fait ce peuple, assurant son type et sa physionomie distincte. Dans les villes du Tell, où ses hommes vont chercher fortune, on les reconnaît comme, en Pologne, l'israélite au milieu des chrétiens, comme, en Syrie, le maronite au milieu des musulmans. Rien d'ethnique, pourtant, en ces figures dont j'admirais, au marché, l'aspect de sagesse paisible. Probablement, le fond est ce que dit leur langue : berbère, avec un faible élément arabe. Aux premiers siècles de l'Hégire, la secte s'étendit à presque toutes les races de l'Ifrikya. Par les durées de la vie commune en lieu clos, sous l'empire des mêmes disciplines, des mêmes traditions, un type s'est formé. L'histoire des Mzabites nous vérifie ce que Renan disait à propos des Juifs : Si l'on prenait au hasard un millier de personnes sur le boulevard, qu'on les déportât dans une île déserte et qu'on les laissât se multiplier librement, au bout d'un temps donné, on aurait la race du Boulevard.

C'est une dissidence religieuse qui décida l'isolement de ceux-ci. Au VIIe siècle de notre ère, en Syrie, un parti de Purs, détaché du trop facile Otsman, et entêté de la sourate qui commande la destruction des rebelles par le sabre, se retourna contre son chef, Ali, quatrième khalife, qui, victorieux d'un compétiteur, venait de lui accorder l'aman. Dès lors, ayant dit non aux deux partis qui se disputaient la succession du Prophète, ces puritains furent à part dans l'Islam. Ils s'appelèrent kharadjites, qui veut dire : sortis, séparés. C'est l'un d'eux qui, d'un coup d'épée, fendit la tête d'Ali, comme celui-ci, à Médine, quittait la mosquée. Aujourd'hui encore, pour le musulman régulier, le Mzabite reste « le meurtrier de notre seigneur Ali » (1).

(1) Les Kharadjites s'appellent aussi Ouahbites, du nom d'un de leurs premiers chefs, Abdallah-ben-Ouahb. Plus tard, un conflit de pouvoir entre deux cousins, Abdallah-ben-Abadh et Abdallah-ben-Sofar, coupa la secte en deux. Les Beni-Mzab sont issus du parti qui suivit le premier de ces deux concurrents. On les nomme donc aussi Abadhites, par opposition aux Sofrites.

Sur cette histoire des Mzabites, voir surtout Masqueray : *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie.*

Ainsi nulle différence de dogme entraînant un changement de loi, et puis, de nouvelles formes d'âme et de société. Le Koran demeurait l'absolu, gouvernant les vies et les pensées. Simplement, un groupe était né, tout de suite rejeté sur lui-même par l'hostilité ambiante, de plus en plus conscient de son être singulier. Pour façonner son caractère à part dans l'humanité musulmane, il n'y avait que sa foi plus ardente, sa soumission plus stricte aux commandements du Livre; — sans doute, aussi, la rigoureuse armature, l'ordre plus serré que les nécessités de défense imposèrent, de bonne heure, à une société dont la religion exaltait tous les impératifs.

Malgré les persécutions, les désastres, le peuple kharadjite dura, musulman entre les mulsumans, rigoureusement organisé par ses imans et ses clercs, défendu par ses guerriers puritains et fanatisés, les « dévoués » qui avaient « vendu leur vie à Dieu ». Son grand principe, c'est encore sa fidélité à sa religion, à ses règles, à ses mœurs, à ses morts, à toute sa propre forme, sacrée parce qu'elle est l'œuvre de ces morts et le passé cristallisé. On s'en aperçoit vite au Mzab. A Berrian, à Ghardaïa, j'avais vu se poser tout de suite le double thème du cimetière et de la haute mosquée. Il revient partout dans le paysage de la Pentapole.

Plusieurs fois, la secte essaima : dans l'Oman, dans l'Inde, en Afrique. A Zanzibar, les tolba de Ghardaïa ont encore des frères. Différents ou pareils? — on voudrait le savoir, quand on songe d'abord, aux durées écoulées depuis la séparation, et puis, chez ces Kharadjites, à l'empire et la fixité de la coutume, si puissante à modeler les âmes et les visages.

Dans l'Ifrikya, au VIIIe siècle, ces missionnaires réussirent vite. Aux Berbères autochtones ils prêchèrent la résistance à l'atroce conquérant arabe, enseignant l'Islam comme une religion de paix, et le Koran comme la bonne nouvelle des opprimés. Ils possédèrent Kairouan ; puis, rejoints, battus par les orthodoxes, il s'enfoncèrent dans le Maghreb. Qu'était-ce, au juste, que ce royaume qu'ils fondèrent dans l'Oranie, au versant saharien de l'Atlas? Masqueray a pu voir, vers 1875, après de longues négociations, les chroniques gardées par les tolba. Il parle de rois monastiques, de rois saints, qui rendaient la justice, humblement assis sur la terre. L'un d'eux, Mohammed, fut d'une piété si édifiante qu'on eût pris, dit un texte, la porte de sa maison pour celle d'une mosquée. Alentour,

les uns priaient, les autres lisaient le Koran, ou bien s'instruisaient dans les sciences profanes. Masqueray le compare à saint Louis. Profonde identité de la religion sous la diversité des noms et des doctrines. En lisant ces extraits du Kitab-n-Nil, je croyais feuilleter à nouveau le Mahavansa, la chronique des princes de Kandy, à Ceylan. Là-bas, sous les grands cocotiers de l'Équateur, aux temps bien plus reculés des premières ferveurs bouddhistes, c'étaient, chez ces rois cinghalais, les mêmes exemples de sainteté donnés à leurs peuples, le même dévotieux bourdonnement d'oraisons et de litanies.

Cette Tiaret, capitale du royaume kharadjite, en Oranie, était ville sainte ; ses rois, reconnus chefs de la religion par les frères lointains d'Orient et de Zanzibar. Par tout l'Islam, elle fut célèbre au IXe siècle, pour sa richesse, le rayonnement de son commerce, la beauté de ses jardins, surtout pour sa mosquée cathédrale, ses bibliothèques et medersas, pour le nombre et la science de ses docteurs, pour leurs conciles, leurs discussions de scolastique et de théologie, ardentes au point de finir en guerres intestines. De ces temps glorieux le souvenir dure encore. Depuis mille ans, elle est détruite ; on ne sait pas reconnaître la place qu'elle occupait sur les flancs du Qezza, mais dans les rues de Ghardaïa, de Beni-Sgen, on en parle encore. Son histoire est écrite sur des palimpsestes jalousement gardés par les clercs. Son nom reste chargé de prestige. Tiaret, c'est la patrie perdue, la Sion où le peuple choisi connut sa gloire, reflet de la gloire de Dieu. Les Mzabites disent : Tiaret ! comme les Juifs de l'exil disent toujours : Jérusalem !

En 921, elle allait tomber aux mains d'un irrésistible Alide. Sur l'ordre de leur iman, les Kharadjites encore une fois « sortirent ». Ils prirent le chemin du désert. Exode d'une nation dont le principe n'est pas son attache à une certaine terre, mais la volonté de persister dans sa foi, dans sa loi, dans tout son parti pris d'exclusion religieuse. Ainsi avait fait Israël, au commencement de l'histoire. Ainsi firent les Mormons, il y a moins d'un siècle, au pays de la civilisation la plus moderne. Les Abadhites se donnaient le nom d'Élus, comme, avant eux, les Juifs ; de Saints, comme plus tard les Mormons. Dans les trois cas, il s'agissait, pour un peuple constitué par une intransigeante idée religieuse, convaincu de son caractère et de sa mis-

sion prédestinés, de s'isoler pour demeurer lui-même et ce qu'il s'attestait : « la famille de Dieu ».

Combien étaient-ils, ces Purs, qui prirent la route du Sud, traversant six cents kilomètres du pays sans eau que leurs caravanes connaissaient déjà bien, pour ne s'arrêter qu'aux palmiers d'Ouargla ? Nous ne savons, ni ce que fut le détail de leur histoire dans l'oasis. Mais leur civilisation était belle, et d'origine antique, à en juger par les ruines d'une grande ville, Sedrata, que les Mzabites se rappellent comme Tiaret, et les vestiges d'une mosquée, — arcades, colonnes, chapiteaux, décor ciselé dont les thèmes parlent d'un « art roman d'Algérie », antérieur à l'influence orientale.

Dans cette retraite, n'apercevant, du haut de leur minaret, que le rose anneau du désert, par delà les nappes de leurs palmes, ils ont pu, quelque temps, se croire à l'abri. Mais Ouargla, si l'on y vient par Touggourt, est sur la ligne de l'oued Rhir, vieille route du Sahara, jalonnée d'oasis. Au début du XIIe siècle, une mahalla d'Arabes atteignit jusque-là, et Sedrata, emportée, fut détruite à son tour.

C'est alors que la secte, cherchant un refuge inaccessible, se tourna vers le Mzab, au cœur de ce dédale de ravins qu'on appelle « le Filet », sorte de piège tendu contre l'intrus par les djinns du Sahara, au milieu des grandes solitudes. Cachés au fond de l'oued, où l'eau n'apparaît qu'à des intervalles de plusieurs années, quelle tentation présenteraient-ils à un conquérant?

Toute puissance de la foi qui tient l'absolu ! Tout s'y soumet. Chez ces Abadhites, la religion l'emportait sur l'instinct le plus profond de la vie. Leur mobile était l'inverse de celui qui, d'ordinaire, commande les déplacements des peuples. A l'encontre des lois de la nature et de l'histoire, leur migration cherchait un lieu qui n'eût rien à offrir à l'homme. Au creux de l'oued Mzab, à peine y avait-il, çà et là, quelque aride traînée de terre. Peut-être, pourtant, quelques points d'eau, quelques rudes abris de nomades. Quand on sait de quel sol s'accommodent le Chaambi et le Targui, cela ne paraît pas impossible, et des noms de lieu, de sonorité étrangère à la langue des Mzabites, semblent indiquer que, dans l'oued, d'autres, avant eux, avaient posé des tentes, — peut-être ces Harratins qui passent aujourd'hui pour les vrais autochtones du Sahara. On peut croire aussi qu'ils avaient préparé d'avance leur refuge. En tout cas, avec

l'admirable instinct du puisatier, qu'ont tous les Sahariens, ils savaient que l'eau coule sous terre. Jusqu'à soixante et quatre-vingts mètres de profondeur, ils creusèrent des puits, autant de puits qu'il en fallait pour amener, outre à outre, l'eau qui suscite une oasis. Ajoutant à ce labeur de termites un travail de castors, construisant à travers l'oued les digues, les barrages, qui retiennent l'apport d'une crue, multipliant les réseaux de conduites et de rigoles, ils fécondèrent le ravin stérile, et des peuples de palmes s'étendirent.

Au cours du XIIe siècle, leurs cinq villes surgirent successivement, d'aval en amont. Chacune, cherchant l'eau souterraine, en interceptait une partie aux cités précédentes. De là cet aspect atrophié que présentent les plus anciennes, El-Ateuf, Bou-Noura, dans l'est de la Pentapole. Et de là, sans doute, la prééminence de Ghardaïa, l'occidentale, plus grande et populeuse que l'ensemble des quatre autres, et dont la palmeraie, à trois quarts de lieues de son rempart, prend aujourd'hui les proportions d'une forêt.

En moins de soixante ans, les cinq établissements étaient posés, chacun l'œuvre d'un essaim, suivant la coutume de l'espèce. En ce premier siècle, la population dut croître vite, grossie de nomades qu'attiraient les puits et les cultures, et de Kharadjites demeurés dans les oasis ou l'Atlas, et prompts à rallier le gros de la secte en cette retraite inexpugnable (1).

*
* *

Dans ce monde, tout procédait de la religion. Chaque cité naissait dans la prière et le rite sacrificiel, voulue, conçue, organisée par un cheikh entouré de sa halga, la secrète assemblée cléricale qui, jusqu'à nos jours, en chaque ville mzabite, est demeurée souveraine.

L'ordre suivi dans la construction de la ville dit assez le principe de la communauté. On cherchait une butte rocheuse, une acropole. Au sommet, on dressait la bâtisse essentielle : le minaret négroïde, dont les quatre faces penchées tendent vers le même point du ciel, figurant peut-être l'essor des âmes. Alentour, la mosquée-donjon, avec salles et cours de prières,

(1) Sur l'histoire, la construction, le plan de la ville et de la maison mzabites, voir surtout MM. J. Brunhes : *les Oasis du Souf et du Mzab comme types d'établissements humains*, et Marcel Mercier : *la Civilisation urbaine du Mzab*.

de conseil, d'école, d'ablutions, avec magasins pour l'approvisionnement de la ville en cas de siège, tout cela réuni par d'obscurs boyaux, arcades, escaliers, enfermé en une seule et rude carapace de brique et de chaux, que des contreforts appuient à la roche. Au-dessous, le quartier des clercs, des religieux, leurs muets logis dominant toutes les terrasses des laïques, du simple peuple abadhite. Plus bas, les rues réservées à la plèbe, aux métèques, — Juifs, Arabes agrégés, affranchis, mercenaires ; — et, mêlés à ce réseau, les artères du commerce. Tout en bas, enfin, et contre le rempart, les abattoirs, le souk de la viande, le Grand Souk, où s'amasse, le jour du marché, un flot impur de nomades et de bêtes.

Ainsi descendait, rayon à rayon, la cité mzabite : une suite de zones étagées, la plus haute, suspendue à la mosquée unique, en recevant toute l'émanation, la religieuse *aura*, qui va se dégradant, se perdant, à mesure qu'elle se diffuse en coulant vers les cercles de plus en plus élargis de la base. Et c'est dans le même sens que la ville, au cours des temps, continuait de croître, gagnant peu à peu le pied du monticule, et laissant, sous forme de rues concentriques, la trace de ses enceintes successives.

Depuis le XIIe siècle jusqu'à l'arrivée des Français, ce monde n'a pas changé. Ne pas changer, répéter la vie des ancêtres, à la même place qu'eux, qui ont tout créé, les puits, les digues, les jardins, la cité, la patrie, et dont on garde avec dévotion tous les ossements, c'est, au Mzab, le premier commandement de la vie sociale. Toujours les mêmes ruelles en pente, qui, par en haut, finissent sur le rocher ; toujours les mêmes petits logis accolés, aux chambres étroites, au décor ciselé de soleils, étoiles, croissants, — les vieux signes de magie, dont les fouilles de Carthage et de Ninive nous ont rendu les prototypes. Toujours, là-haut, l'antique et demi sauvage mosquée, d'où la ville est issue, où se perpétue l'idée qui assembla son peuple. Toujours, aussi, pour les travaux quotidiens de la vie, les vieux instruments de pierre, de terre et de bois, les meules, les métiers à tisser, les puits, les seghias, les outres dont usaient les aïeux. Et, pour assurer cette fixité des choses, la fixité des institutions, — les primitives tribus (*qebilat*), familles (*hachaïr*), demeurées vivantes, distinctes, nommant à l'élection les magis-

trats (*kebar*, *mqöddemin*), nommant aussi le conseil des ancien (*imokranen*) ; toute autorité soumise à celle des hauts tolba, le douze qu'on ne voit pas, ceux qu'on appelait autrefois « le Pâles », qui autorisent ou annulent, au nom des ancêtres et de l religion, les arrêts du conseil, et, si pâles, en effet, dan l'ombre ecclésiastique, incarnent immuablement l'âme d passé. Une démocratie théocratique.

* * *

Mais ce monde ne se suffisait pas. Cultiver les dattiers, le orges, en un lieu où l'eau même de la boisson s'achète, con traindre quelques lieues carrées du désert à produire la subsis tance de trente mille humains, c'est une entreprise plus para doxale que celle de Louis XIV amenant les eaux à Versailles. Il y ont réussi, en ajoutant ou substituant de plus en plus à leu labeur celui d'esclaves, multipliant les bêtes pour le travail de puits. Que de bouches à nourrir ! L'industrie qui tire d'un tel so un fruit hors de proportion avec cette dépense devenait un luxe

D'où cet autre paradoxe : ce peuple, qui s'était retiré dan cette vallée du Cédron pour être seul avec son Dieu, il lu fallait s'enrichir au dehors. Nécessité pour presque tous le hommes d'émigrer, d'aller besogner, trafiquer dans les grande cités du nord. Comme les Juifs, que leur histoire rappelle s souvent, il se trouva qu'ils avaient le génie du commerce. D bonne heure, les Mzabites s'en allèrent butiner les champ lointains du Tell et du Sahel.

Les hommes seulement : défense aux femmes de quitter la patrie. On m'en cite une que son mari, l'autre jour, tenta, la nuit, d'emmener. Ils furent rattrapés, elle, ramenée, condamnée par les clercs à la prison de la mosquée, l'homme menace d'excommunication. L'instinct de la ruche leur dit que si le femmes aussi s'éloignaient, c'en serait vite fait de la loi de la ruche, et puis de la ruche elle-même. N'était-ce pas un triomphe extraordinaire de sa loi, de son esprit que les Beni-Mzab, à l'étranger, dans les villes populeuses où l'Islam est différent, y restassent fidèles? Vous les avez vus, ces *Moutchous*, à Oran, Blidah, Constantine, à Alger, dans la rue de la Lyre, où les plus modernes magasins leur appartiennent. Prudents, avisés, ce sont de prospères commerçants. Ils ont chez eux la lumière électrique, des radiateurs ; les étoffes de Lyon, de Roubaix couvrent leurs

rayons. Ils parlent un français presque sans accent, lisent *l'Écho* ou *le Progrès;* ils prennent le chemin de fer, le tramway, coudoient dans la rue le Malékite infidèle et le chien de Roumi. Et cependant la loi du Mzab les possède, comme la loi juive a possédé tant de Juifs, maintenant le type des âmes et des physionomies. Entre eux et la terre sacrée des ancêtres, le lien spirituel persiste. A l'autorité des lointains tolba, qui « dirigent secrètement les affaires du siècle », chaque Beni-Mzab demeure soumis. Se dérober à leur loi serait s'excommunier soi-même, se retrancher du groupe dont chacun tient son être, sa forme, dont il reste, au loin, la chose, comme l'abeille, hors de la ruche, reste une parcelle de l'essaim. Là-bas sont ses lieux saints, son foyer, ses morts. Aussi bien, pour que s'entretiennent en lui l'âme et l'idée mzabites, c'est la loi mzabite qu'il reprenne tous les deux ans le chemin de la patrie dans le désert.

Au Mzab, tout Mzabite, chargé de sa récolte, revient vieillir. Ces grandes villes modernes, où ils voient, apprennent la civilisation, sont les Babylones de leur exil. Dans la rue de Bône ou d'Alger où le trolley grince, dans leurs magasins où tinte la sonnerie du téléphone, ils rêvent de leurs étroits logis de Ghardaïa ou de Beni-Sgen, dont l'archaïque serrure est de bois, de leurs silencieuses venelles, du long minaret, en haut de la ville pointue, surtout du verger saharien, avant-goût des jardins célestes, où l'eau fraîche, hissée du puits, ruisselle sous les feuillages. Et le souvenir des cimetières les possède aussi, des grands champs lapidés où chacun de leurs pères, depuis l'entrée dans la terre sainte, a gardé sa tombe; où les tribus, les clans, réunis autour des clercs pour les prières et la lecture du Livre, attestent aux morts leur continuité et celle de la cité.

Depuis le haut Moyen-âge, l'espèce est ainsi fixée avec ses mœurs, ses instincts, ses impératifs propres, dont le principal est de ne pas varier. Au cœur du désert immuable, dans le fossé profond dont les parois ignorent les saisons, ils ont résisté à toutes les forces de changement. Des deux grands principes antagonistes qui gouvernent les formes de la vie : la répétition, qui assure la durée et la généralité du type; la variation qui, s'accumulant, prépare un type nouveau, le premier seul les régit. Ni les grands mouvements, ni les influences du dehors n'ont pu les atteindre. Ils ont échappé aux conquérants arabes : la main du Turc n'a point pesé sur eux. Ils sont demeurés

Berbères, kharadjites, musulmans de la première époque.

En 1852, quand les Français eurent passé l'Atlas, battu, à Laghouat, le chérif d'Ouargla, commencé de tenir le seuil de la plaine, ils comprirent quelle nouvelle force les menaçait. Ils négocièrent, acceptant notre protection pour éviter un sort pareil à celui des Zibans, réservant leur autonomie et leur droit à la solitude.

Ce régime dura trente ans, mais sous leurs pâles, immobiles dehors, les nids mzabites peuvent être d'ardents guêpiers. Disputes, batailles, guerres sanglantes de cité à cité, de tribu à tribu, de fraction à fraction. Un jour, les chefs d'un parti, attirés dans un biblique banquet de réconciliation, furent massacrés par leurs hôtes. Des vendettas suivirent. Comme, de part et d'autre, elles menaçaient de s'éterniser, les Français, impatients du désordre, intervinrent. En 1882, ils proclamèrent l'annexion.

Depuis ce temps, entre la haute mosquée, où siègent les clercs majeurs, gouverneurs spirituels de Ghardaïa, et le haut bordj où commande un capitaine français, le tête-à-tête est silencieusement établi. L'officier, qui nomme un kaïd, et autorise l'élection de la *djamaa*, ne connaît pas le conseil occulte des clercs ; les clercs ne reconnaissent ni le capitaine, ni l'annexion. A la France, qui entend imposer aux Beni-Mzab ses écoles, ses hôpitaux, son service militaire, son fisc, l'invisible halga répond par un ordre muet de refus. Entre l'autorité des tolba qui parlent à voix basse, et l'autorité de l'officier qui parle haut, le vieux duel du cléricalisme et de l'anticléricalisme est engagé, et la question de l'enseignement laïque obligatoire se pose justement comme en Bretagne. L'école officielle française, interdite par le conseil ecclésiatique, ne compte pour élèves que de petits Israélites et Arabes agrégés. Et pourtant les Abadhites envoient très bien leurs enfants apprendre le français chez les Pères blancs et les Sœurs, d'abord parce que des musulmans comprennent l'infidèle qui professe une religion, et ne conçoivent pas celui qui semble sans Dieu, et puis parce que les Pères et les Sœurs ne représentent rien du Maghzen nouveau qui prétend s'imposer. Surtout, à l'école officielle, on craint que les garçons, dont on se garde bien de déclarer les naissances, ne soient recensés pour la conscription. Plutôt que d'y exposer un fils, on l'éloigne. Il s'en va chez des parents, dans le Tell. Étranger aux tribus, fractions dont l'autorité locale tient le compte, il échappe à ses contrôles.

Au service militaire, l'opposition est déclarée. Jusqu'ici, l'autorité a réclamé doucement ; on se contenterait de quelques douzaines d'hommes. Il ne s'agit que du principe. Mais c'est le principe qu'ils repoussent. Si l'autorité militaire les presse, ils lui envoient une demi-douzaine de Harratins, descendants d'esclaves, quelques Mdabih, descendants de mercenaires, généralement choisis parmi les borgnes, les boiteux. Pas un homme de la religion. Récemment, nous avons parlé plus net. Alors, s'affirmant protégés, non sujets, ils ont porté le litige devant le conseil d'État, qui vient de leur donner tort. Il faut bien que nous insistions. Comment requérir de tous les peuples d'Algérie le service militaire, si celui-ci en est exempt? Mais cette exigence détache de nous des Mzabites qui s'étaient ralliés à notre régime.

Ici l'opposition est évidente, mais ceux qui la commandent sont invisibles. Devant le pire danger qui, depuis huit siècles, ait menacé l'idée mzabite, devant l'étranger installé dans la vieille retraite choisie par les aïeux, l'âme de ce peuple, éprise de solitude parce que jalouse de sa tradition, s'est repliée dans sa cellule initiale, qui est la mosquée. Dans son ombre et son silence, les mystérieux tolba mènent la lutte. On dit qu'ils parlent d'un nouvel exode. Où iraient-ils ? La France tient tout le Sahara ; ses yeux y sont partout.

Les Mzabites distinguent dans leur histoire trois états, ou moments principaux de la secte. Ils parlent de « l'état de gloire », qu'ils ont connu à Tiaret; ils parlent de « l'état de résistance ». Aujourd'hui, comme au lendemain de la chute de Tiaret, et de leur première fuite au désert, ils disent qu'ils sont « à l'état de secret »...

TERRA PATRIA

Mais, de ces courses dans la jaune vallée du Mzab, plutôt que l'image des jardins, je rapportais le souvenir des cimetières. Quelque piste que l'on suive, qu'on aille vers la palmeraie de l'ouest, ou vers Melika, Beni-Sgen et Bou-Noura, on en voit toujours qui s'étendent.

Des cimetières bien différents de ceux qu'on aime, aux pays musulmans, pour le grave décor d'oliviers et de cyprès, où les femmes s'assemblent, le vendredi, parmi les herbes, les fleurs,

autour des blanches stèles, en théories de figures blanc-voilées.

Ceux-ci tiennent du désert. Jonchées de cailloux, comme celles qui, naturellement, s'étendent un peu partout, au long du Mzab. Mais un mur bas enferme cette pierraille, et le lit, un peu houleux, en est singulièrement épais. Sur chaque tombe, entre deux petits cippes triangulaires, elle fut amoncelée, disposée de façon à répeter à peu près la forme d'un corps. Mais, en général, le champ des morts est si vieux que tout se mêle, se confond en un vague lapia.

A distance, rien ne le signale, que, çà et là, quelque grossière koubba, toujours du style pyramidant, cornu, qui semble correspondre à quelque trait singulier de l'âme mzabite. Et puis, quelque chose de bien inattendu, quand on approche pour la première fois ; un étonnant semis de poteries : gargoulettes, jarres, amphores posées dans tous les sens. Et pas une pièce qui ne soit écornée, crevée. On croit voir, démoli par le canon, l'un de ces tumulus de décombres qu'entassèrent les générations, à l'entrée d'une ville maugrébine.

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? On m'a donné bien des réponses. La plus fréquente est que ces vases mutilés servent de témoins sur la tombe, de repères pour les familles. Leurs formes se ramenant toutes à quelques types, leurs blessures différentes aideraient à reconnaître la place de chaque mort. C'est l'explication que me proposait le kaïd d'El-Ateuf, un soir que, revenant de sa lointaine ville, nous passions devant une de ces nécropoles.

— Tu vois, ajoutait-il, la pierre de la chehada ne porte pas d'inscription. Le mort n'a pas de nom devant Dieu ; il est entré nu dans la vie, et nu il doit en sortir.

Pour une fois, j'avais la sentence qu'il fallait pour répondre à cette sagesse. Jadis, dans un cimetière de Damas, un Arabe m'avait dit : « L'homme naît en fermant les poings pour prendre et tenir. Il meurt, les paumes ouvertes, pour rendre et abandonner... » D'autres disent prosaïquement que des vaisselles intactes tenteraient les nomades qui errent là-haut, sur le plateau, — des étrangers, des hommes qui ne sont pas de la fraternité mzabite, à qui les tombes du Mzab n'opposent donc pas l'interdiction du *horm*, du tabou, du sacré. Mais pourquoi des vaisselles?

A cette question, une troisième et plus subtile opinion donne

un commencement de réponse. Ces poteries, a dit un docteur, appartiennent aux morts. Il convient qu'elles soient mortes comme eux, que, visiblement, elles soient hors de l'usage des vivants.

En somme, personne ne sait : simplement le rite est immémorial, et, par là, plus impératif. Pourtant ce taleb doit approcher de la vérité, qui voit, dans ces bouteilles, les choses des morts. Nous serions là devant un mobilier funéraire comme en présentent presque toutes les sépultures primitives. Pratiquant toujours ce culte des Mânes, des ancêtres, qui a précédé les religions des dieux surhumains, et, partout, y mêle encore ses survivances, ce peuple archaïque en aurait conservé le rite principal. D'une vie pâle, mais analogue à celle qu'il menait sur la terre, le défunt n'a pas cessé de vivre dans sa tombe, il y connaît la faim, la soif. Le devoir des vivants est de le satisfaire. Ces idées ont généralement fini par disparaître, mais longtemps les gestes qu'elles commandaient ont subsisté. Hier encore, dans bien des fermes de Basse-Bretagne, ils s'accompagnaient de croyance : la nuit du deux novembre, on dressait une table pour les défunts.

Ces ruineux cimetières du Mzab, j'en découvrais toujours de nouveaux. Combien y en a-t-il autour de la seule Ghardaïa ? Je me rappelle surtout celui de Cheikh Ammi-Saïd, couvrant de ses fauves traînées, derrière des palmiers jaillis du sable, tout le nord-est de la ville. Ce Cheikh Ammi-Saïd fut le premier lettré qui vint instruire les Beni-Mzab, quand, les travaux d'établissement terminés, ils purent enfin revenir aux sempiternelles études islamiques de jurisprudence et de théologie. Sa légende n'est pas oubliée. Quand il voulut partir de Ouargla pour sa mission, il ne put soulever de terre son burnous devenu trop lourd, et son père dut le lui mettre sur le dos. Symbole de sa lourde charge.

Son tombeau est toujours là, et, sous les pierres, alentour, dorment tous ceux qu'il enseignait.

Et j'en revois d'autres, de ces terrains de mort, qu'on imaginerait sans dates, anonymes, tant ils sont anciens, delabrés, effrités, tant ils font naturellement partie du désert. Mais tous ont leurs noms : cimetière de Sidi Sliman, au nord-ouest de la ville, des Beni Merzoug au Sud, et combien encore dont je ne saurais plus nommer le Cheikh protecteur ! — et, de tous, la tra-

dition dit à peu près l'époque. On en montre un dont le tombeau principal est celui de la première femme qui vint rejoindre les fondateurs de Ghardaïa ; un autre, où dorment les ancêtres qui furent tués au XIIe siècle, lors de l'exode de Ouargla ; un troisième, où gisent les restes d'aïeux plus anciens encore, les émigrés de Tiaret, dont les os furent pieusement apportés de la grande oasis, et qui, depuis, comme tous les morts du Mzab jusqu'à nos jours, ont gardé leur place à jamais sacrée.

Ainsi, autour de chaque cité de la Pentapole, s'étendent, côte à côte, toutes ses générations, couvrant son territoire de leurs jonchées, nous en figurant tous les siècles, — une succession dans le temps, qui nous apparaît ici projetée, étalée dans l'espace, puisque tous ces morts, réunis dans le présent, devenus contemporains, nous apparaissent à la fois. Déconcertante vision, qui change les habitudes de l'esprit. On peut l'avoir, à Paris, sous terre, dans les catacombes où l'on chemine entre des talus d'ossements recueillis dans les cimetières d'autrefois, chaque rangée figurant une époque : crânes de 1830, de 1793, du temps de Louis XIV, de la Renaissance, aujourd'hui juxtaposés, où vinrent se répéter de siècle en siècle, dans la chair périssable, les traits du visage parisien.

Cette vision, on la retrouve ici partout. Sur le rocher même, aux flancs de l'immense fosse où ce monde s'est reclus, de longues taches, vaguement striées, des sortes d'excoriations signifient encore des alignements serrés de sépultures. Mais celles-là ne sont pas souterraines : chaque dépouille y fut couchée à fleur de roc, sous un couvercle de pierres plates, qui généralement s'est effondré, laissant les os se répandre parmi les cailloux, s'émietter au feu du soleil.

Ces tristes champs n'ont jamais cessé de grandir. Si, malgré l'approche de l'Europe, les idées persistaient, qui dirigèrent la civilisation du Mzab, ils continueraient indéfiniment de s'étendre, monteraient aux deux pentes de calcaire jusqu'à déborder de la grande cuve. Car, si le nombre des vivants, toujours en train de sortir de la vie, ne se multiplie guère d'un siècle à l'autre, celui des morts, qui ne sortent pas de la mort, ne cesse pas de croître ; et, chez les Beni-Mzab, la petite mesure de terrain que chacun occupe est sienne à jamais. Ainsi, peu à peu, hors des jardins et des villes, c'est tout le pays qu'ils envahissent. Nulle terre qui, si visiblement, soit celle des pères, — *terra patria*, —

la patrie qu'ils ont faite, qu'ils couvrent et sanctifient de leurs os, où ils comptent plus que les hommes d'aujourd'hui. C'est ici qu'il faut venir pour connaître par les yeux qu'un peuple se compose surtout de ses morts.

Et, comme ces jaunes semis nous présentent toutes les époques de la cité, ils nous en répètent l'immémoriale structure. Nous voyons les siècles, et nous voyons les tribus, les fractions (*kabilat, hachaïr*), chacune à sa place dans sa clôture distincte, comme, à la ville, elle a son quartier distinct. Et, généralement, tout rayonne autour d'une très vieille koubba. Parfois, ce n'est qu'un cône, ou bien, entourant une coupole grossière, une agglomération de cônes. Plus souvent, c'est un pâle édicule, à peu près cubique, à quadruple pointe. On dirait une tente maghzen, une tente de chef, dont quatre piquets, par-dessous, soulèveraient les coins. En effet, là repose l'ancêtre qui donna son nom au clan et au cimetière, souvent le héros militaire et religieux qui, aux temps lointains de l'exode, amena jusqu'au Mzab une famille ou une halga, fonda la ville, et y agglomera son essaim.

A côté de ces tombeaux des pères, se lèvent des *mçallas*, — plates-formes pour la prière. Et ces vieilles cités des morts ont aussi leurs mosquées, si humbles, si primitives, parmi les traînées de pierres et de décombres. Car le lieu n'est pas abandonné, comme on l'imaginerait tout d'abord devant tant de ruines. Chaque jour, des veuves, des enfants le visitent, viennent s'y recueillir auprès d'un vague tertre pierreux. De pieuses gens apportent de nouveaux cailloux, des palmes, des cierges à telle *koubba* miraculeuse, par exemple, dans le cimetière Taoulalet, au neigeux tombeau de l'Éve mzabite, où toute prière est exaucée. Mais surtout, et voilà le trait archaïque, on tient des assemblées, à dates fixes, dans ces nécropoles; et, parfois, c'est une grande foule, toute la population d'un clan, autour d'un cercle de tolba venus de la grande mosquée. Un religieux dit la *fatiha*, que tous écoutent immobiles, dans la posture rituelle, assis sur leurs talons, les paupières modestement baissées, les mains jointes en coupe devant eux. Ou bien, bourdonnante récitation de sourates par tout le chapitre, cependant que les clercs mineurs distribuent aux fidèles un de ces religieux repas auxquels pourvoient des *habous*, des fondations très anciennes. Dattes, galettes de pain, couscouss, beurre, quartiers de moutons, que le peuple, répandu à terre, mange en silence au milieu de ses morts d'hier et de jadis.

Un tel rite est plus vieux que tout l'Islam, et comme il est clair! Communion des frères avec les frères, avec l'ancêtre dont la tribu ou la fraction porte le nom, avec tous ceux qui sont issus de lui, et dont les assistants descendent. Mystère social, accompli dans le cimetière du clan, au murmure des paroles sacrées que prononcent les chefs religieux. Les individus séparés s'assemblent. En eux, l'âme antique du groupe vient encore une fois se reformer, faite, ils en ont l'obscur sentiment, de ces âmes défuntes et toujours vivantes qui, hors de la terre, viennent se mêler aux leurs pour les diriger et que la communauté d'aujourd'hui ne diffère pas de celle d'autrefois. Car c'est cela que l'on demande aux morts, et les tolba le savent, qui, pour juger si la tradition autorise telle décision de la *djamaa* laïque, s'en vont délibérer au cimetière. A Ghardaïa, hier encore, le conseil de la ville s'associait l'invisible conseil des mânes, puisque, pour délibérer, dans le souk, au cœur de la vie actuelle, les élus des familles siégeaient sur des pierres venues des tombeaux.

Au fond, ce qui se traduit là, c'est le vouloir profond d'un peuple qui tend, comme une espèce vivante, à persister dans son principe et sa forme. Vouloir plus impérieux dans les sociétés antiques où la loi civile, confondue à la religion, participe de son absolu. Mais il n'a pas cessé de nourrir notre idée de patrie. Dans les sociétés de structure moderne, comme dans celles d'autrefois, l'essentiel, ce qu'il importe avant tout de défendre, ce n'est pas l'ensemble des vivants, puisque les individus y sacrifieront leur vie s'il le faut. C'est une certaine façon générale d'être, de vivre, de penser, telle conception de l'idéal, telle religion, telle langue, telles traditions et disciplines nationales que nous tenons de tous nos ancêtres, — et de là le caractère sacré de la terre où ils dorment. Et ce même impératif, venu du fond vital de l'être, a excité aussi de grands élans nationaux de conquête. Guerres de religion, guerres de culture, guerres de civilisation, guerres de simple extension géographique : pour chaque peuple, au moment où son idée propre le possédait, il s'agissait toujours de propager un type, le sien, d'en accroître sur la terre les nombres et le domaine.

André Chevrillon.

(A suivre.)

NOTRE RENAISSANCE NAVALE

Le président Coolidge vient d'adresser au monde un nouveau message conviant les peuples au désarmement naval. Les États-Unis d'Amérique se plaisent à ces manifestations dont on ne saurait nier l'inspiration généreuse, mais qui viennent troubler l'équilibre diplomatique de nos vieilles nations d'Europe. En l'espèce, l'appel du président Coolidge traverse l'Atlantique au moment où la marine française fait un effort remarquable pour retrouver son rang de grande puissance. Cette idée de désarmement nous atteint en plein essor. Dans une succession d'articles que nous avons donnés à la *Revue*, nous nous sommes élevés, à maintes reprises, contre le dangereux affaiblissement de nos forces navales. Le 15 août 1921, nous poussions le cri d'alarme en dénonçant « notre détresse navale ». Nous n'avions pas de peine à monter que la marine française, riche en patrimoine moral, manquait d'instruments de combat. Le 1er octobre 1922, nous tracions un programme de rénovation et récemment encore, le 15 mai 1926, nous posions le dilemme suivant : « Notre pays doit choisir entre sa flotte et ses arsenaux... » Il a choisi. Après l'éclipse presque totale des années qui suivirent l'armistice, la marine française renaît. Quel chemin parcouru depuis le 15 août 1921 ! A dater de ce jour, l'État-major général a poursuivi, avec méthode et ténacité, un plan de reconstitution de nos forces légères et sous-marines qui nous paraît le mieux convenir à la position spéciale de notre pays. Mais, avant d'exposer ce qui a été fait, il n'est pas inutile de définir les objectifs navals de la France.

Dans l'exposé des motifs qui précède le projet de loi connu sous le nom de statut naval (1), lequel fixe la composition réglementaire de nos escadres, il est dit que, quelles que puissent être l'évolution et les nécessités de notre politique extérieure dans l'avenir, « la flotte minimum devra toujours être déterminée par la double condition : de garantir la liberté de nos communications maritimes essentielles, particulièrement avec l'Afrique du Nord, et d'assurer la protection de nos frontières maritimes, métropolitaines et coloniales, en liaison avec les éléments spécialement affectés à leur défense permanente ». Le maintien de nos communications avec l'Algérie-Tunisie et la côte occidentale d'Afrique, le pouvoir de repousser toute invasion par mer de la métropole et de son empire africain constituent en effet pour nous des nécessités que personne ne discute plus.

Une circonstance rend particulièrement difficile la réalisation de ce double objectif ; la France étant à cheval sur deux mers, est obligée de faire front à la fois en Méditerranée et dans l'Atlantique. D'une part, elle est obligée de compter avec les forces maritimes laissées à l'Allemagne par le traité de Versailles ; d'autre part, la politique séculaire de notre pays a toujours consisté à maintenir une marge de supériorité navale entre lui et les nations riveraines de la Méditerranée. La grande injustice du pacte de Washington, contre laquelle nous ne cesserons jamais de nous élever, a consisté à méconnaître cette dualité de nos fonctions navales ; car il ne faut pas espérer que la concentration de nos forces puisse se faire sans danger par le détroit de Gibraltar. Quels que soient les événements qui viendraient à se dérouler, nous serions toujours contraints d'entretenir des escadres de surveillance sur l'une ou l'autre des deux mers. Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, la stratégie française est essentiellement défensive et conservatrice. Elle ne vise, à aucun degré, à la maîtrise de la mer, ni à une hégémonie quelconque. Elle ne tend nullement vers un impérialisme colonial consistant à étendre les bornes lointaines de notre domaine d'outre-mer. La France n'a qu'une ambition : maintenir intact ce domaine et surtout défendre ses foyers.

Nul n'ignore que, par suite de l'infériorité de notre natalité, nous devons faire appel, pour notre mobilisation, à tous

(1) Voir l'intéressant rapport de M. Robaglia, député de Paris.

les éléments dispersés de notre vaste patrie. D'ores et déjà, sur 670 000 hommes qui composent l'armée française, on compte 180 000 sujets indigènes. Force nous est donc de rassembler ces coloniaux sur les points du globe où leur présence sera nécessaire et spécialement sur le Rhin. Pour assurer ces transports de troupes, il faut que nos communications maritimes soient garanties. Il est bien évident que ces communications seraient faciles, si nous avions l'Angleterre avec nous, ainsi qu'il est raisonnable de le supposer. Nous devons songer toutefois à ce qui adviendrait en cas de neutralité de la Grande-Bretagne ; il nous faudrait alors assurer par nos propres moyens la liberté de la route Marseille-Alger et Dakar-Bordeaux

Cette nécessité implique le maintien en Méditerranée d'une force au moins équivalente à celle de la puissance méditerranéenne la plus forte, et, dans l'Atlantique, d'une escadre très notablement supérieure aux flottes présumées de l'Allemagne. D'après l'article 180 du traité de paix, elles peuvent comprendre 6 cuirassés de 10 000 tonnes, 6 croiseurs légers, 12 contre-torpilleurs de 800 tonnes, et 12 petits torpilleurs. Rien n'empêchera le Reich de transformer ses cuirassés en croiseurs rapides de 10 000 tonnes, ce qui, en d'autres termes, amènerait un prélèvement sur notre tonnage global de 108 000 tonnes, pour avoir une équivalence avec le tonnage allemand. Or, il est indispensable de réserver une marge de supériorité de 50 p. 100 pour protéger les lignes de communication de Dakar à Bordeaux et nos frontières de la mer du Nord. Nous aurions donc à distraire près de 160 000 tonnes de notre tonnage en bâtiments de surface, pour les opposer éventuellement à l'Allemagne. En prenant comme base le chiffre de 390 000 tonnes de bâtiments légers prévues au projet de loi sur le statut naval, il ne nous resterait donc plus, pour cette catégorie de navires, que 230 000 tonnes à répartir, soit en Méditerranée, soit sur les grandes routes lointaines. Comme il est indispensable que nous maintenions au moins 100 000 tonnes pour ce dernier service, on voit que le total des croiseurs et torpilleurs disponibles sur la voie stratégique, Marseille-Alger, se réduit à un minimum au-dessous duquel il serait impossible de descendre. Première conclusion qui s'impose, les 390 000 tonnes de bâtiments légers prévus à l'article premier du projet de loi correspondent à peine aux objectifs que se propose le statut naval !

Nous devons laisser, et pour cause, toute discussion concernant les cuirassés et les navires porte-avions. Alors même que leur tonnage serait au-dessous de la tâche qu'ils auraient à assumer, le nombre de ces navires est limité par des accords internationaux et nous ne pouvons songer, pour le moment, à en inscrire un plus important dans notre législation. Mais que dire des sous-marins? Par suite de la nécessité où nous sommes de répartir ces navires sur trois plans d'opérations, nous ne pourrons nulle part en armer un nombre assez élevé pour assurer notre supériorité. Les 96 000 tonnes de sous-marins que nous prévoyons dans le projet de loi sur le statut naval nous permettront à peine, en faisant état des croiseurs sous-marins de 2 500 à 3 000 tonnes, de constituer une flottille de 75 unités, ce qui est peu de chose, eu égard aux objectifs navals que nous venons d'exposer.

Mais on ne saurait borner les hypothèses à l'examen problématique d'une guerre de revanche franco-allemande. D'autres éventualités redoutables peuvent se présenter. Que sera le conflit de l'avenir? Peut-on espérer qu'il se localisera sur un point du globe? N'est-il pas à craindre plutôt que l'incendie gagne de proche en proche tous les pays du monde et qu'il embrase tous les continents? La guerre future sera surtout, quoi qu'il arrive, une guerre de mouvement et de concentration de forces. Les routes maritimes seront les chemins naturels par où s'écouleront tous les transports de troupes et de matériel qui devront être rassemblés sur des points limités. Envisagée sous cet angle spécial, la grande conflagration qui, nous l'espérons, ne se produira jamais, mais dont nous devons néanmoins envisager la possibilité, prendrait la forme d'un choc de races. Il n'est pas difficile de prévoir, dans ce cas, le rôle que les colonies françaises, et spécialement la marine, auraient à jouer. Ce rôle consisterait à souder les tronçons épars de la patrie française par des liens réguliers et indissolubles, à défendre les grandes routes maritimes au profit de la France et de ses alliés, enfin, à agir sur les lignes de communication de l'adversaire, en détruisant ses convois. Il est incontestable, en effet, que cette nécessité s'impose d'autant plus que les communications entre continents se développent.

La nature de l'empire colonial français l'a prédestiné à une mission de ce genre. Nous avons en effet des territoires campés

sur toutes les grandes routes du monde. Ne parlons pas seulement de la Méditerranée, dont nous fermons la partie occidentale par le quatrilatère Bizerte, Ajaccio, Toulon, Oran. Mais nous sommes également bien placés sur le chemin de l'Extrême-Orient par Casablanca, Dakar, Diégo-Suarez, Saïgon, Camerang. Nous avons également des points d'appui dans les Antilles avec Fort-de France, et dans le Pacifique, où des nuages se lèvent, avec la Calédonie, Tahiti, Rapa. Leur utilisation par nos éléments de combat, flotte de haute mer, flotte sous-marine, aéronautique, permettrait à la France de jouer un rôle important. Parmi les perspectives qui nous apparaissent comme les plus troublantes, il faut également imaginer la naissance d'un péril asiatique qui, sous couleur de communisme, cherche une fois de plus à jeter le monde barbare contre les nations civilisées. Cette nouvelle invasion ne viendrait point seulement, comme celle des Huns, par les grandes voies terrestres qui ont, de tout temps, conduit les hordes des steppes glacées vers les riantes provinces de la Gaule ; elle emprunterait aussi, comme les Normands, les routes de la mer, routes septentrionales, routes tropicales. Donc, pour arrêter cette menace, y couper court à tout jamais, il faut l'appui de nos vaisseaux. Une alliance étroite de la France et de l'Angleterre, les principales intéressées et les plus menacées, s'impose dès maintenant. Elles doivent s'unir, par la communauté de leurs aspirations et l'identité de leurs moyens, pour veiller à la défense de leur patrimoine lointain si chèrement payé par le sacrifice de leurs soldats. Nos amis anglais devraient réfléchir que nous envisageons de bien faibles moyens, eu égard à la tâche redoutable d'empêcher les craquements de se produire parmi ces tribus encore mal évoluées que nous essayons de retenir définitivement à la pratique des peuples civilisés. Le ministre de la Marine définissait dernièrement ce nouvel aspect du monde, dans une formule particulièrement expressive, en disant que, depuis la guerre, la politique internationale avait cessé d'être continentale pour devenir « océanique ».

*
* *

C'est en tenant compte de ces considérations qu'ont été établis nos programmes. Voyons comment ils ont été réalisés.

Une loi du 18 avril 1922 (1) a autorisé la pose du premier

(1) Rappelons que notre article sur la « détresse navale » date du 15 août 1921.

rivet d'un plan cohérent de construction, qui devait se poursuivre sur plusieurs années. Cette loi ordonnait l'amorce d'une première tranche de ce vaste dessein; elle prévoyait l'achèvement de trois croiseurs de 8 000 tonnes, 6 contre-torpilleurs de 2 500 tonnes, 12 torpilleurs de 1 500 tonnes et 12 sous-marins, dont de 6 de 1 150 tonnes et 6 de 600 tonnes. En outre, on décidait l'aménagement d'un cuirassé, dont la construction avait été suspendue, le *Béarn*, en porte-avions.

Deux ans après, une loi du 12 avril 1924 ordonnait la mise en chantier de la deuxième tranche du programme : soit 2 croiseurs, 6 torpilleurs, 2 sous-marins de 1 500 tonnes du type *Redoutable*. Cette fois-là, le tonnage de nos croiseurs jugé insuffisant était porté de 8 à 10 000 tonnes, chiffre maximum fixé par la Conférence de Washington. Mais le ministre de la Marine n'entendait pas tomber dans les erreurs d'avant-guerre et laisser des solutions de continuité rompre l'harmonie de notre essor. Dès le 13 juillet 1925, le Parlement était appelé à se prononcer sur la troisième tranche, qui comportait la construction d'un croiseur de 10 000 tonnes, de 3 contre-torpilleurs de 2 700 tonnes, 4 torpilleurs, 9 sous-marins, un mouilleur de mines, un transport d'avions.

Enfin, M. Leygues ne permettait pas aux Chambres de se séparer, sans obtenir d'elles qu'elles votassent, le 4 août 1926, la mise en chantier d'un croiseur de 10 000 tonnes, 3 contre-torpilleurs de 2 700 tonnes, 4 torpilleurs, 7 sous-marins et certains navires auxiliaires. Parallèlement à ces lois de rénovation de la flotte de haute mer, d'autres dispositions législatives réglaient, à un rythme non moins souple, l'entrée en service de la flottille de nos sous-marins de défense des côtes. Savoir : 9, le 30 juin 1923, 4 le 29 avril 1926, et enfin, 4 en 1927, portant à 17 le nombre des sous-marins côtiers à construire. Si l'on prend soin de totaliser les unités prévues aux différents textes que nous venons d'énumérer, on se rend compte que l'exécution des constructions neuves actuellement en cours porte sur un total de 7 croiseurs, dont 3 de 8 000 tonnes type *Duguay-Trouin* et 4 de 10 000 tonnes, *Duquesne* et *Suffren*, 12 contre-torpilleurs de 2 500 à 3 000 tonnes, 6 *Jaguar* et 6 *Guépard*, 26 torpilleurs de 1 500 tonnes, 12 *Bourrasque* et 14 *l'Adroit*, et 47 sous-marins. Non seulement les idées du département n'ont pas varié au cours de ces cinq années sur l'orientation à donner

à la composition de nos forces navales, mais la caractéristique même des unités qui composent ces forces n'a, pour ainsi dire, pas changé. Les conceptions de notre état-major concordent d'ailleurs avec les plans que nous avons exposés dans la *Revue* du 1er octobre 1922. Ces conceptions représentent actuellement 125 000 tonnes de tonnage-Washington pour les bâtiments de surface et 35 000 tonnes pour les sous-marins. Quant aux mises en chantier de navires de 1922 à 1925, elles équivalent à 57 000 tonnes de croiseurs, 12 250 tonnes de contre-torpilleurs, 32 520 tonnes de torpilleurs, 8 280 tonnes de sous-marins (1).

On voit par l'énumération qui précède que les idées directrices actuelles consistent à laisser simplement de côté la construction des bâtiments de ligne pour porter exclusivement l'effort sur les bâtiments légers de surface et les sous-marins, sans préjudice de l'aviation. Et cependant notre flotte cuirassée comprend, en tout et pour tout, 6 cuirassés antérieurs à 1915, dont 3 seulement sont armés de pièces de 34 centimètres. Que sont ces pygmées auprès des *capital-ships* géants de la Grande-Bretagne et des États-Unis? Notre seule consolation de n'en point construire est de penser que l'Allemagne n'en aura jamais et que l'Italie en possède un de moins que nous. Cet abandon systématique du bâtiment de ligne a ému certains milieux maritimes qui mènent campagne pour substituer à la mise en chantier de certains croiseurs de 10 000 tonnes les unités de ligne auxquelles nous avons droit, d'après les accords mêmes de Washington.

Ces promoteurs du *capital-ship* estiment que la sécurité de nos communications maritimes ne peut être assurée sans ces navires à grands moyens d'action, capables de balayer la Méditerranée des forces légères ennemies, de donner appui à nos propres forces légères, de les soutenir dans la destruction des sous-marins et enfin de coopérer avec nos alliés en leur apportant l'ossature solide d'une flotte de combat sur laquelle ils pourront se reposer. Cette opinion est partagée par tous ceux qui voudraient que la voix de l'artillerie lourde mêlât son concert à celle de l'artillerie moyenne, seule permise sur les croiseurs légers. On fait remarquer, en outre, que contraire-

(1) Signalons, pour ces derniers navires, l'intervention si efficace du président de la Commission de la marine au Sénat, M. de Kerguezec.

ment à ce que l'on croit en général, le coût du tonnage lourd de *capital-ship* est inférieur à celui des navires légers de surface. De même l'armement des *capital-ships* à tonnage égal a un rendement budgétaire supérieur. Un *capital-ship* de 30 000 tonnes exige en effet un équipage et des approvisionnements moins élevés que trois croiseurs de 10000 tonnes. Dernière considération mise en avant par les partisans du *capital-ship* : il importe de ne pas laisser trop longtemps nos chantiers dépourvus de commandes de gros navires, afin de ne pas leur faire perdre l'expérience nécessaire à la mise en œuvre de ces unités, à la production des blindages, et, généralement, à la solution de tous les problèmes scientifiques que pose le bâtiment de ligne, véritable synthèse de la science militaire navale, offensive et défensive.

Nous pensons, en effet, que, tant en raison de leur endurance à la mer, que de leur endurance aux coups, et surtout par le fait de leurs qualités offensives, dues à leurs grosses pièces, les croiseurs de bataille doivent avoir leur place dans les rangs de nos escadres. Eux seuls sont, en effet, capables de nettoyer la mer, et de constituer une barrière efficace devant nos convois. Il serait donc souhaitable qu'on en construisît dès maintenant. Mais nos possibilités financières ne sont pas indéfinies. L'Amirauté française a pensé qu'il fallait courir au plus pressé. C'est pour cela qu'elle s'est arrêtée aux types de navires qui lui ont paru les plus urgents à construire. Certes, il ne faudrait pas oublier que les principes fondamentaux de la doctrine navale commandent la présence du bâtiment de ligne dans une escadre. Celle-ci ne peut agir sans être pourvue de tous les éléments de combat qui réalisent cette « liaison des armes » que préconisent tous nos critiques navals. En attendant, nous partageons l'avis de l'état-major général : il faut d'abord reconstituer la flotte légère sous-marine et aérienne.

*
* *

Les résultats obtenus sur ce point ne devaient pas manquer de frapper les étrangers. Voici ce qu'une revue technique, *The Engineer*, écrivait le 10 septembre : « Sans hâte, sans arrêt, les progrès de la reconstitution de la marine française se poursuivent avec constance. La pratique qui a consisté à

donner à la France une force navale si justement nommée une *flotte d'échantillons* a été abandonnée. Au lieu de cela, nous assistons aujourd'hui à la multiplication de bâtiments construits en série. Fait plus remarquable encore, faisant contraste avec la politique antérieure, c'est la mise en chantier année par année du tonnage prévu par un programme de constructions à longue échéance. » En présence de cette résurrection de nos forces de combat, les marins étrangers reconnaissent la supériorité de nos méthodes. La flotte française, considérée il y a moins de cinq ans comme inexistante dans le monde, réapparaît sur les mers avec tout le prestige d'une marine moderne qui sait allier à la perfection de son matériel les remarquables traditions de son personnel et de ses états-majors.

Car le succès de notre programme naval ne tient pas seulement à l'esprit de suite de ceux qui l'ont élaboré. L'entrée en ligne des unités de ce programme constitue en outre un succès technique remarquable, aussi bien pour la section technique qui a tracé les plans de ces vaisseaux que pour les ingénieurs de l'industrie privée et des arsenaux qui en ont réalisé la construction. Après quelques retards inhérents à la mise en train des ateliers désorganisés par une trop longue période d'inactivité, les navires de la première tranche du programme entrent en scène. Ceux de la seconde tranche, qui ont profité de l'expérience précédente, rattrapent le temps perdu et talonnent leurs aînés. Dans l'ensemble, l'exécution des quatre tranches du programme se poursuit avec une grande régularité. Dans peu de temps, cette belle flotte d'unités légères sera tout entière armée. On ne s'avise guère aujourd'hui d'en critiquer la composition. Si l'on peut reprocher aux contre-torpilleurs d'avoir un armement peu puissant, cet inconvénient est composé par la supériorité de leurs qualités nautiques. Les essais de tous les navires se sont effectués brillamment; la vitesse, qui est l'élément essentiel de leur valeur militaire, s'est révélée supérieure aux prévisions ; certain navire, comme le *Tigre*, qui a donné plus de trente-six nœuds, se classe comme le navire le plus rapide du monde. Nous avons sous les yeux la lettre d'un officier supérieur, qui vient d'effectuer, avec l'amiral Pirot, la croisière de l'Atlantique. « Plus je vais, dit-il, plus s'impose à moi la certitude que nos croiseurs (on a pu déjà, en Baltique, juger les autres unités) sont réellement des chefs-d'œuvre de

l'architecture navale; les formes de carène sont admirables. Machines et chaufferies sont parfaitement agencées et la consommation de mazout est très modérée. Les qualités de tenue à la mer sont remarquables : nos croiseurs ne font pas la moindre fumée aux allures de vingt et vingt-deux nœuds. Les grandes traditions de nos célèbres constructeurs, les Sané, les Dupuy-de-Lôme, sont retrouvées. Il est vraiment extraordinaire qu'après une période de plus de dix ans de stagnation ou d'arrêt dans les constructions navales, nos chantiers aient produit des unités qui sont des modèles. »

Au cours de cette croisière de la Baltique, à laquelle notre correspondant fait allusion, les marins scandinaves ont fait à nos contre-torpilleurs, torpilleurs et sous-marins, une réception triomphale, tant ils ont admiré la parfaite tenue de ces unités. *The Engineer* a consacré à nos différents types de navires des pages élogieuses. Parlant des croiseurs, il écrit : « Il n'est pas difficile d'imaginer les circonstances dans lesquelles ces bâtiments seraient d'une grande valeur. » Et plus loin : « En développant sa nouvelle flottille de torpilleurs, la France a évité son erreur ancienne de construire des bâtiments formidables seulement dans les eaux calmes. Ces contre-torpilleurs de construction robuste, aux francs bords élevés et aux puissantes machines, seront en état d'attaquer par tous les temps, et leur armement de canons de 130 millimètres à tir très rapide les rendrait de dangereux antagonistes, même pour un petit croiseur. » Enfin *The Engineer* porte sur nos sous-marins le jugement suivant : « Les ingénieurs français, dont l'expérience et l'esprit d'invention sont proverbiaux, ont attaché une importance spéciale à l'endurance des machines et, à en juger d'après les croisières prolongées faites par quelques-uns des bâtiments nouveaux, les sous-marins français d'après la guerre sont pourvus d'appareils parfaitement dignes de confiance; leur puissance offensive a été accrue par l'adoption de la torpille de 550 millimètres, une arme plus formidable que la torpille du modèle britannique. » Et le journal anglais, envisageant le principal objectif de la marine française, qui est de garantir l'immunité des routes de mer franco-africaines en toutes circonstances, conclut : « Le but de la politique navale française est en voie d'être atteint. »

*
* *

Il est d'ailleurs facile d'apprécier les résultats obtenus dans la reconstitution de notre flotte sous le double rapport quantitatif et qualitatif, en comparant ces résultats aux programmes réalisés par les autres puissances. Nous nous excusons de cette longue énumération de chiffres, mais ils projettent une lueur sur les graves problèmes qui agitent le monde. Voici la statistique des lancements de navires (croiseurs, torpilleurs, sous-marins) du 1er janvier 1920 au 1er janvier 1927; sans tenir compte des capital-ships et des porte-avions : Japon, 116 navires dont 52 sous-marins; États-Unis, 81 navires (35 sous-marins); France, 44 navires (16 sous-marins); Italie, 26 navires (un sous-marin); Angleterre, 18 navires (5 sous-marins). Toutefois, ces chiffres seraient sans signification s'ils n'étaient rapprochés du tonnage global, savoir : Japon, 216 000 tonnes (163 200 de navires de surface et 52 900 de sous-marins); États-Unis, 156 000 tonnes (124 800 de surface, 31 200 de sous-marins); Angleterre, 98 700 tonnes (90 100 de surface et 8 600 de sous-marins); France : 98 500 tonnes (84 500 de surface, 14 000 de sous-marins); Italie, 31 085 tonnes (30 130 de surface, 775 de sous-marins). Cette statistique appelle des commentaires extrêmement intéressants. On voit tout d'abord que dans la reconstitution du tonnage de ses forces légères (inexistantes en 1920), la France arrive tout près de l'Angleterre et elle a construit deux fois plus de sous-marins.

Son effort total en tonnage est équivalent à celui de la Grande-Bretagne (1); mais, en fait, il est supérieur, la France ayant construit un plus grand nombre d'unités que sa voisine. Quant à l'Italie, nous la dépassons franchement, rattrapant ainsi vis-à-vis d'elle tout le temps perdu. Mais le tableau qui précède inspire de sérieuses réflexions quand on constate la surenchère navale des États-Unis et du Japon. Le ciel se couvre dans le Pacifique. Alors, que dire de l'appel du président Coolidge en faveur du désarmement, puisque c'est l'Amérique qui donne le branle? Il signifie tout simplement que les armements du Japon, 216 000 tonnes, inquiètent les États-Unis. Ceux-ci ont obligé le Japon à accepter à Washington une proportion de *capital-ships*

(1) Sans tenir compte naturellement des cuirassés sur lesquels porte principalement l'effort anglais et dont nous ne construisons aucune unité.

inférieure (3 contre 5) : le Japon se venge en portant son effort vers la constitution de forces légères et surtout sous-marines (52 900 contre 31 200 aux États-Unis). C'est, en petit, l'histoire de la France injustement jugulée à Washington et qui se trouve dans la nécessité de se forger des armes de défense.

Si nous étudions la composition du programme, nous voyons que les différents types d'unités se répartissent de la façon suivante : *Croiseurs* : Japon, 18 — États-Unis, 10 — Angleterre, 9 — France, 5 — Italie, 1. *Contre-torpilleurs* : France, 6 — Italie, 3 — Angleterre, 2 — États-Unis et Japon, 0. *Torpilleurs* : Japon, 46 — États-Unis, 36 — Italie, 21 — France, 17 — Angleterre, 2. *Sous-marins* : Japon, 52 — États-Unis, 35 — France, 16 — Angleterre, 5 — Italie, 1. Les nations n'ont pas conçu leur programme de la même façon. Nous sommes les seuls à peu près à construire des contre-torpilleurs de 2 500 tonnes; mais ce sont là de véritables petits croiseurs. Bien que critiqués, ils répondent à une idée tactique conforme à notre mobilisation. Le Japon et la France ont spécialement porté leur effort sur les sous-marins; l'Italie sur les torpilleurs; quant à la Grande-Bretagne, si elle ne construit pas de ces navires, c'est qu'elle en possède des flottilles imposantes.

Puisque nous sommes fixés sur le nombre et le tonnage global des bâtiments, étudions leurs caractéristiques. Dans le tonnage individuel des unités, la plupart des nations se sont attachées à lancer des croiseurs de grand tonnage, se rapprochant du tonnage maximum de 10 000 tonnes fixé à Washington. Le Japon fait exception à cette règle : il construit 18 croiseurs, variant de 3 100 à 7 100 tonnes. Les 10 croiseurs des États-Unis ont 7 500 tonnes. Le tonnage de nos torpilleurs, 1 500 tonnes, dépasse celui de toutes les autres puissances, qui varie entre 900 et 1 400 tonnes, chiffre le plus élevé (Japon). Les 36 torpilleurs des États-Unis ont 1 200 tonnes. Ainsi, nous « surclassons » tous les torpilleurs étrangers par le tonnage et l'endurance. Quant aux sous-marins, avec nos types de 1 150 tonnes et de 600 tonnes, nous nous tenons dans une juste mesure; les étrangers, notamment l'Angleterre, s'attachant à des tonnages plus forts. Sous le rapport de la vitesse, nous n'avons rien à envier à personne. Nos croiseurs filent 33 nœuds. La vitesse annoncée par l'Angleterre est de 32 nœuds. Si les croiseurs du Japon et des États-Unis semblent un peu plus rapides, c'est qu'ils sont

plus petits. Nos contre-torpilleurs donnent 35,5 nœuds en moyenne; certains ont dépassé 36 nœuds, un record! Enfin, nos torpilleurs de 33 nœuds, un peu inférieurs comme vitesse aux autres par mer calme, les dépasseraient par clapotis.

Voyons l'artillerie : on peut reprocher à trois de nos croiseurs de 8000 tonnes de n'avoir que des pièces de 155 millimètres; mais nos nouvelles unités possèdent 8 canons de 203 millimètres, comme celles de l'Angleterre et du Japon. Dans l'ensemble, l'armement de nos croiseurs vaut celui des autres; il leur est même supérieur pour l'armement en torpilles (12 tubes). Nos contre-torpilleurs, qui possèdent 5 canons de 130 ou de 138 millimètres et deux de 75 millimètres, sont plus puissants que n'importe quelle autre unité de cette catégorie. Nos torpilleurs, avec 4 pièces de 130 millimètres, une pièce de 75 millimètres et 6 tubes lance-torpille, sont les mieux armés des torpilleurs à flot, les étrangers n'ayant à bord que des pièces de 120 millimètres. Parlons maintenant de nos sous-marins : avec leur vitesse respective de 16 nœuds et de 14 nœuds et leurs 10 tubes ou 7 tubes lance-torpille, ils valent ceux qui ont été lancés par les autres marines.

En définitive, lorsqu'on jette un coup d'œil sur les programmes navals mondiaux, on est heureux de reconnaître l'effort de notre pays et surtout la supériorité de la composition et des caractéristiques des unités de son programme; unités qui ont tenu toutes leurs promesses et même ont été au delà de ce qu'on en attendait. Dans ses plans, notre état-major s'est surtout attaché à obtenir des navires qu'ils s'affirmassent vis-à-vis des types similaires des autres Puissances, par la tenue à la mer. Ils sont susceptibles de donner leur vitesse par mauvais temps, ce que l'expérience des essais a révélé. En outre, nous avons été, pour l'artillerie de nos torpilleurs, à la limite du calibre des munitions pouvant se manipuler à bras, afin d'augmenter la vitesse du tir ; la *vitesse*, voilà l'élément le plus précieux de notre programme naval, qu'il s'agisse de la vitesse de route effective, dans toutes les circonstances de mer, qu'il s'agisse du tir d'artillerie. Ce sont là des constatations dont peut se montrer fière notre industrie des constructions navales : industrie de la coque, des machines auxiliaires, et surtout des appareils de propulsion (turbines, moteurs à combustion interne, chaudières, etc...). Il n'est pas sans intérêt de le

proclamer au moment où nos chantiers sont sollicités pour la commande d'unités, émanant de nombreux États.

***

L'entrée en ligne d'unités nouvelles, douées de qualités nautiques et militaires supérieures, tel est le facteur primordial de toute renaissance maritime ; ce n'est pas le seul. Encore faut-il entraîner ces navires, les préparer au combat, et les remettre aux mains de chefs ou de marins dignes de les utiliser. Cette nécessité n'a point été perdue de vue par le Département. A peine les navires de la première tranche étaient-ils terminés que le ministre de la Marine leur faisait entreprendre ces croisières lointaines, auxquelles nous avons fait allusion. Les bâtiments du nouveau programme étaient admirablement appropriés à ce rôle de liaison pacifique entre la métropole et nos colonies. Ils se présentaient comme d'admirables messagers de l'industrie et de la marine françaises auprès des nations étrangères. En outre, ces longues navigations devaient mettre le matériel à l'épreuve et amariner équipages et officiers en les adaptant à la conduite de ces instruments tout nouveaux, d'une technique très poussée.

Une division légère, sous les ordres du capitaine de vaisseau de Pontevez, division composée des contre-torpilleurs *Jaguar* et *Chacal*, du torpilleur *Simoun*, des sous-marins *Souffleur* et *Marsouin*, montrait pendant six semaines nos couleurs dans la Baltique. Quelques mois après, une escadre légère, portant le pavillon de l'amiral Pirot et comprenant, avec les deux croiseurs de 8 000 tonnes, *La Motte-Picquet* et *Duguay-Trouin*, des torpilleurs et des sous-marins, accomplissait une longue croisière dans l'Atlantique sud en relâchant notamment à Casablanca, Dakar et Konakri. Entre temps, les services de l'aviation navale, complètement réorganisés, montraient, par des raids d'endurance remarquables, que nos appareils sont au point et susceptibles de parcourir en toute sécurité les immenses étendues qui nous séparent de nos possessions d'outre-mer. Parlerons-nous de la croisière effectuée en Méditerranée orientale dans le courant de septembre par l'escadrille 6 E-I, composée de trois hydravions Goliath F-65, qui a parcouru 6 000 kilomètres sans incident ? Citerons-nous la magnifique performance du lieutenant de vaisseau Bernard qui, à bord d'un

hydravion de 420 CV, a relié l'étang de Berre à Majunga en passant par le Niger et en revenant par la vallée du Nil ? Et plus récemment encore le raid du capitaine de corvette Guilbaud, qui vient d'arriver à Marseille le 9 mars, après avoir effectué sur le même itinéraire un vol de 22 920 kilomètres!

C'est une loi militaire presque immuable que le moral et la tenue du personnel varie en raison directe de la valeur du matériel qui lui est confié. A cet égard, un grand découragement s'était emparé du corps des officiers de vaisseau en présence de la décadence de nos unités de combat et de la vétusté des navires qu'ils étaient appelés à commander. L'entrée en ligne de ces divisions modernes a métamorphosé l'état d'esprit des états-majors et des équipages. Elle leur a rendu confiance en eux-mêmes et inculqué le désir de perfectionner leurs connaissances techniques. Les croisières ont eu un autre effet. C'est de faire revivre le goût du métier, dont l'attrait aventureux séduit les jeunes vocations. L'idéal d'un marin n'a jamais été d'assurer le service du canot-major entre un vieux ponton et les darses d'un arsenal maritime. Pour redonner au personnel toute la fierté et toute l'ardeur de servir, parlez-nous d'un croiseur de 34 nœuds, d'un contre-torpilleur qui brave la tempête ou d'un sous-marin de 1 500 tonnes ! De toutes parts, nous recevons le témoignage d'une modification heureuse dans le moral du personnel, qui redevient aussi excellent qu'au temps où, sous l'impulsion de chefs énergiques, les marins de France étaient considérés comme les premiers.

Nous savons gré au département de la Marine d'avoir su améliorer la situation matérielle de ces marins, officiers et officiers mariniers. Leur carrière implique beaucoup de renoncement, et, par suite des séparations nécessaires, elle les entraîne à des dépenses particulières. Il est juste que l'État leur tienne compte des sacrifices qu'ils consentent en embarquant sur nos navires. Il ne faut pas hésiter à conjurer la crise de recrutement en améliorant les soldes du personnel et en lui permettant, par des traitements appropriés, de bien représenter la France à l'étranger. Pour l'École navale, la modification des programmes d'entrée permettra aux jeunes candidats de s'y présenter dans des conditions plus faciles, avec suffisamment d'avance, par rapport aux autres grandes écoles du gouvernement. Tout ce plan de reconstitution des cadres du personnel

naval se poursuit parallèlement à l'entrée en service des nouvelles unités ; il est nécessaire en effet que les effectifs soient suffisants au point de vue numérique, comme sous le rapport de la compétence technique.

Que dire de la gestion financière? Nous avons ici même évoqué, le 15 mai 1926, la nécessité de tenir compte, dans la présentation des budgets du Département, des soucis monétaires de notre pays; nous avons dénoncé le gaspillage des arsenaux et des services à terre, en demandant qu'il soit mis un terme à ces dépenses abusives. Le ministre est entré dans cette voie. Par un décret du 10 septembre 1926, Rochefort, dont l'inutilité n'était plus à démontrer, a été purement et simplement supprimé. L'arsenal a été remis par la marine à l'administration des domaines. Lorient a perdu sa préfecture maritime, et le service des réparations de navires. Ces réformes ne sont pas aussi radicales que nous l'eussions désiré. C'est un premier pas vers la concentration des ressources du département de la marine sur les points limités où son action doit s'exercer; nous nous contentons de constater la nouvelle orientation du ministre vers la suppression des établissements inutiles et nous enregistrons les économies résultant de ce décret du 10 septembre, estimées au 31 décembre 1927 à près de 50 millions. Il est d'autant plus agréable d'en souligner les effets, qu'une victoire sur la féodalité électorale est plus difficile à gagner qu'une bataille sur mer.

***

A ceux qui seraient tentés de nous accuser d'impérialisme devant l'énumération de nos forces navales en service ou en achèvement, il nous serait facile de répondre que, pendant plus de sept années, la France a renoncé à toute idée de construire des navires; même actuellement, elle ne met point sur cale les cuirassés que le pacte de Washington l'autorise à construire. D'autres mettaient à profit ce *naval Holiday* pour reconstituer leurs escadres qui sont actuellement beaucoup plus fortes que les nôtres. Pour ne parler que de l'Italie, qui, en 1914, possédait une flotte moitié moins nombreuse, elle avait réussi, avant l'entrée en ligne de notre première tranche, à se créer une marine supérieure à la nôtre. Cette situation, aujourd'hui retournée à notre profit, ne pouvait subsister

sans danger pour notre sécurité nationale. Ce rétablissement « sur la patte de l'ancre », comme diraient les marins pour en exprimer l'urgence, est d'autant plus surprenant que nous revenons de plus bas. Le monde était habitué à compter avec une redoutable armée, héritière des héros de la Marne et de Verdun, mais on pensait que la marine française était en pleine décadence, qu'elle se mourait, qu'elle était morte! Or, elle revit. Elle est là ! prête à jouer son rôle primordial dans le système de mobilisation générale du pays. Ignorer que nous devons concentrer par les routes maritimes nos forces d'outre-mer dispersées sur de nombreux théâtres d'opération, serait méconnaître les bases mêmes sur lesquelles repose la défense de la patrie. En vue de cette concentration, nous avons besoin de navires marchands pour transporter nos troupes. Nous en possédons trois millions et demi de tonnes. Mais ces bâtiments, véritables chemins de fer qui marchent, doivent être protégés tout le long de leur hasardeux parcours. Telle est la fonction de nos unités légères de surface, patrouilleurs et sous-marins. Exploiter la route Marseille-Alger, ou Bordeaux-Dakar, est une nécessité qui s'impose pour nous au même titre que l'usage de la voie ferrée, qui relie ces deux points à Strasbourg ou à Metz. C'est parce que cette éventualité d'une mobilisation maritime est une question de vie ou de mort pour elle que la France demande à examiner le problème du désarmement dans son ensemble, et qu'elle rejette l'offre du président Coolidge d'étudier séparément le désarmement naval. Nous nous en remettons à la Société des nations du soin de trouver la solution de cette grave question, en tenant compte de ce que nous avons appelé notre « potentiel » de guerre, c'est-à-dire la mise en action de toutes les forces dont dispose la nation armée et, par là, nous entendons viser aussi bien le domaine métropolitain qu'extra-continental de la République.

La première conférence de Washington nous a, d'ailleurs, laissé beaucoup d'amertume. Nous y avons acquis la certitude que nos amis des États-Unis d'Amérique n'envisageaient pas comme il convenait les répercussions des armements navals sur notre plan général de mobilisation. A aucun prix, la France ne peut admettre une limitation de ses forces légères de surface qui ne tiendrait pas compte de l'importance de son empire colonial, de l'existence de ses deux fronts de mer, et surtout de la servi-

tude du passage de ses régiments coloniaux par la voie maritime. Tant qu'il existera à flot des *capital-ships*, la France ne consentira pas davantage à la suppression du sous-marin, cette « arme du pauvre », la seule que l'on puisse opposer aux desseins impérialistes du *capital-ship*, instrument de riche, symbole des pays à change élevé, qui n'allie pas sans raison l'expression de « capital » à celle de navire.

S'il est jamais question de limiter nos forces légères, sous-marines ou aériennes, nous insisterons pour que l'on prenne comme critérium de cette limitation, l'étendue des rivages métropolitains et coloniaux des Puissances intéressées, ainsi que l'importance des convois à acheminer par la voie de mer, en déterminant cette importance par une formule qui serait obtenue par le coefficient de la population métropolitaine, par rapport à la population d'outre-mer, en fonction de leur distance réciproque. Il nous est possible de citer à l'appui de notre thèse des chiffres particulièrement suggestifs, en comparant les lignes de communication maritime des différentes nations, et les longueurs respectives de leurs côtes métropolitaines et coloniales additionnées. Voici ces deux statistiques. Pour les lignes de communication : Grande-Bretagne, 113 000 kilomètres; France, 58 000 kilomètres; États-Unis, 32 000 kilomètres; Japon, 10 000 kilomètres; Italie, 7 800 kilomètres. Pour l'étendue des côtes, y compris celles des colonies : Angleterre, 62 000 kilomètres; États-Unis, 26 000 kilomètres; France, 18 000 kilomètres; Japon, 11 000 kilomètres; Italie, 8 600 kilomètres. Ajoutons que les colonies françaises ont une superficie de 11 millions de kilomètres carrés et 52 millions d'habitants. N'est-il pas naturel que l'on prenne en considération les deux facteurs que nous venons de rapprocher, lorsqu'il s'agit de déterminer la fixation des forces navales des puissances maritimes? Il serait encore beaucoup plus exact de rechercher ce que nous appellerions les *tonnes-kilomètres* (c'est-à-dire le degré d'activité des convois navals) à faire passer en cas de guerre, pour apprécier quelle doit être l'importance réciproque des marines mondiales. Ce chiffre-là, nous ne pouvons le donner exactement sans dévoiler les secrets de notre mobilisation, mais il est facile de s'en faire une idée en prenant comme base les documents que nous connaissons déjà, c'est-à-dire l'étendue des lignes de communication que nous devons jalonner de nos

croiseurs, patrouilleurs, avions, sous-marins, et la population des colonies par rapport à celle de la métropole, compte tenu des cadres constitutifs de notre armée coloniale d'après les lois qui règlent le service militaire de nos sujets d'outre-mer. Si l'on fait état de ces calculs qui, seuls, nous paraissent logiques, on peut être assuré que nous aurons le premier rang après l'Angleterre, sur le palmarès de Washington. Mais nous refuserons le présent d'Artaxerxès d'un désarmement naval, uniquement fondé sur la capacité financière, essentiellement variable, des États. On ne mesure pas au poids de l'or ni au cours du change la vie d'un peuple.

Le nôtre est pacifique. Nous avons trop souffert pour désirer le retour de la guerre; mais il n'existe aucune race qui ait au même titre que nous l'instinct de sa conservation et le sens de son intérêt vital. Ceci permet de comprendre le magnifique élan de la nation vers ce programme naval que nous venons d'analyser. Réfléchissons, pour ne pas en exagérer la portée, qu'il y a cinq ans à peine que nous nous sommes mis à l'œuvre; nous ne sommes qu'au début d'une ère nouvelle; elle doit s'affirmer dans les années qui vont suivre. Nous devons persévérer dans nos programmes d'expansion maritime, en poursuivre sans défaillance l'exécution, adapter nos moyens de ravitaillement aux exigences des nouvelles unités, perfectionner nos plans de navires, tout en restant dans le cadre de nos précédentes constructions, développer l'expérience de nos équipages en les faisant naviguer et achever la tâche ingrate de suppression des services à terre inutiles. On ne saurait trop féliciter le pays pour l'effort qu'il accomplit dans une période de dépression financière aussi grave que celle que nous traversons.

Parlant au gala de la mer de la Ligue maritime et coloniale, M. Georges Leygues concluait, après un discours couvert d'applaudissements : « Matériel naval moderne, doté de tous les progrès de la science; équipages et états-majors d'élite, le pays les aura à bref délai. Il aura la marine de sa politique. » Acceptons-en l'augure de la bouche même de celui en qui il n'est que juste de voir le principal artisan de cette « renaissance navale ».

René La Bruyère.

LE LIVRE DE RAISON

XII[1]

VIEILLE MÉTAIRIE

Je fais comme tout le monde. Bâtissant une nouvelle métairie, à un jet de pierre de l'ancienne, toujours debout au reste, mais ne répondant plus aux besoins des gens ni aux aises des animaux, je la bâtis en « comprimés », blocs de cailloux et de ciment, et en briques à neuf trous, de second choix. Celles-ci, parce qu'elles coûtent moins cher, moins fines de cuisson et jolies d'aspect et que, plus saisies, plus étreintes par la flamme, noircies parfois, elles gagnent en solidité à ce coup de feu et résistent mieux aux intempéries. De même, j'établirai partout un sol bétonné. Je le préfère aujourd'hui aux carreaux dont je voulais user, ayant reconnu qu'il se lave aussi bien et se raccorde, après un choc, au lieu de se remplacer comme eux. De plus, il ne suinte point les jours d'humidité. Peu de mortier, borné aux lits d'assemblage et aux joints ; peu de bois, et du léger, enduit de carbonyle, pour le rendre imputrescible, qui ne charge point les fondements. Tous matériaux modernes en un mot, montés des assises au faîtage, dans l'espoir d'une assiette ferme, d'une distribution commode, d'une salubrité générale.

Le lieu se nomme Piche-Hère : ce qui veut dire ruisselle abondamment (on prononce le mot avec aspiration.) Il est sis dans deux communes, plus dans l'une que dans l'autre, celle de Perchède, sur un relief dominant au loin d'autres terres.

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1296.

d'autres toits, et, vers l'est, un horizon fuyant de landes rases. Les métayers qui l'habitent, les Lartigolles, de père en fils, depuis deux cent vingt ans bientôt, ne quitteront pas sans regret la vieille maison. Arrivés là, au lendemain de sa construction, ils l'ont emplie pour ainsi dire de leur souffle, y ayant tant de fois reçu la vie et rendu l'âme. Moi-même, je ne la désaffecterai pas, je ne l'abattrai pas par endroits sans mélancolie, sans cette ombre de tristesse qui m'envahit toujours à toucher au passé. C'est pourquoi je voudrais ensevelir celui-ci, l'embaumer de souvenirs comme une chose chère, en contant l'humble histoire d'une de ces demeures de la glèbe...

I. — LE SITE

Elle fit partie d'un ensemble local aujourd'hui disparu. D'un pays d'abord ; d'une communauté de coutumes et de mœurs, de vie ensuite, symbolisée par la paroisse. Le pays, couvert de forêts de chênes noirs opulents, d'où lui vint son nom d'Armagnac noir ou le Nègre, de futaies de hêtres dont l'ombre froide anémiait à leurs pieds toute végétation inférieure, et, mêlés à eux, d'aulnes au bois sanglant et de saules aux feuilles pâles ; parsemé d'étangs naturels ou ménagés dans les vals par une population friande de poisson ; occupé pour un tiers au moins par des landes touffues qui fumaient sous la pluie ; non encore drainé par les routes, par les chemins de grande et de petite communication qui le sillonnent à présent, ni asséché par la multitude de cultures établies depuis sur les bois et les landes défrichés ; soumis dès le commencement au régime des vents d'ouest : le pays regorgeait d'eau et suintait d'humidité jusqu'au cœur du printemps, essuyée, dissipée seulement par des étés torrides, aussi précoces que prolongés. Joignez une nature de sol mi argileux et marneux, où les nappes souterraines stagnaient, provoquant une évaporation de la surface intense. Et, à travers cette masse compacte imbibée, peu de pierre, jalousement et parcimonieusement exploitée. Toutes conditions d'ambiance atmosphérique et de structure terrestre à retenir : on verra pourquoi.

Pour le milieu social et moral, il tenait tout dans la paroisse. Hors d'elle, alors, ce n'était qu'isolement. Assez déjà, avec l'église en vue, certains jours de la mauvaise saison,

traversés seulement des gémissements du vent ou du cri triste et subit d'un oiseau migrateur, quand les sentes inondées ne livraient plus passage qu'aux bêtes maraudeuses, enhardies par l'absence de l'homme, la solitude était étroite dans ces campagnes... La paroisse, la commune marquée par le clocher, était le centre unique de vie. Autour du campanile, dans quelques maisons basses, logeaient les artisans : maçon, menuisier, charpentier, maréchal-ferrant, et le marchand d'épices, et le plus utile de tous, le tisserand. Ils travaillaient chez eux, à l'atelier, ils travaillaient chez le client, sauf le dernier, croisant en chemin le sabotier qui venait chausser à domicile, façonner sur le pied, et prenait en à-compte du prix convenu le pain et le vin consommés, la chandelle brûlée ou le lit occupé. Les maisons donnaient sur la petite place, devant le porche. Elle était le point de rendez-vous. Là les affaires se traitaient, les marchés se tenaient, les fêtes se donnaient, religieuses ou profanes, et se jouait ce jeu ce quilles de neuf dont Rabelais s'émerveilla. Bien mieux, le porche, clos de partout, à la porte d'entrée massive, éclairé par des prises de jour en forme de meurtrières, servait de local municipal. On y débattait les intérêts de la commune. Prud'hommes, experts, jurés y hochaient la tête, y opinaient du bonnet, ou se perdaient, de dimanche en dimanche, dans le règlement des litiges apportés. On y voyait s'arrêter, sac à l'épaule, à époques fixes, le colporteur offrant tous objets de ménage ou personnels non fournis par la terre, et faire halte quelques heures. Il y couchait sur des bottes de paille. Les gamins couraient à la hâte, comme des lièvres, et l'annonçaient de métairie en métairie... En conséquence de ces conseils, de ces visites, le porche comprenait une cheminée. Dressée dans un angle, à l'abri de l'air de la porte, elle gagnait la toiture, environnée de bancs : âtre hospitalier s'il en fût, entretenu de combustible par les soins de chacun. Autour, les hommes de sens, les colporteurs venaient donc s'asseoir, tout en écoulant leurs marchandises, tout en réglant les affaires publiques.

Bien entendu, l'hiver, le dimanche, le feu pétillait pour tout venant, poussé jusqu'à l'heure de la messe, accueillant femmes et enfants rougis par la bise. Ils quittaient leurs lourds sabots et tendaient leurs pieds engourdis à la flamme.

Mais, quand la cheminée flambait le plus, c'était la nuit de

Noël. Elle ne s'éteignait qu'avec la dernière étoile. On sonnait à cette époque du crépuscule à minuit, de moment en moment, pour appeler incessamment gens et bêtes à la naissance de l'Enfant-Dieu, comme au soir miraculeux de Bethléem, et le carillonneur avait besoin de se tenir alerte. Il alimentait le foyer, sans lui permettre de baisser d'une étincelle; il courait des landiers à la corde, de la corde aux landiers, bourrant ici et tirant là, et mêlant les crépitements du feu au chant martelé de la cloche... Il tisonnait aussi pour autre chose : pour griller les marrons. C'était de tradition ce soir-là. Cela faisait passer la veillée. Chaque métairie, à tour de rôle, d'année en année, lui en envoyait sa provision dans un sac, y joignant encore une dame-jeanne de vin nouveau pour les arroser (on ne peut manger sans boire), glissée parmi les couches brunes des châtaignes. Et, armé d'une poêle à longue queue, le carillonneur les faisait sauter, sauter sur la flamme, dans les intervalles de sa musique aérienne, au milieu d'une troupe d'enfants accourus qui lui tenaient compagnie, croquaient avec lui les fruits éclatés, les fruits brûlants, et trinquaient comme des hommes... Il buvait peut-être plus qu'il ne sonnait... Les dévotes le chuchotaient... A la vérité, la cloche marquait parfois du retard, à moins qu'elle ne carillonnât avec intempérance, comme échauffée aussi par quelque coup de vin.

Au delà du groupe des maisons, terminant le hameau, dans une courte échappée, s'élevait le manoir du châtelain. Car château serait beaucoup dire. C'était à l'ordinaire un long rez-de-chaussée flanqué à droite et à gauche de ses communs, soudés parfois à lui et formant cour, un corps de bâtiment monté de quelques marches, avec une porte double au marteau pesant et de hautes croisées battues de volets pleins. Quand un étage l'exhaussait, la demeure s'ornait d'une tourelle, portant girouette à l'un des angles de la cour, où un escalier de pierre à une seule tige, en colimaçon, montait. Il desservait l'étage. Dans l'un et l'autre cas, l'aspect de l'habitation était rude, bâtie de moellons bruts de toute taille, rares dans le pays, d'une extraction et d'un transport difficiles. Et, comme l'apparence, les bruits, les pas, les voix, les cris qui en sortaient donnaient une impression de rusticité, animés du va-et-vient du travail agricole ou d'un départ pour la chasse. Là, près de ses métayers, avec eux, comme eux, le maître vivait de sa

terre. Il ne la quittait point presque de l'année, occupé incessamment d'elle. Il partageait la bonne et la mauvaise fortune avec ses gens, la mauvaise surtout, le logis s'ouvrant charitablement à toute misère de l'âme ou du corps. Rien, là, des rapports de vilain à seigneur, mots distants, sinon agressifs, qui auraient juré dans ce monde rural, où les fils du châtelain et ceux du métayer traversaient la haie pour se rejoindre, comme des oiseaux.

Le maître se montrait jaloux seulement de sa pêche et de sa chasse. Pêcher, chasser, étaient ses grandes distractions, il y tenait. Son seul luxe se portait sur son chenil. Il possédait chiens pour plume et chiens pour poil : ceux-ci, venus parfois de loin, des pays de vautraits, car il poursuivait aussi le grand poil, le sanglier et le loup. Ce dernier n'était pas rare en ce temps-là. On l'entendait hurler dans les rafales, les nuits d'hiver; on trouvait, le matin, ses ongles aigus marqués sur le sol au seuil des étables ou des bergeries... Le maître surveillait attentivement ses viviers, où s'engrassait le poisson de choix des étangs environnants, et ses réserves dont il connaissait le peuplement à une couvée près. Même il défendait ses pigeons. Ceux-ci, demi-sauvages, toujours à tire-d'ailes, s'abattant partout pour picorer et ne rentrant souvent que le soir; ils étendaient leurs déprédations, et chacun de les guetter et de les pourchasser avec furie. Mais ils lui semblaient gibier surpris, quand il les tirait attardés dans ses bois, pour les rôtir, et ils lui faisaient prendre patience jusqu'au retour des grands ramiers migrateurs qui hantaient un moment ses futaies.

Au delà enfin du manoir, visibles au bout des perspectives des environs, les métairies, les brasseries, les toits des petits possédants occupaient les hauteurs, avec leurs terres rassemblées autour, celles-ci par pièces vastes, celles-là ramassées comme à la main, dans le vol du chapon, également cernées par les masses végétales. C'était tout l'horizon... Spacieux du reste, construit de lignes de collines parallèles, de plaines bossuées, de mamelons, où se voyaient des gorges, des sortes de berceaux d'une intimité fraîche, et les bois déployés en tous sens, pleins de miroitements d'ombre et de lumière à la belle saison, quand le soleil reprenait l'empire et jetait ses rayons sans se retenir...

Le Piche-Hère entra à son heure dans ce cycle rural. On

chercha tout de suite un emplacement sur un relief couronné d'un groupe de chênes, proche d'une source. Assez modéré pour que l'établissement et la distribution des cultures se fît aisément, pour que l'accès n'en fût point pénible aux hommes chargés, aux bêtes attelées; mais assez accusé pour que l'écoulement des eaux, leur ruissellement naturel au moment des pluies s'opérât. Cela, d'une nécessité absolue, on le comprend, sur cette argile qui gardait l'eau et l'exsudait aussitôt saturée. Les terres basses étaient toujours noyées; de là, le nombre considérable d'étangs. L'emplacement encore devait être de mesure, présenter une certaine étendue plate où élever les bâtisses, ménager l'aire, monter les paillers, orienter le jardin vers le sud-ouest, le côté du firmament où le soleil circule le plus longtemps, enfin tracer l'allée d'accès de la métairie. Celle-ci demandait beaucoup de soins, étant l'unique moyen d'assurer les charrois, les transports, et de communiquer avec l'extérieur.

Souvent elle se prolongeait, allait s'amorcer au chemin communal qui desservait un quartier du pays, un lot de métairies enfoncées dans les terres. Au Piche-Hère, elle comptait deux cents mètres. Taillée au bord de la pente, d'un côté, pour qu'elle s'essuyât par là, elle fut, de l'autre, et pour la même raison, bordée d'un fossé dont la terre extraite forma le tertre dressé tout du long. Ainsi, gardée des suintements du sol voisin, elle n'avait qu'à se décharger de son humidité propre, de la pluie reçue. De plus, pour que son assèchement fût rapide, on la couvrit d'une couche de terre de lande, blanche, légère, que les averses dament au lieu de l'entraîner, qui s'essuie vite, au premier coup de soleil, au premier souffle de vent, et devient d'une grande fermeté.

L'allée aboutissait à l'aire. Désherbée, nivelée, celle-ci s'étendait jusqu'aux chênes, groupe intangible. Elle aussi recevait une épaisse couche de terre de lande. On la bombait légèrement, toujours pour l'écoulement de l'eau, et, comme elle représentait le centre du bien futur, où le pain serait battu, durant la canicule, au fléau, afin d'en protéger la surface égalisée, on y étendait une couche de « thuie » fine l'hiver, et l'été, on la glaçait pour ainsi dire avec de la bouse de vache diluée. Rien n'y mordait, ni l'ongle des bêtes, ni le pied des gens dans leurs sabots ferrés.

Le souci d'un lieu élevé répondait encore à un besoin moral. Les voyages étaient inconnus aux petites gens. Les relations de voisinage formaient toute la vie sociale. On voulait être vu, on voulait voir. A travers l'espace, de métairies en métairies souvent éloignées, à défaut du geste et de la voix, les regards maintenaient le contact : cette sensation de présence humaine plus nécessaire qu'ailleurs dans l'isolement de la campagne. Dès le jour, on se cherchait des yeux, non pour s'observer, mais pour se reconnaître, se retrouver après la nuit et prendre part ensemble au réveil de toutes choses. Les mêmes soins sollicitaient hommes et femmes. Les attelages partaient aux mêmes heures pour les labours; les moissonneurs battaient leurs faux, les vendangeurs fouillaient les vignes. Comme une ombre compacte, là-bas, les troupeaux de bœufs roux ou noirs envahissaient les guérets. Chacun entrait à son tour dans le mouvement quotidien, récréé, et puis encouragé par l'accomplissement de la tâche commune, réconforté dans ses fatigues en les voyant partagées. On se sentait heureux d'être si près les uns les autres, d'habitudes, de labeur et d'espoir. En même temps, on en recevait l'assurance d'une aide, d'un secours immédiat. C'était de tradition immémoriale. Venue de ces temps tourmentés sans doute où l'on s'appelait à la rescousse par un feu d'herbe allumé tout à coup, où la situation de chaque enclos, sur sa hauteur, permettait une rapide mise en défense. Ici et là, il existe encore des levées de pierres entassées... Oui, que la fumée tardât à monter du toit voisin, un bouvier à poindre sur le renflement en face, abandonnant le sillon commencé, on s'interrogeait, on s'inquiétait, on accourait... Dans la maladie, l'accident, le malheur, dans la mort, on ne sait quel pressentiment avertissait le voisinage; il n'était point besoin de signes. Jusque dans les traverses matérielles, on trouvait recours : un outil perdu, un animal égaré, une récolte détruite, comme si tout, en ce temps d'amitié plus vive, était à la garde de tous... Enfin, en vieillissant, on aimait à considérer de ces hauteurs l'horizon de toute sa vie, sur lequel on s'était élevé, sous lequel on allait descendre.

Restons encore un peu sur le plateau, et dans l'abord immédiat. Il y avait, au-dessus, les chênes, en bas, la source. Ces arbres siégaient là depuis longtemps. Ils avaient déjà toute leur

crue. Leur état présent le prouve. Quelques-uns ne vivent plus que par l'écorce. Ils comptent des siècles. Ils n'étaient point là par hasard, par bonne fortune. L'endroit n'eût pas été choisi dénudé d'eux. Le chêne, ici, est le génie du lieu. Point de foyer gascon sans qu'il s'enracine auprès. Il y a une raison double à cela : sentimentale et pratique. L'âme du terroir rêve et agit. Le chêne assied notre foyer sur terre, je l'expliquerai ; il le situe et le marque sous le ciel. Il est le point de ralliement au milieu des choses qui passent, le jalon vivant planté sur le coin familier, le coin d'asile et de repos. Où qu'ils soient allés, d'aussi loin qu'ils rentrent, les hommes de chez nous le cherchent du regard ; en débouchant à l'horizon, ils franchissent en esprit la claire-voie, et ils heurtent le seuil paternel d'un poing joyeux. Ils ne s'égarent plus sur le chemin de la vie. Ils savent que de père en fils cet arbre n'a cessé de leur prodiguer ses bienfaits avec l'ombre et la paix qu'il verse, et que chacun à son tour, homme ou bête, est venu souffler ou dormir, ou finir sous les branches massives, respirer un peu de cet air immortel dont se nourrissent et reverdissent les rameaux. Ils savent qu'il est le témoin des grandes joies domestiques. Les jeunes couples aiment à s'attarder parmi les fûts, sous la lune amie, tout perdus dans le premier amour, et l'enfantelet, debout à peine, trébuche avec bonheur contre les racines, soulevées dans la lutte éternelle entreprise pour s'affermir. Ils savent qu'à travers la masse étagée, certains soirs pathétiques d'automne, où les feuilles se détachent à la fois de la cime et pleuvent en se froissant les unes les autres, glissent des figures, de chers fantômes impalpables, qui viennent voir si on les reconnaît évoqués par ce bruissement d'adieu, comme autrefois au bruit de leurs pas, quand ils vivaient, êtres tangibles de chair et de sang...

C'est pourquoi on dressait autour des vieux troncs un banc de terre gazonnée, que la fraîcheur du feuillage entretenait verdoyant, où l'on allait respirer, songer ou se recueillir, rire ou pleurer : l'homme soucieux de l'avenir, la mère veuve d'un fils, la fiancée hantée du bien-aimé, l'enfant enchanté d'un jouet.

Venait ensuite le côté pratique. Les chênes fournissaient un abri saisonnier pour les bêtes et les outils ; et pour les porcs et les dindons, à un moment donné, un aliment. L'abri de leurs voûtes superposées contre les averses de rayons et d'eau, dont

les attelages non disjoints, mais dételés, profitent, entre les chars à charger, ou, l'été, pendant le casse-croûte de l'après-midi; dont les poules usent à toute heure, après s'être creusé des trous dans l'arène molle, où se blottir et glousser, assoupies; dont le chien même a cure, quand il veille, les nuits de canicule, étendu dessous, la tête sur les pattes, trouvant trop chaud le pailler qu'il occupe à l'ordinaire... Et il ne faudrait pas connaître les gens de la terre pour douter que chars, tombereaux, rouleaux et socs ne soient plus souvent dételés là que sous le hangar... Un pli, pris une fois aux champs, l'est pour toujours. Celui-ci se prend à la moisson. On vide le hangar d'instruments pour l'emplir de blé... Le battage tarde; les outils ont l'air bien sous l'arbre; l'habitude vient de les y voir; on les y laisse : et voilà le pli, avec son excuse...

J'ai parlé d'aliment. Il est, à la vérité, de complément, quoique substantiel. C'est le gland. Dès qu'il tombe avec ce bruit mat, lourd, étouffé qui caractérise sa chute, les dindons descendent du perchoir et les porcs grognent d'aise dans leur loge. Tous le dévorent également. Ceux-ci avec une gloutonnerie telle qu'ils se couchent parfois pour digérer, s'en étant repus au delà de toute faim; ceux-là, en se promenant, de ce pas sacerdotal qu'ils ont, et, donnant de ci de là des coups de bec pour achever de fendre la peau cornée du fruit, éclatée en tombant, et savourer la graine compacte. Mais s'il résiste, aussi bien ils l'avalent entier.

Reste la source. Elle était si abondante que les gens des environs l'avaient appelée Piche-Hère, nom qui s'étendit au lieu même. Il était tout désigné lorsque l'on y bâtit. Si l'on ne connaît ce pays « peu fixé », disent nos paysans, peu équilibré, où des mois torrides qui sèchent tout succèdent souvent à d'interminables pluies, on ne peut concevoir ce qu'est pour nous une eau pure, fraîche, constante, de quoi s'abreuver, se laver, soi et son linge. Car la source nourrit toujours un lavoir à sa suite. Donc celle-ci fut tout de suite visitée. Les Lartigolles s'y rendirent en famille. Il s'agissait d'établir un lavoir dans le sens du courant, où le flot entrât et sortît librement par des conduits de hêtre imputrescible, immergé; il s'agissait de nettoyer la fontaine de sa vase. Ils décidèrent de remettre à plus tard le lavoir, mais de nettoyer la source. C'est un soin annuel indispensable.

Il y a pour cela un jour consacré, mieux un matin. Sa limpidité, sa salubrité en dépend. Plus tôt dans l'année, plus tard dans le jour, elle reste irrémédiablement trouble. Ce matin est celui de la Saint-Jean, avant le lever du soleil... La vertu de l'Annonciateur, qui se dressait dans le silence du désert dès la pointe d'aube, et criait vers les quatre horizons pour dissiper la nuit, l'ombre immatérielle enveloppant les âmes, n'opère qu'à ce moment précis, quand la lumière se révèle au fond du firmament...

Les Lartigolles se mirent à la tâche, vite, vite. Ils épuisèrent le bassin à grands coups de pelle de bois, le vidèrent de sa vase, relevèrent les bords, et puis rendirent à l'eau sa course... Et quand le soleil émergea, le flot déjà montait, cristallin et scintillant comme une nappe de rosée ; et les hommes, ravis, lièrent des fleurs des champs en croix sur l'arbre proche, en signe d'alliance avec le saint.

II. — LA BATISSE

La maison, en Armagnac, était bâtie sur pilotis. Je m'explique. Les fondations étaient faites de grandes pierres debout, reliées entre elles par des moëllons grossièrement maçonnés. On n'employait que de la chaux grasse. Ces assises s'élevaient d'un mètre environ au-dessus de terre, d'une hauteur de trois ou quatre marches pour l'habitat des hommes, d'un peu moins pour les étables et les granges. Mais les seuils de celles-ci affleuraient presque le sol, afin qu'on pût entrer de plain-pied dans la grange avec les chars, et de même les bras chargés dans l'étable, qu'on pût en vider les litières, afin, surtout, d'assurer sans accidents le va-et-vient des animaux, des nourrissons qui trébuchent partout dans leur hâte de bondir dehors, et des vaches pleines qui redoutent les faux-pas. Les pierres des coins étaient particulièrement massives. Elles portaient les piliers d'angle. Ceux-ci, carrés, puissants, hauts de trois mètres, étaient tout de suite provisoirement épaulés, pour attendre le reste de l'armature. Elle aboutissait toute à eux. On les liait, en bas, par d'épais madriers, appelés seuils, posés à plat sur les pierres debout, dont les tenons s'enchâssaient dans leurs mortaises ; en haut, par d'autres pièces semblables, mais moins importantes, emboîtées de même,

nommées entre-toises. Cela sur les quatre faces. Après quoi on chevillait, et, l'armature assujettie, on enlevait les appuis.

Qu'on le remarque : on n'usait que de bois, sauf le peu de pierre des fondations. Dès l'emplacement de la maison arrêté, une équipe, mi-charpentiers, mi-scieurs de long, se mettait à la besogne. Ils abattaient un pan de garenne, où les fûts avaient le plus de crue, et préparaient là toutes les pièces nécessaires. On n'employait que du chêne franc, le plus pur, le plus sain, le plus dru ; jamais de tauzin, soit que l'on craignît de le trouver gelé, soit que l'on reculât devant la croyance répandue : « maison bâtie de tauzin ne compte plus ses morts » ; enfin on chevillait toujours avec de l'acacia. Ce bois, sec, prend l'aspect et la dureté de la corne lisse. Il n'est pas d'exemple qu'un tenon chevillé d'acacia ait lâché.

Suivons. Les cadres assis, on disposait poteaux de milieu et potelets. Ces derniers couraient obliquement, à partir du poteau médian, de vingt en vingt centimètres, et en sens inverse. A gauche, ils se dirigeaient de droite à gauche ; à droite, de gauche à droite. Entre les potelets on ménageait encore des étrésillons, obliques aussi, de bas en haut. Ainsi, le lien de la construction et son équilibre se trouvaient ramenés au centre même, assurés sur lui. Souci constant dans ce type d'habitation. Tous les anciens devis sont minutieusement étudiés sur ce point. Armature extérieure, et intérieure, celle des cloisons, étaient établies de même, et aussi les plafonds-planchers sur la maison d'habitation. Au-dessus des étables et des granges, on se contentait de jeter des poutrelles espacées, sur les poutres médianes, et, sur elles, on étendait les croûtes des troncs sciés en long, tant bien que mal ajustées, et posées le côté de l'écorce en haut. La destination des unes et des autres expliquait cette façon. On engrange les grains et les légumes d'hiver dans le grenier, au-dessus de la maison, et le foin sur les étables et granges. Le foin se tasse et remplit les intervalles sans couler. Que l'on remarque encore ceci : il n'y a point de fer. On n'en verra que pour clouer les lattes-feuilles sur la charpente, et, plus tard, à l'intérieur, sous forme de brides, à usage de fermeture.

Une même charpente régnait dans toute l'étendue des bâtiments, de modèle courant, avec sablières, décharges, chevrons, lattes-feuilles ; les lattes-feuilles, du seul bois qui ne fût point de chêne. Elles venaient de perches de châtaignier fendues dans

toute leur longueur, et simplement pelées. Épaisses d'un doigt, aussi larges que la main, elles étaient inégales et ondulaient comme le haut brin lui-même dont on avait suivi le fil. Elles passaient pour inusables, on n'en voyait pas la fin. La charpente était à deux pentes, et partant les toits, comportant pignon aussi bien sur les granges que sur la maison. Un seul cordon faîtier courait sur chaque toit, simplifiant la coupe et supprimant les cheneaux. De là, ni rencontre d'eau ni engorgement. On se servait de la tuile à canal, la tuile à l'arc rouge des monuments romains. Elle offrait à la pluie comme un écoulement naturel, sur des lits également encaissés et inclinés, par la multitude de ses conduits rectilignes. Il n'y avait point risque de faire eau.

Ce résultat tenait aussi à l'orientation. Il faut en parler. J'ai signalé la violence et la fréquence des averses d'ouest. Avec des toits sous le vent, rien n'aurait empêché le refoulement d'eau. C'est pourquoi on orientait les toits du sud au nord, pente d'un côté, pente de l'autre, avec le cordon faîtier d'est à ouest. Ils essuyaient en écharpe les averses. Pour la face ouest des constructions, laissée en l'air, laissée nue, on la couvrait d'une croupe très accusée, descendant jusqu'à un mètre du sol. Et là-dessus, les lattes-feuilles redressées à la plane, on imbriquait de petites tuiles rondes à crochet, achetées dans le Béarn voisin. De couleur plus terne que la tuile à canal, elles prenaient figure de loin, et mouillées, d'écailles rugueuses, qui remuaient et tintaient sous les coups de la rafale. Enfin, on appelait la nature même à la rescousse contre les intempéries. On plantait le long de la croupe une haie dense de lauriers, de ces arbustes en faisceaux dits du triomphateur. Ils partaient, ils prenaient du jet dans cette terre profonde, et nul gros temps ne parvenait à rompre ce rempart végétal, ces rameaux sombres aux grains immortels.

L'immense squelette articulé, couvert, se trouvait en même temps distribué. Il l'était déjà, dès la futaie, au fur et à mesure du débit des arbres. Le plus petit tenon avait sa destination. Les bâtiments se suivaient sur la même ligne, en partant du sud, se commandaient les uns les autres. Il y avait d'abord une grange étroite, puis la maison d'habitation, surélevée, puis une cour intérieure, les étables, la grande grange, très vaste, enfin le poulailler monté sur les loges à cochon, qui terminaient le

tout. Il donnait plein nord. Trois portails étaient prévus à l'est : un pour chaque grange, un pour la cour. Et des ouvertures réparties à toutes les expositions, sauf vers l'ouest. On réservait deux portes à la maison, à la cuisine : la première s'ouvrant sur la petite grange, la seconde sur la cour. Là aussi donnaient celles des étables et bergerie. Et, pour desservir grenier et fénières, on avait aménagé deux hautes pénétrations sous les pignons, où accéder par une forte échelle... Mais, je reviens d'un mot sur la cour intérieure, qui deviendra cour à fumier. Je n'ai vu que chez nous un semblable espace clos de toutes parts, au milieu de bâtiments. Non averti, en longeant les façades, on n'eût point soupçonné son existence. C'était certainement un souvenir laissé par les Arabes qui, après Poitiers, s'arrêtèrent en grand nombre ici, en deçà des Pyrénées, et se fondirent dans la race; qui nous ont marqué de tant de traits indélébiles dans l'âme et la chair; le souvenir des enceintes domestiques qu'ils dressaient eux-mêmes sur le dessin des murs de leur première patrie, où ils célébraient d'image en image le charme capiteux des blanches filles de la Gaule.

Au fond de la cour, à l'ouest, un passage couvert, flanqué d'un auvent, s'étendait de la maison aux étables. Le passage permettait le service, à l'abri, des bêtes à corne et à laine; l'auvent protégeait un cadre à compartiments, munis de volets, glissant, encastré dans la cloison extérieure, où les bœufs venaient passer la tête pour se faire pâturer à la main à l'aube et à l'entrée de la nuit. Cette ouverture donnait dans la cuisine; on l'appelait : « l'ariest ». A peine les cornes passées, on les attachait à des chevilles, et le bouvier pâturait ses animaux. Il leur donnait de la paille et des fourrages verts, ou des feuilles et des cimes de maïs par poignées mesurées, ou des légumineuses partagées au couteau. Cette suralimentation quotidienne, dosée sur le travail fourni ou prévu, les maintenait en embonpoint et en muscle, sans les fatiguer, prêts à toute besogne, en les refaisant incessamment et opportunément. Les bouviers aujourd'hui se sont déchargés de ce soin.

Mais j'achève la construction. Pas plus pour le remplissage que pour l'ossature, on n'use de pierre, de brique quelconque, dans la vieille métairie. Murs et cloisons en sont de torchis, terre grasse mêlée de paille. On la pressait, on la pétrissait de potelet en potelet, entre les étrésillons. Les paysans appellent ce

torchis : mortier « d'agasse », de pie... Cet oiseau, qui niche le plus haut possible, qui recherche la cime maigre des peupliers, a besoin de bâtir un nid à toute épreuve, flagellé qu'il est l'hiver par les intempéries, et le fait de terre compacte armée de brindilles qui durcit, se polit à la pluie au lieu de couler, et résiste à tout. Le nid se balance impunément comme une coupe de marbre brut... Comme les murs et cloisons, le plancher-plafond du grenier était aussi de torchis. On rapprochait seulement les étrésillons pour offrir plus de prise à la glaise. Sèche, elle prenait la même consistance que dans le nid de pie. Rien ne passait à travers du dehors, même un filet d'air, « ce qui est si fin », et on pouvait charger le plancher, rien n'y fléchissait. Pour finir, on polissait partout à la taloche. On eût dit un revêtement de ciment ferré.

Le sol était également de terre battue, mais plus légère, de lande, comme celle étendue sur l'aire. Il régnait dans toute la maison, cuisine, chambres, fournil. On déchargeait la terre à coups de tombereau, sur une épaisseur d'un mètre au moins, car elle devait se tasser. On l'étalait à la pique, mouillée d'abord, trempée d'eau, à l'état de boue. Et puis on la laissait dégorger, s'essuyer; ni trop ni trop peu; jusqu'au point de fermeté voulu, que l'on mesurait à ceci : il fallait qu'elle supportât le poids du pied et cependant qu'elle en retînt l'empreinte : juste comme une sente des bois garde le vestige errant d'une bête sauvage, l'ongle à peine marqué... Après quoi on damait fortement et on nivelait. Elle durcissait vite. Il ne s'en élevait jamais de poussière, ni sous les pas, ni sous le balai. Et c'était sain au possible, exempt d'humidité, aucune moiteur du fond n'arrivant à la pénétrer; c'était chaud du rayonnement du foyer, assez pour que l'on pût y marcher pieds nus l'hiver.

On le voit, un souci constant de s'adapter à l'ambiance, de se limiter aux ressources sous la main se manifeste dans tous les détails. L'homme n'est jamais à court d'ingéniosité. Il a affaire à un fond humide, imbibé d'eau des mois entiers : il bâtit sur pilotis, et se garantit de son contact, de son exsudation par un matelas de terre imperméable; à un fond inconsistant qui, en se noyant, se dilate, et se contracte en séchant, se plisse et bouge : et il élève une demeure dont l'assemblage et l'indépendance à la fois des parties, des masses et des pièces, comme l'élasticité de la matière employée parent à cette instabilité,

permettent à la construction de suivre ce plissement, de jouer avec le sol sans accident. Jamais la vieille maison ne connaîtra de lézarde. Bien mieux, équilibrée sur son centre, elle tendra toujours à se redresser; elle reprendra son aplomb, au point que ses pignons, après deux ou trois siècles traversés, n'ont pas dévié d'une ligne... Je ne répondrais pas que celle que je bâtis, avec ses assises bétonnées, ses blocs jointés, ses soutiens intérieurs de briques et ses ligatures de fer supporte aussi bien l'épreuve, exposée qu'elle est à pencher et à glisser par son poids même, à se fendre par la rigidité des matériaux...

Il n'y a point de pierre : l'homme prend de la terre et du bois; point ou peu de communications, ou difficiles : il s'arrête à la futaie proche où il abat, taille et scie; à la veine grasse voisine où il pioche. Mais l'esprit intervient; et il transforme pour ainsi dire la matière originelle par l'état où il l'amène, la place qu'il lui assigne, l'emploi qu'il lui destine, faisant tout servir à ses fins, jusqu'à l'eau et jusqu'à l'air conviés à aider à façonner et à pétrir, à comprimer. Après l'arbre utilisé mort, l'arbre utilisé vivant : souvenez-vous des lauriers du triomphateur; après l'air, la lumière appelée à fixer l'orientation. Si le sens du vent détermine l'exposition des toitures, la direction de la lumière marque celle du logis des gens, des bêtes et des choses. Les gens logeront au sud, du côté le plus chaud du ciel; les animaux de même, portes de l'étable ouvertes au midi; les choses seront au nord, dans la grande grange, à la fois chai, cellier et réserve; les choses qui paraissent inertes, mais se retirent en elles-mêmes ou enflent, comme les tonneaux; les choses qui se travaillent, se dépouillent et s'emmagasinent, ont besoin de lentes fermentations ou au contraire risquent de s'échauffer à une autre exposition : le vin, les grains en épis, les légumineuses en couches, et les graines de semences qui attendent là, dans la pénombre, le moment de reprendre leur vie active de végétal, aux premières pulsations de la sève universelle... Car, le peu de soleil matinal qui arrive par le portail à l'est, n'est ménagé que pour sécher et épurer l'atmosphère intérieure, réceptive de buées, en y plongeant ses faisceaux étincelants...Ainsi, de prévisions domestiques en humbles soins agricoles les anciens de nos anciens s'essayaient petit à petit sur leur morceau d'argile...

Les Lartigolles venaient voir souvent où en était le Piche-Hère. Dans la semaine, l'un ou l'autre s'échappait du travail et

jetait un coup d'œil. Ils arrivaient tous, le dimanche, après la « messe première ». Ils flânaient, examinant, approuvant, critiquant, satisfaits en somme, et puis ils regagnaient Dazéma pour le dîner, la métairie où ils travaillaient. Elle était sise au fond de la commune voisine de Toujouze, par delà deux lignes de collines; et comme un gros ruisseau sans nom serpentait au pied de la dernière, il fallait faire un long détour pour trouver le gué. Cela prenait pour eux figure de voyage. Dazéma appartenait au même maître. Comme ils s'y étaient multipliés, avec cette générosité de sève des familles d'autrefois, comme une pépinière, ils y manquaient de place, et il avait été entendu qu'on leur bâtirait une métairie où ils émigreraient en partie. On comptait quatorze têtes : le père, la mère, un oncle, une tante, célibataires, deux jeunes ménages, celui du fils aîné et du cadet, et puis un troisième garçon, et trois filles, enfin deux enfants. Toute une tribu rurale. Passeraient au Piche-Hère le père et la mère, l'oncle, le ménage du cadet, leur enfant, et deux sœurs. L'aîné prendrait la suite à Dazéma, comme chef de famille. Depuis trois ans, en vue de l'émigration, tandis que l'on défrichait autour du Piche-Hère, on accumulait à Dazéma des réserves en bétail et en outils pour peupler le bien futur. L'exode entraînerait gens, bêtes et choses...

Quand les charpentiers eurent planté leur bouquet sur la bâtisse achevée, chanté et trinqué autour, au moment de déterminer la place et la dimension des pièces de la maison, celles du fournil dans la grange d'entrée, les Lartigolles accoururent pour donner leur avis. Jusqu'aux petits qui suivirent. C'était cependant dans la semaine; mais moisson faite; et ils avaient pris un jour pour souffler après le labeur exténuant de la coupe à la faucille... Ils voulurent la cuisine au milieu. Au reste, les deux portes la situaient déjà, l'une, s'ouvrant de côté sur la grange, l'autre sur la cour. Ils firent ménager une fenêtre double sur le même pan de mur. Entre les deux, la cheminée. Une vaste, une profonde cheminée, de manteau très élevé, assez haut pour que l'on pût passer dessous. Il ne fallait point démentir le dicton. On disait à l'enfant qui atteignait à sa hauteur : « tu es bon à marier ». A droite et à gauche de la cuisine, les chambres. Deux avec croisées à l'est; une, prenant jour au nord, sous le passage couvert, une sur la grange, le peu d'air et de clarté qui y étaient épars. Elles se réchauffaient toutes par

la cuisine. L'hiver on ouvrait les portes et la grande flamme allait palpiter jusqu'au fond des pièces. La chambre sacrifiée était celle de la grange. Il y en avait toujours une ou deux partout. On les donnait aux gens âgés. Ici, au père et à l'oncle, qui logeaient ensemble. Non par manque de respect ou dureté de cœur, mais pour une raison profonde, venue de la conscience des services rendus à la famille et à la terre. On réservait les meilleures chambres à ceux qui besognaient le plus. Ils avaient droit à respirer plus largement après s'être dépensés plus rudement, à jouir même de la vue de ce ciel qui les accablait si souvent de sa pesanteur. Le jeune ménage et les deux sœurs, qui ne le cédaient en rien aux hommes, habiteraient donc les pièces à l'est. Et les jeunes filles, déjà, pensaient au pot de basilic, la fleur de nom royal, qui germerait sur la fenêtre inondée d'aurore.

Un mot sur les portes et fenêtres. Les portes, massives, roulant sur des gonds et des pentures rugueuses comme des écorces, n'avaient rien de particulier, sinon qu'elles étaient cloutées. Pour les fenêtres, on n'y voyait point de carreaux. Elles étaient faites sur un tiers, en bas, d'un panneau plein, et pour le reste d'un treillis vertical de baguettes rondes à un demi-doigt l'une de l'autre. L'air et le jour passaient par là. Des volets pleins, au dehors, se fixaient par un crochet. On les plaçait très haut, plus haut que le manteau de la cheminée, afin qu'elles ventilassent les pièces au-dessus de la tête des gens, car on s'éclairait de chandelles de résine qui fumaient abondamment. Elle aspiraient cette âcre fumée. On eût pu relever encore, dans cette disposition de baguettes, un souvenir de l'Orient, de ces moucharabiehs que sa jalousie multiplie... Ni portes ni fenêtres n'avaient de serrures ou de loquets. On les fermait le jour avec une cheville de bois enfoncée dans le cadre, la nuit, par une barre carrée passée dans des brides de fer. Les clous, les crochets, les brides étaient le seul fer utilisé. Cette fermeture de nuit donnait une grande sécurité. En ce temps où les armes à feu étaient rares chez le paysan, où, en cas de surprise, il fallait repousser rôdeurs, voleurs, sinon pis, à bout de bras, on s'estimait heureux de se fier à la solidité de ses clôtures.

On était arrivé au mois de septembre, mois peu chargé, où, vers la fin, les premières grandes pluies intermittentes

commencent. Il convenait de profiter de ces loisirs et de cette abondance d'eau coutumière.

Restait, en effet, à creuser le fossé-abreuvoir, aussi indispensable aux bêtes que la fontaine aux hommes. Il fallait le prévoir quasi inépuisable. Nous n'avons plus idée des étés de ce temps. Les anciens du moins l'affirment, qui le tenaient des leurs, à travers quatre générations seulement. C'était une montée et une durée de flamme inouïe. Elle se manifestait de bonne heure. Quelle qu'en fût la date, on « mettait le pantalon blanc » à Pâques, le pantalon de fil, et on ne le quittait qu'à la Toussaint. Les cigales criaient de chaleur jusqu'après la lune levée; on s'étonnait de ne point voir les grands blés mûrs et les landes roussies s'allumer, sous un ciel vibrant d'une vapeur de feu... Les jours de canicule, les pauvres bœufs consumés de sueur auraient tari un fleuve... Les Lartigolles se hâtèrent. Ils choisirent non loin un coin propice, dans une veine d'argile, derrière un relief, à l'abri du grand vent et du grand soleil qui dessèchent également, et ils ouvrirent une tranchée bien plus profonde que hauteur d'homme, et large et longue comme un chemin. Et ils en taillèrent les bords en pente, pour éviter l'éboulement, et ils les encadrèrent de madriers de rebut afin de les protéger des pieds des animaux pressés de boire, après avoir ménagé un pas d'accès, et ils plantèrent de place en place des piquets, tuteurs d'arbres futurs. Ceux-ci seraient des aulnes, familiers des fonds humides. Ils tamisent les rayons, entretiennent la fraîcheur; ils limitent l'évaporation de la nappe. Quand l'eau baissait malgré tout, le chien même rôdait autour, inquiet.

Ils « galopèrent » enfin jusqu'à la source, en bas, pour faire la même chose du même coup de pioche et de pelle, pour creuser et tailler le lavoir remis à plus tard, le matin de la Saint-Jean, de peur de manquer l'heure du Précurseur. Oh! un lavoir de quelques pas seulement en long et en large. Même, avant de s'en aller, d'en terminer, à la prière des femmes, ils élevèrent au bord de la source une petite colonne de la terre, où elles poseraient leur cruche avant de la charger. Elles coupent ainsi en deux leur effort, prennent un temps, tout en roulant la serviette qu'elles placent entre leur tête et la cruche.

Pour tout ceci, bien entendu, ils avaient appelé à la rescousse les voisins, descendus de leurs mamelons, outils à

l'épaule, conviés à charge de revanche. Et ils attendirent la Saint-Martin, époque fixée pour l'exode.

III. — L'EXODE

Lorsque le départ de Dazéma fut décidé entre Justin Lartigolles et son maître, le vieux métayer ne se fit point une idée exacte de cette séparation. Il y avait encore à passer trois ans, et son esprit ne devançait pas le temps de si loin. Il prévoyait au plus d'une saison, d'une récolte à l'autre, assez pour la préparer. On agita d'abord lequel des deux, du père ou du fils aîné, irait exploiter le Piche-Hère. Lartigolles penchait pour son fils... Lui, venu tout enfant à Dazéma, y ayant vieilli, s'était petit à petit comme incorporé à cette terre, et il ne pensait pas qu'il pût la quitter jamais, sinon pour le voyage que l'on fait seul sans rien voir ni rien entendre désormais. De plus, il se sentait peu enclin à recommencer sa vie de laboureur en s'attelant à un jeune bien, défriché, certes, mais inculte, qu'il fallait brasser fortement, dont il ne connaîtrait les aptitudes comme les défaillances qu'à la longue, où les premières années seraient jalouses, inégales de rendement avec les mêmes soins et les mêmes peines... Il disait : « Je suis trop vieux pour espérer si longtemps. » Mais le maître insistait. « Vous apporterez les vivres de la première année. Ce qui vous suffisait accumulé dans une métairie, vous suffira, partagé, dans les deux; et nous sèmerons en même temps qu'ici. — Mais le vin, mais le foin, répliquait Lartigolles, cela vient lentement, le vin surtout, si long à prendre pied. — Vous ai-je jamais laissé pâtir? — Jamais. — Faites-moi donc confiance. » Et, voyant le vieil homme ébranlé, il ajouta : « Vous aurez ces bras jeunes, ces bras forts avec votre cadet, vos filles; sans compter celui qui doit venir « en gendre ». Mais, ces bras ne sont rien sans une tête qui a du sens, de l'expérience, et l'habitude de calculer, jusqu'au tracé d'un fossé, seule capable de distribuer les assolements, de discerner la qualité ou le défaut du fond, de régler la mise en œuvre d'un sol neuf au mieux des intérêts communs. Cette tête est là, sur vos épaules. » Lartigolles réfléchit un instant, et répondit : « Admettons. » Ce fut entendu.

Il n'y songea plus, même lors des visites et des travaux du

Piche-Hère. Cependant, quand il fit la tournée de ses voisins futurs pour les prier de l'aider à déménager, et fixa le jour, un regret obscur, une inquiétude de ce départ l'envahit. Ils avaient assez d'attelages, ils étaient assez nombreux pour déménager seuls en quelques jours, mais il voyait un double avantage à cette corvée : aller plus vite, et trouver l'occasion de remercier ces voisins par un plantureux repas de tous les coups de main déjà donnés. Au retour de sa tournée, il dit à sa femme, Jeannine : « Femme, vous pouvez vous préparer à grande tablée, ils viennent dix : tous, des garçons qui n'oublient pas leurs couteaux. » Jeannine dit : « Ce sera fait comme vous voulez. » La veille du départ, après avoir désigné toutes les bêtes qu'il amenait, partagé blé, vin, maïs, les provisions de ménage, jusqu'au bois particulièrement sec qui sert à faire fondre la graisse, compté les meubles de chaque émigrant, il sortit avec son fils aîné.

Il voulait lui faire ses dernières recommandations. Après, il n'interviendrait plus dans ses affaires. Ils entrèrent dans le bien, ils passèrent sans s'arrêter devant les emblavures fraîches, et gagnèrent l'assolement de l'année qui allait venir. Toute la terre, un immense relief bombé, descendait en pente douce vers un étang, et des bois en contre-bas la flanquaient à droite et à gauche. Alors, il parla. « Je me suis tu devant les autres pièces, la culture en planches y suffit. Ici, non. Il faut travailler en travers, et mettre en billons. Le sol est charrié par les pluies. C'est long, mais nécessaire. Ne plains pas ta peine. Et entretiens les fossés de drainage. Cette eau est bonne pour l'étang, non pour le fond. Enfin, le long des bois, bien qu'ils soient enfoncés, surveille la lisière de tauzins ; ne laisse pas empiéter les arbres. Tu sais comme ils font. Un gland tombe, et puis un autre, un peu plus loin : et, si on recule une fois, ils sont maîtres. » Ils remontèrent vers la vigne. « C'est tout à sabler, du sable gras de la lande. Amende par tiers, si tu peux. Mais ne force point pour cela ta vigne. Sept à huit raisins bien lourds, c'est assez pour notre pique-poult. » Les prés couraient sous eux, sinueux comme le vallon même. « Prends garde aux joncs. L'herbe serait facilement aigre. Mets de la cendre. Et cure bien les rigoles d'épuisement. » Et ils regagnèrent lentement la maison pour le dîner.

En chemin, il dit encore : « Pour les bêtes, veille à la

régularité de la nourriture. Les mêmes rations aux mêmes heures. La pâture à la main fera le reste durant les mois durs. Ni excès de repos, ni excès de travail. Et ménage la jeunesse, et aussi les vaches pleines ou nourrissant. Enfin, n'accouple que des animaux de pied égal ou de poids semblable. Autrement, le plus vite et le plus fort se fatiguent tour à tour. » Ils allaient passer la porte, il acheva : « Je t'ai déjà appris tout cela. J'ai voulu te le répéter en partant. Tu t'en souviendras en pensant à moi. Je te souhaite bonne chance... Maintenant, je ne suis plus d'ici... »

Dans l'après-midi, il sortit de nouveau, seul. Il avait à prendre congé de ses voisins proches, ses contemporains, les métayers de Roquade et de Mamousse, à trinquer une dernière fois avec eux. Partout, le vin tiré, ce furent les mêmes réflexions. « Eh! bien, tu pars? — Le maître le veut. — Il a raison. Le fils est trop jeune pour commencer une terre. On dit que tu as une belle métairie. — J'étais habitué à celle-ci. — Tu as du regret? — Beaucoup. — Tu viendras ; on ira te voir. — Oh! on vient, on va quand on peut ; quelquefois quand on veut... — Et tu amènes? — La femme, bien entendu, le cadet et la sienne, l'oncle, deux filles et l'enfant. » A ce dernier mot, sa figure se détendit. C'était jusque-là son seul petit-fils. L'aîné avait une fille... Il se rassérénait en pensant qu'il gardait avec lui le petit homme, l'espoir de la race. Et puis, ici et là, il se leva, après avoir trinqué et vidé son verre, et rentra à Dazéma.

Il fit un long détour. Les souvenirs se levaient sous ses pas. Ceux de son enfance, quand il trottait à travers champs, derrière ses parents, emmitouflé l'hiver, demi nu l'été, ses petits bras chargés de menues choses, suivant sa force; ceux de son adolescence, quand il tint l'aiguillon devant les bœufs, mania la charrue, apprit à « tourmenter la terre ». De ce jour, une grande amitié pour elle ne cessa de l'emplir... Et puis les joies intimes de l'homme, du fiancé, de l'époux et du père, goûtées dans ce coin de monde, qui n'auraient pas été aussi vives ailleurs. Et les tristesses aussi, quand il perdit ses anciens... L'allée d'arrivée qu'il avait agrandie pour les noces se trouva prête pour les funérailles. Seulement, pour celles-ci, la haie d'aubépine du tertre était toute en fleurs, comme une multitude de petits bouquets blancs et roses, alors que tout était nu pour celles-là,

faites avant le carême... L'étang à son tour sollicitait sa mémoire, témoin de tant de pèches, dont il mangeait, dont il faisait des présents au curé, à son maître ; et de même les bois, semés de ses pièges contre les petits carnassiers... Ces champs, ces vignes, ces prés enfin, enfantés pour ainsi dire par ses mains, sortis de lui, non seulement de ses sueurs, mais encore de son esprit. Il les avait façonnés à son idée, à force de temps et de volonté. Les belles récoltes de maintenant étaient son ouvrage au moins autant que celui du soleil. Il tenait à sa terre comme à une créature humaine... D'autant plus qu'il avait appréhendé de l'abandonner une fois... L'année de la grande grêle, qui lui prit tout sur pied, au lendemain de la floraion, le pain, le vin et le reste ; où, pour comble de malheur, ses plus beaux animaux furent mordus par le chien même qui les gardait. Devenu enragé, après quelques jours de tristesse et de mutisme, épargnant les gens, il se jeta sur les bêtes, et s'enfuit, écumant. Il fallut les abattre. Sans le maître qui lui avança la vie d'une année et refit le cheptel, il eût été acculé à se placer, à gagner son pain chez les autres. Car, s'endetter, il n'y pensa même pas ; la dette est comme une mauvaise graine, elle se resème toute seule... Il se souvenait de tout... Ainsi les choses vous assiègent lorsqu'elles sentent qu'on va les quitter... A la grâce de Dieu : c'était sa destinée... Peut-être il aurait assez de vie pour mettre au point ce Piche-Hère, pour voir son petit-fils, Jacot, l'aiguillon à la main... Alors, tout de même, il finirait en paix.

Les voisins furent là, à sept heures : dix hommes, dix attelages, dix chars ; avec ceux de la maison, il y avait de quoi emporter une ville. Ils arrivèrent, annoncés par les rires, les cris, les coups de sifflet. Tout était prêt : les grains en sacs, le vin en fûts, le linge en ballots, frais lavé, les meubles approchés des portes, les volailles par paires, les pattes liées. Mais d'abord on déjeuna, sur le pouce ; un fort déjeuner, des œufs, du jambon, et des rasades. Ils étaient partis au jour, ils travailleraient ferme, ils ne remangeraient que là-bas, la besogne terminée. A dix heures, ce fut fait, chargé. Un autre coup de vin, et en route... Hâ, Bouet, hâ, Marty ; allons, les bœufs ! Le soleil était de la partie. Pour son dernier été, celui de la Saint-Martin, il s'en donnait de flamber, blanc et or, irradiant dans un ciel de cristal bleu...

Les hommes qui s'étaient couverts en partant à l'aube, furent obligés de se dévêtir. « Ah! le coquin, il pique! » Et des groupes se formèrent pour deviser et jouir ensemble de la pure chaleur, tandis que les chars prenaient entre eux de la distance, suivant l'allure ou la force des attelages. On cria au métayer : « Eh! vieux Justin, parlez un peu; vous allez étouffer... autrement. » Il se laissa gagner à la gaieté commune. Quand on aborda le gué du ruisseau, au pied de la colline, les intervalles s'accrurent, les bœufs n'entrant pas tous aussi délibérément dans l'eau, et déjà les premiers roulaient sur le revers opposé que les derniers entraient dans le ruisseau. On aurait dit un de ces convois d'émigrants à travers une solitude vierge, comme on en voit dans les gravures, gravissant de longues pentes, escortés pas à pas dans l'herbe haute par les chercheurs de foyer.

Jeannine et ses filles étaient déjà au Piche-Hère. Parties dès le déjeuner servi, de leur pied fin, ce pied étroit qu'elles ont ici, elles avaient dépêché le chemin. Elles trouvèrent les proches voisines venues pour aider au ménage. La grande tablée annoncée n'était point un vain mot, ni la chère plantureuse, à quoi ces gens auraient droit, tout mis en place. A marcher dès la pointe du jour, à remuer les sacs, à rouler les barriques, à transporter à dos ou sur les poings des meubles de bois plein, on acquerrait un estomac comme un abîme. Il y tomberait des pierres sans dommage; songez, ces mottes onctueuses rôties, faites de quartiers de poularde ou de dindon... Les voisines n'attendaient qu'un mot pour s'ébranler. Le premier char serait chargé des victuailles et des ustensiles de cuisine. Elles le videraient aussitôt, à la course, et, pour la première fois, le feu pétillerait au Piche-Hère. Minute d'attente. Si la flamme jaillissait d'un bond, à lécher le toit, on respirerait d'aise devant l'ardent présage, signe de jours lumineux pour la métairie.

L'après-midi était avancé quand les chars débouchèrent. Les grands chênes servirent tout de suite d'abri. Opulents, d'un vert d'airain, ils n'avaient point encore perdu une feuille, comme immortels. Les bœufs, débarrassés du joug en un tournemain, furent poussés dessous, attachés aux troncs, et on s'empressa à la besogne. Tandis que les barriques roulaient sourdement dans la grange, on entendait les grains sonner au

grenier, déversés du haut des épaules, et le porc, déchargé à pleins bras, se perdre en cris retentissants, comme si on le saignait, et le premier coq lâché jeter son coup de clairon pour prendre possession du sol. On entendait des garçons, debout sur une charrette, aiguillonner de lazzis les filles en leur passant les ballots, les grosses toiles écrues du ménage et de la literie, et le linge fin de corps, féminin surtout, reconnaissable à sa douceur au toucher. Les filles haussaient les épaules : « On a bien le temps vraiment à ces sottises ! » On entendait déjà, par la porte de la cuisine, un bruit alléchant de fricassée, légumes qui roussissaient pour la soupe, ou le son limpide d'une poêle heurtée en l'empoignant.

Les chars se vidaient. On vit passer les bancs de la table de la cuisine, les escabeaux du coin du feu, le coffre à sel que l'on pousse sous le manteau de la cheminée, où les enfants s'assoient en brochette, l'armoire-vaisselier, en deux parties, le bas muni de portes, de tiroirs et de planches pour le linge, le haut fait d'étagères, où les assiettes et les plats s'égouttent posés verticalement sur de la paille, et dont les traverses, encochées, reçoivent les fourchettes et les cuillers de buis, patinées par l'usage. On vit la vaisselle, depuis l'écuelle, les pots et les casseroles de tout acabit jusqu'aux vastes terrines avec ou sans bec, le tout de terre grise de Samadet, dans les Landes, rugueuse au dehors, vernie au dedans ; de quoi étaient aussi pétris les cruches, les quarts qui remplaçaient les verres, les pichets, les carafes et les bouteilles : décorés quelquefois de fleurs rouges ou bleues ; poterie où les ragoûts mijotaient comme nulle part ailleurs, où le vin, l'été, se gardait frais comme eau de roche. Et puis vinrent les quelques ustensiles en métal, les poêles à longue queue, afin que l'on pût les manier de loin, au milieu des gens assis devant le feu ; les louches, et les deux chaudrons traditionnels, celui pour la graisse, celui pour la confiture ; et puis la planche à pain, aussitôt clouée au plafond ; le cadre triangulaire, appendu au mur, où l'on fichait les fuseaux : car les femmes filaient, alors, les mois d'hiver ; et les tiges de fer, ouvertes au bout comme deux doigts, pour y brûler les chandelles de résine ; et les lourds landiers, qui allèrent remplacer dans le foyer les pierres glissées sous les bûches. Celui de droite était particulier. Il portait au haut de la tige une coupe de fer au lieu de pomme. Cette coupe servait de bol ou d'assiette pour

la jeune femme qui allaitait. Elle mangeait là, tandis qu'elle nourrissait son enfant ou le réchauffait à la flamme... Enfin, on transporta la table.

Elle était le meuble vénéré, quasi sacré. Elle avait les pieds de chêne joints en croix, le dessus de hêtre. Ce bois se nettoie plus facilement. Un tiroir triangulaire, avec volets, courait tout le long sous elle. Chaque volet marquait une place. Elle était relativement petite, parce que les hommes seuls s'y asseyaient habituellement, pour les repas du midi et du soir. Le déjeuner, le goûter se prenaient debout, sur le pouce, ou assis sur les escabeaux, l'assiette au genou. Le père y régnait plus encore qu'aux champs. Il en tenait le haut bout; ses fils, ses frères, ses valets de chaque côté à la suite, sous les yeux. Il les servait tous, faisant la part de chacun, et la lui envoyant, assez copieuse toujours pour que le plus robuste appétit s'en contentât. Le vin était consommé librement. Le repas achevé, on serrait ce qui restait devant soi, dans le tiroir. Cela servait à corser déjeuner ou goûter. On restait longtemps à table : on s'y reposait en s'y refaisant. Quand survenaient les événements de famille, joyeux ou tristes, naissances, mariages, décès, que tout le monde mangeait alors ensemble, on la doublait d'autres tables, et aussitôt la nappe enlevée on l'isolait de nouveau. De cette participation constante à l'existence elle acquérait ce prix dont j'ai parlé. Elle savait vraiment la vie, et l'amour et la mort. Elle voyait autour d'elle, au cours du temps, se creuser les vides dans les générations, et se combler ensuite; les blanches épousées, ravies de leur premier abandon, succéder aux femmes en deuil, ou les jeunes mères palpitantes encore du mystère accompli dans leur sein... Ah! que ces humbles choses sont chargées d'humanité!...

On se hâta encore pour le reste, car la nuit venait. C'est-à-dire les chaises épaisses à siège de bois; les armoires à portes doubles, en haut et en bas, à pointes de diamant, une par ménage ou par couple d'hommes et de femmes, où l'on rangeait le linge de corps et les coiffures; les grands coffres au couvercle bombé pour les vêtements étendus de leur long; et pieusement ceux du mariage qui ne servaient plus qu'une fois, à la mort; enfin, les lits. Ceux-ci étaient toujours à deux, et bas. Les quatre pieds et les dossiers montaient également très haut. Ils supportaient le ciel de lit. Des tringles de fer en faisaient

le tour, où des anneaux couraient avec leurs rideaux, des rideaux souples à carreaux rouges et blancs ou blancs et bleus. Quand on déchargea les lits, tous les anneaux tintèrent. Musique familière qu'ils rendaient, la nuit, pour peu que l'on se retournât sous les draps... J'allais oublier le pétrin et le tamis, où le blé se transformait en aliment.

Tout fut achevé à la nuit faite. Une nuit limpide qui promettait d'être douce plus qu'au printemps, envahie sans bruit par une haleine tiède venue d'Espagne, qui avait traversé les monts sans se refroidir. La lune, au plein, émergeait à l'horizon comme un lis immense... Quelqu'un cria : « Et les bœufs? » On les détacha, on les fit boire, on les rattacha sous les chênes, une ample bottelée sous le mufle. Car on avait décidé qu'ils passeraient là cette nuit douce. Ceux de la maison gagnèrent la table. On entra dans la cuisine.

On bâillait de faim, les hommes surtout, sans se retenir. La résine pétillait avec une âcre odeur. On gourmanda les cuisinières. Mais, à peine avait-on lavé ses mains, Lartigolles frappa sur la table : « A la soupe! » Tout le monde s'assit. En ce jour de solennité familiale, d'installation de foyer, tout le monde mangeait ensemble. Seules, Jeannine et deux voisines restèrent debout pour servir : « Nous avons goûté à tout. » La soupe arriva dans des soupières portées à deux mains, pain trempé dans du bouillon de poule. On y piocha; et l'on but un coup de vin dans l'assiette chaude. Cela ouvre en le tonifiant l'estomac. Et puis vinrent, lentement servis, laissant couler le temps entre chaque plat : les poules de la soupe avec leur farce; du salmis de canard; un premier rôti de chapons, reconnaissables à leur embonpoint et à leur manque de crête; un second rôti de dindons; pas de légumes, jamais; des vols-au-vent emplis de sauces aux champignons; enfin de la pâtisserie. Celle-ci d'un type unique : le pâté d'Armagnac, massif, fait à la graisse d'oie, garni de prunes du pays, croustillant et onctueux à la fois, et merveilleusement digestif. Et là-dessus des rasades, à flots.

Depuis longtemps une grosse joie régnait. Elle éclata à l'apparition du « brûlot ». Il s'avançait dans une terrine à bec. Il y avait là-dedans des litres d'eau-de-vie et, au milieu, un monceau d'éclats de pain de sucre qui pointaient au-dessus de la liqueur, comme des fragments de rocs écroulés dans un lac...

Des vivats l'accueillirent. Un des convives saisit un brandon et y mit le feu. Une flamme jaillit. Elle serpentait de l'eau-de-vie au sucre et retournait. On ne sait qui commanda : « Soufflez les chandelles! » Ce fut fait. Lartigolles, pour une fois, était débordé. La flamme maintenant montait du liquide entier, toujours mouvante. Elle procédait par palpitations égales qui teignaient de bleu les gens, les choses et les murs. Elle les frappait par en-dessous, leur donnant des aspects irréels, où les ombres s'accusaient jusqu'à vieillir les jeunes visages. Alors, dans la pénombre ardente, on cria : « Faites passer le baiser. » On le fit passer. Un voisin embrassa sa voisine, et celle-ci, le sien, et le baiser sonore et copieux courut de joue en joue... On ralluma les chandelles, et on versa la liqueur fumante dans les quarts, par le bec de la terrine.

On perça la nuit. Les hommes faits se groupèrent pour jouer aux cartes, à la quadrette. Les jeunes gens, sans égard pour eux, se mirent à chanter. Une chanson flotte toujours ici sur les lèvres. Un grand garçon surtout qui se leva de table. Il chanta d'une voix nasale à timbre de ténor, en traînant sur les notes, en enflant les sons comme dans une mélopée. C'était un air de pâtre abandonné... On le laissa d'abord chanter seul. Mais ensuite, de place en place, on reprit en chœur le dernier vers des couplets, en guise de refrain. On le reprit doucement, en sourdine, sur le bord de la bouche. On aurait dit une rumeur lointaine de vent qui venait accompagner par la fenêtre, avec je ne sais quoi d'indiciblement sauvage et nostalgique...

Les femmes s'étaient assises autour du feu. Les voisines apprenaient aux nouvelles arrivées la chronique des environs. A mots prudents et réticents, insinuants et perfides, à mots chuchotés, comme un murmure de prière... Le feu projetait de longues langues qui allaient lécher le toit. Ce feu qui ne devait jamais s'éteindre, retrouvé chaque matin couvant sous la cendre, image de la vie successive de cette poignée d'hommes dans ce coin du monde...

Au jour, après avoir bu encore et mangé un morceau, les bouviers coururent accoupler et atteler, et, un à un, prirent le chemin du retour. Les Lartigolles de Dazéma partirent les derniers. Ceux qui restaient les regardaient s'apprêter. Ils partirent après de courts adieux, avec cette sobriété de gestes sentimentaux propre à nos paysans.

Tout le monde disparu, Lartigolles dit à sa fille, Mariette : « Habille-toi, et va chercher le curé pour cet après-midi. Il est prévenu. » Jeannine ajouta : « Et dis-lui qu'il n'oublie pas d'emporter le panier. »

IV. — LA BÉNÉDICTION

En ce temps, on avait recours à Dieu. Le vieux métayer voulait faire bénir sa maison avant de l'habiter. C'est pourquoi il avait prié le curé de venir. On passa la matinée au Piche-Hère à tout mettre à sa place définitive, à balayer le dedans et le dehors, afin que l'abord même fût net sous les pas du desservant.

Et puis chacun revêtit les habits du dimanche, et le dîner terminé, Lartigolles se porta au bout de son allée pour attendre le prêtre. Il tardait à paraître. Enfin on le vit. Il allait lentement, étant âgé, tandis que l'enfant de chœur battait la route, la quittait et revenait à lui comme un jeune chien. L'enfant tenait à la main un léger panier où se trouvait, enfoui, le bénitier. Le goupillon y tintait aux secousses de la marche. Le prêtre portait surplis et étole pliés sous le bras. Lartigolles lui tira un grand coup de béret. « Eh! salut, monsieur le Curé ; bien merci de venir nous bénir : les hommes, les animaux, la maison. Nous ne sommes rien par nous seuls. — Bonjour, Lartigolles. Vous avez raison. L'eau bénite, c'est une éternelle rosée. »

Ils gagnèrent la métairie. Le prêtre salua tout le monde à son tour, passa surplis et étole, et s'apprêta pour la bénédiction. Le bénitier sortit du panier. Les hommes se découvrirent, les femmes s'agenouillèrent en se signant. Ils formaient un groupe au milieu de l'aire, en face de la cour intérieure. Les bâtiments se déployaient à droite et à gauche. Le soleil avait tourné à l'ouest, et baignait de ses rayons cette scène domestique. Nul bruit. Aucune de ces rumeurs éparses des champs, pas même l'aboi d'un chien ou l'appel d'un laboureur à un autre, et les bœufs dans l'étable ruminaient couchés...

Le prêtre dit :

« Dieu, Père tout-puissant, nous te supplions pour cette maison, pour ceux qui l'habitent, pour les choses qui s'y trouvent.

« Nous te demandons de vouloir bien la bénir, la sanctifier, la combler de tous les biens.

« Seigneur, donne-leur toute l'abondance de la rosée du ciel, toute la substance de vie de la graisse de la terre.

« Et, par un effet de ta miséricorde, réalise tous leurs désirs et tous leurs vœux. »

Le prêtre, à chaque verset, étendait le bras d'un geste large, jetait l'eau sainte comme s'il eût voulu bénir aussi l'espace, et l'enfant répondait : « Ainsi soit-il », d'une voix tardive, à chaque chute finale. La curiosité, devant cette métairie neuve et tout ce qu'elle devait contenir d'inattendu, l'emportait sur sa piété. Les répons cependant tombaient juste ; sans doute par habitude. L'officiant acheva :

« Comme jadis tu daignas bénir et sanctifier la maison d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Et, fais qu'entre ces murs, les anges de ta lumière séjournent et que, par le Christ Jésus, ils la gardent, et tous ceux qui y vivent, dans la chasteté, la bonté, la vertu, le bonheur. »

Comme la maison d'Abraham... Il y avait des milliers et des milliers d'années, le Seigneur, désireux de visiter le patriarche, de bénir ses tentes errantes, et de lui révéler la naissance d'un fils, père futur d'un peuple immense, car Sarah sa femme était stérile, descendit un jour dans le pays de Chanaan où son serviteur faisait paître et où il l'avait conduit. Le texte auguste servit de même dans la bouche du Tout-Puissant et dans celle de l'humble prêtre. L'efficacité n'en devait point tarder. Abraham put voir, dans le présent, s'accroître sans mesure ses richesses, et, dans l'avenir, avec l'œil de la foi, la race née de son fils Isaac se multiplier à l'infini, comme les étoiles du ciel et les sables de la mer.

La bénédiction achevée, le curé entra dans la maison. Il s'assit, il causa, il demanda l'âge et le nom de ses nouveaux paroissiens, il s'enquit de leurs liens de parenté, et les félicita sur ce foyer si peuplé. Et puis il se leva. Jeannine en même temps que lui. « Un moment, monsieur le Curé, je vais vous chercher votre pâté. » Le prêtre fit un mouvement de refus à la fois et de remerciement. « Si, si, il a été fait pour vous, avec les plus belles prunes. » Et elle le glissa, enveloppé d'un linge blanc, dans le panier. Elle tendit le panier à l'enfant de chœur. « Il faudra seulement le réchauffer. » Le curé opina de la tête. Il savait. « Et toi, gamin, prends garde de le briser. » Le prêtre dit : « J'y veillerai. » Ils sortirent. Lartigolles les

accompagna jusqu'au bout de l'allée, à la place même où il les avait reçus ; et un autre grand coup de béret...

Lartigolles rentra plus content chez lui. Comme la vertu du Saint sur la source, celle de Dieu était maintenant sur la métairie. Le mauvais sort s'en trouvait écarté. Il finit la journée en passant la visite détaillée de la maison qu'il n'avait encore que parcourue. Et puis, la nuit approchant, il ne se tint pas de faire un tour d'arrivée sur son nouveau bien, comme il avait fait un tour d'adieu sur les terres de Dazéma. Celles du Piche-Hère s'étendaient à la suite, en un immense rectangle, orienté du sud au nord. On les voyait toutes de la maison. Elles montaient en pente douce jusqu'à former, au fond, une ligne de crête. Il entra dans son bien. Chemin faisant, il observait. Il côtoya une pièce trempée d'humidité déjà, soit par l'effet du serein qui tombait, soit par le passage souterrain d'une source, et il se dit : « Elle est bien mouillée ; il faudra la bomber fortement » ; et, plus outre, en entendant sonner le sol sous ses pieds, un sol sec semé de cailloux ferrugineux, il se dit : « Ceci demande bonne graisse ». Ce qui signifiait fumier complet.

Quand il arriva sur la crête, l'ombre gagnait rapidement. Dans les bois, elle avait l'air de courir. Il ne restait plus trace de soleil. Alors, au loin, de place en place, autour de lui, des lumières s'allumèrent, des points fixes comme des planètes. C'étaient les métairies voisines qui s'éclairaient. Il connut ainsi leur position exacte dans l'espace, et il les compta des yeux en les nommant. Cassoutermy, Taillemagre, Lartigue, au nord-ouest ; à l'ouest, le Bédat, et en revenant Flaqué ; et vers l'est, la Hargue, et le Galand du côté des Pyrénées, toutes plongées dans les ténèbres. Il les avait bien touchées l'une après l'autre en allant prier ses nouveaux voisins, mais venu par le plus court, par les sentiers et souvent les bas-fonds, rien n'avait suscité en lui l'image de ce cercle de toits autour du Piche-Hère. Il fallait monter où il était pour le savoir, et le voir surtout s'allumer sous la nuit. Il contempla ces demeures pareilles à la sienne, et sentit qu'il allait s'attacher à ces biens adoptés, tant le cœur de l'homme a besoin de battre jusqu'à la fin. Il se retourna, et porta ses regards sur le Piche-Hère. Rien encore n'y brillait. Au delà, l'horizon était obscur. Le ciel et la terre se touchaient.

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

STABILITÉ DE FAIT

ET

STABILISATION LÉGALE

Il n'y a pas, il ne peut y avoir de débat, entre gens sérieux, sur l'opportunité générale de restituer à notre monnaie une valeur stable. La monnaie est l'unité de mesure et de représentation de l'infinie variété des choses négociables. Dès qu'elle-même varie par rapport à l'étalon universellement admis, qui est l'or, elle perd son caractère de monnaie proprement dite, pour devenir un simple titre de crédit plus ou moins garanti, plus ou moins recherché et, par conséquent, soumis aux spéculations du premier venu.

Observation élémentaire, qu'il faut rappeler, pour que les esprits consentent à examiner le seul problème qui est en cause et qui consiste, non à choisir entre des doctrines, mais à résoudre pratiquement un ensemble de difficultés immédiates ou prochaines.

Quand la valeur d'une monnaie est instable, il importe simplement de savoir comment on la rendra stable, à quel niveau par rapport à l'or, moyennant quelles garanties et dans quelles circonstances, financières, économiques et politiques, plus ou moins propices. Circonstances, garanties et niveau de la stabilisation sont en grande partie solidaires. D'une juste appréciation par l'homme d'État de l'équilibre éventuel entre ces éléments de solidarité dépend le succès de la tentative.

On oublie, en effet, trop souvent que si la stabilité moné-

taire est un but absolument préférable à l'instabilité, l'ensemble des actes que l'on appelle « opération de stabilisation » ne constitue qu'une tentative pour atteindre ce but. L'échec cause d'ordinaire des troubles et des pertes beaucoup plus graves que n'eût fait l'instabilité relative qui existait auparavant. La première stabilisation qui fut tentée en Belgique, nous en a fourni un exemple tout proche. La nécessité d'une stabilisation éventuelle étant mise hors de conteste, stabiliser à la légère peut devenir plus dangereux que de ne pas stabiliser. On compare souvent l'art financier à l'art militaire : un général qui ne livrerait jamais bataille serait un piètre général, mais le plus fâcheux des généraux est celui qui se fait battre.

Cela dit, considérons l'état présent de la monnaie française.

***

Le franc est en état de « stabilité de fait » par rapport à l'or, à un niveau voisin de 25 pour un dollar et de 125 pour une livre sterling.

Peut-être convient-il d'abord de définir la stabilité de fait. La stabilité de fait, telle qu'elle existe en France depuis trois mois, est un régime de convertibilité effective, mais restreinte, du billet, sans garantie proclamée de durée ni de taux.

On étonne de nombreuses gens en leur disant que la stabilité de fait traduit un retour effectif à la convertibilité du billet de banque. Pourtant, il ne peut subsister aucun doute à cet égard. Du moment que la Banque de France assure l'échange de devises ou d'or contre francs à un taux fixe, elle assure du même coup à tous les Français que les règlements autorisent à acheter ou à vendre des devises, les avantages de la convertibilité. N'importe quel Français, autorisé à acheter des devises, peut, dans la mesure de cette autorisation, convertir ses billets de banque français en or ou en monnaies échangeables contre de l'or, à un cours prévu d'avance.

Toutefois, la convertibilité demeure restreinte et n'est pas garantie par la loi.

Elle est restreinte par les règlements concernant l'importation et l'exportation des capitaux, l'achat, la vente et le transfert des devises ou de l'or. Tout Français, régulièrement détenteur de livres sterling, peut les échanger contre un montant prévu de francs, et réciproquement, si la commission de contrôle

lui permet de vendre des francs. Mais l'État reste maître de lui accorder ou de lui refuser le droit de faire cette opération.

A vrai dire, tous les Français bénéficient du retour, même restreint, à la convertibilité, puisque la convertibilité, ainsi pratiquée, est suffisante pour stabiliser le change et, par conséquent, pour fixer le rapport entre les valeurs-or ou réelles et le papier-monnaie.

Nous touchons ici la première différence entre la « stabilité de fait » et la « stabilisation légale ». Cette dernière comporterait, en définitive, la libre convertibilité du billet de banque pour tous les porteurs, et, par conséquent, la suppression préalable du contrôle réglementaire des mouvements de capitaux.

Mais la vraie différence est ailleurs. Elle est dans l'absence ou l'existence d'une garantie légale quant au taux et à la durée de la convertibilité.

Sous un régime de stabilité de fait, la Banque de France achète et vend des devises ou de l'or à un taux qu'elle fixe elle-même. Elle reste libre de déplacer ce taux dans un sens ou dans l'autre. Même si le vendeur ou l'acheteur de devises et le contractant quelconque savent que la Banque s'efforcera de maintenir un taux déterminé pendant le plus long temps possible, ils n'ont aucune assurance que ce choix est définitif ni que la Banque et l'État y engageront tout leur crédit.

* * *

On s'habitue vite au calme, on oublie les longues périodes d'inquiétude et les crises de panique. On oublie qu'à certaines heures, des Français, las de craindre, invoquèrent la catastrophe comme une délivrance. On oublie le désespoir des « épargnants », la déchéance des « bourgeois », la détresse des vieillards contraints de chercher un gagne-pain ; on oublie les privations que tant de familles durent s'imposer; on oublie la terrible et secrète pauvreté qui assassinait lentement ou démoralisait les petites gens. On oublie cette espèce de terreur dans laquelle vivaient les présidents du Conseil et les ministres des Finances, devant les soubresauts du « change », terreur si déprimante que, pour y échapper, ils imploraient le secours de l'étranger. On oublie les projets révolutionnaires que le découragement eût fait accepter. On oublie la tyrannie insolente des spéculateurs...

De tout cela nous sommes à peu près guéris. Gardons-nous à présent de juger notre bonheur trop médiocre, de mépriser les résultats du « redressement » et de méconnaître les avantages de la stabilité de fait. La stabilité de fait, comme elle nous semblait lointaine et difficile à atteindre, l'an dernier!

Est-ce à dire que nous puissions croire superflus les bienfaits nouveaux que nous apporterait une stabilisation légale?

La stabilité de fait permet à chacun de travailler sans risque trop brutal. Mais elle n'autorise personne à bâtir pour un long avenir. Elle est un répit ou une convalescence, elle n'est pas la santé. Elle laisse subsister, en nous et chez ceux qui nous observent, la crainte d'une rechute. Nous sommes comme l'ancien malade à qui l'on défend les travaux fatigants et les courses trop pénibles. Nous nous promenons dans les limites d'une consigne sévère et d'un jardin fermé.

Une heureuse stabilisation légale lèverait la consigne et ouvrirait le jardin. Chacun pourrait prévoir et entreprendre de grandes ou de petites choses à la mesure de son imagination, de son audace et de ses moyens personnels. Chacun irait là où il voudrait et comme il voudrait. Cette liberté même, par les mouvements qu'elle exigerait, si nous les supportions, nous rendrait plus de forces qu'aucun remède de pharmacie.

En effet, le grand défaut de la stabilité de fait, c'est qu'elle maintient le marché monétaire français dans l'état d'un marché isolé, d'un marché à souffle court, qui respire mal et qui risque de s'intoxiquer de nouveau lui-même. La compensation des crédits de l'intérieur à l'extérieur, le mouvement et la répartition des capitaux, le jeu naturel des opérations d'un pays à l'autre, l'afflux et le retrait libres des disponibilités, l'influence du taux de l'escompte, tout ce qui fait ou corrige, en temps normal, l'équilibre d'un marché monétaire, est gêné à la fois par les restrictions réglementaires et par l'absence de garanties permanentes.

Ainsi naît un conflit plus ou moins avoué entre le convalescent et le médecin. Donnerons-nous tort au médecin?

La stabilité est, par définition, un état d'équilibre. La stabilisation consiste à rétablir et à fixer l'équilibre. Le succès de l'opération dépend, non de sa consécration légale, mais de l'accomplissement préalable ou simultané d'un ensemble de conditions réelles. Ces conditions ont été définies maintes fois.

Tout le débat entre les partisans du maintien provisoire de la « stabilité de fait » et les partisans de la « stabilisation légale » immédiate, porte sur la question de savoir si elles sont d'ores et déjà réalisées ou promptement réalisables.

***

On s'accorde d'ordinaire à reconnaître que le premier équilibre à garantir est celui des recettes et des dépenses du budget.

A vrai dire, pour un État qui a fait ses preuves de bonne gestion, qui a toujours respecté ses engagements et dont rien ne menace le statut social, il n'existe pas de rapport rigoureux entre l'équilibre du budget et la valeur de la monnaie ou le change. Cet État se procure très aisément, par le crédit, de quoi combler un déficit temporaire de ses recettes normales. Le budget de l'Angleterre n'est pas très strict. Celui de l'Espagne trahit un déficit continu. En France, l'expérience que nous avons subie depuis sept ou huit ans, déconcerterait certains préjugés : tandis qu'en 1921, le franc fut à peu près stable, malgré un déficit de 10 milliards, le même franc, de 1924 à 1926, ne cessa de tomber en dépit d'un effort méritoire, de la part des gouvernements, pour réaliser l'équilibre budgétaire. C'est que, sans parler des tendances de la politique générale, le caractère même ou l'excès de la fiscalité peut provoquer un exode de capitaux, qui fait s'effondrer le cours de la monnaie.

Il n'en reste pas moins que, précisément dans les États qui ont subi des phénomènes de panique et dont le crédit fut atteint en profondeur, l'équilibre budgétaire est une base indispensable pour la restauration de ce crédit. L'avènement d'un cabinet d'union nationale, en juillet 1926, n'eût pas suffi à sauver le franc, si M. Poincaré n'avait affirmé son dessein d'obtenir aussitôt une pleine garantie fiscale pour les opérations de la Trésorerie.

Aujourd'hui, les recettes couvrent largement les dépenses du budget. Mais, pour qu'une stabilisation légale, conçue en vue de la durée, puisse réussir, il faut que l'équilibre budgétaire apparaisse également comme durable. De toutes les conditions techniques d'une stabilisation, celle-là est, à notre avis, la plus délicate à réaliser en France.

L'équilibre budgétaire peut être détruit par l'excès des charges, par les votes du Parlement, par l'insuffisance du

système fiscal, par l'évanouissement de la matière imposable, enfin par l'évasion du contribuable. Sur ces différents points l'épreuve a bien commencé. Mais nous n'en sommes qu'au commencement.

Au niveau de vingt centimes-or pour un franc-papier, les dépenses de l'État et l'amortissement de la dette représentent une charge de neuf ou dix milliards de francs-or, à peu près le double de la charge que le contribuable français supportait avant la guerre. Sans doute la France a recouvré les riches départements d'Alsace et de Lorraine. Sans doute elle a accru et perfectionné son outillage industriel. Mais elle a épuisé une partie de ses réserves. Les pertes d'hommes qu'elle a subies ont affaibli, pour quelque temps, ses capacités de travail, d'entreprise et d'invention. Voici précisément la période où ce déficit humain deviendra le plus sensible... D'ailleurs nous doutons que le chiffre des dépenses de l'État soit définitivement arrêté. Les nécessités de la Défense nationale, le rajustement probable des traitements et salaires au coût de la vie, etc. exigeront de nouveaux crédits. En tout cas, la charge de dix milliards de francs-or nous paraît la charge limite. Avant de consacrer le montant de cette charge par une stabilisation légale du franc-papier au cours de 125 pour une livre, il conviendra d'avoir éprouvé l'adhésion des contribuables et du Parlement. Faute de quoi, le mécontentement public menacerait bientôt le coupon de la rente et le taux de stabilisation.

Le consentement des impôts appartient en propre au Parlement, comme le vote des dépenses. C'est dire que la stabilité budgétaire, condition de la stabilité monétaire, implique, d'abord, une continuité au moins relative des tendances parlementaires. Nous marquerons plus loin les conclusions politiques à tirer des rapports étroits qui existent entre le sort de la monnaie et la conduite du Parlement. Bornons-nous à indiquer dès à présent qu'à notre avis, pour garantir le succès de la stabilisation légale, il importerait de fixer les grandes lignes d'un programme budgétaire couvrant deux ou trois exercices. Or un tel programme n'est concevable que si les capacités contributives de la nation et le rendement du système fiscal ont été mis à l'épreuve.

L'aménagement des impôts actuels correspond à un rythme économique et social qui fut le rythme de la période d'inflation. Non seulement le produit de ces impôts risque de fléchir

en période de stabilité monétaire, mais certains impôts peuvent devenir insupportables à telle ou telle catégorie de citoyens, par suite du changement général des conditions de vie, et provoquer soit un recul de l'esprit d'entreprise, soit un nouvel exode de capitaux.

* * *

Auprès des difficultés fiscales et budgétaires, qui sont permanentes et liées à l'évolution même de notre régime politique, les autres difficultés que l'on oppose à une stabilisation légale, apparaissent surtout comme des difficultés de circonstances.

Nous ne partageons pas les craintes que l'on exprime parfois touchant le risque d'un déséquilibre éventuel de la « balance commerciale ». Sans doute, la balance des paiements d'un pays à l'autre règle, par définition, le cours du change. Sans doute, aussi, une stabilisation monétaire, en supprimant la « prime de change » qui favorisait l'achat des marchandises françaises par l'étranger, réduira le volume des affaires d'exportation. Il en pourra résulter, pendant quelque temps, un excédent des importations sur les exportations et, par conséquent, un excédent de créances commerciales au profit de l'étranger. Mais, dans la balance générale des paiements, la balance des échanges proprement commerciaux ne représente qu'une donnée, dont les fluctuations sont souvent compensées par d'autres mouvements de capitaux.

La balance commerciale de la France, avant la guerre, était déficitaire d'environ un milliard de francs-or, sans que le prestige de notre monnaie en souffrît le moins du monde : le revenu des capitaux français, placés à l'étranger, compensait largement le déficit commercial. Au contraire, en 1926, la chute rapide du franc coïncida avec une amélioration très sensible de la balance commerciale : l'excédent de nos exportations de marchandises ne pouvait compenser les pertes résultant de l'évasion massive des capitaux.

Un des objets de la stabilisation légale serait de fournir à l'Institut d'émission les moyens de parer au déficit temporaire de la balance commerciale. En mettant les choses au pis et en supposant que ce déficit revînt au niveau où il était avant la guerre, — un milliard de francs-or ou cinq milliards de francs-papier, — personne ne peut douter que la Banque de

France y ferait face très aisément. Il n'y aurait de risque que si la balance générale des comptes ne corrigeait pas le déséquilibre de la balance proprement commerciale. Or, ce risque n'existe guère quand la stabilisation est entourée des garanties voulues. Après toute stabilisation, on constate un afflux de capitaux étrangers sur le marché national, afflux provoqué par la nouvelle sécurité qui leur est offerte et par l'attrait d'un taux d'intérêt plus élevé que sur leur marché d'origine. Ce phénomène classique, que l'on observe, par exemple, en Belgique, corrige amplement les écarts de la balance commerciale, pourvu que des incidents d'ordre politique ne détournent pas les capitaux d'entrer ou ne provoque pas leur fuite. L'afflux des crédits, une fois la stabilisation faite, exercerait une influence si favorable sur notre balance générale des paiements qu'elle compenserait même, croyons-nous, les inconvénients souvent dénoncés d'un taux de stabilisation trop élevé.

***

Le même afflux de capitaux qui garantirait l'équilibre de la balance des paiements, assurerait la stabilité de la dette flottante. Tous les faits d'ordre monétaire que nous avons observés en Europe, depuis la guerre, ont établi cette double loi : que les mouvements de la dette flottante, dans un État, traduisent l'orientation des capitaux et que cette orientation dépend surtout de motifs de nature psychologique. C'est le fameux rythme de la « confiance ». Après la démonstration pratique qu'en a donnée M. Poincaré, démonstration devant laquelle s'inclinent les financiers du monde entier, personne ne saurait douter de la puissance des facteurs psychologiques en matière monétaire.

Si la stabilité des directions gouvernementales était à peu près garantie, la stabilisation monétaire ne serait donc pas gênée par l'existence d'une dette flottante qui paraît énorme. La stabilisation légale, en offrant une prime aux valeurs à revenu fixe, provoque la hausse des rentes, et, par conséquent, favorise la transformation des titres à court terme en titres à long terme ou en titres perpétuels. C'est dire qu'une consolidation volontaire de la dette flottante s'opérerait peu à peu, dans la mesure où les titres de la dette flottante représentent des capitaux d'épargne et de placement.

En général, on a exagéré l'importance des mouvements auxquels peut donner lieu la dette flottante. De fait, aux heures les plus critiques, le total des demandes de remboursement de bons ne dépassa jamais cinq ou six milliards de francs, soit environ 10 pour 100. Ces retraits parurent alors très inquiétants, parce que le déficit du budget avait laissé la Trésorerie à découvert et que celle-ci se heurtait constamment au « plafond » des avances que pouvait lui consentir la Banque de France. Aujourd'hui, la situation est bien différente. Les réserves ou les « marges » dont disposent le Trésor et la Caisse d'amortissement doivent représenter plus de six milliards de francs, c'est-à-dire une somme égale ou supérieure au montant des retraits de bons que l'on enregistra pendant la crise de panique.

Nous est-il permis, pour cela, de considérer comme négligeable le problème de la dette flottante? Certes non. Une stabilisation légale, conçue en vue de la durée, doit tenir compte des pires éventualités et, par conséquent, d'un retour possible de la « crise de confiance ». Il serait donc imprudent de procéder à une stabilisation légale, tant que la dette flottante n'aura pas été mieux aménagée ou consolidée dans une plus large mesure. Nous trouvons là un des plus forts arguments en faveur du maintien provisoire de la simple « stabilité de fait ».

C'est une question de savoir dans quelle mesure il importe de consolider la dette flottante pour que la stabilisation de la monnaie joue en toute sécurité. Question difficile, — question de tact, pourrait-on dire, plutôt que de principe, — qui intéresse à la fois le contrôle du marché monétaire par l'Institut d'émission, l'équilibre de la Trésorerie de l'État, la « liquidité » de la circulation et même le progrès économique, s'il est vrai que la diffusion des bons constitue à peu près le seul moyen d'empêcher la thésaurisation des billets par les petites gens, notamment dans les campagnes. Compte tenu des différents aspects de la question, nous estimons qu'il faudrait réduire de moitié le montant de la dette flottante et le ramener aux environs de 20 milliards de francs-papier (4 milliards de francs-or) pour que la stabilisation légale pût être opérée sans risque et maintenue contre des « assauts » passagers.

Ce résultat est encore bien éloigné !

Pour l'atteindre, on a le choix entre trois méthodes, que

l'on pourrait, d'ailleurs, combiner à un moment donné. La première est celle de la consolidation progressive et volontaire, que M. Poincaré a employée jusqu'à présent avec un succès remarquable : elle n'a de chance de se développer que dans une période de calme politique et de déflation des prix. La deuxième méthode est celle de la consolidation forcée. La consolidation forcée peut intervenir, comme en Belgique et en Italie, dans une période d'inquiétude, pour sauver le Trésor. Alors il faut procéder à une stabilisation immédiate qui attire les crédits étrangers et soulage l'économie nationale, comme l'a fait M. Francqui en Belgique, sans quoi l'on paralyse les affaires, comme cela est arrivé en Italie. Mais la consolidation forcée peut intervenir aussi, dans une période de calme, comme le complément partiel d'un long effort de consolidation volontaire. Enfin un troisième moyen, pour écarter le risque des retraits massifs de bons, serait d'autoriser la Caisse d'amortissement à contracter un large emprunt de réserve à l'étranger.

***

Nous n'insisterons pas sur deux aspects tout à fait techniques de l'opération de stabilisation : l'un qui est relatif à la réévaluation de l'encaisse de la Banque de France, l'autre à l'amortissement des avances de la Banque à l'État. Bornons-nous à noter, en prenant comme base les éléments actuels, que la couverture du billet de banque serait à peu près suffisante pour une stabilisation à 125 la livre et largement suffisante pour une stabilisation à 150 la livre. Mais ces calculs n'intéressent qu'accessoirement le débat entre les partisans d'une « stabilité de fait » plus ou moins prolongée et ceux d'une stabilisation immédiate.

Il en va tout autrement de la question de savoir si, une fois faite la stabilisation légale, la Banque de France pourrait supporter avec ses seules ressources la charge de défendre le taux de stabilisation ou si elle aurait besoin de crédits extérieurs. Cette question en soulève une autre : celle de savoir s'il convient ou non de ratifier les accords de Londres et de Washington relatifs aux dettes de guerre.

A cet égard, les tendances de l'esprit public sont encore confuses. Les partisans de la stabilisation immédiate prétendent

d'ordinaire que l'on ne peut opérer la stabilisation sans crédits extérieurs et, par conséquent, sans que les accords aient été ratifiés. Mais comme, pratiquement, la ratification immédiate des accords par le Parlement est impossible, la hâte des « stabilisateurs » semble tout à fait théorique. D'autre part, les adversaires de la stabilisation immédiate sont aussi, en grand nombre, des adversaires de la ratification des accords. Ils supposent donc que la France est capable de stabiliser sa monnaie par ses propres moyens. Mais, en même temps, ils demandent que la stabilisation soit faite, après une revalorisation *maxima*, au taux le plus difficile et le plus coûteux à défendre. C'est braver tous les risques à la fois.

Essayons de nous mettre d'accord avec la logique.

Des crédits extérieurs ne sont pas absolument nécessaires pour stabiliser le franc, en ce sens que la stabilisation peut être faite et durer sans que la Banque de France ait besoin, pour défendre le taux de convertibilité, de vendre des devises ou de l'or que lui auraient prêté les banques étrangères. En période de calme politique et d'activité des affaires, les ressources propres de l'Institut d'émission lui permettraient de supporter aisément les charges d'une stabilisation. Mais ce qui semble nécessaire, pour parer aux risques des périodes de crise politique ou économique, c'est que la Banque de France ne soit pas isolée des détenteurs du crédit international et entretienne notamment avec la Federal Reserve Bank des États-Unis des relations suivies. Il en est de la stabilisation comme de n'importe quelle entreprise : un industriel peut bien édifier et faire prospérer une entreprise par ses seules ressources et son seul travail, mais il se rendrait lui-même d'autant plus vulnérable que ses adversaires ou concurrents le sauraient privé de tout appui d'autrui.

Le danger de l'isolement croît à mesure que la position à défendre devient plus difficile. Stabiliser le franc à 125 la livre serait plus difficile que de le stabiliser à 150, parce que la charge de la dette et des impôts serait plus lourde dans le premier cas que dans le deuxième. En revanche, un État qui a prouvé sa volonté de « redressement » par une revalorisation de sa monnaie, obtient des conditions de crédit plus favorables qu'un État dont les finances périclitent. Il y a donc un équilibre à trouver entre la position de prestige, qui procure les crédits

extérieurs à bon compte, et la position de prudence, qui permet de ne pas s'en servir.

S'il semble peu sage de tenter une stabilisation du franc avant que la Banque de France ait obtenu au moins l'appui moral de la Federal Reserve Bank, appui qui dépend de la ratification par notre Parlement de l'accord Mellon-Bérenger, on ne doit pas en conclure qu'il serait impossible pour la France, de trouver des crédits ailleurs qu'aux États-Unis. En fait, aucun embargo ne résiste indéfiniment à l'attrait de l'intérêt. La seule question est de savoir si la France paierait moins cher les crédits qu'elle obtiendrait directement des États-Unis que ceux que lui offriraient d'autres pays.

Le règlement des dettes de guerre intéresse aussi bien le principe même de la stabilisation. La stabilisation comporte nécessairement une balance exacte de l'actif et du passif. Or, tant que les échéances de la dette extérieure ne sont pas fixées, on ne saurait prévoir rigoureusement les charges du passif.

* * *

Affermissement des bases de l'équilibre budgétaire, que mettent en péril tantôt les vices d'une fiscalité improvisée, tantôt les atteintes de la démagogie; sauvegarde de la balance générale des comptes, qui n'est jamais troublée gravement que par l'exode des capitaux, autrement dit par des menaces contre l'épargne; consolidation partielle de la dette flottante, que seule rend possible, sans désordre, la confiance du public envers l'État; règlement de la dette extérieure contre toute duperie et contre toute surenchère : telles sont les garanties générales qu'exige une stabilisation sérieuse.

Ces garanties dépendent, en grande partie, de la politique. La stabilisation du franc comporte un problème politique d'importance essentielle, que nous devons examiner brièvement, au regard de la seule raison. Problème double, concernant la durée et la nature de l'orientation politique à choisir.

La stabilisation monétaire n'est pas une opération simple que l'on réussit dans une journée ou dans une semaine, après quoi chacun reprend toutes ses libertés. Il y faut une préparation directe et minutieuse qui peut durer plusieurs mois. En Belgique, les préparatifs de M. Francqui durèrent trois ou quatre mois. Il y faut, aussi bien, le moment venu d'agir au

grand jour, des pouvoirs gouvernementaux de caractère exceptionnel pour parer aux à-coups. Il y faut, enfin, une fois évités les risques immédiats, un contrôle attentif et prolongé des réactions en sens divers. Après trois années de contrainte, l'Allemagne sort à peine de sa crise d'assainissement. L'Angleterre expie, depuis cinq ou six ans, son héroïsme monétaire. Si riche et si souple que soit la constitution économique de la France, si différent des autres que soit son tempérament, nous pensons qu'elle aurait besoin d'un délai de deux ans au moins pour préparer, exécuter et asseoir définitivement une opération de stabilisation.

Deux ans, la moitié d'une législature! Or, un an seulement nous sépare du terme de la présente législature... Et qui oserait garantir le résultat des prochaines élections? La plus grande gêne, pour une stabilisation légale du franc, c'est le calendrier électoral.

Certes, n'importe quel ministre des Finances, disposant des ressources actuelles du Trésor et du concours de la Banque de France, peut tenter une stabilisation brusquée. Il lui serait loisible, en stabilisant le franc au plus bas, par exemple à 160 pour une livre sterling, de provoquer un retour éphémère de prospérité artificielle et de s'assurer, pendant six mois, la faveur populaire. Nous admettons même qu'une stabilisation brusquée aurait des chances de réussir. Reste à savoir si ces chances de réussite compensent les risques d'une nouvelle *razzia* de l'épargne française, en cas d'échec.

Dans un pays comme le nôtre, où l'on préfère trop souvent les improvisations héroïques aux efforts de longue haleine, il sera difficile, une fois la stabilisation faite, de maintenir l'opinion publique en état de vigilance. Six mois avant les élections, comment les députés résisteraient-ils à la pression d'une démagogie qu'on aurait délivrée de l'obsession du risque?

Sans doute, il ne faut pas demander l'impossible. Il serait aussi dangereux de représenter la stabilisation monétaire comme excluant le jeu normal de la politique que de la représenter comme compatible avec tous les excès de cette même politique. C'est une question de mesure et d'accommodement réciproque. On n'exige pas des passagers d'un navire qu'ils ne parlent ni ne bougent; mais on exige d'eux qu'ils fassent confiance au pilote pendant la traversée et qu'ils ne le troublent

ni de leurs gestes ni de leurs cris. La stabilisation est une « traversée ». Il ne faut s'y engager qu'avec la garantie d'une certaine discipline.

Voilà pour la durée de l'orientation politique. Ajoutons quelques mots sur la nature de cette orientation.

Le papier-monnaie est le signe élémentaire du crédit. Le crédit correspond à l'essence même du régime capitaliste. Tout ce qui met en cause le régime capitaliste, atteint le crédit et affaiblit la valeur du papier-monnaie. Le décri du papier-monnaie n'a pas toujours pour cause la crainte du socialisme, mais quand cette crainte existe, elle entraîne toujours la fuite des capitaux, le déséquilibre de la balance des comptes et, par conséquent, la dépréciation du signe monétaire.

Ce fait psychologique est indépendant de l'attitude personnelle des socialistes et même de l'application de telle ou telle mesure inspirée des principes du socialisme. Un ou plusieurs ministres socialistes peuvent participer au gouvernement, comme en Belgique, sans provoquer la fuite des capitaux. De même, l'application par le cabinet Poincaré d'une taxe révolutionnaire, comme la taxe sur la première mutation des immeubles, n'a pas effrayé les capitalistes. Ce qui effraie ces derniers, c'est l'éventualité, même imprécise, d'une intervention systématique du socialisme dans les affaires de l'État.

La stabilisation monétaire reste possible, même quand des ministres socialistes détiennent une fraction du gouvernement et même quand le gouvernement applique des mesures partielles d'inspiration socialiste. Elle devient impossible, dès que le socialisme exerce une influence dominante sur la conduite de l'État.

Nous ne croyons pas que la stabilisation légale du franc rencontrerait de graves difficultés d'ordre technique. Mais nous croyons qu'il est encore malaisé d'en établir les bases politiques, sans lesquelles elle croulerait d'un moment à l'autre. Puisse la « stabilité de fait » permettre au bon sens des partis d'y travailler!

LUCIEN ROMIER.

REVUE LITTÉRAIRE

LE TRAGIQUE ET LE COMIQUE DANS LA JEUNE LITTÉRATURE

Il y a toujours de la gaîté dans les romans de M. Pierre Benoit. Les histoires qu'il conte sont cependant souvent terribles. Mais il met un tel entrain à nous les dire, il sait si bien combiner un récit, il a tant de sûreté et de bonne humeur qu'il laisse au lecteur une impression de divertissement. Il a beau nous faire part d'aventures qui devraient nous inspirer de noires réflexions, son art est de nous les faire craindre et de nous les épargner. On ne se dit pas après l'avoir lu que l'univers est mal fait. On le trouve même assez curieux, parfois comique. M. Pierre Benoit s'amuse visiblement des jeux extraordinaires que forment ici-bas les passions humaines, les ambitions, les affaires d'État et les hasards. C'est une bonne philosophie pour un conteur.

Le dernier livre de M. Pierre Benoit, qui a pour titre *le Roi lépreux*, ne risque pas de diminuer sa réputation d'auteur fantaisiste et rieur (1). C'est, d'un bout à l'autre, une mystification très ordonnée. Le lecteur candide attendra le dernier chapitre pour s'apercevoir qu'il a été subtilement égaré, et il n'en tiendra pas rigueur à M. Pierre Benoit, qui met tant de franchise dans ses malices. L'espèce des lecteurs candides, d'ailleurs, devient rare et tend à disparaître. Le public en général se doutera, dès les premiers chapitres, que l'écri-

(1) Pierre Benoit : *le Roi lépreux* (Albin Michel); — François Mauriac : *Thérèse Desqueyroux* (Grasset); — F. de Bondy : *les Douces flèches* (Grasset); — J. Ramel-Cals : *la belle Captive* (Éditions de France); — Léon Lafage : *Boltier-Lampeigne* (Grasset); — J. Kessel : *Cœurs purs* (Nouvelle Revue française); — P. J. Jouve : *le Monde désert* (Nouvelle Revue française); — M. Constantin Weyer : *Cinq éclats de silex* (éditions Rieder).

vain joue à cache-cache avec lui : il sera charmé de sa propre perspicacité. Tout est arrangé pour que nous soyons trompés, mais tout est arrangé aussi pour que nous devinions que nous allons être trompés. M. Pierre Benoit connaît à fond son métier. Il use des sept cordes de sa lyre : au besoin, il ajoute quelques ficelles. C'est un prestidigitateur qui, au cours de l'opération, nous laisse voir avec gentillesse comment il va réussir son tour, et il le réussit avec une dextérité qui ne se dément jamais. En toute occasion, il a tant de cordialité joviale, qu'en vérité, on ne saurait lui en vouloir de rien.

Je ne vous dirai pas que *le Roi lépreux* est le roman le plus profond de M. Pierre Benoit. L'auteur de *Diadumène* a des éléments poétiques dans l'esprit; il montre sa puissance psychologique quand il parle de *Mlle de La Ferté;* il nous confie ses préoccupations politiques quand il raconte l'histoire de *la Châtelaine du Liban ;* il est historien et sociologue quand il étudie le sionisme dans *le Puits de Jacob*. On pourrait bien soutenir qu'il est archéologue à sa façon dans *le Roi lépreux*. Il vaut mieux dire que son dernier livre est un pur amusement. On écrit, disaient les Anciens, pour prouver, pour enseigner ou pour raconter. M. Pierre Benoit écrit délibérément pour raconter : c'est son plaisir et c'est le nôtre. Son succès tient pour une grande part à cet heureux parti pris. Il n'a pas cherché à être un auteur à considérations ; il nous débite son histoire, il la débite bien. Et si, par surcroît, son récit nous suggère quelque chose, s'il a un air de beauté, c'est tant mieux ; il ne semble jamais s'y être efforcé, ni même nous demander de nous en apercevoir.

Écoutez donc, sans chercher plus loin, le jeune et brillant Raphaël faire des confidences à son ami Gaspard qu'il vient de retrouver. La scène se passe dans une belle villa de Nice. Raphaël n'attend pas avant plusieurs heures sa femme, qui est à Monte Carlo avec une amie. Le moment est propice pour évoquer les souvenirs de jeunesse. Gaspard, honnête érudit et professeur, entend avec un peu d'effarement l'histoire de son camarade. Il avait laissé Raphaël au Quartier latin, pourvu d'une licence, fort amoureux d'une jeune fille de Lyon nommée Annette, très préoccupé à fléchir son futur et redoutable beau-père. Quelques années ont passé. La barbarie du futur beau-père a condamné Raphaël à l'exil. Il est allé diriger l'École d'Extrême-Orient, il a conservé les ruines d'Angkor, il a appris l'histoire de l'art grâce à une Américaine, Maxence, aussi jolie qu'érudite ; il a même fait la connaissance d'une prétendue princesse de Birmanie, Apsara, élevée à Montparnasse,

devenue danseuse cambodgienne, et occupée à conspirer pour retrouver le trône. Raphaël est naturellement chevaleresque : il ne peut refuser à Apsara de faire passer en contrebande des caisses mystérieuses, qu'elle dit pleines de munitions. Il use de ses pouvoirs officiels pour protéger ces convois suspects. Maxence, Apsara, les caisses, tout le quitte. Resté seul, il s'ennuierait bien, s'il n'était soudain obligé par une révocation opportune de s'en aller lui-même. Tout le monde se retrouve un peu plus tard à Marseille... Gaspard ébloui attend encore le mot de l'énigme, quand Raphaël annonce le retour de sa femme et de son amie : c'est Maxence et Apsara ; tous les trois sont marchands d'antiquités.

Mais Annette? Mais la princesse de Birmanie? Mais les caisses de munitions ? Illusions, fantaisies, songes d'un soir indo-chinois. Tout se mêle, et tout se relie par des rapports inattendus. Les récits de M. Pierre Benoit sont comme des rondes où des personnages bigarrés se donnent la main. L'Amour joue avec la Brocante, l'Archéologie avec la Contrebande, l'Administration avec l'étudiante de Montparnasse, et la Jeunesse fait des farces à tout le monde. Ce sont là les ironies du destin qui ravissent un romancier. Pour que M. Pierre Benoit fût tout à fait content, il fallait que le paisible Gaspard épousât Apsara et devînt à son tour marchand d'objets d'art à l'enseigne du Roi Lépreux, ce qui forme une conclusion heureuse et confortable.

On remarque chez M. Pierre Benoit une tendance à donner finalement une compensation à ceux de ses personnages, que le sort n'a pas très bien traités. Ce n'est pas, je le crains, pure bonté de sa part, les compensations étant généralement mitigées, et contestables. Dans *Micheline et l'Amour*, Lucien Huvelot, dont le personnage est dû à M. Pierre Benoit, épouse après une vie un peu sacrifiée une jeune femme du nom de Lespinasse, qui n'est pas de tout repos. Gaspard de même, après une existence laborieuse, épousera Apsara, et un magasin de la rue La Boétie. C'est le dévergondage de la vertu. Ces solutions où il y a à la fois un peu de folie, et un peu de profit, agréent à l'auteur quand elles sont adoptées par des personnages que l'on pouvait croire moyens, sagement réservés et même désintéressés. La complexité de la nature hmmaine invite à ces contradictions et à ces surprises : il y a sans doute chez M. Pierre Benoit un peintre clairvoyant, et un moraliste sans illusion.

Au mérite de son savoir-faire, M. Pierre Benoit joint celui de son originalité. Il est un de nos rares écrivains dont l'œuvre soit apparem-

ment dépourvue de tristesse. La gaîté est devenue exceptionnelle dans la littérature. Anatole France prétendait que le rire et les grâces légères avaient péri dans notre pays depuis la Révolution. C'est beaucoup dire : mais il est vrai qu'il n'y a plus beaucoup de goût pour le comique. Et tout en lisant M. Pierre Benoit, qui a de la complaisance pour la drôlerie, je me demandais pourquoi les écrivains de sa complexion sont aujourd'hui peu nombreux.

Il faut peut-être, pour se rire à l'aise de la nature humaine, une liberté d'esprit, un équilibre, une candeur et des certitudes que notre époque a perdus. Toutes les grandes doctrines philosophiques et religieuses ont été pessimistes, et c'est à l'ombre de ce pessimisme que sont nées non seulement les plus hautes morales, mais aussi les plus franches satires, et tout un gai savoir. Une conception admise de l'univers, de la société et de l'État, laisse à la fois toute latitude à ceux qui ont le goût de la méditation et à ceux qui ont le goût de la fantaisie. L'histoire montre que les époques de controverse éperdue, de prétendue hardiesse intellectuelle, et d'espérances en des temps meilleurs, n'ont pas été les plus réellement libres ni les plus éprises de comique. Le XVIIe siècle a été beaucoup plus audacieux, pour juger du fond des affaires humaines que le XVIIIe siècle. Ni Bossuet, ni La Rochefoucauld, ni Molière n'avaient d'illusions sur la nature humaine. Quelle aisance aussi à rappeler les vérités les plus difficiles dans les *Oraisons*, quel sans-gêne supérieur à peindre l'homme tel qu'il apparaît, dans les *Maximes*, quelle mâle gaîté dans les *Comédies* ! Ce siècle de discipline, de jansénisme et d'absolutisme fut aussi celui d'un réalisme magnifique, courageux et perspicace. Nous avons désormais trop de soucis. Nous avons surtout trop de doutes. Dans le désarroi des sociétés politiques et des individus, les hommes renoncent à se moquer d'eux-mêmes, car s'ils n'attachaient pas une importance excessive à ce qu'ils sont, que leur resterait-il ?

Ce qui a diminué dans notre littérature, c'est ce qu'on pourrait nommer le sens de la destinée. Il est le résultat d'une longue culture, ou d'anciennes traditions morales. On le retrouve souvent dans la littérature anglo-saxonne, fortement pénétrée encore de puritanisme. On le retrouve chez les poètes qui maintiennent et transmettent rassemblées dans les rythmes le souvenir d'antiques sagesses. Mais on le cherche en vain dans beaucoup de livres récents, qui manifestent un individualisme forcené, une orgueilleuse raison, un sens propre intraitable. Quand les hommes se croient profondément la mesure de toutes choses, ils commencent par en éprouver une stupé-

fiante fierté, et ils finissent par une mélancolie pathétique. Entre les deux, il n'y a pas de place pour la gaîté, ni pour le goût du comique.

Lorsque M. Pierre Benoit sera très vieux et qu'il écrira ses *Mémoires*, il nous dira quelle est sa philosophie, et par quelle grâce il a gardé, dans une époque raisonneuse et pédante, le secret de ne pas s'en faire accroire. J'imagine qu'ayant étudié dans sa jeunesse, et ayant ensuite voyagé, il s'est aperçu que les annales du genre humain étaient remplies d'histoires extraordinaires, d'ailleurs toujours les mêmes. C'est une grande prétention que de vouloir vivre des temps exceptionnels. La connaissance du passé rend modeste et, en outre, elle est rassurante. Les livres prouvent que tous les peuples ont passé par d'effroyables épreuves et, qu'en somme, la maladie et la mort, la faim et l'amour composent à peu près seuls toutes les aventures. La faculté d'en prendre conscience ne serait pas un bienfait, si elle ne permettait de transformer les réflexions en rêveries, qui forment les poèmes, ou en fantaisies, dont se composent les comédies. M. Pierre Benoit, qu'il en ait ou non conscience, est tout à fait dans les traditions de nos conteurs. Il aurait écrit, il y a plusieurs siècles, des fabliaux ; ensuite, il aurait composé des romans de cape et d'épée ; de nos jours, il nous dit des aventures qui se passent aux quatre coins du monde, et qui sont arrangées à la manière d'un romancier français.

A ces commentaires historiques il faut ajouter une remarque toute personnelle à l'auteur, et pour laquelle il n'est pas d'explication. M. Pierre Benoit est né avec un caractère enjoué : aussi la nature le dispose. Nous ne manquons pas d'ironistes, ni d'écrivains pleins d'humour : mais ils sont trop sensibles pour ne connaître ou pour n'exprimer que l'amusement. M. Henri Duvernois a écrit un grand nombre de contes charmants, où il y a un sens comique des situations, une caricature légère des mœurs, un mélange de tendresse et de blague qui donne à ses livres un ton très personnel. Mais si on y réfléchit, beaucoup de ses récits sont déchirants. M. André Birabaud, qui est le cadet de M. Duvernois, et qui est bien de son école, a aussi des idées fort divertissantes, et il a composé de brèves histoires, dans une langue un peu facile, pénétrantes souvent et faites pour nous divertir. Mais, comme M. Henri Duvernois, il a une mélancolie qui est toute proche de son rire. Même chez un auteur très maître de son art, et qui ne laissait paraître de ses émotions que ce qu'il voulait, comme ce regretté et exquis Louis Codet, dont on vient de réimprimer *César Capéran*, une sensibilité limpide passe à travers tout le récit, et l'esprit est la parure d'une sorte de poésie dis-

crète. M. Pierre Benoit, lui, ne nous confie rien de ses impressions.

C'est ce qui donne à ses récits, même dramatiques, quelque chose de rassurant et de solide. Chez lui, l'ardeur, la véhémence spontanée, la puissance de vie emporte tout. Raisonneur et voluptueux, il n'est aucunement sentimental. Les pires aventures de ses livres éveillent chez le lecteur plus de curiosité que d'émoi et provoquent plus d'intérêt intellectuel que de battements de cœur. Il y a on ne sait quoi de mirifique dans ses personnages. Ils n'ont pas d'embarras qui angoissent; ils ne paraissent avoir aucun ennui matériel; ils trouveraient des bureaux de banque jusque dans le désert; ils ont des désespoirs qui les laissent d'aplomb et résolus; ils sont beaux joueurs; ils savent perdre et payer. Leur société n'a rien de déprimant : nettement définis, ils représentent chacun un exemplaire d'humanité et s'acceptent tels qu'ils sont.

On ne retrouve cette sérénité authentique chez presque personne. Quand un ironiste, comme M. de Bondy, nous peint avec beaucoup de talent dans *les Douces Flèches* les ridicules mondains et des complications de tendresse un peu amères, il y a chez lui à la fois l'amusement d'un homme qui a beaucoup d'esprit et la réaction naturelle à un moraliste qui sait la bizarrerie de ce qu'il raconte. Quand un historien vigoureux, comme M. Jacques Bainville, écrit dans *Jaco et Lori* un conte philosophique, il est tout animé d'une ardeur satirique, et il souffre plus qu'il ne rit des erreurs commises par tant d'hommes qui auraient pu être bienfaisants à son pays. Peut-être est-ce chez un essayiste comme M. André Maurois, que l'humour demeure le plus proche du pur divertissement intellectuel, et encore convient-il d'ajouter que M. André Maurois a une culture anglaise très profonde.

De ces trois formes de jeux de l'intelligence, ironie, satire, humour, c'est la satire qui est la plus conforme à nos traditions, et c'est celle qu'on reconnaît dans un certain nombre de livres récemment parus. Elle est légère, enjouée et moqueuse, dans le *Radjah de Mazulipatam* où M. Francis de Miomandre nous conte l'histoire d'un jeune oriental si bien installé à Montmartre qu'il oublie le trône, et que les délégations envoyées pour le ramener finissent par lui tenir compagnie. Elle est plus caricaturale, dans le *Bottier-Lampeigne* de M. Léon Lafage où l'auteur peint un politicien occupé à se débattre parmi les électeurs, les fonctionnaires et les artistes, et pour qui tout finit par des discours. Elle est à peine indiquée, et tempérée par une

humaine tendresse, dans les tableaux de province si finement dessinés qu'a réunis Mme J. Ramel-Cals sous le titre de *Petites villes*, et dans cette fantaisie romanesque du même auteur, à la fois impitoyable et indulgente, qui a pour titre *la Belle Captive*. L'humour paraît encore ici et là, et convient à notre époque parce que le sentiment y tient autant de place que le comique. Mais l'ironie, sous toutes ses formes, depuis la plus souriante jusqu'à la plus ample et jusqu'au sarcasme, est devenue aussi rare que le comique. C'était une tournure d'esprit jadis fréquente chez des écrivains français, de tradition catholique et aristocratique. On lit dans le récent ouvrage de M. Louis Bertrand que sainte Thérèse avait le sens de l'ironie, qui est exceptionnel chez les femmes. Les lyriques en sont absolument dépourvus, et il faut qu'il en soit ainsi pour qu'ils supportent les lieux communs dans la splendeur du verbe. Les hommes d'action et les conquérants ne le sont pas moins. Les prophètes de même. Mais on a vu des rois, de grands ministres et des princes de l'Église n'en pas manquer, parce qu'elle était chez eux une forme de la connaissance, laquelle suppose que l'esprit, prenant la dimension exacte des êtres et des choses, évite les regrets trop amers comme les vives espérances. C'est pourquoi, je pense, elle est pour le moment en exil, et depuis Marcel Proust qui la pratique avec délices, elle est, sauf quelques exceptions, absente de la littérature la plus récente.

* * *

Nos richesses sont de l'ordre pathétique. En tête de son dernier livre, M. François Mauriac a inscrit ces mots de Baudelaire : « Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles ! O créateur ! peut-il exister des monstres aux yeux de celui-ci seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils se sont faits, et comment ils auraient pu ne pas se faire. » Ainsi, dès le seuil, le lecteur est averti qu'il entre dans une sombre histoire. Pour nous mieux aguerrir, M. François Mauriac a composé une petite préface où il nous peint son héroïne comme une créature odieuse, un cœur enfoui et tout mêlé à un corps de boue.

J'ai le regret de dire que M. François Mauriac n'exagère pas : Thérèse Desqueyroux est en effet un monstre, et un monstre particulièrement triste, parce qu'à aucun moment elle ne donne l'impression de le faire exprès. Elle a imaginé de se débarrasser de son mari en lui donnant du poison. Comment cette idée lui est venue, comment elle s'impose peu à peu à son esprit, comment elle devient acte, c'est ce que le livre apprend avec une sûreté sèche d'analyse et une

force dépouillée. Découvert à temps, le crime de Thérèse n'aura pas de suite. La famille intervient pour empêcher un scandale, et obtient un non-lieu. Après quoi, elle s'occupe elle-même avec férocité de la punition de Thérèse, qui est d'abord séquestrée et qui finit par se séparer de son mari. On cherche en vain pourquoi elle a voulu le tuer, pourquoi elle continue de vivre avec lui. On s'explique mieux qu'elle le quitte, non sans se demander pourquoi elle ne l'a pas fait plus tôt.

Ce livre a la qualité, la densité de tout ce que fait M. François Mauriac. Il a de l'accent. Il est peut-être plus sobre, plus sec que ses précédents ouvrages, qui avaient, en même temps que de la puissance, une sorte de sève abondante. Le sujet exigeait ce raccourci et cette nudité. Et c'est exactement ce qu'on pourrait lui reprocher. Thérèse manque singulièrement d'âme. Elle est mauvaise, mais ce n'est pas une passionnée. Elle a plutôt une idée fixe qu'une volonté. C'est un cas psychologique assez simple, et en somme qui relève de la pathologie. Le mari est si ennuyeux, et l'entourage si mesquin, que Thérèse pouvait avoir le légitime désir de s'éloigner. Ce n'était pas une raison pour recourir à l'arsenic, qui complique dangereusement les rapports de famille. Aussi n'y recourt-elle que parce qu'elle est née empoisonneuse. L'auteur a mis tout son art à nous expliquer la puissance attractive d'une idée criminelle chez un être humain instable, tourmenté, presque candide, possédé.

M. François Mauriac semble être parti d'une idée dramatique qu'il n'a pas suivie jusqu'au bout. C'était un terrible roman que de montrer une femme à qui la seule présence d'autres êtres est intolérable. C'était un sujet d'autant plus sombre que ces autres êtres sont, non pas agressifs, volontairement nuisibles, mais irrémédiablement médiocres, et hostiles à l'existence d'une créature faite autrement qu'eux. Il semble bien que c'est à quoi M. François Mauriac a pensé dans la première partie du livre qui est la plus remarquable. Thérèse, hors du Palais de justice, mêlée de nouveau à la vie dont elle a voulu s'évader, retrouvant celui qu'elle a voulu supprimer plutôt que de le supporter, cherchant à se comprendre et à se justifier, tout cela formait un début très vivant et très émouvant. A la fin, il y a une page profonde où, avant de quitter son mari, Thérèse essaie de lui dire pourquoi elle a agi, et il ne le croit pas, tant les raisons qu'elle donne paraissent disproportionnées avec l'acte. Mais entre ces deux scènes capitales, Thérèse ne semble pas vivre : elle a l'air dominé par une force étrangère, et plus malade que coupable moralement.

Sa maladie sans doute est pitoyable, mais spéciale et sa faute, conçue, méditée, voulue, aurait été plus dramatique. Au fond, M. François Mauriac a créé une Thérèse redoutable certes, mais soumise à l'inspiration du mal plutôt que criminelle.

De là la couleur un peu particulière du livre, le plan inaccoutumé où vivent les personnages. M. Desqueyroux lui-même, cause et victime de cette pénible aventure, se montre en face des événements d'une incompréhension totale. La femme agit, sans que nous nous rendions compte de ses pensées. Les phénomènes dont nous suivons le récit ont le même caractère qu'une maladie, un orage ou un incendie. Dans sa préface, M. François Mauriac dit qu'il a souhaité que la douleur ramenât Thérèse à Dieu et qu'elle fût digne du nom de Sainte-Locuste. « Mais, ajoute-t-il, plusieurs qui croient à la chute et au rachat de nos âmes tourmentées eussent crié au sacrilège. » Il me paraît qu'une fois créée, telle qu'il l'avait imaginée, Thérèse avait peu de chance de revenir à Dieu par la souffrance. Elle n'a pas l'air de souffrir beaucoup, du moins de son crime. Elle n'a pas l'air d'avoir une vie intérieure qui puisse la conduire à la conscience de ce qu'elle a fait et au repentir. M. François Mauriac aurait été obligé de nous la montrer soudain transformée, une autre, une autre qu'elle n'est pas, qu'elle ne peut pas devenir. Ce sera peut-être le sujet d'un roman qui fera la suite de *Thérèse Desqueyroux*.

Quoi qu'écrive M. François Mauriac, il a de la vigueur et de l'âpreté. Des livres, comme *le Baiser au Lépreux* ou comme *le Désert de l'Amour* étaient beaucoup plus vastes et beaucoup plus riches que *Thérèse Desqueyroux*. On discerne à peu près comment il a été amené à restreindre son sujet. M. François Mauriac est d'une génération où l'on s'occupe beaucoup des problèmes physiologiques, et où les théories freudiennes ont exercé quelque ravage. Les antiques problèmes de la chair, la notion traditionnelle du péché et du mal ont paru à beaucoup de jeunes écrivains un peu renouvelés par les considérations scientifiques. Il n'est pas sûr qu'ils aient raison. Aucun problème assurément n'est interdit au romancier. Mais il reste cependant que la littérature a pour objet l'étude de l'esprit humain, et que tout le pathétique d'une œuvre tient à ce qui passe dans le cœur des personnages. La tragédie classique a un monstre illustre, Néron; il ne retient notre attention que par les mouvements de son âme, si l'on peut dire. Par sa formation personnelle, par ses traditions, par ses croyances, par ce qu'il a y en lui d'inquiet et de véhément, M. François Mauriac a tout ce qu'il faut pour écrire des drames

psychologiques puissants et il en a écrit : *Thérèse Desqueyroux* a quelque chose d'une étude clinique, curieuse d'ailleurs, qui nous laisse un peu incertains de ce que nous devons penser, sauf sur les malédictions qui peuvent frapper les enfants d'Adam.

M. J. Kessel, qui a peint lui aussi des êtres aussi étranges que *Thérèse Desqueyroux*, a trouvé, pour les nommer, des mots inattendus qui servent de titre à son dernier volume. Ils les appelle *Cœurs purs*. Qu'on ne se récrie pas sans entendre l'auteur. Il s'explique, et même il s'explique fort bien. « Un instinct, écrit M. Kessel, s'il est net de tout alliage, a toujours quelque chose de fort, de vierge, qui force l'admiration. Il a en lui cette pureté des animaux et des plantes que ne peuvent acquérir nos sentiments les plus raffinés. » Suivent trois nouvelles, fort dramatiques et bien écrites : l'une nous montre Mary de Cork engageant son fils dans un parricide, l'autre a pour héros un égorgeur, la troisième nous peint un déclassé douteux : cœurs purs.

Outre leur mérite artistique, ces nouvelles de M. Kessel ont pour celui qui étudie les tendances de la littérature contemporaine un intérêt particulier. Elles nous permettent de voir, par un exemple fort remarquable, l'aspect particulier du tragique d'aujourd'hui. Comme M. François Mauriac, M. Kessel présente des êtres absolument instinctifs, agissant par impulsion, violents, neufs, et qui n'interposent entre leurs actes et leur élan aucune notion morale. L'influence des écrivains slaves est ici très sensible. On en trouverait une preuve supplémentaire dans le curieux livre de M. Pierre Jean Jouve, *le Monde désert*, qui n'est pas le meilleur de l'auteur, mais où éclatent les désaccords qui constituent les caractères. Le tragique des livres récents vient presque tout entier des surprises que les personnages éprouvent sur eux-mêmes et de l'instabilité de leur caractère. Chacun se considère comme un monde inconnu à son propre esprit, un monde agité par des forces élémentaires et puissantes, dont on peut tout attendre, le meilleur et le pire. Chacun est le témoin stupéfait, parfois douloureux, souvent affolé du déroulement de son être. Tout peut arriver, surtout l'imprévu ; la personnalité n'a plus d'armature ; l'existence n'a plus d'unité. Dans un petit livre intitulé *la Suite dans les Idées*, M. Drieu la Rochelle nous a donné une description hardie de ces dispositions.

Les souvenirs de la guerre, le spectacle des bouleversements accomplis dans le monde, expliquent l'état d'esprit des nouveaux venus. Ils ont constaté que la civilisation était un mince vernis

appliqué sur la barbarie essentielle de l'univers et qu'il suffisait de quelques occasions pour que l'animalité reparût. De là une attention très vive pour toutes les manifestations de l'instinct, les notations de tout ce qui peut passer dans une tête humaine, l'analyse de mouvements de sensibilité violents, souvent contradictoires. A cette étude d'histoire naturelle pas de conclusion : c'est une description. Par là les jeunes écrivains se placent à un point de vue tout à fait différent de leurs aînés. Ils rejoignent des dispositions qui se trouvaient jadis chez les romantiques et chez les naturalistes. Les premiers avaient une admiration emphatique pour « la force qui va » ; les seconds étaient penchés sur ce que Zola a nommé la bête humaine. Mais en général, dans la période qui s'est écoulée entre les deux guerres, et plus particulièrement entre 1889 et 1914, la littérature s'est occupée d'étudier, avec les lois de l'esprit, les disciplines traditionnelles, le perfectionnement de la société. Toute l'œuvre de M. Paul Bourget depuis *le Disciple* est remplie par l'analyse des passions de l'individu, et même des passions exceptionnelles, si l'on songe que le titre donné à un de ses recueils est *Anomalies*. Mais tout l'effort de sa pensée est de montrer en quoi consistent les égarements et de ramener à la connaisance des règles qui dirigent la vie morale. Le livre émouvant qu'il vient de faire paraître est intitulé *Nos actes nous suivent*, et c'est là toute une doctrine. On ne trouve rien d'analogue dans les romans les plus dramatiques des jeunes.

*
* *

Il y a probablement eu une contradiction trop violente entre les idées qui étaient l'héritage du XIXe siècle et les événements qui ont marqué le début du XXe : la jeune génération en est restée déconcertée. Même pour ceux qui n'acceptaient pas les conclusions, qui avaient des doutes ou qui élevaient des objections, la philosophie générale régnante en France avait malgré tout donné certaines habitudes d'esprit. Il était entendu que nous entrions dans l'ère de la raison souveraine : la croyance au progrès flottait dans l'air; la nature humaine passait pour bonne; l'amélioration de l'univers n'était qu'une affaire de temps; la royauté de l'homme sur la terre était assurée par la science, et le développement des démocraties promettait aux peuples une existence peut-être dépourvue d'idéal, mais confortable. Les événements ont tout remis en question.

Cette incertitude, touchant les lois de l'esprit et de la vie, la conception du monde et la notion même des sociétés et des civilisa-

tions, a détourné de la gaieté et du comique. Et c'est elle aussi qui a donné aux idées dramatiques leur nuance moderne. Le tragique en tous temps et dans toutes les littératures est lié au sentiment de la fatalité, et c'est ce que l'on constaterait facilement d'Eschyle et de Sophocle jusqu'à Racine. Fatalité venue des dieux, fatalité venue des passions humaines, fatalité qui oppose les désirs et les devoirs, les individus et l'intérêt collectif, mais qui toujours implique des volontés et des consciences, l'idée du bien et du mal, la conception d'une vie supérieure de l'âme. Celle qui domine les personnages des livres récents est brutale, incohérente, et souvent insensée. Elle n'a pas de rythme. Elle est comme ces forces obscures, que les mythologies faisaient naître antérieurement aux lois : de là sa triste grandeur, et la qualité originale du pathétique qu'elle provoque.

Partie de cette confusion, il est inévitable que la littérature découvre de nouveau les vérités d'expérience qui, en d'autres temps, ont été admises et ont servi de fond substantiel à tout essai de règle. En lisant le recueil de M. Constantin Weyer, intitulé *Cinq éclats de silex*, on s'aperçoit que l'étude de la nature et des hommes ramène peu à peu à des constatations essentielles. L'auteur raconte avec beaucoup de vivacité et de force quelques histoires du Canada, quelques spectacles vus dans les forêts. C'est un petit livre vigoureux et coloré, c'est aussi un petit livre plein de philosophie, où l'auteur, oubliant tout ce que la vie ordinaire a d'artificiel, s'efforce de voir les choses telles qu'elles sont. Docile aux enseignements de la nuit canadienne, il écrit après avoir constaté la mâle dureté des conseils qu'elle prodigue : « Et pourtant elle me sauva de l'anarchie, parce que je me sens tout petit, au milieu d'une nature égoïste, féroce, et forte d'un million de forces et que je vois bien que l'homme, avec si peu d'armes naturelles, a besoin de l'homme. Par un détour inattendu, c'est encore vers une discipline que me ramène l'ivresse d'être libre ». Ainsi les arbres, les plantes, les bêtes et les astres conduisent le voyageur à cette humaine sagesse, que les écrivains, reflétant leur époque, perdent et retrouvent tout le long des siècles.

André Chaumeix.

REVUE DRAMATIQUE

GYMNASE. — *Le Venin*, pièce en trois actes de M. H. Bernstein

Le Venin fait partie de la série inaugurée par *la Galerie des Glaces* et continuée par *Félix*. C'est la nouvelle manière de l'auteur. M. Bernstein, qui a des dons de dramaturge vigoureux, nous avait donné naguère de grosses machines fortement charpentées, où s'agitaient en des gestes violents des personnages d'un dessin sommaire et vus par le dehors. Ce n'était pas de qualité très relevée, cela ressemblait à des mélodrames sans bonne humeur, mais on ne s'ennuyait pas. Il a changé de méthode. Les bonshommes qu'il met en scène sont sensiblement les mêmes qu'autrefois ; seulement, l'envie lui est venue de nous montrer ce que renferment leurs âmes, si j'ose m'exprimer ainsi. Ce n'est pas très joli. « Le dehors te fait peur : si tu voyais dedans ! » Nous allons voir ce qu'il y a au dedans d'un romancier à la mode.

Le matin, dans une villa des environs de Pau. Gabriel Pécaud est nerveux : il attend une lettre, un télégramme, une réponse à ses télégrammes et à ses lettres, s'impatiente, gourmande les domestiques, accuse le jardinier, vitupère le facteur, rejette le plateau de son petit déjeuner, et casse un cendrier. Sa femme, Gisèle, assiste, en témoin désolé, à cet accès de nervosité, dont elle sait trop bien la cause. Elle est au courant de la liaison de son mari avec une dame Massart, divorcée et divorcée à cause de lui, qui, depuis quatre ans, est sa maîtresse. A cette liaison orageuse et devenue intolérable, les deux amants ont résolu de mettre un terme par la séparation. Il s'est enfui à Pau, tandis qu'elle se réfugiait à Saint-Moritz (Engadine). A peine a-t-il été loin d'elle, il a été pris d'une envie

folle de la revoir. Il est arrivé à ce paroxysme du désir qui devient un impérieux besoin. Tour à tour, il la supplie ou il lui ordonne, il lui enjoint ou il l'adjure de revenir; les dépêches succèdent aux dépêches : le télégraphe est débordé et la maison est devenue un enfer. Tant et si bien que, pour en finir, l'épouse lassée et résignée donne à son mari le conseil d'aller rejoindre sa maîtresse. Gabriel proteste qu'il n'en fera rien... et se hâte de boucler sa valise. Il n'aura, d'ailleurs, pas à pousser plus loin que Paris, où Françoise Massart, cédant à ses instances, s'est décidée à rentrer.

Nous n'avons jusqu'ici qu'un premier crayon de Gabriel Pécaud. On nous dit qu'il a un beau talent d'écrivain : cela se peut : nous n'avons pas lu ses livres ; nous ne voyons que l'homme, et ce que nous voyons en lui, c'est le type, combien de fois remis à la scène, de l'homme de plaisir, au tempérament exigeant, dominé par ses sens, capricieux, violent et surtout monstrueusement égoïste. Il prétend aimer sa malheureuse femme, et il l'aime en effet, à sa manière qui comporte de la tromper sans scrupule et de la bafouer sans vergogne. Au second acte, nous ferons plus ample connaissance avec le personnage ; et ce second acte sera toute la pièce.

Il pourrait s'intituler : dialogue entre deux coucheries. Mollement étendu sur le divan de la réconciliation, Gabriel Pécaud, l'estomac creusé, boit et mange. Tout en mangeant et buvant, il questionne Françoise sur le séjour en Engadine. On a dû la courtiser, la serrer de près. Qui était là? Qui voyait-elle? Qui entrait dans sa chambre? Françoise, gamine, en manière de gentillesse, lui jette à la figure le mot qu'on prête à Cambronne et que ce guerrier désavouait énergiquement. Lui, de plus belle, continue, pousse l'interrogatoire, questionne, questionne, à la manière dont on torture : des noms, des détails, des précisions, l'entière confession ! C'est l'idée fixe, la hantise, l'obsession. Cet Argentin ? ce jeune Anglais ? et l'excursion à la Maloja ? Que s'est-il passé sur la Maloja ? Qu'elle avoue, si même il n'y a rien à avouer, mais qu'elle avoue donc ! Et des injures et des menaces. La voix s'irrite, le ton s'exaspère, la fièvre monte : c'est l'accès... Nous, cependant, devant cette insistance harcelante et lancinante, dans l'énervement de ce dialogue saccadé et haletant, nous éprouvons le malaise très spécial que cause le voisinage de la démence. Car nous n'en pouvons plus douter : nous avons affaire à un fou.

Un fou dangereux... Françoise ayant quitté la chambre, il la suit, et nous la voyons revenir gémissant et se tamponnant l'œil avec son

mouchoir... Jusqu'ici, dans le théâtre de M. Bernstein, les hommes se battaient entre eux : maintenant, ils battent les femmes... Soulagé par la petite vivacité qui vient de lui détendre les nerfs, l'irrésistible séducteur se refait aimable et gentil. Et les amants se reprennent.

Quand enfin se termine cet acte interminable, on respire! Enfin, on échappe à l'obsédant cauchemar ! On vient de sentir passer un vent de délire, peser sur soi la tyrannie des pires servitudes de la chair. On a vu s'étaler au jour cru de la scène ce qui se cache de plus trouble aux régions obscures de l'instinct, affleurer l'affreux relent qui monte des bas-fonds de la sensualité masculine.

La pièce, à vrai dire, est finie. Un troisième et dernier acte nous ramène dans la villa béarnaise. Gabriel Pécaud, revenu au bercail, est de très bonne humeur. Gisèle lui fait bon visage, et il est délivré de Françoise, laquelle s'est remariée avec son mari. Tout lui réussit. Il y a du soleil et du plaisir dans l'air. Rien n'est charmant comme les débuts d'une aventure, et notre Don Juan est au début d'une liaison nouvelle. Il flirte avec une aimable jeune femme, Hèlène de Clerjol, que Gisèle a invitée, non sans un secret dessein. Tel est en effet l'expédient auquel, en désespoir de cause, elle s'est arrêtée afin d'assurer la paix du ménage : c'est d'accepter la situation et, pendant les absences de son volage époux, de garder la maison et de filer la laine. Elle attend une maternité prochaine et l'espère suivie de plusieurs autres : cela l'occupera, pendant que Gabriel volera vers de nouvelles amours, qu'au besoin elle lui facilitera. Elle fera des enfants, il fera la fête. Il a choisi la meilleure part et elle ne lui sera pas retirée.

C'est ce que lui clame, de façon un peu inattendue, un personnage à qui nous n'avions jusqu'ici prêté nulle attention, une manière de secrétaire, qui tout à coup se révèle en vomissant contre son patron et ami un torrent d'invectives haineuses. Sous ses dehors effacés et placides, Olivier de Burtangis remâchait sa rancune de raté et son envie : la poche à fiel vient de crever. Cet incident fournit à Pécaud l'occasion de s'expliquer sur la façon dont il envisage le train du monde. Il fait de l'humanité deux parts : les uns, les malchanceux, à qui tout est refusé, jusqu'aux miettes du festin, et les autres. Pour ces autres, dont il est, toutes les jouissances, et aussi toutes les tortures, celles qu'ils infligent à autrui et celles qu'ils s'infligent à eux-mêmes. Elles aussi, ces tortures sont un privilège, réservé aux élus de la passion, et sans quoi on ne peut faire

de bonne littérature. Car, pour bien travailler, il faut se mal conduire. Ainsi, jadis, en ont décidé les romantiques.

Parmi les personnages du *Venin*, un seul, Gisèle, par sa souffrance, appelle notre sympathie et pourrait, par sa résignation, nous intéresser. Mais telle est l'atmosphère de ce théâtre : pour peu qu'un sentiment pur s'y égare, aussitôt il s'y gâte. A veiller sur les divertissements de son mari, accueillir et renseigner ses maîtresses, ce n'est pas assez de dire que cette complaisante épouse exagère. La résignation a une limite, la dignité. Il y a tout de même des métiers qu'une honnête femme ne fait pas.

La manière actuelle de M. Bernstein est au théâtre, ce que fut naguère au roman le naturalisme d'Émile Zola. Comme dans ces romans, aujourd'hui si oubliés, dont la presse d'alors fit si grand bruit, mêmes partis pris et même formule d'art. La même psychologie rudimentaire qui ramène le sentiment à l'instinct, à la sensualité qui rend le mâle méchant et le pousse à frapper. Des malades, des déséquilibrés, des maniaques. Une rancœur, un dégoût de soi-même et des autres. Et, — ce qui achève l'analogie avec ce genre de littérature brutale, épaisse et bornée, — de toute cette pièce monotone, sans répit et sans air, une impression se dégage, qui, par-dessus toutes les autres, domine et s'impose de tout son poids, celle d'un lourd ennui.

M. Boyer joue aussi bien que possible le rôle si extraordinairement désobligeant de Gabriel Pécaud. M. Marcel André, à qui est confiée la tâche pareillement ingrate de personnifier le secrétaire envieux, s'en tire à son honneur. Mme Yvonne de Bray a trouvé, pour traduire le martyre de Françoise, des accents douloureux. Mme Yolande Laffon est une Hélène des plus gracieuses. Mais le grand succès est allé à Mlle Gaby Morlay. Elle est une exquise Gisèle : elle met dans le rôle une émotion contenue, une justesse et une délicatesse d'accent qui nous ont ravis, et dans son jeu une sobriété qui est le dernier mot de l'art.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Depuis l'entrée de l'Allemagne dans la Société des nations, les sessions du Conseil ne sont plus guère occupées que des revendications du Reich et de ses offensives contre les traités de paix. Les bolchévistes de Russie reprochaient naguère à la Société des nations d'être une institution britannique; on croirait aujourd'hui, à regarder son ordre du jour, qu'elle n'a d'autre objet que les affaires allemandes. Il est très naturel que, cette fois, à son tour, le premier délégué germanique, M. Stresemann, occupât le fauteuil de la présidence; ce qui l'est moins c'est qu'il se soit, sans soulever aucune protestation, servi de la langue allemande. Pourquoi, à une prochaine session, le Président ne parlerait-il pas japonais? Il est paradoxal que, cherchant à acclimater, autour de la Société des nations, un esprit international, on commence par en faire une tour de Babel et par aggraver, loin de l'atténuer par l'usage de une ou deux langues « véhiculaires », le particularisme linguistique. On parle d'internationalisme. Jamais les nationalismes n'ont été plus nombreux, plus exclusifs, plus jaloux.

Les difficultés que le Conseil avait, cette fois, à trancher ont été, dans « l'atmosphère ouatée » de Genève, résolues sans heurts ni fracas par des compromis honorables; il en arrive ainsi chaque fois que la France et l'Angleterre se sont préalablement mises d'accord. On eut l'impression que la mobilisation des ministres des Affaires étrangères attirés à Genève par la session du Conseil était hors de proportion avec l'importance des problèmes à résoudre. Telles étaient les deux questions intéressant la Sarre et celle des écoles allemandes en Silésie polonaise. M. Stresemann, en présence de l'entente de sir Austen Chamberlain, de M. Scialoja, de M. Briand et de M. Vandervelde, eut le bon goût de ne pas écouter les injonctions des nationalistes et de ne pas se laisser imposer une solution

raisonnable et juste par un vote de majorité. Comme l'écrit M. J. Seydoux, dans le journal *Pax* dont il est devenu le directeur politique, « il a su éviter de tomber dans un piège qui lui eût peut-être fait trouver grâce devant les nationalistes, mais qui eût compromis sa situation internationale ».

De quoi s'agissait-il? D'abord d'une question de personnes. La Commission de gouvernement a été réélue pour un an sans changement. Le président, M. Stephens, a consenti à conserver ses fonctions; si, dans quelques mois, sa santé l'oblige à les abandonner, il sera remplacé sans doute par un autre Canadien proposé par le gouvernement britannique. Le second litige était plus délicat. Le gouvernement français ayant consenti à retirer du territoire de la Sarre les troupes qui y stationnent depuis 1919, il s'agissait « d'assurer, en toutes circonstances, la liberté des transports et du transit sur les voies ferrées du territoire », c'est-à-dire d'assurer la sécurité et les transports des armées alliées sur le Rhin. La Commission de gouvernement avait d'abord, en mai 1926, par 3 voix contre 2, évalué à deux bataillons les effectifs nécessaires; le 8 février dernier, elle réduisait, à l'unanimité moins une abstention, sa demande à 800 hommes, sous la réserve que, en cas de grève ou de menace quelconque, la Commission de réseau aurait la faculté de faire appel à deux bataillons français stationnés en Lorraine. Ces 800 hommes, composés de soldats alliés, en majorité français, porteraient un insigne distinctif spécial. Le gouvernement de Berlin soutenait que, aux termes du traité de Versailles, la Sarre devait être entièrement évacuée ; il n'admettait que la présence d'une force internationale, — et non interalliée, — de quelques centaines d'hommes. La question est venue devant le Conseil sans que les gouvernements aient essayé de concilier préalablement les deux thèses nettement opposées. Le 12 mars, après un long débat, M. Stresemann cédait peu à peu du terrain et, finalement, abandonnait ses positions, en masquant sa retraite par trois réserves de forme que lui accordait la courtoisie de ses collègues ; il se ralliait à l'opinion du Conseil pour voter à l'unanimité les conclusions du rapport de M. Scialoja comportant l'adoption des propositions de la Commission de gouvernement.

Cette passe d'armes a montré, d'une part, l'esprit politique de M. Stresemann, de l'autre, la force des puissances alliées lorsqu'elles maintiennent et concertent leur solidarité. L'issue a soulevé les critiques de la presse radicale anglaise et les colères de la presse nationaliste extrémiste allemande, signe certain qu'elle est équitable et

raisonnable. Les singulières illusions d'une partie de la presse libérale allemande, qui espérait rapporter de Genève toutes les satisfactions qu'elle ambitionne, c'est-à-dire la destruction du traité, se révèlent par des articles pleins d'amertume; elle croit apercevoir un recul dans la politique de rapprochement entre la France et l'Allemagne et s'écrie : « Adieu, Thoiry ! » Elle accuse, non sans quelque raison, de ses déboires, la présence des nationalistes dans le gouvernement et les campagnes indiscrètes et outrancières des journaux, A la session de juin, les Allemands nous annoncent qu'ils poseront la question de l'évacuation de la Rhénanie, en invoquant l'article 231 du traité; mais, jusque-là, il faudra éviter toute intempestive campagne de presse qui « ne pourrait qu'alerter et rallier les forces françaises adverses... Au cours des mois à venir, la meilleure façon de préparer le problème de l'évacuation rhénane consistera non pas à prononcer des paroles vides de sens, mais à pratiquer une politique saine et consciente de ses responsabilités : exécuter loyalement nos derniers engagements en matière de désarmement; essayer loyalement d'améliorer les rapports germano-polonais; enseigner aux nationaux-allemands les devoirs qui incombent à un parti de gouvernement. » C'est la *Gazette de Francfort* qui prend soin de nous avertir ainsi des fins intéressées de la loyauté qu'elle nous promet. Serons-nous, cette fois, bons entendeurs ?

Les travaux du Conseil terminés, s'est ouverte, le 21 mars, une session de la commission chargée par la Société des nations de préparer la future conférence pour la limitation et la réduction des armements, sous la présidence de M. le jonkheer Loudon, le très distingué ministre des Pays-Bas à Paris. S'il est un sujet délicat, scabreux et qui exige une parfaite entente entre Londres et Paris, c'est bien celui-là; il s'agit de ne pas décevoir l'opinion publique en n'aboutissant à aucun résultat et, surtout, de ne pas réduire imprudemment les forces des nations d'ordre et de paix en laissant le champ libre aux puissances de destruction et de ruine. Après les sérieux travaux des experts militaires et les débats de la commission consultative, on s'imaginait que l'accord de principe était obtenu et que l'Angleterre, puissance insulaire, admettait en matière d'armements terrestres les réserves et les conditions que les États continentaux, et en particulier la France, considèrent comme indispensables à leur sécurité et à leur rôle dans le monde. Aussi fut-ce avec une surprise pénible que l'on entendit lord Robert Cecil, représentant de la Grande-Bretagne, après un discours assez conci-

liant, déposer un projet qui l'est beaucoup moins, dans lequel il reproduit ses opinions personnelles comme si la commission consultative n'avait jamais travaillé, jamais discuté, comme si aucune considération au monde n'était digne d'entrer en balance avec les chimères d'un lord anglais. La divergence des points de vue, que lord Cecil qualifie de malentendu, est radicale; le représentant de la Grande-Bretagne s'imagine qu'il suffit de limiter à certains chiffres les armements terrestres, navals et aériens pour résoudre le problème, et la trompeuse simplicité de son projet, si elle n'est pas de nature à conduire au résultat, est du moins suffisante pour faire rejeter l'échec sur d'autres que la Grande-Bretagne. Le projet français, que défend M. Paul-Boncour et qui a été préparé avec la collaboration de techniciens éminents, est évidemment moins simple parce qu'il est plus sérieux et que, préparé avec l'intention d'aboutir, il tient compte de tous ces éléments complexes qui constituent la force globale qu'une nation est capable de jeter dans un conflit armé et que les experts français ont si justement appelés le potentiel de guerre.

A la lecture du projet Cecil, on a pu se demander si le noble lord ne s'était pas proposé de « torpiller » toute espèce de projet de réduction des armements tout en évitant d'en assumer la responsabilité; nous ne croyons pas à tant d'astuce. Lord Robert Cecil est un esprit chimérique, un caractère obstiné, un politicien qui, sous des dehors simples, cache une soif ardente de célébrité; il a conçu un projet à effet et il n'en démord pas. C'est son droit; mais c'est le nôtre de nous tourner du côté du cabinet britannique et de le mettre en présence de cette alternative : ou bien lord Robert Cecil agit en plein accord avec son gouvernement, et alors de quelle comédie sommes-nous les dupes? Ou bien il agit de son propre chef, et alors qu'attend le gouvernement pour priver la Société des nations des lumières de ce délégué trop indépendant? De toute façon, le désaccord profond avec la France que ce représentant de l'Angleterre vient d'étaler à Genève a quelque chose de particulièrement déconcertant et démoralisant en si grave matière. Aussi bien n'est-ce pas un anachronisme que de discuter des projets de réduction des armements, à une heure où l'Europe du sud-est retentit de préparatifs militaires et où nous arrive de Chine l'écho du canon?

Ne nous disait-on pas que la vieille politique était morte, que notre âge, instruit par la grande guerre, ne connaîtrait plus les belles complications balkaniques, joie et tourment des diplomates? Nous

voilà revenus aux jours les plus troubles de l'avant-guerre. N'est-ce pas en 1913 que, par deux fois, l'Autriche-Hongrie mobilisa son armée à propos de l'Albanie? N'est-ce pas alors que fut organisée l'indépendance albanaise afin d'éloigner les Serbes de l'Adriatique, et, d'autre part, afin que les rivages orientaux du canal d'Otrante ne dépendissent pas d'une grande puissance? Longtemps l'Italie fut, dans la Triplice, l'alliée de l'Autriche parce qu'on estimait, à Vienne aussi bien qu'à Rome, qu'entre deux puissances qui avaient tant d'objets de rivalité et de raisons de conflit, l'alliance était le seul moyen d'éviter la guerre; mais il était entendu que rien ne devait être changé, si ce n'est d'un commun accord, au statut de l'Adriatique. Les empires s'écroulent, mais l'histoire se recommence. Le royaume yougoslave a repris, par la force des choses et la tyrannie des situations géographiques, les intérêts et la politique de l'Autriche dans l'Adriatique, et il se trouve en opposition avec l'Italie; les circonstances ne laissent guère aux deux puissances riverains que l'alternative de l'entente ou du conflit. Avec un tact politique très sûr et un sentiment très vif des responsabilités de leurs pays respectifs devant l'Europe, M. Mussolini et M. Nintchitch étaient arrivés à une entente et avaient signé l'accord du 19 janvier 1924 : le différend pour Fiume était réglé à l'amiable et l'indépendance de l'Albanie garantie; ce fut le plus brillant succès diplomatique du *Duce*; il se montrait aussi bon Italien que bon Européen.

Nous avons rappelé, dans la chronique du 1er janvier, comment, durant la guerre, les Italiens, qui avaient formé le projet de s'établir à demeure en Albanie et, notamment, d'organiser une forte base navale à Avlona, avaient fini par évacuer complètement le pays, ne gardant que l'îlot de Saseno qui, en face d'Otrante, commande l'entrée de l'Adriatique. Mais, abandonnant le pays, les Italiens ne pouvaient admettre qu'une autre puissance s'y établît à leur place; ils avaient le plus grand intérêt à ce que l'Albanie fût réellement et pleinement indépendante; une déclaration de la Conférence des ambassadeurs, en date du 9 novembre 1921, reconnaît l'intérêt supérieur de l'Italie « à l'indépendance de l'Albanie » ainsi qu'à « l'intégrité et l'inaliénabilité de ses frontières ». La violation de ces frontières pouvant constituer « une menace pour la sécurité stratégique de l'Italie », les gouvernements de l'Empire britannique, de la France, de l'Italie et du Japon sont convenus de ce qui suit :

I. — Au cas où l'Albanie se trouverait dans l'impossibilité de maintenir son intégrité territoriale, elle aura la liberté d'adresser au

Conseil de la Société des nations une demande d'assistance étrangère.

II. — Les gouvernements de l'Empire britannique, de la France, de l'Italie et du Japon décident, dans le cas susdit, de donner leurs instructions à leurs représentants dans le Conseil de la Société des nations, de recommander que la restauration des frontières territoriales de l'Albanie soit confiée à l'Italie.

III. — En cas de menace contre l'intégrité ou l'indépendance, aussi bien territoriale qu'économique, de l'Albanie, du fait d'une agression étrangère ou de tout autre événement, et au cas où l'Albanie n'aurait pas recours, dans un délai raisonnable, à la faculté prévue à l'article Ier, les gouvernements susdits feront connaître la situation qui en résultera au Conseil de la Société des nations. Au cas où une intervention serait jugée nécessaire par le Conseil, les gouvernements susdits donneront à leurs représentants les instructions prévues à l'article II.

IV. — Au cas où le Conseil de la Société des nations déciderait, à la majorité, qu'une intervention de sa part n'est pas nécessaire, les gouvernements susdits examineront la question à nouveau, s'inspirant du principe contenu dans le préambule de cette déclaration, à savoir que toute modification des frontières de l'Albanie constitue un danger pour la sécurité stratégique de l'Italie.

Ce texte domine tout le conflit diplomatique actuel. Mais, depuis lors, un événement a modifié la situation, c'est le traité de Tirana, du 27 novembre dernier. Entre une grande puissance telle que l'Italie et un petit État à peine constitué comme l'Albanie, un traité d'alliance et de garantie équivaut à l'établissement d'un protectorat. Le traité de Tirana donne à l'Italie la faculté d'intervenir en Albanie, non seulement pour protéger l'indépendance du pays et l'intégrité de ses frontières, mais encore pour y maintenir au pouvoir le gouvernement signataire du dit pacte. Dès lors, l'indépendance de l'Albanie n'est plus qu'une fiction, puisqu'elle n'a même plus la liberté de changer de ministère sans la permission de l'Italie. La déclaration de 1921 prévoit le cas où l'indépendance de l'Albanie serait menacée, mais non celui où elle serait menacée par l'Italie elle-même. Le gouvernement yougoslave, à son tour, est fondé à craindre que cette indépendance ne soit en danger et à chercher les moyens diplomatiques de la garantir. Quant aux Albanais, ils sont en droit de se plaindre du gouvernement d'Ahmed bey Zogou qui, de sa seule autorité, engage gravement tout l'avenir de la nation et il est naturel que ceux à qui déplaît sa politique cherchent à le renverser par un coup d'État, c'est-à-dire de la même manière que lui-même s'est installé au pouvoir en 1925. A cette époque, la presse italienne se plaignit que le gouvernement yougoslave ne fût pas étranger au coup de force qui

substituait au gouvernement de Mgr Fan-Nolli celui d'Ahmed Zogou. Sans doute, depuis lors, le ministre d'Italie à Tirana, qui a des raisons très spéciales, depuis l'affaire mystérieuse du consulat de Zurich, d'être dévoué à M. Mussolini, a-t-il employé des arguments particulièrement convaincants pour rallier Ahmed Zogou aux intérêts de l'Italie.

Le traité de Tirana était le prologue d'où ne pouvait manquer de sortir une crise, évidemment prévue et préparée par le gouvernement italien. Il était naturel que la Yougoslavie cherchât, par une action diplomatique, à assurer l'indépendance de l'Albanie qui est plus nécessaire encore à sa « sécurité stratégique », qu'à celle de l'Italie. La mission économique récente de M. Lazare Marcovitch à Budapest n'est sans doute pas étrangère au dessein de soustraire la Hongrie à l'influence trop exclusive de Rome. De son côté, l'Italie a mené, dans les Balkans et en Europe centrale, une campagne diplomatique pour l'isolement du royaume des Serbes, Croates et Slovènes : l'acte le plus saillant fut la déclaration, qui fit sensation dans les couloirs du palais de la Société des nations, que l'Italie reconnaît à la Roumanie la possession de la Bessarabie. Nous avons expliqué, le 1er février, comment deux États, l'Italie et le Japon, n'avaient pas ratifié la convention signée à Paris le 28 octobre 1920 qui attribue la Bessarabie à la Roumanie. Le brusque revirement de M. Mussolini est significatif; il a pour objet d'abord de donner à l'Angleterre, dans sa lutte contre la Russie bolchéviste, un gage de bonne volonté et de féal dévouement, ensuite et surtout de désagréger la Petite-Entente en créant à la Roumanie une dette de gratitude envers l'Italie. De toute évidence, le gouvernement du *Duce* et celui du royaume yougoslave se comportaient l'un et l'autre comme s'ils prévoyaient un prochain conflit diplomatique, si ce n'est même militaire.

L'occasion d'agir n'allait pas tarder à s'offrir à l'Italie. Le 18 mars il y eut, dans l'Albanie du nord, où dominent des tribus catholiques qui n'ont jamais été serbophiles, un commencement d'insurrection contre le gouvernement de Ahmed Zogou. Les journaux italiens affirment que cette révolte, d'ailleurs avortée, était fomentée par les agents serbes; ils ne le prouvent pas. Le *Giornale d'Italia* a même trouvé moyen d'accuser la France : « Nous avons affirmé et nous répétons aujourd'hui que cette révolte fut préparée et financée par l'état-major yougoslave avec la collaboration de quelques éléments français (*sic*)... La France assiste aussi la Yougoslavie dans sa fébrile préparation militaire ; » elle ménage une entente entre la Yougoslavie

et la Roumanie « afin d'éliminer l'influence de l'Italie à Bucarest ». Ces insinuations, aussi perfides qu'absurdes, ne mériteraient que mépris si la presse italienne était libre; mais elle est étroitement censurée et ne publie rien sans autorisation supérieure. Alors ? Nous admettrons, pour n'être pas obligé de hausser le ton, que le gouvernement du *Duce* lui-même est débordé par sa presse. Quoi qu'il en soit, le complot de Scutari, — si complot il y a, — a provoqué les représailles des musulmans partisans de Zogou; deux franciscains albanais, accusés d'être les agents de la Serbie, ont été pendus; ce triste incident a suscité une vive indignation parmi les catholiques d'Italie et l'*Osservatore Romano* a publié une note de protestation.

Les troubles de Scutari furent le mobile ou l'occasion de l'offensive italienne. Une note diplomatique communiquée à Londres, à Paris et à Berlin par les ambassadeurs du *Duce* dénonce comme un péril pour l'indépendance de l'Albanie les préparatifs militaires que, est-il dit, les Serbes, Croates et Slovènes font sur les frontières albanaises et, en même temps, comme un danger pour le gouvernement d'Ahmed Zogou le mécontentement actif d'une partie des Albanais. Si le gouvernement italien était persuadé que l'intégrité ou l'indépendance de l'Albanie se trouvait menacée, son devoir était tracé par la déclaration de 1921 que le traité de Tirana ne saurait annuler ni modifier; c'était d'abord d'inviter le gouvernement albanais à adresser à la Société des nations une demande d'assistance et, s'il négligeait de le faire, de se substituer à lui (article III) pour recourir directement au Conseil de la Société des nations qui aurait à décider si une intervention est nécessaire; si le Conseil se prononçait négativement, l'Italie pourrait en appeler aux signataires de la déclaration de 1921 (article IV). En aucun cas, elle n'a le droit de se faire justice à elle-même; elle ne peut agir, pour défendre les frontières de l'Albanie, si elles étaient menacées, que comme mandataire, selon les modalités prévues par la déclaration de 1921 qu'elle-même a signée. Elle ne peut pas se prévaloir de l'acte de 1921 et, en même temps, le transgresser. Elle n'avait aucune raison, aux termes de la déclaration, pour saisir l'Allemagne, mais elle pouvait s'adresser à M. Stresemann comme président en exercice du Conseil de la Société des nations. L'initiative de l'Italie apparaît donc mal présentée en droit et il reste à savoir si elle est fondée en fait. Un changement de ministère, provoqué par un coup d'État intérieur, même avec l'aide de quelques exilés, n'est pas une menace pour l'indépendance ou l'intégrité de l'Albanie.

La première et la plus grave menace pour l'indépendance de l'Albanie est le traité de Tirana lui-même; il est normal que les Yougoslaves en aient conçu quelque inquiétude et aient cru nécessaire de prendre certaines précautions. Ne parlait-on pas d'un prochain débarquement de troupes italiennes en Albanie? Ne disait-on pas que le chef macédonien Protoguéroff se trouvait en Albanie, que même il était allé en Italie, qu'il était en relations avec le comité irrédentiste albanais du Kossovo (en territoire serbe) et qu'une action révolutionnaire se préparait parmi les Albanais de la Vieille-Serbie avec l'aide de l'Organisation intérieure bulgare de la Macédoine? Il faut admettre équitablement que les Yougoslaves, aussi bien que les Italiens, ont pu être abusés par des bruits vrais, exagérés ou faux. Ce qui est important, c'est que, dès la première heure, le gouvernement de Belgrade, par la voix de M. Minko Peritch, ministre des Affaires étrangères, a tenu le langage le plus pacifique, a protesté de son respect pour l'indépendance albanaise et a déclaré solliciter une enquête conduite par la Société des nations au sujet des préparatifs militaires qui lui sont imputés.

Le conflit paraît en voie d'apaisement depuis que l'Angleterre, apercevant enfin le danger, a donné à Rome des conseils de prudence et de modération. Il est troublant de relever, sur ce terrain semé d'embûches, les traces de l'action britannique. Le traité de Tirana a suivi de près l'entrevue de M. Mussolini avec sir Austen Chamberlain à Livourne, où les projets du *Duce* ont reçu l'approbation générale du chef du Foreign Office. Depuis que, dans l'affaire de Mossoul, après l'entrevue de Rapallo, s'est affirmée l'entente étroite de l'Angleterre avec l'Italie, cette solidarité s'est manifestée en maintes circonstances que le *Daily Telegraph* résumait dernièrement en ces termes : « Quand la France, il y a quelques semaines, hésitait à soutenir l'action britannique à Changhaï, M. Mussolini ordonna au commandant des forces navales italiennes de coopérer immédiatement et sans réserves avec les forces britanniques. De même quand, la semaine dernière, l'Allemagne se montra si peu disposée à encourir le mécontentement soviétique au nom d'une solidarité anglo-allemande et occidentale, Rome s'avança et défia Moscou. M. Mussolini a agi ainsi non seulement pour cimenter l'alliance italo-roumaine, mais aussi pour souligner le fait que, là où la France et l'Allemagne manquent de fidélité envers une cause commune avec la Grande-Bretagne, cette dernière peut être sûre de trouver une associée indomptable dans l'Italie qui, comme elle, est une puissance garante du pacte de Locarno. Immé-

diatement après la menace sino-soviétique, c'est cette initiative qui a constitué le trait dominant des débats de Genève : elle a été regardée comme l'indice d'un changement capital dans le sens et dans les forces du groupement international des nations. » Même si l'on tient compte d'une évidente inaptitude à observer les nuances qui se remarque chez certains rédacteurs du *Daily Telegraph*, il reste que les initiatives dangereuses de l'Italie ne se produisent qu'avec l'approbation de la Grande-Bretagne. En même temps que la note italienne était remise au Foreign Office, le *Times* publiait un article très remarqué où, à l'unisson de la presse italienne, il rejetait sur la Yougoslavie toutes les responsabilités. Hâtons-nous d'ajouter que, les jours suivants, le *Times*, apercevant enfin le danger, changeait de ton, devenait impartial et prodiguait des deux côtés les conseils pacifiques.

La France, de son côté, n'a jamais cessé de recommander à Belgrade le calme et la prudence et le discours de M. Peritch, si ferme et si sage, prouve qu'elle a été entendue. M. Briand, à son tour, a tenu, à la Chambre, un langage qui a rencontré l'approbation même des journaux italiens. Entre l'Italie et la Yougoslavie, le gouvernement français a le devoir d'être impartial et il l'est ; quant à l'opinion et à la presse, il serait vraiment excessif de leur faire grief de ne pas pencher du côté d'où leur viennent chaque jour, depuis quelques mois, avec la permission de la censure fasciste, injures, calomnies, suspicions, provocations. L'essentiel est que la paix des Balkans, d'où dépend, — l'expérience ne l'a que trop prouvé, — la paix de l'Europe, soit à l'abri de toute aventure. Le conflit au sujet de l'Albanie paraît en voie de règlement par négociation directe entre Rome et Belgrade. Il est étrange que les termes de la déclaration de 1921 aient été oubliés au point que jusqu'ici la Société des nations n'ait pas été invitée à exercer son action, mais le principal est que l'issue soit favorable.

L'indépendance de l'Albanie est indispensable à l'équilibre et à la paix des Balkans ; l'Italie, avec l'assentiment de l'Europe, en est garante, mais il ne s'ensuit pas qu'elle ait le droit de la confisquer à son profit ; son action, si elle devient nécessaire, ne doit être exercée qu'en vertu d'un mandat. Certains journaux italiens vont répétant que la France travaille à éliminer des Balkans l'influence italienne ; la vérité est que la France cherche amicalement à détourner l'Italie des aventures balkaniques. Si nous avions, à l'égard des Italiens, les sentiments que certains d'entre eux nous prêtent, nous serions les

plus empressés à les pousser dans le guêpier balkanique. L'avenir dira si les vrais amis de l'Italie sont ceux qui l'incitent aux aventures ou ceux qui l'avertissent des périls. M. Minko Peritch a rappelé que l'axiome : « les Balkans aux peuples balkaniques », est la formule même du droit et la garantie de la paix.

Dirons-nous que les Cantonais ont pris Changhaï ? Ils y sont entrés sans combat sérieux. L'armée du Chantoung n'a pas opposé de résistance, et la plupart de ses éléments ont fait cause commune avec les troupes nationalistes. Nankin est tombé également au pouvoir des Sudistes. D'autre part, les troupes de Tchang-tso-lin ont mis hors de cause Ou-pei-fou et menacent par le nord Hankeou. Il apparaît de plus en plus que les généraux du Sud et ceux du Nord sont d'accord pour imposer aux étrangers la revision des traités qu'ils qualifient d'inégaux et pour réaliser le programme minimum du nationalisme chinois, comme aussi pour faire respecter les personnes et les biens des étrangers. A Changhaï les généraux de Chang-kai-sek ont jusqu'ici tant bien que mal maintenu l'ordre et empêché leurs troupes de pénétrer dans les « concessions ».

La lutte se dessine de plus en plus entre les chefs militaires et le groupe soviétique qui s'agite autour de M. Chen et de Borodine. Les révolutionnaires s'appuient sur les corporations ouvrières qui, à Changhaï, s'efforcent d'organiser un gouvernement communiste, tandis que les généraux s'appuient sur les classes moyennes et sur les chambres de commerce. Le jour où les chefs du Nord et du Sud s'entendront pour éliminer les éléments révolutionnaires russes et présenter un front national chinois, aucune puissance ne refusera de poursuivre avec eux des négociations qui seront difficiles parce que les Anglais ont, par le mémorandum du 18 décembre, abandonné par avance presque toutes leurs positions de résistance, mais qui cependant aboutiront à un compromis acceptable et à un régime provisoire qui durera. Ce jour-là, le nationalisme chinois, dans ce qu'il a de sain, aura gain de cause sur tous les points qui, dans ses revendications, sont raisonnables et justes. L'entrée à Changhaï de l'armée nationaliste marque une date dans l'histoire de l'Extrême-Orient.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

O SOLEILS DISPARUS...

DEUXIÈME PARTIE (1)

IX

Au bout d'un mois, la Reine annonça à Raymond qu'elle allait passer une semaine dans son château de Theisberg, au bord de la mer, sur la côte illyrienne, qui est à six heures d'Adelsgratz, en chemin de fer, et qu'elle l'emmènerait avec elle.

Le château de Theisberg était une construction médiévale, très restaurée, vraie ruche de créneaux, de tourelles, de mâchicoulis, de chemins de ronde, qui avait l'air d'une encyclopédie des « repentirs » de Viollet-le-Duc; mais, étant de briques roses, elle avait perdu tout caractère agressif ; elle faisait penser à un roman-feuilleton, relié dans une jupe lamée de danseuse. Les fers et les coins étaient de lierre, d'un beau lierre grenu et noueux.

La Reine avait peu de sympathie pour ce château prétentieux, à la réfection duquel son beau-père avait donné ses soins; mais le voisinage de la mer l'exaltait, et la position de l'édifice. De la haute terrasse jusqu'à la côte, un grand bois de pins dégringolait à pic, cahoté, accroché à des falaises rousses, comblant d'étroites vallées de bruyères, dessinant des lacets au-dessus de l'eau. En bas, s'ouvrait une crique. A droite, à gauche, la fermaient de grandes pierres qui s'élevaient très vite au-dessus de l'eau, profonde par endroits et peu poisson-

Copyright by Edmond Jaloux, 1927.

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

neuse. Un étroit chemin de ronde se glissait entre les pierres, tantôt surplombant la mer et tantôt s'enfonçant dans un véritable chaos rocheux, où frissonnaient de maigres lavandes.

Pendant son séjour à Theisberg, Raymond vit moins souvent la Reine ; elle sortait avec la princesse Della Porta et avec la comtesse Vadamich. Elle dormait mieux et le faisait moins fréquemment appeler le soir. Son humeur était égale et moins tourmentée. Elle n'avait plus ces colères brusques qui épouvantaient parfois Raymond, colères si violentes qu'il la vit une fois, tandis qu'on la coiffait et qu'il lui donnait une leçon, arracher le peigne d'écaille des mains d'une femme de chambre maladroite, le briser et lui en jeter les fragments au visage avec une telle fureur que la jeune fille en eut la joue écorchée. La Reine regrettait ses moments d'égarement et faisait des cadeaux à celles qui en avaient été les victimes; mais quand elle avait des heures de désespoir, il était rare que ses crises de misanthropie ne se terminassent point par quelque éclat de ce genre.

Le voisinage de la mer l'apaisait toujours ; elle disait, elle-même, que sa vie suivait un autre rythme aussitôt qu'elle respirait son odeur. Le soir, elle s'asseyait sur un rocher et demeurait immobile pendant longtemps, regardant mourir le jour et les vagues changer de couleur.

— Je n'ai rien à faire avec mon temps, dit-elle, un jour, en rentrant au château, personne ne me comprend et je ne comprends personne. Je suis née trop tard.

Mais un jour, Erica d'Illyrie dit à Raymond qu'elle allait faire avec lui une longue promenade, et en route, elle lui en avoua le but secret. Les perles de son plus beau collier perdaient de leur orient ; elles se ternissaient et se voilaient comme l'œil d'un malade ; le bijoutier de la Cour avait déclaré que le seul moyen de les guérir serait une longue immersion dans l'eau marine.

— Je ne sais, dit la Reine, si c'est là vérité ou superstition d'orfèvre, mais il n'en coûte rien d'essayer. Je vais donc jeter mes perles à l'eau, d'un endroit que je connais ; je l'ai fait sonder par des pêcheurs ; il a la profondeur voulue ; il sera invisible à tous et on le repêchera sans peine. Mais je n'ai confié ce projet à personne ; je n'ai confiance qu'en vous : à la Cour, vous seul, je crois, serez capable de ne pas trahir mon secret.

Ils descendirent jusqu'à la petite crique, puis suivirent le

chemin de ronde. La Reine grimpait plus allègrement que le professeur qui s'essoufflait et glissait parfoissur les roches nues. Elle se moquait de lui ; elle lui prenait le bras pour l'empêcher de tomber. En bas, l'eau resserrait et distendait des huit huileux, tout aveuglants ; parfois verte et pure, elle se noircissait ou se violaçait, plus loin, et l'on voyait alors onduler de courtes toisons de varech.

Après une demi-heure de marche, ils abordèrent une étroite plate-forme, surplombée par un bloc en pain de sucre. La Reine défit son corsage à peine échancré et en retira un long collier de grosses perles qu'elle fit glisser entre ses doigts comme un chapelet. Elle alla jusqu'au bord de l'eau, balança l'objet et le jeta assez loin, après l'avoir attaché à une grosse pierre. La guirlande de feux s'ouvrit un chemin dans la mer, y traça un triple cercle maléfique et fit corps avec les ombres marines. Le calme offensé revint à la surface. La Reine regardait toujours.

Quand ce fut fini, elle demanda à Raymond de graver dans la pierre ses initiales, à lui, et la date du jour.

— Ainsi, dit-elle, si j'ai de la peine à retrouver ma route, j'aurai ce point de repère. De même, si je meurs avant d'avoir repêché mon collier, vous pourrez indiquer l'endroit où il se trouve. Quoique...

Elle se tut, et dans cette réticence Raymond crut deviner qu'elle se souciait peu qu'une autre femme le portât après elle. Elle attachait en effet une telle importance aux moindres choses dont elle se servait qu'elle lui avait dit un jour qu'elle aimerait qu'après sa mort, on brûlât tout ce qui lui avait appartenu.

— Même les livres de Votre Majesté ?

— Mes livres, je vous les léguerais volontiers, dit-elle en riant. Mais on trouverait si bizarre cette disposition testamentaire que cela ferait un vrai scandale. Je les donnerai à une bibliothèque d'étudiants pauvres. Il vaut mieux qu'ils soient à tous qu'à un seul : la prostitution est moindre.

En traversant la forêt de pins, pour remonter vers le château, elle voulut se reposer et s'assit sur un arbre abattu.

— Des perles à la mer ! dit-elle. C'est toute ma vie. C'est peut-être toute vie un peu exceptionnelle. Dès que l'on cesse de s'adapter aux usages courants, il faut jeter ses perles à la mer.

Il y a eu des reines qui ont été des saintes, des conquérantes, il y en a eu qui auraient pu être des poètes. Aujourd'hui, elles doivent avoir les usages des bourgeoises qu'elles dirigent et recevoir d'elles leur leçon. Vous n'imaginez pas, monsieur, ce qu'a été ma vie de jeune femme. Ma belle-mère, la reine Dagmar, me haïssait et m'humiliait toutes les fois qu'elle en avait l'occasion. On a essayé de me dresser comme on dresse un cheval ou un léopard. Mais moi, cela m'a rendue sauvage! Il y a eu un moment de ma vie où j'ai cru que, pour me punir de mes révoltes et de mon indépendance, on allait me jeter dans un couvent. Avez-vous des sœurs, M. Valtier?

— Non, Majesté!

— Elles eussent été plus libres que moi! J'ai dû lutter plus de vingt ans pour obtenir le minimum de liberté dont je jouis, — avoir le droit, par exemple, de me promener avec vous sans être exposée à des remontrances de la part de la première dame d'honneur ou à des rebuffades de mon époux. La plus abandonnée des femmes a eu plus de bonheur que moi. Elle a eu au moins le droit de pleurer en paix, sans qu'on lui demande sournoisement pourquoi elle a les paupières enflammées. Ah! si on pouvait descendre au fond des consciences, c'est encore là qu'on trouverait le plus de perles jetées! Que de trésors gaspillés, que d'affections perdues sans retour, que d'aspirations inutiles! Quelle gâcheuse que la société!

— La nature ne vaut guère mieux.

— Il est vrai, mais la nature nous donne tout et le reprend; et la société détruit ce qu'elle ne nous a pas même offert!

Elle se leva et reprit sa marche; elle donnait avec rage des coups aux pierres du bout de sa fine canne d'ivoire.

— Je préfère le bruit du vent dans les pins aux papotages de mes dames d'honneur. Écoutez-le... Il vient de si loin!... On dirait que l'eau est toujours nouvelle, mais il semble que le vent soit toujours le même, le même grand ami bruyant qui nous secoue et ne nous fait jamais de mal.

Soudain, elle reprit :

— Si je meurs avant d'avoir repris mon collier, M. le professeur, gardez le silence : même jetées au fond de l'eau, mes perles auront été moins abandonnées encore que moi-même.

X

Ce fut de nouveau l'automne, et cette suspension de l'année entre les jours à naître et les jours écoulés. Chaque saison presse l'autre et la talonne, mais celle-ci s'arrête comme aux aguets et ralentit la fuite des heures. Quelqu'un s'interrompt et prête l'oreille, dans la nature comme chez l'homme : ce bruit sourd, quel est-il ? Ce grand vent qui se lève, d'où vient-il ? Et cette angoisse, et ce tumulte en soi de mille voix qui appellent, et supplient, et interrogent... Ce bruit plus doux, c'est la pluie par les chemins ; ce brusque silence, c'est l'âme qui le répand hors de soi. Elle se souvient soudain que cette vie n'est pas toute la vie.

Raymond Valtier allait rentrer à Paris. Le docteur de la Reine la condamnait à faire en Suisse, dans une maison de santé, un séjour de deux mois. Ses insomnies augmentaient, et ses crises de mélancolie et de misanthropie maladives. Certains jours, elle refusait de quitter sa chambre, refusait de voir ses familiers les plus intimes, la princesse Della Porta, la comtesse Vadamich et Valtier. D'autres fois, elle avait de longues crises de larmes ou entretenait longuement son lecteur des conjurations de ses ennemis. La lecture l'apaisait encore : mais alors les livres les plus éloignés de la vie quotidienne, *les Oiseaux*, d'Aristophane, le *Voyage aux pays de la tapisserie*, de Rabelais, les odes de Keats, les contes d'Andersen. Elle se faisait relire dix fois de suite la même phrase ou le même vers, comme si elle voulait l'introduire dans son esprit, le mêler à sa substance, s'en enrichir pour toujours.

— Je finirai comme Charles VI, dit-elle, un jour, à Valtier, mais les cartes existent déjà. Qu'inventerez-vous pour me distraire de moi-même ?

— Je voudrais découvrir pour Votre Majesté un jeu qui la mît en rapport avec l'univers ; un jeu où les figures du Destin ne soient pas des chiffres ni d'imaginaires personnages, mais des allégories de tous les sentiments, des symboles de la nature universelle, des figurations de tous nos désirs.

— Mais ce jeu existe, mon cher enfant. C'est la vie. Avons-nous jamais affaire à des réalités, à des choses tangibles ? Non, nous nous heurtons partout aux images que nous nous faisons des choses et qui ne sont pas ces choses. Rencontrons-nous un

homme dans l'amour? Non, mais des milliers de visions nées de lui et de nous-mêmes et dont l'ensemble dessine une figure aussi arbitraire, aussi significative, aussi stylisée que la figure de l'Ancienne ou de la Nouvelle Loi dans la cathédrale de Strasbourg!

Deux jours avant son départ, il fit encore avec la Reine une longue promenade dans le parc de Lauriena.

Il y a dans la vie de tout être trois ou quatre journées qui sont pleinement accomplies; elles accrochent dans sa mémoire des images parfaites. Une secrète collaboration des autres, de soi-même, de l'air, du paysage, des mille influences qui traversent et bariolent chacune de nos heures, l'ennoblissent, la corrompent ou la banalisent, concourt à leur perfection. Si l'on réfléchit sur elles, on ne saurait expliquer ce qui a fait leur beauté ; on a eu d'autres fois de meilleurs motifs de bonheur, un plaisir plus grand, des émotions plus douces ; mais cependant, rien ne saurait être comparé à cette exaltation qui a fait soudain d'une journée entre mille un poème divin, où la douceur de la vie, l'harmonie du monde, la grandeur humaine nous sont apparus dans une lumière unique.

Cet après-midi devait lui laisser un de ces souvenirs. Sans doute pensait-il sans cesse qu'il allait quitter la Reine et accroissait-il de ce fait sa disposition au bonheur; sans doute aussi, montra-t-elle, elle-même, un plus franc abandon et perdit-elle un peu de ce pouvoir de solitude qui rendait sa société pénible à tant de personnes de la Cour. Moins enfermée dans son royaume secret, moins tragiquement tendue, elle laissa entrevoir qu'elle était femme aussi.

Enfin le parc n'avait jamais été plus beau; le ciel avait tant d'éclat que l'on savait bien que pareille lumière ne serait pas donnée deux fois aux hommes; les rayons vibraient comme des abeilles; ils se posaient sur chaque chose, et au lieu d'y voler du pollen, ils y déposaient le leur. Le veloutement de la clarté mettait sur chaque contour une poussière de bonheur; la journée était si pure que le moindre deuil, la moindre souillure en un tel moment, eussent fait douter à jamais de la Pureté. Des branches de corail rose serpentaient à travers les arbres, entre les murailles d'or et les fusées de feu ; il y avait sur les pièces d'eau des marbrures de pourpre, qui les transformaient en mosaïques. Des rafales de feuilles se bousculaient dans l'air comme un

carnaval de gnomes masqués, mais vêtus de cuir, il suffisait d'une rose pour suspendre de quelques heures la mort de vingt papillons et les allées couvertes s'enfonçaient en rayonnant entre les milles rosaces de leurs vitraux.

— Si vous revenez, disait la reine Érica, j'en serai charmée. Mais je ne vous le conseille pas. Mon étoile est un astre néfaste. Je vous ai transmis quelques gouttes du poison dont je souffre, la passion de la solitude. Or, s'il est un acte défendu à un homme d'aujourd'hui, obligé de vivre de la vie de tous, c'est d'être seul. Rentrez dans la cohue et oubliez tout ce qui se fait, tout ce qui se dit ici.

— Votre Majesté me permettra-t-elle de revenir?

— Je devrais vous le défendre. Il faut apprendre à vivre, c'est le premier devoir. Ici, on ne vit pas. Pour moi, je n'ai jamais pu m'habituer à blesser autrui, ni à être blessée par lui : or, nous habitons un monde si compact, si communicant, que nous ne pouvons mesurer la portée d'aucun de nos gestes ; le plus innocent frappe souvent la personne à qui nous voudrions avant tout épargner une injure. Personne n'échappe à cette fatalité ; les saints, purs aux yeux de Dieu, ne le sont pas à ceux des hommes : quel mal leur indifférence à l'égard des créatures n'a-t-elle pas causé à ceux qui les aimaient? Nous sommes à la fois victimes et bourreaux. Si nous essayons d'échapper à ce double destin, le rêve seul nous reste, et des fantômes d'amours, à la place de ces cruelles étreintes par lesquelles nous nous efforçons toujours d'étouffer quelqu'un. La vraie image de l'amour est une lutte et non une communion. C'est ici surtout qu'il faut frapper, si on ne veut pas être brisé par son adversaire. Et si on ne fait pas cela, la vraie vie est finie ; or, vous apprenez ici à sortir du cercle des passions, donc de la vérité humaine. Je vous demande d'y rentrer.

— Hélas! aurais-je le courage d'avouer à Votre Majesté que le mal est déjà fait?

— Non, vous êtes jeune, vous réagirez. Vous avez une grande mission devant vous : vous serez professeur, vous élèverez des êtres. Après la maternité, il n'y a rien de plus sacré. Enseignez à vos élèves à sauvegarder leur vie intérieure ; à dépouiller toute brutalité dans leurs rapports avec leurs semblables ; à considérer la charité, non comme une vertu théologale, abstraite et froide, mais comme une source d'énergie, toujours présente

et toujours féconde. Rappelez-leur que devant notre conscience nous ne portons ni fortune, ni titre, ni fonction, ni orgueil ; mais que notre vie sera mesurée à notre volonté d'amour. Débarrassez-les des mille superstitions contemporaines qui les rendent bêtes, méchants et malheureux. Ne réussiriez-vous qu'une fois sur huit, vous auriez déjà accompli une grande œuvre. La vérité et le rêve peuvent se réunir dans l'action. Laissez à ceux à qui tout est refusé cette complaisance aux songes à laquelle vous n'êtes que trop porté et dont je donne le funeste exemple. Quelque désillusion que vous éprouviez, si vous estimez que vous avez eu raison, recommencez. Ces arbres que vous voyez ont déjà perdu leurs feuilles des centaines de fois ; chaque année, ils recommencent d'en avoir. Imitez la nature ; elle ne commet pas d'erreurs. Mais imiter la nature, c'est agir, c'est produire, et non comme je fais, essayer de perdre sa conscience dans un tout à demi divinisé. Et si plus tard, un jour, vous pensez à moi, souvenez-vous que j'ai pris pour devise une stance du *Dhammapada* : « En parfaite joie nous vivons, sans ennemis dans le monde de l'inimitié ; parmi des hommes pleins d'inimitié, nous demeurons sans inimitié. » Une devise, c'est un idéal de vie ; cela ne signifie point que l'on ait réussi à s'en inspirer.

— Tant que Votre Majesté me le permettra, c'est auprès d'elle que je me sentirai surtout des devoirs.

— Bah ! ma vie est faite, et perdue ! Ne revenons pas sur elle. Tous les poètes ont dit que la vie était un rêve, mais les rêves de chaque nuit sont bien différents, même pour le même être. Si la vie est un rêve, c'est, pour mon mari, une joyeuse vision de danses, de chasses et de tziganes. Mais à mes yeux, c'est un concert donné derrière un rideau noir, à côté d'un tréteau où sont posés des cercueils. Les plus grands poètes du monde m'ont offert et m'offrent ce concert, je le sais : n'importe, les catafalques sont toujours là ; je ne les perds pas de vue. Cela aussi m'a défendu de vivre ; il ne faut pas trop aimer ses morts. On n'avance pas quand on a un pied dans les Champs-Élysées et l'autre sur la terre. Si quelque chose pouvait me consoler de la mort de mon fils, ce serait qu'ayant ma nature, il aurait souffert autant que moi. Pourquoi, monsieur le professeur, ne désirons-nous que le bonheur et avons-nous créé autant de causes de souffrances? Nous savons que la plupart sont artificielles, mais elle ne nous torturent pas moins. Peut-être aussi

avons-nous, sans le vouloir; organisé nos douleurs comme des moyens de nous comprendre; peut-être le chagrin est-il une expérimentation. Nous ne situons qu'à l'aide de la douleur la place de notre estomac et de notre foie. Faut-il croire que la souffrance nous soit donnée comme un procédé de sondage? Sans elle, nous ne connaîtrions qu'un tout petit nombre des sentiments dont nous sommes capables. Si nous ne souffrions pas, nous ignorerions même que nous sommes susceptibles de les avoir. Le XIXe siècle semble avoir ressenti des tristesses inconnues jusqu'alors aux hommes : mais aussi voyez comme la gamme de nos sentiments est plus riche! Notre âme a appris des maux nouveaux : croyez-vous que chaque nouveau siècle en découvrira ainsi d'inconnus?

— Je suis tantôt porté à croire que l'humanité devient chaque jour plus douloureuse et plus sensible et tantôt qu'elle se mécanise et tournera progressivement à l'automatisme, et par conséquent, à l'indifférence totale.

— Je crois que vous avez raison sur les deux points; la masse connaîtra des joies en série, derrière un épiderme de buffle, mais les autres souffriront d'autant plus. Ils souffriront, mais où iront-ils abriter leurs souffrances? Le moyen-âge a créé des cloîtres; le monde nouveau les a détruits. Où se réfugieront ceux qui cherchent Dieu, ou la Poésie, ou la Charité, ou simplement la paix du cœur et qui ne trouveront rien de tout cela dans le tumulte de la foule? J'ai souvent pensé à ceux, et surtout à celles, qui ont eu mes peines et qui n'ont pas eu, comme moi, la chance d'étendre autour de soi cette marge de solitude à laquelle une reine a droit, quels que soient les obstacles qu'on lui oppose pour l'empêcher d'y atteindre. Ah! que je les plains!

Un brouillard étrangement doux montait avec le soir, dissolvait les contours de chacune des choses qu'il caressait, mais, en revanche, comme un arpenteur consciencieux, il restituait aux différents plans leur vraie distance. De la plus haute terrasse de Lauriena, qui domine toute une vallée, la Reine et Valtier voyaient ainsi chaque ligne de terrain se détacher des autres, mais elle ne s'en détachait que pour former un mince mur de fumée, d'où émergeaient les mille peupliers, clochetons d'une ville d'Ys noyée dans ses feuilles. La molle rivière, qui déroulait au fond du paysage son cours sinueux, était de lait et d'or; un encens pâle effaçait ses rives, et les collines, que l'on

aurait dû apercevoir derrière elle, s'étaient évaporées, bues par le soleil couchant.

— Reverrons-nous jamais une heure aussi belle, monsieur Valtier? Qui le sait? Du moins, je ne peux croire que nos émotions les plus pures disparaissent sans laisser de traces. Je suppose qu'elles serviront un jour à embaumer notre âme et l'empêcheront de se dissoudre entièrement quand l'heure de la mort viendra, — comme ces aromates exceptionnels qui ont conservé jusqu'à nous les corps des Pharaons. En tout cas, ajouta-t-elle en riant, j'ai fait aujourd'hui riche provision de cinnamome.

Elle tomba ensuite dans un grand silence. La voiture l'attendait à la porte du pavillon de porcelaine.

— N'allez pas trop vite, dit-elle au cocher.

Raymond Valtier devait se rappeler toute sa vie cette dernière promenade. La Reine, enfouie dans des fourrures blanches, regardait les cyprès du bord de la route comme les colonnes de fumée d'un énorme incendie. Des paysans la croisaient, dont quelques-uns, la reconnaissant, la saluaient avec respect. Le ciel était sans couleur; ni bleu, ni blanc, ni or; non, je ne sais quelle absence, un immense vide, lisse et pur. La première étoile fut visible, comme si elle avait toujours été là et qu'on ne l'eût pas aperçue plus tôt par simple distraction.

Les faubourgs d'Adelsgratz apparurent, avec leurs bicoques peintes, leurs grands toits, leurs balcons extérieurs, puis les rues des vieux quartiers, bousculant leurs maisons à échauguettes, leurs toitures à pignons, leurs jardins tapis derrière des portes à sculptures baroques, leurs boutiques reculées sous des auvents.

— Nous ne nous verrons plus beaucoup jusqu'à mon départ, monsieur le professeur, dit Erica d'Illyrie, quand le palais apparut au fond de la Place Royale. Mais je voudrais vous dire que vous avez fait, pour m'aider à porter le fardeau de mes jours, plus que vous ne croyez. Soyez-en remercié du fond du cœur par quelqu'un qui sait le juste prix de l'intelligence et du dévouement, — et tâchez d'être heureux!

Raymond était trop ému pour répondre.

Déjà, le soldat en faction à la porte du palais présentait les armes à sa souveraine.

XI

A Paris, il pleut, il fait froid. Raymond s'est enrhumé dans le train, il descend de voiture en frissonnant, il grelotte de fièvre. Mme Balmette ne l'attend pas cette fois-ci. Le gaz siffle dans l'escalier humide. Le garçon au visage de cambrioleur découragé marmotte des allusions désagréables au poids d'une pauvre valise. La chambre qu'on offre à Raymond est au fond du jardin, plus étroite encore, plus maussade que celle qu'il a occupée l'année précédente. Il ouvre sa fenêtre; des odeurs de cuisine fade montent d'un sous-sol éclairé. Il la referme avec dégoût. Il se souvient des paroles de la Reine : avait-elle raison? ne peut-il déjà plus rien supporter des menus tracas de la vie? Il a tellement pris l'habitude de n'avoir aucun autre souci que de suivre sa propre pensée dans un ordre extérieur qui la respectât! Il en veut pour la première fois à la reine Erica, à lui-même, il en veut plus encore aux circonstances. Il essaie de réagir contre sa faiblesse, contre sa dépression.

— Le rêve est fini, fini, se dit-il. Maintenant il faut vivre, et vivre avec énergie, travailler, terminer ma thèse... Agir...

Il emploie les mots au hasard. Quelle action attend-on de lui? De nouveau, il s'abandonne. La laideur des meubles, des murs l'oppresse. Des gens parlent à voix haute dans la pièce voisine, rient très fort. Où est l'admirable silence du palais d'Adelsgratz? Le parc de Lauriana, le château de Theissberg flottent doucement devant ses yeux; tous les jours, la Reine entrait dans une serre où l'on cultivait des orchidées; tous les jours, il voyait naître avec stupeur des formes florales qui avaient l'air de paradoxes. Il ne les aimait pas alors. Aujourd'hui, il trouve dans leur excès une sorte de refuge contre l'excès de son amertume : qu'il était injuste envers elles! Il avait donc oublié le morose aspect des chambres de la pension Balmette? Il choisit ces deux extrémités afin d'incarner en elles les pôles de sa vie. Une voix plus sage a beau lui dire : « Prends patience! La vraie voie passe entre les deux... » il ne veut rien entendre, il s'irrite; il referme sa valise non déballée...

— Je ne peux pas vivre ici. Je m'en vais. Mais où? Où fuir?

Et soudain les grands vers de *Phèdre* sonnent à ses oreilles :

Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale!
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale.

Quoi! la présence de son destin le ronge déjà comme un remords? Car c'est son vrai destin qui commence ici, à la pension Balmette. Ces mois passés auprès de la reine Erica ont été pour lui des vacances à Thulé.

— Eh bien! se dit-il, avec un essai de bonne humeur, je reprendrai la route de Thulé.

A ce moment, on frappa timidement. Il se leva et, comme il ouvrait la porte, il vit paraître sur le seuil cette Valentine Guerrée qui lui avait témoigné tant de sympathie et à laquelle il n'avait pas pensé une fois depuis un an. Sa vue lui inspira un mouvement de repentir; il se souvint de cette promesse qu'il n'avait jamais tenue.

Elle leva sur lui un regard dont l'expression vacillait comme une bougie exposée au vent.

— Ma cousine m'envoie vous demander si vous n'avez besoin de rien.

— De rien, s'écrie-t-il, avec une ironie qu'elle sent à peine. Oh! de rien! J'ai tout ce qu'il me faut. Je serais bien difficile, n'est-ce pas, de ne pas être satisfait de tout ce que je trouve ici.

Mlle Guerrée est plus fanée encore; elle a maigri; de près, on voit de minces rides érailler la peau fine de son front; ses cheveux sont ternes, ils doivent se casser facilement; mais quand ses paupières se découvrent, Raymond se sent aussitôt réchauffé : sa chambre est moins lugubre, la solitude qui l'angoisse desserre son étreinte. Et il saisit avec joie la main de la jeune fille, une main brune, petite, trop courte.

— Je suis si content de vous retrouver, Mlle Valentine! J'avais peur que vous eussiez quitté la pension Balmette.

Elle ne lui dit point qu'en ce cas il lui eût été facile d'être rassuré. Le croit-elle d'ailleurs? Mais elle est si heureuse de ce mouvement d'amitié, surtout après l'amertume de son accueil, qu'elle s'en laisse doucement griser sans demander davantage aux circonstances. Elle le regarde avec cette timide adoration qui donne tant d'éclat à ses yeux d'un vert pâle.

— Êtes-vous ici pour longtemps? demande-t-elle aussitôt.

— Je ne sais pas, j'ignore encore si je rentrerai à Adels-

gratz. Sa Majesté insiste pour que j'achève ma thèse avant de retourner en Illyrie.

Valentine Guerrée a souri au mot de Majesté qui sonne si comiquement entre les murs de la pension Balmette ; mais Raymond ne voit pas ce sourire, il ne voit rien, ou plutôt, plein d'une image unique, à la fois exalté et désespéré, il se laisse envahir par le bouillonnement confus de sa jeunesse qui lui apporte à la fois mille représentations, inconscientes ou visibles, d'un même sentiment.

Il daigne cependant faire un effort pour feindre de s'intéresser à la chétive personne qui se tient devant lui, dans un pauvre vêtement d'intérieur, sans doute coupé par elle-même et qui l'engonce déplorablement.

— N'avez-vous point passé une trop mauvaise année?

Elle sourit de ce sourire triste, dont la résignation est sans amertume.

— Je ne sais pas, dit-elle, j'ai travaillé. Je n'existe guère, vous savez, en dehors de mon travail...

Ces simples paroles donnent une légère honte à Raymond. Il n'y a pas d'Adelsgratz dans la vie de Valentine Guerrée, pas de promenade à pas lents dans des jardins construits comme une fugue, pas de voyage, ni de fantaisie. Cependant elle ne se plaint pas.

— Votre vie n'est pas gaie, dit-il avec une suffisance inconsciente.

Elle sourit mystérieusement et répond :

— Je ne sais pas. J'ai le *Carnaval de Vienne*, l'autre *Carnaval*...

— Y a-t-il de nouveaux pensionnaires? demande Valtier, après un silence.

— Non, vous retrouverez les mêmes. Rien ne change. Nous attendons cependant un jeune étudiant que M. Gerbert nous a recommandé. A table, les conversations ne varient guère. Chacun a sa marotte, son idée fixe. On dirait que cette petite maison de ma cousine est une entreprise fossile, qui a pétrifié ses habitants. M. Igier parle toujours de la Révolution et des bienfaits qu'elle apportera en bouleversant le monde, mais quand on a égaré une de ses cravates, il fait une scène de désespoir.

— Et M. Cuisance?

— Il peint toujours dans une petite chambre des tableaux inexplicables et parle d'organiser une grande exposition, le mois suivant. Et sa femme court les grands magasins et ramasse comme une pie toutes sortes de morceaux d'étoffes brillantes qu'elle dispose sur sa personne comme les losanges d'Arlequin... Courage, M. Valtier, vous aurez de nouveau à nous supporter tous.

La cloche sonna.

— Je vous laisse, je suis en retard. Il faut que je coure à la cuisine voir si tout s'y passe sans anicroche.

Elle s'échappa en hâte, déjà riante.

XII

Un mois après, un soir, en sortant de la Bibliothèque nationale, Raymond se dirigea vers les boulevards. Il voulait se réacclimater au bruit, à la foule; de la Bibliothèque à la pension Balmette, sa vie devenait si solitaire qu'une rencontre imprévue, une conversation obligatoire, l'angoissaient comme elles angoissent certains neurasthéniques. Il eût évité, dans la rue, son meilleur ami, tant il redoutait l'effort nécessaire pour sortir de soi. Il ne pensait plus qu'à son travail et à la Reine; tout le reste se fondait pour lui dans un brouillard incolore; et ces deux pensées se ramenaient presque à la même, car, en accumulant des fiches sur les origines de la tragédie, il se représentait quel plaisir il aurait à entretenir de ses découvertes plus tard Erica d'Illyrie.

Il avançait donc lentement, bousculé à chaque pas, parce qu'il ne savait plus marcher dans la foule et qu'il se jetait avec maladresse dans les jambes des passants, croyant les éviter. Tout à coup, comme il levait les yeux machinalement sur un kiosque de journaux, un *Intransigeant* étalé et portant en manchettes de grandes lettres noires le frappa comme une explosion. Ces lettres, il les avait lues au premier regard et maintenant il essayait de les relire, comme si elles n'avaient aucun sens. Elles devaient cependant en avoir un, puisqu'il y avait en lui un phénomène comparable à une rupture de courant électrique. Les divers éléments de sa personnalité ne se coordonnaient plus entre eux; tout ce qui s'ébauchait, il l'interrompait brusquement, les choses qu'il apercevait se déformaient comme au

cours d'un cauchemar, et au milieu de cette impression de catastrophe, l'idée que cette chose était impossible prenait plus de poids à chaque seconde. Pourtant les lettres noires étaient formelles : le journal disait bien : *Assassinat de la reine d'Illyrie.*

Au milieu de ces zigzags, de ces soubresauts intérieurs, il s'était avancé jusqu'au kiosque, il avait tendu une main, et il lisait avec une avidité désolée tous les détails de l'attentat. Il dut relire trois fois l'article pour trouver la petite ligne brève où l'on disait que Sa Majesté était vraiment morte, une heure après avoir reçu le coup de poignard d'un anarchiste, sur le quai de Lucerne, au moment de s'embarquer pour faire le tour du lac. Ses mains tremblaient; il replia le journal avec soin, le mit dans la poche extérieure de son veston, puis, machinalement, ayant peur de le perdre, il l'enfonça dans une poche intérieure. Il s'efforçait de réfléchir le moins possible à ce drame, de le classer aussitôt dans son esprit, de le traiter simplement en événement historique qui ne le regardait en rien.

Il prit une voiture pour rentrer, à demi distrait, à demi indifférent. Mais quand il vit la vieille maison de la rue de Tournon et surtout quand il respira l'odeur fade et écœurante qui flottait dans l'escalier, il eut une sorte d'éblouissement de douleur. Il réalisa brusquement tout ce qu'il perdait, tout ce dont la vie le privait définitivement. La première forme de son chagrin fut égoïste : ce ne fut qu'au bout d'un long moment qu'il commença d'être ému par le sort de sa grande amie. Il ressortit l'*Intransigeant*, afin de chercher des renseignements : La Reine avait-elle beaucoup souffert? Avait-elle parlé? Qu'avait-elle dit? Il ne trouva rien; on avait reçu la dépêche en dernière heure.

Alors commença de bouillonner en lui l'effervescence du chagrin ; cette saturation douloureuse qui nous envahit peu à peu, ne laisse place à aucune diversion, à aucun écart de l'intelligence, bloque toutes les avenues par lesquelles arrivent jusqu'à notre esprit les entraînements habituels qui nous stimulent. Alors se forma ce rythme pénible des mêmes phrases qui tournent en rond, des mêmes constatations dont l'inutilité nous irrite, de ces regrets personnels sans rapport avec l'événement même; cet aspect de radotage enfin que prend très vite la souffrance morale.

Il lui devint impossible de supporter la vue de sa chambre,

de ses meubles; il fallait à tout prix qu'il parlât, qu'il racontât le crime, qu'il le commentât de mille manières. Et il se vit seul, entièrement seul au monde; sa famille était loin, il n'avait pas d'amis... Mais, comme, d'un brusque coup d'œil, il faisait la revue des sympathies absentes, une figure de femme s'interposa. Il y avait tout de même un être au monde qui s'intéressait à lui; il y avait Valentine Guerrée. Il consulta sa montre : c'était l'heure où d'habitude elle rentrait, après avoir fini son morne périple de leçons.

Il traversa la cour; la chambre de la jeune fille était située dans le corps principal de logis, au dernier étage. Il frappa. Elle venait d'arriver; elle enlevait son chapeau devant une armoire à glace; elle avait une petite jaquette bordée de fourrure, très râpée, une jupe noire qui avait l'éclat terne de l'usure.

Elle se retourna et vit à Raymond un air hagard qui l'effraya :

— Mon Dieu ! Que vous arrive-t-il ?

— Vous ne savez pas la nouvelle ?

Elle secoua la tête.

— La reine d'Illyrie a été assassinée !

Il eut pour l'annoncer ce je ne sais quoi d'un peu cabotin que l'on arbore volontiers quand on a un chagrin réel, non pour s'en parer, mais par la gêne où l'on est de le montrer, hésitant entre la peur de paraître indifférent et la difficulté de demeurer naturel dans des circonstances qui sont exceptionnelles.

— Mon pauvre ami !

Valentine vint à lui, les mains tendues. Et son intonation fut si naturelle, son geste si spontané, que Raymond fut comme délivré de cette contraction mécanique, de cette affectation qui l'oppressait et contraignait sa souffrance. Il dit cependant encore, par ce mirage de vanité qui accompagne souvent le chagrin et qui vous rend à la fois injuste et stupide :

— J'ai tout perdu.

Il avait l'impression qu'il disait vrai; mais il ne savait pas ce qu'il avait perdu : le climat qui avait développé le plus frileux, le plus délicat, le plus profond, mais aussi le plus dangereusement fragile de soi-même.

Et soudain, il parla, il parla confusément, obscurément, comme si quelqu'un lui dictait ces paroles étranges, mal coordonnées, révélatrices :

— Je dois vous paraître ridicule, Valentine. Comprenez-moi, je vous supplie. Après tout, je n'étais rien pour la reine Erica, rien qu'un petit secrétaire, un peu plus qu'un laquais. C'est vrai, mais qu'y puis-je, si je m'étais à ce point attaché à elle?... Toute ma vie, j'ai souffert de manquer de ce que j'ai trouvé auprès d'elle. Mon enfance a été si triste! Une mère toujours malade... J'étais encore bien petit quand je suis entré comme pensionnaire dans un lycée, à Albi d'abord, à Caen ensuite. Je ne vivais que pour les vacances. Quand ma mère en avait la force, elle me gardait auprès d'elle. Elle voulait que je lui raconte ma vie, toute ma vie : je ne savais pas. Alors elle me faisait asseoir au pied de sa chaise-longue et me parlait de mon avenir. Elle ne supposait jamais que je pusse devenir un homme quelconque, — ce que je suis. Tantôt, j'étais un grand artiste, tantôt un homme d'État, tantôt un explorateur. Elle avait une voix très haute et très aiguë. Souvent le soir tombait. Nous restions dans l'obscurité. La voix de maman devenait de plus en plus aiguë. Il n'y avait plus pour moi de collège, de devoirs, de leçons. J'étais devenu ce que ma mère souhaitait : quelqu'un de grand. J'étais célèbre, j'étais riche. Je lui donnais tout ce qu'elle désirait. « Nous voyagerons ensemble, » me disait-elle. Et nous partions. Elle me décrivait les pays où elle aurait voulu aller : l'Inde, l'Égypte, les îles de la Sonde. Quand je la quittais, elle m'embrassait passionnément en m'appelant : « Ma revanche! Ma revanche! » Entre dix-huit et vingt ans, je cessai de la voir. Elle souffrait d'une crise de neurasthénie très grave; elle vécut en Suisse dans une maison de santé. Cette période fut un grand trou noir dans ma vie. Ces vacances sans ma mère, à quoi me servaient-elles? Quand elle reparut parmi nous, elle était bien changée, elle avait vieilli de dix ans. Mais elle était surtout comme réduite, diminuée. Maintenant, elle parle à voix basse, elle ne rêve plus. Si je lui parle de Ceylan, de Louqsor, de Java, elle me dit : « Tais-toi. Ne parlons plus de cela. L'ère des folies est close. » Elle se tait des journées entières, assise dans un fauteuil, ne me regardant pas. On dirait qu'elle ne m'aime plus. Du lycée, j'entrai à l'École normale... Moi-même, je m'efforçais de m'adapter à la vie, à la vie de tous, je travaillais avec une application de tous les instants, et puis soudain, je fermais les yeux, je me souvenais de ces lentes soirées

passées dans la chambre de ma mère, et mon cœur se serrait. Était-ce possible qu'il n'y eût pas autre chose au monde, rien que des textes et des fiches, rien de vivant, de vaste, de généreux? Mais autour de moi, aucune chose ne décelait la présence d'une autre vie... Et tout à coup, je me suis trouvé à Adelsgratz et j'ai compris que maman avait raison : il y a des destinées qui se prolongent sur un autre plan, des vies qui baignent... mais dans quoi? Comment m'exprimer, comment vous faire comprendre le lien entre les voyages imaginaires de maman et les conversations de la Reine? Tout cela est si différent! Certains êtres ont une destinée, d'autres une existence, une toute petite existence sans signification. Quand j'étais auprès de la reine Erica, je participais à une destinée et j'en avais une moi-même. Mais mon malheur, à moi, c'est de ne pas avoir une destinée par moi-même; je le comprends soudain, je ne peux en avoir une que par reflet. Et je retombe de la destinée dans l'existence, dans la routine des jours pauvres, des mêmes travaux, des mornes ennuis. Aurai-je la force d'accomplir tant de petites actions criardes et dont je ne vois pas le sens? Cette éternelle attente dans un bureau d'autobus, ce mépris de tous, cette lutte avec des infusoires, ces blessures dont chacune est imperceptible et dont l'ensemble nous met les nerfs à nu...

— Prenez garde, dit Valentine Guerrée. Méfiez-vous de la paresse d'esprit. Les grands rêves sont ceux à qui l'on peut donner une forme plastique afin de les réaliser pour autrui. Tout le reste est force perdue.

— J'aurais voulu me donner à quelque chose de grand. La médiocrité n'absorbe-t-elle pas inutilement plus de forces que le rêve?

— C'est votre mère qui songe encore en vous.

— J'en ai peur. Et je dois vivre... Je vous demande pardon de vous avoir parlé ainsi, Valentine : mais vous êtes ma seule amie. Je me sens tellement désemparé!

— Reposez-vous, dit-elle, dormez. Je viendrai voir demain comment vous serez.

Il lui prit la main dans ses doigts tremblants; elle eut beaucoup de peine à se dégager.

XIII

De nouveau, Raymond se sentait le prisonnier de la pension Balmette. Mais cette fois, s'il la quittait, il ne retrouverait pas Adelsgratz, ni la Reine. Quand il revenait, le soir, de la Bibliothèque nationale et qu'il sentait cette odeur fade, humide, écœurante, que dégageaient les escaliers, il lui semblait que sa vie désormais exhalerait toujours ces mêmes relents. Il essayait de s'accommoder de la coque qui lui était concédée, il s'efforçait d'adoucir ses angles, de lui donner quelque chose d'intime et de méditatif; le bruit qui tournait sans relâche autour de lui lui rendait presque impossible toute familiarité avec elle.

En même temps, les liens que malgré lui l'habitude tissait entre les divers habitants de la pension le soumettaient chaque jour un peu plus à leur tyrannie. Sa politesse, son manque de brutalité, une certaine indécision naturelle faisaient de lui une victime toute prête de l'abbé Garampazzi, de la comtesse de Giroux, de Robert Igier, des Cuisance, même de Mlle Périgois, la secrétaire trop fardée du dentiste. Une fatalité le poursuivait; il échappait aux griffes de l'un pour choir dans les filets de l'autre. L'abbé Garampazzi l'entretenait à tout prix de ses calculs astronomiques qu'il faisait coïncider avec l'Apocalypse et certaines prophéties médiévales afin d'établir la date exacte de la fin du monde, très proche d'après lui et dont il parlait avec une joie secrète, une satisfaction enfantine. Mme de Giroux lui courait après pour lui demander conseil au sujet de son portefeuille, bien que Raymond eût déclaré une fois pour toutes sa totale incompétence en ces matières délicates. Robert Igier l'arrêtait dans l'escalier et lui dépeignait quelle serait la beauté de la France, quand, son patron Touques étant parvenu au pouvoir, chacun serait contraint de penser comme eux deux. Mme Cuisance minaudait et le prenait pour témoin de ses belles relations. Mlle Périgois essayait de le capter par un flirt capricieux. Enfin, M. Cuisance l'entraînait dans la chambre qui lui servait d'atelier et le forçait d'admirer ses œuvres : c'étaient des natures, non seulement mortes, mais putréfiées, des bouquets de fleurs baveuses, des paysages noyés dans du brou de noix, des visages de boutiques de foire aggravés par des

recherches de style qui ajoutaient à leur laideur la prétention d'un programme artistique. Tout cela avait quelque chose d'avorté et de larvaire qui donnait une manière de nausée intellectuelle. Et M. Cuisance ne voulait même pas bénéficier des circonstances atténuantes de l'erreur involontaire; il expliquait tout, soulignait tout, accordait une intention à chaque maladresse, une arrière-pensée à chaque ton mal placé, ce qui faisait de lui, à défaut d'un peintre même médiocre, un apologiste merveilleux de l'échec.

Ces figures grimaçantes, obsédées d'elles-mêmes, le hantaient jusque dans ses rêves. Il y recevait une dépêche; la Reine le mandait à Adelsgratz, il courait au palais; mais à peine franchie la première marche de l'escalier, l'abbé Garampazzi, coiffé d'un bonnet pointu et roulé dans une robe de chambre semée d'étoiles, le menaçait avec un télescope; Mme de Giroux semait sur lui des actions, des obligations, de grandes feuilles de papier de toutes les couleurs, si nombreuses qu'il en était suffoqué; Robert Igier lui montrait dans un mur un cachot noir et fétide sur la porte duquel on voyait écrit en grosses lettres noires le mot : BONHEUR; Mme Cuisance avançait vers lui, avec des grimaces de plaisir, un visage blafard qui était à la fois le sien et une tête de mort; Mlle Périgois lui enfonçait dans les yeux des plumes de paon; Cuisance enfin le forçait à sauter comme un chien savant, à travers des cerceaux bariolés d'infâmes barbouillages. Il n'y avait plus d'Adelsgratz, plus de palais, mais un mélange hétéroclite de piste de cirque, d'escalier de prison, d'observatoire vertigineux, d'où il finissait par tomber sur la tête, et de là, dans un réveil angoissé; le cœur battant, inondé de sueur, il travaillait à chasser ces visions tenaces.

Mais le lendemain, à peine descendait-il dans la salle à manger, pour absorber un café au lait sans lait ni café, que ses ennemis sans haine reparaissaient devant lui, reposés par une nuit paisible et prêts à l'entretenir de nouveau de cataclysmes cosmiques, de ruines financières, de réformes dégradantes, de théories incompréhensibles. Mme Cuisance, en passant, lui jetait un coup d'œil plein de sous-entendus obscurs; Mlle Périgois le frôlait d'une main plus saturée des parfums de l'Arabie que celle même de Lady Macbeth.

Il rêvait de fuir la pension Balmette, mais pour aller où?

De plus en plus absorbé par ses travaux sur les origines de la tragédie, il se sentait peu capable de diriger et d'organiser sa vie pratique. Les plus faibles soucis matériels l'accablaient, suscitaient en lui des perplexités sans nombre. Du moins, à la pension Balmette, tout cela lui était-il épargné; il n'avait pas à se préoccuper de sa nourriture, de son linge, d'une domestique: un ordre invisible et précautionneux présidait aux choses familières et les tenait dans un respect suffisant de Raymond. Il ignorait ces diaboliques révoltes des chemises, ces évasions imprévues des chaussettes, ces trahisons brusques des faux-cols qu'il redoutait tant. Il n'avait pas à interrompre sa lecture des fragments d'Eschyle ou de Sophocle pour chercher un plat sur un menu. Et si ses persécuteurs l'avaient laissé en repos, il aurait pu émigrer à peu près définitivement à Athènes et à Adelsgratz, partageant sa vie entre ses hypothèses et ses souvenirs, ses notes et ses rêveries, et sinon heureux, du moins apaisé par le souffle médiateur qui naissait de son esprit.

Et puis Mlle Guerrée l'attachait à la pension Balmette. Elle ne s'imposait jamais à lui, mais elle s'ingéniait à l'envelopper de sa présence sans lui devenir à charge, surgissant par miracle, quand il avait besoin d'elle, disparaissant, s'il voulait être seul. Elle devinait les moments où il désirait entendre de la musique, lui jouait ses morceaux préférés. Il trouvait des fleurs dans sa chambre, un humble bouquet qui lui souriait comme une pensée amicale. Valentine veillait sur lui comme un génie invisible et familier.

Ils passaient souvent leur soirée ensemble ; elle lui racontait sa journée, sa pauvre journée occupée à courir de maison en maison ; il finissait par connaître ces intérieurs modestes ou cossus, les gens qui les hantaient, les élèves de Valentine. Comme si ces modestes récits lui servaient de tremplin, il bondissait de là pour revenir à ses souvenirs d'Illyrie. Valentine l'écoutait sans fatigue apparente, mais, faite dès le berceau à la vie quotidienne et créée à l'échelle des faits, elle comprenait mal ses paroles. Quelle était cette chose qui exaltait Raymond et lui faisait venir les larmes aux yeux d'émotion, quel était ce rêve mystérieux qu'il poursuivait partout et qu'il voyait ou cessait de voir dans des objets qui lui paraissaient identiques? Elle aimait, certes, la musique, mais le monde qu'il y devinait échappait à son esprit. La nostalgie ne l'avait pas

atteinte ; elle vivait en dehors des pressentiments et des analogies secrètes. Mais elle était trop fine pour laisser deviner ses vrais sentiments. Elle ne cherchait pas à le toucher par les côtés qui existaient en dehors d'elle, mais à asseoir sa puissance sur ce qu'il avait de vulnérable : son insouciance à la fois et son décuplement des circonstances extérieures.

L'amour la rendait simulatrice ; comme beaucoup de femmes, elle apprenait le maniement de certains mots sans en évaluer le sens exact ; elle s'en servait dans ses conversations avec lui, parce qu'il avait besoin d'eux, mais elle les employait comme les pédants emploient les termes d'une science qu'ils ignorent. Cette parodie lui suffisait, car il attachait peu d'importance aux propos de Valentine. L'écho de sa propre pensée lui suffisait : il lui était indifférent que l'angle d'une salle de palais ou le carrefour d'un bois le lui renvoyât.

Mais ces repères dont Valentine jalonnait adroitement sa route faisaient du moins qu'il hésitait à en prendre une autre. Tout le poussait à suivre celle-ci, malgré le cauchemar que lui imposait le voisinage des familiers de l'hôtel. Et il s'enfonçait sans y réfléchir dans une feinte sécurité à laquelle de brusques événements allaient l'arracher.

XIV

L'horrible nuit commençait à peine et Raymond se demandait dans quel foyer de la vie spirituelle il irait chercher les forces qui lui permettraient de rester, jusqu'à l'aube, devant ce lit.

Il avait reçu le matin même une dépêche lui annonçant la brusque mort de sa mère, emportée la veille, au soir, par la rupture d'un anévrisme ; il avait pris le premier train qui partait pour Caen, et maintenant, enfoncé dans ce fauteuil qu'il avait toujours vu, dans cette même pièce, il exerçait sa mémoire à retenir, trait pour trait, ce visage qu'il ne devait plus revoir. Il s'efforçait de l'apprendre, comme on apprend, étant enfant, une leçon. Il notait les détails insignifiants, sachant par expérience que les souvenirs s'accrochent à eux pour ressusciter. Mais brusquement, la pensée qu'il faisait cela pour la dernière fois le ravageait des pieds à la tête et une brusque bouffée de sanglots sautait hors de lui.

Devant le cadavre de quelqu'un que l'on a aimé, on se sent toujours coupable. Il n'y a pas d'innocence en face de l'irréparable. Les innombrables péchés dont Raymond s'était chargé vis-à-vis de sa mère, soit par omission, soit par violence, lui revenaient comme des remords. Il eût donné tout pour effacer le souvenir de tel jour, de tel geste, de telle parole ; il avait besoin d'une dernière explication avec elle, d'une explication pure et radieuse comme un lever d'astre, d'une explication qui eût tout éclairci, tout expliqué ; après quoi, sa mère aurait pu mourir : cette mort aurait été logique, acceptable, mais non cette surprise, ce guet-apens survenus bien avant qu'il eût pu lui dire à quel point il l'avait aimée ! Il ne lui en avait certainement jamais rien dit ; elle était partie sans le savoir du moins de sa bouche. Que faire maintenant ? Il avait encore, par éclairs, l'illusion qu'il pouvait parler. Qui sait si, même derrière cette inerte apparence, il ne restait pas un appareil, encore sensible, qui l'entendrait, qui le comprendrait ? Mais cette apparence d'objet surnaturel que sa mère avait prise le décourageait. Frissonnant de froid, il se pelotonnait sur lui-même et se contractait pour ne pas crier. La maison n'était pas grande ; il avait peur de réveiller son père, qui venait de se mettre au lit, abattu par la fatigue et le chagrin. La fenêtre était ouverte ; l'air de la nuit, glacé. La flamme du gros cierge épais avait des soubresauts au contact des souffles qui glissaient de la rue.

Raymond se souvenait que, depuis la grande maladie de sa mère, cette neurasthénie qui l'avait transformée, il avait cessé d'avoir toute intimité avec elle. Il aurait pu la pleurer déjà, car il avait cessé de trouver en elle ce qu'un être a d'inestimable pour nous. Mais dans les affections en quelque sorte classées, on s'habitue fort bien à recevoir le moins de ceux qui nous ont donné le plus ; la longue lignée du passé forme une atmosphère d'une intensité si compacte que, vient-elle à s'éclaircir, à peine s'en aperçoit-on. Tant de conversations avaient tissé leur chaîne entre la mère et le fils que même dans le silence ils entendaient bruire leur écho. D'ailleurs, ce silence s'interromprait, croyait-il, un jour : même en se perpétuant, il restait un accident, une anomalie, et voici soudain qu'il prenait son caractère définitif ; il était devenu ce silence à la fois majestueux et agressif qui suit les premières

heures de la mort : silence où l'on sentirait presque une mauvaise volonté, un entêtement furieux, tant il paraît inconciliable avec les conditions de la vie.

Chaque bruit le rendait plus présent ; il suffisait qu'une voiture traversât une rue voisine, qu'un battant de porte se fermât, et moins encore que, sur le lit, un pétale de rose se détachât de sa fleur avec un déclic presque imperceptible, pour qu'il prît toute son énormité anormale, cette force de vide si angoissant que l'oreille troublée essaie aussitôt d'en combler une partie avec un murmure qu'elle produit.

Alors cette idée du silence ramenait à l'esprit de Raymond le souvenir de toutes les conversations qu'il avait eues avec sa mère, entre sa quatorzième et sa vingtième année et qui avaient enchanté ses vacances. Ils avaient eu tant de bonheur à découvrir leur parenté spirituelle ! L'écart des générations est tel le plus souvent qu'il l'empêche de se produire. Mais entre eux s'était formé peu à peu ce lien plus subtil que celui qui réunit d'habitude la mère et le fils et qui est né d'une habitude formée au cours de l'enfance et que rien n'a renouvelée depuis. Cela avait commencé, au cours d'une promenade dans le bois qui prolonge l'Abbaye-aux-Dames. Raymond avait fait allusion, presque timidement, à certaine tristesse que lui donnait la vue d'un arbre presque mort, et sa mère avait eu une soudaine palpitation de tout son être à reconnaître en lui quelqu'un de sa race spirituelle, quelqu'un qui sentirait le monde des choses comme elle l'avait senti et comme elle s'était toujours trouvée seule à le sentir. Alors il y avait eu entre eux, mais voilée par leur pudeur fondamentale, une véritable explosion de joie. Leur amitié véritable naissait, presque distincte de leur affection déjà acquise et presque conventionnelle : une amitié libre, gaie, confiante, pleine de grandes lectures communes, d'admirations et d'analyses interminables de fines nuances de sentiments.

Quatre ans après, la diminution morale qui suivit la maladie de Mme Valtier avait interrompu cet échange ; en ce moment, Raymond s'étonnait qu'une rupture si douloureuse eût pu se produire sans qu'il en ait ressenti un grand chagrin. Mais le fait est qu'il n'en avait presque pas souffert. Il avait vingt ans : c'était l'heure du premier grand départ vers la vie. Heure unique ! L'équipage est complet à bord, des matelots

chantent dans tous les cordages. La belle nef de la jeunesse, s'avance si légèrement sur l'eau ! Chaque vague la soulève, chaque étoile lui montre un chemin différent. Raymond lui-même avait alors subi cet étourdissement : étourdissement de courte durée, car les premières pêches effectuées au large ne lui apportaient rien déjà que de misérable. Ah ! ces fleurs sous-marines dont on a tant rêvé, ces méduses de quartz presque liquide, ces actinies aux mille couleurs, ces anatifes en crosses d'évêque... Et sur le pont boueux, le pied glisse dans une bouillie gélatineuse, informe, mi-animale, mi-végétale, un magma d'informes cellules...

Il se leva, grelottant de froid. Il sentait sur ses joues se former des sillons de froid plus sensibles, là où ses larmes avaient coulé. Il alla dans l'antichambre chercher un manteau de son père. Quand il revint, il regarda le lit avec terreur; il lui semblait que le visage avait changé depuis une heure; il redoutait de découvrir cet affaissement des traits qui révèle que la mort même n'est pas immobile, qu'elle n'est pas cette mort en laquelle on aurait quand même une certaine confiance, mais un mouvement nouveau, un rythme différent et si misérable. Cependant les lignes pures et tendues du visage ne mollissaient pas; elles gardaient leur beauté presque abstraite, ce signe de paix jeté entre le monde minuscule des vivants et le monde énorme des morts. Raymond se rassit. Il pensait à la reine d'Illyrie. Si la vie l'avait livrée sans défense à ses enchantements, s'il se sentait depuis sa disparition hésitant et perdu dans un carrefour où tout lui semblait également hideux, il le devait à cette forme muette sur laquelle il veillait. Désespérée d'être venue au monde avec ces rêves qu'elle ne pouvait satisfaire, sa mère en avait chargé Raymond, afin qu'il prît sur la destinée sa revanche à elle, afin qu'il fût son triomphe et sa justification. Et voici, déjà, qu'il était plus faible qu'elle devant l'action, plus désarmé, plus indifférent à ces petites vanités de chaque jour qui nous poussent en avant et nous stimulent. Elle lui avait donné le goût de l'insatisfaction. Elle lui avait montré sur l'autre rive du fleuve des constructions presque invisibles, une architecture légère et transparente comme un tissu humain, et elle lui avait dit : « Tu n'as plus qu'à passer l'eau ; voici la Terre promise. »

Mais sa mère était morte. La reine d'Illyrie était morte et

lui-même se tenait toujours sur la même rive, regardant grandir dans une lumière indécise ces tourelles tendres comme des regards, ces terrasses vastes et multicolores comme des châles anciens. La Terre promise était toujours là.

Pendant leurs longues conversations, sa mère jouait souvent à voyager avec lui; à voyager dans les pays où elle n'était jamais allée; elle décrivait toujours des cités étranges, car elle croyait autant au romanesque des villes qu'à celui des sentiments humains. Seulement, elle les déformait et les composait à sa façon; des canaux silencieux traversaient Londres, sur lesquels glissaient de vieilles barques noires entre des boutiques de curiosités où s'agitent encore les personnages de Dickens; à Venise, il y avait sur le Grand-Canal un vieux palais habité par les plus jolies filles de la ville; elles ne se mariaient jamais et, tant qu'elles étaient belles, formaient un musée vivant que les étrangers visitaient avec respect; à Varsovie, dans les sous-sols des boutiques vivaient des artistes chinois qui fabriquaient des squelettes articulés, en ivoire merveilleux de précision et de poli; il y avait ainsi un Amsterdam, un Prague, un Séville, tout aussi invraisemblables. On bien, on rendait visite à des gens que Mme Valtier aurait voulu connaître et qu'elle dépeignait avec fièvre, grands seigneurs, aventuriers historiques, écrivains ou virtuoses. La maison de santé l'avait guérie de tout cela. Mais elle l'avait guérie aussi du désir de vivre et elle l'avait acheminée tout doucement à ce lit étroit comme un cercueil, sur lequel elle gisait dans sa rigidité défensive.

Et tous ces souvenirs attaquaient l'un après l'autre l'âme de Raymond et lui donnaient chaque fois une fièvre différente. Tantôt, c'était un désespoir si aigu que tout son être se contractait comme s'il avait à vomir quelque chose d'atroce, ce monstre intérieur qui le tétanisait; tantôt, c'était une horripilation mystérieuse qui allait jusqu'à la panique et qui l'assimilait soudain aux grands ancêtres qui fuyaient entre les rochers, une menace informulable; tantôt enfin une torpeur brisée où il entrait peu à peu une lâche douceur. Et il entrevoyait que sa nouvelle existence serait encore possible si rien maintenant ne changeait; si l'aurore ne venait pas; si le corps de sa mère pouvait se pétrifier doucement et si lui-même demeurait dans ce fauteuil, immobile et descendant peu à peu

dans ce rêve où les choses d'autrefois reprenaient vie et se mêlaient aux choses miraculeuses qui n'auraient jamais lieu.

A mesure que la nuit s'étalait et coulait plus lentement, faisant effort pour atteindre à ces régions où l'aube se forme, il s'étonnait d'avoir de moins en moins à demander de force à son foyer intérieur. Tout devenait plus facile, plus liquide, plus tendre. C'était que sa mère était encore visible. L'horreur, ce serait maintenant de se séparer de son visage, puis enfin de sa présence même cachée. Elle avait veillé tant de nuits sur lui, et maintenant il veillait sur elle; l'échange continuait; c'était comme si la vieille conversation interrompue reprenait entre eux, voltigeait, même sans un mot, entre leurs esprits.

Mais brusquement il juxtaposait à cette image paisible l'image pathétique d'un regard, d'un geste que sa mère avait eus récemment; ce souvenir inattendu n'avait pas encore ce caractère usé, inoffensif de ceux avec lesquels il vivait; c'était une attaque brusque, haineuse, si atroce que toute sa souffrance un peu lénifiée se retournait au dedans de lui, produisant une telle révolution intérieure qu'il en était secoué, qu'il étouffait un cri, que ses larmes jaillissaient encore. Alors il lui fallait apprivoiser ce souvenir-là, s'habituer à lui, lui apprendre à le traiter en ami, le mêler à sa vie intérieure. Cela réussissait quelquefois. Mais il y en avait de si sauvages que rien n'y faisait. Il y en eut surtout, le souvenir d'un regard, que jamais Raymond ne put s'assimiler; aucune habitude ne le calma, n'émoussa ses angles; il garda jusqu'à la fin son indépendance terrible, et sitôt qu'il apparaissait, étincelant comme un glaive tiré sur l'horizon de Raymond, celui-ci, réduit, abattu, demandait grâce.

Une vieille domestique entra; elle portait à Raymond une grande tasse de café brûlant; elle insista pour qu'il allât se coucher. Mais il refusa doucement; la leçon n'était pas encore entièrement sue; il lui fallait encore exercer sa mémoire.

Puis dehors se forma insensiblement une maladie de la nuit; son tissu si dense, si compact, céda à un ennemi invisible; ses cellules se distendirent, ses fibres se desserrèrent; elle s'espaça comme la cellulose des feuilles de charme attaquées par des chenilles. Les linéaments des ombres s'éclaircirent et flottèrent, détachés par de brusques secousses des

choses auxquelles elles adhéraient. Une transparence froide et bleue se suspendit dans le cadre de la fenêtre; la vie recommença son sourd murmure. Raymond la voyait venir avec plus d'effroi qu'il n'avait vu venir la nuit; elle marquait la vraie fin de son intimité avec sa mère.

La maison s'éveillait; des grincements pénibles arrivaient de la cuisine où la poulie du temps remettait en marche les rouages rouillés des choses quotidiennes; M. Valtier remua dans sa chambre, avec ces gestes déplacés et maladroits que l'on a dans les maisons mortuaires où on semble avoir perdu le souvenir de l'exact emplacement des objets. Sur la maison d'en face, un rayon de soleil, d'une intolérable indifférence, se posa en tremblant, puis prit aussitôt de lui-même une assurance brutale.

Cette fois-ci, c'était bien fini : Raymond se pencha sur le lit de sa mère pour lui dire adieu.

XV

Raymond rentra à Paris, désemparé. Il vivait dans une sorte de brouillard ; à ces grandes dépenses de douleur, à ces hémorragies d'émotions violentes succède souvent une ère d'apathie et presque d'indifférence. Pour avoir trop vibré, la sensibilité finit par ne plus rien éprouver ; elle se replie et somnole sur elle-même. Raymond végétait dans une sorte de torpeur, accentuée par une courbature générale ; les moindres mouvements lui faisaient mal ; chaque point de son corps se réveillait et faisait sentir sa présence, non par une souffrance précise, mais par une prise de conscience anormale ; une fibre avait des élancements brusques, un nerf dévoilait son contour, une surface réduite de la peau frissonnait. Il ne se soignait pas ; tout lui était égal. Il avait surtout une grande fatigue.

Un matin, il ne put se lever ; sa tête était une forge : brûlure et coups de marteaux. Il accueillit la maladie avec joie. C'était un repos. Plus de lutte avec soi-même, plus d'effort à fournir pour conquérir un morceau de volonté ; il allait pouvoir s'abandonner à une force qui disposerait de lui, ferait de ses organes, de ses pensées l'usage qui lui plairait : joie de l'obéissance absolue ; entrée dans la fièvre comme dans un

couvent. Il déclara au domestique qu'il était malade, qu'il ne demandait rien, qu'on le laissât au repos.

Mais la nouvelle courut dans la pension ; on voulait aussitôt faire transporter Valtier à l'hôpital. Valentine Guerrée s'y opposa ; elle avait peu de leçons ; elle offrit de le soigner. Mme Balmette ne s'y opposa point ; elle avait une certaine affection pour le jeune homme. Le médecin consulté diagnostiqua une broncho-pneumonie ; la maladie n'était donc pas contagieuse. La pension se calma ; on abandonna le patient à Mlle Guerrée.

Elle vint s'installer auprès de son lit. On eût dit qu'elle avait attendu ce moment toute sa vie. Petit être éperdu du désir de se donner et dont nul ne voulait, elle se jetait tout entière dans ce dévouement comme dans une vocation. Elle prenait des responsabilités, réglait les silences, ordonnait l'emploi des heures. Elle attaquait la maladie de front et la surprenait par des manœuvres sournoises ; elle la surveillait, la devinait pour mieux la combattre ; elle avait des astuces subtiles et des énergies extraordinaires. Elle dormait à peine, et quand elle devait sortir pour donner une leçon, plantait la domestique au chevet du lit avec une consigne sévère. Rien ne lui échappait, ni le mal, ni le bien. Le docteur l'admirait. « Vous auriez dû vous faire infirmière », disait-il. Elle souriait ; infirmière, elle n'eût pas connu Raymond ; elle bénissait Schubert.

La maladie de Raymond fut longue et douloureuse ; il eut une rechute qui inquiéta fort Mlle Guerrée. Il avait cessé de vivre à la surface de soi-même ; il s'était réfugié tout au fond de lui, n'ayant avec le monde extérieur que de brefs échanges en forme d'éclairs. Les grandes affaires de sa vie étaient ses quintes de toux, l'élévation de la température, l'anéantissement de ses heures de répit. Dès qu'il ne souffrait plus, il prenait à vivre un plaisir démesuré. Les choses les plus menues l'amusaient comme un enfant. Mais ces vacances étaient courtes ; il fallait de nouveau apprendre à respirer, apprendre à dormir. Si dures que fussent ses nuits, il les attendait cependant avec joie. La lassitude de cette énorme journée d'écrasante inaction était telle, au tomber de la nuit, qu'il accueillait le crépuscule comme un libérateur. La lueur de la veilleuse apparaissait sur l'horizon de sa chambre comme un petit astre. Il voyageait dans son lit comme s'il y avait quelque part, entre les draps,

une place qui produisit du sommeil comme le fruit du lotos. Mais il naviguait longtemps avant de la trouver. Enfin, venait une sorte de somnolence; plutôt un engourdissement qu'un sommeil. Aussitôt, le voile noir de ses paupières se peuplait des plus fantasques apparitions; un monstrueux album de caricatures vivantes s'animait et dansait devant lui. Il se retournait sur l'autre côté et perdait aussitôt le chemin de ce coin de lit où l'on peut dormir. Il appelait Valentine à voix basse; il avait soif.

Elle reposait sur un divan qu'elle avait fait installer dans la chambre de Raymond; elle courait à lui, versait dans la tasse une infusion chaude. Rien n'était meilleur que ce liquide à son palais brûlant. Il la regardait avec reconnaissance. Que de fois il avait vu sa mère ainsi penchée sur lui! Il lui paraissait tout naturel qu'aujourd'hui ce fût Mlle Guerrée. Il lui souriait. Le médecin venait souvent. Jamais Raymond ne s'inquiétait de ce qu'il disait. Cela ne le regardait en rien. Il était tranquille quand il voyait Valentine dans la chambre, inquiet quand elle était absente. Il la suivait de l'œil, allant et venant de la cheminée à son lit. Chaque jour, elle lui devenait plus indispensable. Elle explorait pour lui ce monde où il ne pouvait plus aller. Pleuvait-il? Elle le lui disait, et il se renfonçait douloureusement sous ses draps, comme si cette pluie détruisait le plus charmant projet de promenade. Faisait-il beau? Elle prenait elle-même ce soleil au ciel et le lui portait dans ses mains, beau jouet brûlant qui lui donnait soudain l'illusion qu'il allait mieux, que la vie, la grande vie bruyante et agile, revenait à lui.

Ce soleil grandit peu à peu, emplit la chambre, lui enveloppa la tête comme une vessie pleine de rayons. L'attention de Raymond s'éveillait de nouveau. Ses yeux ne se perdaient plus dans cette contemplation vague et lente, au cours de laquelle il comptait vingt fois de suite les fleurs comprises dans les arabesques des murs. Ils sautaient d'une chose à l'autre, s'étonnaient du divan nouveau couché dans un coin, observaient la fatigue du visage de Valentine. L'esprit abandonnait peu à peu cette passivité qui appartenait à un étranger; Raymond insérait de nouveau dans son tissu des réflexions personnelles; il écartait de lui cette molle indifférence de la maladie pour retrouver le secret de ses articulations.

Un jour, il fut guéri. Un autre jour, il se leva. On le porta

à demi jusqu'au fauteuil, près de la fenêtre. Au dehors, cette vie longtemps suspendue entre ses quatre murs, continuait son œuvre opiniâtre. Il y avait dans la figure des fenêtres, dans la configuration des portes, dans le dessin déchiqueté des arbres de la cour quelque chose qui disait que le temps avait marché. Ce travail intérieur, insensible, qui fait que chaque chose est à chaque minute différente de ce qu'elle était une minute avant lui devenait tout à coup perceptible. Il vit un moineau; il n'avait pas pensé aux moineaux depuis des semaines. Ce fut la colombe de l'arche. Il reprit pied sur la terre ferme.

— Valentine, dit-il, qu'avez-vous fait pour moi? J'en suis honteux tout à coup, et plus honteux encore de ne vous avoir pas dit ma reconnaissance.

— Chut! vous allez tousser.

Il lui prit la main, il balbutiait des phrases d'enfant. Il se sentait une incroyable mollesse de l'âme, où il y avait de la détente physique et un égoïsme câlin.

Elle l'écoutait en se moquant de lui. Elle voyait venir sa convalescence avec douleur et avec tristesse. Il était sauvé, mais perdu pour elle. Il ne serait plus cet enfant qui avait été à elle à chaque heure de sa vie. Il redeviendrait fort, c'est-à-dire léger, insouciant, capricieux. Sa concentration, sa fidélité, sa tendresse, c'était de la maladie. Elle avait cette mélancolie des mères qui savent qu'avec la santé, leurs fils leur échapperont de nouveau.

— Vous êtes guéri, dit-elle. Ne parlons plus du passé!

Mais déjà sa tête tournait, il était pâle de fatigue. Le soleil s'était caché, le moineau enfui. L'ombre d'un coin d'un nuage versait son deuil sur les arbres souffreteux du jardin. Il fallut aider Raymond à se lever, le diriger vers son lit auquel il tendait de toute sa lassitude. Il ne pensait plus à remercier Valentine, c'est-à-dire à prendre congé, mais à recourir de nouveau à elle. Elle le soutenait des deux bras; son visage flétri rayonnait: Raymond lui appartenait encore.

EDMOND JALOUX.

(La troisième partie au prochain numéro.)

L'HÉRITAGE ROMAIN

ET

LE BOLCHÉVISME

L'année qui commence est la dixième du bolchévisme. Maintenant que les faits ont un certain recul, il devient possible d'y voir plus clair que nous n'avons fait dans le premier moment.

La génération actuelle ne saurait être accusée d'inertie intellectuelle : depuis 1914, constamment dépassée par les événements, elle n'a cessé d'affronter des problèmes nouveaux et d'y apporter des solutions improvisées. Nous avons appris à ne plus nous étonner. Le bolchévisme, tout de même, nous a un peu surpris : ces gens-là allaient terriblement vite, sensiblement au delà de tout ce qu'on avait pu prévoir.

Deux considérations ont influé sur notre jugement. Familiarisés depuis longtemps avec l'idée d'évolution, nous avons été portés à croire que le mouvement bolchéviste devait être une suite naturelle, une conséquence normale des tendances du siècle. D'autre part, nous avons contracté l'habitude, passée chez nous à l'état de réflexe, de tenir tout type nouveau de société pour une forme du progrès : nous admettons sans discussion que, depuis le moyen âge, la civilisation a suivi une marche en avant régulière et ininterrompue.

Sans doute, il apparaissait que ces novateurs avaient sauté, à pieds joints, par dessus toutes les transitions ; il se pouvait aussi qu'il y eût dans leurs conceptions une part de chimère : il suffisait qu'ils ne revinssent pas en arrière vers un type

connu de société, on devait les considérer comme réalisant une avance. Puisque, d'ailleurs, c'est un axiome que le progrès est à gauche, le bolchévisme devait automatiquement se classer à l'extrême gauche, à l'avant-garde du socialisme qui, dans tous les pays du monde, marche à l'avant du radicalisme. Cette classification a été acceptée partout et par tous comme un dogme. Et sacrifiant à l'instinct qui nous porte à chercher toujours des comparaisons et des analogies, nous avons raisonné de la révolution russe comme si, à un degré quelconque, elle se rattachait à la révolution française, et la continuait.

Cependant, nombre d'esprits pratiques et réalisateurs estimaient que, l'existence du bolchévisme étant désormais un fait, on aurait mauvaise grâce à bouder contre l'U. R. S. S. Il fallait entrer en relations, se rapprocher pour se connaître et s'engager résolument dans la voie des échanges. Ainsi fut fait.

Or, le résultat a été nul. Dès maintenant, les traités de commerce signés avec le gouvernement des soviets forment des volumes; pratiquement, ils sont restés lettre morte. Certes, quelques sociétés sous étiquette étrangère se sont constituées en Russie, par voie de licences ou de concessions. Non seulement leurs bilans n'inspirent qu'une confiance limitée et les avoirs en *tchervonetz* risquent d'être des plus aléatoires; mais la plupart de ces entreprises n'étaient en réalité que des organisations de propagande politique. Cet échec, dont on ne saurait contester la généralité, est extrêmement frappant. Doit-on en chercher la cause dans je ne sais quel ostracisme moral ou politique? Les gens d'affaires ne nous ont guère accoutumés à des scrupules de ce genre; ils n'ont jamais attendu que les chancelleries eussent paraphé la reconnaissance de fait d'un État intéressant au point de vue commercial.

On est ainsi amené à penser qu'on se trouve en présence d'un phénomène totalement nouveau, d'un organisme qui loin d'être un prolongement de notre vieille civilisation, est, par sa constitution même, foncièrement et radicalement incapable d'entretenir avec elle des rapports normaux.

*
* *

Comment et pourquoi le monde civilisé est-il parvenu à son point actuel de civilisation? et parmi les facteurs moraux et

matériels, quels sont ceux qui ont eu un rôle capital dans le progrès de cette civilisation ?

Passons, sans nous y arrêter, sur les civilisations asiatiques, bien plus anciennes que la nôtre, qui ont eu leur apogée avant l'Europe, mais qui sont depuis des siècles plongées dans l'immobilité. La civilisation européenne est, sans conteste, fille de la civilisation romaine. Rome a conquis le monde, et l'a organisé. Elle a créé un tout qui a réellement vécu d'une même vie, a rendu florissantes des contrées incultes, imposé la paix romaine, et créé une œuvre qui subsiste encore aujourd'hui. La forme du gouvernement a pu changer : République ou Empire, l'œuvre s'est continuée. De même pour la question religieuse : le Christianisme s'est assez exactement superposé aux institutions de l'Empire pour en hériter en grande partie. Le fait capital dans le mode d'action de la civilisation romaine s'exprime par un mot, lequel représente un fait : Rome imposait ses lois.

Ses lois, son code : tout est là. D'Ibérie en Thrace, le *civis romanus* était partout protégé avec la même efficacité et de la même manière ; ici ou là, les conventions qu'il signait avaient la même valeur, les mêmes actes étaient licites ou illicites, les rapports entre particuliers ou entre les particuliers et l'État réglés de la même façon. Condition essentielle pour permettre le commerce, et pour rendre possibles la prévoyance et la continuité sans lesquelles il n'y a ni industrie, ni œuvre de longue haleine. Le code romain, tel est bien dans l'Empire l'élément stable et le facteur de civilisation.

Or, d'où provenait ce code ? Création spontanée, conception personnelle ? nullement. C'est un code, c'est-à-dire un recueil des usages préexistants, le fruit des expériences grecque, égyptienne, phénicienne que les Romains ont connues : consacré par des siècles de durée, il se trouve acceptable pour des peuples d'origines et de coutumes singulièrement différentes, chrétiens ou barbares ; il est logiquement construit, et repose sur une pierre angulaire fixe : la personnalité de l'individu et son droit de propriété.

Depuis lors, l'Empire a pu s'émietter, l'Europe, balayée par les grandes invasions, se fractionner en une multitude de petits États légiférant à leur bon plaisir ; avec le code Napoléon, promené dans toute l'Europe, le code romain est revenu universel-

lement à la vie. Car l'un procède rigoureusement de l'autre. Aujourd'hui, sauf quelques variantes d'usages locaux, un seul code régit tous les peuples civilisés. Quelles que soient les différences de formation politique de ces peuples, chez eux tous, depuis plus d'un siècle, les mêmes actes sont réputés crimes ou délits selon les mêmes règles, les mêmes conventions sont valables, les mêmes droits sont assurés. S'il y a des modifications, elles ne touchent jamais au principe, mais bien à l'application de certains points de détail; et si les codes tendent à se compléter, c'est de plus en plus d'un commun accord, avec une portée internationale : législation des droits de propriété commerciale, législation des brevets, législation du travail.

La facilité, la rapidité des échanges matériels et moraux dérivent de cette législation commune : elles ont été le grand facteur de l'immense essor économique du siècle dernier. Nous en étions venus, sans nous en douter, à mettre à contribution, pour la fabrication du plus usuel des objets courants, les cinq parties du monde. Cela est apparu avec éclat en 1914, quand, les divers pays vivant en vase clos, chacun a vu tarir certaines productions, faute de matières premières, et d'autres faute de débouchés. Qu'est-ce, aussi bien, que les « concessions » en Chine, sinon des zones extraterritoriales où les « diables d'Occident », à l'abri de leurs codes, peuvent effectuer en sécurité leurs opérations commerciales avec les Chinois. Dépouillée de ses formules diplomatiques, la réponse anglaise à la Chine revient à dire : « Nous renoncerons aux concessions et soumettrons nos différends commerciaux aux tribunaux chinois, quand nous serons assurés que ceux-ci les jugeront correctement selon un code acceptable. » Si imprévu que soit le fait, c'est au nom du code romain que l'Angleterre, aujourd'hui, arme ses croiseurs, et mobilise des régiments tant à Londres qu'aux Indes.

Ainsi il est permis de dire que toute la civilisation actuelle s'est développée sous l'égide du droit romain : droit qui s'est complété, droit qui a évolué, certes, mais qui dérive d'un principe unique. En donnant à la civilisation actuelle, pour la commodité de la discussion ultérieure, le nom de civilisation romaine, nous sommes en droit de penser que nous nous bornons à constater un fait d'une réalité tangible.

***

Dès lors, on voit nettement ce qui fait du bolchévisme quelque chose de formidable et même de monstrueux en face de notre civilisation romaine.

Ce n'est pas son gouvernement : d'autres peuples ont eu, ont ou auront des dictateurs ou des commissaires du peuple. Ce n'est pas davantage la constitution plus ou moins démocratique ou parlementaire. Mais il dresse en face du vieux code un code nouveau, ayant pour base une pierre angulaire qui est le droit collectif. Pour la première fois depuis l'origine des temps historiques, voilà un État constitué, qui prétend plier les hommes à d'autres lois que celles du code romain. — Fait considérable, qui assigne au bolchévisme une importance égale à celle des plus grands bouleversements sociaux.

Ce code a-t-il, comme origine, quelque chose de commun avec le code romain ? Le code romain, nous l'avons vu, est un code d'usages, qui s'est borné à coucher par écrit des règles depuis longtemps usitées, pratiquement réalisées à travers toutes les civilisations antérieures. Le code bolchévique se rattache-t-il donc à des usages consacrés par le temps ? Nullement. Issu des conceptions théoriques d'Engels et de Marx, ramassées par Lénine, il débarque avec lui du wagon plombé qui le ramène de Suisse en Russie pour être mis en vigueur par la tyrannie de sa volonté. C'est, au premier chef, une œuvre personnelle, un système que les Allemands nommeraient « livresque » ou « pédantesque », arbitrairement imposé en dehors de toute donnée d'expérience ; car si le communisme théorique est assez ancien pour avoir été déjà tourné en ridicule dans les comédies d'Aristophane, il n'a jamais été mis en pratique, sauf dans quelques communautés étroites, ou au point de vue agricole en certaines circonstances exceptionnelles et déterminées.

Ce caractère personnel et théorique, si fortement marqué, ruine *a priori* toute idée de comparaison avec le code romain : il ne peut y avoir ici ni filiation ni évolution : un gland peut donner un chêne plus ou moins bien venu, il ne donnera jamais un châtaignier. En vain nous sommes-nous évertués à découvrir entre le communisme russe et les principes de la Révolution française, des rapports qui n'existaient pas : cela, en dépit des dénégations des intéressés qui, dès le premier

jour et en toutes occasions, ont répudié avec la dernière énergie le souvenir de notre Révolution; nous avons comparé des choses qui n'ont aucun point commun, puisque dans les deux codes, bâtis l'un sur le droit individuel, l'autre sur le droit collectif, un facteur quelconque ne peut jamais se trouver dans des rapports identiques avec les facteurs voisins, et qu'il n'y a point de commun dénominateur permettant la comparaison. C'est pareillement de façon tout arbitraire que nous avons mis le bolchévisme à l'extrême gauche : il n'est ni à gauche, ni à droite, pas plus que la classe des oiseaux ou des reptiles n'est à droite ou à gauche de celle des mammifères; c'est autre chose, c'est une société sur un autre plan.

Le code communiste, fruit d'une spéculation intellectuelle, se discute, et peut même se défendre; du fait qu'on a construit tous les codes existants en prenant comme point de départ le droit individuel, on ne saurait conclure à l'impossibilité d'en construire de tout aussi logiques en partant du droit collectif. Admettons donc, sans examen, que ce code soit logiquement construit et susceptible de répondre aux besoins de la société qui l'applique. Il reste, et cela seul importe à la discussion, qu'il n'a pas permis l'établissement de rapports normaux et réguliers avec la civilisation romaine. Et ce n'est certes pas faute de commissions commerciales, et d'intermédiaires diligents à chercher des terrains d'entente! Mais c'était chercher la quadrature du cercle.

N'importe quel contrat passé peut donner lieu à différend ou à procès. Quel tribunal jugera et selon quel code, romain ou bolchévique? D'ailleurs, la convention est-elle également valable pour les deux contractants? La convention passée par un tenant du code romain le lie en tout cas : elle ne lie, du côté russe, qu'avec des restrictions, car le droit soviétique frappe de nullité toute convention au moment où il est démontré qu'elle devient préjudiciable aux intérêts de l'État, — formule élastique qui permet n'importe quelle rétractation. Enfin, point capital, le monopole du commerce crée une situation qui fausse complètement la balance des marchés, et travaille automatiquement au détriment des tenants du code romain : il est facile de le démontrer.

A l'intérieur de la Russie, le prix du marché mondial ne joue pas. Cela résulte du fait que nul, sauf l'État russe par son

office de commerce, ne peut acheter au producteur. Le gouvernement russe achète son blé à ses paysans, au prix qu'il veut. Il peut le fixer à son gré, aussi bas qu'il le désire : il est certain de l'avoir, puisqu'il est seul acheteur, et il le vendra, bien entendu, au plus haut cours extérieur, la totalité de la marge des bénéfices revenant à lui seul.

En sens inverse, il y a en Russie une pénurie considérable de machines agricoles : si donc le commerce était libre, et en vertu des lois de l'offre et de la demande, les machines fabriquées en Europe ou en Amérique feraient prime en Russie. Oui, mais aucune firme au monde ne peut les importer et les vendre aux paysans. Seul, l'État russe est acheteur. Donc il achètera, toujours au cours mondial extérieur et même, mettant en concurrence les firmes extérieures, au plus bas cours extérieur. Après, il revendra à ses nationaux, et cela au prix qu'il lui plaira de fixer : pourquoi se gêner? nul concurrent ne peut atteindre le paysan russe. La totalité de la marge des bénéfices est encore pour lui seul.

Bref, de quelque façon qu'on envisage une opération commerciale entre le libre commerce du monde romain et le monopole du commerce soviétique, l'opération est faussée au bénéfice de ce dernier.

Envisageons un autre marché, celui de l'argent. La situation est identique : nul particulier ne peut librement, par des banques libres, acheter des valeurs étrangères : en fait, la banque étant banque d'État, seul l'État achète ou vend, et à son prix. Il fait le cours. Dès lors, le *tchervonetz* russe a la valeur qu'il lui plaît de fixer, valeur arbitraire : seuls s'en procurent ceux qui sont pressés par une nécessité immédiate et urgente d'en posséder, par exemple pour un voyage en Russie. Nul n'aurait idée d'en posséder à l'étranger, comme on possède des dollars ou des livres sterling : il n'y a pas d'échanges, puisque le marché est faussé et les cours fictifs.

Ainsi, il suffit de l'existence d'un code essentiellement différent du nôtre, pour que toutes nos lois économiques cessent de jouer; pour que, malgré le tort causé à l'humanité par la fermeture du marché russe, la civilisation romaine et la civilisation soviétique vivent parallèlement, chacune en vase clos, sans communication possible. Dans aucun domaine il n'est possible de lier partie, pas plus que si l'on voulait faire une

partie d'échecs, l'un jouant la règle du jeu d'échecs et l'autre la règle du jeu de dames.

Nous nous sommes épuisés à poursuivre, depuis dix ans, la chimère des terrains d'entente, sans vouloir ouvrir les yeux sur l'impossibilité de trouver la conciliation entre deux principes qui s'excluent. Nous l'avons, d'ailleurs, cherchée seuls. Car, dès le premier jour, du haut de son dogmatisme, Lénine a toujours crié à nos oreilles sourdes qu'il n'y avait pas possibilité de coexistence entre le monde romain, qu'il appelle capitaliste, et le monde bolchévique : que celui-ci détruirait celui-là, que la destruction du capitalisme était la condition indispensable et l'objet essentiel du bolchévisme, lequel ne pourrait avoir son plein rendement et sa complète signification que le jour où il aurait réussi à conquérir le globe.

Pas une seconde Lénine n'a varié sur ce point. Il a tout de suite posé en principe la nécessité d'un code unique à la surface du globe, et, bien entendu, d'un code qui serait le sien. Pas une fois, en dix ans, les congrès pan-russes et la IIIe Internationale n'ont varié dans leur prétention et dans la définition de leur but. Si, administrativement, dans des cas particuliers et pour quelque intérêt immédiat, les commissaires du peuple ont toléré des dérogations, ils ont chaque fois insisté sur leur caractère d'expédients précaires, auxquels ils recouraient dans la seule intention de durer et de continuer la lutte : ils n'ont jamais abandonné le principe.

Nous, cependant, au cours de ces dix ans, avec une patience inlassable, nous n'avons cessé d'apporter des projets de traités à des gens qui, quotidiennement, nous renouvelaient leur déclaration de guerre.

***

Que personne n'ait, dès l'abord, pris au sérieux cette déclaration de guerre, on se l'explique aisément.

Lénine, rapé, usé, miné de tuberculose, brandissant au débarqué de son wagon plombé le petit papier prédisant mort et massacre au monde civilisé, apparaissait ridicule.

Dédaigneusement isolé par Kérensky dans l'Institut Smolny, il peut prêter à raillerie jusqu'à l'heure où il se dresse, vainqueur, sur les ruines de Pétrograd.

Lorsqu'il règne à Léninegrad, si l'on sourit encore, c'est d'un sourire gêné.

Maintenant, l'immense cube de son tombeau, sur la place Rouge de Moscou, capitale des États-Unis d'Asie, lui dresse un piédestal à sa taille. Que ceux-là sourient qui ont toujours le cœur à sourire!

***

Les faits sont les faits : rien ne sert de détourner la tête. Sans répit, Lénine s'est adressé au monde, toujours au monde. Proclamations, discours, télégrammes, programme d'action, le tout s'adressait formellement au monde entier. On haussait les épaules : « Le bolchévisme? Affaire russe, cela ne nous concerne pas. » On disait encore : « Chimères, fumées ; projets illusoires : les Russes ont de tout temps été grands bâtisseurs de systèmes, grands apôtres de religions mondiales. Tout s'en va en paroles. » Or il est vrai que les congrès russes se signalent par une véritable débauche de discours : il ne l'est pas que les congrès de la IIIe Internationale soient uniquement des congrès de bavards. Les actes ont suivi les paroles : cela, depuis dix ans, avec une continuité et une persistance telles qu'on ne peut se refuser à l'évidence. Si Lénine a déclaré la guerre à la civilisation romaine, la IIIe Internationale a engagé ouvertement les hostilités : feindre de l'ignorer, ce n'est en rien atténuer l'état de guerre.

Le bolchévisme s'est présenté avec un programme constructif, — établissement de la société communiste fondée sur le code communiste, — et un programme destructif : destruction du monde civilisé, vivant sous la loi romaine.

Sur le programme constructif, les bolchévistes nous ajournent au lendemain de leur définitive victoire. Obligés provisoirement de consentir des dérogations pour vivre et de conserver un strict minimum d'échanges indispensables avec le monde civilisé, ils n'ont d'ailleurs ni abandonné ni retouché un seul article de leur code, et ils se contentent de répéter : « L'épanouissement total et fructueux du bolchévisme ne sera possible qu'après la victoire : notre société ne peut montrer ce qu'elle vaut que si elle règne sans conteste ni rivalité. Donc la juger sur ce qu'elle est actuellement est oiseux; plus oiseux encore de la juger sur ce qu'elle peut devenir. »

Sur le programme destructif, il n'y a ni doute, ni obscurité, ni secret ; en cette matière surtout, les bolchévistes se sont montrés hommes d'action, beaucoup plus que bavards. Les compilateurs pourront, s'ils le désirent, relever au jour le jour, depuis dix ans, une suite ininterrompue de faits fort logiquement enchaînés : dès maintenant, il est possible d'en donner un raccourci qui, faisant ressortir les étapes principales, précise la genèse, la continuité et le but de l'effort.

Au moment de sa déclaration de guerre à la société capitaliste, Lénine a cru les temps proches. De la facilité avec laquelle il avait soulevé le peuple russe, fatigué de la guerre, il a conclu à l'imminence d'une révolte générale des armées en Europe : en 1918, et même en 1919, il a escompté une révolution générale et immédiate, et travaillé surtout dans ce sens. Cependant sa propagande n'a pas donné tous les résultats attendus. Il s'est aperçu qu'il s'était trompé, sans d'ailleurs se tromper de beaucoup ; car il a tout de même réalisé le bolchévisme en Hongrie, l'a manqué de fort peu en Bulgarie et en Italie, a obtenu quelques succès dans les empires centraux et en Espagne, sans parler des mouvements provoqués en Esthonie, Pologne, etc., et bien proches du succès. Cette période héroïque et directe paraît donc provisoirement close, Lénine ayant explicitement reconnu et commenté son erreur, et abandonné les offensives prématurées dans les pays qui sont insuffisamment préparés au point de vue politique.

Ses plans, dressés en conséquence et fort exactement suivis par ses successeurs, ont été concrétisés par Staline au congrès communiste de Moscou en février 1924 de la façon suivante :

« Les Soviets, a-t-il dit, ont quatre alliés :

1° Le prolétariat occidental ;

2° Les colonies et les peuples peu développés, opprimés par les peuples civilisés ;

3° Les conflits entre peuples civilisés :

4° Le paysan russe... »

Laissons de côté le paysan russe. Laissons de côté, même, les conflits entre peuples civilisés : il n'est que trop certain que tout affaiblissement de leur puissance ne peut que profiter aux soviets, que ceux-ci ont tout intérêt à les voir s'épuiser en luttes fratricides, et qu'ils ne perdront aucune occasion de créer ou d'entretenir des points de friction.

Venons-en au prolétariat occidental. L'instrument chargé de diriger dans leur « développement politique » les prolétariats occidentaux est la IIIe Internationale. C'est une organisation considérable, méthodiquement distribuée en bureaux correspondant à chaque pays, chargée de fournir à tous les pays simultanément les directives générales, et à chaque pays les directives particulières. On pourrait s'étendre longuement sur l'étroite dépendance où elle tient les partis affiliés, sur les renseignements qu'elle en exige, sur l'opportunité des directives qu'elle leur donne : il n'y a pas urgence à le faire, parce que pour le moment les perspectives d'action immédiate sont nulles. Nous nous bornerons donc à en dire quelques mots.

Voici comment se formule la doctrine : « Un soulèvement immédiat des masses est d'autant plus difficile que les nations sont plus évoluées, et la distinction entre les classes sociales moins accentuée. Dans la Hongrie féodale, par exemple, il est très aisé de lancer paysans et miséreux sur les châteaux des magnats : ils comprennent tout de suite. Dans les pays très évolués comme la France, où tout le monde est peu ou prou propriétaire, où les limites du prolétariat sont beaucoup moins nettes, ce n'est possible qu'après une longue préparation du « prolétariat conscient et politiquement éduqué ». Donc, il faut une préparation, et ne rien risquer avant que les troupes soient instruites. Telle est la théorie. L'acte a suivi, sous la forme d'un programme élaboré pour chaque pays, en parfait accord avec la nature et les besoins de ce pays. En voici, pour la France les points principaux : « Non participation au pouvoir ; Conquête des municipalités ; Intensification de la propagande chez les paysans. » Ainsi, à l'heure actuelle, dans tous les pays civilisés, une organisation identique travaille, par des moyens variés, appropriés et choisis, à saper intérieurement la puissance de l'État. L'échéance peut être lointaine : nul ne saurait nier qu'il n'y ait dès maintenant des résultats, lorsqu'on en voit d'aussi tangibles que la grève du charbon en Angleterre.

Si nous avons pu traiter brièvement du « prolétariat occidental, » nous devrons être moins laconique sur « les colonies et les peuples peu développés, opprimés par les peuples civilisés ». Car, ici, la période de préparation est passée : nous sommes en pleine période d'exécution, et l'action des soviets a pris une avance considérable.

A aucun moment Lénine n'a hésité sur cette politique. Ses théories, longuement mûries en Suisse, étaient prêtes pour une application immédiate. S'il y a, dans les vieilles nations européennes, certaines difficultés à faire comprendre aux prolétariats la nécessité de la lutte et la nature de l'ennemi, il n'y en a aucune à expliquer aux colonies qu'elles sont opprimées et aux peuples peu développés qu'on les exploite : d'autre part, ces pays n'ont pas eu le temps de s'imprégner d'idées bourgeoises. On pouvait, d'emblée, y exalter le nationalisme et la xénophobie, et s'en servir comme de béliers pour ébranler et fissurer la citadelle capitaliste. Dès 1918, les « écoles d'agitateurs » de Moscou et de Tiflis étaient créées et les propagandistes au dressage. L'idée directrice et l'outil étaient trouvés.

La conception qui consistait à rassembler à Moscou et à Tiflis des commis voyageurs en révolution pris dans toutes les nationalités visées, — Chinois, afghans, hindous, musulmans, arabes, etc., — est exactement de même ordre que la conception de la IIIe Internationale. Ils y sont dressés au point de vue général de la doctrine soviétique, mais encore plus exactement documentés sur les conditions politiques du pays où ils auront à travailler, ainsi que sur le but immédiat à y poursuivre. Des presses spéciales les fournissent de tracts et de brochures de propagande. En moins de dix ans, près de vingt mille de ces agents ont été lâchés sur le monde. Seulement, au début, l'action a été quelque peu dispersée, et aussi trop directe. La passion, le désir de frapper immédiatement au cœur la puissante Angleterre a d'abord entamé l'action vers les Indes, où il y a eu une grosse alerte en 1920, et où un effort militaire sérieux a été nécessaire, visant en même temps l'Égypte, l'Afghanistan et la Perse. Le 22 mai 1920, Lénine lançait son fameux télégramme : « Je suis heureux de voir que le principe de la libération des peuples du joug des capitalistes étrangers ait trouvé un écho chez les héros hindous. La Russie suit avec intérêt l'éveil des Indes. Nous saluons l'union étroite des musulmans avec les non-musulmans : nous souhaitons l'extension de cette union à tous les travailleurs de l'Asie. La victoire sera assurée si les prolétariats hindous, chinois, coréens, japonais, persans, turcs se tendent la main. Vive l'Asie libre ! » Oui. Mais c'était une erreur de s'être d'abord attaqué au gros morceau, et d'être allé tout droit à la citadelle anglaise

des Indes, où l'on se heurtait à une organisation savante et à des forces militaires puissantes. Il convenait de n'y revenir qu'avec des troupes fraîches et une supériorité numérique formidable : si la politique bolchévique éprouve des échecs, elle comprend la leçon et modifie ses plans, elle ne les abandonne pas.

Dès lors, l'orientation porterait sur la conquête de l'Asie, par la Chine : sur ce terrain la puissance militaire des États civilisés est nulle. Moscou, capitale des États-Unis d'Asie, c'est un programme réalisable. Faut-il en rappeler les étapes?

Peu à peu, en lisière du Turkestan, de petits États se détachent qui adhèrent aux soviets : puis, en 1923, la Mongolie. Le gouvernement de la Chine du Sud, — celui de Canton, — est entièrement entre les mains des soviets... Les soviets, bien entendu, en tant que gouvernement, ignorent le général Borodine : mais la IIIe Internationale le connaît. Cependant l'actif Karakhan, enfin accueilli à Pékin comme ministre accrédité, officiel, y agit énergiquement; et la Russie se trouve être la seule puissance qui ait aujourd'hui le pied à la fois dans la Chine du Sud et dans la Chine du Nord. 2000 officiers bolchéviques russes, paraît-il, encadrent les armées du Sud. Entre temps, les troubles s'étendent jusqu'aux Indes néerlandaises.

Division sur division, les escadres légères anglaises cinglent de Malte vers l'Orient : les boulevards de Changhaï sont couverts de troupes anglaises. Il y a déjà eu des morts dans nombre d'échauffourées : au moment où nous écrivons, officiellement les premiers coups de canon entre les troupes anglaises et les Cantonais de Borodine n'ont pas encore été tirés. Qui oserait prétendre cependant, que ce n'est pas déjà la guerre ?

***

De la déclaration de guerre lancée par Lénine tout seul, en 1917, à la situation actuelle, peut-on nier qu'il y ait continuité de vues, opiniâtreté d'exécution et tangibles succès? Nous ne sommes pas en face de mouvements incohérents et fortuits ; nous sommes en présence d'une volonté directrice et d'un développement d'action logique.

Comme il est toujours permis de ne pas voir, nous pouvons, une fois de plus, nous détourner, hausser les épaules

et dire : « Peuh ! cela, du bolchévisme ? C'est un mouvement xénophobe pur et simple, un retour offensif des Boxers. Vraiment, c'est aller bien loin de voir en ces Cantonnais des adeptes conscients du pur marxisme, et de croire la civilisation romaine en danger du fait de gens qui ne s'inquiètent sûrement pas de considérations juridiques ou sociales : les questions de code ne les troublent certes pas. »

A cela, on peut objecter que sur les douze millions de mobilisés russes qui dans l'ensemble ont fait la révolution bolchévique, pour avoir « les terres et le pain », il n'y en avait peut-être pas cinq mille qui eussent été capables d'expliquer ce qu'était le communisme, et pas vingt en état de prévoir la figure qu'une fois réalisé chez eux, il pouvait prendre. Pour gagner le soldat russe, on ne lui a pas fait de théorie au-dessus de son entendement. On lui a promis « le partage des terres », — à quoi il a compris qu'il recevrait les terres des riches, non pas qu'il pourrait avoir à livrer les siennes, — et « le pain », ou, si l'on préfère, le blé, qui est pour les paysans le symbole de la richesse. Bref, appel au pillage. Adressées au soldat cantonais, j'imagine sans les avoir lues que les proclamations promettent la peau des étrangers et le pillage de leurs biens, ou quelque chose d'aussi rudimentaire. La promesse de l'âge d'or soviétique ne doit pas prendre de formes précises : libération du joug de l'étranger, de l'exploitation du capital, etc.

Pour conquérir l'Asie, d'ailleurs, la diplomatie bolchévique, dirigée par Tchitchérine, qui est de la carrière et qui a les traditions, s'est bien gardée de faire du réformisme politique. Une doctrine parfaitement adaptée aux circonstances a été employée. Un principe la guide : vis-à-vis de l'Orient, où elle n'a que des clients et, espère-t-elle, des disciples, l'U.R.S.S. n'est pas dans la même situation que vis-à-vis de l'Occident, où elle n'a que des ennemis de classe, des puissances capitalistes. A l'Occident, le mur infranchissable du cordon douanier, le barrage du monopole du commerce extérieur ; en fait, une véritable ligne de circumvallation. A l'Orient, la porte libre : il n'est pas à craindre que les idées orientales pervertissent le prolétariat soviétique ; ce sont les orientaux qui seront catéchisés, et, coupés du reste du monde, c'est avec la Russie qu'ils vont commercer. A eux, en franchise totale de douane, la foire de Nijni Novgorod. La section d'Orient y a acquis un incomparable éclat. A eux,

s'ils en ont un besoin urgent, toutes les dérogations, telles que les passe-debout en franchise de douane pour toute la traversée de la Russie. A eux, tous les sourires : que, jusqu'à nouvel ordre, rien ne vienne les contrarier ni dans leurs usages, ni dans leurs religions ; seul point à exalter, la xénophobie, sous couleur de nationalisme ; résultat à obtenir, une affiliation à l'Union des Républiques soviétiques ; ni conquête, ni annexion : la porte est ouverte, pour entrer.

Ces soldats qui marchent sans savoir pour quelle idée, ces républiques mongoles qu'on raccole sans modifier leurs millénaires institutions, est-ce là, dira-t-on, l'imminent péril bolchévique, l'urgente menace pour la civilisation latine ?

Parfaitement.

Le bolchévisme russe a été assuré, au bénéfice des idées d'un seul homme, Lénine, encadré de quelques apôtres, par 12 millions de mobilisés qui n'avaient nulle idée de ce qu'on leur faisait faire, et imposé à cent millions de moujiks dont la culture intellectuelle ne dépassait guère la crainte des coups. Voyons le résultat.

En 1917, quinze à vingt millions d'enfants quasi illettrés étaient en mesure de commencer à recevoir une instruction. Aujourd'hui, ce sont des hommes et des femmes, des ménages déjà, et ils fondent des familles qui sont l'avenir. Depuis l'époque de connaissance, de par le monopole gouvernemental de la presse et de l'école, ils ont cessé d'entendre un seul mot qui se rattache à nos conceptions civilisées de la vie, à nos notions occidentales du droit, de la liberté, du patriotisme, de la famille ou de la religion ; ils ont bu, avec le lait, les seules doctrines bolchéviques, n'ont d'autre conception du droit que leur code, de regard sur aucune autre civilisation que celle dont ils sont gratifiés, et sont saturés de l'idée que la Russie n'est entourée que d'ennemis à détruire, en Occident. Ils sont passés par l'armée. Voici l'une des dernières circulaires à l'Armée rouge, celle de Vorochlof, 6 janvier 1927 : « Le cercle de nos ennemis se fait de plus en plus sentir. La situation financière de la Russie est mauvaise. La IIIe Internationale engloutit des sommes formidables, mais cette propagande est indispensable. L'armée a fait ses preuves, spécialement en Chine. Il faut se préparer à la guerre, etc. »

Le pays est entièrement bolchévisé : les éléments de résis-

tance ne sauraient être que les hommes d'avant-guerre, et ils ne comptent plus. Pratiquement, ce sont 100 millions d'hommes perdus pour la civilisation romaine. Pour nous les conserver en 1917, il eût suffi d'un peu d'énergie. Aujourd'hui, à supposer résolu le problème de réinstaller au pouvoir un gouvernement de tendances occidentales, comment résoudrait-il celui de rééduquer tout un peuple ? Œuvre pénible et lente, puisqu'il s'agit de remplacer par une autre toute une génération définitivement sacrifiée.

Or, ce peuple perdu pour notre civilisation est en train de catéchiser 500 millions d'Orientaux. Bien au delà des frontières géographiques de la Chine, dès avant la guerre, la tache d'huile russe débordait sur les confins de l'empire du Milieu ; les lignes télégraphiques et les *tchinovniks* russes coexistaient avec les mandarins chinois, auxquels ils apportaient mille occasions avantageuses de concussion, mille facilités d'existence, sans leur demander rien. Aujourd'hui, ils sont partout en Asie. En revêtant la robe chinoise, pour se faire photographier par *l'Illustration* auprès de l'ambassadeur de Mongolie, Tchitchérine n'a pas pris un déguisement : il a affirmé le caractère asiatique russe et la communauté du sang. Le mouvement xénophobe ne concerne pas les Russes : seuls, ils circulent librement, en alliés, dans toutes les Républiques chinoises, occupent dans l'armée, le gouvernement et l'administration du sud les situations officielles, et c'est par milliers qu'ils catéchisent tout doucement la Chine. Quelle propagande contraire pouvons-nous leur opposer ? Le monde civilisé possède, à Pékin seulement, une poignée de diplomates, sans contact aucun avec la masse, et dont les doctes avis ne dépassent pas les oreilles de quelques hauts fonctionnaires sans autre autorité que celle que nous leur attribuons. D'ailleurs, ces hauts fonctionnaires écoutent aussi Karakhan, et la parole de Karakhan est lourde du poids de 30000 baïonnettes massées aux confins de la Mandchourie. Lorsqu'ils ne savent à qui entendre, ils s'en vont, et passent leur fauteuil au suivant, qui écoutera à son tour, sans pouvoir rien faire.

Seule, jusqu'ici, l'Angleterre paraît décidée à envisager dans toute son ampleur le problème posé, et à jeter dans la balance, en Chine même, sa lourde épée. Il est visible que, la Chine perdue, ce serait le prestige de notre civilisation

entièrement détruit en Orient : la Chine bolchévique, c'est, mathématiquement, l'Inde perdue à son tour, et l'échec de Lénine en 1920 brillamment réparé... en 1930, peut-être. — Et après ?

***

Après ? Un fait matériel subsiste. Les tenants du code soviétique ont une idée directrice, un plan suivi, un but offensif net. Les tenants du code romain ont des vues défensives individuelles, et, par ailleurs, un manque complet d'unité de doctrine : mieux, ils se tirent mutuellement dans les jambes et enregistrent chacun avec une certaine satisfaction les échecs ou les erreurs du voisin.

Nul doute, cependant, que les soviets ne voient grand. En janvier 1927, un entrefilet a paru dans nombre de journaux français. Il venait on ne sait d'où, et n'a été relevé par personne. Il disait, à peu près :

« Il est question d'une Société des nations d'Orient qui, sous l'égide de la Russie, réunirait la Chine, etc., etc., etc... »

Cet entrefilet est *aujourd'hui* sans portée : la Chine officielle est membre de notre Société des nations de Genève. Mais *demain*, avec une Chine soviétique ? Les Soviets n'ont jusqu'ici reculé ni devant les réalisations hardies, ni devant les provocations. Ce serait un rude bloc dressé en face de notre civilisation romaine que le bloc asiatique compact, et je ne sais s'il sera encore possible de détourner la tête, pour ne pas voir.

Notre siècle fera, de gré ou de force, et pour de longues années, de la politique d'Asie.

***

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE

TROISIÈME PARTIE (1)

La série des visites continue. Tous les jours, Grand père me conduit chez des gens nouveaux qui témoignent une vraie joie de le revoir. Il répond régulièrement :

— Je promenais ma petite fille qui était trop petite pour faire de longues courses, mais maintenant qu'elle est plus grande et plus sage, je peux l'emmener avec moi.

Après quoi, il ajoute :

— Va dans le jardin, et ne touche à rien...

Car il y a presque toujours un jardin dans les maisons où nous allons. Nous avons commencé par Malzéville. Grand père a pris l'omnibus, malgré tout ce que j'ai pu faire pour l'en empêcher. Je me suis accrochée à sa redingote, du côté qui n'est pas sa jambe ; je lui ai rappelé que Grand mère l'avait défendu. Ah ! ouiche !... Il m'a répondu : « Vas-tu te taire !... » et il m'a hissée dans ce boyau plein de gens avec des paniers et des paquets qui sentent mauvais. Je le déteste, moi, l'omnibus de Malzéville !

Il paraît qu'il y en a un autre qui s'appelle l'omnibus de Bon Secours. Grand père m'a dit :

— Nous prenons l'omnibus pour aller, parce que ça monte tout le temps. Nous redescendrons à pied. Nous allons d'abord chez les Milanollo, et si Thérésa veut jouer du violon, tu entendras ce que tu auras probablement entendu de plus beau dans toute ta vie.

Copyright by Gyp, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars.

Je me réjouissais parce que, si j'aime par-dessus tout le violoncelle, j'aime beaucoup aussi le violon. Grand père me l'a fait commencer. Ça ne va pas trop mal. Il y a bien mes diables de doigts raides qui me gênent, mais ça marche quand même à peu près. Je voudrais être à la place de l'archet pour entendre encore mieux le son. C'est beau, c'est velu, ça vibre! Je n'aime pas le piano de ma cousine Alice. C'est sec et froid. Il paraît pourtant qu'elle a un très beau talent. C'est pas seulement la famille qui le dit, c'est tous les gens musiciens.

Quand nous arrivons chez les Milanollo, c'est un grand garçon qui nous ouvre la porte.

— Est-ce que Thérésa est là? demande Grand père.

Il répond :

— Oui...

Mais il me semble qu'il répond drôlement, et qu'il regarde drôlement aussi. Nous entrons au rez-de-chaussée dans un affreux petit salon triste, et je questionne Grand père :

— C'est qui, celui-là?

— C'est Auguste, le frère de Thérésa, mais il est en retard pour son âge.

— Il a quel âge?

— Vingt ans... mais il est beaucoup moins avancé que toi... Tu seras bien gentille pour lui... Thérèsa avait aussi une sœur, Maria, qui avait presque autant de talent qu'elle. Elle est morte.

Un bonhomme coiffé d'un chapeau de paille entre en courant. Il parle mal français. C'est M. Milanollo. Il demande :

— Alors, c'est ça, la petite? Eh! On dirait un garçon!

Grand père ne répond pas et questionne :

— Thérésa est là, m'a dit Auguste?

— Eh non! Ce que dit Auguste, vous savez, il ne faut pas y prendre garde... Mais on va aller la chercher... Auguste!

Auguste paraît, et son père se met à parler, avec une volubilité extraordinaire, une langue ahurissante qui ne ressemble à rien de ce que j'ai entendu chanter par Grand père en italien. Et, à ma stupéfaction grandissante, Grand père se met, lui aussi, à parler cette langue, non pas aussi vite peut-être, mais avec une grande facilité.

Je demande :

— C'est de l'italien?

— Oui ! répond M. Milanollo.

— Approximativement ! rectifie Grand père en riant. C'est du piémontais... Je l'ai appris autrefois pendant les campagnes d'Italie... et, comme tu vois, grâce à M. et à Mme Milanollo, je ne l'ai pas oublié.

Une grosse dame essoufflée et de bonne humeur arrive. Elle a le même accent que son mari, et elle parle encore moins bien français que lui. Elle demande tout de suite :

— La petite va goûter? Il y a des galettes et des pêches bien mûres.

— Merci ! dit Grand père. Mais nous allons chez Mme d'Aulnoy tout à l'heure, et elle goûtera avec la petite Gabrielle, à moins qu'elle n'ait faim et ne préfère accepter votre offre.

— Dites ! insiste aimablement Mme Milanollo, voulez-vous goûter ici ou là-bas ?

— Madame, si, là-bas, ça doit être des confitures, j'aime mieux goûter ici ?

— A la bonne heure ! Ah ! voici Thérésa ! Tiens, Thérésa ! tu vas leur jouer du violon pendant qu'elle goûtera.

— Je n'aurais pas osé le lui demander ! dit Grand père.

Thérésa saute sur son violon et répond :

— Vous savez pourtant que j'aime à jouer pour vous, monsieur de Gonneville.

M. Milanollo est allé s'asseoir au piano. Il demande :

— Qu'est-ce que tu veux jouer ?

— N'importe quoi... ce qui est sur le pupitre...

— C'est *Don Juan*...

— Eh bien ! allons-y !

Et elle joue !... Elle joue sans jamais regarder la musique. Auguste, qui est revenu, tourne les pages pour son père et écoute sa sœur d'un air extasié.

Moi, je suis transportée, ahurie, ravie, je n'ose pas respirer de peur de « me faire du bruit à moi-même »... Je ne sais pas si j'entendrai jamais rien de plus beau que ça, mais je comprends bien que « ça », c'est admirable !

Quand elle s'arrête enfin, Thérésa me demande :

— Eh bien ! es-tu contente de moi ?

Je dis avec conviction :

— Oh ! oui... C'est aussi beau que le violoncelle !

Grand père s'empresse d'expliquer :

— C'est ce qu'elle a pu trouver de mieux à vous dire... Elle n'imagine rien d'aussi beau que le violoncelle...

— Elle a bien raison! Il faut le lui faire apprendre.

— Pour l'instant, nous nous en tenons au violon.

— Comment! s'écrie Thérésa, tu joues du violon!... Et tu ne le disais pas!... Joue-moi quelque chose... Vite!

Elle me tend son violon, que je prends avec respect.

— Elle ne pourra pas jouer! dit Grand père. Elle est habituée à son petit violon, son bras n'est pas assez long pour le vôtre.

— Mais si!... Vous voyez?... Va, ma chérie!... Ne t'intimide pas!... L'air de *Joconde*... C'est très bien... le son est bon... Combien y a-t-il de temps que tu joues?

— Six mois, dit Grand père. Je lui ai fait faire ça en attendant le piano.

Je saute en l'air :

— Le piano!... Ah! mais non... Je ne veux pas apprendre le piano!

— On ne dit pas : « Je ne veux pas!.. » observe Grand père. Allons, va au jardin avec Auguste et ne t'éloigne pas... Nous allons partir bientôt...

Grand père baisse la voix pour dire, — mais en m'en allant, je l'entends bien tout de même :

— Elle va avoir une institutrice qui est musicienne et qui lui fera commencer le piano.

Je suis consternée!... Ainsi, je vais avoir une institutrice et on ne me l'a même pas dit!... C'est méchant! C'est lâche! Je vais être très malheureuse!... Je rencontre à la Pépinière une petite fille qui a une institutrice, et elle ne joue pas, elle ne court pas... elle ne se salit pas... Elle marche à côté de son institutrice... Elle a l'air en bois!... C'est affreux!... Je ne dis pas un mot au pauvre Auguste qui me fait goûter. Les pêches me paraissent fades et les galettes m'étouffent.

Et, après, nous allons chez Mme d'Aulnoy, une vieille dame très aimable, qui a une jolie petite fille beaucoup plus jeune que moi qui s'appelle Gabrielle... Elle a une petite voiture dans laquelle elle s'asseoit. Elle me dit de la traîner dans le jardin, je la traîne. Elle prend un fouet et me dit de courir, je cours. Et tout à coup, dans un tournant, la petite voiture verse. La petite Gabrielle s'écorche la lèvre sur le gravier et je suis abominablement grondée. Grand père me dit que je suis brutale.

Moi, je pense que j'aimerais mieux ne pas faire de visites.

En rentrant à pied à Nancy, je ne dis absolument rien.

— Qu'est-ce que tu as ? demande Grand père, tu boudes parce que je t'ai grondée...

— Non... je boude parce que je vous ai entendu dire à Thérésa que j'allais avoir une institutrice, et que je trouve un peu fort que vous ne me l'ayez pas dit.

— Ta Grand mère voulait t'en avertir elle-même.

— Alors, c'est vrai !... C'est pas une blague ?

— C'est très vrai ! Elle s'appelle mademoiselle Reichenbach !

Elle a un nom !... Alors, ça doit être vrai... C'est pas une chose en l'air pour me faire peur... Mon dernier espoir s'évanouit. Je dis seulement :

— C'est un nom à coucher dehors ! C'est une Allemande ?

— Une Tyrolienne. Elle t'apprendra l'allemand... Tu travaillais trop mal avec Mlle Benoit, qui est très mécontente de toi...

— Moi aussi, je suis mécontente d'elle !... Et alors, elle va m'apprendre aussi les choses françaises, c't'Allemande ?

— Oui, certainement... Elle est née en Tyrol, mais elle a passé presque toute sa vie en France.

— Elle a quel âge ?

— Elle a vingt-huit ans.

— Alors elle va être avec moi tout le temps ? Je ne sortirai plus avec vous ?

Grand père m'est indispensable. La pensée d'être séparée de lui m'affole. Heureusement, il me répond :

— Si... tu sortiras avec moi toujours... Tes sorties seront précisément les moments de repos de ton institutrice... Tu sortiras aussi le matin à présent avec le vieux Claude qui te conduira à la Pépinière. Le docteur de Schacken trouve que nos sorties ne sont pas suffisantes. Il veut que tu sois au moins quatre heures à l'air par jour. Et comme ta petite mère a besoin de Jeannette à la maison, c'est Claude qui t'accompagnera.

La pensée que Claude va me servir de bonne me réjouit très fort. J'aime beaucoup le vieux cocher et je suis sûre qu'il fera tout ce que je voudrai...

Quelques jours plus tard, Mlle Reichenbach s'amène. Elle a des malles ridicules et des tas de petits paquets, et elle est ridicule elle-même. Toute petite, avec une grosse tête, des robes

voyantes, et l'air pas très intelligent, elle fait des petites mines qui me paraissent grotesques, et elle parle tout le temps de « nos montagnes » en levant les yeux au ciel ! Et aussi des nuages, de la lune et d'un tas de choses comme ça. « Nos montagnes », c'est bien sûr le Tyrol. Mais elle me paraît très bonne, et elle joue très bien du piano, ce qui m'est égal, et aussi d'un instrument qui s'appelle la cithare et que je trouve délicieux. Elle aime la musique et elle la comprend... Mais ça doit être la seule chose qu'elle comprenne...

Petite mère l'a tout de suite prise en grippe et elle est horriblement désagréable pour elle. Grand mère la regarde avec méfiance. Il n'y a que Grand père et Max qui soient gentils pour elle, et encore Max se fiche d'elle tant qu'il peut.

Il est arrivé presque en même temps que Mlle Rosalie, Max !... C'est un Prussien, le petit-fils d'une vieille dame qui a soigné en 1807, dans son château de Silésie, Grand père qui avait été blessé par M. de Moltke dans une bataille. M. de Moltke, qui était le parent de cette dame, l'avait fait transporter là. Il a manqué mourir, Grand père, et la dame, qui s'appelle la baronne de Richtoffen, l'a admirablement soigné pendant trois mois. Depuis ce temps, il lui a écrit très souvent et elle lui écrit très souvent aussi. Elle a une fille qui s'appelle la comtesse de Lüttischau qui a beaucoup de fils. Et leur grand mère veut que, avant d'entrer au régiment, ils viennent tous passer un mois chez Grand père. Max sort des Cadets et va être lieutenant dans la Garde. Il a vingt ans. Il est très gentil, et il parle français mieux que nous et sans aucun accent. Mlle Reichenbach, — qu'on appelle plutôt Mlle Rosalie, — n'a pas du tout d'accent non plus. Si Max ne se coiffait pas avec une raie au milieu, qui va du front à la nuque, et des bandeaux comme une femme, et s'il n'avait pas des ongles trop longs, surtout celui du petit doigt, il serait très bien, parce qu'il est grand, — j'aime qu'on soit grand, — et qu'il a une très jolie tournure. Il joue avec moi, il est très complaisant, mais horriblement taquin. Il me fait souvent des petites méchancetés sournoises, et moi, je cherche à lui casser son ongle. J'espère toujours que j'y arriverai quand nous jouons nous deux, mais il est horriblement dur et pointu. Alors il ne se casse pas, et c'est moi qui me fais mal.

Max fait des compliments à Mlle Rosalie, qui devient toute rouge et qui s'habille à présent toujours pour le dîner.

Elle met une robe en foulard blanc qui a des grandes plumes de paon imprimées tout partout, et des manches qui finissent au coude, avec des dentelles qui pendent et qu'elle trempe régulièrement dans les sauces. Ça s'appelle des « engageantes », il paraît, parce que ma mère lui dit toujours : « Prenez garde Mademoiselle... vous saucez vos engageantes... » Alors elle devient encore plus rouge, elle ne dit plus rien, et elle regarde Max avec des yeux cuits. Elle ne s'aperçoit pas qu'il se moque d'elle, mais moi je le vois très bien.

Le général est changé. Ce n'est plus celui qui avait l'air triste et qui était le mari de la comtesse Dash. Le nouveau s'appelle le baron Ambert. Il a deux filles. Une qui est un peu plus jeune que ma mère, et l'autre qui a un an de moins que moi et la tête de plus. Marie, l'aînée, est magnifique et Jeanne est bien jolie. Elle a des grands yeux et une petite bouche, et des belles boucles comme celles qu'Henry m'a coupées. Moi, je recommence seulement à avoir des cheveux, mais ça frise tout petit petit, comme sur le portrait de M. de Chateaubriand qui est dans l'album de Grand mère. Un portrait où il a l'air un peu ridicule et la main enfoncée dans la poitrine de sa redingote, avec des mèches de cheveux qui ressemblent à des petits serpents. Les tantes, Grand mère, tout le monde, sauf Grand père, parle avec admiration de M. de Chateaubriand. Je ne sais pas qui c'est, mais il y a dans la bibliothèque de l'oncle Adolphe des livres qui sont probablement de lui. Je les ai vus quand il me fait essuyer des volumes. La première fois qu'il viendra, je lui demanderai de me les prêter.

Le général a rencontré Grand père et moi sous la voûte, et il lui a demandé que je vienne goûter avec Jeanne. J'ai bien vu que Grand père était embêté. Il ne savait pas que répondre, parce qu'on dit toujours qu'on ne veut pas que j'aie d'amies. Moi, si les amies, c'est comme les petites filles qu'on a amenées quelquefois à la maison, je n'y tiens pas beaucoup non plus. Mais celle-là a l'air bien plus gentil que les autres et en effet, dès le premier goûter, je l'ai prise en affection, et je crois qu'elle m'aime bien aussi. Elle est beaucoup plus douce que moi. Elle veut qu'on la dirige, et elle suit. Moi, j'aimerais bien qu'on dirige, au contraire. Je déteste les décisions, les réflexions, les choses dont on est responsable. On nous fait garder par les plantons quand nous jouons sur la petite terrasse, pour que nous ne nous fassions

pas de mal et que nous ne fassions pas de niches aux passants qui se promènent sur la grande terrasse de la Pépinière. Nous, c'est sur la petite terrasse fermée par une grille, qui relie la maison du général à la grande terrasse, que nous jouons. Chez nous, il n'y a pas de terrasse, et c'est dommage, car c'est bien amusant et bien commode. Nous, pour aller à la Pépinière, il faut passer par la place de la Carrière. C'est très long.

Le planton qui nous garde le plus souvent s'appelle Boucheron. Il joue avec nous et nous apprend à faire des bateaux avec un sabot, des cocottes en papier et des cerfs-volants. Quelquefois, il nous permet d'entrer dans les bureaux. Il y a le bureau des plantons et des fourriers, et celui de l'aide de camp, le capitaine de Vaugiraud, qui a une belle table bien en ordre, avec des pains à cacheter et de la poudre d'or et toute une rangée de crayons bien taillés.

Il est vraiment très comme il faut, Boucheron ! Jamais il ne dit un gros mot. Il est patient aussi. Mais il veut qu'on obéisse quand il commande. Il m'appelle toujours « tête de boche », quand je veux faire les choses qu'il ne faut pas. Je lui ai demandé ce que ça veut dire. Il m'a répondu que ça veut dire « tête de bois ». Le plus souvent, il dit aussi « Boche » tout court. Et pour les Allemands, il dit les Alboches. J'aime Boucheron beaucoup plus que Max, et même aussi, je crois, Lagnel, le caporal qui joue quelquefois avec nous quand c'est des jeux où il faut être quatre.

La première fois que Grand mère, qui sortait de l'évêché, et que Mgr Menjaud avait fait passer par le jardin qui ouvre sur la terrasse de la Pépinière, nous a vues, Jeanne et moi, avec les plantons, elle a poussé des cris et elle m'a fait rentrer. Mais Grand père a dit que c'était ridicule, qu'il était venu plusieurs fois nous voir jouer, que les plantons étaient très corrects, et que rien n'était plus gentil que les soldats avec les enfants. Il a dit qu'ils valent mieux que n'importe quelle bonne, et qu'il estimait, pour sa part, que nous étions très bien gardées.

* * *

Je viens encore d'être attrapée. En sortant de déjeuner, Max a été pris d'un saignement de nez effrayant, et qui ne s'arrêtait pas. On a envoyé chercher le docteur de Schacken qui a paru embêté, et a écrit tout de suite une ordonnance pour notre

pharmacien, un vieux monsieur très bien qui demeure en face de la chapelle du palais Ducal. Comme le vieux Claude partait avec l'ordonnance, le docteur a dit à Grand père : « Il vaudrait peut-être mieux envoyer la petite avec lui. Il n'est pas débrouillard, et il faut que j'aie ça tout de suite... Il n'y a pas de temps à perdre. Elle expliquera mieux les choses au Satyre. » Alors, ils m'ont appelée, et on m'a dit exactement :

— Cours vite avec Claude chez le Satyre... Il faut absolument avoir tout de suite le remède que le docteur demande, tout de suite, tu entends... C'est très important. Max est gravement malade... Rapporte ça au galop...

Nous avons couru le plus vite possible, le vieux Claude n'en pouvait plus. A la pharmacie, il n'y avait qu'une petite bonne qui nous a dit :

— Monsieur vient justement de sortir pour aller chercher chez un confrère de l'extrait de Saturne qui lui manquait... Il va rentrer à l'instant...

J'ai dit :

— C'est tellement pressé...

— Il ira vous porter la chose tout de suite, a dit la petite bonne.

Je ne savais pas s'il fallait attendre ou rentrer. Le vieux Claude me dit :

— Il vaut mieux rentrer, mais écrivez donc un mot pour dire que c'est très grave et très pressé. Écrivez sur l'ordonnance.

L'ordonnance dépliée, je me trouvai embarrassée par la forme à donner à mes explications. Je ne pouvais pas écrire ça comme venant de moi. Après avoir réfléchi, j'écrivis au bas de l'ordonnance, le plus lisiblement possible, en m'appliquant beaucoup :

— Le docteur de Schacken prie monsieur...

Et je m'arrêtai perplexe. Comment s'écrivait le nom du pharmacien ?... J'entendais dire tout le temps : « Allez chez le Satyre... » ou : « On demandera ça au Satyre... », mais je n'avais jamais vu le nom écrit. La petite bonne avait disparu. Je sortis dans la rue pour regarder le nom au-dessus de la boutique, mais il y avait seulement : *Pharmacie*, sans plus. Je ne pouvais pas consulter le vieux Claude qui lisait à peine et n'écrivait pas du tout. Je demeurai un instant indécise. Je me souvenais d'une gravure accrochée dans le cabinet de l'oncle Adolphe, où il y avait écrit, au milieu d'enjolivements très XVIIIe siècle :

« Nymphes et Satyres ». Mais ça, c'étaient des types de la mythologie, des types pas sérieux. Le nom de notre respectable pharmacien était un nom propre qui devait s'écrire autrement?... Mais comment?... On m'avait répété souvent qu'il est très malhonnête de mettre « Monsieur, Madame, et les titres en abrégé, et d'estropier l'orthographe des noms », et je voulais être très polie. Était-ce Satyr ou Satir ou, peut-être, y avait-il un h?... Oui... Il devait y avoir un h !

Et, reprenant l'ordonnance, j'écrivis, cette fois tout d'un trait :

« Le docteur de Schacken prie M. Sathyr d'avoir la bonté d'envoyer tout de suite le remède qu'il demande pour quelqu'un de très malade, qu'on croit qu'il va mourir. »

La petite bonne, qui guettait de la porte le retour de son patron, me dit, en voyant que je voulais remettre l'ordonnance dans l'enveloppe :

— Non!... Laissez ça là!... C'est la première chose qu'il fera en arrivant...

Claude et moi, nous étions rentrés depuis dix minutes à peine, que la petite bonne venait à son tour. On nous avait assez mal reçus. J'aurais dû attendre, ne pas revenir sans le médicament. Pourtant, l'hémorragie avait diminué et Max, un peu rassuré, reprenait de vagues couleurs. Moi aussi, j'avais eu peur. Je ne me sentais plus du tout méchante pour lui, et je cherchais à m'arracher à moi-même la promesse de ne plus essayer de casser son ongle.

Le docteur avait ouvert la boîte qui contenait des petits paquets de poudre. Après les avoir regardés, il rognonna en dedans, comme il faisait toujours :

— Saccrrr!!! Je croyais que j'avais dit un gramme!... Est-ce que je me serais trompé par hasard?...

D'un coup de pouce, il fit voler l'enveloppe et déplia l'ordonnance pour vérifier. Et, tout à coup, sa grosse figure, qui avait l'air d'être en caoutchouc, se gondola dans une grimace joyeuse, et il se mit à rire éperdument, secouant sur son gros ventre sa chaîne et ses breloques d'or. Et Grand père et Grand mère le regardaient stupéfaits, tandis que Max, qui maintenant ne saignait plus du tout, s'essayait à indiquer, par une mine sévère, que cette gaîté lui semblait au moins intempestive.

— Ça, c'est drôle! dit le docteur qui rit toujours, regardez ce que la petite a écrit sur l'ordonnance!

C'est Grand mère qui lit la première et elle reste horrifiée, elle n'a pas du tout le sens du comique. Grand père, qui lit à son tour, ne peut pas s'empêcher de rire. Petite mère, qui n'a encore rien vu, se fâche :

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que tu as encore fait? Tu ne peux rien faire comme tout le monde...

Moi, je suis abrutie, naturellement! Je ne devine pas ce que j'ai pu faire de mal.

Max regarde et ne voit rien qui lui paraisse extraordinaire. Alors, Grand père me dit :

— Va jouer!

Et, se tournant pour que je n'entende pas, il explique à Max :

— C'est vrai... Vous ne pouvez pas vous rendre compte... Notre pharmacien a été accusé, il y a plus de trente ans, d'une chose qu'il n'avait, j'en suis sûr, jamais faite... On a étouffé l'affaire... Mais on a blagué, on l'a appelé « le Satyre » et le nom lui est resté... Nous-mêmes, qui l'aimons bien, nous disons toujours le Satyre en parlant de lui... C'est un tort, c'est ce qui a causé cette maladresse de Biby... Ce pauvre homme, je suis vraiment désolé!

J'entends tout sans bien comprendre. Mlle Rosalie, qui a cru devoir s'écarter avec moi, écoute aussi de toutes ses oreilles et rougit... Elle rougit toujours, d'abord!... Moi, je crois que je ne rougis que quand j'ai fait quelque chose de mal... J'aimerais beaucoup Mlle Rosalie si il n'y avait pas le piano. La pauvre, c'est pas de sa faute, puisqu'on veut qu'elle me l'apprenne... mais comme elle n'est pas intelligente, elle croit que j'y mets de la mauvaise volonté... Et je ne peux pas jouer, parce que je ne peux pas, voilà tout... Si je pouvais, j'aimerais ça, parce que le piano c'est aussi de la musique et que ça m'amuserait, même si je n'en jouais pas très bien... Mais avec mes doigts raides et qui ne se détachent pas les uns des autres, je n'arriverai jamais à rien... Pour solfier, ça va tout seul... La cithare, ça ira... Alors, pourquoi est-ce que, si c'était possible, ça n'irait pas aussi pour le piano?

***

Jeanne Ambert et moi, nous avons trouvé un jeu très amusant. A la maison, la fenêtre de l'antichambre du second

étage se trouve placée en angle à la jonction de la Subdivision et de nous. Elle plonge dans le bureau de l'aide de camp qui est au premier, en angle également. Alors, nous jouons à la gouttière. Les jours où il pleut, nous envoyons, avec la grosse seringue des écuries, de l'eau dans le bureau quand il n'y a personne... Et le capitaine de Vaugiraud est tout étonné de trouver son bureau plein d'eau. Nous envoyons toujours le jet le plus loin possible de la fenêtre pour qu'il n'ait pas l'idée de la fermer... L'autre jour, il a appelé les plantons, les caporaux, tout le tremblement. Il était furieux... Il montrait le plafond... Nous, nous sommes derrière la persienne de l'antichambre. Nous voyons tout, lui ne peut pas nous voir, et nous entendons tout ce qu'il dit. La dernière fois, il a crié :

— Mais sapristi!... Il faut avoir un plombier!

Boucheron a répondu :

— C'est le Génie que ça regarde, mon capitaine...

Alors M. de Vaugiraud a dit :

— Je vais parler au général.

Depuis quelques jours il fait beau ; alors, nous avons dû interrompre notre jeu. Mais, Jeanne et moi, nous nous entendons toujours de mieux en mieux. Pour le beau temps, nous avons inventé autre chose. Nous sommes deux amies persécutées, que des gens affreux poursuivent à travers les plus extraordinaires pays et les plus invraisemblables aventures.

J'ai la tête bourrée de fées, de héros, de martyrs, de dieux mythologiques et de brigands. J'ai lu quelques romans de George Sand, Jules Sandeau, Octave Feuillet, Louis Enault, Balzac et Dumas père, sans compter tous les Walter Scott, Cooper, etc... Dans cette salade, je pêche des idées et des personnages qui remplissent Jeanne d'admiration. Nous établissions d'abord une sorte de scénario pour la journée, mais nous avons été si vite dans la peau de nos héros que, maintenant, nous jouons directement. Jeanne s'appelle Marthe et moi Francesca. Elle est blonde et je suis brune, ce qui est le contraire de la réalité. Mais « il a fallu », le brun incarnant à nos yeux la force, parce que c'est Francesca qui a été choisie pour donner et recevoir les coups. C'est le plus souvent sur la terrasse de la Pépinière, et sous la surveillance des plantons, que se déroulent les péripéties de nos aventures. Mais quand le Maréchal nous ouvre son parc et nous autorise à y jouer, alors

nous improvisons des épisodes admirables, et des poursuites dans les forêts vierges, car le parc, si bien entretenu jadis par Mme Langlé, est devenu, depuis quatre ans, un fouillis inextricable de ronces, de taillis, et de mauvaises herbes, où seules les « grandes » allées demeurent praticables, et encore! Nous vivons dans ce fouillis des heures héroïques et joyeuses, en dépit des rappels continuels des plantons, ceux du Maréchal cette fois, qui sont invités à ne pas nous « perdre de vue » et qui pestent contre nous, en se demandant à demi-voix : « Sais-tu où qu'a sont passées, les sales mioches? » ou : « Tu les a-t-y vues, ces moucheronnes d'malheur? »

Quelquefois, je saute d'un fourré à l'improviste sur Chalumeau, qui, lui, nous cherche toujours consciencieusement. Chalumeau, c'est le planton du Maréchal. Nous l'embêtons évidemment, mais il nous aime tout de même, bien que, les jours où nous sommes là, son service en soit singulièrement compliqué. Le général Anselme, et le Maréchal lui-même, lui ont recommandé :

— Vous veillerez sur les enfants... Vous ne les perdrez pas de vue...

Or, les minutes sont rares où il peut nous apercevoir sans « se décarcasser » comme il dit. Grand père avait proposé d'envoyer le vieux Claude pour nous surveiller, et Mme Ambert avait offert aussi la bonne de Jeanne, mais le Maréchal trouvait que la bonne et les pioupious, ça ferait « banc de la Pépinière », et que la sympathique bobine du vieux Claude n'avait rien de décoratif. Si inculte et mal tenu qu'il soit, il aime son parc. Et très souvent il y invite du monde à goûter. Toutes les jolies femmes se précipitent au Gouvernement, attirées surtout par un des aides de camp qui est la coqueluche de Nancy. Le vicomte Raoul de Lostanges est l'aide de camp favori du Maréchal, qui l'avait avec lui en Crimée. Très jeune capitaine, pimpant, aimable et « fêtard », il est, paraît-il, irrésistible, et a de fréquentes occasions de s'en assurer. Nous, les honnêtes petites filles de 1859, nous comprenions vaguement que le capitaine de Lostanges « n'était pas comme les autres officiers ». Mais jusque-là, c'est-à-dire au début de nos parties dans le parc, nous ne voyions pas plus loin. L'autre aide de camp, le comte de Ludre, est marié à une ravissante femme blonde, infiniment distinguée et élégante, qui a, malgré l'hor-

rible mode des cages, la plus délicieuse tournure que l'on puisse rêver.

Mme de Ludre a été ma première grande admiration. Pour la voir passer, j'attendais patiemment, embusquée au tournant d'une allée, et, dans la rue, je faisais galoper le vieux Claude récalcitrant pour parvenir à la croiser. Elle fut la cause de ma première bataille avec Chalumeau, auquel le général Anselme avait donné, devant nous, l'ordre suivant : « Planton, quand il y aura du monde, vous veillerez à ce que les petites filles ne fassent pas d'encombrement. » Or, un jour où j'attendais Mme de Ludre, qui s'avançait souple comme une liane avec d'autres dames, Chalumeau jugea que je faisais de l'encombrement. Il me cria : « Allons, ouste! dans le rang! » Le rang, c'était le taillis d'où je n'aurais rien vu. Comme je ne bougeais pas, le bon Chalumeau s'élança pour m'enlever, mais je nouai d'abord mes jambes à un tronc d'arbre, et lorsqu'il me fallut absolument les dénouer, ce fut pour administrer une grêle de coups de pied au sergent ahuri. Quand je cessai, à bout de forces, il me dit, furieux :

— Vous méritez une fessée première...

Puis il ajouta avec dignité :

— Mais je me contenterai de faire mon rapport au général...

— Mon Dieu, s'écria Jeanne affolée, il va tout dire à Papa!

— Mais non... Pour lui, « le général », c'est l'général Anselme! Pas, Chalumeau?

— Comme de sûr! répondit le planton qui rajustait ses guêtres et vérifiait ses boutons.

Puis, il conclut, s'adressant à Jeanne, et me toisant d'un air écœuré :

— C'est pas vous, Mam'zelle Jeanne, qui feriez des rébellions pareilles! Vous connaissez la discipline, vous!

Je réclamai :

— La discipline! Oh! là là! T'es pas mon chef!

Majestueux, Chalumeau affirma :

— Que si, que je l'suis! Du moment que l'général m'a investituré...

— Investituré!... Non, vois-tu, Chalumeau, tu parles trop bien! Faut que je t'embrasse!

Et je bondis sur le planton avec une brutalité sauvage, m'accrochant à son cou et grimpant à lui comme à un arbre.

Le choc le surprit. Il tomba assis à l'instant où un des paons du parc passait, balayant l'allée de sa queue.

Aux cris vraiment horribles poussés par l'oiseau qui se sentait pris, une fenêtre du Palais s'ouvrit brusquement, et la bonne tête ronde du Maréchal apparut, demandant :

— Qu'est-ce qu'il y a? On peut donc pas être cinq minutes tranquille, bon sang!

Puis il appela :

— Planton!

Chalumeau s'était relevé. Il courait vers le Palais en époussetant sa capote, et nous courions derrière lui.

— Qu'est-ce que c'est? interrogeait le Maréchal, qui ne semblait pas de bonne humeur. Pourquoi vous roulez-vous par terre en poussant des cris?

Chalumeau, qui a pris la position réglementaire, murmure d'une voix encore essoufflée :

— J'ai pas poussé d'cris...

— Épouvantables!... C'est parce que je les ai entendus que je suis là...

— C'est pas moi qui ai crié, c'est l'paon..

— Quel paon? Il n'y avait pas plus de paon que dans mon œil?

— Parc'que c'est qu'il s'avait tapi dans l'fourré...

Je crus le moment venu d'entrer en scène.

— C'est ma faute, monsieur l'Maréchal! C'est moi qui ai fait une sale blague à Chalumeau... Et qui l'ai fait tomber sus l'paon qui passait justement à côté de nous...

— Ah! C'est toi! Ben, ça se trouve bien, car j'ai justement à te parler... Je comptais aller voir ton Grand père pour me plaindre de toi.

— ?...

— Faitement! de toi! Je te permets de jouer dans le parc, et tu fais des grimaces aux passants qui se promènent le long des grilles...

— Ah!... il a mouchardé!

— Qui ça, il?

— Le premier Président.

— Le premier Président n'a rien à voir ici...

— Par exemple! Y a qu'lui, monsieur l'Maréchal, qui a pu dire que j'faisais des grimaces...

— Parce que?

— Parc'qu'il y a qu'à lui qu' j'en ai fait...

— Comment... Tu l'avoues?

— Dame!... Faut bien... Puisque c'est la vérité...

Et j'ajoutai :

— Peux pas l'voir, moi, l'premier Président! Et d'ailleurs, monsieur l'Maréchal, vous non plus!

Le Maréchal, qui ouvrait la bouche pour m'imposer silence, s'arrêta interloqué, puis il grogna :

— Comment, moi non plus? Qu'est-ce que ça veut dire?

— Ça veut dire que quand vous causez avec Grand père, j'entends c'que vous dites...

— Ah!... et qu'est-ce que je dis? demanda imprudemment Canrobert.

Je répondis, en l'imitant inconsciemment :

— Vous dites : « Oui, mon bon colonel! C'est plus fort que moi, je ne peux pas m'y faire, à c't'animal de Lezaud! Avec sa touffe à l'oiseau royal, et sa façon d'offrir sa tête comme sur un plat... »

— C'est bon! En voilà assez! coupa le Maréchal qui avait envie de rire. Demande pardon au sergent Chalumeau.

— Oh!... Y a pas d'quoi, mamzelle Sibylle...

— Et maintenant demi-tour, les petites filles! Ah!... dis donc! Il est inutile de répéter à tout le monde ce que j'ai dit... soi-disant, du Président Lezaud...

— As pas peur, monsieur l'Maréchal!

— Merci, monsieur l'Maréchal, dit Jeanne en saluant gentiment.

Canrobert la regarda :

— A la bonne heure! Vous êtes polie, vous, ma petite Jeanne... Vous présenterez mes hommages à Madame Ambert et à votre sœur...

La tête du Maréchal disparut de la fenêtre et Chalumeau conclut, soulagé :

— V'là qu'c'est qu'y s'a rassis à son bureau!

Je dis à Jeanne :

— Tu dois être flattée... Le Maréchal te respecte, toi!

— Il me respecte! demande-t-elle ahurie. Pourquoi dis-tu ça?

— Parce qu'y t'dit vous... si y t'respectait pas, y t'parlerait comme à moi...

Vers cinq heures, le vieux Claude vint nous chercher.

— Allons! dépêchons! V'là qu'c'est qu'y va pleuvoir.

En effet, des gouttes énormes commençaient à tomber, et tandis que nous courions sur la terrasse de la Pépinière, le vieux cocher déclara :

— Ça va être un fier orage!

J'attrapai Jeanne par la main et lui dis, sans avoir l'air :

— Un fier orage! C'est l'moment d'jouer à la gouttière!

— Quoi qu'c'est qu'vous dites? demanda Claude.

— Rien...

— J'croyais qu'vous parliez d'la gouttière des bureaux... qu'tout l'Génie militaire est rassemblé, rapport à l'orage qu'y va faire...

— Quoi ? Quoi ? demanda Jeanne inquiète.

Nous descendions à présent le petit escalier en spirale qui mène de la terrasse de la Subdivision à la cour. Un groupe de sapeurs du Génie était là avec des échelles. Le général causait avec un garde du Génie, et Mme Ambert qui rentrait, semblait s'intéresser aussi aux recherches qu'on allait faire. Le vent, qui soufflait en tempête, s'engouffrait dans ses cheveux, car elle était encore coiffée avec ces boucles que l'on appelait alors « des anglaises ». On voyait à quel point elle avait dû être belle. Très grande, avec une taille superbe, elle dominait le capitaine de Vaugiraud qui lui donnait des explications. A la fin, elle dit :

— Espérons qu'on va enfin trouver cette gouttière!

— Il le faut! déclara l'aide de camp. La vie n'est plus tenable au bureau, les jours de pluie... La dernière fois, mes pains à cacheter et mes crayons ont été noyés, à ce que m'a dit le sergent.

— Confondus, mon capitaine, les pains à cacheter, affirma Boucheron, que ça faisait peine à voir...

La pluie commençait à tomber à seaux. Le général dit : « Il me semble que le moment est venu... » Et on monta en troupe dans le bureau...

— Filons chez toi! proposa Jeanne : de l'antichambre, nous allons les voir chercher...

Nous avions traversé la cour en courant, et le vieux Claude avait ouvert la porte de la maison. Trois minutes plus tard, nous étions en observation derrière notre persienne. Le bureau

de l'aide de camp était plein de monde. La fenêtre restait ouverte toute grande, la pluie fouettait l'autre façade de la maison.

— C'est curieux ! dit le chef du Génie, avec de pareilles trombes il devrait déjà y avoir de l'eau... A quel endroit tombe-t-elle habituellement, cette eau ?

— Là ! expliqua le capitaine de Vaugiraud en montrant sa table.

— Et là, dit Boucheron en indiquant une place sur le parquet.

Des hommes apparaissaient sur le toit. Jeanne, qui réfléchissait beaucoup plus que moi, observa :

— Tu sais... ça va pas paraître naturel, qu'il n'y ait pas d'eau par ce temps-là.

— Ben, tant pis !

— Oui ! mais on va peut-être penser à nous...

— A nous ! Jamais ! Comment veux-tu ?

— Dame !

Je commençai à m'inquiéter aussi. Et je dis :

— On peut toujours en envoyer. Va vite remplir la seringue... elle est dans mon armoire, derrière les livres, tu sais bien...

— Oui, mais je n'ose pas aller dans le cabinet de toilette. Si le colonel ou Madame de Gonneville m'entendaient... Vas-y, toi...

Je me précipitai. Un instant après, je revenais avec la grosse seringue débordante d'eau.

Jeanne la regarda avec admiration :

— Elle est chargée jusqu'à la garde.

Je dis mélancoliquement :

— Oui... elle est bien chargée... mais pas moyen d'envoyer l'eau au milieu de tout ce monde.

Dans le bureau, à ce moment, le chef du Génie déclarait ironiquement :

— Ça me fait l'effet d'être une gouttière intermittente.

Le général proposa :

— Comme il pleut beaucoup moins, on pourrait peut-être vérifier la toiture ?

— C'est bien mon intention, répondit le sous-officier.

Il sortit de la pièce et, peu à peu, tous le suivirent. On apercevait, par la porte restée ouverte, le palier complètement vide.

— C'est le moment, dit Jeanne en entr'ouvrant la persienne : vas-y!

De toute ma force je poussai, et l'énorme jet alla s'écraser au beau milieu de la table de l'aide de camp.

Il était temps! Le capitaine de Vaugiraud revenait avec Marie Ambert. Ce fut elle qui, la première, constata le désastre.

— Ah! dit-elle, effarée, vous disiez que la gouttière ne voulait pas se montrer.

— Ah! répéta l'officier qui regardait l'eau ruisseler à travers ses papiers et ses plumes. Il se précipita sur le palier pour appeler, et, de nouveau, le bureau se remplit de monde.

Le garde chef, qui revenait en s'essuyant les mains, affirmait fièrement :

— La toiture est en parfait état!

Tout à coup il aperçut la table inondée, et, d'abord stupéfait, s'écria :

— Ça n'est pas, ça ne peut pas être une gouttière qui a déposé aussi vite une telle masse d'eau! Puis, levant le nez en l'air, il acheva :

— D'autant plus que le plafond est intact...

Il enveloppait la pièce d'un regard soupçonneux :

— Cette eau a dû être déposée là par la malveillance.

— Par la malveillance? demanda le général Ambert, qu'entendez-vous par là?

— Rien de précis, mon général, et pourtant...

La vérité : c'est que le Génie militaire n'est pas aimé des autres armes. Il apparaissait au sous-officier que le sergent et les deux caporaux de la Subdivision suivaient d'un œil goguenard ses opérations, et peut-être ne se trompait-il pas. Mais Boucheron et ses subordonnés étaient aussi surpris que lui-même par cette invasion d'eau inexplicable et spontanée.

Le capitaine de Vaugiraud vint à la fenêtre et se pencha, explorant la cour déserte. Puis, machinalement, il leva les yeux vers notre persienne close hermétiquement :

— Il se doute! murmura Jeanne affolée. Tu vas voir qu'il se doute!

Cependant l'aide de camp déclarait :

— Il n'y a personne dans la cour et personne n'a pu entrer dans le bureau... Pendant les recherches sur le toit, je causais

dans l'escalier avec mademoiselle Ambert et nous n'avons pas perdu de vue un seul instant la porte...

— C'est vrai! appuya Marie, personne n'a pu entrer...

Le sous-officier du Génie saluait le général en disant narquoisement :

— Dans tous les cas, le Génie se déclare incompétent.

— Reconduisez! ordonna le général au planton.

Il paraissait en colère, et Boucheron et les deux caporaux sortirent avec empressement derrière l'homme du Génie et ses sapeurs. Mme Ambert et Jeanne étaient rentrées chez elles. Il ne restait dans le bureau que l'aide de camp et le général, qui demanda, très bourru :

— Qu'est-ce que ça veut dire tout ça? Qu'est-ce que cet imbécile vient nous chanter avec sa malveillance?

— Mon général, je ne sais pas .. Mais il est évident que cette eau ne vient pas du toit... Jusqu'ici, je n'étais arrivé au bureau qu'un certain temps après le... l'accident... C'était à moitié sec... Mais aujourd'hui... cette plaque énorme d'eau venue on ne sait d'où pendant l'espace d'une seconde, me déroute et m'inquiète... d'autant plus que...

— Que?

— Que j'ai cru voir... depuis quelque temps... qu'on avait touché à ma table...

— Comment ça?

— Il m'a semblé que mes crayons étaient dérangés... et que même, il en manquait parfois... que mes pains à cacheter diminuaient du matin au soir avec une rapidité surprenante, et même, une fois, où j'avais laissé une boîte de bonbons...

— Les hommes les ont mangés, parbleu!

— Oh! non, mon général! ça n'est sûrement pas les hommes... D'abord, parce que les hommes ont toujours été les mêmes, et que ces... ces fuites ne se produisent que depuis peu... Ensuite, parce que, chaque fois que je les ai attrapés, et je ne m'en suis pas privé au début, j'ai vu qu'ils étaient aussi ahuris et aussi innocents que moi-même... Et, d'ailleurs, eux aussi se sont aperçus qu'on touchait à leurs tables et à leurs fiches. Évidemment, quelqu'un entre dans les bureaux... mais qui? C'est ce que je veux absolument savoir.

— Qui? et par où? demanda encore le général qui examinait la pièce dans tous les sens.

Le capitaine affirma résolument :

— C'est ce que je veux trouver...

Il était revenu à la fenêtre et inspectait de nouveau la cour. Puis il leva encore les yeux vers nous.

— Il nous regarde! dit Jeanne qui me pinçait le bras, je suis sûre qu'il devine tout ! Si jamais Papa sait que j'ai fait une chose pareille!

Elle était navrée et commençait à pleurer. Je dis :

— C'est pas toi, c'est moi!

— C'est toi, la seringue... du moins c'est toi qui as eu l'idée... mais c'est moi qui ai mangé les bonbons...

— Moi les pains à cacheter... Je les aime parce que c'est pas sucré... et j'ai aussi chipé des crayons...

— Justement! si Papa se doutait que nous entrons dans les bureaux pendant que les hommes mangent...

Le plus souvent, Jeanne et moi, nous nous amusions dans ma chambre ou dans l'antichambre où nous étions en ce moment. Mais quelquefois on goûtait chez les Ambert, et quand, vers quatre heures, les hommes cassaient la croûte sur la terrasse ou dans une petite pièce du rez-de-chaussée, nous envahissions les bureaux.

A plusieurs reprises nous avions entendu, quand nous étions cachées derrière la persienne, le capitaine de Vaugiraud qui rognonnait tout seul des choses vagues : « Manque des crayons... touché à ma table... bons à rien... s'pèces d'andouilles... » Puis il interpellait le planton ou les caporaux qui accouraient du bureau voisin, et, interrogés, affirmaient n'avoir touché à rien. Un jour Boucheron avait dit : « Mon capitaine, nous aussi, on barbote dans nos affaires. L'autre jour, mes fiches étaient dans un désordre qu'une vache y aurait pas retrouvé son veau. » Aujourd'hui l'aide de camp venait d'appeler de nouveau les trois hommes :

— Boucheron... et vous deux... vous m'entendez, il faut que cette comédie-là cesse... Vous ne laisserez plus le bureau vide un seul instant... un de vous y sera toujours quand je n'y serai pas, jusqu'à ce que nous ayons trouvé le mauvais farceur qui s'introduit ici...

Il remettait son sabre et sortait en coup de vent, en disant, après avoir lancé un dernier regard qui nous parut encore dirigé vers nous :

— J'ai d'ailleurs idée que ça ne traînera pas!

— T'as vu son œil? demanda Jeanne qui était toute pâle, tu l'as vu?

A ce moment, Boucheron concluait, péremptoire :

— L'a raison, l'capiston!... y a pas... faut qu'on trouve... et au galop...

— Nous sommes fichues! murmura Jeanne effondrée, qu'est-ce que tu penses?

— Je pense qu'à présent, le mieux est d'avouer...

— Avouer! Qui est-ce qui avouera?

— Moi... j'irai tout dire au général...

— A Papa! Non, vois-tu, ne dis pas une chose comme ça! Tu me fais mourir de peur!

— Pourquoi? Ton papa fait tout ce que tu veux... Il te gâte affreusement...

— Il a l'air, comme ça, parce que je suis petite... J'ai douze ans de moins que Marie... alors on me passe des choses...

— Eh bien, alors?

— Mais pas des choses comme ça! à cause de l'affaire qu'on a dérangé le Génie, pour la gouttière... Il me pardonnerait jamais...

— Aimes-tu mieux que je dise tout au capitaine de Vaugiraud... ou à Grand père?

— Oh! pas à ton Grand père... Il s'entendrait peut-être avec Papa pour nous séparer... vaut mieux à monsieur de Vaugiraud... Mais tu pourras pas le voir...

— Je vais lui écrire...

— Lui écrire? Et de l'encre?

Grand mère et Mme Ambert, également soigneuses, ne laissaient jamais un encrier à notre disposition, sauf à l'heure des leçons ou des devoirs. Écrire chez Mlle Rosalie, il n'y fallait pas penser. Jamais je n'étais seule dans sa chambre. Je dis:

— Ben, j'écrirai au crayon... bien lisiblement...

— Est-ce que c'est assez poli? demanda craintivement Jeanne.

— Puisque nous n'avons pas l'choix...

— Mais peut-être la poste ne prend pas les adresses au crayon...

— Que si!

— Tu as du papier à lettres?

— J'ai du papier écolier... On l'pliera...

— Et un timbre?

— J'en chiperai un dans la petite boîte de l'oncle Adolphe pendant qu'y m'fait copier les lettres des mémoires du prince de Talleyrand.

— Dis donc? demanda Jeanne qui était devenue pensive, je crois que j'ai une bonne idée... Si tu lui écrivais en vers, à monsieur de Vaugiraud... Ça serait plus flatteur...

— Oh non!... Je respecte trop les vers pour ça!

— Mais tu en fais tout le temps...

— Oui, mais on ne les voit pas...

— Je t'assure que tu as tort ne pas lui écrire en vers... Une petite lettre bien gaie, bien gentille. Ça l'amuserait. Il verrait qu'on s'est appliqué... Seulement, c'est peut-être trop difficile d'expliquer toutes ces affaires-là en vers...

— C'est pas ça, mais...

— Mais quoi... Allons, viens dans ta chambre... Je vais lire pour pas te gêner...

En un instant Jeanne m'avait installée, et me taillait plusieurs crayons en me conseillant d'en changer souvent. Elle était ravie de sa trouvaille. Il lui semblait que le capitaine de Vaugiraud ne pouvait pas rester insensible à une lettre en vers. Et au moment où je commençais à écrire, elle me dit encore :

— J'ai une autre idée! Faut pas signer Sibylle, faut signer Gabrielle... Tu m'as dit que tes parents veulent changer ton nom qu'ils n'aiment pas... Et d'ailleurs, Madame de Gonneville l'a dit aussi à Maman... Tu t'appelleras Gabrielle... Alors signe déjà comme si c'était fait, parce qu'il s'appelle aussi Gabriel, alors, ça l'attendrira!

Au bout d'une heure, la lettre était écrite (1).

Jeanne la trouvait épatante. Elle émit cependant ce vœu un peu inquiet :

— Pourvu qu'il n'y ait pas trop de fautes d'orthographe, toujours!

(1) J'avais, bien entendu, oublié ces vers (!). Ils m'ont été envoyés, il y a trois ans, par une amie de Bretagne qui les avait trouvés dans un livre. Voici ce qui était arrivé. En recevant la lettre, l'aide de camp l'avait montrée au général Ambert, lequel l'avait donnée à mon grand père. Ma mère était alors à la campagne en Bretagne chez des cousins. Mon grand père, pour l'amuser et lui faire connaître en même temps le dénouement de l'histoire de la gouttière, la lui avait envoyée. Et elle l'avait oubliée dans le livre où mon amie l'avait retrouvée au bout de soixante-trois ans, un peu pâlie, mais lisible encore.

J'affirmai :

— D'orthographe, sûr qu'il y en a! mais je ne crois pas qu'il y ait de fautes de mesure...

— Il faut mettre une adresse bien détaillée, conseilla Jeanne, pour que la lettre ne puisse pas aller à l'officier d'ordonnance qui remplace quelquefois monsieur de Vaugiraud...

L'adresse fut tout ce qu'il y a de plus détaillée. La voici, ainsi que la lettre elle-même avec ses fautes :

A Monsieur
le Capitaine de Vaugiraud,

Aide de camp à la Subdivision militaire
(bureau de l'aide de camp)

(Planton Boucheron.)

Nancy, le 2 juillet 1859.

Capitain', si dans vos bureaux,
Qué qu'fois vous r'marquez qu'on farfouille,
Faut pas punir les caporaux,
Pas non plus les traiter d'andouilles.

Parc'que la Bell'boit'de bonbons
Qu'a été vidé' sur vot' table,
Aussi bien qu'tous vos beaux crayons
Qu'avaient un air si respectable,

Et qu'ont fichu l'camp peu à peu,
Sans qu'vous sachiez où qu'ça s'envolle,
C'est nous qui les chipions, parbleu!
Ainsi qu'un tas d'aut's p'tites bricolles.

Le grand bruit que sur vos carreaux
Vous entendez les jours d'averse,
La vérité, c'est qu'c'est bien d'l'eau,
Mais c'est un'sering' qui la verse.

Mon capitain', je regrett' bien
Qu'vous ayez dérangé l'Génie
Militair', qui n'y comprend rien,
Et qui jur' qu'on le calomnie.

Car, vrai, c'est lui qu'est dans son droit
En jurant qu'y a pas d'gouttière.
Peut pas s'douter qu'y a sus l'toit
Un' p't'it'fille de la place Carrière.

C'est ell' qui vous demand' pardon
De vous avoir fait des sal's niches.
Et pardon aussi au planton
D'avoir barboté dans ses fiches.

GABRIELLE DE MIRABEAU.

— Crois-tu qu'il pardonnera? demanda mélancoliquement Jeanne, qui, penchée sur la lettre, la couvrait à moitié de ses magnifiques boucles brunes.

— Nous le saurons demain probablement. Tout à l'heure, si j'ai pu chiper le timbre à temps, je la mettrai à la poste en allant faire avec le vieux Claude les commissions de Grand mère... Et monsieur de Vaugiraud la trouvera quand il arrivera le matin pour dépouiller le courrier... Si y moucharde, on nous appellera pour nous flanquer un poil...

— Alors... tu crois que si on nous appelle pas, c'est qu'il n'aura rien dit...

— Naturellement!

— Et qu'il ne dira rien plus tard?

— Espérons-le... J'ai déjà assez d'embêtements... Batta s'est plaint à Grand mère...

— De toi?

— De qui veux-tu qu'il se plaigne? Il dit que je ne fais pas de progrès...

— Pourquoi dit-il ça?

— D'abord parc'que c'est la vérité... et aussi parc'qu'y m'déteste...

— Oh!... Pourquoi monsieur Batta te détesterait-il?

Jeanne est beaucoup plus correcte et plus respectueuse que moi, et le pianiste à la mode lui inspire une sorte de crainte admirative. Jamais elle ne se permettrait de l'appeler simplement par son nom.

— Y m'déteste pac'que je lui fais pas honneur... et surtout pas'que j'le gobe pas... C'est vrai!... Gabrielle de Prez, Alice de Roquefeuil, toutes les cousines le gobent...

J'ai oublié de dire que le grand oncle Alexis de Bacourt, l'ancien garde du corps de Louis XVIII, était mort, et que sa fille avait épousé un Breton, le vicomte de Roquefeuil qui m'adore et réciproquement. Il aime passionnément les enfants et il n'en a pas. Alors, moi, je remplace! Je l'appelle Alphonse

tout court, bien qu'il soit mon oncle à la mode de Bretagne. Il joue avec moi, me fait monter à cheval, me promène, me donne des livres. Ma mère ne l'aime pas beaucoup, parce qu'il est froid et distant. Grand père et Grand mère l'aiment énormément. Les Roquefeuil habitent la maison voisine, du côté opposé à la Subdivision militaire. Deux fois par semaine, on va chez eux passer la soirée. Alice fait de la musique, seule ou avec des amies. Mes cousines de Gonneville et moi, nous regardons *l'Illustration*, *le Charivari*, *le Musée des familles* et *le Magasin pittoresque*. Alphonse m'apprend à jouer au besigue et à l'écarté. L'écarté m'amuse et le besigue m'assomme. D'ailleurs, j'aurais assez pour me distraire de la musique que j'aime maladivement.

Quelquefois Batta vient. Mes cousines, Gabrielle et Alice, jouent à deux pianos, et aussi avec M. Rinck, mon professeur de violon. Batta écoute, vautré dans une bergère Louis XVI en vieille soie qui est une merveille. Il s'asseoit sur les reins, les jambes croisées. On dirait qu'il va mettre son pied dans son nez. Grand père, qui ne peut pas le voir, si grand que soit son amour pour la musique, dit qu'il se tient comme un voyou, et qu'il a horriblement mauvais ton avec ses élèves. Moi, il me semble que c'est elles qui sont ridicules avec lui. Pas nous, les petites filles, mais les grandes élèves, les dames et les jeunes filles de Nancy et des châteaux.

C'est l'autre soir que l'affaire a éclaté. Batta était debout contre la cheminée du salon, et il parlait en se regardant dans la glace et en tortillant sa petite bouche en cœur, une bouche farce, qui a toujours l'air de siffler. Grand mère lui a demandé :

— Est-ce que Sibylle fait des progrès?

Il a répondu en se frisant la moustache, le petit doigt en l'air :

— Pas le moindre progrès! Elle recule plutôt! Elle ne peut même pas jouer une valse dans le mouvement...

Et, m'interpellant, il a demandé :

— Est-ce vrai, toi?

J'ai affirmé :

— Tout ce qu'il y a de plus vrai! je ne peux pas! J'ai des doigts comme des bâtons... Mais monsieur Batta sait bien que pour le solfège et le déchiffrage, c'est moi la meilleure du cours.

Batta a corrigé :

— Le déchiffrage à quatre mains, à la condition de faire la première partie... Mademoiselle ne lit pas la clef de fa ! C'est d'ailleurs fâcheux, cette mauvaise volonté ! Elle a de l'oreille et du goût... un goût assez sûr... Vous allez voir ça... Sibylle ! Tu vas trancher le différend, toi !

Un instant auparavant, on avait discuté pour savoir laquelle avait le plus de talent, Gabrielle de Prez ou Alice de Roquefeuil. Les deux étaient présentes et se renvoyaient mutuellement la balle. Batta, pris à témoin, s'était récusé. Il me demanda :

— Tu as entendu, tout à l'heure ? Moi, je ne peux pas choisir entre mes élèves. Toi, tu vas dire laquelle a le plus de talent...

Je répondis sans hésiter :

— Mademoiselle de Villevielle.

— Ah !... elle est bien bonne ! s'écria le pianiste tout joyeux. C'est le cas de dire que la vérité sort de la bouche des enfants !

Mlle Marie de Villevielle, que j'avais entendue quelquefois, dépassait évidemment de beaucoup mes cousines. Elles avaient de jolis talents. Elle avait un grand talent.

Je comprenais que j'avais fait une gaffe, mais je ne m'attardai pas à de vaines considérations. J'écoutais parler Grand mère, et ce qu'elle disait à Batta me remplissait d'effroi.

— Puisqu'elle ne fait pas de progrès, nous allons prendre une décision à laquelle nous songeons depuis longtemps déjà. Seule, la perspective d'être obligés de renoncer à vos leçons nous arrêtait. Nous allons mettre Sibylle au Petit Sacré-Cœur !

C'est ce que je racontai à Jeanne qui m'écoutait terrifiée :

— Paraît que la seule chose qui empêchait de me mettre au Sacré-Cœur, c'est qu'on n'y admet que les professeurs de la maison, et que Batta n'en est pas... Maintenant qu'il s'est plaint que je ne fiche rien... on va renoncer au piano et m'y fourrer...

— T'y fourrer ! murmurait Jeanne, qui comprenait vaguement le désastre. T'y fourrer ?... Alors je ne te verrai plus que le dimanche ?

— Pas même ! On y va le dimanche aussi...

— Comment, on y va ? Tu n'y seras donc pas ?

— Mais si... Il y a deux Sacré-Cœur, il paraît... le Grand,

au château de Nabécor, à trois kilomètres, et le Petit, je ne sais pas où, à Nancy... On va au Petit de huit heures à onze heures et demie et de une heure à six heures du soir, les jeudis et les dimanches aussi... C'est au Petit que je serai. Et alors, plus de fleuret, plus de ballets, plus rien de rigolo..

— Et c'est quand qu'on te mettra là-dedans?

— A la rentrée... Le 2 ou le 3 octobre...

Jeanne réfléchissait. Sa jolie figure douce devenait sérieuse. Elle me dit :

— Écoute... puisque c'est comme ça... je vais te dire quelque chose aussi... Je n'avais pas osé t'en parler. Je remettais tous les jours... Mais, si on ne te fourrait pas au Sacré-Cœur, nous serions probablement séparées tout de même au mois d'octobre.

— Parce que?

— Parce qu'on promet Versailles à Papa... Ça n'est pas encore officiel... mais le maréchal Vaillant lui a écrit amicalement qu'il peut compter dessus...

Ne plus voir Jeanne que je voyais tous les jours du matin au soir depuis trois ans!

Toutes les deux nous faisions les braves, mais nous avions envie de pleurer.

Pendant les jours qui s'écoulèrent après l'envoi de la lettre à M. de Vaugiraud, nous n'étions pas du tout tranquilles. Enfin, un matin, Jeanne arriva rayonnante et elle me dit :

— Ça y est!... Il a bien pris la chose... Hier soir, Papa qui lui avait fait manquer l'heure de sa pension l'a amené dîner... j'avais envie de dire que j'étais malade et d'aller me coucher... Et puis, il a été très gentil comme à l'ordinaire... Alors, voilà! C'est réglé, l'affaire de la gouttière! Ça n'a pas l'air de te faire plaisir? A quoi penses-tu?

— Je pense qu'il va falloir trouver autre chose pour nous amuser...

GYP.

(*A suivre.*)

SUR LES BANCS DE FLANDRE

IV [1]

DEVANT LA VILLE HÉROÏQUE

L'« ALOSE » TROUVE... ET MEURT

Dans la nuit, au changement de marée, un coup de vent de nord-est s'est levé. Indifférents, les ponts noyés, les passerelles et les gaillards émergeant seuls, l'*Alose* et le *Blanc-Nez* ont parcouru dans l'ombre le chenal du Ruytingen. Dans la bourrasque, la bouée sonore qui marque le banc de Gravelines a hurlé de si lugubre façon qu'on eût pu croire que le feu du Dyck tout proche était allumé là pour veiller quelque agonie. L'aube grise du 5 octobre apporte l'accalmie. Le coup de vent n'est plus que bonne brise et la mer s'aplatit.

Embarquons sur l'*Alose*. Midi. La bordée non de quart est à la soupe dans le poste de l'équipage. Il faut avoir l'estomac amarré à triple bosse pour pouvoir avaler dans l'atmosphère indicible qui règne en bas. La lampe, allumée nuit et jour et suspendue sous barrots, balance une flamme bleuâtre et quasi mourante. Le panneau de descente est bouclé : pas de rentrée d'eau et pas de rentrée d'air. Les hommes récupèrent les calories dont le nord-est les a dépouillés pendant le quart.

Une heure. — On « ramasse les plats ». A la sieste à présent ! Huit couchettes se garnissent. Des ronflements s'élèvent, couvrant celui du poêle chauffé au rouge. Remontons au grand air.

C'est le Pas de Calais des après-midis d'automne. Le ciel

Copyright by Paul Chack, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars et du 1er avril.

gris sombre a l'air tout proche de la mer vert sale et striée d'écume. Le patron Ringot est de quart dans la chambre de veille de la passerelle. L'*Alose* fait route à 5 nœuds vers Gravelines. A 800 mètres, sur sa hanche tribord devant, le *Blanc-Nez* taille son chemin en roulant bord sur bord. A 2 milles dans le sud-sud-est, le bateau-feu du Dyck danse sur ses chaînes. Des « blancs mantiauws », ainsi les Boulonnais nomment les goélands, suivent l'*Alose* en vol plané, virant leur tête d'un coup sec pour explorer l'eau de leur petit œil de jais, prêts à se laisser tomber comme des cailloux sur les épluchures que le matelot-coq Wacogne va jeter par-dessus bord. Retiré dans sa cabine sous la passerelle, le maître Loisel, légèrement somnolent, car la nuit a été dure, fume sa pipe, l'esprit apaisé. On est à deux heures du bas de l'eau, donc rien à craindre des mines. D'où viendraient-elles d'ailleurs? On n'en a pas trouvé hier et, sûr et certain, aucun sous-marin n'est venu par ici cette nuit.

Maintenant, le cuistot Wacogne, toutes gamelles lavées, gagne le poste et commence de préparer le repas du soir. Il s'y prend de bonne heure, car les fayots du gouvernement ont besoin d'une cuisson sérieuse. Et comme l'art de la cuisine exige toute clarté, Wacogne laisse le panneau grand ouvert. Le matelot Fourny, désireux de s'instruire, quitte sa couchette et contemple la confection d'un « chaloupiat » soigné. Pour donner une idée complète de l'*Alose* en sa dernière minute d'existence, j'ajoute que le fusilier Morel est de veille au canon, le matelot Wadoux en vigie dans le nid de pie, et le maître mécanicien Caron dans sa machine avec Goulet et Leprète, matelots chauffeurs.

Les sept autres dorment toujours. Digestions calmes...

Ainsi se présente l'*Alose*, à une heure quarante minutes, le 5 octobre 1915. A une heure quarante minutes et huit secondes, l'*Alose* a disparu et, avec elle, dix hommes de son équipage. Dans un remous noirâtre flottent Loisel, Ringot, Wacogne, Fourny, et les cadavres de Wadoux et de Goulet. Un prisme de drague, un doris chaviré, un caisson à pavillons, deux couronnes de sauvetage et un morceau de la chambre de veille sont tout ce qui reste du bateau...

Ringot, sourcil fendu, figure en sang, va couler, lorsqu'une main solide le croche par les reins, tandis qu'une autre main lui passe en sautoir une des couronnes de sauvetage; c'est

Wacogne qui opère : « Là, patron, ça y est, vous en faites pas. Le « batiauw » est par le fond, mais voilà le *Blanc-Nez* qui s'amène. » Dix mètres plus loin, Loisel est accroché à un espars. Fourny, lui, un quart à poche (1) sous chaque bras, attend la suite des événements.

A l'instant que l'*Alose* a reçu le coup de la mort, le maître pilote Huet, capitaine du *Blanc-Nez*, a cru, vu la violence du choc, que son propre navire venait d'écoper. Il s'est précipité sur bâbord, du côté de la secousse, a vu et a commandé :

— A toute vitesse la bécane. La barre à gauche toute. Gouvernez dessus.

Gouvernez sur quoi? Sur l'*Alose?* Il n'y avait déjà plus d'*Alose*. Il y avait, à sa place, une gerbe d'eau et de flammes livides, sur quoi roulait lourdement un nuage graisseux couleur de tan. Explosion de mine allemande impossible à confondre avec celle d'une torpille. Sur les bancs de Flandre, on a payé assez cher pour ne plus s'y tromper...

Un petit liséré de vapeur blanche bordait le nuage, et le maître mécanicien du *Blanc-Nez* a compris tout de suite :

— La mine a éclaté sous la chaudière. On ne retrouvera pas grand monde.

Des débris tordus ont filé vers le ciel pour retomber en averse. Pendant quatre secondes, les gens du *Blanc-Nez* ont distingué à travers la fumée un tout petit bout de l'*Alose* qui émergeait encore. C'était l'avant complètement mâté, le pont exactement vertical ainsi que le morceau de quille visible, tandis que l'étrave, elle, était parallèle à la ligne d'horizon comme si le chalutier mourant avait tenté d'éperonner le ciel. Puis le nuage est devenu un gros champignon brun qui semblait enraciné dans la mer. Quatre secondes encore et le vent l'a arraché et emmené vers l'ouest où il s'est déformé, dilué, évanoui. Sur l'eau n'est plus restée qu'une grande flaque noirâtre et huileuse vers laquelle le *Blanc-Nez* court à toute allure.

Ordre formel : quand un bateau saute sur une mine ou reçoit une torpille, les voisins doivent lui envoyer leurs embarcations. Jamais ils ne doivent s'approcher eux-mêmes.

Le maître Huet désobéit donc carrément, sciemment?

Oui. L'esprit de discipline des chalutiers cesse là où com-

(1) Les quarts à poche sont de petits barils vides dont se servent les pêcheurs pour tenir flottante la « tezure », laquelle est l'immense filet des harenguiers.

mence le devoir du sauveteur. Et pas un chef, pas même celui qui a signé l'ordre, n'oserait sévir.

Pourtant, c'est une mine qui vient de tuer; Huet le sait et sait aussi qu'il y en a d'autres, je dirai pourquoi tout à l'heure. Malgré quoi, le voici. Le canot du *Blanc-Nez*, guère plus gros qu'un youyou, et son doris, infiniment plus petit, sont en train de faire bouchon sur les lames dont la flaque huileuse éteint par bonheur les déferlements. Quatre mètres de houle, un quart d'heure de lutte, puis le canot et le doris reviennent avec les deux cadavres et trois survivants. Le quatrième, toujours Wacogne, a refusé d'embarquer sur le doris : « Y a trop de monde, je le ferais chavirer... » et a rallié le *Blanc-Nez* à la nage.

Tout en capelant des vêtements secs, il explique comme quoi il se trouvait dans le poste avec Fourny, en bas de l'échelle de descente qui longe la cloison arrière. L'explosion a jeté bas l'échelle et les deux hommes et, quand le « batiauw » s'est mâté debout, la cloison est devenue plancher, et ils n'ont eu qu'à marcher dessus, « tout comme tu marches sur une plage pour entrer dins l'iauw », laquelle eau arrivait juste au niveau de l'écoutille ouverte. « C'tait quidcos' d'facile et z'ai pont abattu Mastreck. Mais ! milliard di Diux, on les argrimp'ra les cin-huit aveuc m'femme et mes quat'fius (1). » Mais Wacogne refuse net de continuer son récit, quand le patron Ringot, qui lui doit la vie, le somme de dire ce qu'il a fait « dins l'iauw » une fois l'*Alose* disparue...

Combien de femmes, combien d'enfants monteront tout seuls à Boulogne, dimanche prochain, les « cin-huit », les cent-huit marches de l'escalier qui conduit à l'église Saint-Pierre des Marins ! Les neuf Boulonnais disparus laissent vingt-deux orphelins...

Un chalutier coulé, douze hommes tués sur seize, telle est l'œuvre d'une seule des douze mines mouillées par l'*U C*. Mais pourquoi ont-elles attendu si longtemps pour tuer ? Pourquoi ont-elles échappé hier aux dragueurs ?

Voici. Les mines allemandes sont munies d'un verrouillage

(1) « Abattre Mastreck » signifie, dans le pittoresque jargon boulonnais, « faire quelque chose (quidcos') de très difficile. » M. Jules Bénard, avocat à la Cour, dans un intéressant article, *Le matelot boulonnais et son curieux jargon*, paru dans la *Revue Maritime* d'août 1925, attribue cette expression au souvenir de la prise de Maëstricht (1673), chaude affaire à laquelle, dit-il, a sûrement pris part un contingent boulonnais.

automatique qui doit libérer le tambour de déroulement de l'orin vingt minutes après que la mine est arrivée au fond. Mais ce verrouillage est capricieux, il reste parfois bloqué des heures ou des jours, parfois même des semaines. Toute la ponte de l'*UC* est restée hier tapie au fond, introuvable avec les dragues (1). La tourmente de cette nuit, bousculant les eaux jusqu'en leurs couches les plus profondes, a déclenché les mécanismes. Toutes les mines sont à leur poste à présent et, quand il s'est rué au secours des gens de l'*Alose*, Huet l'avait compris. Tandis que, pavillon en berne, le *Blanc-Nez* rallie Dunkerque, le maître pilote chiffre bien vite un T. S. F. pour tous.

Maintenant que les mines ont pris leur immersion, on les tient, on les a. Du 6 au 8 octobre, dragueurs français et anglais détruisent les mines de la passe de Ruytingen et celles du chenal ouest. On en déniche aussi dans le West-Diep, mais au prix de la *Brighton-Queen*, dragueur anglais, lequel saute en l'air dans la nuit du 5 au 6, douze heures après l'*Alose*. Mais aussi quelle aberration a pu pousser nos alliés à draguer dans les ténèbres, alors qu'on ne peut voir les mines qui viennent en surface, orin coupé par la drague? La *Brighton-Queen* a été crevée par une de ces mines-là...

L'an 1915 verra encore un bateau français périr sur les bancs de Flandre. Dans la nuit du 8 au 9 novembre, nuit d'encre, mer d'ouragan, les cordiers *Jésus-Maria*, *Mouette* et *Dieu-Patrie* sont à l'affût dans le nord-ouest du Dyck oriental, sur le passage des grands sous-marins. A 4 heures du matin, la *Mouette*, le *Dieu-Patrie* et toute la côte entendent une explosion si violente qu'elle couvre un instant le tonnerre des canons du front. A l'aube, les gens de la *Mouette* et du *Dieu-Patrie* cherchent leur compagnon : rien n'en reste. Rien... Pas même un madrier flottant. Le *Jésus-Maria*, capitaine Caro, maître de manœuvre, patron Émile Gournay, 12 hommes d'équipage, est perdu corps et biens et le Portel compte 18 orphelins de plus... L'*U 17* qui a fait le coup se vante en rentrant d'avoir coulé un destroyer.

Les cordiers serrent les rangs et continuent.

(1) On conçoit combien ce fonctionnement irrégulier complique la tâche des dragueurs. On peut toujours craindre, même après un dragage fructueux, d'avoir laissé derrière soi des mines dont le déroulement est bloqué et qui peuvent devenir offensives à un moment quelconque.

Mais Français et Anglais ne sont pas morts en vain. A la fin de 1915, les Allemands ont perdu sept sous-marins sur les bancs de Flandre (1).

L'AMIRAL RONARC'H A DUNKERQUE

Depuis le mois d'août 1914 jusqu'à la fin de 1915, le commandement français est inorganisé dans la Manche. Les forces du Pas de Calais sont dirigées par le vice-amiral commandant la 2e escadre légère, de qui dépendent tous les navires qui travaillent entre Nieuport et la frontière d'Espagne. L'amiral est généralement à Brest et peut fort bien se trouver en plein golfe de Gascogne au moment d'une alerte grave en mer du Nord. On croit rêver...

Le rêve devient cauchemar, quand on songe que l'amiral lointain n'est même pas le seul responsable. Les commandants des fronts de mer n'ont rien à voir avec lui et s'adressent au préfet maritime de Cherbourg. Bref, tant à Calais qu'à Dunkerque, on trouve cinq capitaines de frégate indépendants les uns des autres, opérant à part. Pagaye...

Pagaye d'autant plus regrettable que les Anglais sont là et qu'il nous faut travailler avec eux.

L'amiral Lacaze, nommé ministre de la Marine en octobre 1915, met de l'ordre dans la maison en nommant des chefs plus rapprochés des lieux de pêche et s'entend avec les Anglais, qui prennent la direction générale des opérations et la charge des convois, tandis que notre effort portera désormais sur le front de la mer du Nord et du Pas de Calais. On commence de voir clair. Mieux encore : le 1er mai 1916, le vice-amiral Ronarc'h est nommé commandant supérieur de la marine dans la zone des armées du nord, laquelle s'étend de Nieuport à Antifer.

Le pays sait quel chef militaire fut Ronarc'h, lorsqu'il dut s'improviser général. Il fut celui qui tint sur l'Yser contre des forces écrasantes avec sa brigade de marins. Mais l'amiral Ronarc'h est, plus encore, un homme de mer dans toute la force du mot. Non par atavisme, mais parce qu'il a choisi ce métier-là. Il y a donné sa mesure comme il eût fait dans toute carrière exigeant des actes et non du bavardage. Homme

(1) *U 5*, *U 7*, *U 11*, *U 37*, *UC 2*, *UC 9* coulés; *UC 8* échoué devant Terschelling et interné en Hollande.

d'action d'abord, Ronarc'h un jour lâcha ses aiguillettes d'officier d'état-major de l'escadre de Chine pour aller se battre. C'était en 1900, lors de la révolte des Boxers. Ceux qui l'ont connu là-bas n'ont pas été surpris de l'œuvre qu'il accomplit quatorze ans plus tard à Dixmude. A bord comme à terre, il est le meilleur. A ce manœuvrier, à ce tacticien et technicien hors de pair, nous devons la « tactique Ronarc'h » pour les torpilleurs, nous devons « la drague Ronarc'h », que je vous ai montrée et qui fit l'admiration des Anglais.

Le voici à Dunkerque; écoutez l'amiral Bacon : « Le souvenir de mes cordiales relations avec l'amiral Ronarc'h reste un des points les plus lumineux de mon commandement quelque peu pénible et ardu. Homme de grande expérience et de grande pénétration, il était toujours prêt à entrer à plein cœur dans une nouvelle aventure. Avec lui, nous avons discuté dans tous les détails et toujours avec profit le grand débarquement (1) et l'attaque du môle de Zeebruge. Il était toujours disposé à apaiser les froissements locaux et à donner à nos bâtiments une aide aussi complète qu'aux siens (2). »

Aussi ménager du sang de ses hommes que des deniers du pays, l'amiral Ronarc'h n'admettait aucune perte qu'on n'eût fait payer très cher à l'ennemi. Il démonta de son commandement un officier qui avait mené son navire dans un chenal où les dragueurs n'étaient pas encore passés. Il ne permettait aucune dépense qui ne fût justifiée par un rendement militaire certain. Si tous les responsables du front et de l'arrière avaient agi comme lui, la France ne plierait pas aujourd'hui sous le faix. Sa devise était : « Fais pour le mieux avec ce que tu as (3). » Il l'appliquait à la lettre et ne réclamait jamais l'envoi de renforts. Encore un fameux exemple pour bien des gens...

L'homme valait le chef. Ceux qui ont vécu près de lui exaltent sa droiture, son esprit de justice, son exquise sensibi-

(1) Cf. à ce sujet, le chapitre XV du très beau livre du commandant Thomazi : *La Guerre navale dans la zone des armées du Nord*, Paris, Payot. Il s'agissait d'un débarquement de 14 000 hommes entre Westende et Middelkerque, préparé en 1917 par l'amiral Bacon et pour l'exécution duquel tout était prêt : bâtiments spéciaux, matériel et troupes. Malheureusement, l'avance sur le front de Flandre, qui devait accompagner ce débarquement, échoua au mois de juillet et il fallut abandonner le projet.

(2) Admiral sir Reginald Bacon, *op. cit.*, t. II, p. 445. Londres, Hutchinson.

(3) Amiral Ronarc'h, *Souvenirs de guerre* (août 1914-septembre 1915), page 17. Paris, Payot.

lité. Il a silencieusement souffert des morts qu'a accumulées, autour de lui, cette guerre dont il avait horreur et qu'il a faite à fond.

Durant les quatre mois qui ont précédé sa venue, la zone française a vu couler neuf navires marchands, dont cinq sur des mines. Des mines ont aussi fait sauter le destroyer anglais *Viking*, notre garde-pêche *Estafette* et notre chalutier *Saint-Corentin*, enfin notre dragueur *Au-Revoir* a été torpillé. A présent, Ronarc'h est à Dunkerque, les Allemands ne connaîtront plus de tels succès.

La ville maintenant.

Depuis que, sur le dur littoral du nord, alors à peine émergé, pour quelques pêcheurs réfugiés dans une crique qu'un chenal reliait à la mer et que des collines de sable abritaient des grands vents du large, saint Éloi bâtit Duin-Kerke, l'église des Dunes, les huttes, puis les maisons, puis les remparts poussés à l'ombre du clocher ont grandi parmi les âpres convoitises des gens d'Angleterre, d'Espagne, de Hollande et de France. Dunkerque changea de maîtres après chaque bataille jusqu'au jour où, en 1662, la France s'empara pour toujours du joyau. Ville assiégée, prise, saccagée tour à tour par tous, ville fortifiée, démantelée et fortifiée encore, ville bombardée et rebombardée, ville voisine d'une mer dont, à la fois, elle drainait les richesses et devait endiguer l'invasion, nid de corsaires dont le nom faisait trembler les marins de Lands' End à la Tamise et des Orcades au cap Nord, Dunkerque est un creuset où s'est fondue une race d'acier, à qui la mer du Nord a donné la trempe des plus solides armes. L'horreur allemande l'a trouvée prête. D'août 1914 à l'armistice, l'ennemi a tout essayé pour détruire ses édifices et pour abattre son moral. La ville de Jean Bart a tenu. Mieux encore, elle a continué d'être la maîtresse tête d'étapes des armées britanniques et la base navale des forces du Pas de Calais. Sur les Dunkerquois, les avions et les dirigeables allemands ont lancé 5033 bombes et torpilles. Des canons monstres mis en batterie à Predikboom en 1915, à Leugenboom en 1917, ont craché 445 obus de 38 centimètres, dont un seul jetait bas trois maisons, les torpilleurs de Bruges ont, en quatre raids nocturnes, tiré 1360 projectiles. Peine perdue. Dans des caves voûtées, qui s'effondraient parfois, écrasant tous les réfugiés, les Dunkerquois

vivaient les dents serrées, la haine au cœur. Entre deux averses d'acier, entre deux écroulements de pierres et de poutres, on les voyait sortir du sol et se remettre au labeur, que les brutes délirantes avaient juré d'arrêter net. Comme le disait une des proclamations du maire Henri Terquem : « Les ruines seules étaient allemandes, la terre restait française ».

« Dunkerque a bien mérité de la Patrie », a décrété la Convention dans sa séance du 21 septembre 1793. La citation à l'ordre de l'armée du 17 octobre 1917 est plus éloquente encore : « Ville héroïque, dit-elle, sert d'exemple à toute la Nation. »

Regardez le port de Dunkerque, le dimanche 21 mai 1916.

Midi. Dans deux heures la mer sera haute. Les navires marchands vides viennent de partir. Les transports bondés arrivant d'Angleterre, s'engagent entre les grandes jetées jumelles qui bordent le chenal d'accès. La brise de terre leur apporte d'âcres relents d'incendies mal éteints. Sur la passerelle d'un nouveau venu à Dunkerque le pilote explique :

— Puisque vous étiez un habitué du Havre, vous allez trouver du changement. Ici ça cogne régulièrement chaque fois qu'on a, comme à présent, la lune dans les environs du plein et pas un nuage pour lui cacher le museau. On a beau masquer toutes les lumières, les aviatiks y voient à minuit comme à midi. Ils sont venus avant-hier soir ; ils sont revenus la nuit dernière et, si le beau temps continue, nous les reverrons ce soir. Ils s'amènent en général au moment du plein. Pour eux, c'est une partie de plaisir. A peine 30 kilomètres de Dunkerque à Ghistelles où ils ont leur centre. Ces poisons-là ont le temps d'aller chercher deux ou trois fois des bombes chez eux pendant que les bateaux entrent et sortent.

— Pourtant vous avez des canons, objecte le *master* (1).

— Je crois qu'il y a en tout quatre pièces de 75 capables de tirer en l'air. On en aurait vingt que ce serait pareil. Comment voulez-vous voir ces sales oiseaux dans le noir ? Nos projecteurs sont tout juste forts comme des phares d'auto.

— Avez-vous eu des bateaux coulés dans le port ?

— Sur le port ils envoient surtout des bombes incendiaires, pour mettre le feu au matériel anglais. Alors nous n'avons perdu que le remorqueur *Vulcain* en janvier de l'année der-

(1) *Master* est le titre officiel des capitaines marchands anglais.

nière. Méfiez-vous quand même. Ces deux derniers jours, ils ont lancé plus de 200 pruneaux, tant bombes que torpilles, dont la moitié sur Dunkerque et le reste sur les faubourgs. 21 tués et 56 blessés pour les deux derniers raids. Mais nous approchons, excusez-moi, il faut que je m'occupe de la manœuvre.

Midi 30. — Le chenal d'accès franchi, les cargos viennent sur tribord pour s'engager dans les écluses qui mènent aux cinq darses du bassin Freycinet. Dans l'avant-port, où la marée se fait sentir au point que les navires s'échouent presque à basse mer, se tiennent les bâtiments de guerre dont le tour de repos ou de charbonnage est arrivé : monitors aux canons géants et aux bajoues épanouies, destroyers anglais noirs, torpilleurs français gris, chalutiers, sous-marins, vedettes et quelques-uns des innombrables navires auxiliaires chargés d'entretenir un barrage de mines long de 50 kilomètres, que l'amiral Bacon a mouillé le 24 avril dernier devant la côte belge, sous le nez et sous le feu des Allemands. Encore un travail qui mériterait des pages de commentaires. Il a coûté tout de suite quatre sous-marins à l'ennemi et bouclé les autres.

Dans les darses Freycinet, le déchargement des charbons d'Angleterre poudre de deuil les choses et les gens, sature l'air d'une poussière qui se mêle aux mille fumées pour rendre confuses les silhouettes des vapeurs accostés. Autrefois pimpants avec leurs coques d'émail noir et leurs superstructures de neige, ils ont pris l'aspect terni des navires surmenés.

Anglais et Français déversent le contenu de leurs cales dans des wagons qui partent vers le front sitôt pleins et sont aussitôt remplacés par des rames nouvelles. Sur les môles, des montagnes de caisses attendent leur tour de départ. Jour et nuit se continue le ravitaillement gigantesque des armées britanniques. Partout s'agite la fourmilière des dockers. Le halètement des treuils, le cliquetis des chaînes, le grincement des mâts de charge, le miaulement des poulies, le sifflet des maîtres d'équipages retentissent sur cette activité.

Une heure. — Des bateaux entrent encore. Un énorme transport de viande congelée, en pantenne entre deux darses, siffle comme un perdu, appelant un des remorqueurs affairés qui sillonnent l'eau trouble et grasse, soulevant une écume douteuse et traçant des lames de sillage qui s'entrecroisent en mille dessins aussitôt effacés. Un torpilleur d'escadre français,

lévrier au milieu d'éléphants, se faufile parmi les navires en manœuvre, salué par les jurons des capitaines marchands qu'il oblige à mollir leurs amarres pour lui livrer passage. Peu à peu tout se tasse, chacun trouve sa place le long des quais, il ne reste plus que deux cargos à caser, lorsque :

Hou... Hou... Hou... Hou...

Quatre plaintes longues et lugubres viennent de la ville. C'est la grande sirène de Saint-Éloi, « *Mournful-Mary* », Marie-la-triste, comme l'appellent les Anglais. On dirait qu'elle hurle toute la détresse de la cité meurtrie.

— Quatre coups, disent les gens, encore les avions boches!

Et ils courent vers les abris.

Hou... Hou... Hou... Hou...

Le son arrive cette fois du port. Il semble que cent aurochs beuglent ensemble, au commandement. C'est la « Vache », la sirène du bateau-feu Sandettié dont la grosse panse rayée de rouge et de noir est amarrée tout au bout du bassin du Commerce. Comme un écho lointain, les sirènes de Saint-Pol et de Rosendaël répondent...

L'aboiement bref de nos canons de 75 signale les avions. Ils arrivent par le sud, le soleil complice noie dans sa clarté aveuglante leurs silhouettes de croix décapitées. 1 h. 20, les flocons blancs des shrapnells de la défense sont sur la verticale du port : c'est le moment.

Trois sifflements, trois coups de tonnerre : trois torpilles, puis deux autres, puis cinq encore. Elles encadrent l'arrière-port, tombent dans le jardin de la Marine qui borde le quai, dans la rue Thiers, dans la rue de la Gare, dans le bassin de la Marine d'où s'élance une gerbe d'eau sale. Sur les torpilleurs, sur les vedettes, sur la citadelle les éclats pleuvent, tandis que les aviatiks s'éloignent pour prendre du champ. D'autres planent sur l'avant-port. Comme toujours ils essaient d'atteindre, sur la rive est, les Chantiers de France où, sur deux cales de construction, s'élèvent côte à côte, imposants comme des cathédrales et environnés par les pylônes arachnéens des hautes grues d'acier, le paquebot *La Pérouse*, bientôt prêt pour le lancement, et un gigantesque cargo de 20000 tonnes, centième enfant des grands ateliers, qui deviendra le *Jacques-Cartier*.

Les Allemands survolent de nouveau les bassins. Une lueur géante jaillit d'un tas de jute qui prend feu sur un des

môles. Un train de munitions, voisin du brasier, appareille en vitesse pendant qu'une fumée noire et serrée monte et couvre les docks d'un écran protecteur. Plus rien à faire par là ; les avions regagnent l'aplomb de la ville où résonnent à présent, sans cesse répétés, les quatre temps de la sinistre ritournelle : sifflement de la torpille, fracas de l'explosion, grondement sourd de maison qui s'écroule, enfin crépitement des éclats et des débris qui dégringolent sur les toits. Des détonations étouffées arrivent des faubourgs. 1 h. 40, les aviateurs font demi-tour. Est-ce fini ?...

Hou... Hou... Hou... Hou...

Restez à l'abri, Saint-Éloi hurle encore. Une nouvelle escadrille fait pleuvoir le fer et le feu. Incendie rue Nationale, incendies rue Caumartin, rue Emmery, rue des Vieux-Quartiers. Écoutez les auto-pompes trompeter leur double note en courant vers les flammes. Et regardez cet avion qui pique vers le sol. Il est touché sans doute... Mais non, il a vu les pompiers au travail et les mitraille... Pas longtemps, car un monitor anglais du port riposte balle pour balle. L'Allemand s'enfuit.

2 h. 30. Le dernier aviatik a laissé tomber sa dernière torpille. De la tour Saint-Éloi le drapeau bleu et blanc d'alarme descend lentement.

8 tués et 19 blessés à Dunkerque pour 82 projectiles ; 2 tués et 11 blessés pour les 11 impacts de Malo, Saint-Pol et Petite-Synthe. Grâce à Dieu, les abris sont nombreux et, toute curiosité lassée, les Dunkerquois n'attendent plus pour s'y réfugier. A présent, les voici dehors. Partout ils nettoient, ils déblaient, ils comblent, ils aplanissent. Les oiseaux de guerre seraient trop heureux de voir les traces, de croire que Dunkerque s'abandonne. Dunkerque en verra de bien plus terribles sans mollir.

Le ciel reste dégagé : à l'aube prochaine, les aviatiks reviendront...

LE CHALUTIER « MONTAIGNE »

Au tennis à présent (1). On y joue dans la région que Bacon nomme son potager et que Ronarc'h a baptisée Baconsfield.

(1) Ce sont les officiers de la patrouille anglo-française qui ont appelé parties de tennis les escarmouches qui se passent le long du barrage.

Le filet, long de 50 kilomètres et truffé d'explosifs, est le grand barrage de la côte belge. Les Allemands jouent dans le sud. Les joueurs anglo-français, monitors, destroyers, torpilleurs et chalutiers dans le nord.

Et l'on échange des coups de canon, à toute portée. Nous avons beau monter au filet, les Allemands, qui craignent les gros obus des monitors, restent collés sur la ligne de fond. Parfois, agacés par une partie qui traîne, les nôtres, violant toutes les règles du jeu, franchissent le filet par des brèches balisées et chargent. Mais bien vite les batteries de la côte, spectatrices jusque-là muettes et invisibles, commencent de donner de la voix et nous forcent à reculer. En 1916, ces batteries comptent 120 canons, dont 32 de 28 à 38 centimètres. Souvent les avions entrent dans la partie. Et l'animation est grande, lorsque l'un d'eux tombe à la mer dans le camp allemand. Chacun des adversaires veut arriver avant l'autre pour sauver ou faire prisonniers les aviateurs.

Et les sous-marins? Écoutez les lamentations de leur historiographe officiel allemand, le commandant Gayer : « En avril 1916, écrit-il, les beaux jours de la guerre sous-marine sont terminés pour la flottille des Flandres; le développement des mesures de surveillance prises par l'ennemi en est la cause... Patrouilleurs plus nombreux et munis d'engins plus perfectionnés, notamment de grenades sous-marines beaucoup plus puissantes; il y a surtout l'aviation... qui devient extrêmement gênante... Aussi ceux qui partent pour la Méditerranée sont-ils enviés par les autres ; dans la mer du Nord la vie est infiniment plus dure pour des résultats très médiocres. »

Sous-marins muselés, destroyers enfermés dans un couloir : décidément, tout se passe comme s'il n'y avait plus d'Allemands en Flandre. Tels sont les résultats des efforts de Bacon et de Ronarc'h travaillant en plein accord. Mais, quoi qu'ils puissent faire, la mer est souvent plus forte. Le barrage est fragile et vous connaissez assez maintenant les mauvais temps des bancs de Flandre pour imaginer ce qu'il reste des mines et des filets quand l'équinoxe d'automne a passé par là... On ne joue pas au tennis en hiver. Dès octobre, l'amirauté britannique ordonne d'abandonner le barrage de la côte belge. Bacon obéit, mais, tenace, en installe un autre, simple ligne de filets minés tendus entre Dunkerque et les bancs Goodwin

pour arrêter les sous-marins allant vers l'ouest. Des harenguiers anglais en assurent la garde.

Trop lents pour étaler les tempêtes d'hiver, les monitors ont disparu de la côte des Flandres. Les Allemands respirent et soudain monte à leur cerveau ce grain d'imagination, indispensable condiment des entreprises navales. « La sortie est libre, pensent-ils; profitons-en pour faire un tour dans la Manche et couler quelques transports de troupes anglaises... »

Il leur a fallu deux ans et deux mois pour accoucher de ce projet. En vérité nous les attendions beaucoup plus tôt.

26 octobre 1916. — Londres prévient Douvres et Dunkerque : 20 torpilleurs allemands viennent d'arriver en renfort à Bruges. A Ostende et dans les canaux de Flandre, s'agite une nuée de chalands armés.

Le soir même, Anglais et Français sont à poste aux points vulnérables : côte belge, abords de Douvres, rade des Dunes, où chaque année mouillent 100 000 navires marchands.

On a envoyé à La Panne nos torpilleurs d'escadre. Harenguiers, chalutiers et cordiers sont dehors, les Anglais le long du barrage Goodwin-Dunkerque, les nôtres sur les bancs de Flandre et dans le sud de la Manche orientale. Or, c'est justement dans la Manche orientale que l'ennemi rêve d'opérer son hécatombe de transports.

La nuit du 26 au 27 octobre est bien choisie : nouvelle lune, ciel couvert, fort vent de sud-ouest, mer houleuse. En somme, visibilité aussi mauvaise que peuvent le souhaiter les amateurs d'actions furtives.

Neuf heures. — Douze torpilleurs allemands sont en route. Douze coques basses aux gaillards surélevés. Pour dessiner leur profil, tracez simplement une brosse à dents couchée, les soies en l'air, puis plantez deux grosses cheminées courtes, l'une, épaissie par le bloc de la passerelle, à toucher les soies, l'autre, flanquée d'un petit mât grêle, à la moitié du manche.

Route au nord-est, à travers le nouveau barrage dont ils franchissent la brèche voisine du banc Ruytingen, passage jalonné par une belle bouée lumineuse anglaise. Les Allemands filent 33 nœuds, toutes lumières masquées, sans qu'une flamme, sans qu'une fumée sorte des cheminées malgré l'allure folle. Par calme, ils seraient trahis par leurs formidables sillages, mais ce soir la houle efface tout. Une fois passée la coupure du

barrage, ils se séparent sans signal. Six bateaux piquent sur Douvres et six sur Gris-Nez. Les voilà tous sur la route des fameux transports de troupes britanniques. Suivons d'abord le premier détachement.

Il longe les filets que gardent les harenguiers anglais soutenus par le *Flirt*, un de ces vieux destroyers que les marins britanniques appellent « *the thirty-knotters* », les marcheurs-à-trente-nœuds, et qui en donnent à grand peine vingt. Le *Flirt* aperçoit vaguement les six ombres rapides. Pas une seconde l'idée ne lui vient que cette escadrille pourrait être ennemie. Au fait, que ferait-elle par là?

Coups de projecteurs, détonations, massacre : six harenguiers par le fond en cinq minutes : *Roeburn*, *Spotless-Prince*, *Ajax II*, *Gleaner-of-the-Sea*, *Launch-Out* et *Datum*. Trois autres : *Waverley*, *E. B. C.* et *Pleasant* et le chalutier *H. E. Stroud* sont criblés, mais flottent encore. 55 officiers et marins anglais tués.

Le *Flirt* accourt à toute vitesse. Les assaillants se sont évanouis dans l'ombre. Des appels sur l'eau. Des hommes à sauver. On n'y voit goutte... Le *Flirt* allume son projecteur. Deux Allemands font aussitôt demi-tour et foncent. Trois salves, trois torpilles. Plus de *Flirt*... Disparu corps et biens...

L'ennemi continue sur Douvres, sans voir un seul de ces transports de troupes dont il devait faire chair à pâté. Ah! les voici peut-être... Mais non, les ombres en vue vont trop vite pour des navires de commerce.

Ce sont les destroyers de Douvres qui rallient au canon.

Imaginez, dans les ténèbres épaisses, les deux lignes courant l'une sur l'autre, invisibles toutes deux. Les Allemands méfiants se sont enveloppés dans un nuage de fumée opaque (1). Ils filent 33 nœuds et les Anglais 32. Soudain croisement. Défilé à 65 nœuds, 130 kilomètres de vitesse relative. Contact instantané. Feu partout durant cinq secondes. Plus rien...

L'*Amazon*, chef de file anglais, a des morts en nombre, des trous en masse... Une torpille a volatilisé l'avant du *Nubian*. Les autres, intacts, veulent poursuivre l'ennemi. Mais par où? Sur 360 degrés d'horizon, les Allemands en ont 180 pour fuir. Et ils fuient... Mais, encore un coup, où sont donc les transports de troupes anglais?

(1) Rien de plus facile sur les bâtiments chauffant au mazout. Il suffit de dérégler l'arrivée d'air dans les chaudières. On fait « filer la lampe » comme on veut.

En voici un justement. Il fait route sans méfiance. Il est au beau milieu du Pas de Calais à l'instant que le second détachement allemand, celui qui a le cap sur Gris-Nez, arrive à sa hauteur. Dialogue dans la nuit, en pur anglais naturellement :

— Quel bateau (1) ?

— Paquebot *Queen*, venant de Boulogne, allant à Folkestone.

— Avez-vous des troupes à bord ?

— Non. Nous rentrons à vide.

— Très bien. Stoppez immédiatement.

La *Queen* stoppe. Un officier allemand monte à bord avec des hommes armés. Stupeur du capitaine anglais...

— Vos papiers, tout de suite. Et évacuez le bord. Dans dix minutes nous ouvrirons le feu.

Tout est correct. Dix minutes plus tard, le paquebot criblé commence de dériver en s'enfonçant. Il coulera près du banc Goodwin quelques heures plus tard... Tout de même un seul transport, et vide, c'est maigre résultat. L'escadrille allemande reprend sa route sur Gris-Nez.

Or dans ce secteur-là, secteur français, sont en surveillance le chalutier *Montaigne*, commandant Barthes, enseigne de vaisseau, et l'ancien garde-pêche *Albatros*, capitaine Hamon, maître de manœuvre. L'enseigne Barthes vient d'arriver dans la division Du Vignaux. Il fait sa première patrouille.

Et sa dernière... A minuit 15, les Allemands sortent de l'ombre. A minuit 20, l'officier est tué. Le maître de manœuvre Le Fur, second du bord, prend le commandement. Bientôt le *Montaigne* s'abîme sous les flots.

Et voici le rapport du maître Le Fur :

« Minuit, j'ai pris le quart. Il y avait sur la passerelle le commandant, Le Fur, Lépine à la barre, et Clermont aux signaux. Position du navire à minuit : 1 mille dans le nord 80 ouest de la bouée anglaise N9, environ 10 milles dans le nord 10 ouest de Gris-Nez. Cap à l'ouest-sud-ouest.

« Minuit 5. Clermont fait le signal à l'*Albatros* : « Tenez votre poste de nuit comme de jour. »

« Minuit 15. Aperçu un torpilleur à quinze mètres devant nous. Stoppé. En arrière toute. Barre toute à droite. Le torpilleur ouvre le feu. Puis quatre autres qui nous entourent ouvrent le feu.

(1) « *What ship?* » formule sacramentelle de l'arraisonnement à la voix.

« Minuit 17. Le commandant blessé à la tête me dit de prendre la suite et de rallier Gris-Nez. Mis toute la barre à droite pour venir de 180 degrés. Machine en avant toute.

« Deuxième salve. Commandant blessé et mort. Lépine blessé au cou. Donné une serviette pour éponger le sang.

« Troisième salve. J'ai été projeté sur le pont, sur le dos. Relevé. Couru au poste avant et mis aux postes de combat la bordée non de quart (1) : Bourgain, ex-fusilier, pointeur au canon, Deboffe et Gens servants, Moreau à la mitrailleuse avec Clermont qui s'apprêtait à y aller. Moreau a la tête enlevée. Le Prête est blessé au bras et au pied. Les trois hommes de la pièce sont projetés à la mer avec le canon. Commencement d'incendie. Fait jeter à la mer les deux caisses de munitions du gaillard d'avant. On ne voit plus les torpilleurs. Constaté que l'antenne de T. S. F. est tombée sur le pont et que l'avant a une forte voie d'eau. Mis les pompes en marche. Fait désamorcer les grenades Guiraud (2). Manœuvré pour sauver les hommes tombés à la mer.

« Repêché et fait mettre au chaud le quartier-maître Bourgain blessé à la tête et à la poitrine. Les blessés ont reçu les soins les plus empressés. Stoppé. Essayé de réparer la drosse et de mettre la barre franche (3). Impossible. Ne pouvant gouverner, fait machine en arrière toute pour essayer de mettre le *Montaigne* au sec dans la baie de Wissant. Drossés par le courant, nous continuons toujours en arrière pour le mettre à la plage environ entre Sangatte et les baraques à gauche de la bouée 1.

« 2 heures. Le navire s'enfonce de plus en plus. Préparé un canot pour mettre à l'eau. Fait embarquer les blessés, neuf en tout et dit de nous attendre écarté du bord.

« L'eau arrivant à la passerelle, et craignant la rupture de la cloison de la machine, fait une ronde à bord pour rappeler le reste de l'équipage. Fait stopper la machine. Ouvert en

(1) La bordée de quart a été fauchée. Le Fur le sous-entend comme chose allant de soi.

(2) Bonne précaution, car ces grenades, réglées pour exploser à une certaine profondeur, risquaient de faire sauter le bateau en train de s'enfoncer.

(3) La drosse est la transmission, généralement en chaîne, qui relie la roue du gouvernail à la barre. La barre franche s'adapte sur la tête du gouvernail et permet de le manœuvrer directement, comme la barre d'un canot.

grand les prises d'eau. Descendu chez le commandant (1) pour tâcher de trouver la caisse à documents secrets et confidentiels, pour la prendre avec nous. Trouvé seulement des ordres volants du commandant de la deuxième escadrille. Déchiré et jeté les débris à la mer. Embarqué dans le canot après y avoir fait descendre Ringot, mécanicien, Clermont, timonier, Couffont, T. S. F. Le maître Le Fur embarque le dernier (2). Coupé les garants du palan et poussé au large. Restaient à bord le commandant et Thymen mort n'ayant pas répondu.

« J'ai soulevé le commandant et lui ai mis la tête sur le seuil de la porte bâbord de la passerelle.

« Nous avons évacué le navire à environ 2 milles dans le nord-ouest de la bouée 1, mais le bâtiment n'était pas complètement coulé, nous avons entendu les soupapes et vu la fumée monter.

« Nagé à deux avirons pendant deux heures. Recueillis ensuite par l'*Elisabeth*. Débarqué à 6 heures. Venu trouver le commandant de la 2e escadrille après interrogatoire au front de mer. »

Connaissez-vous un document plus poignant que ce rapport d'une simplicité admirable? Connaissez-vous un geste plus émouvant que celui du vieux maître de manœuvre soulevant le corps du jeune officier qui vient de périr à son poste et le plaçant, sur la passerelle de commandement, en posture de chef mort honorablement?

Les Allemands, visiblement pressés, n'ont pas pris le temps d' « entourer » l'*Albatros* qui a tiré, tiré, tiré avec son unique 47 millimètres, tant qu'il a vu l'ennemi. La riposte hâtive des torpilleurs lui a tué quatre hommes et en a blessé plusieurs. Le maître Hamon soigne ses blessés et continue sa patrouille...

Et les transports de troupes?

L'amiral Bacon est un chef qu'on ne prend pas sans vert. Depuis des mois déjà il a supprimé toute traversée nocturne de navires portant des soldats. Seuls les bâtiments vides ont le droit de passer dans l'obscurité, et seulement en cas d'urgence.

Mais les Allemands n'en savaient rien...

Après le *Montaigne*, le *Blanc-Nez*. Tout de suite après, le même

(1) La cabine du commandant est à l'aplomb de la passerelle sous l'abri de navigation.

(2) Le Fur insiste avec raison sur le fait que, comme commandant, il a quitté son bord le dernier.

27 octobre vers 8 heures du soir. La brise a forcé jusqu'au coup de vent. Un tangage énorme asseoit le chalutier sur une mine, l'arrière saute. L'équipage amène le canot, s'y entasse, puis :

— A vous, commandant.

Le commandant du *Blanc-Nez* est l'enseigne de vaisseau La Porte.

— Non, répond-il, vous êtes déjà trop nombreux là-dedans, je me débrouillerai avec le doris.

Et dans l'infime esquif, l'officier s'éloigne et disparaît parmi les ténèbres, sous la pluie, sur la mer en tumulte.

Elle ne rendra son cadavre que sept jours plus tard...

Trop tard pour que la bière de ce chef de 22 ans puisse accompagner les sept cercueils de ses hommes. Car les brisants de la plage, catapultes tournoyantes, ont culbuté le canot du *Blanc-Nez* et poussé à la côte neuf vivants et sept morts.

L'HIVER SAUVAGE

Voici l'hiver de 1916-1917, hiver sauvage qui ouvre l'année terrible des hécatombes de la guerre sous-marine sans merci.

En face de quoi nos patrouilleurs vont tenir.

Tenir par les nuits qui n'en finissent pas, les nuits peuplées du grouillement confus des lames couronnées d'écume, qui s'entrechargent et submergent les ponts et les gaillards en y laissant un feuilletage de glace sans cesse plus lourd ; tenir par les jours qu'un soleil chlorotique, masqué par les nuées de plomb, arrive à peine à éclairer ; tenir le long de la côte ingrate contre quoi se ruent, accourant du cap Nord, les montagnes d'eau dont la houle des dunes de Flandre au suaire de neige semble le déferlement figé ; tenir comme de coutume pour la chasse aux périscopes et, nouvelle et dure corvée d'hiver, tenir pour les convois.

Car, le 1er février 1917, l'Allemagne découple à nouveau ses sous-marins pour le massacre sans avertissement, défi lancé aux nations propres, défi qu'aussitôt relèvent nos destroyers, nos torpilleurs et nos chalutiers. Puisque tout ce qui navigue est menacé, personne ne naviguera plus sans leur escorte.

A travers les tourmentes de neige, les courtines de brume, les rideaux de pluie, c'est toujours et toujours la navigation en aveugles, l'abordage qui menace ou la mise au plein sur les

bancs de Flandre et parmi les brisants des plages. Suivant le rythme inexorable du quart de quatre heures en quatre heures, canonniers des gaillards, vigies perchées dans les nids de pie, hommes des passerelles, trempés jusqu'aux moelles par l'embrun glacé, les mains mordues au sang par le froid, le souffle coupé net par les coups de mer, les yeux brûlés par le gel, essaient de percer le clair-obscur des journées, les ténèbres des nuits.

Rude métier pour tous, mais que vient interrompre l'instant béni de la relève. Un seul homme à bord, le commandant, porte à toute heure et tout entière la charge du salut de tous. Sur lui tombe toute l'angoisse de l'éternelle question : « Où sommes-nous? »

Comment répondre? Pas de soleil pour observer le point, nulle côte en vue et nul feu... Le point estimé? Pour le faire, il faut connaître la route qu'on suit et la vitesse qu'on donne. La machine tourne pour 12 nœuds. Parfait, mais qui nous dira si le bateau en marche réellement 8 ou 10 avec les tangages qui brisent à chaque coup son élan? L'homme de barre gouverne au sud-ouest du compas. D'accord, mais de quel côté dérivons-nous sous l'action des courants que la marée devrait régir, mais que la tempête affole?

La T. S. F. vient de signaler un champ de mines dans les environs. Passerons-nous à sa droite, à sa gauche ou en plein dessus? Dieu seul le sait...

Et l'on passe... Pas toujours. Le 8 novembre 1916, devant Gravelines, une mine supprime net, comme au couteau, l'arrière du *Zulu*, destroyer anglais. Par bonheur, notre *Capitaine-Mehl* est là, que commande Guy, l'as des as de nos escadrilles. Il ramène le *Zulu* à Calais. Alors, tranquillement, avec la moitié du *Nubian* dont nous avons vu l'avant détruit par une torpille et la moitié du *Zulu* qui flotte encore, les Anglais font un tout parfaitement solide qu'ils baptisent logiquement *Zubian* et qui vengera les deux demi-destroyers disparus, en coulant lui-même plus tard le sous-marin allemand *U 50*.

Rallions un instant la côte anglaise. Le 23 novembre, en rade des Dunes cent cargos dorment derrière une ligne de filets. Au large veillent quatre harenguiers de Ramsgate, chacun armé d'un canon de 47 millimètres, d'un seul canon...

Dans deux jours tombe la nouvelle lune. Déjà les nuits sont sans clarté. Les Allemands pourraient bien venir. Eh bien! s'ils

viennent, les harenguiers obéiront à l'ordre : faire du bruit, le plus de bruit possible, pour attirer les combattants bien armés.

Onze heures du soir. Voici l'ennemi, six grands torpilleurs.

Onze heures et deux minutes. L'ennemi est en pleine retraite sur Ostende, affolé par la pétarade des harenguiers. Il ne fuirait pas plus vite, si toute la flotte britannique était sur ses talons. Quand les gens sont sur leurs gardes, l'Allemand n'insiste jamais.

Ou plutôt si. Il insiste, mais le lendemain seulement, dans le communiqué. Écoutez bien. Le communiqué de Berlin du 25 novembre trompette une expédition victorieuse, des navires alliés coulés dans la Manche, sans dire lesquels... des places fortes bombardées, sans donner leurs noms.

Hardi, Nauen! Hardi, l'agence Wolf! Mentez, mentez, il en reste toujours quelque chose. Et puis, cela trompe la faim de ceux qui font ceinture chez vous.

Si vous ne mentiez pas, il faudrait dire ceci : « Six torpilleurs allemands mettant en ligne 24 canons de 10 centimètres, ont été mis en déroute par les 4 pièces de 47 millimètres de 4 harenguiers anglais. »

On n'avoue pas de telles choses, dites-vous... Alors, taisez-vous, bon Dieu !

Revenons sur les bancs de Flandre. En cet hiver y périssent, chassés par la tempête sur les mines allemandes, cinq chalutiers anglais, notre torpilleur *317* dont on ne retrouve que trois hommes et notre dragueur *Élisabeth* qui entraîne au fond le capitaine de frégate Vergoignan. Enfin, devant Saint-Valery-en-Caux, le chalutier *Saint-Louis III* disparaît corps et biens.

Le danger d'abordage n'est pas moindre. En convoi comme en patrouille, les bateaux naviguent l'un sur l'autre pour ne pas perdre le contact dans l'obscurité. Et tous les feux sont masqués. Si bien qu'en janvier le chalutier *Saint-Louis II* coule à pic, éventré par un destroyer anglais et qu'en mars la *Lorraine III* est coupée en deux par un cargo de son convoi.

La saison de mort est aussi, pour nos grands torpilleurs, saison de blessures. Le *Magon* aborde le *Capitaine-Mehl*, le *Bouclier* aborde le *Magon*. Les Anglais, trois fois plus nombreux que nous, souffrent trois fois davantage. A certains moments, l'épidémie frappe partout et les flottilles s'atrophient. Bien des fois, au cœur de l'hiver, il faudra réunir toutes les escadrilles de Douvres à toutes celles de Dunkerque pour maintenir, sur

les bancs de Flandre, l'indispensable rideau... Trois bateaux sur quatre sont alors au bassin, aveuglant fébrilement les brèches du dernier abordage, tandis que la T. S. F. leur lance quand même des appels et des ordres pour faire croire à l'ennemi qu'il y a foule devant ses ports...

Le travail de ces escadrilles réduites, l'effort patient et tenace des chalutiers, l'élan donné à tous par les grands chefs de Dunkerque et de Douvres, force les sous-marins allemands à renoncer leur jeu de sang. Tant et si bien que dans toute l'année 1917, durant laquelle l'ennemi n'a jamais eu moins de 70 sous-marins à la mer en même temps, les bancs de Flandre, le Pas de Calais et la Manche orientale n'ont vu succomber que six bâtiments de commerce.

Six navires marchands et, en deux jours de brume épaisse, quinze bateaux de pêche.

Six navires marchands dans la zone de Bacon et de Ronarc'h, et 2829 dans les autres mers...

LES AVIONS

Voici l'avril. Les avions sont sortis.

Ils volent dans la lumière toute neuve, dans le ciel dont le bleu éclate parmi les nuées d'ardoise grosses de giboulées printanières.

Le troisième hiver de guerre est parti pour l'hémisphère sud de la planète. Les avions sont délivrés : plus de tempêtes pour les river aux hangars, plus de gelées pour figer l'huile des moteurs. Les hydravions sont libres eux aussi : devant Dunkerque, la banquise de février (1) a fondu comme ont fondu les glaçons en dérive qui crevaient les coques fines comme œuvres de luthiers.

La bise ne siffle plus sur les Flandres. Écoutez la chanson des oiseaux de combat, la ritournelle qui accompagne la ronde gracieuse des appareils terrestres aux pattes rondes, aux ailes symétriquement mouchetées par les cocardes des nations libres. Partis de Bray-Dunes et de Saint-Pol, voici les bleu-blanc-rouge de chez nous. Envolés de Petite-Synthe et de Coudekerque,

(1) Je n'exagère pas. J'écris de l'histoire. En février 1917, le froid a été tel que sur toute la côte, de Gris-Nez à la Hollande, une vraie banquise s'est formée le long de terre.

ce sont les rouge-blanc-bleu d'Angleterre. Et ceux d'Hondschoote ont pris leur essor pour montrer aux gens des Flandres que le noir-jaune-rouge de la cocarde belge est dans le ciel comme dans leurs cœurs.

Entre Dunkerque et Furnes, ils ont survolé le sol encore tout spongieux de l'inondation tendue en 1914 pour arrêter le flot germain, le sol qui sue encore l'huile, le pétrole et la chaux versés là pour combattre la pourriture, après l'échec des Allemands et le retrait des eaux. Ils ont franchi nos tranchées, et la terre de personne, et les lignes allemandes. Ils sont passés au zénith des tas de gravats qui furent Ypres et Dixmude et de tous les villages rasés et de tous les villages brûlés.

Maintenant ils dansent dans le bleu, sur la plaine de Flandre que couvrent le pastel vert tendre des premières pousses et les bouquets blancs des abricotiers en fleurs, abris des pinsons, des mésanges et des bouvreuils effarouchés par les ailes immenses. Ils cabriolent plus loin, sur le pays encore intact, au-dessus des maisons aux toits rouges, aux volets verts, aux pignons blancs, toutes propres d'avoir reçu les neiges et les pluies, toutes tristes d'être abandonnées ; au-dessus des clochers muets dont les cloches volées sont à Essen, chez Krupp qui va fondre leur bronze, des clochers dont les cordes pendent inutiles et dont les sonneurs sont à la bataille.

Ils planent sur les doux méandres de la Lys où rouit le lin, sur la moire argentée et bordée de saules des rivières et des canaux qui toutes et tous mènent leurs eaux vers l'Escaut puissant. Les yeux tendus, les objectifs des chambres noires armés, les armes braquées, les bombes prêtes, les avions attendent...

Au loin scintille le beffroi d'or de Gand.

Par vols de six, par vols de douze, en triangle comme les oiseaux migrateurs, Nieuports, Caudrons, Voisins, Bréguets, Avros, Anzanis, Sopwiths tiennent le ciel, maîtres de l'espace, méprisant les shrapnels qui les cherchent en salves épaisses et maladroites. Par le génie des inventeurs dont les hommes volants guident les recherches, par les progrès fébriles que la hâte de gagner la guerre impose à la métallurgie, à l'optique, à la dynamique du vol, à la fabrication des armes, grâce à des engins soudain créés, produits en série et en cachette, la maîtrise de l'air passe d'un camp dans l'autre. Elle est nôtre en cet

avril 1917. Mais il suffit d'un appareil tombé intact chez l'adversaire pour que soient dévoilés les secrets du triomphe passager. Avec un acharnement silencieux l'Allemagne travaille à nous surpasser...

Mais, en ces premiers jours d'avril, elle n'est pas de force. Aviatiks, Rumplers, Fokkers, Halberstadts à deux mitrailleuses et Gothas géants à trois mitrailleuses : tous les horribles, les camouflés, les fuselages gris, les fuselages verts, les fuselages plaqués d'argent, les ailes jaunes, les ailes bariolées de rouge et de blanc, les nez citron, les gouvernails bleus, tous les arlequins sinistres des 80 escadrilles allemandes de Belgique sont terrés, tapis dans leurs aérodromes, d'où ils ne s'envolent que dans les ténèbres. Qui veut les voir en plein jour doit aller à Dunkerque, place Jean-Bart. La statue du corsaire est entourée d'ennemis abattus.

Les nôtres dansent là-haut, joyeux de l'azur reconquis, du ciel délivré des croix noires germaniques. Avions photographes, avions de tir sont à l'œuvre, entourés de chasseurs légers qui pirouettent sur leurs flancs. Sur Ostende, sur Zeebrugge et sur Bruges, sur les batteries Tirpitz, Hindenburg et Knocke et sur tous leurs camps d'aviation, les Allemands tendent à la hâte des écrans de fumée pour masquer les buts que canonnent les 305 de marine installés par l'amiral Bacon à Bray-Dunes et à la ferme Saint-Joseph (1) et les 240 de Coxyde que servent nos canonniers marins. Mais la brise légère de printemps entraîne et dissout les nuées artificielles qu'il faut sans cesse renouveler. Dans les éclaircies, nos aviateurs voient les impacts et ajustent le tir. Les grosses pièces ennemies sont muselées. Elles n'ont plus personne pour observer leurs coups. Leurs ballons captifs eux-mêmes, treuils lancés à toute vitesse, sont halés bas pour échapper à une escadrille qui pique vers eux. Dans les nacelles, les Allemands, amarrés à leurs parachutes, sont prêts à sauter dans le vide, si la poche de gaz qui les porte vient à prendre feu.

Leurs bombes lâchées dans le nuage factice qui cache les saucisses peureuses, les avions satisfaits reviennent le long des dunes où, parmi l'herbe neuve, pointent les premiers genêts et les fleurettes de printemps.

Allons voir les hydravions.

(1) A Adinkerque.

Alourdis et freinés par leur coque, ils jouent trop souvent le rôle de victime dans les combats aériens contre les appareils terrestres. Mais à présent, les terrestres d'Allemagne, dominés, restent au sol. Nos Sopwiths et nos F. B. A (1) de marine, bombes et mitrailleuses parées, planent au-dessus de la mer marbrée par la tache claire des bancs de sable, veinée par les méandres sombres des chenaux profonds. Tels des goélands affamés qui guettent le poisson, ils attendent le sous-marin.

6 avril. Regardez cet Allemand qui va rentrer à Blankenberghe, sa croisière finie. Il se déhale en plongée entre les bancs, rectifiant son point à coups de périscope furtifs. Sur sa verticale, l'enseigne de Jouffrey trace de grands orbes avec son hydravion. Il a vu l'ombre allongée, aux contours vagues, du sous-marin immergé que protège, mieux qu'une cuirasse, le matelas d'eau. Trop haut pour craindre les canons du port, l'officier français attend l'émersion de l'ennemi. Soudain, à 3000 mètres à peine de la jetée, l'Allemand crève la surface. A plein gaz, vitesse triplée par la chute, de Jouffrey fond sur la proie. On dirait un bolide lancé à travers les rafales des shrapnels anti-aériens. Le but n'a pas cinq mètres de large, il faut lancer de près, sinon on rate...De Jouffrey, dents serrées, pique à mort, à 50 mètres par seconde... Va-t-il s'écraser sur le sous-marin?... Arrivé à 100 mètres, il lâche ses marmites et redresse son avion d'un tel coup de reins que tout craque à bord, comme si les ailes allaient se séparer de la coque... Mouche! Une des bombes a cogné en plein. Péniblement, à moitié chaviré sur tribord, l'Allemand fait côte à l'entrée du port. Celui-là ne nuira plus d'ici longtemps...

Le lendemain, l'enseigne Lecoq aperçoit un sous-marin à quelque 8 milles d'Ostende. Attaque. Une bombe arrive dans le kiosque de l'Allemand qui coule comme un caillou, l'avant pointé vers le ciel, tandis que Lecoq envoie le reste de ses projectiles sur un autre ennemi qui prend le frais six milles plus loin. Coup double. Fameuse journée! Et ce n'est pas fini. En voilà un troisième... L'enseigne n'a plus une seule bombe... N'importe! Il balaie de sa mitrailleuse le pont où les matelots allemands luttent à qui s'enfournera le premier dans le panneau de descente...

(1) Franco-British-Aviation C°.

Sept journées pareilles s'ajoutent, dans le mois d'avril, à ces passionnantes journées-là. Nos aviateurs en mettent tant qu'ils peuvent et d'aucuns, à force de mépriser les canons allemands, finissent par se faire descendre. Lecoq, le 14 avril, de Jouffrey, le 26, voient leurs appareils abattus et sont faits prisonniers.

Les Allemands préparent la revanche. Parfois se montrent des Albatros d'un modèle nouveau, rapides et bien armés. Jusqu'aux premiers jours de mai cependant, Anglais et Français restent les meilleurs. Nos oiseaux sont en l'air dès l'aube chaque fois que le temps est maniable, et la dernière escadrille d'hydravions ne rentre qu'au coucher du soleil.

C'est alors le tour des grands appareils de bombardement, travailleurs nocturnes. Ils s'envolent dès la nuit faite. Les uns cinglent vers les aérodromes qu'ont édifiés les Allemands à Ghistelles, à Gontrode, à Evere, à Houtove, à Saint-Denis-Westrem et à Berchem-Sainte-Agathe. D'autres, les grands Shorts et les Handley-Pages géants portant chacun 1 500 kilos de bombes filent sur Ostende, escadrilles après escadrilles, et déversent sur le port, entre le crépuscule et l'aurore, jusqu'à 50 tonnes d'explosifs.

Soudain la « renverse » se produit, terrible. L'ennemi découple une nuée d'avions terrestres de chasse dont on a remplacé les roues d'atterrissage par de légers flotteurs. Le lieutenant Christensen, un fameux combattant, a rendu aux aviateurs ennemis le mordant qu'ils avaient perdu. Et deux as de chez nous, Nungesser en ce moment à Dunkerque et le lieutenant de vaisseau Georges Guierre, dont la maîtrise s'affirme chaque jour, le cherchent en vain avec leurs Nieuports de chasse. Dix hydravions français, dix pilotes, neuf observateurs sont abattus, et parfois tués ou capturés entre le 1er mai et le 15 juin.

Nos vedettes à moteurs, chargés du sauvetage, sont sur les dents. Ce sont de vrais jouets de luxe : bois peint en gris pour la coque, bois gratté à blanc pour le pont, bois verni et cuivres étincelants partout ailleurs. Mais des jouets dangereux pour l'ennemi. Sur ces barques fines et légères, 40 tonnes de déplacement, 32 mètres de longueur, on trouve toutes les armes : canon, torpilles, grenades et pots à feu bizarres, lesquels dégagent au commandement des montagnes de fumée. On déclenche ainsi la brume à volonté. L'enseigne Guichard,

qui commande le groupe, semble tout exprès bâti pour commander des bateaux élégants, rapides et sveltes, tant sa silhouette s'adapte à la leur. Mais, à l'encontre de ses navires, il ne fait aucun remous, et l'on pourrait prendre pour signes de timidité sa courtoisie exquise, son parler calme, son horreur visible de paraître s'imposer. Eh bien! il est un de ceux qui ont conquis tout de suite le cœur des pêcheurs de Boulogne, de ces gars si lents à se confier, mais qui jamais ne se reprennent et savent juger les marins. Sur le chalutier *Nelly*, dont il vient de quitter le commandement pour prendre celui des vedettes et à bord duquel il avait l'air d'un beau peuplier bien droit planté parmi des chênes, Guichard a fait merveille. Et maintenant, avec ses vedettes, il s'est fait une spécialité de sauver les aviateurs abattus en mer. Il va tranquillement les pêcher à toucher la côte, sous l'arrosage rageur des batteries allemandes qu'il nargue avec ses petits bateaux de rien du tout. Quand le temps est maniable, car vous pensez bien que le clapotis arrête les vedettes comme ferait un mur, on voit surgir Guichard et ses joujoux partout où des coups s'échangent.

L'été venu, et jusqu'à la fin de l'automne, le martyre de Dunkerque prend des proportions inouïes. A partir du mois de juin, un canon allemand de 380, mis en batterie à Leugenboom envoie sur la ville des obus, dont un seul suffit à faire d'une maison un entonnoir. Dans les seuls mois de septembre et d'octobre, en vingt-six attaques, les avions ennemis lancent 1606 bombes et torpilles. Pendant la nuit, tout mouvement de navires marchands est arrêté dans le port. Les bâtiments de guerre sont forcés de mouiller au large. L'amiral Ronarc'h fait éteindre tous les phares.

Dès lors, privés de leurs points de repère nocturnes, les sous-marins allemands ne mouillent plus une seule mine dans la région...

PAUL CHACK.

(A suivre.)

LES MASQUES ET LES VISAGES

LE VERTUEUX CONDOTTIÈRE

MONTEFELTRO, DUC D'URBINO

1422-1482

VI [1]

SES DERNIÈRES CAMPAGNES

S'il suffisait, pour assurer la paix, qu'on en parle ou même qu'on fasse des ligues et des traités destinés à la maintenir, jamais l'Italie n'eût été plus paisible que dans la seconde moitié du xve siècle. Cette période est remplie d'ententes toujours défensives, depuis la paix de Lodi en 1454 jusqu'au traité définitif entre les grands États de l'Italie du Nord, en 1474, avec prière au Pape et au roi de Naples d'y adhérer pour assurer la bonne harmonie dans la péninsule, sans parler des conciliabules incessants qui précédèrent ou suivirent et qui font penser à un travail de remmaillage des plus épineux et des plus subtils. L'Italie, ne pouvant être une, cherche du moins à être unie. C'est que, de temps en temps, l'invasion menace, le Turc est à Otrante, l'Angevin est à Gênes : on sent l'aiguillon du péril commun et la nécessité de faire trève aux discordes intestines. Mais cela ne dure jamais longtemps. Les lis, comme le croissant, s'implantent mal sur le sol italien. Seule, l'aigle « grifagne » s'y cramponnera un jour, mais, ce jour est encore loin. Le Turc amphibie est redoutable sur l'eau, mais il perd

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1923, 15 janvier 1924, 15 mars et 1er avril 1927.

de ses forces en atterrissant. Les Français, plus entrants, finissent toujours par s'en aller sans avoir cueilli autre chose que le *laurus nobilis*. La menace étrangère disparue, les rivalités locales se réveillent, et voilà de nouveau la guerre allumée.

Le comte d'Urbino remonte à cheval, laisse là ses architectes, sa femme, ses six filles, ses maîtres de conférences, ses chantiers encore ouverts, ses bâtiments inachevés, sa bibliothèque, ses chanteurs, ses luthiers, son guépard et son astrologue, et à mesure qu'il descend la colline, en tournoyant au gré des lacets de la route, son masque débonnaire se durcit. On ne reconnaît plus le roi d'Yvetot, que les bonnes gens d'Avignon s'amusent à contrefaire, dans leurs mascarades, défilant sur un âne la veille de la Fête-Dieu, à travers la ville du roi René. On voit réapparaître le condottière décidé à vaincre et à mettre en œuvre tous les moyens qui assurent la victoire.

C'est qu'il faut vivre. Les architectes ont besoin d'argent, les pauvres savants réfugiés de Constantinople, les couvents, les copistes, les tailleurs de marbre, les intarsiateurs, les *revisori* chargés de secourir les misères en réclament également. Que feront tous ces gens et comment grandiront ces clochers, ces dômes et ces tourelles, s'il manque à les entretenir? « Le comte d'Urbino cultive plutôt des germes de guerre que de paix », écrivait le duc de Milan, Galeazzo Maria, à son ambassadeur auprès de Louis XI. C'était vrai, mais dans Urbino, sans la guerre, les arts de la paix ne pouvaient pas vivre.

Tel était le cas en 1470. La dernière action militaire « conduite » par Montefeltro en qualité de capitaine général de la Ligue défensive entre le roi de Naples, le duc de Milan et la République de Florence contre les entreprises de Rome et de Venise, avait pleinement réussi. L'objectif était de dégager Rimini assiégée par les troupes pontificales sous le commandement de son beau-père Alessandro Sforza et de prévenir tout retour offensif de Rome. C'était fait. Les troupes du Pape et de Venise, entièrement battues le 30 août 1469 près de Mulazzano, avaient lâché pied; Rimini et ses dépendances étaient demeurées entre les mains de son protégé Roberto Malatesta au lieu de tomber entre celles du Pape qu'il commençait de trouver bien assez puissant, ou de Venise qui l'était toujours trop au gré des riverains de l'Adriatique.

Mais remporter la victoire n'était pas tout. Restait le plus

difficile : se faire payer. Seul, le roi de Naples tenait ses engagements. Les autres confédérés y allaient de moins bon cœur. Le duc de Milan avait bien envoyé 10 000 ducats d'or, mais c'était l'arriéré d'une vieille dette de son père, le grand Francesco Sforza. Pour le surplus, c'est-à-dire pour ce qu'il devait lui-même, 72 000 ducats par an en temps de guerre et 36 000 en temps de paix, il était moins pressé. A la place de la somme, le comte d'Urbino vit arriver une belle lettre patente, l'investissant de la lieutenance générale du duché de Milan, grand honneur destiné à le débaucher du service des Aragon. Il refusa l'honneur et réclama l'argent. Alors Galeazzo Maria, indigné, déclara qu'il ne devait rien et la raison qu'il en donna était aussi ingénieuse qu'inattendue : c'est que ses propres troupes n'étant pas arrivées à temps pour participer à la bataille de Rimini et la victoire ayant été obtenue sans elles, le condottière n'avait pas à recevoir la solde de commandant, puisqu'il ne les avait pas commandées...

Ce n'est pas entre Italiens qu'on pouvait se payer de cette monnaie. On comprit qu'il y avait autre chose. Il y avait du flottement dans la fidélité de Galeazzo à la Ligue. Une dépêche chiffrée, interceptée, puis traduite par un *frate* cryptographe, prouvait que, dès avant la bataille, il avait esquissé, par l'entremise du duc Borso, une réconciliation avec le Pape. De là, le retard voulu de ses contingents. Puis la bataille ayant eu lieu et ayant tourné à l'avantage de ses alliés, il était fort vexé d'en voir tout l'honneur revenir aux armées de Ferrando de Naples, qu'il jalousait et détestait cordialement. Au fond, il n'avait jamais cru à la victoire de la Ligue ; il avait fait un pas en arrière pour ne pas être compromis dans la défaite, il regrettait maintenant de n'en avoir pas fait deux en avant et de ne tirer de sa situation de confédéré ni gloire ni profit. Si, du moins, il pouvait détacher de Naples le comte d'Urbino, ce vieil ami de son père et le vainqueur de Rimini !... Mais Montefeltro restait fidèle à Naples. Alors sa mauvaise humeur éclata. Non seulement il refusa de payer sa quote-part dans la condotta passée, mais il ne voulut pas s'engager à participer aux dépenses pour maintenir Roberto Malatesta dans ses domaines, but actuel de la Ligue. C'était donc une rupture qu'il voulait ?

Pour s'en éclaircir et régler leurs dettes réciproques, les Alliés provoquèrent une conférence à Florence, où chacun d'eux

envoya plusieurs représentants, hommes graves et bien munis d'arguments : Cicinello et Tomasello pour le roi de Naples, l'évêque de Novare Arcimboldo et Lorenzo da Pesaro pour le duc de Milan, et quatre notables Florentins pour la cité des Lis. Mais les séances succédèrent aux séances, les discours aux discours, sans produire le moindre fruit, les mandataires de Milan soulevant incessamment des difficultés insolubles, puis quittant tout à coup le congrès pour n'y plus revenir. Il devint clair alors pour tout le monde que la fameuse Ligue pour la paix n'existait plus.

Cela donna aux Vénitiens l'idée d'en faire une autre, mais avec leur ennemi d'hier, le roi de Naples, et toujours pour maintenir la paix, mais cette fois contre le duc de Milan. Ils allaient y réussir, lorsque les Florentins, qui venaient d'abandonner la ligue contre Venise, parce qu'ils croyaient Venise isolée et pour l'instant inoffensive, sentirent se réveiller toutes leurs inquiétudes en la voyant prête à s'unir à Naples, ce qui rompait l'équilibre italien. Aussitôt, ils coururent au roi de Naples et lui persuadèrent de se rapatrier avec le duc de Milan; ils coururent au duc de Milan et lui montrèrent le péril vénitien et pour y parer la nécessité de renouer avec Naples. Ils se tinrent amicalement entre les deux, — en sorte que l'alliance dissoute la veille, parce qu'on croyait que chacun des anciens confédérés allait demeurer isolé, se reforma le lendemain dès qu'on vit qu'une coalition nouvelle menaçait. Et le comte d'Urbino finit, semble-t-il, par être à peu près payé.

Quelqu'un qui le fut assurément, c'est Roberto Malatesta. Il n'avait pas fait grand chose, ni rendu service à personne. Il recueillit tout le bénéfice de la guerre. Le terrible pape Paul II, voyant son armée entierement défaite et la ligue milano-napolito-florentine se ressouder contre lui comme avant la bataille, ne s'entêta plus dans ses anathèmes. Et au lieu d'expulser de Rimini Roberto et de le pendre, comme il en avait nourri l'espoir, il le réintégra dans ses bonnes grâces et lui promit même de lui donner l'investiture solennelle de Rimini et des lieux circonvoisins, à l'exception seulement du vicariat de Mondovi et du territoire autour de Fano. A la vérité, il lui en coûtait. Aussi retardait-il de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, l'accomplissement de sa promesse, pensant qu'à force de traîner les choses en longueur, celles-ci

changeraient de face ou qu'au moins quelqu'un des intéressés viendrait à mourir. Il ne se trompait pas. Ce fut lui qui mourut... Il quitta ce monde deux ans jour pour jour après la bataille de Rimini, en 1471.

Son successeur, Sixte IV de la Rovere, ami personnel de Montefeltro, partant bien disposé pour Roberto, tint sans l'avoir faite la promesse que son prédécesseur avait faite sans la tenir. Roberto Malatesta, bâtard d'excommunié et excommunié lui-même, reçut du nouveau pape l'investiture solennelle dont il avait besoin pour être reconnu légitime souverain de ce qu'il possédait en fait et gardait bien. Le *Tempio Malatestiano* n'en perdait ni n'en gagnait rien de son charme païen et n'en restait pas moins, dans son détail esthétique, l'apothéose de l'adultère, mais il redevenait dans la pensée de tous le sanctuaire révéré de saint François, — ce que, d'ailleurs, il n'avait jamais cessé d'être pour les pieuses gens. Et le comte d'Urbino parvenu à ses fins déposait les armes qu'il avait prises, malgré lui et bien à contre-cœur, contre la papauté.

On aime ceux qui vous doivent tout. Il s'était peu à peu pris d'une manière d'affection ou tout au moins de bienveillance pour le fils de son plus cruel ennemi. Il eut l'idée de lui donner une de ses filles, Elisabetta ou Isabella ou Isotta, qui avait alors neuf ans, et de renouer ainsi les liens qui avaient jadis uni les Montefeltro aux Malatesta : — la Montagne à la Mer. Le fiancé était beau et hardi. Quiconque peut s'en assurer qui entre au Louvre, le long de la Seine, dans les salles du rez-de-chaussée où l'on a mis des sculptures du Moyen-Age et de la Renaissance. On le voit passer sur son cheval de marbre de profil droit, tête nue, cheveux longs, la cuirasse en cosse de pois bombant en avant, le bâton de commandement au poing, suivi par deux hommes de pied, un peu figurants de Mi-Carême (1). Il ne ressemble pas à son père. Il est violent comme lui, mais d'une

(1) Ce bas-relief, primitivement placé sur le tombeau de Roberto Malatesta, dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre de Rome, en 1484, puis transporté à la villa Borghèse, après la démolition des derniers vestiges de cette basilique, en 1616, enfin entré au Louvre avec la collection Borghèse après 1806, a été longtemps attribué à Paolo Romano, l'auteur du mannequin de Sigismondo Malatesta, ignominieusement brûlé devant Saint-Pierre de Rome en 1462. Il serait piquant que le même artiste eût été choisi par Pie II pour déshonorer le père et par Sixte IV pour élever un monument triomphal au fils. Malheureusement, cette attribution ne saurait se soutenir, Paolo Romano paraissant bien être mort avant Roberto Malatesta.

autre manière. L'astuce est moins lisiblement écrite sur son visage, et la cruauté ne l'est pas du tout.

Tel qu'il est, le comte d'Urbino en fit son gendre. Les noces durèrent sept jours et coûtèrent 45 000 ducats, chiffre impressionnant à cette époque et qui le serait encore aujourd'hui. A peine les fêtes des épousailles étaient-elles terminées, — onze jours après, dit la chronique, — il fallut en célébrer une autre : celle du baptême, d'un enfant non de la mariée, mais du marié et qui lui était donné par la dame de ses pensées, une Aldobrandini de Rome. La jeune épouse y assista et s'y divertit fort, pensant peut-être que c'était l'usage, et dut s'y habituer, car trois autres enfants vinrent à la suite accroître la lignée latitudinaire de son époux.

Tout n'était donc que fêtes et jeux, en ce printemps de 1472, à Urbino, car on s'y réjouissait encore d'une autre nativité d'infiniment plus de conséquence survenue deux mois auparavant. L'héritier des Montefeltro vainement attendu depuis douze ans était enfin arrivé après s'être fait précéder de sept sœurs. On lui avait donné les prénoms de Guido, en souvenir du terrible ancêtre illustré par Dante, et d'Ubaldo, en l'honneur du saint patron de Gubbio à l'intercession duquel on attribuait sa venue en ce monde. Il semblait donc que le grand condottière n'eût qu'à vaquer aux soins de la paix, lorsqu'il lui fallut de nouveau partir en guerre.

***

C'est Florence qui le mandait cette fois et pour une cause toute mercantile. On venait de découvrir en Toscane au sud de Volterra, c'est-à-dire dans le territoire de cette petite République, des mines très riches en borax, gypse, alun, voire, disait-on, en gisements d'or et d'argent, toutes choses précieuses qui excitaient fort la convoitise des riverains de l'Arno. Quelques capitalistes, un certain Benuccio Capacci de Sienne, chevalier de Malte, quelques Volterrans et quelques Florentins associés sans distinction d'origine, en avaient obtenu la concession. Les fouilles entreprises, du côté de Sasso notamment, commençaient à donner déjà des résultats magnifiques, ce qui ne saurait étonner, puisque quatre siècles et demi après, nous voyons encore cette région en plein rendement. Mais les gens de Volterra, éblouis et vexés de tout ce qu'ils voyaient tirer de leur

sous-sol à leur barbe, se mordaient les doigts d'en avoir cédé la prébende à une compagnie privée, au lieu de se la réserver à eux-mêmes, et cherchaient des prétextes pour revenir sur leur concession. De là, chicanes, griefs portés devant les conseils des deux villes, Volterra étant théoriquement feudataire de Florence, mais en fait indépendante et maîtresse sur son territoire. Cela finit par des émeutes de la jeunesse volterrane et une irruption dans les chantiers, à main armée, si bien que Benucci avait dû s'enfuir à Florence pour sauver sa peau.

Les Florentins ne pouvaient endurer pareille injure qui atteignait pareillement leur prestige et leur bourse. Ils protestèrent auprès de Volterra. Volterra, très haut perchée sur son rocher, réputé inexpugnable, n'en tint nul compte. Ils délibérèrent alors longuement : le jeune Laurent de Médicis, qui commençait à se faire le bec, préconisait la violence et le vieux Soderini la temporisation. A la fin, le parti belliqueux l'emporta d'autant plus facilement que tous commençaient d'entrevoir le profit à tirer de cette providentielle aventure. Au lieu d'une concession temporaire et révocable sur une partie des mines, c'est le trésor volcanique tout entier qu'on trouvait un prétexte de saisir. Aux armes! Aux armes! Toutefois, comme ce n'était pas l'usage que les Florentins se battissent eux-mêmes, il leur fallait réunir des troupes mercenaires, en tirer de leurs alliés qui étaient pour l'instant le Pape et le duc de Milan et trouver un chef. Ce fut assez facile. Les confédérés, ne voyant dans cette expédition aucun danger pour eux-mêmes, l'approuvèrent. Douze mille hommes, dont deux mille cavaliers et de l'artillerie, furent assemblés et deux commissaires nommés pour les accompagner. Mais qui les commanderait? C'est ce que les magistrats de Florence annoncèrent dans ce message à leurs troupes :

« Désireux de vous procurer un capitaine digne de votre valeur, il ne nous a pas été difficile d'en trouver un qui, depuis sa jeunesse, s'est signalé sous vos yeux à tous par tant de grands faits d'armes qu'il ne peut y avoir de discussion sur celui que vous désirez et que nous donnons. Il est arrivé souvent autrefois qu'un bon chef n'a pu être découvert qu'après de dures expériences et qu'au milieu de graves dangers. Mais dans la guerre qui nous menace, l'habileté, la bravoure, l'autorité et la chance du seigneur d'Urbino nous dispensent d'aller chercher plus loin quelqu'un pour commander notre armée. »

Montefeltro s'en vint donc prendre le commandement des Florentins, c'est-à-dire des contingents de Milan, de Florence et de Rome, avec quelques Feltriens, et à peine ses troupes en main, il entra dans le territoire de Volterra. Il y entra par le sud, tirant vers l'ouest, ravageant tout sur son passage, enlevant les forteresses de Pomarance, Querceto, Montecatino, puis, en pleine offensive, comme il voyait tout fuir à son approche, il établit son camp à Mazzolla, qui se trouve à quatre kilomètres environ de Volterra, et ne bougea plus.

Qu'attendait-il? Les commissaires florentins Gianfigliacci et Guicciardini bouillaient d'impatience. Il attendait, disait-il, l'arrivée des troupes pontificales, lesquelles étaient en retard, selon l'usage. Mais nul ne pensait qu'il en eût besoin, car c'était l'usage aussi de s'en passer. Pendant ce temps, la garnison de Volterra terminait ses défenses. Celles-ci semblaient formidables, mais il n'en avait cure. Au fond, il espérait parvenir à la convaincre de se rendre sans avoir besoin de combattre. Il s'était mis en rapport avec les magistrats de la ville. Par des émissaires secrets, il les conjurait de ne pas s'entêter à une résistance sans espoir et d'épargner les horreurs d'un siège et d'un assaut à leur belle et noble cité, patrie du poète Perse qu'il avait, disait-il, en grande vénération. Enfin, il s'offrait comme médiateur entre eux et la République de Florence.

Mais les gens de Volterra étaient devenus fort glorieux et se croyaient invincibles grâce à l'escarpement formidable de leur position, aux cinq rochers plantés comme les doigts de la main qui la défendent et à une troupe de mercenaires qu'ils avaient pu rassembler. Ils ne voulurent rien entendre. De leur côté, les commissaires florentins, tout heureux d'avoir une si puissante armée et les mains libres pour réduire un adversaire isolé et dépourvu d'alliés, incapable par conséquent de réaction dangereuse, déployaient une ardeur à combattre qui ne souffrait pas d'atermoiement. A quoi pensait donc leur condottière? Il laissait les Volterrans fortifier, sous ses yeux, le seul côté accessible de leur repaire, en se servant pour cela d'un piton isolé assez distant de la ville et qu'il aurait pu, dès son arrivée, occuper sans coup férir. Peu s'en fallait qu'ils ne l'accusassent de trahison ; en tout cas, ils l'accusaient d'incapacité. Ils écrivaient à Florence que, par sa faute, la prise de Volterra de vive force, difficile de tout temps, était devenue désespérée.

Le vieux renard souriait, laissait dire ces scribes et calmait son monde. Les précautions excessives et les défenses surérogatoires des Volterrans, disait-il, étaient précisément ce qui causerait leur perte. Paroles obscures que l'événement devait tôt éclaircir. Par une belle journée de juin, quand on ne s'attendait à aucune action, il faufila quelques soldats déterminés entre la ville et le bastion nouvellement construit et occupa une hauteur intermédiaire qu'on n'avait pas songé à fortifier. Cela fit sortir de la ville les mercenaires qui se rangèrent en bataille, attendant que les Feltriens et les Florentins attaquassent le bastion pour leur courir sus. Mais les Florentins n'attaquèrent pas le bastion et une fois renforcés par les cavaliers de la Ligue, ils fondirent sur les mercenaires eux-mêmes, les poussèrent si vite sur les portes de la ville, qu'à peine les premiers purent-ils s'y réfugier. On ferma les portes pour éviter que les soldats de Montefeltro n'y entrent aussi pêle-mêle et beaucoup de mercenaires furent faits prisonniers. Sans tarder, les Feltriens se retournèrent sur le bastion, moins fort du côté de la ville qu'au dehors, et l'enlevèrent, faisant prisonniers les Volterrans de marque qui en avaient la garde. Ce coup de main plongea les deux armées dans la stupéfaction.

Volterra restait indemne, mais les cœurs vacillaient dans la fière cuirasse. Un feu d'artillerie soutenu pendant vingt jours, battant les murs et en effondrant un assez long morceau, l'arrivée des contingents milanais et romains qui brûlaient de se joindre à la victoire, de longues tranchées ouvertes pendant la nuit dissimulées sous une toiture d'osier qui permettaient d'approcher des remparts, une sorte de baliste criblant de pierraille les Volterrans qui s'y aventuraient, tout cela donna fort à réfléchir aux deux petits condottières commandant les troupes mercenaires de Volterra, un Vénitien et un Siennois. Ils désertèrent avec leurs gens et se rendirent au camp florentin.

Dès lors, il fut évident que la chute de la ville n'était qu'une question de jours. Une brèche fut faite dans le mur d'enceinte. Pour y accéder, sans être canonné par les bastions qui la flanquaient, le comte d'Urbino se remit à fouir la terre et à cheminer comme une taupe jusque sous les remparts, malgré les vives sorties de l'ennemi, fort inquiet de ces menées souterraines, mais qui ne put les empêcher. Quand il fut arrivé au bout de sa mine, les Volterrans terrifiés entrèrent en compo-

sition. Ils ne voulaient plus attendre l'assaut, dont l'issue ne pouvait faire de doute. Ils demandèrent secrètement à Montefeltro de s'entremettre en leur faveur auprès de Florence. Trop tard. Le condottière les renvoya aux commissaires de Florence, qui les renvoyèrent à Florence même. Là, leurs délégués obtinrent de Laurent de Médicis l'assurance que les vies et les biens de tous seraient saufs, s'ils livraient la ville sans aucune réserve, ni résistance de ses défenseurs.

Rentrés à Volterra, munis de cette promesse, et approuvés, sinon de tous les partis, du moins des autorités responsables, ils s'entendirent, toujours en secret, avec le comte d'Urbino pour qu'aucune surprise fâcheuse ne vînt compromettre l'accord. Une avant-garde florentine devait, dès la fin de la nuit, entre trois et quatre heures du matin, pénétrer librement par une porte désignée loin de la brèche, afin de ne pas éveiller l'attention et occuper la *Rocchetta*. D'autres troupes, au lever du jour, se tenaient prêtes à pénétrer par diverses portes. Après quoi, les commissaires de Florence et le comte d'Urbino lui-même feraient leur entrée officielle et prendraient possession de la ville au nom de la République. On avait même ordonné que la brèche fût gardée pour que la foule ne pût entrer sans ordre.

Mais on avait compté sans la racaille de la ville et les mercenaires des deux armées, lesquels ne voyaient dans un siège, de quelque façon qu'il finît, qu'une occasion de piller. Les uns et les autres, qui eurent vent de l'accord entre vainqueurs et vaincus, se sentirent frustrés. Au premier pas des Florentins pour s'insinuer dans la poterne de la Rocchetta, une poignée de *malcontenti*, soutenus par des mercenaires étrangers, crièrent : aux armes! Les assiégeants, entendant des bruits de lutte dans la nuit, se crurent tombés dans un guet-apens, et joués par les autorités volterranes. Le comte d'Urbino envoya du monde avec ordre de forcer le passage, ce qui fut fait au cri habituel des Florentins : *Marzocco! Marzocco!* Là-dessus, la garde régulière de la ville, chargée du maintien de l'ordre, crut qu'elle allait être attaquée, prit peur, se débanda, laissant le champ libre aux pillards. Il y en avait des deux côtés, et la police n'étant plus assurée par les Volterrans et ne l'étant pas encore par les Florentins, ils saisirent leur chance. Ceux qui étaient déjà dans la place firent signe aux soldats de Montefeltro d'accourir, s'ils

voulaient avoir leur part du butin. Quant à lui, campé près de Sant-Andréa, c'est-à-dire séparé par un profond ravin de la brèche où s'engouffraient les assaillants, fouillant de l'œil l'aube incertaine et l'oreille tendue aux rumeurs confuses, il comprenait mal ce qui se passait et envoyait aux nouvelles. Enfin, comme le jour était tout à fait levé, il se mit en marche avec les commissaires de Florence et entra dans la ville.

Le plus honteux spectacle l'y attendait. Les deux armées entièrement hors de la main des chefs et réconciliées par un désir commun de lucre et de bamboche, se ruaient au massacre et à la paillardise. La population affolée se jetait dans les églises où elle était poursuivie par des gens qu'attiraient les trésors des tabernacles. Les maisons étaient saccagées et vidées de tout ce qui avait une valeur quelconque, leurs défenseurs égorgés, les femmes outragées. Le saccage était tel que le bruit devait s'en prolonger dans l'histoire plus de cent cinquante ans et susciter des légendes de sacrilèges et de tremblements de terre, qui n'accompagnaient pas, d'ordinaire, ces sortes de calamités.

Telle était déjà, une heure seulement après l'entrée des troupes, l'aspect de la ville que le comte d'Urbino avait promis de garder saine et sauve. Une sainte fureur le saisit. Avisant parmi les pillards, les deux condottières de Volterra qui avaient trahi leurs patrons pour passer à son service, un certain Vénitien et un Angelo de Siena, il les fit empoigner par ses gens et sans autre procès, sur la grande place de la ville, il les pendit. La vue des deux cadavres balancés au bout d'une corde, au plus bel endroit, dans le soleil matinal, refroidit un peu le zèle des pillards, mais sans tout à fait l'éteindre. Alors, suivi de ses hommes d'armes, le comte passa toute la journée à sauver ce qui pouvait l'être, pourchassant lui-même la canaille, mettant dans tous les quartiers et aux portes de la ville des gars solides pour faire rendre gorge aux voleurs et renfermant dans des asiles sûrs les femmes et les enfants.

Les poètes ont célébré à l'envi cette chevauchée policière :

Per la terra correa con gran furore...
forte gridando con la spada in mano
per preservare alle donne l'onore,

dit l'un d'eux, et un autre fait ainsi parler la malheureuse Volterra :

E se non fussi il buon conte d'Urbino,
conosco certo ch'ero spianata :
le persone e la roba in istermino
in men d'un giorno e mezzo saria data.
A cavallo era il franco paladino (1).....

Enfin, le soir tout était rentré dans l'ordre. Mais le mal fait durant cette journée fatale et la ruine furent tels que la pauvre Volterra ne devait jamais s'en relever. Quant au *franco paladino,* nul ne lui fit un grief du malheur qui ternit sa victoire. On le loua même de n'avoir pas profité du pillage, ni voulu d'autre part de butin, qu'un livre : une magnifique Bible en latin, en grec et en hébreu, qui devait devenir la perle de sa bibliothèque. Cette anecdote répétée partout chez les historiens ne se trouve nulle part dans les témoignages d'alors. Il est probable que Montefeltro reçut cette Bible des mains des Florentins eux-mêmes et peut-être en échange des drapeaux qu'il avait pris à Volterra et qui étaient sa propriété. Toutefois, cette légende illustre si bien ce double caractère : le désintéressement du soldat, la passion du bibliophile, qu'elle vaut mieux que l'Histoire. Elle ressemble au grand trait synthétique par lequel un artiste exprime une figure en mouvement : il n'existe véritablement pas chez le modèle, mais sans lui le mouvement, — c'est-à-dire la vérité essentielle de la figure, — ne serait pas rendu.

Per fas et nefas, Volterra l'imprenable était donc prise. A cette nouvelle, toute Florence soulevée d'enthousiasme sortit de ses portes et fit une lieue au-devant du vainqueur, afin de le ramener en triomphe, par le Ponte Vecchio et les rues jonchées de fleurs de juin, jusqu'à la place de la Seigneurie entièrement tendue de tapisseries et de toiles peintes, la foule battant de ses flots les palais, les maisons, les échoppes, la *Loggia,* San Pier Scheraggio aujourd'hui disparu, le toit des Pisani. Devant le Palais vieux, tout chevelu de bannières, sous les lys rouges et blancs étoilant les fanions blancs et rouges et près des *Marzocchi* assis sur leurs derrières, on vit les *priori* debout sur la Rin-

(1) Il courait par la ville dans une grande colère, criant d'une voix forte et l'épée en main, pour préserver les femmes des outrages...

Et n'était le bon Comte d'Urbino, (moi Volterra) j'aurais certainement connu la ruine totale. En moins d'un jour et demi, les personnes et les biens auraient été détruits entièrement. Le franc paladin était à cheval...

ghiera saluer leur condottière d'un discours fleuri de belles citations latines qu'il entendait aussi bien qu'eux-mêmes et que, peut-être mieux encore, il eût été capable d'improviser. Après quoi, ils lui offrirent les étendards aux armes de la République. Quelque chose brillait entre leurs mains, point de mire de milliers d'yeux ouverts sur cette assemblée, tandis que deux jeunes patriciens qu'on appelait Laurent et Julien de Médicis, mêlés aux hommes d'âge, s'approchaient pour le fêter : c'était un casque d'argent et d'or ciselé par Pollajuolo et ceint de pierres précieuses. On y voyait une figurine d'Hercule représentant le comte d'Urbino qui foulait aux pieds le symbole de Volterra : un griffon tout pantelant, déplumé, enchaîné par le cou. On y ajouta des tapisseries, de l'argenterie, des vases remplis de lingots d'or et d'argent, le solide avec l'honorifique, puis on l'emmena dîner au Palais vieux sous l'azur des plafonds fleurdelysés d'or, dus à Michelozzo, parmi les merveilles toutes fraîches et neuves accomplies en cet endroit par Verrocchio et Pollajuolo.

La foule, bavarde et ravie d'aise, se montrait un cheval de bataille splendidement caparaçonné, cadeau qu'on amenait au vainqueur, et racontait que le Palais dit « du Patriarche » et quelques fermes lui étaient aussi donnés en présents et que les Urbinates établis sur les territoires de Florence seraient désormais dispensés des gabelles. Enfin Poggio Bracciolino dédiait au vainqueur son *Histoire de Florence* : toutes les politesses que pouvaient faire à cette époque des marchands lettrés, riches et magnifiques, lorsqu'ils avaient sous la main Botticelli, Donatello, Verrocchio, Pollajuolo, Benedetto da Majano, le Francione. Les quelques lettrés dans Florence, qui tenaient leur journal, ou *diario*, marquèrent, ce soir-là, quelle belle journée ç'avait été pour la République et pour le comte d'Urbino. Elle et lui se juraient une amitié éternelle.

Elle dura sept ans. A la fin de l'automne 1479, un vent de terreur passait sur la campagne florentine et sur la ville même. De nombreuses familles riches qui s'étaient retirées dans le Val d'Elsa et le val di Pesa pour échapper à l'air empesté de la ville à ce moment, rentraient précipitamment traînant leurs bagages, pêle-mêle avec les paysans, abandonnant Poggibonsi et Colle tombés aux mains de l'envahisseur, ou de Certaldo saccagé, les chemins encombrés de fuyards criant : « L'ennemi, l'ennemi ! le duc d'Urbino ! le duc d'Urbino ! » Qu'était-il donc arrivé ?

*
* *

Durant ces sept années de paix, il était arrivé au « vertueux condottière » ce qui arrive, d'ordinaire, aux gens d'âge qui ont fait quelque chose : des honneurs et des infirmités. Une grande tristesse, d'abord. A peine terminées les fêtes que Florence lui avait données pour la prise de Volterra, un courrier survint en toute hâte de Gubbio, lui annonçant que sa femme, Battista Sforza, celle dont nous connaissons tous le profil par Piero della Francesca aux *Uffizi* (1), était mourante. Le comte d'Urbino se mit à cheval et, chevauchant jour et nuit, parvint au palais de Gubbio à temps pour la voir en vie une dernière fois. C'était le 6 juillet 1472. Les obsèques solennelles ne furent célébrées à Urbino que le 17 août, pour laisser aux trente-trois ambassadeurs des États d'Italie le temps d'arriver. Tous y étaient, sauf ceux de Sienne et de Venise, retardés, dit la chronique, par les intempéries de la saison.

Le grand condottière, depuis longtemps considéré comme le premier chef militaire de l'Italie, devenait l'un aussi de ses grands princes. Toutefois, il n'avait pas le titre de duc, lequel s'était éteint avec son demi-frère Oddantonio. Sixte IV l'appela bientôt à Rome, — c'était en août 1474, — pour le lui conférer avec toutes les pompes du Vatican : la messe solennelle, le cortège des cardinaux, l'épée bénite de saint Pierre, le sceptre d'argent, la robe de brocart d'or et le bonnet ducal en pain de sucre, avec des oreillons tombants, enfin la remise des drapeaux de gonfalonier parmi le fracas des trompettes, les miaulements des cornemuses et les tonnerres du château Saint-

(1) Portraits de Battista Sforza, épouse de Federigo de Montefeltro duc d'Urbino.

Authentiques : 1° Le profil peint à tempera par Piero della Francesca en pendant au portrait du duc d'Urbino, aux Uffizi.

2° La figure de femme assise sur un char de triomphe, traîné par des licornes, allégorie peinte sur le revers du précédent, par Piero della Francesca, avec l'inscription : *Quemodum rebus tenuit secundis conjugis magni decorata rerum laude gestarum volitat per ora cuncta virorum.*

3° Le buste de marbre par Francesco di Laurana, au Bargello, à Florence.

Présumés : 1° La figure de Vierge dans *la Vierge et l'Enfant avec divers saints* attribué à Piero della Francesca et parfois à Corradini, dit Fra Carnevale, au musée Brera à Milan.

2° La figure de femme tenant dans ses bras un enfant, arrière-plan du tableau *la Communion des Apôtres* de Juste de Gand, à la Galerie nationale des Marches, au Palais ducal à Urbino.

Ange. Sauf un coup de vent qui n'était point prévu à la fête et qui renversa et brisa les drapeaux, comme le noble cortège passait sur le pont Saint-Ange, rien ne troubla l'auguste cérémonie.

Ce n'est pas tout. Dans l'automne de la même année, le roi d'Angleterre, Édouard IV, lui conféra l'ordre de la Jarretière, après le vote émis à l'unanimité par les sept membres vivants de l'Ordre et en remplacement de lord Montjoy; ce qui nécessita une cérémonie d'investiture à Grottaferrata et l'envoi d'une ambassade urbinate en Angleterre. Saisi d'émulation, le roi de Naples qui venait de fonder l'ordre de l'Hermine, voulut que son condottière en fût un des premiers revêtus. Enfin le Pape lui donna la Rose d'or. Chaque année qui passait lui apportait ainsi un présent, comme une bonne fée.

Mais les mauvaises ne l'oubliaient pas non plus. Un jour, il se trouvait à Saint-Marin, à causer avec ses amis de la libre République, au premier étage d'un palais un peu vétuste, et là, devant l'horizon tumultueux des montagnes du Montefeltro, théâtre de ses luttes passées avec Malatesta, vis-à-vis la cime de San Leo, premier but de son juvénile essor, il se plaisait à décrire ses campagnes comme devant un gigantesque plan en relief, étendu à ses pieds, lorsque le balcon de bois où se tenait la docte compagnie s'abîma sous son poids. Dans ces temps bénis de l'Art, on se préoccupait de ciseler précieusement jusqu'aux instruments de chirurgie, mais on négligeait de réparer les planchers. Le discoureur chut à terre parmi les décombres, la hanche gauche démise et la jambe gauche fracturée. Son premier soin fut de remercier le ciel de s'en tirer à si bon compte, comme le jour où il avait perdu un œil dans un tournoi ; son second souci fut de se soigner. Seulement, il le fit mal. La gangrène menaça et l'on appréhenda une amputation. Mais le vieux Feltrien était dur et sain. Une saison aux bains de Petriola près de Radicofani, lui conserva sa jambe. Et c'est pourquoi, quelques mois après l'accident, six ans après la prise de Volterra, on le voyait de nouveau tenir la campagne, porté dans une litière, mais cette fois contre les Florentins qu'il avait si bien servis dans sa dernière expédition.

Pourquoi cette volte-face? Une médaille célèbre de Pollajuolo (1) va nous le dire. La rapide ascension des deux frères

(1) Cette médaille d'Antonio del Pollajuolo, dont un bel exemplaire se trouve au *Bargello*, à Florence, dans le *Medagliere mediceo*, a été frappée en mémoire de la

Médicis, Laurent et Julien, sorte de consuls de la République florentine, bien près du pouvoir absolu, avait alarmé nombre de familles rivales au dedans et de puissances jalouses au dehors. Une conjuration s'était nouée entre ces ennemis internes et externes, laquelle devait se dénouer par l'assassinat des deux frères et une révolution, et si cela ne suffisait pas, l'intervention armée de l'étranger. Le pape Sixte IV était du complot, non qu'il fût consentant au projet d'assassinat, — il y a même un témoignage contemporain qu'il en avait condamné l'idée, — mais parce qu'il poussait à la révolution de toutes ses forces, ayant voué à ses anciens banquiers une haine mortelle. La suite de l'histoire est bien connue. Le 26 avril 1478 au matin, Laurent de Médicis entrait à l'église Sainte-Réparate (Sainte-Marie des Fleurs) pour entendre la grand messe. Il cheminait sans gardes, comme un simple citoyen, gracieux et confiant dans la foule pressée de ses clients et de ses amis, ou soi disant tels. Quelques instants après, Julien, qui ne devait pas venir à cette messe et qu'on était allé chercher, afin de faire coup double, entrait à son tour et se sentait la taille enlacée et palpée par la main d'un de ses familiers. Celui-ci voulait s'assurer s'il ne portait pas de cotte de mailles. Au moment de l'élévation, au signal donné par l'hostie sainte visible au bout des doigts de l'officiant, les conjurés avaient frappé. Julien était tombé, baignant dans son sang; Laurent, blessé à la gorge, avait été couvert par ses amis. Les portes de bronze de la sacristie, œuvre de Luca della Robia et de Michelozzo, refermées sur lui en hâte, l'avaient sauvé. Ses partisans s'étaient facilement rendus maîtres des conjurés que l'opinion populaire ne soutenait point, étant entièrement acquise aux Médicis. Un coup de main sur le Palais de la Seigneurie, maintenant Palais Vieux, avait également échoué.

La lutte n'avait pas été longue, mais dans la bagarre, les

conjuration des Pazzi, avril 1478. Elle représente, sur ses deux faces, la clôture octogonale du chœur de Sainte-Marie des Fleurs, telle qu'on la reconnaît encore aujourd'hui, surmontée, d'un côté de la médaille par la tête, vue de profil droit, de Laurent de Médicis, dit le Magnifique, et de l'autre côté par la tête, de profil gauche, de son frère Julien, et au bas des deux, on voit les figures minuscules des conjurés luttant avec les partisans des deux frères. Sur la face occupée par Julien, qui succomba, on lit l'inscription : *Julianus medices luctus publicus*, et sur celle occupée par Laurent, qui fut sauf : *Laurentius medices salus publica*. Cette médaille est parfois attribuée sans grande raison à Bertoldo di Giovanni.

médicéens exaspérés avaient pendu, à diverses fenêtres du dit palais, pour faire vite, l'archevêque de Pise, Salviati, et un prêtre nommé Stefano, et jeté au cachot un neveu du Pape, le cardinal Riario, tous trois complices avérés de l'assassinat. Ce fut le prétexte qu'invoqua Sixte IV pour fulminer contre les Médicis une sentence d'excommunication. Elle s'étendait même à toute la population de Florence, tant qu'on ne chasserait pas Laurent, qualifié pour la circonstance de « fils d'iniquité et d'apprenti de perdition ». Mais, comme Laurent en avait appelé à un concile et qu'en attendant ce concile, l'assemblée plénière des évêques de Toscane continuait à faire célébrer les offices, le Pape avait dû recourir à des armes plus temporelles, telles que bombardes, couleuvrines, sarbacanes et passe-volants.

Le duc d'Urbino était encore à ce moment à la solde du Saint-Siège, comme aussi du roi de Naples. C'était donc à lui de marcher contre les Florentins. Il ne s'y refusa pas. Les Médicis en furent grandement scandalisés. Comment, disaient-ils, un homme de la valeur morale que nul ne déniait à leur ancien condottière, avait-il pu approuver l'assassinat du pauvre Julien de Médicis, en pleine église, au moment de l'élévation? « Je ne l'ai nullement approuvé, répondait-il, mais déconseillé, au contraire, avec le plus de force possible et voué à l'infamie ceux qui s'en étaient rendus coupables. » Il ajouta qu'au cours de sa longue lutte avec Malatesta, jadis, maintes fois semblable expédient lui avait été suggéré pour se défaire de son ennemi et qu'avec l'aide de Dieu, il s'y était toujours refusé. Comment, dès lors, repartaient les Médicis, s'il avait été prévenu et indigné de ce projet, n'avait-il pas averti ceux qui devaient en être les victimes? A cela, il ne se croyait pas tenu, rétorquait-il, car rien ne l'obligeait à trahir le secret de ses alliés en faveur d'un adversaire, et au reste, ayant flétri l'assassinat, il était prêt à se mesurer avec les troupes des Médicis, plus nombreuses que les siennes, au grand jour...

Il se mit donc en campagne, porté dans une litière, car il était empêché de chevaucher depuis sa chute à Saint-Marin, et prit le commandement de l'armée de la Ligue, aidé ou plutôt incommodé par la présence du duc de Calabre. Celui-ci, commandant l'armée de Naples, était placé sous ses ordres selon la hiérarchie militaire, mais restait son supérieur dans la hiérarchie princière, quelque chose comme un roi de Saxe

ou un archiduc auprès du chef d'état-major allemand. Roberto Malatesta, fougueux capitaine, mais impulsif comme avait été son père et difficile à brider, secondait le duc de Calabre. Cette armée pontificale et napolitaine, surprenant les Florentins au dépourvu de tous préparatifs, n'eut pas de peine à pénétrer en Toscane par le Val di Chiana et à enlever des places mal défendues, telles que Ranco et Radda.

Seul Monte-Sansavino fit une belle résistance. Il fallut un siège en règle pour le réduire. Commencé au mois d'août 1478, il n'était pas achevé quand l'hiver fut venu. Et quel hiver! Froid, pluvieux, pestilentiel. Les maux habituels à toute armée assiégeante, au xve siècle, commençaient à se faire sentir. Les vivres manquaient, le fourrage manquait, le pays ravagé depuis six mois par la guerre se vengeait par la disette. Des pluies continuelles aggravaient la famine. Une épidémie, née dans la région de Sienne, menaçait l'armée stagnante, mouillée, affamée. Pour comble d'infortune, une formidable explosion détruisit, en un instant, tout le parc d'artillerie du duc d'Urbino. Les cinq grandes bombardes, sur lesquelles il comptait pour faire brèche et qu'on avait baptisées de noms terrifiants : la *Cruelle*, la *Désespérée*, la *Ruine*, véritables monstres balistiques, pour cette époque, demeuraient muettes,

Sur ces entrefaites, les alliés jusque-là purement platoniques de Florence, Louis XI, le duc de Milan, la République de Venise, les marquis de Ferrare et de Mantoue, firent mine de porter secours aux Médicis. Philippe de Commines, passant par Milan et parlant au nom du roi de France, avait décidé la duchesse à envoyer trois cents hommes d'armes. Le marquis de Ferrare, Ercole d'Este, le père des deux fameuses princesses Isabelle et Béatrice, assurait qu'il allait se mettre à la tête des troupes et s'avancer en Toscane. C'était toute la Haute-Italie qui s'unissait pour faire face à l'attaque fort injustifiée des puissances du Sud. Les choses allaient si mal pour l'armée romano-napolitaine que la florentine se décida enfin à marcher à sa rencontre et s'établit à quelque distance, une ou deux lieues environ, pour suivre le cours des événements.

A cette vue, les troupes pontificales réclamèrent, à grands cris, la retraite et les quartiers d'hiver. Le duc d'Urbino tâchait bien de les retenir en annonçant de jour en jour un secours en vivres et en munitions. Mais le secours tardait et l'on

ne peut dire de quel côté se serait tournée la Fortune, si un incident fortuit n'était venu la fixer en sa faveur. Deux Orsini, qui se trouvaient combattre sous des drapeaux opposés, s'étant reconnus au cours d'une sortie, fraternisèrent et échangèrent leurs vœux mutuels de paix immédiate. Cela fit du bruit. Le duc d'Urbino, averti, repoussa cette idée avec l'indignation d'un homme à qui l'on veut arracher une victoire certaine : ce qui détermina les assiégés à demander au moins une trêve de dix jours. C'était justement ce dont il avait besoin, plus besoin qu'eux, afin de donner à ses troupes du repos et aux vivres le temps d'arriver. Au bout des dix jours, ayant, en effet, récupéré des forces et ravitaillé son monde, il se trouva en mesure de donner un nouvel assaut et, cette fois, il emporta Monte-Sansavino qui fut mis à sac. L'armée de secours, clouée sur place par la surprise, n'avait pas bougé.

Le sac d'une ville n'allait point alors sans de graves conflits entre bénéficiaires, surtout lorsque l'autorité était partagée entre divers chefs, comme c'était le cas. Le duc de Calabre et Roberto Malatesta n'ayant pu s'accorder sur l'opportunité ou plutôt la répartition du pillage, Malatesta, tout fumant de colère, quitta l'armée napolitaine et passa à l'ennemi, c'est-à-dire au camp florentin. Il y trouva de nobles seigneurs, tels que les marquis de Ferrare et de Mantoue, Costanzo Sforza de Pesaro, Vitelli de Città di Castello, et des condottières éprouvés tels que le vieux Carlo de Montone, commandant en chef des Vénitiens, voire des étrangers de distinction : Philippe de Commines, lequel, bien installé à pot et à rôt chez les Médicis, réconfortait les Florentins par l'évocation un peu fallacieuse de l'alliance française. « La faveur du roy leur fit quelque chose, dit-il, mais non pas tant que j'eusse voulu, car je n'avais pas d'armée pour les aider, mais seulement j'avais mon train. »

Ce que Roberto Malatesta, transfuge de l'armée napolitaine, trouvait de meilleur au camp florentin, c'était ce qu'il y apportait : l'expérience de la guerre. Aussi fut-il reçu à bras ouverts. Il allait être amené à guerroyer contre son beau-père, mais c'était assez la coutume alors, les alliances matrimoniales ne servant guère qu'à donner aux familles déjà rivales de nouveaux sujets de dissentiments. Toutefois, ce n'est pas au grand condottière qu'on résolut de l'opposer, et sans doute ne s'en souciait-il pas trop lui-même. Car depuis dix-huit ans, c'est-

à-dire depuis la bataille de San Fabbiano, livrée sans son aveu, et lorsqu'il était cloué sur un lit de douleur, le duc d'Urbino n'avait jamais connu de défaite. On ne pensait pas trop pouvoir le battre encore cette fois, mais on voulait battre quelqu'un, afin d'occuper l'armée coalisée des Milanais ou Sforzesques, et des Vénitiens ou Bracciesques, toujours rivaux de la vieille rivalité de Braccio di Montone et du grand Sforza.

De leur côté, les Florentins et leurs alliés, les marquis de Ferrare et de Mantoue, étaient sans cesse eux-mêmes en contestations. Alors, pour les distraire, on pensa envahir le territoire de Pérouse qui n'en pouvait mais, et celui de Sienne qui n'était pas en cause. A défaut de victoire sur l'ennemi, on obtiendrait du moins ce résultat d'éviter les querelles intestines qui menaçaient de tout perdre. C'était là le malheur ordinaire des coalitions. Pour être fort, on se mettait à plusieurs, mais dès qu'on était plusieurs, on éprouvait que, faute de s'entendre, il fallait se séparer. On divisait donc les forces militaires en les employant à des besognes différentes et lointaines, ce qui rendait faible. Pour peu qu'on eût affaire à un adversaire manœuvrier, l'avantage du nombre n'existait plus.

C'est ce qui arriva en cette occurrence. Non que le duc d'Urbino fût encore le même homme qui avait jadis poursuivi et forcé Malatesta. Sa marche était devenue lente et ses mouvements embarrassés. Mais ses adversaires lui faisaient la partie belle. Au lieu de marcher tous ensemble contre lui, ils envoyèrent Carlo di Montone avec ses Vénitiens et Roberto Malatesta contre Pérouse, Vitelli contre Città di Castello, le duc de Ferrare, le marquis de Mantoue et Costanzo Sforza, avec les troupes milanaises aux environs de Poggibonsi, contre Sienne. De battre le duc d'Urbino dans tout cela, il n'était plus question.

Carlo di Montone entra dans le Pérugin avec sa fougue naturelle accrue du peu de résistance qu'il y trouvait, mais arrivé à Cortone, il mourut, laissant le commandement à Roberto Malatesta. Les gens de Pérouse, en grande terreur de l'invasion bracciesque, appelaient au secours. Le duc d'Urbino, qui se dirigeait alors sur Florence, rebroussa chemin et vint les rassurer. Il enleva même aux envahisseurs la forteresse de Passignano sur le lac de Trasimène. Mais les troupes milanaises et florentines, le sachant occupé en Ombrie, c'est-à-dire au sud de Sienne, en profitèrent pour quitter leur position près de Poggi-

bonsi et pour s'en aller en Toscane, c'est-à-dire à l'ouest de Sienne, enlever la forteresse de Casola. Ce fut au tour des Siennois de réclamer l'aide napolitaine : le duc d'Urbino revint donc, reprit Casola, mais pendant ce temps, Roberto Malatesta, le sachant en Toscane, vint attaquer le condottière Matteo de Capua et ses troupes napolitaines et les battit le plus aisément du monde.

Les Pérugiens, se sentant de nouveau menacés, appelèrent. De nouveau, le duc d'Urbino laissa le territoire de Sienne à l'un de ses lieutenants, et repartit pour Chiusi où était Roberto Malatesta. Mais celui-ci n'attendit pas son beau-père. Il abandonna l'offensive contre Pérouse et se renferma dans Cortone. Sur quoi, le duc d'Urbino, remontant vers le Chianti, protégeant ainsi le territoire de Sienne, s'installa au-dessous de San Gimignano, en face du gros de l'armée florentine qui s'était retranchée sur la hauteur de Poggibonsi, qualifié parfois Poggio-Imperiale et qui était commandée par le marquis de Ferrare, par le marquis de Mantoue et par Costanzo Sforza. L'accord ne régnait guère entre ces seigneurs. Les commissaires de la République s'étaient même vus obligés de licencier le marquis de Ferrare : de là un notable affaiblissement de leur effectif. Mais comme, dans cette guerre, il n'était pas coutume qu'une armée en attaquât une autre, mais seulement fît des incursions sur les points qui n'étaient pas défendus, les Florentins s'estimaient hors de danger. Ils se trompaient.

Le 7 septembre 1479, au lever du soleil, ils virent un nuage de poussière monter dans l'air lumineux, — ce qui ne leur présageait rien de bon, — puis de ce nuage sortir une masse d'infanterie qui gravissait résolument leur colline, d'où chez eux une surprise extrême, qui se changea en mélancolie anxieuse, quand ils connurent que l'agresseur, ainsi déterminé aux pires excès, se dirigeait sur le camp le plus retranché de l'armée, celui du condottière Andrea da Borgo et faisait mine de l'enlever. Quand enfin la cavalerie légère de Montefeltro apparut par derrière, à la rescousse, ce fut la panique. Machiavel nous a laissé de la scène un crayon magistral (1).

(1) « Les Florentins, sans être rassurés par leur supériorité, par leur nombre, par leur position qui était très avantageuse, n'attendirent point l'ennemi. Avant même de l'apercevoir, ils prirent la fuite, abandonnant munitions, chariots et artillerie. Les exemples d'une pareille lâcheté étaient alors très fréquents. Un cheval qui tournait la tête ou la croupe suffisait pour faire gagner ou perdre une bataille. » Machiavel, *Histoire de Florence*, livre VIII.

On n'y peut rien ajouter, sinon que toute l'armée florentine disparut comme par enchantement, abandonnant à l'ennemi son camp avec ses vivres, ses canons, ses munitions, ses bagages et qu'on ne la revit plus. C'était, là, le signe le moins équivoque de la victoire : la victoire de Poggio Imperiale ou plutôt de Poggibonsi, la moins coûteuse de toutes celles qu'avait jamais remportées le duc d'Urbino.

Elle lui livrait Poggibonsi et lui ouvrait la route de Florence, qu'on ne pouvait plus espérer couvrir par des manœuvres en rase campagne. Et c'est pourquoi, dans cet automne de 1479, où nombre de familles florentines étaient venues habiter le val d'Elsa, pour fuir le mauvais air, on les vit refluer, avec les paysans et le bétail en désordre, vers la capitale, balayés par un cyclone de terreur. Les Napolitains et les pontificaux, grisés par le succès, ne parlaient de rien moins que d'emporter d'assaut la ville des lis et de la piller. Heureusement, le duc d'Urbino contint ces transports. Il représenta au roi de Naples l'imprudence d'une action si hâtive. Il ne savait, disait-il, comment il garderait en main ses troupes, attirées par l'odeur du pillage, et les empêcherait de s'égailler dans cette région ennemie, sous le feu des forteresses que les Florentins tenaient encore, et exposées à un retour offensif des soldats victorieux de Malatesta. Il préférait s'installer dans le pays, et enlever méthodiquement, l'un après l'autre, tous les points d'appui de l'ennemi, avant de donner l'assaut à la capitale. Peut-être aussi qu'il lui répugnait fort d'en venir à cette extrémité, se souvenant du sac de Volterra et de la peine qu'il avait eue à empêcher la soldatesque d'y tout détruire. Peut-être enfin que sa jambe malade et sa litière le détournaient des résolutions précipitées. Toujours est-il qu'au lieu de marcher sur Florence, il se contenta d'emporter une à une les villes du Chianti : Poggibbonsi, Certaldo, Castellina, et de mettre le siège devant Colle, place forte du val d'Elsa.

Il n'y fut pas dérangé. Les débris de l'armée florentine, ralliés après le désastre de Poggio Imperiale, s'aventurèrent bien à sa rencontre jusqu'à San Gimignano, c'est-à-dire à huit kilomètres environ, afin d'observer ses mouvements. Mais pas plus qu'ils n'avaient secouru Monte Sansavino, ils ne secoururent Colle. Cette place dut se rendre le 12 novembre après trois mois de siège. Philippe de Commines ne fut pas émer-

veillé de ces opérations, quoiqu'il reconnût aux Italiens de grandes qualités d'organisation militaire : « Ilz ne scavent point si bien la manière de prendre place ne de les deffendre (que les Français), mais de tenir ung champ et y donner bon ordre tant aux vivres que aultres choses qui y sont nécessaires pour tenir les champs, ils le scavent mieulx que nous », dit-il. Quant à Roberto Malatesta, qui avait donné mainte assurance de sa venue, il ne vint pas. Tout n'était pas fini cependant. Il avait été difficile d'amener devant les murs de Colle les gros canons nécessaires pour la battre en brèche; il fut plus malaisé encore de les en tirer, notamment une pièce géante, nommée la *Marzochescha*, qui résista longtemps. Lorsqu'enfin on put la déraciner, la démonter et l'emporter à grand renfort de bœufs et de buffles, une trêve de trois mois fut conclue entre Florentins et pontificaux, et chacun s'en alla prendre ses quartiers d'hiver.

Pratiquement, c'était la paix. La guerre durait depuis deux ans et ne produisait que des ruines. Les Florentins, lassés de recevoir des coups, destinés, assurait le Pape, aux seules épaules de Laurent de Médicis, marmonnaient si hautement, que le jeune homme d'État, adroit et résolu en politique autant que médiocre en guerre, comprit qu'il fallait en finir. Il tenta une entreprise désespérée. Il alla se jeter dans la gueule du loup; le roi de Naples, Ferrando, l'apprivoisa par un miracle de diplomatie resté célèbre dans l'Histoire, le détacha du Pape et parvint même à conclure une alliance avec lui. Elle fut signée le 24 mars de l'année suivante. Dès lors, Sixte IV, isolé, ne put continuer une guerre de vendetta que réprouvait la conscience universelle. Il accepta la soumission de Laurent de Médicis et, après quelques cérémonies destinées à bien marquer son triomphe sur « ce fils de perdition », il leva les censures dont il l'avait chargé. Le duc d'Urbino, sans bataille, était donc parvenu à ses fins (1). Même avant que la paix fût conclue et tandis que Laurent se livrait à ses hasardeuses démarches, il s'en était allé aux eaux de Viterba soigner sa jambe malade et ses rhumatismes grandissants. Après quoi, il retourna voir son peuple, ses filles et son fils.

(1) Ce n'était point là une tactique particulière aux capitaines italiens. Au XVIe siècle, le vieux maréchal de Biron rabrouait fort son fils qui proposait de finir les hostilités par une action décisive, et encore au XVIIIe siècle, le maréchal de Saxe donnait comme le chef-d'œuvre d'un habile général de faire toute une guerre sans livrer une seule bataille.

***

A la fin de l'année 1481, il était encore à Urbino, tout aux arts de la paix, lorsque parut sur la colline un démon tentateur, porteur de guerre, d'or et de trahison. C'était un neveu de Sixte IV, le jeune Girolamo Riario, nouvellement marié à une fille naturelle du duc de Milan, la fameuse Catherine Sforza. Cet entreprenant personnage, impatient de tirer tout ce qu'on pouvait d'un oncle pape, au xve siècle, pour faire sa fortune, rêvait de se tailler une principauté dans la Haute-Italie. Celle de Ferrare lui souriait assez et aussi celle de Faenza. Seul, il ne pouvait rien, mais outre le Pape, il pensait gagner à ses vues la République de Venise. Celle-ci était toujours prête à ravager la Lombardie, et dans la curée projetée se réservait la part du lion, — du Lion de saint Marc, — c'est-à-dire la possession de la ville de Ferrare, et lui laissait le reste. Elle avait de l'argent et des troupes; seulement, il lui faudrait un chef habile à les commander. On craignait que le roi de Naples ne vînt au secours de son gendre, le duc de Ferrare, et l'on avait lieu de croire que Florence, Milan et les petits princes du voisinage, Mantoue, Bologne, ne laisseraient pas sans dégaîner cette spoliation s'accomplir. Non parce qu'elle était injuste, mais parce qu'elle les menaçait. Venise avait donc pensé s'assurer le concours du grand condottière et, ce que le jeune Riario venait lui offrir de sa part, c'était le bâton de capitaine général de son armée, avec 80 000 ducats d'or pour le débaucher du service du roi de Naples et le retourner contre lui.

C'était bien mal le connaître. Il refusa net le déshonneur et l'argent : « la bonne foi et la fidélité aux engagements, répondit-il, valent mieux que tout l'or du monde. » Girolamo Riario s'en alla furieux et se répandit en imprécations, contre « l'Urbinate dont on saurait bien se passer ». Toutefois, Venise, qui ne se souciait point de l'avoir contre elle, se rappelant comme il avait brisé, jadis, l'attaque du Colleone, tenta de s'assurer sa neutralité et, pour qu'il n'en bougeât pas, lui offrit la même somme. Peine perdue. Le duc d'Urbino refusa le prix de la carence, comme il avait refusé le prix de la trahison. Il fit plus. Consterné des projets qu'il voyait se former pour bouleverser, une fois encore, la péninsule, il adressa au Pape une longue remontrance pleine de prédictions funestes. A ses visées il opposait les siennes :

l'union entre princes chrétiens, l'ébranlement de la puissance ottomane, le moment favorable pour porter un coup décisif à l'Infidèle. S'il fallait encore se battre, il offrait de s'enrôler, à quelque titre que ce fût, dans une nouvelle croisade, dût-il y user ses dernières forces et y trouver une fin glorieuse.

Il fut fort mal reçu. Les temps de Pie II étaient passés. Après quelques velléités de croisade, Sixte IV ne se souciait plus que de caser sa famille et non de sauver la chrétienté. C'était donc la guerre intestine une fois encore, que Rome allait déchaîner sur l'Italie et pour la plus misérable des querelles. Au lieu de retarder ses préparatifs, le Pape les hâta. Puisque le duc d'Urbino quittait le service de l'Église, il le remplaça par son gendre Roberto Malatesta. En même temps, Venise donnait le bâton à un condottière lombard brouillé avec son souverain, le jeune Roberto de San Severino. Quant à Girolamo Riario, le bénéficiaire éventuel de toute l'entreprise, il était chargé d'un commandement secondaire, et bien résolu, d'ailleurs, à l'exercer le moins possible. En sorte qu'on allait voir, dans cette redistribution des forces militaires et des alliances politiques, le duc d'Urbino combattu, au nom du Pape, par Roberto Malatesta, qu'il avait jadis sauvé des entreprises de la papauté, et ce Malatesta, désormais défenseur de Rome, était le fils de celui que, vingt ans auparavant, le duc d'Urbino avait empêché de saccager les États de l'Église. Il est vrai que, nominalement adversaires, le beau-père et le gendre ne couraient point risque de se canonner sur les champs de bataille, ni leur fille et femme de déplorer quelque accident survenu à l'un d'eux par la faute de l'autre. Si le duc d'Urbino entrait dans la lice, ce serait pour garder le Ferrarais des Vénitiens, tandis que Malatesta garderait Rome du roi de Naples. Il n'y avait guère de chances qu'ils se rencontrassent. Mais le duc allait être directement assailli par San Severino qu'il avait eu sous ses ordres à la Molinella, le jour où il avait arrêté le Colleone, tandis qu'Ercole d'Este, alors son adversaire, devenait son client et son allié. Pour parfaire le jeu, la République de Gênes et le marquis de Montferrat se rangeaient aux côtés de Venise, ce qui n'était pas moins extraordinaire. Et l'on se prépara joyeusement à dévaster l'Italie.

De leur côté, les puissances menacées, Naples, Florence, Milan, Ferrare, Bologne, Mantoue, décidèrent de s'unir étroitement entre elles afin de protéger Ferrare contre les canons de

Venise et les foudres du Vatican. Dans les premiers jours d'avril, le duc d'Urbino vit arriver dans sa petite capitale les commissaires des six États coalisés. Ils venaient lui offrir le bâton de capitaine général et lui faire signer un engagement pour trois ans, à la charge pour lui d'entretenir 600 hommes d'armes et 562 fantassins pendant tout le temps que durerait la guerre, le gros des troupes étant formé par les États confédérés, avec une paye de 165 000 ducats d'or, sur lesquels 45 000 devaient constituer son salaire personnel. A la fin des hostilités, cette paye devait être réduite à 65 000 ducats et son petit contingent guerrier à 300 hommes d'armes et 375 fantassins. Tout était prévu, même sa mort au cours des opérations, auquel cas son fils Guidobaldo, âgé de dix ans, devait lui succéder dans la charge honorifique et nominale de capitaine général, — ce qui ne pouvait avoir d'autre effet que d'assurer à la Ligue la fidélité du contingent montefeltrien pour le reste de l'engagement à courir, et l'enfant devait recevoir seulement 15 000 ducats de paye personnelle.

Le vieux condottière trouvait cette guerre absurde, mais il n'était pas en son pouvoir de l'empêcher. Son ambassadeur avait tellement fatigué le Pape de ses protestations qu'il s'était vu fermer les portes du Vatican. « Il est temps, disait Girolamo Riario, que l'homme d'Urbino sache qu'il y a en Italie des capitaines qui le valent, ou même qui lui sont supérieurs et que le sort du Pape et de l'Église ne dépend pas de ses caprices. » Malgré ses efforts désespérés, Venise, encouragée par Sixte IV, allait donc attaquer le roi de Naples par mer et envahir le Ferrarais. Cette dernière entreprise était si injuste et si menaçante pour les petits princes de son espèce, qu'il ne pouvait refuser son concours à la ligue formée pour y résister. Il accepta donc les offres des commissaires. Il y mit seulement cette réserve, dictée par son attachement au Saint-Père, qu'en aucun cas il ne serait amené à combattre l'Église. D'ailleurs, le Pape lui-même ne se considérait pas en guerre avec tous les États de la Ligue, mais seulement avec Ferrare et Naples et il continuait à combler les autres de ses bénédictions.

Le 17 avril 1482, l'engagement fut signé et, vers la fin du mois, le jour de Saint-Georges, le duc quitta Urbino pour aller en Toscane, prendre le commandement de l'armée confédérée. Une fois de plus, ses sujets le virent descendre la colline par

la route qui mène à Castel Durante. Mais, cette fois, avec moins de confiance que de chagrin. Il était âgé de soixante ans, borgne, boiteux, travaillé de goutte, tourmenté des vieilles blessures reçues au cours de quarante-cinq années de combats, et ne laissant, au logis, qu'un enfant de dix ans, sans mère, et pour proche voisin, un ami douteux, son propre gendre, qui venait de passer sous un autre drapeau. Que deviendrait l'État, si le chef venait à manquer? Il y avait pourvu de son mieux et, tout en chevauchant, il faisait ses recommandations dernières à son neveu et ami préféré Ottaviano della Carda, en qui il avait toute confiance, mais nul au monde, on le savait, ne pourrait jamais le remplacer. Ses familiers, savants, lettrés, artistes, architectes, juristes, théologiens, voulurent lui faire escorte. Ils l'accompagnèrent plusieurs lieues, dans la campagne au printemps renaissante, ne pouvant se résoudre à quitter celui qu'ils vénéraient comme le père des arts, des armes et des lois. Quand on fut en vue des Apennins, qu'il lui fallait franchir pour atteindre San Sepolcro, en Toscane, ils lui firent leurs adieux et le regardèrent longtemps s'éloigner entre les hautes lances de ses hommes d'armes. Comme ils s'en retournaient à Urbino, ils avaient, dit la chronique, les larmes aux yeux. Ils ne devaient plus le revoir.

A San Sepolcro, le duc trouva Laurent de Médicis venu à sa rencontre pour le saluer et concerter l'action commune. L'histoire est un livre qu'on rouvre aux feuillets qu'il faut pour y trouver des raisons de se congratuler ou de se plaindre. Les Florentins l'ouvrirent, ce jour-là, au signet glorieux de Volterra et le duc d'Urbino fut derechef accueilli en triomphe au Palais Vieux, comme il l'avait été dix ans auparavant, la période intermédiaire étant convertie en zone de silence. Mais lui faire fête ne suffisait pas : il fallait encore lui donner des armées, puisqu'on l'avait choisi pour les commander. Il s'aperçut bientôt que ce ne serait pas si facile. Rien n'était prêt chez les Florentins, le roi de Naples avait du monde, mais trouvait plus expédient de l'employer à se défendre d'une attaque des Vénitiens par mer ou à marcher sur Rome, proie toujours tentante. Seuls, le duc de Milan et le marquis de Mantoue témoignaient du désir d'accourir. Toutefois, ils n'accouraient point.

Cependant, un danger pressant menaçait les États du duc de Ferrare. On était à la fin d'avril, la guerre n'était pas officiel-

lement déclarée et déjà les Vénitiens, sous la direction de Roberto de San Severino, arrivaient par le nord, une flottille remontant le Tartaro et déversant son monde sur les bords du Pô, la cavalerie surgissant entre le Pô et l'Adige, en tout cinq mille chevaux et douze mille fantassins bien pourvus d'artillerie. Ils descendaient le cours du fleuve, enlevaient successivement les forteresses de Mellara et de Castelnuovo et semblaient vouloir assiéger celle de Ficarolo, seul obstacle qui défendît les abords du Pô et couvrît Ferrare.

A cette nouvelle, le duc d'Urbino accourut le plus rapidement possible, sur la rive sud, pour s'opposer au passage, s'il était tenté. Il avait fort peu de monde avec lui, mais ce peu, grossi par l'imagination des espions de l'ennemi qui l'apercevaient, tantôt vers Ostiglia sur la rive nord, tantôt ailleurs, effraya San Severino. Celui-ci rétrograda vivement vers Castelnuovo pour arrêter un adversaire qui ne songeait pas à l'attaquer. Il rompit même une digue du Pô et noya le pays sous l'inondation. Bientôt mieux informé, sachant que l'armée de la Ligue était toute petite et se tenait sur l'autre rive du fleuve, entre Rovere et Stellata, il n'hésita pas à revenir sur Ficarolo qu'il investit. Le duc d'Urbino le suivit par une marche parallèle et vint s'établir à Stellata, en face de Ficarolo, gênant son action et lui interdisant le passage du Pô. Mais il ne put faire davantage, faute de troupes et cria au secours.

« Magnifique et très cher frère, écrivait-il à Laurent de Médicis, votre Excellence verra, par la copie, envoyée avec ceci aux Huit de la Balia, d'une lettre que j'ai écrite à l'illustrissime duc de Ferrare, que j'apprends la chute du fort de Mellara et de l'intention qu'a l'ennemi de joindre sa flottille à ses forces de terre pour descendre le fleuve et marcher sur Ferrare. Sans aucun doute, il peut y réussir dans une certaine mesure, si la sérénissime Ligue ne prend pas immédiatement les moyens efficaces pour l'en empêcher, l'illustrissime Seigneur n'étant pas en mesure, réduit à ses propres forces, de se défendre, comme il l'a dit lui-même à votre Excellence. Le remède, qui me semble nécessaire dans ce pressant danger, est que votre Seigneurie lui envoie autant de fantassins que possible, de préférence ceux de la Romagne et du Val di Lamona, qui sont à la fois les plus à portée et les plus capables que tous les autres qu'on peut imaginer. Dès que l'illustrissime Seigneur

duc de Milan m'amènera la cavalerie et l'infanterie que je lui ai réclamées, je m'avancerai dans le duché pour chasser l'ennemi. Et si la sérénissime Ligue me procure ce qu'il est nécessaire d'avoir pour sa gloire et pour sa défense, je suis prêt à prouver à l'ennemi que faire un projet est une chose, mais l'exécuter en est une toute différente. Je ne veux pas retenir plus longtemps votre Excellence là-dessus, bien persuadé qu'avertie de l'importance de tout cela, votre prudence ne différera pas de prendre les mesures nécessaires... De Rovere, le 4 mai 1482. »

Écrire ne suffisant point, le duc d'Urbino prit lui-même le bateau et remonta le fleuve pour aller voir Ludovic le More et en tirer les renforts nécessaires. Heureusement pour lui, les Vénitiens n'avaient guère de mordant. Quand il revint le 20 mai, il les trouva toujours à la même place. Comme ils avaient tenté de le noyer en ouvrant une digue du Pô, il leur rendit la pareille en lâchant les eaux d'une rivière à l'ouest de leur camp. Cette guerre de grenouilles, imaginée pourtant par San Severino, exaspéra ce jeune et bouillant condottière. Il envoya un trompette au duc d'Urbino, porteur d'une cage dans laquelle il y avait un renard, et d'une lettre. La cage voulait dire que son vieil adversaire, malgré toute sa cautèle, finirait par être pris et réduit à l'impuissance; la lettre lui mandait qu'à toute son eau il allait répondre par le feu.

Seulement, il arriva que le feu, aussi, servit le duc d'Urbino. Il avait disposé, sur la rive sud du Pô, des bombardes très longues, fines, légères, faciles à manier, à ajuster, sortes de fauconneaux plus proches de la canardière que du canon et qui crachaient des balles très entrantes, lesquelles passaient, en volant, au-dessus du fleuve et que, pour cela, prétend un auteur du XVIe siècle, on appela des *passe-volants*. San Severino, de plus en plus irrité, menaça de tourner vers le camp des Feltriens toutes ses grosses pièces qui bombardaient Ficarolo si l'on ne cessait de tirer sur lui, à travers le fleuve, ce qu'il considérait comme un fâcheux procédé. Mais il n'en fut autre chose. La lutte menaçait de s'éterniser, San Severino continuant à tirer sur Ficarolo, le duc d'Urbino à tirer sur San Severino, le Pô à couler entre les deux et nul ne se décidant à le traverser pour en venir aux mains. Toutefois, après plusieurs mois, les renforts de la Ligue arrivèrent à pied d'œuvre. Alors le vieux condottière envisagea la possibilité de passer à l'offensive.

Trop tard! Un ennemi plus redoutable que Venise venait de faire son apparition avec les grandes chaleurs, les eaux stagnantes, les corps en décomposition flottant par-dessus. La *malaria*, pour ne pas prononcer un autre mot plus sinistre, sévissait pareillement sur l'une et l'autre armée. Un des premiers frappés était le provéditeur de Venise, puis peu à peu, tout le monde y passait. L'épidémie gagnait de proche en proche. Le duc Ercole d'Este alité, sans force, laissait à sa femme la duchesse Leonora toute la charge du pouvoir. Bientôt on ne sut plus à quel saint se vouer. Un frère prêcheur, en renom d'éloquence et odeur de sainteté, fut appelé par la duchesse, afin de ranimer les courages. Il n'y faillit pas et dès l'abord, il annonça, pour un jour prochain, l'arrivée d'une flotte de secours : douze puissants navires devaient, disait-il, tellement épouvanter les Vénitiens qu'ils les décideraient à lever le siège de Ficarolo. On le crut et l'on attendit de confiance. Au jour dit, il apparut avec douze bannières surmontées de croix où l'on voyait peintes les figures de quarante saints, — les plus propres, pensait-il, à mener à bien la délicate opération. La foule se rangea en procession derrière lui et une fois arrivé en face du camp vénitien, il se mit à adjurer San Severino, à travers le fleuve, d'une voix puissante. Il fut malheureusement interrompu par la venue du duc d'Urbino. « Qu'est-ce que tout ceci, Père? Les Vénitiens n'ont pas besoin d'être exorcisés. Ce ne sont pas des possédés. Allez dire à la duchesse que ce qu'il nous faut pour les chasser, c'est des canons, des troupes et de l'argent. »

Là-dessus, chacun rentra chez soi et ne s'y trouva pas bien. L'état sanitaire empirait chaque jour. La ville de Ferrare était atteinte maintenant tout entière et de plus elle souffrait d'une demi-famine, les paysans n'osant venir la ravitailler de peur de la contagion. Le duc d'Urbino, que la malaria n'avait pas épargné plus que les autres, se remettait péniblement au mois d'août d'une première attaque. Les siens accourus le suppliaient de quitter Ferrare pour gagner les montagnes, au moins Bologne, et y faire une cure d'air. Il s'y refusa obstinément. Ferrare, disait-il, demeurait la clef de toutes ces régions, Romagne, Bologne, Toscane convoitées par Venise. Tant que Ferrare résistait, l'envahisseur était tenu en échec. Mais tout en restant au poste dangereux de Stellata, il en écartait son fils naturel Antonio et tous ceux qu'il pouvait renvoyer.

Aux premiers jours de septembre, une rechute survint, qui lui laissa peu d'espoir d'en réchapper. Il consentit alors à se retirer à Ferrare dans une villa du duc d'Este, laissant le commandement de l'armée à Giulio Orsini, avec les instructions les plus minutieuses pour transporter le siège des opérations dans une région plus saine, en Lombardie. Puis il régla ce que devait être sa succession dans l'État d'Urbino. Un cruel souci planait sur ses derniers moments. Il venait d'apprendre que son gendre, voisin et adversaire, Roberto Malatesta, était vainqueur du roi de Naples, à Campo Morto et plus redoutable que jamais pour ses sujets. Il ne pouvait deviner qu'en cet instant même, ce rival gisait terrassé par la maladie à Rome et qu'il ne lui survivrait pas un seul jour. Le 10 septembre, le duc d'Urbino expirait sans avoir, pour ainsi dire, dépouillé son armure. Il avait été condottière jusqu'au bout.

Ainsi la mort venait le prendre, — non le surprendre, il y était toujours prêt, — en pleine campagne, portant les armes contre la Papauté, comme dans son adolescence, au début de sa carrière. Mais alors c'était par hasard, pour suivre les leçons d'un chef de guerre, maintenant c'était de propos délibéré. Prince italien, il défendait les droits de ses pairs, contre une entreprise extrême de la Papauté loin de Rome, dans des régions où ceux du Pontife étaient bien contestables, sinon nuls. Chrétien fervent, quotidiennement nourri de la substance des livres saints et des docteurs, il demeurait soumis à l'Église. Il n'avait pris le bouclier qu'après avoir épuisé les prières et son dernier acte public avait été une tentative pour apaiser le Père commun de tous les fidèles. Son poète, Giovanni Santi, lui prête ce cri de détresse : « O Saint Père, détourne tes yeux de cette guerre inutile et néfaste qui infeste l'Italie de tant de misères!... Délivre Rome et l'Italie entière d'une telle ruine et cuisante douleur... Son inutile rage la détruit sans fruit pour personne. Pendant qu'il en est temps encore, ô Père, évite ce cruel mal qui jette une ombre sur tout le bien que tu as fait! »

Il pouvait oser cette remontrance, car lui-même il était exempt d'un tel reproche. Il avait agrandi son territoire, mais comme un père de famille arrondit son bien, dans ses environs immédiats, par des mariages, et quand il le pouvait, des achats. Ses reprises contre Sigismondo Malatesta, quelque considérables qu'elles fussent, avaient été déterminées par l'agression. Encore

sa lutte implacable avait-elle été contre l'individu, non contre la famille de Malatesta, ni son petit royaume. Il n'avait pas cherché à annexer Rimini. Il l'avait défendu au contraire, souffrant fort bien un voisin, du jour où ce n'était plus un ennemi et un danger, malgré la tentation qui devait le hanter, forclos qu'il était dans sa montagne, de déboucher sur la mer.

De son œuvre militaire et politique il pouvait être fier. Toutes les causes servies par son épée avaient fini par triompher. Il avait voulu abattre Malatesta : il l'avait abattu ; travailler à donner plusieurs de ses domaines à l'Église : l'un d'eux, Fano, devait lui rester jusqu'à Pie IX. Il avait pris parti pour Aragon contre Anjou : Anjou avait été chassé d'Italie ; pour le Pape contre les barons romains : le Pape l'avait emporté ; pour Florence contre Volterra : Volterra n'avait pu résister. Il avait soutenu Sforza dans ses passes les plus désespérées et Sforza était devenu duc de Milan. Il s'était mis en travers des avances de Venise en terre ferme et le Colléone avait dû reculer... Enfin, il venait d'user ses dernières forces à sauver la liberté de Ferrare, et Ferrare devait rester libre.

Quant à son petit État d'Urbino, il le laissait non seulement libre, mais tellement accru qu'on pouvait, en 1482, l'évaluer au triple de ce qu'il l'avait trouvé en 1444, s'étendant depuis la République de Saint-Marin au nord jusqu'au territoire de Gubbio dans le sud, et de Santa-Agata Feltria et la vallée de la Marecchia au nord-ouest jusqu'aux confins du vicariat de Mondovi et de Sinigaglia, au sud-est, Sinigaglia appartenant à son gendre. L'œuvre devait survivre à l'ouvrier durant cent cinquante ans et même s'accroître un peu d'un débouché sur la mer, au temps de son petit-fils della Rovere.

Mais ce qu'il laissait plus encore agrandi et transfiguré par son exemple, c'est le type du Condottière. Nul n'avait été plus que lui un professionnel et nul n'avait paru au-dessus et même au dehors de sa profession. A cette époque où tant d'exergues menteuses tournent autour des têtes figurées dans les médailles et rampent sur de perfides épées, il pouvait, sans sourire, relire l'*impresa* qu'il avait fait graver sur la sienne :

SON QUELLA CHE DIFENDE LA RAGIONE, NON TI FIDAR DI ME S'IL COR TI MANCA.

A la nouvelle de sa mort, le pape Sixte IV, saisi de regrets, et déjà, *in petto*, résolu à la paix, adressa ses condoléances

à Urbino, où les obsèques furent célébrées. L'Italie y était représentée par les ambassadeurs de toutes les puissances, princes ou républiques, que le duc avait tour à tour combattus ou défendus, mais jamais trahis, pendant quarante-cinq années de guerres, au milieu du seul peuple de la péninsule qui eût aimé son chef et de la plupart des capitaines des armées qu'il avait commandées. Le savant Odasio de Padoue fit une oraison funèbre qui se trouva, par aventure, à la fois élogieuse et sincère. Après quoi, le mort fut porté dans l'église de San Bernardino, attenante au couvent des *Zoccolanti*, à quelque distance de la ville, édifice qu'on venait à peine d'achever.

Embaumé avec un art digne de l'Égypte, vêtu d'une camisole de satin cramoisi et de chausses écarlates, la tête enfoncée dans le grand mortier rouge que nous voyons aux *Uffizi*, le corps plié dans une grande robe de satin marron doublée d'armoisin rouge, l'épée allongée à son côté, — il fut suspendu sur la paroi de l'église, à droite du maître autel, dans un cercueil de bois couvert de brocart d'or, — selon la vieille coutume italienne d'accrocher les tombes aux murailles comme des nids d'hirondelles. Il y est encore. Le touriste qui fait quelque deux mille pas hors d'Urbino, du côté du levant, découvre ce vieux monastère et son église parmi les silencieuses ondulations des collines, à travers les champs et les vignes. On y respire une chaude atmosphère de paix. Malgré la vétusté de l'édifice, on y sent encore la présence d'un style et ce style est tout autre que primitif. Le même esprit qui traça les lignes du palais ducal d'Urbino a dicté celles de cette église. Or, Bramante était là quand on la bâtit. L'ordre, la symétrie, la clarté, l'ampleur de l'architecture nouvelle ont été comme préfigurées et visibles sur ce petit monticule avant de dominer le monde, du haut de Saint-Pierre de Rome. Et Federigo de Montefeltro, né dans le gothique, repose dans le Renaissant.

Le « vertueux condottière » aurait-il donc sa part dans l'élan prodigieux qui a renouvelé l'Art à cette époque en Occident? Par ses conseils ou directions esthétiques, comme artiste ou mécène, assurément non. Mais par son exemple et sa vie, qui peut le dire? L'ordre, la mesure, un vif sentiment de la grandeur, l'aisance dans le geste et le ton, quelque chose de magnanime sans enflure, un idéal de jeunesse robuste et saine sans mysticisme, sans contrainte, sans terreur, un épanouissement

de tout l'être humain, heureux de croître et de se déployer sous un ciel pur, une égalité d'humeur que rien n'entame, et surtout un équilibre parfait de toutes les facultés, sans qu'aucune d'elles n'offusque les autres, au total nulle supériorité prééminente que cet équilibre même : voilà ce que nous offre cette vie. Il ne faut pas chercher bien loin pour retrouver les mêmes traits dans un certain artiste et dans son art...

Le soir de ses obsèques, quand furent achevées les cérémonies, éteints les cierges et tues les oraisons, un de ceux qui l'avaient le plus sincèrement pleuré, un peintre disert et lettré d'Urbino, revint chez lui en ruminant un poème, une sorte de chronique rimée, où il dirait tout au long les victoires et la magnanimité du vieux duc. Il regagna une de ces rues en pente roide qui ressemblent encore aujourd'hui à des moraines et s'arrêta devant une humble façade de briques dont le seuil ne joint que par un bout le plan incliné de la rue. En poussant la porte, il put croire, — il crut, — que si le nom d'Urbino devait demeurer à jamais célèbre dans l'Histoire, ce serait par celui qui venait de mourir. Il se trompait : un plus grand allait naître et dans cette maison même, la sienne. Ce serait l'enfant espéré, son propre fils et il lui donnerait, pour le distinguer de lui-même qui s'appelait Giovanni dé Santi, le nom de l'archange qui guida Tobie et rouvrit les yeux fermés aux beautés de la terre et du ciel : — Raphaël.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

LE CINQUANTENAIRE

DE

JOSEPH AUTRAN

Le tramway, qui va de Marseille à Aix, quitte les rives tumultueuses du Vieux-Port ; il longe les docks énormes de la Joliette, s'enfonce courageusement à travers les faubourgs encombrés de charrois et de camions automobiles, dénombre les cent cinquante bars qui consolent de la laideur ambiante les habitants de ces quartiers, monte les pentes de la *Viste*, d'où l'on *voit* en effet tout le développement de la rade admirable, traverse le village de Saint-Antoine et celui de Septèmes, dont le nom rappelle la septième borne milliaire posée là par les Romains, débouche enfin dans la grande liberté de la campagne, parmi des champs de blés couronnés de bois de pins, au-dessus desquels s'envole, au loin, vers l'est, en plein ciel, le profil violet, la haute falaise mauve du mont de la Victoire, et là, au croisement de trois routes, voici le domaine de La Malle, dont le nom évoque le relais des diligences postales, la grande auberge de jadis, grouillante de cris, d'appels, de claquements de fouets, de repas plantureux, de bruit de vaisselle, d'odeur d'ail, de thym, de fenouil, de jurons de charretiers, de chansons de rouliers, de rires de belles filles, envolés sur les ailes de poussière d'un mistral ensoleillé...

Aujourd'hui, tout ce fracas de jadis éteint, dans la campagne somnolente, c'est, toutes les demi-heures, le glissement métallique d'un tramway qui vient d'Aix ou qui vient de Mar-

seille ; toutes les trois ou quatre heures, le sifflet d'un train u peu plus lointain, qui fume, indolent, une bonne pipe d vapeur en gare de Bouc-Gabriès, et de temps en temps sur l route les trompes des autos rapides, mais prudentes, qu prennent leurs précautions à cette croisée de chemins. La vieille auberge s'est muée en une large maison de campagne, ombragée d'ormeaux centenaires, précédée d'un beau parc, où l'on voit une grande allée d'arbres bien rangés, un *cagnard* pour les jours d'hiver, tout au fond une chapelle modeste, au fronton de temple grec. C'est là que repose, selon son vœu, depuis cinquante ans, Joseph Autran, poète de Provence.

*
* *

Ce n'est point là cependant, c'est à Marseille même que Joseph Autran mourait le 6 mars 1877. Mort vraiment digne d'un homme dont toutes les forces, depuis ses dix-huit ans, étaient dévouées au service exclusif de la poésie; il dictait à son secrétaire, M. Daubian Delisle, il dictait, — car, presque aveugle depuis quelques années, il ne pouvait plus écrire, — des vers d'un tour satirique et plaisant; avec une bonne humeur méridionale, que l'âge n'avait pas altérée, il riait lui-même de l'un de ses traits sans malice. Tout à coup ce rire devint un cri... « Je ressens au cœur une douleur terrible », dit-il en s'affaissant. Son secrétaire appela au secours, tout secours fut vain ; Joseph Autran était mort d'une embolie, d'un seul coup, à son poste de travail...

On ouvrit son testament :

« Je demande, disait-il, des funérailles de la simplicité la plus modeste. Quelques amis suffiront à mon cortège. Pas de discours. Rien que des prières et des aumônes. Je désire être enseveli chez moi, à la campagne. »

Chez lui, à la campagne, c'est-à-dire en ce parc agreste de La Malle, dont j'ai tenu à placer l'évocation en tête de ces pages commémoratives, écrites à l'occasion de ce cinquantième anniversaire.

Le 8 mars, Marseille faisait à son poète des obsèques en effet très simples, mais très dignes; toutes les notabilités de la ville étaient là, autour du cercueil que recouvrait l'habit aux palmes vertes, et de la rue Montgrand, n° 72 (ce morceau de la rue Montgrand est devenu quelque temps après la rue

seph Autran), le cortège s'achemina, par ce quartier pulaire, vers la vieille église de Saint-Victor.

Quelques semaines après, le 20 avril 1877, dans l'enivrement du printemps, parmi les pêchers et les cerisiers en eurs, le cortège funèbre s'avançait, apportait le corps de oseph Autran à La Malle, où il avait souhaité reposer, dans tombeau pour lequel il avait désiré cette simple épitaphe : *Exaltavit humiles* ».

Cinquante ans après la mort de celui à qui la Muse provenale n'a pas tenu rigueur d'avoir chanté la Provence en franais, ceux qui gardent pieusement et dignement la mémoire de Joseph Autran, le poète Jacques Normand, son gendre, et Mme Jacques Normand, sa fille, veulent bien m'ouvrir le trésor de leurs souvenirs et de leurs reliques : articles innombrables, signés de noms éclatants, lettres écrites par des plumes illustres, tout un album en raccourci d'un XIXe siècle pittoresque et familier, où passent au premier plan les figures de Lamartine, de Dumas, de Franz Liszt, d'Eugène Delacroix, du duc d'Aumale, de Thiers, de Ponsard, de Rachel, de Victor Hugo... En ce cadre de La Malle, tandis que les vieux ormeaux font une fois encore l'effort de reverdir auprès de la tombe où chantent tous les oiseaux du printemps, les vieilles lettres semblent aussi frémir d'une sève nouvelle. Effeuillons-en quelques-unes autour de cette chapelle sur la dépouille de celui qui fut un noble et pur poète de ce pays, où il est né, où il repose, où il vécut la plus grande partie de sa vie.

*
* *

Sa vie? Elle fut une sorte de roman, de roman exquis, sentimental et gai, où la fortune joue avec le soleil, où la poésie et la mer mélangent leurs harmonies, où la tragédie s'enroule à la Révolution, où l'oncle d'Amérique est un oncle de Marseille... (1)

Il naît au cœur de Marseille, au marché des Capucines, où l'on vend des oiseaux et des fleurs, en 1813. Un jour, — il a huit ans, — il entend son père dire : « Il est mort! » C'est de

(1) Voyez MM. G. Ancey et G.-A. Eustache : *Joseph Autran, sa vie et ses œuvres*. Préface de M. Jacques Normand (Calmann-Lévy); Joseph Autran : *Œuvres complètes*, t. VII : *La Maison démolie* (Calmann-Lévy); M. Jacques Normand : *Le Caprice des heures*, poésies (Calmann-Lévy).

Napoléon qu'on parle. Peu après: « Il est mort! » Cette fois c'est de Talma. « Dieu ait pitié de lui! » dit chaque fois sa mère, timide et fervente chrétienne, fille d'un « capitaine marin ». Son père, lui, a couru le monde, sans amasser aucune fortune; il est honnête, mais pauvre; il est obligé de retirer son fils du collège d'Aix, où il avait eu quelque temps pour camarades Loubon, le futur grand peintre provençal; Lafarge, la future victime d'un procès célèbre et, pour maître, le non moins illustre Père Loriquet.

Donc le jeune Autran, à peine instruit, rentre à Marseille, et cette fois c'est au bord de la mer qu'il habite, près de la Major, la plus vieille église de la ville. Pour maîtres il a un ancien soldat, qui lui raconte la campagne de Russie, les souvenirs du premier Empire; il a le mistral qui tombe à pic sur ce quartier de la Tourette, les grondements ou les murmures de la mer si proche. Comment cet enfant ne sentirait-il pas chanter en son âme tous les souffles de la poésie? Son père a fait le tour du monde; un de ses compagnons, Italien et marin, Julio Tini, récite à l'adolescent l'*Énéide*, qu'il sait par cœur, et l'engage à écrire un poème sur Christophe Colomb. Et puis on vient jouer *Antony* à Marseille... Voilà l'incendie allumé dans le cœur du jeune Autran; il écrit, il publie ses premiers vers, qu'il n'ose pas signer et que son père, sans en deviner l'auteur, déclare inconvenants. Mais voici qu'en juin 1832 on annonce l'arrivée d'un voyageur : Alphonse de Lamartine venait s'embarquer pour l'Orient sur le brick l'*Alceste* appartenant à M. Bruno Rostand, grand oncle du poète de *Cyrano*.

Joseph Autran lui adresse des vers; Lamartine l'invite à déjeuner; à l'hôtel Beauvau, sur le Vieux-Port, le grand poète et le jeune homme échangent les premiers mots d'une amitié qui devait durer trente-sept ans. Cette voix inspirée confirme à Joseph Autran sa vocation : il sera le poète de la mer. C'est ainsi qu'en 1835 il apparaît dans la littérature. Jean Reboul, Théophile Gautier le saluent de leurs encouragements. L'Académie de Marseille l'accueille à vingt-quatre ans. Cependant, il faut vivre, et pour vivre, professer pendant quelque temps dans un petit pensionnat, donner des articles dans la presse locale, occuper un emploi de bibliothécaire de la ville, publier quelques vers, écrire une tragédie. Mais Alexandre Dumas fils passe à Marseille, lit la tragédie, la porte à son père, qui la

porte à l'Odéon ; en février 1848, cette *Fille d'Eschyle*, en pleine Révolution, malgré la Révolution, triomphe. Trois ans après, un oncle célibataire et riche, l'oncle Martin, fier de son neveu glorieux, lui laisse toute sa fortune. L'année suivante, Autran épouse la femme remarquable dont l'esprit et la bonne grâce devaient attirer et retenir autour d'eux ce que l'époque comptait de plus éminent. Bientôt, de cette union, naît une fille charmante. Les deux époux, toute leur vie, furent si tendrement unis que Mme Autran dira plus tard à ceux qui lui demanderont des lettres de son mari : « Comment en aurais-je? Nous ne nous sommes jamais quittés. » Et la vie déroule son enchantement d'amitiés illustres, de volumes fêtés, de conversations choisies, jusqu'au jour où, en 1868, l'Académie ouvre ses portes à l'heureux poète. Heureux? Hélas! voici 1870, les tristesses de la guerre, et puis la vue qui s'affaiblit, la santé qui décline, et la mort brutale à soixante-trois ans...

***

Lamartine, c'est ici le nom essentiel, et, comme pour Reboul et Mistral, comme pour tous les poètes de Provence, le dieu providentiel et nécessaire, qui force la gloire à sourire!

Il faut lire sous la plume d'Autran lui-même les détails de son passage à Marseille en ce radieux mois de juin 1832 ; la façon dont Autran l'aborde sans le reconnaître dans une antichambre de l'hôtel Beauvau, la jolie manière dont il s'excuse : « L'antichambre est si obscure qu'on n'y distingue rien, pas même une auréole ! », le repas dans la chambre ouverte sur le Vieux-Port, plein de cris sonores, de chants, d'appels de matelots ; le grand poète qui se lève, dit des vers, va chercher une bouteille de son vieux Bourgogne, parle, parle devant son jeune admirateur, devant sa femme respectueuse et douce, et sa jolie Julia, qui joue avec les grands lévriers. Il faut voir par les yeux d'Autran Lamartine se promenant dans la banlieue de Marseille, décorant les platanes du nom de sycomores, les blanchisseuses du nom de Nausicaa, et puis disant son beau poème à l'Académie de Marseille, et enfin le départ de l'*Alceste*, où sur le pont, en rade même, Autran dit encore quelques vers d'adieu et de souhaits...

L'année suivante, la triste nouvelle lui arrivait de la mort de Julia ; il écrivait au grand poète, qui lui répondait :

En rade de Chypre, 2 mai 1833.

« Monsieur, je reçois à l'instant la lettre si touchante que vous m'adressez, et l'annonce de quelques lignes de vous qui m'eussent apporté la seule consolation dont un pareil malheur est susceptible, celle d'un peu de sympathie et de pitié. Mais en m'adressant la lettre vous avez oublié les vers. Réparez, je vous prie, cet oubli le plus tôt possible et envoyez-moi ce morceau à Constantinople ou à Vienne, à l'ambassade. Je vous en remercie mille fois d'avance. C'est le premier écho qui me revienne d'Europe d'une douleur sous laquelle nous succombons depuis six mois. »

Quelque temps après, Lamartine était à Marseille ; il y venait chercher le cercueil de Julia, qu'avait ramené l'*Alceste*, alors qu'il regagnait la France, en traversant l'Europe. Autran reconnaissait à peine le poète qu'il avait vu. Pour lui, la poésie désormais n'était qu'une distraction, la politique devenait tout. Quant aux *Poèmes de la mer* qu'Autran avait écrit sur ses conseils, il les lirait tout de même volontiers. M. Bruno Rostand devait envoyer à Saint-Point une caisse de patates; qu'Autran profitât de l'envoi pour y joindre son manuscrit. Ce qu'il fit; mais du manuscrit plus de nouvelles, jusqu'au jour où il reçut de Mâcon cette lettre :

« Monsieur, vous me demandez si je puis vous donner quelques renseignements sur un manuscrit que vous avez envoyé à mon fils dans une caisse expédiée de Marseille. Cette caisse, qui, je crois, contenait aussi des patates, est en effet parvenue à Saint-Point, mais elle n'y a pas été ouverte. Mon fils, qui partait pour Paris le lendemain, l'a emportée avec lui... Agréez, monsieur...

« Lamartine père... »

Oui, mais Lamartine fils ne retrouva jamais le manuscrit, que le pauvre Autran dut refaire et qui paraissait en 1835 sous ce titre simple et grand : *La Mer*, que devait reprendre, cinquante ans après, Jean Richepin.

En 1847, Lamartine était de nouveau à Marseille; il venait s'y reposer quelques semaines sur la plage du Prado; de nouveau Joseph Autran lui adressait des vers, où il disait que cette

plage serait désormais illustre à l'égal des grèves les plus fameuses, où les philosophes et les poètes antiques avaient posé leurs pieds. Reçu cette fois encore par l'Académie de Marseille, Lamartine répondait :

« En écoutant ces admirables vers avec l'impartialité d'un homme qui aurait oublié son propre nom, je viens d'éprouver un plaisir de plus que vous ; le plaisir de sentir que j'avais été prophète une fois dans ma vie.

« Il y a douze ans (1), messieurs, en passant ici, assis dans cette même enceinte où vous m'aviez convié comme aujourd'hui, que j'entendis les premiers essais, — que M. Joseph Autran me pardonne même l'expression, — les premiers balbutiements de son génie poétique et que je reconnus en lui et que je lui prédis une haute destinée de talent. J'ai la joie de voir en ce moment ma prophétie vérifiée. Je ne lui reproche qu'une chose, qui m'empêche seule non de sentir, mais de louer comme je la sens cette éclatante inspiration, c'est d'avoir pris mon nom pour texte de ces beaux vers, et de l'avoir associé à des noms trop écrasants pour sa faiblesse.

« Non, messieurs, le pays de Mirabeau, la Provence, qui compte dans son passé, dans son présent et dans son avenir des noms si sûrs de l'immortalité, la Provence n'a de gloire à emprunter à personne. Le pied d'un voyageur que vous accueillez avec tant de grâce n'est pas de poids à imprimer sur le rivage dont vous parlez une de ces traces ineffaçables, mais je m'estimerai heureux, si j'y laisse par ces beaux vers, que j'ai inspirés à l'amitié, la trace de ma reconnaissance et de votre hospitalité... »

L'année suivante, Autran devait revoir Lamartine, à Paris, au début de février. Le grand poète lui avait donné rendez-vous pour lui lire, sous le titre de *Raphaël*, « une vingtaine de pages en prose » ; la Révolution supprima le rendez-vous. Au reste, Autran faisait alors jouer *la Fille d'Eschyle* à l'Odéon. Le succès de cette belle œuvre fut considérable ; la pièce fut acclamée, mais les événements emportèrent ce triomphe qui resta sans lendemain. Deux ans après, Autran présentait la pièce à Rachel, pour qu'elle l'introduisît à la Comédie-Française ; elle lui répondait le 25 mars 1850 :

(1) Il y en avait quinze (1832-1847), mais Lamartine s'est toujours assez peu soucié de l'exactitude des dates.

« Mon cher poète,

« Je viens de faire lire à mon frère votre beau rôle de Sophocle ; il jouera ce rôle avec talent et avec cœur. Je viens donc tout simplement et sans détour vous demander un *Sophocle* à mon goût. Pendant mon congé prochain, je ferai travailler mon frère et au mois de novembre la tragédie d'*Eschylle* (*sic*) pourra être représentée convenablement au Théâtre-Français.

« Mille remerciments de ma part, mille reconnaissance (*sic*) mon frère vous devra. Comptez sur notre zèle.

« RACHEL. »

C'est à cette lecture à la Comédie-Française que faisait allusion Lamartine, quand, le 21 avril 1850, sur le point d'entreprendre son second voyage en Orient, il écrivait à Joseph Autran :

« Monsieur et ami,

« J'ai reçu vos lettres. J'accepte l'amitié, puisque je vous la rends. Je ne mérite aucune félicitation. Mais je serai mieux en Orient, le soleil rajeunit tout, même la sève humaine.

« Je ne serai pas à Paris, malheureusement, quand on jugera *la Fille d'Eschyle*. Mais elle a mon cœur, sinon ma voix. Je voudrais partir de Marseille le 1er juin... L'*Eurotas*, dont vous m'avez parlé, part-il alors ? Ou quand part-il ? Un mot vite à ces égards. Adieu, pardon, amitiés... »

Après de si longues relations, qui devaient durer près de vingt ans encore, on conçoit qu'en prenant place à l'Académie, le 8 avril 1869, si peu de temps après la mort du grand poète, Autran ait débuté ainsi :

« Ne vous étonnez pas si ma première parole, arrivant au milieu de vous, est une parole de tristesse et si ma douleur parle avant ma reconnaissance. J'arrive au lendemain d'un des plus grands deuils de la poésie moderne. Je pénètre dans le temple au moment où vient d'en sortir ce chantre immortel qui fut l'enchanteur de tout un siècle. Et ce n'est pas seulement le prince des poètes dont mes yeux cherchent la place vide, ce n'est pas seulement l'historien, l'orateur, le citoyen dont je déplore avec vous la perte, c'est aussi, — pardonnez à l'égoïsme des regrets, — c'est le glorieux patron de ma jeunesse, l'illustre ami de ma vie entière. »

* * *

Pour Autran, Victor Hugo fut plutôt un nom, un respect, une admiration qu'une influence. Cependant, c'est à la chute des *Burgraves*, c'est au triomphe de *Lucrèce* auquel il assistait en 1843 que Joseph Autran dut sans doute son idée de mettre aux prises le vieil Eschyle déclinant et contraint de céder la place au jeune Sophocle. Eschyle, c'était Victor Hugo, prince de la terreur romantique; Sophocle, c'était Ponsard, rénovateur de la tragédie classique. Imaginez que Ponsard ait été amoureux de la fille de Victor Hugo, qui l'eût aimé, et que celle-ci, déchirée entre son amour et son respect filial, eût fini par suivre son père en exil, et voilà toute la tragédie de Joseph Autran.

Victor Hugo devait applaudir à la tragédie d'Autran. Il lui écrivait, en février 1848 :

« Nous sommes, monsieur, depuis quinze jours dans un tourbillon qui ne me fait pas oublier *la Fille d'Eschyle*. Les ouragans emportent les rois, mais non les poètes. Vous êtes là et j'y suis aussi. Demain j'irai vous applaudir. »

Il tenait à ce mot de tourbillon, puisque deux ans après, il écrivait encore à Autran, le 16 mars 1850 :

« Je vous écris, monsieur, du fond de mon tourbillon. Venez donc nous voir un de ces dimanches soir. Je serai heureux de serrer la main qui écrit de si beaux et de si nobles vers. Croyez, je vous prie, à mes plus vifs sentiments de cordialité. — Victor Hugo. »

Et dix-neuf ans après, comme Autran, dans son discours académique, avait osé, en évoquant les maîtres du romantisme, ajouter : « S'il en est un qui manque sur ces bancs, il est de ceux dont la gloire n'est jamais absente », le grand exilé, touché de l'allusion courageuse, lui écrivait :

De Hauteville-House, Guernesey, le 3 mai 1869.

« Monsieur et cher confrère,

« Vous vous souvenez des absents, c'est beau. J'en suis vivement touché. Nous différons sur quelques points, mais de tout temps j'ai apprécié l'élévation de votre talent et j'apprécie aujourd'hui la dignité de votre cœur. Recevez mon cordial serrement de main. — V. H. »

*
* *

Ni romantique, ni classique, fils d'un pays où ces classifications n'ont pas beaucoup de sens, Joseph Autran, tout lié qu'il était avec Lamartine, Victor Hugo et leurs disciples les plus chauds, sembla digne de recevoir les confidences attristées des vieux classiques. Dans le dossier de sa correspondance on trouve cette lettre mélancolique, — et aujourd'hui bien amusante, — de Viennet, qui fut un des derniers producteurs de fables et de comédies à la manière des petits maîtres du XVIIIe siècle.

Paris, 18 juin 1850.

« Je commence ma réponse, monsieur, par l'annonce d'une somme de 3000 francs que l'Académie vous a adjugée pour *la Fille d'Eschyle* et que j'ai votée. Je souhaite que cette bonne nouvelle vous remette sur pied et je vous remercie des choses aimables que vous dites à ma *Migraine*.

« Permettez-moi de rabattre un peu vos exagérations. Un petit acte de comédie ne mérite point tant d'éloges, c'est une bluette sans prétention qui a seulement le mérite d'être assez bien versifiée, et de rappeler un peu l'ancien répertoire. C'est pourtant ce qui a failli lui porter malheur, non pas de la part du public qui a été charmant et qui continue à l'être, mais de la part des acteurs et du directeur actuel. Celui-ci, dont le nom vous est connu (1), est le patron et le séide de la secte des fantaisistes ; et sa malveillance pour ma pièce s'est manifestée dès la première répétition. Mise au théâtre le 15 mars, elle aurait dû être jouée le 30, mais on m'a enlevé de suite (*sic*) ma première actrice pour en faire une Charlotte Corday, et cela m'a valu vingt jours d'interruption. Puis, est arrivée avec prime de deux mille francs, une rapsodie du fantaisiste Gozlan qui m'a disputé la scène, qui a fini par m'y devancer avec ce qu'on appelle l'élite de la troupe, et un accompagnement de coups de poing que s'administrent un oncle et un neveu sur le théâtre de Molière. Je suis arrivé enfin au beau milieu d'une canicule anticipée ; et l'on m'a perpétuellement accollé (*sic*) au cadavre de ponsard (*sic*) dont les honnêtes gens sont dégoûtés. On a fait pis. Dès la quatrième représentation, j'ai été mis en arbalète au lever du

(1) Le directeur était M. Empis.

rideau et au bruit des portes que font les spectateurs retardataires. Dans un autre temps que le nôtre, on appellerait ces procédés d'un nom qui flétrirait ceux qui les emploient. Mais tout est permis aujourd'hui : et un directeur patroné (*sic*) par Mlle Rachel et M. Véron, soutenu par Théophile Gautier, n'est pas fait pour se gêner à l'égard des auteurs qu'il veut exclure de la scène. J'ai cinq ou six pièces en cinq actes dans mon portefeuille, et je suis réduit à faire jouer une bribe, dans une atmosphère de vingt-cinq degrés, et avec des assaisonnements que je vous détaille.

« Ajoutez que vingt jours avant le soleil de la rampe, ce directeur avait dit qu'il jouerait « cela » trois fois, et les échappés du boulevard qui ont usurpé l'héritage des Fleury, des Mars et des Talma, se frottaient d'avance les mains en songeant à la déconfiture d'un partisan des vieilles idées. Le public a un peu dérangé ce plan de vandales, et on s'en venge comme vous le voyez. On a même inspiré le Théophile dont le feuilleton rétrospectif a été pour la *Migraine* une sorte de *coup de pied de l'âne*. Je ne l'ai pas lu. On m'a seulement dit qu'il était fort grossier et fort absurde ; et j'ai jeté de suite (*sic*) cet impromtu (*sic*) dans l'oreille d'un journaliste qui s'en est emparé pour le mettre je ne sais où :

Vomis ton fiel, Gautier, fais siffler tes couleuvres,
Use contre mes vers tes chicots impuissants.
Je me croirai déchu d'esprit et de bon sens
Le jour où tu loûras mes œuvres.

« Au fond cela m'afflige, non dans mon intérêt, mais dans celui de l'art; que détruisent ces fantaisistes et autres sauvages, envahisseurs de la scène française. Si j'avais le courage de renoncer au théâtre, je m'enrôlerais dans quelque journal pour faire les feuilletons dramatiques ; et le public saurait enfin la vérité sur les pièces nouvelles, sur les comédiens qui les jouent, sur les journalistes qui les jugent. Avant un an j'aurais purgé la scène des turpitudes et des obscénités qui la dépravent. Mais ce courage me manque, je n'ai que celui de travailler encore pour ce même théâtre que me ferment des hommes sans foi et sans goût ; et Dieu sait les chagrins que me préparent encore les indignes qu'on charge de le diriger !

« D'un autre côté, on a livré l'Odéon à un mauvais républi-

cain qui en fait une tribune et qui s'approprie la moitié de la subvention : je ne sais donc où réfugier ma pauvre muse. Ces doléances vous décourageront peut-être. Mais vous auriez tort. Vous êtes jeune, vous verrez de meilleurs temps. Le désordre littéraire finira comme le désordre politique. Vous jouirez de la renaissance. Je n'ai pas cette espérance ; je suis vieux et je mourrai dans le désespoir. Tout à vous. »

Peut-être, au reçu de telles doléances, Autran sourit-il un peu, lui, dont la tragédie n'était point tellement classique et qui faisait fort bon ménage avec les romantiques et les « fantaisistes » exécrés de Viennet. En tout cas, il garda la lettre comme un témoignage curieux, dernier cri de colère, dernier soupir attristé du « classique » expirant.

Quand on s'est éveillé à la poésie, en 1832, sur le port de Marseille, au souffle d'*Antony*, à la voix de Lamartine, on ne peut être très sensible aux doléances d'un Viennet...

* * *

Une amitié tout aussi belle que celle de Lamartine devait auréoler la vie de Joseph Autran ; je veux parler de celle de Liszt.

En tournée de concerts, Liszt était à Marseille en juillet 1844 ; on l'y accueillit magnifiquement : sérénade et banquet. Autran lui consacra un fougueux article ; Liszt en fut si reconnaissant, qu'il fit porter un piano chez Autran, alors souffrant d'une blessure au pied, pour lui donner des concerts intimes, à domicile. Autran lui offrit un paletot maritime, dont Liszt, pour en avoir vu sur lui le bel effet, avait envie ; Liszt répliqua en lui donnant un sabre hongrois. Un soir, à La Major, où tous deux se trouvaient seuls, au milieu du silence où chantait le bruit de la mer, Liszt s'assit à l'orgue et improvisa pour son compagnon une symphonie ardente et magnifique sur *la Divine Comédie*. Cette idée devait poursuivre le musicien. D'Italie, quelque temps après, il écrivait à son nouvel ami avec lequel il avait projeté une adaptation musicale du poème dantesque :

Le 14 mai 1845.

« Je m'enfonce de plus en plus dans la forêt obscure de Dante, cher Autran. Pour aujourd'hui, j'en suis arrivé à me demander trois choses qui vous sembleront peut-être fort absurdes, mais dont j'ai la tête lourde.

« 1° N'y aurait-il pas moyen de garder cette grande figure de Dante pour tout le récit parlé? Le récit *personnel* me paraît décidément préférable à l'*impersonnel*.

« 2° Ne pourrait-on pas dessiner assez largement la figure de Virgile pour le faire *chanter* d'un bout à l'autre? (Il y aurait même possibilité que j'en fisse un contralto. L'effet de cette voix a quelque chose de plus mystérieux.)

« 3° Enfin, ne verriez-vous pas un grand avantage à mettre tout le récit et toute l'action *au présent* au lieu du passé employé par Dante, et à dramatiser ainsi tout le poème? On pourrait, dans ce cas, s'aider de la mise en scène, rendre sensible aux yeux du public tout le voyage de Dante et de Virgile.

« Il y a une combinaison de diorama, de poésie et de musique (sans compter les machineries qu'il faudrait tâcher de ne pas compliquer outre mesure), d'un effet nouveau et, je crois, immanquable, sur la badauderie. L'orchestre remplirait tous les intervalles de la marche des deux poètes et achèverait l'illusion des sens et de l'esprit.

Boisselot vous rapportera mon petit volume de *la Divine Comédie;* à tous les endroits où vous trouverez ces signes (une portée de musique) ou une (blanche) il y a lieu, selon moi, à un développement lyrique.

Il faudra prendre garde aux longueurs inutiles; retrancher nécessairement bon nombre de figures *italiennes* qui demeurent sans intérêt pour nous aujourd'hui et, en revanche, accuser davantage que ne l'a fait Dante plusieurs grandes figures, en resserrant le plus possible l'action de manière à ce que la représentation n'excède pas la durée d'une heure et demie, car il n'y a pas de public capable de supporter plus d'*enfer* que cela. Ne faites, d'ailleurs, aucune attention au soulignement de certains mots de mon volume, que je n'ai fait que pour me rappeler le texte italien, et sans vous enchevêtrer dans la multiplicité des détails.

« L'important, c'est que chaque cercle, avec ses tortures et ses principaux personnages, soit nettement dessiné pour les yeux, les oreilles et l'intelligence du public; de manière que pour trois francs dix sous chacun puisse refaire à son profit le voyage de Dante et de Virgile. Ce mode de concevoir notre poème me paraît le plus complet et le plus simple. Si notre Enfer

nous réussit, nous n'aurons qu'à continuer pour le Purgatoire et le Paradis. Vous serez à la fois mon Virgile et ma Béatrix.

« Répondez-moi bientôt aux questions que je vous pose aujourd'hui.

« Bien à vous, cher Virgile, dont je suis l'humble et dévoué ménétrier. »

« FRANZ LISZT. »

Dix ans après, Listz écrivait de Weimar à Autran pour lui exposer une autre idée :

Weymar, 6 mars 1854.

« Merci, très cher ami, de votre bon souvenir. Je lirai *Laboureurs et soldats* avec l'intérêt et la sympathie que j'attache à vos œuvres. Après avoir si bien *vogué* et navigué dans vos poèmes de la mer, il vous sied bien de prendre terre avec les laboureurs, et l'idée de votre nouveau livre me semble tout à fait heureuse.

« Je vous sais bon gré aussi de vous souvenir de mes pages sur Chopin et vous les enverrai avec grand plaisir.

« Avez-vous quelque nouvelle de Dumas ? Est-il visible ? Dans le temps il avait le projet de réunir les deux Faust pour une représentation à son théâtre. Je lui ai demandé de faire la composition musicale à cet effet. Comme il ne m'a jamais répondu, il est possible que ma lettre ne lui soit pas parvenue. Si vous avez l'occasion de lui mettre la chose en mémoire, je vous en serai obligé. Car je suis occupé en ce moment d'un long travail symphonique sur *Faust*, et si jamais Dumas réalisait son ancienne idée, je ferais volontiers la besogne musicale dont il aurait probablement besoin. Rappelez-moi, cher ami, bien affectueusement au bienveillant souvenir de Mme Autran et croyez-moi bien à toujours,

« Votre très sincèrement affectionné et dévoué...

« F. LISZT. »

*
* *

Après le prince de la musique, voici un grand prince de la peinture, Eugène Delacroix. Joseph Autran, vers 1854, avait écrit des vers, après une conversation où le peintre évoquait les grottes de Fécamp. En les recevant, à lui dédiés, Delacroix écrivait à Mme Autran, qui les lui avait fait parvenir :

« Je suis bien fier, madame, d'avoir été l'occasion d'une si belle inspiration. Vous voulez bien me faire l'honneur de pensées et de tableaux dont la belle imagination de M. Autran a fait tous les frais. Je suis frappé de l'abondance et du naturel de ces images aussi bien que du nerf de l'expression.

« Il y a là une véritable intuition de l'effet que produisent les jeux de la nature. Voici, pour la stricte exactitude, ce que je me permettrai de vous soumettre relativement à la description de ces raretés. Ce sont moins d'immenses cavernes que des excavations qui offrent parfaitement l'idée des vomitoires antiques : l'idée des lions prêts à s'élancer est magnifique. Ce sont des arceaux comparables à des arcs de triomphe et surtout des amphithéâtres naturels, des entassements énormes de rochers qui semblent percés et taillés par la main des hommes. Je supprimerais par cette raison l'épithète de *caverneux* attribuée à Fécamp, et pour être aussi tout à fait dans le vrai, je substituerais *octobre* à *septembre* comme indication de l'époque à laquelle on peut s'aventurer vers ces merveilles.

« Par le privilège des poètes, M. Autran me grandit comme il grandit Fécamp : pour celui-ci, personne ne s'en plaindra : pour ce qui me concerne, je lui devrai de grands remerciements que je lui adresse avec confusion, mais avec une admiration sincère de son talent.

« Vous, madame, si bien faite pour l'apprécier, veuillez recevoir aussi dans cette occasion où vous avez été l'un et l'autre si gracieux pour moi, la nouvelle assurance de ma respectueuse sympathie.

« *P.-S.* — Un scrupule me prend : sans être des immenses cavernes où régnerait l'obscurité, les creux de ces rochers sont assez vastes pour répondre aux belles idées des nymphes de la mer qui s'y reposent. Il y en a une justement qui me semblait celle de l'Amphitrite elle-même. On est saisi de la pensée du tumulte des eaux dans leurs profondeurs ; et surtout, rien n'est plus juste que le regret qu'on éprouve de n'être pas le témoin de cette superbe tourmente au milieu de ce dédale quand les flots en ont repris possession. Je ne modifierai un peu que ces vers, au commencement : *Avancez, devant vous bâilleront des cavernes immenses*, etc., etc. J'ajouterai à la honte des Normands que ces grottes dont j'avais fait en esprit le palais de Neptune s'appellent le *Trou des chiens*. C'est tomber de haut. »

En feuilletant ces albums où les vieilles lettres évoquent tant de souvenirs, on situe mieux Joseph Autran parmi ses amitiés. On voit combien, dans un temps où les communications étaient encore peu faciles, son influence a rayonné hors de sa ville natale et combien il a conquis de sympathies à la Provence...

***

Cependant ne donnons pas trop aux souvenirs d'amitiés illustres. Joseph Autran n'a nul besoin, pour qu'on songe à lui cinquante ans après sa mort, d'un éclat emprunté à d'autres. Disciple de Lamartine en poésie lyrique, ce n'est pas assez dire : ce qui sauve l'originalité d'Autran, ce qui le fait lui-même, c'est qu'il est avant tout un poète de Provence.

Dans une lettre datée de Maillane le 23 mai 1868, Frédéric Mistral, qui venait de lui adresser son poème de *Calendal*, lui écrivait :

« Recevez, cher poète, recevez mes félicitations les plus cordiales de votre nomination à l'Académie. On attendait depuis longtemps l'entrée d'un poète dans ce Panthéon des lettres françaises ; et vous êtes bien celui qui, par l'élévation, par la simplicité, par la grâce ionienne, par le parfum agreste et maritime, par l'harmonie divine de son œuvre, était depuis longtemps désigné aux suffrages de vos nouveaux confrères. Pour nous, fils de Marseille et d'Avignon, c'est le triomphe de la poésie de notre ciel, de notre sol, de notre mer ; car, de tous les poètes nés dans notre Midi, vous êtes celui qui a mis dans le vers français le plus de poésie et de couleur provençales. Merci, et gloire à vous ! »

On peut souscrire à ce jugement du grand maître de la poésie provençale. Joseph Autran a été le premier à découvrir dans la Provence une riche matière poétique et à la mettre en œuvre, le premier avant Reboul qui s'est égaré dans la poésie élégiaque et philosophique ; avant Adolphe Dumas, qui n'a publié qu'en 1840 son recueil, au reste assez faible, de *Provence*. Que Joseph Autran ait évoqué la Provence avec ces instruments incomplets qu'étaient pour cet objet la langue et le rythme de Lamartine, c'est la faute du temps plus que la sienne.

Encore est-il que dans toute une partie familière et sou-

riante de son œuvre il se dégage de l'influence lamartinienne; il se rapporte à ses origines latines et grecques, à l'art d'Horace et de Théocrite, à celui d'André Chénier, et d'autre part il annonce l'art d'un François Coppée, par la manière précise, et volontairement pédestre, appliquée à dépeindre la vie rustique et maritime. Sa voix aussi répond à celle de Brizeux; ni romantique ni classique, il est avant tout, méditerranéen; comme Brizeux pour la Bretagne, il échappe par la Provence aux classifications parfois arbitraires de la littérature. Il est en marge, et en dehors; par là, il reste encore original. Et quelle foi en la poésie chez celui qui s'écriait au soir de sa vie : « Je donnerais vingt arpents de terre pour modifier dans un sens heureux quatre vers d'un poème qui ne sera peut-être jamais lu! »

Une *Anthologie* de ses œuvres marquerait bien ce caractère; je souhaite qu'elle soit faite, et qu'aussi, par un hommage tout naturel, on représente au Théâtre-Français ou au théâtre d'Orange, cette noble *Fille d'Eschyle*, qui semble avoir été écrite pour y être jouée.

Ajoutons qu'il y a dans Autran un excellent conteur provençal, qui ne s'est révélé à lui-même que vers la fin de sa vie. S'il renonça bien vite au roman et au conte, sans rien publier de ses tentatives en ce genre, son volume de *Mémoires*, — qui forme sous le titre mélancolique : la *Maison démolie*, le dernier tome, posthume, de ses *Œuvres complètes* (1), — peut prendre place aux côtés des *Mémoires* de Mistral, des contes de Joseph Méry, de Roumanille, d'Alphonse Daudet, de Paul Arène, parmi les plus alertes récits de la verve provençale.

Ils nous montrent en un déshabillé savoureux les grands écrivains du siècle passé, un Lamartine inattendu, aux distractions apparentes, aux habiletés réfléchies ; un Dumas père, fier de ses talents culinaires; un Dumas fils, étincelant et charmant; un Gustave Ricard enfant; Berryer, en plein triomphe marseillais; Liszt, embrassant tous les convives de son banquet; Rachel, déclamant *la Marseillaise* à l'Opéra de Marseille; Mme Dorval, pâle et tragique, achetant des *santons* sur les Allées de Meilhan; Méry, frileux et spirituel; Barthélemy, réconcilié avec Lamartine.

(1) Calmann-Lévy, éditeur.

Nous voyons passer, dans le cadre de la bibliothèque de Marseille : Scribe, cravaté comme un notaire de comédie, et Balzac, cravaté d'une espèce de ficelle, cherchant dans la salle de lecture non des livres, mais la fraîcheur de l'ombre : puis, transportés à Paris, nous y retrouvons ce Balzac, après le pillage des Tuileries, traversant la foule avec un morceau de velours rouge arraché au trône de Louis-Philippe. Enfin, en tournant les pages, nous sommes dans l'Italie pittoresque de 1840, à Gènes, Livourne, Pise, à Rome, pendant la semaine sainte, à Naples, dans le vacarme quotidien de la via *Toledo*.

Sachons gré à Joseph Autran de nous avoir, d'un joli crayon, conservé tant d'aspects pittoresques, aujourd'hui disparus; tant de silhouettes d'hommes illustres, croquées avec malice et sympathie. Cinquante ans après sa mort, notre choix est facile parmi les sept gros volumes qu'il avait établis de ses œuvres complètes, vers la fin de sa vie; mais ce choix laisse encore une abondante récolte : alertes pages de prose, sonnets spirituels, vers émus et sonores comme le vent dans les pins, et sur tout cela ce grand envoûtement maritime, qui assure une vie durable à l'œuvre de ce Phocéen, digne fils de Marseille, où sa gloire a précédé, annoncé, préparé celle d'Edmond Rostand, sans contredire un instant celle de Frédéric Mistral. La Provence, en effet, est heureuse d'honorer doublement la poésie, par deux langues dont les droits sont égaux devant la raison, comme les devoirs égaux envers la beauté.

ÉMILE RIPERT.

LES PURITAINS DU DÉSERT

IV[1]

LE PRÉSENT DEVANT LE PASSÉ

Est-ce un tel instinct qui nous a menés, qui nous maintient dans ce repli du désert, où « le sable à gratter » du Sahara est si pauvre? Que signifie notre présence, qu'est-ce que nous faisons chez ces petits peuples érémitiques qu'une idée religieuse a poussés à s'enterrer là, — chez ces musulmans puritains dont la loi est d'isolement et d'immutabilité? Et que pensent-ils de nous, les Beni-Mzab, dont beaucoup, pour gagner leur vie, ont séjourné dans nos villes actives d'Algérie, mais à part, entre eux, comme, jadis, les Juifs d'Europe dans leurs ghettos? Qu'est-ce qu'ils comprennent de nos idées, de nos fins, que servent nos hommes, auxquels ceux-ci prétendent les soumettre en venant commander chez eux? Quelle réponse donnent-ils à l'action du maître, d'espèce si différente, qui leur apporte l'idéal, l'expérience, les instruments d'une civilisation pratiquement supérieure, et invisiblement les tient sous son canon?

C'est la question que je me posais, chaque fois que, rentrant des saintes villes, celles des vivants et celles des morts, je remontais au bordj, et retrouvais, entre les simples, géométriques constructions du génie militaire, l'ordre et l'activité d'une humanité tournée vers les fins utilitaires et rationnelles.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars, 1er avril.

Mortaisé à la falaise, fait de la même pierre, et s'y confondant, comme il domine, ce bordj! De ses terrasses supérieures, le regard, enfilant les deux tiers du grand ravin, surveille quatre villes de la Pentapole; et ce regard, c'est aussi la visée du canon. Mais, derrière les hauts parapets, dans l'enceinte quadrangulaire, rien n'apparaît du dehors. Là se replient, se concentrent la force et la pensée souveraines.

Le chef, dont l'autorité s'étend, par delà le Mzab, à de lointains nomades, ne porte que les galons de capitaine. Le bel exemplaire de l'espèce française! Jeune, puissant, la parole sonore et brève, il a l'énergique allure, le regard chaud et droit de l'homme d'action qui décide et ouvertement commande. Il faut le voir, à l'heure apaisée du jour, quand les rayons s'allongent et commencent à teinter de rose les terrasses de Melika, galoper à sa fantaisie dans la plaine, à travers les sables et les pierres. De quel souple bond, éperonnant son cheval, il franchit les talus, tandis que, trottinant sur leurs mules, les sages bourgeois mzabites, au long des imperceptibles pistes qu'ont tracées les pas des générations, ont mine de moines ou d'abbés qui voyagent! J'aimais surtout à le regarder quand il parlait au personnage ghardaïte à qui l'administration, pliant cette société démocratique à ses cadres habituels d'Algérie, a donné le titre de caïd. Jamais, peut-être, la distance entre le vieil Orient hiératique et secret, et le libre, énergique Occident, ne m'est si clairement apparue. L'officier français, grand, coloré, botté, une lumière aux yeux, les lèvres rouges de jeune sang, le visage épanoui dans la belle humeur et l'élan de sa riche vitalité, jetant ses ordres à voix cordiale et sonore; et l'Abadhite au visage d'austère finesse, de pâleur mortifiée, qui, sans lever les paupières, sans un mouvement, ne répond à chaque détail de ses instructions que par le monosyllabe, à voix basse, de l'obéissance : « Bien... Bien... Bien... » Par le contraste, l'active et saine figure du Nord prenait tout son sens.

J'allais souvent lui rendre visite dans son bureau, derrière le long péristyle où les beaux cavaliers bleus, à côté du banc des solliciteurs, attendent, prêts à sauter en selle, les ordres et missives. Un bureau comme ceux de tous ces chefs des territoires ou annexes du Sud. Sous des murs de plâtre nu, un mobilier tout militaire : trois chaises, de longues tables à tréteaux, chargées de piles de dossiers. Pour décor, rien que des

cartes, les cartes du Sud-Algérien, qui figurent des espaces grands comme des provinces, les terribles étendues sahariennes, où l'obscur et patient travail de nos officiers a relevé les lignes d'oueds, de ravins, tracé les courbes enchevêtrées qui mesurent les reliefs, marqué la diversité des terrains, — *erg*, *reg*, *chebka*, *hammada*, — écrit les pistes, les points d'eau, tout l'infini détail de l'immense pays muet où nos yeux ne voient que vide, mirages, tremblements d'air surchauffé, mystérieux lointains de rose ou de lilas...

Un secrétaire travaille dans un coin de la chambre. Introduits par un mokhazni qui salue, les clients en burnous se succèdent un à un, le front baissé, les mains aux lèvres. Étonnante variété des affaires : disputes entre çofs, finances d'un ksar, empiètement d'une tribu sur un terrain de parcours, abus d'un mokkadem, maladie d'un cheptel...

C'est dans ces bureaux qu'il faut aller pour connaître le rôle de la France au Sahara, et ce que peut être, chez des Français, la faculté politique, lorsque, dépétrés de la politique, dressés, dans un système indiscutable et précis, dans une hiérarchie de commandements et d'obéissances, à l'idée de la consigne et du devoir, ils poursuivent en pays primitif ou demi civilisé leur tâche assignée de gouverner pour les fins pratiques. Quel contraste entre l'ordre, la tenue de ces territoires militaires, et les intrigues, disputes, querelles de partis, agitations électorales menées dans les communes mixtes par des politiciens locaux qui trop souvent ne représentent que des intérêts particuliers!

Peu à peu, à causer avec ces officiers, mieux encore, à les entendre causer entre eux, je découvrais leur sentiment profond, inexprimé à l'égard des populations dont ils ont charge, celui qui commande tous leurs actes. C'est que, vraiment, ils en ont charge; c'est que ces quelques milliers d'hommes leur ont été confiés, qu'ils en sont responsables, comme le berger de son troupeau. Les protéger contre l'agression de dehors, maintenir entre eux la paix, éloigner d'eux la disette et l'épidémie, leur enseigner des méthodes meilleures d'élevage et de culture, assurer la police du ksar, de l'oasis et du désert, dénombrer les humains et le cheptel, bâtir des bordjs et caravansérails, rendre la justice et faire rentrer l'impôt, importer telle

industrie ou tel instrument nouveau : voilà ce qui les intéresse et les occupe.

Aux bureaux de Djelfa, de Laghouat, de Ghardaïa, un sujet revenait toujours, quand j'y passai en 1924 : le souvenir de certains fléaux, anciens déjà de plus d'un an, contre lesquels tout leur effort avait porté : famine, et puis typhus, dont les suites se prolongeaient encore. De ces malheurs, dont témoignaient de nouveaux champs de tombes, ces officiers, leurs femmes parlaient comme des marins d'une tempête qui éprouva leur bateau, comme d'une épreuve personnelle. Pourtant la disette ne pouvait les atteindre, et le typhus ne menace guère l'Européen. Mais il était question de leurs indigènes, de leurs administrés, de leurs gens, des ksour, des tribus, dont leur fonction propre est d'être les patrons, et leur conscience professionnelle était engagée. A Djelfa, il s'agissait, sur un territoire où l'épidémie et puis la sécheresse avaient sévi, de replanter des vergers, d'introduire sur le haut plateau je ne sais plus quelle céréale, d'accroître les cultures collectives. Le soir, chez le commandant G..., après le dîner, la conversation était plutôt zootechnique. On venait d'expérimenter avec un succès médiocre une machine à castrer les moutons, mais un nouveau système de tondeuse allait rendre de grands services aux pasteurs. Quelques jours plus tard, sur la route du Mzab, je voyageais avec le capitaine D., chef d'annexe de Laghouat. C'était après un violent orage ; il allait vérifier l'état de la route, sa route, dont il avait construit, et surveillait plus de cent kilomètres. Il regardait les talus, caniveaux, traversées de ravins ; il notait les dégâts, éboulements, envahissements de la piste par les pierres. Il profitait de l'occasion pour voir et compter les tentes, interroger çà et là un pasteur, s'enquérir de la position de telle tribu, du mouvement général de la transhumance vers les pâturages de l'Atlas (1) A Djelfa, le capitaine L. me disait que, servant au Mzab, il y a quelques années, il s'en allait périodiquement, avec deux hommes d'escorte, jusqu'à mi-chemin d'El Goléa, dénombrer les troupeaux, opération nécessaire à la répartition de l'impôt chez les nomades. A Guerrera, ville mzabite, à cinquante kilomètres de la Pentapole, le typhus éclatant, il était allé s'y installer avec Mme L., celle-ci soignant les femmes, lui visitant les

(1) Le même officier, pour mieux servir les intérêts de ses administrés, vient d'écrire lui-même le *Guide de Laghouat*.

hommes, prescrivant les mesures d'isolement, entreprenant et enseignant la défense contre le fléau.

En ses tableaux du monde anglo-indien, Kipling nous a montré des vies de ce genre. Fonctionnaires, *civil-servants*, souvent bien jeunes, frais émoulus d'Oxford ou de Cambridge, à qui un « district » a été confié, et dont tout l'être, par une adaptation soudaine au devoir assigné, s'oriente spontanément vers une seule fin, la subsistance, le salut, le mieux être d'une population dont ils ont la garde. Anglais ou Français, dans l'Inde ou au Sahara, c'est le même type, produit de certaines traditions et disciplines morales, chez deux peuples voisins et de supérieure activité pratique. Le même type, la même tâche, dans les mêmes conditions : un ordinaire citoyen de Grande-Bretagne ou de chez nous, généralement de classe et de culture bourgeoises, investi de bonne heure, chez des peuples si différents qu'ils pourraient être d'une autre espèce humaine, d'une autorité qui s'étend à tous les domaines du gouvernement : finances, justice, hygiène, travaux publics, agriculture, commerce, armée ; ajoutant à ces ministères un service ailleurs inconnu de l'État, l'étude méthodique du pays et des gouvernés, et s'y employant lui-même, tour à tour géographe, historien, linguiste, sociologue, économiste, statisticien. Qu'il s'agisse de l'organisation sociale, des traditions et des mœurs, des dialectes, du folklore, des croyances et des rites, presque tout ce que l'on sait des tribus et des ksour sahariens, on le doit aux rapports et monographies rédigés, on ne sait à quels moments de loisir, par les officiers français qui, à force de se donner à ces populations, ont fini par en tout connaître.

Entre ces chefs français et les fonctionnaires de l'Inde que Kipling a présentés à l'admiration du monde, que d'autres analogies ! Par exemple, cette qualité que les Anglais appellent *efficiency*, — nous pourrions dire valeur pratique. Ceux-ci ne sont qu'un millier pour administrer trois cents millions d'Hindous ; ceux-là ne sont pas cinquante à tenir et gouverner l'humanité généralement errante de l'immense Sahara algérien. Et, surtout, c'est la soumission volontaire de la vie, en ses années les plus actives, à des conditions hostiles à la vie. Molle étuve de l'Inde, ou desséchante fournaise du désert africain ; longues pluies chaudes de l'été, réveillant dans la plaine les germes du choléra, ou fauves, étouffants simouns ; dans les deux cas, solitude

ou tête-à-tête obsédant avec le même compagnon de poste; jours de spleen ou de cafard (rappelez-vous la terrible nouvelle de Kipling : *Au Bout du Passage*).

Mais les fonctionnaires anglais ont Simla, d'où l'on voit les neiges, les semaines de vacances, de loin en loin, « sous les deodars » de l'Himalaya; et des routes, souvent le chemin de fer à portée, la possibilité de voir, parfois à douze ou vingt-quatre heures de distance, les camarades d'un bureau voisin, de prendre part à des jeux — polo, *pig-sticking*, gymkhanas; — la vie plus large, aisée, le beau luxe, — bungalows, chevaux, hiérarchie de serviteurs, — que l'Angleterre, dont le prestige a fait, si longtemps, dans l'Inde énorme, la force principale, juge nécessaire à ses agents. Au Sahara, la maison est modeste, et, dans les postes du sud, le logis se réduit souvent à deux chambres du bordj. Dans les oasis, il y a sans doute un jardin, dont les maîtres sont fiers, qui leur donne, en avril, des légumes de France; au début de mai, les hautes températures s'établissent; l'intensité de la lumière aveugle; toute vie cherche l'ombre. C'est une des épreuves de l'été, cette réclusion de toute la journée, de toute la saison, en des chambres obscures. Dans les postes favorisés, que l'on obtient à l'avancement, d'où l'on peut gagner le Nord sans cheminer à mehari durant des semaines, l'officier a souvent son ménage. Car ces hommes si spécialisés, si peu nombreux, et qui feront toute leur carrière au Sahara, cherchent à se marier dès qu'ils peuvent espérer un tel poste, et trouvent des jeunes filles de France, et cultivées, pour partager leur vie. En mai (on prolonge le plus tard possible), la femme, l'enfant, sous peine d'anémie, doivent partir. L'homme n'a de congé, — quelques semaines, — que tous les deux ans. Imagine-t-on bien ce qu'est sa solitude pendant les mois où le thermomètre fixé aux environs de cinquante degrés, toute vie indigène repliée elle aussi dans l'ombre, la flamme solaire, du matin au soir, a comme dépeuplé la ville et le pays?

Je revois le premier que j'aie connu, dans une oasis fiévreuse, aujourd'hui devenue bien accessible. C'était l'automne, un soir, et des souffles chauds sortaient encore de la terre et des murs. A quelques pas de la petite maison où il nous reçut, tombait la dune, lisse, molle, sinueuse comme ces talus de neige neuve où le regard déconcerté ne trouve pas un plan qui l'arrête. En bas, s'espaçaient trois gerbes de dattiers, de grands tombeaux

couleur du désert, à demi ensevelis dans l'arène. Par delà ces derniers signes de la vie, il n'y avait plus que l'immensité monochrome, l'océan des sables, que j'avais vus fumer tout le jour au vent du sud, où l'herbe de la *hammada* ne pousse point, où le pas enfonce sans bruit, où, semble-t-il, on pourrait marcher indéfiniment sans voir jamais changer l'horizon vide.

Pourquoi le visage du chef dont c'était là, depuis des années, le paysage quotidien, m'est-il resté si présent? Peut-être parce que j'y lisais les influences de ce monde, et comment il y réagissait. Un homme grand, maigre, vêtu de toile blanche où les galons d'or mettaient leur dignité. Un visage exsangue et desséché de fiévreux, mais, dans cette pâleur de parchemin, le regard direct, perspicace, au fond de la creuse arcade, brillait de vitalité derrière le cristal des lunettes. Et c'était la même énergie disciplinée dans la solitude qu'annonçaient aussi la bouche longue et serrée, la tenue droite, sans gestes, la voix brève et précise. Il ne dit rien de mémorable, mais, çà et là, quelques mots fortuits, — sur une piste qu'il établissait, sur un projet de dispensaire, sur un service de poste qu'il essayait avec une oasis voisine, — laissaient entrevoir ses activités. Cet homme, à mine d'ascète, incarnation, au désert, de la souveraine autorité française, appliquait là, silencieusement, la volonté française de civilisation. De sa blanche cellule de moine cette volonté, chaque jour, rayonnait.

La plupart ont commencé par des postes au sud d'Insalah, dans l'immense Mauritanie où il n'y a plus d'oasis. Ils ont mené des compagnies de méharistes, accomplissant, de point d'eau en point d'eau, les traversées du long cours saharien, voyageant comme leurs Chaamba, haut perchés sur leurs étranges bêtes, en burnous, les semelles nues, l'orteil accroché à une touffe du long cou flexible qui tangue avec lenteur devant eux. Ils ont connu les surprises, les traîtrises des Touareg, moins apprivoisés, il y a dix et quinze ans, qu'aujourd'hui. Un jour, chez l'un d'eux, marié, « au repos », dans une oasis du sud marocain, où la moyenne de température, en juin, ne dépasse pas celle du Sénégal, je regardais quelques photographies rapportées de Mauritanie. L'une portait un détail presque imperceptible : un crâne humain posé sur le sable. Un vague sourire de mon hôte répondit seul à ma question. Mais comme j'insistais :

— Oh! une mauvaise affaire, répondit-il, un coup des

Touareg. Une embuscade près d'un puits où nous n'avions vu que des tamarins. On déchargeait les bêtes... Ils ont tiré trop tôt : nous avions encore nos armes sur nous. Mais mon caporal est tombé à côté de moi. Repassant là plus tard, j'ai retrouvé ses os, et j'ai pris pour moi ce souvenir avant de l'enterrer.

***

Ces hommes sont des hommes. Si l'idée du devoir les possède, trop invétérée pour se formuler, ils ont pourtant leurs intérêts, leurs ambitions. Mais l'indigène, qui ne sait rien du monde où le chef roumi est engagé, qu'aperçoit-il des motifs personnels qui peuvent mener celui-ci ? De tous ceux auxquels un caïd, un émir arabe obéit naturellement, appétit de pouvoir et d'argent, rancune, jalousie, passions de toute sorte, l'homme aux galons d'or semble affranchi. Simplement, il apporte l'ordre, la justice, la sécurité, l'hygiène. On ne le voit travailler que pour la prospérité du peuple, pour le bien. Cet incroyant qui n'agit pas comme un humain, on dirait plutôt un envoyé d'Allah, un *khalifa* du Dieu unique.

Qui nierait le bienfait le plus évident de son règne ? Finies, les vieilles querelles entre les cités, les guerres pour l'eau entre Ghardaïa, Beni-Sgen, Melika, — Melika la belliqueuse, alliée aux redoutables Chaamba de Metlili. Les anciens ne les ont pas oubliées, ni les coups de fusil dans la même enceinte entre *hachaïrs*, familles, *çofs*, tel de ces groupes appelant à la rescousse les hommes d'une autre ville mzabite. De ces luttes intestines, El-Ateuf, Bou-Noura sont restées à demi ruinées. Et les disputes recommenceraient demain, si les Français s'en allaient. La guerre entre douars, entre tribus, n'est-ce pas l'état normal chez les Berbères du Sahara ? Elle était chronique, au Figuig, entre les cinq *ksour* groupés autour des sources, quelques-uns accolés aux deux côtés du même mur : obscures, frémissantes ruches dont chacune peut entendre, de l'autre côté de la cloison, le bourdonnement de sa voisine. On y voit des tombes, au cœur des ruelles intérieures. « C'est, me disait le caïd de Zenaga, qu'on n'osait pas toujours sortir des murs pour enterrer un mort. » Et, de chaque jardin, monte encore la tour de boue sèche où l'homme, un long fusil à la main, faisait le guet, tandis que la femme et l'âne labouraient.

Ils le savent, au Mzab, aussi bien qu'au Figuig, que le tricolore leur a donné la paix, et parfois ils vous le disent. A cette bénédiction des marchands ne peuvent être insensibles. Et, dans les capitales policées du nord où ceux-ci firent leur fortune, comment n'auraient-ils pas subi le prestige de nos supériorités pratiques ? Quelques-uns, par leur connaissance de nos mœurs, leur aisance à parler le français, certains traits modernes de leur façon de vivre, semblent affranchis de la vieille loi. Ainsi la plupart des caïds, que l'administration naturellement recrute parmi les moins hostiles aux nouveautés, — par exemple celui de Melika, cet heureux propriétaire de bains maures qui nous conduisait à son beau jardin de la Daya, dans une automobile de bonne marque. Mais sait-on jamais la pensée intime d'un musulman ? Tel autre, qui passe, lui aussi, pour un homme d'aujourd'hui, professait bien, devant nous, l'opinion qui plaît à l'autorité. « Les tolba, si on les laissait gouverner comme autrefois, il n'y aurait pas de progrès. » Comme il savait notre vocabulaire officiel ! Comme il répétait ce mot de « progrès » ! Seulement, il y a deux ans, avant qu'il fût caïd, c'est lui que les tribus choisissaient pour aller à Paris protester en leur nom contre l'obligation du service militaire. Si réservé, si châtié, et impassible dans sa pâleur, cet anticlérical aux yeux baissés semble tout façonné par les disciplines cléricales. On le dit même capable de miracles. Son heureuse nomination, me confiait son propre frère, fut incontinent suivie d'une crue merveilleuse après un long fléau de sécheresse. Un troisième, de physionomie florissante, — teint clair, cheveux dorés, comme souvent chez ces Berbères, — et qui parle notre langue comme si c'était la sienne, me parut décidément des nôtres. Mais sa ville est la plus sainte et la plus fermée de toutes, sa *djamaa*, la plus entêtée de traditions. La première fois que je le vis, il me sembla si près de nous que j'osai lui demander ce qu'on dit, à Beni-Sgen, du régime nouveau. Il redevint tout de suite oriental : « C'est un sujet qu'on n'examine pas. »

Un Arabe, qui a sa maison à la porte de Ghardaïa, m'a dit le plus probable :

— Ils acceptent, mais pas comme nous. Ils savent bien que jadis, avant les Français, ils étaient toujours en querelles, en batailles. Mais, dans leur cœur, ils regrettent. Être seuls, voilà leur désir. C'est pour cela que, dans le temps, ils sont

venus ici, pour avoir leur loi, leur religion à eux. Ils veulent dire leurs prières en secret.

Tel doit être le fond véritable. Chez ceux-là même qui ont senti l'attrait d'une civilisation plus puissante et plus libre, on peut croire qu'il dure, par-dessous les mouvements de la pensée personnelle. Antique, obscur vouloir de la cité qui tend à persister dans son être et son type. Il agit sur les individus, et c'est leur volonté profonde, qu'ils ignorent, comme, chez nous, des esprits qui se croyaient affranchis de tout l'irrationnel ont ignoré leur patriotisme jusqu'au jour où la guerre leur en révéla le pouvoir. Car un ancien système de croyances, de sentiments et d'impératifs peut longtemps résister aux idées nouvelles qui le contredisent. La religion que la critique a ruinée dans l'esprit persiste souvent dans l'âme. Là sont les réserves accumulées dans l'enfance et tout le passé atavique : dormantes profondeurs que des sortes d'écluses, de cloisons étanches, séparent de ce cours évident, quotidien de la pensée claire qui semblerait devoir tout entraîner.

Chez les Mzabites, l'idée du groupe et de sa loi se confond vraiment à la religion. Et, par là, sa force est double : elle s'appuie à des certitudes, à des commandements d'origine divine, à l'absolu de Dieu, interprété par le Prophète. Et toute la suggestion sociale l'entretient, la continuelle action, sur chaque âme, des coutumes, mœurs, disciplines, idées et formules établies. Ajoutez la silencieuse influence des choses, des lieux mêmes, qui sont le passé visible et cristallisé : le paysage, ce creux du désert où tous les Beni-Mzab sont nés, les oasis, les puits, les digues, les seghias, qui sont l'œuvre des ancêtres, les villes singulières dont la silhouette, en cône, les hauts quartiers antiques, la culminante et caverneuse mosquée, disent la domination des morts et du vieux principe spirituel, — les interminables cimetières enfin, où les tribus vont périodiquement se recharger d'essence mzabite et communier avec tous leurs pères.

Mais, en histoire, nulle idée n'est pour toujours, et nous sommes au temps de toutes les transformations du monde. Au Mzab, les influences récentes, qui n'ont encore atteint qu'une minorité, et n'y remuent que la surface des esprits, vont s'exercer de plus en plus, peu à peu se propager, et lentement gagner le fond des âmes. Quand celles-ci seront nombreuses à s'orienter

dans le sens moderne, un courant nouveau sera vraiment établi. Ainsi passent les époques d'un peuple. Mouvement invisible d'abord, graduelle diffusion d'idées nouvelles, jusqu'au jour où l'effet total se manifeste, et où l'on peut dire qu'un âge est accompli. Les tolba ont prédit cette fin de leur monde en des temps où rien ne l'annoncait, où ils pouvaient affirmer comme le vieux poète juif : *Ce qui a été sera.* « Cette religion, a mélancoliquement prononcé l'un d'eux, ne disparaîtra pas comme le voyageur à l'horizon, qui se dérobe tout d'un coup aux regards. Elle s'en ira peu à peu, tandis que les halgas se succéderont, laissant perdre une tradition après l'autre, si bien que la doctrine s'évanouira entièrement sans qu'on s'en doute. » Et ce sera encore une fois la fin d'une âme antique et singulière de peuple. Dans toutes les vieilles sociétés d'Orient jusqu'ici menées par leurs croyances propres, fixées en leurs formes distinctes, tel doit être l'inévitable effet du principe utilitaire et rationaliste que l'Europe leur communique. C'est un principe de changement, mais, chez tous, le changement s'opère dans le même sens: plus de simplicité, de logique, moins de forme, de couleur et de caractère. Ainsi lorsque, par un effet de la conquête romaine, les cités diverses du monde méditerranéen oublièrent leurs dieux, leurs croyances, leurs arts, et que s'étendirent partout la paix et l'uniformité rationnelle de l'Empire.

A ce danger, les tolba sont attentifs. Aujourd'hui plus que jamais, ils veillent, gardiens jaloux du vieil ordre et des traditions qui maintiennent la foi. Comment se résigneraient-ils à la domination du Roumi chez le peuple choisi, à son intrusion dans la solitude où les Saints se sont enfoncés jadis afin de n'être plus qu'avec Dieu ? Pour les docteurs, habitués à tout gouverner du fond des sanctuaires, c'est plus que le scandale, c'est l'abomination. Nous avons vu, chez les Beni-Mzab, se répéter plusieurs traits singuliers de l'histoire d'Israël. En voici un autre : à dix-neuf siècles de distance, le chef français, si différent, indifférent, jugeant de haut leurs querelles, tient le rôle du procurateur romain dont la présence à Jérusalem, à côté du Temple, insultait l'Éternel et son peuple.

C'est pourquoi, depuis notre arrivée au Mzab, les Reclus ont décrété l'état de secret. Reploiement de l'âme mzabite, silence, attentive immobilité. Eux-mêmes se dissimulent, échappent aux yeux de l'autorité française. Mais, au refus muet qu'opposent

à toutes ses innovations, non seulement les individus, mais les *djamaat* laïques, celle-ci sent bien l'action occulte et continuelle de la Mosquée. Il y a quelque temps, une lettre non signée, qui portait le timbre de Ghardaïa, est arrivée au bordj, dénonçant nos entreprises d'un accent si impérieux, posant de façon si intransigeante le principe religieux de la résistance que son origine ne peut être douteuse : elle émane du Conseil des Douze, des mystérieux inquisiteurs habitués à parler de haut parce qu'ils sont les souverains spirituels de la cité, et que leurs commandements et interdits se sont toujours imposés sous peine d'excommunication.

Pour sentir tout ce que cette lettre nous traduit de l'âme mzabite, et la distance qui sépare de nous ce vieux monde, il faudrait lire d'abord les deux textes français qui la provoquèrent, si brefs, précis, positifs, dont chaque mot sert une fin immédiate et pratique. Le premier, dont je regrette de n'avoir pas pris copie, est une dépêche du commandant du territoire, prescrivant au chef d'annexe des mesures en cas d'extension d'une épidémie de typhus. Elle est ponctuée des *stop*, *stop* qui, dans la langue télégraphique des affaires, marquent la fin de chaque phrase. Le second est une admonestation du chef d'annexe au caïd, représentant responsable de la ville mzabite, peu zélé en cette occurrence.

Malgré votre rapport au sujet du typhus, un nouveau cas s'est déclaré chez la nommée Chmah Beni Bouker. Vous auriez dû me signaler que cette femme du premier décédé était malade depuis trois semaines :

1° désinfecter la maison et les objets ;

2° rendre compte s'il n'y a pas d'autres malades dans cette maison ;

3° faire accompagner par un cavalier le docteur qui recherche les maisons et les décédés.

Votre service est mal fait ; l'épidémie augmentera. Vous en serez responsable.

Que cette mauvaise volonté provenait bien d'un ordre des chefs religieux, le texte de l'épître anonyme qui répondit à cette remontrance en est un signe suffisant. En formules précises, un principe national et sacré y est invoqué, et la solennelle protestation s'adresse non seulement à l'exigence récente de l'autorité française, mais à toutes les nouveautés qu'elle a tenté d'introduire.

A Monsieur le Commandant supérieur,

Sachez que le médecin ne doit voir ni morts ni malades mzabites ; vous avez fait là une chose mauvaise.

Et vous n'avez pas à prendre des Mzabites comme soldats. Vous n'avez pas à changer la loi de nos ancêtres. Vous ne pouvez obliger nos enfants à fréquenter votre école. Vous n'avez pas à dire : j'en veux cent, mille, vingt, ou dix. Jamais nos enfants n'étudieront obligatoirement.

Vous avez installé un bureau ; quiconque veut s'y plaindre le peut ; un hôpital : y va qui veut ; une maison de plaisir : y va qui veut aller au feu de l'Enfer. Rien de tout cela n'est obligatoire.

Vous dites, ô Français, que vos aïeux sont morts, que vous ne communiquez plus avec eux. Nous, Musulmans, nous disons que, alors même que leur chair et leurs os sont décomposés dans la terre, nos ancêtres vivent et veillent sur leurs enfants. Nos ancêtres sont comme un lion dans la forêt, qui veille sur lui-même, et sur sa région. Il mange quiconque veut le faire périr. Dieu voit, et il est juste. Nos ancêtres vous disent : le gouvernement qui prendra un seul Mzabite comme soldat périra. Ce Mzabite n'obéira qu'à la force, ou bien c'est un renégat. Celui qui vend sa religion et ses frères ne peut rapporter de profit.

« *Cette lettre n'émane ni de savants, ni de chefs, ni de riches, ni d'employés. Elle est l'œuvre des faibles, des malades, et des morts qui sont en poudre sous la terre. Vous les croyez morts : ils vivent auprès de Dieu.*

Nulle enquête n'est à faire au sujet de cette lettre. Celui qui l'a écrite ne craint ni enquête, ni prison, ni la mort. Il ne craint que Dieu qui l'a créé, et lui a commandé de l'écrire.

D'enquête, bien entendu, il n'était pas question. Simplement, le chef de poste qui reçut cette épître, la garda, affichée sous ses yeux, au mur de son bureau. Document singulier, et, de nos jours, peut-être unique, où une communauté antique énonce sa formule spirituelle, oppose à l'entreprise de l'étranger sa fidélité à ses traditions, à sa religion, au culte de ses pères, à tout ce qui fait sa personne immémoriale. *La loi de nos ancêtres... Vous ne communiquez pas avec vos morts : les nôtres vivent et veillent... Cette lettre émane de nos morts qui sont en poudre sous la terre...* Quelle assertion du moi collectif que le courant continu des individus qui passent n'a jamais cessé, à

travers les siècles, de composer ! Quel refus jeté à la civilisation d'Occident qui, détruisant partout les dieux, se prenant à toutes les formes originales développées par l'humanité au cours des âges, menace de défaire à son tour cette petite société jusque-là si fermée, finalement de l'émietter, de la changer en poussière, — cette poussière de peuples où se rassemblent, dans nos villes modernes d'Afrique, Arabes et Kabyles d'Algérie, passés à l'état de « bicots », — on peut ajouter, si l'on regarde ailleurs : fellahs d'Égypte, lascars de l'Inde, coolies chinois des grands ports...

Par ce texte se révélait directement ce que je n'avais appris jusque-là que par les livres, ou, confusément, par la suggestion des choses : l'idée mzabite, survivance, au fond du désert, de celle qui assembla tous les peuples du monde ancien. Un de ceux qui la gardent, qui l'incarnent, l'énonçait, — et avec quelle ferveur ! J'avais entendu la voix de la Mosquée.

LES TOLBA

Ces religieux, qui parlent d'un ton si haut, j'aurais voulu tout en savoir : leur histoire, leurs règles, leurs maximes, leur hiérarchie, leur rôle. En un temps où ils se cachaient moins qu'aujourd'hui, Masqueray (1) a réussi à les approcher, et même, à force de lente, de savante diplomatie, à en obtenir quelques textes d'annales et de lois, — mais la plupart de ces chroniques et *kanouns* demeurent secrets. Après lui, M. Motylinsky a pu recueillir des indigènes de précieux renseignements sur la vie de la mosquée et les devoirs des clercs. Plus récemment, M. Watin, dont les notes, écrites pour le bureau du territoire, me furent communiquées, a beaucoup ajouté à notre connaissance des Reclus. Voici l'essentiel de ce que l'on sait aujourd'hui.

Les tolba du Mzab sont de haute origine. Par la continuité de la tradition et de la doctrine, ils se rattachent aux primitives écoles kharadjites de Tiaret, du Djebel-Nafous, et même, dans le lointain Orient, de Bagdad et de Bassora. Quand, après l'incendie de la glorieuse Tiaret, la secte, fuyant dans le désert, atteignit les palmiers d'Ouargla, son roi prêtre, l'imam qui la conduisait, décida que là serait la retraite où le peuple de Dieu n'avait plus qu'à vivre ignoré en priant. Il déclara fini à jamais

(1) Masqueray, *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie*, p. 201.

« l'état de gloire »; en signe de renoncement, il abdiqua, laissant aux clercs d'entretenir la religion dans les âmes. Dès lors les docteurs gouvernèrent, rassemblés en *halga* autour de leur *cheikh* ou supérieur.

Halga, cela veut dire cercle, — d'abord, cercle de disciples recevant l'enseignement d'un maître, et combattant autour de lui pour la foi sur les champs de bataille; — plus tard, cercle de reclus (*iazzaben*), délibérant dans l'ombre de la mosquée pour le bien des âmes et de la cité. Et cela veut dire carcan, — carcan des strictes obligations auxquelles chacun de ces hauts clercs s'est assujetti.

Un de leurs saints a défini leur règle : « Du jour où les gens de la halga ont dit à un taleb : viens avec nous, et aide-nous dans les affaires de ce monde et dans celles du monde futur, il doit penser qu'il a passé son cou dans un véritable carcan de fer. Certes, ses devoirs sont nombreux. Il ne s'écartera pas de sa famille, de ses enfants, de sa fraction. Il ne s'occupera pas des gens du siècle; il ne se mêlera pas à eux. On ne le trouvera que dans sa maison, dans son jardin, ou à la mosquée. Il fermera à demi les yeux pour ne pas voir ce qu'il est défendu de voir, il se bouchera les oreilles pour ne pas entendre les paroles des gens du monde présent. Certes, les Azzàba sont en petit nombre dans la foule. Ayant vendu leurs âmes à Allah, ils marchent hardiment dans la voie d'Allah. Le Très-Haut a dit : celui qui veut labourer la vie future, je l'aiderai dans son labour (1). »

Un autre texte définit les obligations et disciplines des religieux. « Être modéré, poli, aimer la science, ne pas fréquenter les marchés, laver son corps avec de l'eau et des feuilles de *seder*, se purifier du contact de la foule, s'affranchir de la colère et de l'orgueil, savoir le Koran par cœur, occuper sans murmure le poste désigné, posséder l'art et la science des convenances, défendre le droit des faibles et des pauvres, faire régner la justice » : voilà les principaux commandements. De ces Reclus, qui « lient et délient sur la terre », Masqueray a connu l'un des plus élevés en dignité, celui qui, dans leur langage mystique, était par excellence le Sauveur. Une galette de pain, une outre à demi pleine, suspendue à un pilier, un paillasson, quelques livres de sainteté, c'était tout son avoir. Il était jeune,

(1) Cité par Masqueray : *ibid.*, p. 217.

d'une douceur extrême, d'une sérénité parfaite. De telles figures nous attestent le même idéal qui a mené les ascètes de toutes les races et de toutes les doctrines. — brahmanes, yogis, moines bouddhistes, stoïciens, gnostiques, franciscains. Pureté, spiritualisation de tout l'être qui a dit *non* aux appétits du corps, et, détaché de la matière, s'est fixé dans la prière et la méditation.

Jusqu'à notre temps, la halga, dans la mosquée de chaque ville mzabite, n'était que l'instrument de son cheikh. Représentant immédiat de Dieu, flambeau vivant de la foi, celui-ci régnait sur la cité comme le Pape sur la Rome papale, ou plutôt comme, au moyen-âge, un abbé sur les domaines et la population de l'abbaye. Il incarnait la vérité. De lui rayonnait le savoir universel. A lui seul, il était l'université, enseignant toutes les sciences humaines et divines : la théologie, la grammaire, nécessaire à l'intelligence de la Loi; la philosophie, qui prouve l'unité de Dieu; les règles de la prière, du jeûne, des pèlerinages; la jurisprudence, qui règle les rapports des Croyants entre eux et avec le monde entier; la mathématique pour l'équité des partages; la science des étoiles qui ouvre l'avenir. Au temps de gloire, entouré de ses dévoués, il combattait par l'épée pour la foi, comme, à Bouvines, l'évêque de Beauvais maniait la masse d'armes. Souvent, sur une éminence, il disputait avec les hérétiques, appelant sur soi, comme les prophètes d'Israël, le feu du ciel s'il avait tort. Quand il fallut quitter Ouargla, ce furent ces cheikhs avec leurs halgas, qui fondèrent, au plus secret du désert, les cinq villes de l'Oued Mzab. Ceux-là sont les pères, les plus sacrés de ces ancêtres, « qui demeurent vivants sous la terre où leurs os sont décomposés ». Aux Mzabites d'aujourd'hui, ils parlent par l'intermédiaire des tolba; périodiquement leur esprit se communique aux tribus assemblées dans les champs de pierres où ils gisent, entourés de leurs disciples et de tous ceux qui sortirent d'eux jusqu'à nos jours.

Comme l'Imam avait abdiqué quand la secte passa de la gloire à la résistance, de même, le cheikh disparut quand, près de mille ans plus tard, devant notre force inévitable, la « famille de Dieu » se retrancha dans le secret.

Tout, dans cette théocratie du Mzab, est démocratique. Autrefois, les clercs, recrutés dans toutes les fractions de la Cité, nommaient le cheikh. Aujourd'hui que les hauts clercs

gouvernent, les frères mineurs les désignent, — eux-mêmes élus par les élus du peuple, la *djamaa* laïque, à qui la mosquée présente ses candidats.

Ceux-ci sont choisis pour leur piété; les frères majeurs, « pour leur piété, leur science, leur gravité et leur degré de contrition ». Ce dernier mot indique le ton, celui qui règne dans toute la haute ville et que traduisent les yeux baissés, le mutisme, la mine éteinte et morne de ces moines.

Trois classes de frères. La plus basse, celle des *Imsourda*, comprend les étudiants qui prennent part aux récitations de la mosquée, et les serviteurs, ceux qui balayent, charrient les pierres des tombes, portent les denrées des repas rituels, — pain, dattes, quartiers de mouton, outres pleines, — au peuple assemblé dans les cimetières.

Les cimetières, comme il faut répéter ce mot, quand on parle de cette société!

Au-dessus des Imsourda, sont les Irouan, qui logent à part dans la mosquée. Ceux-là sont déjà des savants, des jurisconsultes. Ils savent par cœur l'Açida, traité de théologie, et l'Alfçad Ibn Malek, poème mnémotechnique de grammaire en mille et un vers, certains recueils de rimes sur la phonétique, ou art de prononcer rituellement les mots du Koran, certains traités, non moins poétiques, sur les successions. Aux clercs de cette catégorie, les Beni-Mzab s'adressent pour rédiger leurs testaments suivant les rites.

Tout en haut de la hiérarchie cléricale sont « nos seigneurs les Azzâba », — les Reclus. Au nombre de douze, ils composent la halga, et, comme leur gouvernement, par delà les murs de la mosquée, s'étend à toute la ville, on s'arrange, aux élections, pour que chaque fraction (*achira*) de la cité soit représentée dans leur cercle. Leurs services sont divers. L'un, en haut du long minaret, appelle à la prière; un autre y préside; il y en a deux qui gèrent les biens de la mosquée; trois qui professent. Trois d'entre eux sont chargés de laver les morts (1). Réunie, la halga s'occupe du gouvernement spirituel de la cité. Bien entendu, l'autorité française n'admet pas que les décisions du conseil laïque demeurent soumises aux clercs, mais, par-dessous, en secret, les douze continuent de « diriger les affaires du siècle ».

(1) Ces détails sont empruntés, avec l'autorisation de l'auteur, à l'étude inédite de M. Watin, ancien officier interprète au Mzab : *Les Tolba du Mzab.*

Quatre Azzâba ont pour fonction propre de maintenir les traditions et doctrines. A l'intérieur du collège, ils forment un conseil suprême. Ils sont ceux « qui lient et délient ». Ils peuvent excommunier, retrancher de la communauté l'infidèle ou le pécheur. Ils sont « les pôles », qui ne changent pas de place. Par eux, les tribus demeurent fixées à l'immuable vérité, tandis que le monde tourne et change alentour, et que les jours s'ajoutent aux jours, comme les grains de sable aux grains de sable, et que les années, les siècles s'accumulent. Ils sont les gardiens de la foi contre les nouveautés, proprement les inquisiteurs. Ici encore il faut penser à l'Espagne, quand, par-dessus tout l'ordre séculier, régnaient les rites et les moines. Ceux-ci, qui tremblent devant Allah, « s'enorgueillissent devant les grands de leur pauvreté ».

Tel est le mystérieux clergé qui se terre dans l'ombre de la mosquée forteresse, et ne paraît au soleil que dans les cimetières. Jusqu'à nos jours, il a maintenu l'âme des Beni-Mzab imperturbablement tournée vers les tombes et vers le passé.

LA MUETTE BENI-SGEN

C'est à Beni-Sgen qu'il faut aller pour voir le règne absolu des tolba, et le principe abadhite appliqué dans sa rigueur par une ville entière. De rigueur, de pureté, tout parle, à l'approche de la cité sainte. Ici, nul faubourg de Juifs, d'Arabes agrégés, ou de Nayliates, faisant hernie hors d'une poterne. Pas même ce va-et-vient de piétons et de bêtes qui annonce quelque centre de vie, un marché. Par en bas, jusqu'aux galets de cailloux, seulement le plan jaune, que ponctuent les touffes grises du désert. Par en haut, seulement la jaune roche, que ferme au sud la cuve mzabite, — non point schisteuse, hérissée, mais tombant du plateau supérieur par nappes, par coulées, dont la couche massive et comme figée dans sa descente, surplombe de sa tranche une pente de pierrailles. Cette carapace qui luit et se bombe là-haut, on dirait l'écorce lisse et nue de la planète, en cette région du Sahara.

Beni-Sgen y pend, solitaire, serrée dans sa muraille. De cette mince courtine, l'œil suit chaque zigzag, chaque repli, de bastion en bastion, jusqu'au long trapèze du minaret.

Solitude, silence toujours, par ici... Sous le rempart, on ne

découvre que deux bâtisses, blanches de lait de chaux : la maison française d'école, et celle où chaque nouveau couple de mariés vient passer les trois premiers jours de vie commune, — l'une et l'autre exclues de la ville, reléguées à la face extérieure du mur, attestant le puritanisme intransigeant de Beni-Sgen.

Au brusque tournant de la muraille, à l'orée d'un ravin semé de tombes, un guichet s'ouvre. Quand nous venions là avec des hôtes officiels, nous y trouvions la *djamaa* qui nous attendait : une dizaine de personnages d'assez grande allure, magnifiés par leurs draperies à la romaine, — un groupe un peu surprenant à l'entrée d'une si pauvre ruelle. Ces gens, de mine fort civilisée, savaient vous accueillir : sourires, mains au cœur, aux lèvres — l'éloquente mimique de la haute courtoisie orientale. Le caïd était là. Flegmatique et beau, avec sa barbe d'or, il semblait poser, dans son grand burnous, du même azur paisible que ses yeux. Au milieu d'eux, je retrouvais mon ami, le secrétaire du conseil, qu'on pourrait prendre pour un vif méridional, mais sans accent, et soudain capable de prudence, de réticence. Son français, quand il se laissait aller, coulait, volubile. Le contraste m'étonnait toujours : traditions millénaires, obéissance religieuse aux règles d'une communauté fondée sur l'idée de la retraite et du salut, et cette familiarité avec nos mœurs, cet air d'être presque de chez nous.

De ce côté de la poterne, on avait bien le sentiment de la clôture. Par-dessus les maisons de la petite place, les serrant de tout près, le mur d'enceinte reparaît, plusieurs fois replié, sur le fond d'or de la falaise, et grimpant, grimpant vers la tour du mouedden, à la pointe de l'acropole, — et puis masqué là-haut, par le blême et confus gâteau de maçonnerie. Régulièrement, de petits fortins scandent son ascension, faits de la même terre jaune qu'illuminent, avec la roche jaune environnante, les rayons du soir. Et tous répètent la forme du minaret, le trapèze, thème principal de l'architecture saharienne, qui régnait aux pylônes de l'ancienne Égypte. On le retrouve à Louqsor, aux masures de boue grise des fellahs d'aujourd'hui, comme au Maroc, aux châteaux des caïds de l'Atlas.

Nous allions dans la paix des rues strictes, et, je ne sais pourquoi, toujours vides : on eût dit les habitants disparus. L'impression de secret, qui vous pénètre à l'abord de Beni-Sgen, s'approfondissait. Nul effluve arabe, rien qui trainât, pas une

épluchure sur le sol : le caillou parfaitement net et comme gratté. Tout était blanc, d'un silence de cloître. Sur le petit galet d'un escalier, de degré en degré, nous montions en lent cortège. Je marchais à côté de l'affable, intelligent secrétaire. Il m'avait « entrepris », tâchant à me persuader de la supériorité morale et religieuse de sa ville, sur la vulgaire, trafiquante Ghardaïa.

— Chez nous, disait-il, ce n'est pas seulement à la mosquée qu'il y a des *fqihs*, des savants. Tout le monde est taleb, tous les hommes ont fait de longues études : chacun sait par cœur le Koran et discute les commentaires. C'est la ville de la loi. On veut l'ordre, la tranquillité. On observe les convenances. Les cris, les chants, sont défendus ; il n'est pas bien vu de rire.

Une communauté où la tradition règne ne tolère qu'elle-même. Aussi point d'étrangers : ni Youdis, ni Malékites mercenaires. Rien que des Beni-Mzab, sérieux, instruits, pliés aux commandements de la religion.

En somme un couvent. Un couvent d'hommes? Nulle femme n'apparaissait, pas même les espèces de fantômes qui, dans les couloirs de Ghardaïa, se guident d'une seule prunelle, entr'ouvrant d'une invisible main leur linceul.

— Tu te trompes, répondait le khodja. Autant de femmes que d'hommes, mais très tenues, ne sortant presque jamais de chez elles. La surveillante ici est très sévère, bien plus que celle de Ghardaïa.

Une nommée Mama Bent Abballah, une négresse, paraît-il, et qui ne veille pas seulement à la pureté des vivantes, mais encore à celle des mortes, dont elle est professionnellement la laveuse. Cette sérieuse personne, plus sérieuse par le deuil de son teint, se tient beaucoup dans les cimetières ; elle y reste après les enterrements, qu'elle suit toujours, ou quand les tribus se sont assemblées parmi les tombes. C'est là surtout qu'elle instruit ses sœurs, ignorantes du Livre, qu'elle les exhorte à la prudence, à l'ordre, au respect du mari, des ancêtres, à l'observance des règles, des sacro-saintes coutumes.

Serait-ce de ces Abadhites que la vieille Espagne a pris ses camareras mayors? Elles semblent frivoles à côté de cette duègne.

A la queue leu-leu, toujours, en cérémonieuse procession, nous montions vers la tour de prière et de guet, longeant parfois la mince enveloppe du rempart, nous arrêtant parfois à quelque meurtrière, où je cherchais la vue de l'au-delà ; mais le

regard tombait toujours sur la nappe de pierre jaune, la brillante croûte où s'incruste le pied de la courtine.

Comme il y en a de ces meurtrières! Elles servaient jadis à la défense contre les pillards venus du plateau, — des Chaamba surtout, me dit le beau caïd. Et comme je m'étonne de les trouver si souvent obstruées par une bourre d'espèce inattendue, — ce sont des paquets entiers de cheveux, — il ajoute qu'aujourd'hui leur usage est tout autre. Chacun sait qu'il est malsain de poser le pied sur des cheveux tombés à terre : des maux de tête, d'oreilles, s'ensuivent presque toujours; et il serait encore plus imprudent de les détruire. Alors, dans une ville policée, c'est là, dans ces trous de la muraille, que l'on va prudemment déposer la dépouille des toisons qui s'éclaircissent. Au temps des nids, les oiseaux du ciel en profitent. Sans sourire, d'un signe de tête, l'intelligent secrétaire me confirma cette explication.

A chaque visite, il fallait se soumettre à la cérémonie du thé que la *djamaa* ne manque jamais d'offrir à ses hôtes. Cela se passe chez le caïd, dans une longue chambre que des verrières, par en haut, emplissent d'un jour pourpré d'église. Pour décor, sur la chaux rugueuse, la bariolure algérienne. On s'asseoit sur des chaises de paille, autour d'une table chargée de bouteilles d'eau très froide, — luxe appréciable au désert. On y voit aussi des carafes, blanches de lait de chèvre. Il y a des théières de Birmingham, et des tasses comme on en gagne dans les foires. Voilà le goût indigène, déconcerté par l'afflux de nos camelotes.

La conversation est simple, généralement réduite aux compliments. Plus souvent des silences, qu'essayent d'animer les sourires de l'étiquette, et que scande le long bruit sifflant des lèvres aspirant les froids ou brûlants breuvages.

* * *

La seconde fois, n'étant pas des hôtes officiels, je réussis à esquiver cette ennuyeuse séance, et j'arrivai à temps au marché. Là m'apparut enfin le peuple de Beni-Sgen, — moins les femmes, toujours absentes.

Était-ce un marché ? Sauf le lieu, un long terrain enveloppé de grossières arcades, rien qui rappelât un souk à l'heure des négoces. Surprenant contraste avec ce que j'avais vu, le vendredi, sur la place, au bas de Ghardaïa. Où étaient

la poussière, les odeurs, toute la bruissante confusion d'humains et de bêtes ? Ni chameaux, ni chèvres, ni brebis, ni gueux, ni nomades. Pas même un étalage : rien à vendre, semblait-il ; la place était vide. Mais des rangs d'hommes en bordaient les côtés, assis par terre, ou bien sous les portiques, le dos appuyé aux piliers. Des rangs doubles et triples : les jeunes gens aux pieds des hommes mûrs, les hommes mûrs aux pieds des vieillards, un peu comme ces lignes de chantres qu'on voit s'étager, suivant la hiérarchie des âges, à l'heure d'un grand office, dans le chœur d'une cathédrale. De ce peuple assemblé nulle voix ne se levait, mais il avait bien l'air d'être là pour un rite, une solennité. Un trait ajoutait à l'impression ecclésiastique : la mise soigneuse, l'attentive tenue de tout ce monde. C'est une règle, pour cette réunion quotidienne du marché, de convenablement s'habiller et se tenir. Pureté des laines, des mousselines bien drapées ; justes plis que nul geste intempestif ne dérange. Et le sérieux compassé des visages ! — les adolescents aussi blêmes que leurs aînés, comme anémiés, éteints par l'ombre des voûtes...

De ces rangs immobiles nulle voix ne s'élevait, mais, dans la grande aire libre, trois personnages en mouvement élançaient à intervalles brefs les longues, mordantes clameurs du gosier indigène quand il chante ou appelle. C'étaient les commissaires priseurs. Le plus proche, en *djellab'* lamée de soie jaune, déjà presque un vieux, très maigre, à barbiche poivre et sel, avait l'air d'un djinn assez maléfique. Il exhibait un petit pot de conserves, — des tomates, — se tournant à droite, à gauche, criant un chiffre. A vingt mètres, un autre suivait, replet, celui-là, et de l'ordinaire type mzabite, qui présentait entre ses bras ouverts un de ces raides et pesants tapis, au décor primitif de losanges, de zigzags, que tissent les femmes des Beni-Mzab. Passèrent ainsi des babouches, des poteries, des bracelets, toujours dans le religieux silence de l'auditoire. Les enchères devaient se faire d'un clignement d'œil, d'un imperceptible geste de la main.

Le thé de la *djamaa* fini, nos amis nous avaient rejoints avec quelques-uns de leurs graves hôtes. Le secrétaire était là, toujours souriant et disert. J'eus alors la réponse à la question qui m'intriguait.

— Non, me dit-il, ce marché ne compte pas pour l'appro-

visionnement de Beni-Sgen. On n'y vend que des choses de la ville. Toutes les marchandises qui viennent du dehors, la laine, la viande, le sel, le bois, les parfums, on va les chercher, le vendredi, à Ghardaïa. Ici, le marché, c'est plutôt une occasion de se voir, de se réunir.

De se réunir entre hommes graves, membres de la cité, de causer en musulmans bien élevés, tranquillement, à voix basse.

Nous étions quelques Français dans notre petit groupe, et deux d'entre nous, à l'annonce d'une fine *chechia*, s'étaient mis à enchérir. Les autres commentaient la scène, tout cela sans bruit, mais au diapason habituel à des Européens réunis en plein air. On nous entendait plus que les deux ou trois cents bourgeois de Beni-Sgen accroupis autour de la place. Devant ce public impassible et critique, nous étions les acteurs. Comment nous jugeait-on? Des yeux prochains semblaient sévères.

Nous aussi, nous regardions. Jamais musulmans assemblés ne m'avaient paru si musulmans. Certains vieillards me fascinaient, — jadis, j'imagine, de très ordinaires Moutchoux, derrière leurs comptoirs d'Oran ou de Constantine. Ils se tenaient assis sur la pierre, contre les piliers de l'arcade, les genoux hauts sous le haïk répandu. Tête baissée, le menton, la barbe appuyés contre la poitrine, les prunelles fixes ou demi closes, ils restaient là, ne montrant d'eux-mêmes, sous le bas turban, que ce dur profil replié. Je pensais à des vizirs excédés de pouvoir, qui rêvent, somnolent, et, réveillés, pourraient, d'un geste, faire couper des têtes. Quelques groupes se disposaient comme pour une officielle cérémonie de selamlik : un ou deux personnages pelotonnés sur leurs talons, — blanches silhouettes triangulaires, — tête à tête avec un ou deux compères, les burnous se touchant presque, les mains rarement visibles, révélées au seul chapelet, qui passe entre deux plis de laine. Sous des *chechias* enfoncées jusqu'aux sourcils, les mines paraissaient plus pâles, atones, par le contraste des prunelles et des barbes de jais. Dans tous ces groupes, je cherchais du regard la présence d'une tasse, d'une fumée de cigarette. Mais non ; la religion régnait. Ni café, ni tabac, dans la cité sainte.

Ils ne faisaient que d'être ensemble, aussi purs et mornes qu'à la mosquée, scrupuleux observateurs des convenances et de la règle. Le peuple masculin de Beni-Sgen, sans plèbe de métèques et d'anciens esclaves. Vraiment un *populus*, l'ana-

logue, dans le style et le mode sarrasins, d'une réunion de curiles ou de bourgeois sur le forum ou la piazza d'une petite cité d'Italie, aux temps antiques ou au moyen âge.

A l'heure où finissait le marché, je voyais, par dessus les terrasses, à l'autre bout du long rectangle, resplendir l'or d'un pan de falaise. Là-haut, derrière la crête, s'étendaient les solitudes...

Étrange contraste : alentour, de tous côtés, les infinis du Sahara, l'immensité vague, où l'on imaginerait l'homme, simple passant, réduit à son type le plus général, — et, ici, au centre, ce monde mzabite, cette société, de forme si particulière et rigoureusement cristallisée...

En un sens, pourtant, l'idée qui l'a suscitée s'accorde bien au désert. De la vie et de l'âme de ce peuple, rien n'a jamais changé, pas plus que du paysage pétré qui l'enferme. Parfois, pour mieux me délimiter ce monde, j'ai cherché ce que j'avais connu de plus contraire, — et ce qui s'évoquait alors, c'était l'Inde, sa nature fluide et proliférante, dans l'air moite et sous les pluies chaudes, sa faible, imaginative et pullulante humanité, ses métaphysiques de vertige, ses religions informes, multiformes, qui se mêlent, s'entrepénètrent, et vont toujours bourgeonnant et se ramifiant.

Ici, rien que de fixe et de nu, comme le feu de l'astre sur le sable et sur la pierre...

LE JARDIN DE BENI-SGEN

Mais, tout n'est pas stérile autour de Beni-Sgen. Dans un repli détourné du canyon, elle a son oasis, bien secrète : il faut en connaître et suivre jusqu'au bout le chemin pour l'apercevoir.

A ce Paradis, on accède par les tombes. Ce rocheux couloir est une vallée de Josaphat où dorment sous des pierres tous les morts de la religieuse cité.

Quand on a longé la face muette de la ville, on voit tourner à angle droit le rempart. Là commence le ravin funéraire. Nulle part, le contraste n'est si grand entre les terrains de ruine et la glorieuse roche qui descend du plateau. Au-dessus du pêle-mêle de tombes et de poteries brisées, elle se suspend en dômes lisses, en resplendissantes calottes d'or.

Le jour où je visitai pour la première fois les jardins, je me

rappelle, passé le cimetière, avoir couru, à la vue d'un peu de verdure. Ce n'était encore, à quelques centaines de mètres, que des buissons, deux ou trois éventails de palmiers, dont l'image se renversait par en bas, — illusoire peut-être. Mais non, ce reflet nous laissait approcher sans se rompre.

Deux sombres étangs dorment là, — première eau libre qui me soit apparue dans un paysage du Mzab. Elle était chargée de vie. A travers des forêts d'herbes, une gelée blonde y flottait parmi des nuées de têtards. Je regardais nager des peuples de petits crustacés qu'on ne voit pas en Europe.

Un peu plus loin, entre des talus couverts de càpriers, la sente monte vite : là s'amorce la piste d'El-Goléa, qui, par de longs circuits, s'en va gagner le plateau supérieur. Conduits, ce premier jour, par nos hôtes de Beni-Sgen, nous ne tardions pas à la quitter pour escalader une butte, à gauche, où le doigt de notre compagnon, le khodja, montrait un blanc muret. Ce petit mur n'a l'air de rien, mais c'est le haut d'un grand barrage qui monte de l'oued voisin et dont l'extrémité vient poser sur cette pente. Il faut grimper à ce faîte, avancer un peu, entre deux profondeurs croissantes, sur le mince chemin suspendu, pour connaître ce qu'est la part du vieux travail humain, dans ce pays du Mzab.

Ce qu'on voit d'abord, un peu vertigineusement, c'est, tout en bas, le lit de l'oued. Il n'est pas vide. Entre des laisses de galets, une sorte de mare y verdit, vestige demi-putride, — précieux toujours, — d'une crue d'antan qui n'a pas fini de s'évaporer ou filtrer dans la terre.

Mais les yeux s'en détournent vite, appelés de l'autre côté par une bien autre merveille. Fouillis de palmes, par là, mille dattiers surgissant d'un niveau sûrement inférieur à celui de l'eau voisine, affleurant presque au bord du large creux qu'ils emplissent. La molle et magnifique profusion ! Dans cette regorgeante corbeille, le regard plonge avec délices, arrêté, çà et là, au lustre vert, à la belle courbe d'une fronde. Toutes ont, d'ailleurs, ce ressort bien arqué, suspendu, cet aspect d'acier bleuté qui disent la parfaite vigueur du dattier bien abreuvé. Autour de cette foison végétale, d'un ton si froid, les vieux murs de boue séchée s'enrichissent, vers six heures du soir, de la plus grave lueur d'or.

Un quart d'heure plus tard, et l'effluve pourpré qui suit la

mort du soleil commence à envahir l'espace, une riche effusion, épanchée de l'horizon invisible, par-dessus les falaises de calcaire qui masquent à tout le Mzab le coucher du soleil. A présent, tout le ciel en est coloré, et, sur les franges lisses des palmes, vient luire vaguement du rose.

Et quand, au retour, nous retrouvons les deux étangs, ce ton divin les emplit encore, plus intense en son reflet, parmi des images, noires maintenant, d'aloès et de dattiers retournés. Des martinets tournoient en criant, ivres de la splendeur du crépuscule.

Presque chaque jour, je revenais à ces jardins, plus souvent, le soir, à la même heure merveilleuse ; quelquefois le matin, avant la chaleur. Le lieu n'est jamais désert : des gazouillis, des roucoulements, des murmures ne cessent d'y revenir, parmi les bruits d'eaux courantes, avec des ombres d'ailes glissant sur les grands bouquets vernissés. On y voit le luisant merle, le splendide « chasseur d'Afrique », le favorable oiseau noir et blanc que les Arabes appellent Bou-Bechir, « le père aux bonnes nouvelles ». On n'y voit pas les colombes, mais leur tendre rumeur rythmée fait comme une basse continuelle à tous les ramages.

Les humains, non plus, n'apparaissaient pas, mais j'entendais leurs voix qui chantaient sous les plafonds de verdure : des jardiniers, grimpés au cœur des beaux panaches, parmi ces grappes de grains, pâles comme du riz, qui sont les fleurs, et plus tard se changent en mielleux régimes. Leur clameur, timbrée, modulée comme celle du mouedden, s'espaçait sous les feuillages, appelant la bénédiction de Dieu sur le mystère ; les mêmes notes que j'avais déjà écoutées dans les vergers de Laghouat et de Figuig, si longues, si religieuses, extatiquement tenues, où revient s'exhaler le nom d'Allah...

En avril, aux jardins enchantés du désert, la voix de l'homme est partout dans les palmiers comme celle de l'amoureuse tourterelle. Est-ce dans un tel jardin que fut rêvé le voluptueux cantique de la Bible?

— *Surge, amica mea... Flores apparuerunt, vox turturis audita est...*

* * *

Quelquefois, le soir, je me sentais un peu excédé du silence, du rigorisme et des immobilités mzabites. Au bordj, les frémissantes étoiles, par-dessus les noirs écrans des clôtures, ne me proposaient rien de rassurant, accroissaient au contraire l'impression de solitude.

J'allais jusqu'à la poterne, et, de là, plutôt que ces muets éclats de l'univers, je regardais par en bas les deux lumières humaines d'où commence à monter, vers neuf heures, un petit bruit de musique, le plus frêle grattement de cordes par-dessus des pulsations cadencées de tambourins. Alentour, sous la poussière sidérale, il n'y avait que l'obscurité. Pas un feu dans Ghardaïa, dont se révélait à peine la silhouette vaporeuse. Dans l'évanouissement de toutes choses, ces deux points lumineux, ce faible battement nerveux, disant l'âme arabe vivante et palpitante en un point de la vaste nuit, prenaient une valeur extraordinaire. Alors je n'y tenais plus, et, par la longue rampe de pierre, je descendais vers le lieu de plaisir « où va qui veut aller au feu de l'enfer ».

Tout en bas, on se trouvait à l'entrée de Ghardaïa, tout près du faubourg qui fait hernie hors de la muraille. De la ville on ne voyait qu'une masse obscure. Un pauvre café s'ouvrait là, plein d'une foule pâle, épanchant dans la nuit, avec les violents rayons de l'acétylène, l'étrange, convulsive musique qui, soudain, nous emporte au cœur d'une humanité différente. Dans cette clarté, une pâle ruelle apparaissait vaguement; à côté commencent les sables, où s'espaçaient des ombres de dattiers.

Je croyais reconnaître cette faible, inexplicable odeur qui monte, la nuit, de la terre d'Afrique. Elle me rendait ce soir lointain de Port-Saïd, où tournant le dos à l'illumination de l'abominable ville, et arrivant au silence du désert, je l'ai respirée pour la première fois.

Il n'y avait pas besoin, pour se sentir en société, d'entrer au lieu de perdition. Sans risquer son âme, on pouvait goûter l'ivresse des musiques. De vertueux Mzabites en profitaient. Adossés à un petit talus, ou bien par terre, sur le sable, les flâneurs s'espaçaient, formes blanches plus ou moins éclairées ou fondues dans la nuit. Parmi eux, je retrouvais quelques

personnages de connaissance, entre autres, l'important caïd de Melika, que sa richesse, ses hautes fonctions n'empêchent pas de venir là, démocratiquement, s'asseoir comme tout le monde. Près de lui, le jeudi soir, on avait chance de rencontrer son confrère, le caïd d'El-Meuf, accouru sur sa mule, au long de l'oued, de sa petite ville à deux lieues en aval, pour le marché du lendemain : un quinquagénaire de petite taille, aux yeux sagaces, à la bouche fine, dans sa barbe grise bien taillée. L'un et l'autre se tenaient assis sur un muret, modestement, sans bouger, sans s'abandonner, comme il convient à des bourgeois de leur dignité. Les salutations, les mots d'accueil étaient brefs. L'ardente musique saharienne ne laisse point parler. C'est une griserie que jettent les instruments et les voix : frémissement sonore de cordes, battement sourd à contre-temps, rapide, spasmodique mélopée dont le thème revient toujours et ne se laisse jamais saisir. Ils étaient un rang de musiciens et de chanteurs sur le banc de chaux, à l'entrée du café : de maigres hommes du sud, en lourds manteaux, le visage séché, la tête, sous la noble couronne de cordes, enveloppée de voiles plus épais que ceux des Mzabites.

Avec une ferveur incroyable, des palpitations de la glotte, d'étranges, d'insistantes cadences, deux d'entre eux chantaient par couplets alternés la geste d'un miraculeux marabout de Ouargla.

Je me rappelle un tirailleur indigène que leur passion, à certains moments, semblait envahir. Cet homme, ordonnance d'un officier, était, un jour, venu me parler au bordj. Il allait finir son temps de service, et, vantant ses talents de cuisinier, il tâchait à me persuader de l'emmener à Paris. Il disait : « Paname ». Tout son français s'émaillait d'un étonnant argot, appris, j'imagine, des Joyeux, et destiné à le montrer proche de nous, vraiment digne du monde auquel il aspirait...

Mais qu'il en était loin, en ces minutes où la musique de sa race le prenait! A côté de moi, il ne parlait plus, dodelinait de la tête, à l'hypnotisante cadence toujours sur le temps faible des coups de tambourin. Parfois une phrase, après un nerveux battement, — un palpitant, insistant débat, — se fixait, comme tétanisée, en une longue tenue. Ce paroxysme tombait d'une saccade, et tout finissait en de lentes notes exhalées et répétées comme un soupir. Mon voisin alors semblait n'y plus tenir. Sa tête se penchait sur son épaule et sa bouche s'ouvrait, lais-

sant passer un *ah!* prolongé, profond, de délivrance et de volupté.

Ces chanteurs avaient des concurrents. Il suffisait de s'éloigner un peu, d'entrer dans le corridor blanc qui s'ouvre à côté pour entendre battre et glapir un autre concert. Point de voix cette fois; rien que la percussion des tympanons, et l'aigre timbre des rhaïtas.

Sous des voûtes basses, d'où pendent deux lampes, ils sont bien cent cinquante qui se serrent, masse épaisse, couleur de laine et de poussière, d'où sortent les arides visages. Le fond s'éclaire mal, mais, dans la pénombre, on devine le feu des yeux fixés sur la danseuse qui palpite, qui ondoie dans le centre de lumière, mouche splendide que fascine une flamme, et dont la robe se mordore, jette des reflets d'un vert aphrodisiaque.

Deux tambourineurs, assis sur leurs talons, face au public; mais ils m'apparaissent de profil... Ceux-là semblent insensibles. Leur teint est obscur; mais rien de nègre dans les traits si durs, si aigus, presque farouches. Des mines de méchants diables. L'un d'eux a tourné de côté, vers moi, un œil d'un blanc jaune où nage, se dilue le noir de la prunelle, et cet oblique regard m'inquiète un peu par sa fixité. Sur les cerceaux tendus de peau blanche, qu'ils tiennent à bout de bras, ils tapent à coups sourds et violents; sur leurs poings gauches, on voit danser les deux tambours.

Le sonneur de rhaïta est debout, en avant, dans l'intervalle que laissent les deux travées de bancs chargés de spectateurs. Il est jeune, de figure claire, fine et rêveuse. La tête haute, presque rejetée en arrière, les paupières fermées comme dans une passion, il souffle dans son roseau, et cette vibrante mélopée, c'est proprement un charme, — *carmen*, — une magie sonore, jetée à la Naïlia, et qui la retient là, prisonnière, envahie, habitée par une mystérieuse puissance. Un esprit remue son corps, ses membres, de profondes ondes rythmiques. Elles passent, coupées d'arrêts soudains, cependant que sa face renversée, ses yeux clos comme ceux du musicien semblent dormir, ne rien connaître de cette possession. Par moments, l'homme avance à petits pas légers dans l'espèce d'allée vide entre les deux masses du public, et, devant lui, elle recule, ployant, fléchissant en arrière, des reins et des genoux. Et tou-

jours, par accès successifs, qu'interrompent les silences cadencés de l'incantation, recommencent lentement de rouler ses bras, ses seins, ses hanches. Tour à tour, le *numen*, l'Eros africain, la soulève et la laisse retomber. De temps en temps, une suite de périodes atteint son terme; une crise se dénoue : la spasmodique sonnerie se détend, faiblit : ce n'est plus qu'un murmure, une succession de notes rapides, coulantes, — la dernière d'une douceur infinie, prolongée comme une extase. A ce moment, la Naïlia, pâmée, n'est plus traversée que d'un long tremblement qui passe dans ses bras. Seules, les petites mains dansent encore, voltigent plutôt, comme des ailes affolées au bout de ces bras ouverts, des épais bracelets qui scintillent.

Alentour, il n'y a que les rangs et les rangs pressés de mâles, les hommes brûlants et brûlés du désert, venus, derrière leurs chameaux, dans leurs lourds et terreux burnous pour le marché du vendredi. Gravité religieuse comme devant un rite, un mystère. Aucun ne parle, aucun ne bouge : elle danse dans l'effluve viril, dans la fauve exhalaison de ces nomades, « ceinte du flamboiement des yeux fixés sur elle »...

Au bout de la salle, un maigre *khaouadji* nous tournait le dos, affairé à son étrange et compliqué fourneau de faïence. On eût dit un nécroman célébrant une messe noire.

On était là, dans la vieille Afrique orgiaque, bien loin des pâles clercs qui hantent les silencieux couloirs de la haute ville, et ne laissent pas « le peuple de Dieu » se mêler aux abominations païennes.

HORS DU MZAB

2 mai. — A midi, je suis monté jusqu'au plateau supérieur. Je voulais revoir ce que, dans le grand ravin, parmi les jardins, les villas, au sein de l'humanité mzabite, je me suis efforcé souvent de me rappeler : là-haut, l'infini saharien, l'Océan figé, déployant par delà tout horizon ses vides.

Je grimpais au-dessus du bordj, face au sud, accompagné de ma seule ombre, une ombre ramassée près de mon talon, insolite en son raccourci méridien. La dure pierraille répercutait la douche de feu solaire, obligeant les yeux à se fermer presque, à ne voir du sol que juste assez pour poser le pied sans trébucher dans les cailloux.

Rien d'extraordinaire, d'ailleurs, dans cette grimpée, sinon, peut-être, le choix du moment, et qu'elle ne menait à rien. Simplement, on savait qu'on tournait le dos au lieu habité par la vie, que devant soi il n'y avait plus rien que d'inhumain et d'immuable.

Mais, comme je croyais atteindre enfin au bord du plateau, un dernier vestige de l'homme apparut sur une dernière pente : une petite tour de pierre sèche, un fortin français, bien inutile, abandonné aujourd'hui, d'où la vue doit atteindre encore le haut de Ghardaïa, enfiler vers la Daya et vers Bou-Noura les lointains de l'oued Mzab.

Cent mètres de plus, et la montée cessant, j'étais vraiment sorti du canyon, et je retrouvais l'étendue planétaire : à perte de vue, un monde mort et lumineux comme la Lune, un pays sans limites, sans ombres, sans autre détail que les plis, les saillies de la pierre et du terrain. Dans les lointains, cela s'évanouissait en des tons si légers, si aériens qu'ils ne semblaient plus appartenir à la matière. A cette distance, on ne distinguait plus de formes ; les *gour*, les vagues successives de pierre perdaient leurs bases, leurs lignes, ne se révélaient dans la profondeur ardente qu'à d'incertains reflets, à des miroitements, — lueurs d'améthyste et de rubis très clair. Au sud, où l'espace, par en bas, s'emplissait d'une espèce de flamme rose, les derniers plans étaient comme volatilisés. Tout finissait, par là, en de pures inanités, comme celles où le ciel et la mer se confondent, souvent, le matin, dans les régions d'excessive lumière.

Splendeur et pureté, éternité de ce morceau d'astre où la vie n'a pas mis sa moisissure.

Je fis encore quelques pas, et, quand je me retournai, les lèvres du grand ravin s'étaient refermées derrière moi. Je me trouvais seul au centre de l'immensité circulaire. Le Mzab, ses étranges cités pointues comme des fourmilières, ses oasis, son humanité, tout avait disparu comme un rêve. Hors de la fosse, il n'y avait plus sous le soleil de midi que le désert, le silence, et les tremblements de l'air brûlant...

André Chevrillon.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

RAINER-MARIA RILKE ET RODIN[1]

« Seigneur, donne à chacun sa mort, sa mort à lui, une mort qui vraiment sorte du fond de notre vie... Car nous ne sommes, nous autres mortels, que l'écorce et la feuille : la grande Mort que chacun porte en soi, voilà le fruit auquel ici-bas tout aspire. »

Cette prière émouvante, comment ne pas s'en souvenir en parlant du poète qui vient de nous quitter? J'étais loin de me douter, il y a quelques mois, en écrivant son nom dans une de ces chroniques, que déjà je parlais d'une ombre. Il ne lui restait plus que quelques jours à vivre. A-t-il eu du moins cette mort qu'il souhaitait, qu'il considérait de loin comme le sacrement de la vie? Comment la noire visiteuse s'est-elle présentée au solitaire de Muzot, dans la tour où le pieux rêveur s'était retiré pour l'attendre et avait donné rendez-vous à la mystérieuse amante? Comment se passèrent ses derniers jours dans ce deuil d'extrême fin d'automne, dans ces hautes vallées du

(1) R. M. Rilke, *Auguste Rodin*, 1 vol. in-8. Insel Verlag, Leipzig. — Poésies : *Buch der Bilder*, 1902, *Stunden-Buch*, 1903, *Neue Gedichte*, 1905-1907, *Requiem*, 1909, *Sonnette an Orpheus*, 1922, *Duinesse Elegien*, 1923. — *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, trad. de Maurice Betz, Paris, Émile-Paul, 1926. Cf. Robert Faesi, *R.-M. Rilke*, Amalthea Verlag, Zurich-Vienne : Geneviève Bianquis, *La poésie autrichienne de Hofmannsthal à Rilke*, Paris, 1926. — Rilke était né à Prague en 1875. Depuis l'âge de vingt-cinq ans, il ne vivait plus en Autriche. Il s'est tu pendant toute la guerre. Il ne lui est jamais échappé un mot contre la France, où il n'avait que des amis : voir dans les *Cahiers du mois* d'octobre 1926, l'*Hommage à Rilke*, et une page précieuse des *Incidences*, d'André Gide.

Valais où il terminait son exil et quel fut le témoin de ces moments suprêmes, qu'il avait voulu dérober, comme on cache aux regards les premières heures du bonheur?

Pourtant, nous devions le deviner : ce frisson de la mort, qui baigne l'œuvre de Rilke, est la marque des êtres qui ne sont pas ici pour longtemps. De tous les poètes modernes, le poète du *Livre d'heures* est celui qui a le plus vécu dans l'ombre de la mort. Son œuvre n'est qu'un art de mourir, comme on disait au moyen âge. Personne n'a égalé la douloureuse finesse de ces images de la mort, depuis la jeune amie du *Requiem*, « morte de l'antique mort des pâles accouchées, dont les entrailles blessées ne voulaient plus guérir, n'arrivaient plus à se refermer », jusqu'à ce jeune aïeul du temps de Wallenstein, presque un enfant, le cornette Rilke, tué à dix-huit ans, à sa première bataille, au lendemain de sa première nuit d'amour.

Oui, cette obsession de la mort est partout dans l'œuvre de Rilke. Il suffit d'ouvrir son roman, *les Cahiers de Malte Laurids Brigge* : dès la première ligne, on est saisi par ce froid de caveau et ce vent d'outre-tombe. Et, tout le long du livre, quel répertoire funèbre, quelle diversité d'agonies! Il n'y en a pas deux qui se ressemblent : chacune est quelque chose d'unique, une chose qui ne se répète jamais, qui arrive à chacun d'une manière inouïe, d'une manière que le poète ne se lasse pas d'observer avec la même curiosité que d'autres portent dans l'analyse des passions de l'amour. Que de morts dans ces *Cahiers de Malte!* le père, la mère et le grand père et la grand mère, et surtout le chambellan Brigge, qui pendant sept semaines remplit le château d'Unterklostern d'une voix que personne ne connaissait, une voix de taureau qui n'était pas la sienne, mais celle de la mort puissante qui gonflait, possédait sa carcasse tourmentée ; mort de la douce Christine Brahe et de la jeune Ingeborg, mort d'un chien, mort d'une jeune fille, dans un tramway, à Naples : « Elle était assise sur la banquette en face de moi, et mourut... », — morts anonymes à l'Hôtel Dieu, et je ne sais combien de morts célèbres, Christian IV, Charles VI, Charles le Téméraire, saint Jean de Dieu, Félix Arvers... Ce livre roule des morts comme le Styx autour de Dante, dans le tableau de Delacroix. Et chacune de ces morts est une mort particulière, une attitude, un geste distinct, une chose différente de toutes les autres. Jamais on n'a formé un pareil musée

de la mort, ni usé d'une pareille méthode pour guetter la grande épouvante et se familiariser avec elle, depuis les *Danses macabres* et les vignettes du vieil Holbein des *Simulacres de la mort*.

Il était, avec Stefan George, le premier lyrique de l'Allemagne, l'un des plus purs qu'il y ait eu dans la langue de Novalis, le dernier rossignol de la vieille Germanie, l'oiseau de la forêt qui s'étendait jadis au centre de l'Europe comme une nappe de nuit et de musique et dont furent amoureux les Michelet et les Barrès. Il m'est bien difficile de résumer en quelques pages, dans le court espace d'une chronique, les traits d'une sensibilité si raffinée et si complexe. La remarquable étude de Mlle Bianquis rend d'ailleurs ce travail à peu près inutile, et chacun peut lire, dans la version de M. Maurice Betz, ces admirables *Cahiers de Malte*, qui demeurent, sous leur forme légèrement transposée, le document le plus précieux et le plus intime des portraits. Seule désormais la publication de quelques nouveaux fragments, et surtout celle de la correspondance du poète, pourra jeter sur sa vie quelque lueur inédite. Je me borne à un épisode, qui est de nature à éclairer cette charmante et brève existence; peut-être ce récit fera-t-il rêver, et rendra-t-il à la fois plus chère et plus regrettable l'ombre de Rainer-Maria Rilke.

Il y a souvent dans la vie des poètes lyriques une rencontre, un événement fortuit en apparence, un instant providentiel d'où dépend la destinée : c'est l'instant de la Grâce, où le poète naît à la grande poésie. Dans la plupart des cas, cet instant date d'une femme. Nous célébrons au bout de six cents ans ce matin de printemps où Laure apparut à Pétrarque. Elvire meurt, et la poésie du XIXe siècle est changée. Rilke est un des rares poètes à peu près étrangers à cette commune fièvre et à cette vulgaire émotion de l'amour : sa poésie ne doit rien au trouble du désir. Aucune des pièces qu'il a écrites ne porte le nom d'une bien-aimée. La grande aventure de sa vie est tout intellectuelle : c'est l'histoire d'une amitié et d'une admiration, une histoire où les sens n'ont, pour une fois, aucune part, sa rencontre avec le génie et c'est cette histoire que je voudrais tenter de raconter ici.

Quand Rainer-Maria Rilke arriva à Paris, au début de 1903, il avait derrière lui, à l'âge de vingt-sept ans, un long cycle d'existence ; déjà il avait consumé la moitié de sa vie. Il por-

fait dans ses veines ce détachement mortel, ce sentiment de démission qui est propre aux fins de races : il était le « dernier », l'extrême fleur d'un sang las et d'une sève épuisée. On dirait que dans leur long passé de telles âmes, avant de naître, ont déjà connu la somme des expériences et qu'il ne leur reste plus que le domaine du songe. Il y avait en lui je ne sais quelle ardeur et quel dégoût de vivre, cette satiété qui a goûté d'avance à toutes les joies du monde et n'en peut plus souffrir l'importune réalité, ce sentiment d'exil qui gémit avec une détresse parfois si déchirante sous l'archet du tzigane. Il était né à Prague et sentait l'amertume de la patrie déchue. « C'est tchèque, c'est si triste! » écrit-il quelque part dans une nouvelle d'adolescence. Il voyagea de bonne heure, tantôt à Venise, à Florence, tantôt aux landes de la Sprée, à Worspswede, le petit Barbizon allemand, où une colonie de peintres formulait une poésie de ciels pâles et d'horizons mélancoliques, surtout au Danemark, pays de vieux arbres, de manoirs et de contes de fées : beaucoup de ses poésies nous transportent là-bas, sur quelque rêveuse terrasse d'un vieux parc au bord d'un étang, et c'est encore là qu'il imagine son Malte, cet autre Hamlet qui lui ressemble comme un frère, cet enfant rétractile, craintif, qui joue à la petite fille et dont la mère, dans sa terreur d'avaler des épingles, ne mangeait que des choses passées par un tamis.

Mais la grande impression de sa vie, c'était un séjour fait à Moscou pendant l'année 1902. C'était alors le grand moment de la « vague russe » ; Tolstoï vivait encore, et le jeune homme eut le bonheur d'approcher le patriarche. Mais c'est la Russie elle-même dont le charme le conquit. Peut-être y avait-il en lui quelque goutte de sang slave : à peine à Moscou depuis deux jours, il s'y croyait depuis toute la vie. Il reconnaissait la patrie. Les livres qu'il écrivit alors, les poèmes du *Livre d'images* et ceux du *Livre d'heures*, plus encore les charmantes *Histoires du Bon Dieu*, sont tous remplis de cette singulière religion sentimentale, de cette fraternité qui semblait respirer là-bas entre toutes les créatures. C'était le pays le moins formaliste, le plus vierge, le plus jeune de cœur, où le moindre paysan, dans le calme de son village, possédait un trésor de sagesse et de chansons, le pays où l'on parle au tzar comme on s'adresse à Dieu, en l'appelant « Petit Père », le pays qui « touche au

divin », comme on dit d'un royaume qu'il est voisin d'un autre. Je craindrais, en les résumant, de déflorer ces contes, ces *Maerchen*, quelquefois d'une grande beauté (*Comment la fraude pénétra en Russie, Comment le vieux Timoféi expira en chantant*), parfois aussi, il faut en convenir, d'une naïveté un peu mièvre et qui prête à sourire, *l'Histoire du dé à coudre qui devint le bon Dieu.*

J'avais en ce temps-là un ami qui m'écrivait toujours en terminant ses lettres : « Courage et créons Dieu ! » Cette formule m'étonnait. Je pensais que le Créateur avait pris les devants et qu'il fallait l'entendre de l'avènement de son Royaume. Il me semble qu'il y a parfois dans le mysticisme des premières œuvres de Rilke quelque chose d'un peu flottant, qui se dissimule assez mal sous un nuage de métaphores. Je renonce à traduire ces poèmes, qui se perdent dans une brume d'images étincelantes, où Dieu est tantôt « la page blanche où tout peut naître encore », tantôt la chose la plus pauvre, la plus intérieure, cachée au secret de l'âme « comme la mélodie injouée aux cordes de la lyre ». Ce qu'on discerne de plus saisissable à travers cette vapeur, c'est une disposition tendre, une ingénuité, un Dieu du cœur, sensible aux enfants et aux humbles, une sorte de christianisme réduit à quelques données de douceur, de paix, de renoncement, à peu près le contraire de la morale de Nietzsche, et qui se résume dans un hymne au Petit Pauvre d'Assise, « de toutes les créatures la plus candide et la plus tendre, un homme qui eut au cœur un éternel printemps, le frère brun du rossignol, tout amour, tout émerveillement et tout extase devant la vie ».

C'est alors que le jeune étranger arriva à Paris, et que le ciel le mit sur le chemin d'un grand homme. J'ignore par quelle suite de circonstances le poète du *Livre d'heures* fut mis en rapports avec Rodin. Ses biographes ne nous l'ont pas dit, et je n'ai rien trouvé non plus dans ses ouvrages. Rodin n'était, d'ailleurs, nullement inaccessible; sa porte était toujours ouverte, surtout aux étrangers, qui constituaient encore sa principale clientèle. Le jeune homme n'eut donc aucune peine à se faire présenter; peut-être qu'un ami commun l'avait adressé au sculpteur pour remplir auprès de lui les fonctions de secrétaire. Je me souviens que Rodin, lorsque je le connus quelques années plus tard, parlait parfois d'un certain *Rilk*, le

poète « allemand », qui lui avait dédié des vers; il en était flatté; mais ce nom ne me disait rien; j'ignorais les *Cahiers de Malte*, dont les premiers fragments ne parurent qu'en 1911 dans la *Nouvelle Revue française*.

Rilke ne demeura que peu de temps chez le maître; Rodin changeait souvent de secrétaires. Le vieux Prospero sut-il jamais quel Ariel, quel génie de l'air il avait eu à son service? Mais pour celui-ci, la rencontre n'en fut pas moins providentielle. Quand on lit les beaux contes des *Histoires du bon Dieu*, on est tout étonné d'y voir comme un pressentiment. C'est l'histoire de *Celui qui écoutait les pierres*, qui est l'histoire de Michel-Ange. C'est encore le joli conte, la *Légende des mains du bon Dieu*, charmante broderie « en marge » de la Genèse : comme le Créateur s'affaire à son chef-d'œuvre, voilà qu'un petit oiseau lui donne une distraction, l'homme s'échappe de ses mains (il était si impatient de vivre), et c'est pourquoi la création demeure inachevée; nous sommes toujours le septième jour. Quand Dieu revint à lui, l'homme était déjà habillé, et Dieu ne reconnaît plus son ouvrage : il ne l'a vu que déguisé. N'étaient les poètes, les artistes, les pauvres, les enfants, qui montrent la nature dans sa simplicité, le Seigneur ne saurait rien de la race d'Adam : c'est pour cela que l'art existe, afin de montrer au ciel la beauté toute nue. On retrouve ce thème dans une page du *Rodin*.

A la date dont je parle, Rodin, âgé de soixante ans, avait à peu près achevé toute son œuvre, à laquelle il ne devait plus guère ajouter que quelques bustes. Des grands rêves qui l'avaient hanté, il ne restait devant lui que sa tour du Travail, monument gigantesque dont il parlait toujours, et qu'il savait bien qu'il ne l'entreprendrait jamais. On en voyait chez lui un petit modèle en plâtre, spirale où se mêlaient l'escalier de Chambord et la colonne Trajane. En fait, le grand sculpteur n'était qu'à demi la dupe de ce colossal enfantillage. Il se reposait sur sa gloire, sur une multitude de groupes et de figures qu'il avait mis au monde en vingt ans de prodigieux travail, et ne s'occupait plus que des notes qu'il prenait pour son livre des *Cathédrales*, de ses collections qu'il ne cessait d'accroître et de ces milliers de dessins où il captait au jour le jour, pour des fresques futures, les délices de la vie prête à lui échapper.

Rilke a écrit sur Rodin deux études, qui font ensemble une

centaine de pages : un essai publié en 1903, et une conférence qui date de 1907. Rien de moins anecdotique, de plus éloigné du commérage et de ce commun proverbe qu'il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre. Rilke avait l'âme trop belle pour s'abaisser à triompher des faiblesses du génie. Son Rodin est déjà celui de la légende, une sorte de demi-dieu, « avec sa barbe de fleuve et sa face de prophète », composé de l'esprit du ciel et du génie de la terre. Ce pouvoir visionnaire, que Rodin partage avec un Titien, cette puissance « d'élever l'éphémère à l'impérissable » et de « dégager d'une figure contemporaine une part d'éternel », ce don de la grandeur qui simplifie les choses, « comme on tient un objet à contre-jour devant le ciel, afin d'en mieux saisir la forme », le poète l'applique à son modèle. Il le traite comme Rodin lui-même avait traité Victor Hugo, de sorte que « les figures des songes qui l'assaillent semblent les voix intérieures et les formes de sa solitude, et que l'ensemble du monument prend l'apparence d'un être naturel, d'un rocher fantastique au milieu de la mer, où la fable croit discerner une silhouette engourdie... »

Tout cet essai éclate de beautés. C'est plein de pages merveilleuses sur l'enfance du génie, les rêveries de l'adolescent au Louvre, dans ces galeries des antiques, « peuplées de blancheurs qui font songer à l'azur du Midi et à l'écume de la mer », sur la Victoire de Samothrace, « immortel élan de la jeunesse qui vole aux bras de l'amour et qui conserve dans ses voiles le souffle du vent grec et l'ivresse de l'espace », sur la sculpture du moyen âge et la faune des cathédrales, ces corbeaux de pierre qui tournoient là-haut avec des cris « assourdis par les cloches », et ces oiseaux des balustrades, « tels qu'un vol d'oiseaux migrateurs, qui se seraient abattus là pour se reposer un siècle ou deux, jusqu'au moment de secouer leurs ailes et de poursuivre leur voyage ».

Personne n'écrira mieux sur certaines œuvres de Rodin, sur l'*Homme au nez cassé*, cette carte tragique de la douleur humaine, ravinée de rides et de sillons, qui racontent une histoire de malheur et de résignation; sur le *Saint Jean-Baptiste*, ce terrible bipède, planté en terre « comme une fourche à manche de bois »; les pages sur la beauté moderne, sur la sensibilité répandue dans tout le corps, sur le perfectionnement

de la machine humaine comme machine à sentir, comme outil de passion, de drame et de plaisir, sur cette hyperesthésie de la forme et de l'épiderme, et sur le pathétique du « morceau » chez Rodin; les pages sur l'emploi du modelé et de l'atmosphère, sur la sculpture du jour et de l'ombre, sur l'art de l'enveloppe et du clair-obscur, forment un portrait artistique qu'on ne pourra guère surpasser. A peine peut-on lui reprocher d'être un peu trop monté de ton. L'auteur s'excite un peu à propos de la *Porte de l'Enfer* et d'autres œuvres « littéraires ». Ce qu'il y a de mieux senti, c'est la lenteur de l'apprentissage et de la formation chez Rodin : l'artiste ne commence guère d'exister avant quarante ans. Ce long travail secret, cet apprentissage du génie, devait être pour Rilke une grande leçon.

L'essai de 1907 est beaucoup plus personnel. Ce n'est plus le Rodin d'un jeune enthousiaste et d'une coterie symboliste; c'est une figure à la fois plus pensive et plus naturelle, acquise par une longue et familière connaissance. Le jeune homme connaît maintenant les limites de son héros; il sait bien que Rodin a toujours échoué à faire un monument, et que du songe de sa vie ses œuvres les plus belles ne sont que les ruines. Le vieil enchanteur n'a réussi ni son *Faust*, ni son *Enfer*, ni sa *Légende des siècles*. Et cependant, qu'importe ! Il n'en est pas moins l'enchanteur, un des magiciens de la forme, celui qui a tiré peut-être de ce vieil instrument humain le plus d'angoisses, de râles, de grâce ou de volupté.

A ce moment, aux heures penchantes de sa vie, le majestueux vieillard offrait un spectacle magnifique. Personne ne donnait comme lui l'impression de la sérénité. Ce qu'il avait eu d'âpreté, de violence un peu âcre, s'était adouci avec le temps, mûri et aoûté. Sa personne puissante respirait un tel charme d'apaisement et de douceur, que quand il était là, et qu'il parlait presque tout bas, pour ne pas troubler le silence, « on eût dit qu'il venait de passer une femme ».

Le portrait que trace Rilke, le récit qu'il nous fait d'une journée de Rodin, seraient à citer tout entiers. Je retrouve, à les lire, ce que nous éprouvions sans le savoir auprès du maître, cette mansuétude, « cette bonté d'un long jour d'été ». Je retrouve ses propos, ses paroles si simples, jamais exagérées, empreintes d'une adoration émue devant la vie : « La vie, cette merveille ! » comme il disait avec ravissement. Longtemps il

avait souffert d'être privé de la campagne. La première chose qu'il fit, dès qu'il se vit assez riche, fut d'acheter la villa de Meudon, auprès du viaduc, sur un promontoire d'où il découvrait la boucle de la Seine, depuis le Point-du-Jour jusqu'aux collines boisées de Saint-Cloud et de Saint-Germain. Tous les matins, levé de bonne heure, il commençait sa journée par une promenade aux bois des alentours, tantôt à l'étang de Villebon, tantôt jusqu'aux jardins de Versailles ou de Marly. Il allait faire sa cour à la nature. Tout l'intéressait, la plante, l'animal, un champignon, jusqu'à l'insecte, jusqu'à l'infiniment petit; chaque fleurette lui faisait des signes d'intelligence. Partout il reconnaissait les lois universelles. De ces courses matinales, il revenait rafraîchi, « comme s'il avait de bonnes nouvelles », et il s'approchait d'une ébauche, qu'il développait délicatement de ses linges mouillés, « comme s'il lui rapportait des champs une surprise ».

Cette vie si peu mondaine, si retirée, sans luxe, cette vie d'ouvrier, passée « comme une journée de travail », est le grand enseignement que Rilke recueillit du maître. Voilà comment vivaient ces grands hommes, dont s'occupait tout ce qui pense, un Puvis, un Degas, un Renoir, un Monet, un Gauguin! C'est à ce prix que ces solitaires avaient renouvelé leur art. Une chose s'imposait dès lors aux réflexions du poète, l'importance de la forme, la souveraineté du style. L'expression, en art, est le seul absolu. A force de voir Rodin au travail, d'assister à la lente gésine de ses œuvres, de le voir accumuler études sur études, ébauches sur ébauches, combiner et choisir entre cent expressions diverses, avant d'arriver à la forme unique, définitive; à force de l'entendre répéter ses démonstrations sur la nature et les chefs-d'œuvre, le jeune homme entrevit ce qu'est le monde de l'art. « Il n'y a pas de génie, il n'y a pas d'inspiration, il n'y a que le travail », c'était une des maximes de cet homme de génie. Et son mot, en guise de bonjour:

— Avez-vous bien travaillé?

Comme si le reste allait de soi, et le bonheur par-dessus le marché. Bonheur exigeant, du reste, et qui veut, comme toute grande idée, lutte opiniâtre et durs sacrifices; Rodin parlait de son art comme d'une religion. « Une fois, disait-il, en lisant l'*Imitation*, surtout le troisième livre, j'ai fait cette expérience :

je remplaçais partout le mot : Jésus par le mot : sculpture, et tout le texte demeurait vrai et gardait tout son poids. »

On sourit, et pourtant cette règle d'ascétisme, ce détachement de soi, cette humilité, cette soumission à l'objet ne sont pas moins des règles du beau que des conditions de la sainteté. Cézanne refusant d'assister à l'enterrement de sa mère, pour ne pas perdre deux heures de travail, ce trait féroce comme ceux qu'on trouve dans certaines vies de saints, fut pour Rilke un un trait de feu. On mesure là le degré d'isolement, de scandale, cette possession et ce tourment du beau, qui domine ces vies d'artistes. Mais en Rodin Rilke admirait une créature plus harmonieuse et plus puissante, qui se donnait la patience d' « avoir le temps » comme la nature, et de produire comme elle.

De cette forte école, le poète sortit transformé. Le double recueil de ses *Poésies nouvelles*, donné coup sur coup en 1905 et en 1907, marque un changement décisif. C'est un autre homme qui parle. Peut-être n'y retrouve-t-on pas l'abandon, la fluide effusion lyrique qui font du *Livre d'heures* un grand poème religieux; mais il y avait aussi dans ces pièces une monotonie fatigante, une redondance sentimentale qui touche à la fadeur et à la logomachie. Cette fois, le poète a appris que des vers de jeunesse signifient peu de chose. Il s'exerce à l'art de faire difficilement de beaux vers. Le sujet est rarement le *moi*, la pure émotion, le murmure des vents dans la lyre; presque toujours il y a un titre, un objet défini, un tableau. On reconnaît à chaque page l'influence de Rodin. On reconnaît jusqu'à son musée, aux pièces de sa collection, aux œuvres qu'il préférait, et que le poète s'efforce de traduire à son tour, luttant de précision avec le modelé; il apprend à circonscrire la forme dans un sonnet. Voici le *Torse d'Apollon archaïque* et voici l'*Artémis crétoise* : « Vent des collines, brise de la course des jeunes bêtes sauvages, n'est-ce pas ton souffle qui a dessiné la déesse? Tu colles sa tunique à ses seins de jeune vierge, semblables à l'avant-goût d'un fruit acide et ambigu. » Voici, dans l'admirable *Léda*, un groupe de Rodin ou Filarete; l'expression, chose rare chez ce poète si peu sensuel, prend ici la puissance d'un bas-relief païen. « L'oiseau approche, il se glisse sous la caresse d'une main de plus en plus languissante, et le dieu s'abandonne sur le corps bien-aimé.

Alors il éprouve l'orgueil de son plumage, et triomphe, cygne vainqueur, sur le sein de Léda. »

Tout le second volume des *Neue Gedichte* est dédié à Rodin : son inspiration y règne d'un bout à l'autre. Le grand artiste a ouvert à Rilke le monde de la nature et de la beauté antique ; c'est encore lui qui lui a fait comprendre le moyen âge. Il préparait alors son livre des *Cathédrales*. Sait-on que tout un poème sur Notre-Dame de Chartres, un poème dont nous n'avons pas l'équivalent en français, existe en allemand dans les vers de Rainer-Maria Rilke ? Elle y est tout entière, avec toute sa gloire, sa masse immense suspendue au-dessus des maisons basses de la petite ville et toutes les figures de ses portails, Adam et Ève, l'*Annonciation* et le *Magnificat*, et l'Ange du méridien à l'immuable sourire, extrait d'innombrables sourires, et le vol de ses flèches et la gloire de ses roses.

Et dans les *Cahiers de Malte*, c'est Paris, le Paris des pauvres, des rues noires, des maisons lépreuses, des quartiers populaires ; Paris, ses hôpitaux et ses bibliothèques, ses misères, ses jardins et ses souvenirs, et les ombres des grandes amoureuses, Héloïse, Aïssé, Lespinasse, Desbordes-Valmore... Je ne puis pas suivre plus loin la transformation suprême du poète, et la dernière étape de sa pensée telle qu'il la donne, sous une forme un peu sibylline, et comme à l'état de diamant, dans les noirs *Sonnets à Orphée* et dans les nobles *Élégies*. Il faudrait reconnaître dans ces œuvres énigmatiques, d'une forme dense, mallarméenne, un retour des pensées mystiques de la jeunesse. Il est permis de croire qu'à cette nouvelle métamorphose une influence française ne fut pas étrangère : le traducteur de Paul Valéry doit sans doute quelque chose de son rare symbolisme et de ses abstractions dernières au poète de la *Jeune Parque* et du *Cimetière marin*. Les derniers vers qu'il écrivit sont de jolis vers français, publiés dans ses derniers jours sous le titre de *Vergers*, et qu'il nous lançait gracieusement comme une guirlande, un pont de fleurs, un adieu par-delà le tombeau.

Je suis retourné rue Toullier, une rue froide et sombre d'hôtels et de garnis, dans le haut du quartier latin, où Rilke demeura longtemps ; dans un de ces hôtels fut composé cet émouvant journal de *Malte Laurids Brigge*. J'essaie de me figurer la personne furtive, l'être aérien, immatériel, de sensibilité exquise, qu'évoque ce livre inimitable : une figure légère,

rasant les murs, discrète, posant à peine, inquiète, toujours prête à se confondre avec la brume, à s'évanouir comme une fumée. Ce devait être une créature ravissante. Et voici que je trouve qu'il s'est dépeint lui-même dans une figure de Rodin, une figure du groupe des *Bourgeois de Calais*, qui est une méditation, un thrène devant la mort, — la figure du jeune homme qui « passe dans la vie ».

C'est le Passant. Il va, mais se retourne une dernière fois ; il ne se retourne point vers la patrie, ni vers la foule compatissante, ni vers ses compagnons de supplice : il se retourne sur lui-même. Le bras droit qui se lève, à demi replié, se balance et *fait le geste de laisser s'envoler un oiseau*. C'est l'adieu, l'adieu à l'inconnu, au bonheur qui n'est pas encore, au malheur désormais impuissant, l'adieu à tous les hommes qui vivent sur cette terre, à tous ceux qu'on a rencontrés, à tous les lendemains et les surlendemains, et à cette Mort elle-même, que l'on croyait bien loin, douce et tranquille, tapie au bout d'un très long avenir...

Cette figure, toute seule, debout, au fond d'un vieux jardin sombre, *serait le monument de toutes les morts prématurées*.

Mais est-il mort ? l'est-il beaucoup plus que lorsqu'il vivait parmi nous ? Il était si peu sur la terre. Il habitait un climat de la poésie pure, une région de tendresse, d'intelligence et de détachement, où les haines n'ont point de place, où l'on ne connaît que ce qui est digne d'amour, la beauté, la pitié. « Peut-être que les morts, dit-il, sont ceux qui se sont retirés à l'écart, afin de méditer sur la vie. » Son œuvre n'est point achevée. *Tote sind beschäftigt*, les morts ont tant à faire ! a-t-il écrit un jour aux derniers vers de son *Requiem*. Comme Orphée, le dieu en lambeaux, dont les membres ne sont qu'une chanson éparse, et dont la bouche ne cessait de murmurer : Eurydice ! puisse cette ombre charmante verser aux cœurs aigris les paroles qui apaisent et les mots qui consolent !

LOUIS GILLET.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LA GÉOLOGIE ET LA PIERRE PHILOSOPHALE

Dans toutes les théories scientifiques où l'on prétend remonter des effets aux causes, il intervient une partie physique et une partie métaphysique. Physiquement, nous observons les faits de notre mieux et nous les groupons avec méthode. Nous arrivons ainsi à un ensemble coordonné qui acquiert progressivement une sorte de certitude, dans la mesure où nous pouvons nous fier à nos sens (et spécialement à notre vue) par l'intermédiaire desquels nous connaissons ou concevons uniquement le monde sensible. Cette certitude nous suffit dans la pratique où il ne s'agit que de satisfaire des sensations, et notre répertoire de faits s'accroît chaque jour en assurant le progrès matériel dont s'enorgueillit l'humanité. Théoriquement, nous voulons faire mieux et nous prétendons aussi comprendre. A cet effet, nous généralisons, nous simplifions, nous choisissons, nous complétons, nous interprétons et cela devient de la métaphysique. Plus nous poussons loin dans cette voie, plus nous abandonnons le terrain relativement solide des faits concrets pour aborder les abstractions et leurs liens logiques. En admettant que notre point de départ soit exact, nous atteignons ainsi un autre ordre de certitude, limité de même par le doute que nous pouvons garder sur la valeur absolue de la raison humaine, comme tout à l'heure sur le témoignage contrôlé de nos sens. Mais les vérités métaphysiques, — même les plus rigoureusement déduites suivant les règles de l'algèbre, — ne

sauraient être vraies que si elles ont une base juste. Tout dépend en définitive des affirmations hypothétiques par lesquelles nous rattachons la logique à l'observation pour en déduire des conséquences. C'est pourquoi, dès que l'on arrive à parler constitution de la matière ou de l'énergie, continuité ou discontinuité, infini, relativité, etc., on voit le tourbillon des opinions humaines reprendre et abandonner depuis des milliers d'années les mêmes spéculations contradictoires.

Cette réflexion générale ne paraîtra pas, je l'espère, trop déplacée en tête d'un article dont le titre seul aurait indigné maint lecteur il y a cinquante ans et où un très ancien fervent de la transmutation (1) va exposer à ce sujet quelques idées personnelles, parfois bien aventureuses. L'adoption d'une théorie scientifique est un acte de foi, nécessaire pour agir et progresser, mais qui, philosophiquement, demande des réserves. Comme l'écrivait Renan, toute affirmation doit être accompagnée d'un peut-être. Ces peut-être subsistent même quand on envisage l'édifice si élégant et si merveilleusement agencé de l'atomisme moderne. A plus forte raison quand on dépasse délibérément le champ du connu pour aborder, comme nous allons le faire, le probable ou le possible.

Chacun sait, au moins en principe, ce qu'on entend par transmutation et quel problème ont cherché à résoudre sous ce nom les alchimistes. L'idée première, l'idée métaphysique est que la matière, une dans son essence (qu'elle se confonde ou non avec l'énergie), varie seulement dans sa forme. Si on l'admet, en remontant à la substance commune, comme on revient à la bifurcation de deux chemins après s'être trompé, on doit pouvoir plus ou moins difficilement passer d'une substance à une autre par une transmutation artificielle. Mais les alchimistes ne tentaient pas plus que nous cette opération au hasard. Ils étaient convaincus que la matière se présente, par elle-même, en voie de transmutation spontanée (et nous pensons volontiers comme eux), qu'elle tend vers la perfection (nous dirions aujourd'hui vers la stabilité dans l'équilibre) et que, par un agent approprié, dit pierre philosophale (ou champ électrique intense), on doit pouvoir accélérer cette évolution. Peu importe de préciser ici le rôle qu'ils attribuaient, dans cette

(1) Voir notamment un travail de 1882 sur Albert le Grand, publié en 1889 dans la *Revue Scientifique*.

constitution intime de la matière et dans ses apparences variables, aux quatre éléments et aux deux principes philosophiques des métaux, le soufre et le mercure, ou à l'influence des sept planètes conjuguées avec les sept métaux. Je passe de suite aux idées modernes qui ont permis la résurrection des espoirs alchimistes après une éclipse d'environ un siècle. Pendant un siècle, on a admis comme un dogme la persistance des éléments chimiques immuables et insécables à travers toutes les opérations physiques et chimiques et, par conséquent, l'impossibilité de les transmuter. Aujourd'hui, tout le monde recommence à chercher la pierre philosophale.

De ces idées modernes je me bornerai, d'ailleurs, à rappeler très grossièrement ce qui est indispensable à notre sujet géologique, c'est-à-dire à la chimie du temps et aux transmutations spontanées. Sur les transmutations artificiellement provoquées, je n'ai ici qu'un mot à dire, c'est que tous les résultats annoncés par Ramsay, Nagoaka et même Rutherford, apparaissent encore très contestables. Dans les conditions extrêmement subtiles où l'on est amené à opérer, les chimistes modernes les plus savants sont exposés, comme les alchimistes anciens, à introduire inconsciemment les traces infinitésimales de corps nouveaux qu'ils découvrent ensuite. Il n'en est pas de même, comme nous le verrons bientôt, quand on se borne à laisser agir la nature ou à constater les résultats obtenus par la géologie, en disposant ainsi au besoin de quelques millions ou milliards de siècles.

Notre conception actuelle de l'univers depuis l'infiniment grand jusqu'à l'infiniment petit exclut délibérément l'apparence relative à nos regards humains : l'apparence qui nous est familière et que nous considérons volontiers comme la seule réelle. Son énoncé succinct pourra donc paraître compliqué et bizarre à ceux qui ne se sont pas familiarisés peu à peu avec de telles idées. Mais elle n'est en résumé que la généralisation de ce que nous observons avec une précision spéciale par notre astronomie, en changeant démesurément les proportions dans le sens de la grandeur ou de la petitesse pour ne conserver que l'agencement. C'est tantôt le monde tel qu'il apparaîtrait à un géant, pour lequel un soleil serait un grain de poussière, et tantôt l'atome tel que croirait le voir un microbe ultramicroscopique. Amplifions démesurément notre échelle de grandeurs

pour l'adapter à la vision du géant! Ce géant n'arrivera pas à distinguer les uns des autres les myriades de soleils qui brillent dans notre ciel. Il ne verra pas entre eux d'intervalles. Le tout lui semblera une matière compacte et c'est par le raisonnement seul qu'il décomposera cette matière en une multitude d'atomes. Inversement, un microbe vivant à la surface d'un atome, comme nous sur notre globe terrestre, aperceyrait dans son microcosme tout un firmament avec d'innombrables soleils enveloppés par les orbites de leurs planètes et le raisonnement seul l'amènerait à supposer que, pour un homme, ce firmament constellé peut donner l'illusion d'une matière compacte. Ensemble des univers, univers humain, système solaire, morceau de pierre, atome sont les degrés successifs d'une échelle qui n'a pas de raison logique pour connaître de limite dans un sens plus que dans l'autre.

Sans prétendre résumer correctement en vingt lignes la théorie atomique, précisons un peu ce qui concerne cette « matière » dont nous voulons étudier la transmutation et, par matière, entendons ici seulement ces corps simples que la chimie ordinaire sait depuis longtemps isoler, mais devant la substance immuable desquels elle s'arrête impuissante. Dans la matière à l'état de liberté représentée par un gaz, il circule sans cesse, avec des vitesses de plusieurs centaines de mètres par seconde, des myriades de molécules qui s'entrechoquent. D'après l'hypothèse d'Ampère et d'Avogadro, quel que soit le corps simple considéré à l'état gazeux, le nombre des molécules en mouvement reste le même à la même pression et à la même température, dans un volume déterminé Le poids d'un tel gaz est donc proportionnel au poids de chaque molécule, elle-même composée de un, deux, trois ou quatre atomes. Ainsi un récipient de onze litres, qui renferme un gramme d'hydrogène ou 16 grammes d'oxygène, contiendra des poids de chlore ou d'azote proportionnels aux poids de leurs molécules, donc proportionnels aux « poids atomiques » (poids ou masses des atomes) que nous allons voir intervenir dans toute notre théorie. Un centimètre cube de gaz peut contenir 20 millions de milliards de molécules semblables qui, chacune, sur un parcours d'un millimètre, reçoivent 10 000 chocs.

A son tour, cet atome d'un corps simple constitue un système solaire en miniature; et c'est ici que nous abordons le

domaine des transmutations. On nous représente l'atome comme englobant un noyau central, autour duquel tournent, ainsi que des planètes, avec des vitesses vertigineuses atteignant 20 000 kilomètres à la seconde, des multitudes d'« électrons », chargés d'une électricité négative de sens contraire à la sienne. Le noyau nous semble être une substance profonde presque impossible à atteindre dans nos essais de transmutation. Au contraire, le jeu des électrons est beaucoup plus superficiel. Ces électrons, de masse insignifiante, sont tous pareils, quel que soit l'élément chimique. Leur nombre peut varier dans une certaine mesure sans modifier l'individualité chimique du corps considéré, sans faire apparaître un nouveau corps simple.

En dehors de ces électrons fixés, il semble circuler constamment à travers l'espace des multitudes d'électrons vagabonds qui viennent modifier l'état physique. Ces électrons, lumineux ou électriques, sont des rudiments de matière, quelque chose d'intermédiaire entre la matière et l'énergie, une conception un peu vague et à la limite de la métaphysique. Mais ils agissent comme des corpuscules matériels. C'est pourquoi la lumière, formée de tels électrons, est déviée par l'attraction des astres. C'est pourquoi aussi un apport de matière lumineuse peut arriver du soleil sur les corps qui reçoivent son rayonnement. C'est pourquoi, enfin, on constate des transmutations que l'on explique par le départ ou l'apport de semblables particules dans des conditions appropriées. On n'a pas vu le plomb se changer en or comme l'espéraient les alchimistes ; mais on a vu le radium produire de l'hélium.

L'observation de telles transmutations spontanées, auxquelles nous sommes ainsi amenés, a bouleversé il y a vingt-cinq ans nos idées scientifiques. Mais les cas indiscutables de ce phénomène étrange sont encore rares. Et même, à vrai dire, on n'a réellement constaté avec une précision absolue que cette transformation du radium, ou, plus exactement, des corps dits radioactifs. Il y a déjà une part d'hypothèse quand on assimile ces corps radioactifs à des êtres vivants se succédant de père en fils avec une durée de vie limitée : ce qui conduit à envisager les généalogies de l'uranium, du thorium ou de l'actinium. Il y en aura plus encore quand, tout à l'heure, nous oserons généraliser. Voici, à titre d'exemple, la « famille » de l'uranium.

L'uranium (de poids atomique 238, 5) engendre, à travers

des intermédiaires, tels que l'uranium X et l'ionium, du radium et vit 10 milliards d'années. Au bout de ce temps, il doit avoir complètement disparu pour faire place au radium ou plutôt à ses descendants. A son tour, le radium (poids 226,5) vit 2900 ans, pendant lesquels ses atomes, explosant à notre insu dans l'intérieur de la matière, dégagent des particules d'hélium et laissent, comme résidu, de l'émanation de radium (ou radon). Ce radon (poids 220) vit 5,55 jours et donne une série de corps dénommés radiums A, B, C, D, E, F, dont les durées de vie sont courtes et très variables : 4 à 5 minutes pour le radium A; 38,5 minutes pour le radium B; 21 ans pour le radium D; 202 jours pour le radium F (polonium), etc. Finalement, on aboutit au plomb, ou plutôt, suivant le point de départ, à divers plombs un peu différents ou « isotopes » (poids atomique 207). Dans cette série de transmutations, le poids de l'atome semble donc être descendu par échelons de 238,5 à 207, avec une désintégration (ou dislocation) atomique qui dégage de la chaleur en proportions considérables (100 calories par gramme et par heure pour le radium); soit, au total, pour un gramme de radium, un million de fois la quantité de chaleur nécessaire pour former un gramme d'eau.

Comme explication de ces singuliers phénomènes, on admet, en se reportant à la théorie précédente, que les atomes dont se compose un grain de radium explosent successivement suivant une loi mathématique. Le nombre des atomes qui se détruit dans l'unité de temps est une fraction toujours la même du nombre total des atomes présents à l'époque considérée, une « constante radioactive ». Quand on a, dans le même milieu, une série de corps successifs s'engendrant ainsi l'un l'autre, l'équilibre bien établi suppose que les nombres des atomes détruits et créés dans le même temps se compensent. Les nombres d'atomes correspondants à chacun de ces corps successifs sont alors proportionnels aux vies moyennes des substances envisagées : vies que l'on calcule d'après la quantité de radium, d'émanation ou d'hélium produite en un temps donné, d'après la quantité de chaleur dégagée, etc.

Par le mécanisme d'une telle explosion, chaque atome de radium perd une particule légère d'hélium et donne un résidu désigné plus haut sous le nom d'émanation, dont le poids atomique est plus faible que celui du radium parce qu'il y a eu

départ d'hélium. Puis l'émanation s'allège par une explosion analogue, et ainsi de suite avec création de corps de moins en moins denses et, sans doute, à chaque fois, perte d'hélium. Un gramme de radium émet par seconde 34 milliards d'atomes d'émanation et 4 fois plus d'hélium, soit 158 millimètres cubes par an.

Dans les mêmes conditions, les autres corps radioactifs, thorium et polonium, donnent également de l'hélium. Mais il serait faux d'attribuer inversement tout l'hélium rencontré dans la nature aux substances radioactives qui l'accompagnent. Les chiffres montrent que cet hélium peut avoir une origine ancienne, ou provenir de corps qui ne nous semblent pas radioactifs parce que leur désintégration s'opère suivant un autre mécanisme avec une extrême lenteur.

La généralité de la désintégration superficielle qui se traduit par la radioactivité est, en effet, une opinion très soutenable et sur laquelle nous allons bientôt nous appuyer. Depuis l'année 1903 marquée par la révolution du radium, on s'est attaché à multiplier les mesures de radioactivité dans des conditions diverses : soit qu'on eût pour but de poursuivre cette précieuse substance dans ses gisements naturels; soit que l'on voulût seulement étudier les propriétés des terrains et des eaux. On a ainsi découvert quelques points du monde où le radium existe en quantités anormales et dont le principal se trouve dans le Congo belge; et surtout l'on a démontré que la radioactivité se rencontre constamment (en proportions très diverses) dans toutes les formations superficielles de l'écorce terrestre : roches ignées d'abord, puis argiles et autres terrains sédimentaires, eaux, air confiné des grottes, etc. L'observation est délicate; car les appareils et les laboratoires où l'on étudie le radium se chargent tous de radioactivité induite apportée par l'émanation. Néanmoins, le résultat ne semble pas discutable; mais lui non plus n'implique pas nécessairement la présence du radium ou du thorium, comme on l'admet d'ordinaire un peu vite d'après les vitesses de décroissance. Bien des remarques sont contradictoires. En outre, divers autres métaux, notamment le potassium, le rubidium, le plomb, ont une légère radioactivité et si, dans le cas du plomb, cela paraît tenir à des traces de polonium, on n'en est pas moins porté, par esprit de généralisation, à croire que la radioactivité est

une propriété atomique de tous les métaux, à la condition qu'ils soient placés dans des conditions nécessaires pour que les explosions internes se produisent.

Avant d'aller plus loin et de nous lancer davantage dans les généralisations hypothétiques, faisons encore quelques remarques sur ces « durées de vie », dont l'ordre de grandeur, sinon le chiffre exact, vient d'être indiqué pour quelques éléments matériels. Voici le radium qui vit 2 900 ans. C'est là une durée insignifiante pour un géologue et tout le radium devrait avoir depuis longtemps disparu à la surface, malgré des communications possibles avec les zones profondes, si celui qui se détruit n'était pas remplacé au fur et à mesure par du radium de nouvelle formation. La désintégration actuelle du radium nécessite donc celle d'un prédécesseur, qui est l'uranium. La conséquence est que, dans un minerai d'uranium et de radium, il doit s'être réalisé un état d'équilibre entre les quantités d'uranium et de radium. On a, en effet, vérifié la constance approximative de ce rapport.

La durée de vie de l'uranium, ancêtre du radium, est assez longue pour nous inspirer toute quiétude, même à l'échelle des grandeurs géologiques. Néanmoins, on peut répéter pour lui ce que nous disions pour le radium. La quantité d'uranium originelle devrait, elle aussi, tendre peu à peu vers zéro, si, ce qui paraît plus probable, l'uranium ne se reconstituait pas aux dépens d'un corps à atomes plus lourds, sans doute encore présent en profondeur, mais inconnu jusqu'ici à la superficie. On arrive à imaginer cet aïeul, comme, en paléontologie, la théorie de l'évolution force à supposer de nombreuses faunes inconnues avant notre faune primordiale.

En admettant les durées de vie précédentes, on est conduit à une autre observation. Dans cette descendance directe, les générations successives ont une vitalité extraordinairement inégale depuis dix milliards d'années jusqu'à quatre secondes; et, cela, sans aucune loi de décroissance régulière, puisqu'on part de l'uranium très vivace pour passer par des éphémères et aboutir au plomb qui paraît avoir la stabilité d'un patriarche. Il se passe là quelque chose d'analogue à ce que l'on observe dans l'histoire des êtres vivants, où, à certaines époques géologiques, les transformations sont fréquentes et rendent un type de fossiles caractéristique précisément parce qu'il n'a pas duré

longtemps, tandis que d'autres se perpétuent à travers toute la longueur des temps. Peut-être aussi, comme en biologie, la filiation ne se fait-elle pas toute sur une seule ligne directe, mais par rameaux constituant des familles divergentes. L'observation paraît prouver que, dans certaines désintégrations, il se produit, non pas un, mais deux éléments chimiques; en sorte qu'on n'a pas seulement des pères et des fils, mais aussi des frères et des cousins de plus en plus éloignés. Il est possible que les étapes stables correspondent précisément à nos éléments chimiques, immuables en apparence parce que leur durée de vie est infiniment supérieure à la longueur de nos observations.

Si, comme je le supposais tout à l'heure, la désintégration atomique est une propriété générale, ou tout au moins fréquente, dans les conditions superficielles des astres, on serait amené à penser que le caractère exceptionnel du radium tient à ce que, seul, il offre une durée de vie en rapport avec notre histoire humaine : assez courte pour que nous ayons le temps de le voir évoluer; assez longue pour que le phénomène ne nous échappe pas par sa rapidité même, comme cela aurait pu arriver pour ses dérivés successifs, si l'attention n'avait pas été d'abord spécialement appelée sur eux.

On ignore, d'ailleurs, totalement pourquoi l'intensité de la radioactivité et la durée de vie diffèrent aussi démesurément d'un corps simple à l'autre. Ces deux phénomènes ne paraissent avoir aucun rapport avec l'état chimique ou avec les conditions physiques. Le radium est chimiquement un métal tout à fait banal et aucune influence de température ou de pression n'a paru, dans les limites où nous opérons, susceptible de modifier sa désintégration. Il intervient là, dans la construction de l'édifice atomique, quelque chose de mystérieux.

Malgré cette restriction, nous en savons maintenant assez pour aborder la généralité du problème et, comme nous nous trouvons un peu dans la situation des philosophes anciens, obligés de combler par l'imagination les lacunes de l'observation précise, nous allons d'abord raisonner dans l'abstrait à la manière d'un Albert le Grand ou d'un Descartes, pour construire un système cohérent. Après quoi, nous pourrons, dans un article ultérieur, tirer des conclusions particulières et essayer de les vérifier.

Sous une forme ou sous une autre, la théorie cosmogonique la plus vraisemblable reste toujours celle qui explique notre système solaire par la condensation progressive d'une nébuleuse. En particulier, la loi arithmétique si remarquable qui lie les distances des planètes entre elles, s'explique très bien, si cette condensation s'est opérée proportionnellement au temps : le nombre qui mesure la distance de deux planètes mesurant aussi le temps qui a séparé leur formation à l'état de globes distincts. On comprend aussi comment cette condensation, propagée de la périphérie vers le centre, est plus avancée pour les planètes les plus voisines du soleil que pour les planètes lointaines. En fait, la densité des planètes s'accroît de la périphérie au centre (1,2 pour Neptune; 6,2 pour Mercure), la terre venant à sa place avec 5,52 et, seuls, Vénus et Saturne s'écartant légèrement de la théorie. Une vue d'ensemble de notre système solaire montre les planètes divisées en deux groupes : un groupe lointain de quatre grosses planètes légères allant de la densité de l'eau à celle du soleil à mesure qu'elles se rapprochent de celui-ci ; puis, séparé du premier par l'essaim des petites planètes disséminées, un second groupe de quatre planètes ayant, à l'image de la terre, un volume beaucoup plus restreint et une densité au moins quatre fois plus forte que les précédentes.

En pénétrant plus loin dans l'intimité de la matière, on retrouve, sous une autre forme, un phénomène probablement correspondant. Dans une nébuleuse, le poids des atomes va seulement de 1 à 4 (hydrogène, nébulium, hélium). Les étoiles les plus chaudes se réduisent au spectre de l'hydrogène. Dans le soleil, plus condensé, les protubérances de la zone extérieure ou chromosphère comprennent surtout de l'hydrogène et de l'hélium (1 à 4) ; puis des atomes, dont le plus lourd est celui de calcium (40). Au-dessous, l'enveloppe gazeuse du même astre contient principalement des atomes de fer et nickel (56 à 57), exceptionnellement des traces d'étain (118). Sur la terre, dont la densité atteint quatre fois celle du soleil, les atomes arrivent au poids 238 (uranium) ; mais ils ne sont pas distribués au hasard. Une loi, que j'ai énoncée autrefois, les montre classés de la périphérie au centre dans l'ordre des masses atomiques croissantes, de l'hydrogène à l'uranium (238). A la surface de la terre, les atomes légers dominent et nous n'y connaissons les atomes lourds qu'exceptionnellement, parce

qu'il a fallu un accident rare pour les amener des zones centrales où, probablement, ils abondent. Pour la même raison, les spectres de tous les astres lumineux ne nous fournissent jamais que des éléments légers déjà connus à la superficie terrestre, puisque l'analyse spectrale perd son pouvoir pour les parties internes déjà condensées. D'ailleurs, comme la terre se trouve être, avec Mercure, l'astre dont la densité connue est la plus forte, il y a peu de chances pour que, nulle part ailleurs, se soient réalisés ou concentrés des atomes beaucoup plus denses que notre uranium.

Tout cela peut évidemment s'interpréter dans l'esprit de la chimie ancienne en supposant des atomes préexistants à l'état de confusion dans un chaos et peu à peu groupés et classés par ordre de densité comme dans un appareil de préparation mécanique. Et il intervient en fait quelque chose de ce genre, puisque la masse de la terre et, sans doute, celle du soleil, s'accroissent par une pluie d'éléments étrangers qui, dans le cas terrestre où nous les connaissons bien, sont déjà formés de métaux ou de silicates métalliques analogues à ceux de notre écorce. Mais, avec la transmutation, tout apparaît, comme on va le voir, beaucoup plus simple, en supposant que les atomes se condensent ou s'allègent pour se mettre en équilibre avec l'état électrique de leur milieu, mis en évidence par cette condensation même et par les attractions et pressions qui en résultent.

Supposons une condensation progressive de ce que nous appelons la matière, opérée sous l'influence des attractions électriques ! A la limite de la métaphysique et de la physique, l'électron nous représente un état élémentaire de l'énergie commençant à produire sur nos sens les effets que nous attribuons à la matière. Les électrons se groupent. Des noyaux d'hydrogène apparaissent. Ces atomes s'agrègent et les poids atomiques montent, comme un thermomètre plongé dans un liquide chaud. Il se produit une nébuleuse, un soleil, des planètes, dont la densité augmente peu à peu, etc. Dans une planète comme la Terre, il se crée ainsi des atomes d'autant plus lourds qu'ils sont plus rapprochés du centre.

A une certaine étape dans l'évolution d'un astre et à une certaine position géométrique par rapport à son centre correspondraient alors un certain équilibre, mal exprimé, faute de mieux, par le mot de pression, et un certain état atomique, ou plutôt

une tendance plus ou moins réalisée (le temps ayant manqué) vers cet état atomique qui se traduit par l'existence de tel ou tel élément chimique. On aurait ainsi, partout où il y a tendance à la condensation atomique et force centripète d'attraction, comme cela paraît être le cas le plus fréquent dans l'état actuel de notre système solaire, transmutation par absorption interne d'énergie et par formation d'atomes lourds, avec paroxysme au centre de tous les astres, tandis que la transmutation inverse en atomes légers pourrait se produire à la surface pour des atomes trop lourds, devenus par là radioactifs.

Admettons pour un instant que cette condensation, partie de l'état nébuleux, se soit effectuée dans la terre sans déplacement accidentel d'atomes déjà formés; chaque atome occuperait sa place légitime sur le rayon, comme l'énonce notre loi précédente. La proportion même de chaque corps simple, assimilé maintenant à un état physique, résulterait géométriquement de la quantité de matière élémentaire contenue dans l'espace pour lequel cet état de condensation s'est réalisé. L'uranium et le radium seraient tout entiers au centre, l'hydrogène et l'hélium uniquement aux limites de l'atmosphère. On aurait l'image d'une société stable et organisée, dans laquelle aucune explosion révolutionnaire ne devrait se produire. Mais il suffit de voir ce qui se passe dans les tourbillons solaires ou de se représenter l'histoire mouvementée de la terre pour comprendre que l'ordre théorique a dû être constamment troublé dès le début par des déplacements d'atomes qui se sont trouvés dépaysés, emportés hors de leur milieu et qui, maintenant, tendent, en s'allégeant, en se montrant radioactifs, à se remettre en équilibre avec un milieu nouveau. C'est pourquoi nous rencontrons pêle-mêle, dans nos terrains de surface, 83 corps dont les poids atomiques varient de 1 à 238, au lieu de trois ou quatre qui devraient seuls les caractériser. La radioactivité constatée à la superficie chez des atomes très lourds, très étrangers à notre état de surface comme l'uranium et le thorium, me paraît un symptôme caractéristique de ce dépaysement.

L. De Launay.

SPECTACLES

La petite scène : *Méprise sur méprise ou Elle s'abaisse pour dominer*, 5 actes de Goldsmith, adaptés par Fr. de Heeckeren; — *Le Critique ou la Répétition de tragédie*, de Sheridan, adaptation en 2 actes de J. Delacre. — Théatre de la madeleine : *Pluie*, pièce en 3 actes et 4 tableaux tirée de *Rain* par J. Colton et C. Randolph, adaptée par Mme Blanchet et H. de Carbuccia. — Théatre des arts : *La Grande Catherine*, par Bernard Shaw, traduite par M. et Mme Hamon. — Théatre de l'avenue : *Masque et Visage*, « grotesque » en 3 actes de L. Chiarelli, traduit par M. V. André.

Ce sont toujours applaudissements et compliments que nous apportons à *la Petite Scène*. Voilà vraiment une troupe de premier ordre qui ne cesse jamais de se perfectionner en travaillant, nous révélant chaque année des œuvres oubliées ou négligées injustement; ou nous présentant un aspect nouveau d'œuvres connues; parfois de l'inédit et en tout cas un tel renouvellement de ce qui est connu que la saveur nous en semble n'avoir pas encore été goûtée. Et cela dans l'ordre musical aussi bien que comique et dramatique. Son orchestre est parfait; ses chanteurs sont excellents, ses danseurs pleins de souple grâce. Ses costumes, ses décors, d'un goût neuf, hardi, ont eu leur bonne part d'influence sur les transformations du goût au théâtre. Les efforts et les innovations de *la Petite Scène* doivent se placer auprès de ceux d'un Copeau, d'un Dullin, d'un Jouvet, d'une *Schola cantorum*. D'ailleurs, d'Indy ne vint-il pas y diriger l'admirable *Retour d'Ulysse* de Monteverde? N'a-t-il pas écrit la musique du *Rêve de Cyniras* que la *Petite Scène* nous promet pour le mois de mai? Cette saison, c'est le *Didon et Enée* de Purcell qu'elle a monté avec

cette originalité qui repose solidement sur des bases classiques; mais je n'ai pas le plaisir d'en parler, puisque Camille Bellaigue le fait ici même.

Cette révélation d'une très belle et noble œuvre de musique britannique fait partie de ce que *la Petite Scène* appelle sa saison anglaise, puisqu'elle nous révèle aussi deux comédies de Goldsmith et de Sheridan qui, je le crois, n'ont jamais été jouées en français. *La Petite Scène*, avec son goût habituel, a choisi ces deux comédies parce qu'elles ont des rapports très inattendus avec nos préférences d'aujourd'hui. Rien de plus actuel que *le Critique ou la Répétition de tragédie*, par son ironie directe, sa caricature amusante. Rien de plus divertissant et de plus moderne, malgré un archaïsme qui semble voulu, que *Méprise sur méprise* : le rôle de Tony, le mauvais garçon sympathique, paraît y avoir été écrit d'un bout à l'autre pour être joué par un Jules Berry adolescent et les jeunes filles sont étonnamment près de nous; bien que gardées à vue par les mœurs de jadis, elles sont aussi délurées que les nôtres et leur ruse leur tient lieu de liberté en aiguisant leur esprit. Goldsmith, l'auteur de *Méprise sur méprise*, est bien connu du public français par son roman *le Vicaire de Wakefield*. La traduction, faite par M. de Heeckeren, de *Méprise sur méprise* a beaucoup d'aisance et doit être fort bonne, puisque, à aucun moment, nous n'avons l'impression de la traduction et que notre plaisir à l'écouter est vif et direct. Le sujet de cette comédie peut paraître aussi invraisemblable que celui de nos plus facétieux vaudevilles; pourtant l'auteur ne l'inventa pas : cette aventure lui advint et il la conta ensuite à sa façon.

Mr Hardcastle est un honorable gentilhomme campagnard, et vit en sa belle demeure à quarante milles de Londres avec sa famille. Sa femme s'ennuie fort; elle ne rêve qu'élégances, réceptions, mondanités, modes; sa fille et sa nièce, miss Neville, n'en rêvent pas moins, mais de plus rêvent aussi au mariage et à l'amour. Pour la nièce, Mrs Hardcastle lui destine le fils qu'elle eut d'un premier mariage, l'insupportable et fringant Tony Lumpkin qui, malheureusement, ne peut souffrir miss Neville pas plus que celle-ci ne peut l'aimer. De sorte que, à force de se détester, ils finiront par s'entendre pour échapper à leur mariage et que Tony favorisera les intrigues de sa cousine avec un jeune homme qu'elle aime. Pour miss Hardcastle,

on lui cherche un mari ; un vieil ami de son père, sir Charles Marlow, lui écrit qu'il envoie à Hardcastle, pour l'entrevue, son fils accompagné d'un ami... lequel n'est autre que le soupirant de miss Neville. Grands préparatifs : scène burlesque avec les valets de ferme transformés en laquais et ne sachant ni servir ni porter leur livrée. Agitation de la vieille dame qui se pare, des jeunes filles qui complotent. Mais Tony, qui a été malmené par sa mère et grondé pour quelques folies, Tony veut jouer un bon tour à toute sa famille. Dans la taverne où il va chaque soir, boire, rire, jouer, s'enivrer, avec de joyeux personnages et une certaine Betty Duff qui danse gaillardement, arrivent, ayant perdu leur route et cherchant un gîte, le jeune Marlow et Hastings son ami. Tony leur indique le chemin du manoir familial et le leur décrit comme la plus parfaite auberge du lieu ; il leur conseille de ne pas prêter attention aux manies du vieil aubergiste qui s'occupe trop de ses clients, et leur parle de ses belles relations et de sa parenté ; à part ce léger ennui, l'auberge est bonne, les lits sont doux, la cave est bien garnie et les servantes sont jeunes...

Les jeunes gens arrivent avec empressement chez le vieil Hardcastle, y font mille sottises et bévues, s'y comportent comme des fous en n'étant que des ignorants et non des incivils. Hastings apprend le premier la vérité, instruit par miss Neville ; mais, comme il médite un enlèvement de la belle et d'une cassette de bijoux qui sont son héritage, mais que la tante détient injustement, il préfère ne rien dire et laisser son ami patauger dans les imbroglios. D'ailleurs miss Hardcastle, mise au courant par sa cousine, comprend bien vite quel parti elle peut tirer d'une situation de ce genre. Le jeune Marlow, qui fut si sot et mal à l'aise, le premier soir, quand il la crut miss Hardcastle (c'est-à-dire elle-même), et de passage en cette auberge avec miss Neville, ne la reconnaît pas lorsque la fine mouche, bien déguisée en servante, vient lui proposer ses services en agitant sous un bonnet délicieux ses boucles si blondes. C'est alors qu'elle s'abaisse pour mieux dominer ; car, de fil en aiguille, elle fait, pour de bon, la conquête de ce jeune homme qui, si bêta avec les « dames », est si gentil avec les personnes qui ne l'intimident point. Et Tony fera encore des siennes ; il dérobera les bijoux pour les rendre à sa cousine qui les confiera à son fiancé, qui les déposera entre

les mains de Marlow pour qu'il les cache dans la voiture de l'enlèvement. Mais Marlow les mettra en « lieu plus sûr », c'est-à-dire entre les mains de la tante elle-même, Mme Hardcastle, qu'il continue à croire l'aubergiste. Mme Hardcastle découvre toute l'amourette de miss Neville, grâce à une autre méprise de billet doux ; elle veut emmener sa nièce éperdue chez une autre tante très sévère, et part furieuse, en pleine nuit, précédée de Tony à cheval.

Le bon Tony, coupable de la méprise du billet doux, la répare en menant bride abattue sa mère et miss Neville en grand rond autour du château jusqu'à ce que chevaux et voyageuses n'en puissent plus et que la vieille dame, couverte de boue et tremblante de peur, se réjouisse de se retrouver au bercail, même avec sa sournoise et délicieuse petite nièce. Enfin, au château, tout s'explique, car le vieux M. Marlow, — dont M. Faure-Biguet porte si bien l'habit rouge, — est arrivé. Toutes les méprises cessent, les intrigues s'éclaircissent, miss Neville épouse Hastings, miss Hardcastle épouse Marlow; Tony triomphe en bienfaisant mauvais sujet, et le rideau se referme sur des personnages qui ont enfin compris qui ils étaient.

Ce qui est excellent dans cette comédie, et si moderne, c'est le ton ; c'est cette façon sans façon de camper les caractères ; c'est ce dessin à gros traits de couleur, dont le contour des personnages est tracé ; c'est le mordant, la drôlerie, l'entrain. Et ce fut joué à ravir par une troupe qui s'amusait autant que nous nous amusions. Tous les acteurs ont droit à des applaudissements mérités, mais puisqu'il serait trop long de les énumérer tous, disons seulement que Mme Berdin, M. Aubigny, firent un couple Hardcastle des plus humoristiques ; que Mlle Mathilde de Heeckeren, toute bleue et blanche, fut ravissamment retorse en jeune personne décidée à savoir le fin mot du fiancé qu'on lui destine et à approcher de cette vérité que l'homme le plus sincère cache toujours à la femme dont il veut être aimé ; que Mme Jean Rivain fut adorable de grâce, de sournoiserie et de mutinerie en miss Neville, dont elle porta avec tant de gentillesse le petit costume si drôle et si gai, la jupe à raies blanches et vertes, l'habit amarante, les gants bleu de ciel, le chapeau de deux couleurs et les souliers verts, qui semblaient, ô jeunesse, avoir dansé sur la pelouse, dans la rosée ; et, enfin, que M. André Alphand tint avec une maîtrise, une drôlerie et un

naturel étonnants le rôle du jeune Tony, enfant terrible, à la fois autoritaire, farceur, odieux et bon. Les décors de Xavier de Courville sont fort jolis ; en particulier, celui de la taverne, dont toute la beuverie est excellemment réglée. Les costumes, qui sont de Mme Jean Rivain, sont tous charmants et amusants avec, parfois, une pointe de caricature, qui est exquise. Oh ! les jolis habits d'homme, et que les jeux des lumieres sont doux sur ces petites perruques d'argent !

Nous les retrouvons, ces jolis habits, ces jolies perruques dans *le Critique ou la Répétition de tragédie* (mais, cette fois-ci, les costumes sont de Mme Choumansky). *Le Critique* est une satire fort mordante des vanités des auteurs, des gens du monde qui protègent les auteurs, et des pièces soi-disant nouvelles et simplement burlesques. On voit là, nous dit l'adaptateur, M. Jules Delacre, une vengeance de Sheridan, — qui fut à la fois un grand auteur dramatique et un grand directeur de théâtre, — contre tous les fâcheux qui l'importunèrent et contre les pièces ridicules qui, de tout temps, ont été soumises au jugement des directeurs de théâtre. Et nous nous divertissons encore des travers de M. Marott, grand protecteur d'auteurs ; de M. Caustick, l'ami pince-sans-rire ; de M. Morose, ce vaniteux plagiaire ; de M. Puff, journaliste et « grand faiseur ». M. Puff a commis une tragédie, qui se nomme *l'Armada ou les Amours espagnoles*. Il entraîne Marott et Caustick à une répétition.

Les trois amis se placent dans la salle, cependant que la tragédie, interrompue par les remarques et les discours ou les mots de l'auteur et de ses deux compagnons, se joue sur la scène Et, cette tragédie, ce sont les amours contrariées de Tilburina, fille du gouverneur de la prison où languit son amant, l'Espagnol don Rouflaquez. C'est d'un comique de haut goût et aussi imprévu dans le déroulement des péripéties, que la comédie intercalée dans *le Songe d'une nuit d'été*. Tilburina désolée d'amour fait sa petite Ophélie, et dans son angoisse énumère tour à tour, et sans nul à propos, pour notre plus grande joie (car c'est Mme Jean Rivain qui tient le rôle de Tilburina avec une drôlerie extrême et une voix délicieuse et le plus ravissant costume !) toutes les fleurs et tous les oiseaux. Ces folies, commentées par les trois spectateurs, ne se content point. Il faut les voir et les entendre. Quelle bonne satire de certaines pièces

dites d'avant-garde! Quelle jeunesse de ton! Quelle surprenante actualité de certains traits! quel comique de grande classe! que d'esprit et du plus cinglant! Cela pourrait être tout frais écrit de nos jours, satire de nos vanités littéraires, par un jeune auteur de grand talent.

L'interprétation est remarquable. M. Aubigny est un moliéresque Marott et la vicomtesse de Périer une épouse Marott dégoûtée à souhait : le baron de Heeckeren est un Caustick parfait; M. Hauteluce, un Morose dévoré d'envie et de rancœur; M. Hervé Alphand tient avec une verve et une force intarissables le rôle écrasant de M. Puff : tous les acteurs de la tragédie sont excellemment amusants. Le décor, plate-forme et escalier d'un fort, est d'une incommodité pittoresque, et, tout près, la mer indigo en sourit à plusieurs vagues. Une fois de plus, grande réussite. Une fois de plus, bravos ravis pour *la Petite Scène*.

Mme Jeanne Marnac triomphe dans *Pluie* : elle y déploie des dons de force, de sensibilité émouvante et brutale qui sont d'une grande, très grande artiste. Ce rôle de Sadie Tompson comptera dans sa carrière dramatique comme une de ses plus originales et puissantes créations, celle où elle a pu donner toute sa mesure et révéler d'intenses qualités. Quel rôle terrible pourtant que celui de Sadie, créature qui doit tour à tour révolter, attendrir, apitoyer; à la fois basse et vulgaire, misérable, traquée, douloureuse, image innocente à force d'ignorance du vice obscur, en face de la rigueur et de la cruauté du pasteur Davidson. On se demande avec étonnement comment une pièce de cette véhémence a pu être jouée devant un public protestant en Amérique, en Angleterre, avec un succès considérable; rien de plus violent n'ayant jamais été écrit contre l'inflexible hypocrisie de certains ministres du protestantisme. Cela prouve-t-il que les Anglo-saxons ont l'esprit plus large que les Latins et qu'ils savent mieux supporter la satire? *Tartufe*, qui n'était pas prêtre mais seulement jésuite et dévot, ne fut pas admis tout de suite par les auditeurs du temps de Molière; et, de nos jours, l'image d'un prêtre catholique jouant un rôle odieux analogue à celui de Davidson dans *Pluie*, ne serait jamais toléré par le public. Tout le monde a lu *Pluie*, la superbe nouvelle de Sommerset Maugham et on en connaît le sujet; une pièce en a été tirée, par John Colton et

Clémence Randolph; Mme Blanchet, l'éminente traductrice française des œuvres de Somerset Maugham, et M. de Carbuccia ont à leur tour adapté cette pièce à la scène française et cette pièce est saisissante.

Les admirateurs de la nouvelle ont beaucoup dit que les modifications apportées par les besoins scéniques ont abîmé le sujet. Je ne suis pas de leur avis. La nouvelle reste admirable; mais du moment que le sujet était porté au théâtre, il fallait, pour en dégager l'essentiel, faire ce que les adaptateurs ont fait, c'est-à-dire, donner, par des personnages et des épisodes supplémentaires, au caractère de Sadie les occasions de se révéler et de s'affirmer. Les scènes du début, avec les marins, les danses, le bruit, les cris, la joie de boire et de s'enivrer, les paroles grossières, le spectacle de Sadie diabolique en sa robe rouge retroussée sur un peu de peau nue au-dessus des bas noirs troués de fausses dentelles, tout cela scandalise le pasteur Davidson et sa femme. Et déjà, sans doute, dans l'âme « freudienne » de ce missionnaire, la tentation refoulée, à ce spectacle, s'empare des sens du noir pasteur en même temps que le désir mi-sadique mi-évangélique de sauver cette pécheresse, ou de la faire souffrir, en tout cas, en la forçant à expier ses péchés de gré ou de force.

Pour cette œuvre, Davidson a quinze jours; le temps de la quarantaine qui oblige les Davidson, le docteur Macphail, sa femme et cette Sadie à vivre sous le même toit, qu'inonde une pluie sans fin, dans le sordide exotisme de Pago-Pago, escale vers Apia. Le pasteur ne s'intéresse plus qu'à Sadie; il l'interroge, il veut tout savoir d'elle; elle ne veut pas répondre, ou bien l'injurie; qu'on la laisse avec son phonographe, ses amis les marins, son whisky... Mais, peu à peu, s'appesantit sur elle la main terrible; Davidson soupçonne que Sadie est sortie récemment du quartier infâme d'Honolulu; il va trouver le gouverneur de l'île de Pago-Pago et obtient que Sadie soit renvoyée à San Francisco d'où elle vient. Alors Sadie épouvantée avoue et capitule. Elle sort d'un pénitencier de San Francisco, elle y sera réemprisonnée pour trois ans et pour une faute dont elle n'est pas coupable. Mais en vain elle supplie, s'humilie et pleure; Davidson veut la sauver à sa manière et elle retournera au pénitencier pour régénérer son âme par une peine librement acceptée. Elle ira... elle finit par céder à ce sort terrible,

et, convertie par son bourreau, vit désormais dans les larmes, les terreurs; sa pauvre tête est perdue; elle divague, soumise aux rigueurs du pasteur, ne se reconnaissant plus, anéantie, terrorisée, demi-morte. Et la pluie tombe, tombe, tombe, ruisselle, intarissable, comme toutes les larmes destinées à pleurer, à expier les péchés de toutes les Sadies. La chaleur, les moustiques, l'humide monotonie torrentielle de l'eau sans fin, exaspèrent les nerfs, détrempent les énergies. La veille du départ de Sadie pour San Francisco, Davidson, cédant à une démoniaque perversité, se rue dans la chambre de la martyre, nouveau Paphnuce de cette nouvelle Thaïs, et, à l'aube, désespéré de sa propre infamie, se suicide.

Mais Sadie n'est pas Thaïs... Ne sachant pas encore la fin sinistre de son persécuteur, elle se lève, met son gramophone en marche et au son des danses apparaît au seuil de sa chambre, impudique et vêtue de rouge, comme à son arrivée; elle a quitté son air de catéchumène, sa robe longue, ses pleurs, ses peurs... ayant connu, une fois de plus, le peu que valent certains hommes... Oh! les injures de la fille désabusée du martyre! sa voix rauque, ses gestes affreux, sa sincérité nue! Tout cela s'éteint quand elle apprend le suicide de Davidson; elle se tait, épouvantée, et s'en va sur la pointe des pieds, après un grand geste, avec le marin qui, amoureux, l'emmène à Sydney...

Et le rideau tombe, la pluie même s'étant tue, sur un grand silence. Voilà une forte et dramatique pièce; si les effets en sont parfois un peu gros et mélodramatiques, ils portent tous, et avec une violence qui subjugue. J'ai déjà dit à quel point Jane Marnac y est étonnante et avec quelle admirable flamme elle flambe dans le rôle de Sadie; M. Vargas est un Davidson hypocrite et passionné, dévoré et dévorant; Madeleine Geoffroy une parfaite Mme Davidson, pieusement étriquée et scandalisée de tout; Pierre Geoffroy un très sympathique docteur Macphail; Jane Dumont une gracieuse Mme Macphail; Mme Barsac est savoureusement comique en épouse indigène; O' Hara, le rôle du jeune marin, est tenu avec beaucoup de jeunesse et d'ardeur par M. Tréville; le gros Jœ Horn, le tenancier de la maison, a trouvé pour l'interpréter en M. Barancey un acteur d'une corpulence pleine de talent; et ce n'est pas peu dire! Il faut le voir indolent, suant, soufflant, la bouteille à la main, plein d'indulgence et de sérénité Qu'importe tout? Il fait trop

chaud. Et tous ont réussi à donner cette impression de chaleur, d'étouffement, de moiteur, de vêtements clairs qui collent. Seuls, le pasteur et sa femme, étroitement vêtus de noir, sont si desséchés qu'ils n'ont même pas trop chaud : ils n'ont pas une goutte de sueur sur la peau, pas une goutte de pitié dans l'âme.

Tous les autres acteurs sont excellents et les figurants indigènes sont très « couleur locale » ; les pagnes colorés, les peaux de bronze et d'ambre des serviteurs et servantes, passant et repassant, portant sur la tête des corbeilles ou des ballots, achèvent avec le décor, bungalow sordide, ouvrant sur un paysage d'un enchantement désolé, de nous faire comprendre l'atmosphère déprimante où vivent ces personnages sous cette pluie, cette pluie, cette pluie... Oui! tout pourrait être beau! Mais pourquoi toutes ces peines et toutes ces larmes?

Au théâtre des Arts une farce de Shaw, très grosse, amuse parce qu'elle est très bien jouée et très bien mise en scène. Il faut voir Paulette Pax en Grande Catherine, Grétillat en Potemkine ivre et portant, géant pris de vin, jusque sur le lit de l'impératrice un officier anglais furibond, botté et sanglé en son habit rouge. Il faut voir aussi la scène où Catherine, parée de toutes ses insignes de reine et de tous ses atours de femme, torture l'officier anglais, coupable de lui préférer sa fiancée... en le chatouillant de son pied déchaussé, alors que le malheureux est ficelé comme un paquet et incapable de se défendre. C'est fort amusant, admirablement joué. La nièce de Potemkine a l'accent russe, la grande Catherine l'accent belge (pourquoi? puisqu'allemande?) et l'officier anglais l'accent anglais; quant à Potemkine, il a l'accent des ivrognes. Cela forme un ensemble divertissant où, dans les gros traits de la farce, passe parfois une fine flèche d'ironie profonde. C'est du Shaw : oui... Mais tiède...

Cette parade est précédée d'un très amusant petit acte de M. Roger Ferdinand, et fort bien joué.

Farce aussi, assez grosse mais fort amusante, au théâtre de l'Avenue, avec *Masque et Visage* de Luigi Chiarelli, *grotesque* (nous dit l'auteur) traduit par Victor André. C'est une caricature de tous les sentiments, du drame, de la douleur, de la justice et surtout de la jalousie. L'action se passe au bord du lac

de Côme dans une villa où hommes et femmes bavardent, flirtent et jouent au poker. Paul Grazia, le maître de céans (on parle de l'amour), déclare que, s'il se savait trahi, il tuerait. Peu après, les propos perfides d'une jalouse lui font comprendre qu'il est trahi en effet. Il surprend un homme dans la chambre de sa femme. Cet homme fuit et il ne le reconnaît pas; il tire, mais ne l'atteint pas. Sur sa femme il va se venger. Va-t-il la tuer? Il n'en a pas le courage. Mais que cette infidèle s'éloigne, et que tout le monde puisse croire qu'il l'assassina. Elle s'en va; lui, raconte son crime, se constitue prisonnier, choisit pour défenseur, sans s'en douter, l'homme qui fut l'amant de sa femme, cet amant qu'il ne connaît pas, et qui le défend si bien au détriment de la mémoire de la victime, que Grazia est acquitté. Et non pas seulement acquitté, mais choyé, félicité, reçu à son retour chez lui, en triomphe, accablé de bouquets et de félicitations, de lettres et d'offres de cœurs. Mais l'exilée revient pour être pardonnée et, de nouveau, aimée. Seulement, ô ironie, elle reparaît à la villa le jour même où le corps d'une noyée, retrouvé dans le lac, est reconnu par tous comme étant elle-même, qui, soi-disant précipitée dans le lac par son mari offensé, n'avait pu jusqu'alors être repêchée, identifiée. On voit les scènes de funèbre comique qui peuvent résulter de ces complications. Puis tout s'explique et tout s'arrange. Mais Grazia est passible de prison : il s'est moqué de la justice. Il avait tué : on l'acquitta; il n'a pas tué : on l'emprisonnera; (c'est une situation analogue à celle de la pièce si belle de Synge l'irlandais dans *le Baladin du monde occidental.*) Grazia n'attendra pas la punition qu'il ne mérite point; il fuit avec sa femme retrouvée, en amant heureux et tout finit par des rires.

Jacques Baumer est un Paul Grazia qui reste humain, même dans l'amusante déformation du personnage, déformation qu'il fait sentir et comprendre avec beaucoup de subtilité; Mlle Daussmond, la femme non tuée, prend son aventure trop au sérieux, mais Mme Picard est d'une amusante folie incorrigible et André Dubosc est très béatement douloureux.

GÉRARD D'HOUVILLE.

REVUE MUSICALE

La petite scène : *Didon et Énée*, opéra de Purcell (traduction de M. Paul Landormy). — *I Misteri gaudiosi*, de M. Nino Cattozzo. — Le centenaire de Beethoven.

On dit volontiers, quand on parle de la musique, et d'autres choses même : « Ils n'en ont pas en Angleterre. » Aujourd'hui peut-être. Et encore. Mais ils en eurent jadis, et d'excellente, et longtemps. C'est ce que viennent de rappeler à quelques-uns et d'apprendre à beaucoup d'entre nous la publication d'un volume (1) et la représentation, donnée par l'aimable compagnie de la *Petite Scène*, de l'unique opéra de Purcell, *Didon et Énée*.

Henry Purcell (1658 (?) — 1695), le plus grand des maîtres anglais, en fut aussi le dernier. L'école nationale se ferma vraiment avec lui devant l'invasion de l'art italien, mais après cent ans au moins de grandeur et de gloire. Tout le XVIe siècle britannique avait été musicien. Oui, tout entier et partout : à l'église, à la cour, à la ville. La reine Élisabeth, femme de Henry VII, Henry VIII et deux de ses femmes, Catherine d'Aragon et Anne de Boleyn, puis ses deux filles, Élisabeth et Marie, cultivèrent et protégèrent la musique. Au dire d'un ambassadeur vénitien près de Henry VIII, les chantres de la chapelle royale « ne chantaient pas comme des hommes, mais louaient Dieu à la manière des anges (2) ». La musique figurait alors au programme des études scolaires. Les médecins, avant ceux de M. de Pourceaugnac, la recommandaient contre certaines maladies. Sans la musique, il n'existait pas de

(1) *Purcell*, 1 vol., par M. Henri Dupré (*Les Maîtres de la musique*); Paris, chez Alcan.

(2) M. Dupré, *loc. cit.*

parfait *gentleman*. Pas de bon domestique non plus, si l'on en croit ce distique, traduit d'un auteur du temps, Thomas Tusser :

Les meilleurs serviteurs sont ceux souventefois
Qui chantent en peinant comme oiseaux dans les bois (1).

Le peuple même était musicien. Les petites gens comme les grands seigneurs faisaient à la musique une place de choix dans leurs plaisirs. Réduite au silence par la guerre civile, la musique reprit de plus belle sous la Restauration, qui fut son âge d'or. Charles II lui prodigua ses faveurs. Il fit venir à sa cour des artistes étrangers. Cambert, un des fondateurs de notre Opéra, supplanté chez nous par Lulli, mourut à Londres en 1677, surintendant de la musique royale. C'est aussi dans ce temps-là que vécut un singulier personnage, le créateur des concerts en Angleterre, Britton, « le petit charbonnier ». Il commença par n'être pas autre chose. Charbonnier au détail, et de plus ambulant, il criait dans les rues son petit charbon (*small coal !*) sur deux notes en octave, d'une parfaite justesse. Aimant la musique, les livres et la conversation, il se glissa chez les libraires et les éditeurs connus. On y rencontrait alors de grands seigneurs, des artistes et des amateurs en renom. Le petit charbonnier mélomane fit leur connaissance et bientôt leurs délices. Ils l'avaient accueilli, il prétendit les recevoir et bravement les invita.

Ils vinrent. Il ouvrit un club musical chez lui. Il avait fait deux parts de son logement : l'une au rez-de-chaussée, pour le charbon; l'autre, pour la musique, au premier étage, où l'on montait par une échelle. « Venez, écrivait en son nom un poète de ses amis, venez le jeudi dans mon palais. Grimpez échelon par échelon et prenez bien garde de ne vous point rompre les os. Sans payer un liard à moi-même ou à mon épouse, asseyez-vous tout là-haut, muets comme des souris, et vous entendrez un joli tapage. » Musique instrumentale et vocale, c'était de la musique de chambre. Et de quelle chambre ! Si basse, qu'on avait peine à s'y tenir debout. Les meilleurs maîtres de l'époque y jouaient devant le plus noble auditoire. Cela n'alla pas sans étonner, et même choquer un peu le *cant* britannique. De méchants bruits coururent. Mais en dépit de l'envie, de la calomnie même, charbonnier resta maître chez lui. fidèle à son négoce et à son art, aussi à son aise, dit un de ses biographes, sous

(1) M. Dupré, *loc. cit.*

son sac de charbon, que le lord chancelier sur son sac de laine. Le peintre Woolaston l'a représenté deux fois : en costume professionnel et en toilette d'amateur ou de dilettante, parmi des livres et des instruments : « Jamais, dit une inscription placée au-dessous du second portrait, jamais la Grèce ni Rome ne virent un si clair génie dans une sphère si sombre, *so bright genious in so dark sphere* ». On peut le croire. Un fils de Londres plutôt que d'Athènes ou de Rome avait en effet qualité pour unir le commerce du charbon à la passion de la musique. L'histoire a mis l'humble et noir mécène au rang des protecteurs ou des patrons de la musique, avec le comte de Vernio, qui créa l'opéra florentin, et saint Philippe de Néri, le fondateur de l'oratorio. Que le petit charbonnier demeure le voisin du grand seigneur et du prêtre, et parmi les sanctuaires de notre art que la modeste boutique ait sa place, entre la chapelle et le salon.

Revenons, ou plutôt venons à Purcell. Brève a été sa vie (moins de quarante ans), mais le nombre de ses ouvrages est prodigieux, en tout genre : musique religieuse (odes, antiennes cantates) et musique d'apparat ; musique de chambre, musique de scène accompagnant plus de cinquante actions dramatiques, enfin un opéra, mais encore une fois un seul, et qui fut en Angleterre le premier tout à fait digne de ce nom.

La Petite Scène vient de le représenter dans l'élégant sous-sol de l'avenue Hoche où nous sont offerts chaque année des spectacles intimes et choisis. « C'est ici, disait qui vous savez à son lecteur, c'est ici un livre de bonne foy. » Le théâtre de MM. Jean Rivain et Xavier de Courville ressemble à ce livre-là. Tous gens de bonne volonté, de goût et de talent, chacun est sincère et convaincu dans cette compagnie d' « amateurs », un mot qui contient l'idée d'amour.

Composée pour un pensionnat de jeunes demoiselles, l'œuvre de Purcell était tenue, par sa destination même, d'être simple et d'être brève. L'orchestre ne comprend que le quatuor à cordes, plus un clavecin. Les quatre actes, ou plutôt les quatre scènes, sont moins des tableaux que des esquisses, les unes légères, les autres vigoureuses. Peu ou pas de développements. Cet art-là ne « donne pas de temps au temps ». Si la figure de Didon a du relief, Énée est à peu près comme s'il n'était pas. Impossible de réduire davantage le quatrième livre de l'*Énéide*. Au cours de la chasse et de l'orage (« *Speluncam Dido* », et tout ce qui suit), l'amour du héros ne se traduit guère que par l'offrande d'une pièce de gros gibier que le Troyen rapporte sur ses épaules et présente à la Tyrienne. Les chœurs,

nombreux, ont beaucoup de grâce et de force tour à tour. Des sorcières, qui conjurent la fuite d'Énée et la mort de Didon, annoncent déjà les Furies, comme elles chantantes et dansantes, de l'*Orphée* de Gluck. C'est peut-être la page maîtresse de l'œuvre. Enfin s'il fallait, par rapport à ses contemporains, — ou à peu près, — marquer la place du musicien anglais, on dirait que, moins puissant et pompeux que Haendel, il est plus tendre et touchant que Lulli. Les adieux de Didon à l'amour et à la vie, avec le chœur, d'une douceur funèbre, qui les accompagne, expriment une douleur plus douce qu'héroïque et royale, mais profonde, par où cette princesse prend et gardera sa place parmi les grandes abandonnées.

Mme Croiza fut Didon comme l'an dernier dans *le Retour d'Ulysse* de Monteverde elle avait été Pénélope. Elle est toujours l'interprète désignée et digne des plus nobles doléances. Une troupe de jeunes voix et de talents jeunes aussi l'environnait. Et toute cette jeunesse était animée d'un beau feu par son chef et son guide, M. Félix Raugel. Enfin avec ses voiles de pourpre et ses cordages dorés, c'est un fameux bateau que monta le fils de Vénus et d'Anchise abandonnant Carthage.

Il nous arrive d'Italie, de Venise, une œuvre charmante, pleine de jeunesse, de naturel et de sincérité. Inconnue encore en France, nous n'avons pu que la lire, mais avec un plaisir extrême. Et que la lecture seule en soit agréable, c'est un signe favorable et devenu trop rare. Défiez-vous à première vue de la musique dont cette vue seule et tout de suite vous indispose ou vous rebute. Ne croyez pas, quoi qu'on vous en dise, que l'audition corrigera la lecture et qu'à l'orchestre les choses, certaines choses du moins, s'arrangeront. Il en est que rien n'accommode, étant de leur nature incompatibles. Mais de telles choses ne se trouvent pas ici.

I Misteri gaudiosi (« Les Mystères joyeux ») ne sont pas un oratorio, moins encore un opéra. Ils forment ce qu'on nommait jadis en Italie et ce que l'auteur appelle encore une *sacra rappresentazione*, un bref et léger triptyque musical, trois tableaux vivants, d'une vie très pieuse, mais très humaine et par endroits familière, animée d'un esprit délicat et pur. Ils représentent l'Annonciation, la Visitation et la Nativité. Autant qu'une œuvre d'art, ceci est une œuvre de foi et d'amour. Aussi bien une édifiante épigraphe nous invite à prendre ainsi la chose, comme elle nous est donnée. Musique primitive, dira-t-on, et ce sera bien dit; pourvu qu'on entende par là non pas le goût du pas-

tiche et la recherche d'un archaïsme artificiel, mais l'ingénuité du sentiment et ce que j'appellerais volontiers l'enfance du cœur. Quelle que soit leur dignité, le sujet et les figures évangéliques sont ici traitées sans emphase et sans affectation aucune, dans le style le plus éloigné de la fausse éloquence, de la convention et des formules. Le surnaturel même y laisse une place à la réalité. Au premier, au second tableau, je doute si le personnage auguste et charmant de Marie ne nous touche pas surtout, fût-ce en ses plus ferventes oraisons, par une simplicité parfaite. Dans le caractère de Joseph, moins près d'être divin, l'humanité paraît davantage encore, une humanité grave et douce à la fois. Ainsi de l'une à l'autre figure, la musique, pieuse envers toutes les deux, a marqué cependant quelque distance.

Toutes les deux, nous les voyons vivre leur vie non seulement spirituelle et sainte, mais familiale, je dirai même domestique et ménagère. L'intimité n'est pas le moindre charme de cette musique. Ajoutez-y la couleur populaire et le rôle réservé dans ces tableaux évangéliques aux petits et aux humbles : à des bergers, à des servantes même. Entre celles de Marie et celles de sa cousine, toutes actives, rieuses, je ne sais lesquelles chantent les plus aimables chansons. Au premier tableau (*l'Annonciation*), voici la petite Lia, mise en gaieté par le bourdonnement des abeilles et la voix du rossignol, qu'imite sa propre voix. Dans la maison d'Élisabeth, au murmure d'un *scherzo* léger, même empressement à servir, avec la même grâce et la même gaieté. Le moindre appel de ces jeunes filles, un salut à leur maîtresse, un hommage de bienvenue à la Vierge qui s'approche et dont la beauté les émerveille, autant de notes vives dont la musique s'anime et s'éclaire.

Il n'est pas jusqu'au dernier tableau (*la Nativité*), plus solennel et mystérieux que les deux autres, dont la gravité un instant ne s'égaie. Dans une sorte de hangar attenant à l'étable, — que nous ne voyons pas et qu'on a bien fait de ne pas nous montrer, — quelques voyageurs, pauvres comme Joseph et Marie, se sont comme eux réfugiés : des chameliers, une femme et sa toute jeune fille. Or, voici que par la fenêtre ouverte sur la nuit, la nuit de Noël, l'enfant s'étonne de voir briller au ciel des lueurs étranges, inconnues. « C'est, lui dit sa mère, elle-même vaguement troublée, c'est que nous sommes ici à Bethléem, sur la terre des prophètes. » La petite aussitôt, joyeuse : « *Dove David pastorello canzonava.* » Et de ses lèvres s'échappe un trait, une fusée sonore, un refrain pastoral et populaire, peut-être pareil, — on peut du moins l'imaginer, — aux

chansons que chantait le Roi-Prophète, du temps qu'il n'était qu'un jeune berger.

Mais alors même qu'elle s'élève, la musique de M. Cattozzo demeure simple et proche de nous. La salutation angélique, le dialogue de la Vierge et de Gabriel mêle à des accents de lyrisme des notes intimes et discrètes. Tel ou tel épisode n'en est pas moins traversé par des souffles soudains, par de grands coups de lumière, comme ceux qui sillonnaient les premières œuvres de don Lorenzo Perosi, entre autres la *Résurrection*. Par exemple, sur les paroles décisives de l'ange, c'est un éclat de l'orchestre. Ailleurs, ce n'est qu'un élan, qu'un simple cri, mais jeté de quelle voix, de quel cœur! par une humble femme apprenant de Joseph la naissance divine : « *Credo, Rabbi!* Maître, je crois ! »

Nous aussi nous croyons en ce petit ouvrage. A Venise et dans l'Italie du Nord, il a été reçu parmi les siens avec faveur. Il serait le bienvenu chez nous, soit à l'Opéra-Comique, soit, et de préférence peut-être, sur *la Petite Scène*. L'exécution et la représentation des *Mystères joyeux* coûteraient peu de peine. Il n'y faudrait qu'un orchestre de dix-huit musiciens, une demi-douzaine de voix féminines et un baryton ; une mise en scène dans l'esprit et le style des fresques de Fra Angelico ; surtout, en tout, un goût délicat et sûr, l'amour de la simplicité et de la pureté, « les deux ailes de l'âme », dont on croit entendre dans cette musique le battement léger.

On a célébré le centenaire de la mort de Beethoven un peu partout : à l'église, à la Sorbonne, au concert. L'exécution de la *Messe solennelle* à Notre-Dame n'a pu que démontrer une fois de plus que dans une église une seule espèce de musique est à sa place et que c'est justement la musique d'église, à laquelle n'appartient pas l'œuvre sublime. La Sorbonne a fait largement les choses : dans la même soirée une ouverture, deux symphonies (l'*ut* mineur et la neuvième), un quatuor à cordes, le plus grand des cinq concertos pour piano et le cycle de *Lieder* : *A la bien aimée absente*. « Toujours du Beethoven, mais longuement cette fois. » Ainsi parlait Taine, le Taine de *Thomas Graindorge*, à son ami le pianiste Wilhelm. Cette fois Taine eût été content. Au théâtre, silence. L'occasion n'était pourtant pas mauvaise de faire chanter *Fidelio* par Mme Balguerie. MM. les directeurs de l'Opéra et de l'Opéra-Comique n'en ont pas eu l'idée.

Pour honorer Beethoven, le prince des jeunes pianistes, M. Robert Casadesus, a bien fait de choisir la salle du vieux Conservatoire.

L'hommage fut digne et du maître et du lieu. M. Casadesus est désormais en pleine possession de la pensée beethovenienne et des formes de cette pensée, y compris les plus hautes et les plus profondes. Et tandis qu'on l'écoutait, on aimait à songer, en ces temps consacrés au glorieux centenaire, que c'est ici, depuis un siècle également aujourd'hui, le sanctuaire élu du génie beethovenien. Ici l'illustre chef d'orchestre et fondateur de la *Société des concerts du Conservatoire*, Habeneck, ordonna que Beethoven,

ce Seigneur des Seigneurs,
Eût le premier amour et les premiers honneurs.

Il les obtint promptement. En cinq ou six ans, les neuf symphonies furent jouées ici comme elles ne l'étaient et ne le sont encore nulle part. Voilà comment et par qui non seulement s'annonça, mais s'établit à Paris le règne de Beethoven, quelques mois à peine après que Beethoven était mort.

Il y a plus. Témoin aujourd'hui séculaire de Beethoven, cette salle en demeure aussi l'interprète ou l'instrument privilégié. Le hasard de l'acoustique a fait à ce modeste asile d'étranges faveurs. Par une grâce, une vertu mystérieuse des choses mêmes, il n'existe pas en musique un plaisir supérieur, ou seulement égal à la joie d'entendre une symphonie de Beethoven jouée par l'orchestre et dans la salle du Conservatoire. C'est à Beethoven surtout que l'on peut dire ici : « Maître, nous avons aimé la beauté de votre maison et le lieu où habite votre gloire. » Il semble que les matériaux légers, le bois surtout, dont la vieille maison est faite, aient une âme pour comprendre cette gloire, une voix pour la chanter.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les inquiétudes qui nous viennent de Chine sont de plus en plus graves. Les concessions de Changhaï, fortement défendues, ont été jusqu'à présent à peu près respectées, mais, lors de l'entrée des Sudistes à Nankin, des incidents dramatiques se sont produits ; les étrangers qui avaient attendu avec confiance l'arrivée des troupes cantonaises, furent obligés de s'enfuir hors de la ville; sept d'entre eux furent tués, parmi lesquels un jésuite français et un italien, et les autres ne furent sauvés que grâce au tir de barrage opportunément déclenché par un croiseur anglais et des torpilleurs américains. Les chefs de l'armée cantonaise ont sans doute donné l'ordre général de respecter les personnes et les biens des étrangers, mais comment ne seraient-ils pas débordés? Les armées chinoises n'ont jamais été des modèles de discipline ; derrière elles et, lorsqu'elles pénètrent dans une ville, à côté d'elles, des bandes de pillards prêts à tous les excès surgissent. Le peuple chinois est naturellement pacifique et bon; mais il survit en lui une instinctive défiance contre tout ce qui est étranger ; et, dès qu'il est excité, il devient féroce. A Hankéou, des Japonais ont été attaqués et se sont défendus énergiquement. Il sera difficile de prévenir un massacre général des étrangers ; des incidents tels que celui de Nankin en sont le prélude, car, d'une part, ils font naître chez les Européens une défiance justifiée et, d'autre part, les représailles exaspèrent les indigènes. Le tir des vaisseaux ayant tué quelques Chinois, quatre ou cinq, semble-t-il, leur mort est devenue le prétexte d'une nouvelle propagande xénophobe ; n'a-t-on pas parlé, dans les feuilles qu'inspire le bolchévisme, de 7 000 Chinois tués! Ainsi s'enveniment les haines et se préparent les catastrophes.

Les mouvements populaires contre les étrangers, les jacqueries paysannes, sont fréquents en Chine et reviennent, périodiquement;

ils sont généralement le fait de quelque agitateur, de quelque chef militaire qui exploite la crédulité des masses ignorantes et réveille leurs antiques défiances à l'égard de ce qui n'est pas chinois. C'est même pour cette raison qu'il existe des « ports à traité » et des « concessions ». C'est la xénophobie traditionnelle des Chinois et non un abus de force de la part des étrangers qui a donné naissance à ces entrepôts, à ces places de commerce qui ne sont pas soustraites à la souveraineté chinoise, mais où l'étranger, en vertu de conventions qui n'ont rien d'oppressif ni d'injuste, est admis à se régir d'après ses propres lois, puisque celles de la Chine ne lui donnent pas de garanties et que, en particulier, les mœurs et coutumes judiciaires chinoises diffèrent radicalement de celles des peuples européens. Les Allemands, qui ont perdu, par le traité de Versailles, leurs privilèges d'extraterritorialité, ont été, depuis lors, victimes de jugements qui paraissent sans doute justes aux Chinois, mais qui sont inadmissibles pour des Européens.

Ils n'ont, dit-on, qu'à rester chez eux s'ils ne veulent pas se soumettre aux lois du pays où ils s'établissent. Oui; mais, sans eux, la Chine n'aurait ni chemin de fer, ni port organisé, ni mine en exploitation, ni douane honnêtement gérée, ni commerce extérieur, ni industrie. Les Chinois désirent-ils renoncer à tout cela? Non; mais ils voudraient s'en réserver à eux seuls la gestion et les profits. Négligeons le principe de justice qui veut que les créateurs de tant d'entreprises prospères gardent leur part dans les bénéfices ; il reste que les Chinois sont très loin de posséder un personnel technique capable de supplanter, du jour au lendemain, les étrangers et que, même quand ils ont la capacité technique, ils sont rongés par la plaie de la concussion. Essayez de remettre le service des douanes entre des mains exclusivement indigènes, et le résultat ne tardera pas à se montrer; les gros commerçants s'exempteront des droits grâce à quelques *bakchich* et tout le poids des douanes retombera sur les petits. En vérité, quand M. Cachin nous dit que les Européens veulent maintenir la Chine dans « la servitude coloniale », il se moque du monde et abuse de la crédulité de ses lecteurs; la Chine n'est pas et n'a jamais été une colonie des Européens, mais elle a, avec les étrangers, des relations qui sont avantageuses aux deux parties et dont elle ne peut se passer. Chaque fois qu'un mouvement xénophobe mené par une minorité agitée a obligé les étrangers à quitter le pays, les Chinois, apaisés, n'ont pas tardé à les rappeler, car un très grand nombre vivent d'eux et par eux.

A plusieurs reprises, une domination étrangère s'est établie en Chine, mais, chaque fois, elle venait d'Asie par terre : Mongols et Mandchous, durant de longs siècles, Russes aujourd'hui. L'emprise de la Russie, sous couleur de communisme et d'émancipation, paraît déjà très forte. Il semble bien, — autant que des renseignements parfois contradictoires permettent de le conjecturer, — que Chang-kaï-sek ait essayé, après son entrée à Changhaï, de se libérer du directoire révolutionnaire qui siège à Ou-tchang et qu'il n'ait pas réussi. Les Russes ont apporté avec eux leurs procédés de « noyautage » communiste et leurs institutions policières; déjà un réseau fortement organisé enlace toute l'armée cantonaise : les Chinois verront quelle « libération » les Russes apportent avec eux !

La situation militaire est sensiblement la même qu'il y a quinze jours; il paraît cependant que l'armée du Chantoung s'organise pour la résistance à mi-chemin entre Nankin et Tien-tsin et que même elle aurait remporté, vers le 2 ou le 3, un succès notable. Chang-tso-lin s'est montré, à l'envoyé du *Matin*, plein de confiance en l'avenir; il prend des mesures énergiques pour enrayer les intrigues de l'ambassade bolchéviste à Pékin. Son fils, avec une armée, achève de se rendre maître du Ho-nan, mais il y est menacé par une rentrée en scène de Feng-ou-siang qui, retiré dans le Chen-si et le Kan-sou, y a réorganisé son armée avec l'aide des Russes. La propagande nationaliste et communiste précède les troupes sudistes en marche vers Pékin; c'est la plus dangereuse des armes qui soient entre les mains de Borodine et de Chang-kaï-sek. En face d'une telle offensive qui menace non seulement de ruiner les entreprises étrangères en Chine, mais de faire de la Chine une dépendance de la Russie soviétique, quelle est l'attitude des puissances ? Le massacre de Nankin a eu pour effet de montrer que la sécurité des étrangers n'est rien moins qu'assurée et de provoquer un échange de vues entre tous les intéressés. Les Américains s'émeuvent et les Japonais eux-mêmes semblent disposés à sortir de leur réserve. Les événements en Chine apportent à l'Europe un enseignement précieux : nécessité d'un front commun en face d'un commun péril. Quelques journaux britanniques reprochent à la France de ne pas soutenir l'Angleterre; ils oublient que c'est le gouvernement de Londres qui, par la déclaration du 18 décembre, croyant faire un coup de maître, a agi seul, sans même aviser ses amis. Cette réserve faite, il reste que la situation actuelle impose à toutes les puissances qui ont des intérêts en Chine

une étroite et constante solidarité, soit pour la protection de leurs nationaux, soit pour la négociation.

En Angleterre, comme en France, toute la presse de gauche adjure le gouvernement de ne pas s'engager dans une expédition militaire; Chinois et Russes tirent avantage de ces dissensions intérieures. Personne ne souhaite qu'une action militaire devienne indispensable, mais aucun État ne peut négliger d'assurer la sécurité de ses nationaux. Il ne s'agit là que d'une action défensive qui est inévitable et sur laquelle il est nécessaire que les représentants civils et militaires des puissances à Pékin et dans les mers de Chine se mettent d'accord en toutes circonstances. La capacité de négociation sera, comme il est de règle, proportionnée à la capacité d'action et au respect que les Européens auront su inspirer. Dans les trois grands ports à traité, Canton, Changhaï, Tien-tsin, les concessions doivent être défendues; partout la vie et la sécurité des étrangers doivent être assurées. Abandonner la défense de ses droits et de ses intérêts serait, pour chaque État, une ruine et une abdication dont les conséquences seraient désastreuses pour tous. Les réclamations des Chinois sont fondées sur un seul argument, à savoir qu'ils ont la volonté et les moyens d'assurer à tous les étrangers sécurité et justice; c'est précisément ce qu'il leur reste à prouver.

Personne ne conteste que des réformes soient nécessaires, que les anciens traités correspondent à un état de choses périmé et doivent être revisés; aucun gouvernement n'a l'intention de se montrer intransigeant et tous sont disposés à rechercher dans la communauté des intérêts la base d'un accord et le principe d'un statut nouveau. Les Anglais, non sans imprudence, ont, dès l'abord, abandonné sans combat leurs positions diplomatiques, comme s'ils ne se sentaient assurés ni de leur droit ni de leur force; c'est une impression qu'il est nécessaire d'effacer; mais ce n'est pas une raison pour ne pas se prêter à toutes les modifications raisonnables des anciens traités. Pour le moment, la fermeté et la solidarité s'imposent, car ce n'est pas dans l'intention de refuser à la Chine telle ou telle revendication légitime que la lutte est engagée, mais afin de la délivrer des Borodine et des Doriot; la lutte dépasse les frontières de la Chine; elle est à l'intérieur de tous les États, dans leurs parlements, parmi leurs fonctionnaires, et c'est ce qui assure aux événements d'Extrême-Orient un si général et si dangereux retentissement.

Ce sont ces progrès de l'influence russe en Chine qui, seuls, pourraient déterminer un changement dans l'attitude jusqu'ici réservée et

expectante du Japon. Les Japonais, depuis la guerre de 1894, ont été, de tous les étrangers, ceux qui ont, avec le plus d'audace, abusé de la faiblesse des gouvernements et des armées chinoises. Ils ont annexé la Corée, Formose, occupé Port-Arthur après leur victoire sur les Russes et établi leur suprématie en Mandchourie; en 1915, ils ont enlevé Tsing-tao aux Allemands avec l'intention de le garder; enfin ils ont imposé, à la même époque, au gouvernement de Pékin, le traité des 21 articles qui établissait un véritable protectorat japonais en Chine (1). C'est à la conférence de Washington que l'Europe et les États-Unis ont obtenu que le Japon renonçât au Chan-toung et aux privilèges abusifs qu'il avait obtenus; le respect de l'intégrité territoriale de la Chine des dix-huit provinces est, à juste titre, un axiome de la politique européenne. Après la conférence de Washington, l'attitude du Japon se modifia peu à peu sous l'influence d'une évolution intérieure vers un régime plus démocratique et surtout sous l'empire d'un vif ressentiment à l'égard de l'Angleterre, qui avait abandonné son alliance pour une entente avec les Américains, et des États-Unis, leurs rivaux dans le Pacifique. Les Japonais favorisèrent directement le mouvement cantonais dont les dirigeants étaient, pour la plupart, de formation nippone, sans d'ailleurs se désintéresser des chefs militaires du Nord; n'ont-ils pas sauvé Chang-tso-lin, lorsqu'il fut vaincu et rejeté sur Moukden par Feng-ou-siang?

La politique japonaise en Chine est multiple en ses aspects et d'une souplesse tout asiatique; mais, dans l'ensemble, elle a cherché, sans y réussir pleinement, à gagner les sympathies des nouvelles générations chinoises nationalistes. Les Japonais font, avec la Chine, un commerce qui tient le premier rang, et ils ne seraient pas fâchés d'éliminer leurs concurrents anglais ou américains, ne serait-ce que pour le plaisir de se venger de l'affront de 1921! Mais les Japonais savent aussi que, s'ils ne protégeaient pas leurs nationaux, ils « perdraient la face » et que leurs intérêts en souffriraient. Enfin, ils ne peuvent tolérer que l'influence russe et bolchéviste devienne prépondérante à Pékin et dans les vallées des deux grands fleuves chinois. Tout en répugnant, comme la France elle-même avec laquelle il se trouve souvent d'accord, à s'engager dans une action répressive en Chine, dont il serait bien difficile de mesurer l'étendue et la durée, le Japon paraît résolu à ne pas se séparer des autres puissances intéressées et à défendre la sécurité de ses nationaux. L'empire nippon

(1) Voyez notre article dans la *Revue* du 1er novembre 1921.

est le maître de la situation ; rien, en Chine, ne peut se faire sans lui. Aussi est-il très intéressant d'observer chaque jour quelle est, sur l'opinion publique et le gouvernement du Japon, la répercussion des événements ; la clef du problème est aux mains des Japonais qui, seuls, possèdent sur place les moyens d'action nécessaires pour imposer aux armées chinoises du Sud ou du Nord le respect de la vie et des intérêts des étrangers.

En présence de la formation ou de l'accroissement de ces grands groupements humains, qui seront maîtres du jeu de ce monde dans un proche avenir, les États-Unis, la Chine, la Russie, l'émiettement et les pauvres querelles de la petite Europe sont de dangereux anachronismes. L'entente pour la lutte économique, l'entente pour la vie à tous de plus en plus s'imposent. Mais c'est souvent parmi les plus petits États que se développent les passions les plus violentes, les antagonismes les plus aigus. Pour trouver des exemples, on n'a malheureusement que l'embarras du choix.

Si les États civilisés souhaitent d'éliminer, dans les rapports qu'ils ont entre eux, les solutions violentes, la première chose à faire serait de ne pas donner, à ceux qui en rejettent l'emploi, sujet de regretter leur modération. C'est la mésaventure qui advient en ce moment à la Belgique. Pour résoudre à son avantage les questions du Limbourg et du Bas-Escaut et effacer les clauses injustes et vexatoires que, par défiance à l'égard de la France, l'Europe inséra au traité de 1839, la Belgique avait mieux que des prétextes, car les troupes allemandes en retraite avaient traversé le Limbourg hollandais et des transports avaient été organisés par l'état-major allemand sans tenir compte de la neutralité des Pays-Bas. Les Belges, victorieux, s'arrêtèrent devant les poteaux-frontières de Néerlande ; ils comptèrent sur les moyens diplomatiques et ils sont aujourd'hui mal payés de leurs scrupules. Le Conseil suprême, en 1919, commit la faute de laisser aux deux gouvernements intéressés le soin d'arriver à une entente directe ; après de longues et difficiles négociations, les deux gouvernements étaient parvenus à signer à La Haye, le 3 avril 1925, une convention qui, certes, ne supprimait pas les hypothèques que le traité de 1839 fait peser sur le Bas-Escaut et sur la Meuse moyenne, mais qui donnait au moins à la Belgique quelques maigres compensations économiques. Après de pénibles débats, la seconde Chambre des États-Généraux vota le traité par 49 voix contre 48 ; mais la première Chambre vient de le rejeter par 33 voix contre 17, malgré les loyaux

efforts du ministre des Affaires étrangères, M. van Karnebeck, qui a protesté par sa démission.

Sans doute les États-Généraux néerlandais ont agi dans la plénitude de leur droit et de leur souveraineté; mais il arrive que le droit est plus étroit que la justice. Les souffrances de la Belgique durant la guerre, sa constance, son héroïsme, méritaient, de la part de ses voisins, plus d'égards. Mais ni la politique ni l'économique n'ont d'entrailles. Les éléments germanophiles des Pays-Bas, en particulier dans les universités d'Utrecht et de Groningue, ont ouvertement mené la campagne contre le traité; mais leurs intrigues n'auraient pas suffi, si les intérêts commerciaux ne s'étaient insurgés. La lutte d'Anvers contre Rotterdam et Amsterdam est bien vieille : c'est en 1609 que les provinces du nord, pour la première fois, obtinrent la fermeture de l'Escaut qui ne fut rouvert qu'en 1792 par les troupes françaises victorieuses; Napoléon voulait faire d'Anvers, comme au xve siècle, le premier port du monde. Le traité des 24 articles (1839) reconnaît à Anvers la libre navigation de l'Escaut, la convention de 1863 supprime les péages, mais les deux rives du fleuve sont restées territoire hollandais; pendant la guerre, les bouches de l'Escaut et l'accès à Anvers ont été fermés aux navires de guerre alliés de la Belgique. Anvers a toujours cherché à prendre sa part de l'énorme trafic qui emprunte les bouches du Rhin; le droit d'avoir un accès au Rhin lui est reconnu par le traité de 1839, et cet accès était autrefois réalisé par une branche orientale de l'Escaut appelée canal de Bergop-Zoom. La Hollande, ayant jugé avantageux de la fermer, donna à la Belgique un accès au Rhin à 15 kilomètres plus en aval par un canal à écluses qui traverse l'île Sud-Beveland et qui est utilisé en moyenne par 170 bateaux par jour (1). Après la guerre, les gens d'Anvers demandèrent un nouveau canal plus oriental, qui, partant de leur port, rejoindrait directement Moerdijk et qui n'aurait que 54 kilomètres au lieu de 115; le traité de 1925 concédait à la Belgique le droit de creuser ce canal ainsi qu'un autre qui, coupant la Meuse à Venloo, aboutirait directement à Ruhrort-Duisburg. Ce sont ces deux canaux, le premier surtout, qui ont soulevé l'opposition de Rotterdam et d'Amsterdam; les ports hollandais ont craint de voir s'accroître la part d'Anvers dans l'énorme trafic maritime du Rhin. Près de 47 millions de tonnes et plus de 61 000 bateaux ont franchi en 1924 la frontière germano-batave! Si ces craintes sont fondées,

(1) Voyez sur ce sujet une excellente correspondance publiée par la *Société d'études et d'informations économiques*, en date du 28 février (n° 660).

nous ne le discuterons pas, nous bornant à observer qu'aucun canal ne pourrait enlever à Rotterdam les avantages géographiques qui en font le port naturel du Rhin et lui donnent un avantage de 40 kilomètres sur Anvers. Ces arguments économiques, et d'autres encore que nous ne rappellerons pas, ont alimenté la campagne contre le traité et ont finalement déterminé le vote du 24 mars.

Les conséquences en sont graves, tant pour les deux puissances intéressées qu'au point de vue international. L'invasion allemande a mis fin à la neutralité belge; le statut juridique nouveau de la Belgique a été reconnu par toutes les puissances, mais non, explicitement du moins, par la Hollande. La Belgique, ayant recouvré sa pleine souveraineté, peut-elle faire entrer à Anvers, par l'Escaut, un navire de guerre? Si elle ne le peut pas, la séculaire servitude d'Anvers n'est pas abolie. Les Hollandais, en laissant traverser le territoire du Limbourg par des troupes et des munitions, ont violé l'article 5 de la convention de La Haye de 1907; ils se sont cependant refusés, pour l'avenir, à organiser, de concert avec la Belgique, un régime de défense pour le Limbourg hollandais qui s'avance comme un coin entre le Limbourg belge et la Rhénanie allemande; la question intéresse non seulement la Belgique, mais la sécurité de la frontière française du nord. En présence de l'attitude de la Hollande, on ne regrettera jamais assez que le Conseil suprême n'ait pas, quand il en était temps, pris l'affaire en mains. La Belgique, en se contentant du traité qui vient d'être rejeté, a donné une preuve nouvelle de sa modération et de son désir d'une entente cordiale et d'une collaboration économique avec les Pays-Bas. Le Sénat hollandais n'a pas répondu à ses avances. Il ne paraît guère possible de rouvrir une troisième fois les négociations. On ne voit pas non plus à quel titre interviendrait la Société des nations. Alors, si la Belgique, comme il est naturel et légitime qu'elle le fasse, exige fermement l'application de chaque détail des anciennes conventions belgo-hollandaises, c'est une série indéfinie de litiges qui surgiront et qu'il faudra résoudre par l'arbitrage. Il se pourrait que la Hollande eût lieu de regretter son intransigeance. Elle savait que la Belgique ne lui fera pas la guerre; elle en a abusé. C'est humain; c'est de la politique. Mais il arrive aussi que la générosité se révèle la plus sage des politiques.

Le différend hollando-belge n'engendrera pas la guerre. Qui oserait en dire autant des difficultés toujours pendantes entre l'Italie et la Yougoslavie au sujet de l'Albanie? Le conflit diplomatique

paraît cependant s'acheminer vers un règlement amiable, surtout depuis que l'Angleterre a tenu à Rome un langage très ferme. L'envoi d'une commission d'enquête semble, d'un commun accord, abandonné comme inutile et c'est par une négociation directe entre l'Italie et la Yougoslavie que la solution sera cherchée. Elle ne peut être trouvée que par un nouvel examen du traité de Tirana; il faudrait expliquer ou amender ce qui, dans ce texte, peut être interprété comme établissant un protectorat italien sur l'Albanie. Pour imaginer que le traité de Tirana puisse devenir une cause de troubles et de conflits possibles dans les Balkans, il faut, selon M. Andrea Torre, directeur de la *Stampa*, « une mauvaise foi démoniaque ». C'est cependant l'évidence même. La paix ne sera assurée que si l'indépendance et l'intégrité de l'Albanie, déjà garantie de haut par la Société des nations, l'est encore, d'une manière plus immédiate et directe, par l'Italie, la Yougoslavie et la Grèce, ses voisines.

En d'autres temps, le « traité d'amitié, de conciliation et d'arbitrage » que le comte Bethlen, président du Conseil de Hongrie, est venu signer, le 5 avril, à Rome, avec M. Mussolini, aurait passé pour une garantie nouvelle de paix ; mais il emprunte aux circonstances actuelles, et aux manifestations particulièrement chaleureuses d'amitié entre les deux peuples italien et magyar, une signification assez différente. Nous voulons bien croire que les intentions des deux parties sont résolument pacifiques ; il n'en est pas moins vrai qu'au moment où les rapports de l'Italie avec la Yougoslavie sont rendus difficiles par l'affaire d'Albanie, on ne peut s'empêcher, en regardant une carte, de remarquer que, en cas de conflit, la Hongrie serait en mesure, si désarmée qu'on la suppose, de menacer à revers les forces yougoslaves engagées du côté de l'Adriatique.

Quelques sympathies que l'on puisse éprouver pour l'énergie et la foi patriotique du peuple magyar, il faut bien constater qu'en raison même de ces qualités, il n'est pas, en Europe, un élément de paix. Ses dirigeants sont animés de passions nationales qui vont jusqu'à l'aveuglement : l'affaire des faux billets de la Banque de France suffirait à le prouver. De tous les États vaincus en 1918, la Hongrie est sans doute le moins résigné, le plus disposé à profiter de toutes les occasions pour retrouver ses anciennes frontières ; son intérêt est de semer la division parmi les États de la Petite-Entente (Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Roumanie) dont l'accord a précisément pour objet de maintenir en Hongrie l'état territorial et politique créé par le traité de Trianon. La Hongrie et l'Italie prendraient sans

doute volontiers, dans l'Europe danubienne, la direction d'un groupement qui mettrait en échec la Petite-Entente, à moins qu'il ne réussisse à la disloquer. Sont-ce là des garanties de paix et de maintien des traités ? M. Andrea Torre nous dit que, si l'on veut maintenir la paix, il faut que Roumanie, Grèce, Bulgarie, s'unissent à l'Italie pour barrer la route à « l'impérialisme yougoslave » ; et il s'étonne, après cela, que la Yougoslavie soit inquiète, alors que personne ne la menace ! L'entente pour la paix n'est efficace que si elle n'exclut personne. L'accord italo-magyar ne saurait être pratique que s'il obtient l'adhésion du royaume des Serbes, Croates et Slovènes. Son objet premier est, en effet, d'offrir à la Hongrie toutes facilités pour que son commerce trouve un débouché maritime à Fiume ; rien de mieux ; mais les marchandises hongroises ne peuvent parvenir à ce port qu'en traversant sur une vaste étendue le territoire yougoslave : d'où nécessité d'une entente.

Le même M. Torre vient de déposer à la Chambre son rapport sur la politique étrangère de l'Italie. Il n'est rien moins que rassurant pour l'avenir : « M. Mussolini, pour conduire la politique italienne, s'est inspiré du principe qu'il fallait accomplir chaque acte de manière à augmenter la puissance et le prestige de la Nation ; ne pas vivre pour la paix, mais faire de la paix un instrument et un moyen d'expansion pour l'autorité et l'influence de l'Italie... La justice n'est pas un état de fait à quoi il faut rendre hommage, mais une puissance en formation qui exige que l'on attribue à une nation tout ce qu'elle mérite par sa capacité de croissance, en même temps que par sa capacité de civiliser. » J'entends ; mais qui sera juge ? Et d'après quel critère le juge décidera-t-il ? On trouverait des formules du même genre dans Bernhardi et dans les plus audacieux théoriciens de la suprématie allemande d'avant la guerre. Il est vrai que l'Allemagne de 1914, c'était tout de même autre chose...

De telles théories oublient toujours que la limite des droits d'une nation, c'est le respect des droits des autres nations et que si l'on détruit ce fondement de la justice entre les peuples, il ne reste plus rien que l'arbitraire et la violence. M. Torre, dans son rapport, proclame le droit de l'Italie à trouver des terrains d'expansion et à obtenir les matières premières qui lui manquent ; il invoque, parmi les raisons qui, à ses yeux, justifient ce droit, « l'augmentation de sa population, sa civilisation, la force de son idée directrice, d'une idée capable de créer de nouvelles formes d'organisation politique dans le monde ». Nous sommes convaincu que M. Mussolini veut la paix,

mais il est certain que la nouvelle philosophie politique de M. Torre est de nature à inquiéter tous les États. M. Mussolini a beaucoup fait pour développer et organiser l'activité économique de son peuple; mais l'Italie, comme les autres pays, plus même que certains autres en raison des conditions naturelles de sa production, traverse une crise économique; le nombre des chômeurs est assez élevé (250 000 d'après les chiffres officiels); surtout le nombre des faillites est impressionnant : le député fasciste Milani a donné les chiffres suivants : en 1920 : 663 faillites; en 1925 : 7 105. La crise dont souffre l'Italie ne diffère pas, dans ses causes profondes, de celles qui sévissent dans tous les pays qui revalorisent et stabilisent leur monnaie; elle ne crée pas, pour l'Italie, des droits spéciaux.

Ce qui est vrai, ce qui de plus en plus s'impose, c'est la nécessité d'étudier la formation, en Europe, de grands groupements économiques et politiques capables de faire concurrence, sans abuser des moyens artificiels de protection, aux formidables machines à produire que sont les États-Unis et, dans une moindre mesure, l'Allemagne, et de prévenir l'offensive des nations prolifiques en canalisant l'émigration. L'Europe est en face de grands problèmes mondiaux de reconstruction et d'organisation économique et sociale. Le communisme russe offre sa solution qui parle aux instincts primitifs des foules et dont l'acte initial, le seul qui apparaisse clairement, consiste à détruire. Le fascisme se vante d'avoir trouvé une forme nouvelle de l'État anti-libéral : « l'État-corporation au service de l'État-nation. » Le conservatisme anglais s'oriente vers un renforcement de l'autorité aux dépens du trade-unionisme qui a mis l'État au bord de la ruine par la grève des houillères, tandis que l'Amérique, grâce à son marché intérieur, intensifie et simplifie à l'extrême ses méthodes de production, afin d'assurer la paix sociale par l'élévation des salaires. Partout des formules nouvelles sont à l'essai ou à l'étude. Maintenant que M. Poincaré a sauvé le franc et aiguillé nos finances sur la bonne voie, il est digne de lui d'entreprendre la réforme de nos méthodes de gouvernement, de production et d'échange.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCVII^e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-HUITIÈME VOLUME

MARS — AVRIL

Livraison du 1er mars

Pages

LE BARRAGE, dernière partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française 5

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE, première partie, par GYP 43

LES PURITAINS DU DÉSERT. — I. *LA ROUTE DU MZAB*, par M. ANDRÉ CHEVRILLON, de l'Académie française 72

SUR LES BANCS DE FLANDRE. — I. *LE PREMIER SOUS-MARIN*, par M. PAUL CHACK. 109

CHOPIN OU LE POÈTE. — III. *SOLITUDES ET DISSONANCES*, par GUY DE POURTALÈS 126

L'EXPOSITION DU SIÈCLE DE LOUIS XIV *A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE*, par M. GASTON DESCHAMPS. 164

PAGES DE GLOIRE AU MAROC. — IV. *LA RÉDUCTION DE LA TACHE DE TAZA*, par Mme H. CELARIÉ 183

LE SOUVENIR D'HENRY COCHIN, par M. PAUL HAZARD 202

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — UN NOUVEAU ROMAN DE M. PIRANDELLO, par M. LOUIS GILLET 206

SPECTACLES : *LA REVUE DE MARIGNY*, par GÉRARD D'HOUVILLE 218

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — RÉCEPTION DE M. LE DUC DE LA FORCE, par M. HENRY BIDOU 225

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON. . . 229

Livraison du 15 mars

COMÉDIES ET PROVERBES. — IL NE FAUT PAS DIRE : FONTAINE..., par GÉRARD D'HOUVILLE 241

LA MAITRISE DE L'AIR. — I. *CONDITIONS DE PUISSANCE DE L'AÉRONAUTIQUE*, par M. LE GÉNÉRAL NIESSEL. 279

LE VERTUEUX CONDOTTIÈRE. — IV. *LA COUR D'URBINO*, par M. R. DE LA SIZERANNE 303

SUR LES BANCS DE FLANDRE (1915). — II. *AU CONTACT*, par M. PAUL CHACK. . 335

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE, deuxième partie, par GYP. 362

LES PURITAINS DU DÉSERT. — II. *LA MOSQUÉE DE GHARDAÏA*, par M. ANDRÉ CHEVRILLON, de l'Académie française 385

Pages.

CHOPIN OU LE POÈTE. — IV. *L'AME DE LA MUSIQUE A PASSÉ SUR LE MONDE*, par GUY DE POURTALÈS 410
LE CANAL DU NICARAGUA ET LA STRATÉGIE AMÉRICAINE, par LE CONTRE-AMIRAL DEGOUY 446
REVUE MUSICALE. — *LE CHEVALIER A LA ROSE. SOPHIE ARNOULD*, par M. CAMILLE BELLAIGUE 461
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 470

Livraison du 1er avril

O SOLEILS DISPARUS..., première partie, par M. EDMOND JALOUX 481
NOS GRANDES ÉCOLES. — L'ÉCOLE CENTRALE, par M. LÉON GUILLET, de l'Institut 513
L'INQUIÉTUDE DE L'ORIENT. — X. *DEUX EXPÉRIENCES : L'IRAK ET LA SYRIE*, par M. MAURICE PERNOT 530
LE VERTUEUX CONDOTTIÈRE. — V. *LE MÉCÈNE*, par M. R. DE LA SIZERANNE . . 560
SUR LES BANCS DE FLANDRE (1915). — III. *MINES ALLEMANDES*, par M. PAUL CHACK 588
LES PURITAINS DU DÉSERT. — III. *TERRA PATRIA*, par M. ANDRÉ CHEVRILLON, de l'Académie française 614
NOTRE RENAISSANCE NAVALE, par M. RENÉ LA BRUYÈRE 631
LE LIVRE DE RAISON. — XII. *VIEILLE MÉTAIRIE*, par M. J. DE PESQUIDOUX . . 650
QUESTIONS ÉCONOMIQUES. — *STABILITÉ DE FAIT ET STABILISATION LÉGALE*, par M. LUCIEN ROMIER 680
REVUE LITTÉRAIRE. — *LE COMIQUE ET LE TRAGIQUE DANS LA JEUNE LITTÉRATURE*, par M. ANDRÉ CHAUMEIX 694
REVUE DRAMATIQUE. — *LE VENIN*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 703
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 710

Livraison du 15 avril

O SOLEILS DISPARUS..., deuxième partie, par M. EDMOND JALOUX 721
LE BOLCHÉVISME ET L'HÉRITAGE ROMAIN, par *** 752
SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE, troisième partie, par GYP 769
SUR LES BANCS DE FLANDRE (1915). — *DEVANT LA VILLE HÉROÏQUE*, par M. PAUL CHACK 797
LE VERTUEUX CONDOTTIÈRE. — VI. *SES DERNIÈRES CAMPAGNES*, par M. R. DE LA SIZERANNE 824
LE CINQUANTENAIRE DE JOSEPH AUTRAN, par M. ÉMILE RIPERT 858
LES PURITAINS DU DÉSERT. — IV. *LE PRÉSENT DEVANT LE PASSÉ*, par M. ANDRÉ CHEVRILLON, de l'Académie française 876
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — *RAINER-MARIA RILKE ET RODIN*, par M. LOUIS GILLET 907
QUESTIONS SCIENTIFIQUES. — *LA GÉOLOGIE ET LA PIERRE PHILOSOPHALE*, par M. LOUIS DE LAUNAY, de l'Académie des Sciences 919
SPECTACLES. — *MÉPRISE SUR MÉPRISE. PLUIE. LA GRANDE CATHERINE*, par GÉRARD D'HOUVILLE 931
REVUE MUSICALE. — *DIDON ET ÉNÉE*, par M. CAMILLE BELLAIGUE 941
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 953

Paris, 1927. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 58426.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 2592